LES BERBERS.

ÉTUDE

SUR

LA CONQUÊTE DE L'AFRIQUE

PAR LES ARABES.

À PARIS,

CHEZ ERNEST LEROUX,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

RUE BONAPARTE, 28.

LES BERBERS.

ÉTUDE

SUR

LA CONQUÊTE DE L'AFRIQUE

PAR LES ARABES,

D'APRÈS LES TEXTES ARABES IMPRIMÉS,

PAR HENRI FOURNEL,

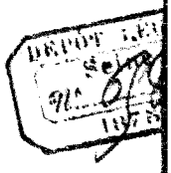
INSPECTEUR GÉNÉRAL DES MINES EN RETRAITE, COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

TOME PREMIER.

C'est l'épée des Berbers qui a décidé de la victoire de Cannes (Tit. Liv. lib. XXII, cap XLVII et XLVIII).

C'est la charrue des Berbers qui a fait de l'Afrique un des greniers de Rome.



PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX

À L'IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXV.

Je crois ne devoir rien changer au titre de l'ouvrage qui m'occupe depuis de longues années, quoique *en apparence* il ait quelque relation avec le beau travail publié par MM. Hanoteau et Letourneux, sous le titre *La Kabylie et les coutumes kabyles*, travail dont M. Renan a rendu compte dans son *Rapport annuel* inséré dans le numéro de juillet 1873 du *Journal asiatique*, mais, d'une part, ces auteurs ont décrit une contrée comprise entre la mer au nord, l'*Isser* à l'*ouest* et la rivière qui, à l'est, a son embouchure près de *Bougie*. Cette contrée, inaccessible[1] pendant les quatre années (1843-1846) que j'ai consacrées à étudier le sol africain pour rédiger la *Richesse minérale de l'Algérie*[2], est, en effet, habitée par une population exclusivement berbère qui méritait d'être étudiée séparément, et vient de l'être avec un rare talent. D'une autre part, le manuscrit complet du volume que je fais paraître aujourd'hui avait été remis en novembre à M. Hauréau, qui, par une lettre en date du 1er décembre, m'informait qu'une décision du 28 novembre 1872 de M. le garde des sceaux en autorisait l'impression à l'Imprimerie nationale. Malgré l'importante publication dont je viens de parler, je donne ce premier volume absolument tel que je l'avais remis entre les mains de M. le directeur de l'Imprimerie nationale, parce que c'est un travail qui n'a rien de commun avec la remarquable publication de MM. Hanoteau et Letourneux. Les Berbers sont répandus dans presque toute l'Afrique septentrionale; je cherche à les faire connaître par leur histoire sous les diverses dominations qu'ils ont subies, notamment sous la domination des Arabes, contre laquelle ils ont lutté avec acharnement jusqu'au jour (22 dzou-'l-h'idjah 361) à jamais mémorable pour les Berbers, où le Fât'imite El-Mo'izz remit à un Berber, le vaillant Bolokkîn-ibn-Zîrî, le gouvernement du *Maghrib* et de l'*Afrique*.

[1] Si elle eût été accessible je n'aurais pu m'occuper que de la partie géologique, et non embrasser la botanique, la législation, les coutumes, comme l'ont fait MM. Hanoteau et Letourneux.

[2] Deux volumes in-4° de l'I. N. 1849 et 1854.

PRÉFACE.

Pendant les quatre années (1843 à 1846) que j'ai consacrées à la mission qui m'avait été confiée par M. le Ministre de la Guerre en vue d'explorer les richesses minérales que pouvait renfermer le sol de l'Algérie, et dans mes contacts journaliers avec les indigènes (comme on les appelle), j'avais été frappé des nombreuses différences qui caractérisent les deux races, berbère et arabe, que l'on est dans l'habitude de confondre sous ce nom collectif et très-inexact d'*indigènes*. Dès 1849 j'avais indiqué quelques-uns des traits qui les différencient[1], et je me demandais dès lors comment deux races si distinctes pourraient être plus longtemps traitées uniformément par nous sans que nous songeassions à rechercher si nous n'aurions pas le devoir de manifester une préférence sur laquelle se baserait, dans l'intérêt de tous, vainqueurs et vaincus, une politique qui semblait nous manquer complétement. C'est en méditant les données de ce problème que j'ai été amené à conclure que, depuis 1830, nous étions dans une fausse voie, par cela seul que nous nous étions occupés beaucoup trop exclusivement des Arabes, négligeant à tort les véritables indigènes, les Berbers (Kabiles), race éminemment laborieuse, non fanatique, attachée au sol par des propriétés encloses, où elle vit dans de petites maisonnettes couvertes en tuiles[2], pratiquant, à l'état encore grossier, quelques industries[3], au perfectionnement des-

[1] *Richesse minérale de l'Algérie*, t. I, p. 1; in-4°, de l'I. N. 1849. — C'est le compte rendu à M. le Ministre de la Guerre de la mission dont je viens de parler. Quoiqu'un certain nombre de notes géographiques et historiques que j'y ai insérées laissent beaucoup à désirer, j'ai quelquefois renvoyé à cet ouvrage.

[2] J'ai dit quelque part que la vie des Arabes sous la tente est comme le symbole de la session provisoire du sol.

[3] Quand on songe que les Kabiles, dans leurs montagnes, fabriquaient toute sorte d'armes et même des canons de fusil, il est bien permis de prévoir, quelque grossières que fussent ces armes, quelque temps qu'ils employassent à les obtenir, combien seraient merveilleux les progrès

quelles nous pouvions les initier, en un mot tous les rudiments d'habitudes qui les rapprochaient beaucoup plus de nous que ne pouvaient le faire les habitudes qui constituent la vie des Arabes. Je m'expliquai ainsi ce qu'avait dû être la lutte engagée entre ces deux peuples au milieu du VIIe siècle de notre ère, comment et pourquoi, malgré certaines apparences, la conquête arabe avait été si incomplète et si stérile; mais il était indispensable de vérifier cet *a priori* par les faits, d'étudier de près ce qu'on appelle la *période de la domination arabe en Afrique*, et, entraîné par l'importance que j'y attachais dans l'intérêt de notre établissement en Algérie, j'ai eu le tort de me trop hâter et de publier, dès 1857, une première ébauche[1], sur laquelle j'ai déjà eu, en 1867, l'occasion de m'expliquer[2], n'hésitant pas à reconnaître qu'alors j'étais très-loin d'être convenablement préparé à traiter un pareil sujet, que sans doute la connaissance des lieux m'était un auxiliaire utile, mais que, dans un grand nombre de cas, je n'avais pas fourni mes preuves, en m'appuyant, comme j'aurais dû le faire, sur les sources originales, au lieu d'accorder trop souvent confiance à des ouvrages jouissant d'une réputation qu'*alors* (il y a dix-huit ans) je croyais méritée. Il m'en coûtait d'autant moins de m'exprimer comme je l'ai fait en 1867, que depuis longtemps j'avais, autant que cela dépendait de moi, détruit une publication trop hâtive. Le tirage de cette première ébauche était terminé depuis peu de temps, quand j'ai reconnu si nettement combien elle était imparfaite, que je n'ai pas hésité à jeter au feu l'édition presque entière et me suis mis à l'œuvre avec la pensée de prier les quelques personnes qui auraient bien voulu me lire, de regarder cette publication de 1857 comme non avenue. Les dix-huit années qui viennent de s'écouler ont été employées par moi

que feraient de tels hommes munis de notre outillage, et de se demander s'il n'y a pas là une immense pépinière d'ouvriers habiles qui ont, de longue date, manifesté leur vocation. — Les Kabiles sont les seuls qui, dans toute l'étendue du littoral septentrional de l'Afrique, traitent grossièrement les minerais de fer dans le voisinage de *Bougie*. (*Rich. minér. de l'Alg.* t. I, p. 250 à 252.)

[1] Sous le titre de : *Étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes et recherches sur les tribus berbères qui ont occupé le Maghrib central*, 144 pages in-4°, de l'I. I. 1857.

[2] Dans une lettre adressée à M. le rédacteur du journal *L'Orient, l'Algérie et les colonies* (numéro du 10 février 1867), et reproduite dans *L'Économiste français* du 28 février de la même année (n° 213).

aux études nécessaires pour consulter les sources, à m'entourer de tous les ouvrages qui me manquaient, de sorte que, sauf l'idée principale qui non-seulement reste la même, mais s'est de plus en plus fortifiée dans mon esprit à mesure que mes recherches se multipliaient, le travail que je soumets aujourd'hui au jugement des hommes compétents doit être considéré comme entièrement neuf.

Dans la première période de la *conquête arabe* (plus d'un siècle et demi), on verra l'impuissance de vingt-sept GOUVERNEURS successifs, amenant (en 184) le découragement des Khalifes et l'établissement de la dynastie arabe des AGHLABITES, qui, après une existence de cent douze ans, est chassée par celle des FÂT'IMITES, à l'avénement de laquelle *Baghdâd* perd toute autorité sur l'*Ifrîk'îah*. Il ne s'écoule que quatre-vingt-six années pour qu'on voie enfin se terminer la longue lutte des Arabes et des Berbers, par l'abandon que les premiers sont obligés de faire aux seconds (en 361 de l'hég.) d'une domination que, décidément, ils ne peuvent exercer. C'est la famille berbère des ZIRÎTES qui reçoit, des mains des FÂT'IMITES, le pouvoir à titre de vasselage, moyennant un tribut dont le payement est refusé après beaucoup moins d'un siècle (en 440), et si, plus tard, les Arabes ont encore un rôle à jouer en Afrique[1], ce n'est plus qu'un rôle secondaire. A dater de l'an 362 de l'hégire (972 de J. C.) ils perdent à tout jamais l'autorité, qui ne sort plus des mains des indigènes : les ALMORAVIDES, les ALMOHADES, dépossédés eux-mêmes successivement par les BENI-H'AFS', les BENI-ZAÏÂN, les BENI-MERÎN, toutes ces dynasties de sang berber occupent seules la scène, et c'est à l'année 362 que je m'arrête, laissant à d'autres le soin de continuer une histoire que mon âge avancé ne me permet pas de pousser plus loin, et que, d'ailleurs, j'ai conduite jusqu'au fait principal que j'avais à cœur de mettre en saillie, à savoir, l'échec des Arabes comme conquérants de l'Afrique.

La conquête de l'Afrique par les Arabes a nécessairement trouvé place dans des histoires générales, mais ce n'est qu'à titre d'épisode de l'histoire des Khalifes, comme l'indiquent, ne fût-ce que par leurs titres, les

[1] On sait comment ils y reparaissent, et à quel point l'invasion désordonnée (443 de l'hégire) est sans lien d'aucune espèce avec les armées qui avaient fait la conquête (27 de l'hégire). Ce fut sous le VIIIe FÂT'IMITE, ABOU-TEMÎM-MA'D que cette invasion eut lieu.

ouvrages des D'Herbelot[1], des Deguignes[2], Lebeau[3], Gibbon[4], et quelques mots sur chacun de ces ouvrages montreront que j'ai le droit de regarder comme neuf le sujet que je traite.

D'Herbelot. D'Herbelot, en choisissant la forme d'un dictionnaire, n'a évidemment pas songé un instant à donner une histoire de tel ou tel peuple, de telle ou telle région. Quant à la série d'articles isolés qu'ils nous a laissés par ordre alphabétique, on sait que ce savant, versé dans les langues orientales, a eu le malheur de mourir avant d'avoir achevé son œuvre[5], et il est évident que son éditeur (Ant. Galand) a été insuffisant ou négligent, car il pouvait redresser beaucoup d'erreurs de détail, et il ne paraît pas

Deguignes. même avoir tenté ce travail facile. — En citant Deguignes, je n'ai guère en vue que son premier volume, dans lequel il donne (p. 346 à 390) les Tableaux des dynasties qui ont régné en Afrique et de courts paragraphes sur la conquête de ce pays ainsi que sur celle d'Espagne ; mais Deguignes ne dut attacher qu'une faible importance à des événements qui n'entraient pas directement dans le cadre qu'il s'était tracé, et j'aurai l'occasion de montrer que ses Tableaux ne sont pas irréprochables[6]. —

[1] *Bibliothèque orientale,* in-fol. Maestricht, 1776. C'est l'édition de ma bibliothèque. D'Herbelot, né à Paris le 24 décembre 1625, est mort, âgé de soixante et dix ans, le 8 décembre 1695, et la première édition de son ouvrage a paru dès 1697, ce qui indique assez que ce livre a été imprimé dans l'état d'inachèvement où son auteur l'avait laissé, n'ignorant certainement pas qu'il avait besoin d'être retravaillé.

[2] *Histoire générale des Huns,* 5 vol. in-4°, Paris, 1756 et 1758. Deguignes, né à Pontoise le 19 octobre 1721, est mort à Paris, âgé de soixante-dix-huit ans et demi, le 19 mars 1800. Le supplément forme un sixième volume, publié par Joseph Senkowski, à Saint-Pétersbourg, en 1824. Ce supplément est rare, au moins en France.

[3] *Histoire du Bas-Empire,* in-12, Paris, 1757 et années suiv. — Lebeau, né à Paris le 15 octobre 1701, y est mort le 13 mars 1778, laissant au vingt-deuxième volume son principal ouvrage, qu'Ameilhon acheva en le conduisant jusqu'au vingt-septième volume, paru en 1811. — Saint-Martin, en 1825, donna une nouvelle édition, qu'il laissa inachevée en 1831 (t. XII), mais qui a été complétée en 1836 et forme vingt et un volumes in-8°. Cette édition est celle de ma bibliothèque.

[4] *Hist. de la décad. et de la chute de l'Emp. rom.* dont le premier volume fut publié en 1776 et les derniers en 1787. — Gibbon, né le 27 avril 1737, est mort à Lausanne le 12 janvier 1794, âgé de près de soixante-sept ans. M. Guizot a donné, en 1812, une édition française de cet ouvrage, XIII vol. in-8°; d'autres éditions ont été publiées postérieurement. La dernière est celle de Ledentu, XIII vol. in-8°, Paris, 1828.

[5] Voyez la note 1 ci-dessus.

[6] Voyez p. 464, note 4, et p. 516, note 2 de ce volume, et le tome II.

En 1721, Otter[1] avait publié un extrait d'En-Nouaïrî relatif à la première expédition des Arabes en Afrique, et Lebeau, qui a principalement puisé dans la *Byzantine*, a pu emprunter ses récits relatifs à l'Afrique, non-seulement à quelques auteurs arabes depuis longtemps traduits[2], mais aussi à ces quelques pages d'En-Nouaïrî; Saint-Martin, dans l'édition de l'*Histoire du Bas-Empire* qu'il a donnée plus tard[3], a notablement développé, dans ses notes, plusieurs des faits compris dans le travail de Lebeau, mais ces éclaircissements ne pouvaient remplacer l'absence de l'étude des véritables sources, ni modifier l'ensemble d'une histoire conçue pour continuer celles de Rollin et de Crevier. Lebeau.

Quant à l'histoire donnée par Gibbon, je n'entends pas entrer dans l'appréciation des grands éloges qu'elle a reçus au détriment de celle de Lebeau[4]; j'accepte sa réputation, mais je suis obligé de dire que ce qui concerne l'Afrique y est fort médiocrement traité, et Gibbon va lui-même nous en donner la raison : « Mon récit de la conquête d'Afrique, dit-il[5], « est tiré de deux Français qui ont écrit sur la littérature des Arabes, Car- « donne et Otter. » Or, je viens de rappeler qu'Otter n'a fait qu'analyser quelques pages d'En-Nouaïrî, et ce que je vais dire de Cardonne montrera qu'il n'y a rien d'exagéré dans le jugement que je porte sur cette partie de l'ouvrage de Gibbon. Gibbon.

La première tentative d'une histoire spéciale de la conquête arabe est Cardonne.

[1] *Mém. de l'Acad. des inscript. et belles-lettres*, t. XXI, p. 111 à 125, 136; in-4°, de l'I. R. 1721.

[2] En 1625, Erpenius avait donné le texte d'El-Makîn avec une traduction latine, *Historia Saracenica*, in-fol. Lugd. Batav. Pierre Vattier, en 1657, publia à Paris, dans le format in-4°, une traduction française du même ouvrage. Suivant Jourdain (voy. la *Biogr. univ.* t. XIII, p. 93, col. 2), Vattier a suivi fidèlement la traduction latine; celui-ci reconnaît (p. 28 de sa Préface) que le travail d'Erpenius l'a beaucoup aidé, « quoique, ajoute-t-il, nous n'ayons pas suivi son « sens partout. » — En 1658 et 1659, Edward Pococke avait publié à Oxford, en deux volumes in-4°, *Annales Eutychii*, texte arabe et traduction latine en regard. — En 1663, le même savant avait donné, en deux volumes in-4°, le texte et la traduction latine de l'*Historia compendiosa dynastiarum*, écrite à la fin du XIIIe siècle par Grégorio Abou-'l-Faradj. — En 1754 Reiske avait publié la traduction latine d'*une partie* des *Annales d'Abou-'l-Fedâ* en un seul volume in-4°, remplacé par les cinq volumes in-4° parus de 1789 à 1794.

[3] Voyez la note 3 de la page précédente.

[4] Voyez l'article LEBEAU, par Beuchot, dans la *Biogr. univers.* t. XXIII, p. 479, col. 1, in-8°, Paris, 1819.

[5] *Hist. de la décad. et de la chute de l'Emp. rom.* chap. LXI, t. X, p. 290, note 2, in-8°; Paris, 1812.

celle de Cardonne, qui, en 1765, a publié un ouvrage dont le titre[1] promet ce qu'il est fort loin de tenir; ce livre est au-dessous de la critique; on a peine à croire que l'auteur ait consulté les manuscrits et les textes arabes d'après lesquels il assure avoir composé son récit. Cependant on doit croire que ce travail fut pris au sérieux pendant plus de trente ans, car, à ma connaissance du moins, ce fut pour la première fois en 1796 que des critiques parties d'Espagne furent dirigées contre Cardonne, treize ans après sa mort. Elles étaient formulées par un certain Faustino Borbon[2], qui reprochait au secrétaire interprète de Louis XV de n'avoir pas toujours puisé aux sources arabes, et de s'être montré partial quand il s'agissait de la France. En 1820, Jos. Conde, dont je parlerai bientôt, fit du livre de Cardonne une critique sévère, mais méritée[3], et, dix ans après, Saint-Martin disait nettement : « C'est un fort mauvais livre[4]. » Plus tard, en 1840, M. de Gayangos[5] se plaignait que quelques « competent judges » eussent abaissé Conde, à son tour, au niveau de Cardonne, ce qui était mettre celui-ci bien bas, vu la manière dont il apprécie le travail du premier, comme on le verra dans un instant. M. de Slane parle de la même histoire comme d'une mauvaise compilation dont l'auteur « n'avait ni assez de critique, ni assez de connaissances « dans l'arabe pour s'apercevoir d'une lacune dans un manuscrit[6]; » et,

[1] *Hist. de l'Afr. et de l'Esp. sous la domin. des Arabes*, trois volumes in-12, Paris, 1765. — Cardonne, secrétaire interprète de Louis XV pour les langues orientales, était né à Paris en 1720; il y est mort le 25 décembre 1783.

[2] Auteur que Reinaud a considéré comme ayant pu être fort utile à Conde si celui-ci l'avait connu (*Invasions des Sarasins en France*, p. XIX et XX, in-8°, Paris, 1836). Le livre de Faustino Borbon a pour titre : *Cartas para ilustrar la historia de la España árabe;* c'est un petit in-4° sans lieu ni date sur le titre, mais à la fin de la LETTRE XXIII on lit : « Con licencia en Madrid « en la imprenta de Don Blas Román, año de « 1796. » J'ai désiré savoir ce que les orientalistes pensent de cet ouvrage : mon ami Gust. Dugat a bien voulu demander à M. Dozy son opinion, et la réponse, dont il m'a transmis un extrait : « C'est que Faustino Borbon est un imposteur « encore plus fort que Conde; qu'il a inventé des « textes arabes et des auteurs par dessus le mar- « ché; que son livre est une des plus grandes « impostures à citer dans les annales de la « science. » (Lettre à Gust. Dugat en date du 5 juin 1860.)

[3] *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, Prologo, t. I, p. XIII, in-4°; Madrid, 1820.

[4] *Hist. du Bas-Empire*, t. XI, p. 397, note 1, in-8°; Paris, 1830.

[5] *The hist. of the Moham. dynast. in Spain;* the translator's *Preface*, t. I, p. X, in-4°; London, 1840.

[6] Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbers*, t. I, p. 370 de la traduction, note 1, in-8°; Alger, 1852.

à la même date, un autre orientaliste, M. l'abbé Bargès, disait, en parlant du secrétaire interprète de Louis XV : « Son exposé succinct est souvent « infidèle, et, en le comparant avec les sources où l'auteur puise ses ren- « seignements, on s'aperçoit plus d'une fois qu'il n'a pas compris les « textes arabes dont il s'est servi[1]. » Il est remarquable que Depping, qui, en 1813, avait publié un article bienveillant sur Cardonne[2], y reconnaisse qu'il a employé ses matériaux sans critique, qu'il a commis des erreurs de dates, et qu'en définitive *on ne doit le consulter qu'avec défiance.* Comme justification de ces critiques, je citerai, dans le cours de mon récit, quelques exemples des inexactitudes de Cardonne[3]. — Après cette énumération, qui montre que je ne pouvais tirer parti d'aucun travail écrit dans notre langue, dirai-je qu'une foule de livres, notamment depuis 1830, ont été publiés sur l'histoire de l'Afrique, mais tous ont été rédigés en se servant de documents plus ou moins suspects dont la source reste ignorée; la plupart, d'ailleurs, se rapportent à l'histoire moderne, et, vu le sujet que je traite, je n'ai pas à les apprécier, n'ayant pas même à les consulter.

C'est de l'extrémité occidentale du *Maghrib* que les Arabes sont partis pour conquérir l'Espagne, et il est impossible d'isoler cette conquête des faits qui s'accomplissaient en Afrique. On pouvait donc espérer trouver, dans un ouvrage publié à *Madrid* en 1820, et que j'ai déjà nommé (p. VI, note 3), des indications sur l'Afrique plus exactes que celles de Cardonne. Le lecteur comprend que je parle du livre de Conde, qui a joui, pendant une vingtaine d'années, de la réputation usurpée que lui avaient faite quelques écrivains[4]. M. de Gayangos, disais-je tout à l'heure (p. VI), se plaignait en 1840 que des juges compétents, qu'il ne nomme pas, abaissassent Conde au niveau de Cardonne. Malgré cette réclamation, l'auteur Conde.

[1] Ibn-Abd-el-Djelil-et-Tenesi, *Histoire des Beni-Zeiân*, Préface de M. l'abbé Bargès, p. XIII et XIV, in-12; Paris, 1852.

[2] *Biographie universelle*, t. VII, p. 128 et 129, in-8°; Paris, 1813.

[3] Voyez p. 210, note 10*, et p. 421, note 1 de ce volume; voyez aussi t. II.

[4] Au nombre desquels il faut compter M. Parisot, qui a consacré à Conde et à son *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, un article dans lequel il ne trouve à reprocher à son auteur que *la partialité*, en ce sens que Conde n'aurait jamais laissé parler que les Arabes. (*Biogr. univers.* t. LXI, p. 247 à 249, in-8°. Paris, 1836.) On ne devait guère s'attendre à ce reproche.

de la traduction abrégée de Mak'k'arî ne laisse pas de reconnaître que la *Historia de la dominacion de los Arabes en España* est loin de répondre à l'attente des savants; il convient que le décousu dans l'emploi des matériaux, le manque complet de notes critiques et explicatives, joint à l'absence de toute citation des autorités, les répétitions sans fin, les bévues (*blunders*) et les contradictions qu'on y remarque, justifient, jusqu'à un certain point, le rapprochement qu'on a voulu faire entre Conde et Cardonne. Toutefois, il rehausse le premier, qui, par son savoir et ses connaissances littéraires, l'emportait de beaucoup, dit-il, sur l'écrivain français, et il explique, par la pauvreté des documents que possède la *Bibliothèque de l'Escurial* sur l'histoire et la géographie de l'*Espagne musulmane*, l'insuffisance du travail de l'académicien de *Madrid*. Malgré cette disposition, évidemment bienveillante, quand M. de Gayangos passe à l'examen de l'usage que Conde a fait de ces matériaux tels qu'ils sont, aux conditions dans lesquelles il travaillait, à celles dans lesquelles son ouvrage, qui est posthume[1], a été publié, une seule conclusion reste à tirer, c'est que le livre ne mérite aucune confiance[2]. Peu après que ces doutes avaient été formulés par M. de Gayangos, une critique bien autrement sévère s'imprimait à Upsal : M. Tornberg remarquait que Conde avait presque entièrement extrait du *K'art'âs* son second volume, «sans mentionner l'auteur, *suivant sa coutume*,» et en commettant de grossières erreurs (*fœda vitia et errores*), qui ne peuvent s'expliquer que par la mort de Conde avant l'achèvement de son travail; il regrette que de nombreux faits, si honteusement défigurés (*multas res turpiter detortas*), aient pu passer de cette informe traduction (*indigesta versione*) dans plusieurs ouvrages d'auteurs plus modernes[3]. Mais M. Dozy va bien plus loin,

[1] Conde, né vers 1757, est mort en 1820, pendant, qu'exilé depuis 1814, on imprimait son ouvrage à Madrid.

[2] *The hist. of the Moham. dynast. in Spain.* Préface, t. I, p. x à XII, in-4°, London, 1840. — Cette appréciation, qui est la conclusion obligée des critiques énumérées par M. de Gayangos, est bien loin de celle que j'ai rappelée (note 4 de la page précédente); elle est même loin de l'appréciation plus réservée de Reinaud, qui, tout en admettant que Conde manquait *peut-être* de la critique nécessaire pour la tâche qu'il avait entreprise, portait cependant un jugement assez bienveillant sur un ouvrage qui, suivant lui, «renferme des documents précieux.» (*Invasions des Sarasins en France*, Introduction, p. XVIIJ et XIX, in-8°, Paris, 1836.)

[3] *K'art'âs*, Procemium, p. XI et XII, in-4°, Upsaliæ. 1846. — Il ne nomme pas les auteurs d'ouvrages nécessairement parus entre 1820 et

il va jusqu'à attaquer de front la probité littéraire de Conde : « Il a, dit-il, « forgé avec une impudence sans pareille des dates par centaines, inventé « des faits par milliers, en affichant toujours la prétention de traduire « fidèlement des textes arabes [1], » et, je dois le dire, les orientalistes ont adopté sans réserve l'opinion de M. Dozy : « Les renseignements fournis « par Conde, dit M. de Slane[2], sont presque toujours inexacts ou faux; » MM. Defrémery[3], Renan[4], s'expriment, sur l'auteur espagnol, dans des termes aussi défavorables. On ne s'étonnera donc pas de rencontrer rarement le nom de Conde dans mon travail, et quand il m'arrive de le citer, c'est qu'il s'accorde avec des autorités arabes, car il a, plus que personne, besoin de garants.

Mais quelques savants, en tête desquels on doit placer Silvestre de Sacy, avaient préparé le champ des études orientales, l'instant était venu où l'impulsion donnée à ces études se faisait sentir : non-seulement de nombreux textes étaient édités, mais de savants orientalistes tels que Caussin de Perceval[5], Gustave Weil[6], Michel Amari[7], R. Dozy[8], les exploraient et en faisaient sortir l'histoire des Arabes en *Orient*, en *Sicile*, en *Espagne*, et, pendant ce temps, sans prétendre me placer à la hauteur de ces maîtres, je profitais des nombreux textes extraits de la poussière des bibliothèques[9] pour écrire ou du moins commencer l'histoire de l'in-

1846, qui ont admis avec trop de confiance les récits de Conde, persuadés que ces récits étaient empruntés aux sources arabes.

[1] *Rech. sur l'hist. polit. et littér. de l'Espagne pendant le moyen âge*, t. I, p. VII, in-8°, Leyde, 1849.

[2] *Journal asiatique*, t. XIII, p. 370, note 2; Ve s. 1859.

[3] *Mémoires d'histoire orientale*, 1re partie, p. 84 et suiv. in-8°, Paris, 1854.

[4] En tête de la seconde édition que M. Dozy a donnée, en 1860, de ses *Rech. sur l'hist. polit. et littér. de l'Espagne*, se trouve (aux p. V et VI) un AVERTISSEMENT qui confirme l'opinion qu'il a émise en 1849 sur l'ouvrage de Conde, et dans lequel il cite les lignes empruntées à un article du *Journal des Débats* rédigé par M. Renan, et dont les termes ne sont pas moins sévères pour Conde.

[5] *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*; 3 vol. in-8°, Firmin Didot, 1847 et 1848.

[6] *Geschichte der Khalifen*; 3 vol. in-8°, Mannheim, 1846 à 1851. — Dix ans après, Weil y ajoutait *Geschichte des Abbasidenchalifats in Egypten*; 2 vol. in-8°, Stuttgart, 1860 et 1862.

[7] *Storia dei musulmani di Sicilia*; 3 vol. in-8°, Firenze, 1854 à 1868.

[8] *Histoire des musulmans d'Espagne*; 4 vol. in-8°, Leyde, 1861.

[9] Indépendamment des auteurs que j'ai nommés (p. V, note 2) et qui, traduits en latin, sont dans les mains de tout le monde, j'ai réuni chez moi, pour les compulser à loisir, les textes d'Ibn-

vasion arabe en *Afrique*, de l'opiniâtre résistance que les Berbers lui ont opposée, histoire sur laquelle, à mon sens, beaucoup d'idées fausses ou incomplètes étaient accréditées.

Je dois ici dire un mot d'un ouvrage que je n'ai pas osé aborder; je le dois, à cause du jugement porté en ces termes par M. Amari : « La Storia « dei musulmani d'Affrica non si potrà scriver degnamente, se non si en- « treprendera prima l'arduo lavoro di pubblicare et tradurre tutto il *Riâdh-* « *en-Nofous*[1]. » Mais la raison qui m'a porté à n'étudier que les textes *imprimés* m'a nécessairement, *a fortiori*, fait considérer ce travail ardu comme étant beaucoup au-dessus de mes forces, et j'ai d'autant moins songé à l'essayer, que le manuscrit en question manque presque constamment de points diacritiques et est, sous tous les rapports, difficile à déchiffrer (malagevole a deciferare). J'ai espéré que, malgré l'absence de ce document d'autant plus important qu'il embrasse toute la période que j'ai traitée, j'ai espéré, dis-je, que les nombreux textes que j'ai comparés me fourniraient assez de documents exacts pour que mon travail, s'il n'est aussi complet qu'il pourrait l'être, présente les faits dans leur vérité, et fournisse, quand à l'idée générale, la preuve que j'ai voulu donner de l'impuissance des Arabes en Afrique.

'Abd-el-H'akam[a], Ibn-K'otaïbah, Belâdzorî, Et'-T'abarî, Ibn-el-Athîr, Ibn-el-Abbâr, En-Naouaoui, Ibn-Khallikân, Ibn-'Adzârî, Kemâl-ed-Dîn, Ibn-'Abd-el-H'alîm, Soïout'î, Abou-'l-Mah'âcin, Mak'k'arî, etc., jusqu'au plus récent, El-K'aïraouâni[b]. Je ne nomme pas Ibn-Khaldoun, parce que je lui consacre, à la page suivante, un paragraphe spécial.

[1] Voir *Storia dei musulm. di Sicil.* t. I, p. XLII, n° XI. — Le manuscrit du *Riâdh-en-Nofous*, unique en Europe, et que possède la Bibliothèque nationale de Paris, a été, d'après M. Amari, compilé par le jurisconsulte (الفقيه) Abou-Bekr-'Abd-Allah-ibn-Moh'ammed-el-Mâleki, sur lequel il n'a pu se procurer aucun renseignement, pas même la date de sa mort, que H'âdji-Khalîfah, qui cite cet ouvrage[c], ne connaît pas non plus. Le *Riâdh-en-Nofous* (رياض النفوس), le verger des esprits, embrasse l'importante période qui s'étend de l'origine de la conquête au milieu du IVe siècle de l'hég. (961 de J. C.); l'impression de ce texte serait un grand service rendu.

[a] Je ne donne pas ici les titres des ouvrages de ces auteurs; d'une part, parce que le soin que j'ai mis à y renvoyer constamment au bas des pages de mon texte, me dispense de ce genre d'indication; d'une autre part, parce qu'on trouvera, à la fin de cet ouvrage, la liste de tous les ouvrages dont je me suis servi.

[b] L'impression de cet ouvrage était très-avancée lorsqu'en mars 1875 j'ai appris que le texte d'El-K'aïraouâni avait été publié à *Tunis* en 1286 (1869); je me suis procuré immédiatement ce volume, qui, si je l'avais connu plus tôt, aurait pu me faire modifier quelques notes relatives à la traduction qu'en avaient donnée MM. Pellissier et Rémusat en 1845, notamment la note [b] de la p. 159.

[c] *Lexicon bibliographicum et encyclopædicum*, t. III, p. 521, l. 2, n° ٧٧٣٩. M. Amari estime qu'Abou-Bekr-'Abd-Allah est mort vers la fin du IVe siècle de l'hég. (fin du Xe ou commencement du XIe de notre ère au plus tard).

Parmi les nombreux auteurs auxquels j'ai emprunté mon récit, il en est un, Ibn-Khaldoun, qu'on trouvera cité presque à chaque page, et sur lequel une explication me paraît nécessaire. On ne doit parler qu'avec respect d'un historien qui, à la fin du XIVe siècle de notre ère, écrivait les lignes suivantes : « Un autre genre d'erreur, mais peu sensible, dans le- « quel on tombe en fait d'histoire, c'est de ne point faire attention aux « changements de circonstances que les nations et les peuplades éprouvent « par la révolution des siècles et la succession des âges. C'est là une mé- « prise grave, mais très-cachée, parce qu'elle n'a lieu qu'après une longue « suite de générations, et qu'il n'y a que quelques hommes supérieurs « qui puissent s'en apercevoir. En effet, les circonstances, les habitudes, « les opinions, ne demeurent pas toujours les mêmes pour le monde et « pour les nations, et elles ne forment point une manière d'être immua- « blement fixée et toujours identique : ce n'est au contraire qu'une vicissi- « tude continuelle qui se développe avec la succession des temps, et une « suite perpétuelle de manières d'être qui font place les unes aux autres : « et ce qui a lieu, à cet égard, pour les individus, les petites périodes de « temps et les villes, a lieu également pour les grandes régions, les pro- « vinces, les longues périodes et les Empires; *c'est ainsi que Dieu en a tou- « jours agi envers ses serviteurs* [1]. »

Malgré ce passage, qui place Ibn-Khaldoun si haut parmi les historiens arabes, il faut reconnaître que, dans un grand nombre de cas, il a manqué de critique, et, plus je l'ai lu, plus j'ai reconnu qu'il fallait être aussi bien en garde contre lui que contre la plupart de ses prédécesseurs. M. Dozy, qui l'avait d'abord considéré comme un historien critique [2], n'a pas tardé à revenir sur cette opinion, en disant : « Ibn-Khaldoun, auteur

[1] *Prolégomènes* (*Notices et Extraits*, t. XVI, 1re partie, p. ۱۴۱, l. 7 à 15, et t. XIX, 1re partie, p. 58). — Silvestre de Sacy avait déjà, il y a près d'un demi-siècle, publié cette belle page, texte et traduction (*Chrest. arab.* t. I, p. ۱۳۳, l. 3 à 13, et p. 385; in-8°, de l'I. R. 1826); c'est sa version que je viens de donner. La phrase qui termine cette citation et que j'ai écrite en italiques, est tirée du *K'orân*, surate XL, dernier verset, p. ۴۰۱, l. 9 de l'édition de Redslob; in-8°, Lipsiæ, 1855. Kazimirski traduit : « Telle a été la conduite cons- « tante de Dieu à l'égard des hommes qui ne sont « plus. » (*Le Korân*, p. 407, format Charpentier, Paris, 1847.)

[2] Ce savant avait dit, en parlant d'Ibn-H'aïân : « *ut post eum fecerunt critici historici* Ibn-Sa'îd et « Ibn-Khaldoun. » (*Historia Abbadidarum*, t. I, p. 218; in-4°, Lugd. Batav. 1846.)

« qu'on regarde comme un historien critique (un peu à tort il est vrai) [1]. » Le même savant avait aussi remarqué, dans ce qu'Ibn-Khaldoun a écrit sur l'*Espagne*, certaines erreurs de date [2], et, tout en lui accordant une confiance méritée, cette confiance est loin d'être sans réserve [3]. M. Amari, de son côté, considère Ibn-Khaldoun comme ayant moins d'instruction que n'en avait Et-Tidjâni [4], qui écrivait un siècle avant la mort d'Ibn-Khaldoun [5], et, lorsque en vue de l'*Afrique* j'ai lu et relu Ibn-Khaldoun comme l'ont fait ces deux orientalistes, l'un en vue de l'histoire d'*Espagne*, l'autre en vue de celle de la *Sicile*, j'ai été obligé de reconnaître qu'il n'est pas rare de rencontrer, dans les ouvrages de l'historien des Berbers, plusieurs récits d'un même événement, non-seulement avec des circonstances contradictoires, mais avec des dates différentes. De là la nécessité d'être très-attentif aux emprunts qu'on lui fait. Dans plus d'un passage de mon livre [6] je justifierai la critique que je me permets ici.

Par cela même que l'histoire de l'Afrique, à partir du milieu du VIIe siècle de notre ère, est un épisode de celle des Khalifes d'Orient, elle est plus ou moins intimement liée à celle de la Syrie, de l'Égypte, de la Sicile et de l'Espagne; aussi, indépendamment des nombreux chapitres qu'Ibn-el-Athîr consacre à l'Afrique dans *El-Kâmil*, et du tome I du *Baïân*, où Ibn-'Adzârî a réuni les événements de la même contrée à partir de l'invasion musulmane (27 de l'hég. — 647 à 648 de J. C.) jusqu'à l'année 602 (1205 à 1206 de J. C.), indépendamment du *Zobdat-el-H'aleb min Târîkh-H'aleb* de Kemâl-ed-Dîn, indépendamment aussi des *Nodjoum-ez-Zâhirah*, dans lesquelles Abou-'l-Mah'âcin donne avec détail l'histoire de l'*Égypte*, ai-je trouvé une aide puissante dans les ouvrages spéciaux que j'ai déjà mentionnés et qui sont dus à la plume de MM. Dozy et Amari. Les *Recherches* du savant professeur de Leyde et son *Histoire des musulmans d'Espagne* m'ont été particulièrement utiles; je n'ai pas hésité à adopter ses opinions, si bien appuyées, en tout ce qui concerne

[1] *Rech. sur l'hist. polit. et littér. de l'Esp. au moyen âge*, t. I, p. 255; in-8°, Leyde, 1849.

[2] *Ibid.* p. 233.

[3] *Ibid.* p. 11 et 12, p. 59, 159.

[4] « Tigiani fu erudito più diligente che Ibn-Khaldûn. » (*Stor. dei musulm. di Sicil.* t. II, note 1.) Je conserve, je l'avoue, quelques doutes sur ce jugement.

[5] *Journal asiatique*, t. XX, p. 57; IVe s. 1852.

[6] Voyez ce tome I aux pages 141 et 142, etc.

l'*Espagne* arabe dans la période qu'embrasse mon Étude, et j'ai été assez heureux pour corroborer quelquefois, par les faits accomplis en *Afrique*, les idées qu'il émet pour ce qui s'est passé en *Espagne*, comme par exemple quand il a fixé en 198 la fameuse *révolte du faubourg de Cordoue* que des auteurs, d'ailleurs généralement dignes de confiance, placent en 202 [1]. Il est cependant deux points sur lesquels, malgré mon respect pour la haute autorité de M. Dozy, j'ai cru devoir m'écarter des faits qu'il a admis : 1° l'époque à laquelle un des *quartiers de Fès* reçut une population sortie de *K'aïraouân* [2]; 2° la pensée qu'il prête aux Fâtimites d'*Afrique* d'avoir songé à s'emparer de l'*Espagne*, quand de nombreux symptômes indiquent, selon moi, que les Omaïades d'*Espagne* convoitaient la domination sur l'*Afrique* [3]. Je soumets à la propre appréciation du savant professeur les faits que j'expose à l'appui de mon opinion sur ces deux points. En ce qui concerne la politique des Omaïades, ne serais-je pas en droit d'admettre que M. de Slane partage cette opinion, puisqu'il dit, en parlant des documents sur l'*Afrique* dont El-Bekrî s'est servi : « Le caractère uni-« forme de ces pièces semble indiquer qu'elles ont été rédigées sous une « même inspiration et dans un but unique, *celui de faciliter le progrès de* « *la domination omaïade et d'étendre l'influence de cette dynastie sur toutes les* « *contrées de l'Afrique* [4] »

Il est sans doute à regretter que les sources arabes soient les seules par lesquelles nous puissions connaître les Berbers; mais nous sommes, sous ce rapport, dans les mêmes conditions qu'à l'égard des Carthaginois, sur lesquels nous ne savons que ce que nous ont appris les Grecs et les Latins, leurs ennemis. On n'a pas pour l'Afrique, comme on a pour l'Espagne, une série de chroniques laissées par des auteurs occidentaux [5], chro-

[1] Voy. ce t. I, p. 438, note 4.

[2] *Idem*, p. 489.

[3] Déjà, dans ce t. I, on trouvera les prémices de la pensée persistante des Omaïades (p. 513 et 514, p. 534) et aussi t. II, sous les années 333 et 344.

[4] Préface du texte d'El-Bekrî, p. 13; in-8°, Alger, 1857.

[5] *España sagrada*, 48 vol. in-4°, dont Florez a publié les 27 premiers. Déjà, dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-f° publiés par Schott de 1603 à 1608, on avait un recueil de documents précieux, quoique l'édition laisse à désirer. — Pour la *Sicile*, les Archives de Florence ont mis M. Amari à même de publier une série de traités rédigés en Arabe mais accompagnés de traductions les unes en latin, les autres en italien du temps, sous le titre de *I Diplomi Arabi del R. Archivio Fiorentino*; in-4°, Firenze, 1863. C'est une collection précieuse.

niques au moyen desquelles on peut, malgré leur sécheresse, suivre le fil des événements et, jusqu'à un certain point, contrôler les récits arabes. Pour l'Afrique, je n'ai pu que comparer ceux-ci entre eux, et j'ose espérer que cet accroissement de difficulté me servira d'excuse pour les erreurs que j'aurais pu commettre malgré le soin que j'ai apporté à mon travail. Ce soin ne s'est pas borné aux faits historiques et à l'exactitude de leurs dates; pour la géographie de l'Afrique, on verra, par les auteurs que je cite : Ibn-Khordâdbah[1], Ia'k'oubî[2], El-Is't'akhrî[3], Ibn-H'auk'al[4], El-Bekrî[5], Edrîsî[6], Îâk'out[7], Abou-'l-Fedâ[8], Ibn-Bat'out'ah[9], H'âdjî-Khalîfah[10], etc., que je n'ai rien négligé pour éclairer les difficultés qui entourent si fréquemment la détermination précise des localités nommées par les historiens. Je ne me flatte pas d'avoir toujours réussi.

Géographie.

[1] *Kitâb el-Meçâlik oua 'l-Memâlik.* M. Barbier de Meynard, à qui l'on doit le texte et une traduction de ce géographe, pense que son auteur a écrit entre l'an 240 et l'an 260 de l'hég. (854-873 de J. C.) (*J. A.* t. V, p. 18; VIe s. 1865). H'âdjî-Khalîfah, qui nomme Ibn-Khordâdbah (t. V, p. 509 à 511), ne donne pas la date de sa mort.

[2] *S'ifat-el-Maghrib* extrait du *Kitâb-el-Boldân*, ouvrage écrit en 278 (891-892 de J. C.); in-8°, Lugd. Batav. 1860.

[3] *Kitâb-el-Ak'âlîm*, ouvrage écrit en 309 (921 à 922 de J. C.) comme je le montre p. 561, note * de ce volume.

[4] Le texte de ce géographe n'a été publié qu'en 1873 par les soins de M. de Gœje, in-8°, Lugd. Batav., mais le chapitre que l'auteur a consacré à l'*Irâk' persan* avait été publié (texte et trad. lat.) par Uylenbroek, 1 vol. in-4°, Lug. Batav. 1822. Dans la préface placée en tête de ce texte, le savant éditeur établit (p. 17) qu'Ibn-H'auk'al a rédigé son ouvrage à la fin de 366 ou au commencement de 367. Vingt ans après, M. de Slane a donné la traduction du chapitre relatif à l'*Afrique* par Ibn-H'auk'al (*J. A.* t. XIII, p. 153 et suiv. IIIe s. 1842). Je ne parle pas d'une version anglaise publiée en 1800 par le major Ouseley*, parce qu'elle a été faite, paraît-il, sur un manuscrit persan que l'on a cru, *à tort*, être une traduction ou un abrégé d'Ibn-H'auk'al (Amari dans le *J. A.* t. V, p. 76; IVe s. 1845).

[5] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik;* in-8°, Alger, 1857. El-Bekrî écrivait en 460 (1067 à 1068 de J. C.). M. de Slane, après avoir publié son texte, le faisait suivre immédiatement d'une traduction insérée dans le *J. A.* t. XII et XIII, Ve s. 1858 et 1859.

[6] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* texte et trad. franç. publiés par MM. Dozy et de Gœje; in-8°, Leyde, 1866.

[7] *Mo'djam-el-Boldân;* in-8°, Leipzig, 1866-1869.

[8] *Géographie,* texte arabe publié par MM. Reinaud et de Slane; in-4° de l'I. R. 1840. Traduction parue en 1848, mais que Reinaud a laissée inachevée.

[9] *Voyages,* texte et traduction par MM. Defrémery et Sanguinetti; 4 vol. in-8°, de l'I. I, 1853-1858.

[10] *Djihân-Numâ*, 2 vol. in-8°, Lugduni Gothorum, 1818. H'âdjî-Khalîfah (t. II, p. 658, n° ۴۳۵۵) est mort en 1068 (1657 à 1658) comme on l'apprend à la page ci-dessus citée.

* *The Oriental Geography of Ibn-Haukal* by sir William Ouseley; in-4°, London, 1800.

Chronologie

Dans l'ébauche dont j'ai parlé au début de cette préface j'avais, d'après M. Sédillot[1] (IIe partie p. 346 et 350), commis la faute de placer au 15 juillet 622 le point de départ de l'ère musulmane, ce qui faussait toutes les dates rapportées au calendrier Julien suivi jusqu'à la réforme faite par le pape Grégoire XIII en octobre 1582. C'est le *vendredi* 16 juillet 622 qui est ce véritable point de départ, l'autre jette une véritable confusion dans la chronologie, et l'on s'en aperçoit à ce signe que, *quand le calcul est exact*, les *féries* comparées avec celles du *calendrier de l'année même*, ne concordent pas.

Pour les nombreux calculs de dates que j'ai eu à faire, j'ai disposé un Tableau qui m'a été très-utile, et que je donne ci-dessous dans la pensée qu'il pourra rendre à d'autres les services qu'il m'a rendus. Il est destiné à déterminer très-rapidement *la férie d'une date quelconque, étant connue la férie du 1er moh'arram de l'année dont il s'agit;* son extrême simplicité dispense, en quelque sorte, de toute explication : j'y attache d'autant plus d'importance que très-souvent les auteurs arabes indiquent la férie en donnant la date, et que, dans un grand nombre de cas, la date qu'ils indiquent ne correspond pas à la férie. On en trouvera un exemple remarquable à la note 2 de la p. 581 de ce volume.

	DIMANCHE.	LUNDI.	MARDI.	MERCREDI.	JEUDI.	VENDREDI.	SAMEDI.
Moh'arram.	D. 1er.	l. 1er.	mar. 1er.	mer. 1er.	j. 1er.	v. 1er.	s. 1er.
S'afar	mar. 1er.	mer. 1er.	j. 1er.	v. 1er.	s. 1er.	D. 1er.	l. 1er.
Rebi-'l-aouel. . . .	mer. 1er.	j. 1er.	v. 1er.	s. 1er.	D. 1er.	l. 1er.	mar. 1er.
Rebi-'l-akhir. . . .	v. 1er.	s. 1er.	D. 1er.	l. 1er.	mar. 1er.	mer. 1er.	j. 1er.
Djoumâdi-'l-aouel.	s. 1er.	D. 1er.	l. 1er.	mar. 1er.	mer. 1er.	j. 1er.	v. 1er.
Djoumâdi-'l-akhir.	l. 1er.	mar. 1er.	mer. 1er.	j. 1er.	v. 1er.	s. 1er.	D. 1er.
Redjeb	mar. 1er.	mer. 1er.	j. 1er.	v. 1er.	s. 1er.	D. 1er.	l. 1er.
Cha'bân	j. 1er.	v. 1er.	s. 1er.	D. 1er.	l. 1er.	mar. 1er.	mer. 1er.
Ramadhân.	v. 1er.	s. 1er.	D. 1er.	l. 1er.	mar. 1er.	mer. 1er.	j. 1er.
Chaouâl.	D. 1er.	l. 1er.	mar. 1er.	mer. 1er.	j. 1er.	v. 1er.	s. 1er.
Dzou-'l-k'a'dah. . .	l. 1er.	mar. 1er.	mer. 1er.	j. 1er.	v. 1er.	s. 1er.	D. 1er.
Dzou-'l-h'idjah . . .	mer. 1er.	j. 1er.	v. 1er.	s. 1er.	D. 1er.	l. 1er.	mar. 1er.

[1] Dont le *Manuel de chronologie universelle* était à sa 4e édition en 1850.

Si l'on remarque que les 1er, 8, 15, 22, 29 correspondent à la même férie, on verra immédiatement combien est simple l'usage de cette table. Supposons, par exemple, que, dans une année commençant un mercredi, on veuille savoir à quelle férie correspond le 25 ramadhân. Un coup d'œil suffit pour apprendre que le 22 tombe un *lundi;* il n'est besoin d'aucun calcul pour conclure que le 25 tombe un *jeudi*, et, comme il y a des tables qui donnent la férie du 1er moh'arram de chaque année, on voit que, sans calcul, le tableau ci-dessus permet d'obtenir en un instant la férie cherchée. Les tables dont je me suis servi sont celles que Lenglet Dufrenoy a insérées dans le t. Ier (p. 221 et suiv.) de ses *Tablettes chronologiques* (édition de 1777). Un long usage de ces tables ne m'y a fait découvrir que deux fautes : l'une à l'année 256 (p. 224), dont il fait correspondre le 1er moh'arram au vendredi 10 décembre 869, au lieu de dire vendredi 9 décembre; l'autre, à la p. 232, où il dit vendredi 25 janvier 1582 au lieu de vendredi 26 janvier.

Avec ce tableau sous les yeux, il aurait été impossible de commettre certaines erreurs de détail qui se sont propagées malgré l'importance des événements auxquels les dates se rapportaient. Ainsi le *vendredi* 17 ramadhân 2, indiqué par Abou-'l-Fedâ comme date du combat de *Bedr*[1], *lundi* 12 rebî-'l-aouel 11 indiqué pour le jour de la mort du Prophète, quand le 12 tombe un *dimanche*[2], comme le montre mon tableau qui dit mercredi 8; ainsi encore le *vendredi* 17 ramadhân 40, date à laquelle on place si généralement l'assassinat de 'Ali[3], le *vendredi* 10 dzou-'l-h'idjah 130 donné pour le jour de la fameuse *bataille de Mos'drah*[4], sont autant de fautes qu'on eût évitées à la simple inspection du tableau ci-dessus, en sachant, par des tables publiées, que l'an 2 commence un mardi, l'an 11 et l'an 40 un dimanche, l'an 138 un lundi, puisqu'on aurait vu que le 17 ramadhân 2 correspond à un *mardi*, le 12 rebî-'l-aouel 11 et le 17 ramadhân 40 à un *dimanche*[5], le 10 dzou-'l-h'idjah 138 à un *samedi*, ou, en d'autres termes, que la férie 6 (*vendredi*), qui revient constamment

[1] Voyez la note 2 de la p. 301 de ce volume.

[2] Voyez la note 31 de la Note A à la fin de cet ouvrage.

[3] Voyez la note 3 de la p. 127 de ce volume.

[4] Voyez p. 243 de ce volume.

[5] Comme Weil, pour ce dernier, l'a remarqué depuis bientôt trente ans (*Geschichte der chalifen*, t. Ier, p. 251, note 1; in-8°, Manhein, 1846).

dans trois des cas que je viens de rappeler, est fausse pour tous trois. On dirait que les Arabes tiennent à faire correspondre au vendredi (jour férié pour eux) les événements importants de leur histoire; c'est ainsi qu'El-Makîn (p. 51, l. 27 et 28) et d'autres auteurs (voy. la note 1 de la p. 183) placent au *vendredi* 10 moh'arram 61 la catastrophe de *Kerbelâ*, quand cette date correspond au *mercredi*, et qu'ils ne craignent pas d'altérer un peu le calendrier pour arriver à la concordance désirée, mais le calendrier est inflexible, il ne se prête pas à ces complaisances. Pour terminer par un dernier exemple, on verra, dans ce t. Ier, p. 375, note 2, que le jour où Hizârmard fit volontairement le sacrifice de sa vie, le 15 dzou-'l-h'idjah 154, fixé au *dimanche* par En-Nouaïrî et par M. de Slane, qui le fait correspondre à la fin d'*octobre* 771 (*J. A.* t. XII, p. 478, me sér. 1841. — *H. d. B.* t. Ier, p. 383 de la tr.), fixé au *samedi*, milieu de dzou-'l-h'djah par N. Desvergers, correspond en réalité au *jeudi 28 novembre* 771. Cette expression de *milieu du mois* employée ici par N. Desvergers parce qu'En-Nouaïrî avait dit le 15, n'est pas complétement exacte, car l'année 154 n'est pas surabondante, et, à cette occasion, je ferai observer que, pour des calculs rigoureux, il faut être d'autant plus en garde contre cette expression souvent employée par les auteurs arabes, qu'ils l'appliquent indistinctement au 14, au 15, au 16.

Si M. Dozy veut bien revoir la note qu'il a placée à la p. 51 de ses *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge* (édition de 1849), il trouvera infailliblement que cette note ne serait exacte que s'il substituait le mot *nuits* au mot *jours*, parce que, quand les Arabes disent *le 3 passé*, cela veut dire *trois nuits passées* et qu'on est *dans la journée du 3*, puisque le jour finit, pour eux, au coucher du soleil, instant où ils entrent dans le jour suivant. Voir Silv. de Sacy (1re éd. de sa *Grammaire arabe*, 1810; 2e édit. t. II, chap. xxv, p. 336 et 337; 1831); de même, quand les Arabes disent le 3 *restant*, cela veut dire 3 *nuits restant*, c'est-à-dire le 26 s'il s'agit d'un mois de 29 jours, le 27 si le mois est de 30 jours. Ce n'est pas seulement sur la haute autorité de Silv. de Sacy que je m'appuie pour parler ainsi, mais sur le tableau ci-dessus, que j'ai composé il y a plus de quinze ans. Il y a un moyen de *vérification* bien simple, qui consiste à calculer la date correspondante dans

notre calendrier, et à se reporter à ce *calendrier même*[1] pour voir si les *féries* concordent. Il ne peut y avoir aucune incertitude sur le résultat de cette *vérification indispensable* en lisant les textes arabes. « Les personnes » dit M. Dozy, qui se sont occupées de l'histoire orientale, savent combien » il est souvent nécessaire de calculer scrupuleusement les dates ; ce sont » des minuties si l'on veut, mais quelquefois les petites choses mènent aux » grands résultats. »

Mode de transcription.

Quant au mode de transcription des signes arabes dans les nôtres, j'ai adopté, à quelques légères modifications près, celui qui m'a paru le plus généralement admis, et, dans tous les cas, je l'ai suivi invariablement, de telle sorte qu'il est toujours facile d'écrire en arabe le nom propre ou le nom de lieu que j'ai écrit en français. Voici le tableau de ces signes :

ا â, ê.	ز z.	ك k'.
ب b.	س s, ç.	ك k.
ت t.	ش ch.	ل l.
ث th.	ص s'.	م m.
ج dj.	ض dh.	ن n.
ح h'.	ط t'.	ه h.
خ kh.	ظ tz; comme dans حافظ	و ou.
د d.	ع a', o'; عا 'â; اع â'.	لا la.
ذ dz.	غ gh.	ي î, ï.
ر r.	ف f.	ة ه ah.

Notes.

En multipliant les citations autant que je l'ai fait, j'ai eu pour but non-seulement de fournir les preuves à l'appui de ce que j'avançais, mais de ménager le temps des personnes qui voudraient vérifier ces preuves, et, pour les lecteurs peu versés dans l'histoire de l'Orient, j'ai ajouté un certain nombre de notes explicatives. Je pouvais, à l'exemple d'auteurs illustres, rejeter ces notes à la fin des livres ou des chapitres, mais j'ai pensé que ceux des lecteurs qui n'en ont pas besoin liraient le texte sans se préoccuper des renvois, et que ceux à qui elles pourraient être utiles

[1] J'ai entre les mains un bien petit volume in-18, dont la 3e édition a paru en 1846, qui donne les 35 calendriers possibles depuis l'an 1 de J. C. jusqu'à l'an 2200, calendriers qui montrent, pour une date quelconque (de l'an 1 à l'an 2200), à quelle *férie* correspond la date à laquelle le calcul conduit. Cette vérification, que j'ai faite tant de fois, s'est toujours trouvée juste, et aurait simplement révélé une erreur de calcul, s'il en avait été autrement.

s'y reporteraient plus facilement en n'ayant qu'un coup d'œil à jeter au bas des pages; ce dernier mode m'a donc semblé préférable. Cependant, quand ces notes prenaient un développement trop considérable, je les ai rejetées à la suite de mon texte sous l'intitulé de A, B, C, etc. Lorsque ces notes trop étendues se rapportaient à des noms de lieux, je les ai réunies à la fin de l'ouvrage dans un article intitulé *Justifications géographiques*, et où les localités sont rangées par ordre alphabétique. Comme je l'ai dit (p. x, note [a]), on trouvera, à la fin de cet ouvrage, la liste, par ordre alphabétique, de tous les auteurs cités, avec l'indication des éditions dont je me suis servi; dans cette liste, les noms d'auteurs arabes renvoient aux numéros des mêmes noms rangés dans l'ordre chronologique et accompagnés de notices sur quelques-uns d'entre eux. Il n'existe, dans notre langue, aucune biographie sommaire analogue à celle que M. Amari a donnée en tête de sa *Storia dei musulmani di Sicilia;* j'ai essayé d'y suppléer en partie, et quelques-unes de mes notices ne sont que la traduction de celles de M. Amari. Indépendamment des Tables chronologiques placées à la fin de chaque volume, une Table analytique termine l'ouvrage auquel j'ai joint aussi quelques Tableaux I, II, III, etc., des dynasties musulmanes dont les membres sont les acteurs du grand drame qui se déroule sous les yeux du lecteur.

QUELQUES ABRÉVIATIONS.

Append.	Appendice.	l.	ligne.
capit.	capitulo.	*l. l.*	*loco laudato.*
cap.	caput.	p.	page.
chapt.	chapter.	Partic.	Particula.
fr.	français.	*S. H. R.*	*Scriptores Historiæ Romanæ.*
H. d. B.	*Histoire des Berbers.*	s.	série.
J. A.	*Journal asiatique.*	tr.	traduction.
lib.	liber.	var.	variante.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 11, l. 19 : البيتُ المَقْدَسُ, *lisez* البيت المقدّس.
P. 13, l. 3 : بَيْت المقدّس *El-Baït-el-Mok'das*, *lisez* البيت المُقَدَّس *El-Baït-el-Mok'addas*.
Page 40, ligne 20 : surnommée 'El-Abter, *lisez* surnommé El-Abter.
P. 78, l. 8 : auquels, *lisez* auxquels.
P. 110, à la marge : 26 de l'Hégire, *lisez* 27 de l'Hégire.
P. 136, ligne 11 : Mo'hammed, *lisez* Moh'ammed.
P. 156, lin. penult. : soixante-dix cavaliers, *lisez* soixante-dix excavations.
P. 187, lin. ult. et p. 311, l. 1 des notes : fête du sacrifice, *lisez* fête des sacrifices.
P. 197, l. 3 : suivit en Orient, *lisez* le suivit en Orient.
P. 205, à la marge : 694-695 de J. C., *lisez* 693-694 de J. C.
P. 228, l. 6 : à la fin de 85 ou au commencem^t de 86, *lisez* à la fin de 84 ou au commencem^t de 85.
P. 277, l. 7 : à un de ces, *lisez* à un de ses.
P. 282, l. 14 : 'akhir, *lisez* akhir.
Partout où l'on a imprimé 'Abd-er-Rah'man, *lisez* 'Abd-er-Rah'mân.
P. 376, à la marge : 171-172 de J. C., *lisez* 771-772 de J. C.
P. 381. l. 8 : sur l'insurrection, *lisez* dans l'insurrection.
Même page, l. 18 *Ketâmah*, *lisez Kitâmah*.
P. 382, l. 5 : Même faute.
P. 471, l. 17 : Moh'arran, *lisez* Moh'arram.
Même page, note * : *Roudh-el-K'ar'tâs*, *lisez Roudh-el-K'art'âs*.
P. 473. note 6 : p. 399 et 448, *lisez seulement* p. 448.
P. 512, l. 12, El-K'ouïa, *lisez* El-K'ouïa'.
P. 528, note [18] : p. 11 et 138, *lisez* p. 117 et 138.
P. 532, note * : adorateurs de feu, *lisez* adorateurs du feu.
P. 535, l. 5 : Orono, *lisez* Ordoño.
P. 539, note 1 : En-Naouïri, *lisez* En-Nouaïrî.
P. 550, note 6, l. 6 : يارفوح *lisez* يارقوح.
P. 555, note 5, l. 6 : là où l'on a imprimé *Djihân Nomâ*, *lisez Djihân Numâ*.
P. 561, l. 1 et note *, l. 1, 3, 9, 12 et 13 : Is't'akhri, *lisez* Is't'akhrî.
P. 567, note 4, l. 11 : fermez les guillemets après le mot *denânîr* » et supprimez les guillemets suivants.
P. 568, en marge : mort de Khabîh, *lisez* mort de Khabîth.
P. 580, note 5 : t. VII, p. 14A, *lisez* t. VII, p. 14V.
P. 584, l. 3 des notes : p. ٥٠, l. 15 à 17, *lisez* p. ٥٠, l. 13 et 14.

ÉTUDE

SUR

LA CONQUÊTE DE L'AFRIQUE

PAR LES ARABES.

INTRODUCTION.

Au commencement du VIIe siècle de notre Ère, lorsque le Christianisme, affermi en Occident, marchait vers un apogée qu'il devait atteindre au siècle de Hildebrand (XIe siècle), sa trace était presque effacée dans les lieux qui avaient été son berceau; d'immenses régions de l'Orient ne présentaient plus que quelques empreintes, çà et là disséminées, des enseignements de Moïse et de Jésus; les populations étaient replongées dans l'idolâtrie[1]. L'Afrique, qui, jusqu'à la conquête de Genseric (428[2] de J. C.), avait fait partie de l'empire d'Occident, et que Bélisaire, en 534, plaça, pour la première fois, sous le sceptre de Byzance, tenu alors par Justinien, avait passé par de trop rudes épreuves pour ne pas être livrée au doute. Sa foi ébranlée, même au temps de saint Cyprien, dont les nombreux conciles trahissaient les divisions du clergé sur des points importants; ébranlée plus encore, au temps de saint Augustin, par les sanglantes querelles allumées entre les catholiques et les donatistes; attiédie ensuite par près d'un siècle de domination des Vandales, qui semaient l'Arianisme, n'avait pu se réchauffer beaucoup sous les succes-

[1] On sait que la principale des Divinités adorées à la *Ka'bah* se nommait Hobal, هُبَل (Abulfedæ *Historia anteislamica*, lib. V, p. 180, l. 4; Fleischer edidit; in-4°, Lipsiæ, 1831. — *Annal. muslem.* t. I, p. 96, l. 9). Voir Pocockii *Specimen historiæ Arabum*, p. 97; in-4°, Oxonii, 1806; et Chihâb-ed-Dîn-Ah'med-el-Mokri, *Kitâb-el-Djomân.* (*Notic. et extr.* t. II, p. 132 et 133; in-4°, de l'I. R. 1789.)

[2] L'invasion vandale eut lieu en mai 428.

seurs de Bélisaire, entourés d'évêques qui relevaient de l'évêque de Rome[1], pendant qu'eux-mêmes étaient ou païens, ou sceptiques, ou soumis au patriarche de Constantinople, si toutefois ils n'appartenaient pas à l'une de ces hérésies dont les chefs s'agitaient autour du trône pour s'emparer de l'esprit des Empereurs. Le choc des interprétations diverses, les subtilités déployées pour les justifier, avaient dû jeter le trouble et la confusion dans l'esprit des peuples, quand Moh'ammed parut[2]. Sa profonde connaissance des Arabes lui permit non-seulement d'apercevoir que leur amour du polythéisme n'était plus dans sa ferveur, mais de démêler les symptômes latents d'une tendance au monothéisme, et le génie de ce simple chamelier, qui ne savait ni lire ni écrire[3], comprenant la valeur et la portée de ces symptômes, forma le vaste dessein de les mettre en lumière en leur donnant un élément capable de les développer; ce fut alors, à l'âge de quarante ans[4] (610 de J. C.), que, s'inspirant de la Bible et de l'Évangile, il fonda l'Islâmisme, qu'on a appelé une secte chrétienne[5], et qu'on eût, avec plus de justesse peut-être, appelé une secte israélite[6].

MOH'AMMED.

Après une mission dont la durée fut de vingt-trois ans, le Prophète mou-

[1] Aussi, lorsqu'en 639 Héraclius publia son fameux édit connu sous le nom d'*Ecthèse* (exposition), Jean IV ayant proscrit cet édit à Rome, les évêques d'Afrique imitèrent-ils son exemple. (Georg. Cedreni *Historiarum compendium*, t. I, p. 737, l. 5 à 8; in-8°, Bonnæ, 1838.)

[2] Voyez la NOTE A à la fin de cet ouvrage.

[3] Ibn-Khaldoun, *Prolégomènes*, sec. part. du texte arabe. (*Notic. et extr.* t. XVII, p. 343, l. 8; — tr. t. XX, p. 398.)

[4] Ma'çoudî, *Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 138, l. 3. — El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 2, l. 33. — Abou-'l-Faradj, *Hist. comp. dynast.* p. ۱۴۲, l. 14 (p. 102 de la tr. lat.). — Abulfedæ, *Annal. muslem.* t. I, p. 26, l. 4. Voir aussi l'édition de N. Desvergers, p. 10, l. 4, et p. 12. — J. Gagnier, *De vita et rebus gestis Mohammedis*, cap. VII, p. 14 et note [a]; in-f°, Oxoniæ, 1723. — Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arab. av. l'Islâm.* t. I, p. 354 et 417 à la note.

[5] Leibnitz, Jurieu[a], Sir William Jones[b], Jos. de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 326 et 327; in-8°, Paris, 1822.

[6] Je n'ignore pas que Reinaud penchait à adopter l'opinion de Leibnitz[c], mais l'idée fondamentale renfermée dans les mots *Allah* et *Jehovah*, idée qui a pour conséquence capitale la réunion, dans les mêmes mains, du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, m'a conduit à m'exprimer comme on vient de le voir. Quant aux emprunts faits à la doctrine de Jésus par le législateur musulman, à savoir les adoucisse-

[a] Célèbre théologien protestant du XVII[e] siècle.

[b] Savant orientaliste anglais, mort au Bengale, le 27 avril 1794. Langlès lui a consacré un article dans la *Biogr. univers.* (t. XXI, p. 622).

[c] Reinaud hésitait, car dans l'article MAHOMET, qu'il a donné en 1860 (*Nouv. Biogr. gén.* t. XXXII, col. 785), on lit : «En général Mahomet a fait plus d'emprunts aux livres des juifs qu'aux livres des chrétiens.» Dans le tirage à part avec additions publié dans la même année, il dit (p. 68) : «Ce qu'il y a de véritablement beau dans «l'islâmisme a été emprunté aux juifs et encore plus aux chrétiens.»

rut ne laissant qu'une fille, l'illustre Fât'imah, épouse de 'Ali-ibn-Abou-T'âlib, et il mourut[1] sans avoir réglé le mode de succession au pouvoir suprême. Il semble n'avoir pas compris pourquoi Dieu lui avait enlevé cinq fils[2]; son génie s'est arrêté devant ce grand fait, comme devant une borne sur laquelle auraient été tracés des caractères mystérieux qu'il n'a pu déchiffrer[3]. On

ments qu'il convient d'apporter à la condition sociale des faibles (la classe pauvre et les femmes)[a], ils ne sont particuliers à aucune religion; ils ont été et seront, à toutes les époques, la raison d'être de l'apparition d'une croyance nouvelle. Lorsque assez de lumières seront réunies pour qu'il soit possible de produire une histoire universelle, c'est-à-dire une histoire des religions que l'humanité a successivement pratiquées et des états politiques qui en ont été les conséquences, on trouvera inévitablement que chaque nouvelle croyance a coïncidé avec une amélioration du sort de la classe la plus nombreuse. C'est toujours au nom de cette classe que les prophètes de Dieu ont pris la parole; seulement leur langage a dû varier selon les temps et selon les lieux.

[1] Le *lundi* 12 rebî-'l-aouel 11 de l'hégire, disent les auteurs (El-Ouâk'idî, cité par Et'-T'abarî[b], t. I, p. ٢, l. 10 et 11 de l'édit. donnée par Kosegarten; in-4°, Gryphisvaldiæ, 1831, 1838 et 1853. — Ibn-el-Athîr, *El-Kâmil*, t. II, p. ٢٤٤, lin. ult[c]. — Naouaouî, *Kitâb Tahdzîb-el-Asmâ*, p. ٢٩, l. 12 à 15. — Abou-'l-Fedâ, *Vie de Moh'ammed* éditée par N. Desverg. p. ١١١, l. 12 et p. 91). Tous s'expriment dans les mêmes termes; mais, selon l'observation déjà faite par Caussin de Perceval (*Essai*, etc. t. III, p. 324, note 2), si ce fut un *lundi*, il faut que ce soit le 13 rebî-'l-aouel 11 (8 juin 632 de J. C.), car le 12 tombe un *dimanche*, comme je l'ai dit dans ma préface.

[2] A l'exception d'un fils (Ibrâhîm) qu'il eut de Mârîah la K'opt'e, ses huit autres enfants, quatre fils (El-K'âcim, T'aïeb, Et'-T'âhir, 'Abd-Allah) et quatre filles (Fât'imah, Zaïnab, Rok'aïah, Oumm-Kolthoum) lui avaient été donnés par Khadîdjah. Les cinq fils moururent en bas âge; Fât'imah fut l'épouse d'Ali-ibn-Abou-T'âlib, Zaïnab celle d'Abou-'l-'Âs'î, les deux dernières furent successivement mariées à 'Othmân. (Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 192, l. 13 et suiv. — p. ١١٩, l. 4 et suiv. p. 95 et 96 de l'édition de N. Desvergers.)

[3] De là sa réponse à 'Âmir-ibn-T'ofaïl, qui lui demandait, comme condition de sa conversion,

[a] Voir ce que Moh'ammed a fait dans cette voie (Caussin, *Essai*, etc. t. III, p. 336 à 338).

[b] Et'-T'abarî, né en 224 et mort le samedi soir 25 chaouâl 310 (15 février 923 de J. C.), comme nous l'apprend Ibn-Khallikân[1*], a certainement connu les ouvrages de Ouâk'idî, puisque celui-ci était mort depuis dix-sept ans quand Et'-T'abarî naquit. On sait en effet que Ouâk'idî avait vécu du commencement de 130 au lundi 11 dzou-'l-h'idjah 207[2*] (du lundi 11 septembre 747 au lundi 27 avril 823 de J. C.); ses ouvrages sont perdus. M. Amari suppose qu'on peut faire remonter au XIIe siècle de notre ère la compilation publiée faussement sous le nom de Ouâk'idî. (*Hist. dei musulm. di Sicil.* t. I, p. XLV, col. 1, n° XXVI.)

[c] D'autres, ajoute cet auteur (p. ٤٤٥), disent le *lundi* deux nuits restant (le 28) de rebî-'l-aouel XI[3*].

[1*] *Kitâb Ouafaïât-'Âel-îân*, n° ٥٨١, fasc. VI, p. ١٠٢, l. 9 (t. II, p. 597 de la trad. angl.).

[2*] *Ibid.* n° ٦٥٥, fasc. VII, p. ٤٨ in fine (t. III, p. 63 de la trad. angl. Paris, 1868).

[3*] Le 28 rebî-'l-aouel 11 tombe un mardi et correspond au *mardi* 23 juin 632. J'ignore quels autres auteurs Ibn-el-Athîr a ici en vue; mais il en est un, Eutychius (*Annalium*, t. II, p. 250, l. 2), dans lequel on lit : يوم الاثنين ليلتين خلتا, indication fausse par cela seul que le 2 rebî-'l-aouel 11 tombe un *jeudi*. A la dernière ligne de la page 249 de ces *Annales*, il faut lire عشرين au lieu de عشر, ce qui donne la 21e au lieu de la 11e année d'Héraclius, erreur qui ferait mourir Moh'ammed onze ou douze ans *avant l'hégire*. Plus exactement Eutychius aurait dû dire « dans la 28e d'Héraclius. » Sur la date de la mort de Moh'ammed, voyez, à la fin de cet ouvrage, la note 31 de la NOTE A.

KHALIFES. 11 de l'hég. (633 de J. C.) I. ABOU-BEKR.

sait les difficultés que fit naître son silence sur un point si important, et les querelles qui surgirent entre ses compagnons (أَصْحَابٌ) aussitôt qu'il eut fermé les yeux; on sait aussi qu'Abou-Bekr-ibn-Abou-K'oh'âfah[1], surnommé *Es'-S'iddîk'* (الصِّدِّيق, le véridique), fut proclamé Khalife (خليفة, successeur). Telle était l'ardeur dont le Prophète avait embrasé ses adeptes, que le règne d'Abou-Bekr, dans sa courte durée de deux ans, trois mois et huit jours[2], avait vu courber sous la loi nouvelle, non-seulement ces nombreux révoltés du *Iémen*, du *Tihâmah du Iémen*[3], du *Hadramaut*, du *Mahrah* et du *Bahraïn*[4], révoltés dont Moçaïlamah était le plus redoutable, puisqu'il défit complétement Ikrimah-ibn-Abou-Djahl, qui avait reçu la mission de le soumettre[5], mais

Conquête de l'Arabie.

d'être déclaré son successeur : «Il ne m'appar-«tient pas, répondit Moh'ammed, de disposer du «commandement après moi; Dieu le donnera au «personnage qu'il lui plaira de choisir.» (*Essai*, etc. t. III, p. 296.)

[1] Voyez mon TABLEAU I. FAMILLE DES K'ORAÏCHITES.

[2] Voyez, à la fin de cet ouvrage, la note 1 du N° I de la NOTE A.

[3] Il y avait aussi le *Tihâmah du H'idjâz:* c'étaient les versants du *Iémen* et du *H'idjâz* qui bordaient la *mer Rouge*. Abou-'l-Fedâ dit que le *Tihâmah* est la partie méridionale du *H'idjâz* [c]; il devrait dire la partie occidentale [b].

[4] T'abarî, chap. v, t. I, p. 90, l. 14 et 15, l. 18, et lin. penult. — «La mort du Prophète, «dit Abou-'l-Fedâ, entraîna, pour la plupart des «Arabes, l'abandon de l'Islâmisme; les seules «villes de *Médine*, de *La Mekke* et de *T'âïef*[c] «persistèrent dans leur croyance.» (*Annal. muslem.* t. I, p. 186, l. 7 et 8. — *Vie de Moh'ammed* p. 111, l. 14 et 15, et p. 91 et 92.)

[5] T'abarî, chap. x, t. I, p. 148, l. 3 et 4. Abou-Bekr envoya Khâlid dans le *Iemâmah*[d], et le vainqueur de T'oulaïh'ah eut l'honneur, à la journée de *'Ak'rabâ*, de venger la défaite de 'Ikrimah en remportant une victoire décisive sur le prétendu prophète Moçaïlamah, qui fut tué, de

[a] *Géographie* d'Abou-'l-Fedâ, p. VA, l. 19 et 20 (t. II, p. 101 de la trad.).

[b] Voyez la *Géographie* d'Edrîsî, t. I, p. 5. Pour l'Afrique et l'Espagne, je citerai toujours l'édition de M. Dozy.

[c] Ville du *H'idjâz*, située, suivant Edrîsî, à 60 milles à l'est de *La Mekke*, en un point assez élevé d'un des versants du *Djebel-Ghazouân*. Deux routes conduisaient de *La Mekke* à *T'âïef* (طايف), et quand on prenait celle qui passait par le mont *'Arafât*, on traversait bientôt un vallon nommé *No'mân*, بَطْن نعمان [1*]. Ce qu'ont dit de *Et'-T'âïef* plusieurs auteurs tels que Iâk'out [2*], Abou-'l-Fedâ [3*], paraît emprunté à Edrîsî. Leurs indications sont rendues plus nettes par Burckhardt, qui, du 27 au 28 août 1814, se rendit de *'Arafât* à *T'âïef;* ce voyageur compte 72 milles de *La Mekke* à *T'âïef* [4*], ville qui, d'après lui, se trouve au milieu d'une grande plaine sablonneuse entourée d'une chaîne peu élevée qui porte le nom de *Djebel-Ghazouân* [5*].

[d] Région entre le *H'idjâz* et le *Bahraïn*. Le *Iémâmah* était le théâtre des succès de Moçaïlamah.

[1*] *Géographie* d'Edrîsî, t. I, p. 141 et 142. — Burckhardt, *Travels in Arabia*, p. 61; in-4°, London, 1829.

[2*] *Mo'djam-el-Boldân*, t. III, p. ٤٩٤ et seq. — *Mochtarik*, p. ٢١٩, l. 7 et 8; — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. ١٩٣ et ١٩٣. Suivant Iâk'out, cette ville s'appelait وَجّ (*Ouâdj*) et n'a reçu le nom de *T'âïef* que quand elle a été entourée de murs. Silvestre de Sacy (*Chrest. arab.* t. III, p. 270 et 271), dans son manuscrit, a lu *Ouah'*, mais les textes du *Mo'djam* et du *Marâs'id*, publiés depuis, disent وَجّ (*Ouadj*). — Le *Marâs'id-el-It't'ilâ'* est un très-succinct abrégé du *Mo'djam*, rédigé par S'afi-'d-Dîn. (Voir la NOTE *sur le Marâs'id-el-It't'ilâ'*.)

[3*] *Géographie*, p. 40, l. 15 à 17 (t. II, p. 129 de la trad.). Abou-'l-Fedâ nomme *No'mân-el-Arâk* la petite vallée qu'Edrîsî appelle *Bat'n-No'mân*.

[4*] Burckhardt, *Travels in Arabia*, p. 69; in-4°, London, 1829. — Ibn-Bat'out'ah (t. I, p. 359, l. 9) avait dit deux journées.

[5*] Burckhardt, *Travels in Arabia*, p. 84.

dès le mois de moh'arram an 12, deux généraux (Khâlid-ibn-el-Oualîd et 'Iâdh-ibn-Ghannâm) avaient été envoyés dans l'*Irâk'* pour attaquer les Perses dans leurs possessions au sud de la *Mésopotamie*[1] (الجزيرة). *H'îrah* avait été assujetti au tribut[2], *Anbâr*[3], *Daumat-el-Djandal*[4] pris d'assaut; la fameuse

Première conquête de l'Irâk'.

la main de Ouah'chi, dans le *Clos de la mort*, حديقة الموت. (T'abarî, chap. x, t. I, p. 170, l. 11 à 13.)

[1] *Id.* chap. xiv, t. II, p. 8, l. 10 à 12.

[2] *Id.* chap. xvi, t. II, p. 38, l. 5 et 6. — «*El-K'ddiçiah* et *H'îrah*, dit Edrîsî, sont sur la «lisière du désert... Ces deux villes, ainsi que «*Koufah*, sont entre elles à un peu moins d'une «journée de distance[a].» Iâk'out place *H'îrah* à trois milles de *Koufah* dans le *Nadjaf*[b]. *H'îrah* a été fondé par les Arabes à la fin du second siècle ou au commencement du troisième siècle de notre ère. Lorsque, vers 206 de J. C.[c], le Tobba' Abou-K'arib-Açâd[d] porta ses armes en *Chaldée*, il trouva une petite colonie d'Arabes de la tribu de K'odhâ'ah (قضاعة) établie depuis quelque temps sur l'emplacement de *H'îrah*, et la ville prit un rapide accroissement. Elle fut pendant plus de trois siècles (de 268 à 605 de J. C.) la capitale des LAKHMITES, mais cette dynastie, qui du reste était vassale des Perses établis à *Madâïn*, avait été renversée en 605 et, à cette époque, *H'îrah* était entré sous l'autorité *directe* des SÂSSÂNIDES, dont le dernier, Iezdidjerd III, expulsé de sa capitale dès l'an 16 de l'hég. (637 de J. C.), mourut en 31 (651 de J. C.), à *Merou* dans le *Khorâçân*, après un règne de vingt ans. (Ma'çoudî, *Moroudj-ed-Dzahab*, t. II, p. 234, l. 8. — Eutychii *Annales*, t. II, p. 297, l. 11 à 13. — El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 32, l. 23 à 27. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 266, l. 5 à 8. — Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum* t. I, p. 44, l. 3.)

[3] T'abarî, chap. xvii, t. II, p. 60, l. 7 et 8. — Sur *Anbâr*, voir les *Justifications géographiques*.

[4] T'abarî, chap. xvii, t. II, p. 66 in fine. — *Daumat-el-Djandal* était sur la limite du *Désert de Syrie*; Ét. Quatremère, cité par Caussin (*Essai*, etc. t. II, p. 265, note 2), croit que c'est la *Thamatha* de la *Notitia dignitatum*[e].

[a] *Géographie* d'Edrîsî, t. I, p. 366. Il semblerait, d'après cette manière de s'exprimer, que les trois villes étaient aux sommets d'un triangle équilatéral, mais Edrîsî, à deux reprises (p. 365 et 367) donne deux journées pour la distance de *Koufah* à *K'ddiçiah*, et Abou-'l-Fedâ (*Géogr.* p. ٢٩٩, l. 14 et 15), comme Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. II, p. ٣٧٥, l. 7 — *Marâs'id*, t. I, p. ٣٣٣, l. 6 et 7), place *El-H'îrah* à 3 milles de *Koufah*. (Voyez, à la fin de cet ouvrage, la NOTE *sur le Mochhed-'Ali*.)

[b] Caussin de Perceval parle du *Nadjaf* comme d'une élévation de terrain [1*]; Niebuhr, au contraire, en parle comme d'une contrée basse couverte de sel [2*], et cette expression de «contrée» s'accorde bien avec ce qu'en avaient dit H'amzah [3*] et Ibn-Bat'out'ah [4*].

[c] *Essai sur l'Hist. des Arabes av. l'Islâm*, t. I, p. 91 et t. II, p. 13.

[d] Un de ces rois himiarites du *Iémen* qui descendaient de K'ah't'ân (*ibid.* tableau I, n° 39).

[e] «Ala prima Valentiana *Thamathæ*.» (*Notitia dignitatum*, cap. xxx, t. I, p. 82 et 365, nota 35; edidit Böcking; in-8°, Bonnæ, 1839, et p. 37 de l'édit. de Labbe; petit in-12 de l'I. R. 1651). Voyez Caussin de Perceval, *Essai*, etc. t. II, p. 265.

[1*] *Essai sur l'hist. des Arab.* t. II, p. 11.

[2*] *Voyage en Arabie*, t. II, p. 209; in-4°, Amsterdam, 1780.

[3*] Apud Rasmussen, *Hist. præcip. arab. regnor.* p. 9 et p. 38, l. 7; in-4°, Hauniæ, 1817. — H'amzah-el-Is'bahâni (natif d'*Is'pahân*), nommé par Ibn-Khallikân (n° ٢٧١, fasc. III, p. ٨٧, l. 11), est mort en ramadhân 353 (964 de J. C.) comme nous l'apprend Dzahabi (+ 748) (*Kitâb T'abak'ât-el-H'offâz*, classe XII, n° 25, part. II, p. 102, l. 13; édit. Wüstenfeld, 1834). (Sur cet ouvrage de Dzahabi, voyez H'âdji-Khalîfah, n° ٧٨٩٢, t. IV, p. 134, l. 4.)

[4*] *Voyages*, t. I, p. 414, l. 7, in-8° de l'I. I. 1853. — Ibn-Bat'out'ah (*ibid.* t. I, p. 406) avait quitté *La Mekke* le 20 dzou-'l-h'idjah 726 (lundi 17 novembre 1326 de J. C.); il devait donc se trouver dans le *Nadjaf* vers s'afar de 727 (en janvier 1327).

Invasion de la Syrie.

bataille d'*El-Firâdh*, livrée au milieu de dzou-'l-k'a'dah 12[1] (vendredi 21 janvier[2] 634 de J. C.), avait ouvert les portes de la *Syrie*, déjà entr'ouvertes pour ainsi dire par Khâlid-ibn-Sa'îd-ibn-el-Âs'î[3]; *Bos'ra*, ville alors importante de Syrie[4], était au pouvoir des Musulmans, et les bords du *Iarmouk* allaient être témoins de la sanglante défaite des Romains[5] quand le Khalife mourut,

[1] T'abarî, chap. XVII, t. II, p. 74, l. 18.

[2] C'est nécessairement par suite d'une faute d'impression qu'on lit dans Caussin de Perceval «31 janvier.» (*Essai sur l'hist. des Arab. av. l'Islâm.* t. III, p. 420.) Le 31 janvier 634 tombe un *lundi* et correspond au 25 dzou-'l-k'a'dah 12.

[3] T'abarî, chap. XVIII, t. II, p. 116, l. 18 et 19.

[4] *Id. ibid.* t. II, p. 122, l. 5. — Voyez aux *Justifications géographiques* le mot *Bos'ra*.

[5] Belâdzorî avait dit (p. ١٣٧, l. 4 et 5) que la bataille du *Iarmouk* fut livrée en redjeb 15, mais une circonstance importante démontre la fausseté, quant à l'année, de cette date empruntée à Ouâk'idî (Caussin, *Essai*, etc. t. III, p. 447, note 2). La bataille était engagée et les combattants s'entre-choquaient, lorsque arriva un courrier de *Médine*, Mah'mïah-ibn-Zonaïm, qui, sauf pour Khâlid-ibn-el-Oualîd, cacha l'objet de son message jusqu'à l'instant où la victoire fut décidée en faveur des Musulmans. Il apportait la nouvelle de la mort d'Abou-Bekr, l'avénement de 'Omar-ibn-el-Khat't'âb au khalifat, la destitution de Khâlid comme Émîr de *Syrie*, et son remplacement par Abou-'Obaïdah. Nous venons de dire qu'Abou-Bekr était mort le 21 djoumâdi-'l-akhir 13, le courrier porteur de si importantes dépêches dut faire diligence, et il est évident que la bataille du *Iarmouk* fut livrée dans les premiers jours de redjeb 13 (T'abarî, t. II, p. 100, l. 15 et suiv. et p. 158*, l. 1 à 4. — Ibn-el-Athîr, t. II, p. ٣١٩, l. 10 et suiv.); mais il y a plus, un passage d'Et'-T'abarî permet de fixer la date précise, puisqu'il assure (t. II, p. 94, l. 16) qu'Abou-Bekr mourut dix nuits avant la victoire de *Iarmouk*, ce qui place celle-ci au jeudi 2 redjeb 13 (1er septembre 634 de J. C.). — Le *Iarmouk* (اليَرْمُوك) est le Ἑρμοχθᾶ de Théophane et de Cedrenus, qui mentionnent la grande defaite de l'armée d'Héraclius sur ses bords, et la placent, l'un sous l'année 626 (+ 8 = 634), ce qui est exact, l'autre sous la vingt-cinquième d'Héraclius[b] (Théoph. *Chronogr.* t. I, p. 517 et 518. — G. Cedr. *Histor. compend.* t. I, p. 746, l. 3). C'est un torrent qui vient se jeter dans le *Jourdain* un peu au-dessous du point où ce fleuve sort du *lac T'ibériade*[c]; il passait, suivant Pline, qui l'appelle *Hieromax*[d], près des murs de *Gadara*, ville mentionnée aussi par Flavius Josèphe[e] comme appartenant à la *Cœlé-*

[a] C'est sans doute par erreur qu'à la ligne 2 de cette page, le texte porte Mah'mïah-ibn-*H'izouâr* quand il a dit (p. 100, l. 19) Mah'mïah-ibn-*Zonaïm*, leçon confirmée par Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. II, p. ٣١٩, l. 11).

[b] Qui comprend du 5 octobre 634 au 5 octobre 635, correspondant, dans le calendrier arabe, du 6 cha'bân 13 au 16 cha'bân 14, et puisque la journée du *Iarmouk* eut lieu en redjeb, j'en conclus que Cedrenus la rapporte à l'an 14.

[c] Voyez la carte de Hadriani Relandi, *Palestina*; in-4°, Traj. Batav. 1714; voyez aussi sa Table au mot *Iarmoch*. — La carte (pl. XVI, publiée en 1823) de l'atlas de la *Bible* de Vence fait déboucher le *Hieromax* directement dans le *lac T'ibériade*. — Edrîsî parle du *Iarmouk* comme d'un des affluents du Jourdain الأُرْدُنّ (*Géogr.* t. I, p. 338).

[d] *Hist. natur.* lib. V, cap. XVIII, § 16, t. I, p. 263, l. 1; in-f°, Parisiis, 1723.

[e] Flavii Josephi *De bel. jud.* lib. IV, cap. VII, § 3, t. II, p. 210, l. 36. — *Antiq. jud.* lib. XIII, cap. XIII, § 3, t. I, p. 513, l. 48 et 49. — *Vita*, § 65, t. I, p. 826, l. 3; edidit Firm. Didot; gr. in-8°; Parisiis, 1845 et 1847.

âgé de 63 ans, le 21 djoumâdi-'l-akhir 13 (lundi 22 août 634 de J. C.)[1]. 13 de l'hég. (634 de J. C.)
Au milieu de l'activité guerrière qu'Abou-Bekr avait dû déployer pour diriger les armées qui, sur tant de points et dans un laps de temps si court, avaient propagé ou plutôt imposé l'Islâmisme, il avait rendu à la foi nouvelle l'éminent service de réunir en un corps d'ouvrage les feuillets épars dont l'ensemble forma le K'orân[2].

Le premier Khalife ne commit pas la faute qu'avait commise le Prophète; II. 'Omar.
Abou-Bekr avait désigné comme son successeur 'Omar-ibn-el-Khat't'âb[3], qui, le premier, prit ou reçut le titre d'*Émîr-el-moumenîn*[4] (commandeur des

syrie, région comprise entre le *H'aurân* et le *lac T'ibériade*, et que la plus haute antiquité connaissait sous le nom de *Goulonitis* ou *Goulanitis*[a], dont les Arabes ont fait *Djaulân*[b] (جَوْلَان).

[1] Voyez la note 1 du N° I de ma NOTE A.

[2] El-Makîn[c], d'après Et'-T'abarî, attribue à Abou-Bekr la précaution prise d'avoir, alors, rassemblé en un volume qu'il nomma *Mos'ah'fâ* (le livre), les feuillets épars du K'orân. Eutychius attribue ce travail à 'Othmân et fixe sa date à l'an 32[d]; mais un passage d'Abou-'l-Fedâ prouve qu'il y a là une erreur : le prince de H'amâah dit, sous l'année 30, que 'Othmân ayant appris qu'en *Syrie* et dans l'*Irâk'*, les exemplaires du K'orân présentaient des versions diverses et qu'il en résultait des discussions, fit faire, pour les villes principales, des copies *sur l'exemplaire arrangé du temps d'Abou-Bekr* et qui avait été déposé chez H'afs'ah[e], une des femmes du Prophète. En même temps, 'Othmân ordonna que les copies en circulation fussent, jusqu'à la dernière, livrées aux flammes[f].

[3] T'abarî, chap. XIX, t. II, p. 148, l. 8, et p. 150, l. 3 et 13. — El-Makîn, p. 20, lin. ult.

[4] Naouaouî, p. ۱۴۴, l. 6. — El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 26, l. 5. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 222, l. 11 et 12. — T'abarî assure, d'après Saïf, son guide habituel, que *Bas'rah* fut fondé en rebî 16[g] et que Sa'd-ibn-Abou-Ouak'k'âs', après s'être emparé de *Djaloulâ*, de *Takrît* et de leurs châteaux forts, envoya dans la ville nouvelle, par ordre du khalife, 'Otbah-ibn-

[a] *Deutéronome*, cap. IV, vers. 43. — Josué (cap. XX, vers. 8) répète mot à mot ce que Moïse a dit de *Gaulon* ou *Gaulan*.

[b] *Géographie* d'Edrîsî, t. I, p. 361.

[c] *Historia Saracenica*, p. 18, l. 31 à 36.

[d] Eutychii *Annales*, t. II, p. 341, l. 11 à 13; in-4°, Oxoniæ, 1658.

[e] Elle était fille de 'Omar (Abulfedæ *Ann. muslem.* t. I, p. 194, l. 3 et 4, p. 212, in fine).

[f] *Id. ibid.* t. I, p. 264, l. 5 et seq. — Voyez, sur le K'orân, les observations de Kazem-Beg (*J. A.* t. II, p. 375 et 376, IVe s.).

[g] Ma'çoudî (t. IV, p. 225) dit en 14 ou, suivant certains historiographes, en 16. On lit dans Iâk'out que *Bas'rah* fut fondé en 14, six mois [1e] avant la construction de *Koufah* (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ۴۱۴. et ۴۱۴۱), et, ailleurs, le même Iâk'out prétend que *Bas'rah* fut fondé en 17; mais il ajoute qu'on donne aussi une autre date (*Mochtarik*, p. ov, l. 5). Nous allons voir (note 2 de la p. 11) que *Koufah* fut fondé en s'afar 17; l'assertion de Iâk'out placerait donc la fondation de *Bas'rah* en cha'bân 16. Abou-'l-Fedâ donne la date de Moh'arram 14 ou, suivant d'autres, 15 (*Ann. muslem.* t. I, p. 224, l. 3 et 4). H'âdji-Khalîfah dit aussi en 14 (*Djihân-Nomâ*, t. II, p. 47). Suivant Ibn-K'otaïbah (p. ۲۸۰, l. 8 et 9), *Bas'rah* était de trois ans plus ancien que *Koufah*, ce qui tend à confirmer la date de l'an 14 pour la fondation de l'une, 17 pour celle de l'autre (voy. la note 2 de la p. 11).

[1e] Bakoui dit un an six mois avant *Koufah* (*Notic. et Extr.* t. II, p. 427 et 428); cela rejetterait la fondation de *Bas'rah* en cha'bân 15.

14 de l'hég. (635 de J. C.) Journée de Fih'l et prise de Damas.

croyants). D'après ce que je viens de dire, le règne de 'Omar fut inauguré par la célèbre bataille du *Iarmouk*, que suivirent de près la terrible journée de *Fih'l* et la prise de *Damas*[1]. Mais pendant que les armes musulmanes triomphaient en *Syrie* au moyen de renforts venus de l'*Irâk'*, les Perses, moins

Ghazouân [a], qui y remplaça Choraïh'-ibn-'Âmir de la tribu de Sa'd-ibn-Bekr, tué par les Perses [b]. Je mentionne ici, par anticipation, la date de la fondation de *Bas'rah*, parce que, suivant Eutychius, lorsque El-Moghaïrah-ibn-Cho'bah [c] fut préposé au gouvernement de cette ville, ce fut lui qui le premier donna à 'Omar le nom d'*Émîr-el-moumenîn* [d], et il en résulterait que ce nom n'aurait pas été donné à 'Omar au moment de son avénement, comme semble le dire Abou-'l-Faradj [e], mais postérieurement à l'an 16 de l'hég. L'aventure scandaleuse que raconte Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 238, l. 8 et suiv.) montre qu'El-Moghaïrah commandait encore à *Bas'rah* en l'an 16 ou 17. (Voyez une des notes sous l'an 31.)

[1] Après la bataille d'*El-Firâdh*, dit Iâk'out, Khâlid-ibn-el-Oualîd rentra à *El-H'îrah* le 10 restant (le 19) de dzou-'l-h'idjah 12 (*Mo'djam-el-Boldân* t. III, p. ٨٩١[e], l. 8 et 9). Il ne tarda pas à recevoir d'Abou-Bekr l'ordre d'aller en Syrie seconder les efforts des K'aïds, contre lesquels Héraclius envoyait des armées nombreuses; à peine arrivé en Syrie, Khâlid se rendait maître de *Bos'ra*, et le 16 moh'arram 14 il mettait le siége devant *Damas*, qui fut emporté six mois après, en redjeb 14 [f]. La journée de *Fih'l*, qui coûta 80,000 hommes aux Roum, journée appelée aussi d'*Er-Radaghah* et de *Baiçân*, eut lieu, suivant Iâk'out, *après* la prise de *Damas* [g], assertion contredite par Belâdzorî [h] et par un des récits de T'abarî, qui assure (chap. xx, t. II,

[a] T'abarî, chap. xxxv, t. III, p. ٨٣, l. 8 à 10. Ailleurs (chap. xiv, t. II, p. 1e, l. 14 à 18) T'abarî, après avoir dit qu'*El-Obollah* (الأُبُلَّة), ville dans le voisinage de laquelle fut bâti *Bas'rah* [1*], avait été assiégée et prise sous le règne d'Abou-Bekr, redresse cette assertion d'après Abou-Dja'far-Moh'ammed-ibn-Djarîr, qui affirme que cet événement n'eut lieu que sous 'Omar, *après* l'an 14 de l'hégire, et Iâk'out confirme ce dire. Il expose (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٤٥[e], l. 3 à 6) qu'après la victoire de Sa'd-ibn-Abou-Ouak'k'âs' sur le territoire de *H'îrah* et environs (la victoire de *K'âdiçiah*) 'Omar-ibn-El-Khat't'âb lui écrivit d'envoyer 'Otbah-ibn-Ghazouân dans le pays de *Hind* (nom que portait alors la contrée d'*El-Obollah*) pour qu'il y établît un *K'aïraouân* (un dépôt d'armes et de munitions) pour les Musulmans. Ce *K'aïraouân* devint *El-Bas'rah*, dont la fondation, d'après ce récit, paraît devoir être placée en l'an 15.

[b] T'abarî, chap. xxxv, t. III, p. ٨٤, l. 1 à 4. Ce récit est contredit par celui de Iâk'out (note [a] ci-dessus).

[c] De la tribu de K'aïs. Voyez le tableau X, partie A, de Caussin de Perceval.

[d] Eutychii *Annales*, t. II, p. 294, l. 9 et seq. — Ibn-Khaldoun hésite entre cet El-Moghaïrah et 'Amr-ibn-el-'Âs'î (*Prolégomènes* dans les *Notic. et Extr.* t. XVI, p. ١٠٤, l. 8, et t. XIX, p. 462). Sur le nom de 'Amr-ibn-el-'Âs'î, voy. la note 3 de la page 13 ci-après. — Suivant Ma'çoudî (t. IV, p. 192, l. 7) 'Omar prit ce titre à l'instigation de 'Adi-ibn-H'âtim; «mais, ajoute-t-il, on n'est pas d'accord sur ce point, et Dieu seul sait la vérité.»

[e] *Hist. compend. dynast.* p. ١٧٥, l. 5 (p. 110 de la trad. lat.).

[f] Belâdzorî, p. ١٢٠, l. 18 et 19, et p. ١٣٣, l. 8. — T'abarî (chap. xx, t. II, p. 158, l. 21) confirme la date de redjeb 14, et plus loin (p. 168, l. 18) il la reproduit d'après Moh'ammed-ibn-Ish'âk'. — El-Makîn, p. 21, l. 11 à 23. — Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 222, l. 15), empruntant un des chiffres d'El-Makîn, donne au siége de *Damas* une durée de soixante et dix jours.

[g] *Mo'djam-el-Boldân*, t. III, p. ٨٥٣, l. 11 et 17.

[h] Qui place cette bataille le 28 dzou-'l-k'a'dah après l'avénement de 'Omar au khalifat (p. 110, l. 2 et 3), par conséquent en 13.

[1*] Ibn-Bat'out'ah place *Bas'rah* à 10 milles (3 1/3 lieues communes) d'*Obollah* (*Voyages*, t. II, p. 17, l. 4).

surveillés, avaient relevé la tête, et la bataille de *K'oss-en-Nât'if*[1] apprenait au présomptueux Abou-'Obaïd que la conquête de l'*Irâk'* était loin d'être achevée. Il fallut, en effet, un an d'efforts et surtout la puissante organisation par laquelle Sa'd-ibn-Abou-Ouak'k'âs' sut doubler, en quelque sorte, l'armée que 'Omar avait envoyée sur les bords de l'*Euphrate*, pour que les trois journées de *K'âdiçiah*[2] donnassent aux musulmans une victoire qui por-

15 de l'hég. (636 de J. C.) Bataille de K'âdiçiah.

p. 158, l. 5 à 7) que ce fut après une bataille perdue à *Adjnâdain*[a] que les Romains se réfugièrent à *Fih'l*, où leur défaite en dzou-'l-k'a'dah 13, après six mois du khalifat de 'Omar[b], ouvrit aux musulmans les portes de cette ville. T'abarî ajoute immédiatement que les chrétiens échappés à la défaite de *Fih'l* se réfugièrent à *Damas* : la bataille de *Fih'l* eut donc lieu *avant* la prise de *Damas* par les musulmans, comme d'ailleurs le disent les dates qui viennent d'être données. — *Fih'l* était situé sur la rive droite du *Jourdain* (الأُرْدُنّ), entre *T'abariah* (طَبَرِيَّة) et *Baïçân* (بَيْسَان), villes entre lesquelles Iâk'out compte environ 10 milles. (*Mochtarik* p. ٧٩, l. 5.)

[1] Appelée aussi d'*El-K'irk'is*, d'*El-Djisr* (du pont), d'*El-Marouah'ah* (T'abarî, t. II, p. 192, l. 1 et 2). Cet auteur l'appelle *K'oss-en-Nât'ik'*, mais j'ai opté pour la leçon de Belâdzorî, qui dit قُسّ النّاطِف[c] (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٥١, l. 7) et donne, pour la date de ce désastre des musulmans, le samedi fin de ramadhân 13 (p. ٢٥٢, l. 10 et 11), c'est-à-dire le 29 ramadhân 13[d], correspondant au samedi 26 novembre 634 de J. C. Ma'çoudî entre dans quelques détails sur cette bataille[e] et sur la mort d'Abou-'Obaïd-ibn-Ma'çoud, qui commandait en chef l'armée arabe, mais il n'en donne pas la date. — Iâk'out place aussi en 13 cette journée si funeste aux musulmans (*Mo'djam-el-Boldân* t. IV, p. ٩٨, l. 1).

[2] *K'âdiçiah* est à la limite du désert entre la station d'*El-'Odzaïb*[f] et le *Mochhed-'Alî* (dans le *Nadjaf*[g]), à égale distance (2 journées) de *Koufah*

[a] اجْنادَيْن comme écrivent Iâk'out (*Mo'djam*, t. I, p. ١٣٦, l. 20) et Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. II, p. ٣٢٠). — Belâdzorî (p. ١١٣, l. 14 et 15) hésite, à l'occasion de cette bataille, entre trois dates : le 18 djoumâdi I, 13 (mercr. 20 juillet 634), le 2 djoumâdi II (mercr. 3 août), et le 27 djoumâdi II (dim. 28 août). Ibn-el-Athîr (t. II, p. ٣٢٠, l. 16) a emprunté à Moh'ammed-ibn-Ish'âk' [1a] la date du samedi 28 djoumâdi-'l-aouel 13 (30 juillet 634).

[b] T'abarî, t. II, p. 158, l. 11 et 12. C'est le 21 dzou-'l-h'idjah 13, que le khalifat de 'Omar prit une durée de six mois, il s'agit donc, pour le moins, de la fin de dzou-'l-k'a'dah, et en effet Belâdzorî (p. 110, l. 1) dit le 28 dzou-'l-k'a'dah. — On a vu (p. 7) la date à laquelle commença le khalifat de 'Omar.

[c] Leçon confirmée par Iâk'out (*Mo'djam*, t. IV, p. ٩٧, l. 22. — *Marâs'id*, t. II, p. ٢١٣, l. 4 à 7 et t. III, p ٨٤, l. 10 et 11), qui place aussi cette bataille en l'an 13. Caussin (t. III, p. 460) dit quarante jours après la bataille de *Iarmouk*, ce qui donnerait, pour la *journée du pont*, le 12 cha'bân 13. (Voyez le *Kâmil*, note [d] ci-dessous.)

[d] Ibn-el-Athîr, qui confirme aussi la leçon قسّ الناطف (*El-Kâmil*, t. II, p. ٣٣٧, l. 2), place cette bataille en cha'bân 13 (*ibid.* t. II, p. ٣٣٨, l. 18). — Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. IV, p. ٩٧, l. 22 à p. ٩٨, l. 7). — Abou-'l-Faradj (p. ١٧٩, l. 9 et 10 — p. 111 de la trad. lat.) rapporte, comme Belâdzorî, cette bataille à un samedi de ramadhân 13; mais il ne dit pas, comme lui, *fin* de ramadhân.

[e] *Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 198 à 200.

[f] Ma'çoudî en parle comme d'une forteresse, حِصْن (*ibid.* t. IV, p. 220, l. 5), que Iâk'out place à 4 milles de *K'âdiçiah* (*Mo'djam-el-Boldân*, t. III, p. ٤٢٩, l. 10. — *Marâs'id*, t. II, p. ٢٤٣, l. 10 et 11. — *Mochtarik*, p. ٣٥, l. 1, et p. ٥٣, l. 20).

[g] Nom que l'éditeur d'El-Makîn défigure en écrivant (p. 42, l. 27) النجف (*Et-Tah'af*).

[1a] Voyez Caussin (*Essai*, etc. t. III, p. 447, note 2).

16 de l'hég. (637 de J. C.)

tait un coup mortel à l'empire des Perses. Non-seulement la reddition de *H'îrah* suivit de près ces fameuses journées, mais les musulmans se trouvèrent

et d'*El-H'îrah*. — La célèbre bataille de *K'âdiçiah* dura trois jours, auxquels les auteurs donnent les noms de *Armâth*[a], *Aghouâth*[b], *'Imâs*[c]. « Les his-» toriens anciens et modernes, disait déjà Ma'çoudî » en 333[d], ne s'accordent pas sur la date de la » bataille de *K'âdiçiah* ou d'*Et-'Odzaïb*. D'après » une opinion assez accréditée, elle fut livrée » en l'an 16 de l'hég. cette date est citée par » El-Ouâk'idî sur la foi d'autrui. Quelques-uns » la placent en l'an 15 et d'autres en l'an » 14 de l'hég. Moh'ammed-ibn-Ish'âk' se dé-» cide pour la date de l'an 15[e]. » C'est aussi la date pour laquelle a opté Caussin de Perceval[f] en s'appuyant sur l'autorité d'Abou-'l-Fedâ[g], de.. ..[h], et de H'âdji-Khalîfah[i]; j'observe cependant que les plus anciens auteurs, El-Ouâk'idî[k] et Belâdzorî[l], disent en 16, et qu'Et'-T'abarî[m], Ma'çoudî[n], Ibn-el-Athîr[o], El-Makîn[p], Ibn-Khaldoun[q], disent en 14, et j'ai nommé ci-dessus les auteurs qui donnent l'année 15. Non-seule-

[a] T'abarî, t. III, p. ۲۱ et suiv. — Iâk'out, *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ۲۱۱, l. 8 et 9, et *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ۶۸, l. 14 et 15. — Ibn-el-Athîr, *El-Kâmil*, t. II, p. ۳۶۳ et suiv.

[b] T'abarî, t. III, p. ۳۳ et suiv. — Iâk'out, t. I, p. ۳۲۱, l. 2 à 4, et *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ۷۹, l. 6 à 8. — Ibn-el-Athîr, t. II, p. ۳۶۷ et suiv. — Le texte d'El-Makîn (*Hist. sarac.* p. 21, l. 29) porte يوم أعوات au lieu de يوم أغوات; mais ce qui prouve que c'est une faute d'impression, c'est que la traduction latine dit *dies subsidiorum* (de غاث, secourir), expliquant que ce nom fut donné à la seconde journée à cause de l'arrivée inattendue d'un corps d'armée venant de *Syrie*, qui parut juste au moment où l'action allait s'engager, corps d'armée de 6,000 hommes, dont l'avant-garde était commandée par El-K'a'k'â'-ibn-'Amr. Je ne vois pas qu'El-Makîn ait emprunté cette explication à T'abarî, et Iâk'out se demande si les noms des trois journées de *K'âdiçiah* ne seraient pas ceux des localités sur lesquelles se serait, chaque jour, plus particulièrement porté l'effort des combattants (Iâk'out, *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ۲۱۱, l. 10, et p. ۳۲۱, l. 4 et 5. — Voyez Caussin, t. III, p. 484, note 1).

[c] T'abarî, t. III, p. ۴۲ et suiv. Par erreur, il écrit يوم غماس; mais Iâk'out (t. III, p. ۷۱۷, l. 10) dit عماس. — Ibn-el-Athîr, t. II, p. ۳۷۰ et suiv. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. ۲۷۷, l. 10 et 11. Je ne sais pourquoi il intitule cette journée السادس «la sixième des journées de *K'âdiçiah*» quand son auteur dit : اليوم الثالث من ايام القادسية (*Mo'djam* t. III, p. ۷۱۷, l. 10).

[d] C'est là date à laquelle il écrivait ses *Prairies d'or*, comme il le dit lui-même (t. II, p. 420, l. 4 et 5; t. IV, p. 163, l. 3 et 4, et passim).

[e] *Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 224, l. 7 et suiv. — Moh'ammed-ibn-Ish'âk', né à *Médine*, a écrit une *histoire du Prophète* qui est citée par les plus savants maîtres; il est mort à *Baghdâd* en 151 (Ibn-Khallikân n° ۴۲۳, fasc. VII, p. ۸, l. 17 et 18; — t. II, p. 678 de la trad. angl.). Il est fréquemment cité par Et'-T'abârî.

[f] *Essai sur l'Hist. des Arab. av. l'Islâm.* t. III, p. 485, note 2. Il précise même Moh'arram 15.

[g] *Annal. muslem.* t. I, p. 230, l. 3.

[h] *Chadzarât-ed-Dzahab.* (Je ne connais pas le nom de l'auteur de cet ouvrage.)

[i] *Tak'oûm-et-Taouârîkh*, in-f°, Constantinople, 1733. Ouvrage indiqué par lui-même sous le n° ۳۴۴۹ (t. II, p. 395, l. 10). Voy. Zenker, t. I, p. 112, n° 925.

[k] Cité par Et'-T'abarî (t. III, p. ۸۲, l. 5 et 6) et par Ma'çoudî (voir la note [c] ci-dessus).

[l] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ۲۷۹, l. 11 et 12.

[m] *Annales regum et legatorum Dei*, t. II, p. ۲۴۰, l. 15. — A cette ligne commencent les événements de l'an 14.

[n] *Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 210, l. 1. Il dit là : «la bataille de *Kâdiçiah* fut livrée en moh'arram 14.»

[o] *El-Kâmil*, t. II, p. ۳۴۹, l. 17. A la p. ۳۷۹, lin. ult. on lit : «il y en a qui disent en 16, certains habitants » de *Koufah* disent en 15, mais nous venons de voir que ce fut en 14.»

[p] *Hist. sarac.* p. 21, l. 24 et suiv. Son récit conduit à admettre que, selon lui, ce fut à la fin de 14.

[q] Cité par Caussin de Perceval (t. III, p. 485, note 2). Ibn-Khaldoun dit, comme Ma'çoudî (note [n] ci-dessus), en moh'arram 14.

assez maîtres du pays pour fonder la ville de *Bas'rah*[1] et bientôt celle de *Koufah*[2], destinée à détrôner la ville (*H'îrah*) qui, pendant plus de trois siècles, avait été la capitale des Lakhmites[3]. En même temps que Sa'd-ibn-Abou-Ouak'k'âs' enlevait l'*Irâk'* aux Perses et menaçait la *Mésopotamie* (*El-Djaztrah*), d'autres généraux continuaient le cours de leurs exploits en *Syrie :* dans le Nord, par les armes d'Abou-'Obaïdah et de Khâlid-ibn-el-Oualîd, *H'ims'*[4], *H'amâah* (حماة), *Kinnasrîn*, *Alep*, *Antioche*[5], tombaient successivement au pouvoir des musulmans, pendant que, dans le Sud, 'Amr-ibn-el-'Âs'î et Chourah'bîl-ibn-H'açouah s'emparaient de toute la *Palestine* et même de *Jérusalem*[6].

Fondation de Bas'rah et de Koufah.

Conquête de la Syrie.

17-18 de l'hég. (638-639 de J. C.)

Conquête de la Mésopotamie.

ment la bataille de *K'âdiciah* dura trois jours, mais on se battit encore dans la nuit qui suivit la troisième journée, et cette nuit reçut le nom de *nuit du grondement* (لَيْلَةُ الْهَرِيرِ) ou *nuit de K'âdiciah*[a], pendant laquelle le général des Perses, Rostem, fut tué par Hilâl-ibn-'Alk'amah[b]. (Voyez la note [d] ci-dessous.)

[1] Voyez les notes 4 et [g] de la page 7.

[2] Ma'çoudî (*Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 225) place la fondation de *Koufah* en l'an 15 de l'hég. et les six mois dont parle Iâk'out (note [g] de la page 7) s'accordent peut-être avec les assertions d'Ibn-el-Athîr, qui sont loin de confirmer la date de Ma'çoudî. «Sa'd, dit Ibn-el-«Athîr, parti d'*El-Madâin*, arriva sur l'emplace-«ment de *Koufah*[c] en moh'arram 17, un an et «deux mois après la bataille d'*El-K'âdiciah*[d]; il «se passa trois ans et huit mois entre l'avène-«ment de 'Omar et le tracé des fondations de «*Koufah*.» (*El-Kâmil*, t. II, p. ۱۱, l. 12 à 14.) Or, comme cet avénement eut lieu le 21 djoumâdi-'l-akhir 13, les fondations de *Koufah* durent être tracées en s'afar 17. «Ce fut Sa'd-ibn-Abou-«Ouak'k'âs' qui bâtit *Koufah*, dit Naonaoui.» (p. ۲۷۹, l. 5.)

[3] Voyez la note 2 de la p. 5 de ce volume.

[4] Voyez tous ces noms de villes aux *Justifications géographiques*.

[5] Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 226, l. 11. — *Antioche* (انطاكية) est, comme *Alep*, une ville bâtie par Seleucus Nicator. (Strabonis *Geographica*, lib. XVI, cap. II, § 4, p. 638, l. 23 à 26.)

[6] البَيْتُ الْمُقَدَّسُ, *El-Baït-el-Mok'das* (la ville sainte). Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 228, l. 2 et suiv.) place à l'an 15 (636 à 637 de J. C.) la remise de *Jérusalem* au Khalife en personne; El-Makîn (*Hist. sarac.* p. 22, l. 16 et suiv.) dit en l'an 16. Suivant Théophane (*Chronographia*, t. I, p. 519, l. 20), la ville sainte fut prise après un siége de deux ans, dans la vingt-sixième année du règne d'Héraclius, c'est-à-dire en 636 de J. C. selon l'*Ère d'Antioche*[e]. Lebeau (j'ignore d'après quelle source) donne la date précise de mai 637 (du 30 rebî-'l-aouel au 1er djoumâdi-'l-aouel 16) pour celle de la remise de

[a] Belâdzorî, p. ۲۵۹, l. 7. — Et'-T'abarî, t. III, p. 55. — Ma'çoudî, t. IV, p. 221, l. 3. — Il y a, dans l'Islâm, une autre nuit qui a reçu le nom de *lailat-el-harîr*, c'est la nuit du vendredi, 10 s'afar 37 (28 juillet 657 de J. C.), qui fut terrible et mit fin aux combats de *S'iffîn* pour faire place au fameux arbitrage entre 'Alî et Mo'âouîah (Ma'çoudî, t. IV, p. 376, l. 8).

[b] Le récit que Ma'çoudî (t. IV, p. 222) fait de cet exploit est copié mot à mot dans Et'-T'abarî (t. III, p. 54).

[c] Emplacement fixé à la suite d'une exploration faite par H'odzaïfah et Silmân (*El-Kâmil*, t. II, p. ۱۱, l. 2 à 6).

[d] Ce qui donne, pour cette bataille, la date de dzou-'l-k'a'dah 15: c'est peut-être la vraie date.

[e] On sait que l'*Ère d'Alexandrie* faisait correspondre l'an 1 de J. C. à l'an du monde 5503, et que l'*Ère d'An-*

Telle fut la rapidité de ces conquêtes, qu'en l'an 17 de l'hég. (638 de J. C.) les Romains ne possédaient plus qu'une ville en *Syrie;* qu'en l'an 18 la *Mésopotamie* leur fut enlevée, et qu'en chaouâl 19 (du 24 septembre au 22 octobre 640 de J. C.) *K'aïsarïah* (*Césarée*), la seule ville qui, en *Syrie*, obéissait encore à Héraclius, tombait sous les coups de Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân, après avoir été assiégée pendant environ sept ans[1]. Ce général avait remplacé

19 de l'hég. (640 de J. C.). Prise de K'aïsarïah.

Jérusalem aux mains du khalife 'Omar, ce qui s'accorde, quant à l'année, avec El-Makîn.

[1] Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, 181, l. 11. — Bien qu'Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 228, l. 1) place la prise de *K'aïsarïah* en l'an 15, j'ai, à l'exemple de Caussin de Perceval [a], adopté la date donnée par Belâdzorî, et donnée aussi par Eutychius, qui place cet événement dans la septième année du khalifat de 'Omar [b]. Quant au chiffre de sept années donné pour la

tioche faisait correspondre l'an 1 de J. C. à l'an du monde 5493; on sait aussi qu'en 285 [1*] ces deux ères furent mises d'accord en retranchant dix ans du monde dans la première, de telle sorte que, pour toutes deux, l'an 5777 correspondit à l'an 285 de J. C. (1er de Dioclétien), et que les deux ères se confondirent sous le nom d'*Ère d'Alexandrie* [2*]. Théophane [3*], en continuant le Syncelle [4*], qui avait suivi Jules Africain [5*], fait correspondre l'an 1 de J. C. à l'an du monde 5501 [6*], et il en résulte qu'à toutes ses dates il faut ajouter la différence entre 5501 et 5493, c'est-à-dire 8 pour l'accorder avec l'*Ère d'Antioche*, je fais cette observation parce que c'est l'*Ère d'Antioche* ou celle d'*Alexandrie* retouchée qui est généralement suivie; ainsi on a :

SYNCELLE. THÉOPHANE.			ÈRE D'ALEXANDRIE.		ÈRE D'ANTIOCHE.	
An du monde.	An de J. C.		An du monde.	An de J. C.	An du monde.	An de J. C.
5501.....	1		5503.....	1	5493.....	1
			—10			
			5493.....	1	5493	
276.....	276	276 + 8 =	284.....	284		
5777.....	277 [7*]	.....	5777.....	285	(1re de Dioclétien).....	1038 de R. selon Varron.
326.....	326	.....	326.....	326	....	326
6103.....	603 [8*]	.....	6103.....	611	(1re d'Héraclius).....	1364 de R.
25.....	25	.....	25.....	25	....	25
6128.....	628 [9*]	.....	6128.....	636[10*]	(26e d'Héraclius).....	1389 de R. 15e de l'hég.

[a] *Essai sur l'Hist. des Arabes av. l'Islâm.* t. III, p. 522.

[b] Eutychii *Annales*, t. II, p. 297, lin. penult.

[1*] L'*Art de vérifier les dates* compte en 285 la première du règne de Dioclétien; mais comme cet empereur revêtit la pourpre le 17 septembre 284, on s'accorde assez à faire partir de 284 l'*Ère de Dioclétien*, appelée aussi *Ère des Martyrs*.

[2*] *Art de vérifier les dates*, t. I, p. 65; 3e édit. in-fol. Paris, 1783.

[3*] Qui vécut de 751 à 818.

[4*] Qui vécut dans le VIIIe siècle; il mourut vers 800. (Schœll, *Hist. abrég. de la littér. grec.* t. I, p. 266.)

[5*] Qui vécut dans le commencement du IIIe siècle. Sa *chronique* finissait en 221. (*Id. ibid.* t. I, p. 169.)

[6*] *Georg. Syncelli Chronographia*, t. I, p. 598, l. 10 à 12 et t. II, p. 279; in-8°, Bonnæ, 1829.

[7*] *Id. ibid.* t. I, p. 723 B, et t. II, p. 296. — Theophanis *Chronographia*, t. I, p. 7.

[8*] *Id. ibid.* t. I, p. 459, l. 18. Il dit en 602, sans doute parce qu'en réalité le règne d'Héraclius a commencé le 5 octobre 610 (602 + 8), comme on le verra à la fin de la domination byzantine.

[9*] Theophanis *Chronographia*, t. I, p. 319. Il dit 627, toujours par la raison donnée note [8*] ci-dessus.

[10*] C'est l'année de la bataille de *K'âdicïah*, qui fut comme le prélude de tous les désastres éprouvés par Héraclius.

son frère Iezîd, une des nombreuses victimes que la terrible *peste d'Emmaüs* (*'Amaouds* ou *'Imiouds*) avait faites en *Syrie* pendant l'année 18[1]. La prise de *Jérusalem* (بَيْت المُقَدَّس) avait présenté cette circonstance particulière que les habitants, par l'organe du patriarche Sophronius, n'avaient consenti à se rendre qu'au Khalife en personne, qui vint en effet prendre possession de la ville sainte[2]. Si, comme le dit Caussin de Perceval d'après Ibn-Khaldoun, 'Omar, lorsqu'il reprit la route de *Médine*, emmena avec lui 'Amr-ibn-el-'Âs'î[3], qu'il destinait dès lors à la conquête de l'*Égypte*[4], il faut croire que ce général avait dû être renvoyé en *Syrie*, et même qu'après la prise de *K'aïsarïah* il fut chargé du commandement de cette ville, car on lit dans Belâdzorî : « 'Amr-« ibn-el-'Âs'î laissa son fils pour le remplacer à *K'aïsarïah*, et se dirigea vers « l'*Égypte* avec 3,500 hommes sans en avoir reçu l'ordre[5]. » On peut conserver quelques doutes sur la spontanéité d'un acte de cette importance accompli par 'Amr-ibn-el-'Âs'î et sur le subterfuge employé par ce général, qui n'aurait ouvert qu'à *El-'Arîch*[6] la lettre du Khalife qui lui interdisait de continuer sa

durée du siége, l'auteur paraît l'exagérer beaucoup : on sait, en effet, qu'au commencement de l'an 15, lorsque 'Amr-ibn-el-'Âs'î, après avoir conquis l'*Ordounn*, s'était avancé au Sud, il avait trouvé le pays à l'ouest de *Jérusalem* fortement occupé par les Romains, et que Iezîd-ibn-Abou-Sofiân avait envoyé son frère M'âouiah assiéger *K'aïsarïah* pour que cette place, approvisionnée par mer, ne pût pas venir en aide au général d'Héraclius (Artaboun). Ce siége ne dut donc commencer qu'en l'an 15, et si la place fut emportée en 19, comme le dit Belâdzorî, elle avait été assiégée pendant quatre ans. — *Césarée* avait été bâtie, l'an 22 av. J. C. (732 de R.), par Hérode le Grand, sur l'emplacement de l'ancienne *tour de Straton* [Στράτωνος πύργος]. (Flavii Josephi *Antiq. jud.* l. XV, cap. VIII, § 5, et cap. IX, § 6, t. I, p. 601, l. 48, et p. 605, l. 36 et suiv.)

[1] Ibn-K'otaïbah, p. 170, l. 20. — Belâdzorî, p. 181, l. 3 et 4. — El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 24, l. 16. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 244, l. 5. — Caussin, *Essai*, etc. t. III, p. 519. Je m'étonne de voir l'exact Abou-'l-Mah'âcin rapporter cette calamité à l'an 16 (*En-Nodjoum*, t. II, p. 101, l. 7.) — Kemâl-ed-Dîn, p. 4, l. 3 et 4.

[2] Theophan. *Chronogr.* t. I, p. 519 et 520. — G. Cedreni, *Histor. compend.* t. I, p. 746, l. 8 et suiv. — El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 22, l. 26 et 27. — Albulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 228, l. 4.

[3] J'écris ce nom comme l'écrit Naouaouî. عَمْرُو بْنُ الْعَاصِى. (*Kitâb-Tahdzîb-el-Asmâ*, p. 178, l. 13.) Pour le mot عمرو, que beaucoup d'écrivains occidentaux transcrivent 'Amrou, je tiens compte de l'explication donnée par Mirzâ Kazem-Beg sur la manière de le prononcer. (*J. A.* t. II, p. 390, note 1, et t. XVII, p. 444, note 1; IVe sér. 1843 et 1851.) Quant au mot الْعَاصِى, en le transcrivant par El-'Âs'î (et non El-'Âs'), je me conforme à l'observation que M. de Slane a faite sur la vraie prononciation de ce nom. (*J. A.* t. XI, p. 98, note 1; IIIe sér. 1841.)

[4] *Essai sur l'Hist. des Arab. av. l'Islâm.* t. III, p. 503.

[5] Belâdzorî, p. 211, l. 9 à 11.

[6] Voyez, aux *Justifications géographiques*, ce que je dis d'*El-'Arîch*.

[1] *Essai*, etc. t. III, p. 498 et 499.

marche s'il la recevait avant d'avoir foulé la terre d'*Égypte*[1]; plusieurs auteurs, de l'aveu même de Belâdzorî, assurent qu'il avait reçu des instructions positives, et qu'en marchant sur l'*Égypte*, Ibn-el-'Âs'î ne fit qu'exécuter un ordre. Il faut placer cette invasion à la fin de l'an 19 ou au commencement de l'an 20[2]. D'*El-'Arîch* les musulmans s'avancèrent jusqu'à *El-Faramâ*[3], où ils se trouvèrent en face de soldats aguerris, qu'ils battirent complétement, et marchèrent droit sur *El-Fost'ât'*, appelé alors *El-Iounah*[4]; bientôt arriva un

20 de l'hég. (640 de J. C.) Invasion de l'Égypte

[1] Eutychius prétend qu'en effet l'ordre fut donné, mais que, sur des observations faites par 'Othmân et qui avaient jeté l'inquiétude dans l'esprit du Khalife, celui-ci révoqua son ordre, sauf pour le cas où la frontière égyptienne aurait été franchie quand sa lettre serait remise à 'Amr-ibn-el-'Âs'î. (*Annales*, t. II, p. 298.) On peut lire dans Abou-'l-Mah'âcin (t. I, p. ٧, l. 10 et suiv.) les divers récits, peu d'accord entre eux, qui ont été faits sur la conduite de 'Amr dans cette circonstance; mais les antécédents de ce personnage, et la manière dont il agit en 37 de l'hég. dans le fameux arbitrage entre 'Alî et Mo'âouïah [a], donnent une grande vraisemblance à la supercherie dont il usa pour n'ouvrir la lettre du Khalife que quand il serait trop tard pour rétrograder, et viennent à l'appui de la réponse que 'Othmân-ibn-'Affân aurait faite à 'Omar, qui lui disait dans quels termes il avait écrit à 'Amr en *Syrie* : «Ô prince des croyants, «aurait répondu 'Othmân, 'Amr est peu scru-«puleux, il est entreprenant et porté à la domi-«nation, etc.[b]» Je viens de parler des antécédents de 'Amr; Abou-'l-Fedâ le nomme, avec Abou-Sofiân-ibn-H'arb et 'Abd-Allah-ibn-Ziba'rî, comme un des trois poëtes qui accablaient le Prophète de leurs satires[c]. La cause de l'Islâmisme était gagnée quand 'Amr-ibn-el-'Âs'î fit sa profession de foi dans le second mois de l'an 8 de l'hégire[d].

[2] Belâdzorî (p. ٢١٣, lin. penult.) dit «en 19.» Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. II, p. ٣٤٠), Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ٣, l. 11) et Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 244, lin. penult.) disent que l'Égypte fut conquise en l'an 20. El-Makîn, qui place le retour du khalife 'Omar à *Médine* en l'an 16 (*Hist. sarac.* p. 23, l. 20 et 21), prétend plus bas (l. 35) qu'en 18 de l'hég. 'Amr-ibn-el-'Âs'î assiégea étroitement la ville de *Mis'r* et ajoute que, suivant d'autres, cet événement eut lieu en l'an 19. Abou-'l-Mah'âçin dit positivement qu'en l'an 20 'Omar envoya à 'Amr-ibn-el-'Âs'î l'ordre d'envahir l'*Égypte* (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٥, l. 5 et 6); cependant le même Abou-'l-Mah'âçin répète (*ibid.* t. I, p. ٢١, l. 1), d'après Ibn-Khallikân [e], que 'Amr conquit *Mis'r* un *vendredi* commencement de moh'arram 20, c'est-à-dire le 2 (22 décembre 640 de J. C.).

[3] Voyez ce nom aux *Justifications géographiques*.

[4] Belâdzorî, p. ٢١٣, l. 1. — Je ne retrouve nulle part ce nom d'*El-Iounah* que Belâdzorî *semble* appliquer à *Aïn-Chems*[f] (la fontaine du soleil, Ἡλίου πόλις de Strabon) ou *Babylone*; il est

[a] Voyez p. 120 et 122 de ce volume.

[b] Eutychii *Annales*, t. II, p. 298, l. 4 à 6, passage copié par Abou-'l-Mah'âçin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٧, l. 13 et 14).

[c] Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 354, l. 11 à 13. — Caussin (*Essai*, etc. t. III, p. 34). C'est par erreur qu'à cette p. 34 on lit : «'Amr-ibn-el-'Âs'î-*ibn-'Omaïah*.» El-'Âs'î était fils de Ouâïl, comme l'auteur le dit très-bien lui-même (*ibid.* t. I, p. 363).

[d] *Ibid.* t. III, p. 210.

[e] *Kitâb Ouafaïât-el-'Aïân*, n° ٣٧٠, fasc. IV, p. ٩٢, l. 4 et 5 (t. II, p. 87, de la trad. angl.).

[f] *Annal. muslem.* t. I, p. 246, l. 1. — Voyez la NOTE *sur Mis'r*.

renfort de 10 à 12,000 hommes envoyé par 'Omar et que commandait Zobaïr-ibn-el-'Aouâm-ibn-Khouaïlid. Dès l'an 20, malgré la résistance que leur opposa El-Mok'auk'is[1], gouverneur au nom d'Héraclius, les musulmans étaient maîtres de la ville[2], et en 21, 'Amr-ibn-el-'Âs'î, après avoir obtenu l'autorisation du Khalife, se mettait en marche pour *Alexandrie*, laissant Khâridjah-ibn-H'odzâfah pour commander à *Mis'r* en son absence[3]. Aux approches d'*Alexandrie*, il rencontra à *El-Kiriaoun* (الكريون) un corps de Grecs et de K'opt'es qu'il culbuta et détruisit en grande partie[4]; s'avançant alors jusque sous les murs de la capitale des Grecs en *Égypte*, il emporta d'assaut cette importante ville après un siége de trois mois[5]. Héraclius n'eut pas, du moins,

21 de l'hég. (642 de J. C.

Prise d'assaut d'Alexandrie.

certain du moins que le nom de *Fost'ât'* ne date que de cette époque et fut donné par les Arabes à la ville que 'Amr-ibn-el-'Âs'î construisit là où il avait posé son camp.

[1] المقوقس comme écrit Belâdzorî (p. ٢٠٥, l. 14). Cet El-Mok'auk'is était depuis longtemps gouverneur d'*Égypte*, puisque ce fut en l'an VI de l'hég. (627 à 628 de J. C. — 18e d'Héraclius) que H'ât'ib-ibn-Abou-Balta'ah fut envoyé par Moh'ammed en ambassade près de ce personnage, et en l'an VII qu'il revint à *Médine* avec les présents qu'El-Mok'auk'is offrait au Prophète, présents au nombre desquels était Mârîah la K'opt'e. (Ma'çoudî, *Moroudj-ed-dzahab*, t. IV, p. 158 et 159. — Ibn-el-Athîr, *El-Kâmil*, t. II, p. ١٩١, l. 14 à 21. Voyez la note 2 de la p. 3 ci-dessus.) Hamaker avait mis en doute si El-Mok'auk'is était un nom propre ou un titre (*De expugnatione Memphidis et Alexandriæ*, p. 20 *Annotationis*; in-4°, Lugduni Batavorum, 1825); Caussin (*Essai*, etc. t. III, p. 192) a tranché la question. A la p. 9, l. 6 et 7 de l'ouvrage dont M. Hamaker a publié le texte, et qui, sans preuves suffisantes, avait été attribué à Ouâk'idî, on lit المقوقس الملك, titre qu'on trouve répété p. 32, l. 18; à la p. 66, l. 6, il est simplement nommé gouverneur d'Égypte صاحب مصر, mais Ma'çoudî (t. IV, p. 158, l. 11) l'intitule ملك مصر.

[2] Belâdzorî, p. ٢١٨, l. 13 et 14. — Ibn-el-Athîr, t. II, p. ١٣٠ et suiv. — Ibn-'Adzârî, *El-Baïân*, t. I, p. ٢, l. 11. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 244, in fine. — Eutychius ne donne pas de date, mais il dit qu'après sept mois de siége 'Amr-ibn-el-'Âs'î demanda du secours au Khalife (*Annalium* t. II. p. 302, l. 9), ajoutant que ce fut alors qu'Ez-Zobaïr-ibn-el-'Aouâm fut envoyé. Or, ce récit, peu vraisemblable d'ailleurs, est démenti par Belâdzorî, qui assure qu'il y avait *peu de temps* que 'Amr-ibn-el-'Âs'î assiégeait la ville quand arriva Zobaïr avec 10 ou 12,000 hommes (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢١٣, l. 3 à 5); et en effet, Abou-'l-Mah'âcin fait envoyer Zobaïr, de *Dak'ahlah*[a], au moment où l'ordre de départ est donné à 'Amr. (*En-Nodjoum*, t. I, p. 6, l. 6 et 7.)

[3] Belâdzorî, p. ٢٢٠, l. 4 à 6.

[4] *Id.* même page, l. 8 et 9.

[5] Belâdzorî, p. ٢٢٠ lin. ult. — Ibn-'Adzârî paraît[b] aussi placer en 21 la conquête d'*Alexandrie*. (*Baïân*, t. I, p. ٣, l. 2 et 3.) — Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, ٨٥, l. 6 et 7) confirme ces deux autorités. — Suivant El-Makîn (*Hist. sarac.* p. 24, l. 27 à 31), *Alexandrie* fut prise.

[a] A quatre parasanges au-dessus de *Damiette* (*Mo'djam-el-Boldân*, t. II, p. ٥٨١, l. 1. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ١٠٥, l. 15 et 16). — Niebuhr, *Voyage en Arabie*, t. I, p. 61, n° 21. — Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 136 et 137. — Comment Zobaïr se trouvait-il à *Dak'ahlah*?

[b] Je dis «paraît» parce que le texte présente ici une petite lacune.

la douleur d'être témoin de ce dernier désastre ; il était mort le 11 mars 641 de J. C.[1] (dimanche 22 rebî'-l-aouel 20 de l'hég.), ayant régné trente ans, cinq mois, six jours[2].

après quatorze mois de siége, à l'heure de la prière du vendredi, au commencement de moh'arram 20, ce qui doit s'entendre du vendredi 2[a]; Eutychius s'était exprimé dans les mêmes termes en ajoutant à tort que ce fut après *vingt ans* de règne d'Héraclius (*Annales*, t. II, p. 318, l. 15 et 17), au lieu de dire *trente ans;* et, bien que Iâk'out lui-même place en l'an 20 la prise d'*Alexandrie* (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٣٤٤, l. 10 et 11), j'ai adopté sans hésitation l'an 21. La pénurie des grains qui se fit sentir dans le *H'idjâz* se rapporte à l'année de la conquête d'*Alexandrie*, car on sait qu'aussitôt que 'Omar eut connaissance de la prise de cette ville, il envoya l'ordre d'expédier en toute hâte à *Médine* les approvisionnements trouvés dans les magasins (*Hist. sarac.* p. 30, l. 17 à 20); or, ce fut en 21 que cet ordre fut donné (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢١٩, l. 8 à 12.). La difficulté et la lenteur des transports[b] firent naître, dans l'esprit de 'Omar, la pensée, immédiatement réalisée par 'Amr-ibn-el-Âs'î, de rouvrir l'ancien canal qui unissait le *Nil* à la *Mer de K'olzoum*[c] (*mer Rouge*).

[1] Cedreni *Compend.* t. I, p. 752, l. 14; in-8°, Bonnæ, 1838. — Théophane dit «en mars, in-«dict. XIV de la 31me du règne d'Héraclius.» (*Chronogr.* t. I, p. 522, l. 16.) — El-Makîn (p. 30, l. 36 et 37) place la mort d'Héraclius en l'an 20 de l'hég. après trente et un ans de règne, et, en effet, le 11 mars 641 correspond au dim. 22 rebî'-l-aouel 20. Constantin, qui lui succéda, mourut au bout de quatre mois[d] empoisonné par sa belle-mère (Théoph. t. I, p. 508, l. 10 à 12. — Cedr. t. I, p. 753, l. 12). Constant II, après avoir partagé le trône avec Heraclonas, commença à régner seul en septembre 641 (du 19 ramadhân au 18 chaouâl 20 de l'hég.), et son règne dura 27 ans (Théoph. t. I, p. 537 et 538. — Cedreni *Histor comprend.* t. I, p. 763, l. 12 et suiv. — S[ti] Nicephori *De rebus post Mauricium gestis*, p. 36, l. 12 à 15).

[2] Je ne m'explique pas que Théophane (t. I,

[a] Ce jour correspond au 22 décembre 640, et Lebeau, qui dit (*Hist. du Bas-Emp.* t. XI, p. 293) avoir suivi Eutychius et El-Makîn, place cet événement au 11 décembre 641, c'est-à-dire le 2 moh'arram 21, d'une part rectifiant l'année, et d'une autre part ne tenant pas compte de la réforme grégorienne.

[b] S'il fallait en croire Eutychius, les chameaux chargés de froment formaient une file non interrompue dont la tête arrivait à *Médine* lorsque la queue était encore en *Égypte*. (*Annalium* t. II, p. 321, l. 3 à 5.) On retrouve là, je ne dirai pas l'imagination, mais l'exagération arabe. — Mak'rîzî, d'après El-Laïth-ibn-Sa'd, reproduit la réponse textuelle que fit Ibn-el-'Âs'î à la demande de secours que lui avait adressée 'Omar, réponse conçue en ces termes : «Je vais à ton secours, j'y vais; j'expédierai un convoi de bêtes de somme dont la première sera arrivée «chez toi quand la dernière sera encore chez moi.» (*El-Khot'at' oua 'l-Athâr*, dans les *Notic. et extr.* t. VI, p. 367, l. 11 et 12, et p. 372, l. 7 et 8; in-4°, de l'I. de la R. an IX.)

[c] El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 30, l. 21 à 24. — Eutychii *Annales*, t. II, p. 321, l. 6 à 12. — *Mo'djam-el-Boldân*, t. II, p. ٣٩٥, l. 21, et p. ٣٩٩. — *Marâs'id*, t. I, p. ٣٤٣, l. 12 et suiv. — Mak'rîzî, *El-Khot'at' oua el-Athâr* (*Notic. et extr.* t. VI, p. 367 à 375[1*]). — Abou-'l-Mahâçin, *En-Nodjoum*, t. II, p. ١٠١٧, l. 5 et suiv. — Chems-ed-Dîn-Moh'ammed, *Kitâb-el-Kaouâkib-es-Saïrah fi 'l-Akhbâr-Mis'r oua 'l-K'âhirah* (*Notic. et extr.* t. I, p. 269; in-4°, de l'I. R. 1787 et t. VI, p. 386, l. 6 à 8). — Voyez ma NOTE *sur le canal des deux mers.*

[d] Lebeau (t. XI, p. 288) et Gibbon (t. IX, p. 162) donnent le 25 mai 641 pour la date de la mort de Cons-

[1*] Mak'rîzî se trompe quand il dit, d'après El-K'odhâ'î, que le canal fut creusé dans l'*année de la mortalité*, عام الرمادة (*Notic. et extr.* t. VI, p. 358, l. 3 et p. 374, l. 10 et 11). L'année où sévit la terrible *peste d'Emmaüs* est l'année 18 de l'hég. comme je l'ai dit p. 13; d'ailleurs, El-Kendî, cité par Mak'rîzî (p. 375, l. 3 et 4) et par Abou-'l-Mah'âsin (t. II, p. ١٠١٧, l. 10), place en 23 (643-644 de J. C.) l'exécution du *Khalîdj Emir-el-Moumenîn* par 'Amr-ibn-el-'Âs'î.

Après avoir pourvu à l'organisation de sa nouvelle conquête, 'Amr-ibn-el-'Âs'î préposa au commandement d'*Alexandrie* 'Abd-Allah-ibn-H'oudzâfah et retourna à *Fost'ât'*[1]; mais, dans son infatigable ardeur, il marcha aussitôt sur *Bark'ah* (بَرْقَة), où il accorda la paix aux habitants moyennant une capitation de 13,000 dînârs[2], pendant que, par son ordre, 'Ok'bah-ibn-Nâfi' s'était

Invasion de la Cyrénaïque et du Fezzân

p. 522, l. 17) et Cedrenus (t. I, p. 752, l. 15), avec les dates qu'ils ont données, arrivent à trouver trente ans et dix mois pour la durée de ce règne, qui finirait ainsi le 11 août 641. Si, à cette date, on ajoute les quatre mois que les mêmes auteurs donnent au règne de Constantin III, ce qui le fait finir le 11 décembre 641, on comprend que Nicéphore (*Chronogr. compend.* p. 751, l. 17) dise: «Heraclius cum ejus filio annis 31;» mais Zonare n'était pas autorisé à donner trente et un ans au règne d'Héraclius, comme il le fait dans ses *Annales* (t. III, p. 71, l. 11; in-fol. Basileæ, 1557).

[1] Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, ۲۲۱, l. 6 à 8.

[2] Ibn-'Abd-el-Ha'kam (*H. d. B.* t. I, p. 302 de la trad.). — Belâdzorî, p. ۲۲۴, l. 4 et 5. — Ia'k'oubî (*S'ifat-el-Maghrib*[1], p. ٩, l. 16 et 17; p. 32) place en 23 la prise de *Bark'ah* par 'Amr-ibn-el-'Âs'î, mais Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٥٧١, l. 5 et 6) rectifie cette date et dit en 21, date confirmée par Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٨١, l. 7 et 8). Le texte d'El-Bekrî (p. ١ et ٥) reproduit les faits racontés par Ibn-'Abd-el-H'akam et Belâdzorî, et, comme eux, sans indication de date, mais M. de Slane, dans sa traduction (*J. A.* t. XII, p. 422; 5e sér.), adopte celle de 21. (Voy. à la fin de la préface, la valeur du dînâr et du dirhem.)

lantin, mais ils n'indiquent pas la source d'où ils ont tiré cette date, qui ne laisserait pour le règne de ce prince qu'une durée de 2 mois et demi quand Théophane et Cedrenus (*Chronogr.* t. I, p. 522, l. 18 et 19. — *Hist. compend.* t. I, p. 753, l. 3 et 4), qui, tous deux, placent la mort d'Héraclius au 11 mars 641, donnent au règne de son fils Constantin une durée de 4 mois, ce qui conduirait au 11 juillet 641. Abou-'l-Faradj (p. ١٧٤, l. 7; p. ١١٣) dit aussi 4 mois, quoique El-Makîn (p. 30, l. 38) ait donné une durée de 6 mois au règne de Constantin III, qui, s'il en était ainsi, serait mort le 11 septembre. Nicéphore donne encore une autre date, puisqu'il affirme (*De rebus post Mauricium gestis*, p. 33, l. 12) que Constantin III survécut 103 jours à son père; il serait donc mort le 22 juin 641. Si, comme le disent encore les auteurs de la Byzantine, Heraclonas, son frère et successeur, régna 6 mois avec sa mère Martine (Théoph. t. I, p. 523, l. 1. — Cedr. t. I, p. 753, l. 16), on pourrait faire partir du mois de décembre 641 (moh'arram 21 de l'hég.) le règne de Constant II, petit-fils d'Héraclius, qui mourut assassiné en Sicile en 668 (48 de l'hég.).

[1] C'est la partie du livre (كِتَابُ الْبُلْدَان) publiée en 1860 par M. de Gœje avec une traduction latine, en rassemblant dans chaque article ce qui est disséminé dans le texte. M. Juynboll fils a publié le reste de ce manuscrit en 1861. Ah'med-ibn-Abou-Ia'k'oub-ibn-Ouâdheh'-el-Kâtib (le secrétaire), surnommé *El-Ia'k'oubî* et connu sous ce nom, a écrit son *livre des pays* en 278 (891-892), comme l'a démontré M. de Gœje dans son Introduction[1a]; l'auteur vivait encore en 292[2a], et le peu qu'on sait de lui n'a pas échappé à Reinaud[3a]. Ma'çoudî[4a], mort en 345[5a], et Edrîsî[6a] citent Ah'med-ibn-Ia'k'oub parmi les auteurs auxquels ils ont fait des emprunts.

[1a] *S'ifat-el-Maghrib*, p. 16; in-8°, Lugd. Batav. 1860.

[2a] *Ibid.* p. 18 à 19.

[3a] *Introd. à la géogr. d'Abou-'l-Fedâ* p. CXII; in 4°, de l'I. N. 1848.

[4a] *Morodj-ed-Dzahab*, t. I, p. 8, l. 7 et 8; in-8°, de l'I. I. 1861. Dans ce passage, Ma'çoudî donne à Ah'med-ibn-Abou-Ia'k'oub le surnom de الْمِصْرِي (*l'Égyptien*). Ma'çoudî écrivait ses *Prairies d'or* en 332, comme il le dit lui-même (t. I, p. 209, l. 9 et 10, et p. 361, l. 9; t. II, p. 490, l. 4 et 5; t. IV, p. 62, l. 10 et 11; t. V, p. 197, l. 8).

[5a] *En-Nodjoum*, t. II, p. ٣١٥, l. 7.

[6a] *Géogr. nubien*, préface de l'auteur, p. XIX, note 8; in-4°, de l'I. R. 1836. Edrîsî, dans cette note, le surnomme الْيَقْطُونِي (*El-Iak'foutî*), évidemment par suite d'une faute de copiste, pour الْيَعْقُوبِي (El-Ia'k'oubî).

23 de l'hég. (643-644 de J. C.) Conquête de Tripoli et de Ouaddân.

avancé jusqu'à *Zaoulah*[1] (زويلة), et annonçait bientôt qu'il avait soumis toutes les populations répandues entre *Zaoulah* et *Bark'ah*[2]. 'Amr-ibn-el-'Âs'î, continuant sa marche vers l'Ouest, s'avança en 22[3] jusqu'à *Tripoli*, où il rencontra une résistance des plus vives. Obligé de faire le siége de cette place, il ne l'emporta qu'en 23[4] et y ramassa un riche butin, qu'il partagea entre les Musulmans. « Étant occupé à faire le siége de *Tripoli*, ville dont il s'empara « en l'an 23, dit aussi El-Bekrî[5], 'Amr-ibn-el-Âs'î envoya Bosr-ibn-Abou-« Art'âah[6] à *Ouaddân*[7]. » Cette région du *Royaume de Tripoli* fut soumise; mais

[1] Voyez le mot *Zaoulah* aux *Justifications géographiques*.

[2] Belâdzorî, p. ٢٢٥, lin. penult. — Ibn-'Abd-el-H'akam (*H. d. B.* t. I, p. 302 de la trad.). — El-Bekrî, *El-Meçâlik*, etc. p. ١٠, l. 20 et 21 (*J. A.* t. XII, p. 439; v^e^ sér.). (Voyez le mot *Bark'ah* aux *Justifications géographiques*.)

[3] Belâdzorî, p. ٢٢٥, lin. ant. penult. et seq. Ibn-'Abd-el-H'akam indique avec hésitation l'an 22 ou 23 pour la date de l'expédition de *Tripoli* (*H. d. B.* t. I, p. 302 à 304 de la trad.). — Eutychius dit en 22 (*Annalium* t. II, p. 321, l. 12 et 13) et il est confirmé par Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 248, l. 9 et 10) et par Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, ٨٥, l. 10). J'ai admis que l'expédition, commencée en 22, ne s'était terminée qu'en 23, quoique El-Laïth-ibn-Sa'd[a], cité par El-Bekrî, dise que 'Amr marcha sur *Tripoli* en 23 (*El-Meçâlik*, etc. p. ٨, l. 17 et 18. — *J. A.* t. XII, p. 435; v^e^ sér.)

[4] Ia'k'oubî, *S'ifat-el-Maghrib*, p. ٧, l. 8 (p. 50 de la tr. lat.). On a vu (note 2 de la page précédente) que cet auteur place aussi en 23, mais évidemment à tort, la conquête de *Bark'ah* que je viens de rapporter à l'an 21 et qui fut certainement terminée dans le courant de l'an 22, puisqu'elle eut lieu sans combat.

[5] Abou-'Obaïd-'l-Bekrî, le plus grand géographe que l'Espagne arabe ait produit. Voyez la Notice que M. Dozy a donnée de cet auteur (*Rech. sur l'hist. polit. et littér. de l'Esp. au moyen âge* t. I, p. 282 à 307; in-8°, Leyde, 1849).

[6] بُسْر بن ابي أَرْطاة; j'écris ce nom comme il est constamment écrit dans Belâdzorî, quoique Ibn-'Abd-el-H'akam dise بِشر بن ابي ارطاة[b]. Le manuscrit d'El-Bekrî donne la leçon بِشْر بن ارطاة[c]; on trouve ce nom écrit de trois manières dans Abou-'l-Mah'âcin; à la p. ٥, l. 7 du t. I des *Nodjoum*, il dit بِشْر بن أُرْطاة (Bichr-ibn-Ort'âah), mais à la p. ١٥٩, lin. ult. on lit بُسْر et l'auteur a, en outre, le soin d'ajouter بضم (par un dhamma). Dans plusieurs passages (t. I, p. ١٢١, lin. ult. p. ١٣٠, lin. ant. penult. p. ١٣١, lin. ult.) le même Abou-'l-Mah'âcin dit, comme Ibn-'Abd-el-H'akam et Belâdzorî, Ibn-*Abou*-Art'âah. — Au reste, cette mission donnée à Bosr-ibn-Abou-Art'âah en 23 me paraît fort suspecte, car nous savons, par Belâdzorî, qu'il était né deux ans avant la mort du Prophète[d], c'est-à-dire en 9 de l'hég. et que, par conséquent, c'était, en 23, un enfant de quatorze ans.

[7] *El-Meçâlik*, etc. p. ١٢, l. 20 à 22 (*J. A.* t. XII, p. 445; v^e^ sér.). — *Ouaddân* se trouve

[a] Savant traditionniste né en cha'bân 94 et mort âgé de 81 ans à *Fost'ât'* le jeudi ou le vendredi milieu (مُنْتَصَف) de cha'bân 175[1*] (Ibn-Khallikân, n° ٥٥٩, fasc. VI, p. ٩٩, l. 6 et 7; t. II, p. 544 de la trad. angl. qui dit le 15 cha'bân 175).

[b] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ١, l. 10.

[c] De Slane (*J. A.* t. XII, p. 445, note 1, v^e^ sér.). Dans son texte imprimé (p. ١٢, l. 21 et 23), M. de Slane ne marque pas les voyelles de ce nom.

[d] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٢٨, l. 1.

[1*] C'est-à-dire le 13 ou 14 cha'bân, correspondant au 15 ou 16 décembre 791 de J. C.

« après la conquête, au dire d'Ibn-'Abd-el-H'akam cité par El-Bekrî, les habi-« tants rompirent le traité qu'ils avaient fait et refusèrent de payer le tribut que « Bosr leur avait imposé [1]. » En faisant part au Khalife de sa nouvelle conquête, 'Amr-ibn-el-'Âs'î lui mandait qu'il n'était qu'à neuf journées de l'*Ifrîk'ïah* et proposait d'envahir ce pays, mais 'Omar refusa son consentement [2]. On eût dit qu'il pressentait la nécessité de la présence de son général en *Égypte*, où un grave événement allait s'accomplir : en 23 (?) une flotte romaine de trois cents voiles entrait dans le port d'*Alexandrie* et la ville était reconquise ; 'Amr-ibn-el-Âs'î accourut de *Fost'ât'* à la tête de 15,000 hommes, défit complétement les Romains et les obligea à reprendre la mer [3]. Ce fut probablement le dernier exploit du brillant règne de 'Omar [4] : le 23 dzou-'l-h'idjah 23 de l'hég. (dim. 31 octobre 644 de J. C.), un Perse nommé *Abou-Loulouah*, ou plutôt *Fîrouz*, esclave d'El-Moghaïrah-ibn-Cho'bah, poignarda le Khalife [5], qui survécut trois jours à sa blessure et mourut le mercredi 26 [6], après un règne qui n'avait été que de dix ans, six mois et cinq jours, règne bien court, si l'on considère le nombre et l'importance des faits qu'il vit s'accomplir. A l'exemple d'Abou-Bekr, 'Omar avait songé à nommer son successeur, mais, soit qu'il n'eût pu fixer son choix, soit qu'il eût voulu ménager la susceptibilité des

Débarquement des Romains à Alexandrie.

Assassinat de 'Omar.

un peu à l'est de la route que l'on suit pour se rendre de *Tripoli* à *Mourzouk*, et à une forte journée (9 ou 10 lieues kilom.) de *Sokná*. On peut estimer à quinze ou seize jours de marche la distance de *Tripoli* à *Ouaddân*. Ibâ'out (*Mo'djam*, t. IV, p. 411, l. 8. — *Marâs'id*, t. III, p. 241, l. 4 et 5) compte dix journées de *Ouaddân* à *Zâoulah*, et cette évaluation doit être assez près de la vérité.

[1] Ibn-'Abd-el-H'akam (*H. d. B.* t. I, p. 309 de la tr.). — El-Bekrî, p. 17, l. 22 et 23 (*J. A.* t. XII p. 445 ; v[e] sér.).

[2] *H. d. B.* t. I, p. 303 et 304 de la trad. — Belâdzorî, p. 220, lin. penult. à p. 221, l. 1. — *Baïân*, t. I, p. 4, l. 6 et 7 ; Ibn-'Adzârî ajoute que 'Amr-ibn-el-'Âs'î donna alors à ses troupes l'ordre de rentrer en *Égypte*.

[3] Belâdzorî, p. 221, l. 11 et suiv. — Eutychii *Annales*, t. II, p. 338, l. 14 et suiv.

[4] Je n'écris cette ligne qu'avec hésitation parce que l'attaque et la prise d'*Alexandrie* par Manuel (منويل), général de Constant II (voyez la note 1 de la page 16 ci-dessus), laissent, quant à leur date, quelques incertitudes. Belâdzorî lui-même place cet événement en 23 ou 25 [a] ; Abou-l-Mah'âçin dit en 24, et suivant d'autres en 25 [b]. — Ibn-Khallikân (n° 540, fasc. III, p. 74, l. 5. — T. I, p. 577 de la trad. angl.) n'hésite pas à appeler 'Omar le plus grand homme du temps où il a vécu.

[5] Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 250, l. 5 à 8. Ma'çoudî, *Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 226 et 227.

[6] Voyez la note 2 du N° I de ma NOTE A.

[a] Belâdzorî, p. 221, lin. ult. et p. 222, l. 1.
[b] *En-Nodjoum*, t. I, p. 88, l. 4 à 7.

Arabes à l'endroit de l'hérédité[1], il avait désigné six compagnons du Prophète[2] qui devaient élire le nouveau Khalife, et à ces six électeurs, il avait adjoint son propre fils 'Abd-Allah avec voix délibérative, mais sous la condition expresse qu'il ne pourrait personnellement prétendre au khalifat[3]. Pour la troisième fois, 'Ali eut le déplaisir, qu'il ne dissimula pas, de voir cette fonction suprême lui échapper; 'Othmân-ibn-'Affân fut proclamé.

24 de l'hég. (644-645 de J. C.) III. 'Othmân.

'Othmân avait un penchant qui a ses inconvénients même chez un particulier, mais qui devient un vice chez celui qui est investi d'un haut commandement : c'était une prédilection trop marquée pour les membres de sa famille[4]. Dès l'an 25, sans avoir égard aux éminents services rendus par 'Amr-ibn-el-Âs'î à la cause de l'Islâmisme, il destitua ce général et donna le gouvernement de l'*Égypte* à son frère de lait 'Abd-Allah-ibn-Sa'd-ibn-Abou-Sarh'[5], celui-là même qui avait trahi le Prophète et en avait obtenu sa grâce[6]

25 de l'hég. (645-646 de J. C.)

[1] R. Dozy, *Musulm. d'Esp.* t I, p. 121.

[2] Ces six compagnons étaient : 'Ali-ibn-Abou-T'âlib, 'Othmân-ibn-'Affân, T'alh'ah-ibn-'Abd-Allah, Ez-Zobaïr-ibn-'Aouâm, Sa'd-ibn-Abou-Ouak'k'âs' et 'Abd-er-Rah'man-ibn-'Auf (Eutychii *Annales*, t. II, p. 322, l. 2 à 4. — Ma'çoudî, t. IV, p. 191, l. 8 et 9. — El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 25, l. 32 à 35. — Naouaouî, *Tahdzîb-el-Asmâ*[a], p. ۴۵۹, l. 9. — Abulfaradjii *Hist. compend. dynast.*[b], p. ۱۸۴, l. 12 et 13; p. 115 de la trad. lat. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 250, l. 12 et p. 254[c], l. 2 et 3).

[3] El-Makîn, Abou-'l-Faradj, Abou-'l-Fedâ, aux pages citées note 2 ci-dessus.

[4] El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 35, in fine. — C'était sur ce penchant que 'Omar avait motivé son refus de désigner 'Othmân quand on le lui proposa pour successeur (Abulfaradjii *Hist. compend. dynast.* p. ۱۸۴, l. 5; p. 115 de la trad. lat.).

[5] El-Makîn, p. 32, l. 5 à 8. — Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 260, l. 12 et 13) place en 26 l'accomplissement de cette injustice, mais la date de 25 est confirmée par Belâdzorî[d]. — Naouaoui, p. ۳۴۹, l. 14, Ibn-'Adzârî (*Baîân*, t. I, p. ۳, l. 9) et Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۸۸, lin. ult. et p. ۸۹, l. 1 et suiv.).

[6] Ibn-Adzârî, *Baîân*, t. I, p. ۴, l. 6 à 11. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 152, l. 5 et suiv. (Voir l'édit. de M. Desvergers, p. ۹۴, in fine, et p. 75). — J. Gagnier, *De vita et rebus gestis Mohammedis*, cap. LII, p. 109 et note[c]. — Caussin, *Essai sur l'hist. des Arabes avant l'Islâm.* t. III, p. 235 et 236.

[a] Ce livre est indiqué par H'âdji-Khalifah (*Lexic. bibliogr. et encyclop.* n° ۳۷۷۳, t. II, p. 477).

[b] Il nomme Abou-'Obaïdah au lieu de 'Abd-er-Rah'man; mais d'après El-Makîn (p. 24, l. 14), Kemâl-ed-Dîn (p. ۹, l. 3 et 4 — p. 5 de la trad. lat.) et Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 244, l. 6), Abou-'Obaïdah avait été une des victimes de la peste qui désola la *Syrie* en l'an 18. Abou-'l-Faradj commet donc ici une erreur évidente.

[c] Il omet ici Ez-Zobaïr, qu'il avait nommé p. 250.

[d] Suivant Belâdzorî, 'Amr, après avoir préposé son client 'Amr-Ouardân au gouvernement d'*Alexandrie*, venait de rentrer à *Fosț'ât'* lorsqu'il reçut l'avis de sa destitution (عَزْل) et de son remplacement par 'Abd-Allah-ibn-Sa'd-ibn-Abou-Sarh'-ibn-H'ârith, descendant des Beni-'Âmir-ibn-Looaï[1*], dont le gouvernement commença en 25. Cet Ibn-Abou-Sarh', ajoute l'auteur, était frère de lait de 'Othmân. (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ۲۲۲ in fine.

[1*] Branche importante de la tribu de *K'oraïch* (Caussin de Perceval t. I, p. 408).

lorsque Moh'ammed rentra triomphant à *La Mekke*, le 21 ramadhân 8 (vendredi 12[1] janvier 630 de J. C.). Si la victoire qui rendit *Alexandrie* aux Musulmans fut livrée en 25, comme l'affirment quelques auteurs[2], il y aurait là une coïncidence qui rendrait l'injustice de 'Othmân plus criante encore. 'Amr-ibn-el-Âs'î disgrâcié s'établit à *La Mekke*, où il vécut dans une retraite complète, qu'il ne rompit que onze ans après (en 36), quand fut connu le résultat de la fameuse *bataille du chameau*[3]. Je dois noter ici une circonstance à laquelle les événements ultérieurs donnent un intérêt particulier : au moment du meurtre de 'Omar, 'Omaïr-ibn-Sa'd-ibn-'Obaïd-el-Ans'âri[4] commandait à *H'ims'* et à *K'innasrîn*, pendant que l'autorité de Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân, gouverneur de *Damas*, s'étendait sur tout le littoral jusqu'à *Antioche*. Bientôt 'Omaïr-ibn-Sa'd fut atteint d'une maladie grave qui eut assez de durée pour qu'en l'an 26 il sollicitât et obtînt du Khalife l'autorisation de revenir dans sa famille ; 'Othmân commit l'imprudence d'ajouter le gouvernement de 'Omaïr à celui de Mo'âouïah, de sorte que, au bout de deux ans du nouveau règne, Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân se trouvait maître de toute la *Syrie*[5]. Nous touchons à l'instant où 'Othmân accordera à Ibn-Sa'd l'autorisation que 'Omar avait refusée à Ibn-el-'Âs'î, c'est-à-dire l'autorisation de tenter la conquête de l'*Ifrik'ïah*. Lorsque les Arabes auront chassé les Romains, ils se trouveront en présence des véritables possesseurs du sol, des Berbers, qu'ils ont imparfaitement connus dans leurs rapides conquêtes de la *Cyrénaïque*, du *Fezzân* et de *Tripoli*[6]; je dois, avant d'entamer mon récit, dire un mot de

26 de l'hég. (646-647 de J. C.)

[1] Caussin commet une légère erreur en disant « vendredi 11 janvier 630 » (*Hist. des Arabes*, etc. t. III, p. 234).

[2] Voyez la note 4 de la page 19.

[3] Abou-'l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٢٨, l. 11 à 13.

[4] Les *Aus* (الاوس) et les *Khazradj* (الخزرج) étaient deux familles de *Iathrib*[a] (ancien nom de *Médine*) qui étaient à l'état d'hostilité entre elles, et qui, au temps de la fuite, s'unirent dans un sentiment d'affection pour Moh'ammed et se rapprochèrent au point de se confondre sous un même nom, *El-Ans'âr* (الانصار), c'est-à-dire les auxiliaires, les défenseurs. (Pocockii *Spec. hist. Arab.* p. 42; in-4°, Oxoniæ, 1806. — Caussin, t. III, p. 21.)

[5] Kemâl-ed-Dîn, *Zobdat-el-H'aleb min Târîkh-H'aleb*, p. ٩, l. 10 à 15; p. 5 de la trad. lat. de Freytag.

[6] A *Bark'ah* et à *Adjdâbïah*, les Arabes s'étaient trouvés en présence des *Loouâtah*[b] (لُوَاتَة). En se rendant de *Tripoli* à *Ouaddân*, Bosr-ibn-Ort'âah avait dû traverser un territoire entièrement occupé par les *Hoouârah*[c] (هوارة); lorsque 'Ok'bah-

[a] Ce nom est écrit يَثْرِبُ (*Iathrib*) dans le *Mo'djam* de Iâk'out (t. IV, p. ١٠٠٩, l. 22), et, à tort, يَثْرَب dans le *Marâs'id* (t. III, p. ٩٩, l. 5), contrairement à l'orthographe qu'il donne plus loin (p. ٣٣٥, l. 12).

[b] Ibn-'Abd-el-H'akam (*H. d. B.* t. I, p. 302 de la trad.). — Belâdzorî, *Fo'ouh'-el-Boldân* p. ٢٢٥, l. 9. — El-Bekrî, *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ٥, l. 2, 12 et 21 (*J. A.* t. XII, p. 423, 424 et 426; v^e sér.).

[c] El-Bekrî, *ibid.* p. ١٢, l. 14 et 15 (*J. A.* t. XII, p. 443; v^e sér.).

la contrée qui va être le théâtre de si nombreux événements, je dois surtout initier le lecteur aux traits caractéristiques de cette race berbère qui a une

ibn-Nâfi' se rendit à *Zaouîlah*, il passa sans doute à *Zâlah*, dont les habitants appartenaient à la tribu des *Mezâtah* (مزاتة), selon El-Bekrî [a], à celle des *Hououârah* selon Edrîsî [b]. Quant à *Tripoli* même, sa population, tout au moins celle des nombreux villages environnants, se composait principalement de *K'opt'es* [c]; mais nous avons vu que cette ville fit une vigoureuse résistance, sans doute due à ce que les habitants avaient appelé les *Nafouçah* (نفوسة) à leur secours, comme nous l'apprend Ibn-'Adzârî [d]. C'étaient aussi des *Nafouçah* qui occupaient *S'abrah* (صبرة) quand 'Amr-ibn-el-'Âs'î, une fois maître de *Tripoli*, lança un détachement de cavalerie, qui, par une marche de nuit, surprit la ville endormie et la livra au pillage [e].

[a] El-Bekrî, p. ۱۴, l. 7 et 8 (*J. A.* t. XII, p. 442 et 443; v^e sér.).

[b] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ۱۳۲, l. 16 et 17. — El-Bekrî (p. ۷۱۲, l. 1) et Edrîsî (p. ۹۹, l. 8 et *passim*) écrivent هوّارة (*Hououârah*), et Abou-'l Mahâçin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۴۸۸, l. 17) écrit هَوَارة (*Haouârah*).

[c] El-Bekrî, p. ۷, l. 7 à 9 (*J. A.* t. XII, p. 430; v^e sér.).

[d] *Baïân*, t. I, p. ۴ et ۳. — Nous verrons plus tard, en 267, les *Nafouçah* prêter encore leur puissant secours aux *Tripolitains*.

[e] Ibn-'Abd-el-H'akam (*H. d. B.* t. I, p. 303 de la trad.). El-Ia'k'oubî, à la fin du IXe siècle de notre ère (en 278 de l'hég.) signale, à *S'abrah*, d'antiques statues de marbre [1*], et encore, au XIVe siècle, Et-Tidjânî mentionnait les colonnes d'un diamètre, d'une élévation et d'une perfection de travail prodigieux, qu'il admirait à *Zouâghah* [2*]; il rappelle, tout naturellement, le pillage de la ville par le corps de cavalerie envoyé par 'Amr-ibn-el-'Âs'î et que commandait 'Abd-Allah-ibn-Zobaïr, ajoutant que, retourné auprès de son chef, celui-ci ordonna la destruction et l'incendie de la ville; mais, d'après Ibn-'Abd-el-H'akam, *S'abrah* avait été mise en état de défense, et de son récit, confirmé par celui d'Et-Tidjânî, il ressort que le succès d'Ibn-Zobaïr était dû à une surprise; il est donc de toute improbabilité qu'un pareil ordre ait été donné, car il eût été fort dangereux d'essayer de recommencer le coup de main qui avait réussi une première fois [3*]. On remarquera qu'Et-Tidjânî parle de *Zouâghah* comme ayant été l'objectif de cette aventureuse expédition, mais il vient de dire: «Non loin de *Zouâghah* [4*], du côté de la mer, se «voient les ruines de l'ancienne ville appelée *S'abrah*;» peut-être *Zouâghah*, qui n'est plus qu'un gros village, tenait-il autrefois à *S'abrah*, comme doivent le faire supposer les colonnes observées par Et-Tidjânî et une phrase d'El-Bekrî ainsi conçue: «De *Tripoli* on se rend à *S'abrah* [5*], canton dont la nombreuse population appartient à la tribu berbère des *Zouâghah* [6*].» On peut croire qu'après 460, date à laquelle El-Bekrî rédigeait son livre [7*], le nom des habitants avait remplacé celui de l'ancienne ville sur laquelle Ibn-Khaldoun s'exprime dans des termes qui ne paraissent pas bien exacts: «Avant l'invasion musulmane, dit-il, *S'abrah* était une des résidences des *Nafouçah*, et, pour cette raison, on l'appelle encore *S'abrah des Nafouçah*. Cette ville fut une des «premières conquêtes que les Arabes firent de ce côté, *lors de l'introduction de l'Islâmisme*, et elle fut tellement «maltraitée par les conquérants, qu'il n'en reste plus que des ruines à peine reconnaissables [8*].» D'abord, on vient de voir que ces ruines, à l'époque du voyage d'Et-Tidjânî, étaient encore très-reconnaissables; ensuite

[1*] *S'ifat-el-Maghrib*, p. ۸, l. 1 (p. 58 de la trad. lat.).

[2*] *Rih'lah* d'Et-Tidjânî (*J. A.* t. I, p. 123 à 126; v^e sér.).

[3*] Quoique El-Bekrî prétende que 'Amr-ibn-El-'Âs'î soumit les *Nafouçah*, qui étaient alors chrétiens, et ne sortit de leur pays qu'après avoir reçu d'Omar une lettre de rappel (*El-Meçâlik-oua, 'l-Memâlik* p. 4, lin. ult. — *J. A.* t. XII, p. 487; v^e sér.)

[4*] Où il se trouvait le 26 rebî'-l-aouel 707 (lundi 25 septembre 1307 de J. C.).

[5*] Ibn-H'auk'al (p. ۱۰۵, l. 19 et 20. — *J. A.* t. XIII, p. 166; IIIe sér.) et Edrîsî (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ۱۲۱, l. 9 et 10) comptent, entre ces deux villes, une journée; Et-Tidjânî (p. 124) dit «cinquante milles environ.»

[6*] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p ۱۷, l. 6 (*J. A.* t. XII, p. 455; v^e sér.). — Ibn-Khaldoun déclare n'avoir rien appris sur les *Zouâghah* si ce n'est qu'ils forment trois tribus (*H. d. B.* t. I, p. ۱۹۵, l. 11 et 12, — t. I. p. 258 de la trad.).

[7*] Comme il le dit lui-même (*El-Meçâlik*, etc. p. 44, l. 10; p. ۱۷۰, l. 11; p. ۱۷۱^r, l. 20. — *J. A.* t. XIII, p. 183, 498, 506; v^e sér.)

[8*] *H. d. B.* t. I, p. ۱۴۳, l. 11 à 13; et p. ۱۸۱, l. 8 (t. I, p. 226, 227 et 281 de la trad.).

physionomie particulière et une opiniâtreté de résistance qu'aucun peuple, peut-être, ne présente au même degré.

LIVRE PREMIER.

BERBERS DE L'AFRIQUE.

D'où vient le nom d'*Afrique* que nous donnons à l'immense région dont le bord septentrional jouera seul un rôle dans nos récits, comme il a seul joué un rôle dans les temps anciens? Je n'hésite pas à dire qu'on l'ignore absolument[1]. Des suppositions sans nombre ont été faites sur la signification du

[1] Je n'ignore pas que la *Vulgate* présente deux fois le mot *Africa* : dans *Isaïe*, cap. LXVI, vers. 19, et dans le petit prophète *Nahum*, cap. III, vers. 9[a]; mais l'abbé Vence (mort en 1749) fait observer que, dans les deux cas, le texte hébreu dit *Phut*[b]. C'est ainsi que les traducteurs d'Hérodote et de Polybe disent *Africa*, quand le texte de ces grands historiens nomme Λιβύη. On sait qu'Isaïe écrivait dans les premiers temps de Rome (à peu près de 742 à 681 av. J. C.).

les dévastations ordonnées par la Kâhinah[1*] vers l'an 80 de l'hég. (699 à 700 de J. C.) ont pu jouer un rôle dans la destruction de *S'abrah*, qui, cependant, en 131 (748 à 749 de J. C.) était resté l'ancien marché (السوق القديم), puisqu'à cette date il fut transporté à *Tripoli*[2*], dont 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb venait de relever les murailles[3*]. J'admets sans difficulté qu'un marché arabe pouvait se tenir près des ruines d'une ville, mais ce que je conteste dans l'assertion d'Ibn-Kaldoun, c'est la destruction de *S'abrah* par les Arabes *de la conquête*, et je crois qu'Edrîsi nous avait mis bien mieux sur la trace des ravageurs de cette contrée lorsqu'il dit : «Tout y a disparu, le pays est abandonné à des tribus d'Arabes dites *Mirdâs* et *Rîâh*[4*].» On reconnaît là les noms de quelques-unes des tribus faisant partie de ces bandes d'Arabes pillards que le 8e Fât'imite (Abou-Temîm-Ma'dd-el-Mostans'ir-Billah) avait lâchées sur l'*Ifrik'iah*, en 443 (1051 à 1052 de J. C.), pour se venger des *Zirites*, coupables, à ses yeux, d'avoir répudié le vasselage qu'ils subissaient depuis plus de 80 ans[5*]. — En résumé, les premiers conquérants arabes avaient si peu détruit *S'abrah* que cette ville avait un gouverneur postérieurement à la fondation de *K'aïraouân* (50 de l'hég.), et que ce gouverneur, comme nous l'apprend Ibn-H'auk'al, prélevait des impôts sur les marchandises qui allaient de *Tripoli* à *K'aïraouân*, et réciproquement[6*]. Vers l'an 80, si cette partie du littoral fut victime des dévastations ordonnées par la Kâhinah, elles n'empêchèrent pas qu'en 278 (891 à 892 de J. C.) El-Ia'k'oubi pût encore signaler des statues de marbre à *S'abrah*; en 443 tout ce pays fut saccagé par les bandes arabes venues des bords du *Nil*, et il n'est pas étonnant qu'à la fin du XIVe siècle de notre ère Ibn-Khaldoun ait parlé des ruines de *S'abrah* dans les termes que j'ai cités plus haut (note [8*] de la p. 22), quoiqu'on puisse les soupçonner d'exagération en les rapprochant de ce qu'Et-Tidjâni disait (note [2*] de la p. 22) au commencement du même siècle.

[a] *Bible* de Vence, t. XIII, p. 633, et t. XVII, p. 355; in-8°, Paris, 1821 et 1822.

[b] *Ibid.* t. XXIV, p. 576 au mot *Afrique*. — Sur le mot *Phut* voir Bocharti *Phaleg*, t. I, col. 296, l. 13 et seq.

[1*] *Baïân*, t. I, p. [illegible], l. 9 à 17.

[2*] Ibn-'Abd-el-H'akam (*H. d. B.* t. I, p. 308 de la trad.).

[3*] *Baïân*, t. I, p. 61, l. 6 et 7.

[4*] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 141, l. 13. — Les *Mirdâs* étaient une branche des *Rîâh'* issus de Hilâl-ibn-'Âmir (*H. d. B.* t. I, p. [illegible], l. 19, et p. 44, l. 11; t. I, 36 et 38 de la trad.).

[5*] Voyez les dernières pages du texte de cet ouvrage.

[6*] Ibn-H'auk'al p. 12[a], l. 20 et 21 (*J. A.* t. XIII, p. 166, IIIe sér. 1842).

mot *Africa* et, à une date récente, M. D'Avezac[1] a considéré comme l'explication la plus simple celle qui ressort d'un passage de Suidas ainsi conçu : Καρχηδὼν, ἡ καὶ Ἀφρικὴ καὶ Βύρσα λεγομένη[2], « *Carthago*, quæ et *Africa* et « *Byrsa* dicta fuit. » D'abord nous savons positivement par Strabon que *Byrsa* n'était pas le nom de *Carthage*, mais celui de sa citadelle (Ἀκρόπολις)[3]; la signification du mot grec *Byrsa*, qui veut dire « cuir, » a donné naissance à la fable si connue de la peau de bœuf découpée en lanières minces, et quoique

[1] *Afrique ancienne*, p. 4. col. 2 (dans l'*Univers*, publication de Firmin Didot, in-8°, Paris, 1844). — Voyez ma NOTE, *sur un passage de Flavius Josèphe.* — L'explication du mot *Africa*, donnée par M. Carette[a] en 1853, me paraît plus ingénieuse que solide, car on ne s'expliquerait pas que le nom d'*Africa* ne figurât pas dans les traités qui intervinrent entre les Romains et les Carthaginois. Polybe, qui nous en fait connaître quatre, dont les deux premiers sont, l'un de 245 de R. (509 av. J. C.), l'autre de 406 de R. (348 av. J. C.), et qui en cite les textes[b], n'aurait pas, malgré la peine qu'il déclare avoir eue à lire cet ancien latin, changé le nom qu'une des parties contractantes donnait à son pays dans des actes de cette importance. (Voyez la note[f] de la p. 28 de ce volume.)

[2] Suidæ *Lexicon*, t. I, p. 398, au mot Ἀφρικανός; in-fol. Cantabrigiæ, 1705. — On ignore l'époque à laquelle vécut Suidas; un érudit des XVI[e] et XVII[e] siècles, Hugo Grotius, dit qu'on pense que Suidas vécut peu après Constantin VII (fils de Léon V), qui commença à régner en 912[c]; Schœll dit vers la fin du X[e] siècle[d], et, suivant M. Weiss, il florissait à la fin du IX[e] ou au commencement du X[e][e]. Tout en rendant justice à l'utilité dont peut être le *Lexicon*, les érudits reprochent à son auteur une grande négligence et un défaut absolu de jugement et de critique (défauts bien graves), sans compter les interpolations et les altérations de son texte par le fait des copistes.

[3] Strabonis *Geographica*, lib. XVII, cap. III, § 14, p. 706, l. 35 et 36, édit. Firmin Didot. — Il est cependant vrai qu'un savant grammairien du commencement du V[e] siècle, Servius Honoratus Maurus[f], a énuméré les noms successifs de *Carthage* ainsi qu'il suit : « quia *Carthago*, ante « *Birsa*, post *Tyros* dicta est, post *Carthago* a *Car-* « *tha* oppido[g]. » Mais d'une part, on sait que son livre ne nous est parvenu que très-défiguré : d'une autre part, ce passage, il faut le dire, s'accorde peu avec l'étymologie du mot *Carthago*, qui, d'après Tite-Live, veut dire, en punique, *ville nouvelle*. (Voyez ma NOTE *sur la signification des noms Carthago, Cartenna, Cirta.*)

[a] *Rech. sur l'orig. et les migrat. des princip. trib. de l'Alg.* p. 306 à 310; in-8°, de l'I. I. 1853.

[b] Polybii *Histor. reliquiæ* lib. III, cap. XXII, t. I, p. 133 et 134; cap. XXIV, p. 135. — Orose (lib. III, cap. VII, p. 161) place le second traité en 402 (352 av. J. C.), mais on sait combien sa chronologie est incertaine.

[c] Joan. Alb. Fabricii *Bibliotheca græca*, lib. VII, cap. XL, § 2, t. VI, p. 392; in-4°, Hamburgi 1798.

[d] *Hist. abrég. de la littérat. gr.* t. I, p. 256; in-8°, Paris 1813.

[e] *Biographie universelle*, t. XLIV, p. 186, col. 1; in-8°, Paris 1826.

[f] J. A. Fabricii *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis*, t. VI, p. 162, col. 1; in-4°, Patavii 1754.

[g] Publ. Virgilii Maronis *Opera* et in ea Servii Honor. gram. *Commentarii Æneidos*, lib. IV, vers. 670, p. 356 E; in-f°, Parisiis 1600. Bochart avait déjà redressé ce passage de Servius (*Phaleg*, col. 735, l. 60 à 66). — Macrobe, qui vivait entre 395 et 435 de J. C. a choisi Servius, nouvellement reçu docteur parmi les grammairiens, pour un des interlocuteurs de son plus important ouvrage (*Saturnaliarum* lib. I, cap. II).

ce récit, fait par Trogue Pompée [1], ait été reproduit par les poëtes [2] et même par Appien [3], il était déjà tombé depuis longtemps dans un discrédit complet du temps de Bochart, qui observait que le mot hébreu *Bosra* (fortifier) avait dû donner lieu au mot grec *Byrsa* [4] pour dire citadelle. Quant au nom d'*Africa*, considéré comme un des noms de *Carthage*, bien que Suidas ait pu consulter des sources perdues pour nous, il serait fort extraordinaire, on en conviendra, qu'aucune de celles que nous connaissons ne rappelât l'origine d'un nom qui était devenu celui de toute la région.

Les Arabes ne nous fournissent pas plus de lumière sur ce sujet; ils racontent qu'un certain Ifrîk'os-ibn-Abrahah[-ibn]-er-Râïch [5] ou, suivant d'autres, Ifrîk'is-ibn-S'aïfi-ibn-Sebâ-ibn-Iachdjob-ibn-Ia'roh-ibn-K'ah't'ân, parti du *Iémen*, vint porter la guerre en *Maghrib*, y construisit une ville qu'il appela, de son nom, *Ifrîk'ïah*, et que celle-ci, à son tour, donna son nom à toute la contrée [6]. Ibn-Khaldoun reproduit ce récit d'après Ibn-el-Kelbi et T'abarî, et dit qu'Ifrîk'is-ibn-K'aïs-ibn-S'aïfi était un des rois *Tobba'* [7] (من ملوك التبابعة); il prétend même que ce conquérant tua le roi Djordjîr [8] (جرجير, Grégoire); je reviendrai tout à l'heure sur ce singulier anachronisme. Mak'rîzî, cité par El-

[1] Apud Justinum, *Historiarum Philippicarum* lib. XVIII, § 5. — Trogue Pompée vivait du temps d'Auguste, qui mourut en 767 de R. (14 de J. C.), et Justin, son abréviateur, vivait, croit-on, sous les Antonins (891 à 933 de R. 138 à 180 de J. C.). (Schœll, *Hist. abrégée de la litt. rom.* t. II, p. 57, et t. III, p. 139; in-8°, Paris, 1815.)

[2] Virgilii *Æneidos*, lib. I, vers. 366 à 368. — Silii Italici *Punica*, lib. I, vers. 25.

[3] Appiani *De rebus punicis*, § 1, p. 100, édit. Firmin Didot. — Appien vivait sous Trajan (851 à 870 de R. — 98 à 117 de J. C.). (Schœll, *Hist. abrégée de la litt. gr.* t. I, p. 165.)

[4] Samuelis Bocharti *Phaleg*, lib. I, cap. XXIV, col. 470, l. 15 et seq. in-fol. Lugd. Batav. 1712. M. Letronne a admis l'explication de Bochart (Rollin, *Hist. anc.* t. I, p. 178, note 2; in-8°, Paris, 1821). Il est à remarquer, d'ailleurs, que Justin, en faisant le récit que Sam. Bochart (t. I, p. 470, l. 15) traite de «fabella,» ajoute: «unde «*postea* ei loco *Byrsæ* nomen fuit,» de sorte que, d'après lui-même, ce ne serait pas à l'origine, mais *postérieurement* que, non pas la ville, mais l'emplacement devenu celui de la citadelle aurait reçu le nom de *Byrsa*, contrairement à ce que dit Servius. (Voyez la note 3 de la p. 24.)

[5] C'est le nom que lui donne El-Bekrî (*El-Meçâlik*, p. ٢١, l. 6. — *J. A.* t. XII, p. 463 et 464, v^e^ sér.).

[6] Ma'çoudî *Moroudj-ed-Dzahab*, t. III, p. 224, l. 5. — *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٣٢٣, l. 14 et suiv. — Voir Pococke, *Spec. hist. Arab.* p. 60. — Je dirai tout à l'heure ce qu'étaient, pour les Arabes, l'*Ifrîk'ïah* et le *Maghrib*.

[7] *Prolégomènes* (*Notic. et Extr.* t. XVI, p. ١٣. l. 10 à 19, texte — t. XIX, p. 19 et 20, tr.). — *H. d. B.* t. I, p. ١٠٩, l. 16 et 17, et p. ١٨٨, l. 5 à 10 (t. I, p. 168 et 219 de la tr.). — Voyez, sur cette dynastie himïârite, ce que dit Caussin (*Essai*, etc. t. I, p. 61 et 62).

[8] C'est aussi à Ibn-el-Kelbi que Belâdzorî emprunte la même étymologie du nom d'*Ifrîk'ïah* et la même erreur en ce qui concerne Djordjîr, erreur qu'il aggrave en assurant que l'expédition d'Ifrîk'is et la mort de Djordjîr remontent aux

K'airaouâni[1], ainsi que Iean Léon[2], répètent les mêmes traditions sans les éclaircir. Diodore de Sicile, énumérant les quatre nations d'origine différente qui se partageaient le territoire de la *Libye* du temps d'Agathocle[3], nomme les *Phéniciens*, les *Libyphéniciens*, les *Libyens proprement dits* et les *Numides*[4]; la distinction établie entre ces deux derniers peuples est digne de remarque, et il est permis de se demander si les *Numides* ou *Nomades* ne seraient pas des *Arabes* qui auraient conquis une partie de la *Libye* à une époque assez reculée pour que le souvenir en ait été effacé, même à l'époque de la fondation de *Carthage* (IXe siècle av. J. C.). D'une part, les nombreux traits de ressemblance qui existent entre les anciens *Numides* tels qu'on nous les dépeint, et les *Arabes* de nos jours, font naître la pensée de ce rapprochement déjà fait par Strabon[5]; d'une autre part, le savant D'Herbelot affirme, sans preuve il est vrai, qu'on parlait l'arabe dans l'Afrique longtemps avant la conquête musulmane[6]; Cardonne[7] l'a répété d'après lui, mais Silvestre de Sacy a vu, dans un passage du *Kitâb-el-Djomân*, un fait contraire à cette assertion : sous le khalifat de 'Omar, six Berbers se seraient présentés au gouverneur d'Égypte, 'Amr-ibn-el-Âs'î, en déclarant qu'ils étaient animés du désir d'embrasser l'islâmisme; ce gouverneur les aurait adressés au Khalife, qui eut besoin d'un truchement pour leur parler parce qu'ils ne comprenaient pas la langue arabe[8]. Si, pour un instant, on prend ce récit au sérieux, la nécessité du truchement ne serait concluante que pour les Berbers dont il s'agit, et ne prouve pas que la langue arabe n'était pas plus ou moins répandue dans certaines parties de l'ancienne *Libye*, ce que je n'ai, cependant, aucune raison d'admettre. Caussin de Per-

temps d'ignorance (فى الجاهلية), c'est-à-dire aux temps antérieurs à l'Islâmisme. (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٢٤, l. 14 à 17.)

[1] *Hist. de l'Afr.* liv. II, p. 21 et 22. L'auteur reproduit une partie de ces traditions.

[2] In Ramvsio folio 1, A; in-fol. in Venetia, 1563 (p. 1 et 2 de la tr. de Iean Temporal).

[3] On sait qu'il exerça la tyrannie à *Syracuse* de 317 à 289 av. J. C.

[4] *Bibliothecæ historicæ* lib. XX, cap. LV, § 4, t. II, p. 386, l. 1 à 10. — Suivant Hérodote, les *Libyens nomades* étaient répandus sur le territoire qui s'étend de l'*Égypte* au *lac Triton* (*Historiarum* lib. IV, cap. CLXXXVI, § 1, p. 235, l. 18 et 19).

[5] *Geographica*, lib. XVII, cap. III, § 19, p. 709, l. 16 (t. V, p. 480 de la tr. fr.).

[6] *Biblioth. orient.* p. 51, col. 2, au mot AFRIKIAH.

[7] *Hist. de l'Afr. et de l'Esp. sous la domin. des Arabes*, t. I, p. 5, à la note.

[8] Chihâb-ed-Dîn. *Kitâb-el-Djomân* (*Notic. et Extr.* t. II, p. 153; in 4° de l'I. R. 1789). — ... est fort possible qu... ce zèle pour l'islâmisme soit d'invention arabe, et qu'il s'agisse ici d'une circonstance de la première expédition des Arabes en *Ifrîk'iah*, circonstance relative à un prisonnier et qu'on trouvera mentionnée dans l'année 27 de l'hégire, car elle se rapporte, non au règne de 'Omar, mais à celui de 'Othmân.

ceval n'est pas éloigné de croire à une incursion des Arabes dans l'Afrique septentrionale; il place vers 101 avant J. C. la naissance d'un roi du *Iémen* nommé Afrîk'ous-ibn-Abrahah[1] qui aurait régné entre 60 et 40 avant J. C. et il se demande si l'aventurier Sittius, qui, en 708 de R. (46 avant J. C.), vint si à propos prêter secours à César dans sa lutte en Afrique contre les débris du parti de Pompée, ne serait pas cet Afrîk'ous[2], dont le nom n'est point arabe, comme dès 1785 l'avait remarqué Silvestre de Sacy[3]. J'avoue que ce rapprochement m'étonne beaucoup. L'aventurier Sittius n'était pas si inconnu qu'on en soit à se demander d'où il venait : « Autrefois accusé à « *Rome*, dit Appien, il avait prévenu une condamnation en prenant la fuite[4], « avait levé des troupes en *Italie* et en *Ibérie*, et avait passé en *Libye*, où, ser- « vant tour à tour les petits rois du pays qui se faisaient la guerre les uns aux « autres, il s'était acquis une grande réputation, parce que la victoire restait « toujours du côté où il combattait[5]. » Aussi, P. Sittius Nucerinus[6] est-il un des chefs dont Catilina (64 avant J. C.) fait valoir le concours aux conjurés dont il cherche à enflammer le zèle[7], et il faut remarquer que Salluste se trouvait nécessairement en *Afrique* en même temps que ce Sittius, lorsque celui-ci (46 avant J. C.) vint si puissamment en aide à César par la prise de *Cirta*[8], et que sans doute il le connut personnellement. Enfin, Appien nous

[1] *Essai*, etc. t. I, tableau I.

[2] *Ibid.* t. I, p. 69 et 70.

[3] *Mém. de l'Acad. des Inscr.* t. L, p. 279; in-4° de l'I. I. 1808.

[4] Dion Cassius dit que Sittius avait été chassé d'Italie (*Hist. rom.* lib. XLIII, § 3, p. 343, l. 2).

[5] Appiani *De bel. civil.* lib. IV, cap. LIV, *Operum*, p. 478.

[6] Ainsi nommé de *Nuceria*, où il était né. Il y avait deux villes de ce nom en Italie, l'une dans l'*Umbrie*, au pied méridional de l'*Apennin* et distinguée par l'épithète de *Camellaria*[a], l'autre dans la *Campanie* et dite *Alfaterna*[b]. Toutes deux sont mentionnées par Strabon[c] et Pline[d], toutes deux portent aujourd'hui le nom de *Nocera*. Il importe peu de rechercher ici laquelle avait vu naître l'aventurier Sittius.

[7] « Præterea esse in *Hispania citeriore* Piso- « nem, in *Mauritania* cum exercitu P. Sittium « Nucerinum, consilii sui participes. » (*Catilina*, cap. XXI.) C'était donc la *Mauritanie*, et non l'*Ifrik'iah* qui était le théâtre des exploits de Sittius.

[8] J. Cæsaris *Comment. de bel. Afr.* cap. XXV (*Script. hist. rom.*[e] t. III, p. 538, col. 1).

[a] *Tab. itiner. Peuting.* segm. IV, F; in-f°, Lipsiæ, 1824.

[b] Diodori Siculi *Biblioth. hist.* lib. XIX, cap. LXV, § 7, p. 316, l. 15. — Titi Livii *Histor.* lib. IX, cap. XLI. — *Nuceria Alfaterna* fut incendiée par Annibal en 212 av. J. C. pendant la seconde guerre punique (*id. ibid.* lib. XXVII, cap. III), et fut sans doute assez promptement rebâtie; Tacite (*Annal.* lib. XIII, cap. XXXI) et Ptolémée (*Geogr.* lib. III, cap. I, p. 66) l'intitulent *Colonia*.

[c] *Geographica*, lib. V, cap. II, § 10, p. 189, l. 39; cap. IV, § 11, p. 207, l. 37, et § 12, p. 209, l. 19.

[d] *Hist. Natur.* lib. III, cap. V et XIV, t. I, p. 154, l. 7 et p. 171, l. 12.

[e] Désormais j'indiquerai ce recueil d'Haurisius par les initiales *S. H. R.*

apprend que Sittius fut tué par Arabion[1] en 43 avant J. C. et que Hirtius[2] périt dans la même année; or celui-ci, dans son commentaire sur la guerre de César en Afrique, emploie, à de nombreuses reprises, la dénomination de *Africa*[3] comme couramment admise à cette époque[4], et la seule ville dont Sittius ait momentanément modifié le nom est celle de *Cirta*, dont César lui fit présent en récompense de ses services[5], et qu'on appela *Sittianorum*[6] (des

[1] Appiani *De bel. civil.* lib. IV, cap. LIV, *Operum*, p. 479.

[2] Ami et lieutenant de César, ami de Cicéron[a]. On lui attribue généralement la rédaction de celui des *Commentaires de César* intitulé *Guerre d'Afrique*[b]. Hirtius, consul en 711 de R. (43 av. J. C.), périt dans un combat que lui et son collègue Pansa, assistés d'Octave, livrèrent à Antoine, qui assiégeait Decimus Brutus dans *Modène*[c] (Μουτίνη). Cet événement dut avoir lieu peu après la double bataille de *Modène* qui fut donnée le 15 avril 43 avant J. C. et dont les détails sont bien connus par la lettre que Galba (un des meurtriers de César) écrivait à Cicéron cinq jours après, le 20 avril (12 kalend. maii. — Ciceronis *Epist. ad div.* lib. X, epist. 30, *Operum* t. XVI, p. 409 et seq.).

[3] *Commentarii, De bel. Afric.* cap. II, XX, etc. — Cependant Appien dit, au second siècle de notre ère, que les Romains donnent encore le nom d'*ancienne Libye* à cette partie de la *Libye* qu'ils conquirent sur les Carthaginois, et que la partie possédée par Juba et ajoutée à l'Empire romain par César, est, pour cette raison, appelée la *nouvelle Libye*, en observant qu'on pourrait dire *numidique*[d]. Dion Cassius, qui écrivait environ un siècle après Appien[e], s'exprime, au sujet des mêmes dénominations, dans des termes qu'il n'est pas sans intérêt ici de traduire mot à mot : « Cette partie de la *Libye* qui avoisine *Carthage*, « partie *que nous appelons l'Afrique*, fut nommée « l'*ancienne*, parce qu'elle était soumise depuis « longtemps; la *Numidie*, parce qu'elle avait été « récemment conquise, prit le nom de *nouvelle*[f]. »

[4] Il est si peu vrai que l'origine du nom d'*Africa* doive se rapporter au temps de l'expédition de Sittius, que son contemporain Salluste, embrassant la *Libye tout entière* sous le nom d'*Africa*, dit : « in divisione orbis terræ, plerique in parte ter- « tia AFRICAM posuere : pauci tantummodo ASIAM « et EUROPAM esse; sed *Africam* in EUROPA. » (*Bel. Jug.* cap XIII in *S. H. R.* t. II, p. 724, col. 2.)

[5] « Pro quibus meritis accepit (Sittius) à Cæ- « sare agrum Masinissæ, non totum, sed partem « ejus optimam. » (Appiani *De bel. civil.* lib. IV, cap. LIV, p. 478.)

[6] « *Cirta*.....nunc *Sittianorum* colonia. » (Pomponii Melæ *De situ orbis*, lib. I, cap. VI,

[a] *Philippica VII*, § 4, *Operum* t. XIV, p. 350.

[b] Dès la fin du 1er siècle de notre ère, du temps de Suétone, on hésitait entre Hirtius et Oppius (*Duod. Cæsar.* in C. J. Cæsare, cap. LVI, in *S. H. R.* t. III, p. 13, col. 1).

[c] Appiani *De bel. civil.* lib. III, cap. LXXI, p. 444, l. 17 et 18. — Ciceronis *Epist. ad div.* lib. X, epist. 33, *Operum* t. XVI, p. 426. — Suetonii *Duod. Cæs.* in Oct. Augusto, cap. X et XI (*S. H. R.* t. III, p. 21, col. 1).

[d] Appiani *De bel. civil.* lib. IV, cap. LIII, p. 478.

[e] Dion Cassius, né vers 155 de J. C. fut deux fois consul, à la fin de 215 et en 229. On ignore la date de sa mort. (Schœll. *Hist. abrég. de la littér. grec.* t. I, p. 166, note 2; in-8°, Paris, 1813.)

[f] Dionis Cassii *Historiæ Romanæ* lib. XLIII, cap. IX, vol. I, p. 346, l. 93 à 98; in-f°, Hambvrgi, 1750. — Ptolémée, près d'un siècle avant Dion Cassius, est, à ma connaissance, le premier auteur grec dans lequel on trouve le mot Ἀφρική (*Geogr. lib. oct.* lib. IV, cap. III, p. 96). Plutarque même, peu antérieur à Ptolémée, dit constamment, comme Hérodote, Polybe, Diodore, Λιβύη; et on lit dans Hérodien (IIIe siècle de J. C.), que les Romains donnent le nom d'*Africains* aux *Libyens* qui habitent vers le midi (*Histor.* lib. VII, cap. VI, § 19, t. III, p. 695 et 696 de l'édition donnée par Irmisch; in-8°, Lipsiæ, 1792).

Sittiens), du nom que l'on donnait à ses soldats. J'ai dit plus haut (p. 25) qu'Ibn-Khaldoun, confondant la prétendue expédition d'un roi du *Iémen* en *Ifrîk'iah* avec celle dans laquelle, en 27 de l'hég. (647-648 de J. C.), les Arabes vainquirent Grégoire (جرجير), assure que le roi Afrîk'ous tua ce chef des Chrétiens. Si l'on admettait l'hypothèse présentée avec doute par Caussin de Perceval, Ibn-Khaldoun commettrait là un anachronisme de près de sept siècles, mais je crois que les détails dans lesquels je viens d'entrer sur Sittius me dispensent d'insister davantage.

Si nous ignorons l'origine du nom d'*Africa*, nous savons du moins que, pour les Arabes, l'*Ifrîk'iah* [1] comprenait les provinces auxquelles les Romains avaient donné les noms de *Tripolitaine* [2] (et aussi *Subventana*, *Sabratana*),

p. 38.) — «*Cirta, Sittianorum* cognomine.» (C. Plinii *Hist. Nat.* lib. V, cap. III, § 2, t. I, p. 245, l. 7.)

[1] *Chrestom. arab.* t. II, p. 101 note 20.

[2] Le mot *Tripolis* (en Afrique) apparaît pour la première fois dans Solin [a], auteur que l'on croit appartenir à la première moitié du IIIe siècle [b]. Pourquoi les Achéens donnèrent-ils ce nom collectif à trois villes du littoral africain? A quel instant ce nom collectif devint-il celui d'une ville qui s'appela alors *Tripoli* [c]? A quel instant le nom de trois villes avait-il été étendu à une vaste région pour former la *Province tripolitaine* nommée aussi *Subventana* [d]? Je suis dans l'impuissance de répondre à ces trois questions, restées obscures après les travaux de Cellarius [e] et de Morcelli [f]: je remarquerai seulement, quant à la dernière question, que M. de Slane dit *vers le commencement du IIIe siècle* [g], sans doute parce qu'il suppose, avec Mannert [h], que Septime Sévère, né à *Leptis magna* [i], créa cette province pour favoriser sa ville natale, qui en devint la métropole civile [k]. Mais cette opinion est réfutée par un document important : l'acte du concile réuni par saint Cyprien à *Carthage*, en 256 (le 1er septembre), prouve qu'à cette date les villes de *Sabrata*, d'*Œea* et de *Leptis magna* étaient encore comprises dans la *Province d'Afrique*, puisque les évêques de ces

[a] «Achæi *Tripolin* lingua sua signant de trium urbium numero, *Œæ, Sabratæ*[1*], *Leptis magnæ*.» (*Polyhistor*, cap. XXVII, p. 36 B; in-f°, Trajecti ad Rhenum, 1689.)

[b] Schœll, *Hist. abrég. de la littér. rom.* t. III, p. 246; in-8°, Paris, 1815.

[c] Voyez la note 1 de la p. 57 de ce volume.

[d] «*Tripolitana Provincia* quæ et *Subventana*, vel regio *Arzugum* dicitur, ubi *Leptis magna* civitas est.» (Pauli Orosii, *Histor. libri septem*, lib. I, cap. II, p. 30; in-4°, Lugd. Batav. 1738.) Ce passage a été copié par Æthicus (*Cosmogr.* in cap. *Africæ situs*). — Paul Orose vivait au commencement, et Æthicus au milieu du Ve siècle.

[e] *Notitiæ orbis antiqui*, lib. IV, cap. III, § 18, t. II, p. 861; in-4°, Lipsiæ, 1732.

[f] *Africa christiana*, vol. I, p. 21 à 27; in-4°, Brixiæ, 1816.

[g] *J. A.* t. XII, p. 429, note 1; Ve sér.

[h] *Géogr. anc. des États barbar.* liv. I, chap. X, p. 140; in-8°, Paris, 1842.

[i] Ælius Spartianus in *Historia Augusta*, Severus, cap. I (*S. H. R.* t. II, p. 315, col. 1). — Eusebii *Chronicon* in *Thes. temp.* p. 171. — Eutropii *Breviar. hist. rom.* lib. VIII, cap. XVIII, p. 401, édit. Verheyk. — Aurelii Victoris *De Cæsaribus*, cap. XX; Septimus Severus (*S. H. R.* t. II, p. 133, col. 1). — Procopii *De Ædificiis*, lib. VI, cap. IV, t. III, p. 336, l. 10, Bonnæ, 1838. — Septime Sévère a régné du 2 juin 193 au 5 février 211.

[k] *Hist. persec. Vandal.* p. 389; in-8°, Parisiis, 1694.

[1*] Voyez p. 22, note 4 de ce volume. — Le poète Silius Italicus écrit *Sabratha* (*Punica*, lib. III, vers. 256).

Byzacène[1], *Afrique propre* (nommée aussi *Zeugitane*[2], *Proconsulaire*), *Afrique nouvelle* (la *Numidie*), en y comprenant ce qui plus tard, sous Dioclétien pro-

trois villes y étaient ou présents ou re présentés, et que trois provinces (*Africa*, *Numidia*, *Mauritania*) y sont seules nommées[a]. (Voyez les notes 1 et [a] de la p. 57, et la note 3 de la p. 62.)

[1] On ne peut guère douter que, sous le nom de Γύζαντες, Hérodote (lib. IV, cap. CXCIV, p. 237, l. 6) ne parle des habitants de cette région[b]. Polybe (lib. III, cap. XXIII, § 2, p. 134) explique certaines clauses du premier traité conclu entre les Carthaginois et les Romains (245 de R. — 509 av. J. C.) par le désir de ne pas faire connaître à ceux-ci la rare fécondité du *Byzacium* (Βυσσάτιν), dont le sol, au dire de Varron, le plus savant des Romains, produisait cent pour un[c]. Strabon (lib. II, cap. V, § 33, p. 108, l. 39 à 41) représente les *Byzaciens* (Βυζάκιοι) répandus jusqu'au pays de *Carthage*, pays vaste, dit-il, qui touche à celui des *Numides* (*Nomades*). Pline, sans doute en vue de l'ensemble que les Romains ont d'abord compris sous le nom d'*Afrique ancienne*[d], s'exprime de manière à faire admettre que, malgré ce nom collectif, le *Byzacium* avait conservé son nom[e]. Ce fut Dioclétien, comme on peut l'inférer d'un passage de Lactance[f], ou peut-être Constantin, qui fit les subdivisions que Sextus Rufus, à la fin du IVe siècle, expose nettement en ces termes : «per omnem *Africam* sex pro-«vinciæ factæ sunt : ipsa ubi *Carthago* est, pro-«consularis; *Numidia* consularis; *Byzacium* con-«sularis; *Tripolis* et Mauritaniæ duæ, hoc est «*Sitifensis* et *Cæsariensis*, sunt præsidiales[g];» car on sait que depuis longtemps la *Mauritanie Tingitane* avait été détachée. Bien que Tacite nous apprenne qu'en 822 de R. (69 de J. C.) Othon fit don, à la *Province Bétique*, des villes des Maures[h], il est vraisemblable que ce fut Vitellius qui consomma cette réunion de la *Mauritanie Tingitane* à l'Espagne[i]. (Voyez la note 2 de la p. 32.)

[2] Comme on l'appelait déjà du temps de Pline, dans lequel on lit : «*A Tusca Zeugitana regio*, et «quæ proprie vocetur *Africa* est.» (*Hist. Natur.* lib. V, cap. IV, § III, t. I, p. 245, l. 12). — Paul Orose s'exprime très-nettement sur cette province : «*Zeugis* autem, inquit, prius non unius conven-«tus, sed totius provinciæ generale nomen fuisse «invenimus... *Zeugis* ubi *Carthago* magna[k].» Au

[a] S. Cypriani *Opera*, p. 329 et p. 337 et 338; in-f°, Parisiis, 1726.

[b] Salmasii *Plinianæ exercitationes*, p. 226, col. 2, E. — Mannert, *Géogr. anc. des États barbar.* liv. II, chap. IV, p. 266 et 267.

[c] *De re rustica*, lib. I, cap. XLIV, p. 45; in-8°, Parisiis, 1585. — Pline reproduit la même assertion (*Hist. natur.* lib. V, cap. IV, § 3, t. I, p. 246, l. 8 et 9), et plus loin, à deux reprises, il porte ce produit à 150 pour 1 (*ibid.* lib. XVII, cap. V, § 3, et lib. XVIII, cap. X, § 21, t. II, p. 53, l. 20 et p. 111, l. 17), ce qui ne doit sans doute être considéré que comme un fait exceptionnel, s'il est exact.

[d] Voyez la note 3 de la page 28.

[e] «Mox *Africæ* ipsius alia distinctio. *Libyphœnices* vocantur, qui *Byzacium* incolunt.» (*Hist. nat.* lib. V, cap. IV, § 3, p. 246, l. 6 et 7.)

[f] Liber *De mortibus persecutorum*, cap. VII Lactantii *Operum*, t. II, p. 191 et 192; in-4°, Lut. Paris. 1748.

[g] Sexti Rufi *Breviarium rerum gestarum populi romani*, cap. IV, p. 697 de l'Eutrope de H. Verheyk.

[h] «*Provinciæ Beticæ* Maurorum civitates dono dedit.» (Taciti *Historiarum* lib. I, cap. LXXVIII, t. IV, p. 122, édit. Burnouf.) Voyez ce que dit Pline au sujet de *Zilis* (*Hist. natur.* lib. V, cap. I, t. I, p. 240, l. 12 et 13).

[i] «Trans fretum etiam in solo terræ *Africæ*, provincia *Hispaniarum* est, qui *Tingitanica Mauretania* cognomi-«natur.» (Sextus Rufus, voyez au renvoi de la note [g] ci-dessus, cap. V, p. 699.) — Le *Libellus Provinciarum Romanarum*, composé sous Théodose (378-395 de J. C.), et que l'on considère comme complétant Eutrope, forme, de la *Mauritanie Tingitane*, la septième province d'Espagne (Eutropii, p. 764). — Voir Poinsignon, *Essai sur le nomb. et l'orig. des Prov. rom.* p. 60 et 61; in-8°, Paris, 1846.

[k] Pauli Orosii *Historiarum libri septem*, lib. I, cap. II, p. 30 et 31.

bablement, forma la *Mauritanie sitifienne*, qui s'étendait de l'*Ampsaga*[1] (le *Raml*) à *Saldæ* (*Bougie*); Iâk'out prétend même que, suivant quelques-uns, *Miliânah* appartenait encore à l'*Ifrîk'ïah*[2]. Quoi qu'il en soit de cette limite occidentale qui, pour les Arabes, n'eut vraisemblablement jamais rien de rigoureux, ils donnaient à la région placée à l'ouest de l'*Ifrîk'ïah* le nom de *Maghrib-el-Auçat'*[3] (مَغْرِب الأَوْسَط, Maghrib du milieu), et ce nom s'appliquait à l'immense espace qui s'étend jusqu'au *Malouïah*[4] (مَلُوِيَة); depuis le *Malouiah* jusqu'à la *Mer environnante* (l'Océan), ils avaient le *Maghrib-el-Ak's'â* (مَغْرِب الأَقْصَى, Maghrib extrême). Telles sont les dénominations qui reviendront à chaque pas de mon récit. Je dois maintenant faire sommairement connaître

milieu du v[e] siècle, Æthicus a reproduit ce passage[a], dont on retrouve les derniers mots dans Isidore[b], au vi[e] siècle.

[1] Quand les auteurs disent que la *Numidie* s'étendait du fleuve *Tusca*[c] (la *Zaine*) à l'*Ampsaga*[d], et que la *Mauritanie sitifienne* était comprise entre l'*Ampsaga* et *Saldæ*[e] (*Bougie*), cela ne doit s'entendre que de la partie de l'*Ampsaga* qui coule du Sud au Nord. Peu après que le fleuve vient de se détourner à angle droit pour couler vers le Nord, il reçoit, non loin de *Mileu* (*Milah*), une rivière qui descend de l'Ouest et se nomme l'*Ouâd-Endjah*; c'est à cette embouchure que devait se trouver la localité à laquelle la *Table de Peutinger* (segm. I. F.) donne le nom très-significatif de *Tucca fines Affrice et Mauritanie*, et c'était évidemment l'*Ouâd-Endjah* lui-même qui, à partir de ce point, et peut-être dans la totalité de son cours[f], formait la limite orientale de la *Sitifienne*. — Aujourd'hui, l'*Ampsaga* porte le nom de وادى الرَّمْل (*Ouâdî-'r-Raml*, la rivière du sable), que nos cartes, à tort, écrivent *Rummel*; Edrîsî l'avait désigné sous le nom de *Ouâdî-'l-K'as'ab* (وادى القَصَب, la rivière des roseaux), rivière qui vient de derrière *Milah*, dit-il (p. ۱۰۲, l. 16 et 17), ce qui n'est vrai que s'il entend parler de sa source, et ce qui exclut toute possibilité de suivre la direction du Midi.

[2] وقيل الى مِلْيانة الى بِجَايَة (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ۳۲۵, l. 11. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ۸۱, l. 5; voir aussi t. III, p. ۱۳۹, l. 3. et p. ۱۴۷, l. 4 et 5.)

[3] Le mot *Maghrib*, qui veut dire *Occident*, avait, pour les Arabes, une signification très-étendue; car il s'appliquait à tout ce qui était à l'Ouest du *Nil*, même à l'*Espagne*, quoiqu'ils désignassent plus habituellement cette péninsule par le nom d'*Andalos*[g] (الأَنْدَلُس). Par l'addition des mots *El-Auçat'*, *el-Ak's'â*, ils précisent la partie du *Maghrib* qu'ils entendent désigner en dehors de l'*Ifrîk'ïah*.

[4] Voyez aux *Justifications géographiques*.

[a] Æthici *Cosmographia* in cap. *Africæ situs*.

[b] Isidori Hisp. episc. *Etymologiarum*, lib. XIV, cap. v, § 7, t. I, p. 358, col. 2; in-f°, Matriti, 1778.

[c] Cette rivière peu considérable se jette dans la Méditerranée à *T'abark'ah* (طَبَرْقَة), et la partie inférieure de son cours sert encore aujourd'hui de limite à notre *Algérie* et à la *Régence de Tunis*.

[d] «Ab *Ampsaga Numidia* est . . . . . in mediterraneo *Colonia Cirta* . . . . *Tusca* fluvius, *Numidiæ* finis.» (C. Plinii *Hist. natur.* lib. V, cap. III, § 2, t. I, p. 245, l. 4 à 10.)

[e] Anonymi Ravennatis *Geographiæ libri quinque*, lib. III, cap. VIII, p. 124.

[f] Puisque *Cuculum* (*Djemîlah*), et même *Monte* (*K'asbaït*), appartenaient encore à la *Numidie*. (*Rich. miner. de l'Alger.* t. I, p. 239 à 241.)

[g] D'Herbelot, *Bibliot. orient.* p. 540, col. 2, au mot *Maghreb*.

les peuples qui occupaient le *Maghrib* comprenant, comme on voit, ce que nous appelons, de nos jours, la *Régence de Tripoli*, la *Régence de Tunis*, l'*Algérie* et le *Marok* : c'étaient les Berbers.

Berbers.

Je ne m'arrêterai pas à rechercher l'origine de ces peuples; elle est, comme toutes les origines, entourée de fables et d'incertitudes. L'antiquité les a désignés sous le nom de *Libyens* en général, et plus particulièrement de *Maures* quand il s'agissait des habitants de la *Maurusie*[1], appelée plus tard *Mauritanie Tingitane*[2]; peut-être le nom de *Berbers*, auquel les Arabes ont donné des étymologies plus ou moins ridicules[3], n'est-il que celui de *Barbari*[4], dont les Romains, fiers de la civilisation qu'ils devaient aux Grecs et à leur épée, flétrissaient tous les peuples qu'ils combattaient. L'occupation de la *Libye*

Autochthones de la Libye.

[1] Je dois dire cependant que pour un certain nombre d'auteurs, notamment pour Procope, *Mauri* (Μαυρούσιοι) ou *Barbari* (Βάρβαροι, veulent toujours dire indigènes, à quelque partie de la *Libye* qu'ils appartiennent, et quand il se sert du nom d'*Africains* (Λίβυοι), ce nom s'applique aux étrangers habitant l'Afrique, comme quand nous parlons des colons de notre Algérie.

[2] Ce fut Claude qui, en 795 de R. (42 de J.C.), partagea en *Mauritanie Césarienne* et *Mauritanie Tingitane* le royaume de Ptolémée[a], que Caligula venait de faire assassiner[b] après avoir porté jusqu'à l'*Ampsaga* la limite orientale de son royaume, jusque-là placée à *Saldæ*[c] (*Bougie*).

[3] Belâdzorî, *Fotouh'-él-Boldân*, p. ٢٢٤, l. 17. — Ibn-Khaldoun, H. d. B. t. I, p. ١٠٩, lin. ult. (t. I, p. 168 de la tr.).

[4] Comme l'a indiqué Chénier[d] suivi, en cela,

[a] C. Plinii *Hist. natur.* lib. V, cap. 1, § 1, t. I, p. 240, l. 6 et 7. Il attribue ce partage au fils de Germanicus, à Caius Caligula; mais celui-ci tomba sous le poignard de Chærea[1*] trop peu de temps après le meurtre de Ptolémée pour réaliser son projet, et ce fut Claude qui institua les deux *Mauritanies*, comme nous le dit Dion Cassius (*Hist. rom.* lib. LX, § 9, p. 948, l. 40 à 42). C'est évidemment après le partage fait par cet empereur que Pomponius Mela écrivait la phrase suivante : « *Mulucha* . . amnis est, *nunc gentium*, olim regnorum quoque « terminus, Bocchi Jugurthæque. » (*De situ Orbis*, lib. I, cap. v, p. 37, l. 34 à 36. — Voir aussi C. Plinii *Hist. natur.* lib. V, cap. II, t. I, p. 243 et 244.)

[b] Suetonii *Duodecim Cæsares*, C. Caligula, cap. XXVI (*S. H. R.* t. III, p. 63, col. 1). — Dionis Cassii *Hist. rom.* lib. LIX, cap. XX, p. 924 B. Quoiqu'on puisse, de la part d'un monstre tel que Caligula, croire les choses les plus invraisemblables, l'explication que donne Suétone de cet assassinat cause encore de l'étonnement (cap. XXXV, p. 64, col. 2).

[c] « Entre *Césarée* et le *cap Tritum*, dit Strabon, il y a un grand port appelé *Salda*, qui forme la limite entre « les États de Juba II et les terres de la domination romaine[2*]. » Quand Caligula fit deux parts des possessions romaines (792 de R. 39 de J. C.), il dut conserver la limite occidentale de la *Numidie des Romains* à l'*Ampsaga*, là où on la retrouve du temps de Pline[3*] et où elle était encore du temps de Dion Cassius (*Hist. rom.* lib. LIX, cap. XX, p. 924, l. 65 à 67).

[d] *Rech. hist. sur les Maures*, t. I, p. 31; in-8°, Paris, 1787.

[1*] Suetonii *Duodecim Cæsares*. C. Caligula, cap. LVIII (*S. H. R.* t. III, p. 69, col. 1).

[2*] Strabonis *Geographica*, lib. XVII, cap. III, § 11, p. 705, l. 34 à 36 (t. V, p. 469 de la trad. franç.).

[3*] C. Plinii *Hist. Natur.* lib. V, cap. III, § 2, t. I, p. 245, l. 3. — Si l'on s'étonnait que j'attribue au soupçonneux Caligula une extension du royaume de Ptolémée, je répondrais que la mort du roi africain était résolue dans l'esprit de l'Empereur, et que, pour lui, l'*Ampsaga* était déjà la limite orientale de la *Mauritanie Césarienne* qu'il allait créer.

par les *Berbers* se perd dans la nuit des temps; Salluste, d'après ce qu'on lui a, dit-il, expliqué des livres puniques attribués au roi Hiempsal [1], nous représente les *Gétules* et les *Libyens* comme des peuples grossiers, sans culture, vivant à la manière des animaux [2]. Les traditions recueillies par les Arabes [3]

par Gibbon [a], Shaler [b], le comte Castiglioni [c]; Saint-Martin [d], et peut-être Reinaud [e].

[1] Petit-fils de Masinissa. Après la mort de Jugurtha (648 de R. 106 av. J. C.), il régna sur une partie de l'ancienne *Numidie*, et ce fut le jeune Pompée (il avait vingt-quatre ans) qui, après avoir vaincu Hiarbas en 671 de R. (83 av. J. C.), lui donna ce royaume selon Plutarque [f], le lui rendit selon Appien [g], ce qui est plus exact, puisqu'on sait, par Plutarque lui-même, que, cinq ans auparavant, Marius avait été chercher un asile près de ce prince [h]. Son règne, agité comme on voit, fut cependant long, et Juba, son fils, lui succéda. On sait la fin déplorable de celui-ci après la bataille de *Thapsus* [i] (708 de R. 46 av. J. C.); on sait aussi que son fils, Juba II, encore enfant, fut un des ornements du triomphe de César [k], et que cet enfant, remis en possession du royaume paternel par Auguste [l] (724 de R. 30 av. J. C.), mourut en 776 de R. [m] (23 de J. C.), laissant pour successeur son fils Ptolémée, celui-là même que Caligula fit périr après dix-sept ans de règne. (Voyez la note 2 de la p. 32.)

[2] « Atque humi pabulum uti pecoribus. » (Cr. Sallustii *Bell. jugurth.* cap. XIV in *S. H. R.* t. II, p. 724, col. 2.)

[3] Ibn-Khaldoun, après avoir exposé les opinions émises par Ibn-el-Kelbi, Ibn-K'otaïbah, Et'-T'abari,

[a] *Hist. de la décad. de l'Emp. rom.* t. X, p. 310, note 1; in-8°, Paris, 1812.

[b] *Nouvelles Annales des voyages*, t. XXVII, p. 83; in-8°, Paris, 1825.

[c] *Mémoire géogr. et numism. sur la part. orient. de la Barb.* p. 83; in-8°, Milan, 1826.

[d] *Observations sur un passage de Salluste*, etc. Mémoire lu à l'Acad. des inscript. dans ses séances des 22 et 29 février et du 18 avril 1828. (Voir *J. A.* t. II, p. 117, note 2, et p. 119, note 1; II[e] sér. n° d'août 1828.)

[e] Autant que j'en puis juger par les quelques pages qu'il a lues à la séance publique annuelle du 7 août 1857, pages dans lesquelles il résume un *Mémoire*, écrit par lui, *sur les populations de l'Afrique*. J'ignore si ce *Mémoire* a été publié.

[f] Plutarchi *Vitæ*, in Pompeio, cap. XII, § 4, p. 745, l. 6 et 7. Il dit que Pompée donna à Hiempsal le royaume de Hiarbas, ce qui n'exclut pas l'idée que Hiempsal fût en possession d'un autre royaume.

[g] Appiani *De bel. civil.* lib. I, cap. LXXX, p. 320. Suivant Appien, Hiempsal avait été détrôné par les Numides.

[h] Plutarchi *Vitæ*, in Mario, cap. XL, §§ 3 et 8, p. 511, l. 36, et p. 512, l. 1. — Appiani *De bel. civil.* lib. I, cap. LXII, p. 312, l. 4.

[i] Hirtii *Commentarii de bello Africano*, cap. XCIV (*S. H. R.* t. III, p. 551, col. 1). — Appiani, *De bel. civil.* lib. II, cap. C, p. 386. — *Thapsus* est le *Dimâs* de nos cartes (Pellissier, *Descr. de la Rég. de Tunis*, p. 263). Voir Edrisi (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 114, l. 5 et 7).

[k] Plutarchi *Vitæ*, in Julio Cæsare, cap. LV, § 2, p. 875, l. 17 à 23.

[l] Dionis Cassii *Hist. rom.* lib. LI, § 15, p. 645 et 646.

[m] Tacite, récapitulant les forces de l'Empire en 776 de R. (23 de J. C.), dit : « Mauros Juba rex acceperat, « donum populi romani. » (*Annales*, lib. IV, cap. V, t. II, p. 14.) Sous l'année suivante, qui vit terminer la longue guerre du Numide Tacfarinas, Tacite représente le proconsul Dolabella faisant appel aux alliés des Romains, « excito cum popularibus rege Ptolemeo » (*ibid.* lib. IV, cap. XXIV, t. II, p. 44), et par « popularibus » il entend ceux des Maures qui étaient restés fidèles à Ptolémée, car un bon nombre s'étaient joints à Tacfarinas, et Tacite (cap. XXIII) dit la cause de leur défection. Il résulte de ces passages que Juba régnait en 776 et qu'en 777 c'était Ptolémée. Ainsi, lorsque Strabon dit : « Juba est mort tout récemment [1a], » on en doit conclure qu'il écrivait son livre XVII en 24 de J. C. (777 de R.). — Voyez la note 1 de la p. 49.

[1a] *Geographica*, lib. XVII, cap. III, § 7, p. 703, l. 33 et 34 (t. V, p. 462 de la trad. franç.). Lorsqu'à la note 1 de cette page 462, le savant Letronne place en 21 de J. C. la mort de Juba le jeune, il commet, je crois, une erreur de deux ans.

font venir les Berbers, les uns du *Iémen*, les autres de la *Terre de Kana'ân*[1] ou de la *Syrie;* presque tous ces derniers rattachent l'expatriation volontaire ou forcée des Berbers à la mort de Goliath (جالوت), tué par le jeune David, en 1062 avant J. C.[2] El-Bekrî les fait chasser de la *Syrie* par les Israélites après la mort de Goliath[3], et, suivant Ibn-K'otaïbah et Djordjâni, ils étaient issus de ce Philistin[4]. Ces origines diverses, que rejette Ibn-Khaldoun[5], rappellent l'inscription citée par Procope, qui assure qu'auprès d'une fontaine voisine de *Tidjis* (*Tigisis*), on voyait encore de son temps deux colonnes de pierre blanche sur lesquelles on lisait, en caractères phéniciens, ces mots : « Nous sommes « ceux qui avons fui la présence de Josuë (Ἰησοῦ) le voleur fils de Nauê « (Ναυῆ)[6]. » Mais l'historien grec ajoute qu'avant l'arrivée de ces réfugiés en *Libye*, il s'y trouvait d'autres peuples auxquels, à cause de leur ancienneté dans le pays, on donnait le nom d'*autochthones* (*αὐτόχθονες*), de sorte que cette inscription, d'ailleurs suspecte[7], ne serait tout au plus que le témoignage de l'installation d'une colonie phénicienne en *Libye*, et l'on sait que ces colo-

Es'-S'ouli, Ma'çoudî, Djordjâni, Ibn-H'azm, Ibn-'Abd-el-Berr, El-Bekrî[a], Mâlik-ibn-Morah'el, dont le plus ancien, celui que j'ai nommé le premier, ne remonte qu'au VIIIe siècle de notre ère, Ibn-Khaldoun, dis-je, rejette toutes ces assertions et déclare, mais sans preuves, que les Berbers sont issus de Kana'ân-ibn-Khâm-ibn-Nôh'. (*H. d. B.* t. I, p. 110, l. 7 à p. 114. lin. penult: — t. I, p. 174 à 184 de la tr.) Voir l'Appendice par lequel M. de Slane termine sa traduction de l'*Histoire des Berbers* (t. IV, p. 567). — Ibn Khaldoun aurait pu citer aussi Ibn-Khordâdbah, *Kitâb-el-Meçâlik*, etc. (*J. A.* t. V, p. 80, l. 7 et suiv. — p. 462 et 463; VIe sér.), Iâk'out, qui rappelle la même opinion émise par des auteurs qu'il ne nomme pas (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. 344. et suiv. au mot إِفْرِيقِيَّة — *Mochtarik*, p. 151, l. 18 et suiv.), Edrîsî (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 67, l. 2 à 6), Abou-'l-Fedâ (*Hist. anteislam.* lib. V, p. 174, l. 17).

[1] Sur cette contrée voir Hadriani Relandi *Palestina*, t. I, p. 7.

[2] *Rois*, liv. I, chap. XVII, verset 49, t. V, p. 394 et 395 de la *Bible* de Vence. On fait commencer le règne de David sept ans après, en 1055 av. J. C. (*ibid.* t. XXIV, p. 455).

[3] *H. d. B.* t. I, p. 111, l. 1 à 3 (t. I, p. 177, de la tr.). — Ma'çoudî, chap. XLVI, t. III, p. 240 à 242.

[4] *H. d. B.* t. I, p. 110, l. 20 à p. 111, l. 1 (t. I, p. 175 de la tr.). — Voir aussi Ibn-'Abd-el-H'akam (*ibid.* t. I, p. 301).

[5] Voyez la note 3 de la page précédente.

[6] *De bel. Vand.* lib. II, cap. X, t. I, p. 450, l. 10 à 13.

[7] Il serait fort extraordinaire qu'aucun écrivain ecclésiastique ne mentionnât une inscription qui, suivant Procope, était encore lisible au VIe siècle, et je suis porté à répéter après Gibbon : « Je crois aux colonnes, je doute de l'inscrip« tion et je rejette la généalogie. » (*Hist. de la décad. et de la chute de l'emp. rom.* chap. XLI, t. VII, p. 391, note 2.) — M. Marcus ne croit pas même aux colonnes (*Histoire des Vandales*, liv. III, chap. IV, p. 236; in-8°, Paris, 1836). Suivant Saint-Martin, bien connu par ses *Mémoires his-*

[a] Il faut que ce soit dans la partie de l'ouvrage d'El-Bekrî qui n'est pas venue jusqu'à nous.

nies ont été nombreuses[1]. La plus ancienne, connue avec certitude *sur la côte de Libye*, est celle qui, partie de *Tyr*, fonda la ville d'*Utique*, 1105 ans avant J. C.[2], et il n'est pas douteux que ces colons trouvèrent habitée la côte sur laquelle ils abordèrent, car lorsque, deux cent quatre-vingt-sept ans après, d'autres Phéniciens vinrent fonder *Carthage*, Trogue-Pompée nous représente les habitants d'*Utique* empressés à leur venir en aide comme à des frères, « et les *Africains* eux-mêmes exprimant avec chaleur le désir de les re-« tenir[3]. » C'est donc avec toute apparence de raison qu'Ibn-Khaldoun a dit : « Ces contrées ont appartenu aux Berbers depuis plusieurs milliers d'années « avant l'Islâmisme[4]; » et ailleurs : « Depuis le *Maghrib* jusqu'à *Tripoli*, ou, « pour mieux dire, jusqu'à *Alexandrie*, et depuis la *Mer romaine* jusqu'au *Sou-« ddn*, toute cette région a été habitée par la race berbère, et cela depuis une « époque dont on ne connaît ni les événements antérieurs ni même le com-« mencement[5]. »

Ont-ils été mélangés d'Arabes?

Mais cette race autochthone, car je n'hésite pas à lui donner ce nom, évidemment mêlée de sang phénicien par son contact avec de nombreuses colonies, a-t-elle été, à une époque antérieure, mêlée de sang arabe? Un passage des *Prolégomènes* d'Ibn-Khaldoun viendrait à l'appui de l'affirmative : « Ces « deux races (arabe et berbère), dit-il, ont demeuré dans le *Maghrib* pendant « tant de siècles, que l'on peut à peine se figurer une époque où elles n'y

toriques et géographiques sur l'Arménie, cette inscription serait déjà rapportée par le savant Moïse de Khoren, historien qui écrivait plus d'un siècle avant Procope*. (Lebeau, *Hist. du bas emp.* t. XI, p. 324, note 2.)

[1] « Postea Phœnices..... *Hipponem*, *Hadru-« metum*, *Leptim*, aliasque urbes in ora maritima « condidere. » (Cr. Sallustii *Bel. jugurth.* cap. XV, in *S. H. R.* t. II, p. 725, col. 1.) — C. Plinii, *Hist. natur.* lib. V, cap. XIX, t. I, p. 264, l. 1 à 3. — Si une colonie vint s'établir près de *Tigisis*, on pourrait d'avance affirmer qu'elle fut une des moins anciennes, par cela seul qu'elle put s'établir dans l'intérieur du pays, ce qui s'oppose à la date (XVe siècle av. J. C.) qu'il faudrait admettre d'après le récit de Procope.

[2] Voyez ma NOTE *sur les dates de la fondation des villes d'Utique, de Carthage et de Rome.*

[3] « Sed et *Afros* detinendi advenas amor ce-« pit. » (Justini *Hist. Philip.* lib. XVIII, cap. V, in *S. H. R.* t. II, p. 656, col. 2.) — La dénomination de *Afri*, alors même qu'elle appartiendrait à l'auteur original et non à son abréviateur, ne pourrait autoriser aucune conclusion sur l'ancienneté du mot *Africa*, puisque Trogue-Pompée appartient au siècle d'Auguste. (Schœll, *Hist. abrégée de la litt. rom.* t. II, p. 57, in-8°; Paris, 1815.)

[4] *Prolégomènes*, texte et tr. dans les *Notic. et Extr.* t. XVII, p. ٢٢٩, l. 17 et 18; t. XX, p. 271.

[5] *H. d. B.* t. I, p. ١٣١, l. 8 et 9 (t. I, p. 206 de la tr.).

* Moïse de Khoren composa son principal ouvrage (*Histoire d'Arménie*) vers 442, et mourut en 487 à cent vingt ans, dit-on. (*Biogr. univers.* t. XXIX, p. 263, col. 1; in-8°, Paris, 1821.)

« étaient pas[1]. » J'observerai cependant que, dans son *Histoire des Berbers*, Ibn-Khaldoun n'avait pas parlé des Arabes comme d'anciens habitants du *Maghrib* et que, même dans certain passage des *Prolégomènes*[2], il mentionne seulement les Berbers comme peuplant ce pays depuis les temps les plus reculés. En ce qui concerne les Arabes, j'ai déjà (p. 26 et 27) effleuré cette question, et ici se présente naturellement l'examen d'une vieille tradition qui attribue à certaines familles berbères une origine arabe; les *Zenâtah*, par exemple, étaient dans ce cas : « Les *Zenâtah*, dit El-Edrîsî, *étaient originairement des Arabes de race* « *pure*, mais par suite des alliances qu'ils ont contractées avec les *Mas'moudah* « (مصمودة) leurs voisins[3], *ils sont devenus eux-mêmes Berbers*[4]. » Ibn-'Adzârî donne la même indication, qu'il emprunte à El-Bekrî[5], et ajoute, d'après cet excellent guide, que « les *Zenâtah* rapportent leur origine à Berr-ibn-K'aïs- « ibn-el-Iâs-ibn-Modhar[6]. » Un cheïkh instruit, Et-Tidjânî, s'exprime ainsi : « C'est des *Nifzâouah* que tous les *Zenâtah* tirent leur origine; *ils étaient Arabes*

[1] *Not. et Extr.* t. XVI, p. ٥ et ٩, t. XIX, p. 9. — Voir aussi *J. A.* t. VII, p. 223; 1re sér. 1825.

[2] *Not. et Extr.* p. ٥١, l. 12 à 14, t. XIX, p. 66.

[3] Les *Zenâtah* occupaient le *Maghrib central* et les *Mas'moudah* étaient répandus dans les hautes régions de l'*Atlas* qui forment la limite du *Maghrib-el-Ak's'â* et du *Sous* *; ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en avait pas des fractions sur d'autres points, même sur le littoral du Détroit.

[4] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٨٨, l. 11 et 12.

[5] *Baiân*, t. I, p. ٣٠٨, l. 4 à 6. Le passage cité ne se trouve pas dans ce qui nous reste d'El-Bekrî.

[6] Sur la famille de Modhar-ibn-Nizâr-ibn-Ma'dd-ibn-'Adnân, voyez l'*Essai sur l'Hist des Arabes av. l'Islâm.* tableau VIII et t. I, p. 186 à 192. « 'Adnân, y lit-on, est le premier rejeton « de la tige d'Isma'îl que l'on connaisse ou que « l'on croie connaître d'une manière exacte, » et Caussin de Perceval le fait naître en 130 av. J. C. (*ibid.* t. I, p. 179 et 183). — Voyez aussi les savantes notes d'Édouard Pococke in *Spec. hist. Arab.* p. 46 et 48.

* On distinguait le *Sous-el-Adnâ* et le *Sous-el-Ak's'â* [1*]: « le *Sous-el-Adnâ*, dit Ibn-'Abd-el-H'aïm, est compris « entre le *Malouïah* et l'*Ouâd-Omm-er-Rebîa'*; le *Sous-el-Ak's'â* s'étend depuis l'*Atlas* (درن, *Daran*) jusqu'au « fleuve de *Noun* [2*], » qu'El-Bekrî et Edrîsî appellent *Noul* [3*]. « C'est du *Daran*, dit El-Bekrî, qu'on descend dans « le *Sous* [4*], dont le port est *Amek'doul* [5*] (*Mogador*) » et dont la capitale était, de son temps, *Idjli* [6*] (إجلى), du temps d'Edrîsî *Târoudant* [7*], que 'Abd-el-Ouâh'id place tout près de *Sous* [8*], et qui en était si près que des auteurs

[1*] El-Bekrî, p. ٧٣, l. 1 (*J. A.* t. XIII, p. 129; 1re sér.). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٣٣, l. 13 et 14 (t. I, p. 196 de la trad.).

[2*] *K'art'âs*, p. ٩, l. 16 à 18 (p. 8 de la trad. lat. — p. 13 de la trad. franç.). C'est nécessairement par suite d'une faute de son manuscrit que M. Beaumier place le *Sous-el-Ak's'â* entre le *Daran* et la ville de *Tâdlah*, qu'on sait être une ville du *Maghrib-el-Ak's'â*.

[3*] *El-Mo'ṭâlik-oua'l-Memâlik*, p. ١٤١ lin. ult. (*J. A.* t. XIII, p. 481; 1re sér.). — *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٥٩, l. 9.

[4*] *El-Mo'ṭâlik*, p. ١٤٠, l. 17 (*J. A.* t. XIII, p. 478; 1re sér.).

[5*] *Ibid.* p. ٨٩, l. 20 et 21 (*J. A.* t. XIII, p. 158; 1re sér.).

[6*] *Ibid.* p. ١٤١, l. 15 (*J. A.* t. XIII, p. 480; 1re sér.). M. de Slane transcrit *Igli*.

[7*] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٥٩, l. 17 et 18 (Hartmann, *Edrisii Africa*, p. 140 à 142). — Sur *Târoudant* voyez Jean Léon (in Ramusio, f° 16 A — p. 65 de la trad. de Jean Temporal).

[8*] *Kitâb-el-Mo'djeb*, p. ٢٤٣, l. 12 et 13; il écrit تارودانت (*Târouddnt*).

« *dans le principe, mais plus tard ils se berberisèrent* par leur voisinage des Berbers « *Mas'moudah* et par suite *de leur mélange avec eux*[1]. » Malgré l'ancienneté de cette tradition, malgré l'influence que ces opinions concordantes devaient exercer sur Ibn-Khaldoun, l'historien des Berbers s'est refusé à les admettre. Quand il veut citer les tribus qui se prévalent d'une origine qui ne leur appartient pas, le premier nom qui se présente sous sa plume est celui « des *Zenâtah*, qui « se donnent tous une origine arabe[2]. » Aux généalogistes zenâtiens qui font descendre les *Zenâtah* de H'imïar[3], il oppose les respectables témoignages d'Abou-'Omar-ibn-'Abd-el-Berr et de Ibn-H'azm : « Les H'imïarites, dit ce der-

[1] *Rih'lah* d'Et-Tidjâni (*J. A.* t. XX, p. 192; IVe sér.).

[2] *Prolégomènes*, texte et trad. dans les *Notic. et Extr.* t. XVI, p. ٢٤٥, l. 16 et 17; t. XIX, p. 277.

[3] H'imïar, fils de 'Abd-Chams (adorateur du soleil), surnommé *Sabâ*, est, avec son frère Kahlân, la souche de la majeure partie des tribus iéménites qui existaient à l'époque de l'apparition de Moh'ammed. Cette famille descendait de K'ah't'ân, qui le premier, dans le *Iémen*, porta un diadème. Caussin de Perceval fait naître H'imïar dans les premières années du VIIe siècle av. J. C. et, après avoir régné sur le *Iémen*, on sait qu'il eut pour successeur son fils Ouâthil (Abulfedæ *Hist. anteislam.* lib. IV, p. 111, l. 13 à 20. et lib. V, p. ١٨٢, l. 11 à 13. — *Essai*, etc. t. I. p. 53 et 54).

parmi lesquels se trouvent D'Herbelot[1*] et Hartmann[2*], considèrent *Târoudant* comme la même ville que *Sous*. M'açoudi compte environ 20 journées de marche entre le *Sous-el-Adnâ* et le *Sous-el-Ak's'â*[3*]; Ibn-Kordâdbah[4*] et Belâdzori[5*] s'expriment en termes beaucoup trop vagues lorsqu'ils disent: « le *Sous-el-Adnâ* est derrière *T'anger*, » car la même phrase pourrait s'appliquer au *Maghrib-el-Ak's'â*; mais d'autres ont introduit une confusion bien plus grande en identifiant la ville de *Sous* ou *Sousah* en *Ifrik'iah* avec le *Sous-el-Adnâ*: Iâk'out[6*], et Abou-'l-Fedâ[7*] sont dans ce cas, et peut-être suffit-il, pour s'en assurer, de comparer ce que dit Iâk'out, des vêtements Sousiens du *Sous-el-Adnâ*, avec ce que dit Edrisi, des turbans de *Sousah*[8*]. Ils ne vont pas jusqu'où va Ibn-el-Ouardi, pauvre géographe d'ailleurs[9*], dans lequel on lit que le *Sous-el-Adnâ* est la troisième partie du *Maghrib* et comprend *Bark'ah*, le *désert d'Occident* et *Alexandrie*[10*]; du reste, Ibn-'Adzâri lui-même se trompe en disant que le *Sous-el-Adnâ* est le *pays de Dara'ah* (درعة[11*]); avec bien plus de raison Abou-'l-Fedâ place au nombre des parties du *Sous-el-Ak's'â* le *Dara'ah*, « beau territoire, dit-il, qu'on range quelquefois dans les dépendances de *Sous*, et « d'autres fois dans celles de *Sidjilmâçah*[12*]. »

[1*] *Biblioth. orient.* p. 848, col. 1 au mot *Taroudent*. — Iâk'out indique *T'ark'alah* comme la ville principale du *Sous-el-A'ks'â* (*Mo'djam-el-Boldân*, t. III, p. ١٨٩, l. 9 et p. ٥٣٣, l. 15 — *Mochtarik*, p. ٢٥٩, l. 11 — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. ٩٨, l. 1).

[2*] *Edrisii Africa*, p. 141; in-8°, Gottingæ, 1796.

[3*] *Moroudj-ed-Dzahab*, t. I, p. 368 et 369.

[4*] *Kitâb-el-Meçâlik*, etc. (*J. A.* t. V, p. ٨٠, l. 14 et p. 463; VIe sér.).

[5*] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٩, l. 1.

[6*] *Mochtarik*, p. ٢٥٩, l. 5 à 11. — *Marâs'id* t. II, p. ٩٧, l. 14 à p. ٩٨, l. 9. Iâk'out compte trois (*var.* deux) mois de marche entre le *Sous-el-Adnâ* et le *Sous-el-Ak's'â*. Le *Mo'djam* (t. III, p. ١٨٩, l. 10) dit deux mois, Abou-'l-Fedâ (*Géogr.* p. ٣١٥, l. 4 et 5) donne trois mois.

[7*] *Géographie* d'Abou-l-Fedâ, p. ٣١٥, l. 5 et 6.

[8*] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٣٥, l. 22. — Suivant d'Herbelot, c'est dans la capitale du *Sous-el-Ak's'â* et dans ses dépendances qu'on fabriquait de riches tapis appelés *Es-Sousiah* (*Biblioth. orient.* p. 809, col. 1, au mot *Sous-al-Aksa*).

[9*] H'adji-Khalifah, t. III, p. 18a, lin. ult.

[10*] *Notices et Extraits*, t. II, p. 97; in-4°, de l'I. R. 1789.

[11*] *Baïân*, t. I, p. ٣٧, l. 11.

[12*] *Géographie*, p. ١٣٠, lin. ult. (t. II, p. 184 de la trad.).

« nier, ne se sont jamais rendus en *Maghrib* que dans les récits mensongers « des historiens iémenites[1]. » On doit donc supposer que ces historiens attachaient une idée de gloire à l'établissement de leur race dans des régions lointaines, et, de leur côté, les *Zenâtah* croyaient se rehausser à l'égard des Berbers en s'attribuant une origine h'imïarite : « les *Zenâtah*, dit Ibn-Khaldoun, « se sont donné par amour-propre une origine arabe[2]; » mais il les croit autochthones, car, quelques pages plus loin : « L'histoire des *Zenâtah* en *Ifrîk'iah* « et en *Maghrib*, dit-il, commença immédiatement après l'apparition de la « race berbère en ces pays, c'est-à-dire dans un siècle tellement reculé, que « Dieu seul peut savoir en quel temps[3]. » Sa conclusion est donc un aveu complet d'ignorance sur ces origines; mais ce qui ressort avec évidence des faits, c'est que si, à une époque inconnue, un certain nombre de tribus arabes ont débordé sur la *Libye*, elles ont été absorbées par les indigènes au point de rendre problématique leur véritable origine; et ce seul fait montre quelle était, dès lors, la puissante vitalité de la race berbère, imposant ses mœurs et même sa langue à quiconque venait se mêler à elle. Abou'l-Fedâ remarque, d'après Ibn-Sa'ïd, que les langues des deux peuples (arabe et berbère), bien qu'elles semblent avoir une communauté d'origine, sont cependant assez différentes pour nécessiter l'emploi d'interprètes[4].

Ce que l'on a dit des *Zenâtah* a été dit aussi des *Kitâmah*, des *S'anhâdjah*, des *Hooudârah*, et d'autres encore : « Les tribus de *Kitâmah* et de *S'anhâdjah*, « dit Ibn-el-Kelbi[5], n'appartiennent pas à la race berbère; elles sont branches « de la population iémenite qu'Ifrîk'os-ibn-K'aïs-ibn-Saïfi établit en *Ifrîk'iah* « avec les troupes qu'il laissa pour garder le pays. » Non-seulement Ibn-Khaldoun donne cette opinion comme généralement reçue[6]; mais, après avoir répété qu'il considère comme mal fondées les prétentions d'un certain nombre de tribus berbères qui s'attribuent une origine arabe, « j'en excepte seulement, « dit-il, les *S'anhâdjah* et les *Kitâmah* qui, au dire des généalogistes arabes « eux-mêmes, appartiennent à cette nation, opinion qui s'accorde avec la

[1] *H. d. B.* t. II, p. ۴, l. 2 à 4 (t. III, p. 183 de la tr.). — Voyez la page suivante.

[2] *Ibid.* t. II, p. ۴, l. 11 et 12 (t. III, p. 184 de la tr.). Il en dit ici la cause.

[3] *Ibid.* t. II, p. ۸, l. 17 et 18 (t. III, p. 190 de la tr.).

[4] Abulfedæ *Hist. anteislam.* p. ۱۷۸, l. 1 et 2.

[5] Cité par Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ۱۰۷, l. 16 à 18 (t. I, p. 170 de la tr.). — Voir aussi t. I, p. ۱۸۸, l. 5 à 10 (t. I, p. 291 de la tr.).

[6] *Ibid.* t. I, p. ۱۱۷, l. 7 et 8 (t. I, p. 185 de la tr.). — Edrîsî donne aux *S'anhâdjah* un père descendant de H'imïar et une mère zenâtienne. (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٥٧, l. 15 et 16.)

« mienne[1]. » Cependant Abou-'l-Fedâ ne paraît pas hésiter à regarder ces deux grandes tribus comme berbères[2], et une autorité plus imposante en matière de généalogie, Abou-Moh'ammed-ibn-H'azm, n'avait fait non plus aucune exception quand, dans un passage de son *Djamahrat-el-Ançâb*[3] (Recueil des généalogies) reproduit textuellement par Ibn-Khaldoun, il avait dit : « Quel-« ques peuplades berbères veulent faire croire qu'elles viennent du *Iémen* et « qu'elles descendent de H'imïar, d'autres se disent descendues de Berr-ibn-« K'aïs, mais la fausseté de ces prétentions est hors de doute; le fait de K'aïs « ayant eu un fils nommé *Berr* est absolument inconnu à tous les généalogistes. « et les H'imïarites n'eurent jamais d'autre voie pour se rendre dans le pays « des Berbers que les récits mensongers des historiens iémenites[4]. » On s'étonne qu'Ibn-Khaldoun ne se soit pas rangé à l'opinion d'un auteur qu'il appelle « l'imâm des généalogistes et des savants[5], » et duquel il a dit ailleurs : « L'autorité d'Ibn-H'azm ne saurait être contre-balancée par celle d'aucun autre « écrivain[6]. » Ce qui ajoute au poids de cette autorité, c'est qu'Ibn-H'azm a pu invoquer celle d'Ibn-Iouçof-el-Ouarrâk', qui tenait ses renseignements de Aïoub-ibn-Abou-Iezîd[7], cité par Ibn-Khaldoun[8] comme un des principaux généalogistes berbers. C'est sans doute à la même source qu'El-Bekrî avait puisé l'as-

[1] *H. d. B.* t. I, p. ١١٧. l. 14 et 15 (t. I, p. 185 de la tr.). — Ibn-Khaldoun devait cependant éprouver beaucoup d'incertitude, car il a dit quelques pages plus haut : « Selon la plupart des « généalogistes, les Berânis forment sept grandes « tribus : les *Azdâdjah*, les *Mas'moudah*, les *Aura-« bah* (اوربة), les *'Adjîçah*, les *Kitâmah*, les *S'an-« hâdjah* et les *Aurîghah*. » (*Ibid.* t. I, p. ١٠٧, l. 10 et 11 — t. I, p. 169 de la tr.)

[2] Abulfedæ *Hist. anteisl.* lib. V, p. ١٧٩, l. 18 et 19.

[3] Indiqué par H'âdji-Khalîfah sous le n° ٤٢٠١, t. II, p. 629, l. 1. — Voir l'*Introduction au Baïân*, t. I, p. 67.

[4] *H. d. B.* t. I, p. ١١٩, l. 9 à 12 (t. I, p. 183 et 184 de la tr.). — Voyez la note 1 de la page précédente.

[5] *Ibid.* t. I, p. ١١٩, l. 8 et 9 (t. I, p. 183 de la tr.).

[6] *H. d. B.* t. II, p. ٢, l. 11 (t. III, p. 181 de la tr.).

[7] *Ibid.* t. I, p. ١٠٧, l. 5 et 6 (t. I, p. 168 et 169 de la tr.). Nous verrons plus tard cet Aïoub, et surtout son père, jouer un rôle important dans nos récits.

[8] *Ibid.* t. I, p. ١١٢, l. 15 (t. I, p. 178 de la tr.). Dans le même volume de sa traduction (p. 28, note 1), M. de Slane dit que Aïoub séjourna pendant quelque temps à la cour de *Cordoue* « auprès du célèbre ministre El-Mans'our, » et le savant orientaliste a reproduit ailleurs le même anachronisme. Il n'a pas fait attention que Aïoub, comme nous le verrons, fut assassiné en 336 et qu'en cette année El-Mans'our était un enfant de six ans. J'aurai l'occasion de revenir sur ce sujet[a]; je montrerai aussi que Ibn-H'azm ne peut pas tenir ses informations de la bouche même d'Ibn-Iouçof-el-Ouarrâk'[b].

[a] Voyez les faits racontés sous l'année 342. Aux notes.

[b] Voyez les faits racontés sous l'année 329. Aux notes.

surance avec laquelle, à deux reprises, il affirme que les *Kitâmah* étaient une tribu des *Mas'moudah*[1]. — Es'-S'ouli, cité par Ibn-Khaldoun[2], prétend que « *Hooudrah, Lam'tah* et *Louâtah* sont les enfants de H'imïar-ibn-Sebâ, » et, plus de deux siècles après, El-Edrîsî disait : « Les habitants d'*Aghmât* sont des *Hooudrah* naturalisés par suite de leur voisinage et de leurs rapports avec les indigènes[3]. » Il m'est, je crois, permis de conclure que, quand les premières colonies phéniciennes vinrent s'établir sur le littoral libyen, elles y trouvèrent une population exclusivement berbère, et quand nous verrons certaines tribus, les *Kitâmah* et les *S'anhâdjah*, par exemple, seconder puissamment l'établissement de la dynastie des FÂT'IMITES, nous pourrons penser que la prétention de ces tribus à une origine arabe a dû jouer un rôle dans le concours prêté par elles à des Arabes qui se posaient en descendants de 'Ali, sans qu'il en résulte qu'elles avaient véritablement cette origine.

Descendaient de deux souches.

Mais les Berbers, peut-être par suite des conditions économiques particulières aux habitants du *S'ah'râ* (الصَّحْرَا) et à ceux du *Tell*, peut-être aussi par suite d'une différence de berceau, formaient comme deux peuples, unis il est vrai par des liens nombreux, mais renfermant cependant des germes d'hostilité. « Les hommes versés dans la science des généalogies, dit Ibn-Khaldoun, « s'accordent à rattacher toutes les branches de la race berbère à deux grandes « souches : celle de BRANIS (برنس), et celle de MÂDGHIS (مادغس) surnommée *'El-« Abter*[4]. » M. E. Carette[5] a saisi avec beaucoup de sagacité la relation qui existe entre l'antique monument connu sous le nom de *Madghâcen* sur le versant nord de l'*Aurâs* (اوراس), le village de *Branis* sur le versant sud du même massif, et les annales du peuple libyen. Les BERÂNIS formaient sept tribus que je viens de nommer[6]; les BOTR, descendants de *Mâdghis-el-Abter*, formaient quatre grandes familles[7] : 1° les *Addâçah* (comprenant les *Hooudrah*[8]), 2° les *Nafouçah*,

[1] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. 101, l. 21 et p. 104, l. 19 (*J. A.* t. XIII, p. 310 et 321; 5e sér.).

[2] *H. d. B.* t. I, p. 117, l. 13 et 14 (t. I, p. 178 de la tr.).

[3] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 94, l. 8 et 9 (Hartmann, *Edrisii Africa*, p. 152). — Es'-S'ouli est mort en 335 (Ibn-Khallikân, n° 659).

[4] *H. d. B.* t. I, p. 107, l. 3, et p. 113, l. 18 et 19 (t. I, p. 168 et 181 de la tr.). On voit pourquoi les descendants de MÂDGHIS étaient appelés les *Botr*, qui est le pluriel d'*Abter*.

[5] *Rech. sur l'orig. et les migrat. des princ. trib. de l'Afr. septr.* p. 29 et 30; in-8°, de l'I. I. 1853.

[6] Note 1 de la p. 39.

[7] *H. d. B.* t. I, p. 108, l. 3 et 4 (t. I, p. 170 de la tr.). « Ces familles, ajoute-t-il, ont pour « souche commune Zah'h'îk (ou, suivant un des « mss. Zadjîk) fils de Mâdghis. »

[8] « Les *Addâçah*, dit Ibn-Khaldoun, forment « plusieurs branches et se confondent avec les « *Hooudrah*. » (*Ibid.* mêmes pages.) Ici l'auteur explique à quoi tient cette confusion.

3° les *Dharîçah* (comprenant les *Mat'mât'ah*, toutes les tribus des *Zenâtah*[1], les *Zoudghah* et les *Zoudouah*[2], les *Miknâçah*, les *Maghîlah*, les *Lemdïah*, etc.), et 4° les enfants de Louâ l'aîné, بنو لوا الاكبر (comprenant les *Loudtah*, les *Nifzâouah*[3], les *Ouarfadjoumah*, etc.). Ces quatre branches avaient pour souche commune Zah'h'îk ou Zadjîk-ibn-Mâdghis[4]. « Les Botr, dit Ibn-H'aïân[5], « étaient ennemis jurés des Berânis; » nous retrouverons en effet, entre les descendants des deux souches berbères, cette haine qui existait entre les deux races arabes, les descendants de K'ah't'ân et ceux de 'Adnân. Éminemment guerriers, les Berbers, sans doute par l'intermédiaire des plus anciennes colonies établies sur leur territoire, se mettaient au service de nations d'outre-mer, car dans la poétique description qu'Ezechiel fait de la vieille *Tyr*[6], il dit en s'adressant à cette ville : « les Perses, ceux de Lydie, et *ceux de Libye*, « étaient tes gens de guerre dans ton armée[7]. » Or, les chants prophétiques d'Ezechiel ne remontent qu'à l'an 588 avant J. C.[8], mais les faits qui y sont rappelés se rapportent à une époque bien antérieure, qu'il est impossible de préciser, qu'on peut cependant, comme je viens de le dire, rattacher à la présence des Phéniciens en *Libye*.

Ils étaient guerriers.

[1] Parmi les nombreuses tribus des *Zenâtah* se trouvaient : les *Maghrâouah*, et les *Iforen*[a], descendant directement des *Is'liten*; les *Beni-'Abd-el-Ouâd*, issus des *Beni-Bâdîn*, qui, par les *Ouâçin*, descendaient aussi des *Is'liten* (*H. d. B.* t. I; tableau de la p. XVII de l'*Introduction*).

[2] Ibn-H'azm classe les *Zoudouah* parmi les tribus Kitâmiennes (*ibid.* t. I, p. 104, l. 15 et 16 — t. I, p. 173 de la tr.).

[3] Les *Oulhâs'ah*, les *Ghassâçah*, les *Zâtîmah*, sont des branches de la tribu de *Nifzâouah* (*ibid.* t. I, p. 104, l. 16 et 17 — t. I, p. 171 de la tr.).

[4] *Ibid.* t. I, p. 104, l. 4 — t. I, p. 170 de la tr.

[5] Apud de Gayangos (t. II, p. 449, l. 4 et 5), dans son extrait d'Ibn-H'aïân relatif à une révolte qui éclata à *Séville* en 276, sous le règne de 'Abd-Allâh, frère d'El-Mondzir. — M. Dozy a cité ce passage (*Introduction au Baïân*, p. 51; in-8°, Leyde, 1848).

[6] Cette ville remonte à la plus haute antiquité; Josuë, qui gouverna le peuple d'Israël pendant vingt-sept ans[b] (de 1451 à 1424 av. J. C.), la mentionne comme une ville très-fortifiée; il dit, en parlant de la tribu d'*Azer*, que celle-ci s'étendait « usque ad civitatem *munitissimam Tyrum.* » (*Josuë*, cap. XIX, vers. 29, t. IV, p. 430 de la *Bible* de Vence). Aussi, le savant Larcher, rejetant les dates données par Hérodote (2760 av. J. C.), Justin (un an avant la destruction de *Troie*). Flavius Josèphe (240 ans avant la construction du Temple de *Jérusalem*), place-t-il la fondation de *Tyr* en 1590 av. J. C.[c]

[7] *Ezechiel*, cap. XXVII, verset 10, t. XV, p. 352 de la *Bible* de Vence.

[8] *Chronologie sacrée*, t. XXIV, p. 479 de la *Bible* de Vence; in-8°, 1820-1824, édition qui est une réimpression de celle que le laborieux Rondet avait publiée en 1748, in-4°.

[a] *Beni-Ifren*, de M. de Slane. J'ai adopté la transcription de M. Dozy (*Musulm. d'Esp.* t. IV, p. 5).

[b] *Chronologie sacrée*; *Bible* de Vence, t. XXIV, p. 442 et 443.

[c] Voir la traduction d'Hérodote par Larcher, t. VII, p. 133 et 569.

CHAPITRE I.

DOMINATION CARTHAGINOISE.

818-146 av. J. C. (672 ans.)

Quelle fut la relation de ces étrangers avec les indigènes? Si, comme je l'ai dit (p. 35) d'après Trogue-Pompée, les Africains se montrèrent empressés à retenir chez eux les nouveaux Tyriens[1] qui abordaient sur leurs côtes pour fonder *Carthage*, on doit croire qu'ils n'avaient pas eu à se plaindre des rapports que, de longue date, ils entretenaient avec les Tyriens d'*Utique*[2]. Quant aux Carthaginois, pendant les trois premiers siècles de leur séjour en *Libye*, pour nous ils n'ont pas d'histoire; nous ne pouvons donc rien savoir sur les tribus au contact desquelles ils vivaient. Les premières lueurs qui nous parviennent sur ce peuple fameux sont fournies par un traité que j'ai déjà eu l'occasion de citer[3]: on y voit qu'en 245 de R. (509 avant J. C.) ils avaient, depuis longtemps déjà, suivi une marche inverse de celle que suivaient les Romains. Pendant que ceux-ci subjuguaient et s'incorporaient les peuples de l'Italie, les Carthaginois s'étaient répandus au dehors, non pas seulement en vue de leur commerce[4], mais pour imposer leur domination à la *Sardaigne* et à une partie de la *Sicile*. Nécessairement, ces conquêtes avaient été faites avec le concours des indigènes; mais si ce concours fut d'abord donné de plein gré, ce qu'on ignore, l'état des choses avait bien changé dans la suite, et il

[1] Polybii *Histor. reliq.* lib. XXXI, cap. xx, § 12, t. II, p. 77. — Diodori *Biblioth. hist.* lib. XX, cap. xiv, § 2, t. II, p. 356, lin. ult. — Justini *Histor. philip.* lib. XVIII, cap. iv et v (*S. H. R.* t. II, p. 656).

[2] Voyez la note 3 de ma NOTE *sur la fondation d'Utique*, etc.

[3] Note 1 de ma page 24. Le traité d'alliance que je rappelle ici ne concerne pas seulement les marchands des deux peuples, puisqu'on y prévoit le cas de villes qui seraient prises.

[4] La date à laquelle ils ont exploité les mines d'Espagne[a], ou tout au moins trafiqué des métaux qu'on en tirait, paraît remonter à une époque très-ancienne. Ezechiel, après avoir, dans la prophétie relative à *Tyr*, rappelé les guerriers mercenaires qui figuraient dans ses armées[b], présente à la ville dont il entrevoit la ruine le tableau de son antique splendeur : « Les Carthaginois, lui dit-il, trafiquaient avec toi, en t'apportant toutes sortes de richesses, et remplissaient tes marchés d'argent, de fer, d'étain, de plomb. » (*Ezechiel*, chap. xxvii, vers. 12, t. XV, p. 352 de la *Bible* de Vence).

[a] Diodore leur attribue la première exploitation de ces mines (*Biblioth. histor.* lib. V, cap. xxxviii, § 2, t. I, p. 277 et 278).

[b] Voyez la page précédente.

va devenir évident que ces alliances étaient extrêmement fragiles : en 358 de R. (396 avant J. C.), les Carthaginois, ayant fait une expédition désastreuse en *Sicile*, virent se soulever contre eux les indigènes qu'ils considéraient comme leurs alliés, mais *qui depuis longtemps déjà*, dit Diodore, *supportaient impatiemment le joug qui pesait sur eux;* deux cent mille hommes se ruèrent contre leurs anciens hôtes devenus leurs maîtres, s'emparèrent de *Tunes* [1] et, de là, tenant la campagne, obligèrent, après plusieurs combats heureux, les Carthaginois à se renfermer dans leurs murailles [2]. Ici apparaît pour la première fois dans l'histoire cette passion d'indépendance qui caractérise les Berbers, et qu'avait su apprécier un certain tyran de Sicile qui, malgré ses vices [3], fut un des hommes remarquables de son temps [4], je veux parler d'Agathocle. Ce prince, vaincu par les Carthaginois sur son propre territoire et réduit à la seule possession de *Syracuse*, conçut et réalisa, dans l'année qui suivit sa défaite, en 444 de R. (310 avant J. C.), l'audacieuse pensée de porter la guerre sur le territoire punique [5], qui, à la vérité, était entouré de populations dont il connaissait bien l'esprit : « Il espérait, dit Diodore, que « les peuples de la *Libye*, qui jusqu'alors étaient entrés dans l'alliance des « Carthaginois *et supportaient impatiemment, depuis longues années, un joug pesant*, « saisiraient avec empressement une occasion si favorable de se soulever [6]. » La plus grande partie de ces prévisions se réalisa, car plusieurs villes du littoral

[1] Que Polybe place à 120 stades (22[k] 162[m]) de *Carthage* (*Histor. reliq.* lib. XIV, cap. x, § 5, t. I, p. 545, l. 8 et 9.)

[2] Diodori *Biblioth. histor.* lib. XIV, cap. LXXVII, t. I, p. 600.

[3] Peut-être exagérés par Timée, comme le pense Polybe (*Hist. reliq.* lib. XII, cap. XV, t. I, p. 513). — Voyez la note [c] de la note 5 de la NOTE à laquelle je renvoie note 2 de la page 42.

[4] L'illustre P. C. Scipion, le premier Africain, allait beaucoup plus loin que je ne vais ici (Polybii lib. XV, cap. XXXV, § 6, t. I, p. 569).

[5] « . . . . Statuit bellum in *Africam* transferre, « mira prorsus audacia. . . . . » (Justini *Histor. Philip.* lib. XXII, cap. IV, in *S. H. R.* t. II, p. 662, col. 2.) — En 549 de R. (205 av. J. C.), Annibal tenait depuis 14 ans l'*Italie* assiégée avec une armée formidable [a], lorsque le jeune Publ. Corn. Scipion [b] proposa et obtint d'aller porter la guerre en *Afrique*. Dans le discours que Tite-Live met dans sa bouche, il ne manque pas de citer l'exemple d'Agathocle [c].

[6] Diodori *Biblioth. histor.* lib. XX, cap. III, § 3, t. II, p. 349, lin. ult.

[a] Ce sont les propres paroles de Fabius dans son discours au sénat. (Titi Livii *Historiarum* lib. XXVIII, cap. XLI, t. X, p. 82.)

[b] Publ. Corn. Scipion avait environ 30 ans en calculant d'après l'âge que lui donnent Polybe (lib. X, cap. VI, § 10 et cap. IX, § 1) et Tite-Live (lib. XXVI, cap. XVIII et lib. XXVIII, cap. XLIII, t. IX, p. 68 et t. X, p. 96) au moment où il fut chargé de la guerre d'Espagne, qui venait de coûter la vie à son père et à son oncle.

[c] Titi Livii *Histor.* lib. XXVIII, cap. XLIII, t. X, p. 100. La seconde guerre punique dura de 536 à 553 de R. (218 à 201 avant J. C.).

oriental de la *petite Syrte* se livrèrent d'elles-mêmes *par haine pour la domination des Carthaginois*[1], qui deux ans après, en 308 avant J. C., étaient obligés de réprimer une *révolte des Numides*[2]. C'est dans l'année suivante, 307 avant J. C., que Diodore, énumérant les quatre nations d'origine différente qui se partageaient la *Libye* et que j'ai indiquées ci-dessus (p. 26), ne nomme pas les *Libyens proprement dits* sans ajouter « les plus nombreux en population et « *ennemis déclarés des Carthaginois, dont la domination barbare leur était odieuse*[3]. »

Si nous arrivons à la première guerre punique, qui dura vingt-quatre ans[4] et dont le théâtre fut presque exclusivement la *Sicile*[5], nous retrouvons les indigènes avec les mêmes habitudes de pillage, avec le même esprit de révolte.

[1] Diodori *Biblioth. histor.* lib. XX, cap. XVII, § 1, t. II, p. 359, l. 19.

[2] *Id. ibid.* lib. XX, cap. XXXVIII, § 1, t. II, p. 373, l. 6 et 7. Diodore nous apprend ici qu'à la nouvelle de ce soulèvement les Carthaginois avaient envoyé des troupes chez les *Zuffones* (Ζοὐφωνας), qui étaient sans doute la tribu numide révoltée, et l'on est tout d'abord frappé de l'analogie de ce nom avec celui de *Zeffoun*[a], que Shaw écrit *Zuf-foone*[b], dont les descendants occupent aujourd'hui dans la *Kabylie* le village de *S'effoun* près du *Mers-el-Fah'm*[c] (le port au charbon). — Je ne puis me décider à passer sous silence un trait des plus caractéristiques rapporté par Diodore : arrivés chez les *Zuffones*, les Carthaginois décidèrent une partie de cette tribu à rentrer dans leurs rangs, tandis que l'autre partie restait avec Agathocle. « Pendant que les combattants « étaient aux mains, dit Diodore dans le § 5 du « même chapitre, les *Numides* des deux parts se « retirèrent de la mêlée et restèrent inactifs, attendant l'issue de la bataille, dans le but, quels que « fussent les vaincus, de tomber sur leurs bagages « pour les piller. » Ce trait de ressemblance entre les *Numides* et les *Arabes* est frappant; la guerre que nous faisons en *Algérie* depuis 1830 fournirait de nombreux exemples de la même manœuvre.

[3] *Biblioth. histor.* lib. XX, cap. LV, § 4, t. II, p. 385 et 386.

[4] Polybii *Histor. reliq.* lib. I, cap. LXIII, § 4, t. I, p. 48. — Diodori lib. XXIV, cap. XIV, t. II, p. 456. — La première guerre punique, avant laquelle les Romains n'étaient jamais sortis de l'Italie, dura de 490 à 513 de R. (264 à 241 av. J. C.).

[5] Ce ne fut qu'en 498 de R. (256 av. J. C.) que les Romains, pour la première fois, abordèrent en Afrique, sous la conduite de Régulus[d]; on sait l'affreuse défaite qui termina, l'année suivante, cette campagne commencée sous de si heureux auspices; on sait aussi que, dès 499, les consuls, malgré quelques succès, durent ra-

[a] « Les *Zekhfdouah*, dit M. Carette, appelés aussi *Zeffoun*, du nom de leur chef-lieu. » (*Études sur la Kabylie proprement dite*, t. II, p. 131 et 137.) — C'est près de ce chef-lieu, situé à l'Est de *Dellis* (*Rusuccurum*), que se se trouvent les ruines d'une forteresse mentionnée deux fois par Ibn-Khaldoun[1*] sous le nom de *S'effoun* (صفون) et qu'il dit avoir été construite par les *Beni-'Abd-el-Ouâd* en 713 de l'hég. (1313-1314 de J. C.). Si le rapprochement que je fais avec les *Zuffones* de Diodore est exact, on voit que c'est cette tribu, ayant subi un grand déplacement, qui aurait motivé le nom donné à la forteresse de *S'effoun* au XIVe siècle.

[b] *Voyages* de M. Shaw, t. I, p. 111.

[c] *Ibid.* même page. — Bérard, *Descr. naut. des côtes de l'Alg.* p. 101; in-8°, de l'I. R. 1839.

[d] Polybii lib. I, cap. XXIX, t. I, p. 23. — Dionis Cassii fragm. CXLVIII, t. I, p. 240 de l'édition de Gros;

[1*] *H. d. B.* t. I, p. I^re^44, l. 7 et 9, et t. II, p. I^re^4, l. 6 (t. II, p. 453 et t. III, p. 394 de la trad.). — Voir *Rich. minér. de l'Alg.* t. II, p. 93 et 94; in-4°, de l'I. I. 1854.

Lorsqu'après la victoire d'*Adis*[1] (Ἄδις) Régulus est maître de tout le pays ouvert, « les *Numides*, dit Polybe, *faisaient encore plus de ravages dans la cam-« pagne que les Romains*[2]. » Dès la seconde année de son débarquement en *Afrique*, Régulus éprouve une affreuse défaite près de *Tunes* et tombe entre les mains de ses ennemis[3]; après cinq ans d'une dure captivité il est envoyé à Rome pour un échange de prisonniers, et le discours que Freinshemius lui prête pour engager le sénat à refuser son consentement peint en termes vrais la haine qui anime les indigènes contre les Carthaginois[4]. En effet, le traité qui terminait cette longue guerre en 513 de R. (241 avant J. C.) était à peine signé, qu'à l'occasion d'un débat entre les Carthaginois et les étrangers qu'ils avaient à leur solde[5], les Africains prennent fait et cause pour ceux-ci, mettent à leur tête un des leurs nommé *Mathos*[6], et ce chef improvisé, faisant un appel à la liberté, voit bientôt *presque tous les peuples de l'Afrique* rassemblés sous l'étendard de la révolte. Les femmes mêmes, exaltées par l'horreur que leur inspirent les oppresseurs du pays, sacrifient tout ce qu'elles possèdent pour seconder Spendius et Mathos, dans lesquels elles voient des libérateurs[7]. Deux villes, *Utique* et *Hippo Diarrhytus*[8] (*Bizerte*), refusent de

mener en Sicile ce qui restait de l'armée romaine à *Clypæa*[a] (Ἀσπίς).

[1] Aujourd'hui *Râdis* (رأدِس), synonymie établie par Shaw (*Voyages*, t. I, p. 197) et confirmée par M. Pellissier[b]. Cette ville est située entre la rive gauche de l'embouchure de l'*Ouâd-Miliân* (Κατάδα de Ptolémée[c]) et le *lac de Tunis* appelé بَحَرْ رادِس (Bah'r Râdis) suivant El-Bekri[d].

[2] Polybii *Histor. reliq.* lib. I, cap. XXXI, § 2, t. I, p. 24 in fine.

[3] *Id. ibid.* lib. I, cap. XXXIV, § 8, t. I, p. 27. — Zonaræ *Annales*, t. II, p. 59, l. 40 à 46.

[4] Titi Livii *Hist.* l. XVIII, c. LIX, t. VI, p. 148.

[5] C'étaient des Espagnols, des Gaulois, des Liguriens, des Baléares, beaucoup de demi-Grecs (οὐκ ὀλίγοι δὲ Μιξέλληνες), pour la plupart déserteurs et esclaves, *mais la plus grande partie se composait d'Africains*. (Polybii lib. I, cap. LXVII, § 7, t. I, p. 51.)

[6] Λίβυς τις Μάθως, dit Polybe (lib. I, cap. LXIX, § 6, t. I, p. 53). Voir Diodori lib. XXV, cap. V, § 2, t. II, p. 457.

[7] Polybii lib. I, cap. LXXII, § 5, t. I, p. 55.

[8] Sur cette ville, voyez Strabon (lib. XVII. cap. III, § 13, p. 706, l. 16 — t. I, p. 471 de la trad. franç.), Pomponius Mela (lib. I, cap. VII,

in-8°, Paris, 1845. Je renvoie à cette édition parce que le fragment que je cite y est plus complet que dans l'édition Reimar (p. 20), où il porte le n° XLIV.

[a] Sur cette ville voyez Strabonis *Geographica*, lib. XVII, cap. III, § 16, p. 708 (t. V, p. 477 de la trad. franç.). C'est aujourd'hui *Ik'lîbîah*, que M. Pelissier écrit *K'âlîbîah* [1*] (قالِيبِيَة) et que je viens d'écrire إقْلِيبِيَة d'après Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٣٣٨, l. 22. — *Mochtarik*, p. ٢٢٣ lin. ult. — *Marâs'id*, t. I, p. ٨٤, l. 5). El-Bekri (p. ٥٠, l. 14 et p. ٨٤, l. 13) écrit aussi إقليبية, mais sans marquer les voyelles.

[b] *Descr. de la Rég. de Tunis*, chap. XV, p. 237.

[c] *Geographiæ libri octo*, lib. IV, cap. III, p. 97, l. 25.

[d] *El-Mecâlik oua 'l-Memâlik*, p. ٣٤, l. 7 (*J. A.* t. XII, p. 505; v^e sér.).

[1*] *Descr. de la Rég. de Tunis*, p. 243 et 391.

prendre part à ce soulèvement; aussitôt elles sont mises en état de siége par les insurgés et ces deux siéges commencent, contre les mercenaires, la guerre dite *guerre d'Afrique*[1], qui ne se termina qu'après trois ans et environ quatre mois[2]. — La seconde guerre punique, qui dura dix-huit ans, eut l'Italie pour théâtre pendant les quatorze premières années; elle avait commencé en 536[3] et, dès l'année 538, fut livrée la désastreuse bataille de *Cannes*, qui mit Rome à deux doigts de sa perte. Tite-Live nous montre, dans cette célèbre journée, la victoire se prononçant d'une manière décisive peu après que l'infanterie africaine avait été engagée[4], exemple mémorable de la valeur des Berbers; quant à leur relation avec les Carthaginois, nous allons voir que rien n'était changé. Lorsqu'en 549 de R. (205 avant J. C.) Publ. Corn. Scipion, répondant à Fabius, insiste devant le sénat pour porter la guerre en Afrique quoiqu'Annibal fût maître d'une partie du territoire romain : « Annibal, dit-il, ne « dut pas croire à la défection d'autant de peuples d'Italie qu'il en vit se dé- « clarer en sa faveur après le désastre de *Cannes; combien moins les Carthaginois « ont-ils à compter sur les peuples de l'Afrique, qui ne sentent en eux que des alliés « perfides et des maîtres aussi durs que hautains*[5] ! » En effet, dans les secours

p. 41, l. 8), Pline (lib. V, cap. IV, § 3, t. I, p. 246, l. 1). Voyez aussi la note 2 ci-dessous. Cornelius Nepos signale *Utique* et *Hippone*[a] comme les deux villes les plus fortes de toute l'Afrique (in *Hamilcaris vita*, cap. II, p. 606).

[1] Polybii lib. I, cap. LXX, §§ 5 à 9, t. I, p. 54.

[2] *Id.* lib. I, cap. LXXXVIII, § 7, t. I, p. 67. — Diodori lib. XXV, cap. VI et VIII, t. II, p. 457 et 458. Diodore donne à la guerre des mercenaires une durée de 4 ans et 4 mois; s'il faut l'en croire, les deux villes, qui avaient d'abord refusé de prendre part à la révolte, ne tardèrent pas à y entrer avec fureur, et à se livrer aux actes d'atrocité qui caractérisèrent cette guerre. (*Id.* lib. XXV, cap. III, § 2, t. II, p. 457[b]). Il semblerait qu'au premier moment les Phéniciens de ces villes[c] firent prédominer leur penchant pour les Carthaginois, et qu'ensuite la partie indigène de la population l'emporta.

[3] Voyez la note [c] de la p. 43 de ce volume.

[4] Titii Livii *Histor.* lib. XXII, cap. XLVII, t. VII, p. 362. — Les autres troupes de l'armée d'Annibal étaient principalement des Gaulois et des Espagnols.

[5] *Quanto minus quicquam in Africa Carthaginiensibus firmum ac stabile sit, infidis sociis, gravibus ac superbis dominis?* (*Id. ibid.* lib. XXVIII, cap. XLIV, t. X, p. 100 in fine).

[a] Appiani *De reb. punic.* cap. CX, p. 148 et 149.

[b] Le trait de barbarie auquel je renvoie ici avait été cité par Polybe (lib. I, cap. LXXXII, § 10, t. I, p. 63).

[c] Contrairement à l'opinion de Solin[1*] qui attribue la fondation des deux villes d'*Hippone* à des cavaliers grecs[2*]. On rapporte à *Hippo Diarrhytus* la ville d'*Hippone* nommée dans le passage de Salluste que j'ai cité plus haut (note 1 de la p. 35), passage dans lequel il la compte parmi les fondations des Phéniciens.

[1*] Solini *Polyhistor*, cap. XXVIII, p. 36 B.

[2*] « Quod falsum est et ridiculum, » dit Bochart (*Phaleg*, lib. I, cap. XXIV, col. 474, l. 7 et 8).

prêtés par Masinissa, dans la constance de son dévouement, il y a autant d'hostilité contre les Carthaginois que de reconnaissance pour les Romains, et la facilité avec laquelle Scipion s'empara de nombreuses villes, après la victoire qu'il remporta dans les *Grandes plaines*[1] (pays de *Tusca*), eut pour cause principale la haine que les habitants portaient aux Carthaginois[2]. — Plus d'un demi-siècle devait s'écouler avant que commençât la troisième guerre punique, en 605 de R. (149 avant J. C.). Quatre années suffisent pour la terminer; en 608 de R. (146 avant J. C.) *Carthage* est détruite; là commence la domination romaine.

CHAPITRE II.

DOMINATION ROMAINE.

Depuis trente-cinq ans seulement les Romains avaient pris possession de la *Province d'Afrique*, c'est-à-dire du territoire carthaginois, lorsqu'en 643 de R. (111 avant J. C.) éclata la guerre de Jugurtha, dans laquelle, durant six ans, cet habile Numide sut si bien mettre à profit le caractère de sa nation, et montrer aux Romains que, s'ils avaient vaincu les Carthaginois, ils n'avaient pas vaincu les Berbers. Cependant, tant que les nouveaux maîtres se contentèrent de la *Province d'Afrique* et que la famille de Masinissa gouverna le reste du pays, le joug put paraître assez léger pour être supporté; mais quand les indigènes eurent été témoins de ce grand duel dont César et Pompée furent les champions, quand ils eurent vu cette guerre civile avoir pour issue la formation d'une nouvelle province (la *nouvelle Libye*[3]) et qu'il fut constaté que Rome, procédant avec une prudente lenteur, marchait à l'envahissement successif de la *Libye* entière, le sentiment national se réveilla dans toute son énergie, et les Romains purent bientôt s'apercevoir qu'ils avaient succédé aux Carthaginois dans la haine des Berbers, dont nous ne tarderons pas à entendre

146 av. J. C. à 439 de J. C. (585 ans.)

[1] Περὶ τὰ Μεγάλα πεδία. C'était là que Syphax avait établi son camp, et, du point où était Scipion, c'est-à-dire tout près d'*Utique*, il mit 5 jours pour arriver aux *Grandes plaines* (Polybii, lib XIV, cap. VII, § 9 et cap. VIII, § 2, t. I, p. 543). — Appien explique que les *Grandes plaines* étaient voisines de la région nommée *Tusca* (Τόσκα), qui renfermait 50 villes. (Appiani lib. VIII, *De reb. punic.* cap. LXVIII, p. 128.)

[2] Polybii lib. XIV, cap. IX, § 5, t. I, p. 544.

[3] Voyez la note 3 de la p. 28 de ce volume.

[4] La rivière de *Tusca* s'appelle aujourd'hui *la Zaine*.

le cri de guerre. La lutte entre les Triumvirs ne pouvait, en effet, manquer de fournir à l'Afrique une occasion de s'agiter; aussi, en 719 de R. (35 avant J. C.), sous le consulat de Pompeius et de Cornificius, Octave se rendit en Sicile, pour de là passer *dans la Libye, qui avait besoin d'être pacifiée*[1]; mais une tempête retarda l'exécution de son dessein, que d'autres soins l'obligèrent à abandonner. Que se passa-t-il alors en Afrique? On l'ignore, mais nous pourrons bientôt constater que les règnes les plus doux ne purent faire accepter aux indigènes l'autorité romaine, même quand elle était exercée indirectement et par un prince de leur race. Au triomphe de César, dont Appien nous a conservé les détails[2], on avait remarqué, devant le char du vainqueur, un Numide encore enfant[3] : c'était Juba, fils de Juba qui venait de mourir misérablement[4] après avoir si imprudemment embrassé le parti de Pompée. Cet enfant fut élevé à Rome et s'y fit remarquer par l'étendue des connaissances qu'il acquit dans ses études; suivant Pline, il fut plus illustre encore par l'éclat de son savoir que par celui de la couronne[5], car en 725 de R. (29 avant J. C.) Auguste, après lui avoir fait épouser Cléopâtre-Selène, fille de la séduisante Cléopâtre et d'Antoine[6], lui avait rendu le royaume paternel[7]. Le règne de

[1] «*Quum res Libyæ compositione indigerent,* in «Siciliam venit, inde in *Libyam* transmissurus» (Dionis Cassii *Hist. rom.* lib. XLIX, cap. XXXIV, p. 593 E.) — Voy. t. VI, p. 506 de l'édition donnée par Gros et continuateurs; in-8°, Didot, 1863.

[2] Appiani *De bell. civil.* lib. II, cap. CI, p. 386. — Quatre triomphes furent décernés à César en 708 de R. (46 avant J. C.); Velleius Paterculus en compte même cinq (*Hist. rom.* lib. II, cap. LVI in *S. H. R.* t. II, p. 77, col. 1) et Plutarque n'en cite que trois.

[3] Appiani, *De bell. civil.* lib. II, cap. CI, p. 386. — Plutarchi *Vitæ;* C. Julius Cæsar, cap. LV, § 2, t. II, p. 875, l. 20.

[4] Cæsaris *Bell. Afric.* cap. XCIV (*S. H .R.* t. III, p. 551, col. 1). — Florus, *Epitome,* lib. IV, cap. II (*ibid.* t. II, p. 46, col. 1). — Appiani *De bell. civil.* lib. II, cap. C, p. 386. — Dionis Cassii *Hist. rom.* lib. XLIII, cap. VIII, p. 346.

[5] «Studiorum claritate memorabilior etiam, «quam regno.» (C. Plinii, *Hist. natur.* lib. V, cap. I, t. I, p. 243, l. 8.) — Plutarchi *Vitæ;* Sertorius cap. IX, § 7, p. 683, l. 23 et 24. — Voyez les *Recherches* de l'abbé Sévin *sur la vie et sur les ouvrages de Juba le jeune* (*Mém. de l'Acad. des inscr.* t. IV, p. 457; in-4° de l'I. R, 1723).

[6] Plutarchi *Vitæ;* Antonius, cap. XXXVI, § 3, p. 1112, l. 11, et cap. LXXXVII, § 1, p. 1139, l. 30 à 32. — Dans le triomphe d'Auguste, à son retour d'*Égypte,* figuraient deux enfants jumeaux que Cléopâtre avait eus d'Antoine, qui les avait surnommés *Sol* et *Luna* : «et Cleopatræ li«beri, Sol et Luna, ante currum ejus ducti.» (Eusebii *Chron.* in Scaligeri *Thes. temp.* p. 154 et p. 365 de l'édition d'Eusèbe par Mai et Zohrab. — Dionis Cassii, lib. LI, cap. XXI, p. 654 C.)

[7] Dionis Cassii lib. LI, cap. XV, p. 645 et 646. — «En y joignant les *deux Mauritanies,*» dit Strabon (*Geographica,* lib. XVII, cap. VII, p. 703, l. 30 — t. V, p. 462 de la trad. franç.). Voyez, ci-après, les p. 50 et 51.

[a] Ils se nommaient Alexandre et Cléopâtre (Plut. *Vitæ,* Antonius cap. XXXVI § 3, t. II, p. 1112, l. 10 et 11).

Juba fut long[1]; il fut doux, comme devait l'être le règne d'un prince adonné aux lettres, d'un prince à qui les Athéniens élevèrent une statue[2] et que les Maures mirent au nombre de leurs dieux[3]. Ces témoignages ne suffirent pas à vaincre l'antipathie des indigènes pour le protégé des Romains. A la vérité on peut croire que ce fut seulement dans l'Afrique romaine qu'eurent lieu les soulèvements qui ne nous sont connus que par les triomphes de Lucius Autronius Petus en 725 de R. (29 avant J. C.), de Lucius Sempronius Atratinus en 733 (21 avant J. C.), de Lucius Cornelius Balbus en 735[4] (19 avant J. C.); cependant, d'une part, ces révoltes ne furent qu'incomplétement étouffées, et bientôt, d'une autre part, elles s'étendirent jusqu'aux États de Juba, puisqu'il fallut en 759 (6 de J. C.) que Cornelius Cossus combattît et écrasât les *Gétules*[5].

[1] A la note[m] de la p. 33 j'ai fixé la mort de Juba II à l'an 776 de R. (23 de J. C.); nous venons de voir que son royaume lui fut donné en 725 de R. (29 av. J. C.); son règne eut donc une durée de 51 ans. S'il avait 7 ans quand il orna le triomphe de César en 708 de R. (46 avant J. C.), il serait mort à 76 ans.

[2] Pausanias, *Descr. de la Grèce*, liv. I, Attique, chap. XXVII, t. I, p. 109. — Pourquoi cette statue? serait-ce parce qu'on le comptait parmi les plus savants écrivains *grecs*, comme nous le dit Plutarque (in *Vitâ Cæsaris*, cap. LV, § 2, p. 875, l. 22 et 23).

[3] «Et Juba, Mauris volentibus, Deus est.» (Minucii Felicis *Octavius*, p. 25, édit. Ouzeli; pet. in-4°, Lugd. Batav. 1652.) — Lactance le dit aussi[a], mais il convient d'ajouter que, suivant Tertullien, c'était une coutume, pour les Mauritaniens, de mettre leurs rois au nombre des dieux qu'ils adoraient[b], et que saint Cyprien confirme cette assertion[c].

[4] Goltzius, *Fasti magistratuum et triumphorum Romanorum*[d], p. 203, 207, 208; in-fol. Brugis Flandrorum, 1566. Pour conserver l'uniformité dans tout mon travail, j'ai indiqué ici les années de R. d'après Varron, au lieu de les indiquer d'après les Fastes capitolins. — Pline mentionne le triomphe de Cornelius Balbus (*Hist. Natur.* lib. V, cap. V, § 5, t. I, p. 250, l. 16 et 17), et l'on sait que ce fut pour l'oncle de ce Balbus que Cicéron plaida en 697 de R.[e] (57 avant J. C.); l'illustre orateur mentionne les deux Balbus dans une lettre en date de février 704[f] (50 avant J. C.).

[5] Dionis Cassii *Hist. rom.* lib. LV, cap. XXVI. p. 801 D, l. 52 et seq. — Orosii *Histor.* lib. VI.

[a] *De falsa religione Deorum*, lib. I, cap. XV; Lactantii *Operum* t. I, p. 65; in-4°, Lut. Paris. 1748.

[b] «Unicuique etiam provinciæ et civitati suus deus est, ut *Syriæ* Astartes, ... ut *Mauritaniæ reguli sui*.» (Tertulliani *Apologetic. adversus gentes*, cap. XXIV.) — Tertullien, né à *Carthage* vers l'an 160, mourut vers 245 selon les uns[1*], vers 220 selon d'autres[2*]; il publia son *Apologétique* en 198 ou 199, au moment de la terrible persécution de Sévère.

[c] «Mauri vero manifeste reges colunt, nec ullo velamento hoc nomen obtexunt.» (*Liber de idolorum vanitate*: S. Cypriani *Operum* p. 225; in-fol. Parisiis, 1726.)

[d] Je cite cet ouvrage sous la réserve des critiques de Eckhel.

[e] Ciceronis *Opera*, t. XII, p. 399.

[f] *Epistolæ ad Atticum*, lib. VIII, epist. IX; *Operum* t. XIX, p. 349.

[1*] Lenain de Tillemont, *Mém.* etc. t. III, p. 433, in-4°, 1695. — Bergier, *Dictionnaire de théologie*, t. VIII, p. 63; in-8°, Besançon, 1827.

[2*] Schœll, *Hist. abrég. de la littér. rom.* t. IV, p. 15 à 17; in-8°, Paris, 1815.

Onze ans après, en 770 de R. (17 de J. C.) commença cette guerre de Tacfarinas[1], dont les États de Juba ne furent pas d'abord le théâtre, puisqu'une des défaites du chef numide eut lieu devant *Thala*[2]; mais cette guerre marcha constamment de l'est à l'ouest, entraîna bientôt les Maures, et dut inquiéter les derniers instants du vieux monarque africain, qui n'en vit pas la fin, car elle ne fut terminée qu'en 777 de R. (24 de J. C.) par la mort de Tacfarinas, qui, surpris près des ruines du fort d'*Auzia* (*S'our-el-Ghazlân*[3]), se fit tuer en vendant chèrement sa vie[4].

En 727 de R. (27 avant J. C.), Auguste avait fait, de l'Empire romain, le grand et habile partage en *Provinces de César* et *Provinces du peuple*[5]; dans ces dernières se trouvaient l'*Afrique* et la *Numidie*[6], dont il importe peu de fixer ici les limites, car deux ans après, en 729 (25 avant J. C.), quand il eut vaincu les *Cantabres*[7], l'empereur, faisant un nouveau remaniement, retira à Juba le royaume de ses pères, mais lui laissa les anciennes possessions de Bocchus et Bogud[8], ou, plus exactement, tout ce qui, en 650 de R. (104 avant J. C.),

cap. XXI, p. 446. Je ne m'explique pas qu'Orose place cet événement avant l'an 752, date qui commence son chapitre XXII; je m'explique encore moins que M. Dureau de La Malle ait donné au même événement la date de 726[a], qu'il a trouvée à la première ligne du chap. XXI, quand évidemment Orose a compris, dans ce chapitre, les événements qui, pour lui, se rapportent aux années 726 à 751.

[1] Taciti *Annalium* lib. II, cap. LII, t. I, p. 216.

[2] *Id. ibid.* lib. III, cap. XXI, t. I, p. 302. — Voyez, sur *Thala*, la *Rich. minér. de l'Alg.* t. I, p. 393.

[3] صُوْرُ الغَزْلَانْ (images des gazelles). Cette synonymie de *S'our-el-Ghazlân* et d'*Auzia* a été établie par Shaw (*Voyages*, t. I, p. 101 à 105); il écrit سور au lieu de صور, et alors il traduit «mur des gazelles.» C'est aujourd'hui *Aumale*.

[4] Taciti *Annalium* lib. IV, cap. XXIII et XXIV, t. II, p. 42 à 46. Tel fut l'acharnement de Tacfarinas, que l'on croyait toujours vaincu, mais qui toujours revenait à la charge, qu'au moment où Tacite va raconter la campagne de Dolabella qui mit fin à cette guere, il dit: «déjà trois statues «couronnées de lauriers s'élevaient dans Rome, «et Tacfarinas mettait encore l'Afrique au pil-«lage.» (*Id. ibid.* lib. IV, cap. XXIII.)

[5] Strabonis *Geographica*, lib. XVII, cap. XXV, p. 713, l. 4 et 5 (t. V, p. 492 et 493 de la trad. franç.). Lenain de Tillemont (*Hist. des Emp.* t. I, p. 5 et 6; in-4°, Paris, 1720).

[6] Dionis Cassii *Hist. rom.* lib. LIII, cap. XII, p. 703 D, l. 79.

[7] *Id. ibid.* lib. LIII, cap. XXV, p. 719 et 720. Je dis vaincus et non soumis, car l'année suivante, en 730 (24 avant J. C.), après qu'Auguste eut quitté l'Espagne, il fallut que Lucius Emilius les combattît encore[b], et les *Cantabres* (les *Biscaïens*) ne furent enfin domptés qu'en 733[c] (19 avant J. C.).

[8] Dionis Cassii lib. LIII, cap. XXVI, p. 720 D,

[a] *Rech. sur l'hist. de la part. de l'Afr. septentr. connue sous le nom de Rég. d'Alg.* p. 15; in-8°, de l'I. R. 1835.

[b] Dionis Cassii *Hist. rom.* lib. LIII, cap. XXIX, p. 723 C, l. 45 et seq.

[c] Strabonis *Geographica*, lib. III, cap. III, § 8, p. 129, l. 25 et 26; lib. VI, cap. IV, § 2, p. 239, l. 3 et 4 (t. I, p. 451 et t. II, p. 421 de la trad. franç.).

avait formé le royaume de Bocchus, beau-père de Jugurtha[1]. En effet Strabon, décrivant le pays des *Masæsyliens*, dit : « Il y avait, sur cette côte, une « ville nommée *Iôl* (Ἰώλ); Juba, père de Ptolémée, l'ayant fait rebâtir, changea « son nom et l'appela *Cæsarée* (Καισάρεια)[2]. Entre *Cæsarée* et le *Cap Tritum*[3] se « trouve un grand port appelé *Saldas*[4] (Σάλδας), *qui forme la limite entre les* « *États de Juba et les possessions romaines*[5]. » On voit clairement quelle fut l'étendue du royaume de Juba pendant quarante-sept ans, de 729 (25 avant J. C.), date du partage que fit Auguste, à 776 (23 de J. C.), date à laquelle com-

l. 60 et p. 721. — Strabon[a] dit πρός (outre, en sus de) là où Dion dit ἀντί (au lieu de) et Mannert n'a pas hésité à admettre que Strabon se trompe[b], comme, du reste, semble le prouver la limite que Strabon lui-même assigne au royaume de Juba et aux possessions romaines (voyez la note ci-après).

[1] Pline n'est donc pas bien exact quand il dit; « Juba Ptolemæi pater, qui *primus* utrique *Mau*« *ritaniæ* imperavit. » (*Hist. Natur.* lib. V, cap. 1, t. I, p. 243, l. 7.)

[2] Il est facile, à cette indication, de reconnaître *Cherchêl* (شرشال). *Cæsarée*, encore capitale de la *seconde Mauritanie* en 534[c], quand Bélisaire la reprit au nom de Justinien[d], fut sans doute détruite par les Arabes, car ni Ia'k'oubi ni Is't'akhri ne la mentionnent; seulement Ibn-H'auk'al[e], qui écrit شرشال (*Chirchêl*), et El-Bekrî[f] la signalent comme une ancienne ville en ruines. Du temps d'Edrîsî elle était déjà assez bien repeuplée[g], et les nombreux passages dans lesquels Ibn-Khaldoun mentionne *Cherchêl*[h] montrent qu'aux XIII[e] et XIV[e] siècles cette ville avait repris une certaine importance.

[3] Voyez la note [4] de la p. 31 de ce volume.

[4] Aujourd'hui *Bougie*. Sur cette synonymie voyez la *Rich. minér. de l'Alg.* t. II, p. 16 à 18.

[5] Strabonis *Geographica*, lib. XVII, cap. III. § 12, p. 705, l. 31 à 36 (t. V, p. 469 de la trad. franç.). Si Strabon a raison de dire πρός (voyez la note 8 de la page 50), la limite qu'il fixe ici prouve que Juba II ne conserva pas longtemps le royaume paternel. Au lieu de traiter un peu légèrement Dion Cassius, qui n'avait pas à faire intervenir en cette circonstance la partialité qu'on lui a en effet reprochée, M. Berbrugger[i], dans un article qu'il consacre à établir que Juba le jeune est Juba II, n'a pas remarqué que Strabon, bien que contemporain, parle là d'un fait accompli depuis un demi-siècle, puisque Juba II, comme il le dit, était mort tout récemment, et il ne serait pas étonnant que le géographe grec eût réuni deux faits qui avaient été successifs, mais dont le premier accompli avait été de courte

[a] Dionis Cassii lib. XVII, cap. VII, p. 703, l. 31 (t. V, p. 462 de la trad. franç.). Bogud et Bocchus venaient de mourir. — Voyez aussi le même liv. XVII, cap. XII, p. 705, l. 31 à 33 (t. V, p. 469 de la tr. fr.).

[b] *Géogr. anc. des États barbar.* liv. III, chap. 1, p. 462. — Voir Lenain de Tillemont, *Hist. des Emp.* t. I, p. 14.

[c] A cette époque c'était la *Mauritanie Sitifienne* qu'on appelait la *première Mauritanie*.

[d] Voyez la p. 93 de ce volume.

[e] *Kitâb-el-Meçâlik*, p. ٥٢, l. 9 et 10, chap. XXV (*J. A.* t. XIII, p. 184; III[e] sér. 1842).

[f] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ٨١, lin. ult. (*J. A.* t. XIII, p. 146; V[e] sér. 1859).

[g] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٨٩, l. 9 (Hartmann, *Edrisii Africa*, p. 212 et 213).

[h] *H. d. B.* t. II, p. ٩٢, l. 3; ٩٨, l. 6; ١٢٢, l. 17; ١٧٤, l. 8; ٣٢٢, l. 17; ٣٢٤, l. 12 (t. III, p. 314, 323, 358, 433, et t. IV, p. 142 et 144 de la tr.).

[i] *Revue africaine*, t. X, p. 234; in-8°, Alger, 1866.

mença le règne de Ptolémée. Il y avait quatorze ans que ce fils de Juba II avait succédé à son père, lorsque le XVII kal. apr. 790 de R. (le 16 mars[1] 37 de J. C.) Tibère mourut laissant à Caligula le sceptre de l'Empire romain. Le nouvel empereur trouva, comme on voit, l'Afrique divisée en deux parts : la *Mauritanie*, qui s'étendait de l'Océan au port de *Saldæ*, et la *Province romaine*, qui, de ce port, s'étendait jusqu'aux *Syrtes*. Un homme tel que Caligula nous est connu devait avoir pour politique de diviser pour régner; aussi, dès 792 de R. (39 de J. C.), redoutant l'ambition de L. Pison, alors proconsul d'Afrique[2], et le voyant avec effroi à la tête de troupes nombreuses, « il par- « tagea la *Province romaine* en deux, et ce fut à un officier autre que Pison « qu'il confia la *Numidie* et le commandement de l'armée. Cet état de choses « subsiste encore aujourd'hui, ajoute Dion[3]. » Puisque cet état de choses subsistait encore à l'époque où Dion écrivait ces lignes, c'est-à-dire vers 983 de R.[4] (230 de J. C.), on doit admettre que ce fut Caligula qui assigna à la *Numidie* les limites que Pline (mort en 79) lui connaissait, savoir : la *Tusca* à l'orient, l'*Ampsaga* à l'occident[5]. Mais, dira-t-on, le royaume de Ptolémée se trouvait ainsi augmenté de tout le territoire compris entre *Saldæ* et l'*Ampsaga*,

durée. Lenain de Tillemont en avait jugé ainsi. (Voyez la note[4] de la page précédente).—Voyez la note 6 de la p. 53.

[1] Taciti *Annales*, lib. VI, cap. L, *Operum* t. II, p. 224. — Suetonii *Duod. Cæsar.* Tiberius, cap. LXXIII (*S. H. R.* t. III, p. 55, col. 2). — Dion Cassius retarde cet événement de 10 jours et dit le 26 mars (*Hist. rom.* lib. LVIII, cap. XXVIII, p. 900 B, l. 81). — J'ignore d'après quelle source Zonare dit le 20 mars (*Annalium* t. II, p. 176, l. 5 et 6).

[2] Ce Lucius Pison était fils de Plancine et de Cneius Pison, qui fut fortement soupçonné d'avoir fait empoisonner Germanicus. D'après Tacite, il semblerait que le gouverneur d'Afrique, au moment où Caligula fit ce partage, était Silanus son beau-père. (Taciti *Hist.* lib. IV, cap. XLVIII, *Operum* t. V, p. 234.)

[3] Dionis Cassii *Hist. rom.* lib. LIX, cap. XX, p. 924 B, lin. ult.

[4] Je rappellerai ici que Dion était placé de manière à être exactement renseigné, car, en 975 (222 de J. C.), je crois, il fut lui-même proconsul d'Afrique : « ad Africæ proconsulatum pro- « fectus sum. » (*Hist. rom.* lib. LXXX, cap. I, p. 1368 B.) Il fut consul en 982 de R. (229 de J. C.) et, après ce consulat, il se retira à *Nicée*, son pays natal. Né en 155 de J. C. il devait avoir alors 75 ans, et ce fut dans sa retraite qu'il rédigea son Histoire romaine. Alexandre Sévère, son protecteur, était parvenu au trône en 975 de R. (222 de J. C.).

[5] « Ab *Ampsaga* * Numidia est..... in Medi- « terraneo *colonia Cirta*..... *Tusca* fluvius, Nu- « midiæ finis. » (*Hist. Natur.* lib. V, cap. III, § 2, t. I, p. 245, l. 4 à 10.) — Solin place aussi à l'*Ampsaga* la limite occidentale de la Numidie : « Quod est a flumine *Ampsaga*, *Numidiæ* datur. « Hujus incolæ quandiu errarunt..... Nomades « dicti sunt. » (*Polyhistor*, cap. XXVII, p. 35 B.)

* Voyez la note 1 de la p. 31 de ce volume.

c'est-à-dire de tout le territoire qui a formé plus tard la *Mauritanie sitifienne*, et pouvait-il entrer dans les vues du soupçonneux empereur d'accroître le royaume du prince africain? Caligula avait dès lors ses projets. L'année suivante (40 de J. C.) Ptolémée était assassiné par ses ordres[1] et son royaume allait être partagé, lorsque le 24 janvier 41, Caligula tomba lui-même sous le poignard de Chærea[2].

Fidèles à la haine qu'ils portaient aux Romains, les Maures s'étaient facilement soulevés à la voix de l'affranchi Ædemon sous prétexte de venger la mort de Ptolémée; cette guerre, commencée sous Caligula[3] et que Claude eut à soutenir au début de son règne, entraîna pour la première fois les armes romaines jusqu'à l'*Atlas occidental*[4]. « Les succès de Suetonius Paulinus, ajoute « Dion, déterminèrent les Barbares à accepter la paix, et leur soumission « permit à Claude de partager la *Mauritanie* en deux parties, la *Tingitane* et la « *Césarienne*[5] » (795 de R. — 42 de J. C.), en même temps qu'il accordait à *Césarée* le droit de *colonie*[6]. Aussitôt que dans l'est on avait appris le soulèvement des Maures, les peuplades voisines de la *Numidie* s'étaient jetées sur

[1] C. Plinii *Hist. Natur.* lib. V, cap. I, t. I, p. 242, l. 10 et 11. — Suetonii, *Duod. Cæsar.* Caligula, cap. XXVI et XXXV[a] (*S. H. R.* t. III, p. 63, col. 1 et p. 64, col. 2). — Dionis Cassii *Hist. rom.* lib. LIX, cap. XXV, p. 929 E. Il attribue cet assassinat aux grandes richesses que possédait Ptolémée. — Sénèque semble dire que ce prince ne fut pas assassiné à Rome même (*De tranquillitate animi*, cap. XI).

[2] Suetonii, *Duod. Cæsar.* Caligula, cap. LVIII (*S. H. R.* t. III, p. 69, col. 1). — Dionis Cassii *Hist. rom.* lib. LIX, cap. XXIX, p. 936 B.

[3] Il paraît même que quelques résultats avaient déjà été obtenus, ce qui explique le ridicule triomphe que Claude, dès 794 (41 de J. C.), se laissa décerner « propter res in *Mauri*- « *tania* gestas. » (Dionis Cassii lib. LX, cap. VIII, p. 947 C.)

[4] Plinii *Hist. Natur.* lib. V, cap. I, t. I, p. 242, l. 10 à 14.

[5] Dionis Cassii, lib. LX, cap. IX[b], p. 948 B. — On voit qu'il réalisait ainsi le projet conçu par Caligula.

[6] « *Cæsarea*, antea vocitatum *Iol*, Jubæ regia, « a Divo Claudio *coloniæ jure* donata. » (Plinii *Hist. Natur.* lib. V, cap. II, t. I, p. 244, l. 6.)

[a] J'ai fait allusion (note [b] de la p. 32) à la cause à laquelle Suétone attribue cet abominable assassinat, cause tellement puérile, qu'elle paraît inadmissible, même de la part d'un insensé. La cause indiquée par Dion Cassius est plus vraisemblable; mais je crois être dans le vrai en expliquant ce crime comme je viens de le faire.

[b] Il résulte du récit de Dion, au commencement de ce chapitre IX (*Hist. rom.* p. 947 E), qu'une expédition commandée par un autre personnage prétorien, Cneius Hosidius Geta, dut suivre immédiatement celle de Suetonius Paulinus. Le partage indiqué par Dion forma quatre provinces : 1° la MAURITANIE TINGITANE : depuis l'Océan jusqu'au *Malouïah*, et, comme dit l'*Itinéraire d'Antonin* (cap. 1 C, p. 3) : « Flumen *Malua* dirimit *Maureta*- « *nias* duas. » — La MAURITANIE CÉSARIENNE : du *Malouïah* à l'*Ampsaga*, jusqu'à *Tucca fines* (voyez la note 1 de la p. 31). — La NUMIDIE : de l'*Ampsaga* au fleuve *Tusca* (voyez la note 5 de la page précédente). — L'AFRIQUE PROPRE, ou la ZEUGITANE, comme on l'appelait déjà du temps de Pline, ou encore la PROCONSULAIRE (voyez la note 2 de la page 30).

quelques parties de cette province pour y porter le ravage, et là aussi les Romains n'obtinrent la paix que par la force des armes [1]; peut-être s'agit-il ici des soulèvements réprimés par Galba, que Claude fit proconsul d'Afrique pendant deux ans [2], le même Galba qui, plus tard, parvint à l'Empire. On dirait que les Berbers virent, dans le gouvernement de Néron, un châtiment suffisant pour leurs oppresseurs, car, sous ce règne, je ne trouve de troubles signalés dans aucune des quatre provinces; mais lorsque arrivèrent à Rome les nouvelles de la révolte de Vindex dans les Gaules, de Galba en Espagne [3], et qu'il fut manifeste que l'heure de l'expiation avait sonné pour l'odieux empereur, on vit surgir d'autres prétendants, à Rome même (Nymphidius Sabinus), en Germanie (Fonteius Capito), encore dans la Gaule (Verginius Ruffus), et un certain Clodius Macer afficha la même prétention en Afrique [4], où il avait levé de nouvelles troupes [5], probablement parmi les indigènes, troupes que Galba licencia après avoir fait tuer Macer par le procurateur Trebenius Garucianus [6].

Nous venons de voir Claude partager la Mauritanie. *Les deux Mauritanies* étaient au nombre des provinces faisant partie du domaine de l'empereur et, comme telles, régies par des procurateurs [7]. Quelquefois un seul procurateur réunit, sous son commandement, ces deux provinces : tel était l'état des choses en 822 de R. (69 de J. C.), et déjà depuis Galba; au moment où l'Empire se déclarait pour Vitellius [8]. Bien que Tacite nous apprenne qu'en cette année « Othon

[1] « Eodem tempore finitimi barbari, quum « *Numidiæ* quasdam partes infestassent, victi « bello sunt, ac *Numidia* pacata. » (Dionis Cassii lib. LX, cap. IX, p. 948 B.)

[2] *Duod. Cæsar.* Galba, cap. VII et VIII (*S. H. R.* t. III, p. 97, col. 1).

[3] *Ibid.* Nero, cap. XL et XLII (*ibid.* p. 91). — Plutarchi *Vitæ*, Galba, cap. V, § 2, p. 1257, l. 23 et seq. — Dion Cassius, *Hist. rom.* l. LXIII, cap. XXIII, p. 1043 B et C.

[4] *Duod. Cæsar.* Galba, cap. XI (*S. H. R.* t. III, p. 98, col. 1). — Ce Macer avait été excité à la révolte par une femme perdue, intendante des plaisirs de Néron (Taciti *Histor.* lib. I, cap. LXXIII, *Operum* t. IV, p. 116).

[5] Taciti *Histor.* lib. II, cap. XCVII, *Operum* t. IV, p. 298. Macer avait aussi entraîné la légion.

[6] *Id. ibid.* lib. I, cap. VII[a], *Operum* t. IV, p. 14. — Plutarchi *Vitæ*, Galba, cap. XV, § 2, p. 1262, l. 28.

[7] Taciti, *Histor.* lib. I, cap. XI, *Operum* t. IV, p. 22.

[8] *Id. ibid.* lib. II, cap. LVIII, t. IV, p. 238 et 240. — Ce procurateur était Luceius Albinus, que Néron avait placé à la tête de la *Mauritanie Césarienne*, à laquelle Galba joignit la *Tingitane*; après le meurtre de celui-ci et pendant le règne éphémère d'Othon [b], Albinus rêva de se faire un royaume composé des *deux Mauritanies* et de l'*Espagne*. Déjà, dit-on, il usurpait les insignes

[a] Tacite dit ailleurs qu'un centurion du nom de Papirius fut un des assassins de Clodius Macer (*Hist.* lib. IV, cap. XLIX, *Operum* t. V, p. 236).

[b] Il régna 95 jours selon Suétone (*Duod. Cæsar.* Othon, cap. XI in *S. H. R.* t. III, p. 103, col. 1), 90 jours selon Dion Cassius (*Hist. rom.* lib. LXIV, cap. XV, p. 1058, lin. ult.). Du 15 janvier au 15 avril 69 de J. C.

fit don, à la *Bétique*, des villes des Maures[1], » il est bien vraisemblable que ce fut Vitellius, qui, après le meurtre d'Albinus[2], opéra cette réunion de la *Mauritanie Tingitane* à l'*Espagne*[3]. Pour de longues années il n'y a donc plus qu'une *Mauritanie* dépendant de l'Afrique. Je ne ferai qu'indiquer la guerre contre les *Œasiens* et les *Garamantes*[4], qui eut lieu au commencement du règne de Vespasien, et dont l'origine fut un démêlé entre les gens d'*Œa* et ceux de *Leptis magna*[5], ainsi que la révolte des *Nasamons* sous Domitien, révolte dont une ligne d'Eusèbe[6] et un passage de Zonare[7] sont les seuls témoignages. Mais d'autres faits significatifs révèlent la souffrance des peuples de l'Afrique, qui furent réduits à se plaindre au sénat des exactions auxquelles se livraient les fonctionnaires envoyés pour les gouverner, notamment le proconsul Marius Priscus et son lieutenant Hostilius Firminus. Deux hommes illustres, Tacite et Pline le jeune, avaient été chargés, par ordre du sénat, de la cause des peuples, et les coupables furent condamnés, mais il faut dire que cette cause solennelle se plaidait sous Trajan et en sa présence[8]. Ce grand empereur venait à peine de fermer les yeux, qu'on apprit que les Maures s'agitaient, et un des premiers actes d'Adrien, en 870 de R. (117 de J. C.), fut de charger Martius Turbo, qui venait de vaincre les juifs[9], d'aller apaiser les troubles de la Mauritanie[10].

de la royauté et le nom de Juba, lorsque, les *Mauritanies* se déclarant pour Vitellius, l'ambitieux Albinus fut égorgé ainsi que ses partisans par ordre du nouvel empereur (Taciti *Histor.* lib. II, cap. LVIII et LIX, t. IV p. 240).

[1] « Provinciæ *Beticæ* Maurorum civitates dono «dedit.» (*Id. ibid.* lib. I, cap. LXXVIII, *Operum* t. IV, p. 122.)

[2] Voyez la note 8 de la page précédente.

[3] Poinsignon, *Essai sur l'orig. et le nomb. des Prov. rom.* p. 60; in-8°, Paris, 1846. Ce travail s'arrête au règne de Dioclétien (284 à 305 de J. C.).

[4] C. Plinii *Histor. Natur.* lib. V, cap. V, t. I, p. 251, l. 1. Cette guerre venait de se terminer quand Pline écrivait le passage auquel je renvoie ici. — Solini *Polyhistor*, cap. XXX, p. 39 G. Solinus attribue la victoire définitive à Cornelius Balbus, dont en effet Pline vient de parler comme du vainqueur des *Garamantes*.

[5] Taciti *Histor.* lib. IV, cap. L, *Operum* t. V, p. 238. Tacite dit que cette guerre fut commencée par Valerius Festus immédiatement après le meurtre de Pison (fin de 69 ou commencement de 70 de J. C.).

[6] Eusebii *Chronicon*, p. 378 lin. 1; in-4°. Mediolani, 1818. Eusèbe place cette révolte en 86 de J. C. (839 de R.). On sait que le règne de Domitien dura du 13 septembre 81 au 18 septembre 96; 15 ans 5 jours.

[7] Zonaræ *Annales*, t. II, p. 197, l. 6 à 13.

[8] C. Plinii Cæcilii secundi *Epistolarum* lib. II, epist. XI et XII, p. 41 à 46; Elsev. pet. in-12, Lugd. Batav. 1640. Le règne de Trajan dura 19 ans 6 mois 15 jours, du 27 janvier 98 au 11 août 117.

[9] Suivant Dion Cassius, c'était surtout Lusius Quietus qui avait soumis les Juifs. (Voyez la note 10 qui suit).

[10] Ælii Spartiani[*] *Adrianus*, cap. V, in *Hist. Aug.* (*S. H. R.* t. II, p. 278, col. 2). La phrase

[*] On sait que cet auteur vivait sous Dioclétien (284 à 305 de J. C.), à qui il a dédié son ouvrage.

Cinq ans après, en 875 de R. (122 de J. C.), l'empereur en personne traversait la mer pour combattre les Maures, et leur répression lui mérita de solennelles actions de grâces du sénat[1].

Sous Antonin[2] nouvelle révolte de ces peuples indomptables, qui sont encore réduits à demander la paix[3] après avoir été refoulés jusqu'à l'*Atlas*[4]. Plus tard (en 170 de J. C.), les lieutenants de Marc-Aurèle ont à combattre les Maures non-seulement en Afrique, mais en Espagne même, où ils sont venus porter le ravage dans les possessions romaines[5]. Commode, livré aux orgies qui remplissent son règne[6], apprend que l'Afrique se soulève; il feint, pour obtenir une somme d'argent, de vouloir s'y rendre en personne[7], mais, pendant qu'il dissipe cette somme en festins et au jeu, ce sont ses lieutenants qui soumettent les Maures[8]. Vint le jour où le sceptre du monde se trouva dans les mains d'un empereur africain, dans les mains de Septime Sévère, né, à *Leptis magna* dans la *province de Tripoli*[9] : « Ce prince, dit Spartien,

de Spartien est un peu obscure en ce qui concerne Lusius Quietus; les mots « sublatis genti- « bus Mauris » ont été interprétés par le retrait du gouvernement de *Mauritanie*[a], et je crois qu'ils veulent dire qu'on lui enleva le commandement des troupes mauresques qu'il exerçait dans l'armée de Trajan. On lit en effet dans Dion Cassius : « Lusius hic Quietus erat quidem Maurus, Mau- « risque præfuerat, et præfecturam alæ Maurorum « gesserat[b]. » Le même auteur nous apprend que ce Quietus, condamné autrefois pour un acte coupable, avait été ignominieusement renvoyé, mais qu'ensuite il avait, dans la guerre des Daces, dans celle des Parthes et dans celle des Juifs, rendu des services tels, que, réintégré parmi les prétoriens, il avait obtenu même un gouvernement, celui de la *Palestine*[c]. Eusèbe rapporte ceci à la 4e année de la CCXXIIIe olympiade (116 de J. C.).

[1] « Motus Maurorum compressit, et a senatu « supplicationes emeruit. » (Ælii Spartiani *Adrianus*, cap. XII, in *S. H. R.* t. II, p. 280, col. 2.)

[2] Qui régna du 11 juillet 138 au 7 mars 161; 22 ans 7 mois 24 jours.

[3] « Et Mauros ad pacem postulandam coegit. » (J. Capitolini *Antoninus pius*, cap. V, in *S. H. R.* t. II, p. 288, col. 1.)

[4] Pausanias, liv. VIII, *Arcadie*, chap. XLIII, t. IV, p. 519 et 520; édit. Clavier, 1820.

[5] J. Capitolini *M. Antoninus philosophus* (*Marcus Aurelius*), cap. XXI in *Hist. August.* (*S. H. R.* t. II, p. 296, col. 1). — Voyez Dureau de La Malle, *Rech. sur l'hist. de la part.* etc. p. 21 et 22.

[6] Dont la durée fut de 12 ans 9 mois 14 jours; du 17 mars 180 au 31 décembre 192.

[7] « Simulavit se et in Africam iturum. » (Ælii Lampridii *Commodus*, cap. IX, in *S. H. R.* t. II, p. 307, col. 1.)

[8] « Victi sunt sub eo tamen, quum ille sic « viveret, per legatos, Mauri. » (*Id. ibid.* cap. XII, t. II, p. 308, col. 1.)

[9] Eutropii *Breviar. Histor. rom.* lib. VIII,

[a] D'Avezac, *Afrique ancienne*, p. 226, col. 2 de la publication Didot.

[b] Dionis Cassii *Hist. rom.* lib. LXVIII, cap. XXXII, p. 1146 B. On semble autorisé à admettre que ce Maure avait changé son véritable nom contre celui de Lusius Quietus, qui est évidemment un nom romain.

[c] *Id. ibid.* lib. LXVIII, cap. VIII, p. 1125 A, cap. XXII p. 1138 B, l. 1, cap. XXXII ci-dessus cité. — Eusebii *Chronicon*, p. 381; in-4°, Mediolani, 1818.

« rendit une sécurité complète à *Tripoli*, où il était né, par la défaite de di-« verses nations belliqueuses[1]. » Une ligne de Lampride montre la *Mauritanie Tingitane* révoltée sous Alexandre Sévère, et Furius Celsus la réduisant à l'obéissance[2].

Peu d'années après, dans la troisième année du règne de Maximin (238 de J. C.), les peuples de l'Afrique se soulevèrent et cette fois ils portèrent sur le pavoi un simulacre d'empereur : c'était le vieux Gordien, qui, malgré ses quatre-vingts ans, était leur proconsul et se trouvait alors à *Thysdrus* (Θύσδρος)[3], ville dont l'amphithéâtre, peut-être construit à l'occasion de cet événement, est encore debout[4]. Les sources dont nous disposons sont tellement

cap. XVIII, p. 401, edit. Verheyk. — Sext. Aurel. Victor, *De Cæsaribus*, cap. XX et *Epitome*[a], cap. XX (*S. H. R.* t. II, p. 133, col. 1 et p. 150, col. 1). — Ælii Spartiani *Severus*, cap. I; il dit : « Cui « civitas *Leptis*. » (*S. H. R.* t. II, p. 315, col. 1.)

[1] Ælii Spart. *ibid.* cap. XVIII (*ibid.* t. II, p. 319, col. 2). Ici Spartien dit : « *Tripolim*, unde oriun-« dus erat, » ce qui, comparé au nom qu'il a donné (cap. I) à la ville natale de Septime Sévère, semble montrer que, sous le règne de cet empereur (193-211 de J. C.), les trois villes portaient le nom collectif de *Tripoli* (voyez la note 2 de la p. 29). Quant à la sécurité que Septime Sévère donna aux villes tripolitaines, ce service ne fut peut-être pas complétement désintéressé, car l'empereur assura en même temps au peuple romain une distribution quotidienne et gratuite d'huile, ainsi que d'abondantes distributions de blé, et ce lourd impôt ne fut supprimé que sous Constantin[b], après un siècle environ.

[2] « Actæ sunt res feliciter et in *Mauritania* « *Tingitana* per Furium Celsum. » (Ælii Lampridii *Alex. Severus*, cap. LVIII, in *S. H. R.* t. II, p. 357, col. 2.)

[3] Herodiani[c] *Historiarum libri octo*, lib. VII, cap. IV, § 2, t. III, p. 647 et seq. et cap. V, § 3, p. 669; édit. T. G. Irmisch; in-8°, Lipsiæ, 1792. — Sext. Aurel. Victor, *De Cæsaribus*, cap. XXVI (*S. H. R.* t. II, p. 134, col. 1). — J. Capitolini *Maximini duo*, cap. XIII et XIV (*ibid.* t. II, p. 362).

[4] Le docteur Shaw (*Voyages*, t. I, p. 263 et 267) avait très-bien vu *Thysdrus* à *Ladjam* (لجم), et cette synonymie, approuvée par Desfontaines[d], par sir Grenville Temple[e] et par Barth[f], a été démontrée exacte par une inscription qu'un Fran-

[a] On lit dans l'*Epitome* : « apud *Leptim Provinciæ Africæ*. » En effet, sous Sévère, *Leptis magna* faisait partie de la *Province d'Afrique* (voyez la note 2 de la p. 29 de ce volume).

[b] Sext. Aurel. Victor, *De Cæsaribus*, cap. XLI (*S. H. R.* t. II, p. 141, col. 1 in fine). A la vérité cet auteur présente la chose sous un tout autre jour : il assure que, dans le principe, c'était un don volontairement offert à Sévère, et que cette gracieuseté avait été convertie en une taxe ruineuse par la mauvaise foi (*dissimulatio*) de ses successeurs.

[c] Hérodien s'est proposé d'écrire l'histoire des 70 années (180-250) dont il a été témoin[1*] (Herodiani *Histor.* lib. II, cap. XV, § 12, t. II, p. 477).

[d] *Voyages dans les Régences de Tunis et d'Alger*, t. II, p. 118; in-8°, Paris, 1838.

[e] *Excursions in the Mediterranean*, t. I, p. 150 à 155; in-12, London, 1835.

[f] *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres*, Abschnitt 4, p. 169 et 170; in-8°, Berlin, 1849.

[1*] Peut-être fut-il interrompu par la mort, car son ouvrage commence bien en 180 à la mort de Marc-Aurèle, mais il s'arrête au meurtre de Maxime et Balbin, et à la proclamation de Gordien III, c'est-à-dire à l'année 238.

sèches, qu'on ne peut y puiser que goutte à goutte, pour ainsi dire, les éléments de l'histoire des règnes qui suivent celui de Domitien, où s'arrête Suétone [1], et celui d'Alexandre Sévère, où s'arrête Dion Cassius. Dans le récit que fait Hérodien du mouvement qui renversa le vieux Gordien en juillet 238, il nous représente le sénateur Capellianus (Καπελλιανός), qui commandait les Numides soumis aux Romains, marchant sur *Carthage* à la tête de troupes nombreuses composées d'hommes jeunes et vigoureux, exercés à la guerre par l'habitude qu'ils avaient de combattre les barbares[2], c'est-à-dire les tribus insoumises. En effet, les attaques des Berbers qui avoisinaient la Province romaine de *Numidie* étaient incessantes; on peut rapporter à l'année 253 la lettre que saint Cyprien adressa aux évêques de cette Province avec une somme, produit d'une collecte, destinée au rachat de chrétiens qui venaient d'être faits prisonniers dans une ghâzïah que les Berbers avaient exécutée sur la *Numidie* [3].

çais, M. Mattei, a découverte vers 1847, et qu'ont publiée MM. Pellissier [a] et V. Guérin [b]. Suivant ces deux derniers voyageurs, il n'existe pas de traces de gradins en pierre dans l'amphithéâtre de *Ladjam*, et M. Pellissier met en doute s'il a été achevé. Dès le temps de Peysonnel, qui, en 1724, a le premier décrit ce magnifique monument, les degrés de l'amphithéâtre étaient tous ruinés [c]; mais El-Bekrî, au XIe siècle, disait formellement : « Tout l'intérieur est disposé en « gradins depuis le bas jusqu'en haut [d]. »

[1] Si Suétone est né en 70 de J. C. il avait 18 ans en 88, c'est-à-dire 20 ans après la mort de Néron et la 7e année du règne de Domitien. Or, deux passages de celui de ses ouvrages qui nous est parvenu intact autorisent à regarder comme très-approximative cette date de 70; dans l'un on lit: « 20 ans après la mort de Néron, « pendant ma jeunesse [e], etc. » dans l'autre, en parlant des exactions de Domitien, il dit : « Je « me souviens d'avoir vu, étant jeune garçon (*ado-* « *lescentulus*), un receveur visiter [f], etc. » Suétone fut l'ami de Pline le jeune, qui, né en 61, avait, dans mon hypothèse, 9 ans de plus, et l'on sait, en effet, que Pline fut autant son protecteur que son ami. Adrien, qui avait fait de Suétone son secrétaire (*epistolarum magister*), lui retira cette fonction en 121 de J. C. au moment de partir pour la Grande-Bretagne [g].

[2] « Ob peritiam bellicam præliorumque adver- « sus Barbaros consuetudinem paratas ad pugnan- « dum. » (Herodiani *Histor.* lib. VII, cap. IX, § 7, t. III, p. 786.)

[3] S. Cypriani *Epist.* LX; *Operum* p. 99 et 100; in-fol. Parisiis, 1726. Cette lettre paraît avoir été écrite peu après la mort de l'empe-

[a] *Description de la Régence de Tunis*, chap. VI, p. 97 et surtout chap. XVII, p. 264 à 266; in-8° de l'I. I. 1853.

[b] *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, t. I, p. 98, in-8°, Paris, 1862.

[c] *Voyages dans les Rég. de Tunis et d'Alg.* t. I, p. 41.

[d] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ٣١, l. 10 à 13 (*J. A.* t. XII, p. 488; v^e^ sér.). Iâk'out écrit لادجم (*Ladjam*).

[e] « Adolescente me. » (*Duod. Cæsar.* Nero, cap. LVII, in *S. H. R.* t. III, p. 94, col. 2.) On sait que Néron est mort le 11 juin 68.

[f] *Ibid.* Domitianus, cap. XII (*ibid.* t. III, p. 122, col. 2). Domitien a régné du 13 septembre 81 au 18 septembre 96 de J. C. 15 ans 5 jours.

[g] Ælii Spartiani *Adrianus*, cap. XI (*ibid.* t. II, p. 280, col. 1). Adrien régna du 11 août 117 au 11 juillet 138; 20 ans 11 mois.

L'inscription d'*Auzia*[1], dédiée à Gargilius[2], témoigne qu'en 261 cet officier avait mis fin aux ravages exercés par un chef fameux nommé *Faraxen*, qui fut pris et mis à mort, et ce qui prouve l'étendue, par suite l'importance de ces ravages, c'est qu'une autre inscription trouvée à *Lambæsa*[3], inscription où *Milah* est mentionné, paraît se rapporter au même chef insurgé, comme on l'a supposé avec beaucoup de vraisemblance[4]. Ce fut sans doute sous Aurélien (270-275 de J. C.) que Probus, le vaillant capitaine qui plus tard devint empereur, fit une si rude guerre aux *Marmarides*[5], qu'il finit par subjuguer; « il passa de la *Libye* à *Carthage, où il apaisa des révoltes,* ajoute Flav. Vopiscus, « et soutint en Afrique un combat singulier contre un certain Aradion, dont il « resta vainqueur[6]. »

Le 17 septembre 284, Dioclétien avait été fait empereur[7], et dès le 1er avril 286, sous le consulat de Maximus et d'Aquilinus, il s'était adjoint Maximien Hercule[8]; les deux empereurs entraient aussitôt en campagne. Hercule avait à peine vaincu les *Bagaudes*[9], qui ravageaient la Gaule, et traité

reur Gallus, assassiné par ses propres soldats le 15 mai 253. (Sext. Aurel. Victor, *De Cæsaribus*, cap. XXXI in *S. H. R.* t. II p. 135, col. 2.)

[1] Voyez la note 3 de la p. 50 de ce volume.

[2] Cette inscription a été publiée en 1743 par Shaw (*Voyages dans plus. prov. de la Barb. et du Lev.* t. I, p. 104; in-4°, la Haye, 1743).

[3] Publiée en 1855 par M. Renier (*Inscriptions romaines de l'Algérie*, n° 101, p. 25).

[4] Berbrugger, *Les Époques militaires de la grande Kabylie*, p. 209 à 212; in-18, Alger, 1857.

[5] « Ils (les *Gétules*) ont pour voisins, même « au bord de la mer, les *Marmarides*, qui occupent « depuis l'*Égypte* jusqu'à la *Cyrénaïque*. » (Strabonis *Geographica*, lib. II, cap. v, § 33, p. 108, l. 35 à 37; lib. XVII, cap. I, § 13, p. 678, l. 51 et 52; cap. III, § 23, p. 711, l. 46 à 48 — t. I, p. 366; t. V, p. 350 et 489 de la trad. franç.) — C'est sans doute par erreur que Pline dit que les *Marmarides* s'étendent jusqu'à la *grande Syrte* (*Hist. Natur.* lib. V, cap. v, sect. 5, t. I, p. 249, l. 14 et 15).

[6] Flav. Vopisci *Probus*, cap. IX (*S. H. R.* t. II, p. 417, col. 1).

[7] Sous le consulat de Carinus II et Numerianus (*Fastos Idacianos* in *Españ. sagr.* t. IV. p. 476). C'est la *Chronique d'Alexandrie* (p. 641) qui précise le XV kal. octob. (17 septembre). mais elle met le consulat de Carinus et Numerianus sous l'année 285 (indict. III). Indépendamment de la preuve que je viens de donner par Idace, on peut voir dans Lenain de Tillemont (*Hist. des Emper.* t. IV, p. 594, NOTE I) toutes les raisons qu'il allègue en faveur de l'année 284. Les éditions d'Eusèbe publiées en 1818 à Milan (p. 393), et en juin 1819 à Venise (t. II, p. 303), font commencer le règne de Dioclétien à la 1re année de la CCLXVIIe olympiade. qui correspond, comme il est facile de le calculer, à 289 de J. C.

[8] *Fastos Idacianos* in *Españ. sagr.* t. IV. p. 476. — Dans l'édition de la *Chronique* d'Eusèbe publiée en 1658, l'avénement de Dioclétien est placé en 286 et l'association de Maximien Hercule en 288 (*Thes. temp.* p. 178). Ces dates. comparées à celles que je viens d'indiquer (note 7 ci-dessus), montrent combien diffèrent les copies du texte d'Eusèbe.

[9] « Ad subigendos eos Maximianum Herculium « *Cæsarem* misit. » (Eutropii *Breviar. hist. rom.* lib. IX, cap. XX, p. 462.) Ainsi, suivant Eutrope,

avec Carausius, révolté en Bretagne (Angleterre), qu'il dut, en 292, aller combattre en Afrique les terribles *Quinquegentiens*[1], soulevés par Julianus[2]. Or, ces peuples ne sont autres que les Berbers du *Djordjorah*[3], de ce massif de l'*Atlas* qui borde la mer et que nous appelons à tort la *grande Kabilie*[4]; ils étaient si redoutables qu'on n'osa pas les laisser dans leurs montagnes, et qu'ils furent, au moins en partie, transportés[5]. Le panégyriste ne dit pas en quel lieu, et Dureau de La Malle affirme, de son chef, que ce fut « au delà « de l'*Atlas*[6]. » S'il en fut ainsi, ce qui, du reste, est vraisemblable, il est permis de se demander si la transportation des *Quinquegentiens*, dont on n'avait jamais entendu parler jusque-là, dont on n'entend plus parler depuis, ne serait pas l'origine de ces fameux *Touârek*, devenus les habitants du désert, et chez lesquels s'est retrouvé, il y a quelques années, l'alphabet berber, perdu depuis une époque inconnue[7]. Cette idée se concilie avec ce que dit Ibn-

Maximien Hercule n'était encore que César quand il écrasa les *Bagaudes;* Aurelius Victor (*de Cæsaribus*, cap. XXXIX in *S. H. R.* t. II, p. 138 et 139) dit que cette révolte dans les Gaules détermina Dioclétien à le déclarer Auguste et à l'associer à l'Empire. Jornandès[a] partage ce dernier sentiment. — Sur les *Bagaudes*, comme ils s'appelaient eux-mêmes, voyez Lenain de Tillemont, *Hist. des Emper.* t. IV, p. 9 et 10; in-4°, 1723.

[1] Voyez ma NOTE *sur les Quinquegentiens.*

[2] « Eodem tempore, Orientem Persæ, *Africam* « *Julianus*[b], ac nationes *Quinquegentanæ* graviter « quatiebant. » (Sext. Aurel. Victor, *De Cæsaribus*, cap. XXXIX in *S. H. R.* t. II, p. 139, col. 1.) — Eutropii *Breviar. hist. rom.* lib. IX, cap. XXII, p. 464. — Zonaræ *Annales*, t. II, p. 243, l. 50. — Incerti Panegyricus Maximiano et Constantino, cap. VIII, § 6 (*Panegyrici veteres*, t. I, p. 328 et 329, in-4°, Traj. ad Rhen. 1790). — Eusèbe, dans l'édition de Scaliger, place la révolte des *Quinquegentiens* en 288[c], et, sous la même année, il dit que Constance (petit-neveu de Claude II) et Maximien Galère furent faits Césars; or, cette nomination présente quelques incertitudes[d], et ce n'est pas ici le lieu de les discuter (voyez la note 10 de ma NOTE *sur les Quinquegentiens* à la fin de cet ouvrage).

[3] Comme transcrit M. de Gœje à la p. 105 de sa traduction d'Edrîsî, qui mentionne ce massif de montagnes.

[4] Ainsi que je l'ai déjà dit ailleurs (*Rich. minér. de l'Alg.* t. II, p. 5; in-4°, de l'I. I, 1854).

[5] « Tu ferocissimos *Mauretaniæ* populos, inac- « cessis montium jugis, et naturali munitione « fidentes, expugnasti, recepisti, *transtulisti.* » (C'est le passage du panégyrique cité note 2 ci-dessus.)

[6] *Rech. sur l'hist. de la part. de l'Afr. septentr. connue sous le nom de Rég. d'Alg.* p. 30.

[7] M. Carette a donné l'historique de cette

[a] *De regnor. ac temp. success.* (Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, t. I, p. 237 D, col. 1; in-fol. Mediolani, 1723.)

[b] Si réellement, comme le dit Victor (*Epitome*, cap. XXXIX, in *S. H. R.* t. II, p. 152, col. 2), il y eut, à la même époque, un Julianus proclamé empereur en *Italie*, on pourrait admettre que, dans l'impossibilité de s'y maintenir, il aurait été soulever les *Quinquegentiens.*

[c] *Thes. temp.* p. 178; in-fol. Amstelodami, 1658. J'ai écrit 288 au lieu de 289 parce qu'il dit la 4e année de la CCLXVIe Olympiade.

[d] Lenain de Tillemont, *Hist. des Emper.* t. IV, p. 603, NOTE XI sur le règne de Dioclétien.

Khaldoun de leur existence dans le désert depuis plusieurs siècles avant l'islâmisme, elle se concilie aussi avec l'origine s'anhâdjienne qu'il attribue aux *Molethemoun* (الملثمون, porteurs du lithâm), parmi lesquels il compte les *Târkâ*, au pluriel *Toudrek*[1].

C'est à Maximien Hercule que revient l'honneur d'avoir aboli ces fonctionnaires connus sous le nom de *frumentarii*, et si je mentionne ici ce détail, c'est qu'Aurelius Victor nous dit que « ces hommes semblaient avoir été établis dans « les provinces pour observer et faire connaître les mouvements séditieux qui « pouvaient y prendre naissance.....et qu'ils profitaient de leur pouvoir « pour exercer de honteuses rapines[2]. » On voit, dans ces deux lignes, à quelle craintive surveillance les Romains étaient astreints, et en même temps une des causes qui rendaient leur domination odieuse aux indigènes. Il faut sans doute attribuer à la difficulté de manier des populations toujours si disposées à se révolter la pensée que réalisa Dioclétien, de diminuer l'étendue des commandements et, pour cela, de subdiviser les provinces; la même mesure le prémunissait aussi contre les rêves d'ambition que les grands commandements pouvaient faire naître dans l'esprit de ceux qui les exerçaient. Un passage de Lactance s'exprime très-nettement à ce sujet[3], et permet d'attribuer à Dioclétien le morcellement qui créa la *Mauritanie sitifienne* et la *Tripolitaine*. Cette création eut sans doute lieu après la guerre des *Quinquegentiens*, par conséquent

découverte de l'alphabet berber dans ses *Etudes sur la Kabylie proprement dite*, t. I, p. 22 à 27; in-8° de l'I. N. 1848.

[1] *H. d. B.* t. I, p. ٢٣٥, l. 8 à 16 (t. II, p. 64 et 65 de la tr.). Ibn-Khaldoun nomme, comme faisant partie des *Molethemoun*, les *Kadâlah* (كدالة), les *Lamtounah* (لمتونة), les *Massoufah* (مسوفة), les *Outzîlah* (وتزيلة), les *Târkâ*[a] (تاركا), les *Zaghâouah* (زغاوة), les *Lamt'ah* (لطة). Peut-être, si mon aperçu se vérifie, découvrira-t-on, dans ces sept noms, ceux des cinq tribus transportées qui ont formé le premier noyau de cette population du désert.

[2] Sext. Aurel. Victor, *De Cæsaribus*, cap. XXXIX (*S. H. R.* t. II, p. 139, col. 2). Ces fonctionnaires, que Doclétien avait supprimés, ne tardèrent pas beaucoup, doit-on croire, a être rétablis sous un autre nom, car, dans le passage auquel je renvoie ici, après les mots « remoto pestilenti « *frumentariorum* genere, » l'auteur ajoute: « quo- « rum *nunc*[b] *Agentes* rerum simillimi sunt. »

[3] *De mortib. persecut.* cap. VII, t. II, p. 191 et 192. — Dans ce passage, cité par Lenain de Tillemont[c], reproduit textuellement par Morcelli[d], remarqué aussi par M. Naudet[e], Lactance ne nomme pas les provinces crées par Dioclétien.

[a] M. de Gœje (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 66, note 5) regarde comme au moins fort contestable l'opinion émise par M. de Slane (*H. d. B.* t. II, p. 64, note 5 de la tr.) que *Touareg* est le pluriel de *Targa*.

[b] Aurel. Victor a écrit dans la seconde moitié du IVe siècle (Shœll, *Hist. abrég. de la litter. rom.* t. III, p. 159).

[c] *Hist. des Emper.* t. IV, p. 57; in-4°, Paris 1723.

[d] *Africa Christiana*, t. I, p. 23; in-4°, Brixiæ, 1816.

[e] *Des chang. opér. dans toutes les part. de l'Emp. rom.* t. I, p. 294; in-8°, Paris, 1817.

au plus tôt en 296 ou 297[1]. Il est donc singulier que le savant Baluze[2] s'étonne de ne pas voir la *Tripolitaine* mentionnée dans les actes du concile tenu à *Carthage* en 256[3], quand elle l'est dans la lettre synodique du concile de *Cabarsusse*[4] (Byzacène); cela est singulier, puisque ce dernier concile fut tenu

[1] Voyez la note 23 de ma NOTE *sur les Quinquegentiens*.

[2] Steph. Baluzii *Notæ ad Cyprianum* (S. Cypriani *Operum*, p. 601 et 602).

[3] «Cum in unum Carthagini convenissent «kalendis septembris episcopi plurimi ex provin-«cia *Africa, Numidia, Mauritania*, cum presby-«teris.....» (*Concilium Carthaginense* in S. Cypr. *Oper.* p. 329[c].) — Les actes de ce concile de 256 ne peuvent mentionner qu'une *Mauritanie*, puisque la *Sitifienne* n'était pas encore créée et que la *Tingitane* était depuis trop longtemps réunie à la *Bétique*[b], pour qu'aucune désignation particulière dût être employée quand on parlait de la *Mauritanie Césarienne*. La province d'*Afrique*, la *Numidie* et la *Mauritanie* constituaient alors l'Afrique romaine. Voilà comment, lorsque au milieu du IIIe siècle, saint Cyprien, évêque de Carthage, parle de la grande étendue de sa juridiction, il dit: «Puisque notre pro-«vince comprend aussi la *Numidie* et la *Mauri-«tanie*[c].» De même, quand il fait connaître à l'évêque de Rome, Étienne I[d], la décision, relative au baptême, prise par le concile qu'il avait spécialement convoqué, il rappelle la lettre écrite sur le même sujet à Quintus, un des évêques de la *Mauritanie*[e]. Dans ces deux passages, pas plus que dans les premières lignes des actes du concile de 256, on ne trouve la désignation de *Césarienne* ajoutée au nom de *Mauritanie*, parce que, je le répète, elle n'est pas nécessaire, puisqu'il n'y a qu'une province de ce nom; et si l'on récapitule toutes les localités représentées par leurs évêques dans ce concile, on ne trouve, bienentendu, aucun nom de lieu appartenant à l'ancienne *Mauritanie Tingitane*.

[4] *In Psalmum* XXXVI *Enarratio*, Sermo II, § 20; S. Augustini *Operum* t. IV, p. 276 D; in-fol. Parisiis, 1681. — Voyez sur *Cabarsusse* ce que dit Ruinart (*Hist. persec. Vandal.* p. 226 et 227), qui paraît avoir emprunté ce qu'il en dit à Lucas Holtenius (*Annot. in Geogr. sacra*, p. 78; in-8°, Romæ, 1666).

[a] Voyez la note 2 de la p. 29 de ce volume.

[b] Depuis 69 de J. C. (Voyez p. 55 de ce volume.)

[c] «Sed quoniam latius fusa est nostra provincia, habet enim *Numidiam* et *Mauritaniam* sibi cohærentes.» (*Epist.* XLV *ad Cornelium de Polycarpe Hadrumetino*; S. Cypriani *Operum* p. 59.) — Je n'ignore pas que de mombreuses éditions disent ici «et *Mauritanias duas*;» mais Baluze a expliqué que cette faute remonte à l'édition donnée en 1563 par Paul Manuce, et qu'elle s'est reproduite dans des éditions copiées sur celle du savant Alde I[*]. Il affirme que les manuscrits et les anciennes éditions disent «et *Mauritaniam* 2[*].»

[d] Étienne I n'occupa le siége de saint Pierre que du 10 avril 254 au 2 août 257.

[e] «In epistola quæ ad Quintum collegam nostrum in *Mauritania* constitutum...» (*Epist.* LXXII *ad Stephanum papam* 3[*] *De Concilio*; S. Cypriani *Operum* p. 128.)

[1*] Ellies Dupin s'était évidemment servi d'une de ces éditions fautives lorsqu'il cite ce passage de saint Cyprien dans la *Geographia sacra* qu'il a placée en tête de son édition d'Optat (S. Optati *De schism. Donatist.* p. I.)

[2*] Steph. Baluzii *Notæ ad Cyprianum* (S. Cypriani *Operum* p. 434). Dans cette note, Baluze cite à tort Hérodien, auquel il fait dire ce qu'il ne dit pas (Herodiani *Historiar.* lib. VII, cap. IX, § 2, t. III, p. 779).

[3*] Cette dénomination ne s'appliquait pas alors exclusivement à l'évêque de Rome: «Papæ nomen olim commune erat omnibus epi-«scopis,» inquit Baluzius (*Notæ ad Cyprianum*; S. Cypriani *Operum*, p. 402). Ainsi, dans une lettre que le clergé de *Rome* adresse au clergé de *Carthage*, on lit: «benedictum papam Cyprianum.» (S. Cypriani *Operum*, *Epist.* II, p. 7; — voyez aussi *Epist.* XVI, p. 26.) On connaît la lettre que saint Jérôme adressait «beatissimo Papæ Augustino.» (*Epist.* XXXIX; S. Augustini *Operum* t. II, p. 83 E.) Ce fut Grégoire VII qui, dans un synode tenu à Rome, en 1075 je crois, ordonna que le nom de *pape* ne serait donné, à l'avenir, qu'aux seuls évêques de Rome. (Note de Rigault, reproduite dans la traduction de saint Cyprien par Lambert, t. II, p. 341; in-4°, Rouen, 1716.)

le 24 juin 393 [1], postérieurement à la création d'une province que Sextus Rufus avait comptée, vers 370, au nombre de celles qui étaient présidiales [2]. L'expérience ne tarda pas à montrer que la mesure prise à un double point de vue avait été insuffisante sous les deux rapports, car en 308 un certain Alexandre, gouverneur de *Carthage*, se fit proclamer empereur, et ce ne fut qu'après trois ans de règne qu'il fut défait et tué par un officier de Maxence. On ne dit pas de quels éléments se composait la troupe qui le soutenait et dont à peine la moitié avait des armes [3], mais il n'est pas vraisemblable que le gros de cette troupe si mal armée fût composé de soldats romains.

Depuis un certain nombre d'années qu'il est impossible de préciser, la foi chrétienne avait commencé à se répandre en Afrique; tout ce que l'on en sait avec certitude, c'est que le premier évêque de *Carthage* fut Agrippin, nommé en 197 [4], et que les *Scillitains* [5], exécutés le 17 juillet (XVI kal. Aug.) 200, dans la huitième année du règne de Septime Sévère, furent les premiers martyrs d'Afrique [6]; ce que l'on sait aussi, c'est que, dès le milieu du IIIe siècle, l'église d'Afrique, à la tête de laquelle était alors l'illustre saint Cyprien, fut, sur des points importants [7], en désaccord avec l'évêque de Rome et ne céda pas. Il va sans dire que les indigènes restèrent fort indifférents à ces débats entre théologiens; mais il n'en dut pas être de même lorsque au commencement du IVe siècle [8] le schisme des donatistes prit naissance en *Numidie* [9], et

[1] *Historia Donatistarum* (S. Optati *De Schism. Donatist.* p. XXXIII; in-f°, Lutet. Parisior. 1700).

[2] « *Tripolis* et *Mauritaniæ duæ*, hoc est *Sitifensis* et *Cæsariensis*, sunt præsidiales. » (Sexti Rufi *Breviarium*, cap. IV, p. 697, edit. Eutropii; in-8°, Lugd. Batav., 1762).

[3] Sext. Aurel. Victor, *De Cæsaribus*, cap. XL (*S. H. R.* t. II, p. 140, col. 2). — Victoris *Epitome*, cap. XL (*ibid.* p. 153, col. 1). — Zosimi *Historiæ novæ*, lib. II, p. 85; in-8°, Oxonii, 1679. Zosime dit qu'indépendamment de Rufius Volusianus préfet du prétoire, Maxence envoya, contre Alexandre, un général expérimenté du nom de Zenas. Voir les notes 14 et 15 de ma NOTE *sur la signification des mots Carthage, Cartenna, Cirta.*

[4] Morcelli, *Africa christiana*, vol. II, p. 44; in-4°, Brixiæ, 1817.

[5] Ainsi nommés parce qu'on suppose qu'ils étaient de *Scillite*, alors dans la *Proconsulaire*. Voyez, sur cette localité, ce que dit Ruinart (*Hist. persec. Vandal.* p. 274 et 275).

[6] Ruinart, *Acta martyr. sinc. et select.* p. 73 à 77. — Morcelli, *Africa christiana*, t. I, p. 50 et t. II, p. 53.

[7] *De hæreticis rebaptizandis.* Quatre-vingt-sept évêques assistèrent à ce concile, tenu à *Carthage* le 1er septembre 256 (S. Cypriani *Operum* p. 329; in-fol. Parisiis, 1726).

[8] Voyez *Rich. minér. de l'Alg.* NOTE N, t. I, p. 401.

[9] « *De Numidia* nata est pars Donati. » (Ser-

[*] Lenain de Tillemont, *Mém. pour serv. à l'hist. ecclés. des six prem. siècl.* t. III, p. 131; in-4°, Paris, 1695.

que l'on vit apparaître ces affreux *Circoncellions*[1] qui versaient plutôt leur propre sang que de ne pas verser de sang[2]. Un passage de saint Augustin[3] a fait dire que ces fanatiques furieux n'entendaient que la langue punique; j'admets qu'en effet ces paysans[4] entendaient le punique, mais je n'en suis pas moins convaincu que c'étaient des Berbers qui, par leur contact prolongé avec les Carthaginois, parlaient la langue de ceux-ci, comme aujourd'hui les Kabiles parlent généralement l'arabe, sans que les Arabes entendent le berber. Vraisemblablement, selon moi, les plus exaltés des indigènes, toujours prêts quand il s'agissait de combattre les Romains, avaient dû s'unir à la fraction chrétienne qui usait de violence à ce point qu'en 348, sous le règne de Constant, il fallut employer contre elle la force des armes[5].

mo XLVI, *De Pastoribus*, § 39; S. Augustini, *Operum* t. V, p. 246 D; in-fol. Parisiis, 1683.) — On sait que l'Afrique appartenait à Maxence[a], que, par suite, Constantin ne put intervenir dans les débats entre catholiques et donatistes qu'à dater de l'instant où il eut vaincu et tué ce tyran, c'est-à-dire à dater du 28 octobre 312 (v kal. novemb.[b]), et même, comme il se rendit dans les Gaules immédiatement après sa victoire sur Maxence[c], ce ne put être que l'année suivante que son attention fut appelée sur le schisme d'Afrique. En effet, sa première intervention consista à évoquer à Rome l'examen du placet que Majorin[d], par l'intermédiaire du proconsul d'Afrique Anulin, lui adressa le 14 avril 313 (xvii kal. maii[e]).

[1] Saint Augustin nous donne l'origine de ce nom : «et victus sui causa *cellas circumiens* rus-«ticanas, unde et *Circumcellionum* nomen accepit.» (*Contra Gaudentium donatist. episc.* lib. I, cap. xxviii; S. Augustini *Operum* t. IX, p. 652 C.)

[2] «Sic amantes homicidia, ut in seipsis ea «perficiant, quando in aliis perpetrare non pos-«sunt.» (*De correctione Donatistarum liber* seu *ad Bonifacium epist.* CXXXV, cap. II, § 11; S. Augustini *Operum* t. II, p. 647 F). Voyez aussi p. 99 B et p. 217 E. — S. Optati *De schism. Donatist.* lib. III, cap. IV, p. 57, lin. ult.

[3] «.....Verborum tuorum, quæ in eos «per punicum interpretem.....jaculatus es.» (*Epist.* CVIII *ad Macrobium*, cap. V, § 14; S. Augustini *Operum* t. II, p. 312 D.)

[4] En parlant de l'audace des Circoncellions, saint Augustin se sert de l'expression «rusticana «audacia.» (*Idem*, § 18, t. II, p. 314 D.)

[5] S. Optati *De schism. Donatist.* lib. III, cap. I, p. 48. — Les catholiques assurent que Paul et Macaire avaient été envoyés par Constant pour distribuer des aumônes, et non pour intervenir dans le débat entre les catholiques et les donatistes (*id. ibid.* lib. III, cap. III, p. 51); mais qu'en approchant de *Bâghâïah* ces envoyés furent assaillis par les Circoncellions et obligés, pour leur défense, de demander au comte Sil-

[a] Zosimi *Historiæ novæ*, lib. II, p. 83 et 86; in-8°, Oxonii, 1679. Les Carthaginois lui avaient fourni 40,000 hommes.

[b] *Panegyrici veteres*, p. 417 à la col. 1 des notes, et p. 463 à la col. 2 des notes. — *Codicis Theodosiani chronologia*, t. I, p. VI, col. 1; in-fol. Lipsiæ, 1736. — Les *Fastes d'Idace* placent aussi la mort de Maxence en 312 (*España sagrada*, t. IV, p. 477). — Voyez Lenain de Tillemont, *Hist. des Emp.* t. IV, p. 638 et 634, n° XXXII des notes sur Constantin. — La *Chronique d'Alexandrie* (p. 655) donne à Maxence six ans de règne.

[c] Zosimi *Historiæ novæ*, lib. II, p. 88 et 89.

[d] C'était l'évêque de *Carthage* nommé par les donatistes qui venaient de déposer Cécilien.

[e] *Epist. LXXXVIII ad Januarium episc. Donatist.* S. Augustini *Operum* t. II, p. 214 B; in-fol. Parisiis 1679.

Comment ces indigènes auraient-ils pu être sincèrement convertis au christianisme, quand ils avaient sous les yeux un clergé dont certains membres, plus ou moins nombreux, étaient couverts des iniquités que saint Cyprien leur reproche en termes véhéments[1]; comment leur esprit n'aurait-il pas été troublé quand ils voyaient Constantin, après la fameuse apparition, remercier le Dieu des chrétiens de la victoire qu'il lui avait donnée sur Maxence (312 de J. C.), par des faveurs accordées aux catholiques, en même temps qu'il restaurait le grand cirque avec magnificence, qu'il élevait dans les plus beaux quartiers de Rome des statues dont quelques-unes étaient d'or ou d'argent, et qu'il laissait, en Afrique, décerner à la famille Flavia les honneurs du sacerdoce[2]! Que pouvaient penser ces hommes sans culture, quand à Constant, qui protégea les catholiques (340 à 350 de J. C.), ils voyaient succéder Constance (350 à 351), qui favorisait l'arianisme, à peine né[3] et déjà puissant; quand à Constance ils voyaient succéder Julien (361 à 363), qui ravivait le paganisme, encore entouré de cette auréole que conservent, même à leur déclin, les croyances qui, pendant des siècles, ont exercé leur influence sur l'esprit des peuples! Au milieu de si nombreux éléments d'incertitude, les Berbers étaient témoins et victimes d'exactions qui rappellent les infamies de Salluste[4] en Afrique, et leur indignation se traduisait en représailles manifestées par des

vestre l'assistance de quelques troupes. (S. Optati *De schism. Donatist.* lib. III, cap. IV, p. 58.)

[1] « Les évêques, qui doivent instruire les autres « et leur montrer l'exemple, méprisaient l'administration des choses saintes pour se mêler des « affaires séculières, et plusieurs, abandonnant « leur chaire et leur peuple, couraient de province « en province pour faire de honteux trafics. Au « moment même où leurs frères mouraient de faim « (esurientibus in ecclesia fratribus), ils ne songeaient qu'à amasser beaucoup d'argent; ils « s'emparaient par fraude des héritages d'autrui « et faisaient profiter leur argent par l'usure. » (*Liber de Lapsis;* S. Cypriani *Operum* p. 183.) Toute la fin de ce passage est citée par saint Augustin (*ad Macrobium*, epist. CVIII, § 10; S. Augustini *Operum* t. II, p. 309 D.)

[2] Sext. Aurel. Victor, *De Cæsaribus*, cap. XL (*S. H. R.* t. II, p. 140, col. 2). — Ils ne pouvaient pas comprendre qu'un souverain qui adopte une idée nouvelle de haute portée est obligé de procéder avec beaucoup de prudence, parce qu'il doit tenir compte de la croyance encore acceptée par le vulgaire.

[3] Il y a une coïncidence remarquable entre l'instant où Constantin se déclara ouvertement pour le christianisme, et l'instant où l'arianisme se produisit: c'est de l'an 320 à 323. (Lenain de Tillemont, *Mém. pour serv. à l'hist. ecclés. des six prem. siècl.* t. VI, p. 737.)

[4] « . . . . . Suo in libro propriam imaginem « abunde velut in publica columna exsculptam « exhibet. » (Dionis Cassii *Histor.* lib. XLIII, § 9, p. 346 D, l. 91 et 92.) — Dans la pièce faussement attribuée à Cicéron, ce qui ne veut pas dire que Salluste y soit faussement accusé, cet historien est traité comme le dernier des misérables. (*In Sallustium Declamatio;* Ciceronis *Operum* t. XXVIII, p. 276 et seq.). Il a manqué à Salluste la première des qualités de l'historien, l'honnêteté, qui inspire la confiance et que le beau langage ne saurait suppléer.

actes de brigandage; ainsi, sous le règne de Jovien[1] (en 364) les *Austuriens*, barbares voisins de la *Tripolitaine*, « après une inaction de courte durée, « s'étaient mis dans leur état de révolte habituel[2]. » Sous un prétexte que je n'ai pas à examiner ici, ils avaient envahi les environs de *Leptis* et les avaient saccagés pendant trois jours, égorgeant les paysans, dévastant, brûlant ce ce qu'ils ne pouvaient emporter, et emmenant en captivité un des premiers magistrats de la ville qu'ils avaient surpris dans sa campagne avec sa famille[3]. Ces scènes de désolation continuèrent sous le successeur de Jovien, car on lit dans Ammien Marcellin : « Depuis l'avénement de Valentinien, les barbares « sévissaient sur l'Afrique avec une rage qui, dans leurs incursions audacieuses, « était comme accrue par le meurtre et par le pillage[4]. » L'histoire du comte Romanus, qui se lie aux diverses incursions dont *Leptis* et *Œa* eurent tant à souffrir[5], est trop connue pour que je m'arrête ici à en faire un récit, même sommaire; je rappellerai seulement que Valentinien Ier, durant huit années de son règne, fut le jouet de rapports mensongers qui coûtèrent la vie à des personnages innocents[6] pendant qu'à force de corruption Romanus triomphait, et que ce monstre d'imposture ne reçut la menace d'un châtiment[7] que quand un soulèvement formidable amena le comte Théodose sur la terre d'Afrique, à la fin de 372[8]. Ce soulèvement, né aussi des cabales de Romanus, avait pour

[1] « Joviano etiam tum imperante. » (Ammiani Marcellini lib. XXVIII, cap. VI, § 4, t. I, p. 491.) — Le règne de Jovien ne dura que 7 mois et 20 jours, du 27 juin 363 au 16 février 364.

[2] « Paullisper pacati, in geminos turbines « revoluti sunt. » (*Id. ibid.* § 2.)

[3] Ce personnage, nommé Silva, est intitulé « sui ordinis primatem. » (*Id. ibid.* § 4.)

[4] Ammiani Marcellini lib. XXVII, cap. IX, § 1, t. I, p. 451. — Valentinien régna du 16 février 364 au 17 novembre 375 (11 ans 9 mois 1 jour).

[5] *Id.* lib. XXVIII, cap. VI, § 10, t. I, p. 492.

[6] Ammiani Marcellini, lib. XXVII, cap. IX, § 23, t. I, p. 495.

[7] Ce ne fut que sous Gratien (du 17 novembre 375 au 25 août 383) que fut révélé ce mystère d'iniquité, et cette révélation ne paraît pas avoir été suivie de la punition du plus grand coupable. (*Id. ibid.* §§ 28 à 30, t. I, p. 496 et 497.)

[8] On sait que, parti d'*Arles*, Théodose traversa la mer et débarqua à *Igilgili* (*Djidjil*) dans la *Mauritanie Sitifienne*, à la fin de 372*. (*Id.* lib. XXIX, cap. V, § 5, t. I, p. 519). — Pauli Orosii *Histor.* lib VII, cap. XXXIII, p. 551; in-4°, Lugduni Batavorum; 1738.

* Lenain de Tillemont (*Hist. des Emper.* t. V, p. 65) ajoute « ou au commencement de 373; » mais si l'on observe que Palladius, un des acteurs de l'horrible drame dont le comte Romanus était le héros, fut arrêté à cause des charges que faisait peser sur lui une lettre trouvée par Théodose dans les papiers de Romanus, et que ce Palladius se pendit à la première couchée, « en profitant de l'absence de ses gardiens, *qui étaient allés passer la nuit à l'église, en observation de la grande solennité du christianisme* » (Amm. Marcel. lib. XXVIII, cap. VI, § 27, t. I, p. 496), on m'accordera facilement, je pense, qu'il s'agit ici de la cérémonie du 25 décembre (Noël) et que, par conséquent, Théodose avait débarqué en Afrique avant la fin de 372.

chef un Berber, Firmus, fils de Nubel, qui se posait à la fois en soutien des donatistes[1] et en libérateur de l'Afrique. On comprend dès lors tout le danger d'une guerre dans laquelle un chef habile avait pour lui une partie de la population romaine, les indigènes, et l'avantage d'un pays hérissé d'obstacles naturels, car elle eut pour théâtre l'espace compris entre *Setîf* et le *Ouâncherîch*[2]. Aussi, occupa-t-elle les trois dernières années de Valentinien, et c'est sous le règne de Gratien qu'il faut inscrire le crime commis sur la personne du comte Théodose, qui fut décapité à *Carthage* en 376[3]; l'extrême jeunesse (seize ans et demi) du nouveau souverain permet d'attribuer à ses ministres cet acte d'une odieuse ingratitude.

Nubel, le plus puissant des rois de la *Mauritanie*, avait laissé plusieurs fils : Mascizel, Dius, Mazuca, Salmaces, avaient secondé leur frère Firmus dans sa révolte; mais un sixième frère, Gildon, était, au contraire, dans les rangs de Théodose[4] et, sans doute comme récompense de sa fidélité, le fils de ce général, l'empereur Théodose, le nomma comte d'Afrique en 387[5]. Gildon

[1] Tout au moins dans le fait que l'on attribue à l'évêque donatiste de la ville inconnue de *Rucate*. (*Epist.* LXXXVIII, *ad Januarium Donatistam;* S. Augustini *Operum* t. II, p. 213 A.) Ce qui autorise, peut-être, à penser que ce fait n'est pas unique, c'est que les *rogatistes*[a] donnaient aux donatistes le nom de *firmiens*, par la même raison que les donatistes avaient donné aux catholiques le nom de *macariens* (*id. ibid.* même page). Voyez la note 5 de la p. 64 de ce volume.

[2] Voyez les notes 58 et 59 de ma NOTE *sur les Quinquegentiens*.

[3] Orosii *Historiarum* lib. VII, cap. XXXIII. p. 552.

[4] Car il fut un des lieutenants à qui le comte Théodose confia le soin d'arrêter Vincentius, complice de Romanus (Amm. Marcel. lib. XXIX. cap. v, § 6, t. I, p. 519).

[5] *Codex Theodosianus*, lib. IX, tit. XIV, cap. x. § 2, t. III, p. 111, col. 1; in-fol. Lipsiæ, 1738. — Gildon dut être nommé par Valentinien II (383 au 15 mai 392), mais ce prince, qui n'avait que quatre ans quand son père mourut en 375[b], avait seize ans en 387, et Théodose[c]

[a] Une des sectes donatistes, peu nombreuse, concentrée autour de *Cartenna* (ad *Vincentium* epist. XCIII. cap. VI, § 20, S. Augustini *Operum* t. II, p. 239 E; in-f°, Parisiis, 1679).

[b] Amm. Marcellini lib. XXX, cap, X, § 4, t. I, p. 563. — Sext. Aurel. Victor, *Epitome*, cap. XLV (*S. H. R.* t. II, p. 155, col. 2). — Zosimi, *Historiæ novæ*, lib. IV, p. 223. Suivant lui, Valentinien II avait alors 5 ans.

[c] Gratien, après la mort de son frère Valens (9 août 378[1*]) avait, dès le 19 janvier 379 (14 kal. febr. [2*]), sous le consulat d'Ausonius et d'Olybrius, associé à l'Empire Théodose fils du comte Théodose, vainqueur de Firmus, et lui avait remis l'Orient. Lorsque Gratien mourut assassiné dans les Gaules le 25 août 383 (8 kal. sep-

[1*] « . . . . Quintum iduum Augustarum. » (Amm. Marcel. lib. XXXI, cap. XII, § 10, t. I, p. 596.)

[2*] *Fast. Idac.* (*Espan. sagr.* t. IV, p. 482.) — Marcel. Comit. *Chron.* (*Thes. temp.* p. 34, col. 1.) — Prosp. Aquit. *Chron.* (edit. Labbe, p. 67). — *Chron. Alexandr.* p. 705. — Jornandis *De regn. ac temp. success.* (Muratori *Rer. italic. script.* t. I, p. 238 D, col. 1.) L'édition de la *Chronique* de Prosper donnée par Scaliger (*Thes. temp.* p. 188) met le consulat d'Ausonius et d'Olybrius sous l'année 380 de J. C. erreur qui tient à ce que ce chronologiste (*ibid.* p. 156) fait correspondre l'an 1 de J. C. à la 4e année de la CXCIVe olympiade, au lieu de la faire correspondre, selon presque tous les chronologistes, à la 1re année de la CXCIe olympiade. Il faut donc ôter une unité à toutes les années de J. C. que Scaliger fait répondre aux consulats dans sa Chronique de Prosper.

occupait encore cette haute fonction six ans après, comme le prouve une loi du 30 décembre 393[1], et lorsque, l'année suivante, Théodose se disposa à marcher contre le tyran Eugène pour venger le meurtre de Valentinien II, ce même Gildon, malgré l'ordre qu'il en avait reçu, refusa le concours de ses troupes et de ses vaisseaux[2], témoignant ainsi qu'il se considérait comme le maître de l'Afrique[3] : c'était, dans sa personne, la répudiation de l'autorité romaine par les Berbers. Le 6 septembre 394[4], Théodose remportait près d'*Aquilée* la fameuse victoire qui terminait le règne et la vie d'Arbogaste et d'Eugène, et il ne lui fut pas donné de jouir du triomphe qu'on lui préparait à *Constantinople:* le 17 janvier 395 il mourut à *Milan*[5]. Arcadius, qui avait été déclaré Auguste dès le 16 ou le 19 janvier 383[6], devint empereur d'Orient,

pouvait et devait, à cet instant, être considéré comme seul maître de l'Empire. Peut-être la nomination de Gildon eut-elle lieu en 386, car Claudien dit qu'il exerçait cette charge depuis 12 ans[1] quand on se décida en 398 à lui faire la guerre.

[1] Codicis Theodosiani *Chronologia*, t. I, p. CXL et lib. IX, tit. VII, lex. IX, *De adulteriis*, t. III, p. 74.

[2] Solus at hic, non puppe data, non milite misso
Subsedit, fluitante fide.....
(Claudiani *De bello Gildonico*, vers. 246, 247, p. 221; in-4°, Amstel. 1760.)

[3] ..... auxiliisque ad proxima bella negatis
Abjurata palam Libyæ possederat arva.
(*Id. De sexto Honorii consulatu*, vers. 109, 110, p. 481.)

[4] «Die oct. idus sept. Arcad. III et Honor. «iter. coss.» (Socratis *Hist. eccles.* lib. VI, cap. XXV, p. 295 A.) — La veille du jour qui éclaira cette victoire avait eu lieu une première bataille dans laquelle l'avantage était resté à Eugène, et Zosime dit qu'au commencement de l'action une éclipse de soleil priva presque complétement les combattants de lumière (Zosimi *Hist. novæ*, lib. IV, p. 281).

[5] *Fastos Idacianos* (*Españ. sagr.* t. IV, p. 484). — Marcellini comitis *Chronicon* (Scalig. *Thes. temp.* p. 36, col. 1). — La *Chronique d'Alexandrie* (p. 711) donne la date précise du 17 janvier (XVI cal. febr.).

[6] *Fastos Idacianos* (*Españ. sagr.* t. IV, p. 483);

temb. [1*]), Valentinien II, qui avait été déclaré Auguste six jours après la mort de son père [2*], succéda à son frère aîné, et le 15 mai 392 [3*] il fut tué par Arbogaste, qui donna la couronne d'Occident à un certain Eugène sous le nom duquel il se proposait bien de régner : «Sceptraque dejecto dederat Romana clienti.» (Claudiani *De III consul. Honorici*, vers. 67, p. 117.)

.....jam Solis habenæ
Bissenas torquent hiemes.....
(Claudiani *De bel. Gildon.* vers. 153, 154, p. 215; in-4°, Amstel. 1760.)

Il faut croire que les deux premières années de son gouvernement ne laissèrent rien à désirer, car, à deux reprises, saint Augustin ne se plaint que de dix années de tyrannie [4*].

[1*] Indict. XI (Marcel. comit. *Chron.* in *Thes. temp.* p. 35, col. 1).

[2*] Amm. Marcel. lib. XXX, cap. X, § 4, t. I, p. 563. — Valentinien Ier était mort le XV kal. decemb. (17 nov. 375) (*Fast. Idac.* in *Españ. sagr.* t. IV, p. 482), par conséquent Valentinien II, qui n'avait que quatre ans, avait été déclaré Auguste le 23 novembre 375.

[3*] Voir Lenain de Tillemont, *Hist. des Emper.* t. V, p. 760, col. 1, Note XLVII. Il redresse le comte Marcellin (*Chron.* in *Thes. temp.* p. 35, col. 2), qui place la mort de Valentinien II, idibus martiis, indict. IV (au 15 mars 391).

[4*] «Cum Optatum Gildonianum, *decennalem* totius Africæ gemitum, tamquam.....» (*Contra Epistolam Parmeniani*, lib. II, cap. IX, § 4; S. Augustini *Operum* t. IX, p. 27 B et nota *.) — «Et sub uno Optato Gildoniano *decennalem* totius Africæ gemitum : omitto...» (*Contra litteras Petiliani*, Donatistæ Cirtensis episcopi lib. II, cap. XXIV, § 26; S. Augustini *Operum* t. IX, p. 215 F.)

Honorius, déclaré Auguste le 20 novembre 393[1], reçut l'empire d'Occident; mais l'aîné de ces princes n'avait que dix-huit ans, Honorius commençait sa onzième année, aussi Théodose avait-il placé, près du premier, ce préfet du prétoire Rufin qu'on pourrait appeler son erreur; près de l'autre, Stilicon[2]. Le comte d'Afrique, Gildon, qui avait osé braver la puissance de Théodose, méprisant le jeune gouvernement de ses fils selon l'expression de Jornandès[3], se livrait à tous les excès avec un certain Optat, évêque donatiste de *Thamugas*[4]; cependant, pressentant la nécessité d'un appui, il avait offert la suzeraineté de l'Afrique à l'empereur Arcadius, qui, à l'instigation d'Eutrope, le digne successeur de Rufin, avait consenti à ce démembrement de l'empire d'Occident[5]. Sur ces entrefaites, un frère de Gildon nommé Mascizel, qui, en 373, avait combattu les Romains dans les rangs de Firmus[6], s'était, pour un motif inconnu, rendu à *Milan*, laissant ses deux fils adolescents près de la milice africaine; Gildon, considérant comme suspecte l'absence de son frère et la présence de ses deux fils, n'hésita pas à faire assassiner ceux-ci[7]. Quels que

les *Fastes* disent le 16. — La *Chronique d'Alexandrie* (p. 707) dit le 19. — La *Chronique* du comte Marcellin (*Thes. temp.* p. 35, col. 1) ne donne que l'année (indic. XI — 383).

[1] Voyez la discussion à laquelle se livre Lenain de Tillemont au sujet de cette date. (*Hist. des Emper.* t. V, p. 764.)

[2] Zosimi *Historiæ novæ*, lib. IV, p. 280 et 283. — C'est à Stilicon que Théodose, dans les vers de Claudien, adresse ces paroles : «Geminos «dextra tu protege fratres.» (Claudianus, *In tertio consulatu Honorii*, vers. 153, p. 124.)

[3] «Gildo Africæ comes, a Theodosio dudum «ordinatus, ac si juvenile regnum utrumque des-«piciens.» (Jornandis *De temp. et regn. success.* Muratori, *Rer. italic. script.* t. I, p. 238 A, col. 2.)

[4] Ville située au pied septentrional de l'*Aurâs*, entre *Bâghâiah* et *Tezzout'* (*Lambæsa*) (voyez la *Richesse minérale de l'Algérie*, t. I, p. 279; in-4°, de l'I. N. 1849). — Saint Augustin, qui avait été fait évêque d'*Hippone* à la fin de 395[*], fut témoin oculaire des affreux désordres qui marquèrent ce qu'on pourrait appeler le règne de Gildon et d'Optat de *Thamugas;* on peut lire ce qu'il en dit dans plusieurs ouvrages écrits en 398, 400 et 402 (*Epist.* XLIII *ad Glorium, Eleusium*, etc. cap. VIII, § 24; *Operum* t. II, p. 99 B. — *Contra epist. Parmeniani*, lib. II, §§ 8, 19, 42, cap. IV, IX, XXII; *Operum* t. IX, p. 31 A, 36 C et 54 C. — *Contra litteras Petiliani*, lib. II, §§ 53, 82, cap. XXIII, XXX; *Operum* t. IX, p. 233 E et 243 F).

[5] Orosii *Histor.* lib. VII, cap. XXXVI, p. 564.

[6] Amm. Marcellini lib. XXIX, cap. V, §§ 11 et 14, t. I, p. 520 et 521. — Voyez p. 67 de ce volume.

[7] Orosii *Histor.* lib. VII, cap. XXXVI, p. 564. Claudiani *De bell. Gildon.* vers. 390, p. 230. — Tous deux disent bien que Mascizel s'était

[*] Sous le consulat d'Olybrius et de Probinus (Prosperi Aquitani *Chronicon* in Labbe, *Nova biblioth. manuscr.* t. I, p. 48; in-fol. Parisiis, 1657). Ce fut bien à la fin de l'année, car, dans un sermon que saint Augustin prononce pour l'anniversaire de son ordination, il dit : «Natalis Domini imminet.» (*Sermo* CCCXXXIX, cap. III; S. Augustini *Operum* t. V, p. 1309 D.)

fussent les motifs qui firent agir les deux frères berbers et Stilicon lui-même, Mascizel reçut en 398 le commandement d'une armée romaine, à la tête de laquelle il passa en Afrique, défit Gildon, qui fut réduit à s'étrangler pour ne pas tomber aux mains du vainqueur[1], et Optat fut jeté dans une prison, où il termina sa vie[2]. On a honte de dire la fin de cet épisode : rentré en Italie après avoir soumis l'Afrique à Honorius, dit l'historien Zosime, Mascizel fut précipité d'un pont et noyé par ordre de Stilicon, qui assistait en riant à cet odieux assassinat[3], si odieux, dans les circonstances où il était commis, que Gibbon refuse d'y croire[4]. Rien, assurément, ne saurait excuser un pareil acte, mais il est permis de chercher à l'expliquer, et l'explication ne peut être trouvée que dans la croyance où l'on devait être, à Rome, que Mascizel s'était plutôt préparé la succession au pouvoir de Gildon qu'il n'avait assuré la possession de l'Afrique à Honorius, et peut-être, sur ce point, la politique romaine était-elle clairvoyante. Tel était, en effet, le coup porté à l'autorité de l'empire en Afrique par la révolte de Gildon, telles devaient être surtout les espérances que la domination d'un Berber, si brutale qu'elle fût, avait réveillées chez les indigènes, que, dix ans après, Honorius poursuivait encore ceux qui avaient participé à ce mouvement [trop peu remarqué], comme on en a la preuve par deux lois de cet empereur, l'une en date du 20 avril 405[5], l'autre en date du 11 novembre 408[6], postérieure d'environ deux mois et demi à la mort de Stilicon[7].

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les difficultés que présente cette expédi-

réfugié auprès de l'Empereur à cause de l'horreur que lui inspiraient les crimes de son frère; mais il eût été bien naturel d'éloigner ses fils adolescents d'un pareil spectacle, et Gildon ne se trompait peut-être pas en supposant une autre cause. Les deux témoignages ci-dessus doivent donc, par des motifs différents, être accueillis avec réserve.

[1] Zosimi *Historiæ novæ*, lib. V, p. 303. Zosime défigure le nom de Mascizel sous celui de Μασκέλδηλος et, dans Jornandès, on lit Mascelzer (voyez la page à laquelle renvoie la note 3 de la p. 69). — Orosii lib. VII, cap. XXXVI, p. 566. — Claudiani *In Eutropium* lib. II, *Præfatio*, vers. 71, p. 314, et *In primoconsulatu Stiliconis*, lib. I, vers. 359 à 362, p. 375.

[2] *Contra litteras Petiliani*, lib. II, § 209, cap. XCII; S. Augustini *Operum* t. IX, p. 281 E. — *Contra Cresconium Donatistam*, lib. III, § 16, cap. XIII; *Operum* t. IX, p. 443. B.

[3] Zosimi *Historiæ novæ*, lib. V, p 303.

[4] *Hist. de la décad. et de la chute de l'Emp. rom.* t. V, p. 443, note 2.

[5] *Codex Theodosianus*, lib. IX, tit. XLII, *De bonis proscriptorum*, lex XIX, t. III, p. 376.

[6] *Idem*, lib. IX, tit. XL, *De pœnis*, lex XIX, t. III, p. 345.

[7] On sait que ce ministre, si puissant sous Théodose, plus puissant encore sous Honorius, fut tué par ordre de ce dernier le X cal. sept. ou 23 août 408 (Zosimi *Historiæ novæ*, lib. V, p. 345; in-8°, Oxonii, 1679).

tion de Mascizel, ni les circonstances miraculeuses dont on la trouve entourée dans les historiens ecclésiastiques [1], mais il est difficile de s'expliquer comment un Berber *catholique* aurait si rapidement soumis l'Afrique aux Romains, quand on est obligé de reconnaître qu'il n'y a pas d'illusion possible sur la méfiance qu'inspirait aux indigènes une croyance qui leur était apportée sous l'égide de dominateurs qu'ils abhorraient. J'ai déjà indiqué (p. 65) quelques-unes des causes qui s'étaient opposées à la conversion des Berbers au christianisme; le règne de Julien, auquel je me suis arrêté, avait été suivi, pendant une trentraine d'années, d'événements qui n'étaient pas de nature à hâter les conversions. On sait que ce prince s'était empressé d'accueillir la requête des donatistes exilés depuis la fin du règne de Constant, et avait ordonné en 362 qu'ils fussent rétablis dans l'état où ils étaient au moment de leur exil [2]; un pareil rescrit était le réveil de la guerre qui, pendant près de quarante ans, avait été un sujet de scandale en Afrique. Rentrés en possession de leurs églises, les donatistes, surexcités par la persécution qu'ils avaient soufferte, prêchèrent avec plus d'ardeur que jamais; aussi firent-ils des progrès qui sont sensibles dès le temps de la guerre de Firmus (voyez p. 67), et qui, sans aucun doute, furent accélérés par l'union de Gildon avec Donat de *Thamugas*, car on sait qu'en 391 quand saint Augustin fut nommé, on pourrait dire proclamé prêtre d'*Hippone* [3], les donatistes étaient tout-puissants dans cette ville [4], et qu'en 395 les circoncellions, répandant la terreur dans le pays, envahissaient l'église de *Hasna* et y brisaient l'autel [5]. Quand les indigènes voyaient les chrétiens se disputer avec acharnement à l'occasion d'un schisme qu'on prétendait être une question de doctrine et qui n'était qu'une question de personnes, comment auraient-ils discerné dans quel camp était la vérité? Ils entendaient les combattants échanger des reproches de désordres qui, bien

[1] Pauli Orosii *Histor.* lib. VII, cap. XXXVI, p. 565; in-4°, Lugd. Batav. 1738.

[2] *Rescriptum Juliani Imper. in gratiam Donatistarum* (*Contra litter. Petil.* lib. II, cap. XCVII; S. Augustini *Operum* t. IX, p. 286 A. — S. Optati *De schism. Donatist.* lib. II, cap. XVI, p. 36 et 37. Voir aussi p. 314).

[3] *S. Augustini Vita*, cap. IV, auctore Possidio; S. Augustini *Operum* Appendix ad tomum X, p. 260 B, C.

[4] Ils y dominaient à ce point, et les catholiques y étaient en si petit nombre, qu'il était défendu d'y cuire du pain pour eux: « . . . præcepisse, quoniam catholicorum ibi paucitas erat, ut nullus eis panem coqueret. » (*Contra litteras Petiliani* lib. II, cap. LXXXIII; S. Augustini *Operum* t. IX, p. 269 D).

[5] « Apud *Hasnam* . . . . Circumcelliones invadentes basilicam nostram altare comminuerunt. » (*Epist.* XXIX, *ad Alypium*, § 12; S. Augustini *Operum* t. II, p. 53 D.) Cette localité de *Hasna* m'est inconnue.

qu'à des degrés différents, étaient fondés de part et d'autre[1]; ils étaient témoins de violences qui ont fait dire à un auteur païen contemporain de saint Augustin : « Il n'y a pas de bêtes si cruelles aux hommes, que la plupart des « chrétiens le sont les uns aux autres[2]. » Étrangers aux subtilités dogmatiques, qu'on veuille bien songer au culte que les catholiques eux-mêmes, encore à la fin du IVe siècle, pratiquaient sous leurs yeux, lorsqu'on entend saint Augustin raconter les dangers qu'il a courus à *Carthage*[3] pour y avoir prêché contre l'ivrognerie à laquelle on s'adonnait dans l'enceinte même des églises, où, à certains jours[4], on installait des cuisines comme dans un champ de foire et où, sous prétexte de dévotion[5], on se livrait à tous les excès. Voilà pourquoi, dans le sermon prêché un 21 janvier, jour anniversaire de plusieurs martyrs qui avaient souffert en Espagne, saint Augustin s'écrie : « Les « martyrs ont horreur de vos bouteilles, de vos poêles à frire, de vos ivro« gneries[6]. » Ce saint prélat est réduit à se féliciter avec Alipe, évêque de *Thagaste*, de ce qu'il est enfin parvenu, en 395, à arracher de l'église d'*Hippone* une si dégoûtante coutume[7]; dans la lettre qu'il lui écrit, à ce sujet, il raconte qu'il a été obligé de répondre à l'objection qu'on lui faisait de l'existence de cet usage, journellement pratiqué dans l'église de Saint-Pierre de Rome[8]. On ne peut guère douter qu'il n'y existât encore quand la prise de

[1] Lenain de Tillemont, *Mém. pour servir à l'Hist. ecclés. des six prem. siècl.* t. VI, p. 74 et 75. — Voyez, ci-dessus, la note 1, p. 65 de ce volume.

[2] « Nullas infestas hominibus bestias, ut sunt « sibi ferales plerique christianorum. » (Ammiani Marcellini *Quæ supersunt*, lib. XXII, cap. V, § 4, t. I, p. 275.) — On ignore l'époque précise de la mort d'Ammien Marcellin (*id. ibid.* t. I, p. XCV), mais on croit qu'il mourut à Rome après 390 de J. C. (Schœll, *Histoire abrégée de la littér. romaine*, t. III, p. 165.) Voir Lenain de Tillemont, *Histoire des Emper.* t. V, p. 133.

[3] « In ista civitate (très-probablement *Car« thage*), fratres mei, nonne experti sumus, « quod recordatur sanctitas vestra, quanto pe« riculo nostro de ista basilica ebriositates expu« lerit Deus? nonne seditione carnalium pene « mergebatur nobiscum navis? » (*Sermo* CCLII, cap. IV; S. Augustini *Operum* t. V, p. 1040 B.)

[4] Notamment aux fêtes commémoratives des martyrs.

[5] « Ut viderent quam esset nefarium, intra « ecclesiæ parietes id agere nomine religionis, « quod in suis domibus si agere perseverarent... » (*Epist.* XXIX, § 2, *ad Alipium*; S. Augustini *Operum* t. II, p. 49 B.)

[6] « Oderunt martyres lagenas vestras, oderunt « martyres sartagines vestras, oderunt martyres « ebrietates vestras. » (*Sermo* CCLXXIII, cap. VIII, S. Augustini *Operum* t. V, p. 1108 D, E.)

[7] *Epist.* XXIX *ad Alypium* Thagastensem episcopum; *id. ibid.* t. II, p. 48 E, F.

[8] « Et quoniam de basilica beati apostoli Pe« tri, quotidianæ vinolentiæ proferebantur exem-

[a] Lenain de Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclés. des six prem. siècl.* t. XIII, p. 165 et 211.

Rome par les Goths, que commandait Alaric[1], vint préluder à des calamités plus grandes, et pour revenir tout de suite à l'Afrique il faut lire dans Salvien avec quelle verve ce savant prêtre de Marseille oppose les mœurs des barbares à celles des Africains, notamment des habitants de *Carthage*, auxquels il fait honte de leur impudicité[2].

Si j'esquisse ce tableau, dont je suis loin de charger les couleurs, c'est que nous approchons de l'instant où les Berbers vont, comme les Romains, se trouver en présence des guerriers du Nord, et qu'en fait de croyance, leurs hésitations vont être mises à une nouvelle et rude épreuve, puisque, pendant près d'un siècle, c'est l'arianisme qui sera la religion officielle de leur pays, et que les donatistes comme les catholiques seront, sous le nom d'*Omousians*[3], confondus dans une même persécution[4]. A Dieu ne plaise que je ne rende pas une éclatante justice aux travaux des Cyprien, des Optat, des Aurèle, des Augustin et de tant d'autres moins brillants, mais il faut reconnaître que leurs efforts pour réformer les mœurs ont été fâcheusement paralysés par les disputes religieuses[5]; il faut bien aussi que je prépare le lecteur à ne pas trop s'étonner

«pla, dixi...» (S. Augustini *Operum* cap. x, t. II, p. 52 C.) En lisant attentivement ce qu'a dit saint Augustin, il faut convenir que les raisons qu'il a données pour répondre à cette objection ne sont pas bien fortes.

[1] Le 24 août 410 (*Chronicon breve* in *Hist. persec. Vandal.* p. 112). — Prosperi Aquitani *Chronicon*, edit. Labbe, t. I, p. 48. — Marcell. comit. *Chronicon* in *Thes. temp.* p. 38, col 1. — Voy. Sozomeni *Hist. eccles.* lib IX, cap. IX, p. 811, et Lenain de Tillemont, *Hist. des Emper.* t. V, p. 592 et NOTE XXIX, p. 812.

[2] Salvien dit, en parlant de l'Afrique entière : «Non ut terram ac sedem hominum, sed ut «Æthnam putes impudicarum fuisse flamma-«rum.» (*De gubernatione Dei*, lib. VII, cap. XVI, p. 169; in-8°, Parisiis, 1684.) — Salvien écrivait vers le milieu du ve siècle, vingt à vingt-cinq ans après la mort de saint Augustin.

[3] Ὁμούσιος, consubstantiel, non engendré. Voyez, sur ce mot, la discussion de saint Augustin avec un grand personnage arien de la cour de l'empereur (*Epist.* CCXXXVIII, *ad Pascentium*, §§ 4 et 5; S. Augustini *Operum* t. II, p. 854). Cette lettre est au nombre de celles dont on ignore la date.

[4] Voir l'édit adressé par Huneric le 20 mai 483 (decimo tertio kal. jun.) à tous les évêques d'Afrique, pour qu'ils eussent à se trouver réunis à *Carthage* le 1er février 484 (ad diem kal. febr.), à l'effet d'y discuter leurs croyances avec les évêques ariens[a]. Cet édit a pour titre : REX HUNERIX VANDALORUM ET ALANORUM UNIVERSIS EPISCOPIS OMOUSIANIS. Voir aussi l'édit en date du 25 février 484 (sexto kal. mart.[b]).

[5] Saint Augustin se plaint de la corruption des mœurs et du malheur des temps qui le réduisent à souhaiter, non pas qu'on s'abstienne de s'enivrer, mais du moins qu'on ne s'enivre pas dans l'église : «et tamen nos ad has angustias «corruptorum temporum diffluentium morum «esse perductos, ut iis nondum modesta convi-

[a] «Ut de ratione fidei cum nostris venerabilibus episcopis possitis inire conflictum.» (Victoris Vitensis *De persec. Vand.* lib. II, § 13, p. 35, in-8°, Parisiis, 1694.)

[b] *Id. ibid.* lib. IV, § 2, p. 64 à 68.

quand il verra les Berbers encore plongés dans l'idolâtrie au moment de l'invasion arabe (milieu du VIIe siècle). Les empereurs eux-mêmes avaient à se préoccuper sans cesse des débats qui surgissaient entre les diverses communions, et les distrayaient du soin de leur empire, même au milieu des circonstances les plus critiques; l'Afrique jouait un rôle important dans ces préoccupations. Ainsi, le 10 août 410, Rome était tombée au pouvoir des Goths[1], et la nouvelle de cet immense désastre, qui faisait couler les larmes de saint Augustin[2], avait répandu le deuil et la consternation jusqu'aux extrémités de la terre[3]; Honorius seul y semblait étranger. Quinze jours après, le 25 août, pendant qu'Alaric, qui n'avait employé que six jours à dépouiller Rome[4], ravageait la Campanie[5], l'empereur rendait à Ravenne une loi rigoureuse contre les donatistes[6], et le 14 octobre[7] il déléguait le comte Marcellin pour présider la fameuse conférence qui devait s'ouvrir à Carthage le 1er juin 411[8]. Si ce fils de Théodose n'avait pas donné les preuves d'une inca-

-via, sed saltem domesticum regnum ebrietatis «optemus.» (*Epist.* XXIX, *ad Alipium*, cap. v; S. Augustini *Operum* t. II, p. 50 C.) — Et Salvien affirme que, encore de son temps, la plupart des chrétiens d'Afrique professaient manifestement un reste de paganisme, en conservant un culte à la déesse *Céleste* : «professa enim illic «jugiter plurimorum paganitas fuit. Habebant «quippe intra muros patrios intestinum scelus, «*Cœlestem* illam scilicet...» (*De gubern. Dei*, lib. VIII, cap. II, p. 187.)

[1] Voy. ci-dessus la note 1 de la p. 73.

[2] «... Omnia gemuimus, sæpe flevimus...» (*De Urbis excidio*, cap. II, § 3; S. Augustini *Operum* t. VI, p. 624 C.)

[3] «Ut exitium vestrum, plangentibus Orien-«talibus populis, et maximis civitatibus in re-«motissimis terris publicum luctum mœorem-«que ducentibus.....» (*De civitate Dei*, lib. I, cap. XXXIII; S. Augustini *Operum* t. VII, F. G.)

[4] «Sextoque die quam ingressus fuerat, de-«predata Urbe egressus est, Placidia, Honorii «principis sorore, abducta...» (Marcellini comitis *Chronicon* in *Thes. temp.* p. 38, col. 1.)

[5] «Dum urbs Roma in ruderibus esset, Ala-«ricus Campaniam deprædatus est.» (Philostorgii *Hist. eccles.* lib. XII, cap. III, p. 534 B; in-f°, Parisiis, 1673.) Jornandes, *De rebus Geticis*, cap. XXX, p. 653, edit. Grotii, in-8°, Amstelodami, 1655.

[6] *Codex Theodosianus*, lib. XVI, tit. V, *De hæreticis*, lex LI Heracliano com. Afric. VIII, kal. sept. t. VI, p. 189. — Les auteurs catholiques eux-mêmes attribuent cette loi aux instances des évêques catholiques d'Afrique, qui, s'étant réunis en concile à *Carthage* le 14 juin 410, avaient décidé de députer quelques-uns d'entre eux à l'empereur pour lui faire des remontrances au sujet d'une loi pleine de tolérance qu'il avait donnée à la fin de 409, et en demander la révocation. (Lenain de Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclés. des six prem. siècles*, t. XIII, p. 480 et 497. — *Id. Hist. des emper.* t. V, p. 574 et 575; voir aussi p. 601.)

[7] *Cod. Theod.* lib. XVI, tit. XI, *De religione*, t. VI, p. 335 à 337. Cet édit est rendu à Ravenne, le *pridie idus octobris* 410.

[8] Les séances eurent lieu les 1er, 3 et 8 juin 411. Marcellin rendit sa sentence le 26 du même mois. (S. Optati *De schism. Donatist.* p. 379, 449, 456, 505 et 506. — *Breviculus collationis*

pacité honteuse pour un souverain, on pourrait croire qu'en dehors du zèle religieux dont la part fut grande dans ce solennel débat, la politique eut aussi la sienne, et qu'Honorius voulut écraser les donatistes, non pas seulement parce qu'ils étaient donatistes, mais parce qu'en général ils appartenaient au parti de la résistance. Je n'insiste pas, car on n'ose prêter aucune idée à un être aussi complétement nul[1]. Sans doute, à cet instant, l'Afrique n'était pas menacée du dehors, cependant le déplorable état général des affaires autorisait toutes les appréhensions; on sentait l'empire se disloquer. En même temps que les Goths envahissaient l'Italie, les Vandales et les Alains traversaient le Rhin, se répandaient dans les Gaules[2] et bientôt en Espagne[3], où ils s'établissaient sans prévoir qu'ils n'étaient séparés que par un détroit de l'empire qu'ils allaient bientôt fonder.

Honorius mourut le 15 août 423[4], et je n'ai pas à rappeler ici les événements qui suivirent immédiatement la fin de son triste règne. Tout le monde connaît l'histoire de la fille du grand Théodose, de Placidie, qui, emmenée de Rome par Alaric[5] quand il eut pillé la ville, vit, après bien des vicissitudes, proclamer son fils Valentinien III à Ravenne, le 23 octobre 425[6], et régna au nom de ce prince, qui n'avait alors que six ans[7]. On sait la funeste

cum Donatistis, S. Augustini *Operum* t. IX, p. 545 et seq. Appendix, p. 48, 58, 59 et 70, in-f°, Parisiis, 1688.)

[1] Je ne veux pas me servir du fait si connu rapporté par Procope[*], et je ne demande pas mieux que de le considérer comme un conte; «mais, dit Lebeau, le crédit qu'a trouvé ce conte «si peu vraisemblable, répété par tous les écri«vains des siècles suivants, marque du moins «quelle idée ce prince a laissée de lui-même à la «postérité.» (*Hist. du Bas-Emp.* t V, p. 367.)

[2] «Arcadio VI et Probo coss. Vandali et Alani «Gallias, trajecto Rheno, pridie kalendas janua«rias ingressi.» (Prosperi Aquitani *Chronicon*, edit. Labbe, t. I, p. 48.) Il faut donc placer cette invasion au 31 décembre 406.

[3] «Honorio VIII et Theodosio III coss. (409 «de J. C.), Vandali Hispanias occupaverunt.» (Prosperi Aquitani *Chron.* etc. t. I, p. 48.) — *Fastos Idacianos* in *España sagrada*, t. IV, p. 485.

[4] «Asclepiodoto et Mariniano coss. die XVIII «kal. septemb.» (Socratis *Hist. eccles.* lib. VII, cap. XXII, p. 362.) — Prosper d'Aquitaine (edit. Labbe, t. I, p. 49) et le comte Marcellin (*Thes. temp.* p. 39, col. 1) disent aussi en 423. Idace, dans ses *Fastes* (*España sagrada*, t. IV, p. 485), confirme la même année, mais dans sa *Chronique* (*Thes. temp.* p. 22, col. 2) on lit: «Hono«rius actis tricennalibus suis Ravennæ obiit,» et cette phrase est placée sous la quatrième année de l'Olympiade CCC, c'est-à-dire en 424, comme il est facile de le calculer.

[5] Voy. la note 4 de la page précédente.

[6] *Chron. Alexandr.* p. 727. — Marcellini comitis *Chronicon* (*Thes. temp.* p. 39, col. 2).

[7] Valentinien était fils du général Constance,

[*] *De bell. Vandal.* lib. I, cap. 1, § 2, t. I, p. 316 B, C. — Honorius, né le 9 septembre 384, avait près de vingt-six ans au moment de la prise de Rome par Alaric, le 10 août 410.

rivalité d'Aetius et du comte Boniface, rivalité qui jeta dans l'esprit de ce comte, jusque-là si dévoué, une perturbation telle, qu'il s'oublia au point d'appeler les Vandales en Afrique. Dans le mois de mai 428[1], Giseric, à la tête de 80,000 hommes traversait le détroit et envahissait la *Mauritanie* qui pendant trois cent quarante ans[2] avait dépendu de l'Espagne; mais dans le partage coupable que le comte Boniface avait fait avec le prince vandale, celui-ci devait avoir, croit-on, les *trois Mauritanies*[3], c'est-à-dire depuis l'Océan jusqu'à l'*Amp-*

qui avait enfin épousé Placidie le 1er janvier 417[a]; ce fils leur était né le 3 juillet 419 (Marcell. *Chron.* p. 38, col. 2). — La *Chronique* de Prosper (edit. Labbe, t. I, p. 49) place cette naissance au 2 juillet 418, mais la *Chronique* d'Idace (*Thes. temp.* p. 22, col. 1) et celle de Prosper (*ibid.* p. 192, § XL) confirment, quant à l'année, la date donnée par le comte Marcellin. (Voyez p. 67, note 1*.)

[1] «Indict. XI, Felice et Tauro coss. Vandali «irruperunt in Africam.» (*Chron. Alexandr.* p. 729.) Or ce consulat marque, d'après Varron, l'année 1181 de R. (428 de J. C); mais on lit dans la *Chronique* d'Idace, sous la première année de la CCCII[e] Olympiade : «Gaisericus..... «mense Maio ad Mauritaniam et Africam relictis «transit Hispaniis[b],» c'est-à-dire en mai 429 de J. C. (1182 de R.); pendant que Prosper Aquitanus[c] place cet événement sous le consulat de Hierius et d'Ardaburius, c'est-à-dire en 427[d]. Victor de Vite commence son livre en disant : «Il y a maintenant soixante ans que la nation «cruelle et farouche des Vandales a envahi l'A-«frique[e],» et l'on a admis, en se reportant à la date donnée par Prosper, que la *Persécution vandale* avait été écrite en 487[f]; je la crois plutôt écrite en 488. Parmi les trois dates données pour l'invasion vandale, M. Marcus a opté pour celle de 429 donnée par Idace, et il a assez bien justifié sa préférence[g]; cependant cette solution obligerait à reculer beaucoup une lettre que l'on rapporte à la fin de 427[h], écrite par saint Augustin au comte Boniface, lettre dans laquelle l'évêque d'Hippone parle des ravages que les barbares font en Afrique[i]. Au reste, en adoptant l'année 428, j'ai suivi Lenain de Tillemont[k].

[2] Voyez p. 55 de ce volume, et la note 3 de la p. 75. 409 – 69 = 340.

[3] Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. VI, p. 24. — Dureau de La Malle, *Rech. sur l'hist. de la part. de l'Afr. septentr.* etc. p. 36. — L. Marcus, *Hist. des Vandales*, p. 143. — Procope dit formellement que trois parts avaient été faites dans

[a] *Cod. Theod. Chronologia*, t. I, p. CLXXXV, col. 1, § 2. Le savant annotateur dit : «le jour où commença son «[second] consulat.»

[b] Idatii *Chronicon* in *Thes. temp.* Scaligeri, p. 22, col. 2, § 5.

[c] Prosp. Aquit. *Chronicon*, edit. Labbe, t. I, p. 50. — Le texte de cette chronique donné par Scaliger (p. 193) dit en CCCCXXVIII de J. C. quoiqu'il nomme les mêmes consuls; voyez la note 2* de la p. 67 de ce volume.

[d] Cassiodore (*Chronicon* in *S. H. R.* t. II, p. 243, col. 1) place cet événement sous les mêmes consuls. — Jornandès l'a suivi (*De Getarum sive Gothorum origine et rebus gestis*, cap. XXXII et XXXIII, edit. Grotii, p. 657; in-8°, Amstelodami, 1655).

[e] *Hist. persec. Vand.* p. 3; in-8°, Parisiis, 1694.

[f] Schœll, *Hist. abrég. de la littér. rom.* t. IV, p. 105.

[g] *Histoire des Vandales*, p. 131, et aux NOTES, p. 24, note 10; in-8°, Paris, 1836.

[h] Rien ne prouve que cette lettre ne soit pas de 428.

[i] S. Augustini *Operum Epist.* CCXX, § 7, t. II, p. 814; in-f°, Parisiis, 1679.

[k] *Hist. des Emper.* NOTE IV du t. VI, p. 622; in-4°, Paris, 1738.

saga. Je viens de porter à 80,000 le nombre des Vandales qui passèrent le détroit; Victor de Vite, à qui j'emprunte ce chiffre, le donne comme résultat d'un dénombrement comprenant les vieillards, les jeunes gens, les enfants, les esclaves aussi bien que les maîtres[1], et, suivant Procope, cette multitude représentait 50,000 combattants[2]. Mais si telles furent seulement les forces de Giseric au moment où Boniface l'accueillait en allié, et encore au moment où celui-ci, réconcilié avec Placidie, essayait de négocier pour que le roi vandale rebroussât chemin, il est évident que les choses durent changer; quand, les négociations étant rompues, il devint clair que ce flot de barbares allait se précipiter sur la puissance romaine en Afrique, on ne peut douter qu'alors les Berbers accoururent sous les drapeaux de Giseric pour combattre l'ennemi commun, et quelques mots de saint Augustin en fournissent la preuve. Dans la lettre que l'évêque d'Hippone adresse au comte Boniface, lettre écrite en termes pleins de réserve et assez vagues pour n'être bien compris que des deux interlocuteurs, il parle des affreux ravages exercés par les Africains barbares[3]; peut-on douter aussi que les donatistes n'aient profité de l'arrivée des Vandales pour satisfaire la haine profonde qu'ils nourrissaient contre les catholiques[4], sans parler de la partie souffrante de la population, « de ces « victimes, dit Salvien, qui, gémissant tous les jours devant Dieu, demandant « un terme à leurs maux, et, ce qui est bien plus grave encore, appelant, « dans l'excès de leurs amertumes, la présence de l'ennemi, ont obtenu enfin

le traité : celle de Gontharis ou Gontharic, fils légitime de Godigiscle; celle de Giseric, fils naturel du même prince, et celle du comte Boniface[a]; mais Gontharic mourut presque aussitôt, peut-être par ordre de son frère[b], et Giseric resta seul à partager avec Boniface.

[1] *Hist. persec. Vandal.* p. 3. — Idace dit aussi : « Gaisericus rex de Beticæ provinciæ litore cum « Wandalis omnibus, *eorumque familiis* .... » (*Chronicon* in *Thes. temp.* p. 22, col. 2.)

[2] Μυριάδας πέντε. (*De bell. Vandal.* lib. I, cap. v, t. I, p. 334, l. 17.)

[3] « Quid autem dicam de vastatione Africæ, « quam faciunt *Afri barbari* resistente nullo. . . » (*Epist.* CCXX, § 7; S. Augustini *Operum* t. II, p. 814 B.)

[4] Ellies Dupin, *Historia Donatistarum*, p. XLVII, in-f°, Parisiis, 1700. — Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* t. VI, p. 49. — Gibbon, *Hist. de la décad. de l'emp. rom.* t. VI, p. 231 à 233. — L. Marcus, *Histoire des Vandales*, p. 141. — Voir ce que j'ai dit à ce sujet dans la *Rich. minér. de l'Alg.* t. I, p. 402 et 403. J'ajouterai ici que Victor de Vite parle exclusivement des souffrances que les *catholiques* eurent à endurer de la part des Vandales.

[a] *De bell. Vandal.* lib. I, cap. III, t. I, p. 323, l. 22.

[b] *Ibid.* p. 325, l. 2 et seq. — On croit plus généralement qu'il était mort avant l'instant où les Vandales passèrent en Afrique (Lenain de Tillemont, *Hist. des emper.* t. VI, p. 193).

« de souffrir en commun, de la part des barbares, une oppression qu'ils avaient « endurée seuls auparavant, de la part des Romains [1]. »

L'armée de Giseric devait donc être nombreuse lorsque l'inutilité des négociations du comte Boniface rendit nécessaire d'en venir aux armes; le général romain fut vaincu et se retira dans *Hippone* [2], ville alors fortifiée [3]. On ignore le lieu qui fut le théâtre de cette défaite, mais le récit que nous a laissé Possidius, témoin des événements que je résume ici, montre assez bien la marche des Vandales lorsqu'il peint les affreux ravages auquels leur fureur se livrait, ravages tels que, des innombrables églises qui couvraient le sol de l'Afrique romaine, il ne restait debout que celles de trois villes : *Cirtha*, *Hippone* et *Carthage* [4]. Possidius lui-même, évêque de *Calama* [5], et tous les évêques des villes voisines de *Calama*, avaient fui devant le torrent dévastateur, et s'étaient réfugiés à *Hippone* [6], que Giseric vint assiéger à la fin de mai ou au commencement de juin 430 [7]. Mais le roi vandale n'avait aucun moyen régulier d'enlever une place forte, et, bien que la ville fût bloquée par terre

[1] Salviani *De gubern. Dei*, lib. VII, cap. XVI, p. 171, in-8°, Parisiis, 1684.

[2] « Victusque *Hipponem regium* se recepit. » (Procopii *De bell. Vandal.* lib. I, cap. III, t. I, p. 324, l. 21.)

[3] « Numidiæ munitam ac maritimam urbem. » (*Id. ibid.*) Il le répète plus loin sous l'année 534 (lib. II, cap. IV, t. I, p. 427, l. 6 et 7), ce qui indique que Giseric n'avait pas rasé, aussi complétement que le dit Procope lui-même [a], les fortifications de *toutes les villes, à l'exception de celle de Carthage*. Il semble, du reste, se rectifier ailleurs en disant : « Carthaginis mœnibus *aliis-* « *que nonnullis* cum pepercissent. » (*De Ædificiis*, lib. VI, cap. V, t. III, p. 338, l. 24 et 25.)

[4] « Vix tres superstites ex innumerabilibus « ecclesias, hoc est, *Carthaginensem, Hipponen-* « *sem*, et *Cirtensem*, quæ Dei beneficio excisæ « non sunt, et earum permanent civitates... » (*S. Augustini Vita*, auctore Possidio, cap. XXVIII, *Operum* Appendix, t. X, p. 278 C, in-f°, Parisiis, 1690.)

[5] قالمة (*K'âlamah*) d'Edrîsî, p. 91, l. 8. *Guelma* de nos cartes. (Voyez *Rich. minér. de l'Alg.* t. I, p. 172 et suiv.)

[6] Possidius, p. 278 E de l'*Appendix* cité note 4 de cette page. — *Cirtha* dut être protégée par la force de sa position.

[7] La petite incertitude sur cette date tient à ce que Possidius dit que saint Augustin tomba malade dans le troisième mois du siége, et qu'il mourut âgé de soixante-seize ans, comptant près de quarante ans, soit de prêtrise, soit d'épiscopat [b]. La *Chronique* de Prosper fixe nettement la mort de saint Augustin au « V kal. sept. Theodo- « sio XIII et Valentiniano III coss. [c] » ce qui correspond au 28 août 430; quant à la *Chronique* du comte Marcellin (*Thes. temp.* p. 39, col. 2), elle place cet événement sous le consulat de Florentius et Dionysius, c'est-à-dire en 429, mais on s'accorde à considérer le témoignage unique de Marcellin comme une erreur (Lenain de Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclés. des six prem. siècles*, t. XIII, p. 943).

[a] *De bell. Vandal.* lib. I, cap. V, t. I, p. 3 et 4.

[b] Possidii *S. Augustini Vita*, cap. XXIX et XXXI; S. Augustini *Operum* Appendix, t. X, p. 278 et 279.

[c] Prosperi Aquit. *Chronicon*, edit. Labbe, p. 51.

et par mer, il se vit obligé, après quatorze mois de siége, c'est-à-dire en juillet 431, de laisser Boniface maître d'*Hippone*[1]. Bientôt des renforts envoyés d'Italie et de Constantinople, ces derniers commandés par Aspar, étant arrivés au comte Boniface, une nouvelle bataille fut livrée, et l'heureux Giseric défit complétement les forces unies des deux empires romains[2]; ce fut sans doute alors que les habitants d'*Hippone*, épouvantés, abandonnèrent leur ville, qui fut incendiée par les Vandales[3]. Il faut croire cependant que la destruction d'*Hippone* fut loin d'être complète puisque nous savons, par Possidius lui-même, que la bibliothèque de saint Augustin fut conservée[4], et puisque ce fut dans cette ville que, le 11 février 435, on signa le traité de paix dont Trigetius fut le négociateur pour Valentinien III[5]. Aucun auteur ne nous fait connaître les conditions de ce traité, ni par conséquent les bases du partage de l'Afrique entre l'Empereur et Giseric; on sait seulement que le rusé Vandale consentit à payer un tribut annuel aux Romains et leur livra son fils Huneric en otage[6], s'engageant par serment[7] à ne pas franchir la partie de l'Afrique qu'il possédait alors et qu'on lui abandonnait. Les hommes supérieurs sont patients quand ils veulent atteindre un but; Giseric ne négligea aucun des devoirs d'un vassal fidèle; les relations d'une confiance mutuelle s'établirent entre lui et la cour de Rome, relations tellement confiantes, que l'Empereur se fit scrupule de garder un otage et ne tarda pas à renvoyer Huneric à son père. On goûtait le bonheur de cette quiétude quand tout à coup, sans déclaration d'aucune espèce, le roi vandale marcha sur *Carthage*, s'en empara le 19 octobre 439[8], et bientôt après se rendit maître de toute

[1] Possidii *Vita S. Augustini*, cap. XXVIII; S. Augustini *Operum* Appendix, t. X, p. 278 D. — Procopii *De bell. Vandal.* lib. I, cap. III, t. I, p. 325, l. 7 à 10.

[2] Procop. *ibid.* t. I, p. 325, l. 10 à 14.

[3] «Licet post ejus obitum urbs Hipponensis «incolis destituta, ab hostibus fuerit concre«mata.» (Possidius, à la page citée note 4 de la page précédente. — Voir t. XI, p. 491 in fine.)

[4] Puisqu'il y renvoie pour trouver les copies les plus correctes des œuvres de son maître. «Ubi «emendatiora exemplaria forte poterunt inve«niri.» (t. X, Appendix, cap. XVIII, p. 270 D.)

[5] Prosperi Aquit. *Chronicon*, edit. Labbe, p. 51. — Marcus, dans son *Histoire des Vandales* (p. 149), cherche à établir que ce traité fut fait en 432.

[6] Procopii *De bell. Vandal.* lib. I, cap. IV, t. I, p. 327, l. 18.

[7] Isidori Hisp. episc. *Wandalorum Historia*, § 4; *Operum* t. I, p. 216; in-f°, Matriti, 1778.

[8] «Aetio rebus quæ in Galliis componebantur «intento», Gensericus de cujus amicitia nihil «metuebatur, XIV kal. novemb. *Carthaginem* dolo

[*] Prosper d'Aquitaine semble admettre, comme on voit, que Giseric était informé des événements qui retenaient Aetius dans les Gaules. La phrase de ce chroniqueur a été reproduite, moins la date, par Paul Diacre (*De gestis Romanorum*, lib. XIV, cap. XII, in *S. H. R.* t. II, p. 208, col. 1).

l'Afrique[1]. Ainsi échappa aux Romains la possession de cette vaste province, dans laquelle, depuis cinq cent quatre-vingt-cinq ans[2], ils exerçaient une autorité incessamment contestée, sans jamais entrevoir le terme de la résistance que leur opposaient les indigènes. Au tableau que j'ai rapidement fait passer sous les yeux du lecteur pour l'initier au tempérament des Berbers, je puis ajouter le témoignage des monuments : encore aujourd'hui, après plus de quatorze siècles, sur une multitude de points, même sur des points difficilement accessibles, le voyageur, quand il s'écarte des grandes voies, rencontre des ruines de peu d'étendue qui n'ont pu appartenir qu'à des postes romains, et qui montrent la nécessité où étaient les vainqueurs de se garder contre des attaques toujours menaçantes[3]. Une carte sur laquelle tous ces postes seraient marqués permettrait d'apprécier la plus ou moins grande sécurité des diverses routes et, par suite, l'état moral des pays qu'elles traversaient; ces ruines, que j'ai observées si fréquemment pendant quatre années de continuelles excursions, m'ont donné le premier éveil sur le véritable caractère de la domination romaine en Afrique.

«pacis invadit : omnesque ejus opes. . . » (Prosperi Aquit. *Chronicon*, edit. Labbe, t. I, p. 52.) Prosper place cet événement sous les consuls Theod. XVII et Festus, qui furent ceux de 439[a], et il ajoute que *Carthage* fut prise par les Vandales 585 ans après qu'elle avait commencé a être romaine; or on a vu (p. 47) que cette ville tomba au pouvoir des Romains en 146 avant J. C. et 146 + 439 font bien 585. — Le comte Marcellin dit le 1 *kal. novemb.* (23 octobre) (*Thes. temp.* p. 40, col. 2), et place cette date, légèrement fautive, sous l'Indict. VII, c'est-à-dire en 439; il nomme cependant les mêmes consuls que Prosper. — La *Chronique d'Alexandrie* (p. 731) dit «en octobre 439.» — Victor de Vite, écrivain peu postérieur à Prosper, dont la chronique s'arrête à 454, et antérieur au comte Marcellin, dont la chronique va jusqu'en 558[b], parle de la prise de *Carthage* sans fournir de date (*De persec. Vandal.* lib. I, cap. IV, p. 6).

[1] «*Carthagine* fraude decepta decimo quarto «kal. novemb. (19 octobre) *omnem Africam rex* «*Gaisericus invadit.*» (Idatii *Chronicon* in *Thes. temp.* p. 23, col. 2.) Il place d'ailleurs cet événement sous la troisième année de l'Olympiade CCCIV, qui correspond à 439 de J. C. — Gibbon (t. VI, p. 245) dit, à tort, le 9 octobre 439.

[2] Voyez la note 8 de la page précédente.

[3] Comme je l'ai fait remarquer dès 1849 (*Rich. minér. de l'Alg.* t. I, p. 151, note 2).

[a] L'édition de Scaliger (*Thes. temp.* p. 195) dit 440, mais voyez la note [2] de la page 67 de ce volume.

[b] Telle qu'elle a été continuée par Scaliger (*Thes. temp.* p. 57, col, 1), car elle s'arrêtait à 534 (Schœll, *Hist. abrég. de la littér. rom.* t. III, p. 177).

CHAPITRE III.

DOMINATION VANDALE.

439 à 534 de J. C. (95 ans.)

Comme les Romains, quand ils eurent pris pied en Afrique, se trouvèrent au contact des Carthaginois et des indigènes, qui devaient être leur principal obstacle, les Vandales vont se trouver au contact des Romains et de ces mêmes Berbers dont nous connaissons le courage et le tenace esprit d'indépendance. Mais ici les difficultés de la possession étaient encore compliquées de la diversité des croyances; les Vandales n'étaient ni païens, ni catholiques, ni donatistes; ils appartenaient à l'arianisme. Cette doctrine, qui avait déjà fait une apparition en Afrique à la fin du règne de Constance et après le concile de Rimini[1] (359 de J. C), n'y avait pas jeté de racines[2]; les vainqueurs auraient donc eu, sous ce rapport, à lutter contre tous, s'ils n'avaient eu pour auxiliaires la corruption des Romains[3] et l'indifférence des indigènes sur les questions de consubstantialité. Toutefois, un des premiers soins de Giseric, après s'être emparé de *Carthage*, fut d'en chasser Quodvultdeus, qui en était l'évêque depuis 437, et une foule de clercs[4], en même temps qu'il dépouillait les principaux habitants de toutes leurs richesses[5]. On s'explique difficilement l'attaque que, dès 440, il dirigea contre la Sicile, où il fit le siége de *Palerme*[6]. C'était comme un défi jeté aux empereurs, et, en effet, on vit

[1] Lenain de Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclés. des six prem. siècles*, t. VI, p. 128, 450, 454, 552. — Godefroy Hermant, *Vie de saint Athanase*, t. II, p. 278 et suiv. in-8°, Paris, 1679.

[2] Il paraît cependant que les donatistes cherchaient à agir sur les soldats ariens des armées romaines, et ce qui peut le faire croire c'est que le commandant des troupes d'Afrique, le comte Boniface, sans doute embarrassé pour savoir s'il devait s'opposer à cette propagande, interrogea saint Augustin sur la ressemblance ou la dissemblance des deux doctrines. C'est à cette question que répond une lettre de l'évêque d'*Hippone* écrite vers 417 (*Epist.* CLXXXV *ad Bonifacium*; S. Augustini *Operum* t. II, p. 643).

[3] Salviani Massiliensis *De gubernatione Dei*, lib. VII, §§ 16 à 21, p. 169 à 177.

[4] Victoris Vitensis *Hist. persec. Vandal.* lib. I, cap. v, p. 7. — Idatii *chron.* (*Thes. temp.* p. 23, col. 2). — Morcelli *Africa Christiana*, t. I, p. 54.

[5] *Hist. persec. Vandal.* lib. I, cap. IV, p. 6.

[6] Prosperi *Chron.* edit. Labbe, t. I, p. 52. — Idatii *Chron.* (*Thes. temp.* p. 24, col. 1.) — La *Chron. d'Alexandrie* (p. 731) va jusqu'à placer cette expédition contre la *Sicile* dans l'année même de la prise de *Carthage*, en 439. — Isidori Hisp. *Wandalorum Historia*, § 4; *Operum* t. I, p. 216, col. 2. — On voit, par la *Novelle* XX (*Codex Theod.* t. VI, p. 57), que le 24 juin (VIII kal. julii) 440, Valentinien savait qu'une flotte d'une certaine importance (*haud parva*) avait quitté le port de *Carthage*, mais il ne connaissait pas encore sa destination.

bientôt paraître (en 441) une flotte envoyée de *Constantinople* par Théodose II [1]; mais Attila menaçait la Thrace et l'Illyrie, il fallut rappeler la flotte[2], et l'issue de cette démonstration fut un traité de paix conclu, en 442, entre Valentinien III et Giseric, traité qui stipulait un partage de l'Afrique entre les deux souverains[3]. A partir de cet instant le roi vandale semble avoir été presque exclusivement occupé à organiser son nouvel empire; je dis « presque, » parce que ces soins ne l'empêchèrent pas de se livrer à quelques actes de piraterie sur les terres romaines; c'est ainsi qu'en 445 les navires des Vandales attaquèrent à l'improviste une ville maritime de la Gallicie et enlevèrent les familles d'un certain nombre d'habitants[4]. Par ces actes de piraterie, Giseric s'attachait les indigènes, avec lesquels il avait soin de partager le butin[5], en même temps qu'il les habituait aux expéditions d'outre-mer en vue de créer une armée navale.

[1] « Cyro consule, Theodosius imperator bellum contra Vandalos movet. . . . . » (Prosperi *Chronicon*, edit. Labbe, t. I, p. 53.)

[2] Voyez aux pages de Prosper et d'Isidore de Séville citées note 6 de la page précédente.

[3] « Dioscoro et Eudoxio coss. cum Genserico a Valentiniano Augusto pax confirmata, et certis spatiis Africa inter utrumque divisa est. » (Prosperi *Chron.* edit. Labbe, t. I, p. 53. — Cassiodori *Chron.* in *S. H. R.* t. II, p. 243, col. 1.) — Ce n'est pas ici le lieu d'examiner quelle fut la part de chacun, ce qu'il est peut-être impossible de dire avec précision, mais la *Novelle* XXIII donnée par Valentinien le 21 juin (XI kal. julii) 445[a], montre que l'empereur avait tout ou partie de la *Numidie* et la *Mauritanie Sitifienne*, d'où l'on conclut qu'il avait aussi les deux autres *Mauritanies*, et cela, avec d'autant plus de vraisemblance que dans la *Novelle* XL donnée le III id. julii (13 juillet) 451, il parle de la *Mauritanie césarienne* comme étant de sa dépendance[b], et que Victor de Vite nous fait connaître un partage fait par Giseric entre lui et ses Vandales, partage dans lequel il se réserve la *Byzacène*, l'*Abaritane*[c], la *Gétulie* et une partie de la *Numidie*, pendant qu'il abandonnait à ses soldats, comme à titre d'héritage, la *Zeugitane* ou *Proconsulaire*[d].

[4] « Olymp. CCCVI (annus 1), Vandali navibus « *Turonio*[e] in litore (*sic*) Gallæciæ repente advecti, « familias capiunt plurimorum. » (Idatii *Chronicon* in *Thes. temp.* p. 24, col. 1, § 21.)

[5] Nous en aurons la preuve à la prise de Rome; voyez la note 2 de la page 85.

[a] *Codex Theod. Novellarum*, lib. I, tit. XXIII, t. VI, 2e partie, Appendix, p. 64 note *b*.

[b] *Ibid.* tit XL, p. 91. Dans cette *Novelle* XL il est impossible de ne pas remarquer la phrase suivante : « hæc « humanitas permanebit, donec, auspice Deo, Africam redire contingat, » qui montre qu'en 451, et malgré le traité de paix signé en 442, Valentinien ne désespérait pas de reconquérir ce qu'il avait perdu de l'Afrique.

[c] Probablement *Sabratana*, comme l'a pensé M. d'Avezac (*Afrique ancienne*, p. 240, note ** de *L'Univers*, publié par Didot).

[d] Victoris Vitensis *De persec. Vandal.* lib. I, cap. IV, p. 6 et 7.

[e] Dans le *Royaume de Gallice*, au nord du *Cap Finistère*, et à une certaine distance de la rive droite du *Rio del Castro*, la carte n° 50 de l'Atlas de Lopez indique, au bord de la mer, une localité du nom de *Touriñan* qui a beaucoup d'analogie avec celui de *Turonium*. M. Marcus (*Hist. des Vand.* p. 169) rapporte *Turonium* à *Forneyres*, non loin de *Vigo*, mais la carte n° 52 de Lopez, où se trouve *Vigo*, ne marque aucune localité du nom de *Forneyres*.

Pendant que l'Afrique subissait un joug qui ne pesait que sur les dignitaires romains et sur le clergé, d'importants événements s'accomplissaient dans les deux empires d'Orient et d'Occident : Théodose le jeune mourait le 28 juillet 450[1] et était remplacé par Marcien[2], Placidie mourait à Rome quatre mois après, le 27 novembre[3], et Valentinien, cet enfant de trente et un ans[4] qui n'avait plus de frein, ne prenait les rênes que pour précipiter sa perte et la ruine de l'empire. A la fin de 454 il tuait, de sa propre main, Aëtius son seul soutien[5]; dès le 16 mars 455 ce crime, qu'on pourrait appeler insensé, était vengé par la main de deux barbares, familiers d'Aëtius[6], et

[1] Theodori Lectoris *Hist eccles.* lib. II, p. 568 B. C, in-f°, Parisiis, 1673. — Idatius (*Chron.* in *Thes. temp.* p. 25, col. 1) dit à tort que ce prince mourut à quarante-huit ans. Né le 10 ou le 11 avril 401[a], il avait quarante-neuf ans trois mois dix-sept ou dix-huit jours; il avait régné quarante-deux ans deux mois vingt-sept jours à compter de la mort d'Arcadius son père (Marcell. com. *Chron.* in *Thes. temp.* p. 41, col. 2).

[2] Marcien régna six ans cinq mois vingt-neuf jours, puisqu'il mourut le 26 janvier 457 (Marcell. comit. *Chron.* in *Thes. temp.* p. 42, col. 2. — Theodori Lectoris *Hist. eccles.* lib. I, p. 552 D), Lebeau (*Hist. du Bas-Emp.* t. VI, p. 388) donne au règne de Marcien, une durée de six ans cinq mois trois jours (lisez *un* jour), parce qu'en effet Pulchérie, sœur de Théodose II, n'avait appelé Marcien à l'empire que le VIII cal. septembr. (vendr. 25 août 450), comme on le voit dans la *Chron. d'Alex.* (p. 738, l. 19), qui dit par erreur ἡμέρα πέμπτη (feria V), férie qui correspond au *jeudi* 24 août 450. Conf. *Chronicon paschale* (t. I, p. 590, l. 9 et 10).

[3] Prosperi *Chronicon*, édit. Labbe, t. I, p. 54. — Idace (in *Thes. temp.* p. 25, col. 1) place la mort de Placidie sous la IV[e] année de la CCCVII[e] olymp. c'est-à-dire en 352, mais Lenain de Tillemont (*Hist. des Emp.* t. VI, p. 240), Lebeau (t. VI, p. 220), Gibbon, (t. VI, p. 381, note 2) ont suivi Prosper.

[4] Voy. la note 7 de la page 75 de ce volume.

[5] Victoris Tunnunensis[b] *Chronicon* (in *Thes. temp.* p. 2, col. 1). — Marcell. com. *Chron.* (*ibid.* p. 42, col. 2). — Theoph. *Chronogr.* t. I, p. 166 et 167.

[6] Vict. Tunn. *Chron.* (*Thes. temp.* p. 2, col. 1). — Idatii *Chron.* (*ibid.* p. 25, col. 2, § 31). — Marcell. com. *Chron.* (*ibid.* p. 42, col. 2). — Sur la date de cet événement voyez Lenain de Tillemont (*Hist. des Emp.* t. VI, p. 253). J'ai conservé la date du 16 mars 455 malgré l'observation faite par M. Marcus, qui fixe le 6 avril[c]; je l'ai conservée parce que s'il est vrai de dire que Victor Tunnunensis donne à Maxime seulement soixante-sept jours de règne, M. Marcus aurait pu invoquer Cassiodore, qui donne, à ce règne, moins de deux mois : « infra duos menses, »[d] ou

[a] Socrate[1*] et la *Chronique d'Alexandrie* (p. 713) disent le IV *id.* apr. (10 avril); le comte Marcellin[2*] dit le III *id.* apr. (le 11 avril); Sozomène[3*] ne donne que l'année, sur laquelle d'ailleurs tous s'accordent.

[b] Cet évêque a continué la chronique de Prosper d'Aquitaine depuis 445, où elle s'arrête, jusqu'en 566, et il a été, à son tour, continué par Jean de Biclar jusqu'en 589 (Schœll, *Hist. abrég. de la lit. rom.* t. III, p. 179).

[c] *Hist. des Vandales*, p. 245, et aux Notes, p. 46, note 2.

[d] Cassiodori *Chronicon* (*S. H. R.* t. II, p. 243, col. 2).

[1*] Socratis *Historia ecclesiastica*, lib. VI, cap. VI, p. 309 B; in-f°, Parisiis, 1668.

[2*] Marcellini comitis *Chronicon* (in Scaligeri *Thes. temp.* p. 87, col. 1; in-f°, Parisiis, 1658)

[3*] Sozomeni *Historia ecclesiastica*, lib. VIII, cap. IV, p. 763 C; in-f°, Parisiis, 1668.

à l'instigation de Maxime, qui s'emparait du trône en épousant Eudoxie[1], veuve de l'empereur, qui venait de tomber sous les coups de ses sicaires. Je passe sous silence, comme on voit, la scène de débauche qui avait armé le bras de Maxime et que Procope raconte avec détail[2]; je ne discuterai pas non plus la réalité de l'appel qu'Eudoxie aurait fait à Giseric de venir venger le meurtre de Valentinien III[3], il suffit, à la clarté du sujet que je traite, de savoir que Giseric accourut en toute hâte, qu'à son approche Maxime fut massacré le 12 juin 455[4], et que, trois jours après, le roi vandale entrait sans résistance à Rome. Il abandonna la ville pendant quatorze jours au pillage de ses troupes, et, en se retirant, il emmena captive la veuve de Valentinien avec ses deux filles, Eudoxie et Placidie[5]. Il y avait près de quarante-cinq ans que Rome avait été pillée par Alaric[6]; pendant ce demi-siècle la passion des Romains

Idace, qui lui en donne un peu plus de quatre, lorsqu'il dit : « Vix quatuor regni sui mensibus « expletis, »[a] ce qui lui aurait fourni deux autres dates, puisque celle qu'il fixe est obtenue en remontant à partir du 12 juin 455, jour de la Pentecôte, auquel on s'accorde à placer le meurtre de Maxime[b]. Mais il aurait pu remarquer que le comte Marcellin[c] dit, et que Jornandès[d] répète : « tertio tyrannidis suæ mense, » ce qui s'accorde avec la date du 16 mars.

[1] Valentinien III s'était rendu à Constantinople en 437 pour épouser Eudoxie, fille de Théodose II (Prosperi Aquit. *Chronicon*, edit. Labbe, t. I, p. 51). — Cassiodori *Chronicon* (*S. H. R.* t. II, p. 243, col. 1).

[2] Procopii *De bell. Vandal.* lib. I, cap. IV, t. I, p. 328 à 332.

[3] Le fait est affirmé par Idace[e], Marcellin[f], Procope[g], Jornandès[h], Evagrius[i], Théophane[k], mais il est mis en doute par Muratori (*Annali d'Italia*, t. IV, p. 594, in-8°, Milano, 1819).

[4] Voyez la note [c] ci-dessous.

[5] Victoris Tunnunensis *Chronicon* (*Thes. temp.* p. 2, col. 2). — Idatii *Chron.* (*ibid.* p. 26, col. 1). — Marcellini comitis *Chron.* (*ibid.* p. 42, col. 2). — Procopii *De bell. Vandal.* lib. I, cap. V, t. I, p. 332, l. 8. — Pauli Diaconi *De gestis Romanorum*, lib. XV[l], cap. XIII (*S. H. R.* t. II, p. 211, col. 1).

[6] Voyez la note 1 de la page 73 de ce volume.

[a] Idatii *Chronicon* (*Thes. temp.* p. 25, col. 2, § 31).

[b] Lenain de Tillemont, *Hist. des Emper.* t. VI, p. 261. — Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* t. VI, p. 364.

[c] Marcellini comitis *Chronicon* (*Thes. temp.* p. 42, col. 2).

[d] *De regn. et temp. success.* (Muratori *Rer. italic. script.* t. I, p. 239 D, E, col. 1).

[e] Idatii *Chron.* (*Thes. temp.* p. 26, col. 1).

[f] Marcellini comitis *Chron.* (*Thes. temp.* p. 42, col. 2). Il asssure qu'elle écrivit à Giseric : « epistolis invitatus. »

[g] *De bell. Vandal.* lib. I, cap. IV, t. I, p. 331, l. 17.

[h] A la page citée note[d] ci-dessus.

[i] Evagrii Scholiastici *Ecclesiasticæ historiæ* lib. II, cap. VII, p. 298 C; in-f°, Parisiis, 1673.

[k] Theophanis *Chronographia*, t. I, p. 168, l. 8 et 9.

[l] C'est un des huit livres que Paul Diacre a ajoutés aux dix livres du *Breviarium* d'Eutrope pour le continuer, depuis l'association de Valens à l'empire (364 de J. C.), où s'arrête Eutrope, jusqu'à la prise de Ravenne par Luitprand (722 de J. C.); cet ensemble, augmenté encore de six livres, au IXe siècle, par Landulphus Sagax, qui a continué jusqu'en 805, forme les XXIV livres de l'*Historia miscella*, publiée par Muratori (*Rer. italic. script.* t. I; in-f°, Mediolani, 1723).

pour le luxe avait su réparer en partie les ravages des Goths, et l'on peut facilement croire ce que Procope raconte des immenses richesses que Giseric fit entasser sur ses vaisseaux[1]. Mais ce que je veux ici mettre surtout en saillie, c'est le partage de ces dépouilles qui fut fait, au retour en Afrique, entre les Vandales et les Maures[2], car c'est là le secret de la politique de Giseric avec les Berbers. Il semblerait que de 439 à 455 ses rigueurs frappèrent les Romains d'Afrique, ce qui était loin de déplaire aux indigènes, qu'en même temps il employait peu à peu ceux-ci dans des expéditions fructueuses, et qu'en 455 il en avait discipliné un assez grand nombre pour qu'ils eussent fourni un contingent important dans l'expédition de Rome; c'est du moins ainsi que je m'explique cette phrase de Procope : « que Giseric employa les « Maures à son service depuis la mort de Valentinien[3]. » Le sac de Rome fut comme le signal d'incessantes attaques contre les possessions de l'empire : l'Espagne, l'Italie, la Dalmatie, la Campanie, la Calabre, l'Apulie, la Sicile, la Sardaigne, etc.[4] n'ont, pour ainsi dire, plus un jour de sécurité, leurs côtes sont tour à tour visitées par des navires vandales qui viennent, avec l'aide des Berbers, piller et incendier les villes, et ces ravages durent jusqu'en 475, date à laquelle le roi vandale fait, avec Zénon[5], un traité de paix qui fut sévèrement exécuté de part et d'autre jusqu'au règne de Justinien[6]. Après la mort de Valentinien III et le pillage de Rome en 455, Giseric était devenu maître de l'Afrique entière et de toutes les îles de la Méditerranée occidentale[7]; au mois d'août 476 il eut le bonheur, ineffable pour lui, de voir l'em-

[1] *De bell. Vandal.* lib. I, cap. v, t. I, p. 332, l. 10 et seq.

[2] « Quæ dum multitudo captivorum africanum « attingeret littus, dividentibus Vandalis et Mauris « ingentem populi quantitatem. » (Victoris Vitensis *Hist. persec. Vandal.* lib. I, cap. VIII, p. 11.)

[3] « . . . . . Mauris, quorum adeptus obsequia « Gisericus a morte Valentiniani. » (*De bell. Vandal.* lib. I, cap. v, t. I, p. 334, l. 23.)

[4] *Id. ibid.* t. I, p. 335. — Victoris Vitensis *Hist. persec. Vandal.* lib. I, cap. XVII, p. 21.

[5] Qui avait succédé à l'empereur d'Orient Léon II, son fils, mort en novembre 474 à la fin du 10e ou au commencement du 11e mois de son avénement (*Chron. Alexandr.* p. 751. — Theodori Lectoris *Hist. eccles.* lib. I, p. 555 D. — Evagrii *Ecclesiast. histor.* lib. II, cap. XVII, p. 309 A). Léon I, grand-père de Léon II, avait régné seize ans onze mois quinze jours; Zénon régna seize ans cinq mois, du 10 novembre 474 au 10 avril 491 (*Chron. Alexandr.* p. 759).

[6] Procopii *De bell. Vandal.* lib. I, cap. VII, t. I, p. 344, l. 3 à 5. — M. Marcus pense que ce traité fut fait en 476, après la restauration de Zénon (*Hist des Vand.* liv. III, chap. VII, p. 282 et 283, et note 49, p. 53 des notes).

[7] « Post cujus (Valentiniani) mortem, totius « Africæ ambitum obtinuit (Geisericus), nec non « et insulas maximas, *Sardiniam, Siciliam, Cor-* « *sicam, Ebusum* (*Iviça*[a]), *Majoricam, Minori-*

[a] Voyez Ruinart, *Hist. persec. Vandal.* p. 397; in-8°, Parisiis, 1694.

pire d'Occident expirer dans les mains du faible Augustule[1], et l'on peut dire qu'il était au comble de ses désirs et de la gloire quand, le 25 janvier 477, il ferma les yeux après un règne de trente-sept ans trois mois[2] à compter de la prise de *Carthage*.

« Les indigènes (*Mauri*) avaient été tenus en respect par la crainte que « leur inspirait Giseric, dit Procope, mais aussitôt qu'il fut mort, ils causèrent « de grands maux aux Vandales[3]. » Nous avons vu que ce ne fut pas seulement par la terreur que Giseric contint les Berbers, mais que ce fut plus encore en employant avec habileté leur ardeur belliqueuse contre les Romains qu'ils haïssaient, et en fournissant, par une assez large part au butin, un aliment à leur sauvage cupidité. Cette politique du fondateur de la dynastie vandale en Afrique ne fut pas continuée; les successeurs de Giseric ne furent en guerre avec aucune nation, et nous allons voir aussitôt s'épancher l'amour d'indépendance qu'excite chez les Berbers la présence d'un peuple qui se pose en dominateur de leur pays. Huneric, l'aîné des fils de Giseric, succéda à son père; il eut le malheur de se préoccuper beaucoup plus des intérêts de l'arianisme[4] que des grands intérêts politiques qu'une dynastie naissante, plus encore qu'une dynastie assise, a le devoir de ne pas négliger un seul instant. Son règne fut de moins de huit années[5], et pendant ce court règne les tribus de

« *cam*, et alias multas.... » (Victoris Vitensis *Hist. persec. Vandal.* lib. I, cap. IV, p. 7.)

[1] Marcellini comitis *Chron.* (*Thes. temp.* p. 44, col. 2). — Evagrii *Hist. eccles.* lib. II, cap. XVI, p. 308. — On ne peut expliquer que par un pressentiment de sa fin prochaine et par le désir de laisser son royaume en paix avec tous les souverains, la cession qu'il fit alors de presque toute la Sicile à Odoacre moyennant que celui-ci lui payerait un tribut annuel[a]. La partie qu'il se réservait et que n'indique pas Victor de Vite était le promontoire *Lilybée* et un fort qui y était situé, comme on en a la preuve par le débat qui s'éleva à ce sujet, en 535, entre les Goths et Bélisaire[b]. — La chute de l'empire d'Occident arriva en 1229 de R. 507 ans depuis la bataille d'Actium, 503 ans depuis l'avénement d'Auguste à l'empire.

[2] Victoris Vitensis *Hist. persec. Vandal.* lib. I, cap. XVII, p. 21. Voir aussi p. 482. — C'est nécessairement par erreur que Procope place la mort de Giseric trente-neuf ans (ἔτη ἐννέα τριάκοντα) après la prise de *Carthage* (*De bell. Vandal.* lib. I, cap. VII, t. I, p. 344, l. 13 à 15). Giseric commandait aux Vandales depuis *quarante-neuf* ans (depuis 428).

[3] *De bell. Vandal.* lib. I, cap. VIII, t. I, p. 344, l. 20 à 22.

[4] Voyez la note 4 de la p. 73 de ce volume.

[5] Le règne de Huneric fut de sept ans dix mois dix-huit jours[c], ce qui place la mort de ce prince au 13 décembre 484. Négligeant les jours,

[a] Victoris Vitensis *Hist. persec. Vandal.* lib. I, cap. IV, p. 7.

[b] Procopii *De bell. Vandal.* lib. II, cap. V, t. I, p. 431, l. 14, à p. 433, l. 17.

[c] Ruinart, *Commentarius historicus de persecutionis Vandalicæ ortu, progressu et fine*, cap. X, p. 546.

l'*Aurès* secouèrent complétement le joug des Vandales et restèrent maîtresses de leurs montagnes[1]. Gundamund, son neveu, lui succède le 13 décembre 484[2], et, jusqu'au 24 septembre 496, date de sa mort[3], c'est-à-dire en moins de douze ans, il est obligé de livrer de nombreuses batailles aux Maures[4]. Quoique nous n'ayons aucun détail sur ces batailles, on peut croire que leur résultat ne fut pas de nature à décourager les Berbers, car sous le long règne qui suivit, sous le règne de Trasamund[5], frère de Gundamund, « les Maures, dit « Procope, infligèrent aux Vandales la plus grande défaite qu'ils eussent ja- « mais éprouvée[6]. » Les environs de *Tripoli* furent les témoins de ce désastre : un certain Kabaon (Καβάων) commandait aux tribus du territoire avoisinant cette ville; il était fort expérimenté dans l'art de la guerre, et ayant appris que les Vandales, sans qu'on explique pour quel motif, se disposaient à marcher contre lui, il prit des dispositions dont le succès fut tel qu'un petit nombre de soldats vandales revirent leurs foyers[7]. Ilderic, fils de Huneric et de Placidie[8], était appelé au gouvernement de l'Afrique après Trasamund; il avait vécu longtemps à Constantinople, où il s'était lié avec Justinien[9], qui devait monter sur le trône d'Orient peu d'années après son ami[10]; c'était un homme

Victor de Vite donne au règne de Huneric une durée de sept ans dix mois[a]; un ancien document semble placer la mort de ce prince en 485, puisqu'il dit : « completo fere octavo regni sui « anno[b], » et Procope dit, en nombres ronds, « huit ans, ἔτη τε ὀκτώ. » (*De bell. Vandal.* lib. I, cap. VIII, t. I, p. 345, l. 7.)

[1] *Ibid. id.* p. 345, l. 8 à 13.

[2] Voy. la note 5 de la page 86. — Gundamund était fils de Genzon (Γένξων), fils aîné de Giseric, mais qui était mort depuis longtemps laissant deux fils, Gundamund et Trasamund, que nous verrons régner successivement, aux termes du testament de Giseric, qui ordonnait que son royaume appartiendrait toujours à l'aîné mâle de ses descendants (*De bell. Vandal.* lib. I, cap. VII, t. I, p. 344, l. 11 à 13).

[3] Ruinart, *Commentarius Hist. persec. Vandal.* cap. XI, p. 564. Le règne de Gundamund eut donc une durée de onze ans neuf mois onze jours (*ibid.* cap. X, p. 550, l. 2 et 3).

[4] « Sæpius cum Mauris Gundamundus armis « decrevit. » (*De bell. Vandal.* lib. I, cap. VIII. t. I, p. 345, l. 16 et 17.)

[5] Trasamund mourut le 28 mai 523[c]; il avait donc régné vingt-six ans huit mois quatre jours. Procope dit, en nombres ronds, vingt-sept ans (*ibid.* t. I, p. 349, l. 11 et 12).

[6] *De bell. Vandal.* lib. I, cap. VIII, t. I, p. 346, l. 17 à 19.

[7] *Ibid.* t. I, p. 346 à 349.

[8] L'aînée des filles de Valentinien III, que Giseric avaient ramenées captives de Rome, et qu'il avait fait épouser à son fils Huneric.

[9] *De bell. Vandal.* lib. I, cap. IX, t. I, p. 350, l. 4 à 9.

[10] Justin, qui régnait depuis le 9 juillet 518[d] partageait les soins du gouvernement avec Justi-

[a] *Hist. persec. Vandal.* lib. V, cap. XXI, p. 93.

[b] *Admonitio in passionem sanctorum Liberati abbatis*, etc. (*ibid.* p. 98).

[c] Ruinart, *Commentarius*, etc. cap. XI, p. 589.

[d] « Die nono mensis Panemi, qui a Romanis Iulius dicitur, anno urbis Antiochiæ 566. » (Evagrii *Eccles. his-*

de mœurs douces, à qui le métier des armes était profondément antipathique, antipathique à ce point qu'il ne voulait pas même en entendre parler, et qu'il avait remis, d'une manière absolue, le commandement des troupes à un de ses neveux, Hoamer, que sa valeur avait fait surnommer l'Achille des Vandales (Ἀχιλλέα Βανδίλων). Ce titre, sans doute mérité, n'intimida pas les Berbers, car ce fut sous le règne d'Ildéric que les tribus de la *Byzacène*, commandées par Antellas, remportèrent une victoire signalée sur les Vandales[1]. Sous ce règne, peut-être sous le suivant[2], la *Tripolitaine* fut aussi témoin d'une défaite des Vandales: les *Looudâtah* (Λευάθαι[3]), ayant mis leur armée en déroute, saccagèrent *Leptis magna* de fond en comble[4]. Mais la famille de Giseric, qui, depuis plus d'un demi-siècle, respectait si scrupuleusement l'ordre de succession au trône que son chef avait établi à son lit de mort[5], vit un de ses

nien son neveu auquel il conféra le titre d'Auguste le 1er avril 527[a]. Je daterai de ce jour le commencement du règne de Justinien, ce qui donne à celui de son oncle une durée de huit ans huit mois vingt-trois jours[b]; mais comme Justin mourut quatre mois après cette investiture, le 1er août 527, Lebeau (t. VIII, p. 84) compte neuf ans vingt-trois jours; la *Chronique* du comte Marcellin dit même neuf ans deux mois, ce qui porterait (à tort) la proclamation de Justin au 1er juin 518. On voit que Justinien monta sur le trône de Constantinople un peu moins de quatre ans après que son ami Ildéric avait succédé à Trasamund (28 mai 523).

[1] Procopii *De bell. Vandal.* lib. I, cap. IX, t. I, p. 349, l. 16 à 21.

[2] Mon hésitation vient de ce que Procope dit: «depuis l'avénement de l'empereur Justinien «(1er avril 527) et avant qu'il eût entrepris la «guerre contre les Vandales[c] (juin 533);» or cette période de six années comprend les trois dernières du règne d'Ildéric et les trois premières de celui de Gelimer.

[3] Dans le passage auquel renvoie la note 4 ci-dessous, Procope écrit Λευνάθαι, mais, dans trois autres passages[d], il donne le nom de Λευάθαι aux tribus du voisinage de *Tripoli*, et il est certainement fort curieux de lire, dans Ibn-Khaldoun, qu'à l'origine, une des familles berbères (qu'il suppose, d'après Abou-Omer-ibn-'Abd-el-Berr, venir d'*Égypte* pour se répandre dans le *Maghrib*), celle des *Looudâtah* ou *Leoudâtah* (لواتة), occupa le territoire de *Tripoli*[e].

[4] Procopii *De Ædificiis*, lib. VI, cap. IV, t. III, p. 336, l. 15 à 17.

[5] Voyez la note 2 de la page 87.

tor. lib. IV, cap. I, p. 381). Cette ère d'*Antioche* commençait quarante-huit ans avant J. C. (*id. ibid. Annotationes* Valesii *in Evagrium*, p. 72, col. 2. C. — *Chronicon Alexandr.* p. 765). — Justin succédait à Anastase, mort après un règne de vingt-sept ans deux mois vingt-neuf jours (Marcell. *Chron.* in *Thes. temp.* p. 50, col. 1) qui avait dû commencer le 10 avril 491, puisqu'il finissait le 9 juillet 518.

[a] Marcell. comit. *Chronic.* (*Thes. temp.* p. 51, col. 1). Il dit «kal. aprilis Indict. V Mabortio solo cos.»

[b] La *Chron. d'Alexandr.* (p. 771 et 773) donne au règne de Justin une durée de huit ans neuf mois cinq jours, ce qui le ferait commencer le 26 juin 518. — *Chronicon Paschale*, t. I, p. 616, l. 15; in-8°, Bonnæ, 1832.

[c] *De Ædificiis*, lib. VI, cap. IV, t. III, p. 336, l. 14 et 15.

[d] *De bell. Vandal.* lib. II, cap. XXI et XXVIII, t. I, p. 502, l. 4, p. 504, l. 13, et p. 533, l. 15.

[e] *H. d. B.* t. I, p. 110, l. 4 (t. I, p. 181 et 182 de la tr.).

membres enfreindre la loi : Gelimer, neveu de Trasamund[1], se trouvant bien avancé en âge pour attendre la succession d'Ilderic[2], et impatient de régner, leva l'étendard de la révolte, déposa son cousin, qui était dans la huitième année de son règne[3], et le jeta en prison ainsi que Hoamer.

Justinien résolut d'envoyer contre les Vandales[4] une armée commandée par Bélisaire, et pendant qu'il s'occupait des préparatifs de cette expédition il recevait la nouvelle qu'un Africain, auquel Procope donne le nom de *Pudentius* (Πουδέντιος[5]), s'était emparé de *Tripoli* et se chargeait, si on lui envoyait un faible secours, de réduire toute la province à l'obéissance de l'empereur[6]. Ce secours fut aussitôt envoyé[7]; bientôt, le 22 juin 533[8], la flotte qui portait Bélisaire et son armée sortait du port de Constantinople; elle allait mouiller pendant quelques jours sur la côte orientale de Sicile et, remettant à la voile,

[1] Il était fils de Gelaride (Γελάριδος) et petit-fils de Genzon; par conséquent arrière-petit-fils de Giseric.

[2] Ilderic n'avait qu'un an de plus que Gelimer (*De bell. Vandal.* lib. I, cap. IX, p. 350, l. 11), et l'on doit admettre qu'il était fort âgé, car Justinien, dans sa première lettre à Gelimer, lui rappelle qu'il succède de droit et lui parle d'Ilderic comme d'un homme sur le bord de la tombe. (*Ibid.* p. 351, l. 17 et 18.)

[3] Procopii *De bell. Vandal.* lib. I, cap. IX, t. I, p. 351, l. 6. Le 28 mai 530 il y avait sept ans accomplis (c'est le chiffre donné par Procope) qu'Ilderic régnait; s'il fut détrôné après sept ans trois mois de règne, comme le dit Isidore[a], le règne de Gelimer commença le 28 août 530. Un autre auteur contemporain, Victor Tunnunensis (*Chron.* in *Thes. temp.* p. 8, col. 1), place cette révolution en 531, et M. Marcus a adopté cette date (*Hist. des Vand.* p. 351).

[4] Evagrius Scholasticus donne un motif religieux à cette expédition (*Eccles. hist.* lib. IV, cap. XVI, p. 392 et 393; in-f°, Parisiis, 1673). — Cet auteur est peu postérieur à Procope, car il appartient au même siècle, et il cite la *Guerre des Vandales*.

[5] Ce nom ne paraît pas être celui d'un indigène proprement dit, quoique Procope dise ἐν Λιβύῃ τῶν τις ἐπιχωρίων; vraisemblablement, bien que né en Afrique, il appartenait à une famille romaine, ou bien il aurait pris un nom romain s'il était d'une famille indigène (voy. la note [b] de la p. 56 de ce volume).

[6] *De bell. Vand.* lib. I, cap. X, t. I, p. 357, l. 1 à 3.

[7] Justinien confia cette mission à un capitaine nommé Tattimuth (Ταττιμούθ) qu'il mit à la tête d'un corps d'armée, et cet officier s'empara en effet de toute la province, qui n'avait, du reste, aucune garnison vandale (*De bell. Vand.* lib. I, p. 357, l. 3 à 6). Il résulte de cet épisode que lorsqu'en 468 Léon I avait envoyé Héraclius à *Tripoli* pendant qu'il envoyait Basilisque contre *Carthage*, pour venger les nombreuses insultes qu'il avait reçues de Giseric (voy. p. 85 de ce volume), les succès obtenus alors dans la *Tripolitaine*[b] n'avaient pas eu pour résultat la possession durable des villes alors conquises.

[8] Procope dit : «dans la septième année du «règne de Justinien, vers le solstice d'été.» (*De bell. Vandal.* lib. I, cap. XII, t. I, p. 362, l. 18 et 19.)

[a] Isidori Hisp. episc. *Wandalorum Historia*, § 8; *Operum* t. I, 2ᵉ part. p. 217, col. 2; in-f°, Matriti, 1778.
[b] Procopii *De bell. Vandal.* lib. I, cap. VI, t. I, p. 337, l. 5 à 9.

elle abordait à *Caput Vada* (*K'aboudiah*[1]) trois mois après son départ[2], c'est-à-dire vers le 22 septembre 533. On sait la rapidité de cette campagne dont un témoin oculaire, Procope, nous a conservé les détails; on sait que, vers le milieu de décembre[3], la bataille de *Tricamaron*[4] obligeait Gelimer à prendre la fuite et à se réfugier dans le mont *Pappua* (Παππούα)[5], où il fut cerné et fait prisonnier à la fin de l'hiver de 534[6], date qui marque la fin de la domination vandale, dont Procope fixe très-approximativement la durée en disant quatre-vingt-quinze ans[7]. Mais ce que je veux ici mettre surtout en

[1] قبودية d'Edrisî[a], قَبُّودِيَةُ de Iâk'out[b]; c'est le Καπούτ̈αδα (*Caputvada*) de Procope[c], comme n'ont pas hésité à l'admettre Shaw[d], Hartmann[e], Grenville Temple[f], Pellissier[g], Guérin[h]. — Voir aussi la belle *Carte de l'Afrique romaine*, publiée par le Dépôt de la guerre en 1864.

[2] *De bell. Vand.* lib. I, cap. xv, t. I, p. 377, l. 11.

[3] *Ibid.* lib. II, cap. III, t. I, p. 423, l. 20 et 21.

[4] Τριχαμάρος (*ibid.* lib. II, cap. II, t. I, p. 416, l. 9. — Procope place *Tricamaron* à 140 stades (17 milles 1/2 romains[i], 5.833 lieues communes) de *Carthage*, sans dire dans quelle direction. J'ignore sur quoi se fondent, M. Dureau de La Malle pour dire que *Tricamaron* était au S. O. de *Carthage*[k], et Mannert pour placer ce champ de bataille sur un affluent du *Bagradas*[l] (*Medjerdah*[m]).

[5] *De bell. Vand.* lib. II, cap. IV, t. I, p. 427, l. 8.

[6] «In hac obsidione mensibus elapsis tribus[n], et hieme jam exeunte, Gelimerem timor invasit.....» (*Ibid.* lib. II, cap. VII, t. I, p. 438, l. 6 et 7).

[7] *Ibid.* lib. II, cap. III, t. I, p. 423, l. 14 et 15. En effet, depuis la prise de *Carthage* le 19 octobre 439, jusqu'en mars 534, il y a 94 ans 5 mois. — Le comte Marcellin (*Chron.* in *Thes. temp.* p. 52, col. 1) compte à tort 96 ans, et Isidore de Séville, en disant «nonage-«simo septimo Wandalorum ingressionis anno»

[a] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* 134, l. 10.

[b] *Mo'djam-el-Boldân*, t. IV, p. ٣٣, l. 13. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. ٣٨٧, l. 3 à 5.

[c] *De bell. Vand.* t. I, p. 372, l. 17 et 18. — *De Ædificiis*, t. III, p. 341, l. 5.

[d] *Voyages*, etc. t. I, p. 247. Le texte anglais a paru à Oxford en deux volumes in-f°, 1738 à 1746. L'édition française a été publiée à la Haye en 1743, in-4°.

[e] *Edrisii Africa*, p. 286; in-8°, Gottingæ, 1796.

[f] *Excursions in the Mediterranean*, t. I, p. 140; in-12, London, 1835.

[g] *Descr. de la Rég. de Tunis*, p. 99 et 268; grand in-8°, de l'I. I. 1853.

[h] *Voy. archéol. dans la Rég. de Tunis*, t. I, p. 150; in-8°, Paris, 1862.

[i] M. Dureau de La Malle[1*] a admis que Procope s'était servi d'un stade de 7 au mille romain; je ne vois pas de raisons suffisantes pour inventer ce stade, et j'ai admis celui de $185^m.185 = \frac{1}{8}$ du mille romain.

[k] *Recueil de renseignements sur la province de Constantine*, p. 231; in-8°, Paris, 1837.

[l] *Géogr. anc. des états barb.* p. 388; in-8°, Paris, 1842.

[m] Edrisî (p. 134, l. 4) écrit بَجَرْدَة, *Badjardah* ou *Bedjerdah*, dont on a fait depuis *Medjerdah*. — 'Abd-el-Ouâh'id, qui a composé son ouvrage un peu plus tard, en 621 de l'hég. écrit بَجُرْدَة (*The hist. of the Almoh.* p. 240, l. 2).

[n] De la fin de décembre 533, après la bataille de *Tricamaron*, à la fin de mars 534.

[1*] *Rech. sur l'hist. de la part. de l'Afrique septentr.* etc. p. 98, note 1; in-8°, de l'I. R. 1835.

saillie, c'est l'attitude des indigènes dans ce grand conflit. Les Berbers, après avoir reconquis l'*Aurâs* dès le règne de Huneric[1], avaient fait éprouver aux Vandales une série de défaites, à la suite desquelles ils étaient redevenus maîtres de la *Mauritanie*, depuis le *Détroit* jusqu'à *Cæsarée*, et même de la plus grande partie du reste de l'Afrique[2]. Quelques tribus, en petit nombre, s'étaient sincèrement alliées aux Vandales[3]; celles de la *Mauritanie*, de la *Numidie* et de la *Byzacène* s'étaient empressées, à l'arrivée de Bélisaire, de lui envoyer les gages d'une apparente soumission, qui n'avait évidemment d'autre but que de faire savoir qu'ils ne soutiendraient pas les Vandales, car Procope est obligé d'ajouter : « qu'ils n'assistèrent pas plus Bélisaire de leurs armes qu'ils n'assistaient « les Vandales, et qu'ils restèrent neutres, attendant l'issue de la lutte[4]. » Pour qui connaît ces tribus, il faut ajouter : se réservant, bien entendu, de combattre celui des deux champions qui resterait vainqueur, comme nous ne tarderons pas à le voir.

La dernière phase du règne de Gelimer montre à quel point les possessions vandales étaient réduites au moment de l'expédition byzantine, car ce prince s'étant réfugié chez une tribu amie, dans le mont *Pappua*[5], on nous le représente comme bloqué pendant tout un hiver et réduit, par la misère et par la faim, à la dure nécessité de se livrer, lui, sa famille et le petit nombre de Vandales restés attachés à sa fortune[6]. Ce mont *Pappua*, situé sur la frontière de la *Numidie*, la description que nous fait Procope de ses crêtes escarpées et inaccessibles, et surtout son voisinage d'*Hippone*[7], ne laissent aucun doute sur sa synonymie : c'était l'*Edough*[8], et il faut que Bélisaire ait été bien peu ren-

(*Wandal. hist.* § 9; *Operum* t. I, IIe part. p. 217, col. 2), commet une erreur plus grave, car de mai 428 (p. 76 de ce volume) à mars 534 il s'est écoulé près de 106 ans.

[1] Voyez p. 87 de ce volume.

[2] « Mauri, Vandalis sæpe victis, quam appellant nunc *Mauritaniam*, a *Gadibus* ad *Cæsareæ* « limites pertinentem, et reliquæ Africæ partem « maximam occuparunt. » (*De bell. Vandal.* lib. II, cap. x, t. I, p. 451, l. 6 à 9.)

[3] « Hi sane perpauci erant ac sine principe. » (*Ibid.* lib. I, cap. xxv, t. I, p. 406, l. 11 à 13.)

[4] *Ibid.* t. I, p. 407, l. 5 à 8.

[5] « Quibuscum Gelimer amicitia ac societate « conjunctus erat. » (*Ibid.* lib. II, cap. IV, t. I, p. 427, l. 13.)

[6] *De bell. Vandal.* lib. II, cap. VI et VII, t. I, p. 433, l. 18 à p. 440, l. 6.

[7] « Belisarius, cum *Hipponem Regium*..... « pervenisset, cognovit non posse a Romanis capi « Gelimerem, occupato jam monte *Pappua* : qui « in finibus *Numidiæ* situs, verticem admodum « præruptum et inaccessum habet, arduis emi- « nentibus undique scopulis. » (*Ibid.* lib. II, cap. IV, t. I, p. 427, l. 5 à 11.)

[8] Qu'El-Bekrî écrit زغوغ (*Zaghough*) et que M. de Slane transcrit *Zeghough* (*El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. 00, l. 6. — J. A. t. XIII, p. 72, note 3; V^e^ sér. 1859). Edrîsî (p. IIV l. 7) écrit يدوغ (*Iadough*). J'ai conservé l'orthographe de nos cartes parce qu'elle est généralement adoptée dans le pays.

seigné sur l'étendue et les accidents de cette montagne, pour avoir chargé un officier avec une petite troupe[1] de cerner le royal fugitif dans la retraite qu'il s'était choisie; car, pour celui qui a parcouru en tous sens le massif de l'*Edough*, qui connaît son étendue vers l'Ouest, les vallées par lesquelles il est découpé, les nombreuses anses qui forment comme autant de mouillages au pied de son versant septentrional, la vaste plaine qui l'enveloppe ou Sud-Ouest, et, par suite, toutes les facilités qu'il offre à une évasion et au commode approvisionnement d'une famille, il y a nécessité de se demander quelle put être la cause de l'immobilité de Gelimer et de la vie misérable qu'il mena dans ces montagnes pendant trois mois[2], vie si misérable, qu'il prit le parti désespéré de se livrer à ses ennemis plutôt que d'en supporter plus longtemps les angoisses. Le récit de Procope, combiné avec la connaissance des localités, est un trait de lumière sur le resserrement de l'empire vandale à l'époque de sa chute; c'est ici la géographie politique qui reçoit un rayon lumineux réfléchi par l'histoire. Évidemment Gelimer se trouvait, dans l'*Edough*, à l'extrême limite des possessions réelles des Vandales; évidemment il ne pouvait faire un pas vers l'Ouest sans tomber au milieu de tribus hostiles, et il n'avait que le choix des ennemis auxquels il se livrerait; il eut plus de confiance dans la loyauté romaine que dans celle des Berbers. Telle est l'explication des données que nous a fournies Procope, et qui me paraissaient incompréhensibles il y a vingt-quatre ans, lorsque j'ai touché, en décrivant l'*Edough*[3], quelques-uns des faits rapportés par l'historien byzantin.

CHAPITRE IV.

DOMINATION BYZANTINE.

Bélisaire avait profité de sa victoire pour reprendre la *Sardaigne*, la *Corse*, les *Baléares*, et avait tenté, sans succès, de rentrer dans le fort de *Lilybée*[4]; sur le continent, il avait reconquis non pas l'Afrique romaine, mais seulement l'*Afrique propre*, une partie de la *Byzacène*[5], une petite partie de la *Numidie*,

[1] « Montis obsidionem delectis militibus ac duci Pharæ demandat. » (*De bell. Vand.* lib. II, cap. IV, t. I, p. 427, l. 18 et 19.)

[2] Voyez la note 6 de la page 90.

[3] *Rich. minér. de l'Alg.* t. I, p. 31; in-4°, de l'I. N. 1849.

[4] Voyez la note [b] de la page 86 du présent volume.

[5] On verra dans un instant (note 8 de la p. 94) qu'un indigène, Antalas, commandait à une partie de la *Byzacène*, mais qu'il avait fait alliance avec les Romains.

comme on vient de le voir, et avait envoyé un corps d'armée à *Tripoli* pour renforcer Pudentius et Tattimuth, qui étaient fort inquiétés par les Berbers du voisinage[1]. Après avoir pris Gelimer et déporté à *Constantinople* tous les Vandales dont on put s'emparer, le général de Justinien considéra sa tâche comme accomplie en se contentant, pour tout le reste du *Maghrib*, de faire occuper par les troupes romaines seulement deux villes maritimes : *Cæsarée de Mauritanie* (*Cherchél*) et *Septem*[2] (*Ceuta*). On voit quel immense espace restait en la possession des indigènes, et à quels dangers était exposée la nouvelle Afrique romaine; aussi dut-on y laisser une partie de l'armée envoyée pour la conquête et dont le commandement fut confié à Salomon; on dut même se hâter d'envoyer des renforts à ce général, car Bélisaire n'avait pas encore mis à la voile pour retourner à *Constantinople* que déjà les Berbers, rompant leurs traités[3], prenaient les armes et exerçaient d'affreux ravages[4]. Bientôt on apprit que les troupes envoyées dans la *Byzacène* et dans la *Numidie* avaient été taillées en pièces, quoiqu'elles eussent à leur tête deux officiers distingués. Aigan et Rufin (Αἴγαν καὶ Ῥουφῖνος), qui avaient combattu jusqu'à la mort; Salomon était dans la plus grande perplexité[5]. Il menace, par lettre, les Berbers de marcher en personne contre eux; deux lignes de leur réponse sont leur histoire tout entière : « Ce ne sont pas, disent-ils, ceux qui combattent « pour reprendre leur bien qui encourent la colère de Dieu, mais ceux qui

[1] *De Bell. Vand.* lib. II. cap. v, t. I, p. 431, l. 10 à 13. — Voyez la note 7 de la p. 89 de ce volume.

[2] *Ibid.* p. 430, l. 13 à 20. — Lorsque les Vandales avaient laissé l'occident de l'Afrique s'échapper de leurs mains, les Goths d'Espagne s'étaient emparés de *Septem* (*Ceuta*), dont la négligence des Vandales avait laissé les fortifications tomber de vétusté[a], mais les Berbers en avaient chassé les Goths; en 532 le roi Theudus avait fait, pour reprendre ce fort, une tentative qui n'aboutit qu'à un affreux désastre[b]. Ce fut donc en l'enlevant aux Berbers que les chrétiens prirent possession de *Ceuta* pour la seconde fois (الروم ثانية). J'aurai occasion de revenir sur les vicissitudes de cette ville. Voyez ce qui concerne le comte Julien sous les années 62 et 90 de l'hégire. Voyez aussi le partage de l'empire d'Edrîs en 213.

[3] *De bell. Vand.* lib. II, cap. VIII, t. I, p. 442, l. 17 et suiv. Il est ici question des tribus de la *Byzacène* et de la *Numidie* qui avaient fait leur soumission.

[4] *Ibid.* p. 443, l. 23 à 444, l. 20.

[5] *Ibid.* lib. II, cap. X, t. I, p. 447, l. 16 et suiv.

[a] Procopii *De Ædificiis* lib. VI, cap. VII, t. III, p. 343, l. 17 à 19.

[b] Isidori Hisp. *Gothorum historia*, § 24; *Operum* t. I, n° part. p. 210, col. 2. — Ibn-'Adzârî, *Baïân* t. I, p. 41 l. 3 à 7.[1*] — Voir Dozy, *Rech.* t. I, p. 69 et 70; in-8°, Leyde, 1860. Il ne me paraît pas que l'on puisse dire, comme ce savant l'a écrit, que Theudus perdit alors *Ceuta;* suivant Isidore, il voulut le reprendre et échoua.

[1*] A la ligne 6, il faut lire تَوْدوش au lieu de بردوش (Dozy, *Rech.* t. I, p. 69, note 1).

« susciteut la guerre en ravissant le bien d'autrui[1]. » Les hommes qui parlaient ainsi étaient, on le voit, de la race de cet Igmaxen qui, cent soixante-deux ans auparavant, dans la guerre de Firmus[2], s'avançait fièrement à la rencontre du comte Théodose et l'interpellait en ces termes : « D'où viens-tu, et « que viens-tu faire ici[3] ? » Après de pareilles réponses et de pareilles questions faites à des généraux romains qui ont derrière eux une armée, il ne reste plus qu'à tirer l'épée; Salomon marcha donc sur la *Byzacène*, où fut livrée une bataille qui, au dire de Procope, coûta dix mille hommes aux Berbers[4]. Mais à peine le général romain était-il rentré à *Carthage* qu'il apprit que les vaincus de la veille avaient de nouveau envahi la *Byzacène*, où ils mettaient tout à feu et à sang[5]; il s'avança jusqu'au mont *Burgaon*[6] (Βουργάων), où l'ennemi s'était retiré à son approche, et là Salomon remporta une victoire dont Procope exagère évidemment les résultats[7], mais à la suite de laquelle les Berbers de la *Byzacène* se retirèrent dans la partie de l'*Aurâs* soumise à Iabdas[8], qui, de son côté, ravageait la *Numidie* à la tête d'une armée qu'on porte à trente mille hommes[9]. Une première expédition fut dirigée contre ce prince de l'*Aurâs*; elle était commandée par Salomon en personne, accompagné de plusieurs chefs indigènes qui se disaient ennemis de Iabdas et devaient servir de guides dans ses montagnes; mais le général romain, évidemment trompé par ses prétendus alliés, fut obligé de rentrer à *Carthage* sans avoir même rencontré l'ennemi[10]. Il faisait les préparatifs d'une seconde expédition, et cette

[1] *De bell. Vand.* lib. II, cap. XI, t. I, p. 452, l. 16 à 19. — Plus loin (p. 456, l. 7 à 9), quand les chefs berbers haranguent leurs troupes, Procope met dans leur bouche les paroles suivantes : « Cette bataille va décider si nous serons « les maîtres de toute l'Afrique, ou les esclaves « de ces insolents étrangers. »

[2] Voyez p. 67 de ce volume.

[3] « Cujus loci es tu? vel quid acturus huc « venisti? » (Ammiani Marcellini *Quæ supersunt*, lib. XXIX, cap. V, § 46, t. I, p. 528.)

[4] « In eo prælio decem Maurorum millia con- « cidisse fama est. » (*De bell. Vand.* lib. II, cap. XI, t. I, p. 458, l. 2 et 3.)

[5] *Ibid.* lib. II, cap. XII, t. I, p. 458, l. 11 à 13.

[6] Qui forme peut-être l'extrémité orientale de l'*Aurâs*, quoique je considère comme très-hasardée la synonymie proposée par M. Dureau de la Malle (*Rec. de rens. sur la Prov. de Constantine*, p. 234 et 235).

[7] Il prétend que les Maures perdirent 50,000 hommes sans que les Romains eussent perdu un seul homme, Ῥωμαίων δὲ τὸ παράπαν οὐδεὶς (*De bell. Vand.* lib. II, cap. XII, t. I, p. 462, l. 3 et 4).

[8] « Il ne resta dans la *Byzacène* que les Maures « qui obéissaient à Antalas, et qui, demeurés « fidèles à l'alliance des Romains, n'avaient pas « souffert de dommage. » (*Ibid.* p. 462, l. 19 à 22.)

[9] *De bell. Vand.* lib. II, cap. 13, t. I, p. 463, l. 2 et 3.

[10] *Ibid.* t. I, p. 467, l. 12 et suiv.

fois il se proposait bien de ne pas appeler d'alliés maures à son aide [1], lorsqu'en mars 536 ses propres soldats se révoltèrent. Quatre cents Vandales déportés, qui avaient trouvé moyen de passer d'Orient en Afrique, vinrent grossir les rangs des insurgés; tous ensemble livrèrent *Carthage* au pillage, et Salomon, réduit à se cacher dans la chapelle du palais (*in templo palatii*), ne sortit de sa retraite qu'à la nuit et s'embarqua, avec Procope, pour aller trouver, à *Syracuse*, Bélisaire, qui, l'année précédente (en 535) avait été envoyé en Sicile par Justinien [2]. Les insurgés avaient mis à leur tête un homme d'énergie et de courage nommé *Stozas;* celui-ci parvint à rassembler une armée de plus de huit mille hommes; il était déjà aux portes de *Carthage* et allait s'en rendre maître lorsqu'il apprit que Bélisaire venait de débarquer avec une troupe d'élite. Aussitôt il rétrograda jusqu'à *Membrèse* [3] sur le *Bagradas*, où Bélisaire alla, avec des forces très-inférieures, lui présenter la bataille et le mettre en fuite sans pouvoir, toutefois, poursuivre ce succès, car les troupes de Sicile s'étaient révoltées et il fut obligé de retourner en toute hâte à *Syracuse*. Il faut croire, malgré le silence de Procope sur ce point délicat, que Salomon fut, dans ces circonstances, taxé de faiblesse ou d'impéritie, car, en quittant l'Afrique, Bélisaire remit le gouvernement de *Carthage* à Ildiger et à Théodore [4]. Stozas s'était retiré à *Gazaufala* [5], et Marcelle, commandant général de

[1] « Absque Maurorum auxiliis. » (*De bell. Vand.* p. 468, l. 9.)

[2] *Ibid.* lib. II, cap. XIV, t. I, p. 474 et 475. — Marcell. comit. (*Thes. temp.* p. 52, col. 1). — Procope ne paraît pas être revenu en Afrique depuis cet instant, à partir duquel, par conséquent, il ne parle plus comme témoin oculaire.

[3] Aujourd'hui *Madjâz-el-Bâb* (Guérin, *Voyage archéol. dans la Rég. de Tun.* t. II, p. 175 et 176). Procope (p. 476, l. 21 et 22) place *Membrèse* (Μεμβρησα) à 350 stades (43.75 milles romains, 14.5833 lieues com.) de *Carthage*.

[4] *De bell. Vand.* lib. II, cap. XV, t. I. p. 480 et 481.

[5] « Qui postquam *Gazophylis* (Γαζοφύλη), « unde *Constantina* bidui distat. » (*Ibid.* p. 481. l. 16[a]). Aucun autre auteur n'écrit ainsi le nom de cette ville, et Mannert pense que c'est une faute du texte de Procope[b]. En effet, dans les nombreuses variantes de ce nom, on ne trouve jamais un *o* mais toujours *au* à la suite du *z* ou de l'*s;* ainsi, on lit *Gazaufala* dans les actes du *Concile de Carthage*, tenu le 1er septembre 256 par saint Cyprien [c]; l'*Itinéraire d'Antonin* (cap. X,

[a] On voit à la page suivante (p. 482, l. 16), que cette ville possédait une église en 486.

[b] *Géogr. anc. des Ét. barbar.* lib. II, chap. XI, p. 378; in-8°, Paris, 1842.

[c] S. Cæcil. Cypriani episc. Carthag. *Operum*, p. 337, l. 17; in-f°, Parisiis, 1727. A ce concile, Salvianus « *Gazaufalâ* opina le soixante-seizième et motiva son vote par un argument que saint Augustin réfuta plus tard[1*]. Dans quelques documents[2*], ce Salvianus est intitulé martyr.

[1*] *De baptismo contra Donatistas*, lib. VII, cap. XL, §§ 78 et 79 (S. Augustini *Operum* t. IX, p. 197).

[2*] Morcelli dit que c'est dans des manuscrits plus récents du Concile de 256 que Salvianus est appelé martyr, et il remarque que

la *Numidie*, réunit toutes ses forces pour l'y attaquer; mais les troupes romaines passèrent dans les rangs du rebelle, et leurs officiers furent massacrés [1].

A la nouvelle de ces graves événements, qu'on peut rapporter à l'année 537 [2], Justinien envoya en Afrique Germain, son neveu, qui trouva les choses dans un état déplorable : le tiers à peine de l'armée romaine était resté fidèle, et il dut employer un temps plus ou moins long à ramener sous ses drapeaux, par des moyens de douceur, un assez grand nombre de soldats pour se porter à la rencontre de Stozas, qui marchait sur *Carthage* et n'en était qu'à trente-cinq stades (4.375 lieues communes), quand les deux armées se trouvèrent en présence [3]. Mais Stozas se replia sur la *Numidie*, et ce ne fut qu'au lieu dit *Cellas Vatari* [4] que Germain atteignit les ennemis et livra un combat qui ne présente ici d'autre intérêt que celui de l'attitude prise par les Berbers ou plutôt par leurs chefs, Iabdas et Orthaias : « Ils se placèrent, dit Procope, « derrière l'armée des rebelles, attendant l'issue de la bataille, afin de se « joindre aux vainqueurs pour poursuivre les vaincus [5]. » Cette tactique à l'égard de deux partis qui, pour eux, étaient deux ennemis, se comprend d'autant mieux que, quand Stozas fut mis en fuite, ils prirent part au pillage du camp [6]. L'historien byzantin dit que Stozas se retira dans la *Mauritanie* (*Sitifienne*), et il ne paraît pas que Germain ait eu d'autre bataille à livrer; on doit croire qu'il employait son séjour en Afrique à réorganiser ce malheureux pays,

p. 11) écrit *Gasaufula*, la *Table de Peutinger* (segm. III, E.) *Gasaupala*, et la *Notice des évêques* nomme Augentius *Gazaufulensis* le second des évêques de *Numidie* * qui répondirent le 1er février 484 à la convocation de Huneric. Je donnerai plus loin (sous l'année 268) les raisons qui me font rapporter *Gazaufula* au *K'as'r-el-Ifrik'i* des Arabes.

[1] *De bell. Vand.* lib. II, cap. xv, t. I, p. 482.

[2] Le comte Marcellin (*Chron.* in *Thes. temp.* p. 52, col. 1 et 2) place en 536 l'envoi de Germain en Afrique; mais, si ce prince fut nommé en 536, il ne dut prendre possession de son gouvernement qu'en 537.

[3] *De bell. Vand.* lib. II, cap. xvi, t. I, p. 482, l. 19 à p. 484, l. 8.

[4] Voyez, sur cette localité, une note de M. d'Avezac (*Afrique ancienne*, p. 250, publication de Firmin Didot; in-8°, Paris, 1844).

[5] *De bell. Vand.* lib. II, cap. xvii, t. I, p. 487, l. 17 et 18. — Marcell. comit. *Chron.* (*Thes. temp.* p. 52, col. 2).

[6] *De bell. Vand.* lib. II, cap. xvii, t. I, p. 490, l. 6 et 7.

* *Hist. persec. Vand.* p. 125; in-8°, Parisiis, 1694. — Cet Augentius, simple prêtre (prbt), représentait sans doute son évêque au concile. D'après Morcelli (voy. la note 2* de la p. 95) il fut exilé et mourut en exil.

saint Augustin ne lui donne pas ce nom (*Africa christiana*, t. I p. 167). Ce titre lui est donné par Ellies Dupin dans sa *Geographia sacra Africæ* (S. Optati *De schism. Donatist.* p. lxxvi; in-f° Parisiis, 1700).

lorsque dans la XIIIe année de Justinien, en 539, l'empereur le rappela et lui donna pour successeur Salomon, auquel il confiait de nouveau l'Afrique et une armée commandée par plusieurs généraux, au nombre desquels on cite Rufin et Léonce[1]. Après avoir achevé de rétablir l'ordre dans l'administration, Salomon fit les préparatifs de l'expédition qu'il avait projetée de longue date contre Iabdas et les Maures de l'*Aurâs;* bientôt il entra en campagne, et les débuts de cette campagne furent malheureux : Gontharis, un de ses officiers, qu'il avait envoyé prendre position à *Bâghâïah,* ville alors abandonnée, éprouva une défaite complète, se vit investi dans son camp, et il fallut que le général en chef accourût avec toutes ses forces pour dégager le reste de l'armée[2]. Mais ce premier résultat obtenu, Salomon pénétra dans l'*Aurâs,* s'empara successivement de tous les points fortifiés, et obligea Iabdas, blessé, à se réfugier dans la *Mauritanie*[3]. Il s'agit probablement ici de la *Césarienne,* car, s'il faut en croire Procope, non-seulement les Berbers furent obligés d'abandonner la *Numidie,* mais Salomon put imposer un tribut à la *province du Zâb, au delà de l'Aurâs,* et à la *Mauritanie* qui a *Set'if* pour métropole[4]. Il est évident que Iabdas se réfugia chez les Berbers habitants du massif que nous appelons à tort la *grande Kabilie*[5]; les Byzantins ne franchissaient pas cette limite. J'ai dit (p. 93) que Bélisaire, en 534, avait fait occuper *Cæsarée,* capitale de la *seconde Mauritanie,* « mais, dit Procope, les Romains n'y vont que par mer, « et non par terre, car les Maures sont maîtres de tout le littoral avoisinant[6], » et il vient, quelques lignes plus haut, de donner le nom de Mastigas (Μαστίγας) au Berber qui possédait alors toute la *Mauritanie Césarienne.*

A ces avantages obtenus par Salomon en 539 et 540, succéda en Afrique un état de paix qui, malheureusement, ne dura que quatre ans et se changea alors en disgrâce[7]. Dans la XVIIe année de son règne (en 543), Justinien donna le gouvernement de la *Pentapole* à Cyrus, et celui de la *Tripolitaine* à Sergius, tous deux neveux de Salomon. La puissante tribu des *Looudâtah* ne tarda pas à se porter en armes sur *Leptis magna,* où était alors Sergius; ses chefs venaient, disaient-ils, pour recevoir les présents d'usage en même temps que les insignes de leur investiture, et sanctionner ainsi la paix. Sur l'avis de Pudentius, qui

[1] *De bell. Vand.* lib. II, cap. XIX, t. I, p. 493, l. 3 à 7.
[2] *Ibid.* t. I, p. 495, l. 6 à 8.
[3] *Ibid.* lib. II, cap. XX, t. I, p. 500, l. 1 et 2.
[4] *Ibid.* p. 501, l. 5 à 8.
[5] Voy. *Rich. minér. de l'Alg.* t. II, p. 5, note 3.
[6] *De bell. Vand.* lib. II, cap. XX, t. I, p. 501, l. 14 et 15.
[7] *Ibid.* lib. II, cap. XXI, t. I, p. 501, l. 20 et 21.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

avait une longue expérience du pays[1], quatre-vingts des principaux furent admis dans la ville, comme suffisants pour représenter l'ensemble, et l'ordre fut donné que le reste se tînt dans la banlieue[2]. Les meilleures promesses furent faites à ces quatre-vingts délégués par Sergius, qui les invita même à un repas, quoique Procope prétende qu'on les supposait venus avec de mauvaises intentions, notamment avec la pensée de tuer Sergius. La conversation les ayant amenés à porter quelques plaintes relatives à d'injustes dégâts faits sur leurs terres par les Romains, le gouverneur les railla et, se levant de son siége, fit le geste de se retirer. Un *Looudâtah* le saisit par l'épaule pour le retenir, et les autres l'environnèrent non sans quelque tumulte; à cet instant un des gardes de Sergius tira son épée et tua l'irrévérencieux Berber, ce qui fut comme un signal d'extermination pour les quatre-vingts délégués, dont un seul s'échappa et courut dire à ses compagnons l'horrible scène dont il venait d'être le témoin. Aussitôt, frémissants d'indignation, tous saisissent leurs armes en poussant un cri de vengeance; mais, comme ils approchaient de *Leptis magna*, ils se trouvèrent en face de Sergius et de Pudentius, à la tête de l'armée romaine. Dans le combat qui s'engagea corps à corps, les *Looudâtah* furent taillés en pièces, leur camp pillé, leurs bagages enlevés, les femmes et les enfants emmenés en esclavage, et, à la nuit tombante, Sergius rentra victorieux dans la ville, mais Pudentius avait trouvé la mort dans ce carnage[3].

On comprend l'exaspération des *Looudâtah*, qui bientôt revinrent en force, portèrent le ravage dans la *Byzacène*, où Antalas, répudiant l'alliance romaine, se joignit à eux, et tous ensemble marchèrent sur *Carthage*. Ils étaient aux environs de *Tebeçah* quand Salomon, à la tête de ses troupes, les rencontra; effrayé de leur nombre, il essaya de parlementer, mais ses propositions furent rejetées avec mépris; le sort des armes restait seul, et il fut contraire aux Romains. Vainement Salomon essaya de tenir tête à l'ennemi avec une poignée de braves; renversé de son cheval, blessé, il fut pris et mis à mort avec un grand nombre de soldats de sa garde[4]. Les *Looudâtah* s'avancèrent alors jusqu'à

[1] Voyez p. 89 et 93 de ce volume.

[2] J'ai préféré traduire προάστειον par *banlieue* plutôt que par *faubourg*, comme on le fait habituellement, parce que la bataille dont je vais parler dans un instant suppose que les *Looudâtah* avaient campé à une distance de la ville plus grande que n'est en général celle d'un faubourg.

[3] *De bell. Vand.* lib. II, cap. XXI, t. I, p. 501 à 503; in-8°, Bonnæ, 1833.

[4] *Ibid.* p. 504 et 505. — Le comte Marcellin (*Chron.* in *Thes. temp.* p. 53, col. 2) place en 541 la mort de Salomon, ce qui ne concorde pas avec le récit de Procope, duquel il résulte que Salomon fut tué en 543 ou en 544.

Laribus[1] (*El-Orbos*), dont les habitants obtinrent, moyennant trois mille écus d'or, que le siége fût levé[2]. Après ce désastre, l'empereur eut la singulière idée de nommer, pour remplacer Salomon, Sergius, qui devint l'auteur de toutes les calamités auxquelles l'Afrique ne tarda pas à être en proie. Le nouveau gouverneur trouva moyen de mériter, en très-peu de temps, l'animadversion de tous ceux qui étaient sous ses ordres : colons, soldats, généraux, tous, par des motifs divers, le détestaient, et l'on comprend que les indigènes avaient le champ libre. Stozas avait quitté la *Mauritanie* pour venir rejoindre Antalas, et ils ravageaient le pays avec une impunité complète[3]; un moment ils furent maîtres d'*Adrumète*[4]; les paysans que le fer avait épargnés s'étaient réfugiés dans les villes, la campagne était devenue un désert; les principaux habitants ne se croyant pas en sûreté, même dans les villes, avaient fui en *Sicile*, dans les autres îles de la Méditerranée, et jusqu'à *Constantinople*. Rien ne peut

[1] Voyez, à la fin cet ouvrage, la NOTE *sur Laribus*.

[2] *De bell. Vand.* lib. II, cap. XXII, t. I, p. 508, l. 18 à 23.

[3] «Agebant omnia ferebantque impune.» (*Ibid.* p. 506, l. 18.)

[4] *Ibid.* lib. II, cap. XXIII, t. I, p. 510 et 511. — Theophanis, *Chronogr.* p. 325, l. 18 et 19. — Procope parle d'*Adrumète* comme de la métropole de la *Byzacène*[a], et Salluste l'avait rangée parmi les colonies phéniciennes[b]. — Shaw avait cru pouvoir rapporter *Adrumète* ou *Hadrumète* à *Herk'lah*[c], mais en 1835, sir Grenville Temple a contesté cette synonymie et a rapporté *Adrumète* à *Sousah*[d]. Son opinion a prévalu et a été admise par MM. Pellissier[e], en 1853, et Guérin[f], en 1862. On ne fait ainsi que revenir à une opinion émise, peut-être sans preuves, par Marius Niger qui rapportait *Adrumète* à *Sissa* ou *Sisa*[g], comme je le vois dans Ortelius[h]. Le dictionnaire de Carolus Stephanus, publié en 1603, dit, au mot *Adrumentum* : «vulgo *Sise*,» et cette synonymie est aussi indiquée (p. 97) dans l'édition de Ptolémée dont je me sers, et qui est de 1605[i]. L'auteur de l'édition de Saint-Cyprien, publiée à Oxone en 1682, dit qu'*Adrumète* a été appelée quelquefois *Sissa nigra* (Th. Ruinarti *Hist. persec. Vandal.* p. 189 et 597).

[a] *De Ædificiis* lib. VI, cap. VI, t. III, p. 340, l. 6 à 8.

[b] *Bell. Jug.* cap. XV (S. H. R. t. II, p. 725, col. 1).

[c] *Voyages dans plus. prov. de la Barb. et du Lev.* t. I, p. 237.

[d] *Excursions in the Mediterranean*, chap. V, t. I, p. 125.

[e] *Descr. de la Rég. de Tun.* chap. VI, p. 84 et chap. XVII, p. 257.

[f] *Voyage archéol. dans la Rég. de Tun.* chap. VII, t. I, p. 106 et suiv.

[g] A la fin du IXe siècle de notre ère, les arabes écrivaient déjà سوسة, *Sousah* (El-Ia'k'oubi, *S'ifat-el-Maghrib*, p. ٩ l. 5). Après lui, Ibn-H'auk'al[1*], El-Bekrî[2*], Edrîsî[3*], écrivent de même.

[h] *Thes. geogr.* au mot ADRUMETUM; in-f°, Antverpiæ, 1596.

[i] Cet exemplaire porte la signature d'un illustre orientaliste «J. H. Klaproth, 15 novembre 1824.»

[1*] *El-Meçâlik*, p. ١٤٩, l. 6. Lugd. Batav. 1873.

[2*] P. ٣٤, l. 3 (*J. A.* t. XII, p. 498; Ve sér. 1858).

[3*] *Descript. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٠٣, l. 14; in-8°, Leyde, 1866.

donner l'idée de la désolation d'un pays que refusaient de défendre ceux-là mêmes qui l'avaient conquis[1].

Dans des conjonctures si graves, Justinien ne sut prendre qu'une demi-mesure; il envoya, comme maître de la milice, Aréobinde, personnage important sans doute, puisqu'il était l'époux de Projecta (Προϊέκτα), nièce de l'empereur; mais d'une part ce personnage était complétement étranger au métier des armes[2], d'une autre part Sergius n'était pas révoqué; il devait seulement partager avec Aréobinde les provinces et les troupes : le premier avait ordre de combattre les Berbers de la *Numidie*, l'autre ceux de la *Byzacène*. Aréobinde ayant appris qu'Antalas et Stozas étaient campés dans le voisinage de *Sicca Veneria*[3], envoya contre eux Jean, fils de Syssiniole, avec l'élite des troupes, et en même temps il mandait à Sergius de réunir ses forces à celles que Jean commandait, pour aller ensemble attaquer l'ennemi; mais l'insouciant Sergius ne tint aucun compte de cet avis, Jean fut complétement défait et resta sur le champ de bataille, où Stozas avait aussi trouvé la mort[4]. L'empereur se décida enfin à rappeler le neveu de Salomon, et à concentrer le gouvernement de toutes ses possessions d'Afrique dans les mains d'Aréobinde[5]. Il y

[1] *De bell. Vand.* lib. II, cap. XXIII, t. I, p. 512 et 513. — Le comte Marcellin (*Chron* in *Thes. temp.* p. 54, col. 1) dit, sous l'année 543 : «Sergius in Africa inquietatur a rebellionibus «cum Stotza et Mauris.» Ce passage semble appartenir à l'année 545, sous laquelle, un peu plus bas, il place la mort de Jean et celle de Stozas.

[2] «Sed rei militaris rudem et inexpertum.» (Theophanis *Chronogr.* t. I, p. 326, l. 5 et 6.)

[3] Le Dr Shaw a très-bien reconnu *Sicca Veneria* dans *El-Kéf*[a] (الكاف); sir Grenville Temple[b], MM. Pellissier[c] et Guérin[d] ont confirmé la synonymie proposée par le chapelain anglais. Cette ville a longtemps conservé son nom romain sous la domination arabe, et ce nom se trouve diversement écrit; ainsi, quoique Iâk'out ait écrit شَقْبَانَارِية[e] (*Chak'bânâriah*), on lit dans Ibn-Khaldoun[f] : شقبنارية et même, en deux mots, شقب نارية.

[4] Jornandès[g] prétend qu'ils se tuèrent mutuellement dans un combat singulier, ce qui ne s'accorde pas avec le récit de Procope; celui-ci confirme seulement la haine profonde de ces deux adversaires (voy. la note 5 ci-dessous).

[5] *De bell. Vand.* lib. II, cap. XXIV, t. I, p. 513 à 515. — Le comte Marcellin (*Chronicon* in *Thes. temp.* p. 54, col. 1) place en 545 la mort de Stozas et de Jean; il mentionne en 546 (indict. IX) le rappel de Sergius.

[a] *Voyages dans plus. prov. de la Barb. et du Lev.* chap. III, t. I, p. 228; in-4°, la Haye, 1743.

[b] *Excursions in the Mediterranean*, chap. XIV, t. I, p. 273; in-8°, London, 1835.

[c] *Descr. de la Rég. de Tun.* chap. XII et XVI, p. 183 et 255; in-8°, de l'I. I, 1853.

[d] *Voyage archéol. dans la Rég. de Tun.* t. II, p. 56; in-8°, Paris, 1862.

[e] *Mo'djam*, t. III, p. ٣٠٩, l. 13. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. ١١٨, l. 4.

[f] *H. d. B.* t. I, p. ٢٢٠, l. 13, et t. II, p. ٢٠, l. 20.

[g] *De regnor. et tempor. succes.* (Muratori *Rer. italic. script.* t. I, p. 242 A. col. 2, et *S. H. R.* t. II, p. 273, col. 2, cap. XCVI).

avait seulement deux mois que Sergius avait quitté *Carthage* quand Gontharis, un des anciens gardes de Salomon, aspira à la tyrannie d'Afrique; il négocia secrètement avec les chefs berbers, et bientôt deux armées s'avançaient contre *Carthage:* celle des *Numides*, commandée par Koutzinas et par Iabdas, celle de la *Byzacène*, à la tête de laquelle était Antalas, sans compter une masse d'aventuriers auxiliaires (Vandales, Romains, Huns) qui, depuis la mort de Stozas, avaient choisi pour chef un certain Jean surnommé *le Tyran*. Pendant que ces armées étaient en marche et qu'Aréobinde faisait ses préparatifs de défense, d'odieux complots se tramaient entre tous les chefs pour déterminer des trahisons devant lesquelles ne reculaient aucun des auteurs de ces infamies, et, à un instant donné, Aréobinde fut assassiné par Gontharis, qui s'empara du pouvoir, et d'un pouvoir bien éphémère, car trente-six jours après il tomba lui-même sous le poignard d'Artabane, un des chefs arméniens envoyés en Afrique en même temps qu'Aréobinde. Ces événements s'accomplissaient à la fin de la XIXe année de Justinien, c'est-à-dire en 546[1].

Pour reconnaître le service qu'Artabane venait de rendre à l'Empire, Justinien l'appela au gouvernement de l'Afrique; mais cet Arménien déclina l'honneur qui lui était fait, donnant pour motif son projet arrêté de retourner à Constantinople où, en effet, il désirait, par-dessus tout, suivre Projecta, veuve d'Aréobinde[2]. Justinien jeta alors les yeux sur Jean Troglita, frère de Pappus[3], et cette fois il fit un choix justifié par les événements qui vont suivre. C'était un capitaine qui avait servi en Afrique sous les ordres de Bélisaire et de Germain[4]; il était devant les murs de *Nisibe*, en *Mésopotamie*, quand il fut mandé

[1] *De bell. Vand.* lib. II, cap. XXV à XXVIII, t. I, p. 515 à 532. Voyez la note 4, p. 100. — Victor Tunnunensis (*Chron.* in *Thes. temp.* p. 10, col. 1) s'accorde avec le comte Marcellin pour les dates de ces divers événements, seulement il compte à tort la 1re année après celle du consulat de Basilius pour la 2e après ce consulat, ce qui altère d'une année toutes les dates suivantes par rapport à la manière dont on les compte habituellement et dont on doit les compter.

[2] Le comte Marcellin dit, sous l'année 547 : «eodemque anno de Africa neptis Imperatoris «revertitur vidua.....» (*Chron.* in *Thes temp.* p. 54, col. 2.)

[3] *De bell. Vand.* lib. II, cap. XXVIII, t. I, p. 533, l. 7 et 8. Justinien ne lui donna aucun collègue; Jean (Troglita) allait donc être maître absolu en Afrique.

[4] Quand Procope énumère les troupes que Justinien envoyait en Afrique sous les ordres de Bélisaire, il nomme Jean et Pappus (*ibid.* lib. I, cap. XI, t. I, p. 359, l. 12, 14 et 16[a]). Jean se

[a] Ce passage a échappé à Saint-Martin, puisqu'il dit que l'origine de Jean était inconnue et qu'il le *suppose* Arménien (*Hist. du Bas-Emp.* t. IX, p. 91, note 3, et p. 93, note 3). Or, à cette ligne 16, Procope explique que Jean était d'*Epidamne* (*Illyrie*), ville qu'on appelait, de son temps, *Dyrrachium;* c'est aujourd'hui *Durazzo*

à Constantinople, où l'attendait une armée prête à s'embarquer. Comme Bélisaire, il prit terre à *Caput Vada*[1], se rendit en trois jours à Carthage et, rassemblant aussitôt les troupes dispersées dans l'Afrique romaine, il alla chercher Antalas dans la *Byzacène*, où se groupaient les tribus d'une multitude de points qui venaient soutenir ce chef, fameux parmi les Berbers[2]. Une grande bataille fut livrée; Jean resta vainqueur, il reprit les drapeaux enlevés à Salomon[3] et dispersa l'armée d'Antalas, qui, à l'exemple de Jugurtha, s'était réfugié dans le désert. Le général romain avait à peine ramené ses troupes à *Carthage* qu'il apprit l'arrivée des terribles *Looudtah*[4] dans la *Byzacène;* non-seulement la nouvelle de la défaite d'Antalas n'avait pas découragé les Berbers, mais elle les avait comme élevés au comble de l'exaspération, et, accourus de tous les points, c'était au nom de leur liberté, de leurs dieux, qu'ils brûlaient de se mesurer avec les oppresseurs de l'Afrique; ils s'encourageaient, ils s'exaltaient par le récit de leurs anciens exploits : Carcasan, le vaillant chef des *Ifuraces* (probablement *Iforen*), n'était-il pas dans leurs rangs, et quels soldats pou-

distingua à la bataille de *Tricamaron* (*De bell. Vand.* lib. II, cap. III, t. I, p. 421, l. 11 et 15), et lorsque Germain défit Stozas, Jean, frère de Pappus, commandait un des trois corps d'infanterie (*ibid.* lib. II, cap. XVII, t. I, p. 487, l. 4). — C'est le héros du poëme intitulé *Iohannidos*, qui fut écrit par Corippus, comtemporain de Jean Troglita et habitant de *Carthage*. Le manuscrit unique de cet ouvrage a été retrouvé en 1814 par Mazzucchelli et publié par lui à Milan en 1820 (Brunet, *Manuel du libr.* etc. t. I, p. 771, col. 2). — Sur Corippus, voir Schœll, *Hist. abrég. de la Littér. rom.* t. III, p. 115 à 117. — Voir surtout la préface de Mazzucchelli réimprimée, p. XII à XLVII de l'édition donnée dans la *Byzantine* de Bonn; in-8°, 1636.

[1] Voyez p. 64, note 6. — Il n'eut donc pas été prudent d'aborder à *Carthage*, quoique Procope assure que cette capitale avait été maintenue, par Artabane, sous l'obéissance de l'empereur (*De bell. Vand.* lib. II, cap. XXVIII, t. I, p. 532, l. 19). — Le comte Marcellin (*Chron.* in *Thes. temp.* p. 54, col. 2) place en 547 (indict. X) l'arrivée de Jean en Afrique.

[2] Corippi (Flav. Cresc.), Africani grammatici, *Johannidos* seu *De bellis libycis* libri septem; in-8°; Bonnæ, 1836.

[3] «Et recepta ad unum omnia Salomonis «signa imperatori misit.» (*De bell. Vand.* lib. II, cap. XXVIII, t. I, p. 533, l. 11 et 12.) — Theophanis *Chronographia*, t. I, p. 335, l. 11.

[4] Corippus défigure leur nom sous celui de *Languantenses* (*Johannidos*, lib. I, v. 466 à 469, lib. V, v. 166, p. 41, 110 et passim).

(*Albanie*). — Le nom de *Dyrrachium* était très-ancien; on possède plusieurs lettres de Cicéron datées de *Dyrrachium*, à la fin de 695 de R. (59 av. J. C.) et au commencement de 696[1*]; Pomponius Mela dit pourquoi les Romains changèrent le nom d'*Epidamne* en celui de *Dyrrachium*[2*], et Pline[3] le répète d'après lui. Pausanias[4*] mentionne aussi ce changement de nom.

[1*] Ad Atticum, lib. III, *Epist.* XIII à XXVII; *Operum* t. XVIII, p. 339 à 353.
[2*] *De situ Orbis*, lib. II, cap. III, p. 180, l. 167 à 170.
[3*] *Hist. nat.* lib. III, cap. XXIII, t. I, p. 179, l. 13 et 14.
[4*] *Descr. de la Grèce*, liv. V, *Élide*, part. II, chap. X, t. III, p. 299.

vaient résister à ce guerrier, la gloire de leur race, l'honneur des braves (*virtutis honor*), la plus chère espérance des Berbers [1]? Cependant Jean Troglita s'avançait à la rencontre de ce formidable rassemblement; on était au fort de l'été [2], l'eau manquait partout, les vivres étaient rares; il fallut diviser les troupes romaines pour faciliter leur subsistance : tous ces détails dans lesquels entre Corippus font prévoir que son héros va éprouver une défaite. En effet, Jean vit bientôt Carcasan fondre sur lui et tailler son armée en pièces; il dut se réfugier à *Laribus*, dont les remparts avaient été récemment reconstruits [3].

Le général romain comprit dès lors qu'il ne pouvait vaincre les Berbers que par les Berbers eux-mêmes [4] : en même temps qu'il faisait les préparatifs nécessaires pour réparer le grave échec que Carcasan lui avait fait éprouver, il ne négligea rien pour attirer à lui quelques chefs indigènes et, sans doute par l'intermédiaire de Coutzinas, le fidèle allié de l'empire, il parvint à entraîner Iabdas et Ifisdaïas avec les tribus de l'*Aurâs*. De leur côté, Carcasan et Antalas profitaient, à leur manière, de la récente victoire remportée sur les Romains; ils harcelaient sans relâche l'armée de Jean, ravageaient tout dans les environs de *Laribus*, s'avançaient pour fuir aussitôt, attirer au loin les détachements qui essayaient de les poursuivre, et réussissaient ainsi à détruire en détail l'armée, dont ils craignaient d'attaquer l'ensemble. Mais, dans une de ces escarmouches, ils avaient perdu beaucoup de monde et laissé un certain nombre des leurs entre les mains des Romains; on vit, dans cette circonstance, à quel degré d'exaltation les Berbers avaient été amenés : chargés de fers pour être conduits au camp, ces prisonniers bravaient et injuriaient les soldats de leur escorte, ils affirmaient les promesses de leurs devins, annonçaient leur prochain accomplissement et insultaient à la prétendue puissance de l'empereur. Toutefois, malgré le petit succès que venait d'obtenir un de ses lieutenants, Jean résolut de rétrograder pour attirer l'ennemi vers le rivage de la mer, où se trouveraient plus de facilités d'approvisionnement et un terrain plus favorable pour disposer les troupes. Ce mouvement de retraite

[1] *Johannidos*, lib. V, v. 140 et 141, p. 109. — Carcasan est sans doute, comme beaucoup d'autres noms, un nom défiguré par Corippus.

[2] *Ibid.* v. 271, p. 113. Probablement l'été de 547.

[3] *Ibid.* lib. VI, v. 143 et 144, p. 132. — *De bell. Vand.* lib. II, cap. XXVIII, t. I, p. 533. l. 18.

[4] C'est avec beaucoup de raison que Jornandès dit : « Mauris partis adversæ per pacificos Mauros « superatis. » (*De regnor. et temp. success.* in Muratori *Rer. italic. script.* t. I, p. 242, B. col. 2.)

fut mal compris par les deux chefs berbers, qui y virent une fuite et, mal renseignés, ils ignorèrent qu'une sédition avait éclaté dans l'armée de Jean[1]. S'ils eussent profité de cet instant, l'Afrique, selon toute vraisemblance, était perdue pour Justinien. Chose étrange, inouïe dans ces annales! ce furent les alliés berbers qui s'opposèrent aux mutins[2] et rétablirent l'ordre, et, comme si l'emplacement choisi par Jean avait été pour quelque chose dans la manifestation insurrectionnelle qui s'était produite, il transporta son camp sur un autre point que Corippus appelle *Campis Catonis* (aux champs de Caton), et qui est inconnu jusqu'ici. Ce fut là qu'on en vint aux mains pour une bataille décisive : dix-sept chefs de tribus furent tués dans cette journée[3], Carcasan périt les armes à la main et sa tête, fixée au haut d'une lance, fut promenée à travers les flots du peuple autour des fortifications de *Carthage*[4]. Les Berbers échappés à cet horrible champ de carnage se réfugièrent aux extrémités de l'Afrique[5]; Antalas et Iabdas eux-mêmes, complétement découragés, firent leur soumission à l'empire[6]. Théophane semble placer en 526 (lisez 534) cette pacification de l'Afrique[7] : « Je crois, dit Saint-Martin, qu'il faut reporter « à l'an 550 la pacification entière de l'Afrique[8], » et ce savant aurait pu invoquer, à l'appui de son opinion, un passage de la *Chronique* du comte Marcellin[9]; mais, malgré ce passage, on ne voit pas comment les deux années 547 et 548 n'auraient pas suffi à livrer trois batailles, dont la dernière assura, pour un temps relativement long, la tranquilité à la malheureuse Afrique.

Quoi qu'il en soit de cette date, peu importante au fond, il n'est pas douteux que si les murailles des quelques villes avaient été relevées par Bélisaire, par Salomon, peut-être par Germain, il n'est pas douteux, dis-je, que ce dut être surtout par Jean Troglita que furent exécutés les travaux qui ont fourni

[1] *Johannidos*, lib. VII, v. 36 et suiv. p. 144.

[2] *Ibid.* v. 127 à 129, p. 146.

[3] « Una die decem et septem præfectos ex- « tinxit. » (Jornandis *De regnor. et tempor. succes.* in Muratori, *Rer. Italic. script.* t. I, p. 242, C. col. 2.)

[4] *Johannidos*, lib. V, v. 184 à 187, p. 111.

[5] « Incomposite fugientibus instantes Romani stragem dedere maximam; cæteri ad extremas oras Africæ evaserunt. » (*De bell. Vand.* lib. II, cap. XXVIII, t. I, p. 534, l. 2 à 4.)

[6] S'il faut en croire Procope, ces deux chefs indigènes de la *Byzacène* et de la *Numidie* furent tellement soumis à Jean qu'ils le suivaient comme des esclaves, ἀνδραπόδων λόγῳ (*De bell. Goth.* lib. IV, cap XVII, t. II, p. 549, l. 20 et 21).

[7] Theophanis *Chronographia*, t. I, p. 336, l. 3 et 4. Mais il est évident qu'il n'a pas voulu interrompre le récit des événements relatifs à l'Afrique.

[8] *Hist. du Bas-Emp.* t. IX, p. 92, note 3.

[9] Où on lit, à la suite des trois consulats correspondant aux années 549, 550, 551, et sous lesquels aucun fait n'est inscrit : « his temporibus « in Africa Mauri per Joannem Patricium domiti « sunt. » (*Chron.* in *Thes. temp.* p. 54, col. 2.)

la matière du dernier livre de l'ouvrage de Procope intitulé *De Ædificiis Justiniani*[1]. Je parle ici de ces travaux dans l'unique but de faire remarquer que, sauf les embellissements d'un petit nombre de villes, presque tous ont pour objet de se prémunir contre les irruptions des Berbers : c'était une sage précaution; mais sa nécessité prouve qu'on n'osait pas trop compter sur la durée de la sécurité dont on jouissait alors, puisqu'on croyait devoir se prémunir contre un retour offensif. Cette crainte aurait dû inspirer à la vieillesse de Justinien plus de vigilance pour l'entretien des garnisons de l'Empire, et un de ses historiens, Agathias, lui reproche une grande négligence sous ce rapport[2]. Au reste, peu d'événements paraissent s'être passés en Afrique dans les quinze dernières années de son règne : on sait qu'en 551 le pays était assez tranquille pour que Jean Troglita fît, en *Sardaigne*, une expédition qui, du reste, ne fut pas heureuse, et qu'il se promettait de reprendre au printemps suivant[3]. Il ne paraît pas que ce projet ait reçu son exécution; je ne saurais même dire à quel instant Jean Troglita quitta l'Afrique, mais en 563 un gouverneur du nom de Jean Rogathinus fit assassiner, à *Carthage*, le fidèle Coutzinas, qui était venu dans cette ville pour y recevoir les présents d'usage[4], et cet odieux forfait suscita la révolte des fils du chef berber. L'empereur envoya, pour les réduire, un de ses neveux nommé Marcien[5], et il ne paraît

[1] Lib. VI, cap. II à VII; Procopii *Operum* t. III, p. 332 à 344.

[2] Agathiæ [a] *Historiarum* lib. V, cap. XIV, p. 306 à 308; in-8°, Bonnæ, 1828. — Procope, quand il s'était plaint des indignités commises dans l'administration de Justinien, avait parlé de l'excessive réduction de l'armée [b], et Alemann, le savant annotateur de l'*Histoire secrète* ou *Anecdotes*, cite, à ce sujet, un passage, de Jean d'Antioche, surnommé *Malala*[c], qui montre l'insuffisance des garnisons de l'Afrique (in *Hist. arcan.* notæ Alemanni, Procopii *Operum* t. III, p. 454).

[3] *De bell. Goth.* lib. IV, cap. XXIV; Procopii *Operum* t. II, p. 590, l. 15 à p. 591, l. 11. — En 550, Artabane avait repris la *Sicile* à Totila [d]; le roi des Goths s'était, par représaille, emparé de la *Corse* et de la *Sardaigne;* ce fut pour le chasser de cette dernière île que Jean Troglita fit, en 551, la mauvaise campagne dont je parle ici.

[4] On peut croire qu'il s'agissait des présents de bien venue d'un nouveau gouverneur, car Malala (voy. la note 5 ci-dessous) dit que Jean Rogathinus arrivait en Afrique. Était-il successeur immédiat de Jean Troglita? Je ne saurais répondre à cette question.

[5] Theophanis *Chronographia*, t. I, p. 369, l. 15, à 370, l. 5. — Johannis Malalæ *Chronograph.* lib. XVIII, p. 495 et 496; in-8°, Bonnæ,

[a] Agathias de *Myrine* en *Éolie* (*Asie Mineure*) vécut à la fin du VI[e] siècle, et a continué Procope de 553 à 559 (Suidæ *Lexicon* t. I, p. 16. — Schœll, *Hist. abrég. de la littér. grecq.* t. I, p. 240 et 271).

[b] « Ut exercitus numero exiguus esset. » (Procopii *Historia arcana*, cap. XXIV; *Operum* t. III, p. 133, l. 18.)

[c] Ce chroniqueur vivait dans le IX[e] siècle (Schœll, *Hist. abrég. de la littér. grecq.* t. I, p. 269).

[d] *De bello Gothico* lib III, cap. XL; Procopii *Operum* t. II, p. 451, l. 13 à p. 454, l. 14.

pas que le pays se soit beaucoup ému de cette guerre, qui fut, en Afrique, la dernière du règne de Justinien, mort le 14 novembre 565[1]. Cependant l'apaisement dû à la vaillance et à la sage administration de Jean Troglita ne devait pas avoir une bien longue durée, et, quoique les historiens nous fassent ici complétement défaut, deux lignes du chroniqueur qui a continué Victor Tunnunensis[2] nous permettent d'entrevoir que sous le règne suivant, celui de Justin II, fils de Vigilentia, sœur de Justinien, l'Afrique éprouva de terribles agitations : en 568 Théodore, préfet d'Afrique, fut tué par les Berbers; en 569 Théoctiste, maître de la milice, eut le même sort; en 570 Amabilis, aussi maître de la milice, périt de la même manière[3]. Ces indications sont brèves, mais elles sont significatives; il est évident que la mort de Justinien fut le signal d'une série de soulèvements en Afrique; ces révoltes furent réprimées et le règne de Justin II, qui finit le 5 octobre 578[4], ne les vit pas re-

1831. — Anastasii bibliothecarii[a] *Hist. eccles.* p. 67; in-f°, Parisiis, 1649.

[1] Evagrius donne à Justinien, en nombres ronds, 38 ans 8 mois de règne[b], mais tous les auteurs s'accordent sur la date que je viens de fixer, puisque Théophane[c], Cedrenus[d], Zonare[e] disent 38 ans 7 mois 13 jours, ce qui place son avénement au 1er avril 527[f], et sa mort au 14 novembre 565 (indict. XIII). La *Chronique d'Alexandrie* (p. 861) dit à tort : « XIV novembris, *indictione XV*, Justinianus vita defungitur, » erreur peut-être empruntée à Victor Tunnunensis, qui place la mort de Justinien dans la 40e année de son règne, sous l'indiction XV (*Chron.* in *Thes. temp.* p. 12, col. 2). Si l'on fait commencer le règne de Justinien à la mort de Justin Ier, le 1er août 527, la durée de ce règne est de 38 ans 3 mois 13 jours, comme on lit dans Lebeau (*Hist. du Bas-Emp.* t. IX, p. 455).

[2] Voyez la note [b] de la p. 83 de ce volume.

[3] Iohannis Biclarensis *Chronicon* (*España sagrada*, t. VI, p. 383 et 384). — A chacune des trois dates que je viens d'indiquer, j'ai retranché une année, parce que l'abbé de Biclar fait commencer le règne de Justin II en novembre 567 au lieu de novembre 565, et qu'il compte 569 pour la *troisième* de ce règne, lorsqu'en réalité cette troisième année finissait le 14 novembre 568.

[4] *Chron. Alexandr.* p. 863. — *Chronicon paschale*, t. I, p. 689, l. 16. — Justin II avait, comme on voit, régné 12 ans 10 mois 21 jours.

[a] Cet auteur a suivi la chronologie de Théophane; aussi faut-il ajouter 8 à chacune de ses dates (voy. la note [e] de la page 11 de ce volume), et lorsqu'ici il rapporte la 36e année du règne de Justinien à l'an 555, il faut lire 563, puisque cette révolte eut lieu en janvier, indict. XI, comme le dit Malala (p. 495, l. 20).

[b] *Hist. eccles.* lib IV, cap. XLI, p. 417.

[c] Theophanis *Chronographia*, t. I, p. 372, l. 9 à 11. C'est nécessairement par erreur que Théophane dit : « die *undecimo* mensis novembris, indictione XIV jam currente, » puisqu'à la ligne suivante il donne exactement la durée du règne. Il dit indiction XIV parce que, dans sa manière de compter, la nouvelle indiction commençait le 1er septembre, comme dans l'*ère de Constantinople*.

[d] Cedreni *Historiarum Compendium*, t. I, p. 642, l. 11, et p. 680, l. 7.

[e] Zonaræ *Annales*, t. III, p. 57, l. 27 et 28; in-f°, Basileæ 1557.

[f] Voy. la note 2 de la p. 63 de ce volume.

naître. Mais sous Tibère[1], son successeur, l'exarque d'Afrique[2], nommé Gennadius, eut, dès 580, à se mesurer avec le puissant Gasmul, celui-là même qui avait vaincu et tué trois généraux romains en trois ans; il le vainquit à son tour, et Gasmul fut mis à mort[3]. Mais trop de causes concouraient à entretenir la fermentation au sein des Berbers pour que le calme rétabli par la force pût être de bien longue durée; la conduite des exarques d'Afrique était elle-même une cause incessante d'irritation : un contemporain, Grégoire le Grand, qui occupa le siége de Saint-Pierre du 3 septembre 590 au 12 mars 604, raconte que ces petits potentats vendaient aux indigènes la permission de sacrifier à leurs idoles[4]. Ces honteux trafics, joints à la corruption qui mettait à nu la décrépitude de l'Empire, ne pouvaient manquer de susciter des troubles : en septembre 588, Théophane mentionne un soulèvement général[5], sur lequel il ne donne aucun détail; dix ans après, en 597, un auteur contemporain nous représente les Berbers marchant en masse sur *Carthage*. Gennadius[6], en présence de forces si supérieures, se vit réduit à user de ruse. Feignant d'être disposé à subir les exigences manifestées, il entama sans doute des négociations pour gagner du temps, et, pendant que, dans le camp ennemi, on se livrait en sécurité à des réjouissances et à des festins, il attaqua à l'improviste et fit un carnage tel que cette journée mit fin à la guerre et rétablit les affaires romaines en Afrique[7]. Ceci se passait sous le règne de Mau-

[1] Tibère régna, du 6 octobre 578 au 14 août 582, 3 ans 10 mois 8 jours (Theophanis *Chronogr.* t. I, p. 388, l. 6 et suiv.).

[2] Le nom d'*exarque* (ἔξαρχος) était donné, depuis le VIe siècle au moins, aux personnages qui commandaient dans certaines parties de l'Empire (Italie, Afrique) au nom des empereurs d'Orient (Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* t. X, p. 35). — Dozy, *Rech. sur l'hist. et la littér. de l'Esp.* t. I, p. 68; in-8°, Leyde, 1860.

[3] Johannis Biclarensis *Chronicon* (*España sagrada*, t. VI, p. 388). L'abbé de Biclar, avec sa manière de compter, rapporte à 578 la seconde année du règne de Tibère; or, en réalité, cette seconde année expirait le 6 octobre 580.

[4] Dans une lettre de 595 (XIIIe indict.) ad Constantinam Augustam (S^ti^ Gregorii Papæ I, cognomento Magni, registri epistolarum lib. V, epist. XLI; *Operum omnium* t. II, p. 768 D. in-f°, Parisiis, 1705). Les faits que signale ici Grégoire Ier se rapportent à la *Sardaigne*, qui dépendait de l'exarque d'Afrique, comme le dit Lebeau (*Hist. du Bas-Emp.* t. X, p. 340).

[5] « An. Chr. 580, mense septembri, indictione « sexta[a]..... Maurusiorum gentes p[c] totam « Africam magnos excitarunt tumultus. » (Theoph. *Chronogr.* t. I, p. 402 et 403).

[6] « Tum *decar*, non prætor Libyæ. » J'ignore à quelle fonction correspondait le titre de *decar*, donné ici à Gennadius; était-il supérieur à celui d'*exarque*, dont Gennadius était revêtu dès 580?

[7] Theophylacti Simocattæ *Historiarum libri*

[a] Il s'agit, comme on sait, de l'année 588, et Théophane dit indict. VI (588), parce que cette indiction avait commencé le 1er septembre (voy. les notes [a] et [c] de la page précédente).

rice, qui avait succédé à Tibère le 14 août 582 [1], et fut renversé par le cruel Phocas, qui, après s'être emparé du trône le vendredi 16 novembre 602 [2], ne reçut le châtiment de ses crimes que le 5 octobre 610 [3]. C'était d'Afrique qu'était parti le libérateur de Constantinople, Héraclius, qui bientôt, en 618, découragé à la vue des souffrances qu'une affreuse famine et les ravages de la peste imposaient à son peuple [4], résolut de rejeter le sceptre et de se retirer à *Carthage* [5]. Il céda aux larmes et aux instances de tous les habitants accourus au palais pour le supplier de ne pas les abandonner; il ne se doutait pas alors qu'il était réservé à de plus poignantes douleurs, lui que nous avons vu, à partir de 632, assailli par les Arabes devenus musulmans, et mourir le 11 mars 641, après avoir perdu, une à une, les provinces orientales de l'Empire [6].

État de l'Afrique au moment de sa conquête par les Arabes.

Les chroniqueurs nous laissent ignorer l'état de l'Afrique sous ce règne semé de tant de désastres. Nous savons seulement qu'Héraclius, père de l'empereur de ce nom, était exarque d'Afrique lorsque en 610 son fils traversa la mer pour aller détrôner Phocas; qu'il avait pour légat le patrice Grégoras [7], et que tous deux, à l'instigation de Priscus, gendre de Phocas, s'étaient placés à l'état d'indépendance et de révolte ouverte, par le seul fait que, dès 608, ils avaient cessé d'envoyer à Constantinople les récoltes de l'Afrique et de

orto, lib. VII, cap. VI, p. 280 et 281; in-8°, Bonnæ, 1834. — Cet auteur, qui a suivi de près Evagrius [*], florissait vers 629 sous Héraclius; ses récits embrassent l'espace de 582 à 602, c'est-à-dire les faits accomplis pendant le règne de Maurice.

[1] *Chron. Alexandr.* p. 863 in fine.

[2] *Ibid.* p. 867 et 869. Maurice avait, comme on voit, régné 20 ans trois mois 2 jours. — Theophanis *Chronogr.* t. I, p. 449, l. 11. — Zonaræ *Annales*, t. III, p. 64 in fine; in-f°, Basileæ, 1557. Il lui donne soixante-trois ans d'âge et 20 ans de règne (*id. ibid.* t. III, p. 65, l. 21).

[3] *Chron. Alexandr.* p. 877. On y lit: «die «*sexto* ejusdem mensis (octobris), *feria secunda* «illucescente.....;» or, en 610, c'est le 5 octobre et non le 6 qui tombe un lundi. — Theoph. *Chronogr.* t. I, p. 461, l. 1 et 2. — Zonare (*Annales*, t. III, p. 66, lin. ult.) donne à Phocas 8 ans de règne; en réalité il avait régné 7 ans 10 mois 8 jours.

[4] «Mense Aug. indict. VI, omnes sportularum «largitiones omnino sublatæ sunt.» (*Chron. Alexandr.* p. 891.)

[5] «Jamque migrare in Africam cogitabat.....» (Sancti Nicephori patriarc. Constantinop. *Breviarium rerum post Mauricium gestarum*, p. 13 B. l. 23; in-8°, Bonnæ, 1837.)

[6] Voyez p. 5 à 16 de ce volume.

[7] Theoph. *Chronogr.* t. I, p. 456, l. 12 et 13. — Cedreni *Histor. compend.* t. I, p. 711 et 712; in-8°, Bonnæ, 1838. Suivant Cedrenus, c'était Nicetas, fils de Gregoras, qui était le légat d'Héraclius en Afrique, mais l'indication de Théophane est, sur ce point, confirmée par Zonare (*Annalium*, t. III, p. 66, l. 16 et seq.).

[*] Evagrius avait arrêté son histoire à la XIIe année du règne de Maurice, en 594 (Evagrii *Hist. eccles.* lib. VI, *cap.* XXIV, p. 463).

l'Égypte[1]. On ne peut douter que ces approvisionnements n'aient repris leur cours sous le règne d'Héraclius, mais ceux de l'Égypte furent à coup sûr complétement suspendus, lorsque au commencement du règne de Constant II, en 642, *Alexandrie* tomba au pouvoir des Musulmans[2]. Sur l'Afrique, à cette époque, toutes les sources nous font défaut; des événements qui suivirent immédiatement la mort d'Héraclius, en 641, ou plutôt celle de son fils Constantin III[3], on peut tirer la preuve que *Ceuta* était encore sous la dépendance de l'Empire, puisque ce fut dans cette ville qu'Heraclonas exila Philagrius, le trésorier de son frère[4]. A l'orient de l'*Ifrîḳ'îah*, lorsque, en 23 de l'hég. (643-644 de J. C.), nous avons vu les Arabes s'emparer de *Tripoli*, et même pousser une reconnaissance jusqu'à *S'abrah*[5], j'ai dû garder un silence complet sur les Romains, car nul récit ne les mentionne; ce sont les *Nafouçah* que les habitants appelèrent à leur secours, et l'on doit croire que Byzance ne possédait plus rien dans la *Tripolitaine*. Quant à l'*Afrique proprement dite*, elle était gouvernée par un certain patrice Grégoire (Djoredjîr), qui, en 646, avait fait avec les indigènes, une espèce de pacte dont on ignore les conditions, et, répudiant l'autorité de la métropole[6], s'était érigé en souverain, puisque, s'il faut en croire Ibn-'Abd-el-H'akam, il faisait frapper des dînârs à sa propre effigie[7]. L'auteur arabe ajoute que l'autorité de Grégoire s'étendait depuis *Tripoli* jusqu'à *T'anger*[8]; je crois avoir exposé, dans les lignes qui précèdent, l'état vrai de l'Afrique au moment où 'Othmân se décida à entreprendre sa conquête, dans la septième année du règne de Constant II.

[1] Theoph. *Chronogr.* t. I, p. 456, l. 15 et 16.

[2] Voyez p. 15 de ce volume.

[3] Voyez la note 1 de la p. 16 de ce volume. — Je fais commencer le règne de Constant II seul au 11 septembre 641, parce que les six mois de règne que Cedrenus donne à Heraclonas comprennent vraisemblablement les quatre mois qu'il attribue à Constantin III (*Histor. compend.* t. p. 753, l. 3 et 16). D'autres disent que Constantin III régna un an (Ioelis *Chronographia compendiaria*, p. 47, l. 4 et 5; in-8°, Bonnæ, 1836).

[4] S. Nicephori *Breviar. historic.* p. 20 A. — *De rebus post Mauricium gestis*, p. 33, l. 19 à 21; in-8°, Bonnæ, 1837.

[5] Voyez la note 6 de la p. 21 et la note [4] de la p. 22 de ce volume.

[6] On lit dans Théophane, sous l'année 638 (646): «Hoc anno Gregorius patricius, Afris «sibi adjunctis, seditionem in Africa movit.» (*Chronogr.* t. I, p 525, l. 10 et 11.) Sous l'année suivante il place l'invasion des Arabes en Afrique.

[7] *H. d. B.* t. I, p. 304 de la trad.

[8] Cette étendue de l'autorité de Grégoire me paraît fort exagérée, quoique la même phrase se retrouve dans Ibn-el-Athîr (t. III, p. ٩٨, l. 21). Ibn-'Adzârî (t. I, p. ٣٠, l. 19), et Ibn-Khaldoun (*H. d. B.* t. I, p. ١٣٣, l. 5 — t. I, p. 209 de la tr.).

LIVRE SECOND.

GOUVERNEURS ARABES DE L'IFRÎK'ÏAH.

Othmân 26 de l'hég. (647-648 de J. C.) Première expédition.

'Abd-Allah-ibn-Sa'd-ibn-Abou-Sarh'-ibn-el-H'ârith avait été investi du gouvernement de l'Égypte en 25 de l'hégire[1]; ce fut sans doute en 26[2] qu'il envoya des détachements faire, sur les frontières de l'*Ifrîk'ïah*, de rapides excursions qui produisirent un abondant butin, et dont le succès décida le khalife 'Othmân à entreprendre, en 27, la conquête de ce pays[3]. Après avoir consulté les

[1] Voyez la p. 20 de ce volume.

[2] On pourrait croire, au premier abord, que là où El-Ia'k'oubî dit ٣٤ (*S'ifat-el-Maghrib*, p. ٨, l. 10; p. 61 de la trad. lat.) il faut lire ٢٤; mais comme il place en 60 la fondation de *K'aïraouân* (p. ٨, l. 7 et 8; p. 61), en 36 la première expédition d'Afrique, *sous le khalife 'Othmân* (p. ٨, l. 9 et 10; p. 61), en 37, la prise de *Sobaït'alah* (p. ١٠, l. 13; p. 75) *sous le même khalife*, lequel, comme on va le voir (p. 115) était mort à la fin de 35, M. de Gœje (p. 63) a conclu que, sans adopter la chronologie de Ia'k'oubi, l'excuse de son auteur pouvait être dans le fait qu'il s'était servi de traditions très-différentes de celles qui sont venues jusqu'à nous. Il reste, toutefois, comme point inadmissible, que ces traditions aient disparu juste en 278, et assez complétement pour qu'on n'en trouve nulle part le reflet postérieurement à El-Ia'k'oubi, car Abou-'l-Mah'âçin, dont M. de Gœje cite la p. ١٩٧ (t. I), où la fondation de *K'aïraouân* est placée en 58, avait, à la p. ١٥٧ (l. 3 et 4), donné la date de 50 pour cette fondation.

[3] Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٢٩, l. 8 à 11. Il hésite entre les années 27, 28 et 29, et Iâk'out s'exprime dans les mêmes termes (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٣٢٩, l. 2 et 3). — Ibn-'Abd-el-H'akam [a], Ibn-Chabât [b], El-Makîn [c], Ibn-'Adzârî [d], En-Nouaïrî [e] et Abou-'l-Mah'âçin [f] disent formellement l'an 27; En-Nouaïrî précise même en moh'arram 27 (du 7 octobre au 5 novembre 647 de J. C.). — Ibn-Khaldoun a opté pour l'an 29 (تسع وعشرين)[g], que M. de Slane, dans sa traduction (t. I. p. 209 et note 1), considère comme une faute des manuscrits. Il est certain, du moins, que, ailleurs, le même Ibn-Khaldoun place en 27 le retour en Égypte [h] après cette expédition, à laquelle on donne une durée de treize à quinze mois [i]. Il serait rationnel de faire échange entre ces deux dates (27 et 29).

[a] *H. d. B.* t. I, p. 307 de la trad.

[b] Cité par M. Rousseau (*J. A.* t XIII, p. 308; IVe sér. 1849).

[c] *Hist. Sarac.* p. 32, l. 9. — Avant El-Makîn j'aurais pu citer Ibn-el-Athîr († 630), quoiqu'il ne précise pas nettement l'année. Il place la plupart de tous ces événements sous l'année 26 (*El-Kâmil*, t. III, p. ٩٧ à ٧٣); mais, contrairement à sa coutume, il passe ensuite à l'année 28 sans rien mentionner sous l'année 27.

[d] *Baïân*, t. I, p. ٣, l. 10 et 11.

[e] *J. A.* t. XI, p. 97; IIIe sér. 1841, et *H. d. B.* t. I, p. 314 de la trad.

[f] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٤٥, l. 13 et suiv.

[g] *H. d. B.* t. I, p. ١٣٣, l. 2.

[h] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 1, l. 13 et 14 (p. 4 de la trad.).

[i] Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. III, p. ٧٠, l. 20 et 21) dit treize mois. — *Baïân*, t. I, p. ٨, l. 1. — En-Nouaïrî (*J. A.* t. XI, p. 111; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 323). — Si l'armée entra en moh'arram 27, comme le

anciens compagnons de Moh'ammed, il rassembla une armée de vingt mille hommes[1], dont les chefs étaient l'élite des généraux arabes, et à la tête de laquelle il plaça El-H'ârith-ibn-el-H'akam, qui, arrivé en Égypte, devait remettre le commandement à 'Abd-Allah-ibn-Sa'd[2]. Parmi ces chefs, on remarquait 'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr, 'Ok'bah-ibn-Nâfi'-'l-Fihri, etc.[3], que je nomme ici à cause de l'importance du rôle qu'ils joueront dans nos récits ultérieurs; car je ne me propose pas de raconter les nombreux épisodes, tous si visiblement suspects[4], de cette première expédition. Ibn-er-Rak'îk', copié par El-Bekrî[5] et par Et-Tidjâni[6], nous représente les Roum fuyant vers le Nord à l'approche des Arabes, se précipitant dans la *Djaztrah-Charîk*[7], et se dirigeant en toute hâte vers *Ik'lîbiah*[8] et les lieux voisins, où ils s'embarquaient pour aller se réfugier à *K'ous'arah*[9], île qui alors était habitée. Ces détails sont très-vraisemblables; mais la lutte entre les Arabes et le patrice Grégoire, telle qu'elle nous est racontée par En-Nouaïrî et même par Ibn-'Adzârî[10], présente

[1] Ibn-'Abd-el-H'akam (*H. d. B.* t. I, p. 306 de la trad.). — *Baïân*, t. I, p. ۱۴, l. 17 et 18. — Abou-l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. 90, l. 16 et 17.

[2] *Baïân*, t. I, p. ۱۴, l. 1 à 3.

[3] Bosr-ibn-Abou-Art'âah-ibn-'Oouaïmir-el-'Âmiri (qui n'avait alors que dix-huit ans) figurait dans les rangs de cette armée (Belâdzori, p. ۲۲۴, l. 17).

[4] M. de Slane, dans sa *Lettre à M. Hase*, relative aux premières expéditions des Arabes en *Ifrik'iah*, traite de roman le récit qu'En-Nouaïrî a emprunté à un traditioniste qu'il appelle Ez-Zohri sans autre désignation (*J. A.* t. IV, p. 329 à 365; IVe sér. novembre 1844).

[5] *El-Mecâlik oua'l-Memâlik*, p. ۱۴۰, l. 13 à 17 (*J. A.* t. XII, p. 525; V[e] sér. 1858). «On «dit, ajoute-t-il, qu'ils y restèrent jusqu'à l'avénement du khalife 'Abd-el-Melik-ibn-Merouân,» qui régna de 65 à 86.

[6] *Rih'lah* d'Et-Tidjâni (*J. A.* t. XX, p. 79 et 80; IVe sér. 1852).

[7] On trouvera plus loin une note détaillée de cette presqu'île. (Voyez la note 4 de la p. 162.)

[8] اقْلِيبِيَة, comme l'écrit Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ۳۳۸, in fine). C'est l'ancienne *Clypea*.

[9] El-Bekrî (p. ۱۴۵, l. 15), écrit قوسرة, Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. IV, p. ۳۰۰, lin. ult.) écrit قَوْصَرَة (*K'aus'arah*), Abou-l-Fedâ (*Géogr.* p. ۱۸۸, l. 19) écrit قوصرة. C'est Κοσσουρά de Strabon (*Geographica*, p. 101, l. 39), la *Pentellaria* des modernes.

[10] *Baïân*, t. I, p. ۱۴ à v. Quoique ces pages soient mutilées, ce qui en reste suffit à montrer qu'il a puisé à la même source.

dit En-Nouaïrî (voy. la note 3 de la page précédente), et si l'expédition eut la durée indiquée ici, les Arabes durent rentrer en Égypte dans un des deux mois de rebî 28, c'est-à-dire en décembre 648 ou janvier 649 de Jésus-Christ. On sait combien est grande l'incertitude qui règne sur les dates et même sur les faits de ces commencements de l'histoire arabe; ainsi Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. II, p. 5, l. 7 à 14) assure que les Arabes débarquèrent pour la première fois en Espagne sous la conduite de 'Abd-Allah-ibn-Nâfi'-ibn-'Abd-el-K'aïs et de 'Abd-Allah-ibn-el-H'os'aïn, et cela en 27 de l'hégire, sous le khalifat de 'Othmân. Or, quoique Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 262, l. 5 à 8) reproduise le même fait sous la même année, en le présentant, il est vrai, comme un simple acte de piraterie, et quoique M. de Slane semble l'admettre (*H. de B.* t. I, p. 346, note 3), il paraît impossible de croire à une course si lointaine à cette date *après la conquête d'Afrique* (بلا فتحت افريقية).

tous les caractères d'un roman déjà reproduit à un si grand nombre d'éditions que je ne veux pas en augmenter le nombre; je me bornerai à dire que Grégoire, à la tête de cent vingt mille hommes selon les uns[1], de deux cent mille hommes suivant d'autres[2], fut rencontré par l'armée arabe à *'Ak'oubah*[3] ou à *Sobaït'alah*[4], et finit, après plusieurs combats sans résultat, par éprouver une affreuse défaite, où il perdit la vie[5]. Ce désastre, confirmé, même quant à sa date, par les historiens byzantins[6], obligea les chrétiens à négocier la retraite de 'Abd-Allah-ibn-Sa'd moyennant trois cents k'int'ârs d'or, ou, selon une autre tradition, deux millions cinq cent mille dînârs[7], sommes évidemment exagérées. Les Arabes se retirèrent emportant leur or, ne laissant pas de gouverneur, n'établissant pas même de *k'aïraouân*[8]. Suivant Ibn-Khaldoun, ils détruisirent *Sobaït'alah*[9], et le même auteur assure qu'après la défaite des Roum, les Musulmans eurent, avec les Berbers des plaines, plusieurs rencontres dans lesquelles ceux-ci éprouvèrent des pertes énormes. Ce serait,

[1] *Baïân*, t. I, p. ۴, lin. ult. et p. ۵, l. 16. — En-Nouaïrî (*J. A.* t. XI, p. 103; IIIe sér. 1841). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۳, l. 6 (t. I, p. 209 de la trad.).

[2] Abou-'l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ۹۵, l. 17.

[3] Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. ۲۲۷, l. 2. — En-Nouaïrî parle de cette localité comme étant à égale distance de *Carthage* et de *Sobaït'alah**, qu'il considère comme le siége du gouvernement de Djoredjîr (*J. A.* t. XI, p. 103 et 104; IIIe sér. 1841), et Ibn-Khaldoun prétend même que c'était la capitale de son empire (*H. d. B.* t. I, p. ۱۳۳, l. 6 et 7; t. I, p. 209 de la trad.).

[4] *Baïân*, t. I, p. ۴, lin. penult.

[5] *Ibid.* t. I, p. ۹, l. 14 et 15.

[6] Theoph. *Chronogr.* t. I, p. 525, l. 14 à 18. — Anast. Biblioth. *Hist. eccles.* Theoph. t. II, p. 170 et 171. Ils placent cet événement dans la sixième année du règne de Constant II (646-647 de J. C.).

[7] Belâdzorî, p. ۲۲۷, l. 6 et 9. — *Baïân*, t. I, p. ۷, l. 18. — *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۳, l. 18 et 19 (t. I, p. 210 de la trad.). Voyez, à la note 2 de cette page 210, les explications données par M. de Slane sur le *K'int'âr*.

[8] Ibn-'Abd-el-H'akam (*H. d. B.* t. I, p. 305 de la trad.). — Belâdzorî, p. ۲۲۷, l. 12. — M. de Slane fait remarquer avec raison (note 2 de sa p. 305) qu'ici le mot *k'aïraouân* est pris dans le sens d'*entrepôt* ou de *place d'armes*. Voyez, sur ce sens du mot *k'aïraouân*, le *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ۷۴۱, l. 6 et 8; voyez aussi Ibn-Khallikân, n° ۱۵, fasc. 1, p. ۲۴, l. 9 à 11 (t. I, p. 35 de la trad. angl.).

[9] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۳, l. 7 (t. I, p. 209 de la trad.). — *Id. Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۱, l. 8 (p. 3 de la trad.).

* *Sufetula* ou *Suffetula* des anciens[10]. La synonymie avec *Sobaït'alah* a été établie par une inscription que Peyssonnel a copiée sur place le 5 août 1724 (*Voyages*, t. I, p. 119 et 120) et que Shaw a reproduite (t. I, p. 259 et 260). Tous les archéologues postérieurs ont confirmé cette synonymie (Grenville Temple, t. II, p. 234 et 235. — Pellissier, chap. XVII, p. 272 et 273. — Guérin, t. I, p. 377 à 388), quoiqu'ils n'aient pu retrouver l'inscription donnée par Peyssonnel. — Edrîsî parle de *Sobaït'alah* comme de la résidence de Grégoire (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ۱۱۰, l. 2. — Hartmann, *Edrisii Africa*, p. 253 et 254), et Abou-'l-Fedâ (*Géogr.* ۱۴, l. 18 à 21;

[10] D. Ruinart, *Hist. persec. Vand.* p. 305, n° 20 de la *Byzacène*; in-8°, Parisiis, 1694.

suivant lui, dans une de ces rencontres que Ouezmâr-ibn-S'oulât, fait prisonnier, aurait été envoyé à 'Othmân-ibn-'Affân, qui l'aurait accueilli avec une bienveillance marq .ée[1], en même temps qu'il lui accordait le commandement en chef des *Maghrâouah*. Au fond, la faveur n'était pas grande, puisque Ibn-Khaldoun vient de dire que ce Ouezmâr était alors chef des *Maghrâouah* et des autres peuples *zenâtiens*[2]; mais 'Othmân entendait sans doute, par cette espèce d'investiture, consacrer, au nom des Arabes, son droit de conquête sur les régions qui obéissaient à Ibn-S'oulât. Cet épisode d'un prisonnier important envoyé au Khalife n'a rien d'invraisemblable; mais il oblige à admettre que les *Maghrâouah* auraient répondu à l'appel qu'il faut supposer avoir été fait, par Grégoire, aux Berbers de lui venir en aide contre les Arabes; il y a là une véritable difficulté. En tout cas, il est curieux de voir apparaître, dès le premier pas que font les Musulmans en *Ifrîk'îah*, un ancêtre d'une famille, la famille des Khazer[3], qui jouera un si grand rôle dans cette Étude.

On doit s'attendre à voir bientôt les Arabes se montrer de nouveau sur le théâtre de l'éclatant succès qu'ils venaient d'obtenir; mais la faute commise par le fondateur de l'Islâmisme ne pouvait tarder à engendrer des troubles qui profitèrent au repos de l'Afrique, et qui nous obligent, pour la clarté de nos récits, à dire sommairement ce qui se passait en Orient.

En 28 ou 29, 'Othmân, toujours entraîné par le penchant que nous lui avons reproché (p. 20), avait retiré le gouvernement de *Bas'rah* à Abou-Mouçâ-'l-Acha'rî[4] pour le donner à 'Abd-Allah-ibn-'Âmir-ibn-Koraïz, qui

29 de l'hég. (649-650 de J. C.)

[1] *H. d. B.* t. I, p. ۱۴۷, l. 9, et p. ۱۴۳, l. 14 et suiv. (t. I, p. 199 et 210 de la trad.). Dans le premier de ces passages, Ibn-Khaldoun appelle ce Berber *Ouezmâr-ibn-S'oulât*, dans le second *Ouezmâr-ibn-S'ak'lâb*; mais, dans deux autres passages, il retourne le premier de ces deux noms, et appelle le Berber prisonnier *S'oulât-ibn-Ouezmâr* (*ibid.* t. II, p. ۳۴, l. 4 et 5, p. ۳۷, l. 19 — t. III, p. 227 et 233 de la trad.) Voyez mon TABLEAU DE LA FAMILLE DES MAGHRÂOUAH.

[2] *H. d. B.* t. I, p. ۱۴۳, l. 14 à 16, et t. II, p. ۳۴, l. 4 à 10 (t. I, p. 210, et t. III, p. 228 de la trad.). Dans ces deux passages, Ibn-Khaldoun donne le choix entre deux récits, suivant l'un desquels S'oulât se serait rendu spontanément, et comme en ambassade, auprès du Khalife; j'ai adopté dans mon texte le moins invraisemblable de ces deux récits. Je suis fort porté à admettre que les six Berbers qui, suivant Chihâb-ed-Dîn, se seraient présentés à 'Omar (voy. p. 26 de ce volume), doivent être confondus avec les *Maghrâouah* dont je parle ici.

[3] Voyez le TABLEAU indiqué note 1 de cette page.

[4] Cet Abou-Mouçâ avait été nommé par 'Omar au gouvernement de *Bas'rah* en 16 ou 17, lorsqu'El-Moghaïrah-ibn-Cho'bah fut destitué pour

— t. II, p. 195 de la trad.) exagère l'importance de cette ville lorsqu'il la considère comme la capitale de l'*Ifrîk'îah*. Il aurait pu remarquer qu'Ibn-'Abd-el-H'akam dit positivement qu'au temps de Grégoire c'était encore *Carthage* (*H. d. B.* t. I, p. 304 de la trad. Voir, à ce sujet, la note 2 de la p. 209 de ce même tome I).

Conquête du K'ouhistân.

n'avait que vingt-cinq ans, mais qui était son cousin germain du côté maternel (ابن خالة)[1]. Dès l'an 29, le jeune gouverneur avait conquis le *K'ouhistân*[2], et, en 31, des mouvements insurrectionnels s'étant manifestés dans le *Khorâçân*, il avait fait rentrer cette province dans le devoir soit de vive force, soit par capitulation[3]. Malgré des succès qui venaient s'ajouter à ceux obtenus en *Ifrîk'îah* et semblaient justifier les choix du Khalife, l'année 31 paraît avoir été le point de départ des critiques qui avaient pour objet de déconsidérer 'Othmân, et El-Makîn nomme un certain Abou-Dzorr-el-Ghifâri comme en étant l'auteur[4]; il ajoute que ce satirique personnage, ayant été exilé en Syrie, y continua son rôle d'hostilité au Khalife, qui le fit revenir à *Médine* pour le reléguer à *Er-Rabadzah* (الرَّبَذَة), où il mourut[5]. Mais quand des critiques ont touché juste, elles ne sont pas effacées parce que celui dont elles exerçaient la malice, ou servaient la haine, a disparu : les faveurs, les prodigalités scandaleuses dont 'Othmân comblait sa famille soulevaient toute la partie sage des populations et causaient une agitation sourde, qui, en 33, se manifesta ouvertement à *Koufah*, dont Sa'îd-ibn-el-'Âs'î[6] était alors gouver-

31 de l'hég. (651-652 de J. C.) Répression du Khorâçân.

33 de l'hég. (653-654 de J. C.)

cause du scandale dont j'ai déjà dit un mot à la fin de la note 4 de ma page 7 (Iâk'out, *Mo'djam-el-Bol-dân*, t. I, p. ٧٤٣, l. 3 à 6). El-Moghaïrah avait été vu commettant l'adultère avec Oumm-Djamîlah, fille d'El-Ark'am.

[1] Belâdzori, *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٤٠٣, l. 8 et 9[a]. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 262, l. 15 et suiv.

[2] Iâk'out, *Mo'djam-el-Boldân* t. IV, p. ٢٠٩, l. 1 et 2.

[3] *Id. ibid.* t. II, p. ٤٠٩, l. 10[b]. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 266, l. 11 et 12. — El-Makîn place la conquête du *Khorâçân* en 27 (*Hist. sarac.* p. 32, l. 16).

[4] El-Makîn (*Hist. sarac.* p. 32, l. 32) a écrit العفادى (Fl-'Afâdi) au lieu de الغفارى (voyez la note [b] ci-dessous).

[5] Ma'çoudi entre dans beaucoup de détails au sujet de cet Abou-Dzorr (t. IV, p. 268 à 272). — Ibn-K'otaïbah (p. ٣٠, l. 2) et Abou-'l-Fedâ le nomment Abou-Dzorr-el-Ghifâri et disent qu'il fut déporté à *Er-Rabadzah* (الرَّبَذَة), bourg voisin de *Médine*[c] (ajoute Reiske), et qu'il y mourut en 25 ou 31 (*Annal. muslem.* t. I, p. 260, l. 5 à 11). — Abou-Dzorr était un des compagnons du banc (*Vie de Moh'ammed*, p. ١٢٠, l. 15 et 16 — p. 99 de la trad.).

[6] Suivant Ma'çoudî, Sa'd-ibn-Abou-Ouak'k'âs

[a] Voir aussi p. ٣١٥, l. 8, et p. ٣٣٤, l. 12 à 14.

[b] M. Barbier de Meynard, dans sa trad. des art. *Khorâçân* et *K'ouhistân* (p. 198 et 466), transcrit ibn-*Keriz*, mais Iâk'out, dans les deux passages ci-dessus cités, écrit كُرَيْز (Koraïz).

[c] C'est à tort, comme l'a remarqué Reiske, qu'El-Makîn a écrit المربين (*El-Moraïdah*). — On pourrait croire, puisqu'il s'agit d'une déportation, que *Er-Rabadah* est la petite ville de ce nom qu'Edrîsi place à une journée N. O. de *S'an'â*, chef lieu du *Iémen* (*Géogr.* t. I, p. 144); mais *Er-Rabadzah* était bien réellement près de *Médine*, comme le dit Soïout'i (*Lobb-el-Lobâb*, p. ١١٤, col. 2, l. 9), et ainsi que l'avait si précisément indiqué Abou-'l-Fedâ dans sa description de *Médine*, où il parle d'*Er-Rabadah* comme d'un village dépendant de cette ville, et dans lequel, dit-il, on voit la tombe d'Abou-Dzorr-el-Ghifâri (*Géogr.* p. ٨٧, l. 6; t. II, p. 115 de la trad.), qui fut dévastée en 319 par les *K'armat's* (*Mo'jam-el-Boldân*, t. II, p. ٧١٤, l. 11. — *Marâs'id*, t. I, p. ١٥٤, l. 8).

neur[1]. Peu à peu cette agitation se propagea; bientôt elle devint générale, et dégénéra en une sédition telle, qu'en 35 le Khalife fut, pendant quarante ou cinquante jours, assiégé dans sa maison à *Médine*[2]; les assaillants, pénétrant par une maison voisine et franchissant un mur, arrivèrent jusqu'à lui et le tuèrent, le 18 dzou-'l-h'idjah 35[3] (le vendredi 17 juin 656 de J. C.). Ce fut

Agitation à Koufah. 35 de l'hég. (655-656 de J. C.) Meurtre de 'Othmân.

avait été destitué, en 21, du gouvernement de *Koufah*[a]; il ne nomme pas son successeur immédiat, qui fut peut-être Abou-Mouçâ-'l-Acha'ît, puisque le même Ma'çoudî assure que cet Abou-Mouçâ avait été gouverneur de *Koufah* au temps de 'Omar[b]. Si ma supposition est exacte, Abou-Mouçâ n'aurait pas gardé ce gouvernement jusqu'à la fin de 23, puisqu'au moment du meurtre de 'Omar c'était Moghaïrah-ibn-Cho'bah[c] qui en était en possession, comme on en a la preuve par Abou-'l-Fedâ, dans lequel on lit que 'Othmân le retira, en 24, à Moghaïrah, pour le donner à Sa'd-ibn-Abou-Ouak'k'âs', qu'il ne tarda pas à remplacer par El-Oualîd-ibn-'Ok'bah-ibn-Abou-Mo'aït', son frère utérin[d]. On sait que les habitudes d'intempérance de ce frère amenèrent un scandale dans la mosquée de *Koufah*, et obligèrent le Khalife à le révoquer en 29[e]. Il le remplaça par Sa'îd-ibn-el-'Âs'î[f], qui, pour des motifs autres que ceux par lesquels son prédécesseur s'était aliéné les esprits, donna lieu à des plaintes, et vit proclamer un successeur, sans cependant avoir été officiellement destitué. Ce successeur n'était autre que Abou-Mouçâ-'l-Acha'rî[g], qui s'y trouvait encore quand 'Alî, au commencement de 36, nomma 'Ammâreh-ibn-Chihâb, que les habitants refusèrent de recevoir[h].

[1] Voyez la note [a] ci-dessous.

[2] *Annal. muslem.* t. I, p. 274, l. 16 et 17. — Ma'çoudî (t. IV, p. 282, l. 6 et 7) précise quarante-neuf jours, chiffre que, d'après Naouaouî (p. ۱۶۰, lin. ult.), il emprunte à El-Ouâk'idî. — El-Makîn dit quatre-vingts jours (*Hist. sarac.* p. 35, l. 17), ajoutant que d'autres disent 50, d'autres encore 40.

[3] Eutychii *Annales*, t. II, p. 341, l. 6 et 17. — Ma'çoudî (t. IV, p. 282, l. 7 et 8) dit que 'Othmân fut tué le *vendredi*, une nuit restant de dzou-'l-h'idjah, c'est-à-dire le 29, puisque l'année 35 est surabondante; mais cela n'est pas possible, car le 29 dzou-'l-h'idjah 35 tombe un *mardi*. — El-Makîn (p. 35, l. 23 et 24) dit très-bien «douze nuits restant,» c'est-à-dire le 18. — Naouaouî, à deux reprises (p. ۱۶۰, lin. penult. et p. ۱۶۱, l. 5 et 6), dit le vendredi 18

[a] *Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 256, l. 1 à 5. — C'était Sa'd-ibn-Abou-Ouak'k'âs qui avait bâti le palais du gouverneur à *Koufah* (Ibn-Bat'out'ah, *Voyages*, t. II, p. 96, l. 1 et 2).

[b] *Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 265, l. 7.

[c] A qui le gouvernement de *Bâs'rah* avait été retiré en 16 ou 17 (voyez la note [4] de la page 113).

[d] Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 260, l. 2 à 4.

[e] Ma'çoudî, *Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 257, l. 7, à p. 260, l. 6. — Abou-'l-Fedâ, t. I, p. 262, l. 17 et suivantes.

[f] Abulfedæ *Annal. muslem.* t. IV, p. 257, l. 6 et 7, et p. 261, l. 7 et 8.

[g] *Id. ibid.* t. IV, p. 262, l. 4, à p. 265, l. 8. Je ne saurais dire la date précise de ce changement; mais Sa'îd-ibn-el-'Âs'î tenait encore le gouvernement de *Koufah* en 33 (*id. ibid.* t. I, p. 268, l. 4 à 6), et il semble que ce fut au commencement de 34 (*ibid.* l. 15 et 16) qu'il se rendit à *Médine* pour se plaindre au khalife 'Othmân de ses administrés. Ce qui est plus obscur, c'est l'instant auquel il faudrait placer 'Abd-Allah-ibn-Ma'çoud et 'Othmân-ibn-H'onaïf, entre lesquels le gouvernement de *Koufah*, s'il faut en croire Ma'çoudî (t. IV, p. 256, l. 9 et 10), aurait été partagé.

[h] *Annal. muslem.* t. I, p. 288, l. 1 et l. 10 à 13.

'Ali. 36 de l'hég. (656-657 de J. C.)

un certain Saudân-ibn-H'omrân qui lui porta le coup mortel[1]. — Le même jour 'Ali-ibn-Abou-T'âlib fut élevé à la dignité de khalife[2]; intrépide guerrier, mais pauvre politique, il songea tout d'abord à ôter les gouvernements des mains de ceux qui en étaient en possession, et tous les conseils qu'on put lui donner pour lui faire abandonner cette résolution vinrent échouer devant son idée fixe[3]. Dès le commencement de 36, il envoya 'Ammârah-ibn-Chihâb à *Koufah*, 'Othmân-ibn-H'onaïf à *Bas'rah*, 'Abd-Allah-ibn-'Abbâs[4] en *Arabie*, K'aïs-ibn-Sa'd-ibn-'Obâdah-el-Ans'âri en *Égypte*[5], Sahl-ibn-H'onaïf en *Syrie*[6], tous musulmans de la vieille roche, comme dit M. Dozy[7], surtout des ans'âr (défenseurs). Mais une réaction, sincère chez les uns, hypocrite chez certains autres, s'était subitement opérée en faveur de 'Othmân; aussi, à l'exception de 'Abd-Allah-ibn-'Abbâs[8], tous les nouveaux gouverneurs furent-ils fort mal reçus dans leurs gouvernements, si même ils y furent reçus, ce qui n'eut pas lieu à *Koufah*, encore moins en *Syrie*, où l'on peut dire que Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân régnait déjà[9]; Sahl-ibn-H'onaïf fut empêché de dépasser *Tabouk*[10]

passé de dzou-'l-h'idjah 35, en admettant, évidemment, que لَيْلَة est sous-entendu, que dix-huit nuits sont écoulées, comme on lit dans Abou-'l-Fedâ, qui dit (*Annal. muslem.* t. I, p. 278, l. 4) لثمان عشرة ليلة خلت, et qu'on est dans la journée du 18.

[1] T'abarî, t. II, p. 952, l. 3 et 4. — Ma'çoudî donne à l'assassin de 'Othmân le nom de Sa'd-ibn-H'omrân-el-Morâdi (*Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 282, l. 9 et 10).

[2] El-Makîn, p. 36, l. 30. — Naouaouî, p. ١٣٠, l. 12. — *Annal. muslem.* t. I, p. 280, l. 2.

[3] *Annal. muslem.* t. I, p. 286, l. 3 et 4. — Ma'çoudî, t. IV, p. 299 à 302.

[4] Celui-là même qui l'avait engagé à suivre le premier conseil de Moghaïrah-ibn-Cho'bah, c'est-à-dire de maintenir les gouverneurs qui étaient en fonction sous 'Othmân. Ibn-'Abbâs était renommé pour sa prudence et pour sa capacité.

[5] El-Makîn, *Historia saracenica*, p. 36, l. 31.

[6] *Annal. muslem.* t. I, p. 288, l. 1 à 5.

[7] *Hist. des Musulm. d'Esp.* t. I, p. 52.

[8] Et encore faut-il lire dans Abou-'l-Fedâ comment Ia'lît-ibn-Monabbah, qui gouvernait le *Iémen*, quitta sa résidence (*Annal. muslem.* t. I, p. 288, l. 13 à 16).

[9] J'ai dit (p. 21) la position que 'Othmân avait eu l'imprudence de lui faire en *Syrie*. C'est à tort que Ma'çoudî (t. IV, p. 302, l. 5) attribue cette imprudence à 'Omar.

[10] *Annal. muslem.* t. I, p. 288, l. 4 à 6. — *Tabouk* (تَبُوك) est une petite ville devenue célèbre par le séjour qu'y fit Moh'ammed en redjeb 9 de l'hégire* (du 14 octobre au 12 novembre 630 de J. C.). Elle est située entre la limite septentrionale du *H'idjâz* et la *Syrie*, à six journées à l'est de *Madîân*, qui est au bord de la *mer de K'olzoum*; on y trouve une source et

* Abou-'l-Fedâ, *Vie de Moh'ammed*, p. ١٠٣, l. 1 (p. 84 de la trad. de Noël Desvergers); le Prophète séjourna vingt jours à *Tabouk* (*id. ibid.*, p. ١٠٣, l. 10 et 11; p. 85 de la trad.). — Beîâdzorî dit أيّاما sans fixer le nombre de jours (*Fotouh'-el-Boldân*, p. 64, l. 13). — S'afi-'d-Dîn commet certainement une erreur en disant trois jours (*Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. ١٤٨, l. 9), erreur que s'était bien gardé de commettre Iâk'out, dans lequel on lit, comme dans Beîâdzorî, ايّاما (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٨٢٥, l. 14).

et obligé de rebrousser chemin vers *Médine*. Les plus implacables ennemis de 'Ali, 'Âïchah, T'alh'ah-ibn-'Abd-Allah, Zobaïr-ibn-'Aouâm, s'étaient retirés à *La Mekke*, où ils intriguaient ouvertement contre le Khalife, et bientôt marchaient vers *Bas'rah* à la tête d'une armée, qui fut défaite à *El-Khoraïbah*[1], théâtre de la fameuse *bataille du Chameau*, livrée le jeudi 14 djoumâdi-'l-akhir[2] 36 (8 décembre 656 de J. C.). T'alh'ah fut tué dans la mêlée, frappé par la main de Merouân-ibn-H'akam[3]; Zobaïr, comme assailli par un remords, Bataille du Chameau.

des palmiers qui forment une oasis entre le *Djebel-H'isma* à l'ouest et le *Djebel-Charaoura* à l'est[a]. Edrîsî compte cinq journées de *Taboûk* à *Damas* (*Géogr.* t. I, p. 359); c'est une erreur évidente, puisque *Damas* est à environ cinq degrés au nord de *Taboûk*, et d'ailleurs, à la p. 333 il avait compté huit journées.

[1] الخُرَيْبَة, orthographe donnée par Belâdzorî (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٤٢, l. 6 et passim), par Soïout'î-ech-Châfa'î (*Lobb-el-Lobâb*, p. ٩٢, col. 1, l. 6), par *Iâk'out* (*Mo'djam*, t. II, p. ٢٢٩, l. 14 — *Marâs'id*, t. I, p. ٣٥٠, l. 4), et suivie par Abou-'l-Mah'âçin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ١١٣, l. 3).

[2] النصف من جمادى الاخرة (Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 294, l. 6). — Je ne m'arrêterai pas ici à discuter les divers témoignages discordants relatifs à la date précise de la *bataille du Chameau*[b], témoignages qui diffèrent dans un même auteur[c]; je me contenterai de renvoyer à une note de M. Weil[d], en y relevant la petite erreur qui consiste à faire correspondre le 1er djoumâdi-'l-akhir 36 au vendredi 24 novembre 656, au lieu de dire vendredi 25 novembre. Un grand nombre d'auteurs s'accordent sur ce point, que la bataille fut livrée un *jeudi*, et cela, soit qu'ils la placent en djoumâdi-'l-aouel ou, comme Soïout'î (*Târîkh-el-Kholafâ*, p. ١٧٣, l. 3), en djoumâdi-'l-akhir; la date de jeudi 10 revient souvent. En réalité c'est le 9 djoumâdi-'l-aouel (3 novembre 656) et le 14 djoumâdi-'l-akhir 36 (8 décembre 656) qui tombent un *jeudi*. Le 10 djoumâdi I 36 tombe, comme on voit, un vendredi, et le 10 djoumâdi II un dimanche.

[3] *Annal. muslem.* t. I, p. 296, l. 4. — Abou-'l-Mah'âçin (*En-Nodjoum*, t. I, p. 114, l. 4 à 8).

[a] *Annal. muslem.* I, p. ٨٢٤, lin. ult. et p. ٨٢٥, l. 1 à 6.

[b] El-Makîn, p. 37, l. 20 et 21. — Naouaouî, dans la Vie de Zobaïr (*Tahdzîb-el-Asmâ*[1a], p. ٢٥٣, l. 16), dit en djoumâdi-'l-aouel, et dans la Vie de T'alh'ah (*ibid.* p. ٢٢٤, l. 9), il dit, comme El-Makîn, le 10 djoumâdi I. Ibn-el-Khat'îb confirme la date du 10 djoumâdi-'l-aouel (*El-H'olal-el-Mark'oumah* in Casiri, t. II, p. 179, l. 4 du texte arabe).

[c] Ainsi Ma'çoudî (t. IV, p. 292, l. 9 et 10) dit le jeudi 10 djoumâdi-'l-*aouel*, et plus loin (t. IV, p. 329, l. 5 et 6), il dit le jeudi 10 djoumâdi-'l-*akhir*; peut-être y a-t-il une faute des copistes. — Abou-'l-Mah'âçin (*En-Nodjoum*, t. I, p. 114, l. 4) dit, d'après Belâdzorî, en djoumâdi-'l-*aouel*, et M. Weil (voy. la note [d] ci-dessous) assure qu'Abou-'l-Mah'âçin donne formellement la date du jeudi 5 djoumâdi-'l-*akhir*, ce qui, du reste, ne peut être vrai, car cette date correspond à un *mardi*.

[d] *Geschichte der Khalifen*, t. I, p. 213, note 1; in-8°, Mannheim, 1846. De la discussion à laquelle se livre M. Weil il conclut à adopter la date donnée par Abou-'l-Fedâ, et, si je l'adopte aussi, ce n'est pas par la raison qui a déterminé le choix du savant professeur de Heidelberg; car, par cette raison, on pourrait tout aussi bien adopter la date que donnent El-Makîn et Ma'çoudî, qui, en disant jeudi 10 djoumâdi I, ne se trompent que d'un jour, puisque le 10 djoumâdi I 36 tombe un vendredi.

[1a] Ouvrage cité par H'âdji-Khalîfah (t. VI, p. 147, l. 3), et qui est indiqué par lui sous le n° ٣٧٧٣ (t. II, p. 477, l. 5). Pour ce qui concerne Naouaouî, il faut se reporter au n° 6444 de la Table de H'âdji-Khalîfah. M. Wüstenfeld a donné une édition du *Tahdzîb-el-Asmâ*, in-8°, Göttingen, 1842-1847.

se retira du champ de bataille, prit le chemin de *Médine*, et, arrivé au lieu dit *El-Ouâdi-'s-Sibâ'*[1] (le ruisseau ou la vallée des lions), fut assassiné par 'Amr-ibn-Djamouz-el-Modjâcha'ï[2], qui porta sa tête à 'Ali[3]. Quant à 'Âïchah, restée sur le champ de bataille auprès de son chameau criblé de traits et semblable à un hérisson (قُنْفُذ), disent les auteurs[4], elle était livrée à la merci du Khalife : « Tu es vainqueur, 'Ali, lui dit-elle, sache pardonner[5]. » 'Ali ne pardonna peut-être pas, mais il se montra généreux envers sa prisonnière.

Telle fut l'issue de cette bataille qui, en apparence du moins, laissait 'Ali maître de l'*Irâk'*, du *Khorâçân*, du *Iémen*, d'*El-H'aramâin*[6] (des villes sacrées, *La Mekke* et *Médine*) et de l'*Égypte*, c'est-à-dire de tout l'empire musulman, la *Syrie* exceptée. Après avoir préposé le sage 'Abd-Allah-ibn-'Abbâs au gouvernement de *Bas'rah*, il plaça le siége de son propre gouvernement à *Koufah*[7], où il arriva le 12 redjeb 36[8] (mercredi 4 janvier 657 de J. C.). Son premier soin fut d'envoyer Djarîr-ibn-'Abd-Allah-el-Badjali[9] en ambassade auprès de Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofïân : ce choix était malheureux[10]. L'observation lui en fut faite avec insistance, et, cette fois encore, il ne sut pas tenir compte d'un bon avis. Comme on devait s'y attendre, Mo'âouïah refusa de faire sa soumission et de reconnaître 'Ali; il fallut en venir aux armes. Le 6 chaouâl 36 (mardi 28 mars 657 de J. C.), le Khalife, laissant le gouvernement provi-

[1] *Mo'djam-el-Boldân*, t. IV, p. ٨٧٥, lin. ult. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. III, p. ٢٩٥ et ٢٩٩.

[2] Sans doute de la famille de Modjâcha'-ibn-Ma'çoud-es-Solami que 'Otbah-ibn-Ghazouân avait fait partir de *Bas'rah* avec la mission de conquérir ce que Iâk'out appelle l'*Euphrate de Bas'rah*, et en l'absence duquel, au moment où il allait lui-même se rendre à *Médine*, il avait chargé El-Moghaïrah-ibn-Cho'bah de faire la prière à *Bas'rah* jusqu'à ce que Modjâcha' fût de retour. On sait que 'Omar avait blâmé la préférence donnée à Modjâcha', et la raison de son blâme était que cet Arabe était un bédouin (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٩٥٥, l. 12, à p. ٩٥٢, l. 3).

[3] *Annal. muslem.* t. I, p. 298, l. 7 à 9.

[4] Ma'çoudî, *Moroudj-ed-Dzahab*, chap. LXXIX, t. IV, p. 326, l. 8. — Abulfarajii *Hist. compend. dynast.* p. ١٨٨, l. 1 (p. 119 de la trad. lat.). — El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 37, l. 33. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 296, l. 2 et 3.

[5] El-Makîn, p. 37, l. 4 en remontant.

[6] Sur ce nom, voyez le *Spec. hist. Arab.* p. 247, l. 13 et 26; voyez aussi le *Mo'djam-el-Boldân*, t. II, p. ٢٥٥, l. 10.

[7] *Annal. muslem.* t. I, p. 300, l. 9 à 11.

[8] *Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 338, l. 1.

[9] Tel est le nom donné par Abou-'l-Fedâ à l'ambassadeur de'Ali (*Annal. muslem.* t. I, p. 300, l. 12), et c'est ce nom qu'El-Makîn défigure sous celui de Kharîz-ibn-'Abd-Allah-en-Nah'ali (*Hist. sarac.* p. 38, l. 2 et 3). Abou-'l-Fedâ l'a écrit comme l'écrivent constamment Belâdzorî et Ma'çoudî.

[10] Car nous savons par Ma'çoudî que 'Ali venait de lui retirer le gouvernement de *Hamadân*, auquel il avait été nommé par 'Othmân (*Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 338, l. 1 et 2).

soire de *Koufah* entre les mains de Abou-Ma'çoud-'Ok'bah-ibn-'Amr-el-Ans'âri, partait à la tête de 90,000 hommes, passait à *El-Madâïn* (المَدَائِن)[1], à *El-Anbâr*[2], remontait jusqu'à *Er-Rak'k'ah*[3], et là traversait l'*Euphrate*, pour s'étendre, sur la rive occidentale du fleuve, dans les plaines de *S'iffîn*[4], où Mo'âouïah l'avait devancé à la tête d'une armée non moins formidable[5]. Dès

[1] C'est l'orthographe donnée par Iâk'out (*M'odjam*, t. IV, p. ۴۴۰, l. 15) et par Soïout'i (*Lobb-el-Lobâb*, p. ۲۳۹, col. 2, l. 1), qui place cette ville à sept parasanges (E. S. E.) de *Baghdâd*. — *El-Madâïn*, siége royal de Kosroës, était, suivant Edrîsi (*Géogr.* t. II, p. 160), à quinze milles (5 lieues) de *Baghdâd*, sur les deux rives du *Tigre*, et ses belles ruines ont fourni les matériaux de la ville fondée en 145 (762-763 de J. C.) par le second 'Abbâssîde; on les exploitait encore du temps d'Edrîsi (XIIe siècle de notre ère). Le nom d'*El-Madâïn* (les villes) lui avait été donné parce qu'elle avait été construite sur l'emplacement de *Séleucie* et de *Ctésiphon*[a], dont elle n'était que la réunion avec embellissements. (K'azouïni, *Kitâb Athâr-el-Belâd oua Akhbâr-el-'Ibâd*[b], t. II, p. ۳۰۳. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. III, p. ۹۰ et ۹۱. — Abou-'l-Fedâ, *Géogr.* p. ۳۰۳, l. 11 à 14. — Pietro della Valle, t. II, p. 262 et 263. — Niebuhr, t. II, p. 249. — D'Anville, *Géogr. anc. abrég.* t. II, p. 478. — Dutheil et Gosselin, tr. fr. de Strabon, t. V, p. 182, note 3.)

[2] Voyez la note 3 de la p. 5 de ce volume.

[3] De *Rak'k'ah* à l'endroit où, plus d'un siècle après, s'éleva *Baghdâd*, au N. 35° E. de *Koufah*, Edrîsi (*Géogr.* t. II, p. 145) compte quinze journées, et par la route du désert, qu'il dit être de dix journées seulement, il compte trois cent soixante-douze milles (*ibid.* t. II, p. 146). Il y a évidemment erreur dans ces deux indications; car le trajet de trois cent soixante-douze milles en dix jours donnerait près de douze lieues et demie communes par jour, ce qui n'est pas admissible pour une marche dans le désert. Quant au trajet en quinze jours par la vallée contournée de l'*Euphrate*, il n'est pas plus admissible; car si l'on considère que la longitude de *Baghdâd* est de 42°, celle d'*Er-Rak'k'ah* de 36° 30', et que les latitudes de ces deux villes sont 33° 20' et 36° 5', leur distance, en ligne droite, sera donnée par l'hypothénuse d'un triangle dont le grand côté aura 510,535 milles et le petit côté 305,555 milles; on trouve, par un calcul très-simple, que la longueur de cette hypothénuse est de 594,987 milles, nombre qui, divisé par 4,444.4, donne 134 lieues communes pour la distance, *en ligne droite*, qui sépare *Baghdâd* d'*Er-Rak'k'ah*. En ajoutant $\frac{1}{3}$ pour tenir compte des détours, la distance de ces deux villes sera 160 lieues, c'est-à-dire qu'il faudrait faire moyennement 10 lieues $\frac{2}{3}$ par jour pour aller de l'une à l'autre en quinze jours.

[4] C'est une localité de la rive occidentale de l'*Euphrate* distante d'à peine une parasange de *K'ala'ah-Dja'bar* (*Dausar*), qui se trouve sur l'autre rive, au sud de *Ros'afah* (*L'Euphrate et le Tigre*, p. 39). Sur *S'iffîn*, voyez Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. III, p. ۴۰۲, l. 19 et suiv. — *Mochtarik*, p. ۲۳۹, l. 14. — *Marâs'id*, t. II, p. ۱۴۲, l. 3 à 6); Ibn-Khallikân, n° ۲۱۴, fasc. III, p. ۵۲, l. 8 à 11 (t. I, p. 541 de la trad. angl.); Abou-'l-Fedâ, *Géogr.* p. ۲۹۹, in fine; Ibn-Ba-t'out'ah, *Voyages*, t. I, p. 223, l. 3.

[5] Ma'çoudî, *Moroudj-ed-Dzahab*, chap. LXXX,

[a] Sur ces deux villes, dont la première était sur la rive droite du *Tigre*, et l'autre située en face, sur la rive gauche du fleuve, voyez Strabon (*Geographica*, lib. XVI, cap. 1, § 16, p. 633) et Pline (*Hist. natur.* lib. VI, cap. XXVI, t. I, p. 331, l. 21, à p. 332, l. 5).

[b] H'adji-Khalîfah, n° VI, t. I, p. 154. Voir, pour les ouvrages de K'azouïni, le n° 9340 de la Table du t. VII. — Voir aussi p. CXLIII à CL de l'*Introduction à la Géographie d'Abou-'l-Fedâ*, par Reinaud.

le 29 dzou-'l-k'a'dah, 'Ali était maître des bords de l'*Euphrate*, et, deux jours après, le 1er dzou-'l-h'idjah, il envoyait encore une fois sommer Mo'âouïah de reconnaître son autorité [1]. Le seul résultat de cette démarche fut la conclusion d'une trêve de deux mois [2]. Tel était le désir de 'Ali d'éviter l'effusion du sang musulman, que le soir du 30 moh'arram 37, veille du jour où expirait la trêve, il essaya, dans une proclamation adressée aux Syriens, de les engager à se rallier à sa cause, qui était, leur disait-il, celle de l'Islâmisme : « Que le sabre seul décide entre nous, répondirent les partisans de Mo'âouïah, « et que le plus faible périsse [3]. » Le mercredi 1er s'afar 37 (19 juillet 657 de J. C.) commença cette série de luttes héroïques dans lesquelles des flots de sang coulèrent, luttes dont la majeure partie fut, semble-t-il, à l'avantage des troupes de l'*Irâk'* [4]. Vainement, pour épargner le sang de tant de braves, 'Ali provoqua son compétiteur en combat singulier; ibn-Abou-Sofiân n'osa pas se mesurer avec un si redoutable adversaire [5]; les armées continuèrent à s'entrechoquer, et, le vendredi 10, El-Achtar, qui combattait à l'aile droite, avait culbuté toutes les lignes syriennes qui lui étaient opposées; il ne lui restait qu'à poursuivre les fuyards pour que sa victoire fût complète, lorsqu'il reçut l'ordre de faire sonner la retraite. Que s'était-il donc passé ? D'après le conseil de 'Amr-ibn-el-'Âs'î [6], Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân avait commandé à tous ceux de ses soldats qui possédaient un exemplaire du K'orân de l'attacher au haut de leurs piques; la vue du livre sacré avait jeté le trouble dans l'esprit des fanatiques de l'*Irâk'*, et leur refus de continuer à combattre avait amené entre 'Ali et plusieurs de ses officiers, notamment avec El-Acha'th-ibn-K'aïs, ce débat sur lequel je reviendrai plus tard [7], et qui eut pour issue, d'abord d'arracher au Khalife l'ordre expédié à El-Achtar-en-Nakha'ï, et ensuite la nomination de deux arbitres, qui devaient décider sans appel entre les deux compétiteurs [8]. 'Amr-ibn-el-'Âs'î, qui avait de longue date la répu-

37 de l'hég. (657-658 de J. C.)

Combats de S'iffîn.

Arbitres nommés.

t. IV, p. 343 à 345. — Ibn-el-Khat'îb dit aussi que 'Ali partit de *Koufah* le 5 chaouâl, خمس خلون (*El-H'olal-el-Mark'oumah* in Casiri, t. II, p. 179, l. 9, du texte arabe).

[1] Ma'çoudî, *loc. laud.* t. IV, p. 349, l. 9 et suiv.

[2] *Id. ibid.* t. IV, p. 350, l. 1 et 2.

[3] *Id. ibid.* t. IV, p. 350 à 351.

[4] *Id. ibid.* t. IV, p. 351 à 370. — *En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۳۷, l. 11 et 12.

[5] Ma'çoudî, t. IV, p. 370 et 371. — Abulfarajii, *Hist. compend. dynast.* p. ۱۸۸, l. 15 à 18 (p. 120 de la trad. lat.).

[6] Je dirai tout à l'heure (p. 134 et 135), en parlant de l'*Égypte*, à quel instant 'Amr-ibn-el-'Âs'î avait reparu sur la scène.

[7] Quand, dans le second volume, j'aurai, pour faire connaître l'origine des FÂT'IMITES, à rappeler quelques faits antérieurs.

[8] Ma'çoudî, *loc. laud.* t. IV, p. 377 à 381, l. 5.

tation d'être peu scrupuleux[1], fut désigné par les Syriens, et le malheureux 'Ali n'eut pas même le choix de l'arbitre qui devait défendre ses droits; le même El-Acha'th et ses partisans, qui l'avaient empêché de profiter d'une victoire qui allait être décisive, lui imposèrent Abou-Mouçâ-'l-Acha'rî[2], dont

[1] Voir la note 1 de la p. 14 de ce volume, note où j'ai renvoyé aux *Nodjoum*, t. I, p. v, l. 13 et 14[a]. — Sous aucun rapport la moralité de 'Amr-ibn-el-'Âs'î n'était irréprochable; l'ambition, l'avidité le rendaient capable de tout. Ibn-'Abd-el-H'akam[b] nous apprend que le khalife 'Omar se vit obligé d'envoyer Moh'ammed-ibn-Maslamah-el-Ans'âri pour tirer des gouverneurs des provinces, *et notamment de 'Amr-ibn-el-'Âs'î*, une partie des sommes qu'ils avaient levées dans leurs gouvernements, et lui fit restituer la moitié de ce qu'il avait amassé. Le même Ibn-'Abd-el-H'akam nous a transmis une correspondance de 'Omar avec 'Amr-ibn-el-'Âs'î, alors gouverneur d'Égypte; le Khalife lui reproche de n'envoyer que la moitié du kharâdj que l'Égypte produisait avant lui : « Vous prétextez, lui dit-il, des acci-« dents qui surviennent dans cette province; mais « je ne reçois point ces excuses, et aucun pré-« texte ne me satisfait; j'entends absolument que « vous m'envoyiez un produit égal à celui qu'on « en tirait précédemment[c]. »

[2] Ma'çoudî, loc. laud. t. IV, p. 381, l. 7, à p. 382. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 318, l. 3 et 4. — Cet Abou-Mouçâ-'l-Acha'rî[d], que nous allons voir jouer un si triste rôle, avait rempli des fonctions sous le Prophète et sous les trois khalifes qui avaient précédé 'Ali. Il avait été au nombre des premiers musulmans qui, vivement persécutés à *La Mekke*, s'étaient réfugiés en *Abyssinie*, vers 615 de J. C.[e] (sept ans avant l'hég.). En l'an 8 de l'hégire on lui dut la victoire au combat d'*Aut'âs*, qui suivit la fameuse journée de *H'onaïn*[f]; deux ans après, il reçut la mission d'aller, à la suite de Mo'âdz-ibn-Djabal, enseigner la loi dans les régions du *Iémen*[g], et, au commencement de l'an 11, quand Moh'ammed partagea les états de Bâdzân[h], il donna le gouvernement de *Maârib* (مَأْرِب[i], comme écrit Iâkout dans son *Mo'djam*) à Abou-Mouçâ-'l-Acha'rî[k]. J'ignore quelle fonction il remplit sous Abou-Bekr[l], peut-être le successeur immédiat du Prophète le maintint-il dans son gouvernement de *Maârib*; il fut k'âdhi de *Bas'rah* sous le khalife

[a] L'auteur consacre la fin de sa p. ٩ et toute sa p. ٧ à des variantes du même récit, dont le fond ne change pas.

[b] Cité par Silvestre de Sacy (*Mém. de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, t. V, p. 45; 1821).

[c] *Id. ibid.* p. 56.

[d] El-Acha'rî était un surnom qui lui venait d'un de ses ancêtres nommé *Nabt*, mais qui fut appelé اشعر (poil) parce que son corps était poilu quand il vint au monde (Ibn-Khallikân, n° ٣٠٣, fasc. v, p. ١٣, lin. ult. — t. II, p. 227 de la trad. angl.).

[e] Caussin, *Essai sur l'hist. des Arabes avant l'Islâm*, t. I, p. 389.

[f] *Id. ibid.* t. III, p. 253. — Abou-'l-Fedâ, *Vie de Moh'ammed*, p. ٩٩, l. 15, à p. ٩٨, l. 1 (p. 79 et 80 de la trad. de N. Desvergers).

[g] Caussin, *Essai*, etc. t. III, p. 294.

[h] Le dernier des gouverneurs qui ait régi le *Iémen* au nom du roi des Perses (*Vie de Moh'ammed*, p. 127, note 112).

[i] Ville frontière du *Iémen* et du *Hadhramaut*, à l'E. S. E. de *S'an'â*. (Voyez Ma'çoudî, loco laud. t. III, p. 373 et 374.) — Cette ville est nommée aussi *ville de Sabâ* (*Specim. hist. arab.* p. 424, l. 4 à 6, et p. 498). — Abulfedæ *Historia anteislamica*, p. 114, l. 16 à 18.

[k] Caussin, *Essai*, etc. t. III, p. 307 et 308.

[l] Mais Ibn-Khallikân dit positivement qu'Abou-Mouçâ remplit une fonction de gouverneur sous Abou-Bekr (n° ٣٣٨, fasc. III, p. ١٣, l. 5 — t. I, p. 529 de la trad. angl.).

'Ali disait : « Cet homme ne m'inspire aucune confiance; il a déserté ma cause « et il m'a vilipendé [1]. » Aux yeux de tous, la cause du khalife légitime était perdue; aussi, lorsqu'il se retira à *Koufah* pour attendre le jugement des arbitres, 12,000 hommes, lecteurs du K'orân, se réunirent à *H'arourâ* [2] (حَرُورَآء), bourg des dépendances de *Koufah*, et se donnèrent pour chef Chabîb-ibn-Reba'î-'t-Temîmi. Cependant 'Ali, après plusieurs conférences pour lesquelles il s'était rendu auprès d'eux, parvint à les ramener, et ils rentrèrent avec lui à *Koufah* [3].

Je ne vois indiquée nulle part la date précise à laquelle les arbitres prononcèrent la sentence qui déposait 'Ali, mais on sait que leurs instructions avaient été rédigées à la fin de s'afar 37, qu'ils devaient ouvrir leurs conférences, dans un lieu situé entre *Koufah* et la *Syrie*, en ramadhân ou en chaouâl [4], et que leur entrevue eut lieu à *Balk'â* [5] sur le territoire de *Damas*, suivant les uns, ou, suivant d'autres, à *Daumat-el-Djandal* [6] (دُومَةُ الْجَنْدَلِ), situé à environ

'Omar [a]; il en devint même gouverneur [b], et l'on sait qu'il remplit cette fonction pendant six ans selon les uns, pendant trois ans suivant d'autres, et qu'il fut destitué en 29 par 'Othmân [c], qui le nomma k'âdhi de *Koufah* [d]. Ma'çoudî ne nous apprend pas où se trouvait Abou-Mouçâ quand on lui fit savoir, par un message, qu'il était nommé l'arbitre de 'Ali [e].

[1] Ma'çoudî, loc. laud. t. IV, p. 382, l. 2.

[2] De là le nom de *H'arouriah* donné à cette troupe.

[3] Ma'çoudî, loc. laud. t. IV, p. 389, l. 6 à 10. — Abulfarajii *Hist. compend. dynast.* p. ١٨٩, l. 8 et 9 (p. 120 de la trad. lat.).

[4] *Moroudj-ed-Dzahab* t. IV, p. 384, l. 10 à p. 385, l. 3; je considère donc comme deux fautes de copiste ce que le même Ma'çoudî énonce un peu plus loin (*ibid.* t. IV, p. 390, l. 7 et p. 392, l. 4 et 5), savoir : que les arbitres se réunirent à *Daumat-el-Djandal* en ramadhân 38 [f]. Cet ajournement d'une année serait inexplicable, et Abou-'l-Faradj place très-bien la réunion des arbitres huit mois après la convention de *S'iffin* [g], convention dont Abou-'l-Fedâ donne le texte daté du mercredi 13 s'afar 37 [h] (*Annal. muslem.* t. I, p. 320, l. 12 et 13). Les termes d'Abou-'l-Faradj placent la réunion en chaouâl 37.

[5] البَلْقَاء. C'est ainsi que ce nom de lieu est écrit dans Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân* t. I, p. ٧٢٨, l. 12).

[6] Voyez la note 4 de la p. 5 de ce volume. — Iâk'out (*Mo'djam*, t. II, p. ٤٣٥, l. 20. — *Marâs'id* t. I, p. ٢١٩, l. 6 et 7) place *Daumat-el-Djandal* entre *Médine* et *Damas*, à 7 journées de cette dernière ville. Abou-'l-Fedâ (*Géogr.* p. ٨٢, l. 3 et 4; — t. II, p. 109 de la trad.) s'accorde avec

[a] Ibn-Kallikân, n° ٣١٥, fasc. IV, p. ٢, l. 1 (t. II, p. 2 de la trad. angl.).

[b] *Id.* p. ٣, l. 13 (*ibid.*).

[c] Freytag, *Selecta ex historia Halebi*, p. 52, note 30. — *En-Nodjoum*, t. I, p. 91, l. 12 à 16.

[d] Ibn-Khallikân, n° ٣١٥ aux pages citées note [a] ci-dessus.

[e] *Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 381 et 382.

[f] Kemâl-ed-Dîn commet la même erreur (*Zobdat-el-H'aleb min Târîkh-H'aleb* p. ٧, l. 7 et 8 — p. 6 de la tr. lat. de Freytag).

[g] *Hist. compend. dynast.* p. ١٨٩, l. 12 et 13 (p. 120 de la tr. lat.).

[h] Il y a là une petite erreur; le 13 s'afar 37 tombe un *lundi* correspondant au 31 juillet 657 de J. C.

10 milles de *Damas*[1]. Les faits qui avaient suivi immédiatement la réunion des arbitres[2], et surtout l'arrivée de 'Amr-ibn-el-'Âs'î en *Égypte* dans le mois de rebî'-l-aouel 38[3], montrent que la comédie de l'arbitrage avait été jouée en 37[4]. Tout le monde connaît les détails de cette scène, triste et ridicule à la fois, qui se termina par la proclamation de Mo'âouïah comme khalife, scène qui reste inexplicable à ce point qu'on ne saurait dire si la conduite d'Abou-Mouçâ-'l-Acha'rî fut celle d'un niais ou d'un traître; il est certain, du moins, que la sentence fut le signal de nouvelles calamités. Comme on devait s'y attendre, 'Ali ne reconnut pas la légalité d'un pareil arbitrage; la guerre recommença sous la forme la plus désastreuse pour les populations, puisque Mo'âouïah se mit à faire le dégât dans les pays qui tenaient encore pour son antagoniste[5]. Quant à 'Ali, avant de porter secours à ses fidèles, il lui fallut briser un centre de résistance qui s'était formé pour ainsi dire aux portes de sa capitale. Quatre mille Khaouâridj[6], qui n'étaient pas rentrés avec lui à *Koufah*, avaient levé l'étendard de la révolte et s'étaient donné pour chef 'Abd-

Iâk'out pour cette distance, et il ajoute que *Daumat-el-Djandal* est à 13 marches de *Médine*; ce qui donne 20 journées de *Damas* à *Médine*. Je ne sais comment concilier, avec ces données, ce que dit Caussin de Perceval, qui prétend que la forteresse de *Daumat-el-Djandal* n'était pas très-éloignée de *Tabouk* et qui place ce bourg à mi-chemin entre *Damas* et *Médine* (*Essai*, etc. t. III, p. 285 et 286). D'après Abou-'l-Fedâ, *Daumat-el-Djandal* serait, comme on voit, à 3 journées de *Tabouk*, et il en serait à 5 si, avec Sa'd-el-Iémeni et Zamakhchari textuellement cités, l'un par Gagnier[a], l'autre par Freytag[b], on ne comptait que 5 journées entre *Daumat-el-Djandal* et *Damas*.

[1] *Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 294, l. 7 à 9 et p. 390, l. 7 et 8.

[2] *Ibid.* t. IV, p. 403 à 406.

[3] Ma'çoudî, t. IV, p. 421, l. 4 et 5. — Abou-'l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. 174, l. 9 et 10.

[4] Comme le disent d'ailleurs, Abou-'l-Faradj (voy. note 4 de la p. 122), El-Makîn (p. 39 et 40) et Abou-'l-Fedâ (t. 1, p. 322 et 324). — Théophane (*Chronogr.* t. I, p. 531, l. 16 à 20) place en 651 (lisez 659), la déposition de 'Ali et la proclamation de Mo'âouïah par les arbitres; or le 1er janvier 659 correspond au mardi 30 redjeb 38, ce qui montre l'inexactitude de la date donnée par Théophane. — Constantin Porphyrogenète ne donne pas de date, mais raconte d'une manière assez détaillée les circonstances de l'arbitrage (*De administrando imperio*, cap. XXI, t. III, p. 99 à 101).

[5] *Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 424, l. 1 à 3. — El-Makîn, *Hist. Sarac.* p. 41, l. 12 à 25.

[6] Qu'il suffise, pour le moment, de savoir que tel était le nom de certains sectaires dont je ferai connaître plus loin l'origine (voy. ce que j'ai dit note 7, p. 120). Leur hostilité s'était manifestée au moment où ils virent les Syriens portant le K'orân au haut de leurs piques, et aussi lorsqu'ils imposèrent à 'Ali l'arbitre de leur choix; maintenant ils lui demandaient de déposer son autorité (Ma'çoudî, l. l. t. IV, p. 412, l. 1 et 2).

[a] *De vita Mohammedis*, p. 125, note b; in-fo, Oxoniæ, 1723.

[b] *Selecta ex historia Halebi*, p. 58 à la fin de sa note 32.

38 de l'hég. (658-659 de J. C.) Combat de Nahraouân.

Allah-ibn-Ouahab-*er-Râçibî*[1], auquel ils avaient prêté serment. Vainement 'Ali leur envoya un parlementaire pour les engager à rentrer dans le devoir : ces forcenés le massacrèrent; il fallut marcher contre eux, et alors eut lieu la bataille de *Nahraouân*[2], qui fut un véritable carnage, dans lequel, à l'exception de dix hommes, tous les révoltés furent exterminés[3]. 'Ali voulait marcher

[1] Ma'çoudi, t. IV, p. 410, l. 5 et 6. — El-Makîn (p. 39, l. 26) écrit *Er-Râciti* et un peu plus loin (p. 40, l. 18), on lit *El-Barâchî*, deux fautes déjà relevées par Pococke (*Spec. hist. Arab.* p. 265), qui admet le surnom donné par Ma'çoudî et confirmé par Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. III, p. ٢٨٣, l. 3 et 4). Il y a cependant une quatrième variante donnée par Abou-'l-Mah'âcin, qui dit «ibn-Ouahab-*ech-chaïbânî*» (*En-Nodjoum* t. I, p. ١٣٣, lin. penult.).

[2] Abou-'l-Fedâ[a] dit, d'après Ibn-H'auk'al, que *Nahraouân* est le nom d'un pays et celui d'une rivière qui le traverse[b]; que la ville du même nom est petite et située à quatre parasanges (environ 18 kilom.) de *Baghdâd*. Il emprunte à l'auteur du *Lobâb* (Ibn-el-Athîr) que *Nahraouân* est une ville antique voisine de *Baghdâd*, et à l'auteur de l'*Ansâb* (Es-Samâ'ni) qu'elle est située à quatre parasanges du *Tigre;* Es-Samâ'ni, dit-il, ajoute qu'il l'a visitée plusieurs fois. Abou-'l-Fedâ donne l'orthographe du nom de cette ville d'après le *Lobâb*, c'est-à-dire d'après Es-Samâ'ni[c], qui avait écrit نَهْرَوَان, comme on le voit par Ibn-Khallikân[d] dans le passage où il signale cette orthographe comme fautive et où il écrit نَهْرَوَان[d]. — Edrîsî (t. II, p. 158 et 159) parle de *Nahraouân* comme d'une petite ville située à 12 milles de *Baghdâd* sur la rive orientale du *Tigre*. — C'est évidemment d'après Iâk'out que K'azouîni (*Athâr-el-Boldân* t. II, p. ٣١٩, l. 12), S'afi-'d-Dîn[e], et Bakoui (*Notic. et extr.* t. II, p. 462) disent que c'est un vaste pays qui s'étend entre *Baghdâd* et *Ouâçit'* à l'est du *Tigre;* on ne s'explique pas que Niebuhr[f] place *Nahraouân* au nord de *Baghdâd*. — Il y avait une ville du nom de *Nahraouân* en *Maghrib*[g], et l'on en indique une du même nom en Perse[h], mais cette dernière indication est incertaine.

[3] *Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 415, l. 7 et 8. — Chahrastâni *El-Milal oua'n-Nih'âl*, part. I, p. ٧٨, l. 18 à 20[i]; in-8°, London, 1842. — Ma'çoudî (t. IV, p. 411, l. 1) et El-Makîn (*Hist. Sarac.* p. 40, l. 17) placent cette bataille en 38, et, suivant Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 326, l. 3 et suiv.), elle eut lieu en 37. Abou-'l-Mah'âçin, après avoir précisé cha'bân 38 (*En-Nodjoum*, t. I,

[a] *Géographie*, p. ٣٠٥, l. 4 à 6.

[b] Abou-'l-Fedâ dit ailleurs (*ibid.* p. ٥٥, l. 17 — t. II, p. 70 de la trad.), qu'un canal dérivé du *Tigre* (دجلة) et nommé le *K'ât'oul supérieur* (القاطول الاعلى) perdait ce nom au village de *S'ouli*, où il prenait le nom de *Nahraouân*.

[c] Puisque le *Lobâb* d'Ibn-el-Athîr est un abrégé de l'*Ansâb* d'Es-Samâ'ni.

[d] *Kitâb Ouafaïât-el-'Aïân*, n° ١٧١, fasc. II, p. ١٠٧, l. 12 et 13 (t. I, p. 401 de la trad. angl.). — Soiout'i (*Lobb-el-Lobâb*, p. ٢٩٩, l. 1) l'écrit comme Ibn-Khallikân, et parle de *Nahraouân* comme d'un pays voisin de *Baghdâd*.

[e] *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. III, p. ٢٤٣ [illegible] 4 et suiv. (*Chrest. arabe*, t. I, p. 327).

[f] *Voyage en Arabie*, t. II, pl. XLI.

[g] Comme le prouve une historiette racontée par Iâk'out[1*] (*Mo'djam*, t. IV, p. ٨٥١, l. 1 à 12. — *Mochtarik* p. ٢٢٨ et ٢٢٩) et reproduite en abrégé par K'azouîni (*Athâr-el-Boldân* t. II, p. ٣١٩, l. 20 à 27).

[h] *J. A.* t. XVII, p. 444; IV[e] sér. 1851.

[i] Ce passage est cité dans le *Spec. hist. Arab.* p. 266 et 267. — H'âdji-Khalîfah (n° ١١٠٨٣, t. VI, p. 116, l. 1 et 2) donne de grands éloges à l'*El-Milal oua 'n-Nih'al*, qu'il met au-dessus de l'ouvrage publié par Ibn-H'azm sous le même titre. Pour les autres ouvrages de Chahrâstani, voyez le n° 2737 de la table de H'âdji-Khalîfah.

[1*] Silvestre de Sacy a transcrit et traduit ce morceau dans sa *Chrestomathie arabe*, t. I, p. 328 et 329.

aussitôt contre les Syriens, mais ses troupes demandèrent ou plutôt exigèrent qu'il leur laissât du repos; il fallut rester à *En-Nohkaïlah*. Ce repos se prolongea, des désertions nombreuses éclaircirent les rangs de l'armée, le malheureux Khalife se vit presque complétement abandonné[1]. Lorsqu'il lui fut possible d'aller secourir ses provinces, l'*Égypte* avait été envahie, la *Mésopotamie* ravagée et pillée à ce point qu'une ville importante, *Anbâr*, s'était vu enlever son trésor, le *H'idjâz* lui-même avait été foulé par 'Abd-Allah-ibn-Masa'dah-el-Fazâri, un des généraux de Mo'âouïah[2], et quand arriva, envoyé par 'Ali, H'adjar-ibn-'Adî à la tête de 4,000 hommes pour protéger le *H'idjâz*, les Syriens étaient déjà repartis et ce général ne put les rejoindre qu'à *Tadmor* (تَدْمُر[3]) sur le territoire de *H'ims'*[4] (*Émesse*). L'année 39 ne vit pas s'améliorer ce triste état de l'Islâmisme[5], et il s'aggrava encore en 40, car Mo'âouïah envoya en Arabie Bosr-ibn-Abou-Art'âah, qui s'empara de *Médine*, de *La Mekke*, et pénétra dans le *Iémen*, dont le gouverneur fut obligé d'aller se réfugier à *Koufah*[6].

39 de l'hég. (659-660 de J. C.)

40 de l'hég. (660-661 de J. C.)

p. ۱۳۲, l. 15) pour la date d'une bataille livrée par 'Ali aux Khaouâridj, mais sans en indiquer le lieu, recommence, à la page suivante, le récit de la même bataille comme ayant été livrée à *H'aurâ* (حَوْرَاء[a]) et à *En-Nokhaïlah* (النُّخَيْلَة[b]) en 39 de l'hég.: «il en a été fait mention sous l'année précédente, ajoute-t-il, mais l'opinion la mieux «établie est qu'elle eut lieu en cette année[c] (39 «de l'hég.).» Comme on voit, il n'est question que d'une seule bataille, et je suppose que ce sont les deux localités nommées qui ont fait dire à M. Dozy que les Khaouâridj avaient été vaincus par 'Ali dans *deux* sanglantes batailles[d], ce qu'exclut le fait de l'extermination presque totale mentionné par Ma'çoudî et par Chahrastâni. *H'aurâ* et *Nokhaïlah* étaient sans doute deux petites localités du riche territoire de *Nahraouân* qui en renfermait de si nombreuses, telles que *Iskâf*, *Djobbaï*, *Djobbah*, *Djausak'*, *Daïr-el-'Ak'oul*, *K'aïlouïah*, *Karkh-'Abarâ* (*Mochtarik* p. ۲۲, lin. ult.; p. ۹۳, l. 1 et 2; p. ۹۹, l. 17; p. ۱۱۲, l. 19, p. ۱۹۰, l. 2; p. ۳۶۹, l. 8; p. ۳۷۰, l. 2).

[1] *Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 417, l. 7 et suiv.

[2] Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 328, l. 10 à 15. — El-Makîn avait indiqué les mêmes faits avec quelques variantes; ainsi, suivant lui, ce fut Ed-Dhah'âk-ibn-K'aïs qui pénétra dans le *H'idjâz* à la tête de trois mille hommes (*Hist. Sarac.* p. 41, l. 12 à 21).

[3] *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ۸۲۸, l. 20. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'* t. I, p. ۲۰۰, l. 7. Tous deux placent *Tadmor* à cinq journées d'*Alep*; S'afi-'d-Dîn note son voisinage de *H'ims'*, ce que Iâk'out avait omis de mentionner.

[4] El-Makîn, *Hist. Sarac.* p. 41, l. 22 à 25.

[5] *Annal. muslem*, t. I, p. 330, l. 4.

[6] *Hist. Sarac.* p. 41, l. 26 à 39. — Les habitants des deux villes sacrées furent obligés de

[a] Village mentionné par Soïout'i (*Lobb-el-Lobâb*, p. ۸۵, col. 1, l. 5).

[b] Localité voisine de *Koufah*, selon Iâk'out (*Mo'djam*, t. IV, p. ۷۷۱, l. 5. — *Marâs'id*, t. III, p. ۲۰۵, lin. ult.).

[c] *En-Nodjoum* t. I, p. ۱۳۳, l. 17 et suiv. — D'après Ma'çoudî (t. IV, p. 413, l. 5), 'Ali joignit les Khaouâridj à un endroit nommé *Er-Romaïlah* (الرُّمَيْلَة).

[d] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 145.

Assassinat de 'Ali.

Froissés dans leurs sentiments religieux, affamés par les dévastations dont ils étaient victimes, les Arabes portaient naturellement leurs regards vers les deux hommes qui ne reculaient devant aucune souffrance des peuples pour assouvir leur ambition; ils voyaient aussi, triomphant en *Égypte*[1], cet 'Amr-ibn-el-'Âs'î, l'auteur de tant de maux, qui avait peut-être rêvé pour lui-même le pouvoir suprême[2]. Les réflexions qu'inspirait ce spectacle ne pouvaient manquer de servir de texte à toutes les conversations et d'exalter certains esprits : dans les premiers mois de l'an 40, un groupe de Khaouâridj, réunis à *La Mekke*, s'entretenaient des affaires publiques et arrivaient à conclure que la disparition de trois hommes pouvait seule mettre un terme aux calamités qui désolaient l'Islâmisme et compromettaient son avenir. Trois fanatiques s'offrirent pour réaliser cette odieuse conception, et aussitôt ils se partagèrent les rôles : 'Abd-er-Rah'man-ibn-Moldjam-el-Morâdî[3] tuerait 'Ali, El-Borak-ibn-'Abd-Allah-et-Temîmî[4] se chargeait de Mo'âouïah, 'Amr-ibn-Bekr-et-Temîmî[5] frapperait 'Amr-ibn-el-'Âs'î. Le 17 ou le 21 ramadhân fut le jour fixé pour l'exécution du crime[6]. Chacun des conjurés se trouva ponctuellement, au jour

jurer fidélité à Mo'âouïah (Abulfarajii *Hist. compend. dynast.* p. 190, lin. penult. et ult. — p. 121 de la trad. lat.).

[1] Voyez p. 123 de ce volume.

[2] Ma'çoudî, l. l. t. IV, p. 403 à 405. Mo'âouïah avait conçu ce soupçon dès les journées de *S'iffin* (*id.* p. 370 et 371).

[3] Ibn-K'otaïbah p. 104, l. 11. Il écrit ibn-*Moldjim*. — T'abarî (t. II, p. 252, l. 4) l'appelle Khâlid-ibn-Moldjam; El-Makîn dit (p. 42, l. 6) comme Ibn-K'otaïbah. — Eutychius (t. II, p. 342, l. 13) défigure ce nom par l'omission d'un point diacritique — Ma'çoudî, t. IV, p. 426, l. 16. — Ibn-el-Athîr (t. III, p. ٣٢٩, l. 18) écrit aussi ibn-*Moldjam*. — Naouaouî, p, ٢٤١, l. 3. — Abou-'l-Fedâ, t. I, p. 332, l. 9. — Abou-'l-Mah'âcin, t. I, p. 194, l. 18 et 19. — Soïouṭî, *Târîkh-el-Kholafâ*, p. ١٧٣ et ١٧٤.

[4] C'est le nom que lui donne Ibn-el-Athîr (t. III, p. ٣٢٩, l. 18 et 19), qui ajoute : « Es'-« S'oraïmî dit qu'il s'appelait El-Borak-el-H'add-« jâdj; » suivant Ma'çoudî (t. IV, p. 427, l. 1 et 2), l'assassin de Mo'âouïah s'appelait H'addjâdj-ibn-'Abd-Allah-es'-S'oraïmî et était surnommé *El-Borak*. Naouaouî (l. l.) et Abou-'l-Fedâ[a], le nomment comme Ibn-el-Athîr; Abou-'l-Mah'âcin (t. I, p. 194, lin. penult.) lui donne le nom de K'aïs, et El-Makîn est seul, aussi, à l'appeler El-Mobârek[b]-ibn-'Abd-Allah, surnommé *El-Turk*.

[5] Ibn-el-Athîr, El-Makîn, En-Naouaouî, Abou-'l-Fedâ s'accordent à donner ce nom au meurtrier de 'Amr-ibn-el-'Âs'î; toutefois Naouaouî (p. ٢٤١, l. 5) et Soïouṭî (p. ١٧٣, lin. ult.) disent 'Amr-ibn-*Bekîr*-et-Temîmî. Ma'çoudî prétend qu'il se nommait Zâdaouïah et que c'était un affranchi des *Benou-'Anbar*[c]. Abou-'l-Faradj (p. 141, l. 1 — p. 121 de la tr. lat.) lui donne le nom de Dâoud, et Abou-'l-Mah'âcin (t. I, p. 194, lin. penult.), celui de Iezîd.

[6] Ce sont les deux dates données par Ma'çoudî

[a] *Annal. muslem.* t. I, p. 332, l. 10. Abou'l-Fedâ prévient que d'autres l'appelent El-H'addjâdj.

[b] المبارك, qui, par suite d'une faute d'impression, paraît être là pour El-Borak البَرَك.

[c] Branche d'une des tribus issues de Temîn (Caussin, *Essai*, etc. t. II, p. 461). — Ibn-el-Khaṭîb écrit زادوية (Casiri, t. II, p. 180, l. 3 du texte arabe). Il n'est pas à dire que la faute appartienne à l'auteur arabe.

dit, en présence de sa victime, mais on sait que 'Ali seul succomba à sa blessure[1], et qu'il expira dans la nuit du jeudi[2] 21 ramadhân 40[3] (28 janvier 661 de J. C.). — H'açan, son fils aîné[4], qui lui succéda, était, bien moins encore que 'Ali, à la hauteur d'une position si difficile. A l'inhabileté politique de son père, il joignit l'amour des richesses au lieu d'un rare désintéressement[5], le besoin du luxe au lieu de la simplicité apostolique[6], et il n'avait pas cette

(t. IV, p. 427, l. 4 et 5). Je suis porté à croire que la première est celle du crime, qui aurait été commis le dimanche 17 ramadhân 40, que 'Ali survécut trois jours à sa blessure, comme le dit T'abarî[a], et qu'il mourut dans la nuit du jeudi 21, comme on en a la confirmation par Ibn-el-Khat'îb[b]. Voyez la note 4 du N° I de la Note A.

[1] *Annal. muslem.* t. I, p. 334 et 336. — El-Makîn, p. 42, l. 12 à 27.

[2] Voyez la note 4 du N° I de ma Note A, à la fin de cet ouvrage. Dans cette note 4 on trouvera indiquées les corrections qui sont à faire au texte d'Ibn-el-Khat'îb tel qu'il est imprimé dans l'ouvrage de Casiri.

[3] On lit partout, même dans En-Naouaouî[c] et dans Ibn-Khallikân[d], que 'Ali fut frappé le *vendredi* 17 ramadhân 40. Cette unanimité est d'autant plus singulière qu'en réalité le 17 ramadhân 40 tombe un *dimanche*[e]. Ma'çoudî, quand il parle des derniers moments de 'Ali (t. IV, p. 433, l. 2 à 4), dit qu'il n'expira que dans la nuit du dimanche, et malheureusement il ne dit pas la date. — Voy. Weil, *Geschichte der Khalifen*, t. I, p. 251, note 1. Voyez aussi la note 4 du N° I de ma Note A, à la fin de cet ouvrage.

[4] Il avait un an de plus que H'oçaïn[e], et était né au milieu de ramadhân 3[f] (vendredi 1er mars 625 de J. C.).

[5] Lorsqu'après la bataille du Chameau 'Ali fit son entrée à *Bas'rah* et s'empara du trésor public, il le partagea entre tous ses soldats et chacun d'eux eut 500 dirhems (environ 300 fr.); 'Ali ne s'attribua pas une part plus forte. Un soldat, absent au moment du partage, étant venu demander ce qui lui revenait, le Khalife admit aussitôt sa réclamation et lui donna les 500 dirhems qui constituaient sa propre part (Ma'çoudî, l. l. t. IV, p. 336, l. 8 à p. 337, l. 6. — Voyez aussi p. 423, l. 10). — «Monnaie jaune, «monnaie blanche, disait quelquefois 'Ali, allez «séduire d'autres que moi.» (Ibn-Khaldoun, *Prolégomènes*, dans les *Notic. et Extr.* t. XVI, p. ٣٦٨, l. 14 et t. XIX, p. 415 et 416.) C'est en visitant le trésor public de *Bas'rah*, ville que lui avait livrée la bataille du Chameau, qu'il s'exprima dans ces termes (Ma'çoudî, t. IV, p. 336, l. 9 et 10).

[6] «'Ali ne porta jamais de vêtements neufs; «pendant son règne, il ne posséda ni terre, ni «maison.» (*Id.* t. IV, p. 441, l. 7).

[a] *Apud* El-Makîn, p. 42, l. 24 à 26, et comme le répète Abou-'l-Faradj (p. ١٩١, l. 14 et 15 — p. 122 de la tr. lat.). — Pour le jour de l'exécution du crime, Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 332, l. 15) n'indique qu'une date, et c'est celle du 17.

[b] *El-H'olal-el-Mark'oumah* in Casiri, t. II, p. 180, l. 2 à 5 du texte arabe.

[c] *Kitâb Tahdzîb-el-Asmâ*, p. ٤٤١, l. 10.

[d] *Kitâb Ouafaiât-el-'Âïân* n° ٤٣٦, fasc. v, p. ١٠, l. 9 (t. II, p. 220 de la trad. angl.). — Abou-'l-Mah'âçin (t. I, p. ١٣٠, l. 1 et 2) dit aussi le 17 ramadhân, mais il ne dit pas le vendredi. — Suivant Eutychius, 'Ali fut frappé le 1er jour de la dernière décade de ramadhân 40 (t. II, p. 342, l. 13 et 14).

[e] Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 350, l. 4 et 5. — H'oçaïn était né le 5 (خمس خلون, 5 nuits passées) de cha'bân 4 (En-Naouaouî, *Kitâb Tahdzîb-el-Asmâ*, p. ٢١١, l. 4).

[f] *Id. ibid.* p. ٢٠٤, lin. penult.

brillante valeur, cette énergie dans le combat, cette générosité[1] qui caractérisaient 'Ali et le montraient aux Arabes comme le type de l'héroïsme. Suivant plusieurs auteurs, H'açan aurait reculé devant les flots de sang qu'il aurait fallu verser pour soutenir sa cause[2], et c'est la manière la plus honorable d'excuser sa faiblesse, j'allais dire sa lâcheté. Ce qui est certain, c'est qu'il sembla n'avoir accepté le khalifat que pour en faire une espèce de trafic en le cédant à Mo'âouïah aux conditions les plus avantageuses qu'il put en obtenir[3], et ce marché fut honteusement conclu le 25 rebî-'l-aouel 41[4] (jeudi 29 juillet 661 de J. C.). Si, comme le dit El-Makîn, ce fut d'après le conseil de 'Amr-ibn-el-'Âs'î, que Mo'âouïah insista pour que El-H'açan expliquât lui-même au peuple les motifs de son abdication[5], il faut admettre que Mo'âouïah avait fait venir 'Amr-ibn-el-'Âs'î tout exprès d'*Égypte* pour l'assister dans la prise de possession du khalifat[6]. Aussitôt ce grand acte accompli, les deux fils

41 de l'hég. (661-662 de J. C.) Abdication de H'açan.

Omaïades de Damas. Khalifat de Mo'âouïah.

[1] Dont il fit si bien preuve dans sa conduite envers 'Aïchah vaincue (voyez p. 118).

[2] *Hist. compend. dynast.* p. 141, l. 3 et 4 (p. 102 de la trad. lat.). — *Hist. sarac.* p. 45, l. 15 et p. 46, l. 17 et 18. — *En-Nodjoum*, t. I, p. 11v, l. 13 à 18, et p. 104, l. 12 et 13.

[3] H'açan avait écrit à Mo'âouïah pour lui offrir le khalifat sous la condition d'une pension dont il fixait le chiffre. Cette dépêche s'était croisée avec celle dans laquelle Mo'âouïah demandait au Khalife sa soumission avec l'offre d'une pension dont il avait laissé le chiffre en blanc pour qu'il fût rempli par H'açan, et le fils du noble 'Ali n'eut pas honte de doubler, sur cet écrit signé de Mo'âouïah, la somme qu'il avait spontanément fixée dans sa propre dépêche. Quand Mo'âouïah fut arrivé à *El-Madâïn*[a], où se trouvait H'açan, celui-ci lui présenta l'écrit dont il avait rempli le blanc, mais le prince de Syrie lui répondit qu'au reçu de sa dépêche il avait immédiatement accordé ce que lui-même demandait alors, et qu'il n'y avait pas à revenir sur ce qui était un fait accompli. H'açan consentit sans répliquer (El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 44, l. 19 à p. 45, l. 5).

[4] Eutychius (*Annal.* t. II, p. 345, l. 7 et 8) et Kemâl-ed-Dîn[b] disent en rebî-'l-aouel 41, sans fixer de date précise; Ma'çoudî ne donne qu'une date[c], mais El-Makîn, en la reproduisant (*Hist. sarac.* p. 45, l. 22 à 24), ajoute: «ou, suivant «d'autres, de djoumâdi-'l-aouel 41.» — En-Naouaouî (p. 104, l. 7 à 9) a plus d'hésitation encore; il place cet événement au 5 restant de rebî-'l-aouel, ou en rebî-'l-akhir, ou au milieu de djoumâdi-'l-aouel 41, et Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 348, l. 12 à 16) reproduit les trois mêmes dates. J'ai opté pour la première, quoique Abou-'l-Mah'âcin, contrairement à ce que dit M. Weil (t. I, p. 266, note 2), donne la seconde[d].

[5] El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 45, l. 6 à 19.

[6] Abou-'l-Faradj, en citant l'allocution d'El-

[a] Voyez la note 1 de la p. 119 de ce volume. — Peut-être cette première entrevue eut-elle lieu à *Maskan* sur le territoire de *El-Açouâd* du côté de *El-Anbâr* (*En-Nodjoum* t. I, p. 11v, l. 12 et 13). — El-Makîn avait placé aussi cette entrevue à *Maskan*, dont il parle comme d'une dépendance de *Koufah* (*Hist. sarac.* p. 44, l. 9 et 10).

[b] *Zobdat-el-H'aleb min Târîkh-H'aleb*, p. v, l. 10 et 11 (p. 6 de la trad. lat.).

[c] Celle du 25 (5 restant) de rebî-'l-aouel 41 (*Moroudj-ed-Dzahab*, t. V, p. 1 et 2). A la ligne 6, p. 14 du même tome, Ma'çoudî nous apprend que Mo'âouïah fut proclamé à *Jérusalem* en chaoûâl 41.

[d] Il dit en rebî-'l-akhir (*En-Nodjoum*, t. I, p. 11v, l. 13).

de 'Ali, El-H'açan et El-H'oçaïn, se retirèrent à *Médine* pendant que le fondateur de la dynastie des Omaïades de Damas prenait possession de *Koufah*. Je n'ai pas voulu interrompre le récit qui nous conduisait à l'établissement de cette dynastie, mais je vais revenir un instant sur mes pas pour raconter sommairement ce qui s'était passé en *Égypte;* nous serons ainsi ramenés à l'*Ifrîk'iah*.

CHAPITRE I.

SOUS LES OMAÏADES.

ÉGYPTE.

En redjeb 35 (du lundi 4 janvier au mardi 2 février 656), 'Abd-Allah-ibn-Sa'd[1], après avoir confié le gouvernement de l'*Égypte* à son lieutenant 'Ok'bah-ibn-'Âmir-el-Djohani[2], était venu trouver 'Othmân à *Médine*, peut-être parce qu'il avait déjà reconnu des symptômes de l'agitation qui s'était produite plus ouvertement dans d'autres provinces contre le Khalife. En effet, cette agitation devint rapidement assez grande pour que, dès le mois de chaouâl[3], Moh'ammed-ibn-Abou-H'odzaïfah[4] pût se rendre en *Égypte*, chasser 'Ok'bah de *Fost'ât'*, proclamer la déchéance du Khalife, et se déclarer, de sa propre autorité, gouverneur de la province[5]. Les partisans de 'Othmân, notamment Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj[6], tentèrent de s'opposer à cette usurpation, mais leurs

H'açan, ne mentionne pas la présence de 'Amr-ibn-el-'Âs'i (*Hist. compend. dynast.* p. 14۴, l. 16 et suiv. — p. 122 et 123 de la trad. lat.).

[1] Voy. p. 20 de ce volume.

[2] C'est le nom donné à ce lieutenant par Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. 1۰۳, l. 14), qui, du reste, ajoute que, suivant d'autres, il s'appelait Es-Sâbit-ibn-Hichâm-el-'Âmiri. El-Makîn (*Hist. sarac.* p. 34, l. 8) lui donne le nom de 'Ok'bah-ibn-Tamâm. Les deux auteurs s'accordent sur la date de redjeb 35.

[3] *En-Nodjoum*, t. I, 1۰۳, l. 16 et 17.

[4] Je lis حَنْبَقَة dans Belâdzorî (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ۲۲۷, l. 13); c'est évidemment le nom que le texte imprimé d'El-Makîn défigure sous celui de حنيفة et qu'Erpenius a transcrit Hanifa. Son nom complet était Moh'ammed-ibn-H'odzaïfah-ibn-'Otbah-ibn-Rebîa'ah-ibn-'Abd-Chams-ibn-'Abd-Menâf[a], par conséquent son arrière-grand-père était frère de Omaïah, souche des Omaïades. En outre, Abou-Sofiân avait épousé Hind (هِنْد), fille de 'Otbah, sœur de H'odzaïfah, qui était mère de Mo'âouïah[b]; il en résulte que, du côté paternel, Mo'âouïah et Moh'ammed étaient cousins, et que, du côté maternel, ils étaient cousins germains.

[5] C'est parce qu'il se nomma lui-même, dit Abou-'l-Mah'âcin, que les historiens ne le comptent pas parmi les émîrs d'Égypte (*En-Nodjoum*, t. I, p. 1۰۵, l. 2 à 6). — El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 34, l. 6 à 10.

[6] L'orthographe de ce nom est fixée par Be-

[a] *En-Nodjoum*, t. I, p. 1۰۵, l. 2 et 3. — Voyez le Tableau I à la fin de cet ouvrage.

[b] *Ibid*, t. I, p. 1۷۱, l. 7. — Belâdzorî, p. 1۳۵, l. 11.

efforts paraissent n'avoir abouti qu'à faire tenir à 'Othmân l'avis de ce qui se passait. Le Khalife envoya Sa'd-ibn-Abou-Ouak'k'âs pour essayer de ramener le calme dans les esprits; il était déjà trop tard. Une partie des auxiliaires de Moh'ammed se portèrent à la rencontre de ce vaillant compagnon du Prophète[1], évidemment en vue de lui imposer des conditions avant qu'il atteignît *Fost'ât'*. On ne put s'entendre; des paroles on en vint aux injures, des injures aux voies de fait; la tente de l'envoyé fut renversée sur lui, il fut blessé et n'eut que le temps de remonter à cheval, tournant bride vers *Médine*[2]. 'Abd-Allah-ibn-Sa'd revint alors en *Égypte* pour combattre le rebelle, mais il éprouva une défaite et fut obligé de se réfugier à *'Ask'alân*[3] (*Ascalon*), d'autres disent à *Ramlah*[4],

lâdzorî[a], El-Bekrî (p. ۱۲, lin. ult.), Abou-'l-Mah'âcin[b] et Mak'k'arî[c]; on admet donc que c'est par suite de fautes des copistes que, dans Et-Tidjâni[d], En-Nouaïrî[e] et Ibn-Khaldoun[f], on lit : معاوية بن خديج. Cependant, avant ces auteurs, on trouvait déjà cette orthographe dans Ibn-Khallikân (*Kitâb Ouafaïât-el-'Aïân*, n° ۳۷۰, fasc. IV, p. ۶۲, l. 11), et, dès 1843, M. de Slane l'a rectifiée dans sa traduction de cet auteur (t. II, p. 87, note 2). A son exemple, M. Dozy a fait la même rectification dans l'édition qu'il a donnée (1848-1851) du texte arabe d'Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ٩, note 1). Naouaouî, contemporain d'Ibn-Khallikân, écrit plus faussement encore حديج (*Kitâb Tahdzîb-el-Asmâ*, p. ٥٩٣, l. 8).

[1] *Essai sur l'hist. des Arab.* t. III, p. 105.

[2] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۰٥, l. 12 à p. ۱۰٩, l. 3.

[3] عَسْقَلَانُ ville sur le bord de la mer entre *Ghazzah* (غَزَّة) et *Baït-Djibrîn*, château (حِصْن) situé entre *Jérusalem* (بَيْت الْمُقَدَّس[g]) et *Ascalon*. (*Mo'djam-el-Boldân*, t. III, p. ٧٧٣, l. 20. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. ۲٥٨, l. 1 à 3[h], et t. I, p. ۲۳٨, l. 5 et 6).

[4] الرَّمْلَة[i] était une ville de la *Palestine* placée entre *Jérusalem* et *Jâffâ* (يافا), mais beaucoup plus près de cette dernière, puisqu'elle n'en était qu'à 20 milles[k]; elle n'était, en passant par *Ghazzah*, qu'à quatre journées d'*El-'Arîch*[l]. H'âdji-Khalîfah, qui place à tort *Ramlah* à 18 milles de *Jérusalem*[m], prétend qu'elle avait été

[a] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ۲۲۱, l. 2.

[b] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٧۶, l. 4.

[c] *Analectes*, t. II, p. ۶, l. 3, et p. ۶۲, l. 11 et 12.

[d] *Rih'lah* (*J. A.* t. XX, p. 105; IV[e] sér. 1852).

[e] *J. A.* t. XI, p. 111; III[e] sér. 1841.

[f] *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۳, lin. penult. — *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 1, l. 15 (p. 5 de la trad.).

[g] *Baït-el-Mok'addas* (la demeure sainte). C'est ainsi qu'écrivent Ibn-Bat'out'ah (*Voyages* t. I, p. 120, l. 5) et Iâk'out (*Mochtarik*, p. ۱۳٨, l. 7). Ailleurs (*ibid.* p. ۲۱۰, l. 3) celui-ci écrit الْمُقَدِّس, comme on lit aussi dans Soïout'î (*Lobb-el-Lobâb*, p. ۲٥۰, col. 2, l. 12).

[h] C'est sans doute par erreur qu'à cette ligne le texte imprimé du *Marâs'id* donne جَبْرِين, car Iâk'out *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٧٧٩, l. 9) et Soïout'î (*Lobb-el-Lobâb*, p. ٩۰, col. 1, l. 8 et 9) écrivent جِبْرِين; c'est donc à tort qu'Am. Jaubert a transcrit *Djebraïn* (*Géogr.* d'Edrîsî, t. I, p. 260).

[i] Iâk'out, *Mochtarik*, p. ۲۱۰. — Soïout'î, *Lobb-el-Lobâb*, 118, col. 2, l. 13.

[k] *Géogr.* d'Edrîsî, t. I, p. 348. Dans un autre passage (p. 339), il dit une demi-journée.

[l] *Ibid.* t. I, p. 340. — Voyez, sur *El-'Arîch*, la note 6 de la p. 13 de ce volume.

[m] Cette erreur paraît venir de Iâk'out (*Mo'djam*, t. II, p. ٨۱٨, l. 8 et 9. — *Marâs'id*, etc. t. I, p. ۶٨۳, l. 11 et 12).

où il mourut en 36[1]. En même temps que ces événements se passaient en *Égypte*, les ennemis de 'Othmân réunis à *Médine* (je ne parle ici que de ceux de l'*Égypte*) demandaient avec insistance que Moh'ammed-ibn-Abou-Bekr leur fût donné pour gouverneur, et le Khalife finit par y consentir[2], ignorant sans doute que 'Abd-Allah-ibn-Sa'd n'avait pu arriver jusqu'à *Fost'ât'*. L'ignorance de 'Othmân sur ce fait important s'explique suffisamment par la rapidité avec laquelle se succédèrent les événements, accomplis au milieu du désordre qui régnait simultanément à *Médine* et en *Égypte*. On sait l'histoire

fondée par Solaïmân-ibn-'Abd-el-Malik[a]; mais si, comme le disent En-Naouaouî et Abou-'l-Mah'âcin, 'Abd-Allah-ibn-Sa'd s'y réfugia, la fondation de cette ville serait plus ancienne. Elle fut fondée près et à l'Ouest des ruines de Αὐδδα de Ptolémée (auj. *Loudd*), *Diospolis* de l'Itinéraire d'Antonin. — Indépendamment des cinq localités du nom d'*Er-Ramlah* indiquées par Iâk'out (*Mochtarik*, p. ٢١٠), Niebuhr[b] mentionne une localité du même nom en Égypte sur la branche *Phathmétique*[c], entre deux villages dont il donne incorrectement l'orthographe et que, dans Edrîsî (p. ١٥٢, l. 2 et 3), on lit : مُنْيَة الغَسْل (*Monîat-el-'Asl*) et مُنْيَة العَطّار (*Monîat-el-'At't'âr*). C'est peut-être seulement une colline de sable.

[1] El-Makîn, p. 34, l. 11 et 12. — En-Naouaouî dit que, suivant quelques auteurs, 'Abd-Allah-ibn-Sa'd se réfugia à *Ramlah*, où il mourut en 36 selon les uns, en 37 et même en 59 selon d'autres : «mais, ajoute-t-il, la véritable ver-«sion est la première.» (*Kitâb Thadzîb-el-Asmâ*, p. ٣١٥, l. 1 à 4.) — Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ١٠٩, l. 4 et 5) hésite aussi entre *Ascalon* et *Ramlah*, mais il ne donne pas de date et dit que 'Abd-Allah-ibn-Sa'd fut tué. — Belâdzorî, qui, d'après El-Ouâk'idî, confirme que 'Abd-Allah-ibn-Sa'd gouverna l'*Égypte* jusqu'à l'instant où Moh'ammed-ibn-Abou-H'odzaïfah s'empara de cette province, ne reparle plus de cet usurpateur, ennemi déclaré de 'Othmân. Mais, après avoir dit que 'Alî nomma, au gouvernement de l'*Égypte*, K'aïs-ibn-Sa'd (voy. ma p. 116), il ajoute qu'il le destitua pour donner ce gouvernement à Moh'ammed-ibn-Abou-Bekr-es'-S'iddîk', bientôt destitué lui-même et remplacé par Mâlik-el-Achtar, qui tomba malade à *K'olzoum*, et qu'alors 'Alî envoya Ibn-Abou-Bekr *pour la seconde fois*[d]. J'ai préféré le récit d'Abou-'l-Mah'âcin, conforme à celui d'El-Makîn, qui ne place la nomination d'Ibn-Abou-Bekr par 'Alî qu'après l'empoisonnement d'El-Achtar (voy. ci-après la note 4 de ma p. 133).

[2] El-Makîn, p. 34, l. 27 à 31. On ne peut cependant pas le compter au nombre des gouverneurs d'Égypte en 35, car il ne reste pas de place pour l'exercice de sa fonction. Il se peut que 'Othmân qui, dans la position critique où il se trouvait, cédait à toutes les exigences, l'ait nommé; alors il faut admettre non-seulement que le Khalife ignorait l'impossibilité où s'était trouvé 'Abd-Allah-ibn-Sa'd de rentrer à *Fost'ât'*, mais que cette nomination, ainsi que la lettre saisie (voy. p. 132), et le retour de Moh'ammed-ibn-Abou-Bekr à *Médine*, avaient lieu pendant que Moh'ammed-ibn-Abou-H'odzaïfah luttait contre Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj.

[a] *Djihân-Numâ* t. II, p. 976. — Abou-'l-Fedâ l'avait dit aussi (*Géogr.* p. ٣٠١, l. 3.) — On sait que ce Solaïmân, qui fut le VII[e] OMMIADE, régna de 96 à 99 (715 à 717 de J. C.).

[b] *Voyage en Arabie*, t. I, p. 66 et pl. X.

[c] Celle qui débouche à *Damiât'* (دمياط), auj. *Damiette* (Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 16).

[d] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٢٨, l. 2 à 6. — Voyez Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 302, l. 11 et 12, et p. 326, l. 10 et 11).

du courrier rencontré à *H'isma*[1], et l'indignation produite par la lecture de la dépêche, écrite par Merouân-ibn-el-H'akam, dont le courrier était porteur[2]; je ne puis ici que rappeler ces faits qui durent cependant contribuer à accroître l'audace de Moh'ammed-ibn-H'odzaïfah, puisqu'on assure qu'il se disposait à envoyer des troupes contre 'Othmân, lorsqu'on reçut en *Égypte* la nouvelle que ce Khalife venait d'être assassiné[3] (dzou-'l-h'idjah 35). Aussitôt les partisans de 'Othmân se donnèrent pour chef Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj et se retirèrent vers la *Haute-Égypte*, où Moh'ammed les fit poursuivre par une armée nombreuse qui éprouva un échec, s'il faut en croire Abou-'l-Mah'âçin; cependant l'auteur ajoute que Ibn-H'odaïdj se retira à *Bark'ah* et y séjourna un certain temps, après lequel il marcha sur *Alexandrie*. Moh'ammed-ibn-H'odzaïfah envoya de nouvelles troupes contre lui; les deux armées en vinrent aux mains, le 1er ramadhân 36, à *Kharbatâ*[4], et l'avantage resta encore aux partisans de 'Othmân qui campèrent sur le lieu même du combat jusqu'à l'arrivée de Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân, accouru de *Syrie* en *Égypte*[5]. Cette fois Moh'ammed vint en personne à la rencontre de son ennemi; il fut vaincu et fait prisonnier[6]; plusieurs des meurtriers de 'Othmân tombèrent aussi entre les mains

[1] Village qui était dépendant de la Syrie; il était situé à deux journées au nord de l'*Ouâdi-K'orâ* et à l'ouest de *Tabouk* (*Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ۳۰۳, l. 2 et 3 — voy. la note 10 de ma p. 116). — Suivant El-Makîn, le courrier fut rencontré à *Aïlah*[1*] (*Hist. sarac.* p. 34, l. 33).

[2] *Hist. sarac.* p. 34, l. 32 à 38 et p. 36, l. 1 à 6. — Ma'çoudî, en racontant les mêmes faits, ne dit pas cependant que le titre de gouverneur de l'Égypte fût alors conféré à Moh'ammed-ibn-Abou-Bekr (*Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 277 et 278).

[3] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۰۹, l. 6 à 9. Abou-'l-Mah'âçin nomme même le général chargé de cette expédition.

[4] Ou *Khirbatâ*, village compté comme appartenant à l'*Égypte* ou à la côte occidentale (par rapport aux embouchures du *Nil*), voisine d'*Alexandrie* (*Mo'djam*, t. II, p. ۴۱۹, l. 12. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'* t. I, p. ۳۴۰, l. 4 à 6), c'est-à-dire à la *'Ak'abah-es'-S'aghîrah*.

[5] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۰۹, l. 10 à 16.

[6] El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 40, l. 25 à 33. J'ai préféré ce récit à l'invraisemblable trêve dont parle Abou-'l-Mah'âçin (t. I, p. ۱۰۹, l. 17 à 20), trêve à la suite de laquelle on serait convenu de

[1] Ces deux localités devaient être assez voisines, car *H'ismâ* se trouvait entre *Tabouk* (voyez page 116, note 10) et *Aïlah*, gros village situé sur le bord oriental de la *mer de K'olzoum*, à la limite du *H'idjâz* et de la *Syrie*, mais dépendant de cette dernière province. Iâk'out place *Aïlah* à cinq journées de *K'olzoum* sur le 30e degré de latitude[1*], et il dit, d'après Ibn-H'auk'al, que c'est le point de réunion des pèlerins de *Fost'ât'* et de la *Syrie*. (*Mo'djam*, t. I, p. ۳۲۲, l. 6, 11 et 12, et p. ۴۳۳, l. 1 à 4, et 7.) — El-Bekrî avait mentionné *Aïlah* dans un passage que cite textuellement M. Dozy (*Rech. sur l'hist. polit. et littér. de l'Esp.* t. I, p. 300 et 301; édition de 1849). — Sur *Aïlah*, voyez Ét. Quatremère, *Mémoire sur les Nabatéens* (*J. A.* t. XV, p. 44 à 55; 2e série, 1835).

[1*] C'est évidemment par erreur qu'il place *Aïlah* sur le même parallèle que le *K'aire*; j'estime que *Aïlah* doit être à peu près sous le 29e degré de latitude.

de l'émîr de Syrie, qui, avant de retourner à *Damas*, les fit tous jeter dans une prison, d'où ils s'évadèrent; bientôt repris par le gouverneur de *Palestine*, ils furent tous mis à mort en dzou-'l-h'idjah 36[1]. Ainsi, pendant que 'Ali s'avançait de *Koufah* vers les plaines de *S'iffîn*, Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân avait, comme on voit, préludé à la conquête de l'*Égypte;* il ne paraît pas cependant qu'il ait osé y laisser un gouverneur.

J'ai dit (p. 116) qu'aussitôt élevé au khalifat, 'Ali, dès le commencement de 36, s'était empressé de nommer K'aïs-ibn-Sa'd-ibn-'Obâdah-el-Ans'âri gouverneur d'Égypte; on ne saurait admettre, d'après ce qui précède, que le nouvel émîr ait pu prendre possession de cette province, qui était le théâtre d'une guerre dans laquelle le nom de 'Ali n'était pas même prononcé. Aussi Abou-'l-Mah'âçin prétend-il que ce fut seulement à la nouvelle du meurtre de Moh'ammed-ibn-H'odzaïfah que 'Ali nomma K'aïs-ibn-Sa'd[2]; plus vraisemblablement il lui donna alors l'ordre de se rendre dans son gouvernement, et K'aïs-ibn-Sa'd arriva à *Fost'ât'* le 1er rebî'-'l-aouel 37[3]. Il y trouvait une position difficile; la nomination des arbitres avait accru l'espoir des vengeurs de 'Othmân, ceux-ci formaient en Égypte un parti puissant que le nouvel émîr devait s'appliquer à ménager sous peine de faire éclater un incendie plutôt assoupi qu'il n'était éteint. Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân, décidé à continuer par la ruse ce qu'il avait commencé par la force, ne laissa pas échapper la possibilité qui s'offrait de tirer parti de ces ménagements; il intrigua assez habilement pour amener le naïf 'Ali à croire que son gouverneur d'Égypte était dévoué aux amis de 'Othmân, et tel fut le succès des manœuvres employées, que, dès le 5 redjeb 37, quatre mois et cinq jours après son installation, K'aïs-ibn-Sa'd était destitué et remplacé par El-Achtar-en-Nakha'ï[4]. Mais il ne pouvait convenir à Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân que 'Ali fût représenté en

se donner mutuellement des otages, Moh'ammed lui-même se livrant au nombre de ces otages, parmi lesquels se trouvaient des meurtriers de 'Othmân.

[1] *En-Nodjoum*, t. I, p. 104, l. 1 à 3. Ces détails sont empruntés à El-Makîn (voy. la note 6 de la p. 132). La proche parenté de Moh'ammed-ibn-H'odzaïfah avec Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân (voy. la note 4 de ma p. 129) ne protégea pas la vie de l'ambitieux Moh'ammed.

[2] *En-Nodjoum*, t. I, p. 104, l. 3 à 5.

[3] *Ibid.* t. I, p. 104, l. 15. — Lorsque Abou-'l-Fedâ dit (*Annal. muslem.* t. I, p. 302, l. 4), que K'aïs était gouverneur d'Égypte en 36, il se reporte évidemment à sa nomination par 'Ali, et oublie les faits que je viens d'exposer.

[4] *En-Nodjoum*, t. I, p. 104, l. 7. «Le nom d'El-«Achtar, dit plus loin Abou-'l-Mah'âçin (p. 110, «l. 10), était Mâlik-ibn-El-H'ârith.» — El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 38, l. 4 à 8 et p. 40, l. 33 à 41. Il place à tort cette destitution et cette nomination en 36. — Voyez, pour un autre récit, la page d'Abou-'l-Fedâ à laquelle renvoie la note 4 de ma p. 131.

Égypte par un serviteur dévoué, par le chef intrépide qui poursuivait l'armée syrienne vaincue au moment où les exemplaires du K'orân vinrent arrêter une déroute complète[1]; aussi El-Achtar ne put-il pas même arriver à sa destination; Mo'âouïah, qui ne reculait devant aucun moyen, le fit empoisonner à son passage à *K'olzoum*[2]. Ce fut alors que 'Ali envoya Moh'ammed-ibn-Abou-Bekr-es'-S'iddîk', qui arriva en Égypte au milieu de chaouâl 37[3]; la fameuse sentence venait d'être prononcée, Mo'âouïah, je l'ai dit (p. 123) ne se croyait plus obligé à une apparente réserve, il se mit à faire le dégât dans toutes les possessions de 'Ali, et l'Égypte, objet constant de sa convoitise, devait d'autant plus s'attendre à être promptement envahie, que, pour cette province, l'émîr de Syrie pouvait se donner à lui-même un prétexte, le prétexte d'un engagement sacré à remplir. Une courte explication sur quelques faits antérieurs est ici nécessaire.

On a vu (p. 20 et 21) que 'Amr-ibn-el-'Âs'î, irrité contre 'Othmân qui, en 25, lui avait, fort injustement du reste, retiré le gouvernement d'Égypte pour le donner à un membre de sa famille, s'était tenu à l'écart et vivait à *La Mekke*, loin du monde et des affaires. Les troubles survenus dans le gouvernement de 'Othmân lui firent sans doute quitter sa retraite, car il se trouvait à *Médine* en 34, lorsque le faible 'Othmân était livré à toutes ses irrésolutions sur le parti à prendre au sujet de l'émir de *Koufah*[4]; il y était encore à la fin de

[1] Voy. p. 120 de ce volume.

[2] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٢٨, l. 6.—El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 38, l. 6 et 7, et p. 40 in fine. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 326, l. 11 et 12. — Abou-'l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ١١٩ et ١٢٠. — Ma'çoudî, après avoir donné les détails de cet empoisonnement, terminait en disant : «On a prétendu que cet événement eut «lieu à *K'olzoum*, mais il est plus probable que «ce fut à *El-'Arich*.» (*Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 423, l. 5 et 6.) A en juger par les auteurs que je viens de nommer, l'indication de Belâdzorî a prévalu, mais si, comme le dit Ma'çoudî, la récompense promise pour cet odieux service fut la remise de l'impôt pendant vingt ans, le crime fut nécessairement commis dans une dépendance de la Syrie.

[3] *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٢٠, l. 16. Le texte d'Abou-'l-Mah'âçin dit «au milieu de rama-«dhân,» mais j'ai cru devoir reculer d'un mois cette arrivée du nouveau gouverneur; en effet, les auteurs assurent que El-Achtar fut empoisonné par du miel, et Ma'çoudî explique qu'il avait pris ce miel en breuvage *parce qu'il jeûnait ce jour-là;* on était donc en *ramadhân*. Or, il fallut que la nouvelle de cet événement parvînt à 'Ali, qui était à *Koufah*, et il est matériellement impossible que le successeur nommé, quelque diligence qu'il ait faite, soit arrivé en *Égypte au milieu de ramadhân*. J'ai dit «au milieu de chaouâl,» parce que nous verrons 'Amr-ibn-el-'Âs'î arriver en rebî'-'l-aouel 38, et que, suivant El-Makîn, Moh'ammed-ibn-Abou-Bekr avait gouverné l'Égypte pendant cinq mois (*Hist. sarac.* p. 41, l. 8 et 9). Ma'çoudî (l. l. t. IV, p. 222, l. 8) place la nomination d'El-Achtar après la mort d'Ibn-Abou-Bekr: c'est une erreur évidente.

[4] Ma'çoudî, t. IV, p. 263, l. 9. Il ne donne

35, si l'on admet, avec El-Makîn[1], que 'Othmân, perdant le sentiment de toute dignité, envoya 'Amr-ibn-el-'Âs'î pour intercéder en sa faveur auprès des délégués des provinces qui demandaient, avec menaces, sa déposition. D'une autre part si, comme le dit Ma'çoudî, 'Amr apprit en *Syrie* le meurtre du Khalife et la nomination de 'Ali[2], on aurait très-approximativement, en rapprochant ce fait de ceux qui précèdent, la date de son départ de *Médine;* cependant la conversation avec ses fils, 'Abd-Allah et Moh'ammed, rapportée par Abou-'l-Mah'âçin[3], montre plutôt qu'il quitta *Médine* après le meurtre de 'Othmân et la nomination de 'Ali, puisque, dans cette conversation, il semble délibérer avec lui-même et en famille s'il se jettera dans le parti du nouveau Khalife ou dans celui de l'émîr de Syrie. Son ambition lui conseilla de s'unir à Mo'âouïah, et il se rendit en *Palestine* pour attendre la première occasion favorable; cette occasion tarda d'autant moins à se présenter que, par une lettre adressée à l'émîr syrien, il avait suffisamment fait connaître ses sentiments[4]. Aussi, lorsque après la bataille du Chameau l'ambassadeur de 'Ali vint en Syrie[5], Mo'âouïah le berça-t-il de réponses vagues jusqu'à ce que 'Amr, qu'il avait mandé, fût arrivé de la *Palestine* à *Damas*[6], où, tout d'abord, il fut convenu que le gouvernement à vie de l'Égypte serait, en cas de succès, la récompense des services que le prince syrien attendait de ce misérable[7]. Et qu'on ne croie pas qu'une offre quelconque fût nécessaire; la moralité de 'Amr n'avait pas même besoin d'être tentée, elle était assez basse pour vendre une conviction qu'il n'avait pas; une fois assuré qu'on attachait du prix à ses conseils : « Je ne te sacrifierai pas ma religion, dit-il crûment à Mo'âouïah, « si je ne partage avec toi les biens de ce monde, » et la promesse du gouvernement de la province qu'il avait autrefois conquise lui fut aussitôt faite par écrit[8]. Ainsi s'explique la réponse que l'ambassadeur de 'Ali fut chargé de rap-

pas précisément la date de 34, mais le paragraphe suivant porte la date de 35.

[1] *Hist. sarac.* p. 34, l. 19 et 20.

[2] Ma'çoudî, loc. laud. t. IV, p. 298, l. 2 et 3.

[3] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۲۸, l. 17 à p. ۱۲۹, l. 5. Abou-'l-Mah'âçin dit là qu'il ne quitta *La Mekke* qu'après la bataille du Chameau.

[4] Ma'çoudî, loc. laud. t. IV, p. 298, l. 3 et 4.

[5] Sur cet ambassadeur voyez ma p. 118 et la note 9 de cette p. 118.

[6] *Annal. muslem.* t. I, p. 300, lin. ult.

[7] *Ibid.* t. I, p. 302, l. 3. — Voy. la note 3 de ma p. 133. — La conduite de 'Amr-ibn-el-'Âs'î et les faits de honteuse improbité que j'ai signalés tout à l'heure (note 1 de la page 121 de ce volume) montrent que le terme dont je me sers ici n'a rien d'exagéré. Ces faits nous avaient déjà permis d'apprécier sa moralité, et Ma'çoudî nous apprend dans quels termes on pouvait lui parler en face (t. V, p. 29, l. 7; p. 54, l. 2 et 3; p. 60, l. 3 et 4).

[8] Ma'çoudî, t. IV, p. 298, l. 6 à 9, et p. 339, l. 5 et 6. — Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 356, l. 4 et 5) reproduit deux vers, déjà ci-

porter à *Koufah* (p. 118), ainsi s'explique le rôle que 'Amr-ibn-el-'Âs'î joua à *Siffîn* en s'afar 37, et l'on peut juger de l'honnêteté qui, peu après, présida à l'arbitrage prononçant la déposition de 'Ali. A dater de cet instant (ramadhân ou chaouâl 37), le khalife déposé ne put songer qu'à défendre les populations fidèles incessamment attaquées par Mo'âouïah[1], qui, se sentant désormais maître de la position, et impatient de lasser le courage de son compétiteur, envoyait de tous côtés des expéditions pour faire reconnaître son autorité. L'ambition, plus encore que l'honneur de sa signature, lui rappela sans doute la promesse qu'il avait faite à l'homme auquel il devait le khalifat; il envoya donc 'Amr-ibn-el-'Âs'î en *Égypte* avec quatre mille hommes, et ce général y arriva en rebî'-l-aouel 38[2]. Mo'hammed-ibn-Abou-Bekr le rencontra près d'un lieu nommé *El-Moçannâah*[3]; on en vint aux mains; Moh'ammed, vaincu, se réfugia à *Kaum-Charîk*[4], où il fut mis à mort, enfermé dans la peau d'un âne et jeté au feu. Il respirait encore, dit-on[5]. Conformément à l'engagement pris par Mo'âouïah envers son complice, 'Amr-ibn-el-'Âs'î garda le gouvernement de l'Égypte jusqu'à sa mort[6], survenue le jour d'*El-Fit'r* 43[7], à

tés par Ma'çoudî, dans lesquels 'Amr lui-même fait parade de son effronterie.

[1] Voy. p. 123 de ce volume.

[2] *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٢٨, l. 9 et 10.

[3] المُسَنَّاة. L'orthographe de ce nom est donnée par Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. IV, p. ٥٣٣, l. 16. — *Marâs'id-el-Ittilâ'*, t. III, p. ١٠٠, l. 4).

[4] كَوْم شَرِيك (*Mo'djam-el-Boldân*, t. IV, p. ٣٣٠, l. 5 et 6 — *Marâs'id*, etc. t. II, p. ٥٢٥, l. 2 et 3), dans le voisinage d'*Alexandrie*. — Iâk'out le place près du village de *Ramsîs* (*Mochtarik*, p. ٣٧٨, l. 4). Sur la position de *Ramsîs*, voyez Champollion (*l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 247 et 248).

[5] Ma'çoudî, loc. laud. t. IV, p. 421, l. 4 à p. 422, l. 3. — Belâdzorî, p. ٢٢٨, l. 7. — El-Makîn, p. 41, l. 6 à 9. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 328, l. 4. — *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٣٠, l. 12.

[6] Ma'çoudî, loc. laud. t. IV, p. 421, l. 6.

[7] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٢٨, l. 8 et 9. — *Moroudj-ed-Dzahab*, t. V, p. 60, l. 3. — *El-Kâmil*, t. III, p. ٣٥٩, l. 4 et 5. — *Hist. sarac.* p. 47, l. 1 et 2. — *Kitab Tahdzîb-el-Asmâ*, p. ١٣٧٩, l. 9 et 10. — *Annal. musl.* t. I, p. 354, l. 9 et 10. — *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٣١, l. 17. — Abou-'l-Faradj, dans son *Hist. compend. dynast.* (p. ١٤٣, l. 12, p. 123 de la trad. lat.), dit que 'Âs'î mourut le jour d'*El-Fitr* (عِيْد الفِطْر), mais il ne donne pas l'année. Belâdzorî hésite entre les années 42 et 43; En-Naouaouî, après avoir indiqué cinq années différentes, dit que l'année 43 est celle qui doit être préférée, et les autres auteurs ci-dessus nommés ne donnent qu'une date, celle de 43. Silvestre de Sacy semble avoir emprunté à Mak'rîzî la date de 44, qu'il a adoptée (*Mém. de l'Acad. des inscript.* t. V, p. 23, 1821). — عِيْد الفِطْر, la fête de la rupture du jeûne qui, naturellement, tombe le 1er chaouâl. Dans le Levant et en Algérie, on appelle aussi cette fête عِيْد الصَّغِير * (la petite fête), par opposition

* C'est le *Bairâm* des Turcs.

l'âge de soixante et dix ans [1], et le Khalife lui donna pour successeur son propre frère 'Otbah-ibn-Abou-Sofiân [2], qui, arrivé à *Fosṭâṭ* en dzou-'l-k'a'dah 43,

à عِيد الكَبِير (la grande fête), qui est عِيد الضَّحِيَّة (*'Aïd-ed-Dhah'ïah*, la fête des victimes [a]), qu'on célèbre le 10 dzou-'l-h'idjah de chaque année.

[1] En-Naouaouï, p. ۴۷۹, l. 11. — Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۳۱, l. 18 à 20) dit, sur le témoignage de Laïth-ibn-Sa'd [b], d'El-Haïtham-ibn-'Adi [c], d'El-Ouâk'idi [d] et d'Ibn-Bokaïr [e], que 'Amr avait environ cent ans, et il ajoute, d'après Ah'med-el-'Idjli [f] et d'autres (وغيرهٗ), qu'il avait quatre-vingt-dix-neuf ans. Malgré toutes ces autorités, j'ai adopté l'âge donné par En-Naouaouï, parce que l'âge donné par Abou-'l-Mah'âçin suppose que 'Amr aurait eu soixante et seize ans quand, en l'an 20, 'Omar le chargea de conquérir l'Égypte, et qu'il y a là une grande invraisemblance. Du reste les divergences sur l'âge auquel mourut 'Amr-ibn-el-'Âṣ ne manquent pas, car, suivant Ma'çoudi, il avait quatre-vingt-dix ans (*loc. laud.* t. V, p. 60, l. 4).

[2] Belâdzori (p. ۲۲۸, l. 9 et 10), Ma'çoudi (t. V, p. 61, l. 1 et 2), et Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 356, l. 6) prétendent que Mo'âouiah donna 'Abd-Allah-ibn'Amr pour successeur à son père, et qu'il le révoqua peu après, sans dire d'ailleurs le motif de cette révocation; mais El-Makîn (p. 47, l. 3 et 4) et Abou-'l-Mah'âcin (t. I, p. ۱۳۲, l. 9 et p. ۱۳۸, l. 19) assurent qu'à la mort de 'Amr le gouvernement de l'Égypte passa dans les mains de 'Otbah-ibn-Abou-Sofiân [g], et je les ai suivis. Peut-être 'Abd-Allah-ibn-'Amr remplit-il l'intérim en attendant l'arrivée de 'Otbah. (Voy. la note 5 de la page 146 de ce volume.)

[a] Qu'on immolait à l'heure du *dhah'ïah*, heure du jour où le soleil est haut sur l'horizon.

[b] Voyez la note [a] de la page 18 de ce volume.

[c] Souvent cité par Abou-'l-Mah'âçin, qui le comprend dans la longue liste des personnages morts en 207 (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۵۹۸, l. 2). — Ibn-Khallikân, dans l'article qu'il lui consacre, hésite, pour sa mort, entre les années 206, 207, 209 (n° ۷۹۰, fasc. IX, p. ۱۳۰, l. 18 et 19).

[d] Savant historien mort le soir du 11 dzou-'l-h'idjah 207 (Ibn-Khallikân, n° ۹۵۵, fasc. VII, p. ۴۸, lin. ult. — t. III, p. 65 de la trad. angl.); Ibn-Khallikân (p. ۴۹, l. 2 et 3) ajoute que d'autres disent, à tort, en 206 ou 209. — Abou-'l-Mah'âçin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۵۹۸, l. 1) confirme la date de 207.

[e] M. de Slane (t. II, p. 602, note 1 de la trad. angl. d'Ibn-Khallikân) dit qu'Ibn-Bokaïr mourut en 231. Il emprunte cette date à Soïout'i, qui la donne dans son *H'osn-el-Moh'âdharah*, ouvrage indiqué par H'âdji-Khalifah sous le n° ۴۵۱۱, t. III, p. 69, l. 1.

[f] L'imâm, le h'âfiz El-'Idjli, qui habitait *Tripoli du Maghrib*, mourut en 261, comme nous l'apprend Dzahabi *Kitâb T'abak'ât-el-H'offâtz*, classe IX, n° 21, part. II, p. 38, l. 12). Cette date est confirmée par H'adji-Khalifah (t. II, p. 591, l. 8 et 9. — Voy. le n° 3190 de la Table placée à la fin du t. VII). — On ne peut pas confondre cet auteur avec Abou-'l-Fotouh'..... ibn-Ah'med-ibn-Moh'ammed-el-'Idjli, qui mourut en 600 (Ibn-Khallikân, n° ۸۹, fasc. I, p. ۱۲۰, l. 7 et 8; — t. I, p. 191 de la traduct. angl.). Voir aussi H'âdji-Khalifah, t. VI, p. 438, l. 4.

[g] Ibn-'Asâkir [10] assure, d'après El-Haïtham-ibn-'Adi, qui l'aurait tenu d'Ibn-'Abbâs [10a], que 'Otbah-ibn-Abou-Sofiân avait perdu un œil à la *bataille du Chameau*, où il combattit dans les rangs de l'armée de 'Âïchah. Abou-Bekr-el-Khat'ïb [10b] nous apprend qu'il conduisit la caravane du pèlerinage en 41 et 42 (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۳۴, l. 8 à 11).

[10] Savant h'âfiz (حَافِظ, traditioniste) né à *Damas* le 1er moh'arram 499 (mercredi 13 septembre 1105); il mourut dans sa ville natale le 21 redjeb 571 (mercredi 4 février 1176) (Ibn-Khallikân, n° ۳۵۴, fasc. V, p. ۳۰, l. 6. — T. II, p. 254 de la trad. angl.). L'auteur arabe, en disant dans la nuit du lundi, لَيْلَة الاثنين, se trompe ou sur la férie ou sur la date.

[10a] Très-ancien traditioniste, car il fut un des maîtres du savant Soleïmân-ibn-Iaçâr, qui mourut en 107 ou, suivant d'autres, en 100 et même en 94 (*id.* n° ۲۴۹, fasc. III, p. ۸۵, l. 1; — t. I, p. 586 de la trad. angl.).

[10b] Traditioniste dont on vante le profond savoir; il était né à *Baghdâd* le 23 (6 restant) djoumâdi-'l-akhir 392 (*samedi* 9 mai 1002 de

mourut à *Alexandrie*, un an et un mois après, en dzou-'l-k'a'dah ou dzou-'l-h'idjah 44. 'Ok'bah-ibn-'Âmir-el-Djahani fut immédiatement envoyé pour remplacer le frère de Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofïân[1], et paraît être arrivé vers la fin de dzou-'l-h'idjah 44, car il y avait deux ans et trois mois qu'il avait pris possession de son gouvernement lorsqu'il reçut l'ordre d'aller conquérir l'*île de Rhodes*[2]; il s'embarqua le 20 rebî'-l-aouel 47[3] (jeudi 20 mai 667 de J. C), après avoir remis ses fonctions à Maslamah-ibn-Mokhallad-el-Ans'âri, qui les conserva jusqu'au 25 redjeb 62, date à laquelle il mourut après avoir gouverné l'*Égypte* quinze ans quatre mois et trois jours[4]. Revenons à l'Afrique.

IFRIK'IAH. Nous avons vu le rêve de 'Amr-ibn-el-Â's'î se réaliser enfin dans les premiers mois de 38; à force d'intrigues et secondé par des circonstances favorables à ses desseins, le général diplomate était parvenu à ressaisir le gouvernement de cette *Égypte* qu'il avait conquise en l'an 20, et d'où 'Othmân l'avait rappelé en 25, au moment où son autre rêve, la conquête de l'*Ifrîk'ïah*, allait être l'objet d'une première tentative, dont son rappel lui enlevait l'honneur. Il a suffi du coup d'œil rapide que nous venons de jeter sur les événements accomplis en Orient pour expliquer comment depuis l'an 27 les Arabes n'avaient pu songer aux régions occidentales; mais les années qui s'étaient écoulées depuis l'an 25 n'avaient pas calmé, chez 'Amr-ibn-el-'Âs'î, l'ardeur qui l'entraînait vers l'*Ifrîk'ïah*, et qui n'avait pu être contenue que par une défense formelle du khalife 'Omar[5]. Aussi, quand il eut effacé les traces des désordres dont l'Égypte avait été récemment le théâtre, quand par la mort de 'Ali et par l'abdication d'El-H'açan au commencement de 41[6], il vit le khalifat devenu quasi-légitime dans les mains de Mo'âouïah-ibn-Abou-

41 de l'hég. (661-662 de J. C.)

[1] *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٣٠, l. 1 et l. 13 à 16, et p. ١٣٢, in fine.

[2] Il faut croire que cette tentative échoua, car ce ne fut que cinq ans après qu'un général de Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofïân s'empara de l'*île de Rhodes* (voy. p. 158 de ce volume).

[3] *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٣٣, l. 10. Il dit لعشر بقين, et le mois a trente jours. — Cet 'Ok'bah-ibn-'Âmir mourut à *Mis'r*, en 58 (Naouaouî, p. ١٣٩, l. 8).

[4] *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٠٢, l. 15 à 17. — Belâdzorî écrit مَسْلَمَة بن مخلد الانصارى (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٢٨, lin. penult.). — De ce qu'El-Makîn (p. 47, l. 3 à 9) et Ibn-'Adzârî (t. I, p. ١٣, l. 12) disent que Maslamah garda le gouvernement d'Égypte jusqu'à la mort de Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofïân, survenue en redjed 60, comme on le verra (p. 164), cela n'exclut pas qu'il l'ait conservé sous le khalifat de Iezîd (60 à 64 de l'hég.), comme on le sait d'ailleurs par El-Makîn lui-même (p. 53, l. 24 à 27) et par Abou-'l-Mah'âcin (t. I, p. ١٧٤).

[5] Voy. p. 19 de ce volume.

[6] Voyez p. 127 et 128 de ce volume.

J. C.) et y mourut le lundi 7 dzou-'l-h'idjah 463 (5 septembre 1071) (Ibn-Khallikân, n° ٣٣٣, fasc. I, p. ١٩٧, l. 16 et 17; — t. I, p. 75 de la trad. angl.). L'auteur arabe et son traducteur disent à tort qu'El-Khat'îb-el-Baghdâdi naquit un *jeudi*. (Voy. H'âdji-Khalifah; le n° 1979 de sa Table renvoie aux nombreux ouvrages d'El-Khat'îb-el-Baghdâdi.)

Excursions en Ifrik'iah.

Sofïân et, par suite, le gouvernement de l'Égypte consolidé dans ses propres mains, 'Amr-ibn-el-'As'î tourna aussitôt ses regards vers l'*Ifrîk'ïah* et recommença les excursions par lesquelles les Arabes avaient préludé à l'expédition de l'an 27 [1]. On ne sait rien de précis sur ces excursions, mais elles semblent avoir été poussées assez loin si l'on considère leur trace comme retrouvée dans un passage d'El-Bekrî ainsi conçu : « *Benzert* [2] fut conquis en l'an 41 par « Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj ; 'Abd-el-Melik-ibn-Merouân [3] l'accompagna dans « cette expédition [4]. »

Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj-el-Kindi [5] était un personnage important parmi les

[1] Voyez p. 110 de ce volume.

[2] *Benzert*, l'ancien *Hippo Diarrhytus* [a], est mentionné par Ibn-H'auk'al (p. ٥٠, l. 6) comme une ville qui, autrefois florissante, était, de son temps, abandonnée et en ruines; il ajoute cependant que le gouverneur de la province (*Sat-fourah*) y faisait sa résidence. El-Bekrî place cette ville à une journée et plus (يوم ويعض) de *T'abark'ah* [b]; avec plus de raison Abou-'l-Fedâ compte soixante et dix milles de *Benzert* à *T'abark'ah* [c]; El-Edrîsî dit que *Benzert*, bâti sur les bords de la mer, est à une forte journée de marche de *Tunis* [d]; il en parle comme d'une ville plus petite que *Sousah* [e], mais bien munie, peuplée et commerçante. Sur *Benzert*, voyez Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٧٥٥, l. 17 et suiv. — *Marâs'id-el-Ittilâ'*, t. I, p. ١٧٩, l. 13 à 15 [f]). — C'est aujourd'hui *Bizerte*.

[3] Qui plus tard, de 65 à 86, fut le cinquième khalife Omaïade.

[4] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٥٨, l. 4 et 5 (*J. A.* t. XIII, p. 79; v[e] sér. 1859). — *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٧٥٤, l. 4 et 5. — Ibn-'Abd-el-H'akam mentionne, en 40, une expédition de Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj en *Ifrîk'ïah* (*H. d. B.* t. I, p. 308), expédition sur laquelle il ne donne aucun détail, et qui est vraisemblablement celle dont je parle ici d'après El-Bekrî et Iâk'out, quoique leur assertion même soit suspecte, vu l'extrême jeunesse d'Abd-el-Melik en 41, comme on en aura bientôt la preuve (à la page 145 ci-après).

[5] Il appartenait à la tribu de *Todjïb* (تجيب [g]), fraction de la tribu d'Es-Sakoun (السَّكُون [h]), branche de la grande famille de *Kindah* (الكِنْدَة [i]), issue de K'ah't'ân. Voilà pourquoi, suivant les divers auteurs, il est appelé *El-Kindi* [k], *Es-Sakouni* [l], *Et-Todjïbî* [m]. A ces trois noms, Naouaouî (p. ٥٩٣, l. 8) ajoute *Es'-S'ah'âni*.

[a] Voyez la note 8 de la p. 45 de ce volume.

[b] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٥٧, l. 21 et 22 (*J. A.* t. XIII, p. 78; v[e] sér. 1859).

[c] *Géographie*, p. ١٣٣, l. 6 (t. II, p. 196 de la trad.).

[d] Iâk'out et son abréviateur disent deux journées (يومان).

[e] *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. ١١٣, l. 11 et 12. En cela Edrîsî répète ce qu'avait dit Ibn-H'auk'el.

[f] S'afi-'d-Dîn a simplement copié les deux premières lignes de l'article de douze lignes que Iâk'out consacre à *Benzert*.

[g] Es-Soiout'i, *Lobb-el-Lobâb*, p. ٥١, col. 2, l. 5.

[h] *Id. ibid.* p. ١٣٨, col. 1, l. 9 et 10.

[i] Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes avant l'Islâm.* t. II, p. 264 et 265.

[k] Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٢١, l. 2.

[l] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٣٣, lin. penult. (t. I, p. 210 et 211 de la trad.).

[m] El-Bekrî, *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٣٢, l. 12 (*J. A.* t. XII, p. 490; v[e] sér. 1858). — Voyez le *Rih'lah* d'Et-Tidjânî (*J. A.* t. XX, p. 105; IVe sér. 1852).

Arabes[1] : il avait fait en l'an 20 la campagne d'*Égypte*[2], et en 27 la première expédition contre l'*Ifrîk'ïah*[3]; il se trouvait en 35 à *Fost'ât'*, où il essaya de calmer les esprits irrités contre 'Othmân[4]; nous avons vu, en 36, les partisans de ce khalife mettre Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj à leur tête[5]; il avait accompagné 'Amr-ibn-el-'As'î lorsqu'en rebî-'l-aouel 38 celui-ci vint en Égypte combattre Moh'ammed-ibn-Abou-Bekr-es'-S'iddîk', et ce fut entre ses mains que tomba le malheureux frère de 'Aïchah[6]; nous venons de le voir, en 41, préludant par des excursions en *Ifrîk'ïah* à l'expédition qui fut résolue en 45, et dont le commandement lui fut confié avec le titre de gouverneur[7]; 'Ok'bah-ibn-'Âmir-el-Djahani était alors gouverneur d'Égypte[8]. Malheureusement la page 10 du *Baïân*, où Ibn-'Adzârî raconte les événements de l'année 45, est une des pages les plus mutilées de son manuscrit, et les historiens byzantins ne nous apprennent rien sur l'état de l'Afrique à cette date. Mais si nous sommes réduits à En-Nouaïrî, qui ne brille ni par la critique ni par l'exactitude[9], les lambeaux du *Baïân* suffisent à montrer que c'est au manuscrit complet d'Ibn-'Adzârî qu'En-Nouaïrî a emprunté les faits qui ont amené l'expédition de 45, et cette assurance est de nature à leur rendre quelque crédit. Or, suivant l'historien égyptien, un certain H'abâh'ïah[10] avait remplacé le tyran Grégoire[11], et serait resté, semble-t-il, à l'état d'indépendance à l'é-

45 de l'hég. (665-666 de J. C.) Seconde expédition. Mo'âouïah ibn-H'odaïdj.

[1] *En-Nodjoum*, t. I, p. 140, l. 13.

[2] Il s'y était sans doute distingué, car ce fut lui que 'Amr-ibn-el-Âs'î chargea de porter au khalife 'Omar l'importante nouvelle de la prise *d'Alexandrie* (Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. 221, l. 1 et 2), et il ne tarda pas à revenir dans cette ville conquise, comme semble le prouver un passage d'Ibn-Khallikân (n° 370, fasc. IV, p. 45, l. 11; — t. II, p. 87 de la trad. angl.).

[3] En-Nouaïrî (*J. A.* t. XI, p. 100; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 315 de la trad.).

[4] Voy. p. 129 de ce volume.

[5] Voy. p. 132 de ce volume.

[6] Ma'çoudî, loc. laud. t. IV, p. 421, l. 5 à p. 422, l. 1. — Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. 228, l. 7. — Abou-'l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. 140, l. 12. — Voy. ci-dessus, p. 136.

[7] Ibn-el-Athîr, *El-Kamîl*, t. III 384, l. 21.

[8] Voy. p. 138 de ce volume.

[9] Dit M. de Slane dans sa *Lettre à M. Hase* (*J. A.* t. IV, p. 345; IVe sér. 1844). — M. Amari[a] trouve ce jugement trop sévère et je suppose que le judicieux M. de Slane est de cet avis, maintenant qu'il est constaté qu'En-Nouaïrî, du moins en ce qui concerne l'Afrique, a si largement puisé dans le *Kâmil* et dans le *Baïân*.

[10] J'écris ce nom comme l'écrit Ibn-'Adzâri, حباحبة (*Baïân*, t. I, p. 10, l. 5). En-Nouaïrî l'écrit Djanâh'ah (جناحة[b]), ou peut-être جناحنة, ce qui reproduirait tous les mêmes signes employés par Ibn-'Adzârî, mais avec les points diacritiques autrement placés.

[11] *J. A.* t. XI, p. 112; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 324 de la trad.

[a] *Hist. dei Musulm. di Sicil.* p. LII, col. 1.

[b] *J. A.* t. XI, p. 112; IIIe sér 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 324 de la traduction.

gard de Constantinople, car En-Nouaïrî prétend que Constant II[1], se fondant sur la somme comptée en l'an 20 à 'Abd-Allah-ibn-Abou-Sarh', envoya en *Ifrîk'ïah* un patrice nommé Aoulîmah[2] pour lever pareille somme sur les habitants, et que ce patrice fut chassé par H'abâh'ïah. Mais, soit que les Africains aient craint que cet acte violent n'attirât sur eux la colère de l'avide empereur, soit pour tout autre motif, on nous représente H'abâh'ïah expulsé par ses administrés, qui alors se donnèrent pour chef un personnage qu'Ibn-'Adzârî nomme El-At'arïoun[3]. Suivant le même auteur, le tyran dépossédé se serait rendu en *Syrie* pour y faire connaître l'état de l'*Ifrîk'ïah* et provoquer l'expédition que Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofïân y envoya en 45, et dont, comme je l'ai dit plus haut, il remit le commandement à Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj, qui partit avec le titre de gouverneur de l'*Ifrîk'ïah*[4]. Ibn-Khaldoun n'a pas été heureux dans le récit de cette expédition[5] : il a emprunté à Belâdzorî la position d'Ibn-H'odaïdj, dont il fait le gouverneur d'Égypte[6], à je ne sais quel auteur le nom d'Ibn-*Khodaïdj*[7], et à ibn-'Abd-el-H'akam la date de 34[8] : ces

[1] Il dit Heraclius[a], mais nous savons que cet empereur était mort le dimanche 22 rebî'-l-aouel 20[b], et que Constant II régna seul, de cha'bân 20 (août 641) au samedi 29 djoumâdi-'l-aouel 48 (15 juillet 668 de J. C. — Indict. XI[e]).

[2] *J. A.* t. XI, p. 112; III[e] sér. 1841. — *Baïân*, t. I, p. 1·, l. 2. J'ai construit ma phrase de manière à reproduire mot à mot le lambeau de phrase d'Ibn-'Adzârî, et j'ai écrit le nom du patrice comme il l'écrit.

[3] *Baïân*, t. I, p. 1·, l. 6. — En-Nouaïrî (*J. A.* t. XI, p. 112[a]; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 324 de la trad.

[4] *J. A.* t. XI, p. 111; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* à la note ci-dessus. Cette indication d'En-Nouaïrî me paraît préférable à celle de Belâdzorî (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٢٧, l. 14 et 15, et p. ٢٢٨, l. 9 et 10), qui, dans le premier de ces passages, dit que Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofïân, en arrivant au pouvoir (41 de l'hég.), donna le gouvernement d'Égypte à Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj; dans le second passage, il le fait succéder, dans ce gouvernement, à 'Abbd-Allah, fils du fameux 'Amr-ibn-el-'Âs'î, que lui-même fait mourir en 42 ou 43. Il y a donc là une contradiction qui m'a servi d'avertissement pour adopter de préférence l'indication fournie par El-Makïn et Abou-'l-Mah'âçin (voy. les p. 137 et 138 de ce vol.).

[5] *Hist. de l'Afrique et de la Sicile*, p. 1 et ٢ (p. 5 à 9 de la trad.).

[6] Voy. la note 4 ci-contre.

[7] Voy. la note 6 de la page 129.

[8] *H. d. B.* t. I, p. 307 de la trad. Je suis porté à croire que, dans le manuscrit d'Ibn-

[a] Cette erreur sur le nom de l'Empereur est copiée dans Ibn-'Adzârî, qui l'a copiée dans Er-Rak'îk' (*Baïân*, t. I, p. 4, l. 13).

[b] Voy. la page 16 de ce volume.

[c] Anastasii bibliothecarii *Historia de vitis romanorum Pontificum* in Muratori *Rer. italic. script.* t. III, p. 141, col. 2. — Theoph. *Chronogr.* t. I, p. 538. — Niceph. *Chronogr. brevis* à la suite du Syncelle, t. I, p. 752. — Cedr. t. I, p. 763. — Zon. t. III, p. 73, l. 2 à 5; in-folio, Basileæ, 1557. — Voy. la note 1 de la page 149.

[d] A la note 2 de cette page 112, M. de Slane explique que, dans les manuscrits d'En-Nouaïrî, on lit الاطيلون et الاطريون; ce dernier nom est celui que donne Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. 1·, l. 6).

trois erreurs sont concentrées dans deux lignes. A la vérité il adopte ailleurs la date de 45[1], qu'il a sans doute, cette fois, empruntée à En-Nouaïrî; nous verrons, en poursuivant cette étude, qu'il n'est pas rare de rencontrer chez Ibn-Khaldoun, dans ses ouvrages distincts, quelquefois dans un même ouvrage, des dates différentes données à un même événement. Mais si, comme je l'ai dit, nous sommes privés, en grande partie, du récit de l'expédition de 45[2] par Ibn-'Adzârî, nous trouvons déjà dans El-Bekrî presque tous les détails qu'a donnés En-Nouaïrî de cette expédition.

Suivant En-Nouaïrî, H'abâh'ïah accompagnait l'armée partie de Syrie et mourut à *Alexandrie*, Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj continua sa route par terre et, arrivé en *Ifrîk'ïah;* on nous le représente campé sur une montagne qui domine *El-Djohanîîn*, beau village situé à une journée de l'emplacement où, peu après, s'éleva *K'aïraouân*[3]. «Le général, dit El-Bekrî, fut assailli par une

'Abd-el-H'akam, la date de 34 est une faute du copiste qui a voulu écrire 43, date qui serait elle-même une faute qu'on peut supposer exister dans quelques manuscrits comme étant celle de l'expédition de 'Ok'bah-ibn-Nâfi', que, dailleurs, il place en 46. C'est par un récit d'Ibn-el-Abbâr que je suis conduit à cette double supposition : «'Ok'bah-ibn-Nâfi'-el-Fihri, dit-il, fut envoyé en «expédition par Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofïân en 43 «(663-664 de J. C), et envahit l'*Ifrîk'ïah* à la «tête de dix mille musulmans. Il fonda la ville de «de *K'aïraouân*, etc.» (*El-H'ollat-es-Sïarâ*, cité par M. de Slane dans sa traduction d'Ibn-Khallikân, t. I, p. 35, note 5.)

[1] *H. d. B.* t. I, p. ١٣٣, lin. ult. (t. I, p. 211 de la trad.). — La date de 45 n'est pas seulement donnée par En-Nouaïrî; elle se trouvait déjà dans Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ١٠, l. 9) et elle est confirmée par Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ١٤٩, l. 14). C'est bien à tort que Mak'k'arî place cette expédition en 50 (*Analectes*, t. II, p. ٤, l. 3).

[2] A propos de cette expédition, il n'est pas inutile de prévenir que le récit qui en est fait par Lebeau (*Hist. du Bas-Emp.* t. XI, p. 396 et 397), d'après Cardonne (*Hist. de l'Afr. et de l'Esp.* t. I, p. 25 à 29), est fort inexact, et que les corrections faites à ce récit par Saint-Martin ne méritent pas plus de confiance, comme l'a, depuis longtemps déjà, remarqué M. de Slane (*J. A.* t. XI, p. 112, note 3; IIIe sér. 1841).

[3] Ibn-H'auk'al[a], El-Bekrî[b] et Edrîsî[c] s'accordent à placer sur la route de *Sabîbah*[d] à *K'aïraouân*, et à une journée de cette dernière ville, une localité qu'ils nomment الجُهَنِيِّين (*El-Djohanîîn*), et deux de ces auteurs (Ibn-H'auk'al et

[a] P. ٥٨, l. 13 (*J. A.* t. XIII, p. 214; IIIe sér. 1842). Le manuscrit que M. de Slane a eu sous les yeux a, par suite d'une faute évidente, écrit *Sabîbah*, nom que M. de Slane a remplacé par celui que donne Edrîsî à la localité qui se trouve à moitié route de *Sabîbah* à *K'aïraouân* (voy. la note [c] ci-dessous).

[b] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ١٤٩, l. 11 (*J. A.* t. XIII, p. 397; Ve sér. 1859). Il écrit الجهنيين.

[c] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١١٩, l. 12 et 13. Les manuscrits que M. Am. Jaubert a eus à sa disposition donnaient la leçon الجُهَيْنِتِين, *El-Djohaïnitîn* (*Géogr.* t. I, p. 271) et M. de Goege indique cette variante (p. ١١٩, note [r]); j'admets qu'il a corrigé le texte d'Edrîsî par celui d'El-Bekrî (voy. la note [b] ci-dessus).

[d] *Sabîbah* (سَبِيبة)[1*] est la localité que Shaw[2*] écrit *Sbeebah* et qu'il rapporte à *Tucca Terebinthina* de l'Itiné-

[1*] *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. 11, l. 6 à 8.

[2*] *Voyages* de M. Shaw *dans plus. prov. de la Barb. et du Lev.* t. I, p. 256.

pluie tellement abondante qu'il s'écria : « Notre montagne est *mamt'our* (sujette « aux pluies[1]), » nom qui resta à cette montagne, et il ajouta : « Avançons- « nous dans la direction de ce pic (k'arn); » toujours depuis, le pic au pied duquel Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj alla poser son camp fut appelé *El-K'arn* (القَرْن[2]), et la suite du récit montre qu'il était peu distant de *Djaloulâ*[3]; ce

Edrîsî) comptent aussi une journée de *Djohantîn* à *Sabîbah*. On peut croire que c'est sur leur autorité qu'Ibn-el-Athîr dit que *Sabîbah* est à deux journées de *K'aïraouân* (*El-Kâmil*, t. VIII, p. ۳۴۷, l. 5 et 6).

[1] Ibn-er-Rak'îk' (xe siècle de notre ère), cité dans le *Rih'lah* d'Et-Tidjâni (*J. A.* t. XX, p. 114 et 115, IVe sér. 1852). — El-Bekrî, p. ۱۴۹, l. 11 à 14 (*J. A.*, t. XIII, p. 397; V[e] sér. 1859). — C'est évidemment aussi d'après Ibn-er-Rak'îk' qu'Ibn-'Adzârî avait dit (*Baïân*, t. I, p. ۴, l. 2) : « Il y a en *Ifrik'iah* une montagne qu'on appelle « *El-Mamt'our* et qui est une des portes de l'en- « fer. »

[2] *Rih'lah* d'Et-Tidjâni (voy. la note 1 ci-dessus). — En-Nouaïrî (*J. A.* t. XI, p. 113, IIIe sér. 1841). — *H. d. B.* t. I, p. 325 de la traduction. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. ۱۴۰, l. 5. — *El-K'arn* devait appartenir à ce chaînon qui court dans une direction à peu près perpendiculaire à celle de l'*Atlas*, et que Ptolémée, en le plaçant beaucoup trop au sud, a mentionné sous le nom de Ὀυασάλετον ou Ὀυϊσάλαιτον ὄρος[a] (*Djebel-Ouasalât* des Arabes[b]). Le savant Holstenius[c] cite, d'après la page 512 du Recueil de Gruter, une inscription qui nomme les *populi Usallitani* : c'étaient évidemment les habitants de ces montagnes. (Voy. la note 3 ci-dessous.)

[3] *Djaloulâ* est une ville bien connue sur la route de *K'aïraouân* à *El-Orbos* (*Laribus*[d]) : elle est située à l'O. N. O. de *K'aïraouân* et à une petite journée de cette ville suivant Ibn-H'auk'al[e]; à 24 milles, selon El-Bekrî[f]; à une journée, au dire d'Edrîsî[g]. Elle est mentionnée par Shaw[h],

raire d'Antonin[1*]. Mannert le premier a vu dans *Sabîbah* la station de *Sufes*[2*] (à l'ablatif *Sufibus*), et cette synonymie a été adoptée par Grenville Temple[3*], par de Fortia d'Urban[4*] et par Pellissier[5*]. L'Itinéraire place *Sufibus* à égale distance (25 milles) de *Tucca Terebinthina* (*Makter?*) et de *Sufetula* (*Sobaït'alah*), ce que confirment nos cartes.

[a] Cl. Ptolemæi *Geogr.* lib. IV, cap. III, p. 98, l. 23 et 55.

[b] جبل وسلات (*Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. III, p. ۱۴۹, l. 7 de la note 1). — Au commencement du XIV[e] siècle, Et-Tidjâni disait : « Cette montagne, appelée de nos jours du nom de *Djebel-Ouasalât.* » (*J. A.* t. XX, p. 114, IV[e] sér. 1852.)

[c] Lucæ Holstenii *Annotationes in geogr. sacr. Caroli a S. Paulo*, p. 81; in-8°, Romæ, 1666.

[d] Sur *El-Orbos*, voyez, à la fin de cet ouvrage, la Note que j'ai consacrée à cette ville.

[e] P. 41, lin. penult. (*J. A.* t. XIII, p. 222; III[e] sér. 1842).

[f] *El-Mecâlik oua-'l-Memâlik*, p. ۳۱, lin. ult. (*J. A.* t. XII, p. 489; V[e] sér. 1858).

[g] *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. ۱۴۰, l. 3. (Voy. la note [c] de la page suivante.)

[h] *Voyages*, t. I, p. 256 et 257. — Peyssonnel avait visité en août 1724 les ruines de cette ville (*Voyages*, t. I, p. 114 et 160).

[1*] *Ant. Aug. Itiner.* cap. XIII, p. 13 de l'édit. de Fortia d'Urban. Cet éditeur fait correspondre *Tucca Terebinthina* à *Makter*, que la carte de M. Pellissier (voy. aussi sa page 284) place à peu près au milieu d'une ligne droite tirée de *K'aïraouân* à *El-Kéf*. M. Guérin conteste cette synonymie, il voit *Tucca Terebinthina* à *Henchîr-Douk'k'ah*, et *Makter* est pour lui *Mactari* de saint Cyprien (*Voyage archéol. en Tunisie*, t. I, p. 396 et 407. — Sancti Cypriani *Operum* p. 334. — Sancti Optati p. 441, col. 1, l. 27).

[2*] *Géogr. anc. des Ét. barbar.* liv. VII, chap. XIV, p. 426 et 427. — Voy. Cellarii *Notitiæ Orbis antiqui*, lib. IV, § XXXII, t. II, p. 877.

[3*] *Excursions in the Mediterranean*, chapter XIII, t. II, p. 250 et 251.

[4*] Voy. la note [3*] ci-dessus.

[5*] *Descr. de la rég. de Tunis*, p. 288 et 289.

Nicéphore débarque à Sousah.

serait à *El-K'arn*, semble-t-il [1], qu'Ibn-H'odaïdj aurait appris le débarquement d'une armée romaine. Constant II, soit qu'il eût voulu s'opposer aux entreprises des Arabes, soit qu'il eût résolu de reprendre possession d'un pays qui s'était soustrait à son autorité, avait envoyé en *Ifrîk'ïah* une flotte qui portait trente mille hommes, commandés par le patrice Nicéphore (نقفور), et cette armée prit terre à *Sousah* [2]. « Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj envoya contre la ville « de *Sousah* une forte colonne de troupes sous les ordres de 'Abd-Allah-ibn-

qui la place assez bien sur sa *Carte du royaume de Tunis* et la rapporte à l'*Oppidum latinum Usalitanum* que Pline compte parmi les villes de l'*Africa propria* [a]. Sir Grenville Temple visitait, à la fin de janvier 1833, les ruines romaines qui s'y trouvent [b] et qui ont été, depuis, explorées par MM. Pellissier [c] et Guérin [d]. Ces trois voyageurs ont partagé l'opinion de Shaw quant à la synonymie. J'ai écrit *Djaloulâ* (جلولا) comme écrivent Ibn-H'auk'al, El-Bekrî et Iâk'out [e]; dans Edrîsî on lit جلولة (*Djaloulah*).

(1) Car, autant qu'on en peut juger par un passage incomplet d'Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. 1, p. 4, l. 2), ce fut à *El-K'arn* que 'Abd-Allah-ibn-Zobaïr, après la courte expédition dont je vais parler, vint rejoindre Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj.

(2) Les manuscrits d'En-Nouaïrî portent سنطيرط (*Sant'îrt'*) et سنطبرطه [f] (*Sant'abart'ah*). Dans ce dernier nom, on a pu voir une altération de *Sabrata* ou *Sabaratha* [g], et c'est sans doute ce qui a fait dire à M. Alph. Rousseau : « C'est à « *Sabrah* que le patrice Nicéphore, envoyé par « l'empereur Constant II, débarqua avec ses « troupes en apprenant l'entrée en *Ifrîk'ïah* de « Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj [h]. » Mais cette interprétation, qui repose sur un nom altéré, est en opposition formelle avec ce que disent El-Bekrî, Ibn-'Adzârî [i], et Et-Tidjâni [k] lui-même, l'auteur que traduisait M. Rousseau. Avec plus de raison on pourrait croire que le nom incertain donné par les manuscrits d'En-Nouaïrî se rapportait à une dépendance de *Sousah*.

[a] *Hist. natur.* lib. V, cap. IV, t. I, p. 248, l. 6. — On lit dans saint Augustin : « *Usali* etiam, quæ colonia « *Uticæ* vicina est. » (*De civit. Dei*, lib. XXII, cap. VIII, § 21; *Operum* t. VII, col. 670 C; in-folio, Parisiis, 1685.) A la fameuse conférence de Carthage en 411, on ne voit pas figurer l'ami de saint Augustin, Evodius, qui était alors évêque d'*Usali*, mais l'évêque donatiste de cette ville, Felix *Usaliensis* (le texte dit *Usalensis*), était présent (*Gesta collat. Carthag.* in Optato, p. 441, col. 2 in fine). La *Notice des évêques*, en 484, nomme, sous le n° 7 (p. 123), Sacconius *Uzialensis*, je lis *Usaliensis*. Très-vraisemblablement Victorianus était évêque d'*Usali* lorsque les Arabes vinrent, en 27 de l'hég. fondre pour la première fois sur l'*Ifrîk'ïah*, puisque un Victorianus episcopus *Usalensis* assistait en 649 au *Concile de Latran* (Morcelli, *Africa christiana*, t. I, p. 367).

[b] *Excursions in the Mediterranean*, t. II, p. 90 et 91.

[c] *Descr. de la rég. de Tun.* chap. VIII, p. 117, et chap. XVIII, p. 291. — Si, sur la carte jointe à cet ouvrage, on mesure au compas la distance de *K'aïraouân* à *Djaloulâ*, on trouve 13 milles et demi (4 lieues et demie communes); la carte de M. Pricot-Sainte-Marie donne 18 milles (6 lieues); ces cartes vérifient donc très-bien l'indication d'Ibn-H'auk'al (note 3 de la p. 143). Peyssonnel (voy. note [h] de la p. 143) dit 4 lieues.

[d] *Voyage archéol. dans la rég. de Tun.* t. II, p. 341.

[e] *Mo'djam*, t. II, p. 1·v, l. 22 et 23. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ٣٩٣, l. 12 et 13.

[f] *J. A.* t. XI, p. 114, note 2; IIIe sér. 1841.

[g] Σαβρᾶτα de Ptolémée (*Geogr.* p. 100, l. 33), Σαβάραθα de Procope (*De Ædificiis*, lib. VI, cap. IV, *Operum* t. III, p. 337, l. 11).

[h] *J. A.* t. I, p. 124, note 1; V^e sér. 1853. Voy. la note [k] ci-dessous.

[i] *Baïân*, t. I, p. ٨, l. 20.

[k] *J. A.* t. XX, p. 104; IVe sér. 1852.

« ez-Zobaïr. . . .; celui-ci marcha en avant et, arrivé à douze milles de la « ville, il prit position sur une haute colline d'où l'on découvrait la mer. Nicé- « phore, ayant appris cette nouvelle, rembarqua ses troupes et gagna le « large[1]. Ibn-ez-Zobaïr, étant alors monté à cheval, conduisit son armée jus- « qu'au bord de la mer et alla se poster en face de la porte de *Sousah;* mettant « aussitôt pied à terre, il fit la prière de l'*a'ṣ'r*[2] (la prière de l'après-midi) à « la tête de tout son monde. Les Roum, étonnés de ce spectacle et de l'indif- « férence que le chef arabe leur témoignait, firent sortir contre lui une foule « de cavaliers et de fantassins armés de toutes pièces. 'Abd-Allah continua la « prière sans se laisser intimider, et, ce devoir religieux une fois accompli, il « sangla son cheval, sauta en selle, chargea vigoureusement les Roum, qu'il mit « en pleine déroute, et qu'il obligea à rentrer dans leur ville; alors il les laissa « et s'en retourna[3]. » Quand il eut rejoint, au camp d'*El-K'arn*, Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj, celui-ci envoya 'Abd-el-Melik-ibn-Merouân[4] avec mille cavaliers contre *Djaloulâ*[5]. On sait que cet 'Abd-el-Melik mourut en 86, à l'âge de soixante ans[6]; il avait donc dix-neuf ans en 45, et était bien jeune pour que le siége d'une ville lui fût confié[7]. Aussi El-Bekrî donne-t-il deux récits, dans l'un desquels Ibn-H'odaïdj commandait en personne, et celui-là paraît le plus vraisemblable. Les deux récits ont été reproduits dans les mêmes termes par

Attaque de la ville par les Musulmans.

Prise de Djaloulâ.

[1] Cette retraite sans combat, si le fait est exact, suffirait à démontrer que l'armée commandée par Nicéphore avait été envoyée dans un but autre que celui de s'opposer aux Arabes. Suivant Et-Tidjâni et En-Nouaïrî (voy. la note 3 ci-dessous), le détachement commandé par 'Abd-Allah-ibn-Ez-Zobaïr défit l'armée grecque, qui fut obligée de regagner ses vaisseaux; cette prouesse semble être une continuation du roman de la première expédition (en 27 de l'hég.).

[2] العصر est cette partie du jour où le soleil est visiblement sur son déclin; l'après-midi jusqu'au coucher du soleil (Kazimirski, t. II, p. 271, col. 1).

[3] *El-Mecâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٣٣, l. 15 à p. ٣٥, l. 2 (*J. A.* t. XII, p. 499 et 500; v^e sér. 1858). — *Baïân*, t. I, p. ٨, l. 18, à p. ٩, l. 2. — *Rih'lah* d'Et-Tidjâni (*J. A.* t. XX, p. 105 et 106; IVe sér. 1852). — En-Nouaïrî (*ibid.* t. XI, p. 114; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 325 de la traduction).

[4] Voy. la note 3 de la page 139.

[5] Voy. la note 3 de la page 143.

[6] El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 67, l. 12. Il dit soixante ans et, suivant d'autres, cinquante-sept ans; mais En-Naouaouî dit soixante-deux ans[a]; il y a donc entre eux un écart de deux ou cinq ans. Abou-'l-Faradj[b], Abou-'l-Fedâ[c] et Abou-'l-Mah'âçin[d] confirment l'âge de soixante ans. (Voyez la note [b] de la page 152 ci-après.)

[7] Il faut cependant dire que 'Abd-el-Melik devait être un jeune homme fort précoce, s'il est

[a] *Kitâb Tahdzîb-el-Asmâ*, p. ٣٩٧, l. 5, et, en cela, il confirme Ibn-K'otaïbah (*Kitâb-el-Mâ'rif*, p. ١٨٣, l. 4).

[b] *Hist. compend. dynast.* p. ٢٠٠, l. 11 (p. 128 de la trad. lat.).

[c] *Annal. muslem.* t. I, p. 426, l. 3.

[d] Il dit positivement que 'Abd-el-Melik était né en 26 de l'hégire (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٣٩, l. 2 et 3).

Ibn-'Adzârî[1] et par En-Nouaïrî[2] sans que leur critique ait rien trouvé à objecter au fait principal, qui consiste en cela que les Musulmans, découragés, se retiraient quand un gros nuage de poussière les fit revenir sur leurs pas: c'étaient les murailles de *Djalould* qui venaient de s'écrouler, et alors la ville fut emportée et saccagée[3].

La prise de *Djalould*, qui amena entre Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj et 'Abd-el-Melik-ibn-Merouân, à l'occasion du partage du butin, le débat qu'il fallut déférer au Khalife[4], termine la seconde expédition des Arabes en *Ifrîk'ïah*, au moins dans le récit d'En-Nouaïrî, qui prétend qu'alors Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj reçut le gouvernement de l'*Égypte* en échange de celui de l'*Ifrîk'ïah*[5]. Mais on lit dans El-Bekrî : « En l'an 46, 'Ok'bah-ibn-Nâfi'-'l-Fihri partit pour le *Maghrib*

46 de l'hég. (666-667 de J. C.)

vrai, comme l'assurent plusieurs historiens[a], qu'à seize ans il était chargé de l'administration (du dîvân[b], ديوان) de *Médine*.

[1] *Baïân*, t. I, p. ٩, l. 2 et suiv. et p. ١٠, l. 15 à 18.

[2] *J. A.* t. XI, p. 114 et 115; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 325 et 326 de la trad.

[3] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٣٢, l. 11 à p. ٣٣, l. 1 (*J. A.* t. XII, p. 490 à 492; V^e sér. 1858).

[4] El-Bekrî, Ibn-'Adzârî, En-Nouaïrî, aux pages ci-dessus citées.

[5] En-Nouaïrî (*J. A.* t. XI, p. 115 et 116; IIIe sér. — *H. d. B* t. I, p. 326 de la tr.). — Je dois dire que, suivant Ibn-'Adzârî, Mo'âouïah ibn-Abou-Sofiân destitua, en 47, 'Abd-Allah-ibn-'Amr-ibn-El-'Âs'î du gouvernement d'Égypte, qu'il donna à Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj (*Baïân*, t. I, p. 11, l. 10 à 12). Voyez la note 2 de ma p. 137. Cependant Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 356, l. 6) dit qu'après la mort de 'Amr-ibn-El-'Âs'î, Mo'âouïah nomma 'Abd-Allah fils de 'Amr au gouvernement de l'Égypte, et l'en destitua (ثم عزله عنها). On doit croire que cette destitution eut lieu au bout de bien peu de temps, puisque Abou-'l-Mah'âcin, qui place aussi au 1er chaouâl 43 la mort d'Ibn-el-'Âs'î (t. I, p. ١٣١, l. 17), dit nettement (t. I, p. ١٣٢, l. 9) qu'il eut pour successeur 'Otbah-ibn-Abou-Sofiân, et le fait arriver à *Mis'r* en dzou-'l-k'a'dah suivant[c] (t. I, p. ١٣٨ et ١٣٩). Quand ce frère du Khalife mourut à la fin de 44 il fut remplacé par 'Ok'bah-ibn-'Âmir-el-Djahani, qui, chargé en 47 de la conquête de *Rhodes*[d], fut remplacé par Maslamah-ibn-Mokhallad, qui garda le gouvernement de *Mis'r* pendant quinze ans, jusqu'à sa mort en 62 (t. I, p. ١٧١^e, l. 6). Voyez, sur cette difficulté, ce que j'ai déjà dit à la note 4 de la p. 141.

[a] Ibn-K'otaïbah, *Kitâb-el-Mâ'rif*, p. ١٨٠, lin. ult. — En-Naouaouî, p. ٣٤٩ et ٣٤٧.

[b] Caussin de Perceval explique que le *dîvân* comprenait les bureaux d'administration et de finances (*Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islâm.* t. III, p. 504).

[c] Abou-'l-Mah'âcin ne compte pas 'Abd-Allah-ibn-'Amr-ibn-el-'Âs'î parmi les gouverneurs d'*Égypte*; le fils de 'Amr ne fit donc qu'un intérim.

[d] Je ne sais pourquoi Abou-'lMah-'âçin dit (t. I, p. ١٣٨, l. 18, et p. ١٣٩, l. 13 et 14), que 'Ok'bah-ibn-'Âmir fut *destitué* en 47. Je ne m'explique pas davantage que Ibn-'Adzârî (*Baïân* t. I, p. 11, l. 10 à 12) dise qu'en 47 Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân destitua 'Abd-Allah-ibn-'Amr du gouvernement de l'*Égypte* quand on sait que, depuis 45, c'était 'Ok'bah-ibn-'Âmir qui tenait ce gouvernement dont, suivant Abou-'l-Mah'âcin, qui transforme en disgrâce la mission donnée à 'Ok'bah précisément en 47, Maslamah-ibn-Mokhallad fut alors pourvu. Ibn-'Adzârî prétend non-seulement que 'Abd-Allah-ibn-'Amr fut destitué en 47 du gouvernement d'*Égypte*, mais qu'il fut remplacé par Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj-el-Kindî.

« (الى المغرب), où Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj l'avait devancé[1], » et alors l'auteur donne le long récit qu'il emprunte à Ibn-'Abd-el-H'akam[2], récit relatif à une campagne de cinq mois, dont la fin, en dehors des autres difficultés, suffirait à montrer l'invraisemblance, puisqu'il se termine ainsi : « De là 'Ok'bah alla « rejoindre l'armée à *Zaoutlah* après une absence de cinq mois. S'étant alors « dirigé vers l'occident, tout en évitant le chemin battu, il pénétra dans le « territoire des *Mezdtah* et s'empara de tous leurs châteaux. Ensuite il marcha « sur *K'afs'ah*, et l'ayant prise, ainsi que *K'ast'lïah*, il se rendit à *K'aïraouân*[3]. » A la vérité il s'agit d'un *K'aïraouân*[4] qui aurait été fondé par Ibn-H'odaïdj sur un point que Ibn-'Abd-el-Ha'kam appelle *K'ounïah*, et cela avant même qu'il eût assis son camp à *El-K'arn*[5]; mais ce passage, qui paraît être une confusion augmentée encore par El-Makîn[6], ne mérite pas qu'on s'y arrête. Ce qui semble ressortir des récits dont j'ai cru devoir passer sous silence les nombreux détails suspects, c'est que l'expédition commencée en 45 fut continuée ou peut-être secondée en 46 par une diversion que 'Ok'bah-ibn-Nâfi' eut l'ordre de faire dans le *Fezzân* et sur *Ghadâms*[7], en même temps que Rouaïfi'-

Expédition au S. E. et au S. O. de Tripoli.

[1] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ۱۴, lin. penult. à p. ۱۴, l. 11 (*J. A.* t. XII, p. 445 à 448; v^e^ sér. 1858). C'est sans doute ce qui a fait dire à Et-Tidjâni que 'Ok'bah reçut le gouvernement de l'*Ifrik'iah* en 46 (*J. A.* t. XX, p. 292; IVe sér. 1852).

[2] *H. d. B.* t. I, p. 308 à 311 de la tr. — Ibn-'Abd-el-H'akam dit que 'Ok'bah arriva en *Maghrib* accompagné de Bosr-ibn-Abou-Art'âah et de Châric-ibn-Soh'aïm-el-Morâdi, deux noms dont je rétablis l'orthographe d'après El-Bekrî (p. ۱۴, l. 1), qui reproduit le même récit, qu'Ibn-'Adzârî et En-Nouairî ont passé sous silence.

[3] El-Bekrî, p. ۱۴, l. 8 à 11 (*J. A.* t. XII, p. 448; v^e^ sér. 1858).

[4] Voyez la note 8 de la p. 112 de ce volume.

[5] *H. d. B.* t. I, p. 307 de la trad. — Iâk'out mentionne le *K'ounïah-d'Ifrik'iah* comme l'emplacement de *K'aïraouân* sans autre explication (*Mo'djam*, t. IV, p. ۲۰۱, l. 19. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. ۱۰۹۱, l. 8).

[6] *Hist. sarac.* p. 47, l. 22 à 28.

[7] El-Bekrî (p. ۱۳, l. 2; — *J. A.* t. XII, p. 445; v^e^ sér.) place au commencement de l'expédition de 'Ok'bah sa marche sur *Ghadâms* que Ibn-'Abd-el-H'akam mentionne à la fin; mais ce dernier, au début de son récit, nomme la localité de *Mighmadâs* des dépendances de *S'ort*[a], et comme, dans El-Bekrî, on lit غدامس من سرت, il paraît clair que les copistes des *Meçâlik* ont écrit غدامس au lieu de مغمداس, localité que El-Bekrî lui-même place à une journée O. de *S'ort*

[a] *S'ort* ou *Sort*[1a] est à peu près sur le 15e degré de long. est. Khordâdbeh place *S'ort* à 34 milles du *K'abr-el-'Ibâdi* et à 13 milles de *K'arïatain*[2a] (*K'arnaïn*); cette position et ces distances sont confirmées par K'odâmah[3a] et par Êdr'isî[4a]. Ibn-H'auk'al dit que *S'ort* appartenait autrefois à la province formée du pays et de la ville de

[1a] Edrîsî écrit indifféremment صرت et سرت.
[2a] *K'itâb-el-Meçâlik oua'l-Memâlik* (*J. A.* t. V, p. ۷۶, l. 3 et 4, et p. 455; VIe sér. 1865).
[3a] *S'ifat-el-Maghrib* p. ۲۷, l. 5. Seulement K'odâmah compte 18 milles entre *S'ort* et *K'arnain*.
[4a] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ۱۳۱^e^, l. 15 à 17. Comme Khordâdbeh, Edrîsî compte 13 milles entre *S'ort* et *K'arnaïn*.

ibn-Thâbit-el-Ans'âri[1], nommé gouverneur de *Tripoli*, s'emparait de cette province, et bientôt après (en 47) de *l'île de Djerbah*[2], fait d'armes auquel assista H'anach-ibn-'Abd-Allah-es'-S'anâ'ni, comme on en a la preuve par El-Bekrî[3]. Évidemment la conquête de l'*Ifrîk'iah* était sérieusement résolue dans

et dont on trouve le nom diversement écrit[a], car on lit مغداش (*Mighdâch*) dans El-K'odâmah[b] et dans Edrîsî[c], et معمراش (*Ma'merâch*) dans Iâk'out (*Mo'djam*, t. IV, p. ٥٧٨, l. 10[d]). — On ne s'explique pas que El-K'aïraouâni place en 42 la prise de *Ghadâms* par 'Ok'bah (*Hist. de l'Afr.* livre III, p. 45). Nous avons vu (p. 139) que les excursions dirigées par 'Amr-ibn-El-'Âs'î sur l'*Ifrîk'iah* à dater de 41 avaient été confiées à Mo'âouïah-ibn- H'odaïdj, et elles semblent, d'après le peu que nous en savons, avoir eu le *Sâh'el* pour théâtre. (Voy. la note[b] de ma p. 112.)

[1] J'écris ce nom comme l'écrit Mak'k'arî (*Analectes*, t. II, p. 3, l. 15), qui assure que H'anach-es'-S'anâ'ni accompagnait Rouaïfi' dans cette guerre. — Rouaïfi'-ibn-Thâbit était un des compagnons du Prophète; il mourut à *Bark'ah*[e] «qui «possède son tombeau,» disait El-Bekrî en 460 de l'hég. (*El-Meçâlik*, p. ٥, l. 11 et 12. — *J. A.* t. XII, p. 424; v^e sér. 1858).

[2] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ٥٧٧, l. 2 à 6 (t. III, p. 63 et 64 de la trad.). — Naouaouî, p. ٢١٥, l. 8 à 14. — Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ١١٥, l. 18 à 20. — El-K'aïraouâni place la prise de *Djerbah* par Rouaïfi' en 46 (*Hist. de l'Afr.* p. 42).

[3] El-Bekrî, p. 14, l. 10 à 12 (*J. A.* t. XII, p. 459 et 460; v^e sér. 1858). — J'ai déjà (note 1

Ouaddân (وَدّان), qu'il place au midi de *S'ort*[1*], assertion confirmée par Edrîsî[2*] et même par la carte du capitaine Lyon[3*], mais qui, pour cela, n'en est pas plus exacte, car *Ouaddân* est au S. S. O. de *S'ort*, comme le marque la carte de Barth[4*] et comme l'indiquait déjà, très-imparfaitement à la vérité, la carte dressée par le major Rennell pour le voyage de Hornemann[5*]. Lorsque El-Bekrî, d'après Moh'ammed-ibn-el-Ouarrâk', compte douze journées de *S'ort* à *Zaoulah* et la même distance de *S'ort* à *Ouaddân*, en ajoutant que la ville maritime a *Zaoulah* à l'ouest et *Ouaddân* à l'est[6*], je ne doute pas qu'il faille lire le contraire et qu'en outre, au lieu de زويلة, il faille lire زالّى ou زالّة, comme l'écrit Edrîsî. Il me paraît impossible d'attribuer à Ibn-el-Ouarrâk', qui connaissait si bien l'Afrique, ce que El-Bekrî ou les copistes de celui-ci lui font dire.

[a] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٧, l. 11 et 12 (*J. A.* t. XII, p. 431, note 2; v^e sér. 1858). Ce fut à *Mighmadâs*, suivant Ibn-'Abd-el-H'akam, que 'Ok'bah laissa son armée sous le commandement de 'Omar-ibn-'Ali-'l-K'orachi et de Zohaïr-ibn-K'aïs-el-Balaouî[7*] (*H. d. B.* t. I, p. 309 de la trad.).

[b] *S'ifat-el-Magrib* p. ٢٧, l. 6.

[c] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٣١^e, l. 2. Edrîsî compte une journée et demie de *S'ort* à *K'as'r-Mighdâch*[8*], et El-K'odâmah compte 48 milles (*S'ifat-el-Maghrib* p. ٢٧, l. 5 et 6), c'est-à-dire deux journées chacune de huit lieues communes.

[d] *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. III, p. ١٣٣, l. 9.

[e] Naouaouî, *Kitâb Tahdzîb-el-Asmâ*, p. ٢١٥, l. 12.

[1*] P. ١٣١^e, l. 21 (*J. A.* t. XIII, p. 164; IIIe sér. 1842).

[2*] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٣٣, l. 2 et 3.

[3*] *A narrative of travels in northen Africa;* in-4°, London, 1818. Sur cette carte *S'ort* est placé trop à l'ouest.

[4*] *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres;* in-8°, Berlin, 1849.

[5*] *Voyage dans l'Afrique septentrionale;* in-8°, Paris, an XI (1803).

[6*] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. 11, lin. penult. (*J. A.* t. XII, p. 442; v^e sér. 1858).

[7*] J'emprunte à Belâdzori (p. ٢٢٤, l. 6) l'orthographe du nom de ce personnage, que nous retrouverons gouverneur de l'*Ifrîk'iah* en 69 (voyez page 194 de ce volume).

[8*] C'est la localité que Edrîsî nomme ailleurs (p. ١٣٢, l. 8) *El-Asnâm*, et qu'il place à 46 milles de *S'ort*.

l'esprit de Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân, mais l'*Ifrîk'ïah* pouvait être facilement secourue par la *Sicile*, il était donc d'autant plus opportun de se jeter sur cette île qu'elle était alors le théâtre d'événements favorables aux desseins du Khalife[1]. Belâdzorî avait emprunté à El-Ouâk'idî le récit de la première expédition faite en *Sicile* par les Musulmans[2], et Ibn-'Adzârî, à son tour, l'a emprunté à Belâdzorî en y ajoutant la date de 46[3] (666-667 de J. C.), qui a peut-être besoin d'être légèrement modifiée[4]. Du reste, cette expédition, qui ne dura qu'un mois au dire d'Ibn-'Adzârî, paraît s'être bornée au pillage de *Syracuse*, où le chef arabe, 'Abd-Allah-ibn-K'aïs-ibn-Makhlad-el-Fazâri, trouva les riches idoles qu'il envoya à Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân et que celui-ci expédia à *Bas'rah* pour qu'elles fussent transportées dans l'Inde, et vendues là plus avantageusement que partout ailleurs[5].

de la p. 148) nommé H'anach[a]; j'aurai, plus loin, l'occasion de reparler de ce traditionniste.

[1] En effet, Paul Diacre, auteur estimé, qui florissait moins d'un siècle après ces événements[b], rattache l'invasion de la *Sicile* par les Sarasins aux désordres qui suivirent, dans cette île, l'assassinat de Constant II[c].

[2] *Fotouh'-el-Boldân*, ٢٣٥, l. 13 et 14, et l. 17 à 20. Belâdzorî dit ici, d'après El-Ouâk'idî, que, sous le khalifat de Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân, la première tentative des Arabes contre la *Sicile* fut ordonnée par Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj (qui, suivant l'auteur, était gouverneur d'Égypte) et exécutée par 'Abd-Allah-ibn-K'aïs-ibn-Makhlad-ed-Dizak'i[d] entre les mains de qui tombèrent des idoles en métaux précieux et ornées de pierreries.

[3] *Baïân*, t. I, p. 11, l. 4 à 8. — En-Nouaïrî ne dit que deux mots de cette expédition en *Sicile*[e], mais ils sont encadrés de telle sorte, dans son récit de l'expédition de 45, qu'on doit tout d'abord supposer qu'il a copié Ibn-'Adzârî, qui les encadre de même, et on en a la preuve en comparant le texte de l'*Histoire de Sicile*[f] avec le texte du *Baïân*.

[4] Il faudrait, si la donnée de Paul Diacre est exacte (voyez la note 1 ci-contre), ou avancer la mort de l'Empereur, que, du reste, Théophane[g] place sous l'année 660 (lisez 668), ou reculer un peu l'invasion de la *Sicile* par les Musulmans, pour laquelle, à ma connaissance du moins, Ibn-'Adzârî seul donne une date. Je penche à adopter 48 (668-669 de J. C.).

[5] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٥, l. 17 à 20. — *Baïân*, t. I, p. 4, l. 7 à 11 et p. 11, l. 4 à 8. — En-Nouaïrî *in Gregorio*, p. 1 et 2 (*Voyages* de Riedesel, p. 402).

[a] Les paroles qu'à sa page 14 El-Bekrî met dans la bouche de H'anach montrent que ce chef avait fait partie de l'expédition de *Khaïbar* en l'an 7 de l'hégire, quoiqu'il ne se trouve pas mentionné dans le récit que fait Abou-'l-Fedâ de cette rude campagne (*Vie de Moh'ammed*, p. ٧٨ à ٨٢; — p. 63 à 66 de la trad.).

[b] Paul Diacre était né en 740 (122-123 de l'hég.) et mourut le 13 avril 790 (mardi 23 dzou-'l-k'a'dah 173).

[c] « Hæc audiens gens Saracenorum quæ Alexandriam et Ægyptum pervaserat, subito cum multis navibus «(200, dit le *Baïân*, t. I, p. 4, l. 8) venientes Siciliam invadunt, *Syracusas* ingrediuntur...» (*De gestis Langobardorum*, lib. V, cap. XIII, p. 875; edit. Grotii). — Pour la date de la mort de Constant II, voyez la note 1, p. 141.

[d] En-Nouaïrî donne à ce général la qualification d'*El-Fazâri* (*Historia Siciliæ*, p. 1, initio cap. 1).

[e] *J. A.* t. XI, p. 115; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 326 de la trad.

[f] En-Nouaïrî, *Historia Siciliæ*, in Gregorio p. 2, l. 2 à 4 (*Voyages* de Riedesel, p. 402).

[g] *Chronographia*, t. I, p. 537 et 538. — Anastasii Bibliothecarii *Hist. eccles.* in Theoph. t. II, p. 176.

J'ai passé rapidement (p. 146) sur l'expédition aventureuse que El-Bekrî place en 46[1] et dont il a copié presque mot à mot le bulletin dans Ibn-'Abd-el-H'akam; il m'a paru pour le moins inutile de reproduire un de ces récits fabuleux qu'on s'étonne de rencontrer dans le plus important des ouvrages du savant géographe de *Huelvah*. On peut croire cependant que cette expédition eut lieu quoique Ibn-'Adzârî, En-Nouaïrî, Ibn-Khaldoun ne la mentionnent pas; que peut-être convient-il seulement d'en élaguer les détails merveilleux; et si certaines particularités sont exactes, s'il est vrai, comme l'avait dit Ibn-'Abd-el-H'akam et comme le répète El-Bekrî, qu'elle se termina par la prise de *K'afs'ah* et de *K'ast'îliah*, comment les Roum n'apparaissent-ils pas, comment aucun de leurs chefs n'est-il nommé? Ces villes étaient-elles donc si éloignées de leurs possessions qu'ils n'eussent pas à s'inquiéter de leur occupation par les Arabes? Les éléments de la réponse à de pareilles questions nous font complétement défaut. Je n'oserais pas affirmer, mais je soupçonne que les possessions romaines, comme l'avaient été celles des Vandales à leur déclin[2], étaient fort resserrées quand les Arabes firent leur troisième tentative contre l'*Ifrîk'îah*.

49 de l'hég. 669–670 de J. C. 3e expédition des Arabes en Ifrîk'îah.

Le trait saillant des deux expéditions (celles de 27 et de 45) par lesquelles les Arabes ont ébauché la conquête de l'*Ifrîk'îah*, c'est qu'elles ont été de simples excursions plus ou moins rapides, dans lesquelles les vainqueurs, après avoir rançonné les populations, se sont retirés vers l'orient, soit pour rentrer en *Égypte*, soit pour cantonner les troupes à *Bark'ah* et à *Zaoulah*, deux points où le Khalife avait dès lors des gouverneurs[3], peut-être nommés par les émirs d'Égypte. Ce qui va distinguer la troisième expédition, celle qui eut pour chef 'Ok'bah-ibn-Nâfi'-'l-Fihri, et ce qui, pour la première fois, imprimera à la conquête arabe un caractère de stabilité, c'est la fondation d'une ville à la limite de l'*Afrique propre* et de la *Byzacène*. Une ligne d'Ibn-'Adzârî[4] donne l'indication d'une expédition maritime que 'Ok'bah, avec des troupes égyptiennes, aurait entreprise en 49 contre les Roum; les lignes suivantes manquent dans le manuscrit, et cette lacune nous empêche de savoir sur quel

1. 'Ok'bah-ibn-Nâfi'.

[1] *El-Meçâlik*, etc. p. ۱۲ in fine à p. ۱۳ (*J. A.* t. XII, p. 445 à 448; 5e sér. 1858).

[2] Voyez la p. 92 de ce volume.

[3] Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 368 lin. penult. — Ibn-el-Athîr nous apprend que quand Ok'bah-ibn-Nâfi' fut envoyé en *Ifrîk'îah*, il résidait à *Bark'ah* et à *Zaoulah* depuis que ces contrées avaient été conquises au temps de 'Amr-ibn-El-'Âs'î (*El-Kâmil*, t. III, p. ۳۸۹, l. 21 à 23).

[4] *Baïân*, t. I, p. 11, l. 18 et 19. — Abou-'l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. 161, l. 17 et 18.

point les Roum auraient été attaqués. Mais aussitôt après le texte reprend et nous montre 'Ok'bah envahissant l'*Ifrîk'ïah* à la tête de dix mille hommes[1], massacrant les chrétiens et portant le ravage dans leur pays. Ici encore les détails nous manquent; on peut cependant juger de la terreur profonde dont les exploits de 'Ok'bah laissèrent l'impression à Constantinople, par l'exagération qui se reflète dans les récits des historiens byzantins : Théophane[2], Cedrenus[3], Anastase le bibliothécaire[4], placent dans la première année de Constantin IV[5] (dit *Pogonat*, ὁ Πωγωνάτος) une expédition en *Ifrîk'ïah*, dans laquelle les Sarrasins auraient fait *quatre-vingt mille prisonniers*. Cette indication, jointe au texte du *Baïân*, jointe aussi à la date de la fondation d'une ville, fondation qui ne put avoir lieu que quand la victoire fut complétement assurée, m'autorise à conclure que la troisième expédition commença en 49[6], et nous allons

[1] *Kitâb El-Istibs'âr fi 'Adjâïb-el-Ams'âr*, p. ۳۳, lin. ult. Kremer, Vienne, 1852. — *Baïân*, t. I, p. ۱۲۴, l. 4 et suiv. — En-Nouaïrî (*J. A.* t. XI, p. 116; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 327 de la trad.). — El-K'aïraouâni, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 42.

[2] *Chronographia*, t. I, p. 539, l. 11 et 12.

[3] *Histor. compendium*, t. I, p. 764, l. 7 et 8.

[4] *Historia ecclesiastica* in Theoph. t. II, p. 177.

[5] C'est-à-dire du 15 juillet 668 au 15 juillet 669; or, le 1er moh'arram 49 correspond au vendredi 9 février 669 de J. C.; on pourrait donc, avec vraisemblance, faire commencer l'expédition de 'Ok'bah dans les cinq premiers mois de l'an 49 de l'hégire (669-670 de J. C.).

[6] Nous avons déjà vu (p. 141 et 142) les erreurs qu'a entraînées la date de 34 donnée, par Ibn-'Abd-el-H'akam, à l'expédition de Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj; un auteur du milieu du XVe siècle. Chihâb-ed-Dîn-Ah'med-el-Mok'ri-el-Fâsi, a commis une erreur bien plus lourde; il place en 34 l'avénement de Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân et l'expédition de 'Ok'bah en *Ifrîk'ïah*[a]. Suivant Belâdzori[b], Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj, qu'il intitule à tort gouverneur d'*Égypte*, chargea, en 50, 'Ok'bah-ibn-Nâfi' d'une expédition en *Ifrîk'ïah*; En-Nouaïrî[c] reproduit la même date, et j'ignore d'après quelle source Ibn-Khaldoun[d] assure qu'en 45 le Khalife ôta le gouvernement de l'*Ifrîk'ïah* à Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj pour le confier à 'Ok'bah-ibn-Nâfi'-ibn-

[a] Aux lignes 2 et 3 de cette page, Ibn-'Adzâri, d'après un auteur dont le nom est presque complétement lacéré, prétend que 'Ok'bah naquit un an avant le Prophète; or, Moh'ammed était né le 29 août 570 de J. C. selon Caussin de Perceval[1a], le 20 avril 571 suivant Mahmoud Effendi[2a], qui tous deux ont spécialement étudié cette question. 'Ok'bah aurait donc eu cent ans en 49 (669-670 de J. C.). Il est inadmissible qu'à cet âge, et d'une santé faible[3a], il ait fait les campagnes que je viens de mentionner brièvement et qu'il ait pu faire celles dont il me reste à parler. Il faut sans doute lire « un an avant *la mort* du Prophète. » En 49 'Ok'bah aurait eu 39 ans et serait mort à 53 ans, ce qui est beaucoup plus vraisemblable.

[b] *Kitâb-el-Djomân* (*Notic. et Extr.* t. II, p. 156).

[c] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ۲۲۷, l. 15 et 16. Belâdzori l'appelle 'Ok'bah-ibn-Nâfi'-ibn-'Abd-K'aïs-ibn-Lak'it'-el-Fihri.

[d] *J. A.* t. XI, p. 116; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 327 de la trad.

[e] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۲, l. 5 à 7 (p. 10 et 11 de la trad.).

[1a] *Essai sur l'hist. des Arab. av. l'Islâm.* t. I, p. 283.

[2a] *J. A.* t. XI, p. 146; V^e sér. 1858.

[3a] S'il faut en croire Ibn-'Abd-el-H'akam (*H. d. B.* t. I, p. 309 de la trad.).

voir qu'elle fut principalement dirigée contre les indigènes. En effet, les colons byzantins ont subi les exactions des vainqueurs, mais on ne les a pas vus se faire musulmans pour éviter d'être rançonnés; c'est donc évidemment des Berbers que parle 'Ok'bah lorsque, proposant de construire une ville, il dit à ses soldats : « Quand un imâm[1] entre en *Ifrîk'ïah*, les habitants de ce pays se « mettent à l'abri du danger en faisant la profession de l'islâmisme, mais « aussitôt que l'imâm se retire, ces gens-là retombent dans l'infidélité[2]. Je suis « donc d'avis, ô Musulmans! de fonder une ville qui puisse servir de camp et « d'appui à l'islâmisme jusqu'à la fin des temps[3]. » Son avis ayant été adopté, il commença en 50[4] la construction de *K'aïraouân*[5] sur l'emplacement d'*El-*

50 de l'hég. (670 de J. C.) Fondation de K'aïraouân.

'Abd-Allah-ibn-Kaïs-el-Fihri. — En faisant *commencer* en 49 l'expédition de 'Ok'bah, je résous, il me semble, la difficulté relative à cette date de 49 donnée par El-Ouâk'idî, et qui a tant embarrassé M. Wilhelm Roth (*Oqba ibn Nafi' el-Fihri der eroberer Nordafricas*, p. 27 et 28; in-8°, Göttingen, 1859).

[1] C'est-à-dire une personne revêtue de l'autorité spirituelle et temporelle; tels étaient les généraux de ce temps-là, quand ils agissaient comme représentants du Khalife (de Slane).

[2] Ibn-el-Athîr, *El-Kâmil*, t. III, p. ٣٨٩, l. 26 à p. ٣٨٧, l. 1. Voyez En-Nouaïrî, § III, aux pages citées note 3 ci-dessous.

[3] *Kitâb El-Istibs'âr fi 'Adjâïb-el-Ams'âr*, p. ١٢, l. 1 à 3. Édit. Alfred Kremer, Vienne, 1852. — En-Nouaïrî (*J. A.* t. XI, p. 116 et 117; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 327 de la trad.). — Abou-'l-Fedâ donne la même cause à la fondation de *K'aïraouân* (*Annal. muslem.* t. I, p. 368, 14 à 18, et nota 146, p. 77 *annotationum*).

[4] Je n'ignore pas que El-Ic'k'oubi[a] dit en l'an 60, mais je n'ai pas hésité à préférer la date donnée par Et'-T'abari, cité par Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. III, p. ٣٨٩, l. 19), Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ١٣, l. 20), En-Nouaïrî et Abou-'l-Fedâ (aux pages ci-dessus citées), Abou-'l-Mah'âçin[b] (*En-Nodjoum*, t. I, p. ١٥٧, l. 4). — Suivant Ibn-Khallikân, *K'aïraouân* fut fondé *par* 'Ok'bah-ibn-'Âmir[c]; il a sans doute voulu dire *sous* 'Ok'bah-ibn-'Âmir, qui fut, en effet, gouverneur d'*Égypte* pendant trois ans, de 44 à 47 (voyez la p. 138), et cette assertion d'Ibn-Khallikân montre qu'il était au nombre de ceux[d] qui plaçaient la fondation de *K'aïraouân* en 46 ou même en 47 comme fait un géographe anonyme du VIe siècle de l'hég. (voy. Kremer, p. ٣, l. 18). — Voyez la note 6 de la page précédente.

[5] Il est étrange que ce nom de القَيْرَوان ait entraîné l'idée qu'il s'agissait de la ville qui avait, dans l'antiquité, donné son nom à la *Cyrénaïque*. Cette énorme erreur[e] me paraît devoir être at-

[a] *S'ifat-el-Maghrib*, p. ٨, l. 7 et 8 (p. 61 de la trad. lat.).

[b] Abou-'l-Mah'âcin met dans la même année (p. ١٥٥, l. 16 à 19) de grandes conquêtes faites en *Maghrib* par Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj, secondé par 'Abd-el-Melik-ibn-Merouân, qui débutait, dit-il, dans la carrière des armes. Ce passage semble être une transposition (voyez p. 139, 145 et la note 6 de cette p. 145). Je ne m'explique pas d'avantage un passage (t. I, p. ١٣٧, l. 7 et 8) dans lequel Abou-'l-Mah'âçin place en 58 la fondation de *K'aïraouân* par 'Ok'bah. Le texte de cet auteur me paraît demander une révision.

[c] *Kitâb Ouafaïât-el-'Âïân* n° 10, fasc. I, p. ٢١٣, l. 6 et 7 (t. I, p. 35 de la trad. angl.).

[d] Ibn-'Abd-el-H'akam, El-Makîn. — Voyez aussi les notes 4 et 5 ci-dessus, et la note 1 de la p. 147.

[e] *Cyrène* est sous la long. 19° 28′ E., *K'aïraouân* a pour longit. 7° 46′ E.; différence 11° 42′, soit environ 250 lieues, vu les latitudes de ces deux villes.

K'amouniah « localité située à dix parasanges à l'est de *Mamt'our*[1] et où existait « un petit château bâti par les Grecs[2]. » Dès 1796, Hartmann avait soup-

tribuée à un savant du XVI[e] siècle qui a laissé la réputation d'un profond érudit, Guillaume Postel[a], comme on le voit dans Ortelius[b]; aussi, en 1604, Jac. Aug. de Thou disait-il que *Carvan* avait été bâti par Occuba, fils de Nafic, dans la *Cyrénaïque*[c]. Erpenius, dans sa traduction latine d'El-Makîn, publiée en 1625, avait bien transcrit *Kairawana*[d], ce qui n'impliquait rien sur la synonymie, mais Pierre Vattier, dans sa mauvaise traduction française du même ouvrage, publiée trente-deux ans après, n'a pas manqué de dire *Cyrène*[e]; Pococke lui-même a été entraîné par l'exemple[f]. Cette synonymie fautive était tellement admise, qu'on la voit reproduite jusqu'à cinq fois dans d'Herbelot[g], et, bien que Renaudot, en 1713, ait parfaitement déterminé l'emplacement de *K'airaouân*[h], Otter en 1754[i] ne tient pas compte de cette indication. Vainement Gibbon relève la même faute dans son ouvrage publié de 1774 à 1788 (chap. LI, t. X, p. 305, note 1 de l'édit. franç. donnée par M. Guizot en 1812), on retrouve la fausse synonymie admise par le savant Reiske en 1789[k], et encore en 1840 M. de Gayangos disait que, dans sa première expédition, qu'il place, d'après El-Makîn, en 46 de l'hégire, 'Ok'bah n'avait guère fait que reprendre *Cyrène*, « did little else but retake the city « of *Cyrene*[l]. » Enfin, en 1848, M. J. J. Marcel place aussi sous l'année 46 une expédition de Bosr-ibn-Abou-Art'âah (qu'il appelle Bacher fils d'Artah), dans laquelle les Musulmans « s'établi- « rent à *K'aïraouân*, ville qui remplaçait l'an- « cienne *Cyrène*, qui fut, par ses ordres, entou- « rée de fortifications[m]. »

[1] Dont l'emplacement est bien connu, puisque nous avons vu (p. 142 et 143) que cette montagne domine *El-Djohanîn*.

[2] *Marâs'id-el-It't'ilâ*, t. II, p. ١٠٤, l. 10 et 11. — En-Nouaïrî §§ II et IV (*J. A.* t. XI, p. 113 et 120; 3[e] sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 325 et 330 de la trad.). El-Bekrî mentionne *K'amouniah*, non comme une ville, mais comme un

[a] Mort, le 6 septembre 1581, dans un âge avancé. Les uns (Lenglet du Fresnoy) le font naître en 1485, d'autres (Weiss) le 25 mars 1510.

[b] *Thesaurus geographicus*, au mot CYRENE (Κυρήνη); in-f°, Antverpiæ, 1596. Il écrit *Cahiroan*.

[c] *Hist. univers.* liv. VII, t. I, p. 573; in-4°, la Haye, 1740. De Thou publia ses XVIII premiers livres en 1604; il mourut le 7 mai 1617.

[d] *Hist. sarac.* p. 47; in-f°, Lugd. Batav. 1625. Peut-être dans *Kairawana* voyait-il *Cyrène* (voyez la note [f] ci-dessous).

[e] *L'histoire mahométane* p. 51; in-4°, Paris, 1657.

[f] Eutychii *Annales*; in-4°, Oxoniæ, 1659. A la page 511 du t. II, Pococke traduit القيروان par *Kirawanus* et, dans son *Index locorum* (t. I), on lit: « *Kirawan*, urbs Africæ, forte *Cyrene*. »

[g] *Biblioth. orient.* p. 61, col. 2, au mot AFRIKIAH; p. 185, col. 2, au mot BERBER; p. 222, col 1, au mot CAIRAVAN ou CAIROAN; p. 641 col. 2; p. 896 col. 2, aux mots VAC' et VAGIAT; in-f°, Maestricht, 1776.

[h] *Hist. patriarch. alexandr.* p. 352; in-4°, Parisiis, 1713. Renaudot place la fondation de *Kirowana* avant l'an 40 de l'hégire.

[i] *Mém. de l'Acad. des inscript.* t. XXI, p. 117 et 118; in-4°, le l'I. R. 1754.

[k] Dans sa traduction des *Annales* d'Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 369), Reiske dit : « *Cairovan* seu *Cyrenæ*. »

[l] *The hist. of the moham. dynast. in Spain*, t. I, p. 539; in-4°, London, 1840.

[m] *L'Égypte moderne*, p. 27 col. 2, dans la publication de MM. Didot intitulée *l'Univers*. Ce travail signé J. J. Marcel, est à la hauteur de la citation que je viens d'en extraire, et je ne m'arrêterais pas à cette critique si je ne trouvais, de l'*Histoire de Tunis* par le même auteur, un éloge[1*] capable d'induire en erreur les personnes qui liraient *l'Égypte moderne* avec la confiance qu'un pareil éloge est de nature à inspirer.

[1*] Formulé par M. Guérin (*Voyage archéol. dans la Rég. de Tun.* t. I, p. 33 et 34; in-8°, Paris, 1862).

çonné [1] que *K'amoudah*[2] était écrit pour *K'amouniah*, et Nicholson regardait ce district renfermant des bourgs et des villages[a]; Et-Tidjâni, après avoir dit : «dans la ville de *K'a-mouniah* est une des portes du paradis[b],» parle «des côtes de *K'amouniah*..... du rivage de *K'a-mouniah*[c],» expressions qui impliquent l'idée d'un territoire étendu.

[1] «*Kamuda*, inquit, ferte *Kamunia*.» (*Edrisii Africa*, p. 250; in-8°, Gottingæ, 1796.)

[2] Ia'k'oubi[d], Ibn-H'auk'al, et Ibn-Chebât'[e] parlent de *K'amoudah* comme d'un pays; Edrîsî[f], Ibn-'Adzârî[g], En-Nouaïrî[h], Ibn-Khaldoun[i], Ez-Zerkechi[k], en parlent comme d'une ville. La comparaison de deux passages empruntés à deux grandes autorités jette quelque lumière sur cette question : «La *province de K'amoudah*, dit Ibn-«H'auk'al, située près de *K'afs'ah*, renferme les «villes de *K'ás'irah* (قاصرة), *Madzkour* (مذكور[l]), «*Nik'dous'* (نقاوس[m]), et *Djamounis-es'-S'âboun* «(جمونس الصابون[n]).» D'une autre part on trouve, dans El-Bekrî, l'itinéraire suivant : «De «*Neft'ah* on passe à *Tauzar*[o] (توزر), qui forme «l'extrême limite de la *province de K'ast'îliah*..... «de *Tauzar* le voyageur se rend à *K'afs'ah*, ville «qui en est éloignée de deux journées, et de là «il se dirige vers *Fadj-el-Him'ár*[p] (فج الحمار, le «defilé de l'âne)..... ensuite il traverse *El-Ha-«raouïah* (الهروية), dernier[q] village du *canton «de K'amouniah* (آخر قرى كورة قمونية), puis il

[a] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik* p. ٧٥, l. 5 (*J. A.* t. XIII, p. 132; v^e sér. 1859).

[b] Voyez la note 1 de ma p. 143.

[c] *Rilh'ah* (*J. A.* t. XX, p. 112 et 113; IVe sér. 1852).

[d] *S'ifat-el-Maghrib*, p. ١٠, l. 11 (p. 75 de la trad. lat.). Ia'k'oubi en parle comme d'un grand pays au sud de *K'aïraouân* et dit que, de son temps (IIIe siècle de l'hég.), le siége du gouvernement de ce pays était *Madzkourah* et qu'autrefois c'était l'ancienne ville de *Sobaït'alah*. Sur *Madzkourah* voyez la note[l] ci-dessous.

[e] Cité textuellement par M. Alph. Rousseau (*J. A.* t. XIII, p. 307 et 308; IVe sér. 1849). Ibn-Chebât' cite Ia'k'oubi et un certain 'Abd-el-H'ak'k'-ibn-'Abd-Allah-el-Ichbîli, auteur d'un ouvrage intitulé *Ikhtis'ár-Ih'tibâs-el-Anouâr* (abrégé du foyer des lumières); El-K'aïraouâni semble avoir puisé, non dans cet abrégé, mais dans l'ouvrage lui-même (voyez la note[s] de ma p. 157).

[f] Edrîsî ne fait que la nommer (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٠٣, l. 12).

[g] *Baïân* t. I, p. ١١٧, l. 7 et 14.—'Arîb place *K'amoudah* à deux journées de *K'aïraouân* (*J. A.* t. XIII, p. 308, note 23; IVe sér. 1849).

[h] En-Noouaïrî, § XLVI (*H. d. B.* t. I, p. 428 et 429 de la trad.). En se reportant à la note 2 ci-dessus, on voit que les deux noms de *K'amouniah* et de *K'amoudah* se trouvent dans les récits d'En-Nouaïrî.

[i] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٩٣, lin. penult. et p. ٩٥, l. 14 (p. 152 et 153 de la trad.). — *H. d. B.* t. I, p. ٢١٣, l. 13 et p. ٢٥٨, l. 17[1*] (t. II, p. 33 et 390 de la trad.).

[k] *J. A.* t. XIII, p. 277, l. 7 et p. 291; IVe sér. 1849.

[l] *Madzk'oud* d'El-Bekrî, *Madzkourah* d'Edrîsî. Suivant ce dernier, c'est la même ville que *K'ás'irah*. (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٠٥, l. 2).

[m] Il y avait une autre ville du même nom dans le *Zâb*. *Nik'dous'* aurait dû trouver place dans le *Mochtarik*.

[n] P. ٩٧, l. 16 (*J. A.* t. XIII, p. 244; IIIe sér. 1842). — Edrîsî (p. ١٠٥, l. 1 à 3) reproduit presque mot à mot ce passage, et plusieurs de ses manuscrits disent جمونس (*H'amounis*) quand ceux d'Ibn-H'auk'al et d'El-Bekrî (p. ٧٥, l. 11) disent جمُونس (*Djamounis*), et c'est cette leçon que j'ai adoptée à l'exemple, du reste, de M. de Gœje, dans son édition d'Edrîsî.

[o] Cette ville, comme chef-lieu de la *province de K'ast'îliah*, était aussi appelée *K'ast'îliah* (Edrîsî, p. ١٠٣, l. 6).

[p] On traverse nécessairement ce défilé pour se rendre de *K'afs'ah* à *K'aïraouân* (El-Bekrî, p. ٣٧, l. 14 et 15. — *J. A.* t. XII, p. 530; v^e sér. 1858). Je le crois compris entre le *Djebel-Goulah* et le *Djebel-Madjourah* de la carte de M. Pellissier, qui au nord de ces montagnes place un *Djebel-K'amoudah*.

[q] El-Bekrî aurait dû dire *premier*; ou bien ajouter «quand on vient du nord.»

[1*] Là, le texte dit تمود; avec raison M. de Slane a lu قمود.

changement comme insuffisamment appuyé[1]; inversement, deux savants orientalistes, MM. Ét. Quatremère[2] et de Gœje[3], ont émis l'opinion que c'était peut-être par erreur que El-Bekrî avait écrit *K'amouniah* au lieu de *K'amoudah*. Cette erreur, si c'en est une, remonterait beaucoup plus haut, comme on en a la preuve par Et-Tidjâni, qui nomme *K'amouniah* d'après de très-anciens traditionistes[4], et il paraît que la région au sud de *K'aïraouân* portait les deux noms[5].

K'aïraouân fut-il fondé sur les ruines d'un ancien château, ainsi que vient de nous le dire En-Nouaïrî? Cette assertion n'exclut pas l'idée que 'Ok'bah choisit son emplacement à deux milles[6] au nord de la ville romaine sur les ruines de laquelle fut élevée, beaucoup plus tard, en 335 (946 de J. C.), la *S'abrah* des Fât'imites, car c'est là ce que dit la tradition locale[7]. Sans doute les restes d'antiquités sont rares à *K'aïraouân*, les voyageurs sont unanimes sur ce point, mais il ne faut pas perdre de vue les difficultés qu'éprouvent les chrétiens pour visiter cette espèce de sanctuaire musulman : le docteur Shaw avait signalé quelques restes informes[8] qui avaient échappé à Peyssonnel[9]; Desfontaines a fait copier, dans la célèbre mosquée, deux inscriptions latines[10]

«se rend à *Madzkoud* (مذكود), métropole de ce «territoire..... de *Mudzkoud* à *Djamounis-es'-«S'âb:un*..... de là à *Madjdoul* (مجدول)..... puis «à *Beni-Da'âm* (بنى دعام)..... et enfin à *K'aï-«raouân*.» Le rapprochement de ces deux passages, en même temps qu'il prouve l'identité de *K'amoudah* et de *K'amouniah* comme nom d'un même district, montre très-bien la position de ce district au sud de *K'aïraouân*, et l'on sait d'ailleurs qu'il s'étendait vers le N. E. jusqu'à la mer, puisque Et-Tidjâni parle de *Monastîr* comme étant sur le rivage de *K'amouniah*[b].

[1] *An account of the establishment of the Fatemite dynasty in Africa*, p. 95, note 45; in-8°. Tübingen, Bristol, 1840. Nikholson se fondait sur ce qu'un personnage, Abou-Bekr le philosophe, que j'aurai plus tard l'occasion de nommer, était connu sous le nom d'Ibn-el-K'amoudi.

[2] *Notic. et Extr.* t. XII, p. 532, note 3; in-4°, de l'I. R. 1830.

[3] *S'ifat-el-Maghrib*, p. 75, note 1; in-8°, Lugd. Batav. 1860.

[4] *Rih'lah* (*J. A.* t. XX, 112 et 113; IVe sér.).

[5] Voyez la note 2 de la page précédente.

[6] Si c'est l'emplacement qui a été désigné sous le nom de *K'amouniah* ou *K'amoudah*, il faudrait, dans 'Arîb, lire deux milles au lieu de deux journées (voy. la note[8] de la p. 154).

[7] Guérin, *Voyage archéol. dans la Rég. de Tunis*, t. II, p. 335.

[8] *Voyages*, t. I, p. 258. Shaw rapporte *K'aïraouân* au *Vicus Augusti* de l'Itinéraire, ce qui n'est pas probable.

[9] *Voyages dans les Rég. de Tunis et d'Alger*, t. I, p. 114.

[10] *Ibid.* t. II, p. 60.

[a] *El-Mocâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٧٥, l. 2 à 17 (*J. A.* t. XIII, p. 132 et 133; V^e sér. 1859).

[b] Voyez la note[5] p. 154. — Suivant Ibn-Chebât' il faudrait écrire المنستير, *El-Mounoustîr* (*J. A.* t. XX, p. 111, note 2; IVe sér. 1852); j'ai adopté l'orthographe donnée par Iâk'out (*Mo'djam*, t. IV, p. ٩٩١, l. 5. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. III, p. 108, l. 5).

restées inconnues, et, il y a une vingtaine d'années, M. Pellissier, indépendamment des vestiges d'antiquités qu'il a observés à *S'abrah*[1], a rapporté, de *K'aïraouân* même, deux inscriptions qu'il a publiées[2]. Il y a donc certitude que des matériaux romains ont été employés dans la construction de cette ville, et, selon toute vraisemblance, ils venaient d'un point peu éloigné. Le voisinage d'une station romaine, même ruinée, rejette dans le domaine des fables ce récit arabe qui nous représente l'emplacement de *K'aïraouân* comme une forêt impénétrable et marécageuse remplie de serpents et de bêtes féroces, qui, à la voix de 'Ok'bah, s'enfuirent emportant leurs petits en présence de l'armée arabe, étonnée de la puissance de son chef[3]. Il fallait du merveilleux aux Arabes, et 'Ok'bah, chaque fois qu'il vit de l'hésitation chez ces enfants si redoutables sur le champ de bataille, sut toujours faire intervenir à propos un fait surnaturel qui commandait l'obéissance. C'est ainsi que, dans son expédition de cinq mois au milieu des sables du désert (voy. p. 147) les soldats, ayant épuisé leur provision d'eau, souffraient horriblement de la soif, et sans doute murmuraient : « dans cette extrémité, 'Ok'bah fit une prière de deux « *reka'ât*[4] (رَكْعَتَيْن) et invoqua le secours de Dieu. Pendant ce temps son cheval « avait creusé un trou avec les pieds de devant et mis à découvert une roche « d'où il sortit de l'eau. 'Ok'bah voyant l'animal qui suçait ce filet, donna « l'ordre de creuser la terre; on obéit, et soixante et dix cavaliers leur fournirent de quoi étancher leur soif et faire provision pour la route. Ce lieu fut,

[1] *Descr. de la Rég. de Tun.* chap. VIII, p. 121.

[2] *Ibid.* chap. XVII, p. 280; voir les inscriptions, p. 410.

[3] Cette fable, qui paraît remonter au fameux traditioniste El-Laïth-ibn-Sa'd, a été reproduite par Ibn-'Abd-el-H'akam[a], par Ibn-'Adzârî[b], En-Nouaïrî[c], Chihâb-ed-Dîn-Ah'med[d]. De l'existence de cette forêt sir Grenville Temple conclut qu'il n'y avait pas de ville sur l'emplacement où 'Ok'bah fonda *K'aïraouân*[e], et M. Guérin accepte cet argument[f]. Mais les matériaux romains que l'on y rencontre, les belles et nombreuses colonnes de la mosquée, donnent la certitude que des ruines romaines étaient tout au moins dans le voisinage, et ce fait positif, mis en regard du conte arabe, m'empêche de croire à la forêt impénétrable, qui ne semble être là que pour amener le miracle de l'expulsion des bêtes fauves, des serpents, même des scorpions, et, dans l'ensemble du récit arabe, je ne puis voir qu'une de ces fables dont les historiens se sont plu à orner la carrière de 'Ok'bah.

[4] Le *reka'* se forme d'un certain nombre d'invocations et de prosternements, et la prière se compose de plusieurs *rek'at* (de Slane).

[a] *H. d. B.* t. I, p. 311 et 312 de la trad. Voir aussi la note 1 de cette p. 312.

[b] *Baïân* t. I, p. 1r, l. 21 à p. 1v, l. 8.

[c] *J. A.* t. XI, p. 117 et 118; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 327 et 328 de la trad.

[d] *Notices et Extraits*, t. II, p. 157.

[e] *Excursions in the Mediterranean*, t. II, p. 95.

[f] *Voyage archéol. dans la Rég. de Tun.* t. II, p. 337.

« depuis, nommé *Mâ-'l-Faras*[1] (l'eau du cheval). » Ce fut aussi une révélation qui fixa la *K'iblah*[2] de la mosquée de *K'aïraoudn* que l'ignorance de 'Ok'bah le mettait hors d'état de déterminer, même approximativement[3]. En admettant pour un instant la tradition arabe, il n'est pas vraisemblable que les intrépides soldats auxquels commandait 'Ok'bah se soient effrayés de la présence de quelques bêtes féroces, mais l'idée de construire une ville où ils seraient fixés loin du pays natal devait contrarier leurs instincts et leurs habitudes; de là sans doute la répugnance que leur chef eut à vaincre. Encore ici je m'étonnerai que les Byzantins qui occupaient l'*Afrique propre* aient laissé paisiblement les Arabes édifier une ville à trois journées de *Carthage*[4]; peut-être la solution de ce problème se trouve-t-elle cachée dans quelques lignes mutilées

[1] Ibn-'Abd-el-H'akam (+ 257) (*H. d. B.* t. I, p. 310 de la trad.). — El-Bekrî en 460 n'a pas dédaigné de reproduire cette fable mot à mot (*El-Meçâlik*, p. ۱۴, l. 1 à 5. — *J. A.* t. XII, p. 447 et 448; v^e sér. 1858), aussi la retrouve-t-on à la p. ۳۳ du géographe anonyme qui écrivait en 587 et dont M. de Kremer a édité le texte; Ibn-el-Athîr et En-Nouaïrî n'ont pas voulu qu'un miracle si authentique restât dans l'oubli. Comme ils avaient passé sous silence l'expédition dans le désert, ils ont intercalé le récit qui a donné naissance au *Mâ-'l-Faras*, dans la dernière expédition de 'Ok'bah, dix-huit ans plus tard que celle racontée par Ibn-'Abd-el-H'akam, et ils transportent ainsi le *Mâ-'l-Faras* dans un tout autre pays (voy. p. 175 de ce volume).

[2] Pour les Musulmans c'est la direction de *La Mekke*; la *K'iblah* d'une mosquée est le point vers lequel on doit se tourner pour prier; il est donc indispensable de le connaître avec précision pour orienter ces édifices.

[3] Ibn-'Adzârî, En-Nouaïrî, Chihâb-ed-Dîn-Ah'med, aux pages citées à la note 3 de la page précédente.

[4] « De *K'aïraouân* à *Tunis*, dit El-Bekrî, on « compte 100 milles ou 3 journées de marche. » (*El-Meçâlik* p. ۳۷, l. 1. — *J. A.* t. XII, p. 505; v^e sér. 1858); Edrîsî ne compte qu'un peu plus de deux journées de caravane (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 111, l. 4). Évidemment l'indication d'El-Bekrî est plus exacte, car la différence des latitudes de ces deux villes est 1° 14′, et, comme elles sont à peu près sur le même méridien, cette différence représente, en ligne droite, 30.83 lieues communes. Si l'on ajoute $\frac{1}{10}$ pour les détours, qui doivent être faibles, on a 30.83 + 3.08 = 33.91, ce qui donne presque exactement les 100 milles d'El-Bekrî; il n'est donc pas étonnant que l'auteur de l'*Ik'tibâs-el-Anouâr* ait compté 4 journées de marche de *Tunis* à *K'aïraouân*[a]. Un peu plus loin El-Bekrî dit : « De « *Tunis* à *Carthage* il y a une distance de 12 « milles[b] » (*El-Meçâlik* p. ۴۱, l. 20 et 21. — *J. A.* t. XII, p. 516; m^e sér.); ces 4 lieues, jointes aux 33 lieues qu'il compte de *Tunis* à *K'aïraouân*, donnent 37 lieues pour la distance de *Carthage* à *K'aïraouân*; j'aurais donc dû dire 5 jours si j'avais voulu parler de journées de caravane.

[a] *Hist. de l'Afr.* livre I, p. 10. Je suppose que l'ouvrage cité ici par El-K'aïraouâni est celui qu'indique H'âdji-Khalîfah sous le n° ۱۰۳۷ (t. I, p. 375, l. 9) et dont il dit que c'est un commentaire du *Manâr-el-Anouâr*, ouvrage qui a donné lieu à tant de commentaires (n° ۱۲۴۰, t. VI, p. 121, l. 3). Voyez la note[a] de ma p. 154.

[b] El-K'aïraouâni ne compte que dix milles (*Hist. de l'Afr.* p. 2); mais plus loin (p. 52) il dit 12 milles et compte 100 milles de *Carthage* à *K'aïraouân*. Ibn-'Adzârî compte aussi 12 milles de *Carthage* à *Tunis* (*Baïân*, t. I, p. 19, l. 10).

d'Ibn-'Adzârî, qui semble parler, d'après El-Bekrî (الاشبيلى), d'un traité de paix avec les Francs[1]. Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofïân comprit toute la portée de cette installation, il comprit que l'*Ifrîk'ïah* devait, dans un avenir plus ou moins prochain, être perdue pour les Grecs, et son audace s'en accrut jusqu'à lui faire rêver la conquête de *Constantinople*. Pendant que 'Ok'bah plantait à *K'aïraouân* l'étendard de l'Islâmisme, le Khalife équipait une flotte puissante; ses préparatifs étaient terminés en 52[2], et il envoyait Djouâdah-ibn-Abou-Omaïah-el-Azdi s'emparer d'abord de l'*île de Rhodes* (رُودِس[3]), devenue un véritable repaire de pirates[4]. Dans cette année 52 mourut un homme qui

[1] *Baïân*, t. I, p. ۱۲, l. 17 et 18. Malheureusement la partie de l'ouvrage d'El-Bekrî où il est fait mention de la fondation de *K'airaouân* ne nous est pas parvenue (*J. A.* t. XII, p. 408; v^e^ sér. 1858. Voyez la note 1 de cette p. 408).

[2] Les historiens byzantins placent à la même date le commencement des terribles attaques que les Musulmans répétèrent, d'avril à septembre, pendant sept années consécutives contre *Constantinople* (Theoph. *Chronogr.* t. I, p. 540, l. 11 à p. 541, l. 14. — Cedreni *Histor. compend.* t. I, p. 764 et 765. — Zonaræ *Annales*, t. III, p. 73, l. 37 et suiv.).

[3] Je le trouve ainsi écrit dans Belâdzorî (p. ۲۳۶, l. 1 à 4) et dans Abou-'l-Mah'âçin (t. I, p. ۱۴۳, l. 7). S'afi-'d-Dîn écrit رُوذِس et, du reste, place assez bien cette île, du pays des Roum, en face d'*Alexandrie* (*Marâs'id*, t. I, p. ۴۸۹, l. 11).

[4] Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. ۲۳۶, l. 1 à 4. Il écrit جَنَادَة[a]. — Abou-'l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. 141, t. 17 et 18. Il place la prise de *Rhodes* en 53 (673 de J. C.). — Je n'ignore pas que les historiens byzantins[b] racontent sous la 12e année de Constant II (652 à 653 de J. C. — 32 de l'hég.) la prise de *Rhodes* par Mo'âouïah, qui n'était alors qu'Émîr de *Syrie* au nom de 'Othmân; mais je remarque que c'est aussi à la veille d'une grande expédition contre *Constantinople* qu'ils placent cette descente dans l'*île de Rhodes*, et comme les chroniques arabes ne font nulle mention de cette expédition, comme Constantin Porphyrogénète parle en 652 des sept années[c] qu'on retrouve dans les récits de 672 (voy. la note 2 ci-dessus), je soupçonne Théophane d'avoir répété, à vingt ans de distance, sous Mo'âouïah Khalife, un fait qu'il avait déjà raconté sous 'Othmân, Mo'âouïah n'étant encore qu'Émîr. Les autres historiens byzantins ont reproduit, d'après lui, les deux expéditions. — Eutychius, en disant (*Annal.* t. II, p. 361, l. 9) que l'*île de Rhodes* fut conquise par Mo'âouïah, mais sans indiquer de date, ne fournit, comme on voit, aucune lumière sur cette question. Le beau a suivi les Byzantins.

[a] Mais Iâk'out, dans un passage emprunté à Belâdzorî lui-même, écrit جُنَادَة[1*], et cette orthographe est confirmée par Abou-'l-Mah'âçin (*En-Nodjoum*, t. I, p. 147, l. 3). Belâdzorî place en 80 la mort de ce Djonâdah, traditioniste qui avait connu Abou-Bekr, 'Omar, et Mo'âdz-ibn-Djabal[2*]; Abou-'l-Mah'âcin dit aussi que Djonâdah mourut en 80 (*ibid.* t. I, p. 221, l. 16), mais à sa p. 200, l. 5 et 6, il l'avait fait mourir en 67.

[b] Theoph. t. I, p. 527 et 528. — Cedren. t. I, p. 755. — Zonaræ *Annales*, t. III, p. 72.

[c] Const. Porphyr. *De administrando Imperio*, cap. XXI, t. III, p. 98 et 99, l. 2.

1* *Mo'djam-el-Boldân* au mot رُوَادُ, t. I, p. ۲۲۴, l. 7.

2* C'est celui de ses compagnons que Moh'ammed avait envoyé dans le *Iémen* et dans le *Hadramaut* pour y enseigner la religion aux populations (T'âbarî, t. I, p. 52, l. 12 et 13. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 168, l. 9). Il est nommé le neuvième dans l'énumération que fait Dzahabi des compagnons du Prophète (*Kitâb T'abak'ât-el-H'offâz*, clas. I, partic. I, p. 1, l. 11). — Voyez aussi Naououî, *Kitâb Tahdzîb-el-Asmâ*, p. 604, l. 3 et suiv.

avait joué un rôle important en *Ifrîk'ïah*, Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj[1], et en 54 Djonâdah s'emparaît d'*Arouâd*, île voisine de *Constantinople*[2]. Il ne paraît pas que 'Ok'bah ait alors entrepris d'expédition; tous ses soins étaient donnés à la construction de *K'aïraouân* et à l'édification de sa mosquée. Ces importants travaux furent terminés en 55[3] et, par une cause que je ne saurais indiquer, le Khalife, à cet instant, réunit le gouvernement du *Maghrib*[4] à celui de l'*Égypte* dans les mains de Maslamah-ibn-Mokhallad-el-Ans'âri[5], et celui-ci se fit représenter en *Ifrîk'ïah* par un de ses clients (مولاة), Dînâr-Abou-'l-

[1] *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٦٠, l. 9 et 10.

[2] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٦, l. 9 à 12. — Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân* t. I, p. ٢٢٤, l. 6 à 10, au mot أَرْوَاد) a copié tout ce passage de Belâdzorî. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ٥١, l. 15 et 16.

[3] En-Nouaïrî (*J. A.* t. XI, p. 120; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 330 de la trad.) «Anno L condi coepta fuit *Cairovan*, perfecta vero «quinto post.» (Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 368, l. 14 et 15.)

[4] Le mot de *Maghrib* ne peut être employé ici que dans le sens d'un pays situé à l'occident du *Nîl*, car les Arabes ne possèdent encore rien dans le *Maghrib* tel que je l'ai défini p. 31.

[5] Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٢٨, l. 20 à 22. — *Baïân*, t. I, p. ١٤, l. 15. — Belâdzorî prétend, d'après El-Ouâk'idî, que Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj fut destitué du gouvernement d'*Égypte* pour faire place à Maslamah-ibn-Mokhallad, mais c'est certainement une erreur, puisque nous venons de voir (note 1 ci-dessus) que Ibn-H'odaïdj était mort depuis trois ans (en 52 de l'hég.). Ibn-'Adzârî[a], En-Nouaïrî[b], Ibn-Khaldoun[c], n'en ont pas moins reproduit la même assertion que je crois inexacte en tous points, car pour moi (voy. p. 138 et 165), Maslamah fut gouverneur d'*Égypte* depuis l'an 47 jusqu'à l'an 62, et c'est sans doute par cette raison que quelques auteurs, supposant à tort que, dès l'an 50, il tenait l'*Égypte et l'Ifrîk'ïah*, lui ont attribué la fondation de *K'aïraouân*[d], qui, dans cette supposition, aurait eu lieu en effet, sinon par lui, du moins sous son gouvernement. Les historiens qui admettent que Ibn-H'odaïdj était gouverneur d'*Égypte* avant Maslamah-ibn-Mokhallad disent qu'il avait gardé ce gouvernement pendant quatre ans[e]. Ce serait lui, suivant eux, qui aurait envoyé 'Ok'bah-ibn-Nâfi' en *Ifrîk'ïah*, «mais, ajoute Be«lâdzorî lui-même[f], il y en a qui disent que ce «fut plutôt Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân qui nomma «'Ok'bah au gouvernement du *Maghrib*,» et Ibn-Khaldoun le dit positivement[g]. La vérité est là et l'on voit avec quelle facilité s'expliquent tous les faits subséquents; je pourrais, jusqu'à un certain point, invoquer, à l'appui de ma solution, les termes d'El-K'aïraouâni, malgré sa date fausse et ses noms plus ou moins défigurés[h].

[a] *Baïân*, t. I, p. ١٤, l. 5 à 8.

[b] En-Nouaïrî, aux pages citées note 3 ci-dessus.

[c] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢, l. 10 et 11 (p. 13 et 14 de la trad.).

[d] *Baïân*, t. I, p. ١٤, l. 17 et 18.

[e] Belâdzorî, p. ٢٢٨, l. 10. — Ibn-'Adzârî, t. I, p. ١٤, l. 8.

[f] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٢٨, l. 11.

[g] *H. d. B.* t. I, p. ١٣٤, l. 2 et 3 (t. I, p. 211 de la trad.). Ibn-el-Abbâr le dit aussi (voyez note 8, p. 141).

[h] *Histoire de l'Afrique*, p. 43. Cet ouvrage a besoin d'être consulté avec précaution; on y trouve beaucoup de dates fautives; j'ignore si elles doivent être attribuées au manuscrit ou à la négligence de la correction des épreuves.

Mohâdjir (ابا المهاجر دينارا). Ainsi 'Ok'bah, qui avait si bien mérité de son souverain, 'Ok'bah, qu'on doit placer en tête des gouverneurs de l'*Ifrîk'ïah* parce qu'il fut le premier qui résida dans le pays conquis[1], se trouvait destitué de son gouvernement.

II. Dîvân-Abou-'l-Mohâdjir.

A l'époque de la conquête musulmane, la tribu berbère la plus puissante, celle qui, par sa force numérique et par sa bravoure, avait le droit de commander au peuple berber, selon l'expression d'Ibn-Khaldoun, était la tribu des *Aurabah* (اوربة[2]). « Dans les temps qui précédèrent immédiatement cette « conquête, ajoute le même auteur, les *Aurabah* avaient eu pour émîr Sakardîd- « ibn-Zoufi-ibn-Bâritz-ibn-Bazrïât[3], qui les gouverna pendant soixante-treize ans « et mourut en 71 (احدى وسبعين) de l'hég. (690-691 de J. C.) après avoir vu « les armées de l'Islâmisme envahir son pays. Il eut pour successeur Koçaïlah- « ibn-Lamazm-el-Aurabi[4], qui fut aussi chef de tous les Berânès[5]. » Les faits qui vont suivre immédiatement montrent qu'il faut lire 51 au lieu de 71, à moins qu'on n'admette que, si Sakardîd mourut réellement en 71, il avait, de son vivant, vu son grand âge et vu la gravité des circonstances, cédé le commandement à Koçaïlah. Mais cette supposition n'explique pas ce qu'Ibn-Khaldoun dit ailleurs : « Koçaïlah avait *pour lieutenant* Sakardîd-ibn-Zoufi-'l-Au- « rabi[6]. » Quoi qu'il en soit, ces chefs occupaient le *Magrib-el-Ak's'â* avec leurs

[1] J'admets que ceci ne contredit pas l'indication que j'ai donnée (p. 150) de gouverneurs résidant à *Bark'ah* et à *Zaoûlah* qui étaient plutôt des dépendances de l'*Égypte*, devenue province musulmane, que des territoires auxquels pouvaient prétendre, à un instant donné, les Roum qui occupaient encore le littoral de l'*Ifrîk'ïah*. A la vérité nous avons vu (p. 140) Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj partir en 45 avec le titre de *gouverneur de l'Ifrîk'ïah*, mais il ne paraît pas avoir eu d'autre installation que son camp d'*El-K'arn*, d'où il dirigeait ses colonnes sur les points qu'il voulait attaquer, et 'Ok'bah le premier, après avoir soumis les populations dans une certaine étendue de l'*Ifrîk'ïah*, résida dans le pays conquis. Ibn-'Abd-el-H'akam* prétend que Abou-'l-Mohâdjir eut le premier cet avantage; les faits les mieux connus démentent une pareille assertion.

[2] *H. d. B.* t. I, p. ١٣٣, l. 5 et p. ١٨٥, l. 5 et 6 (t. I, p. 211 et 286 de la trad.).

[3] A la première des pages citées note 2 ci-dessus; le texte d'Ibn-Khaldoun écrit ce nom très-différemment et dit : « Sakardîd-ibn-*Roumi*- « ibn-*Mâritz*-el-Aurabi. »

[4] Que Chihâb-ed-Dîn-Ah'med-el-Mok'ri-'l-Fâssi appelle Koçaïlah-ibn-'Aouâm-el-Aurâsi (*Kitâb-el-Djomân* dans les *Notices et Extraits*, t. II, p. 158). Le nom du père de K'oçaïlah varie selon les auteurs (voyez p. 174, note 4).

[5] *H. d. B.* t. I, p. ١٨٥, l. 7 à 10 (t. I, p. 286 de la trad.).

[6] *H. d. B.* t. I, p. ١٣٣, l. 6 (t. I, p. 211 de la trad.). Il semblerait plus rationnel, du moins tant que Sakardîd vécut, de dire que Koçaïlah fut son lieutenant; il doit y avoir une faute dans le texte.

* Cité par M. de Slane (*H. d. B.* t. I, p. 339, note 2 de la trad.).

Aurabah et d'autres tribus[1], par conséquent les courses des Arabes en *Ifrîk'ïah*, et même la fondation de la ville qui venait d'être achevée en 55, les avaient laissés bien complétement étrangers à tout ce qui s'était passé si loin de leur territoire; mais un des premiers actes d'Abou-'l-Mohâdjir fut de s'avancer vers l'ouest jusqu'aux *sources de Tlemçên* (عيون تلمسان[2]), El-K'aïraouâni dit même qu'il s'empara de la ville[3]. Cette marche hardie et la prise de possession d'une ville importante peu éloignée du *Molouïah* ne pouvaient manquer d'éveiller l'inquiétude des *Aurabah;* Koçaïlah vint livrer bataille à El-Mohâdjir, mais le chef berber, vaincu et fait prisonnier, n'évita la mort qu'en faisant profession d'Islâmisme[4]. Il était difficile de croire à la sincérité d'une conversion ainsi obtenue; cependant, soit que l'enthousiasme des apôtres de Moh'ammed ait réellement exercé sur le chef des *Aurabah* une action d'irrésistible entraînement[5], soit plutôt qu'à leur prédication armée il ait cru devoir opposer une habile dissimulation, il sut mériter, par toutes les apparences d'une foi solide, sans doute aussi par l'espoir des services que pourrait rendre son influence

Prise de Tlemçên. Défaite des Aurabah.

[1] *H. d. B.* t. I, p. 180, l. 11 et 12 (t. I, p. 286 de la trad.).

[2] «Les anciens, dit El-Bekrî, avaient amené «à *Tlemçên*[a] l'eau de plusieurs sources appelées «*Lourît'*, qui sont situées à six milles de la ville.» (*El-Meçâlik*, etc. p. 74, l. 20 et 21. — *J. A.* t. XIII, p. 135; 5e sér. 1859.) — Une de ces sources est-elle celle qu'Edrîsî nomme عين ام عجب, *'Ain-Omm-Iah'ia*[b]? M. l'abbé Bargès le pense[c]. — Abou-'l-Fedâ (*Géogr.* p. 137, l. 7, t. II, p. 189 de la trad.) confirme la distance de six milles pour celle de ces sources à *Tlemçên*, et on lit dans Ibn-Khaldoun: «Je n'ai rien trouvé «de plus ancien sur cette ville qu'une indication «fournie par Ibn-er-Rak'îk'; cet historien raconte «qu'Abou-'l-Mohâdjir, l'émir chargé du gouver«nement de l'*Ifrîk'iah* pendant l'intervalle qui «sépara les deux périodes de l'administration de «'Ok'bah-ibn-Nâfi', pénétra dans les régions du «*Maghrib* jusqu'à *Tlemçên*, et que les sources si«tuées auprès de cette ville et appelées *'Oioun-«el-Mohâdjir* furent ainsi nommées en souvenir «de lui.» (*H. d. B.* t. II, p. 105, l. 14 à 16; — t. III, p. 334 de la trad.). M. l'abbé Bargès place les sources de *Lourît'* à une lieue à l'est de *'Obbâd*, par conséquent à une lieue et demie à l'est de *Tlemçên* (*Tlemçên*, p. 260 et p. 313 à 316; in-8°, Paris 1859).

[3] *Histoire de l'Afrique*, liv. III, p. 48.

[4] *H. d. B.* t. I, p. 184, l. 8 et 9 (t. I, p. 211 de la trad.). — *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 4, l. 12 à 14 (p. 15 et 16 de la trad.).

[5] C'est l'opinion d'Abou-'l-Mah'âçin, qui dit, en racontant ce qui concerne Koçaïlah, que sa conversion était sincère, وحسن اسلامه (*En-Nodjoum*, t. I, p. 174, l. 6).

[a] Khordâdbah avait écrit تلمسين, *Tlemcîn* (*J. A.* t. V, p. 78, l. 9; 6e sér. 1865); Iâk'out écrit تيلمسان *Tilimçân* (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. 870, lin. ult.), et par suite on trouve la même orthographe dans le *Marâs'id-el-It'lâ'*, t. I, p. 242, l. 18.

[b] Le passage dans lequel est donnée cette indication manque dans les quatre manuscrits dont a disposé M. de Gœje, mais se trouve à la p. 79 de la *Geographia Nubiensis*, publiée à Paris en 1619. M. de Gœje a transcrit intégralement le passage latin (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 92, note 2). Voir aussi Hartmann (*Edrisii Africa*, p. 193).

[c] *Tlemçên, ancienne capitale du royaume de ce nom*, p. 314, note 2; in-8°, Paris, 1859.

sur les Berbers, la bienveillance d'El-Mohâdjir, dont il devint l'ami et le compagnon[1]. Une pareille intimité était, de la part du général arabe, une imprudence. En dehors de l'expédition dont je viens de parler, les deux seuls actes du gouvernement d'Abou-'l-Mohâdjir qui nous soient connus permettent de soupçonner que le client de Maslamah se laissa séduire par le rusé néophite, qui lui donna de perfides conseils : *K'aïraouân* avait été bâti surtout en vue de maintenir les Berbers dans l'obéissance et dans la foi, El-Mohâdjir détruisit en partie et abandonna cette ville pour en élever une autre à deux milles de là[2]; en même temps, au lieu de surveiller les Berbers, il attaqua les Grecs. Je ne saurais dire la date précise[3] de l'expédition qu'il dirigea contre la *Djazîrah-Charîk*[4], expédition qu'il confia à cet H'anach-ibn-'Abd-Allah-es'-S'a-

59 de l'hég. (678-679 de J. C.)

[1] *H. d. B.* t. I, p. 186, l. 12 et 13 (t. I, p. 286 de la trad.).

[2] En-Nouaïrî, § v (*J. A.* t. XI, p. 121; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 330 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣, l. 13 (p. 15 de la trad.).

[3] C'est certainement par erreur que M. Alph. Rousseau, dans une note de sa traduction du *Voyage* d'Et-Tidjâni, dit en 51[a], puisque nous venons de voir le gouvernement d'Abou-'l-Mohâdjir commencer en 55. M. Rousseau n'a pas été assez en défiance des dates données par El-K'aïraouâni (voy. la note [b] de la p. 159). Du reste, je dois dire qu'El-K'aïraouâni (p. 43) ne donne pas la date de l'invasion faite dans la *Djazîrah-Chârîk*, mais la date de 51 se trouve, faussement appliquée à l'investiture de Maslamah, dans la même page.

[4] C'est ainsi, suivant Et-Tidjâni, qu'on appelait *autrefois* la presqu'île formée par le territoire qui s'étend de *Tunis*, ou plutôt des *terres de Mornâk'*, au *cap Bon* : « Elle était, dit-il, divisée en un grand nombre de territoires dont le « plus considérable était appelé *Manzil-el-Kebîr* « ou *Manzil-Bâchou*[b]. » Ia'k'oubi lui donnait encore l'ancien nom, qu'il écrit fautivement *Djazîrat-Abou-Charîk*[c], mais Ibn-H'auk'al dit : « *Djazîrah*, appelée aussi *Bâchou*[d], » et El-Bekrî signale, à une journée de Tunis, la *station de Bâchou* (منزل باشوا) comme une grande ville métropole de la *Djazîrah-Charîk*[e]. « En revenant « d'*El-H'ammâmât* à *Tunis*, dit Edrîsî, la route « est d'une forte journée, distance égale en lar- « geur à la péninsule qu'on appelle *Djazîrah-Bâ- « chou*[f]; » Iâk'out, évidemment d'après El-Bekrî, parle de *Bâchou* comme de la capitale de la *Djazîrah-Charîk*[g], et S'afi-'d-Dîn[h] le répète d'après lui. Comme l'avait remarqué Ét. Quatremère dès 1821[i], plusieurs auteurs la désignent par le simple nom d'*El-Djazîrah* : Ibn-el-Athîr[k], Ibn-

[a] *J. A.* t. XX, p. 79, note 1; IVe sér. 1852.

[b] *Rih'lah* (*ibid.* p. 76, 78 et 80). C'est par erreur que le manuscrit dit باشق au lieu de باشو.

[c] جزيرة ابي شريك (*S'ifat-el-Maghrib*, p. 4, l. 8; p. 68 de la trad. lat.).

[d] Page ١٠٩, l. 13 à 17 (*J. A.* t. XIII, p. 176 et 177; IIIe sér. 1842).

[e] *El-Meçâlik*, etc. p. ١٠٥, l. 10 et 11 (*J. A.* t. XII, p. 524 et 525; Ve sér. 1858).

[f] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٢٥, l. 13 et 14. Voy. aussi p. ١١٨, l. 14 et 15.

[g] *Mochtarih*, p. ١٠٣, l. 5.

[h] *Mo'djam-el-Boldân*, t. II, p. ٧٩, l. 4. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ٢٥٣, l. 18 à 21.

[i] *Notices et Extraits*, t. XII, p. 499, note 2.

[k] Cité par Quatremère (*ibid.*).

nâ'ni[1] dont nous avons déjà signalé la présence en *Ifrîk'ïah*[2]; mais nous allons voir 'Abou-'l-Mah'âçin la placer en 59. « La *Djazîrah-Charîk*, dit El-Bekrî, « située entre *Sousah* et *Tunis*, porte le nom de *Charîk-el-'Absi* (de la tribu « d'*Abs*), qui en avait été gouverneur[3]; » Et-Tidjâni reproduit la même assertion, en ajoutant que ce Charîk fut père du K'orrah-ibn-Charîk, qui tint le gouvernement d'Égypte de 90 à 96 sous le khalifat de Oualîd-ibn-'Abd-el-Melik[4]. En 59 Abou-'l-Mohâdjir, raconte Abou-'l-Mah'âcin, marcha sur *Carthage* (قرطاجنة, *K'art'âddjannah*), dont la garnison vint à sa rencontre; un combat acharné fut livré, et la nuit seule put séparer les combattants. Les Musulmans, dans la nuit qui suivit cette bataille, vinrent camper sur une montagne

Conquête de la Djazirah.

'Adzârî[a], En-Nouaïrî[b], Ibn-Khaldoun[c] sont dans ce cas. On sait qu'une des cinq portes de *Tunis* était appelée *Bâb-el-Djazîrah-Charîk*, et que c'était la porte du sud, celle par laquelle on sortait pour se rendre à *K'aïraouân*[d]; la même porte existe encore sous le même nom, mais le mot *Charîk* a disparu[e].

[1] El-K'aïraouâni, *Hist. de l'Afr.* l. III, p. 43. — Voy. le *Voyage* de Moula-Ah'med, p. 221 où Charîk est pris pour le nom d'une ville.

[2] Voy. les notes 1 et 3 de la p. 148.

[3] *El-Meçâlik or-'l-Memâlik*, p. 50, l. 9 à 11 (*J. A.* t. XII, p. 524 et 525; v[e] sér. 1858). — M. de Slane[f] identifie ce Charîk-*el-'Absi* avec Charîk-ibn-Soh'aïm-*el-Morâdi* qui, en 46, accompagna 'Ok'bah dans l'aventureuse expédition dont j'ai parlé (p. 147) d'après El-Bekri[g]. J'observerai cependant, d'une part, que les *Morâd* étaient une tribu des *Madzh'idj* (مذحج[h]), issus de Kahlân et de la souche de K'ah'tân[i], et que les *'Abs* étaient issus de Ghat'afân, descendant de K'aïs de la souche de 'Adnân[k]; d'une autre part, si Charîk-el-'Absi était père de K'orrah, comme va nous le dire Et-Tidjâni, on sait par Abou-'l-Mah'âçin que ce Charîk avait pour père, non pas Soh'aïm, mais Marthid (مرثد)-ibn-H'âzim-ibn-H'ârith..... ibn-Sa'd-ibn-K'aïs-ibn-Ghaïlân-el-'Absi[l]. — Je ne pense donc pas qu'il s'agisse du même personnage.

[4] *Rih'lah* (*J. A.* t. XX, p. 78 et 79, IV[e] sér. 1852). Et-Tidjâni dit Charik-*ibn*-el-'Absi. — El-Makîn (p. 69, l. 13) place la nomination de K'orrah-ibn-Charîk au gouvernement d'Égypte à l'avénement de Oualîd-ibn-'Abd-el-Melik, qui

[a] *Baïân*, t. I, p. AV, l. 6, et p. IIV, l. 7.

[b] § XXXIX (*H. d. B.* t. I, p. 404 de la trad. — *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 130, note 143 de N. Desvergers).

[c] *H. d. B.* t. I, p. IV, l. 9, et p. PA lin. penult. (p. 49 et 100 de la trad.).

[d] *El-Meçâlik*, etc. p. P4, l. 16 (*J. A.* t. XII, p. 511; v[e] sér. 1858).

[e] Pellissier, *Descr. de la Rég. de Tun.* chap. IV, p. 59 et 61. — *Voyage archéol. dans la Rég. de Tun.* chap. V, t. I, p. 77.

[f] *J. A.* t. XII, p. 511, note 4; v[e] sér. 1858.

[g] Qui dit que, pour cette expédition, Bosr-ibn-Art'âah[10] et Charîk-ibn-Soh'aïm-el-Moràdi partirent avec 'Ok'bah-ibn-Nâfi' (*El-Meçâlik*, etc. p. IP, l. 1. — *J. A.* t. XII, p. 445; v[e] sér. 1858.)

[h] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. VP, l. 20 et 21 (t. I, p. 119 de la trad.). M. de Slane transcrit *Medhedj*.

[i] *Essai sur l'hist. des Arab. av. l'Islâm*, TABLEAUX I et II.

[k] *Ibid.* TABL. VIII et TABL. X, parties A et B.

[l] *En-Nodjoum*, t. I, p. P1, l. 12 à 15.

[10] Dont j'ai déjà parlé p. 18 de ce volume.

au sud de *Tunis* [1]; des négociations s'entamèrent et la paix fut conclue moyennant l'abandon, fait aux Musulmans, de la *Djazîrah* [2]. Si, comme le dit l'historien auquel j'emprunte ce détail, Abou-'l-Mohâdjir alla, immédiatement après, s'emparer de *Mîlah*, où il séjourna environ deux ans, il en faudrait conclure que cette ville était déjà hors de la possession des maîtres de *Carthage*.

Depuis le jour où 'Ok'bah avait été rappelé de l'*Ifrîk'îah*, il n'avait cessé de protester contre un acte qui lui apparaissait comme la dépossession d'un bien que ses grands services avaient rendu propre à sa personne. Pour lui, l'*Ifrîk'îah* était sa chair et son sang; l'abandon et la destruction partielle de *K'aïrouân* avaient été comme une insulte qui l'avait exaspéré au point que, perdant toute retenue, il avait apostrophé Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofîân en termes très-vifs, auxquels, s'il faut en croire En-Nouaïrî, le Khalife avait répondu par des excuses de ce qui s'était passé et par la promesse de réparer l'injustice commise, en lui rendant son gouvernement [3]. Cependant les jours s'écoulaient et aucune mesure réparatrice n'avait été prise lorsque Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofîân mourut à *Damas*, le 1er redjeb 60 [4] (samedi 7 avril 680 de J. C.). Dès l'an 50

60e de l'hég. (679-680 de J. C.) Mort de Mo'âouïah.

régna du 15 chaoual 86 au 15 djoumâdi-'l-akhir 96; Abou-'l-Mah'âçin dit que K'orrah-ibn-Charîk entra en fonction le lundi 3 rebi-'l-aouel 90 (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۶۱ in fine). Il devrait dire lundi 4 (31 janvier 709 de J. C.).

[1] Le texte (t. I, p. ۱۷۰, l. 1) dit قبيلة بولس; dans le manuscrit B on lit قبلة, et j'ai lu قبلة تونس. — Peut-être s'agit-il du *Djebel-Zaghouân*, montagne nommée aussi *Kalb-ez-Zok'âk'* [a].

[2] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۹۹, l. 18, à p. ۱۷۰, l. 3.

[3] En-Nouaïrî, § v (*J. A.* t. XI, p. 121; 1re sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 330 et 331 de la trad.). — El-K'aïraouâni, *Hist. de l'Afr.* t. III, p. 44.

[4] Naouaouî donne deux dates : le samedi 22 et le samedi 15 redjeb 60 [b], différant un peu comme on le voit, d'El-Makîn, qui, sous diverses formes [c], fixe le 1er redjeb 60, correspondant au samedi 7 avril 680 de J. C.; un auteur très-postérieur, Ed-Dîârbekri, cité par M. Weil [d], dit, dans son *Khâmis* [e], le 10 ou le 22. La date donnée par El-Makîn est, jusqu'à un certain point, confirmée par Théophane, qui place la mort de Mo'âouïah au 6 avril, mais de l'année 679 [f]; or, suivant Naouaouî, certains auteurs font mourir ce khalife en 59, et il est facile de vérifier que le 6 avril 679 correspond au mercredi 18 djoumâdi-'l-akhir 59. Toutefois, j'ai adopté sans hésitation la date donnée par El-Makîn, parce qu'elle concilie la plupart des indications : la férie (samedi) nommée par Naouaouî, redjeb 60 comme

[a] El-Bekri, p. ۴۲, l. 1 (*J. A.* t. XII, p. 526 et 527; 5e sér. 1858). — Edrîsî, p. 114, l. 2 et 3.

[b] *Kitâb Tahdzîb-el-Asmâ*, p. ٥٤٥, l. 3 et 4. C'est par erreur qu'En-Naouaouî dit *jeudi* 8 restant.

[c] Voy. la note 1 du N° II de ma Note A.

[d] *Geschichte der Chalifen*, t. I, p. 295, note 2.

[e] *Khamis fi Ah'oual-en-Nafs-en-Nafis* par le K'âdhi-H'oçaïn-ibn-Moh'ammed-ed-Dîârbekri-'l-Mekki, fixé à *La Mekke*, où il mourut vers l'an 966 (1558-1559 de J. C.) (H'âdji-Khalifah, t. III, p. 177, l. 1 et 2).

[f] Theophanis *Chronographia*, t. I, p. 544, l. 17 et 18.

ou plutôt 56[1], Mo'âouïah, dans l'espoir de rendre le khalifat héréditaire dans sa famille, avait fait prêter serment de fidélité à son fils Iezîd, qui, en effet, lui succéda. 'Ok'bah s'empressa de profiter des dispositions bienveillantes qui sont comme les prémices d'un nouveau règne, pour réitérer ses instantes réclamations; mais il ne paraît pas que Iezîd ait été, plus que son père, disposé à faire cette espèce de violence à Maslamah, qui était évidemment le véritable obstacle. En-Nouaïrî raconte que, quand 'Ok'bah revint en *Ifrîk'îah*, il traversa *Fost'ât'* et y rencontra Maslamah-ibn-Mokhalled, qui, étant monté à cheval pour aller le recevoir, lui fit des protestations de regrets froidement reçues[2]. Je suis peu disposé à croire à cet assaut de maladresses; mais nous avons vu (p. 138) que Maslamah mourut le 25 redjeb 62, et cette coïncidence[3] avec la réintégration de 'Ok'bah rend bien plus vraisemblable que ce fut alors seulement que le Khalife céda aux instances du persévérant solliciteur qui demandait justice. Ce qui est certain du moins, c'est qu'au dire unanime des historiens arabes[4] ce fut en 62 que l'heureux 'Ok'bah prit en main, pour la seconde fois, le gouvernement de l'*Ifrîk'îah*. La date précise de cette réparation n'est pas donnée, mais si, comme on doit le supposer, le nouvel émîr, passant par *Fost'ât'*, salua le gouverneur d'Égypte, il dut se présenter devant Sa'îd-ibn-Iezîd-ibn-'Alk'amah, qui, appelé à succéder à Maslamah, avait pris possession de son gouvernement au commencement de ramadhân 62[5].

Khalifat de Iezîd Ier.

62 de l'hég. (681-682 de J. C.)

Mort de Maslamah.

III. 'Ok'bah-ibn-Nâfi' pour la seconde fois.

disent de si nombreux auteurs[a], et même la date du chronographe byzantin. Je ne vois qu'Ibn-el Khat'îb qui dise redjeb 61 (*El-H'olal-el-Mark'oumah* in Casiri, t. II, p. 181, l. 1 et 2 du texte arabe).

[1] El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 48, l. 6 et 7. — Abou-'l-Fedâ place ce grand acte en 56 (*Annal. muslem.* t. I, p. 372, l. 4 et 5), et cette date est aussi celle que Quatremère a admise d'après d'autres sources (J. A. t. IX, p. 309; IIe sér. 1832).

[2] En-Nouaïrî, § VI (*J. A.* t. XI, p. 122; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 331 de la trad.).

[3] Cette coïncidence, que je crois être l'explication vraie, n'a pas été assez remarquée.

[4] Ibn-el-Abbâr, *El-H'ollat-es-Siérâ*, cité par M. de Slane dans sa traduction d'Ibn-Khallikân (t. I, p. 35, note 5). — En-Nouaïrî, aux pages ci-dessus. — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٨٤, l. 13 (t. I, p. 286 de la trad.). — *Id. Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢ et ٣ (p. 16 de la trad.). — Abou-'l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٧٩, l. 7. — El-K'aïraouânî, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 44. — *Voyage* de Moula-Ah'med, p. 221 et 222.

[5] *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٧٥, l. 9 et 10. — El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 53, l. 24 à 27.

[a] Eutychius, t. II, p. 361, l. 12. — Abou-'l-Faradj, p. 140, l. 8 (p. 125 de la trad. lat.). — Abou-'l-Fedâ, t. I, p. 376, l. 1 et 2. — Abou-'l-Mah'âçin, t. I, p. ١٧١, l. 16, et p. ١٨٠, l. 18. — Soïout'î, *Târîkh-el-Khol'afâ* p. ١٩٨, l. 2 et 3. Tous ces auteurs disent en redjeb 60. — L'année 60 est confirmée encore par Abou-'l-H'açan-'Alî-ibn-Mouçâ, auteur du Ve siècle de l'hégire, dont Caussin de Perceval (*Essai*, etc. t. I, p. 338, note 2) cite les *Chodzour-el-Dzahab* indiqués par H'âdji-Khalîfah, n° ٧٤٣٣, t. IV, p. 17, l. 7.

Tout plein de la colère qui avait bouillonné dans son cœur durant sept années d'humiliantes déceptions, 'Ok'bah ne respirait que la vengeance; son premier acte fut de jeter Abou-'l-Mohâdjir dans les fers, et aussitôt il fit raser la ville fondée en vue de plonger dans l'oubli son cher *K'aïraouân*, qu'il restaura et à qui il rendit la population qu'on lui avait enlevée. Mais El-Mohâdjir avait fait flotter l'étendard du Prophète sur les murs de *Tlemçên;* à lui donc appartenait la gloire d'avoir porté les armes arabes le plus loin vers l'occident; il fallait, par des prouesses inouïes, surpasser cette hardiesse au point de l'effacer complétement; 'Ok'bah se hâta d'entrer en campagne. La date approximative que j'ai assignée à la restauration de 'Ok'bah et les soins auxquels il se livra en arrivant en *Ifrîk'ïah* ne permettent guère de placer cette entrée en campagne avant le commencement de 63. Laissant la garde de *K'aïraouân* à Zohaïr-ibn-K'aïs-el-Balaoui[1], il marcha droit vers l'ouest et attaqua d'abord *Bâghâïah*[2]: « les Berbers et les Roum s'y étaient fortifiés, dit El-Bekrî; mais à la suite de « plusieurs combats acharnés, la fortune se déclara contre eux; mis en déroute « par le chef arabe, qui leur tua beaucoup de monde, il se réfugièrent dans « la forteresse (الحصن)..... dont 'Ok'bah ne s'arrêta pas à faire le siége[3]. » Il se

63 de l'hég. (682-683 de J. C.) Son expédition dans l'ouest. *Bâghâïah*.

[1] Cette version d'En-Nouaïrî me paraît beaucoup plus vraisemblable que celle d'Ibn-Khaldoun, qui dit, à deux reprises, que 'Ok'bah partit précédé d'une avant-garde sous les ordres de Zohaïr-ibn-K'aïs-el-Balaoui[a]. La fin du récit justifiera ma préférence, mais j'observerai tout de suite qu'Ibn-el-Athîr le dit positivement (*El-Kâmil*, t. IV, p. ٧٩, l. 4 et 5), et qu'Abou-'l-Mah'âçin parle de Zohaïr comme du lieutenant de 'Ok'bah à *K'aïraouân* (*En-Nodjoum*, t. I, p. ١٧٨, l. 1 et 2).

[2] Cette ville, située au pied septentrional de l'*Aurâs*, est bien connue. Au concile assemblé par saint Cyprien en 256, on voit Félix *a Bagaï* opiner le douzième[b]; trois cent dix évêques Donatistes y tinrent, en 394, un concile, dont les décisions sont incessamment sapées par saint Augustin[c]. Du temps de Procope, au VIe siècle, c'était déjà une ville abandonnée[d]; mais ses murailles avaient résisté, car, encore au Xe siècle, Ibn-H'auk'al disait : « *Bâghâïah* est une grande « ville entourée d'une très-ancienne muraille en « pierres[e]. » C'est tout à fait à tort que le *Marâs'id-el-It't'ilâ'* (t. I, p. ١٣٠, l. 16 à 18) place *Bâghâïah* entre *Badjâïah* (*Bougie*) et *Constantine;* il a lu بجاية au lieu de بجّانة (*Maddjânah*), que dit très-bien Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٥٧٣, l. 2 et 3).

[3] *El-Meçâlik*, p. ١٥٥, l. 2 à 7 (*J. A.* t. XIII, p. 394; V^e^ sér. 1859).

[a] *H. d. B.* t. I, p. ١٨٥, l. 15 (t. I, p. 286 de la trad.). — *Histoire de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣, l. 3 (p. 16 de la trad.).

[b] *Concilium Carthaginense*, S. Cypriani *Operum* p. 332; in-f°, Parisiis, 1726.

[c] *Epistola* CVIII *ad Macrobium*, cap. III, § 5, S. Augustini *Operum* t. II, p. 306, E. — *Contra epistolam Parmeniani*, lib. III, cap. IV, § 21, S. Aug. *Oper.* t. IX, p. 69, D.

[d] « Gontharis... cum ad fluvium *Abigam* pervenisset, non procul *ab urbe deserta*, cui nomen *Bagaï* (Βάγαϊς) « castra posuit. » (*De bell. Vandal.* lib. II, cap. XIX, Procopii *Operum* t. I, p. 494, l. 2 et 3.)

[e] Ibn-H'auk'al, p. ٥٤, l. 2 (*J. A.* t. XIII, p. 216; IIIe sér. 1842).

porta immédiatement sur *Lambæsa*[1], ville romaine importante, aux abords de laquelle les Arabes eurent à livrer un rude combat, puisque, au dire d'En-Nouaïrî, les Musulmans crurent, un instant, qu'ils allaient être tous exterminés[2]. Descendant de là dans le *Zâb*, il s'avança vers *Arabah* (أَرْبَة[3]), qu'on lui désignait comme la capitale de cette contrée, et s'en empara, non sans payer cher son succès, car là encore, d'après le même témoignage (celui d'En-Nouaïrî), les Arabes avaient perdu tout espoir quand Dieu leur donna la victoire. Continuant sa marche sans laisser de garnisons, sans se préoccuper des résistances qu'il avait rencontrées sur les trois points où il avait combattu, 'Ok'bah vint camper sous les murs de *Tâhart*[4]. On nous a représenté, à *Bâghâïah*, les Berbers et

Lambæsa.

Arabah.

Tâhart.

[1] Un des manuscrits d'En-Nouaïrî écrit ملبش (*Malich*), l'autre لمبش (*Lamich*[a]); Ibn-Khaldoun dit لمس (*Lamîs*[b]), et on lit سميس (*Samîs*) dans El-K'aïraouâni[c]. Tous les auteurs qui ont cité En-Nouaïrî d'après l'extrait qui en avait été donné par Otter[d] en 1754 ont écrit *Melich*[e]; mais, en 1852, M. de Slane a proposé une heureuse correction de ce nom altéré par les auteurs arabes (voy. la note [18] ci-dessous).

[2] *H. d. B.* t. I, p. 332 de la trad.—Le 24 février 1844, je traversais la plaine où 'Ok'bah combattit sous les murs de *Lambæsa*, dont j'ai visité les magnifiques ruines (*Rich. min. de l'Alg.* t. I, p. 279 à 284).

[3] C'est Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. 140, l. 7 et 8[f]) qui me donne les voyelles de ce nom de lieu. Ia'k'oubi (*S'ifat-el-Maghrib*, p. 14, lin. penult.), Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. IV, p. 84, l. 11), En-Nouaïrî[g] écrivent ارية, et ce dernier, évidemment d'après Iâk'out, dit qu'autour d'*Arabah* on comptait trois cent soixante villages, «tous très-peuplés,» ajoute-t-il. Ibn-Khaldoun donne à cette capitale du *Zâb* le nom d'*Adanah*[h], que N. Desvergers a supposé, avec raison, écrit pour *Arabah*. C'est la ville que, sous le nom d'*Erbi*, le docteur Shaw rapporte fautivement à *Tazzout* ou *Lambæsa*[i]. Ia'k'oubi parle d'*Arabah* comme d'une ville située à l'extrême limite du *Zâb* (p. 14, lin. penult.), et ensuite (p. 15, l. 10) il nomme *Adanah*, que j'aurai à mentionner plus tard (sous l'année 324).

[4] *Tiaret* de nos cartes, juste au sud de *Tenes* et sous la latitude N. 35°25′. On trouve ce nom écrit de deux manières : Ibn-Kordâdbah[k], Be-

[a] *J. A.* t. XI, p. 123, note 1; III[e] sér. 1841.

[b] *H. d. B.* t. I, p. 134[16], l. 11 (t. I, p. 211[18] de la trad.) — *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 3, l. 4 (p. 17 de la traduction).

[c] *Histoire de l'Afrique*, liv. III, p. 44.

[d] *Mém. de l'Acad. des inscript. et bell. lett.* t. XXI, p. 118.

[e] Par exemple, Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* t. XI, p. 412.

[f] *J. A.* t. XI, p. 123; III[e] sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 332 de la trad.

[g] L'auteur du *Marâs'id-el-It't'ilâ'* (t. I, p. 134, l. 15 et 16) a copié mot à mot ce court article de Iâk'out.

[h] ادنة قاعدة الزاب (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 3, l. 5; — p. 17 de la trad.). Voy. aussi la note 11 de cette page 17. — Ibn-Khaldoun assure que les chefs berbers d'*Adanah* vinrent attaquer 'Ok'bah.

[i] *Voyages* de M. Shaw *dans plus. prov. de la Barb. et du Lev.* t. I, p. 146.

[k] *Kitâb El-Meçâlik oua 'l-Memâlik* (*J. A.* t. V, p. 77, lin. ant. penult. VIe sér. 1865).

[18] C'est à la note 3 de cette page 211 que M. de Slane a proposé de supprimer un point diacritique et de lire لمبس (*Lambès*).

les Roum unis pour la défense commune, ce qui se comprend très-bien devant une ville dans laquelle les deux peuples vivaient sans doute encore au contact l'un de l'autre; mais je ne puis m'expliquer ce passage d'Ibn-el-Athîr[1], copié par En-Nouaïrî et ainsi conçu : « 'Ok'bah se dirigea vers *Tâhart;* les Grecs, « ayant été prévenus de son dessein, demandèrent et obtinrent le secours des « Berbers[2]; » je ne puis me l'expliquer parce que *Tâhart* était à une énorme distance des possessions qui restaient alors aux mains des Grecs. C'est l'inverse qui doit avoir eu lieu, et avec bien plus de raison Ibn-Khaldoun dit : « Dans cette expédition, 'Ok'bah défit les princes berbers qui, *soutenus par les* « *Francs*, lui avaient livré bataille dans le *Zâb* et à *Tâhart*[3]. » Évidemment les Grecs avaient reconnu de quel puissant intérêt il était pour eux d'arrêter la marche de ce fléau qui ne pouvait étendre ses ravages vers l'occident que pour

lâdzorî[a], Ia'k'oubi[b], K'odâmah[c], Ibn-H'auk'al[d], Iâk'out[e], En-Nouaïrî[f], Ibn-Khaldoun[g] écrivent تاهرت (*Tâhart*); El-Bekrî[h] écrit تيهرت (*Tîhart*[i]); Edrîsî, dans un manuscrit, écrit *Tîhart*, dans tous les autres *Tâhart*[k]; Ibn-'Adzârî[l] et Abou-'l-Fedâ[m] écrivent indistinctement des deux manières; le géographe anonyme du VIe siècle (587 de l'hég.), publié par Kremer[n], paraît être le seul qui ortographie تاهرت (*Tâhirt*), si tant est que son manuscrit donne réellement cette leçon. — Voy. sous l'année 144 la fondation de la *nouvelle Tâhart.*

[1] *El-Kâmil,* t. IV, p. ٨٩, l. 14 à 16.

[2] En-Nouaïrî, § VI (*J. A.* t. XI, p. 124; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 332 de la trad.)

[3] *H. d. B.* t. I, p. ١٨٥, l. 15 et 16 (t. I, p. 286 et 287 de la trad.). Cette ligne qui, moins les mots que j'ai soulignés, est la répétition de ce qu'Ibn-Khaldoun avait dit auparavant[o], constitue, à ma connaissance du moins, tout ce que nous apprend cet auteur sur la tentative de 'Ok'bah contre *Tâhart,* et il s'y trouve, comme on voit, un fait qui n'est pas sans importance. Le folio d'Ibn-'Adzârî, qui donne peut-être d'intéressants détails sur cette expédition, manque dans le manuscrit du *Baïân,* auquel on peut *supposer* que Ibn-Khaldoun les a empruntés.

[a] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣١^e^, l. 15.

[b] *S'ifat-el-Maghrib*, p. V, l. 14.

[c] *Kitâb El-Kharâdj oua S'anâ'ah-el-Kitâbah*, fragment imprimé à la suite du *S'ifat-el-Maghrib*, p. ٢٨, lin. ult.

[d] Page ٩٠, l. 14 et suiv. (*J. A.* t. XIII, p. 221; IIIe sér. 1842).

[e] *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٨١٣, l. 17. — *Mochtarik*, p. ٨٠, l. 10.

[f] Textuellement cité par N. Desvergers dans l'*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 19, note 14, l. 1 du texte arabe de cette note.

[g] *H. d. B.* t. I, p. 110, l. 15. — *Hist de l'Afr. et de la Sic.* p. 21, l. 6.

[h] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ٩٣, l. 6; p. ٩٩, l. 18 et passim.

[i] Nos cartes auraient dû écrire *Tiharet.*

[k] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٥٩, lin. penult. M. de Gœje, aux pages ٨٧, note [d], et 119, note [q], prévient que le ms. A dit constamment تيهرت, mais que les autres manuscrits disent تاهرت.

[l] *Baïân*, t. I, p. ٩١, l. 15; on y lit تاهرت. A la p. ٢٠٣, l. 11 et 16 on lit تيهرت.

[m] *Géographie*, p. ١٢١^e^, l. 15; là il écrit تاهرت. A la p. ١٣٩, l. 11, il écrit, d'après Ibn-Sa'îd, تيهرت.

[n] *Kitâb El-Istabs'âr fi 'Adjâïb-el-Ams'âr*, p. ٩٩, l. 15.

[o] *H. d. B.* t. I, p. ١٣٢^e^, l. 10 et 11 (t. I, p. 211 et 212 de la trad.)

s'appesantir sur eux à son retour, et ils avaient envoyé aux Berbers de *Tâhart* une garnison qui les aiderait à défendre cette place; mais les deux armées éprouvèrent une sanglante défaite, et les vainqueurs marchèrent sur *Tanger* sans plus s'inquiéter des villes qu'ils laissaient derrière eux. « Les Grecs éva- « cuèrent *Tâhart*, » ajoute En-Nouaïrî; or, 'Ok'bah n'avait pas les moyens de faire un siége; il ne songeait pas à les créer puisqu'il continuait sa marche vers l'ouest; les Grecs pouvaient donc rester en pleine sécurité dans la ville, et leur retraite sans nécessité confirme l'idée qu'ils étaient là, non dans une place de leurs possessions, mais montanément à l'état d'auxiliaires.

Arrivé à *Ceuta*, la seule ville qui fût au pouvoir des Byzantins dans cette partie reculée du *Maghrib*[1], 'Ok'bah vit venir poliment à sa rencontre le comte Julien[2] (Iliân des Arabes), qui en était gouverneur pour Constantin IV. Ibn-el-Athîr[3], cité par En-Nouaïrî[4], appelle ce Julien « seigneur d'*El-Djazîrat-el-*

[1] Voy. p. 93, note 2 et p. 109 de ce volume. — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. II, p. 31.

[2] « Julianus comes; » c'est ainsi que le moine de Silos[a] appelle ce personnage, qui joua, trente ans plus tard, un rôle que Masdeu considère comme imaginé par les romanciers arabes[b]. On avait été jusqu'à nier l'existence du comte Julien, et M. Romey[c], dès 1839, avait réclamé contre cette opinion que M. Dozy a victorieusement réfutée en 1860, dans un savant article où il montre qu'Isidore de Béja[d] (milieu du VIIIe siècle) nomme déjà le petit souverain dont, soi-disant, les auteurs arabes avaient les premiers fait mention[e]. Quant à l'aventure de la fille du comte Julien, aventure qui se passait au commencement du VIIIe siècle, si le moine de Silos est le premier des écrivains espagnols qui en parle, Ibn-'Abd-el-H'akam la mentionne déjà[f] vers le milieu du IXe siècle, et son récit est confirmé par l'auteur d'un recueil d'histoires, l'*Akhbar Madjmoua'*, rédigé au milieu du XIe siècle[g] (voy. p. 239 de ce volume).

[3] *El-Kâmil*, t. IV, p. ۴۴۴, l. 4.

[4] En-Nouaïrî, 8 XIII (*J. A.* t. XI, p. 565; IIIe sér.

[a] Monachi Silensis *Chronicon*, § 15 (*España sagrada*, t. XVII, p. 270. — Suivant Florez, le moine de Silos, dont la chronique s'arrête à l'an 1065, écrivit peu après la mort d'Alphonse VI, advenue en 1109 (*ibid.* p. 257, col. 2), et par conséquent au commencement du XIIe siècle, comme l'indique Jean de Ferreras[10].

[b] « Que inventarian sin duda para sus cantares los Arabes romanceros. » (*Historia crítica de España*, lib. I, num. IV, t. XII, p. 8; in-4°, Madrid, 1793.)

[c] *Histoire d'Espagne*, t. III, p. 29, note 1.

[d] Voy. sur cet auteur, auquel on attribue une chronique latine écrite en 754 (136 à 137 de l'hég.), l'intéressant article que M. Dozy lui a consacré (*Rech. sur l'hist. et la littér. de l'Esp.* t. I, p. 2 à 15).

[e] *Ibid.* t. I, p. 64 à 70. — Nous allons voir Julien mentionné par Ibn-'Abd-el-H'akam, et, dans le livre d'Ibn-Khordâdbah, son contemporain, qui écrivait de 240 à 250 (vers le milieu du IXe siècle de notre ère), on lit : وملك سبتة البيان « le territoire de *Sebtah*, où régnait Julien. » (*J. A.* t. V, p. 77, lin. penult. et p. 458; VIe sér. 1865.)

[f] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ۲, l. 3 à 5.

[g] *Introduction au Baïân*, t. I, p. 11 et 12.

[10] *Historia de España in Índice de los escritores del siglo XII*, t. V; in-4°, Madrid, 1720. — *Coleccion de documentos inéditos para la historia de España*, t. XXII, p. 249; in-8°, Madrid, 1853.

« *Khadhrâ*[1], *Ceuta et autres lieux;* » Ibn-Khaldoun dit à tort « prince des *Gho-* « *mârah* et seigneur de *T'anger*[2]. » Ce qui est certain, c'est qu'il était gouverneur de *Ceuta* et que son autorité s'étendait sur le pays voisin occupé par les *Ghomârah*[3] : « quand 'Ok'bah-ibn-Nâfi'-'l-K'oraïchi envahit le *Maghrib* et se « présenta devant *Ceuta*, dit El-Bekrî, Julien sortit au-devant de lui avec un « présent magnifique, et obtint non-seulement une amnistie, mais sa confir- *T'anger.* « mation dans le gouvernement qu'il exerçait[4]. » De là le général arabe marcha

1841. — *H. d. B.* t. I, p. 345 de la trad.). Cette erreur remonte à Ibn-'Abd-el-Il'akam (*Dzikr Fath'-el-Andlous*, p. 1, lin. ult.). Voyez plus loin la note 3 de la p. 243.

[1] الجزيرة الخضرة (l'île verte), aujourd'hui *Algéziras* (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 144, l. 17).

[2] يليان ملك غمارة وصاحب طنجة (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 3, l. 7 et 8; — p. 18 et 19 de la trad.). Mais ailleurs le même Ibn-Khaldoun dit : « Lors de la manifestation de l'Islâmisme, « *Ceuta*, ville d'une haute antiquité, servait de « résidence à Julien, prince des *Ghomârah.* » (*H. d. B.* t. I, p. 241, l. 4 et 5; — t. II, p. 135 et 136 de la trad.). Ibn-'Abd-el-H'aham avait très-bien dit يليان صاحب سبتة (*Dzikr Fath'-el-Andlous*, p. 1, lin. penult. du texte publié par Harris Jones en 1858); nous aurons d'ailleurs, dans un instant, la preuve que *T'anger* était en dehors du gouvernement de Julien. — Tout le territoire compris entre *Ceuta* et *T'anger*, dit El-Bekrî, était occupé par des tribus mas'moudiennes que l'on distinguait de celles de l'*Atlas* par la dénomination de *Mas'moudah du Sâhel*[a], cependant cet auteur reconnaît que la localité de *Karouchat* (voy. la note 3 ci-après) marquait la limite du territoire occupé par les *Ghomârah* et les *Mas'moudah;* ces tribus ne s'étendaient donc pas jusqu'à *T'anger.*

[3] On sait, par El-Bekrî, que le pays des *Ghomârah*, tribu mas'moudienne, s'avançait à l'est jusqu'au territoire qui fut plus tard celui de *Nakour*, et à l'ouest jusqu'à *Karouchat*, situé à l'occident du *Nahr-Ilîân*[b] (*El-Meçâlik*, p. 100, l. 1 et p. 108, l. 7 et 8. — *J. A.* t. XIII, p. 184 et et 318; v[e] sér. 1859). Si l'on considère la grande étendue qu'Ibn-Khaldoun assigne au pays des *Ghomârah*[c], il est peu vraisemblable que l'autorité du chrétien Julien s'exerçât sur tous les *Ghomârah*, quoique, dans un passage[d], l'auteur s'exprime de manière à le donner à entendre; on doit voir, dans ce personnage, le gouverneur de *Ceuta* et *lieux circonvoisins*, ainsi que l'a pensé M. Dozy (*Rech.* etc. t. I, p. 69). « *Ceuta* où régnait Julien, » comme avait dit Ibn-Khordâdbah (voy. la note [e] de la page précédente).

[4] *El-Meçâlik*, p. 104, l. 3 à 5 (*J. A.* t. XIII, p. 193; v[e] sér. 1859). — *El-Kâmil*, t. IV, p. 19 et 20. — *Baïân*, t. I, p. 211, l. 7 à 10. — Du temps d'El-Bekrî, les environs de *Ceuta* conservaient encore des traces du séjour du comte Julien dans cette contrée : « De *Ceuta* à « *Tit'âouân* » (*Tet'ouân*), dit-il, il y a une journée

[a] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. 101, l. 5; et p. 104, l. 14 et 15 (*J. A.* t. XIII, p. 187 et 194; v[e] sér. 1859). — Tout naturellement les autres s'appelaient *Mas'moudah de l'Atlas* (*H. d. B.* t. II, p. 253, l. 18; — t. III, p. 258 de la trad.). Voy. la note 1 de la p. 36 de ce volume, et ci-après la p. 172.

[b] Il y avait aussi, dans le voisinage, un *K'as'r-Ilîân*. C'est ce château et cette rivière que M. Dozy (*Rech.* t. I, p. 65) a considérés, avec raison, comme les témoignages les plus certains du séjour du Julien dans cette contrée.

[c] *H. d. B.* t. I, p. 280, l. 4 à 8 (t. II, p. 134 de la trad.).

[d] *Ibid.* t. I, p. 134, l. 12 (t. I, p. 212 de la trad.).

[e] El-Bekri écrit تيطاوان et aussi تطاوان (*Tit'âouân*); Edrîsi dit تطّاون[1a] (*Tet't'âouîn*); Ibn-'Abd-el-H'alim,

[1a] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 170, l. 12.

sur *T'anger*, que les Berbers défendirent vigoureusement, et c'est encore El-Bekrî qui nous apprend que « la ville fut prise d'assaut par 'Ok'bah-ibn-Nâfi', « qui tua toute la partie mâle de la population et emmena le reste en captivité[1]. » Cette ville aurait été certainement respectée si elle eût appartenu au comte Julien, qui, non-seulement avait fait sa soumission, mais s'était montré empressé à donner les renseignements qui lui étaient demandés sur l'état du pays et sur les populations à soumettre[2], tellement empressé que Ibn-Khaldoun va jusqu'à prétendre qu'il servit de guide à 'Ok'bah dans son expédition au sud de *T'anger*[3]. Évidemment l'obligeant et adroit gouverneur le guida seulement de ses conseils, qui eurent surtout pour objet d'éloigner 'Ok'bah en éveillant chez lui le désir de marcher contre des Berbers dont on lui faisait une peinture capable d'enflammer le zèle du fanatique musulman[4].

« de marcle. Le voyageur sorti de *Ceuta* ren- « contre l'*Ouâd-Aouidt*... à deux milles de la « ville. C'est de là qu'Iliân amena l'eau à *Ceuta*, « par le moyen d'un aqueduc composé d'arcades, « dont quelques-unes *sont encore debout dans les « ravins.* » (*El-Meçâlik*, p. 110, l. 2 à 5. — *J. A.* t. XIII, p. 333; v^e^ sér.)

[1] El-Meçâlik, p. ١٠٨, lin. ult. à p. ١٠٩, l. 1 (*J. A.* t. XIII, p. 320; v^e^ sér.). — Chihâb-ed-Dîn (*Not. et Extr.* t. II, p. 157) a fait de Julien le gouverneur de *T'anger*, erreur empruntée à Ibn-Khaldoun (note 2 de ma p. 170); mais El-K'airaouâni (liv. III, p. 46) a dû suivre El-Bekrî dans ce qu'il dit ici de 'Ok'bah. — Lebeau (*Hist. du Bas-Emp.* t. XI, p. 9) prétend que Sisebuth, roi des Goths, qui régna de 612 à 621[a], s'était emparé de *T'anger* en 614; mais j'ai vainement cherché ce fait dans les sources qu'il indique, et comme il serait fort extraordinaire qu'Isidore de Séville et le moine de Silos n'en fissent pas mention, j'ai considéré *T'anger* comme étant au pouvoir des Berbers quand les Arabes envahirent le *Maghrib-el-Ak's'â*.

[2] En-Nouaïrî, § VI (*J. A.* t. XI, p. 124 et 125; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 332 et 333 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٨٥, l. 17 (t. I, p. 287 de la trad.).

[3] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣, l. 8 et 9 (p. 19 de la trad.).

[4] « Julien, dit ailleurs Ibn-Khaldoun, *le dirigea* « vers la région qui s'étend depuis *Oualîli* jusqu'au « *Sous*, et même jusqu'au pays des *Molahthâmin*[b] » (*H. d. B.* aux pages citées note 2 ci-dessus); Chihâb-ed-Dîn dit, comme confirmation, que la première ville qu'il attaqua fut *Oualîli* (*Notic. et Extr.* t. II, p. 158). Voy. la note suivante.

dans le texte imprimé, écrit تطون[1*] (*Tet'ouan*), mais M. Tornberg (p. 40, note 1 de sa trad. lat.) donne deux variantes des manuscrits dont il a disposé; تطوان (*Tet'ouân*) et تيطاوان (*Tît'douân*). Dans Ibn-Khaldoun on trouve toujours تيطاوين[2*] (*Tît'douîn*), et une seule fois تيطاوين[3*] (*Tît'douîn*) avec un *tachdîd* sur le *tha*, comme écrit Edrîsî.

[a] Isidori hispalensis *Historia Gothorum*, § 5, *Operum* t. I, IIe part. p. 213 et 220; in-f°, Matriti, 1778.

[b] Porteurs du *lithâm* (لثام), pièce d'étoffe dont on s'enveloppe la figure. (Voy. *H. d. B.* t. I, p. 116, note 1 de M. de Slane.)

[1] *K'art'as*, p. ٢٨, l. 3. — M. Beaumier (p. 61 de sa trad. franç.) écrit *Tet'ouan*, orthographe du texte imprimé.

[2*] *H. d. B.* t. I, p. ٢٠١, l. 7; p. ٢٨٩, l. 12; p. ٢٨٧, l. 8; p. ٢٨٩, l. 19. — T. II, p. ١٥٠, l. 1; p. ٣١٥٨, l. 21.

[3*] *Ibid.* t. I, p. ٢٨٠, l. 6.

Oualîli. En effet, de *T'anger*, 'Ok'bah, se dirigeant droit au sud, courut attaquer *Oualîli*[1], dont il s'empara; poursuivant sa marche vers le sud, il pénétra dans *Nafîs.* l'*Atlas* et atteignit *Nafîs*, ville des *Mas'moudah du Daran*, « tribu, dit Ibn-Khal-« doun, qui s'est toujours fait remarquer par son nombre, sa puissance et sa « bravoure[2]. » Le général arabe ne tarda pas à l'apprendre : « A la suite de « plusieurs engagements, les *Mas'moudah* parvinrent à cerner leur adversaire « dans les montagnes du *Daran*, mais les *Zenâtah*, peuple dévoué aux Musul-« mans, depuis la conversion des *Maghrâouah* à l'Islâmisme[3], vinrent à son

[1] *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۴, l. 12 (t. I, p. 212 de la trad.). El-Bekrî place *Oualîli* à une journée de *Fès* du côté de l'occident [a] (O. S. O); « dans la « région du *Zerahoun*, » dit Ibn-'Abd-el-H'alîm [b]. On s'étonne de lire dans le *Marâs'id* (t. III, p. ۴۹v, l. 11) que cette ville était voisine de *T'anger* (قرب طنجة), et Chihâb-ed-Dîn a tort aussi de la placer entre le *Nahr-Sabou* et l'*Ouâd-Ouirghah* (la rivière d'or [c]), car, d'après nos cartes modernes, le chaînon du *Zerahoun* encaisse la rive gauche du *Sabou*, et, comme l'*Ouâd-Ouirghah* prend sa source non loin de celle du *Nakour* [d], il est nécessairement un affluent de la rive droite du *Sabou*. *Oualîli* est l'ancienne *Volubilis*, nommée par Pomponius Mela [e], comme une ville située dans l'intérieur des terres (*procul a mari*), et que Pline place fautivement à égale distance des deux mers [f]. C'est la Οὐολοβιλίς de Ptolémée [g], et la première station que nomme l'*Itinéraire d'Antonin* quand il trace la route de *Tocolosida* à *Tingi* [h]. D'Anville [i] a très-bien rapproché *Volubilis* des ruines romaines indiquées par Jean Léon à *Gualili* [k], et, d'après lui, par Marmol, qui donne à cette ville le nom de *Ti'ulit* [l] (*Tioulîlit*).

[2] *H. d. B.* t. I, p. ۴۹v, l. 16 et 17 (t. II, p. 161 de la trad.). « La plus grande partie des « habitants du *Maghrib-el-Ak's'â*, dit aussi Ibn-« Khaldoun, appartient à la tribu des *Mas'mou-« dah* » (*ibid.* t. I, p. ۱۳۳, lin. ult. — t. I, p. 194 de la trad.).

[3] L'auteur entend-il parler ici de ce qu'on dit avoir eu lieu entre le khalife 'Othmân et Ouezmâr-ibn-S'oulât (voy. p. 113 de ce volume)? Ce serait une bien faible garantie de la conversion des *Maghrâouah*, branche des *Zenâtah*.

[a] *El-Meçâlik*, p. ۱۱۵, lin. ult. et p. ۱۱۸, l. 6 et 7 (*J. A.* t. XIII, p. 335 et 340; v[e] sér. 1859).

[b] *K'art'âs*, p. ۴۷, l. 19 (p. 39 de la trad. lat. — p. 61 de la trad. fr.).

[c] *Notic. et Extr.* t. XII, p. 591, note 1. — ورغ en berber veut dire or (*Dictionnaire* de Venture, p. 117; in-4°, Paris, 1844).

[d] *H. d. B.* t. I, p. ۴۸۳, l. 6 et 7 (t. II, p. 138 de la trad.).

[e] *De situ orbis*, lib. II, cap. x, p. 319.

[f] « *Volubile* oppidum, tantumdem a mari utroque distans. » (*Hist. natur.* lib. V. chap. 1, § 1, t. I, p. 241, l. 9 et 10.) — *Oualîli* est beaucoup plus près de l'Océan que de la Méditerranée.

[g] *Geographiæ libri octo*, lib. IV, cap. 1, p. 94.

[h] Anton. August. *Itinerarium*, § 11, p. 5.

[i] *Géogr. anc. abrég.* t. II, p. 676.

[k] *Descrittione dell' Africa*, in Ramusio, lib. III, f° 45, B (p. 185 de la trad. de Jean Temporal).

[l] « La civdad *Ti'ulit*... esta puesta en lo mas alto de la Sierra de *Zarhon* [1*]. » (*Descripcion general de Affrica*, lib. IV, cap. XXIX, fol. 105, v°, col. 2. — *L'Afrique* de Marmol, t. II, p. 198 et 199.)

[1*] En s'exprimant ainsi, Marmol, comme toujours, copie mot à mot Jean Léon; mais Ibn-Khaldoun place *Oualîli* sur le versant du *Zerahoun*, بجانب جبل زرهون (*H. d. B.* t. I, p. ۱۸۷, l. 14 et 15; — t. I, p. 290 de la trad.).

« secours et le dégagèrent de la position dangereuse où il était[1]. » S'il en fut ainsi, ce serait à cette aide que 'Ok'bah aurait dû la conquête de *Nafîs*, où, dit El-Bekrî, il fit un énorme butin et où il construisit la mosquée qu'on y voit encore[2]. Franchissant alors l'*Atlas*, il descendit dans le *Sous-el-Ak's'â*, livrant de terribles combats aux tribus qui tentaient de s'opposer à son passage[3], et entra dans *Idjli* ou *Târoudant;* ce fut là qu'il fit captives un certain nombre de filles dont les auteurs ne savent comment dépeindre la beauté; pour en donner une idée, ils assurent que chacune de ces belles esclaves fut vendue mille dînârs et plus encore[4]. Arrivé au bord de la grande mer, 'Ok'bah poussa son cheval au milieu des flots, exprimant, dans une ardente invocation[5], le regret de n'avoir plus de peuples à courber sous le croissant de Moh'ammed : « Maintenant, dit-il à ses compagnons, retournons sur nos pas avec la béné- « diction de Dieu. » — Mais, avant de raconter les graves événements qui signalèrent ce retour, je dois d'abord faire remarquer l'invraisemblance du secours prêté à 'Ok'bah par les *Zenâtah*, qui, tout récemment, étaient unis aux Roum pour combattre sous les murs de *Tâhart*. Toutefois, si réellement ils vinrent dégager le général arabe et lui prêter secours contre leurs frères, une pareille anomalie s'expliquerait moins par la ferveur de leur foi à l'Islâ-

Târoudant.

[1] *H. d. B.* t. I, p. ١٣٤, l. 13 à 15 (t. I, p. 212 de la trad.).

[2] *El-Meçâlik*, p. ١٦٠, l. 5 à 8 (*J. A.* t. XIII, p. 477; v^e sér. 1859). El-Bekrî place cette conquête en 62, ce qui paraît inadmissible, j'en dis autant des Roum et des Berbers chrétiens qui, suivant lui, s'étaient réunis à *Nafîs*, bien qu'El-K'aïraouâni (liv. III, p. 47) l'ait répété, d'après El-Bekrî je suppose. Quant à la date à laquelle on voyait encore la mosquée de *Nafîs*, elle est exactement donnée par l'auteur, qui nous dit qu'il écrivait ses *Meçâlik* à la fin de 460, c'est-à-dire en octobre 1068 de J. C. (*ibid.* p. ١٣٤, l. 17 et 18; — *J. A.* t. XIII, p. 372, v^e sér. 1859). 'Ok'bah ne fit sans doute que poser la première pierre de cette mosquée.

[3] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sicile*, p. ٣, l. 11 et 12 (p. 19 de la traduction).

[4] El-Bekrî, p. ١٦٢, l. 10 à 12 (*J. A.* t. XIII, p. 481; v^e sér. 1859). — En-Nouaïrî, § VI (*J. A.* t. XI, p. 125; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 333 de la trad.). — El-K'aïraouâni, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 47.

[5] « Seigneur, s'écria-t-il, si cette mer ne m'en « empêchait, j'irais dans les contrées éloignées « et dans le royaume de Dzou-'l-K'arnaïn[a], en « combattant pour ta religion et en tuant ceux « qui ne croient pas en ton existence ou qui ado- « rent d'autres dieux que toi. » (En-Nouaïrî, § VI, aux pages citées note 1 ci-dessus. — El-K'aïraouâni, liv. III, p. 47 et 48.) Ces deux auteurs modifient un peu les termes qu'Ibn-el-Athîr met dans la bouche de 'Ok'bah (*El-Kâmil*, t. IV, p. ٩٠, l. 4 et 5).

[a] ذِى ٱلْقَرْنَيْنِ (*K'orân*, sour. ١٢, vers. ٨٦ et suiv. p. ١٥١, l. 12, édit. Redslob). Ces mots veulent dire *possesseur de deux cornes*, et Ma'çoudî n'hésite pas à admettre que, par là, Moh'ammed désignait Alexandre le Grand (*Moroudj-ed-Dzahab*, t. I, p. 126, l. 3). — Voy. d'Herbelot, *Biblioth. orient.* p. 296, col. 2, au mot Escander ou Iskender; voy. aussi Caussin de Perceval, *Essai sur l'Hist. des Arab.* t. I, p. 65, note 1.

misme que par une violente inimitié de voisinage, et par l'occasion qui s'offrait de venger à tout prix quelque défaite antérieure dans des guerres intestines, qui nous sont inconnues. Peut-être aussi faudrait-il y voir la première révélation que l'histoire nous apporte de la rivalité qui existait entre les descendants des deux souches berbères, celle de Mâdghis et celle de Branis [1], rivalité que nous verrons plus tard se traduire en une guerre acharnée entre les *Zenâtah* et les *S'anhâdjah*, quand ceux-ci, après avoir donné aux Arabes de nombreux gages de dévouement, en recevront, des mains de Mo'izz-Lidîn-Allah, l'éclatante récompense. Je dois surtout, avant le récit de la marche que 'Ok'bah va entreprendre, remettre en scène deux personnages qu'il traînait à sa suite [2] comme pour les désoler en les rendant témoins de ses exploits, je veux parler de Dînâr-Abou-'l-Mohâdjir et de Koçaïlah.

Nous avons vu (p. 166) que le premier acte de 'Ok'bah, à son arrivée en *Ifrîk'ïah*, avait été de jeter El-Mohâdjir dans les fers; « il traita Koçaïlah avec « la dernière indignité, dit Ibn-Khaldoun, pour avoir montré de l'attachement « à ce gouverneur [3]. » La qualité de néophyte, qui aurait dû paraître respectable au fervent 'Ok'bah, la grande influence que Koçaïlah exerçait sur les Berbers, rien ne put arrêter l'irascible guerrier, qui repoussa avec mépris les avertissements que lui donnèrent, à ce sujet, les Arabes expérimentés, El-Mohâdjir lui-même, chez qui l'ardeur de la religion ne cessa pas un instant de dominer le ressentiment que devaient lui faire éprouver les injustes rigueurs dont il était l'objet. Comme pour braver les sages conseils qui lui étaient donnés, 'Ok'bah semblait se complaire à humilier le chef berber; c'est ainsi qu'il le contraignit un jour, malgré ses refus, à écorcher un mouton de ses propres mains. Koçaïlah finit par obéir; mais, en même temps qu'il accomplissait cet acte, ignoble à ses yeux et indigne d'un homme de son rang, il méditait sa vengeance, et c'était dans du sang arabe qu'il se proposait de laver les outrages que l'imprudent 'Ok'bah lui prodiguait [4]. Ces déplorables scènes devaient se passer dans les haltes de l'armée rapportant à *K'aïraoudn* les trophées

Retour de 'Ok'bah.

[1] Voy. p. 40 et 41 de ce volume.

[2] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۴, l. 19, et p. ۱۸۵, lin. ult. (t. I, p. 212 et 287 de la trad.). — En-Nouaïrî, § VII (*J. A.* t. XI, p. 129; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 335 et 336 de la trad.).

[3] *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۴, l. 9 et 10 (t. I, p. 211 de la trad.). — *En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۷۹, l. 8.

[4] *El-Kâmil*, t. IV, p. 4:, l. 15 et suiv. Ibn-el-Athîr donne à Koçaïlah le nom d'Ibn-Kamram; El-Bekrî l'avait appelé Ibn-Lamazm (*El-Meçâlik*, p. ٧, lin. ult. — *J. A.* t. XII, p. 433, V^e sér. 1858). — En-Nouaïrî, Ibn-Khaldoun aux pages citées notes 2 et 3 ci-dessus, et *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣, l. 15 et suiv. (p. 21 de la trad.). — Abou-'l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*,

de ses victoires; les populations, frappées de terreur, ne songeaient même pas à lui barrer le passage; elles s'écartaient pour lui laisser le terrain libre, et pas une seule escarmouche n'est signalée durant cette longue marche. J'ai déjà dit[1] qu'Ibn-el-Athîr et En-Nouairî[2] plaçaient, pendant ce retour, la fable qui a fourni la prétendue explication du nom de *Mâ-'l-Faras*, donné à une source qu'aurait découverte le cheval de 'Ok'bah au moment où ce Musulman privilégié[3] demandait à Dieu d'envoyer de l'eau à son armée souffrant les angoisses de la soif. « En effet, dit M. de Slane, on trouve une *Aïn-Faras* « (source du cheval) au pied du télégraphe de *Daho*, entre *Tlemçên* et *Sîdi-Bel-* « *Abbès*, précisément sur la route que devait suivre 'Ok'bah en retournant du « *Sous* en *Ifrîk'ïah*[4]; » mais d'abord il put suivre aussi la même route en se rendant de *Tâhart* à *Ceuta*, de sorte que ce rapprochement ne serait pas très-concluant pour appuyer l'assertion d'Ibn-el-Athîr; ensuite et surtout, dans la localité où se trouve réellement *'Aïn-Faras*[5], 'Ok'bah n'avait nullement besoin de faire un miracle, car elle se trouve dans le voisinage de très-bons cours d'eau. Pendant que l'armée continuait sa marche, Koçaïlah, malgré la surveillance dont il était l'objet, correspondait avec sa famille, avec les Roum eux-mêmes[6], dont la cause était momentanément liée à celle de son peuple; *Mâ-'l-Faras.*

t. I, p. ١٧٩, l. 8 à 12. — El-K'aïraouâni reproduit ces détails, mais il les dénature en plusieurs points (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 48).

[1] A la note 1 de la page 157 de ce volume.

[2] *El-Kâmil*, t. IV, p. ٤٠, l. 6 à 10. — *H. d. B.* t. I, p. 334 de la trad. Tout le récit qu'il fait de ce miracle est emprunté à Ibn-el-Athîr.

[3] « 'Ok'bah, dit En-Nouaïrî, dont les vœux « furent toujours exaucés. » (*J. A.* t. XI, p. 117; m^e^ sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 328.) Cette phrase est empruntée à Belâdzorî (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٢٨, l. 14).

[4] *H. d. B.* t. I, p. 334, note 1.

[5] J'ai sous les yeux les *Cartes de la province d'Oran* publiées par le Dépôt de la guerre en 1846 et en 1856; sur ces deux cartes je trouve, non entre *Tlemçên* et *Sîdi-Bel-Abbès*, mais assez loin à l'est de cette dernière localité, une source du cheval (*'Aïn-Faras*) dans une plaine du même nom qui borde la rive gauche de l'*Ouâd-Melreïr*, vers le point où, réuni à d'autres rivières, il prend le nom d'*Ouâd-el-H'ammâm*. Je montrerai plus loin que l'*Ouâd-Melreïr* de nos cartes est le *Nahr-Seï* ou *Nahr-Si*[a] (نهر سى) d'El-Bekrî, dans lequel je lis : « Le *Si* est une grande rivière « dont les bords sont couverts de jardins. De là « on se rend à *Ah'çâ-Ok'bah* (les puits d'Ok'bah)... « qui portent aussi le nom de *Abar-el-'Askar* (les « puits de l'armée), c'est-à-dire de l'armée de « 'Ok'bah[b]. »

[6] *El-Kâmil*, t. IV, p. ٤٠, l. 10 et suiv. — En-Nouaïrî (*H. d. B.* t. I, p. 335), Ibn-Khaldoun (*ibid.* t. I, p. 287), Abou-'l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٧٩, l. 14.

[a] Au bord de cette rivière était une ville ou un bourg du même nom dont parle El-Bekrî, et que mentionne aussi El-Edrîsî en le plaçant sur le bord du *Nahr-Marghît* (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٨٢, l. 15).

[b] *El-Meçâlik*, p. ٧١ et ٧٢ (*J. A.* t. XIII, p. 125; v^e^ sér. 1859). M. de Slane (note 2 de cette page 125) est porté à identifier *les puits de 'Ok'bah* avec *'Aïn-Faras* de nos cartes.

quant à 'Ok'bah, qui ne laissait derrière lui que des populations soumises, et qui se sentait aussi fort de son invincible courage que de la terreur dont il avait frappé les tribus berbères d'un bout à l'autre du *Maghrib*, il s'avançait
T'obnah. avec une telle confiance, qu'arrivé à *T'obnah*[1], il divisa ses troupes par détachements qui devaient rentrer isolément à *K'aïraouân*, ne gardant avec lui qu'un petit corps de cavalerie qu'Ibn-Khaldoun porte à environ trois cents hommes[2], et annonçant qu'il allait pousser une simple reconnaissance vers *Tahoudâ* et *Bâdis*[3]. Koçaïlah saisit cet instant pour s'échapper, et telle avait été

[1] Ia'k'oubi parle de cette ville comme de la capitale du *Zâb* (*S'ifat-el-Maghrib*, p. ۱۱, l. 11, et p. ۱۲, l. 10; — p. 82 de la trad. lat.). — Ibn-H'auk'al, p. ٥٩, l. 17 et suiv. et § LX de la trad. (*J. A.* t. XIII, p. 218; IIIe sér. 1842.) — El-Bekrî, *El-Meçâlik*, p. ٥٠, l. 13, à p. ٥١, l. 17 (*J. A.* t. XIII, p. 62 à 65; V^e sér. 1859). — Edrîsî, *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٩٣, l. 13 et suiv. — Iâk'out, *Mo'djam*, t. III, p. ٥١٥, l. 7. — *Marâs'id*, t. II, p. ١٩٩, l. 1 à 3. — Abou-'l-Fedâ, *Géogr.* p. ١٣٩, l. 8 (t. II, p. 192 de la trad.). — Ibn-Khaldoun nous apprend que *T'obnah* fut détruite en 457^a (1065 de J. C.) — Voy. sur *T'obnah*, ma *Rich. minér. de l'Alg.* t. I, p. 404 à 406.

[2] *H. d. B.* t. I, p. ١٧٩, l. 7 et suiv. (t. I, p. 287 et 288 de la trad.), et *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢, l. 2 (p. 22 de la trad.).

[3] Ibn-H'auk'al compte de *Biskarah*[b] à *Tahoudâ*[c] une journée de marche vers l'est, et de *Tahoudâ* à *Bâdis* une journée, toujours en marchant vers l'est[d]. — El-Bekrî parle de *Tahoudâ*, qu'il appelle aussi *Medînat-es-Sih'r* (la ville de la magie), comme d'une ville antique, bâtie en pierre, et qui, de son temps (XIe siècle), renfermait de grandes richesses... il la place, comme Ibn-H'auk'al, à une journée de *Bâdis*[e]. — A la manière dont Ibn-Khaldoun s'exprime sur *Tahoudâ*[f], on est autorisé à croire que cette ville existait de son temps (XIVe siècle). — Aujourd'hui il ne reste que les ruines de *Tahoudâ*, mais ces ruines sont encore habitées et montrent

[1] *H. d. B.* t. I, p. ٢٩, l. 14; et p. ١٢٣, l. 2 et 3 (t. I, p. 45 et 193 de la trad.). Voir Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ٣٠٨, l. 9 à 13) et M. de Slane, *H. d. B.* t. II, p. 49, note 1.

[b] El-Bekrî (p. ٥١, lin. ult.) écrit بَسْكَرَة (*Baskarah*); le géographe anonyme du VIe siècle de l'hégire, dont M. Kremer a publié le texte à Vienne en 1852, écrit, comme El-Bekrî, بَسْكَرَة (*Descr. de l'Afr.* p. ٩١, l. 3). — Iâk'out (t. I, p. ٩٢٥, l. 4) écrit بِسْكِرَة et le *Marâs'id* (t. I, p. ١٥٢, l. 2) place aussi un *kesrah* sous le *kaf*; ils prononcent donc *Biskirah*. Abou-'l-Fedâ dit *Biskarah*, ou, suivant d'autres, *Baskarah* (*Géogr.* p. ١٣٨). Ibn-H'auk'al et Edrîsî ne marquent pas les voyelles. — Sur *Biskarah* voy. ma *Rich. minér. de l'Alg.* t. I, p. 320 et 321; in-4° de l'I. N. 1849.

[c] El-Bekrî (p. ٥١, l. 11) écrit تَهُوذَا (*Tahoudzâ*); En-Nouaïrî dit تَهُودَة, *Tahoudah* (*J. A.* t. XI, p. 127; IIIe sér. 1841); dans Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ١٥, l. 2) et dans Ibn-Khaldoun (*H. d. B.* t. I, p. ٩٢٥, l. 11, on lit تَهُودَا (*Tahoudâ*). J'ai adopté cette dernière orthographe, quoique celle d'El-Bekrî soit aussi celle d'Ibn-H'auk'al (voy. la note [d] ci-dessous).

[d] Ibn-H'auk'al (p. ٩٢, l. 12) à la même ligne écrit بَادِس (*J. A.* t. XIII, p. 227; IIIe sér. 1842).

[e] *El-Meçâlik* (p. ٧٢, l. 17 et 18, et p. ٧٢, l. 18 (*J. A.* t. XIII, p. 127 et 131; V^e sér. 1859). El-Bekrî écrit بَادِيس (*Bâdis*), mais l'orthographe d'Ibn-H'auk'al est confirmée par Edrîsî (p. ٩٢, l. 10, et p. ١٠٩, l. 2), par Iâk'out (*Mo'djam* t. I, p. ٥٥٩, lin. ult. — *Marâs'id*, t. I, p. ١١٩, l. 5), et par Ibn-Khaldoun (*H. d. B.* t. I, p. ٩٢٥, l. 11; — t. III, p. 125 de la trad.).

[f] Ibn-Khaldoun, mêmes pages et t. I, p. ٣١, l. 11 (t. I, p. 53 de la trad.).

la précision de ses ordres donnés par correspondance, tel fut le retentissement de son appel aux Berbers que, quand 'Ok'bah se présenta devant *Tahoudâ* avec sa poignée d'hommes, il vit les portes de la ville se fermer, et ne tarda pas à reconnaître qu'il était en face d'une armée d'indigènes et de Byzantins, commandée par celui-là même que, peu de jours auparavant, il exaspérait à force d'humiliations. Incapable de refuser le combat le plus inégal, 'Ok'bah met pied à terre et, après avoir fait sa prière, il brise le fourreau de son sabre; ses compagnons suivent son exemple et, tous ensemble, s'élancent avec la joie du fanatisme à une mort qui est pour eux la couronne du martyre : tous succombèrent[1]. Telle fut la fin de 'Ok'bah-ibn-Nâfi', de l'illustre guerrier qui avait combattu pour l'Islâm depuis la *Nubie* et les déserts de *Bark'ah* jusqu'à l'Océan, et qui venait, du haut des remparts de *T'anger*, de jeter sur l'*Espagne* un de ces regards qui présagent la conquête[2].

Je viens de dire, d'après de nombreux auteurs, que, dans le terrible combat de *Tahoudâ*, tous les Musulmans furent tués jusqu'au dernier; cependant El-K'aïraouâni ajoute : « Ou du moins fort peu d'entre eux parvinrent à « se soustraire à la mort *par la vitesse de leurs chevaux.* » Ce qui est plus vraisemblable, et ce qu'attestent d'ailleurs Ibn-Khaldoun et Abou-'l-Mah'âçin, c'est que plusieurs furent faits prisonniers; le premier cite deux compagnons du Prophète, Iezîd-ibn-Khalaf-el-K'aïsi et Moh'ammed-ibn-Aus-el-Ans'âri, qui, plus tard, furent rachetés par Ibn-Mas'âd, seigneur de *K'afs'ah*, et renvoyés

qu'elles appartiennent à une ancienne ville romaine; elles montrent aussi qu'Ibn-H'auk'al a beaucoup exagéré la distance de *Biskarah* à *Tahoudâ*, car, le 4 mai 1847, M. le Dr Guyon s'est rendu de l'une à l'autre de ces oasis en deux heures de cheval : il dut marcher à l'E.S.E. A partir de *Tahoudâ*, il dit qu'il tira droit au sud et arriva, aussi en deux heures, à l'*oasis de Sîdi-'Ok'bah*. La distance de cette oasis à *Biskarah* est de cinq lieues[a], et il résulte de ces renseignements positifs que la ligne tirée de *Biskarah* à *Sîdi-'Ok'bah* forme la base d'un triangle sensiblement isocèle dont *Tahoudâ* occupe le sommet.

[1] El-Bekrî, p. ٧٣, lin. ult. à p. ٧٤, l. 10 (*J. A.* t. XIII, p. 129 et 130; ve sér. 1859). — *El-Kâmil*, t. IV, p. ٩١, l. 11. — En-Nouaïrî, § VII (*J. A.* t. XI, p. 130; IIIe sér. 1841). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٨٩, l. 8 à 14 (t. I, p. 287 et 288 de la trad.) et *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٤٢, l. 2 et 3 (p. 22 de la trad.). — Abou-'l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٧٩, l. 12 à p. ١٧٧, l. 3. — El-K'aïraouâni, liv. III, p. 49.

[2] « 'Ok'bah s'informa du pays des Andalous, « et on lui répondit : Il est au delà de cette mer, « qu'on ne peut traverser. » (*Voyage* de Moula-Ah'med, p. 224.) Il sous-entend évidemment, cela va sans dire, « si ce n'est avec le secours « d'une flotte. »

[a] Guyon, *Voyage d'Alger aux Zibân*, p. 178 et 180; in-8°, Alger, 1852. On trouve, dans l'atlas de cet ouvrage (pl. IX), une vue des ruines de *Tahoudâ*, que l'auteur écrit *Touda*.

par lui à *K'aïrouân*[1]. Il ne me paraît pas possible, malgré l'imposante autorité d'El-Bekrî, d'admettre que le récit de la mort de 'Ok'bah aurait été transmis par Abou-'l-Mohâdjir lui-même, d'où il faudrait conclure, ou que cet ancien émir accepta la proposition qui lui fut faite, avant le combat, de retourner à *K'aïrouân*, ou qu'il fut au nombre des quelques prisonniers restés entre les mains de Koçaïlah et envoyés à *K'afs'ah;* mais la lecture attentive de cette page d'El-Bekrî[2], rapprochée d'une autre tradition attribuée aussi à Abou-'l-Mohâdjir et qui est manifestement fausse[3], comme l'a remarqué, avant moi, M. Wilhelm Roth[4], m'empêche d'accepter ce témoignage unique[5], que n'ont pas même mentionné les nombreux auteurs qui ont certainement puisé dans les *Meçâlik* du savant géographe de *Huelvah* (ولبة des Arabes). Voilà pourquoi je vais dire, d'après les sources qu'ont préférées les auteurs arabes des XIVe et XVe siècles de notre ère, quel fut le sort d'Abou-'l-Mohâdjir, en réservant, comme toujours dans ces commencements de l'histoire islâmique, les incertitudes qui planent sur des récits originairement transmis par voie de traditions[6]. Abou-'l-Mohâdjir (voy. p. 166) avait été traîné, les mains chargées

[1] *H. d. B.* t. I, p. ١٨٩, l. 21[1] et 22 (t. I, p. 288 de la trad.). — *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٧٧, l. 3 à 5. Abou-'l-Mah'âcin, copiant mot à mot Ibn-el-Athîr, ne nomme que Moh'ammed-ibn-Aus, mais il dit qu'il fut fait prisonnier avec un petit nombre d'autres.

[2] *El-Meçâlik*, p. ٧٣, l. 4 à p. ٧٤, l. 10 (*J. A.* t. XIII, p. 127 à 130; V^e^ sér. 1859). On a vu (note 1, p. 177) qu'il les a fait mourir tous en combattant, par conséquent l'épisode relatif à Abou-'l-Mohâdjir serait de pure invention.

[3] On lui fait dire que, sous le règne de 'Abd-el-Melik-ibn-Merouân, deux compagnons du Prophète, Anas-Ibn-Mâlik[5] et Zaïd-ibn-Thâbit vivaient encore (*ibid.* p. ٣٨, l. 6 et 7. — *J. A.* t. XII, p. 508; V^e^ sér. 1858); or, le cinquième Omaïade de Damas a régné de 65 à 86 de l'hég. et Zaïd-ibn-Thâbit était mort entre les années 40 et 56, car En-Naouaoui indique neuf années dont la plus ancienne est 40 et la plus récente 56 (*Kitâb Tahdzîb-el-Asmâ*, p. ٢٩٠, l. 8 à 11).

[4] *'Oqba ibn Nafi' el-Fihri, der eroberer Nordafricas*, p. 69, note 1; in-8°, Göttingen, 1859.

[5] Je dois dire cependant que les deux premières lignes de la p. 10 du *Baïân*, comparées aux lignes 19 à 21 de la p. ٧٣ des *Meçâlik*, semblent indiquer qu'Ibn-'Adzârî avait aussi reproduit cette tradition.

[6] Les Arabes n'ont commencé à écrire leur histoire que vers le milieu du second siècle de

[1] Ici Ibn-Khaldoun écrit محمد بن اوبس, mais, dans son *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* (p. I^e^, l. 4), où il reproduit le même fait, il dit, comme Abou-'l-Mah'âcin, محمد بن اوس.

[2] El-Bekrî écrit انس بن ملك, mais Ibn-Khallikân (n° ٢٦٩, fasc III, p. ٨٠, l. 15) et Dzahabî (part. I, p. 1, fin. ult.) écrivent انس بن مالك. Silvestre de Sacy[1*] (*Chresth.* t. III, p. 449 et 450) et Caussin de Perceval (*Essai*, t. III, p. 106, note 1) transcrivent Anas-ibn-Mâlik. M. de Slane avait inscrit Ans-ibn-Malik (trad. d'Ibn-Khallikân, t. I, p. 599), et, plus tard, Anès-ibn-Malek (*J. A.* t. XII, p. 508; V^e^ sér. 1858). Il ne peut pas y avoir d'incertitude puisque En-Naouaoui (p. ١٩٥, l. 9) écrit أَنَسُ بْنُ مَالِكٍ; il donne, pour la mort d'Anas, six dates, de 90 à 97.

[1*] En citant un anonyme auteur d'un extrait de l'*Adjâïb-el-Makhlouk'ât* de K'azouïni.

de chaînes, à la suite de 'Ok'bah dans toutes les étapes de cette expédition fantastique, à laquelle l'Océan seul avait pu mettre un terme; gémissant d'entendre incessamment le bruit des armes sans recueillir sa part de dangers et de gloire, un profond soupir s'était échappé de sa poitrine en même temps qu'il récitait des vers qu'une situation analogue avait inspirés à un compagnon du Prophète[1]. Soit que ces poétiques regrets d'un guerrier qui n'aspire qu'à combattre aient fait vibrer la corde la plus sensible du cœur de 'Ok'bah, soit que, sûr de mourir dans la mêlée où il allait se jeter, il voulût, avant de quitter la vie, effacer les torts de sa violence envers un Musulman, il fit briser les fers de l'ancien émîr et l'engagea à retourner à *K'aïraoudn*[2]. Quand on se reporte à la longue souffrance qu'Abou-'l-Mohâdjir avait endurée, à l'affreuse torture morale que lui avait imposée l'implacable vengeance de son ennemi triomphant, on ne peut se défendre d'un sentiment de surprise mêlé d'admiration en présence de l'usage qu'il fit de la liberté qui lui était rendue; une seule pensée le domina, la pensée de combattre les infidèles : « Je n'irai « point à *K'aïraoudn*, dit-il à 'Ok'bah; moi aussi je mourrai martyr[3], » et peu d'heures après il était au nombre des morts qui jonchaient le champ de bataille de *Tahoudâ*[4]. — Le 7 mars 1844 je visitais, dans l'*oasis de Sidi-'Ok'bah*,

l'hégire. On lit dans Abou-'l-Mah'âçin, sous l'année 143 (760-761 de J. C.) : « A cette époque, « dit Ed-Dzahabi, les savants commencèrent à « consigner dans des livres les traditions, la juris- « prudence et l'interprétation du K'orân. Ibn- « Djoraïdj (— 150[5]) composa des ouvrages à *La « Mekke*, Sa'îd-ibn-Abou-'Aroubah, H'ammâd- « ibn-Salamah et d'autres, à *Bas'rah*; Abou-H'a- « nîfah[6], le savant chef de secte, à *Koufah*... l'u- « sage d'écrire des livres et de les diviser par « chapitres se répandit; on rédigea des ouvrages « de grammaire arabe, des dictionnaires, des « chroniques et des annales. Avant cette époque, « l'usage des savants était de parler de mémoire... » (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٨٧, lin. penult. à p. ٣٨٨, l. 9). Dans un mémoire lu le 3 novembre 1815, Silvestre de Sacy avait cité textuellement et traduit ce passage d'Abou-'l-Mah'açin (*Mém. de l'Adad. des inscr. et bell. lettr.* t. V, p. 30, note 1).

[1] Abou-Mih'djan-eth-Thak'afi-ech-Châ'r (*En-Nodjoum*, t. I, p. ١٧٩, l. 18 à 21), dont le fils Nos'aïb mourut en 108 (*ibid.* t. II, p. ٢٤١, l. 17 et 18). Sur cet Abou-Mih'djan, voy. une note de M. de Slane (*J. A.* t. XI, p. 129; 4e sér. 1841); voy. surtout Ma'çoudi, *Moroudj-ed-Dzahab*, t. IV, p. 213 à 219.

[2] *El-Kâmil*, t. IV, p. ٤١, l. 8. — *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٧٩, lin. ult. et p. ١٧٧.

[3] *El-Kâmil*, t. IV, p. ٤١, l. 9. — En-Nouaïrî, § VII (*J. A.* t. XI, p. 130, 4e sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 336 de la trad.). — Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٧٧, l. 1.

[4] Ibn-'Abd-el-H'akam cité par Wilhelm Roth, p. 61, l. 26. — En-Nouaïrî, § VII (*J. A.* t. XI,

[5] Dzahabi, *Kitâb T'abak'ât-el-H'offâdz*, clas. V, n° 9, part. I, p. 36, l. 15. Il l'appelle 'Abd-el-Melik-ibn-'Abd-el-'Azîz-ibn-Djoraïdj.

[6] Né en 80 et mort à *Baghdâd* de 150 à 153 (Naouaoui, p. ٧٠٧, l. 3 à 6. — Ibn-Khallikân, n° ٧٧٥, fasc. IX, p. ٨٣, l. 11 à 13. — Dzahabi, clas. V, n° 8, part. I, p. 35 et 36. — Abou-'l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٠٣, l. 5 à 7).

la tombe qu'après bientôt douze siècles écoulés les Arabes montrent encore avec le saint recueillement que commande une mémoire si grande pour eux, et, devant cette tombe, j'éprouvais le regret de ne pas voir associés, dans une même inscription[1], les noms de deux guerriers que l'ambition avait désunis, et qui semblaient ne s'être réconciliés, en présence de la mort, que pour ne plus se séparer. Le sentiment d'un ordre si élevé qui avait inspiré la résolution d'Abou-l-Mohâdjir aurait dû lui faire partager, dans ce lieu de pèlerinage, la gloire de 'Ok'bah. Il faut placer le combat de *Tahoudâ* à la fin de 63 (dans le mois d'août 683 de J. C.); j'en fournirai la preuve dans un instant[2].

Quand la nouvelle de ce grand désastre parvint à *K'aïraouân*, Zohaïr-ibn-K'aïs-el-Balaoui[3] appela les Musulmans aux armes pour aller venger la mort de leur chef et de ses compagnons; mais le découragement était grand, et il était augmenté encore par les discours d'un personnage qui nous est déjà connu, H'anach-es'-S'anâ'ni[4], qu'on ne peut cependant pas soupçonner de lâcheté, car c'était un vieil Africain (comme nous dirions) qui comptait de nombreuses campagnes : « Non, par Dieu, dit-il à Zohaïr, nous ne t'écouterons « pas, tu n'as sur nous aucune autorité; ce qu'il y a de mieux à faire est de « retourner en Orient, » et, s'adressant aux troupes : « Que ceux qui veulent « retourner vers notre Orient me suivent. » Se mettant alors en marche pour l'Égypte, le peuple le suivit, dit Ibn-'Adzârî[5], et Zohaïr, réduit à l'entourage des gens de sa maison, se trouva entraîné lui-même dans ce mouvement de retraite; il ne s'arrêta qu'à *Bark'ah*. En-Nouaïrî, bien qu'il ne nomme pas

p. 129 et 130; IIIe sér. 1841). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I. p. ١٨٩, l. 12 à 18 (t. I, p. 288 de la trad.).

[1] Sur un morceau d'étoffe de soie qui recouvre le catafalque posé sur la tombe du héros, on lit, écrits en caractères koufiques, ces simples mots : « Ceci est le tombeau de 'Ok'bah-ibn-Nâfi' » (*Rich. minér. de l'Alg.* t. I, p. 322 et 323; in-4°, de l'I. N. 1849).

[2] Voy. la note 3 de la page suivante.

[3] Que j'ai considéré (p. 166, note 1), contrairement à l'opinion d'Ibn-Khaldoun, comme gouverneur de *K'aïraouân* en l'absence de 'Ok'bah. On remarquera que, dans les récits de la longue expédition poussée jusqu'à l'extrémité du *Maghrib*, le nom de Zohaïr-ibn-K'aïs qui, soi-disant, commandait l'avant-garde, n'est pas prononcé une seule fois. On serait obligé d'admettre qu'il fut à la tête d'un de ces détachements qui, de *T'obnah* (voy. p. 176), s'étaient rendus directement à *K'aïraouân*, mais aucun auteur ne le dit; ce serait une supposition gratuite. Ibn-Khaldoun réfute lui-même cette supposition en plaçant le retour de Zohaïr à *K'aïraouân* après le combat de *Tahoudâ* (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ١^e, l. 6; — p. 22 de la trad.).

[4] Voy. p. 148 et notes 1 et 3 de cette p. 148; voy. aussi p. 162. J'aurai bientôt (p. 190) l'occasion de rappeler, qu'en 45, il faisait partie de l'expédition de Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj.

[5] *Baïân*, t. I, p. ١٥, l. 10 à 13. — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٨٩ in fine (t. I, p. 288 et 289 de la trad.), et *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ١^e, l. 6 à 9 (p. 22 de la trad.).

H'anach, s'accorde très-bien avec le récit du *Baïân*, puisqu'il dit que la garnison, à l'appel de Zohaïr, refusa de prendre les armes, et qu'alors celui-ci résolut de se rendre à *Bark'ah*[1]. Quoi qu'il en soit de ces détails, Koçaïlah, sans perdre un instant, avait marché sur *K'aïraouân*, qui n'était pas complétement évacué[2], et y faisait son entrée en moh'arram 64[3], accordant l'amân aux Musulmans qui étaient restés dans la ville. Rien, mieux que cet événement, ne prouve l'état de décadence dans lequel les Byzantins étaient tombés en *Ifrik'ïah* : ils ne jouent là qu'un rôle subalterne, leurs chefs ne sont pas même nommés; c'est un Berber, c'est Koçaïlah, qui commande aux Roum et aux indigènes; il ne commande pas seulement les troupes, il va prendre possession et gouverner jusqu'au jour, qui doit se faire attendre, où les Musulmans pourront venger leur défaite. Voici donc, après tant de sang arabe versé depuis trente-sept ans, les Berbers maîtres de l'*Ifrik'ïah* et de *K'aïraouân* même.

La retraite de Zohaïr à *Bark'ah* se trouva fatalement coïncider avec de graves événements survenus en Orient. Les craintes de Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân, fondateur de la dynastie des Omaïades, ne s'étaient que trop réalisées; le

[1] En-Nouaïrî, aux pages citées note 3 de la page 179.

[2] *H. d. B.* t. I, p. 1Av, l. 2 (t. I, p. 289 de la trad.). — El-Kaïraouâni, l. III, p. 49 et 50.

[3] *Baïân*, t. I, p. 16, l. 5 et 6. — Cette date, donnée par Ibn-'Adzârî et que je trouve reproduite par Moula-Ah'med[a], montre que la mort de 'Ok'bah doit être placée à la fin de 63, et la date de 63 donnée au combat de *Tahoudâ* est confirmée par Ibn-'Abd-el-H'akam[b], par Ibn-el-Abbâr[c] et par Chihâb-ed-Dîn[d]. Ibn-Khaldoun la contredit indirectement dans le passage suivant : «*Sous le règne de 'Abd-el-Melik-ibn-Merouân*, «Zohaïr-ibn-K'aïs-el-Balaoui marcha contre les «Berbers, qui s'étaient réunis sous le drapeau de «Koçaïlah, chef de la tribu des *Aurabah*. Dans «cette expédition, les Musulmans essuyèrent une «défaite qui les força à quitter l'*Ifrik'ïah*, après «avoir perdu K'aïraouân[e].» 'Abd-el-Melik ayant commencé à régner en ramadhân 65, il faudrait, comme on voit, modifier la date que je viens d'établir pour le combat de *Tahoudâ*; mais il y a plus, cette bataille de Zohaïr contre Koçaïlah a été démentie par Ibn-Khaldoun lui-même quand il nous a représenté le gouverneur de *K'aïraouân* quittant précipitamment la ville, lorsqu'y arriva la nouvelle du désastre de *Tahoudâ* (voy. la note 5 de la page précédente).

[a] *Voyage*, p. 229.

[b] Cité par M. de Slane (*H. d. B.* t. I, p. 336, note 2) et par Wilhelm Roth, p. 63.

[c] Dans un passage emprunté par M. de Slane[1*] au *H'ollat-es-Siarâ*, passage dans lequel il faut évidemment lire 63 au lieu de 93, car, s'il n'y a pas une faute d'impression chez M. de Slane, il y a une faute de copiste dans le manuscrit : ٩٣ au lieu de ٦٣.

[d] *Notices et Extraits*, t. II, p. 158.

[e] *H. d. B.* t. II, p. 1٠, l. 12 à 14 (t. III, p. 193 de la trad.).

[1*] Dans sa traduction d'Ibn-Khallikân, t. I, p. 35, note 5.

refus de quatre personnages[1] de prêter le serment demandé en 56[2] témoignait, avec évidence, d'arrière-pensées qui ne tardèrent pas à se traduire en actes aussitôt qu'en 60 Iezîd eut succédé à son père[3], et ce fut de *Koufah* que partit le premier signal. En-No'mân-ibn-Bachîr, nommé gouverneur de cette ville en 59[4], avait été maintenu dans ses fonctions par Iezîd[5]; mais son indolence ou sa modération furent telles qu'un complot fut ourdi en faveur de H'oçaïn, avec qui une correspondance active s'échangea, sans que le gouverneur parût s'être aperçu de rien de ce qui se passait; aussi Iezîd s'empressa-t-il de le remplacer par 'Obaïd-Allah, fils du fameux Ziâd[6]. D'une autre part, il avait confirmé dans le gouvernement de *Médine* son cousin Oualîd-ibn-'Otbah-ibn-Abou-Sofiân[7], et celui-ci, par faiblesse, avait maladroitement laissé H'oçaïn et

[1] H'oçaïn-ibn-'Ali[a], Abd-er-Rah'man-ibn-Abou-Bekr-es-S'iddîk, 'Abd-Allah-ibn-'Omar-ibn-el-Khat't'âb, trois fils de Khalifes, et 'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr[b] (El-Makîn, p. 48, l. 6 à 13. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 372, l. 7 et 8).

[2] Voy. p. 164 et 165 de ce volume.

[3] Voy. la note 4 de la p. 164 de ce volume.

[4] *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٧٠, l. 15 à 16. Il ne paraît plus avoir joué de rôle jusqu'en 65, date de sa mort (*ibid.* t. I, p. ١٩٠, l. 10).

[5] Naouaouî, p. ٥٩٧, l. 6 et 7.

[6] Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 384, l. 6 et 7. — Ziâd, frère bâtard (ابيه بن) de Mo'âouïah, avait, avec une grande habileté appuyée sur un système de terreur, gouverné *Bas'rah*, *Koufah* et l'*Irâk'* jusqu'en 53, date de sa mort[c]. Il avait été remplacé à *Bas'rah* par Samo'rah-ibn-Djondob, à *Koufah* par Dhah'h'âk-ibn-K'aïs-el-Fihri[d], et, après une série de mutations, Mo'âouïah avait, en 59, préposé au gouvernement de *Koufah* En-No'mân-ibn-Bachîr, à celui de *Bas'rah* 'Obaïd-Allah-ibn-Ziâd (voy. note 4 ci-dessus), qui, par la déposition d'En-No'mân, se trouva réunir deux des trois gouvernements qu'avait son père.

[7] Qui avait été nommé par son père en 57 pour remplacer Merouân-ibn-el-H'akam, et que

[a] H'açan, son frère aîné, était mort en 47, selon Abou-'l-Faradj (p. ١٩٣, l. 5; — p. 123 de la trad. lat.); El-Makîn (p. 47, l. 29 à 31) et Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 350, l. 3 et 4) précisent en rebî-'l-aouel 49; Naouaouî (p. ٣٠٥, l. 2 et 3) dit en 49 ou, selon d'autres, en 50, ou, selon d'autres encore, en 51; Ibn-Khallikân (n° ١٥٩, fasc. II, p. ٨٩, l. 10 et 11) dit en 49 ou 50, à l'âge de 47 ans; Abou-'l-Mah'âçin (t. I, p. 100, l. 3) ne donne qu'une date, celle de 49. Tous s'accordent à le faire mourir empoisonné à *Médine*. Si, comme le dit Ibn-Khallikân, il mourut à 47 ans; si, comme l'affirment En-Naouaouî (p. ٣٠٤, lin. penult.), Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 90, l. 7), etc. il était né au milieu de ramadhân 3, l'année 50 serait évidemment celle de sa mort. C'est pour cette année que Reinaud a opté puisqu'il dit que H'açan mourut neuf ans après son abdication[1*] (voy. p. 129 de ce volume).

[b] Quatremère, dans son *Mémoire sur la vie de 'Abd-Allah-ibn-Zobaïr*, compte un cinquième protestant, 'Abd-Allah-ibn-'Abbâs, cousin germain de Moh'ammed (*J. A.* t. IX, p. 309; II[e] sér. 1832).

[c] Naouaouî, ٣٥٧, l. 3. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 370, l. 8 à 10. — *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٧٣, l. 2 et 3.

[d] *Ibid.* t. I, p. ١٧١, l. 4 et 5. A la p. ١٧٣, l. 1, en indiquant la mort de Samo'rah sous l'année 60, il écrit بن جُنْدُب. Voir aussi Naouaouî, p. ٣٠٣, l. 14.

[1*] *Monuments arabes, persans et turcs*, t. I, p. 351; in-5°. de l'I. R. 1828. — D'Herbelot, au mot H'assan (*Biblioth. orient.* p. 403), par suite des nombreuses négligences que présente ce savant ouvrage édité par une main étrangère, dit, dans le même article, à la colonne 1 que H'assan mourut en 49, et à la colonne 2 en s'afar 50.

'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr se réfugier sur le territoire sacré de *La Mekke*. Ce fut là que le fils de 'Ali fit les préparatifs de sa folle entreprise dans l'*Irâk'*, entreprise dont 'Abd-Allah le dissuadait hypocritement, et qui eut pour issue, le 10 moh'arram 61, l'affreuse catastrophe de *Kerbelâ*[1]. La mort de H'oçaïn avait débarrassé Iezîd d'un compétiteur dangereux, mais ce prince, d'ailleurs si peu fait pour gouverner[2], n'en avait pas moins vécu dans les transes de tous les instants que lui causait, à juste titre, 'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr, dont les prétentions, appuyées sur une haute origine et sur les liens nombreux qui, de toutes parts, l'attachaient à la famille du Prophète, la persistante retraite à *La Mekke* et les intrigues incessantes faisaient le plus redoutable des rivaux. Jamais la comparaison qu'on puise souvent dans l'épée de Damoclès n'aurait été plus justement appliquée si je voulais m'en servir ici. Un corps d'armée mis sur pied dans le *H'idjâz* en 62 avait été battu[3], et, dès le com-

Mo'âouïah avait lui-même maintenu en 59 (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۹۹, l. 14 et 15, et p. ۱۷۰, l. 16 et 17). Il semble y avoir erreur quand Abou-'l-Mah'âcin dit un peu plus loin (t. I, p. ۱۷۲, l. 2 et 3) qu'en 60 'Amr-ibn-Sa'îd-ibn-El-'Âs'i-'l-Achdak'[a] était gouverneur de *La Mekke et de Médine*. Suivant Quatremère, 'Amr-el-Achdak' était seulement gouverneur de *La Mekke*; par sa destitution, ce gouvernement aurait alors été ajouté à celui de *Médine*, que Ouâlîd possédait déjà (*J. A.* t. IX, p. 319 et 327; 11e sér. 1832).

[1] Eutychii *Annales*, t. II, p. 362, l. 3. — Naouaouî, p. ۲۱۱, l. 13 et 14. — Abou-'l-Faradj, p. ۱۹۹ in fine (p. 125 de la trad. lat.). — Ibn-Khallikân, n° ۲۷۰, fasc. III, p. ۸۹, l. 7 (t. I, p. 589 de l'ed. trad. angl.). — Abulfedæ *Annal. muslem*, t. I, p. 388, l. 17. — Abou-'l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۷۲, l. 9 à 11. — Je ne sais pourquoi Abou-'l-Faradj dit le vendredi et pourquoi En-Naouaouî dit le vendredi ou le samedi, car le 10 moh'arram 61 tombe un mercredi correspondant au 10 octobre 680 de J. C. Si, en s'exprimant ainsi, En-Naouaouî a songé au 9 moh'arram, date indiquée aussi, puisque c'est celle qu'a donnée Abou-'l-Fedâ, il aurait dû dire mardi ou mercredi.

[2] Voy. son portrait peint de main de maître par M. Dozy (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 72 et 73).

[3] Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 382 in fine. — Ce combat, dans lequel 'Amr-ibn-ez-Zobaïr tomba entre les mains de son frère 'Abd-Allah, dont il était l'ennemi déclaré, paraît devoir être placé en 62, quoique Abou-'l-Fedâ le place en 60 et ne signale aucun événement en 62. Alors Oualîd-ibn-'Otbah avait été remplacé par 'Othmân-ibn-Moh'ammed-ibn-Abou-Sofiân-ibn-H'arb, qui, en cette année 62, fit le pèlerinage au dire de Abou-'l-Mah'âçin; mais cet auteur ajoute que, suivant Ibn-el-Athîr, ce fut Oualîd-ibn-'Otbah[b]. En tout cas, 'Othmân-ibn-Moh'ammed serait resté fort peu de temps en fonction; Iezîd

[a] Le surnom d'*El-Achdak'* lui avait été donné à cause de la supériorité de son talent pour la parole, ou, suivant d'autres, à cause de la largeur des coins de sa bouche (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۰۱۴, l. 2 et 3).

[b] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۷۱۴, l. 12 et 13. Abou-'l-Mah'âçin (même tome, p. ۱۹۴, l. 15 à 17) avait déjà présenté une divergence analogue avec Ibn-el-Athîr sur le gouverneur de *Médine* en 54; mais cette divergence n'est qu'apparente, car Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. III, p. ۱۴۱۵, l. 8) dit qu'en 54 le pèlerinage fut fait par Merouân-ibn-el-H'akam, gouverneur de *Médine*, mais il vient d'expliquer (p. ۱۴۱۳, l. 12) qu'en cette année Mo'âouïah avait destitué Sa'îd-ibn-el-'Âs'i du gouvernement de *Médine*, et lui avait donné Merouân pour successeur.

mencement de 63, une révolution violente avait éclaté à *Médine*. Iezîd avait été déposé, 'Othmân-ibn-Moh'ammed, qui commandait en son nom, avait été insulté et honteusement chassé avec tous les membres de la famille Omaïade qui résidaient dans la ville [1], et le combat de *H'arrah* [2] avait incomplétement

avait envoyé, pour le remplacer, l'ancien gouverneur de *La Mekke*, 'Amr-el-Achdak' [a]. Ce fut lui qui commença les hostilités contre 'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr, et confia le commandement de sa petite armée à 'Amr-ibn-ez-Zobaïr, qui fut battu [b] comme je viens de le dire. Cet échec amena évidemment la destitution de 'Amr-el-Achdak', car, dans les événements qui suivent, il n'est plus fait mention de lui, même dans le récit détaillé de Quatremère, et il fut remplacé par 'Othmân-ibn-Moh'ammed, comme on le voit dans Abou-'l-Fedâ (note 1 ci-après).

[1] El-Makîn, p. 53, l. 28 et suiv. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 394, l. 6 et suiv. — *J. A.* t. IX, p. 387 à 391; II[e] sér. 1832. — *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 92.

[2] Iâk'out, *Mochtarik*, p. 174, l. 7 à 10. — Iezîd avait envoyé Moslim [c]-ibn-'Ok'bah-el-Mosrif [d] à la tête de dix ou douze mille hommes pour faire rentrer *Médine* dans l'obéissance; les habitants, ayant refusé de se soumettre, avaient combattu sous les ordres de 'Abd-Allah-ibn-H'antzalah; ils avaient été taillés en pièces à *H'arrah* [e] le mercredi 26 dzou-'l-h'idjah 63 [f]

[a] Voy. la note 7 de la page 182. Abou-'l-Mah'âçin semble avoir confondu la fonction que 'Amr-el-Achdak' remplissait en 60 avec celle qu'il ne remplit qu'en 62.

[b] *J. A.* t. IX, p. 337 à 338, et p. 385 à 386; II[e] sér. 1832. Pour tous les détails relatifs aux événements du règne de Iezîd qui se rapportent à *La Mekke* et à *Médine*, détails que ne comporte pas le sujet que je traite, je renvoie au très-intéressant mémoire qu'Ét. Quatremère a publié dans les deux volumes du *Journal asiatique* de 1832, et aux *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 72 à 112.

[c] Iâk'out écrit مُسَلَّم Mosallam ou Mosallim (*Mochtarik*, p. 174, l. 9). Voy la note [1*] ci-dessous.

[d] El-Makîn (p. 53, l. 35) l'intitule المُرسى, et il paraît que, dans plusieurs manuscrits, on lit المُرّى. La vraie leçon, المُزَنِي (El-Mozani [1*]), a été indiquée par M. Dozy (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 97, note 4). Avant de connaître cette correction, j'avais, comme dans Iâk'out (*Mochtarik*, p. 174, l. 9) et dans Abou-'l-Mah'âçin (*En-Nodjoum*, t. I, p. 180, l. 10), lu المُسْرِف (le prodigue), surnom qui aurait été donné à Moslim, *après* le combat de *H'arrah* (*En-Nodjoum*, t. I, p. 174, l. 10 et 11), sans doute parce qu'il avait été prodigue du sang musulman, ou parce qu'il avait outre-passé, dans son œuvre de rigueur, les intentions de Iezîd.

[e] Le nom de *H'arrah*, au plur. *H'irâr*, est donné à tout sol recouvert de cailloux noirs de diverses formes qu'on dirait brûlés par le feu. Les H'irâr sont nombreux en Arabie, particulièrement autour de *Médine*, et on les distingue par les noms des localités dont ils sont le plus voisins [2*]; ainsi, à l'est de *Médine* se trouve le *H'arrah-Ouâk'im*, qui est un des deux H'irâr de cette ville [3*], et c'est ce *H'arrah-Ouâk'im* qui fut le théâtre du combat livré par Moslim-ibn-'Ok'bah [4*].

[f] C'est nécessairement par suite d'une petite erreur ou d'une faute d'impression que Quatremère a dit mercredi 28 (*J. A.* t. IX, p. 399; 2[e] sér. 1832). Il aurait dû dire vendredi 28; mais, en réalité, on lit dans Abou-'l-Fedâ لثلث بقين (trois jours restant), et, comme l'année 63 n'est pas surabondante, il a évidemment indiqué le 26, qui, en effet, tombe un mercredi.

[1*] Les *Mozaïnah* étaient une tribu modharite du *H'idjâz*; ces bédouins étaient établis entre *Médine* et *La Mekke* (Caussin, *Essai*, t. II, p. 527; et t. III, p. 344).

[2*] Iâk'out, *Mochtarik*, p. 177, l. 2 et 3. — *Marâs'id-el-Ît't'ilâ'*, t. I, p. 494, l. 15 à 19.

[3*] *Ibid.* t. I, p. 498, l. 14 et 15.

[4*] Cette indication, donnée par Iâk'out (voy. la note 2 ci-dessus), est reproduite par le *K'âmous* au mot حَرَّة, ou plutôt par la traduction turque de ce dictionnaire, laquelle entre dans des explications qui manquent à l'original. Cette traduction écrit مسلمة بن عقبة, et je crois que c'est par erreur (voy. la note [d] ci-dessus).

rétabli l'autorité du Khalife dans une partie du *H'idjâz; La Mekke* se défendait vaillamment contre les attaques de H'os'aïn-ibn-Nomaïr[1], lorsque, le 14 rebî-'l-aouel 64 (mardi 10 novembre 683 de J. C.), Iezîd mourut[2], ayant à peine eu le temps de recevoir la nouvelle de la défaite de 'Ok'bah devant *Tahoudâ* et de l'entrée de Koçaïlah à *K'aïraouân*. On ne pouvait songer, en de telles circonstances, à venir en aide à Zohaïr. Mort de Iezîd

En effet, l'établissement de la dynastie des Omaïades se trouvait plus que

(26 août 683 de J. C.), et leur ville livrée à la brutalité du soldat pendant trois jours (El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 53 et 54. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 394 et 396. — Abou-'l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٧٨, l. 8 et suiv.).

[1] Moslim, après avoir laissé, comme lieutenant à *Médine*, Rauh'-ibn-Zinbâ'-'l-Djodzâmi, avait marché sur *La Mekke* et était mort en chemin, remettant le commandement de l'armée à H'os'aïn-ibn-Nomaïr-es-Sakouni[a], conformément aux ordres qu'il avait reçus de Iezîd au moment de son départ de Syrie[b]. — Ce n'était pas seulement le parti d'Ibn-Zobaïr qui soutenait la lutte : Mokhtâr-el-Kaddzâb[c], chef des *Chîites;* Nâfi'-ibn-el-Azrak', à la tête des *Khaouâridj*, défendaient *La Mekke*, moins par dévouement pour Ibn-ez-Zobaïr[d] que par haine pour les Omaïades, dont le représentant en 'Irâk', 'Obaïd-Allah-ibn-Zîâd, les avait si cruellement persécutés[e]. Lorsque, à la fin de rebî-'l-aouel 64, l'armée syrienne se remit en marche pour retourner à *Damas*, Mokhtâr, mécontent d'Ibn-ez-Zobaïr[f], se dirigea vers l'*Irâk'*, où il prétendit être envoyé par Moh'ammed-ibn-H'anafîah[g]; Nâfi'-ibn-el-Azrak', mécontent aussi du Khalife de *La Mekke*, se rendit à *Bas'rah* pour bientôt après s'établir dans la province d'*El-Ah'ouâz*[h] avec ses *Khaouâridj*, qui, dans cette région, prirent le nom d'*Azrak'ites*, du nom du père de leur chef.

[2] El-Makîn (p. 54, l. 21 à 23) dit le 4 ou, suivant d'autres, le 14; Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 398, l. 1 à 3) dit quatorze nuits passées, c'est-à-dire dans la journée du 14, et il le répète p. 402, l. 4 et 5. Abou-'l-Mah'âçin (t. I, p. ١٨٠, l. 17) dit au milieu de rebî-'l-aouel, et, comme ce mois a trente jours, il doit vouloir indiquer le 15, date souvent donnée, notamment par Abou-'l-Fedâ (à la page ci-dessus citée).

[a] Ibn-Khaldoun, *Prolégomènes* (*Notic. et Extr.* t. XVII, p. ٣١٨, l. 4; et t. XX, p. 257). — *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٨٠, l. 10 à 13; et p. ١٩٧, l. 13 et 14. — Sur Rauh'-ibn-Zinbâ', voy. une note de M. de Slane dans sa traduction d'Ibn-Khallikân (t. I, p. 364, note 5).

[b] *J. A.* t. IX, p. 395; IIe sér. 1832. — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 127.

[c] C'est-à-dire l'imposteur; il était né à *T'âïef* et avait déjà pris, à *Koufah*, un grand ascendant sur les Chîites, lorsqu'en 62 il fit un accord avec 'Abd-Allah-ibn-Zobaïr, combattit dans ses rangs contre 'Amr-ibn-Zobaïr (voy. la note 3 de la p. 183), et se trouva, au commencement de 64, parmi les défenseurs de *La Mekke* (*J. A.* t. IX, p. 424 et 427; IIe sér. 1832). Voy. à ma p. 201, note 2, le nom complet de Mokhtâr.

[d] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 149.

[e] *Id. ibid.* t. I, p. 145 à 148. — 'Obaïd-Allah-ibn-Zîâd, nommé gouverneur de *Bas'rah* en 59, et de tout l'*Irâk* à partir de l'an 60 (voy. p. 182 note 6), dut faire sévir sa persécution sur les *Khaouâridj* de 60 à 63.

[f] Qui venait de donner à 'Abd-Allah-ibn-Iezîd le gouvernement de *Koufah* [1*] que convoitait *Mokhtâr* (*J. A.* t. IX, p. 427; IIe sér. 1832).

[g] Un des fils de 'Ali-ibn-Abou-T'âlib; il est souvent appelé *Ibn-H'anafïah*, du nom de sa mère.

[h] Région située du côté de *Baghdâd* dans le pays de *Nahraouân* (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ١٥٩, l. 19. Cette ligne a été simplement copiée par l'auteur du *Marâs'id-el-It't'ilâ'* (t. I, p. ٣٣, l. 10 et 11).

[1*] Voy. la note [a] de la page suivante.

jamais remis en question, et l'état des choses ne tarda pas à s'aggraver. Le fils de Zobaïr, se voyant désormais sans rival dont il eût à redouter les droits et le courage, leva complétement le masque dont il se couvrait à peine depuis la mort de Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân; il prit ouvertement le titre de Khalife, reçut le serment de fidélité des habitants de *La Mekke*, du *H'idjâz*, du *Iémen* et des provinces voisines, pendant qu'il envoyait 'Abd-er-Rah'man-ibn-'Otbah-ibn-Djah'dam-el-Fihri[1] prendre possession du gouvernement de l'*Égypte*[2], qu'il remettait à son frère 'Obaïd-Allah le commandement de *Médine*, et que l'*Irâk'* même, où il avait envoyé deux gouverneurs[3], était excité à se soulever en son nom. En même temps que 'Abd-Allah s'emparait, avec cette audace, de la souveraine puissance, le désordre allait croissant en *Syrie*.

Mo'âouïah II.

Mo'âouïah II, fils de Iezîd, qui gémissait d'être né sur les marches du trône, avait éprouvé le chagrin d'être proclamé le jour même de la mort de son père; son règne, mystérieux comme sa personne, ne dura que quelques semaines : le sceptre lui échappait avec la vie à l'âge de vingt et un ans[4]. Pour

[1] El-Makîn (p. 56, l. 6) l'appelle بن عقبة بن حرم, et son texte estropie ainsi deux noms; dans Abou-'l-Mah'âçin (t. I, p. ١٧٥, l. 16, et t. II, p. ٥٩٧, col. 1, l. 15), on lit بن مخدم الفهرى, Quatremère (*J. A.* t. IX, p. 406; 2e sér. 1832) dit Ibn-Atabah, que je crois être le vrai nom mal transcrit, comme quand (p. 312 et 319) il donne le nom d'Atabah au frère de Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân, qui s'appelait 'Otbah (voy. p. 137 de ce volume).

[2] Nous savons que, depuis le mois de ramadhân 62, le gouvernement de l'*Égypte* était entre les mains de Sa'îd-ibn-Iezîd-el-'Aïk'amah (voy. p. 165 de ce volume).

[3] Il avait envoyé 'Abd-Allah-ibn-Iezîd-el-Khat'ami à *Koufah*, et 'Omar-ibn-'Obaïd-Allah-ibn-Mo'ammir-et-Taïmi à *Bas'rah*[*], ce qui ne veut pas dire qu'ils prirent possession de ces gouvernements immédiatement après l'expulsion du représentant des Omaïades. Il y eut, au contraire, beaucoup d'hésitation dans ces provinces, et les 'Irâk'ains, en reconnaissant l'autorité d'Ibn-ez-Zobaïr, optèrent pour un pis aller. — Suivant Ma'çoudî (*Moroudj-ed-Dzahab*, t. V, p. 170, l. 10 et 11) et El-Makîn (p. 56, l. 6), ce fut 'Abd-Allah-ibn-Mot'î-'l-'Adaoui qu'Ibn-ez-Zobaïr envoya, en 64, à *Koufah*; mais nous verrons plus loin (p. 191, note 3), qu'il n'y fut envoyé qu'en 66, peut-être en 65.

[4] Eutychius (t. II, p. 362, l. 10) dit qu'il régna quarante jours. «C'est Abou-Leïla (le père «de la nuit), dit Belâdzorî; après avoir fait la «prière publique dans la mosquée, il se démit «du khalifât, et se retira dans son palais, où il «mourut deux mois après.» (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٢٩, l. 2 à 4.) — El-Makîn (p. 55, l. 8 et 9) dit quarante-cinq ou, suivant d'autres, vingt jours, ou, suivant d'autres encore, quatre mois, et plus bas (l. 18) il opte pour quarante-cinq jours; Abou-'l-Faradj (p. ١٩٧, l. 14 et 15; — p. 126 de la trad. lat.) donne à ce règne une durée de vingt jours; Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 402, l. 6) hésite entre trois mois et quarante jours. «Il importe peu de savoir la durée de ce règne,» dit M. Dozy (t. I, p. 123), qui trouve, avec raison, qu'il y a là un fait insignifiant.

[*] Abou-'l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٨٠, l. 6 à 8.

comble de malheur, son cousin Oualîd-ibn-'Otbah-ibn-Abou-Sofiân, ancien gouverneur de *Médine*[1], qu'il avait désigné pour lui succéder, était tombé mort en faisant la prière sur le corps du jeune défunt[2]. Au milieu de ces calamités conjurées, en présence d'un trône vacant et de l'anéantissement de la famille qui l'occupait, les compétiteurs surgissaient, et l'importance d'Ibn-ez-Zobaïr allait grandissant. En *Syrie* même, plusieurs districts (ceux de *K'innasrîn*, de *H'ims'*[3]) se prononçaient en faveur du réfugié de *La Mekke*, et Dhah'h'âk-ibn-K'aïs-el-Fihri, qui commandait à l'important district de *Damas*, flottait incertain sur le parti qu'il prendrait, lorsque Merouân-ibn-el-H'akam revint du *H'idjâz* accompagné de H'os'aïn-ibn-Nomaïr à la tête des troupes qui avaient assiégé la Ville sainte. Tous deux, il faut le dire, avaient eux-mêmes, dans des circonstances différentes et sous certaines conditions, penché vers Ibn-Zobaïr[4], mais ils revenaient dans des dispositions tout autres et la candidature de Merouân allait être posée et soutenue par H'os'aïn dans une espèce de diète convoquée à *Djâbiah* dans le *Djaulân*[5]. Merouân-ibn-el-H'akam fut élu le 15 dzou-'l-k'a'dah 64[6] (lundi 4 juillet 684 de J. C.), et cet irrésolu vieillard songea encore, assure-t-on, à faire sa soumission à Ibn-Zobaïr[7]; mais 'Obaïd-Allah-ibn-Ziâd avait été chassé de *Koufah* par la révolution accomplie en *'Irâk'* contre les Omaïades, et il s'était réfugié à *Damas;* secondé par 'Abd-el-Melik, fils aîné de Merouân, il releva le courage du Khalife, qui trouva enfin l'énergie nécessaire pour marcher contre Dhah'h'âk. Celui-ci fut tué dans la mémorable bataille de *Mardj-Râhit'*[8], livrée le jour de la fête du sacrifice, le

Merouân-ibn-el-H'akam.

Bataille de Mardj-Râhit'.

[1] Voyez p. 182 de ce volume.

[2] Quatremère (*J. A.* t. IX, p. 415; 1re sér. 1832). — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 124.

[3] A *K'innasrîn*, Zofar-ibn-H'arith-el-Kilâbî commandait; à *H'ims'* c'était No'mân-ibn-Bachîr-el-Ans'ârî (*Annal. musl.* t. I, p. 404, l. 5 et 6). — La tribu de *Kilâb* descendait de K'aïs (voir Caussin de Perceval, Tableau X, A.).

[4] M. Dozy explique très-bien comment Merouân, qui avait été chassé du *H'idjâz* et était revenu à *Damas*, se trouva cependant arriver en *Syrie* avec H'os'aïn (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 129 et 130).

[5] *Ibid.* t. I, p. 208. — Voir les mots الجابية et الجولان dans le *Mo'djam* t. II, p. ٣, l. 14 et p. 109, l. 5. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'* (t. I, p. ٢٣٣, 12 et p. ٢٧٣, l. 13).

[6] Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 408, l. 5 à 7) dit qu'il mourut le 4 (لثلاث مضون) ramadhân 65, après avoir régné neuf mois et dix-huit jours, ce qui place son élection au 15 dzou-'l-k'a'dah 64. Cette date n'est peut-être pas rigoureuse, elle est au moins très-approximative, et l'on voit que si le règne de Mo'âouïah II fut de quarante-cinq jours, ce qui placerait sa mort au 29 rebî'-'l-akhir 64, on aurait six mois et demi pour l'interrègne de la dynastie Omaïade, pendant lesquels 'Abd-Allah-ibn-Zobaïr put croire qu'il était définitivement maître de la position.

[7] *J. A.* t. IX, p. 416; 2e sér. 1832. — Ma'çoudî, *Moroudj-ed-Dzahab*, t. V, p. 197, l. 11 à p. 198, l. 2.

[8] Grande plaine qui touche la partie orientale du *Ghout'ah de Damas.*

vendredi 10 dzou-'l-h'idjah 64 (29 juillet 684 de J. C.); ce grand duel entre les Kelbites et les K'aïsites[1], dans lequel Dhah'h'âk luttait pour son propre compte[2], fut un coup mortel porté à 'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr.

65 de l'hég. (684-685 de J. C.)

L'Égypte reconquise par les Omaïades.

En djoumâdi-'l-aouel 65, Merouân entrait en *Égypte*, d'où il chassait 'Abd-er-Rah'man-ibn-Djah'dam, qui y gouvernait depuis sept mois (ou neuf mois[3]) au nom du Khalife de *La Mekke*, et, après avoir remis le gouvernement de cette province à son second fils 'Abd-el-'Azîz, en lui recommandant de traiter les habitants avec douceur, il partit le 1er redjeb pour rentrer en Syrie[4]. A cet instant, Merouân, contrairement aux conditions qui lui avaient été faites et qu'il avait acceptées[5], venait de désigner 'Abd-el-Melik pour son successeur, et, par un surcroît de précaution, 'Abd-el-'Azîz était désigné pour succéder à son frère, double désignation qui souffrit quelque difficulté[6]. Ces mesures une fois prises, le Khalife, qui aurait peut-être dû porter ses vues vers l'*Irâk'* et y envoyer des forces imposantes, songea d'abord à venger les outrages que sa famille, et lui-même, avaient reçus à *Médine*. Quatre mille hommes, commandés par Djaïch-ibn-Doldjah (جَيْش بن دُلْجَة[7]), furent dirigés contre

Revers éprouvé dans le H'idjâz.

[1] En 1811, Ét. Quatremère[a] avait déjà donné quelques explications sur les Arabes de K'aïs et du *Iémen*, et avait parlé de la haine qui anime les uns contre les autres les descendants des deux souches de 'Adnân et de K'ah't'ân; mais M. Dozy a mis en saillie, d'une manière beaucoup plus complète, cette haine, dont la cause reste inconnue, qui existe depuis un temps immémorial[b] entre les descendants de K'ah't'ân (*Iémenites, Azdites, Kelbites*, noms divers qu'ils reçurent selon les pays) et ceux de 'Adnân (*Ma'ddites, Nizârites, Modharites, K'aisites, Temîmites*), qui occupaient le *H'idjâz* et le *Nadj* (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 113 à 136).

[2] Dhah'h'âk était sorti de ses irrésolutions en se déclarant pour Ibn-ez-Zobaïr; cependant, quoiqu'il fût Ma'ddite[c], il n'avait, comme les K'aïsites de Syrie, aucun penchant pour le Khalife de *La Mekke;* aussi, sur la proposition de quelques-uns de ses officiers, s'était-il enfin décidé à se proclamer lui-même Khalife, et il avait reçu à ce titre le serment de ses troupes. (*J. A.* t. IX, p. 418 et 419; 2e sér., 1832. — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 131.)

[3] *En-Nodjoum*, t. I, p. 181e, l. 8 à 10. — Cette double indication d'Abou-'l-Mah'âsin autorise à admettre que 'Abd-er-Rah'man-ibn-Djah'dam avait été envoyé en *Égypte* au plus tard dans le mois de chaouâl 64.

[4] *En-Nodjoum*, t. I, p. 181e, l. 12 et l. 21, à p. 180, l. 2.

[5] Ma'çoudî, *Moroudj-ed-Dzahab*, t. V, p. 199, l. 10 et p. 206, l. 7 à 9. — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 132.

[6] *En-Nodjoum*, t. I, p. 141, l. 3 à 11. (Voyez ci-après, p. 193.)

[7] Ce nom est défiguré dans plusieurs manuscrits, car Ét. Quatremère a transcrit Habich-ibn-

[a] *Mém. géogr. et hist. sur l'Égyp.* t. II, p. 495 à 498.

[b] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 118.

[c] Les *Fihr* étaient les K'oraïchites de la banlieue de *La Mekke* (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 125, note 3).

cette ville; il était prescrit au général de se conformer aux instructions qui, à la fin de 63, avaient été données à Moslim-ibn-'Ok'bah. Dans cette armée on remarquait : 'Obaïd-Allah-ibn-el-H'akam, frère de Merouân, Abou-'l-H'addjâdj-Iouçof-eth-Thak'afî[1] et son fils El-H'addjâdj, très-jeune encore[2]. 'Omar-ibn-'Obaïd-Allah-ibn-Mo'ammir-et-Taïmi, qui, depuis 64[3], commandait à *Bas'rah* au nom d'Ibn-ez-Zobaïr, vint à leur rencontre, les attaqua le 1er ramadhân, et les tailla en pièces; Djaïch et 'Obaïd-Allah restèrent sur le champ de bataille, Iouçof et son fils El-H'addjâdj parvinrent à s'échapper[4]. On n'indique pas le lieu témoin de ce désastre, dont la nouvelle ne parvint sans doute pas à Merouân[5], car le 4 ramadhân 65 on vit sa femme sortir éplorée des appartements du palais en criant que le Khalife venait de mourir subitement[6]; on s'accorde à croire qu'elle l'avait tué[7]. 'Abd-el-Melik-ibn-Merouân fut im- 'Abd-el-Melik-ibn-Merouân.

Waldjeh[a] et M. Weil a transcrit Habach-ibn-Daldja[b], ce qui montre que l'un des manuscrits portait حبش بن دلجة et l'autre حبش بن وجة, et que les voyelles n'étaient marquées dans aucun des deux. J'ai pris l'orthographe de ce nom dans les *Nodjoum*, t. I, p. ۱۸۷, l. 9.

[1] L'orthographe de ce nom m'est donnée par Naouaouî, p. ۱۹۸, l. 17. On sait que Ka'b, un des aïeux de H'addjâdj, appartenait aux *Benou-Thak'îf* (voyez, ci-après, p. 202, note 2).

[2] C'était, en 65, un jeune homme de vingt-quatre ans.

[3] Voyez la note 3 de la p. 186. Il avait dû être envoyé pendant l'interrègne de la dynastie Omaïade, c'est-à-dire entre le 1er redjeb et le 15 dzou-'l-k'a'dah 64. Ét. Quatremère l'appelle 'Obaïd-Allah-Taïmi (*J. A.* t. IX, p. 421; 1re sér. 1832). C'est le même que plus loin (*ibid.* t. X, p. 74) il appelle Abd-Allah-ben-Moammer. Dans Abou-'l-Mah'âçin (t. I, p. ۹۹, l. 11) on lit *'Abd*-Allah-ibn-Mo'ammir-ibn-'Othmân-et-Taïmi, et à la p. ۱۸۰, l. 8, *'Obaïd*-Allah-ibn-Mo'ammir-et-Taïmi, ce qui est la vraie leçon comme on en a la preuve par Ibn-K'otaïbah (p. ۲۲۲, lin. ult.).

[4] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۸۷, l. 9 à 16.

[5] Si, comme le dit Abou-'l-Mah'âçin (*ibid.* t. I, p. ۱۸۸, l. 13), Merouân mourut le 1er ramadhân 65, ce serait le jour même où ses troupes essuyaient une défaite dans le *H'idjâz*.

[6] Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 408, l. 3 à 7. — El-Makîn, p. 57, l. 23 à 28. — Ibn-K'otaïbah (*Kitâb-el-Mâ'rif*, p. ۱۷۹ et ۱۸۰) et Soïout'î (*Târîkh-el-Kholafâ*, p. ۲۱۲, l. 10), placent aussi cet événement en 65. — C'était le même Merouân qui avait été secrétaire du Khalife 'Othmân et dont j'ai parlé plus haut (p. 132). Il était né en l'an 2 de l'hég. à *La Mekke* ou à *T'âïef*[c], ville dans laquelle son père El-H'akam avait été exilé par le Prophète (Naouaouî, p. ٥١٣, l. 15 à 19). Voyez les détails donnés par Ibn-Khallikân, n° ۲۱۱, fasc. III, p. ۱۳, l. 17 à 19 (t. I, p. 483 de la trad. angl.).

[7] El-Makîn, après avoir dit (p. 57, l. 24) que Merouân mourut de la peste, rapporte deux autres versions d'après lesquelles il aurait été ou empoisonné ou étouffé par sa femme. Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 408, l. 4) et Abou-'l-Mah'âçin[d] ont admis ce dernier genre de mort. On pense

[a] *J. A.* t. IX, p. 421; 1re sér. 1832.

[b] *Geschichte der chalifen*, t. I, p. 350; in-8°, Mannheim, 1846.

[c] Ibn-K'otaïbah dit, dans son *Kitâb-el-Mâ'rif* (p. ۱۷۹, l. 15), que le Prophète avait exilé El-H'akam à *Ouadjdj-et-T'aïef* pour avoir divulgué son secret, et En-Naouaouî (p. ٥١٣, l. 7 et 8) le répète d'après lui. — Sur وَجّ الطايف voyez le *Mo'djam*, t. IV, p. ٩٠١٣, l. 16, et le *Marâs'id*, t. III, p. ۲۷۷, l. 8. Voy. aussi la note a* de la p. 4 de ce vol.

[d] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۸۸, l. 19 à p. ۱۸۹, l. 3.

médiatement proclamé, et son frère 'Abd-el-'Azîz s'empressa de le faire reconnaître en *Égypte*[1]. Ainsi se trouva réalisée une singulière prophétie qui remontait à vingt ans : on se rappelle[2] la prise de *Djaloulâ* en 45 et le débat qui, à l'occasion du partage du butin, s'éleva entre Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj et le jeune 'Abd-el-Melik-ibn-Merouân. « Après cette contestation, dit El-« Bekrî, 'Abd-el-Melik se vit traiter avec peu d'égards par Ibn-H'odaïdj, auquel « il était devenu à charge, et qui lui faisait toujours mauvais visage. Accablé « de chagrin, il devint triste, pâle et distrait. H'anach-es'-S'anâ'ni, l'ayant « rencontré dans cet état, lui demanda ce qu'il avait; 'Abd-el-Melik répondit : « Aux réceptions de notre émîr on me place à la suite des autres K'oraïchites. « Ne t'en inquiète pas, dit H'anach, je te promets que tu parviendras au « Khalifat et au commandement suprême[3]. » Peut-être les prévisions d'Es'-S'anâ'ni reposèrent-elles alors sur le caractère de Iezîd, qui, en 45, était, comme 'Abd-el-Melik, un jeune homme de dix-neuf ans, dont les penchants vicieux étaient bien connus, trop connus pour que Mo'âouïah, son père, eût les illusions que lui prête, très-gratuitement, Ibn-Khaldoun[4].

A l'avénement de 'Abd-el-Melik, bien que l'*Égypte* fût reconquise, la position était encore des plus critiques; non-seulement 'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr était reconnu dans le *H'idjâz*, mais les troupes syriennes venaient, comme on l'a vu tout à l'heure, d'y subir un assez grave échec, et, dans l'*Irâk'*, si ses gouverneurs avaient à lutter contre les *Khaouâridj* et contre les *Châites*, les Omaïades n'y étaient plus représentés par personne. Mohallab-ibn-Abou-S'ofrah-el-Azdi

66 de l'hég. (685-686 de J. C.)

qu'en effet sa femme le fit mourir et l'on en donne la raison suivante : Merouân-ibn-el-H'akam avait été élu sous la condition qu'après lui le khalifat retournerait à Khâlid-ibn-Iezîd, trop jeune alors pour gouverner[a]. Sous prétexte de mieux assurer sa succession à Khâlid, il épousa la veuve de Iezîd, mère du jeune prince[b]; mais lorsque, manquant à ses engagements, il eut fait prêter serment à ses deux fils aînés, et qu'il eut, ainsi, définitivement spolié la branche de H'arb au profit de celle d'Abou-'l-'Âs'î (voyez mon Tableau I), la mère de Khâlid aurait tiré vengeance de ce manque de foi par un crime. Abou-'l-Mah'âçin (note[4] de la page précédente) donne à ce crime une raison relativement futile.

[1] *En-Nodjoum*, t. I, p. 141, l. 12 à 14. Le texte écrit الملك, mais à la Table on lit mieux الملك.

[2] Voyez p. 145 et 146 de ce volume.

[3] *El-Mecâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٣٣, l. 2 à 7 (*J. A.* t. XII, p. 492; v^e sér. 1858).

[4] *Prolégomènes*, dans les *Notic. et Extr.* t. XVI, p. ٣٧١, l. 17 et 18, et p. ٣٧٩, l. 3 et suiv. (t. XIX, p. 419 et 427).

[a] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 124, 131, 132.

[b] Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 406, l. 5) n'hésite pas à expliquer ce mariage par la crainte que Khâlid inspirait à Merouân.

venait de faire éprouver des pertes considérables aux *Khaoudridj* du *Khorâçân*[1], mais ceux de l'*Ahoudz* étaient toujours menaçants, lorsqu'en 66 Ibn-ez-Zobaïr destitua 'Abd-Allah-ibn-Iezîd-el-Khat'ami du gouvernement de *Koufah*[2], qu'il donnait à 'Abd-Allah-ibn-Mot'i'-ibn-el-Açouad-el-'Adaouï[3], et celui-ci se trouva aussitôt en face de Mokhtâr-el-Kaddzâb, secondé par Ibrâhîm-ibn-Melik-el-Achtar-en-Nakha'ï, chefs d'un complot chîite qui devait éclater le 15 rebî'-l-aouel 66 (vendredi[4] 20 octobre 685 de J. C.). Le complot eut un plein succès, Mokhtâr resta maître de *Koufah*, et le nouveau gouverneur envoyé par Ibn-ez-Zobaïr, n'osant pas retourner à *La Mekke* après sa défaite, alla se réfugier à *Basr'ah*, où venait sans doute d'arriver Mos'a'b-ibn-ez-Zobaïr, frère d'Abd-Allah[5]. Sur ces entrefaites, 'Abd-el-Melik envoyait en *'Irâk'* une armée de 40,000 Syriens commandée par l'ancien gouverneur des Omaïades dans ce pays, 'Obaïd-Allah-ibn-Zîâd, auquel Mokhtâr opposa son général Ibrâhîm à la tête de 80,000 Koufiens. Les deux armées se rencontrèrent sur le *Khâzir*[6], à cinq parasanges de *Mos'oul* (الموصل[7] des Arabes); une terrible bataille fut livrée, et le général syrien, complétement défait, resta au nombre des morts[8]. Il semble que ce soit au moment de ce succès, qui consolidait la

67 de l'hég. (686-687 de J. C.) 'Obaïd-Allah-ibn-Zîâd est défait et tué.

[1] 4,800 avaient été tués (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۸۷ et ۱۸۸). — Voyez, sur ce Mohallab, ce que dit Ibn-K'otaïbah cité par Reiske dans son édition d'Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 105, *Annotationum* nota 193); voyez aussi la note 2 de ma p. 207.

[2] Qui lui avait été confié en 64 (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۸۰, l. 6 et 7).

[3] *Ibid.* t. I, p. ۱۹۹ in fine. — *J. A.* t. IX, p. 431 et 432; 11e sér. 1832. Cependant Abou-'l-Mah'âçin lui-même (t. I, p. ۱۸۷, l. 7), avait indiqué Ibn-Mot'i' comme commandant déjà à *Koufah* en 65[2]; il donne son nom complet à la p. ۲۰۴, l. 9, lorsqu'il parle de sa mort sous l'année 73.

[4] Quatremère commet une petite erreur en disant *jeudi* (*J. A.* t. IX, p. 434; 11e sér. 1832).

[5] La date précise à laquelle Mos'a'b fut investi du gouvernement de *Bas'rah* ne paraît pas avoir été donnée, mais on lit dans les *Nodjoum* (t. I, p. ۱۸۷, l. 6 et 7) qu'en 65, année où une terrible peste ravagea *Bas'rah*, Mos'a'b était gouverneur de *Médine;* il l'était encore en 66 (t. I, p. ۱۹۷, l. 16), et il fut destitué du gouvernement de l'*Irâk'* en 67 (t. I, p. ۱۹۹, l. 1 à 3). A la fin de cette page ۱۹۹, Abou-'l-Mah'âçin dit qu'en 67 H'amzah-ibn-'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr était gouverneur de *Koufah et de Bas'rah*, et, sous l'année 68 (p. ۲۰۰, l. 14 et 15), il répète que 'Abd-Allah ôta le gouvernement de l'*Irâk'* à son frère Mos'a'b pour le donner à son fils H'amzah. Il y a, dans ces indications diverses, une confusion que je ne démêle pas.

[6] Abou-'l-Mah'âçin écrit *Djâzir* (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۹۸, l. 14 et 16). Voir Iâk'out, *Mo'djam-el-Boldân*, t. II, p. ۷, l. 15.

[7] Cette orthographe m'est donnée par Iâk'out (*Mochtarik*, p. ۱۹, l. 10, p. ۳۰, l. 4).

[8] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۹۸, l. 9 à 19. — Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 410, l. 12) place cette bataille en moh'arram 67 (août 686 de J. C.), rigoureusement du 5 moh'arram au 5 s'afar 67.

[1] Voyez page 186, note 3.

domination de Mokhtâr, que Ibn-ez-Zobaïr eut l'étrange idée de révoquer son frère Mos'a'b pour donner le gouvernement de *Bas'rah* à son fils H'amzah[1]; mais le séjour de ce jeune prodigue à *Bas'rah* ne fut pas de longue durée, et Mos'a'b fut, paraît-il, promptement réintégré dans son commandement, car en ramadhân 67[2] (du 21 mars au 19 avril 687 de J. C.) il défit complétement Mokhtâr sous les murs de *Koufah*, et ce chef redoutable fut tué en vendant chèrement sa vie à la tête d'une poignée des siens[3]. Le vainqueur eut la barbarie de livrer au bourreau plusieurs milliers de *Chîites*[4] et Ibrâhîm-ibn-Melik-el-Achtar, sollicité par Mos'a'b, abandonna la cause qu'il servait et prêta serment au Khalife de *La Mekke*[5]; de Chîite qu'il était, il se fit Zobaïrite[6].

Mokhtâr vaincu par Mos'a'b et tué.

« Vers la fin de 67, dit Ét. Quatremère, Mos'a'b partit de *Koufah* pour faire « le pèlerinage..... et, ayant reçu le gouvernement de l'*Irâk'*, il alla fixer sa « résidence à *Bas'rah*, et nomma H'ârith[7] pour commander en son nom dans « la ville de *Koufah*[8]. » Au milieu de ces succès, 'Abd-Allah éprouva un autre genre de satisfaction : plusieurs notables K'oraïchites avaient conservé à son égard toute leur indépendance et, parfois, lui faisaient entendre de dures paroles; un des principaux était 'Abd-Allah-ibn-'Abbâs, qui, avec son savoir, sa verve, et son habileté de réplique[9], ne manquait aucune occasion d'humilier Ibn-ez-Zobaïr sans que celui-ci osât attenter à la liberté d'un cousin du Prophète, qu'il voyait entouré des respects de tous. Ce vieillard mourut à *T'âïef* en 68[10], et le Khalife de *La Mekke* se trouva débarrassé d'un censeur importun

68 de l'hég. (687-688 de J. C.).

Mort de 'Abd-Allah-ibn-'Abbâs.

[1] *En-Nodjoum*, t. I, p. 144, l. 1 à 3. Voyez la note 5 de la page précédente.

[2] El-Makîn, p. 60, l. 11. — Abou-'l-Fedâ, t. I, p. 412, l. 11 et 12. — Abou-'l-Mah'âçin, t. I, p. 144, l. 14.

[3] Quatremère (*J. A.* t. IX, p. 56; n^e sér. 1832). — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 163.

[4] Dozy, *ibid.* même page. — 7,000 furent égorgés, dit Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 412, l. 11).

[5] *J. A.* t. X, p. 59; n^e sér. 1832.

[6] « Comme on disait alors. » (Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 158.)

[7] L'auteur entend-il parler de H'ârith-ibn-Abou-Rabîa'-'l-Makhzoumi, qui avait commandé à *Bas'rah* en 65 (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۸۷, l. 8)? Ét. Quatremère donne le nom de H'ârith-ibn-'Abd-Allah au premier gouverneur que Ibn-Zobaïr envoya à *Bas'rah* (*J. A.* t. IX, p. 429; n^e sér. 1832); Abou-'l-Mah'âçin nomme un H'ârith-ibn-'Abd-Allah-ibn-Ka'b-ibn-Asd-el-Hamadâni-'l-Koufi qui mourut en 70, mais que d'autres font mourir en 63 (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۰۰, l. 3 à 5).

[8] *J. A.* t. X, p. 59 et 60; n^e sér. 1832.

[9] Ibn-Khallikân dit, qu'après le Khalife 'Omar-ibn-el-Khat't'âb, on le citait comme le plus grand homme de son temps (*Kitâb Ouafaïât-el-'Aïân*, n° ۲۴۰, fasc. III, p. ۷۱, l. 4; — t. I, p. 577 de la trad. angl.).

[10] *Ibid.* n° ۳۳۷, fasc. IV, p. ۲۱, l. 2 (les n°s ۳۳۷ à ۳۴۷ manquent dans la trad. angl.). — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 416, l. 8 et 9. — Abou-'l-Mah'âçin fait mourir 'Abd-Allah-ibn-'Abbâs à soixante et dix ans (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۰۱, l. 3 à 7).

qui, après l'avoir reconnu, n'avait pas craint de rétracter le serment qu'il lui avait prêté.

J'ai dit (p. 188) qu'en 65, lorsque Merouân I désigna ses deux fils aînés pour lui succéder l'un après l'autre, cette innovation avait fait naître quelques difficultés; en m'exprimant ainsi, j'avais en vue les propos imprudents tenus, prétendait-on, par 'Amr-ibn-Sa'îd-ibn-el-'Âs't-'l-Achdak'[1] : il avait dit que le khalifat lui appartenait après Merouân. Ce mot, auquel Merouân avait répondu en mettant celui qui l'avait prononcé dans l'impossibilité de refuser le serment à prêter aux deux successeurs désignés[2], aurait dû suffire à 'Abd-el-Melik pour qu'il se tînt en garde contre des prétentions auxquelles un ambitieux, quand il les a une fois affichées, ne renonce jamais; il n'en fut pas ainsi. Le Khalife venait, à la fin de 69, de se mettre en marche pour une expédition dans l'*Irâk'*, lorsqu'il reçut la nouvelle que 'Amr-ibn-Sa'îd, auquel il avait commis la faute de confier le commandement de *Damas* en son absence, s'était fait proclamer dans cette capitale. Retournant aussitôt sur ses pas, 'Abd-el-Melik feignit de pardonner, manda le coupable, et le fit tuer en sa présence malgré les liens de parenté qui l'unissaient à lui[3]. Tel est le récit d'El-Makîn, qui, du reste, confond 'Amr-ibn-Sa'îd avec 'Omar-ibn-Sa'd-ibn-Abou-Ouak'k'âs'[4].

69 de l'hég. (688-689 de J. C.)

Assassinat de 'Amr-ibn-Sa'îd.

[1] Qui avait été gouverneur de *La Mekke* au nom de Iezîd (voyez la note 7, p. 182 de ce volume). Il appartenait à la famille Omaïade et à la branche à laquelle appartenait aussi 'Abd-el-Melik. Abou-'l-Mah'âçin (t. I, p. ٢٠١٤, l. 1 et 2) donne le nom complet de 'Amr; mais il est facile de voir qu'il commet quelque erreur par cela seul que la généalogie de son père Sa'îd diffère de celle que donne le même auteur (p. ١٧٠, l. 8 et 9), quand il parle de la mort de Sa'îd sous l'année 59. Suivant Belâdzorî[a], il s'appelait 'Amr-ibn-Sa'îd-ibn-el-'Âs't-ibn-Sa'îd-ibn-el-'Âs't-ibn-Omaïah-el-Achdak'[b], d'où il résulte que son grand-père était cousin-germain de Merouân père d'Abd-el-Melik. (Voyez mon Tableau I).

[2] *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٩١, l. 7 à 11.

[3] *Hist. sarac.* p. 60, l. 34 et suiv. — *En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٠١٣ et ٢٠١٤. — Théophane place ce meurtre sous l'année 678 de J. C. (c'est-à-dire 686), et son récit s'accorde avec celui d'El-Makîn (*Chronographia*, t. I, p. 556, l. 8 à 19). — Le faux Ouâk'idi, qui confirme la date de 69, entre dans beaucoup de détails sur la manière dont ce drame s'accomplit (Simon's Ockley's, *The history of the Saracens*, p. 463 à 465; 5e édit. in-8°, London, 1848; — t. II, p. 379 à 384 de la trad. franç. in-8°, Paris, 1748).

[4] Comme l'avait déjà remarqué Reiske (*Annal. muslem.* t. I, p. 93 et 94 *Annotationum*). — Cet 'Omar-ibn-Sa'd avait été mis à mort en 66 par Mokhtâr comme étant un des meurtriers de H'oçaïn (*ibid.* t. I, p. 410, l. 4; — *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٩٧, l. 6). Abou-'l-Mah'âçin l'appelle 'Amr-ibn-Sa'd, mais Belâdzorî (dans son chapitre 64 des *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٨١, lin. pen. et p. ٢٨٥, l. 3) dit 'Omar.

[a] *Fotouh'-el-Boldân*, p. 114, l. 10 et 17.

[b] Voyez, note[a] de ma page 183, d'où lui venait ce surnom.

IFRÎK'IAH.

Si les résultats principaux des événements que je viens d'esquisser rapidement étaient favorables à la cause d'Ibn-ez-Zobaïr, ils avaient, pour 'Abd-el-Melik, l'avantage d'avoir, sans intervention de sa part, presque anéanti ses ennemis les plus redoutables, les chîites. C'est sans doute dans ce sens que Ibn-'Adzârî dit, en parlant du khalife de *Damas* : « Quand son pouvoir fut « établi solidement, les grands de son entourage se réunirent pour le presser « de venir au secours de l'*Ifrîk'îah* et d'affranchir les Musulmans du joug de « Koçaïlah le maudit[1] (اللعين). » Le Khalife se laissa persuader, quoique la prudence voulût que la réalisation de cette pensée louable fût ajournée, comme nous allons bientôt en acquérir la preuve; mais on ne songea qu'à la délivrance des Musulmans, et une expédition fut résolue. Il s'agissait d'abord de trouver l'homme capable de la mener à bonne fin; d'une voix unanime Zohaïr-ibn-K'aïs-el-Balaoui fut désigné comme le plus digne de venger le sang de 'Ok'bah et la défaite de *Tahoudâ*. Malgré la date de 67 donnée à cette expédition par Ibn-Khaldoun[2], on peut considérer que les divers historiens, même Ibn-Khaldoun, puisqu'il vient de dire que Koçaïlah gouverna l'*Ifrîk'îah pendant cinq ans*[3], s'accordent pour la placer en 69, date que Iâk'out[4], Ibn-el-Athîr[5], Ibn-'Adzârî[6], En-Nouaïrî[7], Abou-'l-Mah'âçin[8],

5e expédition des Arabes en Ifrik'îah.

IV. Zohaïr-ibn-K'aïs.

[1] *Baïân*, t. I, p. ۱۰, l. 21 à 23. — En-Nouaïrî dit aussi que Zohaïr resta à *Bark'ah* jusqu'au temps où l'autorité d'Abd-el-Melik-ibn-Merouân *fût affermie* (*H. d. B.* t. I, p. 336 de la trad.), et Ibn-Khaldoun n'est pas exact lorsqu'il s'exprime de manière à laisser croire que l'ordre donné à Zohaïr de rentrer en *Ifrîk'îah* coïncide avec l'avénement d'Abd-el-Melik (*H. d. B.* t. I, p. ۱۸۷, l. 6 à 8; — t. I, p. 289 de la trad.).

[2] *Ibid.* t. I, p. ۱۳۰, l. 2 et p. ۱۸۷, l. 9 (t. I, p. 212 et 289 de la trad.), et *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۴, lin. penult. (p. 23 de la trad.).

[3] Nous avons vu (p. 181) que Koçaïlah s'empara de *K'aïraouân* en moh'arram 64; ce ne fut donc qu'en moh'arram 69 qu'on put dire qu'il y était *depuis cinq ans*.

[4] *Mo'djâm-el-Boldân*, t. I, p. ۳۳۹, l. 14. — Belâdzorî affirme que Zohaïr fut nommé gouverneur de l'*Ifrîk'îah* par 'Abd-el-'Azîz, que son frère venait, par les services qu'il lui demandait, de confirmer dans le gouvernement de l'*Égypte* (*Fotouh-el-Boldân*, p. ۲۲۹, l. 5 et 6).

[5] *El-Kâmil*, t. IV, p. ۲۰۱, l. 14. Il avait déjà donné cette date de 69 à la p. 41 lin. ult.

[6] *Baïân*, t. I, p. ۱۹, l. 8.

[7] *J. A.* t. XI, p. 132; 1re sér. 1841. Là il dit 69. Dans la réimpression de sa traduction d'En-Nouaïrî, dont M. de Slane a formé l'appendice II au t. I de l'*Histoire des Berbers*, il dit 67 (p. 337) sans expliquer ce changement, ce qui permet de supposer que le savant traducteur a eu l'intention de rectifier En-Nouaïrî par Ibn-Khaldoun, car N. Desvergers (note 20 de l'*Hist. de l'Afr. et de la Sic.*) donne aussi, d'après le manuscrit d'En-Nouaïrî, la date de 69. El-K'aïraouâni (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 50), qui avait peut-être sous les yeux les manuscrits d'Ibn-Khaldoun et d'En-Nouaïrî, reste incertain entre les deux années 67* et 69.

[8] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۱۷۷, l. 8 et 9.

* En réalité il dit 57, mais j'ai vu là une des fautes d'impression, je suppose, dont ce volume est criblé. A la

Moula-Ah'med[1], donnent positivement. Des renforts et de l'argent ayant été envoyés à Zohaïr-ibn-K'aïs, il marcha sur *K'aïraouân*, que Koçaïlah-ibn-Lamazm jugea devoir quitter pour attendre l'ennemi dans une position plus favorable; il craignait qu'en s'enfermant dans la ville, les Arabes, qui s'y trouvaient en assez grand nombre, ne vinssent en aide aux assiégeants. De son côté le général arabe, se défiant peut-être de quelque piége, ou simplement pour laisser reposer ses troupes, resta trois jours devant *K'aïraouân* sans y entrer, et le quatrième jour il se mit en marche vers le point où Koçaïlah avait établi son camp. El-Bekrî, lorsqu'il trace, d'après Ibn-el-Ouarrâk', la route de *Sabîbah* à *K'aïraouân*, qui, comme on sait, en est distant de deux journées[2], donne à la première station que l'on atteint le nom de *Sâk'iah-Mams*[3] (le canal d'arrosage de *Mams*); le village de *Mams*[4] devait donc se trouver à une assez faible distance à l'est de *Sabîbâh*. Ce fut près de ce village de *Mams* que les deux armées se rencontrèrent[5]; un combat terrible s'engagea, combat si meurtrier que, des deux parts, on ne croyait pas pouvoir échapper au fer de l'ennemi, lorsqu'enfin Koçaïlah tomba percé de coups, et sa mort devint le signal d'une déroute dans laquelle furent massacrés une foule de Berbers et de Roum, que les Arabes, prétend Ibn-'Adzârî avec peu de vraisemblance, poursuivirent jusqu'à l'*Ouâd-Molouïah*[6]. Rentré à *K'aïraouân*, d'où il était absent depuis si

Bataille de Mams.

Koçaïlah est vaincu et tué.

[1] *Voyage* de Moula-Ah'med, p. 230.

[2] Voyez note 3, p. 142 de ce volume.

[3] *El-Meçâlik ouâ 'l-Memâlik*, p. ١٤٩, l. 16 (*J. A.* t. XIII, p. 397; v^e^ sér. 1859).

[4] Dont le *Marâsid-el-It't'ilâ'* (t. III, p. ١٤٨ lin. ult.) ne parle que pour dire que c'était un village du *Maghrib*; mais il donne son orthographe et écrit مَعْمَس, expliquant qu'il n'y a pas de points diacritiques sur le *aïn*.

[5] En-Nouaïrî, S VIII (*J. A.* t. XI, p. 132[a]; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 337). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٣٥, l. 2 et p. ١٨٧, l. 10 (t. I, p. 213 et 289 de la trad.), et *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ١^e^ lin. ult.[b] (p. 23 de la trad.). — El-K'aïraouâni, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 50. On y lit *Meins*. — *Voyage* de Moula-Ah'med, p. 330 et 331. Le traducteur a transcrit عمس par *Memès*. Voyez aussi le *J. A.* t. XX, p. 503, note 16; IVe sér. 1852.

[6] *Baïân*, t. I, p. ١٩ et ١٧, l. 5. — En-Nouaïrî avait évité cette exagération, mais Ibn-Khaldoun l'a reproduite (*H. d. B.* t. I, p. ١٨٧, l. 12; — t. I, p. 290 de la trad.) et il ajoute que «les *Au-«rabah*, dont cette campagne avait brisé la puis-«sance, allèrent tous se fixer dans le *Maghrib-el-«Ak's'â*..... où ils occupèrent la ville de *Oualîli*,» ce qui ne s'accorde guère avec ce que j'ai dit, d'après lui-même, aux p. 160 et 161. Il eut été plus exact de dire «retournèrent dans leur «*Maghrib-el-Ak's'â*.»

même page 50 on trouve la date de 56 au lieu de 65 pour celle de la mort de Merouân-ibn-el-H'akam. (Voyez ci-après la note[a] de la page 210).

[a] Ici, M. de Slane avait lu مَعْمَش (*Momch*); dans sa réimpression, il dit *Mems*.

[b] Là, au lieu de عمس, le texte porte عس, que N. Desvergers transcrit *'Oss*. C'est sans doute une faute de copiste.

longtemps, Zohaïr dut avoir une lourde tâche à remplir : les Berbers ayant été maîtres du pays pendant cinq ans, on peut être assuré que, sur les divers points, l'administration arabe avait été presque entièrement effacée, et que tout était à réorganiser. Il semble aussi que la défaite de Koçaïlah ne fut pas suivie d'une pacification complète : « D'autres expéditions, dit Ibn-Khaldoun, parti- « rent successivement de *K'aïraouân* et réussirent *enfin* à soumettre tout le « pays[1]; » Belâdzorî assure même que Zohaïr conquit *Tunis*[2], peut-être pour châtier les Roum d'avoir secondé les Berbers.

Mais quelle fut la durée du gouvernement de Zohaïr? Si les chroniques arabes présentent sur les actes de ce gouvernement un redoublement de sécheresse, elles sont, sur sa durée, complétement muettes. Le même général qui, pendant cinq années, avait attendu si patiemment à *Bark'ah* les ordres et les renforts que l'agitation de l'Orient ne permettait pas de lui envoyer, et qui venait de rendre l'*Ifrîk'ïah* aux Omaïades, nous est représenté comme faisant tout à coup un retour sur lui-même et comme tremblant de toutes les terreurs d'une conscience timorée devant la responsabilité d'un gouvernement : « Je ne « suis venu que pour la guerre sainte et je crains que l'*Ifrîk'ïah* ne m'entraîne « vers les choses de ce monde, » lui fait dire Ibn-'Adzârî[3]; « il était rempli de « dévotion et de l'esprit de mortification, » dit En-Nouaïrî[4]; « il se voua au culte « de Dieu (ترهب), » ajoute Ibn-Khaldoun[5]; « il ne tarda pas, selon El-K'aï- « raouâni[6], à reconnaître combien était lourd le fardeau dont il était chargé, et « craignit que son cœur ne se corrompît au sein de la puissance et de l'abon- « dance dont il jouissait en *Ifrîk'ïah*. » Ces divers passages s'accordent pour peindre la disposition d'esprit de Zohaïr, et pour nous initier aux motifs de la détermination qu'il prit de quitter *K'aïraouân;* mais aucun historien arabe ne donne ni le nom du lieutenant auquel il confia le commandement au moment de son départ, ni la date de ce départ[7]. Nous savons seulement, par Ibn-'Adzârî,

[1] *H. d. B.* t. I, p. ۱۸۷, l. 15 et 16 (t. I, p. 290 de la trad.).

[2] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ۲۲۹, l. 6. — Voyez El-K'aïraouâni (*Hist. de l'Afr.* liv. I, p. 12 et note 1), D'Herbelot (*Biblioth. Orient.* p. 109, col. 1, au mot Ansab, et p. 183, col. 1, au mot Beladeri), Hamaker (*Specimen catalogi*, etc. Sii, p. 7; in-4°, Lugd. Batav. 1820).

[3] *Baïân*, t. I, p. ۱۷, l. 9 et 10. Si l'on compare les lignes 7 et 8 de cette page avec les lignes 6 et 7 de la p. ۱۳۰ du t. I de l'*Hist. des Berb.* on verra que Ibn-Khaldoun n'a presque fait ici que copier Ibn-'Adzârî.

[4] *J. A.* t. XI, p. 132; m^e sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 337 de la trad.

[5] *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۰, l. 7 (t. I, p. 213 de la trad.).

[6] *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 51.

[7] La date de 70 que je vais donner pour la mort de Zohaïr n'est nullement certaine. Nous touchons ici à l'instant où la chronologie de l'histoire de l'Afrique offre le plus d'obscurité, comme

qu'il laissa l'ordre rétabli (امنة) à *K'aïraoudn* et que beaucoup de ses compagnons y restèrent, mais que, cependant, une troupe nombreuse (ألف خلق عظيم) suivit en Orient[1]. Le même auteur ajoute que les Roum, ayant eu avis que Zohaïr avait quitté l'*Ifrîk'ïah* et qu'il se dirigeait vers *Bark'ah*, firent appareiller leur flotte, qui débarqua une armée sur ce point de la *Cyrénaïque*, et que, quand Zohaïr y arriva avec ses troupes, il trouva le pays saccagé, les habitants massacrés, ou prisonniers et déjà entassés sur les navires chrétiens. Il donna aussitôt le signal du combat pour voler à la délivrance des Musulmans, mais « les Roum, dit Ibn-'Adzârî, les accablèrent sous leurs forces supérieures, et « Zohaïr fut tué ainsi que les nobles (اشراف) qui l'accompagnaient[2]. Le petit « nombre d'Arabes échappés au carnage portèrent à *Damas* la nouvelle de la « mort de leur émîr et des nobles qui avaient, avec lui, reçu la palme du mar« tyre. 'Abd-el-Melik en fut profondément affligé : c'était le pieux et vaillant « 'Ok'bah que l'Islâmisme perdait pour ainsi dire une seconde fois[3], » frappé par la main des infidèles; et, à la ressemblance des caractères, venait se joindre une autre triste analogie, c'est que ce désastre ne pouvait pas être immédiatement réparé. « La révolte d'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr, dit En-Nouaïrî, empêcha « le Khalife de s'occuper des affaires de *K'aïraoudn;* ce ne fut qu'après la mort « d'Ibn-ez-Zobaïr qu'il y envoya comme gouverneur H'assân-ibn-en-No'mân« el-Ghassâni[4], » bien qu'il paraisse avoir jeté tout d'abord les yeux sur lui

70 de l'hég. (689-690 de J. C.)

Zohaïr défait et tué par les Roum.

on en pourra juger bientôt quand je parlerai de l'arrivée à *K'aïraoudn* de H'açân-ibn-en-No'mân, successeur de Zohaïr.

[1] *Baïân*, t. I, p. IV, l. 11 et 13. — En-Nouaïrî, Sym (*J. A.* t. XI, p. 133; IIIe sér. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 337 et 338, note 1 de la trad.). — Quand certains historiens arabes* prétendent que Zohaïr était à la tête d'une petite troupe, on est autorisé à suspecter leur sincérité et à croire qu'ils veulent diminuer l'importance du désastre qui signala ce retour.

[2] Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٢٩, l. 7 à 9. — *Baïân*, t. I, p. IV et IA, l. 1. — En-Nouaïrî, Sym (aux pages citées note 1 ci-dessus), prétend que la flotte grecque était partie de Sicile. — Ibn-Khaldoun (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٥, l. 4 à 6, p. 23 de la trad.) ne donne aucun détail. Ibn-'Abd-el-H'akam (*H. d. B.* t. I, p. 338, note 1) et Abou-'l-Mah'âçin placent la mort de Zohaïr en 76 (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٢١٩, l. 10 et 11), quoique le dernier de ces auteurs fasse entrer en *Ifrîk'ïah* H'assân ibn-en-No'mân, le *successeur de Zohaïr*, dans un premier passage en 57, dans un second passage en 69 (voyez plus loin la note* de la p. 210).

[3] *Baïân*, t. I, p. IA, l. 4 et 5.

[4] *J. A.* t. XI, p. 133; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 338 de la trad. — J'écris le nom de ce personnage comme l'écrit Belâdzorî (p. ٢٢٩, l. 9).

* Suivant Ibn-'Abd-el-H'akam, Zohaïr n'avait avec lui qu'une escorte de soixante et dix cavaliers (*H. d. B.* t. I, p. 338, note 1), et El-K'aïraouânî arrange son récit de manière à ne laisser aussi qu'une faible escorte à Zohaïr (*Hist. de l'Afr.* t. III, p. 51).

comme sur l'homme qui, entre tous, convenait particulièrement au gouvernement de l'*Ifrâk'ïah*[1], où les affaires arabes se trouvaient encore une fois si compromises.

ORIENT. Expédition de 'Abd-el-Melik en 'Irâk'

Au moment où 'Abd-el-Melik reçut la nouvelle du désastre de *Bark'ah*[2], il se disposait à se mettre enfin en marche vers l'*Irâk'*[3], où il lui fallait abattre

[1] *Baïân*, t. I, p. 1A, l. 6 et 7.

[2] Il résulte du récit d'Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. 1A, l. 2 et 3) que le Khalife était à *Damas* lorsque arrivèrent les quelques Musulmans échappés au fer chrétien près du port de *Bark'ah*; il faut donc que le combat dans lequel Zohaïr trouva la mort soit placé avant le départ d'Abd-el-Melik pour son expédition dans l'*Irâk'*, ou à son retour de cette expédition, en 71. Par une fatale singularité, les historiens byzantins se taisent sur cette chaude affaire de *Bark'ah*, bien que la victoire fût restée aux Grecs; la brièveté des chroniqueurs arabes s'explique par la défaite complète de l'armée musulmane. Deux dates (DCXCI[a] et DCXCVII) qu'on lit en marge du texte de Nicéphore (p. 26 de l'édition in-f° de 1648) indiqueraient-elles, puisqu'il y est exclusivement question de la lutte entre les Arabes et le patrice Jean pour la possession de *Carthage*, indiqueraient-elles, dis-je, qu'il y a là une omission, et que la première date se rapporte à l'expédition des Grecs contre *Bark'ah*? On serait tenté de le croire avec le savant Pagi, qui, connaissant les indications fournies par En-Nouaïrî, et ne trouvant dans Nicéphore, mais avec deux dates, que le récit donné par Théophane sous l'année 690 (698), a dit : «Hæc omnia in uno tenore refert Theophanes[b].» On pourrait supposer que, dans le manuscrit de Nicéphore, la date de 691 correspondait à un espace laissé en blanc, et que sous l'année 697 venait alors le récit qu'il a emprunté à Théophane. En imprimant ce récit sous les deux dates, dans son édition de Nicéphore, le P. Petau fait intervenir dès 691 Léonce, dont le règne ne commença qu'en 695.

[3] On a vu (p. 193) qu'à la fin de 69 (688-689), cette expédition avait été retardée par la révolte de 'Amr-ibn-Sa'îd; le désastre de *Bark'ah* vint encore cette fois menacer d'un nouveau retard : en 67 (686-687) Justinien II avait armé contre les Musulmans et, après des négociations plus ou moins longues, 'Abd-el-Melik n'avait acheté la paix qu'à la condition d'un tribut humiliant à payer jour par jour aux Roum[c]. L'attaque que l'Empereur de Constantinople venait de diriger sur la côte d'Afrique était la rupture de ce traité de paix[d], et l'on pouvait craindre que la victoire remportée par les Roum à *Bark'ah*

[a] L'an 691 comprend du dim. 24 redjeb 71 au dim. 4 cha'bân 72. L'an 697 comprend du lundi 1er chaouâl 77 au lundi 11 chaouâl 78.

[b] Pagi ad Baronium *Annales ecclesiastici*, t. XII, p. 117, col. 2, et p. 155, col. 1; in-f°, Lucæ, 1742.

[c] Theoph. *Chronogr.* t. I, p. 555, l. 11 à 13. Il place ce traité dans la première année du règne de Justinien II (678, c'est-à-dire 686), par conséquent en 67 de l'hég. (686-687). — Abou-'l-Faradj, *Hist. compend. dynast.* p. ۲۰۰, l. 3 à 7 (p. 128 de la trad. lat.), dit que le traité fut conclu en 70 (689-690 de J. C.). — Lebeau adopte la date de Théophane, 686 (*Hist. du Bas-Emp.* t. XII, p. 7), et je crois que l'année indiquée par Abou-'l-Faradj (70 de l'hég.) est celle de la rupture du traité (voyez la note[d] ci-dessous).

[d] Theoph. (*Chronogr.* t. I, p. 558, l. 15 et 16) dit que le jeune empereur, «ex animi dementia,» rompit ce traité de paix en 682[1*], c'est-à-dire en 690 (du sam. 14 redjeb 70 au sam. 23 redjeb 71; il y a donc 165 jours

[1*] Voy. aussi Georg. Cedreni *Compend. Historiar.* t. I, p. 772, l. 9 à 12. Cedrenus place cette rupture dans la sixième année du règne de Justinien II, par conséquent en 71 de l'hég. (690-691 de J. C.) puisque Constantin Pogonat, son père, était mort au commencement de septembre 685 : «defuncto patre *initio mensis septembris*, indict. XIV.» (Anastasii Bibliothecarii *De vitis roman. pontific.* Joannes V, p. 58; in-f°, Parisiis, 1649). L'indiction XIV avait commencé le 1er septembre 685.

Mos'a'b pour, ensuite, attaquer plus sûrement son frère 'Abd-Allah. Entrant bientôt en campagne, il commença par assiéger Zofar[1] dans son refuge de *K'ark'içiâ*[2], qui était devenu peu à peu le rendez-vous général des K'aïsites[3] depuis leur défaite à *Mardj-Râhit'*, et d'où partaient continuellement des bandes longtemps commandées par le lieutenant de Zofar, 'Omaïr-ibn-el-H'obbâb-ibn-Dja'dad-es-Salami[4]. Ces bandes parcouraient le *Désert de Samâouah*[5], où elles pillaient les camps kelbites et exerçaient d'affreuses cruautés[6]. La résistance de Zofar fut longue, acharnée, et le Khalife finit par traiter avec lui[7]; alors seulement il marcha sur *Koufah;* Mos'a'b était venu à sa rencontre et les

71 de l'hég. (690-691 de J. C.)

n'encourageât d'autres hostilités. Cependant 'Abd-el-Melik, après avoir passé le reste de l'année 70 à *Damas*[a], se mit en marche pour l'*Irâk'*. Je rapporte à ce séjour à *Damas* le passage d'Ét. Quatremère ainsi conçu : « Ayant réuni ses frères et « les principaux membres de sa famille, 'Abd-el-« Melik leur exposa les événements qui venaient « de se passer, leur exprima ses inquiétudes sur « les projets ultérieurs de l'ennemi, et leur de-« manda quel parti il fallait prendre dans des cir-« constances aussi critiques. Bichr-ibn-Mercouân, « *dont tous les conseils étaient dictés par une pru-« dence et une sagesse consommées*[b], fut d'avis que « le Khalife réunît sous ses drapeaux les troupes « de la Syrie et marchât en personne vers l'*Irâk'*; « . . . . cet avis fut approuvé unanimement[c]. »

[1] J'ai dit (p. 187 et note 3 de cette page) que Zofar s'était prononcé pour reconnaître 'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr; après la bataille de *Mardj-Râhit'* (fin de 64), il se réfugia dans la forteresse de *K'ark'içiâ* (Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 406, l. 10).

[2] Ville située à l'embouchure du *Khâbour* (*Chaboras*) dans l'*Euphrate*, un peu au-dessous de *Rak'k'ah* (*Mo'djam*, t. IV, p. ٩٥, l. 21 et suiv. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. ٣٠١, l. 8. — *Géographie* d'Abou-'l-Fedâ, p. ٥٢, l. 4 à 6 et p. ٢٨١, l. 11 (t. II, p. 66 de la trad.). — Soïout't écrit *K'ark'açiâ* (*Lobb-el-Lobâb*, p. ٢٠٩, col. 1, l. 5). C'est le *Kerkisieh* de la carte de D'Anville, et dont il parle, dans son texte, sous le nom de *Kerkisia* (*L'Euphrate et le Tigre*, p. 51.)

[3] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 137. — M. de Perceval avait rappelé ces atrocités à propos d'un vers du poëte Akhtal (*J. A.* t. XIII, p. 301 et 302.

[4] Il avait été tué en 70 (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٠٣, l. 17 et 18); il y avait donc exercé ses brigandages pendant cinq ou six ans.

[5] On nomme ainsi le désert qui s'étend entre *Koufah* et la *Syrie;* c'est un terrain plat, sans pierres (*Mo'djam*, t. III, p. ٤٣١, l. 10 et suiv. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. ٣٤, l. 7 et 8).

[6] Dozy, à la page citée note 3 ci-dessus.

[7] *Id.* t. I, p. 163 et 164.

(du sam. 14 redjeb au mardi 30 dzou-'l-h'idjah) qui appartiennent à la fois à l'année 70 de l'hég. et à l'année 690 de J. C. (du 1er janvier au 14 juin). Il y aurait ainsi entre les chroniques arabes et byzantines moins de désaccord qu'il ne semblerait à première vue, ce qui se voit, même dans Lebeau, qui place le traité en 686 et l'expédition de Zohaïr en 69 (688-689[1]*), car il est facile de vérifier que les 190 derniers jours de l'année 689 (du 25 juin au 31 décembre) appartiennent aussi à l'année 70 de l'hégire.

[a] Ma'çoudi, *Mo'oudj-ed-d'zahab*, t. V, p. 240, l. 5.

[b] Voyez la note 3 de la page 208 de ce volume.

[c] *J. A.* t. X, p. 73; 11e sér. 1832. Ét. Quatremère applique ce passage aux succès de Mos'a'b dans l'*Irâk'-'Arab* et à la défection d'Ibrâhîm dont j'ai parlé p. 192, note 6.

[1*] *Hist. du Bas-Emp.* t. XII, p. 15 et 16.

deux armées se trouvèrent en présence à *Daïr-ed-Djâthelîk*'[1], près de *Maskan*[2]. La première journée assura la victoire à 'Abd-el-Melik, car le transfuge Ibrâhîm-ibn-Melik-el-Achtar avait été tué, et le soleil du lendemain 13 djoumâdi-'l-akir 71 (mardi 22 novembre 690 de J. C.) éclaira moins une défaite que le sacrifice de Mos'a'b donnant sa vie comme pour opposer le généreux courage d'un homme de cœur à la lâcheté des 'Irâk'ains[3] qui l'entouraient : son fils 'Aïça avait été frappé à mort sous les yeux de son père[4]. 'Abd-el-Melik

Mos'a'b est défait et tué.

[1] « *Daïr-ed-Djâthelîk*, est un couvent de construction ancienne dans le t'assoudj *Maskan*, un des villages du *Dodjaïl* (*petit Tigre*) situé à l'occident de ce fleuve sur une petite éminence; « ..... on y voit le tombeau de Mos'a'b formé « d'un mausolée (مَشْهد, *mochhed*) avec k'obbah « (coupole)..... » (*Mo'djam-el-Boldân*, t. II, p. ٦٥٠, l. 20). Ibn-Badroun écrit الجاتليق par ڎ au lieu de ڏ (*Comment. histor. sur le poème d'Ibn-'Abdoun*, p. 184, l. 10).

[2] Voyez sur *Maskan*, la note[a] de la p. 128 de ce volume. — Ibn-K'otaïbah[a] place la bataille « sur le territoire de *Maskan* » (بأرض مَسْكن). — Sans doute, par suite d'une faute de copiste, Abou-'l-Faradj (*Hist. compend. dynast.* p. 144, l. 9) dit بسكن que Pococke (p. 127 de la trad. lat.) a dû traduire par « à *Sakan*; » évidemment le *mîm* a été oublié.

[3] « Car il faut bien le dire : les 'Irâk'ains « étaient le plus souvent d'une poltronnerie in- « croyable. » (Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 141).

[4] Abou-'l-Mah'âçin, après avoir placé en 71 la grande bataille dans laquelle Mos'a'b fut tué[b], termine son récit de l'année 71 par ces mots : « On dit que la mort de Mos'a'b eut lieu en 72 « et c'est ce qui est le plus notoire[c]. » A la page suivante on lit : « en 72 avec certitude (على الصحيح) « fut tué Mos'a'b-ibn-Zobaïr, frappé par Zaï- « dah-eth-Thak'afî[d]; » Ét. Quatremère a adopté, pour cet événement, la date du 13 djoumâdi-'l-aouel 72[e]. — Ibn-Badroun[f], Ibn-el-Athîr[g], El-Makîn (p. 61[h], l. 4 et 5), et Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 418, l. 1 et 2) disent en 71; ce dernier, comme Ibn-el-Athîr, précise en djoumâdi-'l-akhir. M. Weil, quoiqu'il cite Abou-el-Mah'âçin[i], a cependant adopté la date du 14 djoumâdi-'l-akhir 71[k] (mardi 22 novembre 690 de J. C.), et M. Dozy a aussi préféré cette date, puisqu'il

[a] *Kitâb-el-M'ârif*, p. 181, l. 8. Reiske avait cité ce passage dans son édition d'Abou-'l-Fedâ (t. I, *Annotationum* p. 97, nota 178b).

[b] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٠٦, l. 15 et 16.

[c] *Ibid.* t. I, ٢٠٧, l. 2 et 3.

[d] *Ibid.* t. I, p. ٢٠٨, l. 8 et 9. — Ét. Quatremère (*J. A.* t. X, p. 82; II[e] sér. 1832) dit que Mos'a'b fut tué par 'Obaïd-Allah-ibn-Ziâd; mais nous avons vu (p. 191) que ce général avait été tué en 67, et le savant académicien l'avait dit lui-même (*ibid.* t. X, p. 45). Cette erreur du reste, vient de Ma'çoudî (*Moroudj-ed-dzahab*, t. V, p. 248, l. 10).

[e] *J. A.* t. X, p. 82; II[e] sér. 1832. Il faut rectifier, dans son texte, la petite erreur qu'il commet en disant *mardi*; faute qu'il emprunte aussi à Ma'çoudî, dans lequel on lit يوم الثلاثا (*loc. laud.* t. V, p. 249, l. 10). Il aurait dû dire *jeudi* 13 djoumâdi I, 72.

[f] *Comment. hist. sur le poème d'Ibn-'Abdoun* (+ 529), p. 188, l. 16.

[g] *El-Kâmil*, t. IV, p. ٢٦٣, l. 21. Il dit en djoumâdi-'l-akhir.

[h] A la même page (l. 15) El-Makîn place dans la même année 71 l'envoi d'El-H'addjâdj contre *La Mekke* et la mort d'Ibn-Zobaïr (l. 24), ce qui est certainement inexact.

[i] Voy. les pages des *Nodjoum* citées aux notes [c] et [d] ci-dessus.

[k] *Geschichte der chalifen*, t. I, p. 407.

s'avança vers *Koufah* dont les portes lui furent immédiatement ouvertes; arrivé dans le palais, il fit exposer la tête de Mos'a'b. Parmi les assistants se trouvait le fameux traditioniste 'Abd-el-Melik-ibn-'Omaïr [1], qui raconte lui-même qu'à la vue de cette tête il éprouva un saisissement dont le Khalife lui demanda la cause : « Que Dieu garde l'émîr des croyants, répondit-il ! J'étais « dans ce palais, à cette même place, près de 'Obaïd-Allah-ibn-Zîâd, lorsque « la tête de H'oçaïn-ibn-'Ali lui fut présentée (en 61); près de Mokhtâr-ibn-« Abou'-Obaïd-eth-Thak'afî [2], lorsqu'on lui présenta la tête de 'Obaïd-Allah « (en 67); près de Mos'a'b, lorsqu'on lui présenta la tête de Mokhtâr (en 67), « et je vois aujourd'hui (en 71) la tête de Mos'a'b devant 'Abd-el-Melik-ibn-« Merouân. Aussitôt le Khalife, quittant sa place, donna l'ordre que le pavillon « dans lequel nous étions fût complétement rasé [3]. » J'ai volontiers reproduit

donne l'année 690 [a]. Mais nous verrons (p. 202) El-H'addjâdj partir de *Damas* en djoumâdi-'l-aouel 72 pour aller assiéger *La Mekke* [b], et ce siége, qui dura sept mois [c], commencer, suivant Ibn-el-Athîr, en dzou-'l-k'a'dah 72 [d]; il s'écoula donc environ onze mois entre la mort de Mos'a'b et le départ d'El-H'addjâdj, intervalle bien long quand on songe à l'impatience que devait éprouver 'Abd-el-Melik, qui touchait au but de ses souhaits, comme dit M. Dozy (t. I, p. 169), et n'avait plus qu'Ibn-ez-Zobaïr à vaincre pour régner enfin sans compétiteur. L'étonnement que cause cette lenteur m'a fait hésiter si je n'adopterais pas, pour la mort de Mos'a'b, la date si positivement affirmée à deux reprises par le très-exact Abou-'l-Mah'âçin, selon l'expression de M. de Slane [e], mais le mois dans lequel H'addjâdj entra en campagne s'oppose absolument à ce que Mos'a'b ait été tué en 72.

[1] Il transmit les traditions d'après Djarîr-ibn-'Abd-Allah [f], Djâbir-ibn-Somarah et d'autres; il mourut en 136 (Dzahabi, *Kitab T'abak'ât-el-H'offâtz*, clas. IV, n° 27. Particula I, p. 26, l. 7 et seq.). Voy. la note 3 ci-dessous.

[2] Voy. la note [c] de la p. 185 de ce volume. Ibn-Khallikân nous donne ici son nom complet. Ét. Quatremère l'appelle Mokhtâr-ibn-Abou-*'Obaïdah* (*J. A.* t. IX, p. 424; II[e] sér. 1832).

[3] Ibn-Khallikân, n° ٣٨٩, fasc. IV, p. ٨١[r], l. 8 à 13 (t. II, p. 117 de la trad. angl.). Il avait dit, avant Dzahabi, cité note 1 ci-dessus, qu'Ibn-'Omaïr mourut en 136, il avait même dit qu'il mourut âgé de 103 ans : ce traditioniste était donc né en 33 et avait 39 ans en 72. Il avait

[a] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 168. Le 31 décembre 690 correspond au samedi 23 redjeb 71.

[b] Voy. la note 7 de la page suivante.

[c] *El-Kâmil*, t. IV, p. ٢٤, l. 9. — El-Makin, p. 61, l. 34. — Abou-'l-Fedâ, t. I, p. 420, l. 3. — *J. A.* t. X, p. 148; II[e] sér. 1832. — *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 173. Le siége finit à la mort d'Ibn-Zobaïr (voy. ci-après p. 204 et la note 1 de cette page 204); si la durée de ce siége est exactement donnée par les auteurs arabes cités ici, on doit croire qu'il commença vers le milieu de chaouâl 72.

[d] *El-Kâmil*, t. IV, p. ٢٨٥, l. 6 et 7. Voy. la note [c] ci-dessus. — Ma'çoudî (t. V, p. 260, l. 5 et 6) avait placé le commencement du siége au 1er dzou-'l-k'a'dah 72, date qui doit être assez près de la vérité, mais il a eu tort d'ajouter : « l'année même de la mort de Mos'a'b. »

[e] *H. d. B.* t. I, p. 302, note 2.

[f] Ibn-Khallikân (l. 7 de la page citée note 3 ci-dessus) dit Djâbir-ibn-'Abd-Allah, et M. de Slane ajoute (t. II, p. 117, note 1) que ce Djâbir mourut en 78, âgé de 64 ans.

textuellement ce passage, qui résume les événements dont *Koufah* ou ses dépendances avaient été le théâtre dans les douze années qui venaient de s'écouler. Après être resté quarante jours à *Koufah*[1], 'Abd-el-Melik préposa son frère, Bichr-ibn-Merouân, au gouvernement de cette ville[2]; Khâlid-ibn-'Abd-Allah-ibn-Açîd, à celui de *Bas'rah*[3], et reprit la route de *Syrie*, où il arriva sans doute à la fin de redjeb (voy. la note 1 ci-dessous).

72e de l'hég. (691-692 de J. C.)

Il faut admettre que des circonstances restées inconnues empêchèrent 'Abd-el-Melik de faire immédiatement les préparatifs nécessaires pour marcher contre 'Abd-Allah, qui n'avait plus d'autre espoir désormais que dans l'inviolabilité du territoire sacré. Le fils d'Ez-Zobaïr oubliait que, huit ans auparavant, la *Ka'bah* avait été assiégée, et qu'on trouverait facilement en *Syrie* un autre Moslim ou un autre H'os'aïn[4]; 'Abd-el-Melik n'eut pas même besoin de le chercher, il s'offrit de lui-même. Nous avons vu (p. 189) Iouçof et son fils H'addjâdj échapper au désastre de l'armée que Merouân-ibn-el-H'akam avait envoyée, en 65, contre *Médine;* ce fut cet H'addjâdj-ibn-Iouçof-ibn-el-H'akam-ibn-'Ok'aïl-eth-Thak'afî[5] qui brigua et obtint la faveur d'aller assiéger la *ville sainte*[6]. Parti en djoumâdi-'l-aouel 72[7] il se rendit d'abord à *T'âïef*, où furent livrés plusieurs combats qui lui permirent d'apprécier la faiblesse de l'ennemi; aussi n'hésita-t-il pas, après quelques mois, à s'approcher de *La Mekke*, « en ramadhân, ou, suivant d'autres, en dzou-'l-k'a'dah, dit Ét. Quatremère;

Siége de La Mekke par El-H'addjâdj.

sept ans lorsque 'Ali fut assassiné; Ibn-Khallikân a donc pu dire (même page, l. 7) رأى علي بن ابي طالب « il vit 'Ali-ibn-Abou-T'âleb. »

[1] *J. A.* t. X, p. 138; 1re sér. 1832. Ce qui met son départ de *Koufah* à une date avancée de redjeb 71.

[2] *En-Nodjoum,* t. I, p. ٢٠٨, l. 3 et 4.

[3] Qu'il lui retira dès l'année 73 pour le réunir à celui de son frère Bichr, dont la mort survint en 74 (*ibid.* t. I, p. ٢١٠, l. 12 et 13, et p. ٢١١, l. 6 et 7). — Voy. Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 193, note 2, et p. 196.

[4] Voy. la note 1 de la p. 185 de ce volume.

[5] Pour la généalogie de ce personnage, on peut consulter cinq sources : Ibn-K'otaïbah, p. ٢٠١, l. 12 et 13; Belâdzorî, p. ٢٨١, l. 8 à 10; En-Naouaouî, p. ١٩٨ in fine; Ibn-Khallikân, n° ١٢٨, fasc. II, p. ٧٩, l. 16 et 17 (t. I, p. 356 de la trad. angl.); Abou-'l-Mah'âçin, t. I, p. ٢٥٩, l. 1 et 2. Comparez la généalogie donnée par En-Naouaouî avec celle donnée par Ibn-Khallikân. — La mère d'El-H'addjâdj se nommait El-Fârighah, fille de Hammâm-ibn-'Orouah-ibn-Ma'çoud-eth-Thak'afî, et femme d'El-H'ârith-ibn-Kaldah, né à *T'âïf.*

[6] Ibn-K'otaïbah (p. ٢٠٢, l. 6 et 7) et Ibn-el-Athîr (t. IV, p. ٢٨٢, l. 18 à 20) racontent le rêve qui lui fit obtenir ce qu'il sollicitait. — *En-Nodjoum,* t. I, p. ٢٠٧ et ٢٠٨.

[7] Ibn-el-Athîr, t. IV, p. ٢٨٢, l. 21 et 22. Un peu plus haut (à la ligne 17) il prétend que ce fut de *Koufah* que 'Abd-el-Melik envoya El-H'addjâdj contre Ibn-Zobaïr; mais cette assertion est au moins douteuse (*J. A.* t. X, p. 142; 1re sér. 1832). — Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 418, l. 14) donne la même date pour le départ d'El-H'addjâdj.

« il s'établit près du *puits de Maïmoun* [1], sur le mont *Abou-K'obaïs* [2]. » D'après En-Naouaouî, le général syrien investit *La Mekke* dans la première nuit de dzou-'l-h'idjah 72 [3]. Je n'ai pas à raconter ici les douleurs qui assaillirent 'Abd-Allah durant ce long siége : le massacre de ses plus vaillants soldats, la ville sainte menacée de l'incendie [4] et désolée par la famine [5], les désertions sans nombre, l'abandon même de ses deux fils; mais on regrette de passer sous silence les détails de la fin héroïque du khalife de La Mekke [6] et les exhortations d'un héroïsme plus grand encore que lui fit Asmâ, sa mère [7], pour l'encoura-

[1] *El-Kâmil* (t. IV, p. ٢٨٥, l. 7). — El-Makîn, p. 61, l. 21. — Ce puits tirait son nom de Maïmoun-ibn-Khâlid-ibn-'Amir-ibn-El-H'adhrami [a] (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٤٣٩, l. 7).

[2] *J. A.* t. X, p. 143; IIe sér. 1832. — Le mont *Abou-K'obaïs* est situé au S. E. de *La Mekke* (*Voyage* d'Ibn-Bat'out'ah, t. I, p. 335, l. 7 et 8). Burckhardt dit que c'est une des plus hautes montagnes de celles qui entourent immédiatement *La Mekke*, qu'elle domine à l'est (*Travels in Arabia*, p. 174; in-4°, London, 1829; — t. I, p. 238 de la trad. franç.).

[3] *Kitâb Tahdzîb-el-Asmâ*, p. ٣٤٢, l. 12 et 13.

[4] El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 61, l. 24 à 28.

[5] « Cette famine fut telle qu'Ibn-Zobaïr tua « son cheval et en distribua la chair à ses compa- « gnons; une poule se vendait dix dirhems, et le « modd de millet vingt dirhems, etc. » (*El-Kâmil*, t. IV, p. ٢٨٩, l. 12 à 14.)

[6] Quoique M. Dozy (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 173) l'appelle « un héros sans héroïsme, » en ajoutant toutefois qu'il mourut d'une manière plus honorable qu'il n'avait vécu. Il ne faut cependant pas oublier qu'après la célèbre bataille où Grégoire perdit la vie, ce fut 'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr qui fut jugé le plus digne d'aller porter au khalife 'Othmân la nouvelle de cette grande victoire (*El-Kâmil*, t. III, p. ٧٠, l. 14 et 15. — *Baïân*, t. I, p. ٧, l. 21 à 23. — En-Nouaïrî, *J. A.* t. XI, p. 110; IIIe sér. 1841, et *H. d. B.* t. I, p. 322 et 323 de la trad.).

[7] Elle était fille d'Abou-Bekr [b], par conséquent sœur de 'Aïchah et belle-sœur du Prophète; son époux, Ez-Zobaïr, était neveu de Khadîdjah, la première femme du Prophète, puisque S'afîah, fille de 'Abd-el-Mot't'alib, mère d'Ez-Zobaïr, avait épousé 'Aouâm [c], frère de Khadîdjah-bent-Khouaïlid (Naouaouî, p. ٨٣٧, l. 9, et p. ٨٤٧, l. 13 à 16). — D'Herbelot, qui transcrit أسمآء par Assimah [d], la dit très-bien *fille* d'Abou-Bekr dans son article Zobeïr [e]; mais, par suite d'une inattention dont la *Bibliothèque orientale* offre de nombreux exemples, il l'appelle Asima et l'intitule *petite-fille* d'Abou Bekr dans son article Abdalla fils de Zobaïr [f]. — Après la mort de 'Aouâm, on ne voit plus S'afîah figurer qu'après

[a] Voy. sur 'Amir-ibn-el-H'adhrami, l'*Essai sur l'hist. des arab. av. l'Islâm.* t. III, p. 57.

[b] Abou-Bekr, indépendamment de sa *fille* Asmâ, eut, pour une de ses *femmes*, Asmâ, fille de 'Omaïs (Naouaouî, p. ٨٢٥, l. 6. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 222, l. 1), et pour *mère* Asmâ, fille de S'akr-ibn-'Âmir-ibn-'Amr-ibn, etc. (El-Makîn, p. 15, l. 25), ce qui suppose qu'Abou-K'oh'âfah avait épousé sa nièce (voy. mon Tableau I).

[c] Qui fut tué, de 585 à 589, dans une des *guerres de Fidjâr* (Caussin, *Essai*, etc. t. I, p. 317).

[d] Quoique Erpenius, dès 1625, ait très-bien dit, en parlant de 'Abd-Allah : « matrem habuit Asmam, filiam « Abubecri justi. » (*Hist. sarac.* p. 55 in fine.)

[e] *Biblioth. orient.* p. 925, col. 2.

[f] *Ibid.* p. 7, col. 1. — Simon Ockley a reproduit cette faute (*the Hist. of the Sarac.* p. 478; — t. II, p. 410 de la trad. franç.).

73 de l'hég. (692-693 de J. C.)

ger à une mort digne du fils d'Ez-Zobaïr, digne du rôle qu'il avait joué. Dans aucun temps, dans aucun lieu, l'amour exalté de la patrie, l'enthousiasme lui-même d'une religion naissante n'ont déterminé une résolution plus énergiquement méditée que celle de 'Abd-Allah, n'ont inspiré un langage plus mâle et plus noble que celui de cette mère centenaire, au moment où elle exige que son fils détache la cotte de mailles dont il s'était couvert, parce que cette vaine précaution contre le fer ennemi lui semblait indigne d'un homme qui ne combat plus que pour mourir. Ibn-ez-Zobaïr succomba le 14 djoumâdi-'l-aouel 73[1] (mardi 1er octobre 692 de J. C.), et Asmâ s'éteignit cinq jours

Mort d'Ibn-ez-Zobair.

la funeste journée d'*Oh'od* comme sœur de H'amzah[a], oncle du Prophète.

[1] Ibn-K'otaïbah n'avait indiqué que l'année de cet événement (73 de l'hég.[b]); Eutychius (*Annal.* t. II, p. 369, l. 1 et 2) dit en djoumâdi-'l-aouel 73, et Ma'çoudî (t. V, p. 265, l. 7 et 8) précise le mardi 14 djoumâdi-'l-aouel 73; il a été suivi par Ibn-el-Khat'îb[c]. Naouaouî donne la même date à une semaine près; il dit le mardi 7 djoumâdi-'l-aouel 73[d]. On est tellement d'accord que ce fut un mardi que Ibn-el-Athîr, sans fixer de date, dit : «Un mardi de «djoumâdi-'l-*akhir*[e] 73,» et qu'El-Makîn, qui, seul, place cet événement en 71[f], dit : «Le «*mardi* 17 (13 nuits restant) djoumâdi-'l-aouel, «ou, suivant d'autres, djoumâdi-'l-akhir;» or, la première date tombe un *jeudi* (27 octobre 690), et le 16 djoumâdi-'l-akhir 71 tombe un *vendredi* (25 novembre 690). En rectifiant l'année, ce qu'a fait Soïout'î[g], on fait une correction incomplète, car le 17 djoumâdi-'l-aouel 73 tombe un *vendredi* et le 16 djoumâdi-'l-akhir tombe un *samedi*. Abou-'l-Fedâ, reproduisant timidement l'indication d'Ibn-el-Athîr, ne donne pas la férie et se contente de dire : «En djoumâdi-'l-akhir «73[h].» A l'exemple d'Ét. Quatremère[i] et de Weil[k], j'ai opté pour la date donnée par Ma'çoudî et confirmée par Ibn-el-Khat'îb. — Si El-

[a] On sait que H'amzah resta sur le champ de bataille d'*Oh'od* le 5 chaouâl III, correspondant au *samedi* 23 mars 625 de J. C. (Caussin, *Essai*, etc. t. III, p. 96, n. 2, et p. 110). — 'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr était né en 622 (année de l'hég.), et S'afiah mourut sous le règne de 'Omar-ibn-el-Khat't'âb, c'est-à-dire de 634 à 644 (Naouaouî, p. ٣٣٦, l. 16 et 16, et p. ٨٣٧, l. 15 et 16).

[b] *Kitâb-el-Mâ'rif*, p. ١٨١, l. 9 et 10, et p. ٢٠٣, l. 8. Abou-'l-Mah'âçin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٠٨, lin. ult.) l'a imité.

[c] *El-H'olal-el-Mark'oumah*, in Casiri, t. II, p. 183, l. 3 du texte arabe, où il faut lire سبعين au lieu de تسعين.

[d] *Kitâb Tahdzîb-el-Asmâ*, p. ٣٦٣, l. 14.

[e] *El-Kâmil*, t. IV, p. ٢٩٠, l. 3 et 4. Il laisse ainsi le choix entre les 5, 12, 19, 26 de ce mois.

[f] *Hist. sarac.* p. 61, l. 29 et 30. D'Herbelot[1*] et Deguignes[2*] ont emprunté cette erreur à El-Makîn; comme leur auteur ils oublient qu'Abd-Allah comptait ses années par celles de l'hégire, et disent qu'il mourut à 72 ans. Ibn-Khallikân, en plaçant sa mort en 73, commet la même faute pour l'âge (n° ٣٣٩, fasc. IV, p. ٢٩, l. 5 et 6 de l'édit. Wustenfeld).

[g] *Târîkh-el-Kholafâ*, p. ٢١٢, l. 17, et p. ٢١٥, l. 9 et 10; in-8°, Calcutta, 1857.

[h] *Annal. muslem.* t. I, p. 420, l. 2.

[i] *J. A.* t. X, p. 154; IIe sér. 1832.

[k] *Geschichte der Chalifen*, t. I, p. 424.

[1*] *Biblioth. orient.* p. 925, col. 2, au mot Zobeïr; mais, au mot Abdalla, fils de Zobaïr (p. 7, col. 1), il le fait mourir en 73.

[2*] *Histoire générale des Huns*, t. I, p. 325.

après[1], comme si le dernier effort de cette puissante nature avait épuisé le reste d'une vie consacrée à la grandeur du fils, qui n'avait plus besoin d'échauffer son courage au foyer de l'âme ardente de sa mère. J'ai omis à dessein les nombreux épisodes de ce siége de *La Mekke*, mais il est un détail que je veux conserver ici, parce qu'il caractérise l'esprit arabe. H'anach-es'-S'anâ'ni était au nombre des défenseurs de la ville sainte; il tomba entre les mains d'El-H'addjâdj, qui l'envoya à *Damas* : « N'est-ce pas toi, lui dit 'Abd-el-Melik, « qui m'avais prédit que je monterais sur le trône[2]? — C'est moi-même. — « Et pourquoi m'as-tu quitté pour suivre Ibn-ez-Zobaïr? — Parce que je le « voyais travailler pour mériter la faveur de Dieu, tandis que tu dirigeais tes « efforts vers les choses de ce monde. » Le Khalife lui pardonna et lui rendit la liberté[3].

L'Arabie entière reconnaissait enfin pour légitime Khalife 'Abd-el-Melik-ibn-Merouân[4]; El-H'addjâdj, en récompense de ses signalés services, fut nommé gouverneur de *La Mekke* et, peu de mois après, de tout le *H'idjâz*[5]; cet ambitieux parvenu[6], aveuglément soumis aux ordres de son maître, fut accusé d'avoir empoisonné 'Abd-Allah-ibn-'Omar-ibn-el-Khat't'âb[7], en qui pouvait surgir un nouveau compétiteur. Bientôt le dévouement du vainqueur d'Ibn-ez-Zobaïr fut mis à une épreuve plus rude encore, puisque ce qu'on exigeait de lui touchait, après celle de l'ambition, la corde la plus sensible de son cœur, l'amour de sa tribu, ou plutôt de sa race : il eut, quoique K'aïsite, à remplir la

74 de l'hég. (694-695 de J. C.)

H'addjâdj était parti de *Damas* au milieu de djoumâdi-'l-aouel 72 (voy. p. 202), on voit que sa campagne aurait eu une durée de douze mois, dont quatre ou cinq passés à *T'âïef*, et huit ou sept employés au siége[a]; le chiffre de huit mois pour le siége est donné par T'ârik' dans les paroles qu'Ét. Quatremère prête à ce général d'El-H'addjâdj contemplant le corps d'Ibn-ez-Zobaïr (*J. A.* t. X, p. 156; IIe sér. 1832).

[1] El-Makîn, p. 61, lin. ante penult. — Naouaoui dit seulement qu'Asmâ mourut en djoumâdi-'l-aouel 73 (p. ٨٢٣, l. 9), et Abou-'l-Mah'âçin, sans rien préciser, dit, sous l'année 73, « peu « après son fils. » (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٠٩, l. 13 à 15.)

[2] Voy. p. 190 de ce volume.

[3] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ٣٣, l. 8 à 11 (*J. A.* t. XII, p. 492; V^e sér. 1858).

[4] Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 419, l. 7 à 9.

[5] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 174.

[6] *Id. ibid.* t. I, p. 170.

[7] *Baïân*, t. I, p. ١٨, l. 7 à 9. — *En-Nodjoum*, t. I, p. ٢١٢, l. 7. — Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 420, l. 10 à 12) place la mort de ce fils du second Khalife trois mois après celle d'Ibn-ez-Zobaïr et dit qu'il était âgé de 87 ans; ainsi, suivant lui, 'Abd-Allah-ibn-'Omar serait mort au milieu de cha'bân 73. — Ibn-K'otaïbah (p. ٩٢ l. 14 à 18) donne, sur cette mort, des détails qui montrent qu'El-H'addjâdj en était le véritable auteur.

[a] Voy. la note [c] de la p. 201 ci-dessus.

douloureuse mission de venger, sur les *Fazdrah*, la terrible représaille que ceux-ci avaient exercée sur les Kelbites de *Banât-K'aïn* dans le *désert de Samâouah*[1]. Cette expédition, alors même qu'elle n'aurait pas été prévenue par l'admirable dévouement des deux chefs qui l'avaient provoquée[2], n'était cependant pas de nature à détourner 'Abd-el-Melik des soins vraiment importants de l'empire, et l'on doit croire que, maintenant seul maître du khalîfat, sa première pensée va être pour l'occident, où l'Islâmisme avait tant à réparer et tant à faire. Mais le traité conclu en 67 avec Justinien II[3] avait été rompu par le jeune empereur[4], qui, prenant prétexte des monnaies[5] avec lesquelles 'Abd-el-Melik voulait acquitter le tribut convenu, avait déclaré la guerre aux Omaïades de *Damas*, et la victoire remportée en *Cilicie* par Moh'ammed-ibn-Merouân[6], frère du Khalife, n'avait été que le prélude des guerres qui allaient avoir l'*Arménie* pour théâtre[7]. D'une autre part, la plus grande agitation

[1] Iâk'out, *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٧٣٧, l. 19, à p. ٧٣٤, l. 13. — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 186 à 191.

[2] Halhala et Sa'îd conjurèrent, en se livrant à El-H'addjâdj, l'extermination qui menaçait leurs tribus; livrés aux bourreaux kelbites, ils moururent avec une héroïque fermeté.

[3] Voy. la note 3 de la p. 198 de ce volume.

[4] Voy. la note [d] de la même page.

[5] Quoique plusieurs auteurs, entre autres Ibn-'Adzârî[a], El-Makîn[b] et Abou-'l-Mah'âçin[c] ne fassent remonter qu'à l'année 76 l'usage des coins monétaires chez les Musulmans, on sait, par Belâdzorî[d] et par Mak'rîzî[e], que leur usage remonte, pour le moins, à 'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr, et à l'an 70. On sait surtout que de nombreuses dates sont données à ce sujet et que, par suite, on ne saurait, de la date de ces premières monnaies arabes, conclure celle des événements que j'indique sommairement ici. — La date de 76 paraît certaine pour les monnaies frappées à *Koufah* (Ibn-K'otaïbah, p. ١٨١, l. 14).

[6] Theoph. *Chronogr.* t. I, p. 560 et 561. — Georg. Cedreni *Compend. histor.* t. I, p. 772 et 773. — S. Nicephori *De reb. gest. post Mauric.* p. 41 et 42. — Ces trois auteurs disent que la bataille fut livrée près de *Sébastopol*, ville voisine de la mer. C'est probablement, comme l'a pensé Saint-Martin (Lebeau, t. XII, p. 21, note 4), la Σεβαστή de Strabon (*Geogr.* lib. II, cap. III, p. 477, l. 8) et de Ptolémée (lib. V, cap. VIII, p. 129, l. 17 et Tab. I et IV *Asiæ*), qui la place en face de l'*île de Chypre*.

[7] Theoph. *Chronogr.* t. I, p. 563, l. 15. —

[a] *Baïân*, t. I, p. ١٨, l. 9 à 11.

[b] *Hist. sarac.* p. 64, l. 34 et seq.

[c] *En-Nodjoum*, t. I, p. 140, l. 10. Il dit que ce fut d'après le conseil qu'en avait donné à 'Abd-el-Melik son frère 'Abd-el-'Aziz.

[d] *Fotouh'-el-Boldân*, chap. ٨٧; *'Amr-en-Nok'oud*, p. ٢٩٧, l. 9, à p. ٢٩٨, l. 16.

[e] *Chodzour-el-'Ok'oud*[1e] (les parcelles d'or des colliers). Silvestre de Sacy a traduit ce morceau sous le nom de *Traité des monnaies musulmanes*, p. 16 et 72; il y a ajouté le *Traité des poids et mesures*; y voir la p. 53, in-8°, Paris, 1797. — Voir aussi *J. A.* t. II, p. 259; 1re sér. 1823, et t. IV, p. 331 et suiv. 1re sér. 1824.

[1e] Dont le texte a été publié par M. Tychsen avec une version latine; in-8°, Rostoch, 1797. Voir Il'âdji-Khalîfah, n° ٧٣٣٩, t. IV, p. 19 et 20, où la mort de Mak'rîzî est indiquée par erreur en 854 au lieu de 845 (1441-1442 de J. C.).

régnait dans l'*Irâk* : les Khaouâridj, si souvent battus, avaient reparu en force; le gouverneur de *Bas'rah*, Khâlid-ibn-'Abd-Allah-ibn-Açid [1], n'avait pas craint, dans la jalouse haine qu'il nourrissait contre Mohallab-ibn-Abou-S'ofrah-el-Azdî [2], de confier la conduite de cette guerre à son frère, 'Abd-el-'Aziz,

Georg. Cedreni *Compend. histor.* t. I, p. 773, l. 8 à 10. — Moh'ammed-ibn-Merouân fut bientôt préposé par son frère au gouvernement de l'*Adzerbîdjân*, de la *Mésopotamie* et de l'*Arménie*. El-Makîn (*Hist. sarac.* p. 62, l. 16 à 18) place cette nomination en 71, mais Abou-'l-Mah'âçin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٢١٠, l. 3 et 4) dit en 73, et il attribue à Moh'ammed une victoire remportée par 4,000 Arabes contre 60,000 Byzantins (*ibid.* t. I, p. ٢٠٤, l. 15 à 17). Voy. Lebeau, t. XII, p. 27 et 31.

[1] Voy. p. 202 de ce volume, et la note 3 de cette p. 202.

[2] J'ai déjà [a] nommé ce Mohallab-ibn-Abou-S'ofrah; le nom de son père présente quelques incertitudes [b]. Mohallab avait fait sa première campagne en 44, et s'était alors avancé dans l'Inde jusqu'à *K'andâbîl* [c]. En 65, il était émir du *Khordjân* au nom d'Ibn-ez-Zobaïr [d]; l'immense service qu'il rendit en sauvant *Bas'rah* menacée, en 66 ou 67, par les Khaouâridj, fit donner à la ville le nom de *Bas'rah de Mohallab* [e]. Cet habile général combattit dans les rangs du khalife de *La Mekke* jusqu'en djoumâdi-'l-aoual 72, et 'Abd-el-Melik l'ayant, après la mort de Mos'a'b, confirmé dans ses charges et dignités [f], il servit fidèlement les Omaïades jusqu'à sa mort, survenue en 82, selon Et-T'abarî [g], suivi par El-Makîn [h] et par Abou-'l-Fedâ [i]; en 83, selon Ibn-K'otaïbah [j]. En-Naouaouî [k], Ibn-Khallikân [l] et Abou-'l-Mah'âçin [m]. Il était âgé de soixante-quinze ans [n] quand il mourut dans une ville du *Khorâçân* nommée

[a] Page 190 de ce volume, et note 1 de la p. 191.

[b] Ibn-Khallikân, n° ٧٩٤, fasc. IX, p. ٥٧, l. 1 à 5. — Naouaouî, p. ٥٨٢, l. 4 et 5. — Abou-'l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٢٨, l. 17 et suiv. — Je me contenterai de dire ici que ce dernier écrit Sorrak' au lieu de Saarâk' ou Sârrak', et qu'il s'exprime de manière à laisser croire que c'est le nom même de Mohallab qui présente ces incertitudes. Beladzori (p. ٤١٧, l. 6 et 7) dit Tzâlim-ibn-Sarrâk'-ibn-S'obh'-ibn-el-'Atîk, de la tribu d'Azd.

[c] *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٤١, l. 15 et 16. — *K'andâbîl* est une ville de la province du *Sind* (*Marâs'id*, t. II, p. ٤٥٢, l. 11 et 12).

[d] *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٨٧, lin. penult.

[e] Ibn-K'otaïbah, *Kitâb-el-Mâ'rif*, p. ٢٠٣, lin. ult. — En-Naouaouî, p. ٥٨٢, l. 11 et 12. — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 155.

[f] *Id. ibid.* t. I, p. 168.

[g] Cité par Ibn-Khallikân, n° ٧٩٤, fasc. IX, p. ٤٨, lin. ult.

[h] *Hist. sarac.* p. 66, l. 33 et 34.

[i] *Annal. muslem.* t. I, p. 424, l. 8 à 10.

[j] *Kitâb-el-Mâ'rif*, p. ٢٠٤, l. 1.

[k] *Kitâb Tahdzîb-el-Asmâ*, p. ٥٨٢, l. 8.

[l] *Kitâb Ouafaïdt-el-'Aïân*, n° ٧٩٤, fasc. IX, p. ٤٨, lin. penult. (t. III, p. 511 de la trad. angl.). Il précise en dzou-'l-h'idjah 83.

[m] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٢٨, l. 16 et 17.

[n] Il était né le jour de la prise de *La Mekke* par Moh'ammed (*Annal. muslem.* t. I, p. 150, l. 10), c'est-à-dire le 21 ramadhân 8 (vendredi 12 janvier 630 de J. C.). Si ce fut réellement le vendredi, Abou-'l-Fedâ, au lieu de « le 10 restant (لعشر بقين), » aurait dû dire le 9 (لتسع). Naouaouî (p. ٥٨٢, l. 10) confirme l'année.

jeune homme sans expérience, ne doutant de rien, et à qui une sanglante défaite fit payer cher sa présomption[1]; ce fut là ce qui valut à Khâlid sa destitution en 73[2]. Bichr, le prétendu sage[3], qui alors concentra dans ses mains les gouvernements de *Koufah* et de *Bas'rah*, ne se montra pas moins envieux de Mohallab que ne l'avait été son prédécesseur, et il cherchait, par tous les moyens dont il disposait, à mettre en défaut l'habileté de ce général[4], lorsque la mort vint le surprendre en 74[5]. Aussi l'*Irâk'* était-il dans le plus grand danger quand 'Abd-el-Melik se décida, en 75, à confier le gouvernement de cette province à El-H'addjâdj[6], qui, malgré sa main de fer et son mépris pour

75 de l'hég. (694-695 de J. C.)

Marou-'r-Roudz (مرو الروذ), ou peut-être dans le village de *Zâghoul* des dépendances de cette ville[a].

[1] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 194 et 196.

[2] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۱۰, l. 12 et 13.

[3] Voy. ci-dessus la note 3 de la p. 196. C'était, au contraire, un k'aïsite exalté et violent[b]; dans une circonstance récente, il avait osé braver publiquement son frère en accompagnant et soutenant de ses exhortations le k'aïsite Halhala marchant au supplice par ordre du Khalife (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 190). Voy. ma page 206, note 2.

[4] Il lui retirait ses meilleures troupes; il alla même jusqu'à engager un des généraux placés sous les ordres de Mohallab à amener une défaite en désobéissant à son chef (*ibid.* t. I, p. 198 à 200).

[5] *En-Nodjoum*, t. I. p. ۲۱۱, l. 6 et 7.

[6] Ibn-K'otaïbah, *Kitâb-el-Mâ'rif*, p. ۱۸۱, l. 13 et 14.— El-Makîn, p. 63, l. 20 et 21.— Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 420, l. 16 et 17.— Chihâb-ed-Dîn (*Notic. et Extr.* t. II, p. 141 à 144). — *En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۱۲, l. 18 à 20. — M. Dozy (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 200) dit qu'El-H'addjâdj partit de *Médine* pour *Koufah* en décembre 694, c'est-à-dire du mardi 7 cha'bân au jeudi 8 ramadhân 75, et c'est dans ce mois de ramadhân qu'Ibn-el-Athîr place son arrivée dans ce gouvernement (*El-Kâmil*, t. IV, p. ۳۷, lin. penult.). Nous avons vu (p. 202) El-H'addjâdj quitter *Damas* en djoumâdi-'l-aouel 72, commencer en dzou-'l-k'a'dah suivant le siége de *La Mekke*, qui se termina au bout de sept ou huit mois par la mort de 'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr, le 14 djoumâdi-'l-aouel 73 (p. 204); Abou-'l-Mah'âçin dit (t. I, p. ۲۱۰, l. 19) qu'El-H'addjâdj se rendit en 74 de *La Mekke* à *Médine*, où il resta trois mois. Son séjour dans cette dernière ville dut être de plus de trois mois (je dirais plutôt huit ou neuf), puisqu'il y bâtit une mosquée qui porte son nom, et puisqu'il en partit en décembre 694 (cha'bân 75), comme je viens de le dire d'après M. Dozy. Il s'agit donc à peu près de ramadhân 72 à ramadhân 75 quand on lit dans Ma'çoudî : «El-H'addjâdj demeura,

[a] Ibn-Khallikân (voy. note [m] de la page précédente) dit à *Zâghoul*[1*] des dépendances de *Marou-'r-Roudz* dans le gouvernement du *Khorâçân*. — Naouaoui, p. ٥٨٢, l. 8. — Iâk'out, *Mo'djam-el-Boldân*, t. IV, p. ٥٠٩, l. 6 et seq. — *Id. Mochtarik*, p. ۳۹٥, l. 10 à 23. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. III, p. ٨٥, l. 3 à 6. — K'azouïnî, t. II, p. ۳۰٥, l. 6 et suiv. — Soïouti parle de *Marou-'r-Roudz* comme de la ville la plus connue du *Khorâçân* (*Lobb-el-Lobâb*, p. ۲۱۳, col. 1, l. 6 et 7). — *Géographie* d'Abou-'l-Fedâ, p. ۳٥٧, l. 11 et suiv. Il la place, d'après Ibn-H'auk'al[2*], sur le même fleuve que *Marou-ech-Châhidjân*.

[b] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 196 et 199.

[1*] Son texte porte زاعول, mais on lit زاغول dans le *Mo'djam* (t. II, p. ٩٠٧, l. 14) et dans le *Marâs'id-el-It't'ilâ'* (t. I, p. ٥٠۲, l. 13 et 14).

[2*] Voyez ses *Meçâlik* p. ۳۱۳, l. 4; in-8°, Lugduni Batavorum, 1873.

la vie des hommes, fut à la veille d'échouer dans la rude tâche qu'il avait assumée[1]; mais sa rare énergie surmonta tous les obstacles. Mohallab, secondé par un tel gouverneur, écrasa les Khaouâridj, et leur chef, Chabîb[2]-ibn-lezîd-ibn-No'aïm-ech-Chaïbâni, ayant péri dans les flots du *Petit Tigre* (بدجيل) en 77[3], ces forcenés mirent bas les armes. Une autre insurrection, à la tête de laquelle s'était mis un certain Mot'arrif-ibn-Moghaïrah-ibn-Cho'bah[4], fut aussi terminée par la mort de son chef[5], et enfin l'année 77 vit la mort de K'at'arî-ibn-el-Fodjâah (d'autres disent Et-Temîmî), un des chefs des Khaouâridj, qui, lui aussi, s'était fait proclamer Émîr-el-Moumenîn, et avait, pendant des années, combattu Mohallab-ibn-Abou-S'ofrah[6]. Ainsi furent terminés les troubles de l'Orient, et alors seulement 'Abd-el-Melik-ibn-Merouân put songer à l'*Ifrîk'îah*.

El-H'addjâdj en 'Irâk'.

77 de l'hég. (696-697 de J. C.) Les Khaouâridj complétement défaits.

Il y avait six ans que le vaillant Zohaïr avait succombé à *Bark'ah*, lorsque,

IFRÎK'ÎAH. 5me expédition des Arabes.

«pendant *trois ans*, gouverneur de *Médine*, de «*La Mekke*, du *H'idjâz*, du *Iemen* et du *Iémâ-«mah*; et, après la mort de Bichr-ibn-Merouân «à *Bas'rah*, en 74 (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۱۱, «l. 6), l'*Irâk'* fut placé aussi sous l'autorité de «H'addjâdj.» (*Moroudj-ed-Dzahab*, t. V, p. 266, l. 3 à 5. — *En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۱۲, l. 18 à 20.) Ibn-K'otaïbah (p. ۲۰۲, l. 9 et 10) avait mentionné cette période de *trois ans*, en ajoutant qu'El-H'addjâdj avait 33 ans quand il reçut le gouvernement de l'*Irâk'*, qu'il garda vingt ans; ce qui place sa mort en 95 à 53 ans.

[1] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 205. — On voit là les dangers que courut H'addjâdj.

[2] Ce chef avait uni ses forces[a] à celles de S'âlih-ibn-Misrah[b]-et-Temîmî, qui commandait aux S'ofrites, une des sectes des Khaouâridj.

[3] Ibn-Khallikân, n° ۲۸۷, fasc. III, p. ۱۱۰, l. 12 (t. I, p. 617 de la trad. angl.) A la p. ۱۰۹, l. 12 et 13 il donne la généalogie de Chabîb en remontant jusqu'à Tha'labah, et l'on en trouve la suite dans Eichhorn (*Monumenta antiquis. histor. Arab.* Tabl. IX; in-8°, Gothæ. 1775).— Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 422, l. 1. Il place cet événement sous l'année 75, mais la date de 77 est confirmée par Abou-'l-Mah'âçin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۱۹, l. 15 et suiv.). Khondemir et l'auteur du *Nighiaristân*[c] donnent aussi la date de 77 pour celle de la mort de Chabîb. — Théophane fait brièvement mention de Chabîb, dont il défigure le nom sous celui de Σαβῖνος (*Chronogr.* t. I, p. 561, l. 9), et il place sa mort sous l'année 685 (693), c'est-à-dire en 73 ou 74 de l'hégire.

[4] L'orthographe de ce nom m'est donnée par Belâdzorî (*Fotouh'-el-Boldân*, t. I, p. ۲۰۵, l. 1).

[5] *Baïân*, t. I, p. ۱۸, l. 11 à 13. — *En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۱۷, l. 3 et 4.

[6] *Ibid.* t. I, p. ۲۱۷, l. 16 à 18. — El-Makîn; p. 64, l. 17 à 33.

[a] Composées des Azrak'ites (voy. la note 1 de la p. 135 de ce volume).

[b] J'écris ce nom (مِسْرَح) comme l'écrit Abou-'l-Mah'âçin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۱۵, l. 8); El-Makîn, qui place ces événements sous l'année 76 et dit que S'âlih fut proclamé Emîr-el-Moumenîn, écrit مرج (p. 63, l. 28), faute qui a déjà été relevée par Reiske dans une note n° 183, où il donne, d'après Ibn-K'otaïbah (p. ۲۰۹), le récit des exploits et de la mort de Chabîb (*Annal. muslem.* t. I, p. 100 *Annotationum*).

[c] Cités par d'Herbelot (*Biblioth. orient.* p. 763, col. 1, au mot Schebib ben Zeid).

en 77[1], le khalife chargea H'assân-ibn-en-No'mân-el-Ghassâni[2] d'aller venger

[1] J'ai déjà indiqué (p. 196, note 7, et p. 197, note 2) à quel point est incertaine la date de l'entrée de H'assân-ibn-en-No'mân en *Ifrîk'ïah;* les dates nombreuses qui sont données, et surtout leur écart, semblent tenir à plusieurs causes : l'incertitude sur la date du désastre de *Bark'ah*, le silence des auteurs byzantins sur ce combat, cependant favorable aux armes grecques, la confusion entre l'expédition de Zohaïr et celle de H'assân, l'oubli des diverses phases de la lutte qui livra définitivement *Carthage* aux Arabes[a].

[2] Ibn-Khaldoun prétend que H'assân était gouverneur d'*Égypte*[b], mais nous avons vu (p. 188) que 'Abd-el-'Azîz, frère de 'Abd-el-Melik avait été nommé à ce gouvernement en 65, et l'on sait, par Abou-'l-Fedâ[c] et par Abou-'l-Mah'âçin[d], qui ont pu l'emprunter à Ibn-'Adzârî[e], que ce prince le conserva vingt ans, jusqu'à sa mort, survenue en 85; on ne peut donc pas admettre que H'assân-ibn-en-No'mân ait été gouverneur d'*Égypte* dans aucune des années comprises entre 65 et 85. Il y a plus, c'est que ce dut être 'Abd-el-'Azîz qui appela au gouvernement de l'*Ifrîk'ïah* ce général dont le nom complet était H'assân-ibn-en-No'mân-ibn-'Adi-ibn-Bekr-ibn-Moghîth-ibn-'Amr-*Mozaik'ïâ*[f]-ibn-'Âmir-ibn-el-Azd (*Baïân*, t. I, p. 18 et 19). — Sur la date de la mort de 'Abd-el-'Azîz, voy. la note 4 de ma p. 226.

[a] Ainsi Abou-'l-Mah'âçin fait entrer H'assân en *Ifrîk'ïah* dans l'année 57[1*]; or on a vu (p. 160) qu'en 57 c'était Abou-'l-Mohâdjir qui commandait en *Ifrîk'ïah*; il y a donc là une erreur qui a peut-être occasionné celle d'El-K'aïraouâni (voy. la note [a] de la p. 194). Le même Abou-'l-Mah'âçin dit que 'Abd-el-'Azîz-ibn-Merouân chargea en 69[2*] H'assân-el-Ghassâni d'envahir l'Ifrîk'ïah; or nous venons de dire (p. 194) qu'en 69 ce fut Zohaïr-ibn-K'aïs qui fut chargé d'aller venger la mort de 'Ok'bah; on voit là la confusion entre l'expédition de Zohaïr et celle postérieure de H'assân. Au reste El-Bekrî place en moh'arram 68 le départ de H'assân pour l'*Ifrîk'ïah*[3*], et Ibn-er-Rak'ïk'[4*], suivi par Ibn-Khaldoun[5*] et par Moula-Ah'med[6*], avait donné la date de 69. Mais Ibn-el-Athîr[7*] rapporte l'expédition de H'assân à l'an 74, Ibn-'Abd-el-H'akam[8*] et, d'après lui, El-K'aïraouâni[9*] hésitent entre 76 et 77, enfin Ibn-'Adzârî[10*] dit en 78; j'ai opté, comme on voit, pour une des deux dates indiquées par le plus ancien de tous ces auteurs.

[b] Voy. la note [5*] ci-dessous.

[c] *Annal. muslem.* t. I, p. 424 in fine.

[d] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٣١, l. 9, et p. ٢٣٣, l. 1.

[e] *Baïân*, t. I, p. ٢٩, l. 13.

[f] *Le déchireur.* Caussin de Perceval donne la raison de ce surnom (*Essai*, etc. t. I, p. 83 et 84). Ce Mozaïk'ïâ se retrouve dans la généalogie de Mohallab-ibn-Abou-S'ofrah (Ibn-Khallikân, n° ٧٩٦, fasc. IX, p. ١٣٧, l. 4; t. III, p. 508 de la trad. angl.) dont j'ai parlé note 2 de la p. 207 de ce volume.

[1*] *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٩٩, l. 12 à 14.

[2*] *Ibid.* t. I, p. ٢٠٣, l. 1 à 3.

[3*] *El-Mesâlik oua 'l-Memâlik*, p. ٧, lin. penult. (*J. A.* t. XII, p. 432 et 433; v^e sér. 1858).

[4*] Cité par En-Nouaïri (*H. d. B.* t. I, p. 339 de la trad.). N. Desvergers donne le texte de ce passage d'En-Nouaïri (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 24, note 22).

[5*] *H. d. B.* t. I, p. ١٣٥, l. 10 et 11 (t. I, p. 213 de la trad.); on lit ici : «Le khalife 'Abd-el-Melik fit parvenir à H'assân-ibn-«en-No'mân-el-Ghassâni, *gouverneur d'Égypte*, l'ordre de porter la guerre en *Ifrîk'ïah*, et il lui envoya les secours nécessaires pour cette «expédition.» Cette assertion n'est pas complétement exacte (voy. la note 2 ci-dessus).

[6*] *Voyage*, p. 232; in-8°, de l'I. R. 1846.

[7*] *El-Kâmil*, t. IV, p. ٣٠٠, l. 10. Il est cité par En-Nouaïri qui ne se prononce pas sur la date qu'il adopte. M. de Slane évite aussi de se prononcer : «El-H'assân, dit-il, était gouverneur de l'*Ifrîk'ïah vers* l'an 70 de l'hégire.» (*J. A.* t. XII, p. 432, note 1; v^e sér. 1858).

[8*] Cité par M. de Slane (*ibid.* p. 433, note 1). Voy. à ma p. 197, note 2, la date à laquelle Ibn-'Abd-el-H'akam place la mort de Zohaïr.

[9*] *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 52.

[10*] *Baïân*, t. I, p. 18, l. 15. — Pour donner, en passant, une idée du travail de Cardonne, je rappellerai ici qu'il place en 85, avec une erreur probable de seize ans, l'entrée de Zohaïr en *Ifrîk'ïah* (*Hist. de l'Afr. et de l'Esp.* etc. t. I, p. 42).

ce grand revers des armes musulmanes. Quelle avait été, pendant ces six années, la position des Arabes à *K'aïraouân?* Elle fut probablement plutôt celle de spectateurs que d'acteurs : « Après la défaite de Zohaïr, dit Ibn-Khal- « doun, le feu de la révolte se propagea de nouveau dans toute l'*Ifrîk'ïah;* mais « la désunion se mit alors parmi les Berbers, chacun de leurs cheïkhs se re- « gardant comme prince indépendant[1]. » Il semblerait que, encouragés par la victoire de *Bark'ah*, les Byzantins de l'*Ifrîk'ïah* cherchèrent alors à reprendre sur les Berbers l'ascendant qu'ils avaient si complétement perdu, et que ceux-ci virent plusieurs chefs rivaux se mettre à la tête du mouvement de la résistance. Ce n'est là, sans doute, qu'une supposition, mais les faits qui vont suivre lui donnent une certaine vraisemblance. Envoyé d'abord en Égypte avec 40,000 hommes[2], H'assân-ibn-en-No'mân y séjourna quelque temps, et ce fut là que 'Abd-el-Melik lui transmit ses ordres[3] : « Je mets à ta disposi- « tion les richesses de l'Égypte, lui disait-il dans sa lettre, n'épargne rien pour « satisfaire ceux qui t'accompagnent, et marche sur l'*Ifrîk'ïah* avec la bénédic- « tion de Dieu et avec son aide[4]. » Jamais les Musulmans n'avaient dirigé vers cette région une armée si imposante[5]. Arrivé à *K'aïraouân*, il demanda aux gens du pays quel était le souverain le plus puissant de l'*Ifrîk'ïah;* on lui répondit que c'était celui qui commandait à *Carthage*[6] (قرطاجنة). Allant, sans

V. H'assân-ibn-en-No'mân.

78 de l'hég. (697-698 de J. C.)

[1] *H. d. B.* t. I, p. ١٣٥, l. 7 et 8 (t. I, p. 213 de la trad.).

[2] *Baïân*, t. I, p. ١٨, l. 16.

[3] C'est évidemment ce départ de l'Égypte qui a fait croire à tort que H'assân était gouverneur de cette province (voy. la note 2 de la page précédente).

[4] *Baïân*, t. I, p. ١٨, l. 16 à 20. Quoique cette lettre et la note 1re de la p. 210 puissent faire admettre que H'assân avait été nommé gouverneur de l'*Ifrîk'ïah* par le Khalife lui-même, Ibn-'Adzârî (*ibid.* t. I, p. ٣٠, l. 17) dit : « Le gouverneur « d'*Égypte* gouvernait l'*Ifrîk'ïah.* » (الوالى على مصر يتولى على افريقية).

[5] *Baïân*, t. I, p. ١٩, l. 1. — Et-Tidjâni, *Voyage dans la Rég. de Tun.* (*J. A.* t. XX, p. 120; IVe sér. 1852). — En-Nouaïrî, § IX (*J. A.* t. XI, p. 133 et 134; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 338 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٣٥, l. 10 et 11 (t. I, p. 213 de la trad.). — *Id. Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٥, l. 8 à 10 (p. 24 de la trad.) — El-K'aïraouâni, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 52. — *Voyage* de Moula-Ah'med, p. 232. Tous ces auteurs s'accordent sur les faits principaux, mais aucun ne mentionne la reprise de *Carthage* par les Grecs, dont je parlerai dans un instant d'après les chroniques byzantines.

[6] Cette réponse venait évidemment des Berbers, mais, comme elle pouvait être contrôlée par les Arabes restés en *Ifrik'ïah*, on peut en inférer que les Roum avaient reconquis une certaine autorité, comme je le disais tout à l'heure. Une ligne d'En-Nouaïrî[a] indique que 'Ok'bah avait échoué dans une tentative contre *Carthage*, mais cet auteur est seul à le dire, c'est pourquoi

[a] En-Nouaïrî, § x (*J. A.* t. XI, p. 134, IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 339 de la trad.).

Prise de Carthage.

différer, camper sous les murs de cette capitale byzantine de l'*Ifrik'ïah*, il en vit bientôt sortir le chef des Roum à la tête d'une armée nombreuse; la bataille s'engagea; ceux-ci furent défaits, la ville emportée d'assaut, et les habitants, obligés de se réfugier dans leurs vaisseaux, allèrent chercher un asile, les uns en *Sicile*, les autres en *Espagne*[1]. Aussitôt que H'assân se fut éloigné, les indigènes vinrent se ruer sur la ville d'où les Roum avaient été chassés; mais le général arabe, reparaissant bientôt avec ses troupes, livra un furieux assaut, reprit *Carthage* de vive force et, après avoir fait un véritable massacre de ces pillards, après avoir répandu la terreur dans tous les environs, il rasa la ville de fond en comble[2]. Cependant toute l'armée byzantine n'avait pas été détruite, et les Berbers avaient sans doute déjà compris qu'un plus rude maître avait paru, car H'assân ne tarda pas à apprendre que les Roum, réunis aux Berbers, s'étaient concentrés sur le territoire de *Sat'fourah*[3]; il marcha

j'ai cru devoir passer son assertion sous silence, quand j'ai parlé des exploits de 'Ok'bah, qu'on peut d'ailleurs supposer avoir traité avec les Byzantins, comme je l'ai dit p. 158, note 1.

[1] Ibn-'Adzârî, En-Nouaïrî, Ibn-Khaldoun, El-K'aïraouânî, Moula-Ah'med aux pages indiquées note 5 de la page précédente.

[2] *Baïân*, t. I, p. ١٩, l. 17 à 23. Voilà comment, pour les auteurs arabes, H'assân prit une seconde fois *Carthage;* leur récit manque un peu de clarté, on y entrevoit cependant qu'ici le général arabe lutta contre les indigènes. Je montrerai tout à l'heure que le récit des chroniques byzantines est tout autre, et il paraît mériter quelque confiance, puisque sa conclusion est une défaite complète des Grecs et leur expulsion définitive de l'*Ifrîk'ïah*.

[3] Ibn-el-Athîr[a] écrit اصطفورة (*Is't'afourah*); on lit شطفورة (*Chat'fourah*) dans Iâk'out[b]; Ibn-'Adzârî[c] et Ibn-Khaldoun[d] écrivent صطفورة (*S'at'fourah*). «*Sat'fourah* (سطفورة), dit Ibn-«H'auk'al, région maritime d'une étendue con-«sidérable, renferme trois villes dont la plus voi-«sine de *Tunis* se nomme *Anbalounah*, ensuite «vient *Bâdjah*, et, plus loin, *Benzert*[e].» *Bâdjah*, dont le méridien est à 45′ environ à l'ouest de celui de *Benzert*, est évidemment là par suite d'une faute de copiste; aussi Edrîsî, en copiant ce passage, donne-t-il aux trois villes les noms de *Achlounah* (اشلونة), *Tînidjah*[f] (تينجة) et *Ben-*

[a] *El-Kâmil*, t. VIII, p. ٣٢٣, l. 22.

[b] *Mo'djam*, t. III, p. ٢٩١, l. 12. — *Mar'âs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, ١١٠, l. 9 à 11. Voir aussi أَنْبَلُونَة (t. I, p. ٩٤, lin. ult.), مَتِّيجَة (t. III, p. ٤٠, l. 6). Son article أَنْبَلُونَة est pris mot à mot dans le *Mo'djam* (t. I, p. ٣٧٠, l. 11 à 13), où cependant on lit قريبة au lieu de قرية.

[c] *Baïân*, t. I, p. ٢٠, l. 1, et p. ١١٧, l. 17.

[d] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٥, l. 13, et p. ١٧, l. 9. — Ibn-Khaldoun dit ailleurs que les *Koumïah*, une des branches des *Tems'ît*, s'appelaient aussi *S'at'fourah* (*H. d. B.* t. I, p. ١٠٩, l. 8; — t. I, p. 172 de la trad.).

[e] Ibn-H'auk'al, p. ٥٠, l. 5 (*J. A.* t. XIII, p. 178; IIIe sér. 1842). Edrîsî (voy. aux pages indiquées note[f] ci-dessous) a adopté, pour *Sat'fourah*, l'orthographe d'Ibn-H'auk'al.

[f] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١١٤, l. 9 à 12. Les manuscrits A et D donnent تنجة, celui de M. Am. Jaubert (t. I, p. 264) تبخة (*Tabakhah*). A la p. ١١٥, l. 4, Edrîsî parle du *lac de Tînidjah* (بحيرة تينجة), qui communiquait avec celui de *Benzert*. — Sur *Tînidjah* voy. Mannert (*Géogr. anc. des Ét. barbar.* p. 352).

contre eux, les tailla en pièces, et, comme si les indigènes avaient encore une fois abandonné leurs alliés, les Roum se sauvèrent tremblants à *Bâdjah*[1], où ils se fortifièrent, pendant que les Berbers se réfugiaient dans la région de *Bounah* (*Bône*), dont les montagnes leur semblaient un abri plus sûr que les murailles de *Bâdjah*. «H'assân, ajoute Ibn-'Adzârî, rentra alors à *K'aïraouân* «pour prendre du repos et en donner à ses troupes[2],» ce qui veut dire que la campagne avait été rude et longue, et ce qui exclut l'idée d'une marche immédiate sur l'*Aurâs*, comme le prétendent les historiens arabes pour dissimuler le terrible échec qui attendait H'assân, échec dont les auteurs byzantins nous donnent le récit d'autant plus vraisemblable, que, pour eux, un changement de règne dans l'Empire grec se rattache aux faits qu'ils avancent.

Suivant ces auteurs, aussitôt que la nouvelle de la prise de *Carthage* parvint

zert[a]. S'afi-'d-Dîn[b] appelle les trois villes du territoire de *Sat'fourah* : *Anbalounah* (أَنْبَلُونَة), *Mettîdjah* (مَتِّيجَة), et *Benzert* (بَنْزَرْت).

[1] Ibn-H'auk'al parle de *Bâdjah* comme d'une ville d'une haute antiquité et vante la fécondité de son sol[c]; El-Bekrî nous apprend qu'elle était bâtie sur une colline élevée qui porte le nom de *'Aïn-ech-Chems* et au pied oriental de laquelle coule, à trois milles de distance, un affluent de la *Medjerdah*; cette ville était appelée *le grenier de l'Ifrîk'iah* (هُرْى افريقية[d]). Edrîsî[e], Iâk'out[f], Abou-'l-Fedâ[g] confirment ces indications[h], qui s'accordent parfaitement avec ce que Salluste disait de *Vacca*, dont il parle comme du «marché «le plus fréquenté du royaume de Numidie[i],» et encore en 1526 Jean Léon, après avoir expliqué la transmutation de l'ancien nom dans le nouveau, signale le grand nombre d'habitants de cette ville qui s'adonnent à l'agriculture[k]. — C'est la Βάγα de Plutarque[l] et de Procope[m] qui nous apprend qu'elle avait été fortifiée par l'empereur Justinien. (Voy. *Rich. minér. de l'Alg.* t. I. p. 379 à 383 de la note B.)

[2] *Baïân*, t. I, p. ١٩ et ٢٠. — En-Nouaïrî, Ibn-Khaldoun, Moula-Ah'med ont reproduit le récit d'Ibn-'Adzârî.

[a] Voy. la note 2 de la p. 139 de ce volume.

[b] Voy. la note [h] de la page précédente.

[c] Ibn-H'auk'al, p. ٥٠, l. 15 (*J. A.* t. XIII, p. 180; IIIe sér. 1842).

[d] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ٥٩, l. 5 à 19 (*J. A.* t. XIII, p. 75 et 76; Ve sér. 1859). — Géographe anonyme du VIe siècle (587 de l'hég.) publié par Kremer, p. ٤٧, l. 5 à 12.

[e] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١١٥, l. 14 et suiv.

[f] *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٤٥٥, l. 13 et suiv. — *Mochtarik*, p. ٣٣, l. 7 à 13. — Voir le *Marâs'id*, t. I, p. ١١٥, l. 10 à 12.

[g] *Géographie*, p. ١٤١, l. 11 à 16 (t. II, p. 194 et 195 de la trad.).

[h] Si ce n'est qu'Abou-'l-Fedâ dit à tort, comme Edrîsî, que *Bâdjah* est en plaine. Mais le mot en plaine doit peut-être s'appliquer au mamelon au sommet duquel la ville est bâtie.

[i] «Forum rerum venalium totius regni maxume celebratum.» (*Bell. Jugurth.* cap. XLIII, in *S. H. R.* t. II, p. 732, col. 1.)

[k] In Ramusio folio 65. F (p. 271 de la trad. de Jean Temporal).

[l] *Vitarum*, in Mario, cap. VIII, p. 488, l. 18.

[m] *De Ædificiis*, lib. VI, cap. V, t. III, p. 339, l. 23.

à Constantinople, Léonce[1] fit appareiller toute sa flotte, dont il confia le commandement au patrice Jean, et l'automne de 78 n'était pas écoulé quand l'armée grecque arriva en vue des côtes de l'*Ifrîk'iah*. Théophane et tous ses copistes nous représentent le patrice Jean rompant la chaîne qui fermait le port, massacrant la garnison que H'assân avait laissée à *Carthage*, et non-seulement s'emparant de la capitale chrétienne de l'*Ifrîk'iah*, mais reprenant toutes les villes fortifiées[2]. Les historiens byzantins sont unanimes pour dire que le vainqueur passa l'hiver à *Carthage;* ce fut évidemment l'hiver de 78 (697 à 698 de J. C.). Mais, à la nouvelle de cette défaite, 'Abd-el-Melik s'était hâté d'équiper une flotte plus considérable que celle des Grecs, et, en 79, H'assân-ibn-en-No'mân, fort des nouvelles troupes qu'il venait de recevoir, reprenait successivement toutes les villes occupées par les Roum, emportait une seconde fois *Carthage,* et obligeait le patrice Jean à fuir avec les débris de sa flotte et de son armée. Vraisemblablement la flotte sarrasine avait pris la mer au printemps de 698 (premiers mois de 79); on peut donc estimer que H'assân resta définitivement maître de *Carthage* vers le milieu de 698 (milieu de rebî-'l-akhir 79), et l'on voit comment la révolte de l'armée grecque en *Crète*, révolte qui eut pour conséquence la proclamation d'Apsimare[3], termina, au bout de trois ans (76 à 79), le règne de Léonce[4]. — L'*Ifrîk'iah* était à jamais perdue pour Byzance; mais les Arabes étaient encore loin d'en être maîtres, malgré la confiance que leurs succès récents semblaient devoir leur inspirer. Ils n'avaient encore vaincu que des conquérants énervés par la décadence de la mère patrie; il leur restait à vaincre la véritable résistance, celle de la population enracinée dans le sol, et ils auraient pu, dès lors, apprécier quelle

Carthage reprise par les Grecs.

79 de l'hég. 698-699 de J. C.) H'assân reprend Carthage.

Expulsion définitive des Roum.

[1] En 76 de l'hég. (695 à 696 de J. C.), Justinien II, au commencement de la dixième année de son règne, avait été déposé, et Léonce, après lui avoir fait couper le nez et l'avoir relégué à *Cherson* (ἐν Χερσῶνι), avait été proclamé empereur (Theoph. *Chronogr.* t. I, p. 566, l. 5 et 6. — Georg. Cedreni *Compend. historiar.* t. I, p. 775 et 776. — Constant. Porphyrog. *De administr. imper.* cap. XXII, t. III, p. 104, l. 3 à 5).

[2] Theoph. *Chronogr.* t. I, p. 566 et 567. — S. Niceph. *Breviar. rer. post Mauric. gest.* p. 44, l. 15, à p. 45, l. 5. — Anast. Biblioth. *Hist. eccles.* sive *Chronogr. tripart.* p. 119; in-f°, Parisiis, 1649. — Georg. Cedreni *Compend. histor.* t. I, p. 776, l. 12 et seq. — Joh. Zonaræ *Ann.* t. III, p. 76 et 77; in-f°, Basileæ, 1557. — Constant. Manas. *Compendium chronicum*, p. 167 et 168.

[3] Ἀψίμαρος, plus connu sous le nom de Tibère II. Son règne commença dans la treizième année du règne de 'Abd-el-Melik, comme le dit très-bien Eutychius (*Annal.* t. II, p. 366, l. 7 et 8).

[4] Théophane, suivi par Lebeau, fait durer ce règne de 695 à 698 (*Chronogr.* t. I, p. 566, l. 12, à 569, l. 1. — *Hist. du Bas-Empire.* liv. XLII, t. XII, p. 37 à 47, in-8°, Paris, 1831).

serait l'énergie de cette résistance, puisqu'ils s'étaient déjà mesurés avec les Berbers, et qu'à quinze ans de là Koçaïlah leur avait appris que ces indigènes ne manqueraient pas de chefs capables de les conduire à la victoire. Mais, pleins de foi dans les destinées de l'empire du croissant, privés de la tradition des luttes acharnées que ces tribus guerrières avaient jadis soutenues contre les maîtres du monde, ils purent croire un instant que l'expulsion complète des Grecs avait une portée sur laquelle l'avenir, et un avenir prochain, devait leur enlever toute illusion.

La Kâhinah reine de l'Aurâs.

Koçaïlah, dont je viens de rappeler le nom, avait eu un successeur, et ce successeur était une femme, El-Kâhinah[1], reine de l'*Aurâs*; tous les Roum de l'*Ifrîk'iah* la redoutaient, tous les Berbers lui obéissaient[2]. Le témoignage unanime des historiens arabes aurait dû prémunir Lebeau contre l'étrange appréciation qu'il fait de l'épisode dont cette femme fut l'héroïne. A l'incertitude qui règne sur les dates des événements accomplis dans cette période obscure de l'histoire de l'*Ifrîk'iah*[3], il ajoute une moquerie qui lui a sans doute paru un trait de haute critique philosophique, et qui a le tort de porter complétement à faux : « Les auteurs arabes, dit-il, partisans du merveilleux,

Erreur de l'historien Lebeau sur cette reine.

[1] C'était un surnom qui signifie « la prêtresse, « la devineresse; » aussi lit-on dans En-Nouaïrî : « Cette femme prédisait l'avenir, et tout ce qu'elle « annonça ne manqua jamais d'arriver[a]. » Ibn-Khaldoun prétend que son véritable nom était Dahïah (دهية[b]); mais ce mot veut dire « la rusée » et paraît n'être qu'un autre surnom de la reine de l'*Aurâs*[c]. El-K'aïraouâni l'appelle Doumïa[d], que d'autres transcrivent Damïa[e]; mais c'est évidemment le mot دهية qu'on a, par erreur, écrit دمية, car un des manuscrits d'Edrîsî donne cette leçon fautive pour دهية[f]. Dans l'impossibilité où je suis de donner son véritable nom, je l'appellerai la Kâhinah, nom sous lequel la désignent les auteurs qui parlent de cette femme remarquable (Belâdzorî, El-Bekrî, Ibn-el-Athîr, Ibn-'Adzârî, Et-Tidjâni, En-Nouaïrî, Ibn-Khaldoun, El-'Aïachi, El-K'aïraouâni, Moula-Ah'med).

[2] *Baïân*, t. I, p. ۴۰, l. 9 et 10.

[3] « On ignore, dit Ibn-'Adzârî, les véritables « dates des expéditions de H'assân, de la prise de « *Carthage*, de *Tunis*, du combat où la Kâhinah « trouva la mort. » (*Baïân*, t. I, p. ۴۳, l. 9 à 11.) J'ai déjà indiqué (p. 210, note *) l'invraisemblable date de 57 donnée par Abou-'l-Mah'âçin à l'entrée de H'assân en *Ifrîk'iah*, j'ajouterai ici que le même auteur place en 80 la mort de ce général (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۳۳۱, l. 17). On voit par là jusqu'où est poussée l'incertitude des dates relatives à H'assân, qui rentra à *K'aïraouân* en 84, après sa victoire sur la Kâhinah, comme on le verra ci-après (p. 224).

[a] En-Nouaïrî, § XI (*J. A.* t. XI, p. 557; III[e] sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 340 de la trad.).
[b] *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۵, l. 9 (t. I, p. 213 de la trad.). Il écrit دهيا (Dahïā).
[c] Edrîsî, *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 55, note 1.
[d] *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 53.
[e] *Voyage* d'El-'Aïachi, p. 135, note 2. — *Voyage* de Moula-Ah'med, p. 234, note 1.
[f] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. I[e]v, lin. ult. et note w de cette p. I[e]v.

« ont revêtu l'histoire de cette révolution[1] de circonstances romanesques[2]. Ce « fut, selon leurs récits, une reine des Berbers, nommée Kâhinah, qui défit « d'abord les Arabes... selon les critiques les plus judicieux, cette héroïne est « le patrice Jean lui-même, que les historiens arabes ont déguisé en femme, « parce qu'il était eunuque[3]. » Cette conjecture, dit en note Saint-Martin, est de l'académicien Otter; or, en me reportant à la page indiquée du travail de Otter, je lis exactement le contraire[4]. Mais examinons l'assertion de Lebeau, de quelque part qu'elle vienne. Aux témoignages des chroniques arabes viennent se joindre des considérations qui auraient dû frapper l'historien du Bas-Empire : il pouvait, ne fût-ce que par une des notes de Otter, connaître la signification du nom Kâhinah, et il savait certainement, par Procope, que, chez les Berbers, la faculté de prophétiser était interdite aux hommes et constituait un privilége exclusivement réservé aux femmes[5]; de cette double donnée il était naturel de conclure quelle facilité une prophétesse ambitieuse

[1] La révolution qui faisait passer la capitale de l'*Ifrik'iak* des mains des Byzantins dans celles des Arabes.

[2] Lebeau s'était montré moins difficile en accueillant sans observation le récit relatif au rôle qu'aurait joué la fille du patrice Grégoire dans la première expédition des Arabes en *Ifrik'iah*[a] (*Hist. du Bas-Emp.* t. XI, p. 325 à 329).

[3] *Ibid.* t. XII, p. 46.

[4] *Mém. de l'Acad. des inscript. et bel. let.* t. XXI, p. 121; in-4°, de l'I. R. 1754. — A la note 1 de cette page 121, Otter dit : « On voit par là que « Nicéphore[b] ne s'accorde pas avec En-Nouaïrî; « mais l'historien arabe mérite ici plus de croyance « que l'auteur grec; ce dernier, par méprise, at- « tribue au patrice Jean les exploits de la prin- « cesse Kiahiné. » Ici se retrouve l'empreinte de la confusion que je crois avoir réussi à faire disparaître en empruntant aux historiens byzantins la reprise de *Carthage* par les Grecs, fait important que les chroniques arabes passent sous silence. En réalité Nicéphore n'attribue au patrice Jean que ce qui lui appartient : il dit que cet habile général battit H'assân-ibn-No'mân; il ajoute que H'assân, ayant reçu des renforts, prit sa revanche et chassa les Grecs de l'*Ifrik'iah;* il s'arrête là, et se tait sur les événements postérieurs; rien n'est plus simple. Mais ces événements postérieurs étaient, pour Otter comme pour tous ceux qui ont placé l'expédition contre la Kâhinah *immédiatement après la première prise de Carthage*, des événements presque simultanés; là est la confusion, et celle-ci n'est pas l'œuvre de Nicéphore. Le jour où le patrice Jean, vaincu, a quitté le port de *Carthage* avec les débris de son armée pour venir relâcher en *Crète*, l'histoire *byzantine* n'a plus à s'occuper de l'histoire de l'*Ifrik'iah.* Des Grecs, en plus ou moins grand nombre, ont dû rester sur le sol africain; nous allons en voir dans l'armée de la Kâhinah, mais ils y sont désormais absorbés dans la population autochthone, avec les Carthaginois, les Romains, les Vandales, qui sont demeurés sur ce même sol comme les *témoins* de dominations anéanties. Ces parcelles se fondent dans l'ensemble, elles perdent leurs droits à l'histoire, car elles ont perdu jusqu'à leur nom.

[5] Procopii *De bell. Vandal.* lib. II, cap. VIII, t. I, p. 443, l. 7 à 10.

[a] En 27 de l'hég. (voy. p. 111 et 112 de ce volume).

[b] Voy. la note 2 de la p. 214. Otter aurait pu citer Théophane, que Nicéphore a copié en l'abrégeant un peu.

et hardie, agissant sur des esprits simples, pouvait avoir pour s'emparer du commandement. Dans l'exemple que fournit l'auteur byzantin, et qui se rapporte à un fait antérieur d'un siècle et demi seulement au règne de la Kâhinah, le prestige des devineresses berbères fut tel, que Bélisaire leur dut vraisemblablement la rapidité de sa conquête, puisque, sur leur réponse, les Berbers s'abstinrent et abandonnèrent aux Vandales seuls le soin de se défendre. Encore aujourd'hui ne trouve-t-on pas çà et là, en pays kabile, des k'obbah consacrées à de saintes femmes, à des femmes dont les populations honorent et perpétuent ainsi la mémoire, en souvenir de la bienfaisante influence qu'elles ont exercée. La femme, pour les Berbers, n'est donc pas, comme pour les Arabes, un être nécessairement inférieur, et encore, même pour les Arabes (des premiers temps de l'Islâmisme à la vérité), n'a-t-on pas vu une femme à la tête de l'armée qui allait combattre 'Ali; et, s'il est vrai de dire que c'était 'Âïchah, la bien-aimée du Prophète, la *mère des fidèles* (ام المومنين), on ne peut pas alléguer le même motif pour Sadjâh'-bint-el-H'arith-ibn-Souaïd[1], cette prétendue prophétesse qui, en l'an 11 de l'hég. (632-633 de J. C.), profitant de l'agitation produite par la mort de Moh'ammed, rassembla une armée de Tamîmites, annonçant qu'elle allait faire la guerre à Abou-Bekr, entra dans le *Iémâmah*, où eut lieu, avec Moçaïlamah, l'étrange scène assez crûment racontée par T'abarî[2], scène suivie de la retraite de la prophétesse en *Mésopotamie*[3]. Cependant ni 'Âïchah, ni Sadjâh', ne pouvaient avoir, pour des guerriers, le prestige d'une femme qui combat en personne, sait mourir le fer à la main, et nous allons voir que telle fut la Kâhinah. Je crois avoir suffisamment répondu à la raillerie que Lebeau a empruntée, dit-il, à de judicieux critiques qu'il ne nomme pas et que je ne rechercherai pas; reprenons le fil des événements.

La Kâhinah, ai-je dit, commandait dans l'*Aurâs*[4]; sa famille faisait partie des *Djordouah*, tribu juive[5] qui fournissait, assure Ibn-Khaldoun, des rois et des chefs à tous les Berbers issus d'El-Abter[6]. Suivant les récits arabes,

[1] El'-T'abarî, cap. VIII, t. I, p. 126, l. 1.

[2] *Id.* t. I, p. 134 et 136. — *Essai sur l'hist. des Arab. av. l'Islâm.* t. III, p. 353 à 357.

[3] Elle finit par se retirer à *Bas'rah*, où elle mourut musulmane dans l'année de l'avénement de Mo'âouïah, c'est-à-dire en 41 (661-662 de J. C.) (Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 212, l. 3 et 4).

[4] *El-Meçâlik-oua-'l-Memâlik*, p. 114, l. 18 et 19 (*J. A.* t. XIII, p. 374; v^e sér. 1859).

[5] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. 134, l. 16 à 18 (t. I, p. 208 de la trad.).

[6] *Id. ibid.* t. I, p. 130, l. 9 et 10 (t. I, p. 213 de la trad.). — J'ai eu l'occasion de dire qu'El-Abter était le surnom de Mâdgnis (voy. p. 40 de ce volume).

quand H'assân-ibn-en-No'mân eut chassé les Grecs et séjourné quelque temps à *K'aïraouân* pour donner du repos à ses troupes, il demanda aux habitants quel chef puissant restait encore en *Ifrîk'ïah*, et il lui fut répondu que la Kâhinah exerçait un pouvoir tel que, s'il parvenait à vaincre cette femme, il serait maître absolu de tout le *Maghrib*[1]. Il se mit donc en marche vers l'*Aurâs*. A la nouvelle de cette menace, la Kâhinah descendit de ses montagnes à la tête d'une armée innombrable composée de Berbers et de Grecs[2], devança le général arabe à *Bâghâïah*, d'où elle expulsa les Roum qui s'y trouvaient encore, et détruisit la ville dans la pensée que H'assân songerait peut-être à s'y fortifier. Celui-ci fit halte près d'une petite rivière qu'En-Nouaïrî nomme l'*Ouâd-Nîni*[3], et la reine s'avança aussitôt pour l'y rejoindre; mais, vu l'heure avancée de la journée, H'assân n'accepta pas la bataille; les deux armées passèrent la nuit en selle (على سُرُوجهم). A la pointe du jour elles se précipitèrent avec furie l'une contre l'autre, la mêlée fut affreuse, et les Berbers restèrent vainqueurs; H'assân et ses Musulmans, mis en déroute complète malgré des prodiges de valeur, furent poursuivis l'épée dans les reins jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé le territoire de *K'âbis*[4]. Le général arabe s'empressa de transmettre à *Damas* la

Défaite de H'assân.

[1] *Baïân*, t. I, p. ٢٠, l. 9 à 11.

[2] El-K'aïraouânî, *Hist. de l'Afr.* l. III, p. 53. — Aux Roum restés en *Ifrîk'ïah*, et qui n'étaient pas des colons ni des citadins, il n'était évidemment resté d'autre ressource que de s'unir aux Berbers et de marcher sous les drapeaux de la Kâhinah, comme ils avaient marché sous ceux de Koçaïlah.

[3] Ibn-'Adzârî appelle *Ouâdi-Saktâtah*[a] et Ibn-Khaldoun *Ouâdi-Miskïânah*[b] la petite rivière sur les bords de laquelle la bataille fut livrée.— Nos cartes de la *Province de Constantine* (1854) indiquent, au nord de *Bâghâïah*, sous le nom de *Guerat-el-Tharf* (قُرعة الطَّرف, *K'ora'ah-et'-T'araf*, l'étang du bout), une espèce de *Sibkhah* très-vaste, à l'extrémité orientale de laquelle vient se décharger l'*Ouâd-Nîni*, qui coule de l'est à l'ouest. Iâk'out mentionne un *Ouâd-Nîni* célèbre, à l'extrémité de l'*Ifrîk'ïah* (*Mo'djam*, t. IV, p. ٨٧١, l. 5; *Marâs'id*, t. III, p. ٢٩٣, l. 2 et 3), et le docteur Shaw parle de *Neeny* comme d'une ancienne grande ville de la *Numidie*, située à quatre lieues à l'est de *Bâghâïah* (*Voyages*, t. I, p. 164).

[4] *Baïân*, t. I, ٢٠, l. 12 à p. ٢١, l. 2. — *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٢٩, l. 9 et 10. — *El-Meçâlik*, etc. p. ٧, in fine (*J. A.* t. XII, p. 433[c]; v[e] sér. — *Rih'lah* d'Et-Tidjâni (*J. A.* t. XX, p. 120; IV[e] sér.). — En-Nouaïrî, § XI (*J. A.* t. XI, p. 557 et 558; III[e] sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 340 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٣٥, l. 15 à 18, et t. II, p. 11, l. 9 et 10 (t. I, p. 213 et 214, et t. III, p. 193 de la trad.). — *Id.*

[a] *Baïân*, t. I, p. ٢٠, l. 15. Cette rivière m'est inconnue.

[b] *H. d. B.* t. I, p. ١٣٥, l. 15 (t. I, p. 213 de la trad.). — Entre *Bâghâïah* et *Maddjânah*, à une journée de chacune de ces deux villes, se trouvait *Miskïânah*, bourg situé sur une rivière (*Ouâdi-Miskïânah*), dont les eaux forment un affluent de la rive gauche de l'*Ouâd-Mellâh* (Ibn-H'auk'al, p. ٥٨ in fine. — *J. A.* t. XIII, p. 216; III[e] sér. 1842). — El-Bekrî, p. ٣٩ et ٥٠ (*J. A.* t. XIII, p. 60; V[e] sér.). — Edrîsî, p. 114, lin. ant. penult.

[c] El-Bekrî prétend à tort que la rencontre eut lieu sur le territoire de *K'âbis*. Il ajoute que l'avant-garde de

triste nouvelle de sa défaite, en même temps qu'il représentait le *Maghrib* comme une immense fourmilière de combattants sans cesse renaissante[1]; puis il continua sa route vers l'orient, marchant à petites journées pour laisser aux fuyards le temps de le rejoindre[2]. Il venait d'entrer sur les terres du gou-

La Kâhinah maîtresse de l'Ifrik'îah

Hist. de l'Afr. et de la Sic. p. 6, l. 14 à 16 (p. 25 de la trad.). — El-K'aïraouâni, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 53. — *Voyage* de Moula-Ah'med, p. 234 et 235.

[1] *Baïân*, t. I, p. ٢١, l. 2 à 5. — Dozy, *Hist. des musulm. d'Esp.* t. I, p. 229.

[2] *Rih'lah* d'Et-Tidjâni (*J. A.* t. XX, p. 120; IVe sér. 1852).

l'armée de la Kâhinah était commandée par un des anciens généraux de Koçaïlah-ibn-Lamazm, et donne cet autre détail que le chef de la cavalerie de H'assân fut tué (*El-Meçâlik*, aux pages citées note 4 de la page précédente). — *K'âbis* est la *Tacapa* des anciens; c'est évidemment cette localité que Strabon a en vue lorsqu'il signale, au fond de la *petite Syrte*, une grande place de commerce (ἐμπόριον), qu'arrose un fleuve qui vient se jeter dans le golfe[1*]; Pline en parle comme d'une ville appartenant au *Byzacium*[2*]. Elle passe ensuite dans la *Tripolitaine* à une époque que je ne puis fixer, mais certainement antérieure à 364[3*]. On la trouve qualifiée du nom de *Tacapa colonia* dans les Itinéraires[4*]. Ptolémée place fautivement, sur un méridien à l'est de l'embouchure du fleuve *Triton*, une ville du nom de Κάπη[5*], dans lequel Ortelius[6*] et, longtemps après lui, d'Anville[7*], ont sans doute vu l'origine du nom de *K'âbis*. Procope nomme, à l'extrémité de la *Tripolitaine*, les villes de Τάχαπα et de Γίργις, que sépare la *petite Syrte*[8*]. Les géographes arabes ne connaissent cette localité que sous le nom de *K'âbis* (قابس); K'odâmah la place à 30 milles d'*El-Fououdrah* et à 18 du *Bîr-ez-Zaïtounah*[9*] ou *'Aïn-ez-Zaïtounah*; El-Ia'k'oûbî en parle comme d'une grande ville maritime située à cinq journées de *Tripoli* et à quatre de *K'aïraouân*[10*]; Ibn-H'auk'al vante l'importance de ses cultures et de sa fabrication d'étoffes de soie[11*]; El-Bekrî[12*], Et-Tidjâni[13*] et Abou-'l-Fedâ[14*], la placent à 3 milles de la mer, et Edrîsi à 6 milles[15*]. *K'âbis*, suivant Jean Léon[16*], fut détruite par les Arabes lorsque, vers le milieu du ve siècle de l'hég. (vers 1058 de J. C.), l'Afrique fut envahie par les bandes des tribus de *Hilâl* et de *Solaïm*[17*]; le d^r^ Shaw en a visité les ruines[18*], et les voyageurs plus modernes parlent de ce qui conserve le nom de *K'âbis* comme d'un groupe d'oasis dont les plus considérables sont *Djârah* et *Menzel*[19*].

[1*] *Geographica*, lib. XVII, cap. III, § 17, p. 708, l. 37 et 38.

[2*] *Hist. nat.* lib. V, cap. IV, t. I, p. 245, l. 10.

[3*] Comme on le voit par une loi donnée à *Aquilée* le 12 septembre 364 et reçue à *Tacapa* le 14 décembre suivant (*Cod. Theod.* l. XI, tit. XXX *De Appellationibus*, lex 33, t. IV, p. 264, et à la p. 265 le commentaire de Godefroy. Voir aussi *Chronol.* t. I, p. LXX). — La *Notice des évêques* (484) nomme Servilius *Tacapitanus* dans la *Tripolitaine* (*Hist. persec. vand.* p. 139).

[4*] *Ant. Aug. Itiner.* cap. XVIII, p. 18. — *Tab. itiner. Peuting.* segm. VI. D.

[5*] *Geogr. libr. oct.* lib. IV, cap. III, p. 97.

[6*] *Thesaurus geographiæ* aux mots Acabe et Tacapæ; in-f°, Antverpiæ, 1596.

[7*] *Géogr. anc. abrég.* t. II, p. 653.

[8*] *De Ædificiis*, lib. VI, cap. IV, *Operum* t. III, p. 337, l. 13 et 14.

[9*] *S'ifat-el-Maghrib*, p. ٢٨, l. 3 et 4. — Edrîsi, qui donne la même distance de 30 milles, parle d'*El-Fououdrah* comme d'un village détruit de son temps (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٣١, l. 6 et 7).

[10*] *S'ifat-el-Maghrib*, p. ٧٤, l. 17 à 20, et p. ٨, l. 4.

[11*] P. ١٠٧ l. 4 (*J. A.* t. XIII, p. 169; IIIe sér.).

[12*] *El-Meçâlik*, etc. p. ١٨, l. 7 (*J. A.* t. XII, p. 457; V^e^ sér.)

[13*] *Rih'lah* (*J. A.* t. XX, p. 140; IVe sér. 1852).

[14*] *Géogr.* p. ١٢٣, lin. ant. penult. (t. II, p. 198 de la trad.).

[15*] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٠٩, l. 14.

[16*] In Ramusio folio 4, A (p. 13 de la trad. de Jean Temporal).

[17*] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٠, l. 16 et 17 (t. I, p. 7 de la trad.).

[18*] *Voyages dans plus. prov. de la Barb. et du Lev.* t. I, p. 252.

[19*] Pellissier, *Descr. de la Rég. de Tun.* chap. XI, p. 160. — Guérin, *Voyage archéol. dans la Rég. de Tun.* t. I, p. 190.

vernement de *Bark'ah*[1] et d'atteindre un point du littoral de la *grande Syrte* où se trouvait un puits d'eau saumâtre (بير شريب) nommé *Râchadah*, ou un abreuvoir[2] (مَنْهَل), lorsqu'il reçut la réponse de 'Abd-el-Melik, qui lui ordonnait de se fixer et d'attendre là où sa dépêche lui parviendrait. Il s'arrêta donc et construisit les châteaux connus sous le nom de *K'os'our-el-H'assân*[3]. — La petite rivière qui avait été témoin de la défaite des Arabes fut appelée la *rivière de la Vierge* (وادى العذارى)[4]. Quatre-vingts des nobles compagnons de H'assân étaient restés entre les mains de la Kâhinah; elle les renvoya tous, à l'exception de Khâlid-ibn-Iezîd-el-K'aïçi[5] : « Je n'ai jamais vu, lui dit-elle un « jour, d'homme plus beau et plus brave que toi; je veux t'allaiter[6] pour que

[1] Parmi les auteurs, les uns disent sur le territoire de *Bark'ah*, d'autres à *Bark'ah*, et Ibn-Khaldoun dit « dans la *province de Tripoli*[a]; » mais c'est évidemment une erreur, car nous savons par El-la'k'oubi[b] que *Tâouarghâ* était la dernière localité de la *Province de Bark'ah;* or *Tâouarghâ* est, suivant Edrîsî[c], à 65 milles (33 lieues) à l'ouest des *K'os'our-el-H'assân*, que nous allons voir construire là où H'assân s'arrêta; celui-ci était donc bien, comme je l'ai dit, sur les terres dépendant du gouvernement de *Bark'ah*.

[2] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ٧, l. 12 et p. ٨, l. 1 (*J. A.* t. XII, p. 432 et 433; v[e] sér. 1858).

[3] Ibn-Khordâdbeh place les *K'os'our-el-H'assân* à 30 milles à l'ouest de *K'arîataïn* (*K'arnaïn*) et à 40 milles à l'est d'*El-Monas's'if*[d]. — K'odâmah place ces châteaux à 78 milles à l'ouest de *Sort*, et, entre ces deux localités, il indique sur le rivage : d'abord *Mighdâch* à 30 milles à l'est des *K'os'our*, puis, 30 milles plus loin, *K'arnaïn*, qui était, suivant lui, à 18 milles de *Sort*[e]. — Edrîsî compte 76 milles des *K'os'our-el-H'assân* à *Sort*[f].

[4] *Baïân*, t. I, p. ٢١, l. 1.

[5] C'est sans doute par suite d'une erreur de copiste qu'El-Bekrî (p. ٨, l. 3 et 4) appelle ce personnage Iezîd-ibn-Khâlid; Ibn-'Adzârî (p. ٢١, l. 21), En-Nouaïrî[g], Ibn-Khaldoun[h] disent Khâlid-ibn-Iezîd-el-K'aïçi; El-K'aïraouâni (p. 54) ne l'appelle que Khâlid, et on lit dans Moula-Ah'med (*Voyage*, p. 235) Khâlid-ibn-Iezîd-*el-'Abbâssi*.

[6] Un simulacre d'allaitement eut lieu en effet; cette cérémonie était peut-être, chez les Berbers, le signe de l'adoption; il leur semblait, je suppose, que de grands fils devenaient ainsi tout au moins frères de lait.

[a] بعل طرابلس (*H. d. B.* t. I, p. ١٣٥, l. 18; — t. I, p. 214 de la trad.).

[b] *S'ifat-el-Maghrib*, p. ٥, l. 3 (p. 40 de la trad. let.).

[c] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٢٢, l. 7 et 8. Edrîsî compte de *Tâouarghâ* à *El-Monas's'if* 25 milles, et d'*El-Monas's'if* aux *K'os'our-el-H'assân* 40 milles.

[d] *Kitâb-el-Meçâlik oua-'l-Memâlik* (*J. A.* t. V, p. ٧٩, l. 4 à 6, et p. 455 et 456; vi[e] sér. 1865). Ibn-Khordâdbeh écrit à tort المرصى; c'est à tort aussi que son traducteur fait dire au Bekrî « qu'*il a vu* les ruines des « *K'os'our.* » (*Ibid.* p. 455, note 2.) El-Bekrî dit « qu'*on en voit* encore les ruines. » (*El-Meçâlik*, p. ٨, l. 7. — *J. A.* t. XII, p. 433; v[e] sér. 1858.)

[e] *Kitâb-el-Kharâdj* dans le *S'ifat-el-Maghrib*, p. ٢٧, l. 5 et 6. Voy. la note [a] de la p. 147 de ce volume.

[f] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٢٢, l. 7 et 8. Il ne nomme pas de station entre *El-As'nâm* et *Sort*.

[g] § XI (*J. A.* t. XI, p. 558; III[e] sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 340 de la trad.).

[h] *H. d. B.* t. I, p. ١٣٥, l. 16 (t. I. p. 214 de la trad.). — *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٩, l. 1 (p. 25 de la traduct.)

« tu deviennes le frère de mes deux fils[1]. » Les mouvements généreux que manifesta la prophétesse par la manière dont elle traita ses prisonniers s'alliaient chez elle avec des inspirations qui trahissaient sa sauvagerie. Persuadée que les Arabes convoitaient l'*Ifrîḳ'ïah* seulement pour jouir de sa luxuriante végétation[2] et s'emparer de ses richesses, elle crut prévenir à tout jamais leur retour en disant aux Berbers : « Ces étrangers ne désirent, de notre pays, que « les villes, l'or et l'argent qu'elles renferment, tandis qu'à nous, des pâtu- « rages, des champs à ensemencer suffisent; si nous détruisons ce qu'ils re- « cherchent, ils ne reviendront plus jusqu'à la fin des temps[3]. » Alors s'accomplit, par ses ordres, une affreuse dévastation : les villes furent renversées, les campagnes et les jardins ravagés, les arbres coupés, les eaux détournées, tout ce qui pouvait faciliter aux Arabes une nouvelle invasion disparut. Tel fut un des principaux actes de la Kâhinah, restée maîtresse du pays berber.

L'ordre qu'avait reçu El-H'assân d'attendre, immobile, dans le lieu où lui parviendrait la dépêche du Khalife, fait pressentir que le gouvernement de *Damas* avait de vives préoccupations sur un autre point; en effet, à la fin de 79 ou au commencement de 80[4], on devait connaître en Syrie le soulèvement à la tête duquel s'était mis, dans le *Khorâçân*, 'Abd-er-Rah'man-ibn-Moh'ammed-ibn-el-Acha'th-ibn-K'aïs, qui, secondé par Sa'îd-ibn-Djobaïr[5], s'était fait proclamer Khalife. Ces deux chefs avaient rassemblé une armée qu'El-Makîn porte à cent mille hommes[6]; ils s'emparèrent de *Bas'rah*, chassèrent El-H'addjâdj de *Koufah*[7], et firent une guerre qui, par sa durée seule, explique suffisamment les inquiétudes que, dès son début, elle dut inspirer à 'Abd-el-Melik, car elle

80 de l'hég. (699-700 de J. C.) Révolte dans le Khoràçân.

[1] *Baïân*, t. I, p. ۴۱ in fine.

[2] On lit, dans la plupart des auteurs cités à la note 4 de ma p. 218, que, depuis *Tripoli* jusqu'à *T'anger*, l'*Afrique* n'offrait qu'un bocage continu, une série de villes et de villages mieux pourvus et plus favorisés de Dieu que ceux d'aucun autre pays du monde*. Cette peinture, évidemment poétisée, ne s'accorde guère avec le tableau de désolation tracé par Procope (voy. la note 1 de ma p. 100).

[3] *Baïân*, t. I, p. ۴۱, l. 9 à 12.

[4] H'âdji-Khalifah, cité par Reiske (*Annal. muslem.* t. I, p. 100, *Annotationum* nota 185). — Ibn-K'otaïbah (p. ۱۸۱, l. 21) place cette révolte en 82, et El-Makîn (p. 65, l. 16) l'a suivi. Cette date ne paraît pas exacte.

[5] Ibn-Khallikân, n° ۲۴۰, fasc. III, p. ۷۴, l. 11 et 12 (t. I, p. 566 de la trad. angl.). — Théophane (*Chronogr.* t. I, p. 569, l. 1) place en 691 (lis. 699) une révolte de 'Abd-er-Rah'man (Ἀέδραχμάν) en Perse.

[6] *Hist. sarac.* p. 66, l. 4.

[7] Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 422, l. 1 à 3.

* Cette description fort exagérée paraît empruntée à un auteur du ve siècle de l'hég. Ibn-Chebbât', cité par M. Alph. Rousseau (*J. A.* t. XX, p. 121, note 1; IVe sér. 1852).

83 de l'hég. (702-703 de J. C.) 'Abd-er-Rah'man défait et tué.

ne fut terminée qu'en 83 par la bataille de *Daïr-el-Djamâdjim* que livra Mohallab, bataille dans laquelle 'Abd-er-Rah'man fut tué [1], et qui étouffa la formidable insurrection du *Khorâçân*. La dynastie Omaïade était encore une fois sauvée d'un grand péril, et ce fut le dernier triomphe de Mohallab; il mourut dans la même année 83 [2], et son fils Iezîd lui succéda comme lieutenant d'El-H'addjâdj dans le *Khorâçân* [3]; mais après il fut destitué et remplacé par son frère Fadhl-ibn-Mohallab [4]. Le danger qu'avait couru El-H'addjâdj et qui lui avait permis d'apprécier les inconvénients de la grande distance qui séparait *Koufah* et *Bas'rah* lui donna sans doute l'idée de fonder *Ouâçit'* [5].

Mort de Mohallab.

Fondation de Ouâçit'.

En ordonnant les affreuses dévastations dont j'ai dit un mot ci-dessus, la Kâhinah avait été bien mal inspirée par le don de prophétie qu'elle s'attribuait, car elle dut, à coup sûr, irriter les populations ainsi dépouillées [6], et elle ne conjura pas le fléau qu'elle redoutait. Il y avait cinq ans, s'accordent à dire les auteurs arabes [7], que H'assân attendait patiemment dans ses *k'os'our*

[1] Ibn-K'otaïbah, *Kitâb-el-M'â'rif*, p. ۱۸۱ in fine. Ibn-Khallikân aux pages citées note 5 de la page précédente. — Le *couvent* (دَيْر) des *Djamâdjim* situé à 7 parasanges de *Koufah* sur la route de cette ville à *Bas'rah*, reçut son nom des coupes pour boire (الجماجم, coupes en bois) que l'on y fabriquait (*Mo'djam-el-Boldân*, t. II, p. ۴۵۴, l. 2 et 3. — *Marâs'id*, t. I, p. ۴۴۷, l. 6). — De Slane, trad. angl. d'Ibn-Khallikân, n° 260, t. I, p. 568, note 14). — Ibn-K'otaïbah, p. ۱۸۱, lin. ult.

[2] Voy. la note 2 de la p. 207 de ce volume.

[3] En-Naouaouî, *Kitâb-Tahdzîb-el-Asmâ*, p. ۵۸۴, l. 9. Personne ne s'étonnera qu'à la suite de cette victoire El-H'adjâdj se soit attiré les reproches (*Moroudj*, t. V, p. 308) qu'avait mérités Moslim après le combat de *H'arrah* (note [d] de ma p. 184).

[4] *Hist. sarac.* p. 66, l. 35 et 36.

[5] Ibn-K'otaïbah, *Kitâb-el-M'ârif*, p. ۱۸۴, l. 3. — Belâdzorî (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ۴۹۰, l. 1 et 2) dit en 83 ou 84. — Abu[illegible]î *Hist. compend. dynast.* p. ۲۰۰, l. 7 (p. 128 de la trad. lat.). — En-Naouaouî, p. ۳۹۷, l. 4 et 5. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 424, l. 16. — Soïout'î, *Târîkh-el-Kholafâ*, p. ۲۱۵, lin. ult. — H'âdji-Khalîfah (*Djihân-Numâ*[a], t. II, p. 70) est le seul à dire que El-H'addjâdj commença à édifier cette ville en 84 et qu'il la termina en 86. Selon lui, cette ville du *'Irâk'-'Arâb*, située sur la rive droite du *Tigre* entre *Baghdâd* et *Bas'rah*[b], avait reçu le nom de *Ouâçit'* (milieu) parce qu'elle se trouvait au milieu du quadrilatère dont les sommets seraient *Baghdâd*[c], *Koufah*, *Bas'rah*, *Ahouâz*, et à peu près à égale distance (50 lieues) de chacune de ces villes [d].

[6] *Baïân*, t. I, p. ۲۱, l. 17 à 19.

[7] Ibn-'Adzârî, Et-Tidjâni, En-Nouaïrî, Ibn-Khaldoun, El-K'aïraouâni, Moula-Ah'med. — Je n'ignore pas qu'Ibn-Khaldoun [e] cite un auteur (Hâni-ibn-Bakour-edh-Dharîci) d'après lequel la Kâhinah aurait régné soixante-cinq ans et aurait

[a] Dans son *Lexic. bibliogr. encyclop.* il indique cet ouvrage sous le n° ۱۳۳۵۵ (t. II, p. 658, l. 9).

[b] Edrîsî (*Geogr.* t. II, p. 156) place *Ouâçit'* à huit journées de *Baghdâd* et à six ou sept de *Bas'rah*.

[c] *Baghdâd* ne fut fondée qu'en 145 (762-763 de J. C.); Belâdzorî (p. ۴۹۰, l. 3 et 4) avait évité de la nommer.

[d] *Mo'djam*, t. IV, p. ۸۸۱, l. 20. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. III, p. ۴۹۹, l. 7. Iâk'out ne nomme que *Bas'rah* et *Koufah*.

[e] *H. d. B.* t. II, p. 11, l. 3 et 4 (t. III, p. 193 de la trad.).

du littoral de la *Syrte*, lorsque, à la fin de 83 ou au commencement de 84, il reçut, avec des renforts et de l'argent, l'ordre de rentrer en *Ifrîk'iah*. Je passe sous silence les renseignements qui lui auraient été secrètement fournis par le fils adoptif de la Kâhinah; si ces détails sont exacts, ils constituent une odieuse trahison, mais ils n'ébranlèrent pas la générosité de la reine de l'*Aurâs*. Prévoyant, non parce qu'elle était devineresse, mais parce qu'elle connaissait les forces de H'assân et l'irritation qu'elle avait provoquée autour d'elle en dévastant le pays, prévoyant, dis-je, qu'elle succomberait dans la nouvelle lutte qui allait s'engager, elle envoya ses fils au général arabe en les lui recommandant, et les fit accompagner par Khâlid-ibn-Iezîd, ce fils d'adoption auquel elle rendait sa liberté en échange de la trahison qu'il venait peut-être de consommer. Vainement, avant de partir, ses fils la conjurèrent d'abandonner le pays aux Musulmans et de fuir puisqu'elle savait que sa perte était assurée; Khâlid lui-même feignit de joindre ses instances à celles de ses deux fils : « La fuite, répondit cette femme héroïque, serait une honte pour mon « peuple[1]; celle qui a commandé aux Berbers, aux Arabes et aux Chrétiens « doit savoir mourir en reine[2]. » Les deux armées en vinrent bientôt aux mains : « Le carnage fut si grand, dit En-Nouaïrî, que tous les Musulmans « s'attendaient à être exterminés; mais, Dieu étant venu à leur secours, les « Berbers furent mis en déroute après avoir éprouvé des pertes énormes[3]. »

84 de l'hég. (703-704 de J. C.) Sixième expédition des Arabes en Ifrîk'îah.

La Kâhinah est défaite et tuée.

vécu cent vingt-sept ans. Elle serait le véritable auteur de la mort de 'Ok'bah; Koçaïlah n'aurait été ainsi qu'un de ses subordonnés. Mais ces invraisemblances prouvent seulement qu'il faut, dans certains cas, être en garde contre l'absence de critique d'Ibn-Khaldoun, et il me paraît que le plus long règne qu'on puisse accorder à la reine de l'*Aurâs* commencerait à la mort de Koçaïlah, c'est-à-dire en 69, et aurait eu une durée de quinze ans. Les faits accomplis chez les Berbers pendant la période de 69 à 84 nous sont trop peu connus pour que nous sachions si réellement la Kâhinah fut assiégée dans *Ladjam*[a], comme le prétend El-Bekrî; il est bien certain du moins qu'elle ne fit pas creuser un souterrain de 18 milles (*six* lieues) conduisant de *Ladjam* à *Salak't'ah*, et qui était assez large, dit le même El-Bekrî, pour laisser passer plusieurs cavaliers de front[b]. Les récits fabuleux accueillis par cet auteur ne sont pas rares. Voyait-on à *Ghadâms*, comme il le dit aussi[c], des souterrains dont la reine de l'*Aurâs* avait fait des prisons? Cela n'est pas impossible si elle a régné quinze ans, comme on est assez autorisé à l'admettre.

[1] *Baïân*, t. I, p. ٢٢, l. 19 et 20,

[2] *Voyage* de Moula-Ah'med, p. 239.

[3] En-Nouaïrî, § XI (*J. A.* t. XI, p. 560; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 341 de la trad.).

[a] Ou *Château de la Kâhinah* (*El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٣٠, lin. ult. et p. ٣١, l. 6. — *J. A.* t. XII, p. 463 et 487; V^e sér. 1858). — Sur *Ladjam*, voy. la note 4 de la p. 57 de ce volume.

[b] *El-Meçâlik*, p. ٣١, l. 6 à 8 (*J. A.* t. XII, p. 488; V^e sér. 1858).

[c] *Ibid.* p. ١٨٢, l. 9 et 10 (*J. A.* t. XIV, p. 119; V^e sér. 1859).

Leur reine, poursuivie, fut tuée dans l'*Aurâs*, près d'un puits que, du temps d'Ibn-Khaldoun, on appelait encore *Bîr-el-Kâhinah*[1], et la tête de cette femme intrépide fut envoyée à 'Abd-el-Melik[2]. Après cet important succès, H'assân rentra à *K'aïraouân* en ramadhân 82, selon Ibn-'Adzârî[3], en 84, selon El-K'aïraouâni[4], et cette date est évidemment préférable, du moins elle s'accorde beaucoup mieux avec les dates que j'ai été successivement conduit à assigner aux événements antérieurs.

L'*Ifrîk'îah* était enfin conquise; les Berbers de l'*Aurâs* avaient demandé l'amân, qui leur avait été accordé sous la condition de fournir 12,000 combattants pour faire la guerre sainte avec les Arabes, et de ces 12,000 hommes, H'assân avait formé deux corps égaux dont il avait remis le commandement à chacun des fils de la Kâhinah. Ceux-ci reçurent mission de pénétrer dans le *Maghrib* et d'exterminer les Roum ainsi que les Berbers restés à l'état d'impiété. Pendant que cette rude tâche s'accomplissait[5], le gouverneur, rentré à *K'aïraouân*, s'occupait d'organiser l'administration du pays, notamment de l'établissement du kharâdj (impôt foncier), faisant inscrire sur les registres

[1] *H. d. B.* t. I, p. ١٣٩, l. 3 (t. I, p. 214[a] de la trad.). — *Rih'lah* d'Et-Tidjâni (*J. A.* t. XX, p. 121; IV[e] sér. 1852). — *Voyage* de Moula-Ah'med, p. 236 à 241[b]. — Suivant El-Bekrî, on place à *T'abark'ah* le lieu où la Kâhinah perdit la vie (*El-Meçâlik*, p. ٥٧, l. 20 à 21. — *J. A.* t. XIII, p. 78; V[e] sér. 1859).

[2] El-Kaïraouâni, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 55. — Belâdzorî (*Foteuh'-el-Boldân*, p. ٢٢٩, l. 11 et 12) ne parle que des prisonniers et dit qu'ils furent envoyés à 'Abd-el-'Azîz, gouverneur d'Égypte.

[3] *Baïân*, t. I, p. ٣٣, l. 12. Ici Ibn-'Adzârî ne s'accorde pas avec lui-même : il a fait entrer H'assân en *Ifrîk'îah* dans l'année 78 (p. ١٨, l. 15); il raconte sa conquête de *Carthage*, son expédition dans le *Sat'fourah*, sa campagne malheureuse contre la Kâhinah, qui, dit-il resta maîtresse du *Maghrib* après H'assân pendant *cinq* ans (p. ٢١, l. 7 et 8) et, pour tous ces événements, il ne compte que *quatre* ans (de 78 à 82); il y a donc là une erreur évidente, que redressent les dates que j'ai adoptées.

[4] *Hist. de l'Afr.* l. III, p. 55.

[5] Peut-être faut-il attribuer à cette expédition des fils de la Kâhinah la lutte entre Berbers, de laquelle Ibn-Khaldoun dit, avec une évidente exagération, que les provinces en furent dépeuplées (*H. d. B.* t. I, p. ١٣٩, l. 10; — t. I, p. 215 de la trad.).

[a] Ibn-Khaldoun, ici et ailleurs[1*], place cet événement en ٧٦[e]; je crois qu'il avait écrit ٨٦[e], car il semble que, pour lui, cette erreur ait entraîné celle de ٩٩[2*] au lieu de ٧٩, qui est, pour nous, l'année de la défaite de H'âssan par la Kâhinah.

[b] Ce pèlerin dit avoir emprunté sa longue digression à un auteur qu'il nomme le cheïkh Moh'ammed-ibn-'Ali[3*]; sans cette déclaration, j'aurais cru qu'il l'avait empruntée au *Baïân*.

[1*] *H. d. B.* t. II, p. ١١, l. 11 (t. III, p. 194 de la trad.) et *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٩, l. 5 (p. 25 de la trad.).

[2*] Voy. la note [a] de la p. 210 de ce volume. Je suppose ici que, vu les cinq années passées dans les *K'os'our*, il aurait dit 74 — 5 = 69.

[3*] Voy. la note 1 de la p. 126 du *Voyage* d'El-'Aiachi.

non-seulement les chrétiens indigènes, mais aussi ceux qui étaient étrangers à l'*Ifrîk'îah*. Profitant du calme qui était rétabli dans la province, il était livré à ces soins, lorsque 'Abd-el-'Azîz-ibn-Merouân le destitua brusquement, lui envoyant en même temps l'ordre de venir le trouver [1], et nommant à sa place Mouçâ-ibn-Nos'aïr. S'il faut en croire Ibn-el-K'at't'ân [2], cité par Ibn-'Adzârî [3], cette double mesure, si importante, avait été prise sans ordre du Khalife, sans même le consulter [4]. H'assân comprit bien vite le sens de l'ordre qu'il avait reçu : rassemblant aussitôt la partie apparente de son butin, esclaves, bêtes de somme, provisions de toute sorte, il se rendit à *Mis'r*, où 'Abd-el-'Azîz accepta ce qui lui était offert, s'empara de ce qu'on ne lui offrait pas, et dépouilla sans pudeur le général auquel il venait de retirer son commandement. Mais H'assân avait rempli de pierres précieuses, d'or et d'argent, plusieurs outres à eau, qui, par leur apparence même, avaient échappé à l'avidité de l'émir d'Égypte ou de ses officiers [5], et lorsqu'il arriva devant le Khalife il commença par se plaindre de la conduite de 'Abd-el-'Azîz à son égard. Ayant, par le récit de ce qui s'était passé, récit qu'attestait son dénûment,

VI. Mouçâ ibn-Nos'aïr.

[1] *Baïân*, t. I, p. ٢٣, l. 6 à 18.

[2] Il y a eu plusieurs auteurs de ce nom; celui qui est cité ici est, je suppose, Abou-'l-K'âcim-Hibat-Allah-ibn-Fadhl-ibn- etc. vulgairement connu sous le nom d'Ibn-el-K'at't'ân, qui mourut à *Baghdâd* le *vendredi* 28 ramadhân 558 (30 août 1163 de J. C.) (Ibn-Khallikân, n° ٧٨٠, fasc. IX, p. ٩٥, l. 18, et p. ١٠٠, l. 4 et 5); l'auteur dit à tort le *samedi*, et il ajoute que, suivant Es-Sam'âni, Ibn-el-K'at't'ân mourut le jour de la fête d'*El-Fit'r* (le 1er chaouâl). H'âdji-Khalîfah (voyez le n° 4595 de sa table) cite d'Ibn-el-K'at't'ân seulement deux ouvrages, son *Dîouân* et son *'Aroudh*.

[3] *Baïân*, t. I, p. ٢٢, l. 11 à 13.

[4] C'est une confirmation complète de ce que j'ai dit plus haut (note 4 de la page 211). Évidemment l'*Ifrîk'îah* était dans la dépendance de l'*Égypte* assez complétement pour que même la nomination de ses gouverneurs appartînt au gouverneur d'Égypte. L'abus que commit 'Abd-el-'Azîz en cette circonstance amena une réforme (voy. ci-après p. 231) qu'il faut, comme on le verra, dater de 86 (705 de J. C.).

[5] *Baïân*, t. I, p. ٢٣, l. 20 à 23. — En-Nouaïrî, § XI (*J. A.* t. XI, p. 560 et 561; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 342 de la trad.). Ce dernier porte à 3,500 les captifs amenés.

[*] Dzahabi en cite un qui mourut en rebî'-l aouel 628 (*T'abak'ât-el-H'offâz*, clas. XVIII, n° 10, part. III, p. 55, l. 9 à 12); Ibn-Khallikân en cite un autre, qui mourut en 359, selon ce que dit, dans son *T'abal'at*, le cheïkh Abou-Ish'âk'-ech-Chîrâzî[1*], et en djoumâdi-'l-aouel, ajoute El-Khat'îb[2*] (*Kitâb Ouafaïât-el-'Âïân*, n° ٣٣, fasc. 1, p. ٣٣, l. 7 à 11; — t. I, p. 51 de la trad. angl.).

[1*] Cet auteur, né en 393 à *Fîrouzâbâdz* dans le *Fârs*, mourut à *Baghdâd* le matin du *dimanche* 21 djoumâdi-'l-akhir 476 (5 novembre 1083 de J. C.). Selon Es-Sam'âni; d'autres disent en djoumâdi-'l-aouel (Ibn-Khallikân, n° ٥, fasc. 1, p. ٨ in fine; — t. I, p. 10 de la traduct. angl.). Conférez avec le texte de M. de Slane, p. ٥, l. 17. — Le 21 djoumâdi Ier, 476, tombe un *vendredi*. — Ibn-Khallikân dit que Es-Sam'âni donne la date ci-dessus dans son *Dzaïl* (voyez, sur cet ouvrage, H'âdji-Khalîfah, n° ٢١٧٩, t. II, p. 119 et 120, et n° ٧٣٩٨, t. III, p. 646).

[2*] Voyez la note [1*] de la page 187 de ce volume.

excité la colère qu'il avait prévue, il envoya chercher les outres et les fit vider, étalant ainsi d'immenses richesses qu'il offrait à son maître, en lui disant : « Je n'ai eu d'autre but en partant que de faire la guerre sainte dans « la voie de Dieu; un homme comme moi ne trahit ni Dieu ni le comman- « deur des fidèles. — Je te rends ton gouvernement, s'écria le Khalife émerveillé. « — Jamais, répondit H'assân, je n'accepterai désormais un commandement « sous les Omaïades [1]. » C'est à dessein que, dans cette scène, j'ai omis de nommer le Khalife devant lequel H'assân se présenta; Ibn-'Adzârî, et En-Nouaïrî, qui l'a évidemment copié, assurent que c'était Oualîd, fils et successeur de 'Abd-el-Melik; mais ces auteurs oublient que 'Abd-el-'Azîz était le successeur désigné par Merouân en cas de mort de 'Abd-el-Melik [2]; je vais d'ailleurs laisser Ibn-'Adzârî se redresser lui-même : 'Abd-el-Melik, dit-il, songeait en 85 à retirer des mains de son frère, 'Abd-el-'Azîz, le gouvernement de l'Égypte à cause du mécontentement que lui avaient causé la destitution de H'assân-ibn-en-No'mân, et l'espèce de pillage du butin que ce général avait rapporté d'*Ifrîk'îah* [3]. K'abis'ah-ibn-Dzouaïb l'engageait à temporiser, et le Khalife revenait sans cesse à son idée, lorsqu'un jour K'abis'ah entra dans son appartement en lui disant : « Dieu s'est fâché contre ton frère, Émir des croyants. « — Est-ce qu'il est mort? — Oui. — Dieu nous a empêché, dit 'Abd-el- « Melik, de réaliser ce que nous avions décidé. » 'Abd-el-'Azîz venait de mourir le 12 djoumâdi-'l-aouel 86 [4]; il fut aussitôt remplacé par un autre frère du

85 de l'hég. (704 de J. C.)

86 de l'hég. (705 de J. C.)

Mort de 'Abd-el-'Azîz-ibn-Merouân.

[1] *Baïân*, t. I, p. ٢١٤, l. 1 à 8.

[2] Voyez p. 188 de ce volume.

[3] Ce n'était donc pas Oualîd qui régnait lorsque H'assân vint de *Mis'r* à *Damas* se plaindre de 'Abd-el-'Azîz.

[4] *Baïân*, t. I, p. ٢٩, l. 13 à p. ٢٧, l. 3. Ibn-'Adzârî place en djoumâdi-'l-aouel 85 la mort de 'Abd-el-'Azîz-ibn-Merouân, et cette date est confirmée, quant à l'année, par Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 424 in fine). Mais Abou-'l-Mah'âçin dit le 13 djoumâdi-'l-aouel 86 ou, selon d'autres, 85[a]; toutefois le traditioniste El-Laïth-ibn-Sa'd[b] place cet événement en djoumâdi-'l-*akhir* 86 et Eutychius (+ 328) précise dans la nuit du lundi 12 djoumâdi-'l-*aouel* 86[c] (11 mai 705 de J. C.). La différence du mois pourrait s'expliquer par un passage d'Abou-'l-Mah'âçin, qui dit que 'Abd-Allah-ibn-*'Abd-el-*

[a] *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٩٤, l. 1 et 2. Abou-'l-Mah'âçin semble, ailleurs, opter pour l'année 86 (voy. la note 8 de la p. 255 de ce volume).

[b] Cité par En-Naouaoui (p. ٣٩٣, l. 18), et par Abou-'l-Mah'âçin (t. I, p. 145, l. 6).

[c] *Annalium* t. II, p. 370, l. 17 et 18. La phrase qui suit immédiatement dans le texte renferme plusieurs erreurs faciles à corriger et qu'on s'étonne de voir traduites sans observations. Ainsi le texte dit (lin. ult.) que 'Abd-el-'Azîz mourut *âgé* de vingt-deux ans, quand on sait que la durée de son gouvernement en *Égypte* fut de près de vingt et un ans; puis il ajoute que *'Abd-Allah*-ibn-Merouân mourut à 62 ans, le 10 chaouâl 84, après un khalifat de vingt ans, quand il veut évidemment parler de *'Abd-el-Melik*-ibn-Merouân, mort à 60 ans au milieu de chaouâl 86, après un règne de vingt et un ans.

Khalife, par 'Abd-Allah-ibn-Merouân. Cinq mois après, le 15 chaouâl 86[1] (vendredi 9 octobre 705 de J. C.), le Khalife suivait son frère dans la tombe, et son fils Oualîd-ibn-'Abd-el-Melik lui succédait[2]. Ainsi, même en adoptant

Mort de 'Abd-el-Melik.

Melik arriva à *Mis'r* pour remplacer *son oncle* 'Abd-el'Aziz le lundi (lisez mercredi) 11 djoumâdi-'l-akhir 85 (20 juin 704 de J. C.) ou 86[a]. El-Makîn n'hésite pas sur l'année; suivant lui, 'Abd-el-'Azîz-ibn-Merouân mourut à *Mis'r* en 86 après avoir gouverné ce pays pendant vingt ans dix mois et quelques jours[b], ce qui s'accorde très-bien avec la date (1er rejeb 65) que j'ai donnée[c] pour sa prise de possession du gouvernement d'*Égypte*, et vérifie que sa mort eut lieu dans la première quinzaine de djoumâdi-'l-aouel 86[d], comme je l'ai admis.

[1] Ibn-K'otaïbah, *Kitâb-el-M'ârif*, p. 182, l. 4. — Ma'çoudi se trompe certainement en disant le *samedi* 14 chaouâl 86 (*Moroudj-ed-Dzahab*, t. V, p. 210, l. 3). — Kemâl-ed-dîn, *Zobdat-el-H'aleb min Târîkh-H'aleb*, p. v, lin. ult. — En-Naouaoui, *Kitâb Thadzîb-el-Asmâ*, p. 347, l. 5. — Ibn-'Adzârî, *Baïân*, t. I, p. 27, l. 3 et 4. — El-Makîn[e], Abou-'l-Faradj[f], et Abou-'l-Fedâ[g] s'accordent à placer la mort de 'Abd-el-Melik au milieu de chaouâl 86. — Abou-'l-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. 235, l. 9 et 20; — Soïout'î, *Târîkh-el-Kholafâ*, p. 214, l. 5 et 6. Ces deux derniers auteurs disent en chaouâl 86, et l'on s'accorde à faire mourir ce Khalife à *Damas*, âgé de soixante ans (voyez la note 6 de la p. 145 de ce volume). Jusqu'en 81 (700-701 de J. C.) les actes publics à *Damas* avaient été écrits en grec; ce fut 'Abd-el-Melik qui, en cette année, ordonna qu'ils seraient écrits en arabe. Belâdzorî raconte ce qui motiva ce changement (*Fotouh'-el-Boldân*, p. 193, l. 1 et suiv.).

[2] En-Nouaïrî commet une erreur évidente lorsqu'il dit : «El-Oualîd écrivit à son oncle «'Abd-el-'Azîz[h],» puisque c'est admettre que celui-ci, mort en djoumâdi-'l-aouel 86, était encore émîr d'*Égypte* à l'avénement de son neveu Oualîd. Il aurait dû dire : «El-Oualîd écrivit à «son oncle 'Abd-Allah.»

[a] *En-Nodjoum*, t. I, p. 234, l. 2 et 3. Le 11 djoumâdi-'l-*aouel* 86 tombe un dimanche. On voit, par cette traduction textuelle qu'Abou-el-Mah'âçin commet aussi la faute de faire 'Abd-Allah *fils* d'Abd-el-Melik. Cette faute se trouve déjà dans Ibn-K'otaïbah (p. 182, l. 12), mais Ibn-Khallikân (n° 758, fasc. IX, p. 27, l. 11; — t. III, p. 475 de la trad. angl.) avait très-bien dit : عبد الله بن مروان اخو عبد الملك.

[b] *Hist. sarac.* p. 66, l. 37 à p. 67 l. 6. — Le H'âfiz Ibn-Iounis, négligeant les mois, dit que 'Abd-el-'Aziz gouverna l'*Égypte* pendant vingt ans (*En-Nodjoum*, t. I, p. 140, l. 5).

[c] Page 188 et p. 210, note 2, de ce volume.

[d] Suivant Ibn-Sa'd[1a], il mourut un an avant son frère 'Abd-el-Melik, ce qui placerait sa mort en chaouâl 85, mais on peut admettre qu'il y a, dans cet énoncé, une erreur de sept mois.

[e] *Hist. sarac.* p. 67, l. 6. A la même page (l. 31) El-Makîn dit que Ibn-Merouân mourut le deux cent quatre-vingt-unième jour de 86, ce qui conduit juste au 15 chaouâl.

[f] *Hist. compend. dynast.* p. 100, l. 10 (p. 128 de la trad. lat.).

[g] *Annal. muslem.* t. I, p. 496, l. 2. Abou-'l-Fedâ le fait mourir à 60 ans, après un règne de 13 ans 4 mois moins 7 jours comptés de la mort de 'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr. Si les dates que j'ai adoptées sont exactes, il faudrait dire 13 ans 4 mois.

[h] En-Nouaïrî, § 12 (*H. d. B.* t. I, p. 343 de la trad.). C'est nécessairement par suite d'une faute d'impression que M. de Slane avait autrefois fait dire à En-Nouaïrî : «écrivit à son oncle 'Abd-el-*Melik*.» (*J. A.* t. XI, p. 562, IIIe sér. 1841.) — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 7, l. 15 et 16 (p. 28 et 29 de la trad.).

[1a] Cité par Abou-'l-Mah'âçin, t. I, p. 190, l. 4 et 5. Je suppose qu'il s'agit ici de Moh'ammed-ibn-Sa'd qui fut secrétaire d'El-Ouâk'idî et mourut à *Baghdâd* en 286 selon Ibn-Khallikân (n° 757, fasc. VII, p. 194, l. 17; — t. III, p. 67 de la trad. angl.), qui dit 208 conformément au texte de M. Slane, dans lequel on lit (p. 212, l. 20) ثلث ومايتين.

Khalifat de Oualîd-ibn-'Abd-el-Melik.

la date la plus reculée, parmi celles que donnent les auteurs pour la mort de 'Abd-el-'Azîz, il est impossible, on le voit, d'admettre, avec Ibn-'Adzârî, que H'assân trouva Oualîd en possession du khalifat, quand il se rendit de *Mis'r* à *Damas* avec ses trésors cachés dans des outres à eau.

Il résulte de ce qui précède que Mouçâ-ibn-Nos'aïr avait reçu, de 'Abd-el-'Azîz, le gouvernement de l'*Ifrîk'ïah* à la fin de 85 ou au commencement de 86[1]; nous sommes ici en présence du général qui non-seulement conquit le *Maghrib* jusqu'à *T'anger*, mais qui fit aussi la conquête de l'*Espagne;* il con-

[1] Sur cette date, comme sur tant d'autres, il y a de grandes incertitudes. Abou-'Abd-Allah-el-H'omaïdi prétend, dans son *Djidzouat-el-Mok'tabis*[a], que Mouçâ-ibn-Nos'aïr fut nommé gouverneur de l'*Ifrik'ïah et du Magrib* en 77; selon Ibn-'Abd-el-H'akam[b] et Ibn-el-Abbâr[c], la nomination de Mouçâ au gouvernement de l'*Ifrik'ïah* eut lieu en 78 ou 79; Ibn-'Açâkir[d] dit en 79; En-Nouaïrî[e] et Ibn-Khaldoun[f] la placent à l'avénement de Oualîd, c'est-à-dire en 86;

[a] Cité par Ibn-Khallikân (n° ٧٥٨, fasc. IX, p. ٣٧, l. 13 et 14) et par Mak'k'arî, qui, toutefois, au lieu de 77 dit 79 (*Analectes*, t. I, p. ١٣٨, l. 11). — Sur le *Djidzouat-el-Mok'tabis*, voyez H'âdji-Khalîfah, n° ٣٠٠٠, t. II, p. 588, l. 5 à 7; de Gayangos, *Préface*, p. XX; Dozy, *Introduction au Baïân*, p. 70.

[b] Cité par M. de Slane (*H. d. B.* t. I, p. 343, note 2). — Le *Kitâb-el-Iktifâ*, attribué à Abou-Dja'far, dit, comme Ibn-'Abd-el-H'akam, en 78 ou 79 (de Gayangos, t. I, *Appendix D*, p. XLV). Ibn-Sa'îd, auteur du supplément à la Lettre d'Ibn-H'azm, nous apprend que, suivant Abou-Ghâlib[1*], le Fak'i Abou-Dja'far-ibn-'Abd-el-H'ak'k'-el-Khazrâdji-'l-K'ort'obi est auteur d'un grand travail historique intitulé *Kitâb-el-Iktifâ fi Akhbâr-el-Khoulafâ*, qui commence au premier Khalife et finit au règne de 'Abd-el-Moumen[2*]. Dans ce passage traduit de Mak'k'arî[3*], M. de Gayangos *ajoute le titre* de l'ouvrage, titre que ne donne pas Mak'k'arî, qui dit seulement: «Ibn-Ghâlib raconte que le fak'i Abou-Dja'far-ibn, etc. est auteur d'un grand ouvrage commençant à l'origine du «khalifat et allant jusqu'à l'histoire d'Espagne au règne de 'Abd-el-Moumen.» M. de Gayangos, dans son *Appendix D* (t. I, p. XLII et suiv.), donne plusieurs pages relatives à la conquête d'Espagne, qu'il traduit d'un ms. de sa collection portant le titre ci-dessus (*Kitâb-el-Iktifâ*, etc.), mais qui ne porte pas de nom d'auteur. Il n'était pas en droit de dire, en parlant de l'indication d'Ibn-Sa'îd: «Work whose *title* and description answer exactly to those «of the present,» puisqu'on vient de voir qu'Ibn-Sa'îd ne donne pas ce titre; la conclusion de M. de Gayangos reste cependant assez vraisemblable pour être acceptée à défaut de toute indication de H'âdji-Khalîfah, qui n'a pas connu cet ouvrage. — El-K'aïraouânî (liv. III, p. 67) mentionne un livre intitulé *Iktifâ* qu'il attribue à un auteur dont le nom m'est inconnu.

[c] *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 30, l. 3 et 4 du texte arabe).

[d] Cité par M. de Slane (*H. d. B.* t. I, p. 343, note 2). — Le pseudo Ibn-K'otaïbah[4*] précise le mois de djoumâdi-'l-aouel 79 pour la date de l'arrivée de Mouçâ en *Ifrik'ïah* (de Gayangos, *Appendix E*, t. I, p. XC).

[e] § XII (*J. A.* t. XI, p. 562; III[e] série, 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 343 de la trad.). Contrairement à ce que dit M. de Slane à la fin de la note 2 de cette p. 343, je crois qu'En-Nouaïrî et Ibn-Khaldoun ont le plus approché de la vérité.

[f] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٩, l. 15 (p. 28 de la trad.).

[1*] Sur ce savant philologue mort à *Almérie* en 436, voyez Ibn-Khallikân (n° ١٢٣, fasc. II, p. ٢١, l. 12; — t. I, p. 278 de la trad. angl.).

[2*] *The hist. of the moham. dynast. in Spain*, t. I, p. 193 et 194.

[3*] *Analectes*, t. II, p. ١٢٣, l. 3 et 4.

[4*] Voyez sur les *Ak'âdîth-el-Imâmah oua's-Sîâçah* (récits relatifs au pouvoir spirituel et temporel), ouvrage portant faussement la signature d'Ibn-K'otaïbah, un intéressant article de M. Dozy (*Recherches*, etc. t. I, p. 93 à 82).

vient donc de faire d'abord connaître le personnage que nous allons voir jouer un si grand rôle. Abou-'Abd-er-Rah'man-Mouçâ-ibn-Nos'aïr-el-Lakhmî, comme l'appelle Ibn-Khallikân [1], était né en 19 de l'hégire [2] (640 de J. C.); son père Nos'aïr, affranchi de 'Abd-el-'Azîz-ibn-Merouân [3], commandait la garde de Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân, et occupait une place élevée dans l'estime de ce khalife [4]. Cependant Mouçâ s'était jeté dans le parti de 'Abd-Allah-ibn-ez-

Ibn-'Adzârî [a], le livre d'*El-Khazdïni* [b] et El-Kaïraouâni [c] prétendent que ce gouverneur arriva en *Ifrik'iah* en 88; Belâdzorî [d], en disant que Mouçâ fut envoyé en *Ifrik'iah* par 'Abd-el-'Aziz, place évidemment cette nomination *au plus tard* dans le commencement de 86; il y en a, ajoute-t-il, qui disent que Mouçâ fut nommé du temps d'El-Oualîd-ibn-'Abd-el-Melik, en 89; je trouve en effet cette date reproduite dans Ibn-Khallikân [e].

[1] *Kitâb Ouafaïât-el-'Aïân*, n° ٧٥٨, fasc. IX, p. ٣٧, l. 6. — El-Ouâk'idi, cité par Belâdzorî [f], dit que Nos'aïr tirait son origine de *'Aïn-et-Tamr* (voyez la note 3 ci-après), que, suivant d'autres, c'était plutôt de *Arâchah* des *Balîi* [g], et que, suivant d'autres encore, il appartenait à la tribu de *Lakhm*. On lit dans Ibn-'Adzârî que certains auteurs rattachent Nos'aïr à la tribu des *Benou-Bakr-ibn-Ouâïl* [h], tribu sur laquelle on peut voir Caussin de Perceval [i]. — Ibn-Bachkouâl, dans son *S'ilat* [k], donne au successeur de H'assân le nom de Mouçâ-ibn-Nos'aïr-ibn-'Abd-er-Rah'man-ibn-Zaïd.

[2] *Baïân*, t. I, p. ٣٣, l. 11. — Ibn-Khallikân, n° ٧٥٨, fasc. ..., p. ٣١٥, l. 9. — Mak'k'arî, t. I, p. ١٧٩, l. 16.

[3] Mak'k'arî t. I, p. ١٠٩, l. 17. — On sait, par T'abarî, que Nos'aïr avait été un des quarante jeunes gens réduits en esclavage à la prise de *'Aïn-et-Tamr* (source de dattes) par Khâlid-ibn-Oualîd, lorsqu'en 12 de l'hég. (633-634 de J. C.), sous Abou-Bekr, ce général acheva la conquête de l'*Irâk'* (*Annales regum atque legatorum Dei*, cap. XVII, t. II, p. 64, l. 7), il avait, paraît-il, été acheté par 'Abd-el-'Azîz-ibn-Merouân. — Voir, sur *'Aïn-et-Tamr*, le *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. ٢٩١, l. 10. Il en parle comme d'une petite ville sur la limite du désert, à l'ouest de l'*Euphrate*.

[4] Ibn-Khallikân, à la page citée note 1 ci-dessus (l. 7 et 8; t. III, p. 445 de la tra-

[a] *Baïân*, t. I, p. ٣٣, l. 12.
[b] Cité par Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. ١٠٩, l. 12).
[c] *Histoire de l'Afrique*, liv. III, p. 56.
[d] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٠, l. 8 et 9.
[e] *Kitâb Ouafaïât-el-'Aïân*, n° ٧٥٨, fasc. IX, p. ٣٧, l. 12 (t. III, p. 475 de la tr. angl.).
[f] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٠, l. 6 à 8.
[g] Les *Balîi* étaient une branche des *K'odhâ'ah*; ils campaient dans la partie du *Ouâdi-'l-K'ora*, la plus rapprochée de *Daumat-Djandal* (*Essai*, etc. t. III, p. 212 et note 4). Si cette indication est exacte, Nos'aïr aurait été naturellement K'aisite. — Du temps de la'k'oubi (IXe siècle de notre ère), des *Balîi* étaient mêlés à des *Mezâîah* et à d'anciennes autres tribus berbères, dans une localité qu'on traversait un peu avant d'arriver à la *'Ak'abah-es'-S'aghîrah*, sur la route d'*Alexandrie* à *Bark'ah* (*S'ifat-el-Maghrib*, p. ٣, l. 14; — p. 27 et 28 de la trad. lat.). Burckhart, au commencement de ce siècle, parle des *Balîi* (qu'il écrit *Bily*), comme d'une tribu bédouine habitant les montagnes voisines d'*Oudjah* sur la mer Rouge (*Travels in Arabia*, p. 430; — t. II, p. 196 de la trad. d'Eyries.)
[h] *Baïân*, t. I, p. ٣٤, l. 16.
Essai, etc. t. III, p. 548, col. 1 de la Table.
[i] Cité par Ibn-Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ٣١٥, l. 17 et 18).

Zobaïr, et c'est dans les rangs des Zobaïrites qu'en 64 il prit part à la bataille de *Mardj-Râhit*[1]. Proscrit par Merouân, il avait demandé et obtenu la protection de 'Abd-el-'Azîz[2], gouverneur d'Égypte et patron de son père; ce fut sans doute à cette protection qu'il dut d'être chargé par 'Abd-el-Melik, après la mort de Bichr, de la perception du Kharâdj à *Bas'rah*. Mais il se rendit coupable de malversation, et El-H'addjâdj reçut l'ordre de l'arrêter[3]. Averti à temps, Mouçâ se sauva en Égypte près de son protecteur, dont il partageait le zèle pour la cause kelbite[4], et 'Abd-el-'Azîz, empressé à servir un partisan dévoué, l'accompagna à *Damas*, où le Khalife, malgré les instances de son frère, exigea une indemnité de cent mille dînârs, dont le gouverneur d'Égypte n'hésita pas à prendre la moitié à sa charge, puis ils retournèrent ensemble à *Mis'r*[5], où Mouça se trouvait encore en 85, et il est permis de supposer que H'assân, dépouillé de son butin, se trouva payer ainsi l'amende infligée à l'infidèle percepteur des impôts de *Bas'rah*. Pour comble d'amertume, ce favori sans honneur était envoyé à sa place en *Ifrik'iah*, et l'on s'explique très-bien l'indignation du conquérant de *Carthage*, jurant qu'il ne servirait plus les Omaïades. H'assân n'avait pas quitté *K'aïraouân* sans remettre le commandement à un chef qui avait sa confiance, à un de ses lieutenants nommé S'âlih'; le premier acte de Mouçâ fut de casser ce gouverneur intérimaire[6]. Le seul fait du rappel de H'assân, dont les exploits avaient inspiré la terreur dans le pays conquis, avait été pour les Berbers, toujours prêts à se révolter, le signal d'une agitation qu'Ibn-Nos'aïr, à peine arrivé, fut obligé de réprimer. C'était dans le *Zaghouân*[7] et dans les environs de cette montagne,

Arrivée de Mouçâ en Ifrik'iah.

Premiers combats.

duction angl.). — Ibn-Khaldoun dit seulement qu'il servait dans les gardes de Mo'âouïah (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٤, lin. ult. — p. 29 de la trad.).

[1] Voyez p. 187 et 188 de ce volume.

[2] Ibn-'Açâkir, *Histoire de Damas*, citée par M. Dozy (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 196, note 1). A cette même page on voit qu'en 73 Mouçâ-ibn-Nos'aïr était premier ministre de Bichr-ibn-Merouân, gouverneur de *Koufah* et de *Basr'ah*.

[3] Ceci se passait donc postérieurement à 75 (voyez p. 208 de ce volume).

[4] 'Abd-el-'Aziz avait eu pour mère une kelbite; on sait qu'un autre aspirant au khalifat, Khâlid-ibn-Iezîd Ier, était dans le même cas (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 174). — Voyez la note[6] de la page précédente.

[5] *Baïân*, t. I, p. ٢٥, l. 1 à 3.

[6] En-Nouaïri, § XII (*J. A.* t. XI, p. 562; m^e^ sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 343 de la trad.). Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٧, l. 1 et 2 (p. 29 de la trad.). On ne se rend pas bien compte de cette destitution qui allait de droit le jour où, régulièrement investi, Mouçâ prenait possession de son gouvernement.

[7] J'ai déjà eu l'occasion (p. 164, note 1) de

[*] Voy. la note 7 de la p. 189 de ce volume.

à une journée au nord de *K'aïraouân*, que le danger paraissait le plus imminent; le nouveau gouverneur se hâta d'y envoyer cinq cents cavaliers, qui, suivant le récit d'Ibn-'Adzârî, ramenèrent dix mille prisonniers[1]; mais cette exagération n'est que le prélude d'exagérations bien plus grandes : Abou-'l-Mah'âçin place en 84 (?) une expédition dans laquelle Mouçâ-ibn-Nos'aïr aurait fait cinquante mille prisonniers[2]. Quoi qu'il en soit des chiffres ridicules donnés par les traditionistes, ces premiers succès calmèrent sans doute 'Abd-el-Melik[3] et le décidèrent à maintenir la nomination faite par son frère 'Abd-el-'Azîz; mais pour prévenir le retour des abus qui l'avaient si justement irrité, il signifia à son frère 'Abd-Allah, en lui remettant la succession de 'Abd-el-'Azîz, que désormais l'*Ifrîk'ïah* serait indépendante de l'*Égypte* et relèverait directement du Khalife[4]. El-Oualîd, à son avénement, confirma dans leurs gouvernements tous ceux qu'il trouva en possession[5]. 87-88 de l'hég. (705-706 de J. C.)

Sous ce règne commence la conquête du *Maghrib*[6], conquête ébauchée déjà par les fils de la Kâhinah, et très-diversement racontée. Suivant El-Bekrî, Mouçâ-ibn-Nos'aïr était déjà parvenu à *T'anger*, quand deux de ses généraux, 'Aïâdh-ibn-'Ok'bah et Solaïmân-ibn-Mohâdjir, se détachèrent du corps d'armée Conquête du Maghrib.

nommer cette montagne dont El-Bekrî parle comme étant surnommée *Kalb-ez-Zok'âk'* (le chien du détroit), parce que, malgré la distance à laquelle elle se trouve de la mer, elle sert, vu sa hauteur (environ 1350 mètres), de point de repère aux marins. (*El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ۱۴۱, l. 1. — *J. A.* t. XII, p. 526; v^e^ sér. 1858). Edrîsî, *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 114, l. 2 à 4. — *Mo'djam-el-Boldân*, t. II, p. ۴۳۰, l. 14.

[1] *Baïân*, t. I, p. ۲۰, l. 3 à 5. Cette fable se retrouve dans les *Ah'âdîth-el-Imamâh oua 's-Siâçah'* (de Gayangos, *The hist. of the moham. dynast. in Spain, Append. E*, t. I, p. LVII et LVIII).

[2] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۲۹, l. 7 à 9. — Si cette indication est exacte, quant à sa date, elle contredirait celle que j'ai adoptée (p. 228) pour l'arrivée de Mouçâ en *Ifrîk'ïah*, c'est-à-dire à la fin de 85 ou au commencement de 86.

[3] Ibn-el-Abbâr, dans son *H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 30, l. 4 à 6 du texte arabe), attribue à la conquête du *Maghrib* l'adoucissement des dispositions de 'Abd-el-Melik à l'égard de Mouçâ-ibn-Nos'aïr; mais la date que j'ai fixée (p. 228) pour l'avénement de celui-ci à l'émîrat d'*Ifrîk'ïah* me conduit à une explication (ses succès en *Ifrîk'ïah*) que je crois être la vraie.

[4] En-Nouaïrî, aux pages citées note 6 de la page précédente. — Ibn-'Adzârî attribue à Oualîd cet acte de vigueur (t. I, p. ۲۷, l. 4 et 5).

[5] Abulfarajii *Hist. compend. dynast.* p. ۲۰۰, lin. ult. (p. 128 de la trad. lat.). Toutefois Abou-'l-Fedâ dit (t. I, p. 426, l. 16 et 17), qu'en 86 Oualîd envoya comme gouverneur à *Médine* 'Omar, fils de son oncle 'Abd-el-'Azîz. Cet 'Omar parvint au khalîfat en s'afar 99.

[6] Je rejette ainsi la correspondance qui, suivant Ibn-'Adzârî[b], aurait eu lieu entre 'Abd-el-'Azîz et 'Abd-el-Melik au sujet du grand nombre

[a] Voir, sur cet ouvrage, la note [3*] de la p. 228 de ce volume.

[b] *Baïân*, t. I, p. ۲۰, l. 8 à 23.

pour marcher contre *Sak'oumâ* (سقوما[1]), ville située dans le voisinage de l'emplacement où plus tard s'éleva *Fês*. Soit que cette ville eût fait sa soumission, comme cela ressort du récit d'El-Bekrî, soit qu'au contraire ils se soient sentis trop faibles pour l'attaquer, 'Aïâdh et Solaïmân décidèrent (par menaces prétend l'auteur) le général en chef à revenir sur ses pas pour aller assiéger *Sak'oumâ*. La ville fut emportée d'assaut, un affreux massacre fut fait des habitants, massacre si grand que la dépopulation des *Aurabah* s'en ressentait encore quatre siècles après; quant au nombre des prisonniers, il s'élevait à un chiffre tel que le quint du Khalife était de cent mille têtes. En recevant la dépêche par laquelle le gouverneur annonçait de si prodigieux succès, Oualîd répondit : « Allons donc! c'est encore là un de tes mensonges! si l'on « devait t'en croire, cet endroit aurait été le rendez-vous de toutes les nations « de la terre[2]. » Cette lettre, s'il est vrai qu'elle s'exprimait ainsi, caractérise la politesse arabe du temps dans les relations officielles, et montre l'opinion qu'on avait d'Ibn-Nos'aïr. D'autres auteurs présentent ce récit tout autrement : ce serait en *Ifrîk'ïah* même que le gouverneur aurait envoyé, sur des points différents, ses deux fils, Abd-Allah et Merouân, qui auraient ramené chacun 100,000 prisonniers; El-Laïth-ibn-Sa'd, cité par Ibn-Khallikân, prétend que le quint s'élevait à 60,000 têtes, ce qui correspondrait à 300,000 prisonniers; aussi, suivant En-Nouaïrî, Mouçâ, de son côté, était revenu avec autant de prisonniers que chacun de ses fils[3]. Ibn-Khaldoun donne le même chiffre de 300,000, qu'il dit emprunter à Ibn-er-Rak'îk'; comme El-Bekrî, il reproduit le passage de la lettre grossière écrite par Oualîd au gouverneur de l'*Ifrîk'ïah* touchant les nombreux prisonniers faits à *Sak'ïoumâ*[4] (*sic*), et cependant je

de prisonniers faits par Mouçâ. Cette correspondance eut lieu entre Oualîd et Mouçâ, comme on le verra dans un instant.

[1] Ibn-'Adzârî, d'après Ibn-K'otaïbah, écrit *Sadjoumah* (سجومة) et Ibn-Khaldoun *Sak'ïoumâ* (سقيوما). « Il est probable, dit M. de Slane, que « cette ville n'a jamais existé. » (*J. A.* t. XIII, p. 339, note 1; v^e^ sér. 1859).

[2] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ۱۱v, l. 18 à p. ۱۱۸, l. 3 (*J. A.* t. XIII, p. 339 et 340; v^e^ sér. 1859).

[3] Ibn-Khallikân, n° ۷۰۸, fasc. IX, p. ۲۷, l. 15 à 17. *Baïân*, t. I, p. ۲۰, l. 6 à 8. — En-Nouaïrî*, § XII (*J. A.* t. XI, p. 562; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 343 et 344 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. V, l. 3 à 7 (p. 29 de la trad.). Il porte le quint à 70,000 têtes, ce qui donne 350,000 prisonniers. Ailleurs, comme nous allons le voir, il donne un autre chiffre sans s'inquiéter de ce qu'il avait dit précédemment.

[4] *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۱, l. 5 à 7 (t. I, p. 206

* Il dit emprunter ces récits à Abou-'l-H'arith-el-Laïth-ibn-Sa'd, et les chiffres qu'il donne s'accordent, en effet, avec ceux indiqués par Ibn-Khallikân d'après le même traditioniste.

viens de citer Ibn-Khaldoun parmi les auteurs qui admettent que ces prisonniers avaient été faits antérieurement à l'expédition du *Maghrib*, ce qui semble confirmé par Ibn-'Adzârî, dans lequel on lit que « la plupart des villes de « l'*Ifrîk'iah* étaient désertes par suite de la résistance qu'opposaient les Ber- « bers[1]. » Au milieu de ces exagérations et de ces incertitudes, aucun auteur ne fixe la date à laquelle Mouçâ entra dans le *Maghrib* pour marcher sur *T'anger*, mais on doit peu s'éloigner de la vérité en admettant que ce fut en 87. La domination arabe, plutôt annoncée qu'établie quand, vingt-cinq ans auparavant, l'armée de l'aventureux 'Ok'bah avait passé comme un ouragan sur ces régions lointaines, avait dû voir effacer sa faible empreinte par les deux périodes qu'on pourrait appeler les règnes de Koçaïlah et de la Kâhinah, et par la nécessité où s'étaient trouvés H'assân, et Mouçâ lui-même, depuis deux ans, de concentrer sur l'*Ifrîk'iah* tous les efforts des Arabes[2]. Mais le bruit des exploits d'Ibn-Nos'aïr s'était répandu au loin, son nom inspirait la terreur, et les chroniques nous représentent les Berbers, découragés, combattant toujours vaillamment, mais constamment vaincus, et Mouçâ parvenant rapidement jusqu'au *Sous-el-Adnâ*[3]. « Bientôt, dit Ibn-Khaldoun, il attaqua « *T'anger*, s'empara de *Dara'ah*[4], puis assiégea *Tâfîlâlt*[5] et envoya son fils dans

de la trad.). — Ibn-'Adzârî, à propos de la prise de *Sadjoumâ* (sic), mentionne seulement que les princes de cette ville (ملوكها, ses rois) furent tués, et que Mouçâ autorisa les fils de 'Ok'bah, savoir 'Aïâdhâ, 'Othmân, et Abou-'Abdah, à tirer vengeance du meurtre de leur père (*Baïân*, t. I, p. ٢٩, l. 4 et 5). Il y a peut-être lieu de s'étonner de ne pas voir nommer ici Solaïmân, qui avait aussi à venger le sang de son père El-Mohâdjir.

[1] *Baïân*, t. I, p. ٢٧, l. 5 et 6. — Ibn-Khallikân, n° ٧٥٨, fasc. IX, p. ٢٧, l. 17. — Ibn-Khaldoun dit aussi que Mouçâ vit l'*Ifrîk'iah* changée en une vaste solitude (*H. d. B.* t. I, p. ١٣٩, l. 11; — t. I, p. 215 de la trad.).

[2] *Baïân*, t. I, p. ٢٨, l. 5 à 8. Depuis 'Ok'bah-ibn-Nâfi', aucun gouverneur n'avait paru dans le *Maghrib-el-Ak's'â*.

[3] *Ibid.* t. I, p. ٢٧, l. 9 à 11. Je ne m'explique pas qu'il dise « qui est le pays de *Dara'ah*. » (Voy. la note[a] de ma page 36). — Ibn-Khallikân, n° ٧٥٨, fasc. IX, p. ٢٧, l. 21 à p. ٢٨, l. 1.

[4] Edrîsî[a] parle de درعة comme d'un groupe de villages rapprochés les uns des autres, et de champs cultivés appartenant à des familles berbères de race mélangée. Ce territoire, dit-il, est situé sur la rivière qui descend de *Sidjilmâçah*. Abou-'l-Fedâ[b], dans l'article qu'il consacre à *Dara'ah*, n'a guère fait que copier Edrîsî, mais Reinaud observe, en note, que *Dara'ah* se trouve sur la rivière qui porte son nom, tandis que *Sidjilmâçah* est à l'orient. Ibn-'Out en parle comme d'une petite ville dans le sud du Gharb (occident), située à quatre parasanges de *Sidjilmâçah* (*Mo'djam-el-Boldân*, t. II, p. 16 et 17).

[5] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. V, l. 8 (p. 29 de la trad.). — On sait que Walckenaër a très-bien établi, non pas la synonymie, mais le voisinage de *Tâfîlâlt* et de l'an-

[a] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٩١, l. 8 à 11.

[b] *Géographie*, p. ١٣٩, l. 5 à 9 (t. II, p. 187 et 188 de la trad.).

« le *Sous*. Les Berbers ayant de toutes parts fait leur soumission, il reçut, de « la tribu des *Mas'moudah*, en l'an 88, des otages auxquels il donna la ville

cienne *Sidjilmâçah*[a], qui devint (en 140 de l'hég.) la capitale des Beni-Midrâr, et deux points méritent ici d'être remarqués : le premier, c'est que l'origine de *Sidjilmâçah* est plus ancienne que celle qu'on lui attribue généralement[b], puisque dès 87 de l'hég. (706 de J. C.), Mouçâ-ibn-Nos'aïr en fit le siége[c]; le second, c'est que le nom de *Tâfilâlt*, donné à la ville qui a remplacé *Sidjilmâçah*, est aussi plus ancien qu'on ne l'a prétendu. Walckenaër cite Edrîsî[d], Abou-'l-Fedâ[e], Ibn-el-Ouardî[f], Ibn-Bat'out'ah[g], Jean Léon[h], comme mentionnant *Sidjilmâçah* et n'ayant pas connu *Tâfilâlt*, puis il ajoute que Marmol nous apprend que *Sidjilmâçah* fut ruinée sous les Beni-Merîn[i], et semble conclure que, le premier, l'auteur espagnol nomme *Tâfilâlt*[k]; M. Renou le dit tout à fait affirmativement[l]. D'abord, comme l'a remarqué M. Renou lui-même, Marmol n'a

[a] *Rech. géogr. sur l'intér. de l'Afr. septentr.* p. 284 à 286. Je ne sais pourquoi Gräberg di Hemsö[1*] lui reproche d'en avoir fait une seule et même ville. — D'Avezac, *Études de géogr. crit. sur une partie de l'Afr. septent.* p. 162 à 164.

[b] Voyez plus loin l'établissement des Beni-Midrâr, en 140.

[c] Jean Léon, qui avait séjourné six mois près de *Sidjilmâçah* en ruines, parle de cette ville comme ayant été fondée par un capitaine romain[2*], et l'on doit croire que cette indication lui était fournie par les restes de constructions qu'il y avait vus, et aussi par la tradition des indigènes, tradition dont il faut savoir tenir compte chez les peuples qui, comme les Berbers, n'ont pas d'histoire écrite, au moins par eux.

[d] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٢٤, l. 15 et 16. — Plus loin Edrîsî, après avoir vanté la beauté des constructions de *Sidjilmâçah*, ajoute : « Durant les derniers troubles qui ont eu lieu de nos jours, une grande partie « a été ruinée et brûlée. » (*Ibid.* p. ٢١, l. 3 et 4.) On sait que son livre a été terminé à la fin de chaouâl 548 (mi-janvier de 1154 de J. C.)

[e] *Géographie*, p. ١٣٧, l. 1 à 5 (t. II, p. 189 de la trad.). Abou-'l-Fedâ parle de *Sidjilmâçah* d'après Ibn-Sa'îd.

[f] *Kharîdat-el-'Adjâïb* (*Notic. et extr.* t. II, p. 24). Ibn-el-Ouardî assure qu'on y voit de beaux édifices.

[g] *Voyages*, t. IV, p. 377, l. 3. — Ibn-Bat'out'ah partit de *Sidjilmâçah*, pour son voyage dans le *Soudân*, au commencement de moh'arram 753 (le 1er correspond au 18 février 1352 de J. C.). Il était sorti de *Marok* avec le sult'ân merînite Abou-'Inân, l'avait accompagné à *Salé*, à *Miknâçah* (*Mequinez*), et à *Fès*, où il avait pris congé de son souverain pour se rendre à *Sidjilmâçah*.

[h] *In Ramvsio* fol. 74 B (p. 307 de la trad. de Jean Temporal). Jean Léon dit que la ville était ceinte de belles et hautes murailles, dont il vit encore quelques pans; les beaux édifices avaient disparu.

[i] *L'Afrique* de Marmol, liv. VIII, t. III, p. 18. Je ne possède le texte que des six premiers livres.

[k] C'est particulièrement en racontant l'histoire des chérifs, que Marmol parle souvent de cette ville, dont il écrit constamment le nom *Tafilete* (*Descripcion general de Affrica*, lib. II, cap. XL, t. I, fol. 248 r°, col. 1; fol. 251 r°, col. 2; fol. 259 r°, col 1, et v°, col. 2; fol. 263 r°, col. 2, et v°, col. 2; in-fol. Granada, 1573. — *L'Afrique* de Marmol, t. I, p. 451, 457, 468 à 470 et 479; in-4°, Paris, 1667).

[l] *Descr. géogr. de l'emp. du Maroc*, p. 127. — Je noterai ici que, douze ans seulement après la première publication de Marmol, en 1585, Élisabeth Quixada, femme du Castillan Diego de Torres, faisait paraître à Séville un ouvrage *posthume* de son mari, l'*Histoire des chérifs*, dans laquelle *Tafilete* est souvent nommé[3*].

[1*] *Specchio geografico e statistico dell' impero di Marocco*, p. 64; in-8°, Genova, 1834.

[2*] In Ramvsio, folio 74 A (p. 306 de la traduction de Jean Temporal). — On pourrait rapporter l'origine de cette fondation à celle des expéditions de Suetonius Paulinus dont parlent Pline (*Hist. natur.* lib. V, cap. 1, t. I, p. 242, l. 17) et Solin (*Polyhistor*, cap. XXV, p. 34 A). J'ai mentionné (p. 53 de ce volume) une première expédition du même général poussée *jusqu'à l'Atlas*; on sait en outre que Suetonius Paulinus fut consul dans la douzième année de Néron, en 819 de R. (66 de J. C.) (Taciti *Annal.* lib. XVI, cap. XIV, *Operum* t. III, p. 336).

[3*] Diego de Torres, *Relacion del origen y sveceso de los Xarifes y del estado de los Reinos de Marruecos, Fez, Tarudante, y los demas que tienen usurpados*; in-4°, Sevilla, 1585. Voyez capit. XXXIV, p. 103; capit. CII, p. 442 et 443; capit. CIII, p. 444, 445 et 450. J'ai trans-

« de *T'anger* pour résidence[1]. » Suivant Ibn-Khallikân[2], il mit, dans cette ville, une garnison de 19,000 (تسعة عشر الف) Berbers bien armés et bien approvisionnés; ceux-ci avaient embrassé l'islamisme avec sincérité; puis il

fait que répéter mot à mot, en 1573, ce qu'avait dit Jean Léon en 1526, et c'est ce dernier qui nous apprend que *Sidjilmâçah* avait été détruite, abandonnée jusqu'à son temps, et que les habitants s'étaient réfugiés dans des châteaux qu'ils avaient construits *sur le même territoire*[a]. Il est bien vrai que Jean Léon ne nomme pas *Tâfilâlt*, et l'on est en droit de s'en étonner, car Ibn-Ba-t'out'ah, qui achevait la rédaction de ses *Voyages* en s'afar 757 (février 1356 de J. C.), 178 années musulmanes avant Jean Léon, parle d'un jurisconsulte du nom de Moh'ammed-el-*Filâli* (de *Tâfilâlt*, disent les savants traducteurs). On pourrait cependant contester et dire que ce Moh'ammed appartenait aux *Filâli*, dont le territoire touchait du côté de l'ouest à celui de *Sidjilmâçah*; mais Ibn-Khaldoun, mort en 1406 de J. C. ne laisse aucune incertitude, puisque son texte donne le nom de تافيلالت à la ville assiégée par Mouçâ. Peut-être Walckenaër, en ne faisant remonter le nom de *Tâfilâlt* qu'à Marmol, a-t-il été entraîné par Chenier[b], dans lequel on lit que ce n'est pas une ville ancienne.

étaient venus à lui, il leur avait donné pour chef un des leurs, et reçu d'eux des otages choisis parmi les notables. L'auteur du *Baïân* place ces faits entre les années 83 et 85, ce qu'il est difficile d'admettre après ce qui a été établi (p. 228); en outre, nous venons de voir, d'une part, Ibn-Khaldoun placer en 88 l'installation à *T'anger* des otages des *Mas'moudah* et, d'une autre part, nous savons par Ibn-K'otaïbah[d] que Oualîd construisit en 88 la mosquée de *Damas* qu'on peut très-bien supposer avoir été fondée à l'occasion de la conquête du *Maghrib-el-Ak's'â*.

[1] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٧, l. 7 à 10 (p. 29 de la trad.). — Suivant Ibn-'Adzârî[c], Mouçâ avait soumis les *Hooudârah*, les *Zenâtah* et les *Kitamah*; ces derniers, dit-il,

[2] Aux pages citées note[1a] de la page 236. — Ibn-'Abd-el-H'akam ne porte cette garnison qu'à 1,700 hommes, mais, ajoute-t-il en le mettant en doute, d'autres disent 12,000 Berbers et 16 Arabes (*Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ١, l. 4 et 5). — Ibn-'Adzârî dit 17,000 Arabes[e] et 12,000 Berbers (*Baïân*, t. I, p. ٣٧, l. 13 et 14). — En-Nouaïrî, en reproduisant les mêmes faits, ne donne pas de chiffres (*J. A.* t. XI, p. 563; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 344 de la trad.). — Ibn-Khaldoun ne porte la garnison qu'à 12,000 Berbers (*H. d. B.* t. I, p. ١٣٤, l. 14; — t. I, p. 215 de la trad.). — El-K'aïraouâni dit 17,000 tant Arabes que Berbers (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 56).

[a] In Ramusio fol. 73 D (p. 304 de la trad. de Jean Temporal). Il donne même plus loin (fol. 73 F; — p. 305 et 306 de la trad.) les noms des trois principaux de ces châteaux, qui étaient, dit-il, au nombre de trois cent cinquante, sans compter les villages.

[b] *Rech. histor. sur les Maures*, t. III, p. 79; in-8°, Paris, 1787.

[c] *Baïân*, t. I, p. ٢٩, l. 7 à 13.

[d] *Kitâb-el-M'ârif*, p. ٢٨٠, l. 11.

[e] Voy. la note 2 de la page 236. Peut-être faut-il supprimer le mot الفا, qui suit les mots سبعة عشر.

crit le titre complet de cet ouvrage parce qu'on le trouve un peu différemment indiqué dans Brunet (t. IV, p. 495, col. 2, n° 28388[2]) et avec la date de 1586; c'est peut-être une réimpression. Il en a été publié une traduction française, *Relation de l'origine et succès des chérifs*, etc. par M. C. D. V. D. D. A.; in-4°, Paris, 1636. Voyez aux mêmes chapitres : on y trouve écrit dans une même page (p. 376), *Tafilete* et *Taffilete*. Cette traduction a été réimprimée en 1667 dans le t. III de l'*Afrique de Marmol* en rétablissant le nom du traducteur, le duc d'Angoulême le père, qui fut le fameux Charles de Valois, fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, fille du lieutenant particulier au présidial d'Orléans. Né le 28 avril 1573, il fut successivement grand prieur de France en 1589, puis comte d'Auvergne, et duc d'Angoulême à partir de 1619. Il a laissé plusieurs ouvrages, et est mort à Paris le 24 septembre 1650, dans sa soixante-dix-huitième année, après avoir vécu sous cinq rois.

nomma gouverneur de *T'anger* et de ses dépendances son affranchi T'ârik'-ibn-Ziâd-*el-Berberi*[1], laissant avec lui un petit nombre d'Arabes[2] pour enseigner aux Berbers le K'orân et les rites de l'islâm. Ces dispositions prises, et ne voyant plus, dans tout le pays, ni Berbers ni Roum à combattre, il reprit le chemin de l'*Ifrîk'iah*[3].

89-90 de l'hég. (707-709 de J. C.)

Une partie importante de cette dernière phrase est inexacte; contrairement à l'assertion d'Ibn-Khallikân, il y avait encore des Roum à combattre, mais ils étaient renfermés dans plusieurs villes dont *Ceuta* était la principale, et ils étaient commandés par ce même comte Julien que nous avons vu, en 63[4],

Défense de Ceuta par le comte Julien.

[1] Suivant Ibn-'Adzârî, son nom complet était T'ârik'-ibn-Ziâd-ibn-'Abd-Allah-ibn-Oualghou-ibn-Ouarfh'oum-ibn-Nabarghâçin-ibn-Oulhâs'-ibn-It'oumat-ibn-Nafzâou, et il était de Nafzâ[a] (*Baïân*, t. I, p. ٣٨, l. 14 à 17). Ailleurs[b] Ibn-'Adzârî donne la généalogie de T'ârik' d'après S'âlih'-ibn-Abou-S'âlih', et l'on remarque plusieurs variantes entre les noms de cette généalogie et ceux que je viens de transcrire d'après le même Ibn-'Adzârî; mais le nom d'*Oulhâs'* se retrouve là parmi les ancêtres de T'ârik', et c'est peut-être ce qui a fait dire à M. de Slane que cet affranchi de Mouçâ-ibn-Nos'aïr appartenait à la tribu des *Oulhâs'ah*[c]. — Edrîsî lui donne le nom de T'ârik'-ibn-'Abd-Allah-ibn-Ouanmou-'*z-Zenâti*[d], et Ibn-Khaldoun l'appelle T'ârik'-ibn-Ziâd-el-Laïthi[e].

[2] Ibn-'Adzârî dit 17 (*Baïân*, t. I, p. ٣٨, l. 3), Ibn-Khaldoun dit 27 (aux pages citées note 2 de la page précédente).

[3] *Kitâb Ouafaïât-el-'Âïân*, n° ٧٥٨, fasc. IX, p. ٣٨, l. 2 à 5 (t. III, p. 476 de la trad. angl.). — *Baïân*, t. I, p. ٣٧, l. 15.

[4] P. 169 et 170 de ce volume. Il y avait donc plus de vingt-six ans que Julien gouvernait cette région du littoral africain qui était, paraît-il, comme oubliée par les empereurs d'Orient au milieu des révolutions dont Constantinople avait été le théâtre. Justinien II, remonté en 705 (86 de l'hég.) sur un trône où il devait rester jusqu'en 711, était plus occupé des atroces ven-

[a] Dans un autre passage du même auteur on lit : «La plupart disent que T'ârik' était un Berber de la tribu «de *Nafzah*... d'autres affirment qu'il était Persan.» (*Baïân*, t. II, p. ٩, l. 17 à 19.) Suivant Ibn-Khallikân, il était de *S'adaf*[1*], et Iâk'out indique une localité de ce nom à cinq parasanges de *K'aïraouân*[2*]. — «Les *Nafzah*, «au dire de Abou-'Omar-ibn-'Abd-el-Berr, cité par Ibn-Khaldoun[3*], s'étaient établis d'abord près de *Tripoli*; de «là ils s'avançèrent jusqu'à *K'aïraouân* et poussèrent en avant jusqu'à ce qu'ils parvinssent à *Târhart*, à *T'anger*, à *Sidjilmâçah* et au *Sous-el-Ak'sâ*.» On les trouve nommés, à côté des *Nafzâouah*, par Edrîsî lorsqu'il énumère les tribus berbères[4*].

[b] *Baïân*, t. II, p. ٩, l. 19 à 21.

[c] *H. d. B.* t. I, p. 215, note 1 de la trad. — Les *Oulhâs'ah* étaient une branche des *Nafzâouah*, descendants de *Mâdghis-el-Abter* par *Loud* (*H. d. B.* t. I, p. ١٠٨ in fine; — t. I, p. 171 de la trad.).

[d] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٧٩, lin. ult.

[e] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٧, l. 10 et 11 (p. 29 de la trad.).

[1*] *Kitâb Ouafaïât-el-'Âïân*, n° ٧٥٨, fasc. IX, p. ٣٨, l. 2 (t. III, p. 476 de la trad. angl.). — Abou-'l-Mah'âçin l'appelle T'ârik'-ibn-Ziâd-*es'-S'adafi* (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٣١٨, l. 9).

[2*] *Mo'djam*, t. III, p. ٣٧٥, l. 17. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. ١٥٠, l. 4. A la même page il mentionne une localité du nom de *S'adif* dans le *Iémen*.

[3*] *H. d. B.* t. I, p. ١١٥, l. 4 et 5 (t. I, p. 182 de la trad.). Ibn-Khaldoun a extrait ces détails du *Tamhîd*, ouvrage indiqué par H'âdji-Khalifah (n° ٣٥٩٤, t. II, p. 422, l. 8), qui donne le nom complet de l'auteur au n° 4935 de la table, et place sa mort en 463.

[4*] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٥٧, l. 9.

préserver habilement sa ville des attaques de 'Ok'bah. Ibn-Khaldoun est encore plus inexact, lorsqu'il dit : « Julien, ayant appris que Mouçâ-ibn-Nos'aïr mar- « chait de son côté, gagna sa bienveillance en lui prodiguant des cadeaux et « en payant la capitation[1]. » Au contraire, on lit dans l'*Akhbâr-Madjmoua'*[2] (XIe siècle) : « Mouçâ attaqua Julien; mais ayant éprouvé que les sujets de « ce petit souverain étaient plus forts et plus braves que les peuples qu'il « avait combattus jusque-là, il retourna à *T'anger* et ordonna de ravager les « campagnes voisines de *Ceuta*. Les razzias qu'il fit faire n'eurent pas l'effet « qu'il s'en était promis, car des navires venant d'Espagne apportaient sans « cesse des vivres et des renforts aux habitants de *Ceuta*..... Sur ces entre- « faites, le roi d'Espagne, Witiza, vint à mourir[3]. » La date de cette mort est incertaine; suivant les uns, Witiza survécut deux ans à l'élection de Roderîk', son successeur[4]; suivant la source que je viens de citer, ce prince était mort, et les Goths ne voulant d'aucun de ses proches, parmi lesquels se trouvaient Sisebert et Oppas[5], on convint de donner le trône à Roderîk' (لذريق des

geances qu'il avait méditées pendant ses dix ans d'exil[a] (de 695 à 705 de J. C.), que de ce qui se passait à l'extrémité occidentale de l'Afrique.

[1] *H. d. B.* t. I, p. ٢٨١, l. 5 et 6 (t. II, p. 136 de la trad.).

[2] Voyez, sur cet ouvrage, les éclaircissements donnés par M. Dozy dans son *Introduction à Baïân*, p. 10 à 12.

[3] *Akhbâr-Madjmoua'* (*Rech.* etc. t. I, p. 45 et 46). — *El-Khazaïni*, extrait par Mak'k'arî (*Analecies*, t. I, p. ١٥٧, l. 2 et 3). — Les chroniqueurs postérieurs à Isidore de Béja avaient présenté Witiza sous un jour odieux; Masdeu (t. X, p. 219 à 222), Romey (*Hist. d'Esp.*[b] t. II, p. 229 et suiv.), et Dozy (*Rech.* etc. t. I, p. 16 à 18; 2e édit.) ont montré que la calomnie cléricale avait joué un grand rôle dans la peinture de ce portrait défiguré.

[4] Masdeu, *Historia critica de España*, t. X, p. 324 et 330, note 2.

[5] Sisibertus et Eba de Roderîk' de Tolède[c] (*Rerum in Hispania gestarum*, lib. III, cap. XVII, in *Hisp. illustr.* t. II, p. 63). — Roderîk', d'après l'*Akhbâr-Madjmoua'*, fait, de ces deux person-

[a] Theophanis *Chronographia*, t. I, p. 573 à 585.

[b] Dans cette histoire, dont il faut savoir apprécier diversement les diverses périodes, on trouve cité (t. II, p. 239, note 1) un auteur du nom de Mayans, *Defensa del rey Witiza;* in-4°, Valencia, 1772. Je suppose que cet auteur, dont je ne connais pas l'ouvrage, a fourni de nombreux matériaux à la réhabilitation de Witiza.

[c] D. Roderîk' Ximenès de Randa, archevêque de Tolède, guerrier quoique prélat, mourut, dit Mariana[1*], le 9 août 1245 selon les uns, le 10 juin 1247 selon d'autres. On est en droit de s'étonner de cette incertitude puisque l'épitaphe inscrite sur sa tombe, et reproduite par D. Nicolao Antonio, se termine par ces mots : « Anno « domini M CCXLVII obiit archiep. Toletanus quarto idus junii[2*]. » Aussi, Jean de Ferreras a-t-il opté pour cette dernière date (10 juin 1247), et il ajoute que Roderîk' de Tolède fut le premier qui mit en ordre l'histoire d'Espagne[3*].

[1*] Joannis Marianæ *Historiæ de rebus Hispaniæ*, lib. XIII, cap. v, t. II, p. 92, col. 1 et 2; in-f°, Hagæ-Comitum, 1733.

[2*] D. Nicolao Antonio, *Bibliotheca hispana vetus*, lib. VIII, cap. II, § 24, t. II, p. 50, col. 1; in-f°. Matriti, 1788.

[3*] D. Juan de Ferreras, *Historia de España*, parte VI, siglo XIII, t. VI, p. 402, § 7; pet. in-4°; en Madrid, 1720

Arabes)[1], un des plus vaillants guerriers de l'Espagne[2], et, s'il faut en croire Masdeu[3], cette élection eut lieu le 13 février 709 (mercredi 27 rebî'-l-aouel

nages, deux des fils de Witiza; mais Ibn-el-K'out'iah[a] dit que Witiza laissa trois fils en bas âge: il donne leurs noms, et aucun ne s'appelle ni Sisebert, ni Oppas. Isidore de Béja parle d'Oppas comme d'un fils d'Égica[b], par conséquent, comme d'un *frère* de Witiza.

[1] Les chroniques s'expriment de manière à ne laisser aucun doute sur le fait que cet avénement fut le résultat d'une révolution : «Rodericus tu-«multuose regnum, hortante senatu, invadit,» dit Isidore de Béja sous l'ère 749 (711 de J. C.) (Isidori Pacensis *Chronicon*, § 34, in *España sagrada*, t. VIII, p. 290). — Le continuateur inconnu (VIIIe siècle) de la *Chronique* de Jean de Biclar dit, sous la même année : «Rode-«ricus, furtim magis quam virtute, Gothorum «invadit regnum.» (*España sagr.* t. VI, p. 438, § 43). Ces deux auteurs paraissent n'avoir compté le règne de Roderîck' qu'à dater de la mort de Witiza qui, suivant eux, aurait survécu deux ans à l'avénement de celui qui l'avait renversé du trône. — Rodericus Toletanus (lib. III, cap. XVII et XVIII) rapporte plus explicitement encore les mêmes faits; il place l'avénement de Roderik' en 91 de l'hég. (710 de J. C.), et la mort de Witiza dans l'ère 751[c] (713 de J. C.) (*Hisp. illustr.* t. II, p. 62, l. 56 à p. 63, l. 10); il attribue aussi ce changement de règne à une révolution : «hujus[d], inquit, quinto anno (91 heg.) «Rodericus seditionibus procreatis regnum Go-«thorum invasit.» (*Hist. arab.* cap. IX, p. 8). — Ibn-H'aïân, dans son *Mok'tabis* cité par Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. 100, l. 16 à 20), raconte l'usurpation de Roderîk' sans donner de dates, ou, s'il en donne, Mak'k'arî ne les reproduit pas.

[2] «Vir belliger, et durus, et ad omne negotium «exercendum satis expeditus.» (Monachi silensis *Chronicon*, § 15, in *España sagr.* t. XVII, p. 270.) — Roderici Toletani *Rer. in Hisp. gest.* lib. III, cap. XVIII (*Hisp. illustr.* t. II, p. 63, l. 11). — Lucæ Tudensis[e] *Chronicon mundi*, lib. III (*ibid.* t. IV, p. 70, l. 2). Il place l'avénement de Roderîk' sous l'ère 748 (710 de J. C.). La chronique de Lucas de Tuy conduit jusqu'à l'an 1274.

[3] Dans l'appendice qu'il propose à la courte *Chronique* de Vulsa (*Hist. crit. de Españ.* libro II *cronologia illustracion* X, § V, t. X, p. 326; in-4°, Madrid, 1791). Cette chronique s'arrête à l'avénement de Witiza en 701.

[a] *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* t. VIII, p. 430; V[e] sér. 1856).

[b] Isidori Pacensis *Chronicon*, § XXXVI (*Españ. sagr.* t. VIII, p. 291). — Voy. Dozy, *Recherches*, etc. t. I, p. 74.

[c] Le *Chronicon Sebastiani* fait mourir Witiza, après dix ans de règne, dans l'ère 759 (721 de notre ère); ajoutant que ses fils envoyèrent près des Arabes pour les inviter à leur venir en aide par l'envahissement de l'Espagne (*Españ. sagr.* t. XIII, p. 480 et 481, §§ 6 et 7). Cette chronique, publiée d'abord sous le nom de Sébastien de Salamanque, fut imprimée plus tard sous celui d'Alphonse III, fondateur du royaume de Léon et surnommé *le Grand*. On sait que ce prince mourut le 20 décembre 910[1*], et que la *Chronique* qu'on lui attribue s'arrête à la mort d'Ordoño I, son père, survenue le 6 kal. jun. era DCCCCIII[2*] (27 mai 866). Le nom de l'auteur réel de la *Chronique de Sébastien* a été fort controversé[3*]; la conclusion à laquelle Florez semble se fixer (§ 7, p. 470, col. 2) est que l'évêque de Salamanque l'a écrite par ordre d'Alphonse III.

[d] Il parle de Oualîd, qui fut khalife à dater du 15 chaouâl 86.

[e] Lucas de Tuy est un auteur du XII[e] siècle (Ferreras, *Hist. de Españ.* t. VI, et *Indice de los principales escritores*; in-4°, Madrid 1720. — D. Nicolao Antonio, *Bibl. hisp. vet.* lib. VIII, cap. III, n°s 61 à 71, t. II, p. 58 à 61 in-fol. Matriti, 1788). — M. Weiss, dans l'article qu'il lui a consacré, place sa mort en 1288 (*Biogr. univ.* t. XXV, p. 337, col. 2; in-8°, Paris, 1820).

[1*] Puisqu'il régna quarante-quatre ans, six mois, vingt-trois jours (*Chronicon de Sampiro*, § 17 in *España sagr.* t. XIV, p. 444, col. 1).

[2*] *Chronicon Albeldense*, § 60 (*España sagr.* t. XIII, p. 454).

[3*] *España sagrada*, t. XIII, p. 466 à 475. — D. Nicolao Antonio est au nombre des auteurs qui l'attribuent à Alphonse III (*Bibliotheca Hispana vetus*, lib. VI, cap. X, n°s 243 à 248, t. I, p. 493 à 495; in-f°, Matriti, 1788).

90 de l'hég.). Un auteur arabe du xe siècle, Ibn-el-K'out'îah, dit aussi que Roderîk', après la mort de Witiza, s'arrogea l'autorité suprême[1]. L'état des choses ne tarda pas à changer complétement de face, et cela, comme il arrive si souvent, par l'événement le plus imprévu. Le comte Julien, à quelque nation qu'il appartînt, était un voisin trop puissant pour ne pas jouir des prérogatives dont jouissait la noblesse espagnole; il avait évidemment, d'ailleurs, contracté une alliance avec les rois goths, comme nous venons d'en avoir la preuve (p. 237) par le secours qu'ils lui prêtèrent quand il fut assiégé par Mouçâ. Sa fille, dont on vante la beauté, était donc, suivant l'usage de la cour des rois goths, élevée à *Tolède* dans le palais de Roderîk', qui s'éprit de ses charmes et lui fit violence[2]. Outré de colère, le comte jura de tirer, d'un pareil affront, une éclatante vengeance, et, pour perdre Roderîk', il commença par conclure avec Mouçâ, à la fin de 90 (octobre 709 de J. C.), un traité en exécution duquel il ouvrit aux Arabes les portes de ses villes[3]; mais ce n'était là que le prélude de son plan. Cette alliance une fois conclue, il entra par l'intermédiaire de T'ârik', en relation plus intime avec Mouçâ[4] : l'assu-

[1] *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* t. VIII, p. 430; v^e^ sér. 1856).

[2] Ibn-el-K'out'îah[a] et l'*Akhbâr-Madjmoua'* disent seulement «et satisfit sa passion.» (Dozy, *Rech.* etc. t. I, p. 46). Le moine de Silos et Roderîk' de Tolède (aux pages citées note 2 de la page 238), et Ibn-'Abd-el-H'ak'k'[b] se servent de l'expression de «violentia,» mais Ibn-'Abd-el-H'akam avait dit simplement فاحبلها «il la «rendit grosse» (*Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ٣, l. 4), et on lit dans Lucas de Tuy : «utebatur «pro concubina.» (*Hisp. illustr.* t. IV, p. 70, l. 10.) — Les romances espagnoles donnent à la fille du comte Julien le nom de *Cava*, qui vient évidemment de قَحْبَة (K'ah'bah, prostituée), comme l'a remarqué, depuis bien longtemps déjà, M. Lembke (*Geschichte von Spanien*, t. I, p. 256, note 1; in-8°, Hamburg, 1831).

[3] *Akhbâr-Madjmoua'* (Dozy, *Rech.* etc. t. I, p. 47). — En-Nouaïrî, § XIII (*J. A.* t. XI, p. 566; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 346 de la trad.).

[4] J'estime que Mouçâ était rentré à *K'aïraouân* en 90. Ibn-'Abd-el-H'akam prétend qu'après avoir préposé un gouverneur à *T'anger*, Mouçâ envoya *Ibn*-Bosr-ibn-Abou-Art'âah contre un fort situé à trois journées de *K'aïraouân*, qu'il s'en empara, et que, depuis, ce fort est connu sous le nom de قَلْعَة بِسْر[c]. Dans le récit du même fait d'armes par Belâdzorî, cette mission fut confiée, non au fils de Bosr, mais à Bosr lui-même qui, dit-il, avait alors quatre-vingt-deux ans[d], ce qui place la prise du fort en 91, puisque nous avons vu[e] que Bosr était né en l'an 9 de l'hégire. C'est aussi le même Belâdzorî qui explique que ce fort était situé près de

[a] *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* t. VIII, p. 435; v^e^ sér. 1856).
[b] *Kitâb-el-Iktifâ* (de Gayangos, t. I, *appendix* D, p. XLIV, l. 27).
[c] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. 1, l. 10 et 11.
[d] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ١٢٧ v, l. 16 à 19.
[e] Note 6 de la p. 18 de ce volume.

rance d'une facile conquête[1], de séduisantes descriptions[2], se terminaient toujours par le conseil de passer en Espagne avec une armée. Le gouverneur de l'Afrique, aisément persuadé, en écrivit à Oualîd, qui se montra peu favorable à un pareil projet[3]; il redoutait de compromettre les Musulmans dans une expédition d'outre-mer, et voulut qu'avant tout la côte d'Espagne fût explorée par un corps de troupes légères, principalement composé de Berbers. Conformément à ces instructions, Mouçâ envoya un de ses clients, nommé Abou-Zora'ah-T'arîf[4], avec cent cavaliers et quatre cents fantassins[5], qui traver-

91 de l'hég. (709-710 de J. C.) Conquête de l'Espagne.

T'arîf, première reconnaissance.

مَجَّانَة عِنْد مَعْدَن الفِضَّة[a] (*Maddjânah* aux mines d'argent), et il est confirmé par El-Bekrî[b].

[1] Sur l'état de l'Espagne au moment de la conquête arabe, voyez Romey (*Hist. d'Esp.* chap. XVIII, t. II, p. 345 à 377, in-8°, Paris, 1839), et Dozy (*Hist. des musulm. d'Esp.* t. II, p. 4 à 30; in-8°, Leyde, 1861).

[2] Voyez le *Kitâb-el-Iktifâ* (de Gayangos, t. I, *appendix* D, p. XLV, l. 30 à 32). — *El-Khazâïni* (Mak'k'arî, t. I, p. 104, l. 17 et suiv.).

[3] *Baïân*, t. II, p. ٩, l. 9.

[4] Isidore de Béja qui, en 754, nomme ce client Taric Abuzara[c], a été cause de la confusion souvent faite entre T'arîf, chargé de cette première reconnaissance, et T'ârik' qui commanda la grande expédition de l'année suivante. Cependant on lit dans une chronique du IXe siècle: «Ingressus est primum Abzuhura in Spania sub «Muza duce in Africa..... Alio anno ingressus «est Tarik.» (*Chronicon Albeldense*[d], §§ 77 et 78 in *España sagr.* t. XIII, p. 461). Voy. la note 5 ci-dessous. Au Xe siècle Er-Râzî, cité par Mak'k'arî, l'appelle Abou-Zora'ah-T'arîf-ibn-Mâlik-el-M'âfiri[e] (المَعَافِرِي), et Ibn-Khaldoun (+ 808) lui donne le nom de T'arîf-ibn-Mâlik-en-Nakha'î, النَّخَعِي (Mak'k'arî, *Analectes*, liv. II, t. I, p. ١٣٣, lin. ult.). T'arîf paraît être le personnage qu'Ibn-'Abd-el-H'akam[f], et Ibn-Bachkouâl après lui, nomment T'ârik'-ibn-'Amr (*id. ibid.* t. I, p. ١٣٢, l. 5). — Assemani n'a pas hésité à admettre que T'arîf et T'ârik' étaient un seul et même personnage (*Italicæ historiæ scriptores*, t. III, p. 76; in-4°, Romæ, 1752); c'est une erreur.

[5] «Muza autem misit *cum comite Juliano*[g] «quendam Tarif nomine, et cognomine Abien-«zarcha, cum c militibus et ccc peditibus *Afri-«canis* et hi in quatuor navibus transierunt, anno «Arabum XCI, æra DCCL (lisez DCCXLVIII[h] — 710 de

[a] L. 18 de la page citée note [d] de la page précédente. — Voy. la *Rich. minér. de l'Alg.* t. I, p. 277 et 278. Ibn-H'auk'al, près d'un siècle après Belâdzorî, parlait des mines d'argent de *Maddjânah* (p. ٥٨, l. 19 et 20. *J. A.* t. XIII, p. 215; IIIe sér. 1842).

[b] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ١٣٥, l. 12 à 15 (*J. A.* t. XIII, p. 395; V^e^ sér. 1859).

[c] Isidori Pacensis *Chronicon*, § 34 (*Españ. sagr.* t. VIII, p. 290). — Rodericus Toletanus (+ 1247) l'appelle Tharic Abouzarca (*Historia Arabum*, cap. XI, p. 9, l. 2).

[d] L'auteur de cette chronique, appelée aussi *Æmilianensis*, est incertain. Elle a été écrite en 883, et continuée jusqu'en 976 par Vigila, moine du monastère d'*Albaida*, aujourd'hui *Alvelda*, proche Logrono (*Esp. sagr.* t. XIII, p. 424).

[e] *Analectes*, liv. II, t. I, p. 104, l. 15 et 16. — On dirait que c'est à ce passage que Cardonne a emprunté le nom de T'arîf qu'il transcrit Tarif-ben-Malik-el-Meafir (*Hist. de l'Afr. et de l'Esp. sous la domin. des Arab.* liv. I, t. I, p. 70).

[f] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. 1, l. 3.

[g] On voit que, suivant l'auteur, Julien en personne guidait cette première reconnaissance; il est seul à le dire.

[h] Cette faute a déjà été relevée par Assemani (*Ital. hist. script.* cap. II, § XXIV, t. III, p. 76).

sèrent le Détroit dans quatre navires fournis par le comte Julien; ils abordèrent à une petite île qui forme le point le plus méridional de l'Espagne et qui reçut dès lors le nom de *Djazîrah-T'arîf*[1] (aujourd'hui *Tarifa*). Quand sa petite troupe fut débarquée, T'arîf se mit à piller les environs d'*Algéziras*[2], fit des prisonniers, surtout de belles prisonnières, et revint sain et sauf en Afrique avec un riche butin; ceci eut lieu dans le mois de ramadhân 91[3] (juillet 710 de J. C.).

92 de l'hég. (710-711 de J. C.). T'ârik'.

L'heureux succès de cette expédition, dit le même récit, ayant enflammé chez les Musulmans leur désir de se rendre maîtres du pays, Mouçâ y envoya un autre de ses clients, T'ârik'-ibn-Ziâd[4], le général de son avant-garde. Les sept mille Musulmans qui l'accompagnaient étaient presque tous Berbers[5]; ils passèrent successivement le Détroit dans les quatre bateaux déjà prêtés par le comte Julien[6] pour transporter la petite troupe de T'arîf; le comte

«J. C.) in mense qui dicitur ramadan[a].» (Roder. Tolet. *Rer. in Hisp. gest.* lib. III, cap. XIX in *Hisp. illustr.* t. II, p. 63, l. 56 et 57). — *Baïân*, t. II, p. ٧, l. 11. — J. Conde, à propos de cette première reconnaissance, dit : «paso Tarik con «quinientos caballeros arabes[b].» Autant d'erreurs que de mots.

[1] *Géographie* d'Abou-'l-Fedâ, p. ١٩٩, l. 14 à 16 (t. II, p. 236 de la trad.). A la note 4 de cette page 236, le savant traducteur a relevé l'erreur commise par Ritter, qui, dans son *Afrique* (t. III, p. 380), fait dériver Tarifa du mot طَرَف (bout, extrémité, cap); ce passage de Ritter contient plusieurs erreurs. — Suivant El-Bekrî l'*île de T'arîfah* doit son nom à T'arîf l'aïeul des rois *Baraghouât'ah* (*El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ١٣٥, l. 7 et 8. — *J. A.* t. XIII, p. 373, v^e sér. 1859). J'aurai, plus loin, l'occasion de parler de cette dynastie, qui régna sur les *Baraghouât'ah*.

[2] Au N. E. de l'*île de T'arîfah* et sur le bord occidental de la rade de *Gibraltar*. De *T'arîfah* à *Algéziras* (*El-Djazîrah-el-Khadhrâ*) Edrîsî compte 18 milles. (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٧٩, l. 10 et 11).

[3] *Akhbâr-Madjmoua'* (Dozy, *Rech.* etc. t. I, p. 48; 2e édit.). — Rodericus Toletanus, textuellement cité note 5, p. 240. En-Nouaïrî, § XIII (*J. A.* t. XI, p. 566; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 346 de la trad.).

[4] Voyez la note 1 de la p. 236 de ce volume.

[5] Ce chiffre, donné par Er-Râzî (+ 344)[c], se retrouve dans l'*Akhbâr-Madjmoua'* et est reproduit par Ibn-H'aïân[d], et par En-Nouaïrî[e] nous verrons tout à l'heure que le corps expéditionnaire ne tarda pas à être porté à 12,000 hommes (voy. ci-après la page 244).

[6] «Les Musulmans n'en ayant pas d'autres,» dit l'*Akhbâr-Madjmoua'*. Ces quelques mots rendent très-suspecte une expédition que Ibn-'Adzârî place entre la conquête de *T'anger* et le passage de T'ârik' en *Espagne*, expédition que

[a] Le 30 ramadhân 91 correspond au vendredi 1er août 710 de J. C. l'ère 748 d'Espagne. — Dozy, *Hist. des Musulm. d'Esp.* t. II, p. 32.

[b] *Hist. de la domin. de los Arab. en Españ.* t. I, p. 27 et 28; in-4°, Madrid, 1820.

[c] Cité par Mak'k'arî (*Analectes*, liv. II, t. I, p. 104, l. 22). — Sur Ah'med-ibn Râzî, voyez l'*Introduction au Baïân*, p. 22 à 24.

[d] Cité par Mak'k'arî (*Analectes*, liv. II, t. I, p. ١٣٣, l. 21).

[e] En-Nouaïrî, § XIII (*J. A.* t. XI, p. 566; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 347 de la trad.).

lui-même s'était embarqué. Cette traversée eut lieu en 92[1], et d'assez nombreux témoignages fixent la date de redjeb 92[2] (du 24 avril au 23 mai 711 de J. C.). Ibn-el-K'out'îah[3], qui place le débarquement en ramadhân 92, raconte sérieusement une vision qu'eut T'ârik' pendant la traversée, vision qui, bien entendu, annonçait la victoire, et qu'Ibn-el-Athîr[4], Ibn-Khallikân[5], En-Nouaïrî, n'ont pas dédaigné de reproduire. Suivant Roderîk' de Tolède[6], Julien s'était servi, pour le transport de l'armée, d'un certain nombre de bâtiments marchands qui allaient chercher d'autres troupes quand ils avaient débarqué celles qu'ils portaient. A mesure qu'elles arrivaient, T'ârik' les réunissait sur une montagne qui reçut le nom de *Djebel-T'ârik*, dont on a fait, depuis, *Gibraltar*[7]. Roderîk' combattait les Basques du côté de *Pampelune* lorsqu'il reçut la nouvelle du débarquement de T'ârik'; il se mit aussitôt en marche

Mouçâ-ibn-Nos'aïr aurait dirigée contre la *Sicile*, *avec des vaisseaux d'Ifrik'îah*, et dans laquelle *Sark'ouçah* (*Syracuse*) aurait fourni un abondant butin aux Musulmans (*Baïân*, t. I, p. ٢٧, l. 19 à 21).

[1] Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٠, l. 15. — *Akbâr-Madjmoua'* (*Rech.* etc. t. I, p. 48, 2e édit.). — *Baïân*, t. I, p. ٢٨, l. 8 et 9. — Chihâb-ed-Dîn, dans son *Kitâb-el-Djoumân*, dit aussi en 92 (*Notic. et Extr.* t. II, p. 158).

[2] Ibn-el-Athîr (*Kâmil*, t. IV, p. ١٥٤, lin. ult.) dit en redjeb 92; il en est de même de Roder. Tolet. *Rer. in Hisp. gest.* cap. xx (*Hisp. illustr.* t. II, p. 64, l. 18) et d'En-Nouaïrî, § xiii (*J. A.* t. XI, p. 567; iiie sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 347 de la trad.). — Ibn-Bachkouâl[a], Es'-S'adafî[b], Ibn-Khallikân[c], et Ibn-'Adzârî[d] précisent même le 5 redjeb 92 (mardi 28 avril 711 de J. C.) pour le jour du débarquement; mais tous quatre disent يوم الاثنين (le lundi) qui correspond au 4 redjeb de cette année 92. — Ibn-el-Khat'îb dit aussi le 5 redjeb 92 (*El-H'olal-el-Mark'oumah* in Casiri, t. II, p. 183, l. 12 du texte arabe), mais il commet une faute analogue à celle de ses prédécesseurs en disant يوم الخميس (le jeudi), et Casiri, dans sa traduction latine (p. 182, col. 2), le redresse en prétendant qu'il aurait dû dire 8 redjeb, ce qui est encore une autre faute puisque le 8 redjeb 92 tombe un vendredi, correspondant au 1er mai 711.

[3] *Fotouh'-el-Andolos* (*J. A.* t. VIII, p. 435 et 436; ve sér. 1856).

[4] *El-Kâmil* (t. IV, p. ١٥٥ init.) cité par En-Nouaïrî, qui déclare lui avoir emprunté son récit (*J. A.* t. XI, p. 567; iiie sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 347 de la trad.).

[5] *Kitâb Ouafaïât-el-'Aïân*, n° ٧٥٨, fasc. ix, p. ٢٨, l. 8 à 11. Ibn-Khallikân dit que ces faits sont rapportés par Ibn-Bachkouâl; celui-ci les avait sans doute empruntés à Ibn-el-K'out'îah.

[6] *Rer. in Hisp. gest.* cap. xx (*Hisp. illustr.* t. II, p. 64, l. 14).

[7] C'était le fameux mont *Calpe* (Κάλπη), l'une des colonnes d'Hercule, dont il est fait mention

[a] Cité par Mak'k'arî (*Analectes*, liv. II, t. I, p. ١٤٢, l. 9 et 10).

[b] *Id. ibid.* t. I, p. ١٤٤, l. 4. — J'écris le nom de Iounis-es'-S'adafi comme il est écrit dans Mak'k'arî (p. ١٤٨, l. 14). Ibn-Khallikân, dans l'article qu'il consacre au grand-père de cet historien (n° ٩٣٨, fasc. xii, l. iv, t. 3 et suiv. — t. IV, p. 595, de la trad. angl.), examine, d'après Es-Sohaïli, s'il ne convient pas de prononcer S'adifi.

[c] *Kitâb Ouafaïât-el-'Aïân*, n° ٧٥٨, fasc. ix, p. ٢٨, l. 7 et 8. (M. de Slane dans sa trad. t. III, p. 476, dit 5 redjeb 93).

[d] *Baïân* t. II, p. ٧, l. 19.

vers le sud, rassembla une armée d'environ 100,000 hommes[1], et, de son côté, le général berber, qui s'était déjà emparé de *K'art'eïah*[2] et d'*Algéziras*[3],

dans Strabon[a], Pomponius Mela[b], Pline[c], Ptolémée[d], Festus Avienus[e], Marcien d'Héraclée, qui fixe à 50 stades la distance du mont *Calpe* à *Carteïa*[f], ville dont l'Itinéraire d'Antonin joint le nom à celui de *Calpe*[g]. Ibn-el-Athîr (t. IV, p. ۱۴۱, l. 21 et 22) et Ibn-'Abd-el-H'alîm[h] donnent à cette montagne et à la ville que l'Almoh'ade-'Abd-el-Moumen y fit bâtir en 555 (1160 de J. C.) le nom de *Djebel-el-Fath'* (جبل الفتح, *le mont de la Victoire*); Ibn-el-Khat'îb[i] et 'Ali-ibn-'Abd-er-Rah'man, plus généralement appelé Ibn-H'azîl[k], lui donnent aussi le nom de *Djebel-el-Fath'*, mais, dit En-Nouaïrî (+ 1332), ce nom ne s'est pas maintenu et celui de *Djebel-T'ârik'* a prévalu[l]. Je ferai remarquer cependant que Ibn-Bat'out'ah, qui séjourna à *Gibraltar* au milieu du XIVe siècle de notre ère, lui donne constamment le nom de *Djebel-el-Fath'*[m].

[1] Ibn-Khallikân dit 70,000 cavaliers (n° ٧٥٨, fasc. IX, p. ٣٨, l. 18; — t. III, p. 477 de la trad. angl.). — Ibn-Khaldoun dit : «plus de «40,000 hommes.» (Mak'k'arî, t. I, p. ۱۴۴, l. 2.)

[2] Ibn-el-K'out'îah (*J. A.* t. VIII, p. 436; v^e^ sér. 1856). — *Baïân*, t. II, p. 11, l. 7. Ibn-'Adzârî écrit قرطاجنة (*K'art'âdjanah*).

[3] *Akhbâr-Madjmoua'* (Dozy, *Rech.* etc. t. I, p. 49). — Si le comte Julien était seigneur d'*Algéziras*, comme le dit Ibn-el-Athîr (voyez, p. 169 et 170 de ce volume), les Arabes durent s'en emparer facilement; mais on ne s'expliquerait

[a] *Geographica*, lib. III, cap. I, § 7, p. 115, l. 43 à 49 (t. I, p. 391 et 392 de la trad. franç. in-4°). Voyez la note [f] ci-dessous.

[b] «Deinde est mons præaltus, ei, quem ex adverso Hispania attolit, objectus : hunc *Abylam*, illum *Calpen* vo«cant, *columnas Herculis* utrumque.» (*De situ Orbis* lib. I, cap. V, p. 36, l. 15 à 19. — Voyez aussi lib. II, cap. VI, p. 112, l. 68 à 71.) Quelques lignes plus bas (p. 214) Pomponius Mela nomme le lieu de sa naissance (*Tingentera*), et, sans entrer dans les discussions des érudits à ce sujet, on doit croire qu'il était né dans une ville voisine du mont *Calpe*.

[c] *Hist. nat.* lib. III, § 1, p. 135, l. 23.

[d] Κάλπη ὄρος καὶ σκόπελος. (*Geogr. lib. oct.* lib. II, cap. IV, p. 35.)

[e] ..... sic cœlum vertice fulcit
Maura *Abyla*, et dorso consurgit Iberica *Calpe*.

(Rufi Festi Avieni *Descr. orb. terræ* vers. 110 et 111 *in Geogr. græc. minor.* édit. Bernhardy, t. I, p. 431; in-8°, Lipsiæ, 1828.)

[f] Ἀπὸ Κάλπης τοῦ ὄρους καὶ σκόπελος..... εἰς Καρτηίαν στάδιοι ν'. (Marciani Heracl. *Periplus maris exteri*, lib. II, § 9; *Geogr. græc. minor.* t. I, p. 544, l. 34; édit. Firmin Didot.) Strabon (voy. la note [a] ci-dessus) ne compte que 40 stades du mont *Calpe* à *Carteïa*. — Voyez, sur *Carteïa*, une note de M. Dozy (*Hist. des musulm. d'Esp.* t. II, p. 353, note A); voyez aussi la carte grossière donnée dans l'*España sagrada* (t. IV, p. 14). — Suivant Pomponius Mela, plusieurs auteurs voient dans *Carteïa* l'ancienne *Tartessos* (*De situ Orbis*, lib. II, cap. VI, p. 212, l. 76).

[g] *Ant. Aug. Itiner.* § CXII, p. 123 du *Recueil* publié par M. le marquis de Fortia d'Urban.

[h] *K'art'âs*, p. ۱۳۰, l. 2 à 4 (p. 175 de la trad. lat. — p. 281 et 282 de la trad. franç.). La ville (*Gibraltar*) fut commencée, dit-il, le 9 rebî'-l-aouel 555 (samedi 19 mars 1160 de J. C.) et terminée en dzou-'l-k'a'dah (du mercredi 2 novembre au jeudi 1er décembre 1160).

[i] *El-H'olal-el-Mark'oumah* (in Casiri, t. II, p. 238, l. 2 du texte arabe). Il ajoute فنازلة (de la descente, du débarquement).

[k] In Casiri, t. II, p. 327, l. 3 du texte arabe. J'ignore à quelle époque écrivait Ibn-H'azîl.

[l] En-Nouaïrî, § 13 (*J. A.* t. XI, p. 567; IIIe ser. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 347 de la trad.).

[m] *Voyages* d'Ibn-Bat'out'ah, t. IV, p. 354 et suiv.

s'empressa de demander des renforts à Mouçâ, qui lui envoya, par des bateaux dont il venait d'achever la construction, 5,000 Berbers, ce qui portait à 12,000 hommes[1] les forces dont T'ârik' disposait. Pour combattre une armée aussi formidable qu'était, prétend-on, celle du roi goth, c'était encore bien peu, mais la trahison vint en aide aux Arabes[2], qui avaient peut-être déjà des raisons de compter sur cet auxiliaire.

Roderîk' avait commis la faute d'appeler dans les rangs de son armée les frères et les fils de Witiza, c'est-à-dire les chefs naturels du parti mécontent de son usurpation; pour comble d'imprévoyance il avait confié le commandement de son aile droite à Sisebert, celui de son aile gauche à Oppas[3], le centre restant seul sous ses ordres directs. Les Goths et les Berbers se rencontrèrent sur les bords du *Ouâdi-Bekkah*[4], la bataille s'engagea et dura huit

Bataille du Ouâdi-Bekkah.

pes que cette ville eût été la victime de l'expédition de T'arîf (voy. p. 240, note 5); plus probablement Julien ne possédait rien en Espagne, mais il y avait des relations étendues.

[1] *Akhbâr-Madjmoua'* (Dozy, *Rech.* etc. t. I, p. 49). — Roder. Tolet. *Rer in Hisp. gest.* cap. xx. (*Hisp. illustr.* t. II, p. 64, l. 13). — *Baïân*, t. II, p. ٨, l. 6. — El-K'aïraouâni (liv. III, p. 58). — Ibn-Khaldoun dit seulement 10,000 Berbers et 300 Arabes[a]; d'autres auteurs, au contraire, ont doublé l'armée de T'ârik' : ainsi, au commencement du XII[e] siècle, le moine de Silos avait donné le chiffre de 25,000 fantassins[b]; après lui, Ibn-Bachkouâl[c] et Ibn-Khallikân[d] disent 12,000 cavaliers berbers et *douze* fantassins. Je ne parle pas du pseudo-Ibn-K'otaïbah, qui, dans son *Ah'âdîth-el-Imâmah oua-'s-Siâçah*[e], assure que T'ârik', battit avec 1,700 hommes[f] l'armée de Roderîk' forte de 90,000 cavaliers[g], fable reproduite par Ibn-H'azîl[h].

[2] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. II, p. 33.

[3] *Akhbâr-Madjmoua'* (*Rech.* Dozy, t. I, p. 50) Sur Sisebert et Oppas, voyez la note 5 de ma page 237. Malgré ce que M. Dozy avait dit (t. I, p. 74 de ses *Rech.*), il admet que les ailes de l'armée commandées par deux fils de Witiza firent défection (*Musulm. d'Esp.* t. II, p. 35).

[4] On place très-généralement cette grande bataille sur les bords du *Guadalete*[i]; mais T'ârik' ne s'était pas, à beaucoup près, autant avancé

[a] Cité par Mak'k'arî (*Analectes*, liv. II, t. I, p. ١٤٣, l. 21 et 22).

[b] « Cum XXV millibus pugnatorum peditum. » (*Chronicon*, § 16, in *España sagr.* t. XVII, p. 270.)

[c] Cité par Mak'k'arî (*Analectes*, liv. II, t. I, p. ١٤٢, l. 10).

[d] *Kitâb Ouafaïât-el-'Aïân* n° ٧٥٨, fasc. IX, p. ٢٨, l. 7 et 8 (t. III, p. 476 de la trad. angl.).

[e] M. Dozy, dans ses *Recherches* (t. I, p. 29), prouve que cet ouvrage a été écrit postérieurement à 1062 de J. C. (454 de l'hég.). Ibn-K'otaïbah était mort en 270 de l'hég.

[f] Nous avons déjà vu (p. 235, note 2) ce chiffre de 1,700 hommes donné par Ibn-'Abd-el-H'akam (+257), mais celui-ci, bien qu'il connût une erreur, n'entendait peut-être parler que de la garnison de *T'anger*.

[g] Voyez la traduction que M. de Gayangos a donnée du *Ah'âdîth* (*Hist. of the moham. dynast. in Spain; append.* E, t. I, p. LXX, l. 21 et 26.

[h] In Casiri, t. II, p. 327, l. 3 et 6 du texte arabe. C'est sans doute par suite d'une faute d'impression que Casiri, dans sa traduction latine (p. 326, col. 1), dit « mille et *septuazinta* » au lieu de *septinginta*, car le texte arabe dit bien الف وسبعمايئة.

[i] Rivière qui prend sa source au nord de *Ronda*, coule de l'est à l'ouest pour venir passer à *Arcos*, et qui, après avoir reçu le cours d'eau qui descend de *Xeres de la frontera*, se détourne au sud pour aller se perdre dans

jours[1], s'il faut en croire plusieurs autorités respectables[2]. Sans entrer ici dans des détails qui ne sont pas de mon sujet, il paraît certain que les deux ailes ou prirent la fuite ou s'abstinrent, que le centre eut à soutenir seul tous les efforts des Berbers, et que Roderîk' fut tué[3], ou du moins qu'il disparut

Fin de l'empire des Goths.

vers le Nord; «il était resté à *Algéziras*, près du «lac (la *laguna de la Janda*[a]) des environs du- «quel il était maître[b]», et Ibn-el-K'out'îah, textuellement cité par M. Dozy[c], dit positivement que la bataille fut livrée sur les bords du *Ouâdi-Bekkah* (وادى بكّة), dont Edrîsî place l'embouchure à 6 milles (2 lieues communes) à l'ouest de celle du *Ouâdi-Barbât'*[d]. L'*Ouâdi-Bekkah* porte aujourd'hui le nom de *Salado*[e] et n'est pas tracé sur la carte de Lopez (n° 58 de son atlas). Cette solution, ébauchée en 1840 par M. de Gayangos[f], a été complétement donnée vingt ans après par M. Dozy[g]. — On savait déjà, par Ibn-'Abd-el-H'akam, que la bataille fut livrée dans un lieu nommé *Chidônah* (شدونة), sur les bords d'une rivière appelée de son temps (IXe siècle) *Omm-H'akîm* (*Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. I^r^, l. 2), et Edrîsî connaît, dans le voisinage d'*Algéziras*, une île d'*Omm-H'akîm* (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. IVV, l. 17).

[1] Du 28 ramadhân au 5 chaouâl 92 (du dimanche 19 au dimanche 26 juillet 711 de J. C.). Voyez Ibn-H'aïân, cité par Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. 140, l. 21). Ici se trouve rectifiée la faute que Ibn-H'aïân a commise, ou qu'on lui a prêtée en lui faisant dire (*ibid.* t. I, p. 100, l. 24) que la bataille fut livrée le 8 *rebî'-l-aouel* 92. — Ibn-el-Abbâr (*Notices* de Dozy, p. 31, l. 6 à 9).

[2] Monachi Silensis *Chronicon*, § 16 (*España Sagr.* t. XVII, p. 270 et 271). — Roder. Tolet. *Rer. in Hisp. gest.* lib. III, cap. XX (*Hisp. illustr.* t. II, p. 64, l. 35). — Er-Râzî cité par Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. 143, l. 9 à 11). — *Baïân*, t. II, p. 10, l. 8 à 11. — En-Nouaïrî, § XIII (*J. A.* t. XI, p. 568 et 569; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 348 de la trad.). — El-K'aïraouânî, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 58.

[3] Ibn-Khallikân, n° VOA, fasc. IX, p. 143, l. 13 et 14. — Ibn-el-Khat'îb (in Casiri, t. II, p. 183. l. 14, et p. 252, l. 1 du texte arabe). — Ibn-H'azîl (*ibid.* p. 327, l. 11 et 13 du texte arabe). — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. II, p. 35.

l'Océan en face de *Cadix*. Ibn-H'aïân[10*], Ibn-el-Abbâr (*Notices* de Dozy, p. 31, l. 6 à 15), Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. II, p. 10, l. 7), Ibn-el-Khat'îb (in Casiri, t. II, p. 252, l. 1 du texte arabe) et Mak'k'arî (*Anal.* t. I, p. 143, l. 17 et 19) écrivent وادى بكّة et ajoutent من كورة شدونة «dans le district de *Chidounah* (*Sidonia*).»

[a] Voyez la carte n° 58 de l'*Atlas* de Lopez; Madrid, 1810, et Edrîsî, *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. IVIe, l. 5.

[b] *Akhbâr-Madjmoua'* (*Rech.* etc. t. I, p. 49 et 50). — «Les deux armées se rencontrèrent *près du lac*, et le «choc fut terrible.» (Mak'k'arî, t. I, p. 143, l. 2.) Ibn-H'aïân place la bataille *sur le territoire de Djazîrah-el-Khadhrâ*, au lieu où les Arabes avaient débarqué (*id.* t. I, p. 100, l. 23 et 24).

[c] *Rech.* etc. t. I, p. 315. — M. de Slane (*H. d. B.* t. I, p. 348, note 2) confirme cette leçon d'Ibn-el-K'out'îah; mais M. Cherbonneau (*J. A.* t. VIII, p. 434; V^e^ sér. 1856) a copié وادى لكّة sur le manuscrit dont il n'existe qu'un exemplaire en Europe (*ibid.* t. I, d. 459; V^e^ sér. 1853). A-t-il eu l'intention de faire une correction?

[d] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. IVV, l. 13 et 14. Cette rivière coule donc entre *Vejer de la frontera* et *Conil*, et vient se déverser dans l'Océan en un point très-voisin du *cap Trafalgar*. — Sur le mot بَكّة, voyez Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. V·4, l. 13 et suiv.); voyez aussi, sur la signification de ce mot, l'explication empruntée à El-Djouharî par Abou-'l-Fedâ (*Géogr.* p. AV, l. 1 et 2; — t. II, p. 114 de la trad.).

[e] Dozy, *Hist. des musulm. d'Esp.* t. II, p. 34, note 1.

[f] *Hist. of the moham. dynast. in Spain*, t. I, p. 526, note 67.

[g] *Rech.* etc. t. I, p. 314 à 316.]

[10*] Cité par Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. 100, lin. ante penult.).

sans qu'on ait jamais su ce qu'il était devenu[1]. La disparition du roi devint le signal d'une déroute complète et d'un affreux carnage des chrétiens; l'empire des Goths était détruit[2], les destinées de l'Espagne allaient être fixées pour huit siècles. Toutefois les diverses villes ne cédèrent que l'une après l'autre[3]; T'ârik' avait aussitôt marché au nord sur *Ecija*[4], où il lui fallut livrer un rude combat, dont l'avantage resta encore aux Musulmans[5], et alors, suivant le conseil de Julien[6], il se dirigea sur *Tolède*, capitale des rois goths, en même temps qu'il détachait trois colonnes, l'une de 700 hommes commandés par Moghîth le roumi, client du khalife Oualîd, avec mission de s'emparer de *Cordoue*[7]; l'autre contre *Archidounah*[8], capitale de la province de

[1] *Chronicon Albeldense*, § 78 (*España sagr.* t. XIII, p. 461). — *Chronicon Sebastiani*, § 7 (*id. ibid.* p. 481). — *Akhbâr-Madjmoua'* (*Rech.* etc. t. I, p. 50 et 51). — Roder. Tolet. cap. xx (*Hisp. illustr.* t. II, p. 64 lin. ult.). — *Baïân*, t. II, p. ۱۰, l. 11 à 14.

[2] Indépendamment des sources que j'ai déjà citées à plusieurs reprises, le continuateur de Jean de Biclar[a], la *Chronique de Moissac*[b], et une chronique qui s'arrête à la fin du XII[e] siècle[c], placent aussi en 711 (æra 749) la chute de l'empire des Goths en Espagne, après une durée d'environ trois siècles. Ce grand événement ne précéda que de cinq mois la fin tragique de Justinien II, auquel succéda le débauché Philippique[d].

[3] Ibn-Khallikân, n° ٧٥٨, fasc. IX, p. ٣٣, l. 15.

[4] *Astigi* de Pomponius Mela et de Pline[e], Ἀστύγις de Ptolémée[f], qui la place, à tort, à l'ouest de *Cordoue* (Κορδύβη) au lieu du S. S. O.

[5] *Akhbâr-Madjmoua'* (*Rech.* etc. t. I, p. 51.

[6] *Ibid.* p. 52. — Roder. Tolet. *Rer. in Hisp. gest.* cap. XXIII (*Hisp. illustr.* t. II, p. 67, l. 16 et 17).

[7] Ibn-'Abd-el-H'akam, *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ۴, l. 4 et 5.

[8] Ville située sur le *Chenîl*, à l'ouest de *Grenade*; Edrîsî la place à 35 milles (au nord) de *Malaga*, مالقة (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ۲۰۴, l. 14 et 15). — «Le *Chenîl*[g] ou *Chendjîl* «(وادى شنجيل ويقال شنبل), dit Ibn-Khaldoun, «est une rivière qui traverse la vaste plaine de «*Grenade* (غرناطة) en se dirigeant du sud vers «le nord (من الجنوب الى الشمال)[h].» Il serait

[a] *Continuacion del Biclarense*, § 43 (*España sagr.* t. VI, p. 438). Cette continuation s'arrête à l'an 743 de J. C.

[b] D. Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules*, t. II, p. 654; in-f°, Paris, 1739. La *Chronique de Moissac* s'arrête à l'an 818.

[c] *Chronicon Lusitanum* (*España sagr.* t. XIV, p. 415).

[d] Theoph. *Chronogr.* t. I, p. 585, l. 14. Le règne de Philippique dura 18 mois, de la fin de décembre 711 au 3 juin 713.

[e] *De situ Orbis*, lib. II, cap. VI, p. 207, l. 29. — *Hist. natur.* lib. III, cap. I, t. I, p. 139, l. 3, et la note 5 de cette page 139.

[f] *Geogr. libri octo*, lib. II, cap. IV, p. 36, l. 8 en remontant.

[g] Ibn-'Adzârî écrit شنبل dans le passage où il parle de la grande inondation qui désola la Péninsule andalouse en 235 (849-850 de J. C.). Les eaux du *Chenîl* grossirent au point d'emporter les arches du pont d'*Istidjah* (*Ecija*) ainsi que les barrages et les moulins; elles couvrirent seize villages des environs de *Séville* situés sur le grand fleuve (l'*Ouâd-el-Kebîr*) (*Baïân*, t. II, p. 41 et 42). — Iâk'out écrit سَنْجِل (*Sandjil*) (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ۲۱۴, l. 5).

[h] *H. d. B.* t. II, p. ۴۱, lin. ult. (t. IV, p. 390 de la trad.).

Reïah[1]; la troisième contre *Elvira*, capitale de la province de ce nom[2]. Ces trois expéditions furent couronnées de succès, et, de son côté, T'ârik' s'était emparé de *Tolède*, où il trouva cette fameuse table de Salomon dont parlent tous

beaucoup plus exact de dire que, dans cette plaine, le *Chenîl* coule de l'est à l'ouest et s'infléchit ensuite pour couler de l'E. S. E. à l'O. N. O. (voyez les cartes 62 et 65 de l'atlas de Lopez). Le *Chendjîl* descend des montagnes de *Cholair* (*Sierra de nevada*), assez hautes, suivant Edrîsî[a], pour que les neiges y soient perpétuelles; il traverse *Ecija*[b], et la partie de son cours comprise dans cette ville paraît, d'après Moh'ammed-ibn-'Omar-ibn-Lobâbah[c], avoir porté le nom d'*Ouâd-Chouch*[d]. — C'est le « fluvius *Singulis* » de Pline, qui savait très-bien que ce fleuve traversait *Astigi*[e] (*Istidjah*) avant d'aller se jeter dans le *Tartessus* ou *Bætis*[f] (*Ouâd-el-Kebîr*, *Guadalquivir*). On lit dans Idace : « ad *Singilionem Bæticæ* flu- « vium. » (Idatii *Chronicon*, p. 23, col. 1, in *Thesaur. temp. Scaligeri*; in-f°, Amstelodami, 1658. — Voir aussi *España sagr.* t. IX, p. 42, col. 2 et p. 75, col. 1; in-4°, Madrid, 1752).

[1] Sur *Reïah* (رِيَّة), voyez le *Mo'djam-el-Boldân*, t. II, p. ٨٩٣, l. 5; le *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ١٤٩, l. 12 et 13; Mak'k'arî (*Anal.* t. I. p. ١٧٤, l. 10), et surtout Dozy (*Rech.* etc. t. I. p. 320 et suiv.).

[2] C'est l'*Ilbîrah* (إِلْبِيرَةُ) des Arabes, appelée aussi *Balbîrah* et *Libîrah*. Iâk'out en parle comme d'une province de l'Espagne et comme d'une ville contiguë au territoire du pays de *K'abrah*[g] au S. E. de *Cordoue*; cette province, abondamment arrosée et bien plantée, renfermait un certain nombre de villes parmi lesquelles on comptait *K'ast'îliah*, *Grenade*, etc. on y citait aussi des mines de métaux précieux et autres, ainsi qu'une forteresse appelée *Chaloubîniah* (Iâk'out, *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٣٤٨, l. 9 à 14. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ٨٧, l. 15 à 18). — Edrîsî (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٢٠٣, l. 15). Voyez l'article que M. Dozy a consacré à *Elvira* (*Rech.* etc. t. I, p. 328 à 333).

[a] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٢٠٣, l. 18 à 20.

[b] « *Ecija*, dit Edrîsî, est une ville bâtie sur les bords du *Chenîl*, » et il la place à 35 milles (11 $\frac{2}{3}$ lieues) de *Cordoue* (*ibid.* p. ٢٠٥, l. 17 et 19). Les cartes d'Espagne écrivent *Genil*. — Iâk'out (à la page citée note[g] de la page précédente) compte dix parasanges d'*Istidjah* à *Cordoue*.

[c] Mak'k'arî, *Analectes*, t. I, p. ١٧٤, l. 2 (de Gayangos t. II, p. 52). Il paraît que le manuscrit de M. de Gayangos portait بن لبّانة (Ibn-Lebbânah), mais ce savant observait (t. II, p. 415, note 39) qu'il fallait lire بن لُبابة, leçon, qui, du reste, se trouve partout dans le texte arabe imprimé plus de douze ans après la publication de l'*History of the mohammedan dynasties in Spain*. Moh'ammed-ibn-'Omar-ibn-Lobâbah fut un des professeurs d'Ibn-el-K'out'iah[1a], et mourut en 314, comme nous l'apprend El-H'omaïdî[2a].

[d] *The hist. of the moham. dynast in Spain*, t. II, p. 52 et p. 416, note 43. M. de Gayangos écrit *Ouâd-Chous*; mais le texte imprimé de Mak'k'arî (t. I, p. ١٧٩, l. 14) porte وادى شوش. — Ce que dit Ibn-el-K'out'iah sur l'*Ouâd-Chouch* (*J. A.* t. VIII, p. 471; v[e] sér. 1856) indiquerait plutôt que ce nom fut donné à la partie du *Chenîl* comprise dans le *district d'Ecija*.

[e] « *Astigitanam coloniam* alluit. » (*Hist. natur.* lib. III, cap. 1, t. I, p. 139, l. 3.) — On voit pourquoi Casiri (t. II, p. 249, col. 2) transcrit شنجل (sic) par *Singili*.

[f] *Hist. natur.* lib. III, cap. 1, t. I, p. 138, l. 7. — « Videntur autem veteres *Bætin* appellasse *Tartessum*. » (Strabonis *Geographica*, lib. III, cap. II, § 11, p. 122, l. 52 et 53.)

[g] Sur *K'abrah*, voyez Edrîsî (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٩٧١, l. 13 et p. ٢٠٥, l. 3).

[1a] Dozy, *Introduction au Baïan*, p. 30. — *J. A.* t. VIII, p. 428; v[e] sér. 1856.

[2a] Dans son *Djadzouat-el-Mok'tabis*, cité par M. de Gayangos, t. II, p. 415, note 39.

les auteurs[1]; il rassembla aussi un grand nombre d'objets précieux, et fier de sa conquête, heureux d'avoir un si riche butin à présenter à son maître, il écrivit à Mouçâ pour l'informer de ses succès. On a honte de dire qu'en apprenant des événements si favorables à l'islâmisme, l'émir d'Afrique, oubliant à la fois les devoirs de sa haute position, la sagesse qui aurait dû être le privilége de son âge[2], et le respect de sa propre gloire, n'éprouva d'autre sentiment que celui d'une basse jalousie. Les lauriers de son lieutenant lui furent importuns à ce point que, faisant en toute hâte les préparatifs nécessaires, il passa en Espagne à la tête d'une armée nombreuse[3], après avoir confié le gouvernement de l'Afrique à 'Abd-Allah, son fils aîné[4]. Les uns disent qu'il débarqua en redjeb 93[5] (du 13 avril au 12 mai 712 de J. C.), les autres, avec plus de vraisemblance[6] en ramadhân[7] (du 11 juin au 10 juillet). Aussitôt que son

Mouçâ passe en Espagne.

[1] Suivant Ibn-'Abd-el-H'akam, cette table se trouvait dans une forteresse nommée *Farâs* (فراس), située à deux journées de marche de *Tolède* et dont la garde était confiée au fils d'une sœur de Roderîk' (*Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ۴, l. 9 à 11). Il ajoute (même page, l. 14 à 17) que T'ârik', après s'être emparé d'immenses richesses que lui livra le neveu de Roderîk', revint à *Cordoue* et écrivit à Mouçâ pour l'informer de sa conquête et du butin qu'il avait fait. Ce récit, comme tant d'autres du même auteur, est emprunté, par lui, à Iah'îâ-ibn-Bekîr, qui le tenait d'El-Laïth-ibn-Sa'd, traditioniste fort crédule. Au reste, l'auteur de l'*Akhbâr-Madjmoua'*[a] et En-Nouaïrî[b] disent aussi que T'ârik' atteignit une ville[c] où il trouva beaucoup de richesses, et qu'ensuite, en 93, il revint à *Tolède* et non à *Cordoue*, comme vient de le dire Ibn-'Abd-el-H'akam, que Belâdzorî[d] a copié en cela. Edrîsî[e] parle de ces richesses comme trouvées à *Tolède* même; — sur la fameuse table, voyez Roderici Toletani *Historia Arabum*, cap. IX (*Hist. sarac.* p. 9).

[2] Mouçâ-ibn-Nos'aïr était né en l'an 19, sous le règne de 'Omar-ibn-el-Khat't'âb[f]; il avait donc soixante-quatorze ans en 93. Je dirai plus loin (p. 268) en quelle année il mourut.

[3] 10,000 hommes (Er-Râzî, Ibn-Abi-'l-Faïâdh, El-K'aïraouâni, p. 59); plus de 12,000 (Roder. Tolet.); 18,000 (*Akhbâr-Madjmoua'* et *Hist. des musulm. d'Esp.* t. II, p. 37). Voyez les notes 4 et 6 ci-dessous pour les pages auxquelles je ne renvoie pas ici.

[4] Ibn-'Abd-el-H'akam, *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ٥, l. 5 et 6.

[5] *Id. ibid.* p. ٥, l. 3. — Er-Râzî, cité par Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. ١٧٥, l. 21 et 22).

[6] Voyez la note 2* de la page 260 de ce volume.

[7] *Akhbâr-Madjmoua'* (*Rech.* etc. t. I, p. 59)

[a] Dozy, *Rech.* etc. t. I, p. 59.

[b] En-Nouaïrî, § XIII (*J. A.* t. XI, 570; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 349 et 350 de la trad.).

[c] اماده sans points dans le ms. de l'*Akhbâr*, مايرة dans En-Nouaïrî. Ptolémée connaît, dans la *Lusitanie*, une ville du nom d'Ἀμαία; mais elle se trouve à une grande distance à l'ouest-sud-ouest de Τάλητον (*Geogr. lib. octo*, lib. II, cap. V, p. 38, l. 10).

[d] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ۲۳۱, l. 1.

[e] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٧٣, l. 19, et surtout p. ١٨٧, l. 18 à p. ١٨٨, l. 3.

[f] Ibn-Khallikân, n° ٧٥٨, fasc. IX, p. ۳۱۴, l. 8 et 9 (t. III, p. 485 de la trad. angl.).

armée eut pris terre [1], Mouçâ marcha sur la capitale de la *province de Chidónah*

—Ibn-Abou-'l-Faïâdh[a] (Casiri, t. II, p. 321, l. 8 du texte arabe). — Roder. Tolet. *Rer. in Hisp. gest.* lib. III, cap. XXIV (*Hisp. illustr.* t. II, p. 68, l. 12 à 15). — En-Nouaïrî, § XIII (*J. A.* t. XI, p. 570; m^e^ sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 350 de la trad.). En lisant les récits de la conquête de l'Espagne faits par ces deux derniers auteurs, on est frappé des nombreux traits de ressemblance qu'ils présentent avec le récit recueilli dans l'*Akhbâr-Madjmoua'*. — Ibn-'Abd-el-H'akam (p. ٥, l. 5) et Ibn-Khaldoun[b] disent que Mouçâ était accompagné de H'obaïb-ibn-Abou-'Obaïdah-el-Fihri; nous apprenons par Abou-Sa'îd-Iounis[c] et par Ibn-Abou-'l-Faïâdh[d], que le vieux H'anach-es-S'anâ'ni[e] faisait aussi partie de l'expédition. Le dernier de ces auteurs lui attribue la fondation de la mosquée de *Saragosse* (*Cæsar Augusta*, سَرَقُسْطَة).

[1] Sur quel point eut lieu le débarquement des troupes de Mouçâ? Ibn-'Abd-el-H'akam avait dit à *El-Khadhrâ'*[f], et l'auteur de ce récit, dans l'*Akhbâr-Madjmoua'*, dit aussi à *Algéziras*[g]; mais on lit dans Ibn-el-K'out'îah : «Lorsqu'il (Mouçâ) fut «en vue de la Péninsule, au lieu d'opérer sa des-«cente au même endroit que T'ârik'-ibn-Zîâd, il «choisit, pour débarquer, le point du littoral connu «sous le nom de *Port de Mouçâ*[h] (مرسى موسى).» Or, je ne connais pas d'autre *Merça-Mouçâ* que celui mentionné par Ibn-H'auk'al[i] et par El-Bekrî[k] sur la côte d'Afrique, et qui se trouvait à l'ouest de *Ceuta;* il ne pourrait donc s'agir de ce port que comme du point d'embarquement. Mais il résulte d'un passage très-obscur d'Isidore de Béja[l], restitué par M. Dozy[m], que Mouçâ vint en Espagne en passant près de *Cadix;* il débarqua donc très-vraisemblablement au fond de la rade de ce nom ou à l'embouchure de la rivière qui se jette dans la mer près de *San Pedro*. Ces deux

[a] Il y a près d'un siècle, Casiri (t. II, p. 319 à 325) avait donné le texte et la traduction d'un *fragment de l'histoire d'Espagne* trouvé par lui à la fin d'un manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial; ce fragment commençant par les mots قال احمد suivis de points marquant une lacune, Casiri avait cru pouvoir, sans autre preuve, l'attribuer au célèbre historien Ah'med-er-Râzî, dont les ouvrages ne nous sont connus que par leurs titres et par les éloges que leur donnent les écrivains qui les ont cités. On comprend donc très-bien l'intérêt qui s'attachait à la découverte de Casiri; mais, dès 1840, M. de Gayangos (t. I, p. 340, note 10) avait émis des doutes sur l'opinion qui attribuait ce fragment à Er-Râzî, et, dix ans après, M. Dozy (*Introd. au Baïân*, p. 23 et 24) a prouvé que ledit fragment n'était certainement pas de Râzî, qu'il était plutôt d'un auteur bien postérieur, Ah'med-ibn-Abou-'l-Faïâdh, ou même que celui-ci est peut-être seulement cité dans le fragment publié par Casiri.

[b] Cité par Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. ١٣٩, l. 5 et 6).

[c] Cité par Ibn-Bachkouâl (*Id. ibid.* t. II, p. 3, l. 15).

[d] Casiri, t. II, p. 321, l. 6 du texte arabe.

[e] Sur ce personnage, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, voyez de Gayangos, t. II, p. 3 à 5. Abou-Sa'îd-Iounis ne dit pas quand H'anach quitta l'*Andalousie*, mais il assure que, le premier, il fut chargé de percevoir la dime (عشور) en *Ifrik'îah*, où il mourut en l'an 100 (718 à 719 de J. C.). D'autres le disent mort à *Saragosse*, où, suivant eux, on visite son tombeau avec dévotion, tandis que d'autres encore assurent qu'il quitta l'Espagne avec Mouçâ (Mak'k'arî, t. I, p. ١٧٩, l. 4 et 5).

[f] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ٥, l. 6.

[g] Dozy, *Rech.* etc. t. I, p. 59.

[h] *Fotouh'-el-Andalos-el-Moslimîn* (*J. A.* t. VIII, p. 437; v^e^ sév. 1856).

[i] *Description de l'Afrique*, § XXXV (*J. A.* t. XIII, p. 189; m^e^ sér. 1842).

[k] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ١٠٥, l. 12, 17, 18, et p. ١٠٧, l. 1 et 2 (*J. A.* t. XIII, p. 312 et 315; v^e^ sér. 1859.)

[l] Isidori Pacensis *Chronicon*, § 36 (*España sagr.* t. VIII, p. 290 et 291).

[m] *Recherches*, etc. t. II, n° XXXV de l'appendice, p. LXXXIX et suiv.

(مدينة شِذُونَة[1]) qu'il emporta de vive force, il s'empara par ruse de *K'armônah*[2] (قَرْمُونَة), qui ne pouvait être prise ni par assaut ni par blocus; *Séville* (إشْبِيلِيَة) exigea un siége de plusieurs mois, et une antique colonie romaine, *Mérida*[3] (مَارِدَة), lui opposa une résistance plus vive et plus longue encore.

9e de l'hég. (712-713 de l'hég.). Siége de Mérida.

suppositions expliquent très-bien quelle fut la ville que nous allons le voir choisir pour son premier point d'attaque.

[1] Aujourd'hui *Medina Sidonia*. (Voyez, à ce sujet, les explications données par M. Dozy dans ses *Recherches*, t. I, p. 311 à 313.)

[2] L'ancienne *Carmo*[a], qui joue un rôle dans la *Guerre civile* de César, ainsi que dans sa *Guerre d'Alexandrie*[b], se retrouve mentionnée par Strabon[c], Ptolémée[d], Appien[e]; l'Itinéraire d'Antonin la place à 35 milles d'*Astigi* (*Ecija*), et à 22 milles d'*Hispalis*[f] (*Séville*). Edrîsî ne compte que 18 milles de *K'armônah* à *Ichbîlîah* (*Séville*), et il vient d'en parler comme d'une ville très-forte située sur le sommet d'une montagne : «elle était «précédemment, dit-il au milieu du XIIe siècle, «au pouvoir des Berbers, et ses habitants actuels «sont encore très-séditieux[g].» — Sur *K'armônah*, voyez : le *Mo'djam*, t. IV, p. ٩٩, l. 2 et suiv. *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. ٤٠٢, l. 11[h]; la *Géographie* d'Abou-'l-Fedâ, p. ١٩٩, l. 16 (t. II, p. 236 de la trad.); Soiout'î dans son *Lobb-el-Lobâb*, t. I, p. ٢٠٩, col. 2, l. 1.

[3] C'est l'Αὐγούστα Ἡμερίτα de Strabon[i]. — Pomponius Mela[k], énumérant les villes les plus importantes (*clarissimæ*) de l'Espagne, nomme *Emerita* dans la *Lusitanie;* Pline[l], en même temps qu'il lui donne le titre de *colonia*, la place très-bien sur le fleuve *Anas*, qui séparait la *Lusitanie* de la *Bætique*[m], tandis que Ptolémée[n] la place, à tort, entre l'*Anas* et le *Tage* à une certaine distance du premier de ces fleuves. Dion Cassius donne la date de sa fondation ou tout au moins de l'origine de son développement : ce fut peu

[a] Tratado XXIX, cap. IV, *De Algunos pueblos antiguos de la Diecesi de Sevilla*, § 21 (*España sagr.* t. IX, p. 113).

[b] «Iisdem diebus *Carmonenses*, quæ est longe firmissima totius provinciæ civitas.» (*De bell. civil.* lib. II, cap. XIX.) — Voyez aussi *De bell. Alexandr.* cap. LVII (*S. H. R.* t. III, p. 488, col. 1 et p. 528, col. 2.)

[c] «Ἀστιγις.....καὶ Κάρμων.....» (*Geographica*, lib. III, cap. II, § 2, p. 117, l. 17). — Par une singularité, Pomponius Mela ne nomme pas *Carmona*, ce qui est sans doute cause du silence de Pline et de Solin sur cette ville.

[d] Qui écrit Χαρμονία, *Charmonia* (*Geogr. lib. oct.* lib. II, cap. IV, p. 36, l. 7 en remontant). Voyez la note[n] ci-dessous.

[e] Appiani lib. VI, *De rebus Hispaniensibus*, §§ XXV, XXVII, LVIII, p. 43, l. 27; p. 44, l. 41; p. 56, l. 45).

[f] Ant. Aug. *Itiner.* § XIV (*Rec. des itinér. anc.* p. 124).

[g] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٢٠٩, l. 4 à 7. Miñano donne exactement la même distance (6 lieues) de *Carmona* à *Séville* (*Diccionario geographico-estadistico de España y Portugal*, t. II, p. 386; petit in-4°, Madrid, 1826).

[h] Il dit là que c'est une dépendance du gouvernement de *Séville* à l'ouest de *Cordoue*, et il écrit *K'armôniah*, mais, plus loin (t. III, p. 81, l. 2, au mot مَرْشَانَة), il dit *K'armônah*.

[i] *Geographica*, lib. III, cap. III et IV, p. 125, l. 33 et p. 138, l. 27 et 28 (t. I, p. 436 et 490 de la trad. franç. in-4°).

[k] *De situ Orbis*, lib. II, cap. VI, p. 207, l. 29.

[l] *Hist. nat.* lib. IV, cap. XXII, § XXIV, t. I, p. 229, l. 6.

[m] *Ibid.* lib. III, cap. I, § II, t. I, p. 136, l. 3 et 4. — Les Arabes ont, tout naturellement, dit *Ouâdi-Âna* ou *Ouâd-Iâna* (Edrîsî, p. ١٧٩, l. 14, p. ١٨١, l. 15, p. ١٨٩, l. 11), d'où les Espagnols ont fait *Guadiana*.

[n] *Geographiæ libri octo*, lib. II, cap. V, p. 38, l. 14.

J'ignore la durée de ce siége, mais évidemment la vigoureuse lutte soutenue par les habitants de *Mérida* rendit un instant l'espoir aux Goths découragés : « Les chrétiens de *Séville* se révoltèrent contre la garnison musulmane, et, « renforcés par ceux de *Niebla* (لبلة) et de *Béja*, ils avaient tué quatre-vingts « soldats. Le reste de la garnison avait pris la fuite et était arrivé dans le camp « de Mouçâ devant *Mérida*..... Mouçâ envoya contre les révoltés un corps « d'armée commandé par son fils 'Abd-el-'Azîz[1], qui reprit *Séville* et revint en- « suite auprès de son père[2]. » Un autre épisode doit aussi, me paraît-il[3], être placé vers la même époque : Roderîk', avons-nous dit[4], était dans le nord, combattant les Basques, lorsque T'ârik' s'empara d'*Algéziras*. Le roi goth, avant de partir pour cette expédition lointaine, avait préposé pour son lieutenant, en Espagne, un officier nommé Todmîr[5]. Après la bataille de *Ouâdi-Bekkah* et la mort de Roderîk', Todmîr s'était retiré, avec les débris de l'armée vaincue, dans la partie de l'Espagne que baigne la Méditerrannée à l'est de *Cordoue;* quel que fût le genre d'autorité qu'il exerçait sur ce territoire, on

Révolte de Séville

'Abd-el-'Aziz reprend Séville.

Todmir.

après qu'Auguste eut enfin vaincu les *Cantabres*[a], c'est-à-dire en 729 de R. (25 avant J. C.). Un grand nombre de médailles relatent *Emerita*[b]; son importance est prouvée encore par les neuf routes dont cette ville est, dans l'Itinéraire d'Antonin, le point de départ ou d'arrivée[c]. — Sur *Mérida* (مارِدة) voyez : Iâk'out (*Mo'djam*, t. IV, p. ٣٨٩, l. 15. — *Mochtarik*, p. ٣٨١, l. 4 et passim. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. III, p. ٢٩, l. 2 et suiv.); Abou-'l-Fedâ (*Géographie*, p. ١٧٣, l. 19 à 23; — t. II, p. 248 de la trad.). *Mérida* appartient aujourd'hui à l'*Estramadure espagnole*.

[1] Voici la première fois que ce fils de Mouçâ paraît dans l'histoire.

[2] *Akhbâr-Madjmoua'* (*Rech.* etc. t. I, p. 62 et 63). Le compilateur de l'*Akhbâr* place cet épisode *après* la prise de *Mérida*, ce qui semble inadmissible, car une prise si importante dut jeter la consternation dans le pays, qui, en effet, n'opposa plus aucune résistance (*Hist. des musulm. d'Esp.* t. II, p. 38).

[3] On peut m'objecter qu'il n'est pas vraisemblable qu'étant aux prises avec la résistance acharnée des habitants de *Mérida*, Mouçâ ait envoyé au loin un corps d'armée plus ou moins considérable; mais la longueur du siége[d], rapprochée de la date précise du traité dont je vais parler, et de celle non moins précise de l'entrée des Musulmans à *Mérida*, m'a paru décisive.

[4] Page 242 de ce volume.

[5] Ibn-Khallikân, n° ٧٥٨, fasc. IX, p. ٢٨, l. 15. — Isidore de Béja le nomme Theudemir, et en parle avec de grands éloges (*Chronicon*, § 38 in *España sagr.* t. VIII, p. 292 et 293).

[a] « Finito hoc bello, Augustus *emeritos* milites dimisit, urbemque eis in *Lusitania*, *Augustam Emeritam* nomine, « condendam dedit. » (Dionis Cassii *Hist. rom.* lib. LIII, § 26, p. 720, l. 53 à 56.) Voyez Edrîsî, p. ١٨١ et ١٨٢ et la note 1 de la page 220. — Les soldats qui avaient fait leur temps (*emeriti*) étaient aussi appelés *defuncti*.

[b] Christoph. Cellarii *Notitia orbis antiqui*, lib. II, cap. 1, sect. I, § 14, t. I, p. 60.

[c] *Ant. Aug. Itiner.* §§ CXIV et CXVI, p. 124 à 126, 130, 131, 136.

[d] Ibn-el-K'outîah prétend, d'après un savant historien dit-il, que les habitants de *Mérida* ouvrirent, sans résistance, les portes de leur ville à Mouçâ (*J. A.* t. VIII, p. 437; v^e sér. 1856); mais ce savant historien est seul à le dire.

comprend l'importance que Mouçâ dut attacher à détruire cette petite souveraineté; son fils, 'Abd-el-'Azîz, reçut la mission d'aller combattre Todmîr. Celui-ci s'avança, avec une armée nombreuse, à la rencontre des Musulmans; mais au premier choc ses troupes furent mises en fuite et le champ de bataille devint un champ de carnage; une poignée de soldats parvint cependant à se réfugier dans *Orihuela,* qui, mal fortifiée, mal défendue malgré l'habileté de son chef[1], capitula le 4 redjeb 94[2] (mercredi 5 avril 713 de J. C.). *Mérida*

Traité d'Orihuela.

[1] *Akhbâr-Madjmoua'* (*Rech.* etc. t. I, p. 56). Voyez la note 5 de la page précédente.

[2] Le texte du traité fait entre 'Abd-el-'Azîz et Todmîr a été copié par Casiri (t. II, p. 106, note[a]) dans les *Vies des hommes illustres de l'Espagne* par Dzahabi, et M. Romey (*Hist. d'Esp.* t. III, p. 64 et 65) en a publié une traduction française que je crois être de Reinaud. — Par ce traité, 'Abd-el-'Azîz laissait à Todmîr sept villes, savoir : *Orihuelah* (اوريولة), بلنتلة[a] (?), *Alicante* (لِقَنْت), *Moulah* (مولة), بقسرة (?), أتة (?), *Lourk'ah* (لورقة), dont quatre sont nommées dans Edrîsî[b], et dont les noms des trois autres paraissent altérés. Tout naturellement, les Arabes ont donné le nom de *Pays de Todmîr*[c] au territoire cédé par le traité du 4 redjeb 94, territoire dont *Murcie* est devenue la capitale; je dis est devenue, parce que Abou-'l-Fedâ[d] assure que Murcie est une ville moderne, fondée sous la domination des Omaïades à *Cordoue*[e], et en effet elle n'est pas nommée dans le traité de 94. Lui donna-t-on d'abord le nom de *Todmîr?* Non, quoique Ibn-Khallikân dise positivement تُدمير وهي مدينة مرسية... (n° ٦٨٠, fasc. VII, p. ٩٣, l. 4 et 5; — t. III, p. 131 de la trad. angl.), et non-seulement Moh'ammed-ibn-Djâbir-el-Battâni[f], mort en 317 (929 de J. C.), fixe la position de *Todmîr* en donnant sa longitude et sa

[a] Peut-être بَلَنْسِية (*Valence*); cependant Edrîsî (p. ١٧٥, l. 8) place cette ville dans la province de مرياطر (*Murviédro.*)

[b] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٧٥, l. 5 et 6.

[c] *Akhbâr-Madjmoua'* (*Rech.* etc. t. I, p. 56). — Es'-S'adafi cité par El-H'omaïdi (in Mak'k'arî, t. I, p. ١٣٩, l. 14). — Ibn-Khallikân, n° ٧٥٨, fasc. IX, p. ٢٨, l. 15. — Casiri (t. I, p. 372, col. 2) attribue au nom de Todmîr une origine que M. de Gayangos (t. I, p. 376, note 18) conteste avec raison; mais il est juste de reconnaître que, dès 1820, Conde (t. I, p. 48) avait très-bien dit : « y se llamaba Rey de aquella tierra, que *de su propio* « *nombre* se conocia por *tierra de Todmîr.* »

[d] *Géographie,* p. ١٧٩, l. 4 (t. II, p. 256 de la trad.). — Suivant l'auteur du *Audhah'-el-Meçâlik*[1*] (اوضح المسالك), la ville de *Murcie* fut entièrement bâtie par les Arabes avec les matériaux d'une ancienne ville romaine du voisinage (de Gayangos, t. I, p. 377, note 18).

[e] Par conséquent, postérieurement à l'an 139 de l'hég. (756-757 de J. C.).

[f] Cité par Casiri (t. I, p. 343, col. 1). — H'âdji-Kkalifah, au n° 5873 de sa table, renvoie aux différents ouvrages d'El-Battâni, dont on a fait Albategni[2*]; mais il semble avoir ignoré, ou peut-être n'avoir pas admis, la

[1*] H'âdji-Khalifah (t. I, p. 494 et 495, n°s ١٣٩٠ et ١٣٩١) indique deux ouvrages portant le même titre; je suppose qu'il s'agit du second, qui est une table alphabétique du *Tak'ouîm el-Boldân* (تقويم البلدان); mais deux traités de géographie portent aussi ce dernier titre; l'un est d'El-Melik-el-Moouaïed-'Imâd-ed-Dîn-Isma'îl-ibn-El-Afadh-'Ali-'l-Aïoubi, mort en 732, l'autre d'El-Balkhi (Abou-Zaïd-Ah'med-ibn-Sahl), mort en 340 (*Id.* t. II, p. 393 et 395, n°s ٣١٩٣ et ٣١٩٥).

[2*] Voyez, sur cet astronome, un article de Delambre (*Biogr. univers.* t. I, p. 388, col. 2; in-8°, Paris, 1811).

était toujours assiégée sans relâche; les Musulmans, malgré de graves échecs[1], ne se décourageaient pas, et la ville se rendit enfin le jour de la rupture du jeûne de l'année 94[2] (le 1er chaouâl 94 correspondant au vendredi 30 juin 713 de J. C.). Prise de Mérida.

« Vers la fin de chaouâl (vers la fin de juillet[3] 713 de J. C.), dit l'auteur « de l'*Akhbâr-Madjmoua'*, Mouçâ quitta *Mérida* et se mit en route pour *Tolède*[4]. » Il y avait plus d'un an qu'il était en Espagne, les brillants succès qu'il venait

latitude, mais Casiri (t. II, p. 372, col. 2), en reproduisant ces éléments, ajoute que El-Battâni a trouvé la *Ville de Todmîr* indiquée et décrite par des géographes arabes antérieurs. On lit dans l'*Akhbâr-Madjmoua'* : « le nom de *Todmîr* « était proprement *Oriola* (auj. *Orihuelah*); on « l'appelle *Todmîr*, du nom de son prince. » (*Rech.* t. I, p. 55 et 56.) Les cartes placent *Orihuela* sur la rive gauche de la *Segura* et à six lieues E. N. E. de *Murcie*; *Orihuela* est donc l'ancien nom repris à mesure que disparut celui de *Todmîr*. Roderik' de Tolède a admis que *Orihuela* était l'ancien nom de *Murcie* : « Deinde, inquit, « ad urbem quæ tunc *Oreola*, nunc *Murtia* dici- « tur, properavit. » (*De rebus Hispaniæ*, lib. III, cap. XXIV in *Hisp. illustr.* t. II, p. 67, l. 51.)

[1] Comme celui qui a fait nommer *Tour des martyrs* (برج الشهداء) la tour que Mouçâ avait voulu faire saper (*Akhbâr-Madjmoua'*, dans les *Rech.* etc. t. I, p. 61. — *Baïân*, t. II, p. IV, l. 19 et 20).

[2] *Akhbâr-Madjmoua'* (*Rech.* etc. t. I, p. 62*). — Roderik' de Tolède, dit le 30 ramadhân 94 (*Rer. in Hisp. gest.* lib. III, cap. XXIV in *Hisp. illustr.* t. II, p. 68, l. 46 et 47) et En-Nouaïri l'a suivi (*J. A.* t. XI, p. 572; IIIe sér. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 351b de la trad.); mais Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. II, p. IV, l. 2 à 9) confirme l'*Akhbâr-Madjmoua'*. — Observons, en passant, que Conde dit très-bien le 1er chaouâl, mais il commet une erreur d'une année en ajoutant « del « año novente y *tres* » (*Hist. de la domin. de los Arab. en España*, t. I, p. 44).

[3] Le 29 chaouâl 94 correspond au 28 juillet 713 de J. C. L'erreur que j'ai relevée (note[a] ci-dessous, fait dire à M. Dozy « fin de juin 713 » (voyez la note 4 ci-dessous).

[4] *Rech.* etc. t. I, p. 63.

date de sa mort, qui est donnée par Chahrastâni[1*], Ibn-Khallikân[2*], Abou-'l-Faradj[3*], Abou-'l-Fedâ[4*]. Voyez la traduction de la Géographie d'Abou-'l-Fedâ par Reinaud, t. I, p. LXII.

[a] C'est sans doute par suite d'une faute d'impression qu'à cette page M. Dozy fait correspondre le 1er chaouâl 94 au 1er juin 713; cette faute, une fois commise, on a entraîné une autre à la page suivante, et la faute s'est trouvée reproduite dans son *Hist. des musulm. d'Esp.* (t. II, p. 37).

[b] C'est à tort qu'à cette page M. de Slane a fait correspondre le 30 ramadhân 94 au 30 juin 713; il avait bien dit 29 juin dans le *Journal asiatique* de 1841.

[1*] Cité textuellement par Casiri (t. I, p. 344, note[a]), qui dit avoir extrait ce passage de la *Bibliothèque arabe des philosophes*, et je suppose qu'il s'agit du *Târîkh-el-H'okamâ* (تاريخ الحكماء, *Histoire des philosophes*), indiqué par H'âdji-Khalifah, t. II, p. 125, l. 5, n° ٢٢٠٤. — Abou-'l-Fath'-Moh'ammed-ibn-Abou-'l-K'açim-'Abd-el-Kerîm-ibn-Abou-Bekr-Ah'med-ech-Chahrastâni est mort vers la fin de cha'bân 548 (Ibn-Khallikân, n° ٧٣٣, fasc. VII, p. 4, l. 16; — t. II, p. 675 de la trad. angl.). J'ignore d'après quelle source Casiri (t. I, p. 345, col. 2) précise le 5 cha'bân 548, et je ne trouve pas, dans le texte du n° ٧٣٣ d'Ibn-Khallikân, la phrase qu'il dit emprunter à cet auteur et qu'il cite entre guillemets. Ibn-Khallikân ne mentionne pas le *Târîkh-H'okamâ* parmi les ouvrages de Chahrastâni.

[2*] *Kitâb Ouafaïdt-el-'Aïân*, n° V, 4, fasc. VIII, p. VV, l. 17 (t. III, p. 325 de la trad. angl.).

[3*] *Hist. compend. dynast.* p. ٢٩١, l. 10 (p. 191 de la trad. lat.).

[4*] *Annal. muslem.* t. II, p. 358, l. 12.

d'obtenir auraient dû calmer l'irritation sous l'empire de laquelle il avait quitté *K'aïraouân*[1], mais la jalousie est implacable; vainement T'ârik', plein de déférence pour son patron, vint à sa rencontre, mit pied à terre et lui présenta humblement ses hommages; Mouçâ lui appliqua un coup de fouet sur la tête et l'accabla de reproches fondés sur sa désobéissance aux instructions qui lui avaient été données[2]. Après s'être emparé de l'immense butin réuni par T'ârik' à *Tolède*, Ibn-Nos'aïr, non encore satisfait des humiliations dont il avait abreuvé son affranchi, le jeta dans une prison et menaçait de le faire mourir[3]. Heureusement il se trouvait, dans les rangs de l'armée, un homme qui avait su apprécier T'ârik' et que sa qualité d'affranchi du Khalife protégeait contre les colères de Mouçâ : c'était *Moghîth*, le vainqueur de *Cordoue*[4]. A la demande du prisonnier il quitta l'Andalousie sans que l'émir d'Afrique osât s'opposer à son départ, et il se rendit en Syrie pour instruire Oualîd des faits dont il avait été témoin. Pendant que *Moghîth* remplissait cette mission de justice, la conquête de l'Espagne s'achevait sans résistance; *Saragosse* (سَرَقُسْطَة) et les autres villes de cette province subissaient le joug musulman. On était dans l'année 95 quand un messager du Khalife apporta à Mouçâ l'ordre de revenir à la cour[5]; l'émîr en fut atterré[6], mais il chercha, sous différents prétextes, à éluder l'exé-

95 de l'hég. (713-714 de J. C.)

[1] *Baïân*, t. I, p. ٢٨, l. 18.

[2] *Akhbâr-Madjmoua'* (*Rech.* etc. t. I, p. 63). — *Hist. des musulm. d'Esp.* t. II, p. 37 et 38.

[3] Ibn-'Abd-el-H'akam, *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. 4, l. 1 et 2. — El-H'omaïdi, dans son *Djadzouat-el-Mok'tabis*, cité par Ibn-Khallikân[a] et par Mak'k'arî[b].

[4] Voyez p. 246 et 247 de ce volume.

[5] *Akhbâr-Madjmoua'* (*Rech.* etc. t. I, p. 63). — Suivant Es'-S'adafi, Mouçâ quitta l'Andalousie en 94[c], et El-K'aïraouâni (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 60) le dit aussi; mais la version de l'Akhbâr a l'avantage de confirmer ce qu'avait dit Ibn-'Abd-el-H'akam : «que Mouçâ avait passé en «Andalousie les années 93, 94 et un mois de «95[d].» Arrivé en ramadhân 93, Mouçâ était donc resté seize mois en Espagne, ce qui s'accorde avec ce qu'avait dit un auteur contemporain, Isidore de Béja, qui donne une durée de quinze mois[e] à cette campagne de l'émîr d'Afrique. El-K'aïraouâni dit vingt mois (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 59).

[6] Ibn-Khaldoun, extrait par Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. ١٣٣, l. 15).

[a] *Kitâb Ouafaïât-el-'Aïân*, n° ٧٥٨, fasc. IX, p. ٣٣, l. 20. (Voyez la note[c] ci-dessous.)

[b] *Analectes*, t. I, p. 101, l. 11.

[c] Voyez Ibn-Khallikân n° ٧٥٨, fasc. IX, p. ٣٣, lin. ult. et p. ٣١٥, l. 1. Tout l'article qu'il a consacré à Mouçâ-ibn-Nos'aïr est emprunté à Es'-S'adafi, dont on retrouve aussi une copie dans Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. ١٣٨, l. 14 à p. 101, l. 10).

[d] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. 4, l. 14 et 15. — Ibn-'Adzârî dit «une partie de 95» (*Baïân*, t. II, p. ١٥, l. 10).

[e] *Chronicon*, § 38 (*España sagr.* t. VIII, p. 292). — Une chronique du IX[e] siècle donne le même chiffre, «an. I mens. III,» pour ce qu'elle appelle le règne de Muza Iben Muzeir (*Chronicon Albeldense*, § 79 in *España sagrada*, t. XIII, p. 461).

cution de l'ordre qu'il avait reçu, et il fallut qu'un second messager vint hâter son retour : « Celui-ci, dit Er-Râzî[1], saisit par sa bride la mule que montait « le chef musulman et l'emmena ainsi. » Quoi qu'il en soit de ce détail, Mouçâ, après avoir confié à son fils 'Abd-el-'Azîz le gouvernement de l'Espagne, dont il fixa le siége à *Séville*[2], partit accompagné de T'ârik'[3] et suivi par un cortége de 30,000 prisonniers, prétend-on[4], et de bêtes de somme chargées de l'immense butin qu'avait produit le pays conquis. « Mouçâ, dit Ibn-Khaldoun[5], « passa l'année 95 à *K'aïraouân* et partit pour l'Orient dans l'année suivante; » ce qui s'accorde avec la tradition empruntée à El-Laïth-ibn-Sa'd par Ibn-'Abd-el-H'akam, dans lequel on lit : « Mouçâ se mit en route par terre pour « se rendre auprès du prince des croyants en l'année 96 et il entra à *Fostât* « le vendredi 24 rebî'-l-aouel[6] (7 décembre 714 de J. C.), » le jour même où mourait K'orrah-ibn-Charîk[7], qui avait succédé à 'Abd-Allah-ibn-'Abd-el-Melik dans le gouvernement de l'Égypte[8]. Ibn-'Abd-el-H'akam place au mo-

Mouçâ quitte l'Espagne.

96 de l'hég. (714-715 de J. C.)

Retour de Mouçâ en Syrie.

[1] Cité par Mak'k'arî, t. I, p. ۱۷۷, l. 23 et 24. Ce second messager, dit Er-Râzî, s'appelait Abou-Nas'r; Mak'k'arî n'indique pas quel autre auteur lui avait déjà fourni ce nom (t. I, p. ۱۷۵, l. 2). On retrouve ce même récit dans En-Nouaïrî, § XIII (*J. A.* t. XI, p. 573 et 574; 1re sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 352 de la trad.). — « Aussi longtemps qu'il le put, dit M. Dozy, « Mouçâ éluda de se conformer à l'ordre qu'il « avait reçu. » (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 215.)

[2] Qui lui semblait, par sa position sur le *Guadalquivir* (*Ouâd-el-Kebîr*), devoir être la porte de l'Espagne, dit l'*Akhbâr-Madjmoua'* (*Rech.* etc. t. I, p. 63 et 64). — « Abdulaziz... « qui apud *Hispalim* constituit sedem suam. » (Roder. Tolet. *Hist. Arab.* cap. IX, p. 9.) — *Baïân*, t. II, p. ۲۲, l. 5 à 8. — C'est évidemment par erreur qu'Ibn-Khaldoun dit que « Mouçâ plaça 'Abd-el-'Azîz à *Cordoue*, dont il fit « le siége du gouvernement. » (Mak'k'arî, t. I, p. ۱۴۴, l. 16.) Ce ne fut que sous Aïoub-ibn-H'obaïb-el-Lakhmî, successeur de 'Abd-el-'Azîz, que *Cordoue* devint le siége du gouvernement arabe (*ibid.* t. I, p. ۱۴۰, l. 12 et 13. — Roder. Tolet. *Hist. Arab.* cap. IX in fine, p. 9).

[3] Moghîth dut aussi l'accompagner, comme le dit, au reste, l'*Akhbâr-Madjmoua'* (p. 64), et comme cela résulte du récit d'Ibn-'Abd-el-H'akam (p. 4, l. 10 et 11), qui assure que Oualîd avait chargé son affranchi de retourner immédiatement en Espagne pour y porter l'ordre écrit qu'il signifiait à Mouçâ.

[4] Ibn-el-Faradhî, extrait par Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. ۱۷۴, l. 5; voyez aussi p. ۱۷۵, l. 11). — Ibn-Khaldoun (*ibid.* t. I, p. ۱۴۴, l. 18). — Ibn-Khallikân, n° ۷۵۸, fasc. IX, p. ۳۴, l. 4 et 5. — El-K'aïraouânî (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 60).

[5] Extrait par Mak'k'arî, t. I, p. ۱۴۴, l. 17. — Suivant Ibn-'Adzârî, il arriva à *K'aïraouân* à la fin de 95 (*Baïân*, t. I, p. ۴۸, lin. ult. et p. ۴۹, l. 14.)

[6] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. 10, l. 5 à 7. Le texte dit à tort le *jeudi* (يوم الخميس).

[7] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۴۳, l. 4 et 5. Le texte dit à tort dans la nuit du *jeudi* 6 restant de rebî'-l-aouel; K'orrah-ibn-Charîk avait gouverné l'Égypte pendant six ans vingt et un jours, et mourut deux mois et demi avant le Khalife, comme nous allons le voir à la page suivante.

[8] J'ai dit (p. 226 et 227) que 'Abd-Allah-ibn-Merouân, un des oncles de Oualîd, avait été investi du gouvernement de l'Égypte le 12 ou le 13 de djoumâdi-'l-aouel 86, à la mort de son frère 'Abd-el-'Azîz-ibn-Merouân. 'Abd-Allah fut

ment de l'arrivée de Mouçâ à *Mis'r* les premières atteintes de la maladie à laquelle le Khalife devait bientôt succomber; aussi Oualîd écrivait-il à l'émîr d'Afrique de hâter sa marche, pendant que Solaïmân, frère de Oualîd et son successeur désigné, lui écrivait au contraire de la retarder, dans l'espoir que son frère serait mort quand arriveraient à *Damas* les immenses richesses destinées à être offertes au Khalife[1]. Quoique Ibn-'Adzârî assure que l'émîr ne tint pas compte de cette coupable recommandation, il faut croire que sa marche, depuis *Mis'r*, fut bien lente, si, comme le dit le même auteur, il n'arriva à *Damas* que trois jours avant la mort de Oualîd[2], qui succomba le 13 djoumâdi-'l-akhir 96[3] (samedi 23 février 715 de J. C.). La scène si connue à laquelle donna lieu la présentation de la fameuse table, scène dans laquelle T'ârik' confondit Mouçâ, est généralement racontée comme ayant eu lieu en présence de Oualîd; mais, sans m'étendre sur des détails qui ne sont pas de

Mort de Oualid.

destitué par Oualîd[a] et remplacé par K'orrah-ibn-Charîk, qui fit son entrée à *Mis'r* le dimanche 3 rebî-'l-aouel 90[b] (20 janvier 709 de J. C.); 'Abd-Allah avait donc gouverné l'Égypte trois ans dix mois, comme le dit Abou-'l-Mah'âçin[c], qui admet évidemment ici que 'Abd-el-'Azîz mourut en 86[d]. — Oualîd remplaça K'orrah-ibn-Charîk par 'Abd-el-Melik-ibn-Rifâ'ah, qui prit le gouvernement d'Égypte en rebî-'l-akhir 96[e]. (Voyez p. 273, note 1.)

[1] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. 4 in fine. — *Baïân*, t. I, p. ٣٠ et ٣١. — Mak'k'arî, t. I, p. ١٧٨, l. 2 et 3.

[2] *Baïân*, t. I, p. ٣١, l. 1.

[3] Isidore de Béja[f] et Ibn-K'otaïbah[g] indiquent seulement l'année 96; Eutychius[h], Ibn-'Adzârî[i] et Abou-'l-Fedâ[k] disent en djoumâdi-el-akhir 96; Ibn-el-Athîr[l], El-Makîn[m], Abou-'l-Faradj[n], Abou-'l-Mah'âçin[o] et Soïout'i[p] précisent *au milieu* de djoumâdi-'l-akhir 96, ce qui se rapporte au 14 ou au 15, puisque ce mois a vingt-neuf jours; mais Ma'çoudi[q], l'auteur inconnu du *Kitâb-el-*

[a] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٣٣, lin. ante penult. et p. ٢٤٣, l. 7 et 8.

[b] *Ibid.* t. I, p. ٢٤١, in fine. Le texte dit à tort le lundi (يوم الاثنين).

[c] *Ibid.* t. I, p. ٢٣٣, lin. ult.

[d] Voyez la note 4 de la page 226 de ce volume.

[e] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٥٩, lin. penult. — El-Makîn, *Hist. sarac.* lib. I, cap. XIII, p. 73, l. 1 à 5.

[f] *Chronicon*, § 41 (*España sagr.* t. VIII, p. 294).

[g] *Kitâb-el-M'ârif*, p. ١٨٣, l. 2.

[h] *Annales*, t. II, p. 377, l. 2 à 4. Il le fait mourir à quarante-trois ans.

[i] *Baïân*, t. I, p. ٣١, l. 12 et 13.

[k] *Annal. muslem.* t. I, p. 432, l. 3 et 4. Il commet une légère erreur en donnant, au règne de Oualîd, une durée de neuf ans et *sept* mois.

[l] *El-Kâmil*, t. V, p. ٤, l. 16.

[m] *Hist. sarac.* p. 73, l. 7 et 8. Il donne avec raison, au règne de Oualîd, une durée de neuf ans et huit mois.

[n] *Hist. compend. dynast.* p. ٢٠١, l. 14 et 15 (p. 129 de la trad. lat.). Il n'indique que l'année, mais il précise la date en donnant au règne, comme l'a fait El-Makîn, une durée de neuf ans et huit mois.

[o] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٤٣, l. 5 et p. ٢٩٠, l. 14.

[p] *Târîkh-el-Kholafâ*, p. ٢٢٥, l. 13 et 14.

[q] *Moroudj-ed-Dzahab*, t. V, p. 397, l. 1 et 2.

mon sujet, je dirai en passant qu'un certain nombre d'auteurs, Ibn-'Abd-el-H'akam entre autres[1], assurent que Mouçâ n'arriva à *Damas* qu'après la mort du Khalife. Un propos rapporté par Ibn-'Adzârî contredit bien formellement cette dernière version; suivant cet auteur, Solaïmân fut tellement irrité de ce que Mouçâ n'avait pas retardé sa marche, que, dans sa colère, il aurait dit : « Si je l'avais rencontré, je l'aurais crucifié[2]. » M. Dozy n'a pas hésité à voir, dans la déception qu'avait éprouvée Solaïmân, la cause de la perte de Mouçâ, qui, en sa qualité de Kelbite[3], semblait devoir profiter de la réaction violente qui eut lieu contre les K'aïsites[4] à l'avénement du successeur de

Solaïmân, son frère, lui succède.

'Oïoun[a], et Ibn-Khallikân[b] fixent le *samedi* milieu du mois; c'est pourquoi j'ai dit le 13.

[1] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ۱۰, l. 1 et 2.

[2] *Baïân* t. I, p. ۳۱, l. 1 et 2.

[3] Voy. p. 230 de ce volume.

[4] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 215. Cette réaction fut d'autant plus violente que le puissant soutien des K'aïsites, celui qui les avait mis en faveur auprès de 'Abd-el-Melik et de son fils Oualîd[c], le terrible H'addjâdj, était mort à Ouâcit', le 21 ramadhân 95[d] (samedi, 9 juin 714 de J. C.), à l'âge de 54 ans[e], après avoir gouverné le *'Irâk'*

[a] *Kitâb-el-'Oïoun*, p. ۱۲, l. 1 et 2, et p. ۱۹, l. 16; in-4°, Lugd. Batav. 1869. — On ignore le nom de l'auteur du *Kitâb-el-Oïoun oua 'l-H'adâïk'*, livre qui n'est pas indiqué dans H'âdji-Khalîfah et dont on ne connaît que le troisième volume; encore n'existe-t-il en Europe qu'un seul exemplaire de ce manuscrit : c'est la bibliothèque de Leyde [1*] qui le possède. M. Sandenbergh Matthiessen en a publié le dernier chapitre, comprenant la vie de El-Mo'tas'im [2*], le VIIIe khalife 'abbâsside; et M. Jac. Anspach en a publié le commencement, comprenant les vies de El-Oualîd et de Solaïmân [3*], le VIe et le VIIe Omaïade de *Damas*. On voit par là que ce troisième volume embrasse la période de l'an 86 à l'an 227 (705-842 de J. C.). Tout ce que l'on sait du *Kitâb-el-'Oïoun*, c'est qu'il a été écrit après le XI[e] siècle, par conséquent postérieurement à l'an 495 de l'hég. (voy. les préfaces des deux parties publiées en 1849 et 1851). Le texte complet a été donné par MM. de Gœje et de Jong en 1869.

[b] *Kitâb-Ouafaïât-el-A'ïân*, n° ۸۲۹, fasc. x, p. 118, l. 9 (t. IV, p. 183 de la trad. angl.).

[c] Soioutî, *Târikh-el-Kholafâ*, p. ۲۲۱, l. 1 à 3. — *Kitâb-el-'Oïoun*, p. ۸, l. 18 à 20. — Voy. traduits et rapprochés l'un de l'autre par M. Dozy (*Musulm d'Esp.* t. I, p. 211) les deux passages auxquels je renvoie ici.

[d] T'abarî cité par Ibn-Khallikân, qui ajoute que d'autres disent en chaouâl (n° ۱۴۸, fasc. II, p. ۸۱, l. 15 à 17 [4*], — t. I, p. 363 de la trad.); en citant T'abarî, Ibn-Khallikân dit le 23, ailleurs il dit le 25, لخمس بقين (n° ۸۲۹, fasc. x, p. 116, l. 6). — Ibn-K'otaibah [5*] et le *Kitâb-el-'Oïoun* [6*], sans préciser la date, disent en ramadhân 95; Ma'coudî [7*], En-Naouaouî [8*], Abou-'l-Fedâ [9*] et Abou-'l-Mah'âçin [10*] n'indiquent que l'année (95 de l'hég.).

[e] Le *Kitâb-el-'Oïoun* (p. 10, l. 7) dit à cinquante-trois ans; Ibn-Khallikân (n° ۱۴۸) indique aussi ce chiffre,

[1*] Dozy, *Catalog. Codic. Orient. biblioth. acad. Lugd. Batav.* n° DCCXC, t. II, p. 162; in-8°, Lugd. Batav. 1851.

[2*] *Historia khalifatus Al-Motacimi*; in-8°, Lugd. Batav. 1849.

[3*] *Historia khalifatus Al-Walidi et Solaimâni*; in-8°, Lugd. Batav. 1853.

[4*] A cette ligne, le texte de Wüstenfeld, auquel je renvoie ici, dit لسبع بقين (le 23), mais le texte de M. de Slane (p. ۱۸۵, l. 16) fait dire à T'abarî تسع بقين (le 21); tous deux disent le *vendredi* (الجمعة), et tous deux se trompent en cela : le 21 est un *samedi*, le 23 un *lundi*; c'est le 21 *cha'bân* 95, qui tombe un *vendredi*. J'ai, dans mon texte, opté pour la date donnée par celle des deux éditions qui est la plus récente.

[5*] *Kitâb-el-M'ârif*, p. ۱۸۲, lin. penult. et p. ۲۰۲, lin. ant. penult.

[6*] P. 11, l. 6 et 7.

[7*] *Moroudj-ed-Dzahab*, t. V, p. 38a, l. 4.

[8*] *Kitâb-Tahdzîb-el-Asmâ*, p. 149, l. 5 à 7.

[9*] *Annal. muslem.* t. I, p. 430 in fine.

[10*] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۵۹, l. 1.

Oualîd : « Mouçâ seul, dit-il, ne profita point du triomphe du parti auquel il « appartenait. C'est que, dans le vain espoir de se concilier la faveur de Oualîd, « il avait gravement offensé Solaïmân[1]. » Mais, sans nier l'influence que dut exercer sur Solaïmân la privation des richesses qu'il convoitait, je pense que l'animosité du nouveau Khalife avait une cause qui dominait toutes les autres[2]; et que le récit de prochains événements mettra tout naturellement en saillie (voyez p. 262).

Nous avons vu les Arabes, par une imitation instinctive de la politique romaine, conquérir l'Espagne avec une armée presque complétement composée d'étrangers, et faire tourner au profit de l'expansion de leur foi l'ardeur guerrière qui dévorait les populations vaincues. Il fallut une bien audacieuse confiance pour oser traverser la mer et pénétrer en terre chrétienne avec une armée berbère commandée par des chefs berbers (T'arîf, T'ârik'); cependant, la présence du comte Julien, les renseignements qu'il leur donna sur l'état du pays, diminuent le premier étonnement que fait naître une si téméraire entreprise, suivie d'un si rapide succès. Le petit souverain de *Ceuta* dut ap-

pendant 20 ans[a]. Le *Kitâb-el-'Oïoun* (p. 1٠, l. 6 et 7) place la mort d'El-H'addjâdj cinquante jours (خمسين يوما) et Ma'çoudi (t. V, p. 377, l. 8) quinze jours (خمسة عشر) après l'exécution de Sa'îd-ibn-Djobaïr[b]. Ibn-Khallikân donne une troisième indication: « El-H'addjâdj, dit-il, mourut dans le mois « de ramadhân de la même année, » ou, suivant d'autres, six mois après Sa'îd[c] (n° ٢٤٠, fasc. III, p. ٧٣, l. 3 et 4; — t. I, p. 566 de la traduction anglaise).

[1] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 216.

[2] Je dois dire cependant que, suivant M. Dozy, l'offense était de n'avoir pas consenti à ralentir sa marche.

mais en ajoutant qu'il est plus exact de dire cinquante-quatre ans. Ce dernier chiffre est confirmé par Ma'çoudi, (voy. note 7* de la page 257) et par Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 430, l. 19), mais En-Naouaoui dit (p. 144, l. 6) que El-H'addjâdj avait trente-trois ans quand, à une date avancée de 75, il fut envoyé en *'Irâk'* (voy. la note 6 de la page 208 de ce volume), ce qui oblige à placer sa naissance en 42, et, puisqu'il garda ce gouvernement pendant vingt ans (voy. la note suiv.), on a 42+33+20=95 pour l'année de sa mort, à cinquante-trois ans.

[a] Ma'çoudi (t. V, p. 382, l. 5), *Kitâb-el-'Oïoun*, p. 1٠, l. 8, Chihâb-ed-Dîn (*Notic. et Extr.* t. II, p. 146), Naouaoui (p. 144, l. 5 et 6), Ibn-Khallikân (n° ٧٢٩, fasc. x, p. 116, l. 9), Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 430, l. 20).

[b] Nous avons vu (p. 221) ce personnage figurer en 80 de l'hég. dans la révolte de 'Abd-er-Rah'mân-ibn-Moh'ammed-ibn-el-Ach'ath contre 'Abd-el-Melik-ibn-Merouân. Lorsqu'en 83 Ibn-el-Acha'th fut tué à *Daïr-el-Djamâdjim* (voy. p. 222), Sa'îd alla se réfugier à *La Mekke*, où il fut arrêté par Khâlid-ibn-'Abd-Allah-ibn-Iezîd, que Oualîd avait, en 89, appelé au gouvernement de cette ville (Ibn-Khallikân, n° ٢١٢, fasc. III, p. 6, l. 7; — t. I, p. 484 de la trad. angl.). Khâlid envoya son prisonnier à El-H'addjâdj, qui le fit mourir dans les tortures à *Ouâçit'* en cha'bân 95 ou 94[1*] (*id.* n° ٢٤٠, fasc. III, p. ٧٢ in fine; — t. I, p. 566 de la trad. angl.). Dzahabi (partic. I, clas. III, n° 8, p. 11, lin. ult.) confirme la date de cha'bân 95, en ajoutant que Sa'îd-ibn-Djobaïr avait alors quarante-neuf ans.

[c] Ma'çoudi place le supplice de Sa'îd en 94 (*Moroudj-ed-Dzahab*, t. V. p. 376, l. 5).

[1*] Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 430, l. 3 et 4) place en 94 la mort de Sa'îd-ibn-Djobaïr. Conf. la note [c] ci-dessus.

Rôle des juifs dans la conquête de l'Espagne.

prendre aux Arabes qu'ils trouveraient, dans toutes les villes, des auxiliaires qui, en effet, jouèrent un grand rôle, et que je n'ai pas fait apparaître jusqu'ici pour ne pas interrompre mon récit, je veux parler des juifs, qui, en Espagne, supportaient avec horreur le joug des Goths. On ne peut pas oublier que le dix-septième concile de *Tolède*, assemblé par Egica le 9 novembre (*sub die quinto idus novembris*) 694[1], avait comblé la mesure des persécutions; les juifs d'Espagne, dans ce qu'on pourrait appeler le discours d'ouverture du roi Goth, avaient été accusés de s'entendre secrètement avec les juifs d'Afrique, pour conspirer non-seulement contre l'État, mais contre la religion chrétienne elle-même[2], et l'on sait les odieuses mesures qu'une nombreuse réunion d'évêques[3] ne rougit pas d'adopter contre les malheureux accusés[4], malgré l'absence de preuves[5]. Il y avait seize ans que les juifs gémissaient sous le poids de ce redoublement de souffrances, quand T'árik' mit le pied en Espagne

[1] *Sacrosancta concilia*, stud. Phil. Labbæi; *Concilia Toletana*, XVII, t. VII, col. 1361, in-f°, Lut. Parisior, 1670.

[2] « . . . . . Pues los Judios de España estaban «tratando secretamente con los de Africa para «conjurarse no solo contra el regno, sino tam-«bien contra la religion christiana.» (Masdeu, *Hist. crit. de España*, lib. II, part. I, § CXXVI, t. X, p. 217.) — Romey, *Hist. d'Esp.* t. II, p. 223.

[3] Le Concile précédent, celui de 693, avait réuni soixante et un évêques, et je lis, dans le jésuite Mariana: «*Cum his Metropolitanis. . . . et alii* «*Patres, tametsi numerus ignoratur*, proximo anno «*Toleti* in *Leocadiæ templo* suburbano novum con-«ventum, cujus acta inter concilia Toletana pos-«tremum occupant locum, agitarunt novembris «*septimo* die.» (Joan. Marianæ soc. Jesu *Historiæ de rebus Hispaniæ* lib. VI, cap. XVIII, t. I, p. 237, col. 1; in-f°, Hagæ Comitum, 1733.) Ce concile fut assemblé le 7 novembre 694; c'est le dernier dont on ait les actes. Les souscriptions des évêques présents n'y sont même pas.

[4] Dès l'an 616, Sisebuth (612-621), cédant, dans un but politique, à la pression qu'exerça sur lui le superstitieux Héraclius, avait décrété contre les juifs une abominable persécution[*], qui, depuis, s'était ralentie sans s'éteindre. Aux rigueurs ainsi exercées de longue date, le concile du 9 novembre 694 ajouta que les juifs d'Espagne demeureraient esclaves, que leurs biens seraient confisqués et que leurs enfants leur seraient ôtés, dès qu'ils auraient atteint l'âge de sept ans, pour être mis entre les mains de maîtres chrétiens (*Sacrosancta concilia*, stud. Ph. Labbæi, *Concilia Toletana* XVII, t. VII, col. 1370).

[5] Romey, *Hist. d'Esp.* t. II, p. 223 et 224. — M. Dozy ne met pas en doute l'existence du complot (*Hist. des musulm. d'Esp.* t. II, p. 27 et 28). Le fait important ici, celui de la persécution, subsiste.

[*] Cette persécution fut si violente qu'un évêque contemporain, Isidore de Séville (mort en 636), la blâma courageusement: «Sisebutus, inquit, . . . qui initio regni Judæos ad fidem christianam permovens æmulationem qui-«dem habuit, sed non secundum scientiam, *potestate enim compulit, quos provocare fidei ratione oportuit.*» (Divi Isidori Hispal. episc. *Historia de regibus Gothorum*, § 35, *Operum omnium*, t. I, p. 213, col. 2; in-f°, Matriti, 1778.) — Dans le XVIe siècle, Mariana s'est associé à ce blâme (*Hist. de reb. Hisp.* lib. VI, cap. III, t. I, p. 202, col. 2).

et bientôt répandit l'effroi dans les rangs des persécuteurs; on s'explique donc très-bien comment le chef du corps d'armée qui avait été envoyé contre *Elvira*, s'étant emparé de cette ville, en confia la garde à une garnison composée de juifs et de musulmans[1]. Il en fut de même à *Cordoue*[2], à *Grenade*[3], à *Tolède*[4], et ce que T'ârik' avait fait dans toutes ces villes, Mouçâ le fit à *Sé-*

[1] *Akhbâr-Madjmoua'* (*Rech.* etc. t. I, p. 55). «C'est ce qu'on faisait partout où il y avait des «juifs, ajoute l'auteur de ce Recueil, mais on ne «l'avait pas fait à *Archidona*, la capitale de *Reïah*, «parce qu'on n'y avait pas trouvé de juifs, la «ville ayant été abandonnée par ses habitants.»

[2] *Ibid.* (*Rech.* etc. t. I, p. 58). — Roderîk' de Tolède dit aussi : «Judæos autem qui inibi «morabantur, cum suis Arabibus ad populatio-«nem et custodiam *Cordubæ* dimiserunt.» (*De reb. in Hisp. gest.* lib. III, cap. XXIII, *Hispaniæ illustratæ*, t. II, p. 67, l. 43 et 44.) — Mak'k'arî, *Analectes*, t. I, p. 144, l. 8.

[3] «Alius exercitus *Granatam* diutius impug-«natam victoria simili occupavit, et Judæis ibi-«dem morantibus et Arabibus stabilivit.» (Roder. Tolet. *De reb. in. Hisp. gest.* lib. III, cap. XXIV; *Hisp. illustr.* t. II, p. 67, l. 50.)

[4] «Taric autem ex Arabibus quos secum duxe-«rat, et Judæis quos *Toleti* invenerat, munivit *To-«letum.*» (*Hisp. illustr.* t. II p. 68, l. 1 et 2.) — Lucas de Tuy prétend même que les juifs ouvrirent les portes de *Tolède* aux Arabes. «*Urbs* quo-«que *Toletana* multarum gentium victrix Ismae-«litis triumphis victa, succubuit *per proditionem* «*Judæorum*[a] . . .» Mariana attribue à Roderîk' de Tolède cette assertion de Lucas de Tuy : «Con-«tinuo, inquit, victori portas aperuisse[b],» mais une lecture attentive montre que le prélat historien est loin d'avoir été aussi explicite : il commence par dire que *Tolède*, à cause de sa force (*fortitudine*), servit de refuge aux habitants des autres villes et places fortes qui se trouvèrent privées de défenseurs, «paucis defensoribus habi-«tata[c] (oppida);» dans le chapitre suivant, il représente *Tolède* elle-même abandonnée à l'ap-

[a] Lucæ Tudensis *Chronicon mundi*, lib. III (*Hisp. illustr.* t. IV, p. 70, l. 55 et 56). — Suivant le récit de Lucas de Tuy, qui écrivait dans le XIIIe siècle [1*], ce fut le jour du dimanche des Rameaux [2*], que les juifs ouvrirent les portes de *Tolède* par trahison, pendant que les habitants étaient en procession, hors de la ville, à l'église de *Léocadie* [3*]. — Lucas de Tuy a été copié, pour ces détails, par un chroniqueur du XVIe siècle, Jean Vasæo [4*], qui prétend que ce fut le dimanche des Rameaux 715 [5*] (13 redjeb 96); mais, comme la prise de *Tolède* précéda l'entrée de Mouçâ en Espagne, et comme cette entrée eut lieu en ramadhân 93 (voy. la note [2*] ci-dessous), l'indication de l'année 715 est nécessairement une erreur.

[b] Joan. Marianæ, *Hist. de reb. Hisp.* lib. VI, cap. XXIV, t. I, p. 248, col. 1.

[c] Roder. Tolet. *Rer. in Hisp. gest.* lib. III, cap. XXIII (*Hisp. illustr.* t. II, p. 67, l. 17).

[1*] D. Nicolao Antonio, *Bibliotheca Hispana vetus*, lib. VIII, cap. III, num. 61-71, t. II, p. 58-61; in-f°, Matriti, 1788. — Dans l'article que M. Weiss lui a consacré, sa mort est placée en 1288 (*Biogr. univers.* t. XXV, p. 337, col. 2; in-8°, Paris, 1820).

[2*] Le dimanche des Rameaux de l'année 712 tombait le 27 mars, correspondant au 13 djoumâdi-'l-akhir 93, ce qui ôterait toute vraisemblance au débarquement de Mouçâ en redjeb, et rend beaucoup plus probable que Mouçâ débarqua en Espagne dans le mois de ramadhân 93 (voy. la page 248 de ce volume); l'émîr d'Afrique aurait eu ainsi trois mois pour recevoir la nouvelle des succès de son lieutenant, rassembler une armée, préparer sa flotte, et faire la traversée.

[3*] C'était, croit-on, un ancien temple qui avait été rebâti sous le règne de Sisebuth (de 612 à 621) : «Extat *Toleti* ad *Tagi* ripam «suburbanum templum *D. Leocadiæ* nomine, quod hoc tempore male materiatum ruinam aperte minetur, a Sisebuto eleganti opere ædi-«ficatum, sic vulgo persuasum est.» (Joan. Marianæ *Hisp. de reb. Hist.* lib. VI, cap. III, t. I, p. 203, col. 2.)

[4*] Jean Vasæo mourut en 1562; sa chronique a été publiée, pour la première fois, à Cologne, en 1567, dans le format in-8° (D. Nicol. Antonio, *Bibliotheca hispana*, t. II, p. 359, col. 2; in-f°, Romæ, 1672).

[5*] «An 715. Dominica palmarum *Toletum fraude Judæorum* proditum fuit Ismahelitis sive Mauris. . . . .» (Joannis Vasæi Brvgensis *hervm hispanicarum Chronicon* in *Hisp. illustr.* t. I, p. 697, l. 34; in-f°, Francofurti, 1603.)

ville[1]. Je n'ai pas voulu terminer ce que j'avais à dire de la lutte qui s'engagea entre les Goths et les Arabes, sans mettre en saillie les causes profondes de la rapidité d'une conquête qui courba si longtemps l'Espagne sous le joug musulman, et dont la portée fut si grande, qu'elle s'étendit à l'Europe entière, préparée par une religion spiritualiste à féconder les germes des sciences et des arts que les Arabes, sans en avoir conscience, avaient la mission secrète de lui apporter. Dégagée du merveilleux dans lequel se complait la crédulité arabe, dégagée aussi des injustes exagérations qu'il faut savoir pardonner aux vaincus, et regardée sous son vrai jour, cette conquête présente un des tableaux les plus saisissants que les annales des peuples puissent offrir au pinceau d'un historien habile. On y voit, d'une part, les instruments de la conquête, ces Berbers, qui, depuis Annibal, c'est-à-dire depuis plus de 900 ans[2], n'avaient pas quitté le sol natal, à peine vaincus par les Arabes, quand ils vont, en terre étrangère, verser leur sang sous l'étendard d'une religion dont ils ne font encore que balbutier la profession de foi; et, d'une autre part, les auxiliaires de la conquête, ces juifs que l'Orient, débordant sur l'Occident, retrouve, sur la rive européenne du détroit, avec leur constance que les siècles ne peuvent ébranler, avec leur rôle de victime dans le grand et sanglant sacrifice qui fut la condition du mélange des peuples, et leur espèce de privilége d'intervention prophétique dans tout ce qui touche au progrès de la race humaine. J'ai dû me borner à une esquisse rapide de ce grand événe-

proche de T'árik', «cum enim *Toletum* venisset, «invenit eam fere habitatoribus destitutam. . .,» et il ajoute le passage que j'ai cité en tête de cette note. Il résulte seulement de son récit, comme on voit, que les juifs étaient restés à peu près seuls dans la ville; que, par conséquent, les Arabes durent y entrer sans résistance, mais rien n'indique la trahison dont parle Lucas de Tuy, et que Mariana prétend être dénoncée par Roderik' de Tolède, dont le récit, d'ailleurs, s'accorde avec celui d'Ibn-H'aïân (Mak'k'arî, t. I, p. 14v, l. 4).

[1] «Ayant mis des juifs en garnison à *Séville*, «Mouçâ, marcha contre *Mérida*.» (*Akhbâr-Madjmoua'* dans les *Rech.* etc. t. I, p. 60). — «Ipse «autem captam *Hispalim* de Judæis et Arabibus «populavit, et inde ivit *Beiam*, et eam dispendio «simili occupavit.» (Roder. Tolet. lib. III, cap. XXIV. in *Hisp. illustr.* t. II, p. 68, l. 29 et 30.)

[2] Exactement depuis 913 ans, puisqu'en 203 av. J. C. Annibal avait été rappelé d'Italie en Afrique*, et puisque nous venons de voir (p. 241) la petite armée berbère, commandée par T'arîf, passer en Espagne en 710 de J. C. — Sans doute les Berbers avaient servi comme auxiliaires dans les armées romaines et vandales, mais jamais, depuis le temps des Carthaginois, ils n'avaient joué, hors de leur pays, un rôle aussi important que celui qu'ils jouèrent en Espagne au temps des Arabes.

* «Cn. Servil. Cæpio et C. Servil. Geminus consules.» (Titi Livii *Historiarum*, lib. XXX, cap. XX, t. X, p. 338.) 551 de Rome.

ment, mais si les quelques pages que je viens de lui consacrer suffisent au sujet que je traite ici, j'aurai l'obligation d'entrer dans plus de détails en exposant quelques-uns des faits qui suivirent la conquête de l'Espagne.

Véritable cause de la perte de Mouçâ.

J'ai dit (p. 258) que la perte de Mouçâ-ibn-Nos'aïr était due à une cause plus grave que celle généralement admise : cette cause, suivant moi, est la faute capitale qu'il avait commise de se créer une puissance capable de porter ombrage au Khalife lui-même. Solaïmân s'étant formellement opposé à l'exécution du projet gigantesque que Mouçâ avait conçu[1], celui-ci avait gardé sous sa main tous les pays conquis par les armées musulmanes. Nous avons vu (p. 248), qu'il avait remis à son fils aîné 'Abd-Allah le gouvernement de l'*Ifrîk'îah*; nous avons vu aussi (p. 255) qu'avant de se décider à abandonner sa récente conquête, il avait confié le gouvernement de l'*Espagne* à son fils 'Abd-el-'Azîz; et, lorsqu'il partit de *K'aïraouân* pour se rendre à *Damas*, ce fut encore un de ses fils, 'Abd-el-Melik[2], qu'il chargea du gouvernement de *T'anger et de ses dépendances*[3]. Cet ensemble constituait un vaste royaume dont

[1] Ibn Khaldoun nous apprend que Mouçâ avait rêvé de soumettre tous les pays d'Europe jusqu'à *Constantinople*, et de rentrer par cette voie en Syrie. Solaïmân fut tellement effrayé d'un pareil projet qu'il se hâta d'envoyer un messager chargé de faire des reproches à son général et même, en cas de résistance, de ramener l'armée (Mak'k'arî, t. I, p. ۱۴۴, l. 10 à 14). Le Khalife ne se montra préoccupé que du salut des Musulmans, mais il avait compris que, si un pareil projet réussissait, il se trouverait en face d'un maître quand Mouçâ, à la tête de son armée victorieuse, rentrerait à *Damas*.

[2] *Baïân* t. I, p. ۳۰, l. 2 et 3. — En-Nouaïrî § XIII (*J. A.* t. XI, p. 574; m^e s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 352 de la trad.). — Mak'k'arî, t. I, p. ۱vv, l. 7. — D'après le fragment faussement attribué à Er-Râzî par Casiri, Merouân, dont j'ai parlé plus haut (p. 232), aurait accompagné son père en Espagne et, doit-on croire, il y serait resté sous les ordres de 'Abd-el-'Azîz, s'il était vrai, comme le dit le même fragment, qu'il eût construit le palais qui s'élève à l'occident de *Cordoue* et le pont jeté sur le *Guadalquivir* (Casiri, t. II, p. 321, l. 3 et 4 du texte arabe). Mais Ibn-Khaldoun attribue la construction de ce pont à Es-Samh'-ibn-Mâlik-el-Khoulânî, qui gouverna l'Andalousie de 100 à 102[a] (Mak'k'arî, t. I, p. ۱۴۰, l. 12 et 13), et, suivant Ibn-'Adzârî, les fils de Mouçâ, parmi lesquels il nomme Merouân et 'Abd-el-Â'lâ[b], accompagnèrent leur père en Syrie (*Baïân*, t. I, p. ۳۰, l. 8).

[3] Évidemment, de tout ce qu'il avait soumis dans le *Maghrib-el-Ak's'â*. Il serait naturel de supposer qu'il chargea 'Abd-el-Melik de ce gouvernement, quand T'ârik', qui en était en pos-

[a] Ce fut en 101, suivant Ibn-'Adzârî, que le khalife 'Omar-ibn-'Abd-el-'Aziz envoya à Es-Samh' l'ordre de construire le pont de *Cordoue* (*Baïân*, t. II, p. ۲۵, l. 18 et 19). — Roderik' de Tolède dit en 102 (*Hist. arab.* cap. XI, p. 10, l. 39 et 40.). — Ibn-el-K'outïah attribue aussi à Es-Samh' la construction du pont de *Cordoue* jeté sur le *Guadalquivir*, en face du *Khezzân* (*J. A.* t. VIII, p. 441; ve s. 1856).

[b] Mak'k'arî, d'après un auteur qu'il ne nomme pas, attribue à 'Abd-el-Â'lâ l'expédition contre Todmîr (voyez ci-dessus, p. 177), ainsi que la conquête de *Grenade*, de *Malaga*, de la *province de Reïah* (*Analectes*, t. I, p. ۱vf, l. 9 et 10). Il faut évidemment lire 'Abd-el-'Aziz au lieu de Abd-el-Â'lâ.

on peut dire que Mouçâ était en possession au moment où Solaïmân succédait à Oualîd; aussi, le nouveau Khalife, après avoir dépouillé Mouçâ de toutes ses richesses[1], se hâta-t-il, à la fin de 96, de destituer 'Abd-Allah[2] du gouvernement de l'*Ifrîk'ïah*, que, d'après le conseil de Radjâ-ibn-H'aïaouah (حيوة), il remit, en y ajoutant celui du *Maghrib*, aux mains de Moh'ammed-ibn-Iezîd[3], client des K'oraïchites, et le nouveau gouverneur prit possession de son gouvernement en 97[4]. Au moment de se séparer, le maître et le serviteur échangèrent des paroles qu'on est obligé de qualifier d'hypocrites[5], car «Solaïmân, dit Ibn-'Adzârî, d'après El-Ouâk'idi, lui avait ordonné de s'em-«parer de la famille de Mouçâ, de ses enfants, de tous ceux qui lui étaient «attachés, et de leur enlever tout ce qu'ils possédaient, même par la torture, «jusqu'à ce qu'ils livrassent 300,000 dînârs.» L'exigence de pareille somme, qu'ils étaient évidemment dans l'impossibilité de payer, ne pouvait être qu'un prétexte pour les jeter en prison, avec l'intention de les faire bientôt mourir[6]. Le même Ibn-'Adzârî prétend qu'en apprenant les persécutions exercées contre son père, son frère, et contre toute sa famille, 'Abd-el-'Azîz se déclara indépendant[7]; d'autres disent que Solaïmân fit exciter un soulève-

Treizième Khalife. VII. Moh'ammed-ibn-Iezîd 97 de l'hég. (715 à 716 de J. C.)

session, fut envoyé en Espagne. Le pseudo-Ibn-K'otaïbah prétend que 'Abd-Allah-ibn-Mouçâ eut, après le départ de son père pour l'Orient, le gouvernement de l'*Afrique orientale*, de *T'anger* et de la *Province du Sous* (de Gayangos, t. I, p. xc); mais j'ai dit, d'après M. Dozy, le peu de confiance que méritent les *Ah'âdîth-el-Imâmah oua 's-Siâçah* (voy. la note [48] de la page 228 et la note [5] de la page 244 de ce volume). Il est remarquable, cependant, que l'histoire se taise désormais complétement sur 'Abd-el-Melik-ibn-Mouçâ (voy. la note 3 de la page 274 de ce volume.)

[1] Ibn-'Abd-el-H'akam p. ۱۴, l. 14. L'auteur ajoute que Mouçâ implora l'appui de Iezîd-ibn-Mohallab, qui était en faveur, et El-H'adjâri le répète dans son *Moshib* (Mak'k'arî, t. I, p. ۱۷۹, l. 18 à 20; — voy. aussi p. ۱۷۷, l. 21 et 22).

[2] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ۱۴, lin. penult. — Ibn-el-Abbâr, *El-H'ollat-es-Siarâ* extrait par M. Dozy (*Notices sur quelques manuscrits arabes*, p. 32, l. 15).

[3] Ibn-el-Abbâr écrit Moh'ammed-ibn-Ziad. زياد (*Notices* de Dozy, p. 32, l. 14). — Voy. note 4 ci-dessous.

[4] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ۱۴, lin. ult. à p. ۱۳, l. 1. — *Baïân*, t. I, p. ۳۳, l. 3 et 4. — En-Nouaïrî, § XIII (*J. A.* t. XI, p. 576; m^e^ s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 353 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۸, l. 1 (p. 30 de la trad.). — *En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۹۱, l. 9 et 10.

[5] «Fils de Iezîd, lui dit le Khalife, confie-toi «au Dieu unique, qui n'a pas d'associé, et va «accomplir, avec vérité et justice, la mission «que je te confie,» et il lui fit ses adieux. «Je «n'aurais pas d'excuse auprès de Dieu si je ne «suis pas juste,» dit Moh'ammed en se retirant. (*Baïân*, t. I, p. ۳۲ et ۳۳.)

[6] *Ibid.* t. I, p. ۳۳, l. 6 à 8.

[7] *Ibid.* t. I, p. ۳۳, l. 9 et 10. — Ce passage est emprunté à El-Ouâk'idi, comme on le voit dans En-Nouaïrî (*J. A.* t. XI, p. 578; m^e^ s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 355 de la trad.).

ment contre lui[1]; Ibn-el-K'out'îah prétend même qu'il envoya en Espagne cinq Arabes de distinction, au nombre desquels étaient H'abîb-ibn-Abou-'Obaïdah-el-Fihri et Ziâd-ibn-En-Nâbaghah-et-Temîmi, avec ordre de tuer 'Abd-el-'Azîz[2]. Ce qui est certain, c'est que, malgré les signalés services qu'il avait rendus, malgré les bienfaits qu'il avait répandus sur le pays conquis et qui avaient dû faire aimer le joug musulman, 'Abd-el'-Azîz avait éveillé, chez les Arabes, quelques susceptibilités dont ses ennemis surent tirer parti. Le fils de Mouçâ avait vu la séduisante Égilone, veuve de Roderîk'[3]; la grâce charmante qui,

Égilone.

[1] Mak'k'arî, *Analectes*, t. I, p. ١٧٨, l. 7 à 12 et l. 17 à 20.

[2] *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* t. VIII, p. 438 et 439; ve s. 1856). On m'accordera facilement qu'il ne s'agissait pas ici d'obtenir des dînârs, et que Solaïman, en poursuivant avec cet acharnement les fils de Mouçâ, avait un autre but. Le nom complet du premier personnage nommé par Ibn-el-K'out'îah est H'abîb-ibn-Abou-'Obaïdah-ibn-'Ok'bah-ibn-Nâfi'-'l-Fihri (Belâdzorî, p. ٢٣١ in fine). Au lieu de 'Obaïdah (عبيدة), Ibn-'Adzârî dit constamment, et à tort je crois, 'Obdah, عبدة (*Baïân*, t. I, p. ٣٣, l. 11; p. ٣٨, l. 10). Dans le fragment faussement attribué à Er-Râzî, on lit que ce H'abîb avait été l'ami intime de Mouçâ[a], qu'il l'avait adjoint au fils de l'émir, à 'Abd-el-'Azîz [b], pour gouverner l'Espagne après son départ, circonstances qui rendent odieuse la mission qu'il accepta et que nous le verrons bientôt remplir (p. 266). Suivant ce récit, Solaïmân écrivit en Espagne aux cinq personnages pour leur ordonner l'assassinat.

[3] C'est la أَيْلَة (Egilo ou Eïlo) des Arabes[c], l'Égilone des auteurs espagnols, dont un, qui est contemporain, n'hésite pas à dire qu'elle avait été l'épouse du roi Roderîk' : «Consilio Egilonis «reginæ, conjugis quondam Ruderici regis, «quam sibi sociaverat[d].» On lit aussi dans Roderîk' de Tolède : «et fertur uxorem regis Rode-«rici nomine Egilonem sibi in conjugem assump-«sisse[e].» Je ne sais comment M. de Slane dit que, suivant Ibn-'Abd-el-H'akam, elle était *sœur* du roi Roderîk'[f], quand l'erreur commise par l'historien arabe consiste à dire qu'elle était *fille* de ce prince, ابنة لذريق[g]. En-Nouaïrî[h] et Mak'k'arî[i] disent, comme les auteurs espagnols, qu'elle était épouse de Roderîk', et le dernier ajoute, peut-être d'après Ibn-el-K'out'îah[k], qu'elle était surnommée ام عاصم, surnom à propos duquel M. de Gayangos a rédigé une note dans laquelle il rejette l'explication que Conde (t. I, p. 58, note 1) donne de ce nom, qui est commun en Orient dit l'auteur en tête de sa note (*The hist. of the moham. dyn.* t. II, p. 404, note 3).

[a] يَقَة (Casiri, t. II, p. 324, l. 1 et 2 de la note [b]).

[b] وخلف معه (*id.* t. II, p. 323, l. 2 et 3 de la note [b]). Il est, en cela, confirmé par Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. II, p. ٢٢, l. 5 et 6).

[c] *Baïân*, t. II, p. ٢٢, l. 8 et 9. — Voy. le fragment faussement attribué à Er-Râzî (Casiri, t. II, p. 325, l. 1 du texte arabe). — Voy. aussi Dozy (*Rech.* etc. t. I, p. 43).

[d] Isidori Pacensis *Chronicon*, § 42 (*España sagr.* t. VIII, p. 295).

[e] Roderici Toletani *Hist. Arab.* cap. IX, p. 9; edit. Erpenii.

[f] *H. d. B.* t. I, p. 354, note 3 de la trad.

[g] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. 11, l. 5.

[h] A la page citée note [f] ci-dessus.

[i] *Analectes*, t. I, p. ١٧٨, l. 12 et 13.

[k] *J. A.* t. VIII, p. 439; v^e^ sér. 1856.

chez cette femme trop peu connue, était unie à une fierté qui n'excluait pas la douceur, avait vivement touché le jeune émîr, et il l'avait épousée, quoique chrétienne[1]. Égilone se servait de l'empire qu'elle exerçait sur le nouvel époux, que la défaite des Goths lui avait donné, pour calmer son fanatisme en versant dans son cœur la pitié avec l'amour, et, doucement pressé par elle, 'Abd-el-'Azîz, sans déposer complétement le glaive, pacifiait et administrait[2]; il usait de clémence envers les vaincus, et soulageait les malheurs de ces populations désolées par la conquête. Entraînée elle-même à un sentiment tendre par une bonté qui la touchait d'autant plus qu'elle était son ouvrage, Égilone avait mis tout en œuvre pour grandir l'émîr aux yeux de sa nation, et pour en faire un souverain tel qu'elle était habituée à voir le maître des Goths[3] : « Tu es maintenant au nombre des rois, lui dit-elle un jour, il ne me reste « plus qu'à tresser pour toi une couronne avec l'or et les perles que je pos- « sède[4]. » Elle était loin de soupçonner qu'en parant ainsi son époux des attributs de la royauté elle servait les projets du Khalife. Les Arabes ne virent bientôt plus dans l'émîr qu'un néophyte chrétien prêt à usurper une souveraineté qu'ils répudiaient, et les sicaires envoyés de *Damas*[5] trouvèrent, en

[1] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. 11, l. 4 et 5. — Voy. la note 3 de la page précédente.

[2] Ibn-Khaldoun, en même temps qu'il dit que 'Abd-el-'Azîz conquit un grand nombre de villes, parle de lui comme d'un homme de bien et de mérite (Mak'k'arî, t. I, p. 141, lin. penult.); En-Nouaïrî en avait parlé dans les mêmes termes (*J. A.* t. XII, p. 577; 1re s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 354 de la trad.). « Ce fut un « des meilleurs gouverneurs de l'Andalousie, » dit un autre auteur cité aussi par Mak'k'arî (t. I, p. 138, l. 11).

[3] Égilone s'étonnait et blâmait que les Arabes ne s'inclinassent pas devant son nouvel époux comme les Goths le faisaient devant Roderîk', et 'Abd-el-'Azîz avait eu la faiblesse de faire ouvrir, dans le mur de la salle où il donnait audience, une porte d'introduction assez basse pour qu'on fût obligé de baisser la tête en y entrant. L'intention de ce puéril subterfuge ne tarda pas à être pénétrée, et la mort de l'émîr fut résolue (Ibn-'Abd-el-H'a-kam, p. 11, l. 7 à 14. — Mak'k'arî t. I, p. 138, l. 15 à 20. — *En-Nodjoum*, t. I, p. 264, l. 10 à 20). Abou-'l-Mah'âçin place cet événement « au temps de 'Abd-el-Melik-ibn-Rifâ'ah, » qui eut le titre de gouverneur d'Égypte de 96 à 99 (voy. ci-après la note 1 de la page 273). Je remarquerai ici que ce même auteur, *sous l'année 97*, dit (t. I, p. 241, l. 14) que l'assassinat de 'Abd-el-'Azîz-ibn-Mouçâ eut lieu en 99. Je crois qu'il y a là une faute d'impression, car, si comme le disent de nombreux auteurs, parmi lesquels figure Ibn-el-Abbâr (voy. la note[a] de la page 267), la tête de Abd-el-'Azîz fut présentée à Mouçâ, celui-ci étant mort au plus tard en 98 (voy. ci-après p. 268 et la note 4 de cette page), il est impossible d'admettre que le meurtre de son fils eut lieu en 99.

[4] En-Nouaïrî, § XIII (*J. A.* t. XI, p. 578; 1re s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 354 et 355 de la trad.).

[5] Voy. (p. 264) ce que j'ai dit d'après Ibn-

[a] Où l'on voit qu'Abou-'l-Mah'âçin lui-même place la mort de Mouçâ en 97.

Assassinat de 'Abd-el-'Aziz.

Espagne, tout préparé pour l'accomplissement de leur abominable mission : 'Abd-el-'Azîz-ibn-Mouçâ fut assassiné en 97[1], et les conjurés mirent à la tête du gouvernement Aïoub-ibn-H'abîb-el-Lakhmi, fils de la sœur de Mouçâ-ibn-Nos'aïr[2], et par conséquent cousin germain de 'Abd-el-'Azîz.

el-K'out'iah. — Suivant El-Ouâk'idi, cité par En-Nouaïrî, H'abîb était en Espagne[a], et Solaïmân lui écrivit secrètement, ainsi qu'aux principaux Arabes, une lettre renfermant l'ordre de faire mourir 'Abd-el-'Azîz (*J. A.* t. XI, p. 379; m^e s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 355 de la trad.).

[1] Ibn-'Abd-el-H'akam, qui entre dans les détails de l'assassinat (p. ۱۱, l. 13 à p. ۱۲, l. 3.), le place, d'après El-Laïth-ibn-Sa'd, dans l'année 97 (p. ۱۲, l. 10); Er-Râzî, cité par Ibn-'Adzârî, précise au commencement de redjeb 97 à *Séville*, dans la mosquée de *Roufinah*, et il ajoute : « Après un gouvernement d'un an et onze mois[b], » ce qui le ferait partir du commencement de cha'bân 95[c]. Un contemporain dit trois ans : « Abdal-«laziz omnem Hispaniam *per tres annos* sub cen-«suario jugo pacificans[d]. » et, en se reportant aux indications que j'ai données plus haut (note 5 de ma page 254), cette durée de l'émîrat de 'Abd-el-'Azîz viendrait à l'appui du récit d'En-Nouaïrî, qui place l'assassinat de ce fils de Mouçâ « vers «la fin de 97[e] (août 716 de J. C.). » Enfin une chronique du IXe siècle donne à l'émîrat de 'Abd-el-'Azîz une durée de deux ans et six mois[f], ce qui vérifie la *date* donnée par Er-Râzî, puisque la période du 1er safar 95 (point de départ du gouvernement de 'Abd-el-'Azîz) au 1er redjeb 97 embrasse deux ans et cinq mois, mais ce qui, en même temps, contredit la durée de un an et onze mois donnée par le même auteur, durée de laquelle je conclus à placer l'assassinat au *commencement* de 97 (septembre 715 de J. C.). On verra la suite de mon récit légitimer cette conclusion.

[2] Ibn-'Abd-el-H'akam, *Dzikr Fath'-el-Andalos* p. ۱۲, l. 5. — Ibn-el-Abbâr, *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 32, l. 12). — *Baïân*, t. II, p. ۲۴, l. 5 et 6. — Edh-Dhabbi[g], *Kitâb-Boghiat-el-Moltamis* (in Casirî, t. II, p. 133, col. 1). — Le faux Râzî (*id.* t. II, p. 326, l. 3 du texte arabe). — Ibn-Khaldoun (in Mak'k'arî, t. I, p. ۱۴۴, lin. ult.).

[a] Peut-être y était-il le collègue de 'Abd-el-'Aziz (voy. la note 2 de la page 264).

[b] *Baïân*, t. II, p. ۲۳, l. 13 à 17; en effet, le texte de la *Crónica del moro Rasis* dit « et reinó dos años. » (*Apéndice*, II, § 16, p. 83, col. 2, del Memoria de P. de Gayangos, inséré dans les *Memorias de la real academia de la historia*, t. VIII; in-4°, Madrid, 1852). — Ibn-Khaldoun, extrait par Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. ۱۴۴, l. 20 et 21.)

[c] Date contredite par ce qui a été établi plus haut (note 5, p. 254), et par une affirmation de Ibn-Khaldoun (p. 255).

[d] Isidori Pacensis *Chronicon*, § 42 (*España sagr.* t. VIII, p. 294). — Roderik' de Tolède dit aussi trois ans (*Hist. Arab.* cap. IX, p. 9, l. 17).

[e] En-Nouaïrî, § XIII (*J. A.* t. XI, p. 578 [1*]; m^e sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 355 de la trad.). — On lit aussi dans Mak'k'arî (t. I, p. ۱۷۸, l. 11 et 12) que 'Abd-el-'Aziz fut tué vers la fin de 95; on ne peut pas douter qu'il ne faille lire 97, puisque l'auteur ajoute : « Sous le khalîfat de Solaïmân, » dont l'avénement eut lieu en 96, comme nous l'avons vu (p. 256). — Ibn-el-K'out'iah me paraît être seul à placer l'assassinat d'Abd-el-'Aziz à la fin de 98 (*J. A.* t. VIII, p. 439; ve s. 1856).

[f] *Chronicon Albeldense*, § 79 (*España sagr.* t. XIII, p. 462).

[g] Cet auteur cite les *Chroniques* de 'Abd-er-Rah'man II, mort en 238 (852 de J. C.); je ne sais rien sur ces chroniques; quant à l'ouvrage extrait par Casiri, je l'ai vainement cherché dans H'âdji-Khalifah. — Casiri transcrit ايوب par Iob.

[1*] M. de Slane dit là : « Vers la fin de 99, » mais il s'est redressé lui-même dans l'édition postérieure de sa traduction.

Bien que le gouvernement de Aïoub en Espagne ne paraisse avoir été signalé que par le transfert de la capitale arabe de *Séville* à *Cordoue* [1], et bien que, du reste, ce gouvernement n'ait eu qu'une durée de six mois à peine [2], puisqu'en redjeb 97 [3] Moh'ammed-ibn-Iezîd envoya pour son lieutenant en Espagne El-H'orr-ibn-'Abd-er-Rah'man-eth-Thak'afi [4], le seul fait du remplacement de 'Abd-el-'Azîz par un neveu de Mouçâ semble significatif, il permet de mettre en doute, comme il est arrivé à M. Dozy [5], les affreux traitements que Solaïmân, suivant de nombreux auteurs [6], aurait fait subir à Mouçâ-ibn-

[1] *Baïân*, t. II, p. ٢٤, l. 9 et 10. — Voy. la note 2 de la page 255 de ce volume.

[2] *Baïân*, t. II, p. ٢٤, l. 15. — Ibn-Khaldoun extrait par Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. ١٤٤, lin. ult.). — Dans le fragment faussement attribué à Er-Râzî on lit aussi six mois (Casiri, t. II, p. 326, l. 4 du texte arabe), mais la *Crónica del moro Rasis* dit cinq mois vingt jours (*Apéndice*, II, § 17, p. 83, col. 2 in fine). La *Chronique d'Albeïda* dit un mois (*Esp. sagr.* t. XIII, p. 462).

[3] Si, comme je l'ai admis, 'Abd-el-'Azîz fut assassiné au commencement de moh'arram 97, et si Aïoub ne gouverna provisoirement l'Espagne que cinq mois et vingt jours, El-H'orr dut le remplacer vers le 20 redjeb 97. C'est donc par erreur que Ibn-'Abd-el-H'akam dit (p. ١٢, l. 16) et qu'Ibn-el-K'out'iah répète (*J. A.* t. VIII, p. 439 et 440; ve s. 1856) qu'après la mort de 'Abd el-'Azîz les habitants de l'Espagne restèrent plusieurs années sans gouverneur [a]. En ne comptant pas l'intérim, plus ou moins irrégulier de Aïoub, il aurait pu dire « plusieurs mois. »

[4] *Baïân*, t. II, p. ٢٤, lin. penult. — Ibn-Khaldoun (in Mak'k'arî, t. I, p. ١٤٥, l. 8 à 10). — Quand, à propos de la nomination de El-H'orr, En-Nouaïrî dit : « Le gouvernement de l'Espagne « fut alors réuni *de nouveau* à celui de l'*Ifrîk'iah* [b]. » cette phrase a évidemment en vue la déclaration d'indépendance de 'Abd-el-'Azîz-ibn-Mouçâ (voy. p. 263).

[5] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 217.

[6] Les uns, Ibn-'Adzârî et En-Nouaïrî sont du nombre, prétendent qu'il fut mis à la torture [c]: que Solaïmân eut la barbarie de lui présenter la tête de son fils 'Abd-el-'Azîz; on va même jusqu'à reproduire les paroles que le malheureux père aurait prononcées à cette vue [d]; d'autres font un récit touchant de ses pérégrinations au milieu des tribus chez lesquelles il *mendiait* [e]; plusieurs enfin parlent de la tache indélébile que la conduite de Solaïmân avec Mouçâ et ses fils.

[a] C'est peut-être ce qui a fait dire à Ibn-'Adzârî que El-H'orr arriva en Espagne en 99 (*Baïân*, t. II, p. ٢٥, l. 2). Voy. la note 5 de la page 269.

[b] *J. A.* I, XI, p. 579, m^e^ sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 355 de la trad.

[c] *Baïân*, t. I, p. ٣٣, l. 6 à 7. — En-Nouaïrî (§ XIII) va même jusqu'à dire qu'il mourut dans la torture (voy. aux pages citées ci-dessus, note [b]).

[d] Ibn-'Abd-el-H'akam, *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ١٢, l. 6 à 9 [1*]. — Ibn-el-K'out'iah, *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* I. VIII, p. 439; v sér. 1856). — Ibn-El-Abbâr (*Notices* de Dozy, p. 32, l. 8 à 11). — *Baïân*, t. I, p. ٣٣, l. 12 et 13 [2*]. — En-Nouaïrî, § XIII (voy. *H. d. B.* t. I, p. 355, note 2 de la trad.).

[e] El-H'adjârî extrait par Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. ١٨٠, l. 11 et suiv.).

[1*] Un peu plus bas (l. 14 et 15) il donne l'autre version, c'est-à-dire le pardon obtenu par l'intercession de Iezid-ibn-Mohallab. — Selon El-H'adjârî, Iezid éprouva un refus formel sur les projets ambitieux que Mouçâ avait nourris (Mak'k'arî, t. I, p. ١٨٠, l. 7 à 9).

[2*] Ibn-'Adzârî et En-Nouaïrî prétendent que la tête de son fils 'Abd-Allah lui fut présentée en même temps que celle de 'Abd-el-'Azîz, mais nous verrons plus loin (p. 274) que 'Abd-Allah survécut à son père et même à Solaïmân.

Nos'aïr, et rend vraisemblable que l'intervention de Iezîd-ibn-Mohallab, si puissante auprès du Khalife, fut suivie de succès, c'est-à-dire que Solaïmân, après avoir imposé à l'avide Mouçâ une amende de 100,000 dînârs, ne poussa pas les choses plus loin[1]. On en pourrait voir la preuve dans le seul fait qu'il accompagnait la caravane de *La Mekke* commandée par le Khalife[2] en 97, selon les uns[3], en 98, selon Ibn-'Adzârî, dans lequel on lit : « Étant en « pèlerinage avec Solaïmân, et arrivé à *Médine*, Mouçâ dit à ses compagnons : « *Après demain mourra un homme qui a rempli de son nom l'Orient et l'Occident*[4], » et l'auteur vient de dire que le conquérant de l'Espagne mourut en 98 à l'âge de soixante-dix-neuf ans[5].

98 de l'hég. (716-717 de J. C.) Mort de Mouçâ.

Solaïmân, au reste, le suivit de près dans la tombe, car la mort le surprit à *Mardj-Dâbik'*[6], le vendredi 19 s'afar 99[7] (1er octobre 717 de J. C.), dans la

99 de l'hég. (717-718 de J. C.)

qui avaient tant fait pour la gloire de l'islamisme, laissera à jamais sur la mémoire de ce Khalife[a]. Si telle avait été, en 97, la position de Mouçâ à l'égard de Solaïmân, comment admettre que les exécuteurs des ordres sanguinaires de celui-ci eussent remplacé, même provisoirement, le fils de Mouçâ par le neveu de Mouçâ. La mort du fils, maître de l'Espagne, importait au Khalife; le supplice du père, prisonnier, était une barbarie sans objet.

[1] Belâdzorî, chap. XLIX, p. ٢٣١, l. 5 à 7. — Mak'k'arî, t. I, p. ١٧٧, l. 21 et 22; p. ١٧٩, l. 18 à 20.

[2] Ibn-'Abd-el-H'akam dit même (p. ١٢, l. 16 et 17) que Solaïmân en avait confié le commandement à Mouçâ.

[3] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٩١, l. 6 et 7. — El-H'omaïdi (in Casiri t. II, p. 138 et 139) dit en 97 ou moins probablement en 99 (voy. la note 4 ci-dessous).

[4] *Baïân*, t. I. p. ٣٢, l. 14 à 16. — Je dois dire que plus généralement on place la mort de Mouçâ en 97; les uns disent à *Mirbad*[b] (Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ١٢, l. 17 et 18), d'autres à *Ouâdi-'l-K'orâ* (Ibn-el-Faradhi et Ibn-Bachkouâl in Mak'k'arî, t. I, p. ١٧٢, l. 7, et p. ١٨٢, l. 16 et 17), d'autres encore à *Mar-Tzahrân*, en 97 ou 99 (Ibn-Khallikân, n° ٧٥٨, fasc. IX, p. ٣٤, l. 8, t. III, p. 485 de la tr. angl.). Abou-'l-Mah'âcin, sans nommer la localité, le fait mourir en 97 sur la route de *La Mekke*, voyageant avec le khalife Solaïmân (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٩١, l. 18 et 19). Le pseudo Ibn-K'otaïbah dit en 98 (de Gayangos, t. I, *Appendix* E, p. xc).

[5] *Baïân*, t. I, p. ٣٢, l. 12. Voyez, sur la date de sa naissance, la page 229 de ce volume.

[6] A quatre parasanges d'*Alep* (*Marâs'ia-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ٣٨١, l. 8). Voy. la note 7 ci-dessous.

[7] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ١٣, l. 3. — Ibn-K'otaïbah (*K'itâb-el-M'ârif*, p. ١٨٣, lin. penult.) se trompe certainement en disant s'afar 98; il fait mourir Solaïmân à l'âge de quarante-cinq ans. — Eutychius (*Annalium*, t. II, p. 378, l. 4 et 5) dit très-bien s'afar 99, mais il lui donne trente-neuf ans d'âge. — Ma'çoudî (*Moroudj-ed-Dzahab*, t. V, p. 397, l. 2 à 4) le fait, comme Ibn-K'otaïbah, mourir à *Mardj-Dâbik'*, en ajoutant que cette localité est dans les dépendances de *K'innasrîn*. — Le *Kitâb-el-'Oïoun* (p. ٣٣, lin. ult. et p. ٣٤) place la mort de Solaïmân le 10 s'afar 99, mais il est clair qu'il faut lire بقين au lieu de خلون,

[a] El-H'adjâri extrait par Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. ١٨١, l. 1 et 2). — *Baïân*, t. I, p. ٣٣, l. 14 et 15.

[b] Ce nom est ainsi écrit par Iâk'out (*Mo'djam*, t. IV, p. ٤٨٣, l. 6; — *Marâs'id*, t. III, p. ٧٢, l. 12; — *Mochtarik*, p. ٣٤٢, l. 17).

force de l'âge, après un règne de deux ans huit mois six jours, et il eut pour successeur son cousin 'Omar-ibn-'Abd-el-'Azîz-ibn-Merouân. Ibn-'Abd-el-H'akam[1] et Ibn-Khaldoun[2], en disant que Moh'ammed-ibn-Iezîd gouverna l'Afrique jusqu'à la mort de Solaïmân, semblent indiquer qu'il fut révoqué à l'avénement du successeur; mais on doit croire qu'il n'en fut pas ainsi, et que le nouveau Khalife lui conserva ses fonctions pendant un certain temps, puisque Ibn-'Adzârî dit qu'il gouverna l'Afrique pendant deux ans et des mois, ajoutant, comme confirmation de son dire, que Isma'îl-ibn-'Abd-Allah-ibn-Abou-'l-Mohâdjir[3], successeur de Moh'ammed-ibn-Iezîd en *Ifrîk'ïah*, fut nommé en l'an 100[4]. A cette nomination se rattache évidemment celle d'Es-Samh'-ibn-Mâlik-el-Khouláni, qui remplaça El-H'orr en Espagne, puisque Ibn-Khaldoun dit que Es-Samh' fut nommé au commencement de l'an 100[5]. « Par une exception unique dans l'histoire des Omaïades, dit M. Dozy[6], 'Omar-ibn-'Abd-

Khalifat de 'Omar II.

100 de l'hég. (718-719 de J. C.)

VIII. Isma'îl-ibn-'Abd-Allah.

car il donne au règne une durée de deux ans, huit mois et cinq jours; il confirme l'âge de quarante-cinq ans. — Ibn-el-Abbâr, *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 32, l. 16). — El-Makîn[a], *Hist. sarac.* p. 74, l. 26. — Abulfarajii *Hist. compend. dynast.* p. ٢٠٤, l. 3 (p. 130 de la trad. lat.). — Abulfedæ, *Annal. muslem.* t. I, p. 436, l. 6 à 8. — Aboul'-Mah'âçin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٤٨, l. 6. — Soïout'î (*Thârîkh-el-Khola fâ*, p. ٢٢٧, l. 1 et 2) a copié le *Kitâb-el-'Oïoun* sans remarquer que la durée du règne y rectifie la date du 10 s'afar.

[1] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ١٣, l. 1.

[2] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٨, l. 4 (p. 30 de la trad.).

[3] J'écris ce nom comme l'écrit Belâdzorî, qui intitule Isma'îl client des *Beni-Makhzoum*[b] (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣١, l. 8), et comme l'avait écrit Ibn-'Abd-el-H'akam (p. ١٣, l. 4). C'est sans doute par erreur que le texte d'Ibn-Khaldoun dit عبيد au lieu de عبد (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٨, l. 7).

[4] *Baïân*, t. I, p. ٣٣, l. 19 à 23. — Ibn-'Abd-el-H'akam (p. ١٣, l. 3 et 4) avait même précisé moh'arram 100, ce qui donne à l'émîrat de Moh'ammed-ibn-Iezid une durée d'environ trois ans.

[5] Extrait par Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. ١٣٠, l. 12). A la ligne précédente, Ibn-Khaldoun dit que le gouvernement d'El-H'orr-ibn-'Abd-er-Rah'man en Espagne eut une durée de deux ans et huit mois, ce qui mettrait son remplacement vers le 20 rebî'-l-aouel 100. Je crois donc la durée assignée par Ibn-Khaldoun, au gouvernement de El-H'orr, plus exacte que celle de deux ans et neuf mois donnée par Roderîk' de Tolède (*Hist. Arab.* cap. x, p. 9, l. 34), et que celle de deux ans et dix mois qu'on trouve dans le *Chronicon Albeldense* (*Esp. sagr.* t. XIII, p. 462). On comprend comment Ibn-'Adzârî, après avoir dit que El-H'orr vint en Espagne en 99 (voy. la note[a] de ma page 267), se garde bien d'indiquer la durée de son gouvernement, et même en plaçant, comme il le fait, l'arrivée de Es-Samh' en Espagne en ramadhân 100 (*Baïân*, t. I, p. ٣٣, l. 8 et 9), il ne concilie pas les dates avec les faits.

[6] *Hist. des Musulm. d'Esp.* t. I, p. 218.

[a] Il dit très-bien (p. 75, l. 15 et 16) que Solaïmân régna deux ans et deux cent quarante-deux jours, car, à partir du 13 djoumâdi 'l-âkhir 96, cette durée, ainsi exprimée, conduit au 19 s'afar 99.

[b] Comme le dit aussi Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ٣٣, lin. penult.)

« el-'Azîz n'était pas un homme de parti[1] : c'était un respectable pontife, un « saint homme, uniquement préoccupé des intérêts religieux et de la propaga- « tion de la foi. » Isma'îl-ibn-'Abd-Allah, le gouverneur qu'il avait envoyé en *Ifrik'iah* avec les pouvoirs les plus étendus[2], n'avait pu être choisi qu'avec la certitude qu'il marcherait dans la voie de l'idée fixe du Khalife; en effet, les historiens s'accordent à donner des louanges au zèle qu'Isma'îl apporta à répandre l'Islâmisme parmi les Berbers[3] : « Il eut la conduite la plus louable, « dit Belâdzorî, et il appela les Berbers à l'Islâm; 'Omar ayant rédigé lui- « même un manifeste destiné aux Berbers pour les appeler à l'Islâm, son gou- « verneur d'Afrique en fit donner lecture dans tout le pays, et le *Maghrib* vit « un nombre considérable de conversions[4]. » En outre, dix docteurs avaient, par ordre du Khalife, accompagné Isma'îl avec mission d'enseigner les populations, de leur apprendre à distinguer le bien du mal selon la loi musulmane, et c'est à cette époque que remonte, parmi les Berbers, l'interdiction de l'usage du vin[5]. Mais le règne de 'Omar fut de courte durée; ce Khalife mourut le 20 ou le 25 redjeb 101 (samedi 10 février 720 de J. C.), n'ayant encore que trente-neuf ans ou trente-neuf ans et demi[6], et après un règne de deux ans cinq mois six jours.

Conversion des Berbers à l'Islâm.

101 de l'hég. (719-720 de J. C.)

Les deux grandes factions dans lesquelles se partageaient les Arabes étaient une cause de trouble à chaque changement de règne. Le successeur de 'Omar, Iezîd-ibn-'Abd-el-Melik, qui avait épousé une nièce du fameux El-H'addjâdj[7],

Khalifat de Iezîd II.

[1] Cependant, il appartenait nettement au parti Kelbite, puisqu'il ne tira pas de prison une créature de El-H'addjâdj, Iezîd-ibn-Abou-Moslim, que nous verrons en faveur sous son successeur (voy. la page suivante).

[2] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ۱۳, l. 4 et 5.

[3] *Id.* p. ۱۳, l. 5 et 6. — *Baïân*, t. I, p. ۳۳, l. 22 à p. ۳۴, l. 7.

[4] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ۲۳۱, l. 8 à 10. — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۸, l. 8 (p. 31 de la trad.). — *Id. Hist. des Berb.* t. I, p. ۱۳۴, l. 15 et 16 (t. I, p. 215 de la trad.).

[5] *Baïân*, t. I, p. ۳۴, l. 4 à 7.

[6] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ۱۳, l. 7 et 8. Il dit le 20 redjeb. — Selon Ibn-K'otaïbah, qui ne donne que l'année (p. ۱۸۴, l. 12 et 13), 'Omar mourut dans le *monastère de Siméon* (دَيْرِ سِمْعَانَ)[a], du territoire de *H'ims*, à l'âge de trente-neuf ans. — Eutychius, t. II, p. 382, l. 7 et 8. — Kemâl-ed-Dîn, p. ۸, l. 17 à 19. — El-Makîn, p. 76, l. 11 à 13. Il donne la date du 24 redjeb. — Naouaouî, p. ۴۴۵ in fine. — Abou-'l-Faradj, p. ۲۰۴, l. 14 (p. 131 de la trad. lat.). — Abou-'l-Fedâ, t. I, p. 440, l. 4 et 5. — Soiout'î, p. ۲۴۴, l. 18 à 20. Il hésite entre le 20 et le 25 redjeb. — Ibn-'Adzârî seul place la mort de 'Omar II au 6 *cha'bân* 101 (*Baïân*, t. I, p. ۳۴, l. 9 et 10).

[7] *Hist. des musulm. d'Esp.* t. I, p. 218.

[a] Ibn-'Adzârî et Soiout'î le disent aussi; suivant Eutychius et El-Makîn, il y fut seulement enterré; Abou-'l-Fedâ donne les deux versions. — Kemâl-ed-Dîn, En-Naouaouî, Abou-'l-Fedâ, et Abou-'l-Faradj précisent le 25 redjeb 101; les trois premiers disent, à tort, le *vendredi*.

était franchement K'aïsite, et son premier soin fut de s'appuyer sur des hommes de son parti. Iezîd-ibn-Abou-Moslim, affranchi et secrétaire d'El-H'addjâdj[1], fut tiré de la prison où il languissait en 'Irâk' depuis cinq ans[2], et envoyé immédiatement à *K'aïraoudn*, où il arriva en 102[3]. Il commit l'énorme faute de croire qu'il avait affaire à des 'Irâk'ains[4], et qu'il pourrait appliquer en Afrique le régime violent qui avait réussi à son patron dans les gouvernements de *Koufah* et de *Bas'rah*. Si les Berbers, qui, depuis *Tripoli* jusqu'à *T'anger*, avaient, en soixante et dix ans, apostasié douze fois, selon l'expression de Aïoub-ibn-Iezîd[5], étaient devenus, sous l'influence d'Isma'îl[6], meilleurs musulmans, il n'en faudrait pas conclure que leur ferveur fût encore bien grande; on pourrait la mesurer sur la sincérité de leur soumission. Sans doute, écrasés par Mouçâ-ibn-Nos'aïr, ils avaient déposé les armes, mais sous la condition tacite qu'on ne se targuerait jamais avec eux des droits acquis, qu'on ménagerait leur fierté, et qu'on les traiterait, non pas en vaincus, mais en égaux, en frères[7]. Quelle ne dut pas être leur indignation lorsque le nouveau gouverneur, après s'être formé une garde berbère composée des néophites que Mouçâ-ibn-Nos'aïr avait pris sous son patronage, résolut de leur appliquer, par un tatouage, une marque distinctive, et leur déclara en pleine chaire que, conformément aux usages des Roum[8], sur la main droite serait écrit le nom

IX. Iezîd-ibn-Abou-Moslim

1re de l'hég. (720-721 de J. C.)

[1] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٨, l. 11 (p. 31 de la trad.). — *En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٧٢, l. 7.

[2] Quand le Kelbite Solaïmân succéda au K'aïsite Oualîd, il exerça de terribles vengeances, et Iezîd-ibn-Abou-Moslim dut s'estimer heureux d'être seulement emprisonné (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 216).

[3] Il y arriva en 101, suivant Ibn-'Abd-el-H'akam[a] et Ibn-Khaldoun[b]; mais Belâdzorî[c], Ibn-'Adzârî[d] et En-Nouaïrî[e] disent en 102; il est difficile d'opter entre ces imposants témoignages; mais si l'on considère les grandes distances à franchir, le temps qui dut être employé à *Damas* par Iezîd-ibn-Abou-Moslim pour recevoir ses instructions, et la haute autorité de Belâdzorî, on peut très-bien admettre que le nouveau gouverneur, nommé en 101, ne fut rendu à son poste qu'en 102.

[4] Voyez la note 3 de la page 200 de ce volume.

[5] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٣٤, l. 16 et 17 (t. I, p. 215 de la trad.).

[6] Voyez la page précédente.

[7] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 229.

[8] Les auteurs font peut-être ici allusion aux tatouages dont les Roum marquaient les indigènes convertis au christianisme, parce que ceux-ci, exempts de certains impôts, avaient besoin d'être distingués des non convertis; c'est du

[a] *Dzikr Fath el-Andalos*, p. ١٣, l. 8 et 9.
[b] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٨, l. 11 et 12 (p. 31 de la trad.).
[c] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣١, l. 11 et 12.
[d] *Baïân*, t. I, p. ٣١٢, l. 13.
[e] § XV (*J. A.* t. XI, p. 580; me sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 356 de la trad.).

de l'individu, sur la main gauche le mot *garde*. « Il veut nous traiter comme « des chrétiens (بمنزلة النصارى), » se dirent-ils entre eux; aussitôt sa mort fut résolue, et un soir, dans la mosquée où Iezîd faisait la prière du coucher du soleil, ils l'assassinèrent[1]. Ibn-Khaldoun n'hésite pas à admettre que ces Berbers appartenaient à la secte des Khaouâridj[2], et nous aurons la preuve des immenses progrès que cette secte fit dans le *Maghrib* pendant les vingt années qui vont suivre.

Assassinat de Iezîd-ibn Abou-Moslim.

Malgré ce coup d'audace, les révoltés ne songèrent pas à répudier l'autorité du Khalife; après avoir mis provisoirement à leur tête un notable de *Tunis*, Moh'ammed-ibn-Aus-el-Ans'âri[3], ils écrivirent ou députèrent à Iezîd-ibn-'Abd-

moins ainsi qu'en Afrique m'a été expliquée cette coutume de tatouage conservée chez les Kabiles.

[1] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ١٣, l. 9 à 13. — Belâdzorî, p. ٢٣١, l. 13 à 15. — *Baïân*, t. I, p. ٣١٣, l. 14 à 20. — Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum*, t. I, ٢٧٩, l. 11. — El-K'aïraouâni, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 64 et 65. — Voyez aussi une note de M. de Slane (*H. d. B.* t. I, p. 357, note 1 de sa trad.). Par la date de la nomination en Égypte de H'antzalah-ibn-S'afouân, qui remplaça son frère envoyé en Afrique (voyez la note 1 de la p. 273), on doit commettre une erreur bien faible en plaçant l'assassinat de Iezîd dans le mois de ramadhân 102 (du mercredi 5 février au jeudi 6 mars 721 de J. C.).

[2] *H. d. B.* t. I, p. ١٣٩, lin. ult. à p. ١٣٧, l. 5 (t. I. p. 216 de la trad.). — On ne peut pas admettre ce que dit Ibn-Khaldoun, que Iezîd-ibn-Abou-Moslim ne gouverna l'Afrique que pendant un mois (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٨, lin. penult. — p. 31 de la trad.), et il est permis de se demander comment il a pu concilier cette assertion avec ce qu'il dit ailleurs (in Mak'k'arî, t. I, p. ١٣٥, l. 14 et 15), que ce fut Iezîd-ibn-Abou-Moslim qui envoya 'Anbaçah-ibn-Soh'aïm en Espagne (voyez la note 1 de la page 273 et la page 275).

[3] *Dzikr Fath-el-Andalos*, p. ١٣, l. 18 et 19. — *Baïân*[a], t. I, p. ٣٥, l. 2. — On lit dans En-Nouaïrî[b] et dans Ibn-Khaldoun[c], que les Berbers mirent à leur tête Moh'ammed-ibn-Iezîd, le gouverneur révoqué en l'an 100 par 'Omar II[d]; ils vont même jusqu'à dire que le Khalife ratifia ce choix, mais Ibn-'Abd-el-H'akam, Belâdzorî, Ibn-'Adzârî[e] ne mentionnent pas l'intérim attribué à cet ancien gouverneur, et comme Ibn-Khaldoun dit ici Moh'ammed-ibn-Iezîd *client des Ans'ârs*, quand plus haut (p. ٨, l. 3 et 4) il l'a nommé *client des K'oraïchites*, il devient clair qu'il a, par erreur, écrit يزيد au lieu de اوس. Cette erreur, du reste, paraît remonter à T'abarî (*Baïân*,

[a] Ibn-'Adzârî s'écarte d'Ibn-'Abd-el-H'akam en prétendant que Moh'ammed-ibn-Aus-el-Ans'âri était alors en expédition en Sicile et qu'on attendit son retour. Dans les circonstances où l'on se trouvait, l'autre version est plus vraisemblable.

[b] §§ xv et xvi (*J. A.* t. XI, p. 580 et 581; III[e] sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 357 de la trad.).

[c] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٨ et ٩ (p. 31 de la trad.).

[d] Voyez mes pages 269 et 270. S'il était vrai, comme le dit Ibn-'Abd-el-H'akam (p. ١٣, l. 17 à 21), que Iezid-ibn-Abou-Moslim eût fait subir d'affreux tourments à Moh'ammed-ibn-Iezîd, cela donnerait une certaine vraisemblance à son choix par les Berbers.

[e] Au moins dans son *Histoire d'Afrique*, car se contredisant dans son *Histoire d'Espagne*, il admet la nomination de Moh'ammed-ibn-Iezîd par les Berbers, et même sa confirmation par Iezîd-ibn-'Abd-el-Melik (*Baïân*, t. II, p. ٢٩, l. 8 et 9).

el-Melik pour lui apprendre ce qui s'était passé, alléguant pour excuse les procédés irritants d'Ibn-Abou-Moslim. Plus intelligent que ne l'avait été son représentant en Afrique, le Khalife comprit qu'il fallait compter avec les Berbers, il agréa les excuses que les coupables voulaient bien lui faire, et, satisfait que l'imprudente conduite de Iezîd n'eût pas entraîné des conséquences plus graves, il envoya Bichr-ibn-S'afouân-el-Kelbi, alors émîr d'Égypte[1], pour

X. Bichr-ibn-S'afouân.

t. II, p. ۲۹, l. 9). — Et. Quatremère a admis que l'assassinat de Iezîd-ibn-Abou-Moslim avait été suivi d'un soulèvement des Berbers (*J. A.* t. XVI, p. 327; IIe sér. 1835). Cette assertion ne s'accorde pas avec ce que je viens de dire; mais cela me paraît prouver seulement que Moh'ammed l'Imâm, en envoyant alors des affidés dans le *Khoràçân* (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۳۰۰, l. 9 et 10), se trompa en croyant que l'assassinat d'Ibn-Abou-Moslim présageait un soulèvement immédiat en *Ifrîk'iah*.

[1] J'ai dit, à la note 8 de ma page 255, que K'orrah-ibn-Charîk fut remplacé par 'Abd-el-Melik-ibn-Rifâ'ah, qui garda le gouvernement d'Égypte jusqu'en djoumâdi-'l-akhir 96, c'est-à-dire pendant moins de trois mois, jusqu'à la mort de Oualîd. Solaïmân, à son avénement, maintint 'Abd-el-Melik-ibn-Rifâ'ah, mais ce fut l'administrateur du Kharâdj, un certain Osâmah-ibn-Zaïd-et-Tanoukhî[a], qui gouverna de fait cette province pendant tout le règne de Solaïmân, terminé, comme nous l'avons vu (p. 268), le 19 s'afar 99. A peine monté sur le trône, dès le mois de rebî-'l-aouel 99[b], 'Omar II appela au gouvernement d'Égypte Aïoub-ibn-Chorah'bîl'-ibn-Akchoum-ibn-Abrahah-ibn-es'-S'abbâh', qui mourut le 17 ramadhân ۱۰۱[d] et auquel Iezîd II, arrivé au Khalifat le 25 redjeb précédent, donna pour successeur Bichr-ibn-S'afouân-el-Kelbi. Il y avait donc environ un an que Bichr, Kelbite modéré, commandait en Égypte lorsqu'il reçut sa nomination au gouvernement de l'Afrique. Iezîd le remplaça en Égypte par son frère H'antzalah-ibn-S'afouân-el-Kelbi, qui arriva à *Mis'r* dans le mois de chaouâl 102e, et conserva cette fonction trois ans, jusqu'en chaouâl 105, date à laquelle Hichâm, parvenu au trône du khalifat le 25 cha'bân 105, le destitua pour donner le gouvernement d'Égypte à son frère Moh'ammed-ibn-'Abd-el-Melik, qui en prit possession le 11

[a] Eutychii *Annales*, t. II, p. 377, l. 12 et 13. — L'orthographe du nom m'est donnée par Beládzori (p. ۲۷۳, l. 16) et par Abou-'l-Mah'âcin (t. I, p. ۲۵۷, l. 9). On voit ici pourquoi j'ai dit (p. 265, note 3) qu'Ibn-Rifâ'ah eut le *titre* de gouverneur d'*Égypte* de 96 à 99.

[b] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۵۸, l. 7 et 8, et p. ۲۶۴, l. 10. — Abou-'l-Mah'âcin, sous l'année 97, place l'assassinat de 'Abd-'l-'Aziz-ibn-Mouçâ en 99 (*ibid.* t. I, ۲۶۱, l. 14); en se reportant à ce que j'ai dit, d'après le même auteur, à la note 3 de la page 187, on doit admettre que cette date est erronée, quoique 'Abd-el-Melik-ibn-Rifâ'ah ait conservé le titre de gouverneur d'*Égypte* pendant au moins les deux premiers mois de 99, puisqu'il ne fut destitué qu'en rebî-'l-aouel 99 (*ibid.* t. I, p. ۲۵۸, l. 8).

[c] J'écris ce nom comme l'écrit Beládzori (p. ۱۰۷, l. 16 et *passim*).

[d] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۶۳, l. 11, p. ۲۶۴, l. 2, et p. ۲۶۱, l. 11.

[e] *Ibid.* t. I, p. ۲۷۷, lin. ult.[1*] — A la page ۲۷۹, l. 14 à 16, 'Abou-'l-Mah'âçin place en 103 la première année du gouvernement de H'antzalah, et il ajoute immédiatement que Samh' mourut en cette année; il est clair qu'il s'agit là de la fin de 102; je n'en conclus donc pas qu'il faille le compter parmi ceux qui placent, à tort, la mort de Samh' en 103.

[1*] Abou-'l-Mah'âcin avait déjà dit, à la page ۲۷۱ (l. 14 à 17), que Bichr, envoyé d'*Égypte* en *Ifrîk'iah*, quitta son gouvernement en chaouâl 102, laissant, à sa place, son frère H'antzalah-ibn-S'afouân, qui y fut confirmé par le khalife Iezîd-ibn-'Abd-el-Melik.

gouverner l'Afrique; on devait être au commencement de chaouâl 102[1]. Le premier acte de son gouvernement fut un acte de rigueur : suivant Ibn-'Abd-el-H'akam, peu croyable en cela, 'Abd-Allah-ibn-Mouçâ-ibn-Nos'aïr était en Orient, d'où il revint à *K'aïraouân* avec Iezîd-ibn-Abou-Moslim, qui, aussitôt arrivé, lui fit subir mille avanies[2]; l'auteur ne dit pas que l'émîr ait été plus loin. Quoi qu'il en soit de ces faits, à peine Bichr eut-il pris possession du gouvernement de l'Afrique, que 'Abd-Allah-ibn-Mouçâ lui fut dénoncé comme ayant intrigué pour provoquer le meurtre de Iezîd-ibn-Abou-Moslim; le nouvel émîr porta ces faits à la connaissance du Khalife, qui lui répondit par l'ordre de mettre à mort le fils de Mouçâ. Cet ordre (peut-être vu l'absence de preuves) parut assez rigoureux à Bichr pour qu'il crût devoir en suspendre l'exécution; cependant, sur les représentations de deux personnages qui prévoyaient que la grâce serait envoyée, 'Abd-Allah eut la tête tranchée[3]. Pendant que ces choses se passaient en Afrique, Es-Samh'-ibn-Mâlik arrivait au

Exécution de 'Abd-Allah-ibn-Mouçâ.

chaouâl[a]; mais celui-ci s'en démit au bout d'un mois[b], et Hichâm envoya à sa place El-H'orr-ibn-Iouçof, qui entra en fonction le 3 dzou-'l-hidjah 105[c].

[1] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. 10, l. 8. — Belâdzorî, p. 231, l. 15. — *Baïân*, t. I, p. 35, l. 4 à 8[d]. — Le premier de ces auteurs donne seul une date, et encore ne donne-t-il que l'année (102); mais les détails dans lesquels je viens d'entrer à la fin de la note précédente, me semblent légitimer la date que j'indique ici. Ils m'autorisent aussi à considérer comme une erreur la date de 103 que donnent le *Baïân* (ci-dessus cité) et Ibn-Khaldoun[e] pour celle de l'envoi de Bichr en Afrique. A l'inverse, Ibn-el-K'outïah s'exprime de manière à laisser croire que Bichr fut nommé à l'avénement de Iezîd II[f], c'est-à-dire vers le milieu de 101, ce qui serait encore plus inexact. — Voyez la note 1 de ma page 277.

[2] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. 13, l. 9 et suiv.

[3] *Ibid.* p. 10, l. 9 à 16. La grâce, suivant ce récit, arriva le jour même où l'exécution venait d'avoir lieu. — Belâdzorî, p. 231, l. 15. — *Baïân*, t. I, p. 35, l. 8 et 9. Ibn-'Adzârî se sert ici de l'expression استصفى, «il épura ce qui res-«tait de la famille de Mouçâ-ibn-Nos'aïr.» Cela veut-il dire qu'il fit aussi périr 'Abd-el-Melik-ibn-Mouçâ? On peut et peut-être doit-on l'admettre quand on lit dans En-Nouaïrî[g] : «qu'il reçut, «de Solaïmân-ibn-'Abd-el-Melik, l'ordre de «faire arrêter la famille et tous les dépendants «de Mouçâ-ibn-Nos'aïr;» toutefois on ne sait pas positivement quel fut le sort de 'Abd-el-Melik-ibn-Mouçâ.

[a] *En-Nodjoum*, t. I, p. 286, l. 9 à 12. — Ce Moh'ammed, ajoute Abou-'l-Mah'âçin (l. 13), était frère de Sa'îd-ibn-'Abd-el-Melik du côté paternel.

[b] *Ibid.* t. I, p. 289, l. 3.

[c] *Ibid.* t. I, p. 287, l. 11 et 12.

[d] Là, l'auteur donne le nom complet de ce gouverneur de la manière suivante : Bichr-ibn-S'afouân-ibn-Naufal-ibn-Bichr-ibn-H'antzalah-ibn-'Alk'amah-ibn-Chorah'bîl-ibn-'Aziz-ibn-Khâlid.

[e] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 4, l. 6 (p. 32 de la trad.).

[f] *J. A.* t. VIII, p. 441; v[e] sér. 1856.

[g] § XIII (*J. A.* t. XI, p. 577; III[e] sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 354 de la trad.).

terme de ses succès en Espagne; ayant porté ses armes dans le pays des Francs, il périssait sur le champ de bataille témoin de sa défaite le 9 dzou-'l-k'a'dah 102[1] (dimanche 11 mai 721 de J. C.); 'Abd-er-Rah'man-ibn-'Abd-Allah-el-Ghâfik'î ramenait les débris de l'armée en Espagne, et prenait l'intérim du gouvernement en dzou-'l-h'idjah 102[2], intérim qui dura jusqu'à ce que Bichr, pour remplacer Es-Samh', eût envoyé 'Anbaçah-ibn-Soh'aïm-el-Kelbi, qui arriva à *Cordoue* en s'afar 103[3].

Mort d'Es-Samh-ibn-Mâlik.

103 de l'hég. (721-722 de J. C.).

A dater de cet instant, les historiens arabes sont très-brefs sur l'administration de Bichr-ibn-S'afouân en Afrique, ce qui veut sans doute dire qu'il fit peu la guerre, quoiqu'on lise dans Ibn-Khaldoun : « Il pacifia le pays, apaisa les « troubles qui avaient éclaté de toutes parts[4]; » ces derniers mots caractérisent la disposition permanente des Berbers. Il faut croire que l'Afrique était tranquille en 105, car l'émîr partit de *K'aïraouân* pour aller offrir des pré-

105 de l'hég. (723-724 de J. C.)

[1] Mak'k'arî, t. I, p. ۱۴٥, l. 13. Ibn-Khaldoun, qui est cité ici, ne donne que l'année; il en est de même d'Ibn-H'aïân (*ibid.* t. II, p. ۹, l. 3). Ibn-Bachkouâl (même page, l. 2 et 3) et Abou-'l-Mah'âçin (t. I, p. ۲۷۹, l. 15 et 16) disent le jour de *tarouïah*, c'est-à-dire le 8 dzou-'l-h'idjah 102; le *Baïân* (t. II, p. ۲٥, lin. ult.) fixe le lendemain, jour de l'*arafah* 102 (mardi 10 juin 721 de J. C.). Mais il s'agit ici d'un fait de notre histoire, il s'agit de la bataille livrée sous les murs de *Toulouse* par Eudes, duc d'Aquitaine, à Es-Samh', bataille qui fut, pour les Arabes, un désastre tel que, suivant Ibn-H'aïân (Mak'k'arî, t. II, p. ۹, l. 5), pas un Musulman n'échappa, ce qui est une exagération évidente. Or, nos Annales placent cet événement en mai 721 (*Chronicon Moissiacensis* dans le recueil de D. Bouquet, t. II, p. 654; — Reinaud, *Invas. des Saras. en France*, p. 20; — Romey, *Hist. d'Esp.* t. III, p. 90). — Puisque le gouvernement d'Es-Samh' partait du 20 rebî'-l-aouel 100, il eut une durée de deux ans et huit mois[a], comme, au reste, le dit Ibn-H'aïân avec assurance (Mak'k'arî, t. II, p. ۹, l. 3), et comme Ibn-'Adzârî le répète avec hésitation (*Baïân*, t. II, p. ۲۹, l. 1); d'autres disent deux ans six mois[b].

[2] *Baïân*, t. II, p. ۲۹, l. 4. Nous avons vu, à la note précédente, que plusieurs auteurs placent en dzou-'l-h'idjah la grande défaite que les Musulmans essuyèrent en dzou-'l-k'a'dah; il est clair que l'intérim de 'Abd-er-Rah'mân dut commencer au moment même de la mort de l'émîr, par le seul fait que ce lieutenant prenait le commandement de l'armée vaincue, mais, en effet, 'Abd-er-Rah'mân ne dut arriver au siége du gouvernement qu'en dzou-'l-h'idjah.

[3] *Baïân*, t. II, p. ۲۹, l. 7. — Ibn-Khaldoun (Mak'k'arî, t. I, p. ۱۴٥, l. 15). On ne s'explique pas que Ibn-Khaldoun dise ici que ce fut Iezîd-ibn-Abou-Moslim qui envoya 'Anbaçah en Espagne. — En-Nouaïrî n'avait pas commis cette faute, et dit bien que Bichr nomma 'Anbaçah en 103, mais il fait une autre confusion en prétendant que, pour nommer celui-ci, il destitua El-H'orr-ibn-'Abd-er-Rah'mân (*J. A.* t. XI, p. 583; 1re sér. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 357 de la tr.).

[4] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۹, l. 6 (p. 32 de la trad.).

[a] Rigoureusement huit mois moins onze jours.

[b] « E reino dos años e medio. » (*Crónica del moro Rasis*, p. 84, col. 2, l. 2.) — « Cum duobus annis et dimidio. » (Roder. Tolet. *Hist. Arab.* cap. XI, p. 10, l. 40 et 41.)

sents au Khalife, et la date de ce voyage nous est donnée avec une certaine précision, puisqu'il apprit en route la mort de Iezîd II, qui eut lieu, comme on sait, le 25 cha'bân 105[1] (jeudi 27 janvier 724 de J. C.). Il n'en continua pas moins son voyage et se présenta au nouveau Khalife : c'était Hichâm le quatrième des fils de 'Abd-el-Melik parvenus au khalifat. Bichr lui offrit les présents destinés à son prédécesseur, et obtint sans peine la faveur méritée d'être confirmé dans le gouvernement de l'Afrique[2]. Il y avait quatre ans et demi[3] que 'Anbaçah commandait en Espagne, lorsqu'il mourut dans le mois de cha'bân 107[4] (du mercredi 12 décembre 725, au mercredi 9 janvier 726); Bichr le remplaça par Iah'iâ-ibn-Solamah-el-Kelbi, qui, paraît-il, n'arriva à *Cordoue* qu'en chaouâl[5], et gouverna l'Espagne pendant deux ans et demi[6], par conséquent jusqu'en rebî'-l-akhir 110. Dans le neuvième mois de 109, Bichr avait fait une expédition heureuse en Sicile[7], et il venait de rentrer à *K'aïraoudn*, quand il mourut en chaouâl 109[8], après avoir gouverné l'Afrique pendant

Khalifat de Hichâm.

107 de l'hég. (725-726 de J. C.)

109 de l'hég. (727-728 de J. C.) Mort de Bichr.

[1] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. 14, l. 3 à 5. — Ibn-K'otaïbah, p. 140, l. 1 et 2. — Eutychii *Annales*, t. II, p. 383, lin. ult. — El-Makîn, p. 79, l. 15 et 16; il dit le 5 restant (le 24). — Aboul-Faradj, p. 204, l. 13 et 14 (p. 132 de la trad. lat.). — Abulfedæ *Annal. musl.* t. I, p. 446, l. 13. — *En-Nodjoum*, t. I, p. 248, l. 9 et 10. — Soiout'i, *Târikh-el-Kholafâ*, p. 238, l. 2. — Tous s'accordent à lui donner quatre ans un mois de règne, et je ne vois que Ibn-'Adzârî qui place la mort de Iezîd-ibn-'Abd-el-Melik en rebî'-l-aouel 105 (*Baïân*, t. I, p. 36, l. 10 et 11).

[2] Belâdzorî, p. 231, l. 17. — *Baïân*, t. I, p. 36, l. 11 et 12. — El-K'aïraouâni, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 65.

[3] Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. II, p. 24, l. 12) dit quatre ans huit mois; mais, puisqu'il le fait arriver en s'afar 103 (voyez la note 3 p. 275) et mourir en cha'bân 107 (*ibid.* t. II, p. 24, l. 15 et 16), il est impossible qu'il arrive à cette durée pour son émirat. Isidore de Béja dit très-bien : « Ambiza *semis cum quatuor annis* principatum Hispaniæ apte retemptat. » (*Chronicon*, § 12 in *España sagr.* t. VIII, p. 298.)

[4] Ibn-Bachkouâl in Mak'k'arî, t. II, p. 4, l. 21 et 23. — Ibn-'Adzârî (voyez la note 3 ci-dessus). — Reinaud, *Invas. des Sarras. en France*, p. 22.

[5] Ibn-Bachkouâl in Makkârî, t. II, p. 10, l. 16 — *Baïân*, t. I, p. 35, l. 16 et 17.

[6] A la ligne 17 de la page de Mak'k'arî ci-dessus citée, Ibn-Bachkouâl dit : سنة وستة اشهر (1 an ½), mais dans plusieurs on lit : سنتين وستة اشهر (Roder. Tolet. *Hist. Arab.* cap. XI, p. 11, l. 11. — *Baïân*, t. II, p. 27, l. 1. — Ibn-Khaldoun in Mak'k'arî, t. I, p. 150, l. 19).

[7] *Baïân*, t. I, p. 30, l. 13. — En-Nouaïrî, *Historia Siciliæ* (in Gregorio, p. 2, l. 8 et 9. — *Voyages* de Riedesel, p. 403). — *Id.* § XVII (*J. A.* t. XI, p. 581; 1re sér. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 358 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 4, l. 7 (p. 32 de la trad.). — Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, t. I, p. 171.

[8] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. 14, l. 9 et 10. — Belâdzorî, p. 231, l. 17. — *Baïân*, t. I, p. 30, l. 18 et 19. — En-Nouaïrî et Ibn-Khaldoun ci-dessus cités. — La date de chaouâl 109, donnée du reste par Ibn-'Abd-el-H'akam seul, justifie très-bien la date du commencement de chaouâl 102 que j'ai fixée (p. 274) pour l'arrivée de Bichr en Afrique, où nous allons dire qu'il gouverna sept ans. C'est donc tout à fait par erreur

sept ans[1]. Le K'aïsite Iezîd II avait confié le gouvernement de l'Afrique à un Kelbite; le Kelbite Hichâm envoya, pour remplacer Bichr, un K'aïsite, 'Obaïdah-ibn-'Abd-er-Rah'mân-es-Solami (de la tribu de Solaïm), qui n'arriva à *K'aïraoudn* qu'en s'afar 110[2]. Cette nomination était, de la part du Khalife, tout un changement de système, et l'on dirait qu'il eut quelque hésitation. « Avant de rendre le dernier soupir, dit M. Dozy, Bichr avait confié le gou- « vernement de la province à un de ces contribules[3], qui se flattait, à ce qu'il « semble, que le Khalife le nommerait définitivement gouverneur. Son espoir « fut trompé : Hichâm nomma le K'aïsite 'Obaïdah. Le Kelbite en fut informé; « mais il se croyait assez puissant pour pouvoir se soutenir les armes à la main. « C'était un vendredi du mois de juin ou de juillet 728[4]. Le Kelbite venait « de s'habiller, et était sur le point de se rendre à la mosquée pour y présider « à la prière publique, lorsqu'un de ses amis entre précipitamment dans sa « chambre en criant : « L'émîr 'Obaïdah vient d'entrer dans la ville! » « Atterré « du coup, le Kelbite, d'abord plongé dans une stupeur muette, ne recouvre « la parole que pour répondre : « Dieu seul est puissant, l'heure du jugement

110 de l'hég. (728-729 de J. C.). XI. 'Obaïdah-ibn-'Abd-er-Rah'mân.

que Ibn-Khaldoun dit que Hichâm *destitua* Bichr (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 4, l. 9; — p. 32 de la trad.).

[1] *Baïân*, t. I, p. ٣٥, l. 19. En fixant cette durée, on voit que Ibn-'Adzârî redresse lui-même l'erreur que j'ai signalée à la note 1 de ma page 274 et justifie très-bien la date que j'ai assignée au commencement de l'émirat de Bichr en Afrique.

[2] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ١٩, l. 14 et 15[a]. — El-K'aïraouâni[b], *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 65. — Ibn-'Adzârî dit en rebî-'l-aouel 110 (*Baïân*, t. I, p. ٣٩, l. 3). — Belâdzorî, p. ٢٣١, l. 18. — « Hichâm, dit M. Dozy, favorisa dabord les « Iéménites..... et permit à ceux qui remontaient « au pouvoir (quand Iézîd II mourut) de persé- « cuter cruellement ceux qui venaient de le per- « dre; mais quand il se fut déclaré pour l'autre « parti, les K'aïsites prirent leur revanche, surtout « en Afrique et en Espagne. » (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 218 et 219.) Plus loin (p. 229 et 230) il explique, par la soif des richesses, le changement de Hichâm, changement qui semble devoir être fixé à la fin de 109 ou au commencement de 110.

[3] Auquel Ibn-'Abd-el-H'akam (p. ١٩, l. 13 et 14) donne le nom de 'Âs-ibn-K'art'-el-Kelbi, et que Ibn-'Adzârî appelle El-'Abbâs-ibn-Bâdha'ah-el-Kelbi (*Baïân*, t. I, p. ٣٥, l. 15 et 16). Le choix de Bichr avait dû naturellement se porter sur un Kelbite.

[4] M. Dozy a évidemment admis, d'après Ibn-'Adzârî, que l'arrivée de 'Obaïdah eut lieu en rebî-'l-aouel 110 (voyez la note 2 ci-dessus), puisque ce mois comprend du lundi 14 juin au mardi 13 juillet 728 de J. C.

[a] Il ajoute que, d'après une tradition venant d'El-Laïth-ibn-Sa'd, 'Obaïdah fut nommé en moh'arram 110, ce qui est, du reste, très-conciliable avec son arrivée en Afrique dans le mois de s'afar.

[b] El-K'aïraouâni suit ici Ibn-'Abd-el-H'akam; aussi mentionne-t-il une expédition en Sicile qui fut désastreuse par la perte de la flotte au milieu d'une tempête, expédition dont M. Amari parle d'après Makrîzî (*Stor. dei Musulm. di Sicil.* t. I, p. 172).

«dernier arrivera aussi inopinément.» «Ses jambes refusent de le porter; glacé «d'effroi, il tombe à terre[1].» Maître de la capitale, 'Obaïdah sévit contre les Kelbites avec une cruauté sans égale. Après les avoir fait jeter dans des cachots, il les mit à la torture, et, afin de contenter la cupidité de son souverain, il leur extorqua des sommes énormes[2].

Dès le mois de rebî'-l-akhir, Iah'îâ-ibn-Solamah fut destitué du gouvernement d'Espagne[3], et remplacé par un K'aïsite, dont je ne donne pas le nom, parce que non-seulement les divers auteurs ne s'accordent pas, mais un même auteur ne s'accorde pas avec lui-même sur ce nom[4]. Ce qui est certain, c'est que, dans l'espace de neuf mois, deux émîrs successifs échouèrent complétement, et qu'en moh'arram 111 (avril 729 de J. C.) un troisième K'aïsite, H'aïtham-ibn-'Obaïd-el-Kilâbi[5] fut envoyé par 'Obaïdah, qui menaçait les Arabes d'Espagne des châtiments les plus rigoureux s'ils

[1] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 219 et 220. Voyez Ibn-el-Abbâr, *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 47, l. 18 à 22); voyez aussi le *Baïân*, t. I, p. ٣٩, l. 1 à 7.

[2] *Baïân*, t. I, p. ٣٩, l. 7 et 8. — Ibn-el-Abbâr. *El-H'ollat-es-Siarâ* (Dozy, *Notices*, p. 47, l. 18 à 22, et p. 49, l. 3 et 4).

[3] Voyez la note 6 de la page 276.

[4] Ibn-'Adzârî, dans son *Baïân* (t. I, p. ٣٩, l. 8 à 10), le nomme 'Othman-ibn-Abî-Nisa'ah et, contre toute vraisemblance, le fait arriver en cha'bân 110[a], qui serait plutôt le mois où il fut destitué; dans le tome II (p. ٢٩, l. 3), c'est H'odzaïfah-ibn-el-Ah'ouas' que Ibn-'Adzârî donne pour successeur immédiat à Iah'îâ-ibn-Solamah. «On «est en désaccord, dit Ibn-Bachkouâl (in Mak'k'arî, t. II, p. ١٠, l. 21 et 22) sur le point de «savoir si 'Othman a précédé ou suivi H'odzaïfah[b].» Je chercherai d'autant moins volontiers à éclaircir ce détail, qu'il était déjà obscur du temps d'Isidore de Béja, qui admet deux 'Othman (Autuman) successifs, le premier qui gouverna *cinq* mois, l'autre *quatre* mois, «post quem, inquit, «Hiscam substituit alium nomine Alhaytam. «Hic..... atque dum *decem per mensibus* turbidus «regnat.....» (Isid. Pacens. *Chronicon*, § 57, in *España sagr.* t. VIII, p. 300.)

[5] Ibn-Bachkouâl[c] (in Mak'k'arî, t. II, p. ١٠, in fine). — Ibn-'Adzârî l'appelle, à tort, H'aïtham-ibn-'Obaïd-el-*Kinâni*[d] (*Baïân*, t. II, p. ٢٧, l. 14[e]). — Ibn-Khaldoun (in Mak'k'arî, t. I, p. ١٣٥, l. 22 et 23).

[a] Il a dû emprunter cette date inexacte à Ibn-Bachkouâl (Mak'k'arî, t. II, p. ١٠, l. 19).

[b] Ibn-Khaldoun (*ibid.* t. I, p. ١٣٥, l. 22) a exprimé la même incertitude dans les mêmes termes.

[c] Cet auteur donne, au successeur de H'odzaïfah, le nom de H'aïtham-ibn-'*Adî*-l-Kilâbi.

[d] Voyez Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 220, note 2.

[e] Dans le tome I (p. ٣٩, l. 14), Ibn-'Adzârî fait arriver H'aïtham en Espagne dans le mois de moh'arram 112, et il donne deux ans et des jours[1e] pour la durée de son gouvernement que, dans le tome II (p. ٢٧, l. 16), il fixe à dix mois, chiffre que nous avons vu dans Isidore de Béja (note 4 ci-dessus) et que reproduit une chronique du IXe siècle dans laquelle on lit: «Geleitam mens. x.» (*Chronicon Albeldense*, § 79, in *España sagr.* t. XIII, p. 462.)

[1e] Ce chiffre inexact paraît emprunté à Ibn-Bachkouâl (in Mak'k'arî, t. II, p. ١٠, lin. ult.).

osaient résister aux ordres de ce nouveau gouverneur[1]. Précédé de pareilles menaces, et comptant sur leur succès, celui-ci donna un libre cours à sa haine et à sa rapacité : les emprisonnements, les tortures, les exécutions capitales se multiplièrent rapidement, jusqu'à ce qu'un cri d'indignation des Kelbites retentît jusqu'à *Damas*. Alors, et après dix mois[2] de cette exécrable tyrannie, on vit arriver, envoyé par le Khalife[3], un homme de confiance chargé de s'enquérir de la légitimité des plaintes, et de faire justice : il se nommait Moh'ammed-ibn-'Abd-Allah-el-Achdja'ï[4]. H'aïtham fut presque immédiatement destitué, et il venait d'être flagellé, soumis à toutes sortes d'humiliations et renvoyé en Afrique[5] lorsqu'au bout de deux mois[6], en s'afar 112[7] 112 de l'hég. (730-731 de J. C.)

[1] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 220 et 221.

[2] Isidore, la *Chronique d'Albeïda*, Ibn-'Adzâri (voyez ces sources citées note[c] de la page précédente).

[3] Il est vrai qu'on lit dans Isidore : «a Libyæ «partibus principaliter monitus Mammet Alacila «(Moh'ammed-el-Achdja'ï) mittitur Saracenus «cum relatione auctoritatis absconsa.....» (*Chronicon*, § 57, in *España sagr.* t. VIII, p. 301); mais Roderik de Tolède, bien que, dans cette courte période, il ait copié Isidore à peu près mot à mot, dit que la plainte fut portée à l'Émir-el-Moumenin, et que le porteur de cette plainte revint avec Moh'ammed, le chargé des pouvoirs du Khalife. M. de Gayangos (t. II, p. 409, note 26) a admis la très-invraisemblable assertion de l'envoi de Moh'ammed par l'émir d'Afrique, mais il oublie que H'aïtham n'avait fait qu'obéir aux ordres de 'Obaïdah (voy. *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 222).

[4] Les divers auteurs arabes parlent de ce Moh'ammed-ibn-'Abd-Allah comme du successeur de H'aïtham, et comme ayant gouverné l'Espagne pendant deux mois (voyez la note 6 ci-après).

[5] «.....flagellatum, turpiter adjudicatum, «capite decalvatum, asino pompizantem post «terga facie per plateas detrahunt, manibus post «tergum vinctum, vel catenis ferreis alligatum : «atque non post multos dies duci Africano..... «dirigit præsentandum.» (Isid. Pacens. *Chronicon*, § 57, in *España sagr.* t. VIII, p. 301.)

[6] *Crónica del moro Rasis*, p. 85, col. 1, l. 1. — Ibn-Bachkouâl (in Mak'k'arî, t. II, p. 11, l. 2). — Roder. Tolet. *Hist. Arab.* cap. XIII. p. 12, l. 26. — Ibn-Khaldoun (in Mak'k'ari, t. I, p. 1[re]v, l. 1). — Si H'aïtham, arrivé en moh'arram 111 gouverna pendant dix mois, c'est-à-dire jusqu'en dzou-'l-k'a'dah, et si 'Abd-er-Rah'mân, comme nous allons le dire, reçut le gouvernement en s'afar 112, il s'écoula réellement trois mois entre H'aïtham et 'Abd-er-Rah'mân, mais il y eut sans doute un premier mois d'enquête, pendant lequel H'aïtham, sans être encore révoqué, ne gouvernait plus.

[7] *Baïân*, t. II, p. f^A, l. 3. — Reinaud, *Invas. des Sarras. en Fr.* p. 34. — Plusieurs autorités placent en 113 la nomination de 'Abd-er-Rah'mân-el-Ghâfik'i, et il faut dire que, parmi ces autorités, se trouvent celles d'Isidore[a], d'Ibn-H'aïân[b] et d'Ibn-Khaldoun[c]; aussi, les uns donnent-ils, à son gouvernement, une durée de deux ans et sept mois[d], pendant que d'autres disent

[a] *Chronicon*, § 58 (*España sagr.* t. VIII, p. 301).

[b] In Mak'k'ari, t. II, p. 4, l. 14. — Ibn-H'aïân dit en s'afar 113.

[c] Ibn-Khaldoun, t. I, p. 1[re]v, l. 2.

[d] *Baïân*, t. II, p. f^A; l. 3. — Par suite des discordances que présentent, pour cette période, les deux volumes d'Ibn-'Adzâri, on lit dans le tome I du *Baïân* (p. f^v, l. 8 à 11), que 'Abd-er-Rah'mân fut nommé en 113 et mourut martyr en 115.

(du 25 avril au 23 mai 730 de J. C.), le gouvernement d'Espagne fut remis à 'Abd-er-Rah'mân-ibn-'Abd-Allah-el-Ghâfik'i, celui-là même qui, après la mort de Samh', avait pris le commandement de l'armée musulmane taillée en pièces sous les murs de *Toulouse*, et avait gardé l'intérim du gouvernement jusqu'à l'arrivée de 'Anbaçah[1]. Guidé par l'esprit de conquête qui enflammait les Arabes, et désireux de venger la défaite dont il avait été témoin à la fin de 102, 'Abd-er-Rah'mân fit les préparatifs d'une grande expédition dans les Gaules. Il se trouva prêt, croit-on, au printemps de 732[2]; alors commença la campagne qui vint se terminer entre *Tours* et *Poitiers*[3] par la terrible bataille livrée en octobre de la même année[4], et dans laquelle 'Abd-er-Rah'mân perdit la vie[5]. Cette journée à jamais mémorable, où les corps de tant de

114 de l'hég. (732-733 de J. C.) Bataille de Poitiers.

dix-huit mois ou un an huit mois[a], et pendant que d'autres encore, sans doute pour concilier la date de 113 avec la première durée du gouvernement, placent en 115 la bataille où 'Abd-er-Rah'mân perdit la vie.

[1] Voyez p. 274 et 275 de ce volume. Je ne m'explique pas qu'Ibn-Khaldoun prétende que 'Abd-er-Rah'mân fut nommé au gouvernement d'Espagne par 'Obaïd-Allah-ibn-el-H'abh'âb[b], que nous verrons arriver au gouvernement de l'Afrique en rebî'-l-akhir 116 (voy. p. 282 de ce volume).

[2] Reinaud, *Invas. des Sarras. en Fr.* p. 41. — *Chronicum* Fredegarii et continuat. Pars II (D. Bouquet, t. II, p. 454).

[3] On ne connaît pas d'une manière précise le lieu qui fut témoin de cet important fait d'armes. Les auteurs arabes ne le désignent pas autrement que par le nom de *Balât'-ech-Chohadâ*[c] (le pavé des martyrs), nom qui n'indique que la grandeur du désastre des Musulmans. — La *Chronique de Moissac* dit : «in suburbio *Pictavensi*.» (D. Bouquet, t. II, p. 655.)

[4] Reinaud, *Invas. des Sarras. en Fr.* p. 45. — Ibn-H'aïân (in Mak'k'arî, t. II, p. 4, l. 15 et 16), Ibn-Khaldoun (*ibid.* t. I, p. ١٣٤, l. 3), Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. II, p. ٢٨, l. 4) confirment très-bien la date de nos chroniques en plaçant la défaite et la mort de 'Abd-er-Rah'mân en ramadhân 114, puisque le 1er ramadhân 114 correspond au samedi 25 octobre 732. La date précise se trouve ainsi resserrée dans les limites assez étroites du 25 au 31 octobre (du 1er au 7 ramadhân); elle serait même tout à fait fixée si, comme le dit M. Romey (*Hist. d'Esp.* t. III, p. 106), la journée décisive fut un *samedi*. — Ibn-'Abd-el-H'akam (p. IV, l. 16) dit que 'Abd-er-Rah'mân mourut martyr avec tous ses compagnons en 115, et c'est sans doute lui que Ibn-'Adzârî a suivi dans son tome I (voyez la note[d] de la page précédente).

[5] On lit dans Isidore de Béja «regem inven-«tum exanimant» (*Chronico.*, § 59, in *España sagr.* t. VIII, p. 303), et dans roderik' de Tolède «et ipsum gladio peremunt» (*Hist. Arab.* cap. XIV, p. 13, l. 32); tous les auteurs arabes disent qu'il mourut martyr dans cette bataille.

[a] *Crónica del moro Rasis*, p. 85, col. 1, l. 3. — Ibn-H'aïân (in Mak'k'arî, t. II, p. 4, l. 17), et il ajoute (l. 18) : «d'autres disent deux ans huit mois,» indication qu'il avait déjà donnée à la même page, l. 3. — Ibn-Khaldoun (in Ma'k'arî, t. I, p. ١٣٤, l. 4) dit un an huit mois.

[b] In Mak'k'arî, t. I, p. ١٣٤, l. 1 et 2.

Ibn-H'aïân (in Mak'k'arî, t. II, p. 4, l. 16). — *Baïân*, t. I, p. ٣٧, l. 10 et 11. — Ibn-Khaldoun (in Mak'k'arî, t. I, p. ١٣٤, l. 3).

Musulmans jonchèrent nos plaines[1], vit l'élan de l'Islâmisme se briser contre le génie de Charles Martel. Les Arabes n'avaient pas compris que, malgré la différence des dates, le catholicisme était jeune aussi dans les Gaules, et que sa tâche y était à peine ébauchée; ils ne se doutaient pas que les guerriers bardés de fer qu'ils venaient combattre défendaient, à la pointe de leur épée, la sainte cause du progrès de l'humanité, quand ils croyaient défendre le sol qu'ils avaient conquis et qui était devenu leur patrie. Le catholicisme, *alors* affranchisseur, devait, durant quatre siècles encore, suivre sa marche ascendante avant d'atteindre, après Hildebrand, la période décroissante qui, depuis sept siècles, l'a amené par degrés à l'état de détresse où nous le voyons aujourd'hui. L'issue de la lutte qui s'engagea entre 'Abd-er-Rah'mân et le précurseur de Charlemagne ne pouvait être douteuse au VIIIe siècle; plus éclairés, les Arabes auraient su que le croissant ne pouvait avoir pour mission de briser la croix.

Dans le mois même (ramadhân 114) où 'Abd-er-Rah'mân-el-Ghâfik'i trouva la mort dans les plaines de *Poitiers*, 'Obaïdah lui donna pour successeur en Espagne 'Abd-el-Melik-ibn-K'at'an-ibn-Nafîl-ibn-'Abd-Allah-el-Fihri[2]; mais ce fut sans doute le dernier acte important de son gouvernement. Parmi les victimes des rigueurs qu'il avait exercées sur les compagnons de Bichr, se trouvait un Kelbite nommé Abou-'l-Khat't'âr-el-H'oçâm-ibn-Dhirâr[3], qui avait souffert dans les prisons de *K'aïraouân*, et qui pleurait la perte de Sa'd-ibn-

[1] Les chiffres les plus exagérés ont été donnés sur la perte des Musulmans. Un auteur presque contemporain la porte à 370 000 hommes[a], et Anastase le bibliothécaire, qui florissait sous le pontificat de Jean VIII, vers 879, dit 375,000, «trecenta enim septuaginta quinque millia uno «sunt die interfecti.» (*Historia de Vitis Pontificum*, S. Gregorio II, p. 68; *Corp. script. hist. Byzant.* in-f°, Parisiis, 1649.)

[2] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ۱۷ et ۱۸. — Ibn-Bachkouâl (in Mak'k'arî, t. II, p. ۱۱, l. 4 et 5). — Ibn-Khaldoun (*id.* t. I, p. ۱۴۹, l. 4 et 5). — Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. II, p. ۴۸, l. 7) dit que 'Abd-el-Melik-ibn-K'at'an entra en fonction dans le mois même où 'Abd-er-Rah'mân mourut martyr[b]; mais il ajoute que, suivant quelques-uns, il entra en fonction en chaouâl 124, ce qui est évidemment une faute du texte qui a dû dire 114. A la vérité, il revint au pouvoir, mais nous verrons (p. 290) que ce fut en s'afar 123.

[3] *Baïân*, t. I, p. ۴۹, l. 15 à 18. — Voyez p. 277 et 278 de ce volume.

[a] Pauli Diaconi *De gestis Langobardorum*, lib. VI, cap. XLVI, p. 921, de l'édition que Grotius en a donnée dans son *Historia Gothorum, Vandalorum et Langobardorum*; in-8°, Amstelodami, 1655. — On sait que Paul Diacre, né vers 740, est mort vers 790 (*Biogr. univers.* t. XXXIII, p. 187, col. 2). Ainsi, né peu d'années après l'événement, il a pu recueillir, de la bouche même des contemporains, les exagérations qui durent naître de la vive impression produite par la victoire de Charles Martel.

[b] On peut voir là la confirmation que cette mort eut lieu dans les premiers jours de ramadhân.

Djaouâs[1], son ami intime, mis à mort en Espagne par H'aïtham. Cet Abou-'l-Khat't'âr jouissait d'une haute estime non-seulement à cause de la position qu'il avait occupée sous le gouvernement de Bichr-ibn-S'afouân[2], mais par son caractère, son éloquence, et ses talents comme poëte; il adressa au Khalife une pièce de vers, aussi connue en Occident qu'en Orient, dit Abou-'Ali cité par Ibn-el-Abbâr[3], pièce de vers dans laquelle il lui reprochait avec énergie de laisser verser, par les K'aïsites, le sang de ces Kelbites, auxquels sa famille devait le trône, et qui se terminait par la menace d'une levée de boucliers. A la lecture de ces vers, Hichâm, vivement impressionné, prononça à l'instant (en chaouâl 114) la destitution de 'Obaïdah. Celui-ci, après avoir remis le gouvernement à son lieutenant 'Ok'bah-ibn-K'odâmah-et-Todjîbi, et désigné un k'âdhi, se rendit à *Damas* avec des présents magnifiques destinés au Khalife[4]. L'intérim de 'Ok'bah se prolongea pendant dix-huit mois[5], car ce ne fut qu'en rebî-'l-'akhir 116 (du 10 mai au 7 juin 734 de J. C.) qu'arriva en Afrique un nouveau gouverneur, le K'aïsite 'Obaïd-Allah-ibn-el-H'abh'âb, client des *Beni-Saloul*[6]. Il était depuis longtemps administrateur du Kharâdj

115 de l'hég. (733-734 de J. C.) Long intérim.

116 de l'hég. (734-735 de J. C.) XII. 'Obaïd-Allah-ibn-El-H'abh'ab.

[1] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 221 et 391, NOTE C.

[2] Il avait été chargé de plusieurs gouvernements en Afrique sous l'émirât (102-109) de Bichr-ibn-S'afouân-el-Kelbi, frère de H'antzalah (Ibn-el-Abbâr, *El-H'ollat-es-Siarâ* dans les *Notices* de Dozy, p. 46, l. 6 et 7).

[3] *Id. ibid.* p. 49, l. 8. Ibn-el-Abbâr cite ces vers (*ibid.* p. 47), et on les trouve reproduits dans beaucoup d'auteurs : Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ٣٧); En-Nouaïrî, § XVIII (*J. A.* t. XI, p. 582 et 583; IIIe sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 358 et 359 de la trad.). — Voir surtout la traduction qu'en a donnée M. Dozy (*Hist. des Musulm. d'Esp.* t. I, p. 223). — J'aurai, plus loin, l'occasion de reparler de cette pièce de vers (voyez la note 1 de la page 298 de ce volume).

[4] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ١٨, l. 1 à 7[a]. — *Baïân*, t. I, p. ٣٧, l. 5 à 8[b]. — En-Nouaïrî, § XVIII (aux pages citées, note 3 ci-dessus). — El-K'aïraouâni commet l'étrange erreur de placer ce retour en 110 (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 66).

[5] Le *Baïân*, ci-dessus cité, dit *six* mois; mais cette erreur a déjà été relevée par M. Dozy (*Hist. des Musulm. d'Esp.* t. I, p. 230, note 3).

[6] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ١٨, l. 9 et 10. — Belâdzorî, p. ٢٣١, l. 18 et 19[c]. — *Baïân*, t. I, p. ٣٨, l. 5. — En-Nouaïrî (aux pages citées note 3 ci-dessus) place l'arrivée de 'Obaïd-Allah

[a] Ce texte, à tort je crois, fait partir 'Obaïdah dès le mois de ramadhân 114, et il ajoute que, suivant El-Laïth-ibn-Sa'd, cet émir arriva à *Damas* en 115. Révoqué en chaouâl 114, il put, en effet, se présenter au Khalife au commencement de 115.

[b] Il donne au gouvernement de 'Obaïdah une durée de quatre ans six mois, et comme il l'a fait commencer en rebî-'l-aouel 110, il devrait dire sept mois. Commencé en s'afar 110, il avait été, en réalité, de quatre ans huit mois.

[c] Cet auteur le nomme *'Abd*-Allah-ibn-el-H'abh'âb; Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٨٧, l. 10) lui donne le même nom, que El-K'aïraouâni défigure sous celui de 'Abd-Allah-ibn-el-*H'adjab* (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 66 et 67). J'ai conservé le nom que lui donnent Ibn-'Abd-el-H'akam, El-Bekrî, Ibn-'Adzârî, En-Nouaïrî, et Ibn-Khaldoun.

en *Égypte*[1]; son aïeul, dont j'ignore le nom, ou peut-être son père, El-H'ab-

en Afrique dans le mois de rebî'-l-aouel 116. — El-Bekrî[a], Ibn-Khaldoun[b] et Abou-'l-Mah'âcin[c] le font arriver en 114. Ils oublient l'intérim de 'Ok'bah-ibn-K'odâmah.

[i] Il occupait déjà cette fonction en 105[d] (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۸۷, l. 9 et 10). — Plusieurs auteurs[e] prétendent qu'il était gouverneur d'Égypte quand il fut envoyé en Afrique; la vérité est qu'il y était très-puissant, comme on en peut juger par le grand nombre de fonctionnaires qu'il fit destituer[f], par la retraite d'El-H'orr-ibn-louçof, qui ne quitta son gouvernement, en dzou-'l-k'a'dah 108, qu'à cause d'une mésintelligence survenue entre lui et 'Obaïd-Allah[g]; mais, en réalité, celui-ci n'eut jamais le titre de gouverneur de l'Égypte, puisque El-H'orr-ibn-louçof (voyez la note 1 de ma page 273) avait gouverné ce pays pendant près de trois ans, jusqu'au 20 dzou-'l-h'a'dah 108[h], et puisqu'on peut dire que son successeur fut El-Oualîd-ibn-Rifâ'ah, bien que l'émîrat de celui-ci doive être compté seulement du 15 moh'arram 159[i]. Or on sait que El-Oualîd-ibn-Rifâ'ah conserva son gouvernement pendant huit ans quatre mois ½ jusqu'à sa mort, survenue le 1er djoumâdi-'l-akhir 117[k] (mardi 28 juin 735 de J. C.), c'est-à-dire quatorze mois après que 'Obaïd-Allah-ibn-el-H'abh'âb fut arrivé à *K'aïraouân*. Voyez la note 9 de la page 297 où j'ai cru devoir modifier la date donnée ici pour celle de la mort de El-Oualîd.

[a] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ۳۷, l. 4 à 6 (*J. A.* t. XII, p. 505; v[e] sér. 1858). El-Bekrî prétend qu'en 114 'Obaïd-Allah-ibn-el-H'abh'âb construisit le djâma' et l'arsenal maritime; Ibn-'Adzârî lui attribue aussi ces constructions (*Baïân*, t. I, p. ۳۸, l. 5 et 6), mais El-K'aïraouânî, qui s'est occupé spécialement de *Tunis*, conteste formellement que ces ouvrages doivent lui être attribués, quoique son auteur, Ibn-Chemma', l'affirme (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 66 à 68).

[b] *H. d. B.* t. I, p. ۱۰۰, l. 15 (t. I, p. 237 de la trad.), et *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۱۰, l. 1 (p. 33 de la trad.).

[c] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۳۰۱, l. 11 et 12.

[d] Abou-'l-Mah'âcin se trompe donc lorsqu'il dit (*ibid.* t. I, p. ۲۴۵, l. 13 et 14) que ce fut sous le gouvernement de El-Oualîd-ibn-Rifâ'ah (109 à 117 de l'hég.) que les K'aïsites vinrent en Égypte, et qu'auparavant il n'y en avait pas un seul dans cette province. Il me semble que, dès l'an 105 (voy. la note 1 ci-dessus), l'administrateur du Kharâdj d'Égypte aurait protesté contre cette assertion qui, cependant, s'explique en se reportant à ce que j'ai dit à la note 2 de ma page 277, et à un fait emprunté à Mak'rizi par M. Dozy (*Hist. des Musulm. d'Esp.* t. I, p. 230).

[e] Ibn-'Abd-el-H'akam (p. ۱۸, l. 8) se sert de l'expression عامل qui, à la vérité, veut dire « préfet, gouverneur, » mais qui signifie aussi « percepteur d'impôt. » Ibn-Khaldoun l'intitule nettement gouverneur d'Égypte (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 4, l. 14 et 15; — p. 32 de la trad.), et El-K'aïraouânî lui donne le même titre (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 66).

[f] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۴۹, l. 6 et 7.

[g] *Ibid.* t. I, p. ۲۸۸, l. 1 à 4.

[h] Si 'Abd-el-Mélik-ibn-Rifâ'ah, appelé pour la seconde fois à gouverner l'Égypte, y arriva mourant le 1er moh'arram 109, pour succomber le 15 du même mois[1*]; si son prédécesseur immédiat, H'afs'-ibn-el-Oualîd, gouverna, comme on le dit, quarante jours au plus[2*], on est conduit à placer au 20 dzou-'l-k'a'dah 108 la fin du gouvernement de El-H'orr-ibn-louçof, ce qui donne à ce gouvernement une durée de très-près de trois ans[3*].

[i] Voyez la note[1*] ci-dessous.

[k] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۴۹, l. 2 et 3.

[1*] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۴۱[v], lin. ult. à p. ۲۴۵, l. 5. Son frère, Oualîd-ibn-Rifâ'ah, lui succéda immédiatement.

[2*] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۴۳, l. 11 et 12. Ce fut aussi sur une plainte de 'Obaïd-Allah que H'afs' exprima le désir de quitter l'Égypte.

[3*] Abou-'l-Mah'âcin dit trois ans (*ibid.* t. I, p ۲۸۸, l. 4).

h'âb, avait été affranchi par El-H'addjâdj, père d'un certain 'Ok'bah[1], qui va bientôt jouer un rôle de quelque importance en Espagne. Malgré cette humble origine, on a vu à quel degré de puissance 'Obaïd-Allah avait su s'élever dans les fonctions qu'il remplissait à *Mis'r*, et ce que l'on sait de sa personne explique très-bien cet ascendant. Ibn-'Adzârî nous le peint comme un homme supérieur, éloquent, sachant par cœur les poésies et les récits des guerres des anciens Arabes[2]; M. Dozy raconte, avec tous les détails donnés par l'*Akhbâr-Madjmoua'*, un trait qui caractérise la reconnaissance qu'il gardait à la famille de son bienfaiteur, et la noblesse de ses sentiments[3]. En ramadhân 116, après cinq mois de séjour à *K'aïraouân*, il reçut la nouvelle d'un grave échec éprouvé dans les Pyrénées par 'Abd-el-Melik-ibn-K'at'an[4]; il destitua aussitôt cet émîr et le remplaça par 'Ok'bah-ibn-el-H'addjâdj-es-Salouli[5], qui brûlait du désir de prendre part à la guerre sainte et qui arriva en Espagne dans le mois de chaouâl 116[6]. Il combattit les infidèles avec succès, porta les établissements musulmans jusqu'au *Rhône*, et gouverna pendant six ans quatre mois avec une justice qui lui conquit l'affection de l'armée et des peuples[7]. Vers le même temps, 'Obaïd-Allah chargea son fils Isma'îl du gouvernement de *T'anger* et de

Ok'bah en Espagne.

[1] *Hist. des Musulm. d'Esp.* t. I, p. 230. — Suivant Ibn-'Adzârî, c'était son père El-H'abh'âb, et non son grand-père, qui avait été affranchi par le père de 'Ok'bah (*Baïân*, t. I, p. ٣٩, l. 18, et p. ٤٠, l. 3 et 4).

[2] *Baïân*, t. I, p. ٣٨, l. 3 et 4.

[3] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 230. — Voir aussi le *Baïân*, t. I, p. ٣٩, l. 17, à p. ٤٠, l. 4.

[4] Reinaud, *Invas. des Sarras. en Fr.* p. 56.

[5] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ١٨, l. 13 et 14. — Ibn-Bachkouâl (in Mak'k'arî, t. II, p. ١١, l. 7 à 9). — Ibn-Khaldoun (*ibid.* t. I, p. ١٤٩, l. 6 et 7). — *Baïân*, t. I, p. ٣٨, l. 8. — C'est évidemment par erreur qu'Ibn-el-K'outïah place cette nomination en 110 (*J. A.* t. VIII, p. 442; v^e sér. 1856), et c'est peut-être lui qui a entraîné El-K'aïraouâni à faire arriver 'Obaïd-Allah en Afrique dans le mois de rebî'-l-akhir 110 (*Histoire de l'Afrique*, liv. III, p. 67), conséquence, en omettant l'intérim de 'Ok'bah-ibn-K'odâmah, de l'autre erreur que j'ai relevée à la note 4 de la page 282.

[6] *Baïân*, t. I, p. ٤٠, l. 6, et t. II, p. ٢٨, l. 11. — Ibn-Khaldoun (in Mak'k'arî, t. I, p. ١٤٩, l. 7) fait arriver 'Ok'bah-ibn-el-H'addjâdj en Espagne dans l'année 117, mais il paraît que les mots ١٧ سنة فقدم manquaient dans le manuscrit dont s'est servi M. William Wright, et il les a certainement restitués au moyen d'un texte autre que celui d'Ibn-'Adzârî, qui me paraît préférable.

[7] Er-Râzî cité par Ibn-Khaldoun (in Mak'k'arî, t. I, p. ١٤٩, l. 13, et t. II, p. ١٢, l. 1). Voyez aussi le passage textuellement cité par N. Desvergers (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 35, l. 11 de la note 44). — Ibn-Bachkouâl donne au gouvernement de 'Ok'bah-ibn-el-H'addjâdj en Espagne une durée de cinq ans deux mois (in Mak'k'arî, t. II, p. ١١, l. 21 à 23), et Ibn-Khaldoun (*ibid.* t. I, p. ١٤٩, l. 7 à 9) dit cinq ans. Une chronique du IXe siècle ne donne à l'émîrat de 'Ok'bah en Espagne qu'une durée de quatre ans cinq mois (*Chronicon Albeldense*, § 79, in *España sagr.* t. XIII, p. 462). Nous allons bientôt voir (à la page 290, note 5) que 'Ok'bah fut renversé en s'afar 123.

ses dépendances, mais il le remplaça presque aussitôt par 'Omar-ibn-'Abd-Allah'-el-Morâdi[1], et donna à H'abîb-ibn-Abou-'Obaïdah-ibn-'Ok'bah-ibn-Nâfi'-'l-Fihri le commandement d'une expédition dans le *Sous* et le *Soudân*. Ce général revint victorieux, chargé de butin consistant en or, argent, captifs des deux sexes, et, parmi les prisonnières, se trouvaient, prétend-on, deux femmes esclaves qui n'avaient qu'un seul sein chacune et qu'on appelle *Tarâdjdn*, d'une nation que les Berbers nomment *Odjân* ou *Adjâz*[2].

'Omar à T'anger.

Isma'il dans le Sous.

Expédition de H'abîb dans le Soudân.

Le seul fait de cette expédition indique que les Berbers du *Maghrib-el-Ak's'â* n'étaient pas bien complétement soumis, et si, depuis l'an 95, date du rappel de Mouçâ-ibn-Nos'aïr, la paix semble n'avoir été troublée que par les inintelligentes parodies qui amenèrent l'assassinat de Iezîd-ibn-Moslim, et par les symptômes qui, dans les premières années du gouvernement de Bichr-ibn-S'afouân, nécessitèrent l'intervention de cet émîr (voy. p. 275), le terrain de la conquête n'était pas si ferme que l'absence de trépidation pouvait le faire supposer. Un travail lent et inaperçu fomentait des haines grosses d'événements qui apparaîtront bientôt pour montrer tout ce qu'il y avait d'illusoire dans le calme apparent sur lequel on se reposait. Le sang des martyrs de *Nahraouân* (voy. p. 124) avait engendré d'ardents prosélytes qui s'étaient répandus dans les provinces de l'empire musulman, et y propageaient la doctrine des Khaouâridj, ou d'une des sectes (Ibâdhite, S'ofrîte, etc.) sorties de ce grand schisme; les Berbers étaient le sol le mieux préparé pour féconder

[1] *Baïân*, t. I, p. ٣٨, l. 9 et 10. — En-Nouaïrî, § XIX (*J. A.* t. XII, p. 441; 3e sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 359 de la trad.). — Ibn-Khaldoun (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ١٠, l. 2 et 3; — p. 33 de la trad.) dit qu'il envoya son fils Isma'îl, auquel il donna pour compagnon (جعل معه) 'Omar-ibn-*'Obaïd*-Allah-el-Morâdi. Ailleurs, il dit que 'Obaïd-Allah donna le gouvernement de *T'anger* et du *Maghrib-el-Ak's'â* à *'Amr*-ibn-*'Abd*-Allah-el-Morâdi, et qu'il désigna son propre fils Isma'îl pour gouverner le *Sous* et les régions qui s'étendent au delà de cette province (*H. d. B.* t. I, p. ١٥٠, l. 15 et 16; — t. I, p. 237 de la trad.). Non-seulement la suite du récit indique que tel fut, en effet, l'arrangement définitif, mais Ibn-'Abd-el-H'akam le dit formellement, au moins pour le gouverneur de *Sous* (*Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ١٨, l. 11 et 12).

[2] Ibn-'Abd-el-H'akam[a], p. ١٨, l. 16 à 19. — Belâdzorî[b], p. ٢٣١ et ٢٣٢. — *Baïân*, t. I, p. ٣٨, l. 10 à 14. — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ١٠, l. 6 à 8 (p. 33 de la trad.). — *En-Nodjoum*, p. ٣٠٩, l. 7 et 8. — El-K'aïraouâni, liv. III, p. 67.

[a] Il attribue l'expédition du *Sous* et du *Soudân* à un fils de H'abîb, fils qu'il nomme *'Abd-Allah*, et l'on s'étonne de le voir placer cette expédition après la mort de 'Ok'bah-ibn-el-H'addjâdj, qui n'eut lieu qu'en 123.

[b] Cet auteur attribue aussi l'expédition du *Sous* et du *Soudân* à un fils de H'abîb, mais il donne à ce fils le nom de *'Abd-er-Rah'mân*, et nous verrons (à la note 4 de la page suivante) que H'abîb avait, en effet, un fils de ce nom.

la semence d'idées qui les autorisaient à renverser l'autorité des Khalifes et leur rendaient l'espoir de faire revivre l'indépendance de leur nation[1]. Il ne fallait qu'une étincelle pour que cette mine fît explosion, lorsque l'imprudente conduite des gouverneurs de *T'anger* et du *Sous*, approuvée ou tolérée par 'Obaïd-Allah, alluma un incendie qui fut à la veille d'anéantir tous les résultats de cette conquête, qui avait coûté aux Arabes tant de sang et de si grands sacrifices. 'Omar et Isma'îl, chacun dans son gouvernement, avaient appliqué le régime fiscal familier aux K'aïsites, c'est-à-dire qu'indépendamment des autres impôts (صَدَقَات والعُشْر) ils exigeaient des Berbers le cinquième, qui ne devait se prélever que sur les vaincus non convertis[2]. Des exactions d'un autre genre produisaient peut-être une irritation plus grande encore. Pour se rendre bienveillants les courtisans de *Damas*, en leur envoyant certains cadeaux qui étaient fort appréciés en Orient, « ils obligeaient les Berbers, « dit Ibn-Khaldoun, à fournir des prestations composées de belles esclaves, « de toisons couleur de miel, et des produits du *Maghrib* les plus rares; les excès « de l'abus étaient poussés à ce point qu'on faisait tuer tout un troupeau de « brebis pour obtenir un ou deux fœtus, dont la laine était de la couleur « voulue[3]. » Depuis cinq ans, les Berbers subissaient cet humiliant despotisme; ils le subissaient, mais avec la rage dans le cœur et en dissimulant à peine leur indignation; ce fut dans de telles circonstances que Ibn-el-H'abh'âb commit la faute d'éloigner l'armée, dont la présence contenait encore les victimes de si criantes exactions. En 122, il envoya en *Sicile* une expédition commandée par le vainqueur du *Sous* et du *Soudân*, H'abîb-ibn-Abou-'Obaïdah-el-Fihri[4].

Exactions à T'anger et dans le Sous.

122 de l'hég. (739-740 de J. C.)

Expédition en Sicile.

Le départ de H'abîb fut le signal d'un soulèvement en masse des Berbers du *Maghrib*[5], qui mirent à leur tête Maïçarah-el-Mat'ghari-'l-H'ak'îr[6]. De toutes

Soulèvement des Berbers.

[1] *H. d. B.* t. I, p. 203, note 5, rédigée par M. de Slane. — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 238 à 240.

[2] *Baïân*, t. I, p. ٣٨, l. 16 et 17.

[3] *H. d. B.* t. I, p. ١٥٠, l. 17, à p. ١٥١, l. 2 (t. I, p. 237 de la trad.). — *Baïân*, t. I, p. ٣٩, l. 11 à 13. — *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 234.

[4] En-Nouaïrî (in Gregorio, p. 2, l. 10 et suiv.) dit que, dans cette expédition, le général en chef chargea son fils 'Abd-er-Rah'mân du commandement de la cavalerie. — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ١٠, l. 9 et 10 (p. 33 et 34 de la trad.). — *En-Nodjoum*, t. I, p. ٣١٩, l. 17 et 18.

[5] *Baïân*, t. I, p. ٣٩, l. 3. — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٣٧, l. 6 à 13 (t. I, p. 216 et 217 de la trad.).

[6] Les *Mat'gharah* étaient une des branches des *Tams'ît*, fils des *Dharîçah*, de la souche de *Mâdghis-el-Abter* (Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٠٩, l. 8 et 9; — t. I, p. 172 de la trad.). — El-H'ak'îr veut dire « le méprisable, l'ignoble, » et ce surnom avait pour cause la profession primitive de Maïçarah, qui avait été vendeur d'eau sur

parts, les tribus indigènes vinrent se ranger sous le drapeau de l'insurrection. Non-seulement Maïçarah avait entraîné facilement les *Mat'gharah*[1], dont il était le chef[2], mais les *Miknâçah*[3] vinrent grossir les rangs de son armée, les *Baraghouât'ah*[4] accoururent sous le commandement de leur émîr T'arîf-ibn-Cha-ma'oun-ibn-Ia'k'oub-ibn-Ish'âk', qui avait à ses côtés son fils S'âlih'[5], âgé seulement de douze ans[6]. Le chef improvisé de cette formidable levée de boucliers ne perd pas un instant : il attaque *T'anger*, s'en empare, massacre le gouverneur, 'Omar-ibn-'Abd-Allah, proclame la souveraineté du chef des S'ofrîtes[7], et bientôt se fait prêter serment en qualité de Khalife[8]. Après avoir préposé 'Abd-el-'Âlâ-ibn-H'odaïdj-el-Ifrîk'î[9] au gouvernement de *T'anger*, il

Maïçarah el-H'ak'îr.

le marché de *K'aïraouân*, comme nous l'apprend Ibn-el-K'out'iah (*J. A.* t. VIII, p. 442, ve s. 1856). — Le texte d'Ibn-Khaldoun, par suite de l'omission d'un point diacritique, dit الحفير (*H. d. B.* t. I, p. 10٠, l. 13) : c'est une faute.

[1] J'écris ce nom مَطغَرة comme l'écrivent El-Bekrî (p. ٧٩, l. 5), Edrîsî (p. ٨٥, l. 6), Ibn-Khaldoun (*t.* I, p. 1٠٩, l. 9); mais Ibn-'Adzârî (t. I, p. ٣٩, l. 4) et Abou-'l-Fedâ (*Géogr.* p. ١٢٣, l. 9) écrivent مَدْغَرة, *Madghara*. Ia'k'oubi (p. ١٣, l. 19 et p. ١٧, l. 11) écrit مذكرة.

[2] *H. d. B.* t. I, p. 10٠, l. 13 (t. I, p. 237 de la trad.).

[3] *Ibid.* t. I, p. 1٢٧, l. 17 (t. I, p. 261 de la trad.).

[4] L'orthographe de ce nom m'est donnée par El-Bekrî (*El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ١٣١^e^, l. 19).

[5] *Ibid.* p. ١٣٥, l. 6 et 7, l. 12 et 13 (*J. A.* t. XIII, p. 373 et 374, ve s. 1859). — *Baïân*, t. I, p. ٣٩, l. 8 à 10. — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ٢٧١^e^, l. 14 à 16 (t. II, p. 125 de la trad.).

[6] Par une singulière inadvertance ou, plus probablement, par suite d'une faute de copiste, El-Bekrî (p. ١٣٥ ci-dessus citée) dit que S'âlih' *mourut* précisément cent ans après la mort du Prophète[a]; c'est-à-dire en 111, ce qui est absurde, puisque l'auteur ajoute que, dans sa jeunesse, il combattit à côté de son père sous les drapeaux de Maïçarah-el-H'ak'îr. M. de Slane a traduit cet anachronisme sans le relever, quoique Ibn-'Adzârî ait très-bien dit, en parlant de S'âlih' : « Sa *nais-*« *sance* eut lieu en 110 de l'hég. » (*Baïân*, t. I, p. ٢٣٢, l. 3 et 4.) Voilà pourquoi je lui donne douze ans en 122; j'aurai à revenir plus tard sur ce fondateur de la dynastie des *Baraghouât'ah*. On peut voir immédiatement le n° 1 de mon Tableau intitulé Diverses petites dynasties.

[7] Toutes les tribus accourues appartenaient à cette secte des Khaouâridj, mais le chef des *S'ofrîtes* n'est pas nommé ici; peut-être sera-t-il nommé plus loin; en attendant, voyez la note 9 ci-dessous.

[8] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. 14, l. 1 à 6. — Er-Rak'îk', cité par Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ١٠٠, l. 18 et 19). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٣٧, l. 9 à 13, et p. 101, l. 3 à 6 (t. I, p. 216 et 217, p. 237 et 238 de la trad.). — *Id. Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 1٠, l. 16, à p. 11, l. 2 (p. 34 de la trad.).

[9] Suivant Ibn-Khaldoun (*Hist. des Berb.* ci-dessus citée), cet 'Abd-el-'Âlâ était le chef des *S'ofrîtes;* or l'auteur ajoute que ce personnage était surnommé l'Africain à cause du lieu de sa naissance, mais qu'il était Grec d'origine et affranchi de Mouçâ-ibn-Nos'aïr; que sa famille.

[a] Cette phrase manquait évidemment dans le manuscrit dont s'est servi Ét. Quatremère (*Notic. et Extr.* t. XII, p. 579). — On sait que le Prophète mourut le *lundi* 13 rebî'-l-aouel 11 (*Essai sur l'hist. des Arab. av. l'Islâm.* t. III, p. 322, note 2).

marcha sur le *Sous* et fit subir à Isma'îl-ibn-'Obaïd-Allah le même sort qu'avait subi 'Omar-ibn-'Abd-Allah[1]. Le feu de la révolte se propageait rapidement, les Arabes étaient chassés de tous les points, l'autorité des Khalifes n'existait plus dans le *Maghrib*[2]. 'Obaïd-Allah, pris au dépourvu, avait tout d'abord chargé le gouverneur de l'Espagne, 'Ok'bah-ibn-el-H'addjâdj, de porter des troupes sur le littoral de *T'anger*, et, bien que ce gouverneur y fût allé en personne et eût vaillamment combattu les Berbers, rien n'avait pu arrêter l'élan des insurgés[3].

Cependant, l'ordre avait été envoyé à H'abîb de ramener l'armée de Sicile; mais l'exécution de ce retour demandait un certain temps, et, pour contenir l'ennemi en attendant, l'émîr avait rassemblé tout ce qui restait de troupes disponibles en Afrique; il en avait donné le commandement à Châlid-ibn-H'abîb-el-Fihri[4], et celui-ci s'était mis en marche vers l'ouest. Il rencontra l'armée berbère non loin de *T'anger;* un combat acharné s'engagea; de part et d'autre, on fit des prodiges de valeur; mais la victoire resta incertaine, et Maïçarah rentra dans les murs de *T'anger*. Que se passa-t-il là? Nul ne saurait le dire : les Berbers, constamment vainqueurs depuis le premier jour de l'insurrection, voulurent-ils punir leur chef de son récent insuccès? Ce chef, comme le disent plusieurs autorités[5], essaya-t-il de se poser, pour exercer le pouvoir, dans des

convertie à l'islâmisme, avait adopté la doctrine s'ofrîte. Ces détails sont empruntés à Ibn-'Abd-el-H'akam (p. 14, l. 4 et 5), et Ibn-Khaldoun paraît être seul à attribuer à 'Abd-el-'Âlâ la qualité de *chef des S'ofrîtes* que Ibn-Adzârî (*Baïân*, t. I, p. 1re, l. 8) attribue à Maïçarah. Il y a là un doute; voyez, sous l'année 154, ce que je dis d'un chef nommé Abou-K'orrah.

[1] Voyez la note 1 de la p. 285 et la p. 287.

[2] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. 101, l. 7 et 8 (t. I, p. 238 de la trad.). «Aussi longtemps que «Maïçarah vécut, dit-il un peu plus bas, les «Khalifes n'eurent aucune autorité en *Maghrib.*» (*Ibid.* t. I, p. 101, l. 21 et 22; — t. I, p. 239 de la trad.)

[3] «Sed ubi rebellionem Maurorum per epistolas ab Africa missas subito lectitat, sine mora «quanta potuit velocitate Cordubam repedat...» (Isid. Pacens. *Chronicon*, § 61, in *Esp. sagr.* t. VIII, p. 305.) — *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 242.

[4] *Baïân*, t. I, p. 1re, l. 9 à 12. — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 11, l. 3 à 6 (p. 34 de la trad.); ailleurs Ibn-Khaldoun prétend que 'Obaïd-Allah marcha en personne, et que son avant-garde, commandée par Khâlid, fut mise en déroute et celui-ci tué (*H. d. B.* t. I, p. 101, l. 8 et 9; — t. I, p. 238 de la trad.); il n'est pas vrai, d'une part, que Khâlid fut tué dans sa rencontre avec Maïçarah, et, d'une autre part, l'émîr n'était guère en position de diviser ses forces. La suite du récit d'Ibn-'Adzârî (t. I, p. 1re, l. 12 à 16) n'est pas plus vraisemblable; suivant lui, H'abîb était de retour de *Sicile*, il rejoignit Khâlid au *Ouâdi-Salaf* (وادى سلف) dans les environs de *Tâhart*, et garda cette position pendant que Khâlid marchait seul sur *T'anger*. Il semble y avoir là une confusion avec la seconde bataille que Khâlid livra aux Berbers.

[5] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. 14, l. 11. — *Baïân*, t. I, p. 1re, l. 17 et 18.

conditions autres que celles de son investiture? Ce qui est certain, c'est qu'ils le tuèrent et mirent à leur tête Khâlid-ibn-H'amîd-ez-Zenâti. Ce nouveau chef de l'insurrection se trouva bientôt en face de Khâlid-ibn-H'abîb-el-Fihri, auquel 'Obaïd-Allah avait sans doute envoyé quelques renforts, ne fussent que de vaillants champions tels que des K'oraïchites, des Ans'âriens et d'autres; car l'armée de Sicile et son général ne sont pas mentionnés. On en vint aux mains; pendant l'action, Khâlid-ibn-H'amîd, par un mouvement rapide, tourna l'armée arabe, la prit en queue, et cette surprise devint le signal d'une déroute complète; mais Khâlid-ibn-H'abîb et ses principaux compagnons, trop fiers pour fuir devant les insurgés, se précipitent au milieu des rangs ennemis, et le champ de bataille, bientôt transformé en champ de carnage, reste jonché des cadavres de l'élite des guerriers arabes; pas un seul n'échappa, dit-on[1]; de là le nom de *Ghâzaouât-el-Achrâf* (combat des nobles) donné à ce désastre[2], dont la date peut être fixée au commencement de 123[3]. Aussitôt le soulèvement devint général dans toute l'Afrique; les Arabes eux-mêmes déposèrent 'Obaïd-Allah[4], et l'on peut croire que la présence de H'abîb-el-Fihri, alors revenu de Sicile avec son armée, empêcha seule les Berbers de rester complétement maîtres de leur pays.

Maïçarah assassiné par les siens.

123 de l'hég. (740-741 de J. C.)

Combat des cherifs.

Obaïd-Allah est déposé.

Cette sanglante défaite des Arabes, l'anarchie dans laquelle elle avait tout à coup plongé l'Afrique, furent rapidement connues de l'autre côté du Détroit, et l'agitation ne tarda pas à se répandre parmi les Berbers d'Espagne. Nous avons vu (p. 284) 'Ok'bah-ibn-el-H'addjâdj prendre possession de son gouvernement en chaouâl 116, et nous avons dit, d'après Ibn-Bachkouâl et Ibn-Khaldoun, avec quel zèle louable il s'était acquitté de la mission qu'il avait préférée[5]. Toutefois son prédécesseur, 'Abd-el-Melik-ibn-K'at'an, était resté

Révolution en Espagne.

[1] Ibn-'Abd-el-H'akam[a], p. 14, l. 7 à 9. — *Baïân*, t. I, p. 50, l. 20 à p. 51, l. 3. — En-Nouaïri, § XIX (*J. A.* t. XII, p. 444, m^s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 360 de la trad.).

[2] Voyez les trois auteurs ci-dessus cités, et Ibn-Khaldoun, qui place ce fameux combat sur les bords du *Chelif* (*H. d. B.* t. I, p. 185v, l. 16 à 18; — t. I, p. 217 de la tr.); voir aussi *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 11, l. 11 à 13 (p. 35 de la tr.). — El-Kaïraouâni, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 67.

[3] Ibn-'Abd-el-H'akam (p. 14, l. 14) place en 123 la mort de Khâlid-ibn-H'abîb, et nous allons pouvoir, par un passage d'El-Râzi, établir que ce fut *au commencement* de 123 (voyez la note 6 de la page suivante). Abou-'l-Mah'âcin dit même: «à la fin de 122» (*En-Nodjoum*, t. I, p. 250, l. 14).

[4] *Baïân*, t. I, p. 51, l. 5.

[5] *Ibid.* t. I, p. 50, l. 5. Voyez aussi les renvois de la note 7 de la page 284 de ce volume.

[a] Il paraît confondre cette bataille avec celle livrée par Maïçarah.

en Espagne; à la vérité, 'Ok'bah l'avait fait jeter en prison[1]; mais cette rigueur du premier moment avait eu un terme; on prétend même qu'il avait conservé le commandement des provinces avoisinant les Pyrénées[2]. Quoi qu'il en soit, ses anciens torts étaient oubliés en 123; il se trouva comme le chef désigné du soulèvement qui se préparait : 'Ok'bah fut déposé et «'Abd-el-Melik-ibn-«K'at'an-el-Fihri, qui était l'auteur de ce mouvement, dit Ibn-el-K'out'ïah, «s'empara du pouvoir, mais sans s'affranchir cependant de toute dépendance, «ni retrancher de la Khot'bah le nom du Khalife de *Damas*[3].» Vu les circonstances qui s'étaient produites, cette révolution se fit en Espagne avec l'assentiment de tous[4], et, quant à sa date, je transcrirai le passage suivant : «Er-«Râzî, dit Ibn-Khaldoun, rapporte que ce furent les habitants de l'Andalousie, «qui, s'étant révoltés contre 'Ok'bah-ibn-el-H'addjâdj, leur gouverneur, au «mois de s'afar 123[5], sous le khalifat de Hichâm-ibn-'Abd-el-Melik, mirent «à leur tête 'Abd-el-Melik-ibn-K'at'an, qui obtint ainsi le pouvoir pour la se-«conde fois. Le gouvernement de 'Ok'bah avait duré six ans quatre mois; cet «émîr mourut à *Carcassonne* en s'afar 123[6].»

[1] Isid. Pacens. *Chronicon*, § 61 (in *Españ. sagr.* t. VIII, p. 304). — *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 253.

[2] Reinaud, *Invas. des Sarras. en Fr.* p. 56. J'ignore la source de cette assertion.

[3] *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* t. VIII, p. 442; ve s. 1856). Son récit implique que cette révolution eut lieu immédiatement après la levée de boucliers de Maïçarah à *T'anger*. Nous allons la voir placée même en 121 (note 6 ci-dessous).

[4] «Abdilmelic vero consensu omnium....» (Isid. Pacens. *Chronicon*, § 63, in *Españ. sagr.* t. VIII, p. 305). Je crois que c'est tout à fait à tort qu'Isidore place cet événement en 124 de l'hégire.

[5] Du lundi 26 décembre 740 au lundi 23 janvier 741 de J. C.

[6] Le texte de ce passage a été donné par N. Dervergers (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 35, note 44); il se trouve aussi dans Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. ١٤٩, l. 11 à 14[a], et t. II, p. ١١, l. 23 à p. ١٢, l. 2[b]). — «Cette date est la seule «véritable,» dit M. Dozy[c]; et si ce savant insiste ainsi par une note spéciale, c'est qu'en effet, d'autres dates ont été données par des autorités respectables. On a déjà vu (note 3 ci-dessus) Ibn-el-K'out'ïah rattacher le soulèvement de l'Espagne à la révolte de Maïçarah, et, par conséquent, le placer en 122. Ibn-Bachkouâl (in Mak'k'arî, t. II, p. ١١, l. 8 à 10) dit qu'Ibn-K'at'an renversa 'Ok'bah et resta maître de l'Andalousie le reste de l'année 121, l'année 122, et l'année 123, jusqu'à l'arrivée de Baldj-ibn-Bichr, et cette date est confirmée par Ibn-'Adzârî, qui précise très-nettement que 'Ok'bah gouverna l'Espagne de 116 à 121[d], et par Ibn-Khaldoun lui-même,

[a] Là, le passage est, mot à mot, comme celui du manuscrit extrait par N. Desvergers.

[b] Ici, il ne le fait pas mourir à *Carcassonne*, et il termine par les mots وسيره قرطبة «et sa capitale était «*Cordoue*.»

[c] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 253, note 4.

[d] *Baïân*, t. I, p. ٤٠, l. 6 et 7, et t. II, p. ٢٩, l. 19.

La nouvelle de ces divers événements, lorsqu'elle parvint à *Damas*, mit le Khalife Hichâm hors de lui : « Par Allah, s'écria-t-il furieux, je leur ferai « sentir les effets d'une colère arabe! Je leur enverrai une armée dont la tête « sera chez eux quand la queue sera encore chez moi[1]. » Il écrivit à 'Obaïd-Allah-ibn-el-H'abh'âb pour le rappeler, et celui-ci se mit en marche dès le mois de djoumâdi-'l-aouel 123[2]. Le K'aïsite Kolthoum-ibn-'Aïâdh-el-K'ochaïri était nommé pour le remplacer; Hichâm lui donnait 12,000 Syriens et un ordre pour tous les gouverneurs des provinces (*Égypte, Bark'ah, Tripoli*) de lui fournir des contingents qu'ils commanderaient en personne[3] : c'est ainsi que le nouveau gouverneur arriva en *Ifrik'ïah* dans le mois de ramadhân 123[4] (du jeudi 20 juillet au vendredi 18 août 741 de J. C.), à la tête d'une armée de 30,000 hommes[5], et Ibn-H'aïân[6] porte ses forces à 70,000 hommes, en comptant ce que lui fournirent l'armée et les garnisons d'Afrique. Comme dans les circonstances graves, toutes les mesures de prévoyance étaient prises

XIII. Kolthoum ibn-'Aïâdh. 123-741.

qui, avant de citer Er-Râzî, dit qu'en 121 'Abd-el-Melik arracha le pouvoir des mains de 'Ok'bah, qu'il mit à mort[a]. Du reste, Ibn-'Adzârî[b], En-Nouaïrî[c], Ibn-Khaldoun[d] s'accordent à dire que le *combat des nobles* détermina *immédiatement* la révolution qui s'accomplit en Espagne, et puisque celle-ci eut lieu en s'afar 123, j'étais suffisamment autorisé à placer le combat *au commencement* de 123 (voy. la note 3 de la p. 289).

[1] *Baïân*, t. I, p. ۴۱, l. 6 et 7. — En-Nouaïrî, § XIX (*J. A.* t. XII, p. 444 et note 1; III[e] s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 361 de la trad.). — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 244. — Comparez la note [b] de la page 16 de ce volume.

[2] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ۲۰, l. 2 et 3. — *Baïân*, t. I, p. ۴۱, l. 7 à 9. — En-Nouaïrî (aux pages citées à la note précédente).

[3] *Baïân*, t. I, p. ۴۱, l. 14 et 15. — En-Nouaïrî, § XX (aux pages citées note 1 ci-dessus). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۷, l. 20 et 21 (t. I, p. 217 de la trad.).

[4] *Baïân*, t. I, p. ۴۱, l. 15 et 16. — En-Nouaïrî, § XX (voy. note 1 ci-dessus). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۷, l. 18 à 21, et p. 101, l. 12 à 14 (t. I, p. 217 et 238 de la trad.). — Belâdzorî (p. ۲۳۲, l. 3) n'avait, comme Ibn-Khaldoun, donné que l'année (123 de l'hég.). — Ibn-'Abd-el-H'ak'am dit[e] et El-K'aïraouâni répète[f] que Kolthoum fut nommé en djoumâdi-'l-akhir 123; ce qui, vu les rassemblements de troupes qu'il avait à faire, s'accorde très-bien avec son arrivée en *Ifrik'ïah* dans le mois de ramadhân.

[5] Ibn-el-K'out'ïah (*J. A.* t. VIII, p. 443; V[e] s. 1856). — M. Dozy donne quelques détails sur la composition de cette armée (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 244).

[6] In Mak'k'arî, t. II, p. ۱۲, l. 6 et 7.

[a] In Mak'k'arî, t. I, p. ۱۱۴, l. 9 et 10. Voyez aussi la note 44 de N. Desvergers citée note 6 de la page précédente.

[b] *Baïân*, t. I, p. ۴۱, l. 3 et 4.

[c] § XIX (*J. A.* t. XII, p. 445; III[e] s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 361 de la trad.).

[d] *H. d. B.* t. I, p. 101, l. 10 et 11 (t. I, p. 238 de la trad.), et *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 11, l. 14 et 15 (p. 35 de la trad.).

[e] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ۱۰, l. 3 et 4.

[f] *Histoire de l'Afrique*, liv. III, p. 68.

par le Khalife : Kolthoum, en cas de mort, devait être remplacé par son neveu [1] Baldj-ibn-Bichr-ibn-'Aïâdh-el-K'ochaïrî, et celui-ci, s'il succombait à son tour, devait avoir pour successeur Tha'labah-ibn-Salamah-el-'Âmilî [2]. Ces prudentes précautions, de si grandes forces réunies, l'habileté du général, tout semblait présager la victoire, et cependant l'Afrique, après avoir été à la veille de devenir le théâtre d'une guerre civile entre les Arabes, va être encore une fois témoin d'un affreux revers.

Baldj commandait l'avant-garde composée de Syriens, qui, par leurs manières brutales et hautaines, indisposèrent les Arabes d'Afrique au point que ceux-ci fermèrent les portes de leurs villes, et comme Baldj, en insistant pour les faire ouvrir, accompagnait sa demande de propos railleurs et insolents, les habitants réclamèrent protection. H'abîb-ibn-Abou-'Obaïdah était alors occupé à tenir tête aux Berbers, qui s'étaient avancés jusqu'aux environs de *Tlemçên* [3]; ce fut assez naturellement à lui que les habitants de *K'aïraouân*, suivant Ibn-Khaldoun, s'adressèrent pour se plaindre des mauvais procédés de Baldj à leur égard. Le général africain en écrivit à Kolthoum [4], qui, avec le principal corps d'armée, avait laissé *K'aïraouân* à sa droite et, se tenant un peu plus au sud, avait marché droit sur *Sabîbah* [5], où il rompit le jeûne [6] et où il se trouvait, par conséquent, le 1er chaouâl 123. Ce fut là qu'il reçut la lettre de H'abîb, se plaignant avec menaces de la conduite de Baldj et de ses

[1] Il suffit de comparer les deux noms tels qu'ils sont écrits dans Mak'k'arî (t. II, p. ۱۴, l. 3 et 6) pour s'assurer que Baldj était *neveu* de Kolthoum[a], comme le dit Ibn-el-K'out'iah (*J. A.* t. VIII, p. 443; ve s. 1856); cependant, Ibn-'Adzârî prétend qu'ils étaient *cousins germains*, ابن عمّ (*Baïân*, t. I, p. ۱۴۱, l. 17); mais plus loin (p. ۱۴۳, l. 1) il dit ابن اخيه.

[2] Ibn-el-K'out'iah (*J. A.* t. VIII, p. 443 et 444; ve s. 1856). — *Baïân*, t. I, p. ۱۴۳, l. 1, et t. II, p. ۳۰, l. 9; p. ۳۳, l. 4 et 5. — L'orthographe du mot *'Âmilî* m'est donnée par le fragment faussement attribué à Er-Râzî (in Casiri, t. II, p. 326, l. 14 du texte arabe). Ibn-Khaldoun l'appelle, non pas *El-'Âmilî*, mais *El-Djodzâmî*[b], du nom d'une tribu arabe, originaire aussi du *Iémen*, domiciliée, depuis une haute antiquité, à l'est et au sud de la *mer Morte*[c]. Nous verrons (p. 307) ce Tha'labah devenir gouverneur d'Espagne.

[3] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۱۴, l. 6 (p. 36 de la trad.). — Suivant M. Dozy, H'abîb était encore campé dans les environs de *Tâhart* (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 245). Ces deux versions sont très-conciliables.

[4] *Baïân*, t. I, p. ۱۴۱, l. 16 à 20.

[5] Voyez la note [d] de la p. 142 de ce volume.

[6] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ۴۰, l. 19.

[a] Dont le nom complet est donné par Belâdzorî de la manière suivante : Kolthoum-ibn-'Aïâdh-ibn-Ouah'ouah'-el-K'ochaïrî (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ۲۲۹, l. 14 et 15).

[b] In Mak'k'arî, t. I, p. ۱۴۹, l. 20. Voyez la note [g] de cette page ۱۴۹.

[c] *Essai sur l'hist. des Arab. av. l'Islâm.* t. III, p. 518. Comparez avec ce que dit Caussin (t. I, p. 23).

Syriens[1]. Kolthoum usa de modération, fit des excuses, ou plus probablement exprima des regrets de ce qui s'était passé, et termina en donnant à H'abîb l'ordre de l'attendre sur le *Chelif* jusqu'à ce qu'il l'y eût rejoint[2]. Après avoir chargé 'Abd-er-Rah'man-ibn-'Ok'bah-el-Ghafâri de le représenter à *K'aïraouân* pendant la campagne qu'il allait entreprendre, il se mit en marche jusqu'à ce qu'il fût arrivé au camp de H'abîb. Dès le premier instant, les plus mauvais rapports s'établirent entre les deux chefs : Kolthoum, sans doute, excité par son neveu, oublia la modération qu'il avait montrée en répondant à la lettre trop vive de H'abîb, et il traita celui-ci avec hauteur. Baldj, qui avait dû apprendre[3] en quels termes le général africain avait parlé de lui dans sa lettre à Kolthoum, se mit à injurier H'abîb, lui disant du ton le plus dédaigneux : « C'est là celui qui marchera contre nous; » 'Abd-er-Rah'mân-ibn-H'abîb, relevant l'insulte faite à son père, jeta un défi à Baldj, et soudain les cris « aux « armes! aux armes! » retentissent dans le camp; les Africains réunis aux Égyptiens allaient en venir aux mains avec les Syriens. Il faut croire que des officiers, plus prudents que leurs chefs, intervinrent pour calmer les esprits[4]; car les deux armées se mirent en marche; mais, dans les dispositions mutuelles où elles se trouvaient, il n'était pas difficile de prévoir une catastrophe.

On a vu qu'en s'avançant jusqu'à *Tlemçên* et même jusqu'à *Tâhart*, les Berbers de l'ouest avaient pénétré assez loin dans le *Maghrib-el-Aouçat'* et n'avaient pas craint de s'éloigner du foyer principal de l'insurrection. Leur chef, Khâlid-ibn-H'amîd[5], semble avoir voulu attirer les Arabes dans ce centre ar-

[1] Il allait jusqu'à lui dire que son imbécile neveu (السفيه) avait tenu tels et tels propos blessants, et ajoutait : « va-t'en, toi et ton armée, autrement nous marcherons contre toi. » (*Baïân*, t. I, p. ۴۱, l. 20 et 21.)

[2] *Ibid.* t. I, p. ۴۲, l. 1.

[3] Lorsqu'il avait fait sa jonction avec son oncle pour arriver ensemble sur le *Chelif*.

[4] *Baïân*, t. I, p. ۴۲, l. 2 à 7.

[5] On a vu (note * de la page 289) Ibn-'Abd-el-H'akam prétendre qu'au *combat des cherifs*, où Khâlid-ibn-H'abîb perdit la vie, Maïçarah commandait les Berbers. Ibn-Khaldoun enchérit encore sur cette erreur en assurant que Kolthoum vit approcher les Berbers, commandés par Maïçarah[a], et il est d'autant plus permis de s'en étonner, qu'il vient de dire, quelques pages auparavant, qu'ils étaient commandés par Khâlid-ibn-H'amîd[b], s'accordant en cela avec ce qu'il avait dit ailleurs[c]. Ibn-el-K'out'îah a peut-être cru résoudre la difficulté en *supposant* Ibn-H'amîd et Maïçarah unis dans le commandement de l'armée que Kolthoum venait combattre[d]. Ces erreurs diverses proviennent probablement d'Ibn-

[a] *H. d. B.* t. I, p. ۱۰۱, l. 15 et 16 (t. I, p. 238 de la trad.).
[b] *Ibid.* t. I, p. ۱۴۷, l. 14 (t. I, p. 217 de la trad.).
[c] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 11, l. 9 (p. 35 de la trad.).
[d] *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* t. VIII, p. 443; ve s. 1856).

dent, car Kolthoum, marchant toujours vers la mer environnante, ne rencontra l'ennemi qu'à l'*Ouâd-Sabou*, sur la rive droite de ce fleuve[1], en plein *Maghrib-el-Aksâ*. Arrivé là, le général arabe se concerta avec son neveu sur le plan de la bataille, sans tenir compte de l'expérience de H'abîb; car, au dire d'Ibn-'Abd-el-H'akam, celui-ci, ayant émis l'avis d'opposer l'infanterie à l'infanterie et la cavalerie à la cavalerie, Kolthoum lui aurait répondu insolemment : « Nous n'avons pas besoin de tes conseils, ô fils de 'Obaïdah[2], » et, en effet, dans les dispositions prises, tout se ressentit de ce dédain. H'abîb n'eut pas même la satisfaction si légitime de commander son armée, cette armée qu'il avait tant de fois conduite à la victoire; Haroun et Moghîth[3] furent placés à sa tête, pendant que Baldj reçut le commandement de la cavalerie syrienne, Kolthoum se réservant celui de l'infanterie syrienne[4]. On ne laissait au général africain que l'honneur qu'on ne pouvait pas lui enlever, l'honneur de mourir en défendant l'étendard du Khalife. Les Berbers avaient fait leurs préparatifs à la manière des sauvages : leur force résidait dans le nombre et surtout dans l'enthousiasme qui enflammait leur courage; ils étaient nus, n'ayant pour tout costume que de simples caleçons (سَرَاوِيلَات[5], sarâouïlât), pour défense, des

'Abd-el-H'akam, dans lequel on lit que Kolthoum fut tué par Maïçarah[a]; Ibn-H'aïân lui-même a été entraîné à placer Kolthoum en présence de Maïçarah (Mak'k'arî, t. II, p. ۱۴, l. 8).

[1] Suivant Er-Râzî, cité par Ibn-Khaldoun[b], la terrible bataille dont nous allons être témoins fut livrée sur le *Molouïah*, mais Ibn-'Adzârî[c] et Ibn-Khaldoun[d] la placent sur le *Sabou*, fleuve bien connu du *Maghrib-el-Ak's'â*. L'*Akhbâr-Madjmoua'* dit que la bataille fut livrée à *Bak'dourah* ou *Nak'dourah*[e]; Ibn-el-K'out'îah écrit نفدورة (*Nafdourah*)[f]; mais peut-être s'agit-il de la localité qu'Ibn-Khaldoun connaît sous le nom de نبدورة, *Nabdourah*, où, au commencement du XIVe siècle de notre ère, se trouvait une forteresse : « Alors, dit-il en parlant d'une troupe de gens partis de *Fês*, ils traversèrent le *Sabou* et campèrent tout près du territoire des *Beni-'Asker*, en face de *Nabdourah*, forteresse... » (*H. d. B.* t. II, p. ۳۵۴, l. 16; — t. IV, p. 187 de la trad.)

[2] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ۲۱, l. 8 à 10. — Le texte dit : « Ô fils de H'abîb, » comme si le conseil était venu de 'Abd-er-Rah'mân-ibn-H'abîb; mais je crois qu'il faut lire يا بن عبيد au lieu de يا بن حبيب.

[3] C'étaient deux officiers, clients des Omaïades, qui avaient servi de guides à l'armée syrienne traversant toute l'Afrique, qu'ils connaissaient bien (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 245).

[4] *Ibid.* t. I, p. 247.

[5] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ۲۱, l. 7. — Voyez, sur le mot *sarâouïl*, les explications données par

[a] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ۲۲, l. 3.

[b] In Mak'k'arî, t. I, p. ۱۴۹, l. 14 et 15. Cette note a été renvoyée aux justifications géographiques.

[c] *Baïân*, t. I, p. ۴۲, l. 8.

[d] *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۷, lin. penult. et p. ۱۵۱, l. 15 (t. I, p. 217 et 238 de la trad.), et *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۱۲, l. 11 et 12 (p. 37 de la trad.).

[e] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 246 et note 1.

[f] *J. A.* t. VIII, p. 443; ve s. 1856.

boucliers. « J'aurais voulu, dit El-K'aïraouâni, donner le déplorable récit de « cette bataille; mais je n'ai pu me le procurer[1]; » cependant, Isidore[2], Ibn-'Abd-el-H'akam[3], Ibn-'Adzârî[4], Ibn-Khaldoun[5] offrent sur la bataille qui ensanglanta les bords du *Sabou* quelques détails, peu circonstanciés, à la vérité, mais qu'il pouvait grouper de manière à présenter à ses lecteurs un aperçu de cette lutte à outrance. L'*Akhbâr-Madjmoua'* donne le récit le plus complet, et je ne puis mieux faire que de l'emprunter à M. Dozy[6].

Bataille du Sabou.

Baldj commença l'attaque[7]. Il se flattait que cette multitude désordonnée ne tiendrait pas un instant contre sa cavalerie; mais les ennemis avaient trouvé un moyen très-sûr pour déjouer ses espérances. Ils se mirent à jeter, contre la tête des chevaux, des sacs remplis de cailloux, et cette singulière arme eut un plein succès : effarouchés, les chevaux des Syriens se cabrèrent, ce qui força plusieurs cavaliers à les abandonner. Puis les Berbers lancèrent, contre l'infanterie, des juments non domptées, qu'ils avaient rendues furieuses en attachant à leurs queues des outres et de grands morceaux de cuir, de sorte qu'elles jetèrent beaucoup de désordre dans les rangs. Néanmoins, Baldj, qui était resté à cheval avec environ sept mille des siens, tenta une nouvelle attaque. Cette fois, il réussit à rompre les rangs des Berbers, et sa charge impétueuse l'entraîna derrière leur armée; mais aussitôt quelques corps berbers firent volte-face pour lui couper la retraite, et les autres combattirent Kolthoum avec tant de succès que H'abîb, Moghîth et Hâroun furent tués, et que les Arabes d'Afrique, privés de leurs chefs et d'ailleurs mal disposés contre les Syriens, prirent la fuite. Kolthoum résistait encore avec l'infanterie syrienne; un coup de sabre lui ayant écorché la tête, dit un témoin oculaire, il remit la peau à sa place avec un sang-froid prodigieux. Frappant à droite et à gauche, il récitait des versets du K'orân propres à stimuler le courage de ses compagnons..... Mais quand les nobles qui combattaient à ses côtés eurent été tués l'un après l'autre, et que lui-même fût tombé à terre criblé de blessures, la défaite des Syriens devint complète et terrible; les Berbers

Kolthoum est tué.

M. Dozy (*Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*, p. 203; in-4°, Amsterdam, 1845).

[1] *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 68 et 69.

[2] *Chronicon*, p. 63 (*Españ. sagr.* t. VIII, p. 306 et 307).

[3] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ٣١, l. 10 à 18.

[4] *Baïân*, t. I, p. ٣٣, l. 11 à 18.

[5] *H. d. B.* t. I, p. 101, l. 16 à 19 (t. I, p. 238 de la trad.).

[6] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 247 à 250.

[7] Il avait reçu l'ordre de surprendre les Berbers par une marche de nuit, et il tomba sur eux à la pointe du jour (Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ٣١, l. 11. — *Baïân*, t. I, p. ٣٣, l. 11 et 12). C'était à une époque de l'année où les nuits sont longues.

les poursuivirent avec un acharnement tel, que, de l'aveu des vaincus, un tiers de cette grande armée fut tué et qu'un autre tiers fut fait prisonnier.

Sur ces entrefaites, Baldj, séparé avec ses sept mille cavaliers du gros de l'armée, s'était vaillamment défendu et avait fait un grand carnage des Berbers; mais ceux-ci étaient trop nombreux pour compter leurs morts, et maintenant que plusieurs corps, après avoir remporté la victoire sur l'armée de son oncle, se tournaient contre lui, il allait être accablé par une multitude immense. N'ayant plus d'autre parti à prendre que le parti extrême ou la retraite, il se décida à chercher son salut dans la fuite; mais comme les ennemis lui fermaient la route de *K'aïraouân*, qu'avaient prise les autres fugitifs, force lui fut de prendre la direction opposée[1]. Poursuivis sans relâche par les Berbers, qui s'étaient jetés sur les chevaux des ennemis tués dans le combat, les cavaliers syriens arrivèrent près de *T'anger*[2], exténués de fatigue. Après avoir essayé en vain de pénétrer dans cette ville, ils prirent la route de *Ceuta*, et, s'étant emparés de cette place, ils y réunirent quelques vivres, ce qui, grâce à la fertilité de la contrée environnante, ne leur fut point difficile. Cinq ou six fois les Berbers vinrent les attaquer[3]; mais comme ils ne savaient comment s'y prendre pour assiéger une forteresse, et que, d'ailleurs, les assiégés se défendaient avec le courage du désespoir, ils comprirent qu'ils ne réussiraient pas à leur enlever de vive force le dernier asile qui leur restât. Ils résolurent donc de les affamer, et, ravageant les champs d'alentour, ils les environnèrent d'un désert de deux journées de marche. Les Syriens se virent réduits à se nourrir de la chair de leurs chevaux; mais bientôt les chevaux mêmes commencèrent à leur manquer, et 'Abd-el-Melik-ibn-K'at'an, auquel Baldj s'était adressé[4], non-seulement refusait aux Syriens, dont il redoutait la turbulence, un asile en Espagne, mais refusait même de leur envoyer des vivres : ces malheureux se voyaient donc à la veille de mourir de faim[5].

Baldj se réfugie à Ceuta.

[1] Les gens de Syrie s'enfuirent vers l'Espagne, ceux d'Égypte et d'Afrique avaient rétrogradé vers *K'aïraouân* (*Baïân*, t. I, p. ۱۶۲, l. 18 et 19). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. 101, l. 20 (t. I, p. 239 de la trad.).

[2] Si la bataille avait été livrée sur les bords du *Molouïah*, comme le dit Er-Râzî (voy. la note 1 de ma page 294), on ne s'expliquerait pas que Baldj se fût rendu à *T'anger* avant de se réfugier à *Ceuta*.

[3] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 17, lin. penult. (p. 37 de la trad.).

[4] *Baïân*, t. I, p. ۱۶۳, l. 4 à 6, et t. II, p. ۱۴, l. 11.

[5] Mak'k'arî, t. II, p. 17, l. 11 à 13. — Ce refus n'était rien moins qu'un acte de révolte; car, d'après les instructions données par le Khalife (voyez p. 291 et 292 de ce volume), Baldj, à cet instant, était émîr d'Afrique, puisque Kolthoum était resté sur le champ de bataille.

Aucun auteur, à ma connaissance, ne donne la date de la bataille de *Sabou;* mais Ibn-'Abd-el-H'akam place la mort de Kolthoum en 123[1]; Ibn-Khallikân[2], d'après un auteur qu'il ne nomme pas, et Abou-'l-Mah'âcin[3], précisent en dzou-'l-h'idjah 123 (du mardi 7 octobre au mardi 14 novembre 741 de J. C.); et si l'on se reporte à ce fait que Kolthoum était à *Sabîbah*[4] en chaouâl de la même année, qu'il eut à franchir, avec une armée nombreuse, toute la distance qui sépare *Sabîbah* de l'*Ouâd-Sabou*, cette date, et même la fin de dzou-'l-h'idjah, paraît d'autant plus vraisemblable, que El-Laïth-ibn-Sa'd[5] donne l'année 124 pour celle de la mort de Kolthoum. Il est donc impossible que Baldj soit entré en Espagne, comme le dit Ibn-'Adzârî, en dzou-'l-k'a'dah 123, et encore plus impossible qu'il ait été proclamé à *Cordoue*, comme il le dit aussi[6] et comme l'admet M. Dozy[7], le 20 septembre 741, qui correspond au mercredi 4 dzou-'l-k'a'dah 123. Je reviendrai sur cette difficulté[8]. 124 de l'hég. (741-2 de J. C.)

Aussitôt que la nouvelle de l'affreuse défaite de Kolthoum parvint à *Damas*, Hichâm donna l'ordre à H'antzalah-ibn-S'afouân-el-Kelbi, gouverneur d'Égypte depuis plus de cinq ans et demi[9], de se rendre en Afrique, où il arriva XIV. H'ANTZALAH-IBN-S'AFOUÂN.

[1] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ٢٢, l. 1.

[2] *Kitâb Ouafaïât-el-'Aïân*, n° ١٣٣٩, fasc. v, p. ٩, l. 10 et 11 (t. II, p. 218 de la trad. angl.).

[3] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٢١, l. 16 et 17; voir aussi p. ٣٢١, l. 5 et 6.

[4] Voyez p. 292 de ce volume.

[5] Cité par Ibn-'Abd-el-H'akam p. ٢٢, l. 2 et 3. Il ne peut s'agir que des premiers jours de l'année 124.

[6] *Baïân*, t. II, p. ٣١, l. 11 et 12, et l. 18 et 19.

[7] *Hist. des Musulm. d'Esp.* t. I, p. 260.

[8] Voyez p. 304 et 305 de ce volume.

[9] A la fin de la note 1 de ma page 283, j'ai dit, d'après Abou-'l-Mah'âcin, qu'El-Oualîd-ibn-Rifâ'ah avait gardé le gouvernement d'Égypte jusqu'à sa mort, survenue le 1er djoumâdi-'l-akhir 117; mais cette date est inconciliable avec celles qu'Abou-'l-Mah'âcin lui-même donne ensuite, et je crois qu'il faut, avec El-Makîn[a], placer la mort d'El-Oualîd au commencement de 118, ce qui porte la durée de son gouvernement à près de neuf ans, au lieu de huit ans quatre ou cinq mois. A ses derniers instants, El-Oualîd avait remis à 'Abd-er-Rah'man-ibn-Khâlid le pouvoir qui allait lui échapper[b], et Hichâm avait confirmé ce choix[c]; mais, en 118, une descente des Grecs sur la côte égyptienne motiva la destitution de 'Abd-er-Rah'man après *sept mois et cinq jours*[d] d'exercice, ce qui place sa destitution au 7 cha'bân 118 (voyez la note[e] ci-dessous). H'antzalah-ibn-S'afouân, qui avait gouverné l'Égypte de 102 à 105[e], fut appelé à le remplacer; mais, quoique nommé, il paraît qu'il ne prit possession de son gouvernement que le 5 moh'arram 119[f]. Il y

[a] *Hist. Sarac.* p. 80, l. 30. En plaçant la mort d'El-Oualîd-ibn-Rifâ'ah le 2 moh'arram 118, on se trouve d'accord avec ce qu'Abou-'l-Mah'âcin dit dans la suite de son récit.

[b] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٩٩, l. 3 et 4.

[c] *Ibid.* t. I, p. ٣٠٨, l. 11.

[d] *Ibid.* t. I, p. ٣٠٨, l. 17.

[e] Voyez la note 1 de la p. 273 de ce volume.

[f] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٣١٢, l. 11 et 12.

dans le mois de rebî-'l-akhir 124[1] (du lundi 12 février au lundi 12 mars 742 de J. C.). L'insurrection s'était propagée vers l'est avec une rapidité effrayante; de toutes parts, les Berbers avaient couru aux armes dans l'espoir que l'heure de la délivrance avait enfin sonné, et le nouvel émîr était à peine à *K'aïraouân* qu'il apprit que la tribu des *Hooudârah*, commandée par 'Abd-el-Ouâh'id-ibn-Iezîd-el-Hoouâri et par 'Okâchah-ibn-Aïoub[2], marchait contre lui, grossie de

avait *cinq ans huit mois*[a] qu'il remplissait cette haute fonction, lorsque, le 7 rebî-'l-akhir 124[b], il quitta l'Égypte pour aller prendre le gouvernement d'Afrique, auquel l'appelait le Khalife après le désastre du *Sabou*. H'antzalah désigna, pour faire la prière à sa place (il n'avait pas le Kharâdj), H'afs'-ibn-el-Oualîd-el-H'adhramî que nous avons vu, à la fin de 108, gouverner l'Égypte pendant quarante jours[c], et non-seulement Hichâm ratifia ce choix, mais, dès le 13 cha'bân 124, il ajouta le Kharâdj à ses attributions[d].

[1] *Baïân*, t. I, p. ۴۵, l. 15. — En-Nouaïrî, § XXI (*J. A.* t. XII, p. 447; III[e] s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 362 de la trad.). — Ibn-Khaldoun n'indique que l'année (124) (*H. d. B.* t. I, p. ۱۳۸, l. 3 et 4, et p. ۱۷۸, l. 10 à 12; — t. I, p. 217 et 218 et p. 276 de la trad.). — *Id. Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۱۳, l. 11 et 12 (p. 38 de la trad.). — Ibn-'Abd-el-H'akam (p. ۲۳, l. 14 et 15) place la nomination de H'antzalah au gouvernement d'Afrique en s'afar 124, et El-Kaïraouâni reproduit la même date (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 69). Cette date vient assez bien à l'appui de l'opinion que la bataille du *Sabou* fut livrée en dzou-'l-h'idjah 123 ou dans les premiers jours de 124. — J'ai parlé (p. 282) de vers envoyés à Hichâm par Abou-'l-Khat't'âr-el-H'oçâm-ibn-Dhirâr-el-Kelbi, vers qui avaient produit sur le Khalife une impression telle que, aussitôt après les avoir entendu réciter, il avait révoqué 'Obaïdah, mais pour le remplacer par un *K'aïsite* ardent, 'Obaïd-Allah-ibn-el-H'abhâb, ce qui étonne après l'impression produite par la poésie d'Abou-'l-Khat't'âr. Suivant Ibn-el-K'out'îah, ce fut après la défaite de Kolthoum que Hichâm reçut la pièce de vers en question[e]; le choix qu'il fit alors du *Kelbite* H'antzâlah-ibn-S'afouân donne une certaine vraisemblance d'exactitude à cette autre date de l'envoi d'Abou-'l-Khat't'âr. L'impression produite aurait déterminé chez le Khalife la résolution d'un nouveau changement de système, le retour aux Kelbites[f].

[2] Tous les auteurs l'appellent *El-Fazârî;* c'était donc un Arabe K'aïsite; mais il partageait les croyances s'ofrites. Suivant En-Nouaïrî, ce personnage était à la tête de l'avant-garde des troupes syriennes qui accompagnaient 'Obaïd-Allah-ibn-el-H'abh'âb quand celui-ci vint prendre possession du gouvernement d'Afrique[g]. Autant qu'on en peut juger par des récits obscurs ou incomplets, il exerçait une certaine autorité à *K'âbis*, et lorsque la nouvelle de la mort de Kol-

[a] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۳۱۲, l. 20. Ces *cinq ans huit mois* comptés nécessairement à partir du jour de sa *nomination*, c'est-à-dire de la destitution de 'Abd-er-Rah'man. — D'après ce que j'ai dit (p. 291), il semblerait qu'il dût commander les troupes égyptiennes qui prirent part à la désastreuse expédition de Kolthoum; mais je ne trouve, à ce sujet, aucune indication qui m'autorise à l'affirmer.

[b] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۳۱۲, l. 18 et 19, et p. ۳۲۲, lin. penult.

[c] Voyez la note [h] de la page 283 de ce volume.

[d] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۳۲۲, lin. ult. à ۳۲۳, l. 1.

[e] *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* t. VIII, p. 446 à 448; V[e] s. 1856).

[f] Voyez p. 277 de ce volume, et la note 2 de cette p. 277.

[g] En-Nouaïrî, § XX (*J. A.* t. XII, p. 446; III[e] s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 362 de la trad.). A ma connaissance, il n'est question que là des troupes syriennes qui auraient accompagné ce gouverneur, parti d'*Égypte*.

tous les contingents berbers qu'elle avait recrutés parmi les autres tribus. Cette avalanche descendait du *Zâb*, où les deux chefs avaient pris deux routes différentes : le premier, la route des montagnes[1], l'autre, la route de *Maddjânah*[2], sans doute pour moins épuiser les pays que traversait l'immense multitude qui allait se ruer sur les Arabes. L'avant-garde de 'Abd-el-Ouâh'id était commandée par Abou-K'orrah-el-Maghîli[3]. H'antzalah, comprenant qu'il fallait

thoum se répandit dans l'est de l'Afrique, il souleva les habitants de cette ville[a], avec la pensée évidente de s'emparer du pouvoir. Maslamah-ibn-Saouâdah-el-Djodâmi, commandant militaire de *K'aïraouân*, fut envoyé contre lui, mais fut défait et perdit beaucoup de monde; les débris de sa colonne vinrent se réfugier à *K'aïraouân*. Alors le gouverneur de cette ville, en l'absence de Kolthoum, 'Abd-er-Rah'man-ibn-'Ok'bah-el-Ghafâri, marcha en personne contre le chef s'offrit, qui était campé au delà de l'*Ouâdi-'l-Djamah*, à douze milles au nord de *K'âbis;* les insurgés furent taillés en pièces, et 'Okâchah, qui parvint à s'échapper, alla s'enfoncer dans le désert[b]. Les faits disent ce qu'il y fit; nous ne devons donc pas nous étonner de le voir reparaître ici.

[1] *Baïân*, t. I, p. ۱۶۵, l. 20, à p. ۱۶۹, l. 4. — En-Nouaïri, § XXI (*J. A.* t. XII, p. 447; III[e] s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 362 et 363 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۸, l. 4 à 6 (t. I, p. 218 de la trad.). — *Id. Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۱۳, l. 13 à 15 (p. 38 de la trad.).

[2] Le texte du *Baïân* dit بجابة, et M. Dozy y a substitué بجانة, leçon donnée par En-Nouaïri; mais peut-être Ibn-'Adzâri avait-il écrit باغاية (*Bâghâïah*), ce qui, du reste, serait la même route que celle indiquée par En-Nouaïri, puisqu'on passe à *Maddjânah* pour se rendre de *Bâghâïah* à *K'aïraouân*.

[3] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ۲۱۴, l. 17[c]. — *Baïân*, t. I, p. ۱۶۹, l. 4. Nous retrouverons plus loin ce personnage. — Les *Maghîlah* sont une branche des *Dhariçah*[d] : «Ils sont, dit Ibn-Khaldoun, «frères des *Mat'mât'ah*, des *Lamâïah*, des *Mal-*«*zouzah*, des *Dounah* et des *Kachâtah*..... ils «formaient deux agglomérations dont l'une ha-«bitait le *Maghrib-el-Auçat'* et occupait le terri-«toire qui s'étend depuis l'embouchure du *Chelif* «jusqu'à *Mâzounah*[e],» ville qui existait encore du temps d'Ibn-Khaldoun (*H. d. B.* t. I, p. ۱۵۸ et ۱۵۹; — t. I, p. 248 et 249 de la trad.).

[a] Ibn-'Abd-el-H'akam (p. ۲۰۰, l. 8 et 9) prétend même que 'Okâchah souleva les habitants de *K'âbis* aussitôt après le départ de Kolthoum pour le *Maghrib-el-Ak's'â*.

[b] *Id.* p. ۲۰۰, l. 9 à 16, et p. ۲۱۳, l. 7 à 14. — En-Nouaïri aux pages citées note 1 de notre page 298. — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۱۳, l. 6 à 8 (p. 38 de la trad. et la note 48 de cette page).

[c] Il l'appelle Abou-K'orrah-*el-'Ok'aïli*, ce qui doit être une erreur, puisque les *Benou-'Ok'aïl* étaient une tribu arabe (*H. d. B.* t. I, p. ۸۵, l. 13; — t. I, p. 135 de la trad.). Voyez l'*Essai sur l'hist. des Arab. av. l'Islâm.* t. III, p. 394 et 395.

[d] Voyez p. 41 de ce volume.

[e] Edrîsi parle de *Mâzounah* (مازونة) comme d'une ville assez importante située entre *Mostaghânim* et *Terès*, à *six milles* de la mer et au milieu des montagnes (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 100, l. 17). Il est singulier qu'Ibn-Khaldoun en fasse un village (قرية) fondé par les *Maghrâouah* [1*], lorsque des voyageurs postérieurs, Jean Léon par exemple, en parlent comme d'une ville romaine située à *quarante milles* de la mer [2*], et lorsque Marmol y a vu l'*Oppidum novum colonia* (Ὀππιδάνεον κολωνία), que Ptolémée place à 16° de long. et 32° 40′ de lat.[3*];

[1*] *H. d. B.* t. II, p. 97, l. 3 et 4 (t. III, p. 314 de la trad.).

[2*] In Ramusio folio 61 F (p. 254 de la trad. de Jean Temporal).

[3*] Cl. Ptolem. Alexandr. *Geographiæ libri octo*, lib. IV, cap. II, p. 95 fine.

Bataille d'El-K'arn et d'El-As'nâm.

lait à tout prix prévenir la jonction des deux armées berbères, marcha sans hésiter à la rencontre de 'Okâchah; il était temps, car le chef S'ofrîte était déjà à *El-K'arn*[1] quand on se trouva en présence. Là fut livré un combat acharné, dans lequel, en un si grand péril, le sentiment de la conservation l'emporta sur l'amour même de la liberté; les Berbers furent taillés en pièces et 'Okâchah fait prisonnier. Revenant alors, par un mouvement rapide, sur *K'aïraouân*, qu'il craignait de voir tomber au pouvoir de 'Abd-el-Ouâh'id, dont déjà les troupes occupaient *Bâdjah*[2], H'antzalah envoya contre cette seconde armée un corps de 40,000 hommes, qui fut bientôt obligé de rétrograder[3] après avoir été réduit de moitié par divers combats meurtriers. Rien ne s'opposait plus à la marche de 'Abd-el-Ouâh'id, qui vint prendre position à *El-As'nâm*[4], dans le canton de *Djaloulâ*. H'antzalah, sans s'effrayer du nombre des ennemis que l'exagération arabe porte à 300,000 combattants, fit ses dispositions, arma tous les habitants[5] et vint présenter la bataille, qui ne tarda

[1] Voyez, sur *El-K'arn*, la page 143 de ce volume.

[2] En-Nouaïrî, § XXI (*J. A.* t. XII, p. 448; 1re s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 363 de la trad.). — Ibn-'Abd-el-H'akam prétend même que 'Abd-el-Ouâh'id-ibn-Iezîd s'était emparé de *Tunis* et s'y était fait reconnaître Khalife (*Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ٢١٣, l. 7 et 8). Cette indication jette peut-être un trait de lumière sur les véritables projets de 'Okâchah, projets que 'Abd-el-Ouâh'id avait pu pénétrer et qu'il aurait ainsi cherché à réaliser à son profit.

[3] Suivant En-Nouaïrî (voy. aux pages indiquées note 2 ci-dessus), ce corps d'armée, commandé par un homme de la tribu de *Lakhm*, s'opposa *pendant un mois*, malgré ses échecs, à la marche de 'Abd-el-Ouâh'id. S'il en fut ainsi, ce corps d'armée aurait été envoyé un peu de temps avant le combat d'*El-K'arn;* car ce combat et celui d'*El-As'nâm* paraissent avoir été livrés à des intervalles très-rapprochés.

[4] *El-As'nâm* veut dire «les idoles.» Ce nom de lieu est fréquent en Afrique, où les Arabes le donnent aux localités où se trouvent des restes de statues antiques. En-Nouaïrî place *El-As'nâm* dans le canton de *Djordouah*, à trois milles de *K'aïraouân*, et Ibn-'Abd-el-H'akam (p. ٢١٣, l. 15) dit «à une journée de marche (يوم واحد).» Aucune localité du nom de *Djordouah* n'étant connue au N. O. de *K'aïraouân*, de nombreux débris d'antiquité existant à *Djaloulâ*[a] et dans ses environs, j'ai lu *Djaloulah* au lieu de *Djordouah*. J'observerai qu'Ibn-Khaldoun, dans le récit de la bataille d'*El-As'nâm*, dit que les Berbers, mis en déroute, s'enfuirent vers *Djaloulâ* (جلولا) (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ١٣, l. 4 et 5; — p. 39 de la trad.).

[5] *Baïân*, t. I, p. ٣٩, l. 11 et 12.

seulement Marmol a écrit 23° au lieu de 32° et son traducteur ne l'a pas rectifié. Suivant lui, on voit, dans cette ville et dans ses environs, de très-beaux restes de l'époque romaine[1*]. Nos cartes de la *Province d'Oran* placent *Mâzounah* au S. O. de *Tenès*, à environ 1° 25′ de long. O. et 36° 8′ de lat. N.; le point de la côte le plus voisin est le port d'*Arsenaria*, situé à 6 ou 7 lieues (18 ou 21 milles) de *Mâzounah*, au sud et à 3 lieues de laquelle coule le *Chelif*, qui vient de laisser *Orléansville* sur sa rive gauche.

[a] Sur *Djaloulâ*, voyez la note 3 de la p. 143 de ce volume.

[1*] *Descripcion general de Affrica*, libro V, capit. XLIV, vol. II, folio 213 r° (*L'Afrique de Marmol*, t. II, p. 395 et 396).

pas à s'engager avec furie. Décidés à combattre jusqu'à la mort, les Musulmans avaient brisé les fourreaux de leurs épées; dans la mêlée, on n'entendait que le cliquetis des armes; la lutte avait lieu corps à corps, et, après des prodiges de valeur, la gauche des Berbers fut complétement culbutée. Alors la gauche des Arabes, comme électrisée par ce succès, chargea avec impétuosité la droite des Berbers, qui ne tarda pas à plier, et bientôt ce fut une déroute générale, suivie d'un affreux carnage pendant lequel on vint présenter à H'antzalah la tête de 'Abd-el-Ouâh'id, signe certain de la victoire éclatante qui venait d'être remportée, puisque cette multitude sans discipline n'avait plus de chef : « On prétend, dit Ibn-'Adzârî, que jamais n'eut lieu une lutte si « meurtrière; l'émîr voulut que les morts fussent comptés, et il s'en trouva « 180,000. En apprenant cette double victoire, El-Laïth-ibn-Sa'd[1] s'écria : « Après le combat de *Bedr*[2], c'est à la bataille d'*El-K'arn* et d'*El-As'nâm* que je « voudrais avoir pris part. » Quand la tête de 'Abd-el-Ouâh'id fut présentée à l'émîr, celui-ci se prosterna pour remercier Dieu, comme avait fait le Prophète lorsqu'à *Bedr* on lui apporta la tête d'Abou-Djhal-ibn-Hichâm[3]; puis il donna l'ordre de lier et de mettre à mort (قتله صبرا) 'Okâchah, qui avait été fait prisonnier à *El-K'arn*[4]. Les auteurs nous représentent le soulèvement des *Hooudrah* comme ayant suivi de près l'arrivée de H'antzalah à *K'aïraouân*,

[1] Ce fameux traditioniste était, en 124, un homme de trente ans, puisqu'il était né en cha'bân 94 (voyez la note [a] de la page 18 de ce volume).

[2] Tout le monde connaît ce combat de trois cents Musulmans commandés par le Prophète contre mille Mekkois, à la tête desquels était le père de Mo'âouïah, Abou-Sofiân, escortant une riche caravane qui revenait de Syrie. Le combat de *Bedr*[a] fut livré en l'an 2 de l'hégire; Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 82, l. 6 et 7) dit le *vendredi* 17 ramadhân. Il y a là une erreur que M. Caussin de Perceval a déjà relevée[b]. En réalité, le 17 ramadhân 2 tombe un *mardi* correspondant au 13 mars 624 de J. C. et si le combat eut réellement lieu un vendredi, ce serait le 20 ramadhân (16 mars). Voyez ce que j'ai dit à ce sujet vers la fin de ma Préface.

[3] Abou-'l-Fedâ, *Vie de Moh'ammed*, p. ٤٩, l. 6 et 7 (p. 39 de la trad. de N. Desvergers).

[4] *Baïân*, t. I, p. ٤٩, l. 17 à p. ٤٧, l. 7. — En-Nouaïrî, § XXI (*J. A.* t. XII, p. 449 et 450; IIIe s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 363 et 364 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٣٨, l. 4 à 10 (t. I, p. 218 de la trad.). — *Id. Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ١٤, l. 1 à 7 (p. 39 de la trad. La note 49 qui se trouve à cette page donne le texte d'En-Nouaïrî).

[a] *Bedr* est situé au nord de *La Mekke*, au sud-ouest de *Médine*, dans la partie inférieure de la *vallée de S'afrâ* et à une nuit de marche de *El-Djâr*, qui est au bord de la mer (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٥٢٤, l. 15 et 16. — *Marâs'id el-It't'ila'*, t. I, p. ١٣٣, l. 15, et t. II, p. ١٩٠, l. 6 à 9). Voyez la pl. XX de la *Description de l'Arabie* par Niebuhr (un vol. in-4°, Amsterdam, 1774).

[b] *Essai sur l'hist. des Arab. av. l'Islâm.* t. III, p. 65, note 1.

et j'ai dit (p. 298) que cette arrivée pouvait être fixée à la fin de rebî-'l-akhir 124, puisqu'il avait quitté *Mis'r* le 7 de ce mois; on doit donc commettre une faible erreur en plaçant la grande défaite des Berbers dans le mois de djoumâdi-'l-akhir 124 (du jeudi 12 avril au jeudi 10 mai 742 de J. C.).

Après avoir conjuré ce terrible orage, H'antzalah, rentré à *K'aïraouân*, se hâta de faire part à Hichâm de l'important succès qu'il venait d'obtenir, et le Khalife en éprouva une vive satisfaction. Le désordre qui régnait en Afrique depuis deux ans imposa sans doute à l'émîr victorieux la rude tâche de tout réorganiser avant de songer à l'Espagne, qui, elle aussi, était déchirée par des révolutions dont je dois ici faire un récit très-sommaire.

ESPAGNE. Nous avons laissé (p. 296), à la fin de 123 ou au commencement de 124, Baldj et ses Syriens mourant de faim à *Ceuta* et sollicitant vainement de 'Abd-el-Melik-ibn-K'at'an des vivres et les moyens de traverser le détroit. Personnellement, comme je l'ai dit, ce gouverneur redoutait la turbulence des Syriens; mais l'énergie de ses refus était accrue encore par les conseils d'un ennemi de Baldj. 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb, après la mort de son père dans le désastre du *Sabou*, avait passé en Espagne avec quelques troupes; il n'avait rien oublié des scènes qui avaient eu lieu au camp du *Chelîf* (p. 293), et il poussait 'Abd-el-Melik à ne pas céder aux instances de Baldj, à ne pas lui obéir [1], quoiqu'il eût, de fait et conformément aux instructions données par le Khalife au moment du départ de Syrie, remplacé Kolthoum. Mais l'état des choses changea brusquement : entraînés par les événements d'Afrique, les Berbers de l'autre côté du détroit voulurent aussi secouer le joug des Arabes; une formidable insurrection éclata; les Arabes furent chassés de tous les points qu'ils occupaient, et les Berbers choisirent un imâm (chef-conducteur), sous les ordres duquel ils se rangèrent tous [2]. Ils furent divisés en trois corps, dont l'un devait assiéger *Tolède*, tandis que le second irait attaquer *Cordoue* et que

Révolte des Berbers.

[1] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ٢٢, l. 8 et 9. — *Baïân*, t. I, p. ٢٣, l. 14 à 17. Ibn-'Adzârî emprunte à Er-Rak'ik' ce qu'il dit à ce sujet. — Ibn-Khaldoun [a], *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ١٣, l. 8 et 9 (p. 38 de la trad.). — Dozy, *Hist. des Musulm. d'Esp.* t. I, p. 263. C'est à tort qu'Ibn-el-Abbâr fait passer 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb en Espagne avec Baldj (*Notices* de Dozy, p. 51, l. 8); il était de ceux qui s'étaient dirigés vers *K'aïraouân*. — Voyez ce que j'ai dit à la note 1 de la page 296.

[2] Ibn-H'aïân in Mak'k'arî, t. II, p. ١٣, l. 18.

[a] Suivant lui, 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb ne partit pour l'Espagne qu'après la défaite de 'Okâchah près de *K'âbis* (voy. la note 2 de ma p. 298), et il partit de *K'aïraouân*, ce qui permet de croire qu'il combattit le S'ofrite rebelle.

le troisième marcherait sur *Algéziras*, afin de s'emparer de la flotte qui était dans la rade, de passer ensuite le détroit, d'exterminer les Syriens à *Ceuta*, et de transporter en Espagne une foule de Berbers d'Afrique[1]. Dans une position si grave, 'Abd-el-Melik, laissant de côté les conseils de 'Abd-er-Rah'man, se décida à avoir recours aux gueux de Syriens (صَعَالِيكُ عرب الشام) et écrivit à Baldj de les lui amener[2]. Celui-ci s'empressa d'obtempérer à une invitation si opportune, malgré les conditions qu'on lui imposait d'évacuer l'Espagne aussitôt que les Berbers seraient domptés, et de livrer, en garantie de l'exécution du traité, des ôtages qui seraient débarqués dans la petite île de *Omm-H'akîm*[3]. Les Syriens arrivèrent dans un état déplorable, affamés, presque nus; leurs compatriotes leur donnèrent des vêtements, chacun selon ses moyens[4]. Entrant alors en campagne, les effets de leur bravoure bien connue ne tardèrent pas à se faire sentir : le second et le troisième corps berber furent bientôt dispersés; le premier, celui qui assiégeait *Tolède* depuis vingt-sept jours[5], vint à la rencontre de l'ennemi, et la bataille, qui fut livrée sur les bords du *Guazalate* (وادى سليط, *Ouâdi-Salît'*), se termina par sa déroute complète[6].

Baldj appelé en Espagne.

Défaite des Berbers.

L'insurrection, si redoutable en apparence, se trouva donc vaincue, et avec une rapidité inespérée; alors 'Abd-el-Melik, s'autorisant des termes du traité, invita naïvement les Syriens à quitter l'Espagne. Comme on pouvait s'y attendre, non-seulement ils s'y refusèrent, mais, impatients de se venger des souffrances qu'ils avaient endurées à *Ceuta*, ils s'emparèrent de *Cordoue*, déposèrent 'Abd-el-Melik et proclamèrent Baldj, qui fit jeter en prison le gou-

Proclamation de Baldj.

[1] Isidori *Chronicon*, § 64 (in *Españ. sagr.* t. VIII, p. 307). — *Hist. des Musulm. d'Esp.* t. I, p. 257.

[2] Ibn-H'aïân in Mak'k'arî, t. II, p. ۱۴, l. 20 et 21.

[3] *Id. ibid.* l. 21 à 24. — *Baïân*, t. I, p. ۴۳, l. 8 et 9. — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۱۳, l. 1 et 2 (p. 37 de la trad.). Les deux derniers auteurs cités ici parlent d'un délai d'une année au bout de laquelle les Syriens devaient quitter l'Espagne; mais la condition telle qu'elle est formulée par Ibn-H'aïân est plus vraisemblable, puisqu'on ne pouvait pas savoir d'avance ce qu'il faudrait de temps pour dompter la révolte. — Sur *Omm-H'akîm* voyez, à la fin de la note 4 de la page 244 de ce volume, ce que je dis d'après Edrîsî.

[4] *Baïân*, t. II, p. ۳۰, l. 20 à 23.

[5] Isid. Pac. *Chronicon*, § 64 (in *Españ. sagr.* t. VIII, p. 308). — *Hist. des Musulm. d'Esp.* t. I. p. 258 et 259.

[6] *Baïân*, t. II, p. ۳۱, l. 7. — Comme le dit l'auteur arabe, le *Ouâdi-Salît'* (le *Guazalata*) est du district de *Tolède;* c'est un affluent de la rive gauche du *Tage;* il coule du sud au nord et se jette dans ce fleuve un peu au-dessus de *Tolède* (voy. la pl. II de l'Atlas de Lopez; in-f°, Madrid, 1810). — On lit dans la *Cronica del Moro Rasis* : «et esta batalla fuè en el termino de *Toledo* sobre «el rio *Calican*» (§ 24, p. 88, col. 2 in fine).

Discussion de la date de cette révolution

verneur déposé [1]. Quelle est la date précise de cette proclamation de Baldj? Ici se présente la difficulté que j'ai déjà indiquée (p. 297), difficulté assurément secondaire, mais qui mérite cependant que nous nous y arrêtions un instant, puisqu'il s'agit de modifier une date donnée et acceptée par des autorités d'un grand poids. Le plus ancien auteur arabe dit, d'après El-Laïth-ibn-Sa'd, que Baldj mourut en 125 [2]; Ibn-H'aïân précise en *chaoudl 124 après onze mois de gouvernement* [3], ce qui place en dzou-'l-k'a'dah 123 la proclamation de Baldj [4], pour laquelle Ibn-'Adzârî fixe le mercredi commencement de ce mois, c'est-à-dire le 4 (20 septembre 741 de J. C.) [5]. Mais, suivant Ibn 'Adzârî lui-même, confirmé par d'autres autorités [6], Baldj arrivait en Afrique dans le mois de ramadhân 123, son oncle Kolthoum était encore à *Sabtbah* en chaouâl, et, depuis cet instant, il fallut rallier H'abîb sur le *Chelif*, conduire une armée nombreuse au cœur du *Maghrib-el-Ak's'â*, livrer la bataille du *Sabou*, se réfugier d'abord à *T'anger*, puis à *Ceuta;* là, résister aux attaques réitérées des Berbers, qui finissent par dévaster tout le pays d'alentour pour affamer l'ennemi, épuiser toutes ses ressources, consommer les chevaux de sept mille cavaliers, négocier infructueusement avec 'Abd-el-Melik-ibn-K'at'an, traverser enfin le détroit, s'équiper par voie de cotisation, vaincre les Berbers d'Espagne sur trois points différents, revenir à *Cordoue* et y faire une révolution le 4 dzou-

[1] Ibn-H'aïân in Mak'k'arî, t. II, p. ۱۳, l. 4 à 6. — Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ۲۲, l. 13 et 14.

[2] *Id.* p. ۲۳, l. 3. — Voyez la note 5 de la page suivante.

[3] In Mak'k'arî, t. II, p. ۱۳, l. 22 et 23. Les termes d'Ibn-Bachkouâl que j'ai cités plus haut (note 6 de ma page 290) confirment cette assertion de l'arrivée de Baldj en Espagne dans l'année 123; elle est confirmée aussi par Ibn-Khaldoun, qui s'exprime ainsi : «Baldj mourut «en 124, *environ un an après s'être emparé du «pouvoir*» (*id.* t. I, p. ۱۶۹, l. 18 et 19); à la même page (l. 11), il avait déjà dit que Baldj gouverna *environ un an*.

[4] Ibn-Bachkouâl va bien plus loin encore lorsqu'il dit que 'Abd-el-Melik-ibn-K'at'an fut crucifié en dzou-'l-k'a'dah 123, *dix mois après la proclamation de Baldj*[a], qui aurait eu lieu ainsi en moh'arram 123; c'est sans doute ce qui a entraîné Ibn-el-Abbâr à dire que Baldj passa en Espagne dans le mois de moh'arram 123[b], c'est-à-dire avant la mort de 'Ok'bah-ibn-el-H'addjâdj et son remplacement par 'Abd-el-Melik-ibn-K'at'an[c]; ce qui est absurde. Je ne rappelle ces indications que pour montrer combien il faut être en garde contre les dates données, sur cette période, par des auteurs qui méritent habituellement confiance.

[5] *Baïân*, t. II, p. ۳۱, l. 18 et 19. — Dozy, *Hist. des Musulm. d'Esp.* t. I, p. 260. — Voyez la p. 297 de ce volume.

[6] Voyez la note 4 de la p. 291 de ce volume.

[a] In Mak'k'arî, t. II, p. ۱۱, l. 11 et 12.

[b] *El-Hollat-es-Siard* (*Notices* de Dozy, p. 51, l. 8 et 9).

[c] Voyez p. 290 de ce volume et la note 6 de cette p. 290.

'l-k'a'dah, c'est-à-dire que tous ces événements se seraient accomplis en *moins d'un mois*[1]; évidemment, cette date est inadmissible. Deux sources donnent un an et un mois de durée au second gouvernement de 'Abd-el-Melik-ibn-K'a-t'an en Espagne[2], et puisque nous savons qu'il commença en s'afar 123 (voy. p. 290), on serait conduit à admettre qu'il finit en rebi-'l-aouel 124 et que telle fut la date de la proclamation de Baldj, dont le gouvernement n'aurait eu ainsi qu'une durée de sept ou huit mois au lieu de onze ou douze, comme les auteurs arabes s'accordent à le dire[3].

Mort de 'Abd-el-Melik.

La mort de 'Abd-el-Melik présente aussi des incertitudes quant à sa date; mais, au fond, ces incertitudes n'altèrent en rien l'ordre du récit; car il importe peu que ce malheureux vieillard ait été incarcéré plus ou moins longtemps avant d'être mis à mort. Suivant Ibn-'Abd-el-H'akam, Baldj, jaloux de légitimer son usurpation et d'être acclamé par des voix autres que celles de ses Syriens, tira 'Abd-el-Melik de sa prison et le fit conduire à la mosquée, en lui enjoignant de déclarer publiquement qu'il savait, par une lettre de Kolthoum, que lui, Baldj, était le successeur de Kolthoum. Le gouverneur déposé prit, en effet, la parole, mais pour dire : « Je suis le lieutenant de Kol-« thoum, et je suis emprisonné injustement, » sur quoi Baldj lui trancha la tête[4]. Ce récit semble placer la mort de 'Abd-el-Melik à un instant voisin de l'avénement de Baldj, et cependant le même auteur place cette exécution un mois avant la mort de Baldj[5], et, par conséquent, en ramadhân 124[6]; *dix mois*, selon Ibn-Bachkouâl[7], après l'avénement de Baldj. Ibn-H'aïân raconte avec dé-

[1] L'insurrection des Berbers contre les Arabes d'Espagne, provoquée par la défaite de Kolthoum, détermina l'appel des Syriens réfugiés à *Ceuta*, et *Tolède* était assiégée depuis *vingt-sept jours*, comme nous l'avons vu (p. 303), quand les insurgés s'avancèrent à la rencontre des Syriens; l'insurrection seule avait donc duré *plus d'un mois*.

[2] *Chronicon Albeldense*, § 79 (in *Españ. sagr.* t. XIII, p. 462). — Voir aussi le fragment faussement attribué à Er-Râzi (in Casiri, t. II, p. 326, l. 12 et 13 du texte arabe).

[3] Ibn-'Adzâri, après avoir donné une durée de douze mois au gouvernement de Baldj, dit que les auteurs ne sont pas d'accord sur ce point, واختلف في ذلك (*Baïân*, t. II, p. ٣٢, l. 17); et plus bas (l. 20 à 22), il cite un livre intitulé *Bahdjah-en-Nafs*, dans lequel cette durée est fixée à six mois.

[4] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ٢٢, l. 15 à 18.

[5] *Ibid.* p. ٢٣, l. 3 et 4. — J'ai dit (p. 304) que Ibn-'Abd-el-H'akam fait mourir Baldj en 125; mais on verra bientôt que cette indication ne saurait être conciliée avec la durée de dix mois qu'on s'accorde à donner au gouvernement de Tha'labah, son successeur (voy. p. 306, note 6, et p. 307, note 2).

[6] Voy. la page suivante.

[7] Dans lequel on lit en dzou-'l-k'a'dah 123 (voy. la note 4 de la page précédente) probablement pour dzou-'l-k'a'dah 124, ce qui placerait la proclamation de Baldj en moh'arram 124.

tail l'horrible fin de 'Abd-el-Melik [1], ce vieillard de quatre-vingt-dix ans [2], qui, en 63, avait échappé au glaive des Syriens à *El-H'arrah* [3], comme ceux-ci le lui reprochaient; et, pour ajouter l'ignominie à la cruauté du supplice, ils le battirent de verges, le tuèrent à coups d'épée, et mirent son cadavre en croix avec un chien crucifié à sa gauche, un cochon à sa droite [4].

Aussitôt après la proclamation de Baldj, 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb se hâta de quitter *Cordoue* [5] et s'unit aux deux fils de 'Abd-el-Melik, Omaïah et K'at'an, pour combattre l'ennemi commun. Un quatrième antagoniste de Baldj leur vint en aide : c'était 'Abd-er-Rah'man-ibn-'Alk'amah-el-Lakhmi, gouverneur de *Narbonne* [6]. Je ne saurais dire quel mobile poussait ce héros de l'Espagne de son temps, comme l'appelle Ibn-H'aïân, à se coaliser avec les fils de 'Abd-el-Melik; quant à l'ambitieux 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb, tous ses efforts tendaient à devenir maître de l'Espagne [7]. Ces divers chefs rassemblèrent 100,000 hommes, ou plus encore, dit Ibn-H'aïân, tandis que Baldj n'en avait que 12,000, auxquels il ajouta tout ce qu'il put rassembler d'esclaves et de suivants des indigènes [8]. Quand on en vint aux mains, les Syriens soutinrent le choc avec une fermeté admirable; mais, au milieu du combat, 'Abd-er-Rah'man-ibn-Alk'amah dit à ceux qui l'entouraient : « Montrez-moi « donc Baldj, je le tuerai ou je mourrai. » On le lui indiqua, et, saisissant un étendard, il fit, avec ses propres troupes, une charge qui ouvrit les rangs des Syriens, puis, fondant sur Baldj, il lui porta deux coups, dont celui-ci mourut peu de jours après. L'armée des coalisés n'en fut pas moins mise dans une déroute complète, et celle de Baldj rentra victorieuse à *Cordoue*. Ceci se passait en chaouâl 124 [9] (du mercredi 8 août au mercredi 5 septembre 742 de J. C.),

[1] In Mak'k'arî, t. II, p. ۱۳, l. 6 à 11. — Je renvoie à l'*Hist. des Musulm. d'Esp.* t. I, p. 261 et 262.

[2] Ibn-Bachkouâl in Mak'k'arî, t. II, p. ۱۱, l. 16 et 17. — *Baïân*, t. II, p. ۳۲, l. 5. — C'est sans doute par erreur que le texte de Mak'k'arî (t. I, p. ۱۴۹, l. 15) fait dire à Er-Râzî سنة ۷۰ (soixante et dix ans).

[3] Voyez p. 184 de ce volume et la note 2 de cette page 184.

[4] Ibn-Bachkouâl in Mak'k'arî, t. II, p. ۱۱, l. 13. — *Baïân*, t. II, p. ۳۲, l. 9.

[5] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ۲۲, l. 13.

[6] Ibn-H'aïân in Mak'k'arî, t. II, p. ۱۳ l. 11, à 16. — Ibn-Khaldoun (*ibid.* t. I, p. ۱۴۹, l. 17 et 18).

[7] Ibn-el-Abbâr, *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 51, l. 12 et 13). — *Baïân*, t. I, p. ۴۸, l. 2 et 3. — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۱۴, l. 15 (p. 43 de la trad.).

[8] واتباع من البلديين. Les Arabes syriens venus avec Baldj en Espagne étaient désignés, dans ce pays, par le nom de *Syriens;* ceux qui avaient fait partie de la première invasion et habitaient l'Espagne depuis cette époque, étaient distingués par le nom d'*indigènes* (Mak'k'arî, t. II, p. ۱۳, l. 23 et 24).

[9] Ibn-H'aïân in Mak'k'arî, t. II, p. ۱۳, l. 16

Tha'labah est proclamé.

Conformément aux ordres donnés par Hichâm au moment du départ de Kolthoum pour l'Afrique[1], les Syriens proclamèrent Tha'labah-ibn-Salamah[2], et leur triomphe semblait assuré; mais les Berbers et les Arabes indigènes, surexcités par leur défaite, continuèrent la guerre avec plus d'ardeur que jamais[3]; ils remportèrent quelques avantages et bientôt tinrent le nouveau gouverneur assiégé dans *Mêrida*. Tha'labah voyait sa position s'aggraver et devenir fort critique, lorsqu'il profita d'un jour de fête[4] et de la négligence des gardes du camp à cette occasion pour surprendre les assiégeants, les tailler en pièces, faire mille prisonniers, s'emparer de leurs familles, et, sans exposer les faits intermédiaires, on nous le représente rentrant à *Cordoue* avec dix mille individus réduits en esclavage. Il arriva un jeudi aux faubourgs de la ville avec l'intention de passer toute cette multitude au fil de l'épée après la prière du vendredi. Le peuple était, dès le matin, dans l'attente de l'affreux spectacle qui lui était annoncé, quand on vit paraître un corps de cavaliers : c'était l'escorte d'Abou-'l-Khat't'âr-el-H'oçâm-ibn-Dhirâr[5], le Kelbite dont nous avons déjà parlé[6]. Ibn-H'aïân rapporte « qu'il venait prendre possession du gouver- « nement de l'Espagne, envoyé par H'antzalah-ibn-S'afouân, émîr de l'Afrique,

125 de l'hég. (742-743 de J. C.)

Arrivée de Abou-'l-Khat't'âr.

à 22. — *Baïân*, t. II, p. ٣٢, l. 9 à 22. — Dozy, *Hist. des Musulm. d'Esp.* t. I, p. 264 et 265. — Voyez p. 215 de ce volume.

[1] Voyez p. 291 et 292 de ce volume.

[2] Ibn-H'aïân in Mak'k'arî, t. II, p. ١٣, l. 25 et 26. — *Baïân*, t. I, p. ٢٣, l. 20 et 21, t. II, p. ٣٣, l. 1 à 6.

[3] « Tunc intestino furore omnis conturbatur « Hispania. » (Isid. Pac. *Chronicon*, num. 66 in *Espan. sagr.* t. VIII, p. 309.)

[4] De quelle fête s'agit-il? C'est peut-être parce qu'Ibn-'Adzârî a admis qu'il s'agissait de la grande fête (10 dzou-'l-h'idjah 124) qu'il fait partir Abou-'l-Khat't'âr de *Tunis* pour l'*Espagne* dans le mois de moh'arram 125 (*Baïân*, t. II, p. ٣٣, l. 14 et 15)*; mais il n'est pas seul à le dire, comme on va le voir; bien que, en dehors de lui, je ne connaisse qu'un récit qui relate nettement que Abou-'l-Khat't'âr se trouvait en Espagne du vivant de Hichâm (Mak'k'arî, t. I, p. ١٦٨, l. 13 à 15); je dois dire cependant que, suivant Er-Râzî, Abou-'l-Khat't'âr s'embarqua à *Tunis* en moh'arram 125 (*id.* t. I, p. ١٥٩, lin. ult. et t. II, p. ١٥, l. 18 et 19) comme le répète Ibn-'Adzârî.

[5] Mak'k'arî, t. II, p. ١٣, l. 1 à 7. — *Baïân*, t. II, p. ٣٣, l. 6 et 7. — Pour plus de détails sur ces événements, voyez Dozy (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 265 à 267). Voyez aussi Ibn-el-K'outîah (*J. A.* t. VIII, p. 448 et 449; ve s. 1856).

[6] Voyez p. 281 et 282 ce que j'ai dit de la puissance d'une de ses pièces de vers.

* Dans le tome I, quand il énumère les gouverneurs en possession au moment de la mort de Hichâm, il dit que c'étaient les mêmes que ceux de l'*année précédente* : H'afs'-ibn-el-Oualîd en *Égypte* (note 8, p. 210), H'antzalah-ibn-Safouân en *Afrique*, Abou-'l-Khat't'âr en *Espagne* (*Baïân*, t. I, p. ٢٥٧, l. 8 à 10). On voit que, pour le dernier, il n'est pas d'accord avec ce qu'il dit dans son t. II et encore moins avec qu'il dit à la p. ٢٥٥ de son t. I (voyez la note 1 de la page suivante).

« le Khalife étant alors El-Oualîd-ibn-Iezîd-ibn-'Abd-el-Melik-ibn-Merouân, « et que cela se passait en redjeb 125[1] (du mardi 30 avril au mercredi 29 mai « 743 de J. C.), dix mois après que Tha'labah avait pris les rênes du gouver- « nement[2]. » En effet, Hichâm était mort à *Er-Ros'âfah*[3] le 6 rebî'-l-akhîr 125[4] (mercredi 6 février 743 de J. C.), et il avait eu pour successeur son neveu El-Oualîd-ibn-Iezîd II. Si, comme le prétend Ibn-Khaldoun[5], H'antzalah envoya Abou-'l-Khat't'âr en Espagne par ordre de Hichâm, il faudrait admettre que ce Khalife avait donné l'ordre en rebî'-l-aouel, et que le changement de règne en retarda l'exécution pendant environ quatre mois.

Khalifat d'El-Oualîd II.

Je n'ai pas à m'occuper ici de la conduite que tint Abou-'l-Khat't'âr en Espagne; je dirai seulement que, dans les premiers temps de son gouvernement, il se montra sage, conciliant, et sut rallier les divers partis qui déchiraient ce malheureux pays[6]. Les chefs, notamment Tha'labah, furent renvoyés sous

[1] Cette date est confirmée par Ibn-el-Abbâr (*Notices* de Dozy, p. 51, l. 12 à 14) et par Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ۱۴۵, l. 17 et 18), contrairement à ce qu'il dit ailleurs (voyez la note 4 de la page précédente).

[2] Ibn-H'aïân in Mak'k'arî, t. II, p. ۱۴, l. 8 à 10. L'auteur nous a dit plus haut que le jour de l'exécution était fixé au vendredi, et le dernier vendredi de redjeb 125 correspond au 25 de ce mois (24 mai 743 de J. C.); il ajoute que Tha'labah gouvernait depuis dix mois[a], et nous savons qu'il avait été proclamé en chaouâl 124. Si ce fut au commencement de chaouâl, on aurait ainsi, à quelques jours près, les dix mois du gouvernement de Tha'labah.

[3] C'était l'habitation ordinaire de Hichâm, comme nous l'apprend Iâk'out, qui ajoute que *Ros'âfah* était à l'ouest de *Rak'k'ah* et dans les dépendances de *K'innasrîn*. Hicham avait fondé, ou peut-être rebâti[b] *Ros'âfah* lorsqu'une peste était venue sévir sur la Syrie. A cause de l'éloignement de l'*Euphrate*, on était obligé d'y transporter, dans des vases, l'eau de ce fleuve destinée aux usages de la boisson[c]. Abou-'l-Fedâ place la *Ros'âfah de Hichâm* à moins d'une journée de la rive occidentale de l'*Euphrate*[d].

[4] Ibn-K'otaïbah, *Kitâb-el-M'ârif*, p. ۱۸۵, l. 14 et 15. — Eutychii, *Annales*, t. II, p. 389, l. 5 à 7. — Naouaouî, *Kitâb Tahdzîb-el-Asmâ*, p. ۴۰۹, l. 17 et 18. Il dit en rebî'-l-*aouel*, ce qui est sans doute une faute de copiste, puisqu'il cite Ibn-K'otaïbah. — El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 81, l. 22 à 24, et p. 84, l. 20 et 21. — Abou-'l-Faradj, p. ۴۰۸, l. 6 (p. 134 de la trad. lat.). — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 456, l. 5 et 6. — Soïout'î, *Târîkh-el-Kholâfâ*, p. ۲۶۱, l. 18 et 19. — El-K'aïraouânî, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 70.

[5] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۱۴, l. 8 à 10 (p. 40 et 41 de la trad.).

[6] Mak'k'arî, t. II, p. ۱۴, l. 10 et 11.

[a] Cette durée de dix mois donnée au gouvernement de Tha'labah est confirmée par Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ۱۴۴, l. 1, et t. II, p. ۳۳, l. 8). Je ne comprends pas ce que veut dire Ibn-Khaldoun (in Mâk'k'arî, t. I, p. ۱۴۹, l. 21).

[b] Selon Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 456, l. 14 et 15).

[c] *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ۱۴۷, l. 11 à 14. — Voir aussi le *Mochtarik*, p. ۴۲۰, l. 2 et 3.

[d] *Géographie* d'Abou-'l-Fedâ, p. ۲۷۱, l. 8.

[e] Il dit, comme En-Naouaouî, rebî'-l-*aouel*.

escorte en Afrique [1], et pour éloigner, sans les froisser, les Syriens qui encombraient *Cordoue* et étaient insupportables à la population [2], Abou-'l-Khat't'âr les répartit sur une série de territoires qui reçurent les noms des pays de Syrie auxquels chaque groupe appartenait [3]. J'ignore comment 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb avait échappé à ces mesures de sûreté; il paraît certain qu'il continua ses intrigues en Espagne, mais il finit par concevoir des inquiétudes, « et s'embarqua secrètement pour se rendre à *Tunis*, où il resta jusqu'à ce « qu'on y reçût la nouvelle de l'assassinat d'El-Oualîd-ibn-Iezîd [4]. » La tête de ce Khalife avait été mise à prix par son cousin Iezîd-ibn-el-Oualîd Ier, et, le 27 djoumâdi-'l-akhir 126 [5] (jeudi 16 avril 744 de J. C.), ce prince débauché

126 de l'hég. (743-744 de J. C.)

ORIENT.

Khalifat de Iezîd III.

[1] Ibn-el-K'out'iah (*J. A.* t. VIII, p. 449; ve s. 1856). Il dit que les proscrits se réfugièrent à *T'anger*, ce qui est d'autant moins vraisemblable, au moins pour Tha'labah, qu'on lit dans Ibn-'Abd-el-H'akam qu'au commencement de 126, ce gouverneur révoqué était auprès de H'antzalah, et qu'à la nouvelle du meurtre d'El-Oualîd, il se rendit en Orient (*Dzikr Faih'-el-Andalos*, p. ٢٩, l. 1 et 2).

[2] Ibn-el-K'out'iah, à la page citée note 1 ci-dessus. — Ibn-el-Khat'îb, *Ih'ât'ah fî Târîkh-Gharnât'ah* (*Recherches* de Dozy, t. I, p. 85 et 86). — Casiri (t. II, p. 71 à 118) a donné de nombreux extraits de cet ouvrage.

[3] Ibn-el-Abbâr (*Notices* de Dozy, p. 46, l. 12 à 20). — *Baïân*, t. II, p. ٣٣, l. 18, à p. ٣٤, l. 1. — Ibn-Khaldoun in Mak'k'arî, t. I, p. ١٤٧, l. 3 à 6 et note 50 de N. Desvergers dans l'*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 42. — El-K'aïraouâni, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 70. — Voyez Ibn-el-K'out'iah et Ibn-el-Khat'îb aux renvois de la note 2 ci-dessus. — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 268.

[4] Ibn-el-Abbâr, *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 51, l. 15 et 16). — Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ١٥٨, l. 4 et 5) et En-Nouaïrî prétendent qu'il débarqua à *Tunis* en djoumâdi-'l-aouel 127 [a], mais Ibn-Khaldoun dit en 126 [b], et cette date est certainement la vraie, comme on va en avoir la preuve par la date de l'assassinat d'El-Oualîd II.

[5] Ibn-'Abd-el-H'akam (p. ٢٩, l. 3 et 4) et Ibn-el-Abbâr (*Notices* de Dozy, p. 51, l. 16 et 17) disent le *jeudi* trois nuits restant; or le 29 djoumâdi-'l-akhir 126 tombe un samedi (puisque l'an 126 commence un vendredi); par conséquent, l'indication de ces auteurs veut dire le *mercredi* 26, correspondant au 15 avril 744 de J. C. et la durée d'un an deux mois vingt jours qu'Ibn-K'otaïbah (p. ١٨٩, l. 5) donne à son règne conduit à la même date. — El-Makîn (p. 86, l. 13 et 14) donne la date de la mort de Oualîd II sous cette forme : « 125 ans et 176 jours de l'hégire, » ce qui conduit au 28 djoumâdi-'l-akhir 126 [c] (vendredi 17 avril 744). — Ibn-'Adzârî (*Baïan*, t. I, p. ٥٧, l. 13) et Abou-'l-Faradj, en disant لليلتين بقيتا (p. ٢١١, l. 3; — p. 136 de la trad. lat.), donnent le *jeudi* 27, et Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 462, l. 7 et 8) confirme cette date dans les mêmes termes. — Eutychius (t. II, p. 389, l. 18 et 19), — Kemâl-ed-Dîn (p. ١٠, l. 1 et 2), Soïout'î (p. ٢٥١, lin. ult.) et El-K'aïraouâni (liv. III, p. 71) ne donnent que le mois et l'année. J'ai admis la date qui correspond à la férie indiquée par les deux auteurs cités en tête de cette note.

[a] S XXIII (*J. A.* t. XII, p. 450; IIIe s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 364 de la trad.).

[b] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 42, lin. ult. (p. 43 de la trad.). — *H. d. B.* t. I, p. ١٣٨, l. 12 et 13 (t. I, p. 218 de la trad.).

[c] Aussi donne-t-il au règne une durée de 1 an 2 mois 22 jours (*Hist. Sarac.* p. 85, l. 13 et 14).

était tombé sous les poignards d'une soldatesque ameutée contre lui[1]. Iezîd, maître du khalifat par un crime, jetait aussitôt El-H'akam et 'Othmân, surnommés *les agneaux* (الحملان), deux jeunes enfants, fils de sa victime, dans une prison, qui ne devait pas tarder à devenir leur tombeau; il ne semblait pas, malgré les éloges qu'on lui donne[2], s'apercevoir qu'il arrivait au pouvoir suprême par une voie qui conduisait plus rapidement à sa perte la dynastie, déjà chancelante, des Omaïades.

Mais le meurtre, même d'un tyran impie, trouve des vengeurs quand un trône peut devenir le prix de la vengeance : de toutes parts, des révoltes éclatèrent; partout elles avaient pour chefs de prétendus vengeurs du Khalife immolé. A *H'ims'* (*Émesse*), les habitants prirent le deuil de Oualîd II, et un corps de troupes, envoyé pour châtier cette significative manifestation, fut repoussé avec une perte de trois cents hommes; dans la *Palestine* et dans l'*Ordonn*[3] (الاُرْدُنّ), la population soulevée égorgea son gouverneur, pendant que Solaïmân-ibn-Hichâm-ibn-'Abd-el-Melik, après s'être emparé de la ville de *Ma'arrah-en-No'mân* et l'avoir pillée, marchait sur *Damas*. Au milieu de ce désordre, le soulèvement le plus redoutable fut celui dont Merouân-ibn-Moh'ammed-el-Dja'di[4] se fit le chef en *Arménie*, parce qu'à sa qualité de petit-fils de Merouân-ibn-el-H'akam, il joignait des talents et un courage qui lui assuraient, plus encore que les droits du sang, des chances de succès. Lui aussi se présentait en vengeur de Oualîd, et Iezîd, comprenant la force de la position d'un pareil adversaire, crut devoir s'en débarrasser par l'offre, qui fut acceptée, de l'important gouvernement, dont l'ensemble embrassait la *Mésopotamie*, l'*Arménie*, le *Maus'il* (*Mos'oul*) et l'*Adzerbaïdjân*[5]. L'insurrection, privée de ce chef, était à peine apaisée, quand, le 17 dzou-'l-h'idjah 126, après cinq mois vingt jours de règne, Iezîd mourut[6], et les Syriens procla-

Khalifat d'Ibrâhîm.

[1] Ibn-K'otaïbah, p. ۱۸۹, l. 2 et 3. Il dit que 'Abd-el-'Azîz-ibn-el-H'addjâdj-ibn-'Abd-el-Melik, par conséquent, un autre de ses cousins germains, fut chargé de l'horrible mission de l'assassiner.

[2] Ibn-K'otaïbah, p. ۱۸۹, l. 9 et 10. Il était surnommé *En-Nâk'is'* (le rogné), parce qu'il avait diminué la solde des troupes.

[3] C'est la région du *Jourdain* (*Jordanis*, Ἰορδάνης) (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ۴۰۰, l. 9 et suiv.;— *Mochtarik* passim;—*Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ۴۵, l. 5 et suiv.). — Voyez D'Herbelot, *Biblioth. orient.* p. 756, col. 2, au mot Scham.

[4] Ainsi nommé, parce qu'il avait pour oncle maternel El-Dja'd-ibn-Dirhamî (El-Makîn, p. 89, l. 12 et 13).

[5] *Id.* p. 86 et 87. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 462 et 464.

[6] Ibn-K'otaïbah (p. ۱۸۹, l. 11 et 12) dit en dzou-'l-h'idjah 126 sans fixer de date précise. — Eutychius (*Annalium*, t. II, p. 390, l. 11 à 13) lui donne cinq mois de règne, du commencement de redjeb à la fin de dzou-'l-k'a'dah 126. — El-Makîn, qui prétend que Iezîd III mourut de la peste (p. 87, l. 6 à 8), place sa mort au mer-

mèrent son frère Ibrâhîm[1]. Mais les Syriens n'étaient plus les maîtres; Mercuân ne reconnut pas le Khalife proclamé[2], et, dès les premiers jours de 127, à la tête de 80,000 hommes, il marcha sur *K'innasrîn*[3] pour ensuite s'emparer de *Damas*. Le nouveau Khalife lui opposa une armée de 120,000 hommes, commandée par Solaïmân, qui, évidemment s'était rattaché à la cause de ses cousins lors du pacte fait avec Merouân. Avant d'en venir aux mains, l'habile compétiteur, conservant jusqu'à la fin son rôle de vengeur de Oualîd, invita Solaïmân et les siens à se joindre à lui pour une cause si juste et pour délivrer H'akam et 'Othmân odieusement incarcérés; mais, ces propositions ayant été rejetées, la bataille s'engagea sur le territoire du *Ghout'ah de Damas*, Solaïmân fut défait et se replia immédiatement sur la capitale, où, de concert avec Ibrâhîm, ils eurent l'indignité de faire égorger les deux jeunes prisonniers[4]. Sur ces entrefaites arriva Merouân, qui, le 13 s'afar 127[5] (mardi

127 de l'hég. (744-745 de J. C.)

credi qui suivit la fête du sacrifice (عيد الأضحية); or, en 126, la grande fête du 10 dzou-'l-h'idjah tombait un mercredi, par conséquent le mercredi qui la suivit fut le 17. — Abou-'l-Faradj (p. ۲۱۱, l. 14; — p. 136 de la trad. lat.) et Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 464, l. 17) s'accordent, à deux jours près, avec El-Makîn; ils font mourir Iezid le 19 (10 jours restant) de dzou-'l-h'idjah 126. — Soïout'î (p. ۲۰۰, l. 9) et El-K'aïraouâni (liv. III, p. 72) lui donnent, en nombre rond, 6 mois de règne.

[1] Eutychii, *Annales*, t. II, p. 393, l. 1. — Kemâl-ed-Dîn, p. ۱۰, l. 4 et 5.

[2] Ibn-K'otaïbah, p. ۱۸۹, l. 17 et 18. Cet auteur prétend même qu'on prêta aussi serment à 'Abd-el-'Aziz-ibn-el-H'addjâdj-ibn-'Abd-el-Melik, pour que celui-ci régnât après Ibrâhîm. — Ibn-'Adzârî, quoiqu'il paraisse suivre ici Ibn-K'otaïbah, dit Ibrâhîm-ibn-*Iezid* par erreur, pour Ibrâhîm-ibn-*Oualid* (*Baïân*, t. I, p. ۴۷, l. 17).

[3] Voyez les *Justifications géographiques*. — Les fortes murailles de *K'innasrîn* avaient été détruites par les ordres de Iezîd-ibn-Mo'âouïah à l'époque du meurtre de H'oçaïn-ibn-'Alî[a], par conséquent en 61 de l'hégire[b]. Du temps d'Ibn-Bat'out'ah (XIVe siècle), il ne restait plus que des vestiges de la ville elle-même (*Voyages*, t. I, p. 162, l. 1).

[4] Ibn-K'otaïbah, p. ۱۸۷, l. 2 à 9. — El-Makîn, p. 88, l. 1 à 14. — Abou-'l-Fedâ, t. I, p. 466, l. 8 à 19.

[5] «Tous ces événements, dit Ibn-K'otaïbah «(*Kitâb-el-M'ârif*, p. ۱۸۷, l. 6), s'accomplirent «dans l'espace d'un mois et demi.» Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ۴۷, l. 17) donne aussi une durée de un mois et demi au règne d'Ibrâhîm, durée qu'Eutychius (*Annal.* t. II, p. 393, l. 1 et 2) porte à quatre mois. — Suivant El-Makîn (p. 88, lin. ant. penult.), Ibrâhîm fut déposé après cent vingt-six ans et cinquante jours écoulés de l'hégire, c'est-à-dire le 20 s'afar 127, et un chronologiste, cité par le même auteur, donne au règne de ce prince une durée de soixante-neuf jours[c]; Abou-'l-Faradj[d] et Soïout'î[e] disent soixante et dix

[a] *Géographie* d'Edrîsî, t. II, p. 135.

[b] Voyez p. 183 de ce volume.

[c] Qu'il paraît compter du jeudi 11 dzou-'l-h'idjah 126 au mardi 20 s'afar 127.

[d] *Hist. compend. dynast.* p. ۲۱۲, l. 5 (p. 137 de la trad. lat.). — El-Kaïraouâni (liv. III, p. 72) dit deux mois.

[e] *Târîk-el-Kholafâ*, p. ۲۰۰, l. 20 et 21.

Khalifat de Merouân II.

24 novembre 744 de J. C.), déposa le misérable Ibrâhîm, qui n'avait occupé le trône que pendant cinquante-cinq jours, cinquante-cinq tristes jours d'agitation et d'angoisses terminés par un crime inutile. Telles furent les péripéties de l'espèce de drame qui eut pour dénouement l'usurpation de ce Merouân-el-H'imâr [1], en qui devait s'éteindre la dynastie, un instant si puissante, fondée par Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân.

Pour bien faire comprendre l'importance des changements qui étaient à la veille de s'accomplir en Orient et qui allaient transporter le khalifat des mains des Omaïades dans celles des 'Abbâssides, il ne me reste plus qu'à tracer un tableau rapide des événements qui avaient préparé cette grande révolution ; le récit de ces événements peut seul éclairer, d'une lumière complète, les révolutions secondaires, dont nous allons être les témoins, en *Afrique* et en *Espagne*.

Commencement des 'Abbâssides.

« Dès avant la fin du premier siècle de l'hégire, dit Silvestre de Sacy [2], il « s'était formé, principalement dans les provinces les plus orientales de l'empire, « un parti puissant en faveur des descendants de 'Abbâs, oncle du Prophète. » Ce fut, suivant El-Makîn [3], en l'an 100, sous le règne de 'Omar-ibn-'Abd-el-'Azîz, huitième khalife Omaïade, que Moh'ammed-ibn-'Ali-ibn-'Abd-Allah-ibn-el-'Abbâs commença à afficher ses prétentions au khalifat dans le *Khorâçân*, où il ne cessa plus d'exercer, mais secrètement, une espèce d'autorité spirituelle. On doit admettre toutefois que la propagande faite en son nom avait été fort

jours, et ce dernier (p. ٢٥٩, l. 5 et 6) prétend qu'il finit le 14 s'afar 127 (mercredi 25 novembre 744 de J. C.), ce qui placerait la mort de Iezîd-ibn-Oualîd au 3 dzou-'l-h'idjah 126, à moins qu'on ne porte la déposition d'Ibrâhîm en rebî-'l-aouel 127 comme le fait Kemâl-ed-Dîn [a]. Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 466, l. 1 à 3) hésite même à compter ce prince au nombre des khalifes omaïades. Au milieu de tant d'incertitudes, et considérant que, dès le mois de s'afar 127, Merouân eut à combattre pour maintenir son khalifat [b], considérant surtout la durée qu'on assigne à son règne (voy. p. 321, notes 2 et 3), j'ai admis que je serais très-près de la vérité en fixant le 13 s'afar 127, donné par Soïout'i, qui dit à tort lundi 14 [c].

[1] Ce surnom d'*El-H'imâr* (l'âne), loin de lui être donné dans une intention de mépris, exprimait au contraire la force et le courage dont est doué l'âne de *Mésopotamie* (El-Makîn, p. 89, l. 9 et 10). — Voir la note 48 de Freytag, dans ses *Selecta ex historia Halebi*, p. 59.

[2] *Druzes*, t. I, Introduction, p. LV.

[3] *Hist. Sarac.* lib. II, p. 91, l. 6 et 7. — Au commencement de l'an 100, dit Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٤٤, lin. ant. penult. et seq.). — Voyez D'Herbelot, *Biblioth. orient.* p. 684, col. 2, au mot Omar ben Abdalaziz.

[a] *Zobdat-el-H'aleb min Târîkh-H'aleb*, p. ١٠, l. 6.

[b] Voyez la note 6 de la p. 314 de ce volume.

[c] *Târîkh-el-Kholafâ*, p. ٢٥٩, l. 5 et 6.

active, s'il est vrai, comme le dit Ibn-el-K'out'iah, que déjà en 123 on comptait, dans l'armée que Kolthoum conduisait en *Maghrib*, 20,000 hommes appartenant aux Arabes Scénites « qui prévoyaient dès lors l'extermination « de la famille Omaïade et la souveraineté des Abbâssides, dont la puissance « ne s'étendait cependant pas au delà du *Zâb*[1]. » Un pareil succès contribua, sans doute, à déterminer en 125, vraisemblablement à l'époque de la mort de Hichâm[2], la démarche tentée par quelques zélés adhérents[3] qui se présentèrent à leur imâm pour le saluer et lui offrir de riches présents. Jugeant, toutefois, que l'instant n'était pas venu de se déclarer, Mo'hammed leur répondit, comme un inspiré qui lit dans l'avenir : « Je dois mourir cette année « même, et ce sera mon fils Ibrâhîm qui deviendra votre seigneur jusqu'à ce « qu'il soit tué; mais quand Dieu l'appellera à lui, votre seigneur sera mon « fils 'Abd-Allah-es-Saffâh'[4], qui sera affermi dans cet empire, et à qui il est « réservé d'anéantir les Omaïades[5]. » Moh'ammed mourut en effet en 125[6], à l'âge de soixante-trois ans[7], et son fils Ibrâhîm devint, avec le titre d'Imâm[8],

[1] *J. A.* t. VIII, p. 443; ve s. 1856. Il s'agit évidemment ici du *Zâb* qui coule dans le pays de *Maus'il* et, par une étrange erreur que M. Cherbonneau n'a pas relevée, Ibn-el-K'out'iah semble croire qu'il s'agit du pays du *Zâb* au sud de l'*Ifrik'iah*. Ce passage, qui, du reste, me paraît assez obscur, a été reproduit par Ibn-el-K'at't'ân[a], auquel Ibn-'Adzârî[b] l'a emprunté. — On donnait le nom de *Scénites* aux Arabes du Désert, nomades appelés aussi *Bédouins* (d'Herbelot, *Biblioth. Orient.* p. 153, col. 2, au mot Badavi).

[2] Voyez p. 308 de ce volume.

[3] Pour les noms de ces zélés partisans, voir Mak'rîzî[c] et Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٣٠, l. 18 et 19).

[4] Beaucoup plus connu sous le nom d'Abou-'l-'Abbâs-es-Saffâh'. C'est pour la clarté du récit que j'ai, par anticipation, mis, dans la bouche de Moh'ammed, le surnom d'*Es-Saffâh'*, qui veut dire « le sanguinaire, » et ne put lui être donné que plus tard, à cause des cruautés qu'il exerça sur la famille des Omaïades. — Constantin Porphyrogenète a parlé de ce prince sous le nom de 'Abd-Allah (Ἀϐδελάς) et, le confondant avec son successeur, il lui donne vingt et un ans de règne (*De administrando Imperio*, t. III, c. xxii, p. 105, l. 12 et 13).

[5] El-Makîn, *Hist. Sarac.* lib. II, p. 91, l. 15 à 20. — Les paroles que Mak'rîzî[d] met dans la bouche de Moh'ammed-ibn-'Alî ne sont pas empreintes de ce cachet de prophétie rédigée après l'événement.

[6] *Id. ibid.* l. 21 et 22. — Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٣٨, l. 7 et 8. — Voyez la note 2 de la p. 316.

[7] Suivant Abou-'l-Mah'âcin, il était né en 62 (*ibid.* t. I, p. ١٧٤, lin. penult.); il avait donc soixante-trois ans en 125; El-Makîn (p. 91, in fine) ajoute « ou soixante-sept ans suivant d'autres, » ce qui ne modifierait que l'année de sa naissance, puisqu'il le fait mourir aussi en 125.

[8] *Annal. muslem.* t. I, p. 472, l. 10 et 12.

[a] Voyez, sur cet auteur, la note 2 de la p. 225 de ce volume.

[b] *Baïân*, t. I, p. ١٤٢, l. 19 à 23.

[c] Cité par Et. Quatremère (*J. A.* t. XVI, p. 337; n^e^ s. 1835).

[d] *Id. ibid.* même page.

le chef de ce parti, qui n'était encore qu'à l'état de secte agissant dans l'ombre, mais de secte dont les forces allaient s'accroître au milieu des troubles qui remplirent les trois tristes règnes de Oualîd II, de Iezîd III, et de cet Ibrâhîm que nous venons de voir déposer, vers le milieu de s'afar 127, par Merouân-ibn-Moh'ammed-el-Dja'di.

Ce prince, vraiment capable de rendre à la famille des Omaïades sa puissance et son éclat, si la fin de cette dynastie n'avait été irrévocablement marquée, arrivait au pouvoir dans les circonstances les plus difficiles, car l'exemple de son succès ne pouvait manquer d'éveiller bien des ambitions dans la branche déchue. Aussi, à peine proclamé, se vit-il entouré d'ennemis redoutables, et son règne ne fut qu'une longue lutte, au milieu de laquelle il sut cependant présider au pèlerinage jusqu'en 130[1]. Le premier qui leva l'étendard de la révolte fut un certain Edh-Dhah'âk-ibn-K'aïs-ech-Châri ; ce chef des Khaouâridj partit de *Chahrazour*[2] (شَهْرَزُور) pour venir attaquer l'usurpateur, qui avait promptement quitté *Damas* et était retourné à *H'arrân*[3], sa demeure habituelle[4]. Merouân marcha à sa rencontre et les deux armées se trouvèrent en présence à *Kafartouthâ*[5]; on était encore en s'afar 127[6]. La bataille ne tarda

[1] Ibn-K'otaïbah, p. ١٨٧, l. 18 à 20.

[2] Ville du *Djibâl* (*Mo'djam*, t. III, p. ٣١٥, l. 3.) — Sur le *Djibâl*, voyez *Mo'djam*, t. II, p. ١٥, l. 18, et la *Géogr.* d'Edrîsî, t. II, p. 162.

[3] Ville de la *Mésopotamie* située à 12 milles au sud-sud-est de l'ancienne *Édesse* (aujourd'hui *Er-Rohâ*) (*ibid.* t. II, p. 152 et 153; — d'Anville, *L'Euphrate et le Tigre*, p. 11). Iâk'out la place à un jour de *Rohâ* et à deux jours d'*Er-Rak'k'ah* (*Mo'djam*, t. II, p. ٣٣١, l. 10. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ٣٤١, l. 11 et 12). La carte qui forme la pl. XI de l'atlas dressé en 1843 par J. J. Hellert pour l'ouvrage de Hammer, donne, pour ces distances, le rapport de 1 à 3. — *H'arrân* est *Charræ* des anciens (d'Anville, p. 12). H'âdji-Khalîfah indique une *Histoire de H'arrân* (تاريخ حرّان) écrite par 'Izz-el-Moulk-Moh'ammed-ibn-el-K'âçim-'Abd-Allah-ibn-Ah'med-el-Moçabbih'î-el-H'arrâni, mort en 420 (1029 de J. C.) (*Lexicon*, n° ٢٢٠١ et ٢٣٠٧, t. II, p. 125, l. 1, et p. 145, l. 10).

[4] Kemâl-ed-Dîn, p. ١٠, l. 7. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 468, l. 4.

[5] كَفَرْتُوثَا à vingt et un milles de *Dârâ*, sur la route de cette ville à *Rak'k'ah* (*Géogr.* d'Edrîsî, t. II, p. 151). — Iâk'out parle de *Kafartouthâ* comme d'un grand village des dépendances de la *Mésopotamie* à cinq parasanges de *Dârâ*, entre cette ville et *Râs-'Aïn*[a] (*Mo'djam*, t. IV, p. ٢٨٧, l. 16).

[6] Ibn-K'otaïbah, p. ١٨٧, l. 12 et 13. — Si cette date est exacte, elle tend à confirmer qu'Ibrâhîm avait été déposé et Merouân proclamé dans la première moitié de s'afar 127 comme je l'ai admis (p. 311 et 312).

[a] *Dârâ*, dans le *Dîâr-Bekir* (partie de l'*El-Djezîrah* voisine de l'*Arménie*), prit le nom d'*Anastasie* quand elle eut été fortifiée par l'empereur Anastase[1*]. — *Râs-'Aïn* est auprès des sources du *Khabour* (*Chaboras* des anciens), affluent de la rive gauche de l'*Euphrate*.

[1*] Procopii *De bell. pers.* lib. I, cap. x, *Operum*, t. I, p. 49, l. 10 et seq. — Cedrenus dit «dans la dix-septième année de son règne» (*Hist. compend.* t. I, p. 630, l. 14 à 18), par conséquent en 508. — D'Anville, *L'Euphrate et le Tigre*, p. 53 et 55.

pas à s'engager, et le résultat définitif fut la défaite des Khaouâridj[1]. A la fin de cette année ou au commencement de 128, le même Solaïmân-ibn-Hichâm, qu'il avait vaincu près de *Damas*[2] et qui lui avait fait sa soumission[3], se présentait à la tête d'une armée après s'être fait proclamer à *Bas'rah*. Merouân l'atteignit à *K'innasrîn*, où il lui fit éprouver une déroute complète. 30,000 hommes restèrent sur le champ de bataille[4]; suivant El-Makîn, Solaïmân se retira à *Émesse*, où il continua la résistance; selon Abou-'l-Fedâ, il fut fait prisonnier et s'échappa pour aller soulever *Émesse*. Quoi qu'il en soit, Merouân, après une nouvelle lutte, resta maître de cette ville, et Solaïmân semble alors disparaître de la scène[5]; mais le plus redoutable ennemi de Merouân allait bientôt se faire connaître.

Un jeune musulman, issu d'une famille dont l'origine est incertaine[6], s'était trouvé à *Koufah* avec quelques partisans des 'Abbâssides qui se rendaient auprès de Moh'ammed-ibn-'Ali pour lui présenter leurs hommages; ces voyageurs furent frappés des rares qualités qui distinguaient l'inconnu dont ils faisaient fortuitement la rencontre, et il leur inspira assez de confiance pour qu'ils n'hésitassent pas à se faire connaître à lui; une liaison intime ne tarda pas à s'établir. Ce jeune homme était Abou-Moslim, auquel, presque seul, la fa-

[1] Ibn-K'otaïbah, p. ۱۸۷, l. 14 à 18.

[2] Voyez p. 311 de ce volume.

[3] Il lui avait fait sa soumission au moment où Ibrâhîm, le khalife détrôné, abdiquait (Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 468, l. 4 à 7). — Kemâl-ed-Dîn, p. ۱۰, l. 12.

[4] El-Makîn, *Hist. Sarac.* p. 90, l. 2 et 3. — Abou-'l-Fedâ, t. I, p. 470, l. 7 et 8. — Abou-'l-Faradj ne porte qu'à 6,000 le nombre des tués (p. ۲۱۲, l. 14 et 15; — p. 137 de la trad. lat.). — Kemâl-ed-Dîn (p. ۱۰, l. 13 à 15) place à *Khosâf* le théâtre de cette sanglante défaite. Une ocalité du nom de *Khosâf* est indiquée entre le *H'idjâz* et la *Syrie* (*Mo'djam*, t. II, p. ۴۶۱, l. 2. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ۳۰۲, l. 14 et 15), mais l'auteur pense qu'elle est plutôt située entre *Bâlis*[*] et *Alep*.

[5] Il n'en est plus fait mention qu'à l'avénement d'Abou-'l-'Abbâs-es-Saffâh', qui, à l'instigation du poëte Sadîf, versa le sang des Omaïades et fit mourir Solaïmân à *Koufah*, en 132, malgré les promesses qu'il lui avait faites (Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 490, l. 6 à 9).

[6] Il était né en l'an 100 (Ibn-K'otaïbah, *Kitâb-el-M'ârif*, p. ۲۱۴, l. 17 à 19. — Ibn-Khallikân, n° ۳۸۲, fasc. IV, p. ۷۳, l. 14; — t. II, p. 104, de la trad. angl.). — «Diverses opinions, «dit le même auteur (p. ۷۸, l. 4) sont émises sur «l'origine d'Abou-Moslim; les uns disent qu'il «appartenait à une famille arabe, d'autres disent «persane, d'autres encore kourde.» — Pour les détails relatifs aux faits qui ont précédé la mission active d'Abou-Moslim, il faut lire un *Mémoire* d'Ét. Quatremère, mémoire que malheureusement, ce savant a laissé inachevé (*J. A.* t. XVI, p. 289 à 337; 1re sér. 1835).

[*] Ville située sur le bord occidental de l'*Euphrate* entre *Alep* et *Er-Rak'k'ah* (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ۴۷۷, lin. ult. et p. ۴۷۸; — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ۱۲۲, l. 6.)

mille des 'Abbâssides dut son immense fortune[1]. Bientôt il se rendit avec eux à *La Mekke*, où était alors Ibrâhîm, qui avait remplacé son père Moh'ammed-ibn-'Ali[2]. Les partisans de l'imâm lui présentèrent leur nouvel ami; il sut l'apprécier, et depuis lors Abou-Moslim fut attaché à son service, l'accompagnant dans tous ses voyages, et demeurant avec lui là où il séjournait[3]. Ce ne fut que le 21 ramadhân 129 que le jeune serviteur fit sa première apparition *publique* dans le *Khorâçân*, dont Nasr'-ibn-Saïâr-el-Laïthi était alors gouverneur au nom de Merouân[4]. Nas'r écrivit à son maître deux lignes faites pour attirer son attention, mais le Khalife, alors occupé à combattre des rebelles qui avaient surgi dans la *Mésopotamie* et autres provinces[5], laissa cet avis sans réponse. Jusqu'au mois de ramadhân 129, date à laquelle les 'Abbâssides commencèrent à pratiquer au grand jour, comme je viens de le dire, les menées qu'ils tramaient sourdement depuis plusieurs années, Abou-Moslim[6] avait coutume de faire de fréquentes allées et venues entre le *Khorâçân* et la *Syrie*. Merouân s'en était inquiété; il avait employé mille moyens pour connaître le but réel de ces voyages,

[1] Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 473. — Ibn-K'otaïbah [a] et Ibn-Khallikân [b] l'appellent Abou-Moslim-'Abd-er-Rah'man. On ajoute à son nom celui d'*El-Khoraçâni* parce qu'il avait vu le jour à *Mâouânah*, village des dépendances de *Fâlik'* dans le *Khorâçân* (Ibn-Khallikân, n° ٣٨٢, fasc. IV, p. ٧٣, l. 15; — t. II, p. 104 de la trad. angl.).

[2] Il semble, d'après ce récit, que Moh'ammed-ibn-'Ali était mort pendant ou peu après que ses partisans faisaient, à *Koufah*, la connaissance du jeune musulman destiné à jouer un si grand rôle dans le succès des 'Abbâssides. Or, Ibn-Khallikân place en 126 la mort de Moh'ammed-ibn-'Ali[c], pour laquelle d'autres donnent l'année 125[d].

[3] Ibn-Khallikân, n° ٣٨٢, fasc. IV, p. VI, l. 19, p. VF, l. 4 (t. II, p. 101 et 102 de la trad. angl.). — Suivant Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 474, l. 11 à 13), Abou-Moslim avait déjà reçu de Moh'ammed-ibn-'Ali la mission d'agir secrètement en faveur des 'Abbâssides, et Ibrâhîm l'avait confirmé dans cette fonction.

[4] Ibn-Khallikân, n° ٣٨٢, fasc. IV, p. V٣, l. 16 et 17 (t. II, p. 104 de la trad. angl.). L'auteur ajoute qu'El-Khat'îb dit le 25 ramadhân.

[5] Au nombre de ces rebelles, Ibn-Khallikân compte Dhah'âk-ibn-K'aïs-el-H'ârouri qu'Ibn-K'otaïbah nomme Ech-Châri et qu'il fait mourir en 127 (voy. le renvoi de la note 1 de la p. 315). On remarquera les incertitudes qui existent sur ces dates diverses, mais je n'ai pas à m'en préoccuper ici.

[6] Suivant El-Makîn (p. 92, l. 7), Abou-Moslim n'avait alors (en 129) que *dix-neuf* ans. Si la date de sa naissance que j'ai donnée ci-dessus (note 6 de la p. 315) est exacte, il faudrait lire تسع وعشرين (*vingt-neuf*).

[a] *Kitâb-el-M'ârif*, p. ١٨٧, l. 20. Voir aussi p. ٢١٣, l. 17 à 19.

[b] *Kitâb Ouafaïât-el-Â'ïân*, n° ٣٨٢, fasc. IV, p. V٠, l. 19 (t. II, p. 100 de la trad. angl.).

[c] *Ibid.* n° ٣٩٨, fasc. IV, p. ١٠١, l. 2 et 3 (t. II, p. 143 de la trad. angl.). T'abari place la mort de Moh'ammed-ibn-'Ali au commencement de dzou-'l-k'a'dah 126 (voyez la note [d] ci-dessous).

[d] *Ibid.* n° ٥٧٩, fasc. VI p. 44, lin penult. et ult. (t. II, p. 593 de la trad. angl.). — Voyez la note 6 de la p. 313 de ce volume.

dans l'intérêt de quel personnage ils étaient entrepris, et il finit par découvrir que ce personnage était Ibrâhîm l'imâm, qui résidait avec sa famille à *H'omaïmah*[1]. Il le fit arrêter immédiatement et amener à *H'arrân*, où il fut jeté en prison. Mais, au moment de son arrestation, Ibrâhîm, prévoyant le sort qui lui était réservé, avait transmis ses droits et son autorité à son frère 'Abd-Allah-es-Saffâh'[2], en lui prescrivant de se rendre à *Koufah*, où il envoyait à ses partisans les instructions nécessaires pour que 'Abd-Allah ou plutôt Abou-'l-'Abbâs-es-Saffâh' y fût reconnu comme imâm[3]. Ainsi s'accomplissaient successivement les termes de la prophétie qu'on prête à Moh'ammed-ibn-'Ali[4]. En 130, Abou-

[1] Ibn-Khallikân, n° ٣٨٢, fasc. IV, p. ٧٢, l. 12 à 14 (t. II, p. 102 et 103 de la trad. angl.). On est en droit de s'étonner des recherches faites par Merouân, puisque antérieurement à l'an 125 Hichâm-ibn-'Abd-el-Melik connaissait déjà très-bien les menées de Moh'ammed l'imâm et de ses partisans (*J. A.* t. XVI, p. 329, n° s. 1835). — *El-H'omaïmah* était un village des environs d'*Ech-Charât*[a] à l'extrémité méridionale de la *Syrie*; ce village appartenait à 'Ali-ibn-'Abd-Allah-el-'Abbâs, et il l'habitait avec sa famille sous le règne des Omaïades. Es-Saffâh' et El-Mans'our (Abou-Dja'far-) y étaient nés et y furent élevés; ce fut d'*El-H'omaïmah* que Es-Saffâh' se rendit à *Koufah*, où nous allons voir qu'il fut proclamé khalife (Ibn-Khallikân, n° ٢٣٩, fasc. V, p. ١٠, l. 14 et 15; — t. II, p. 220 de la trad. angl.). — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ٣٢٢, l. 14 et 15.

[2] Ibn-Khallikân, n° ٣٨٢, fasc. IV, p. ٧٢, l. 14 à 16, et n° ٥٧٩, fasc. VI, p. ٩٩, l. 13 et 14 (t. II, p. 103 et 593 de la trad. angl.). L'auteur ajoute que Merouân le fit mourir en s'afar 132, mais il y a plusieurs versions sur cette date[b]: Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 476, l. 13 et 14) place l'arrestation d'Ibrâhîm en 129 et ne dit pas en quelle année il mourut dans sa prison; Khondemir, cité par d'Herbelot[c], prétend que ce fut en 130; El-Makîn[d] et Abou-'l-Faradj[e] disent en 131. Suivant ce dernier, Ibrâhîm entreprit en 131 le pèlerinage de *La Mekke* avec un attirail fastueux; Merouân envoya à son gouverneur de *Damas* l'ordre d'expédier un détachement de cavalerie qui se saisit de l'imprudent imâm et l'amena à *H'arrân*, où il fut jeté dans une prison et bientôt mis à mort.

[3] El-Makîn, p. 93, l. 23 à 28. — Abou-'l-Faradj, p. ٢١٣, l. 13 à 16 (p. 138 de la trad. lat.). Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 482, l. 2) place en s'afar 132 l'arrivée d'Abou-'l-'Abbâs et de sa famille à *Koufah*.

[4] Voyez p. 313 de ce volume, et la note 5 de cette p. 313.

[a] *Ech-Charât* en *Syrie* se trouvait sur la route qui conduit de *Damas* à *Médine*, à moins d'une journée de *Chaubek*[10*] dans le pays de *Balk'â*[20*] (Ibn-Khallikân, n° ٢٣٩, fasc. V, p. ١٠, l. 13; — t. II, p. 220 de la trad. angl.).

[b] On varie aussi sur son genre de mort; Ibn-Khallikân assure que la version la plus accréditée est celle qui le fait mourir la tête enfermée dans un sac de chaux vive. — Théophane se trompe évidemment quand il avance que Merouân fit souffrir ce supplice à 'Abbâs (Ἄβας) successeur de l'imâm Ibrâhîm (*Chronogr.* t. I, p. 649, l. 18 et seq.).

[c] *Biblioth. orient.* p. 144, col. 2, au mot Ibrahim imam.

[d] *Historia saracenica*, lib. II, cap. 1, p. 93, l. 19 et 20.

[e] *Hist. compend. dynast.* p. ٢١٣, l. 5 à 13 (p. 137 et 138 de la trad. lat.).

[10*] Abulfeda *Annal. muslem.* t. I, p. 476, l. 6 à 10, et t. II, p. 34, l. 1 et 2. — Sur *Ech-Chaubek* (الشَّوْبَك), voyez le *Mo'djam*, t. III, p. ٣٣٢, l. 17, et le *Marâs'id*, t. II, p. ٣٣٢, l. 11.

[20*] Le *pays de Balk'â*, qui était une des dépendances de *Damas*, s'étendait entre la *Syrie* et l'*Ouâdi-'l-K'orâ* (Iâk'out, *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٧٢٨, l. 12, *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ١٧١, l. 11 à 13). Sa *K'as'bah* s'appelle *'Amman*. Sur cette *K'as'bah* voyez le *Mo'djam*, t. III, p. ٧١٩, l. 7 (*Marâs'id*, t. II, p. ٣٧٧, lin. ult. à p. ٣٧٨, l. 1).

Moslim devint maître de *Marou*[1], ville importante du *Khoraçân*, et ses progrès dans cette province furent bientôt tels qu'au commencement de 131 il y dominait[2] à ce point, que Nas'r-ibn-Saïâr, battu dans plusieurs rencontres[3], se vit obligé d'abandonner son gouvernement et de fuir vers l'*Irâk*, qu'il ne put atteindre; tombé malade en chemin, il mourut à *Sâouah* près de *Hamadzân*, en rebî'-l-aouel 131[4]. Aussitôt maître du *Khoraçân*, Abou-Moslim avait envoyé K'oh't'abah-ibn-Chabîb, de la tribu de T'aï[5], avec une nombreuse armée en *'Irâk'* et, dès dzou-'l-h'idjah 130, ce général avait défait Iezîd-ibn-'Omar-ibn-Hobaïrah, qui y commandait les troupes de Merouân[6]. En redjeb 131, il dispersait à Djâbalk' (جابلق[7]), sur le territoire d'*Is'pahân*, les forces réunies par 'Âmir-ibn-Dhobârah[8]; ensuite il marcha sur *Nahâouand*, dont il s'empara, après un siége de deux mois, au commencement de dzou-'l-h'idjah[9]. En moh'arram 132, il atteignit Iezîd-ibn-'Omar à l'embouchure du *Zâb*, sur le territoire du

[1] *Baïân*, t. I, p. 61, l. 2. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 476, l. 15. — Il y avait deux villes du nom de *Marou* dans le *Khoraçân* : *Marou-'r-Roudz* et *Marou-ech-Châhidjân*, situées à quatre ou cinq journées l'une de l'autre[a]. Naouaoui mentionne مَرْو الْرُّوذ (p. 137, l. 8).

[2] *Baïân*, t. I, p. 61, l. 5. — Ibn-Khallikân, n° 348, fasc. IV, p. 76, l. 13 (t. II, p. 104 de la trad. angl.).

[3] El-Makîn, *Hist. Sarac.* p. 92, l. 22 à 24.

[4] Ibn-K'otaïbah, *Kitab-el-M'ârif*, p. 144, l. 21 et 22. — El-Makîn, p. 93, l. 14 à 18. — Ibn-Khallikân, n° 348, fasc. IV, p. 76, l. 13 à 16 (t. II, p. 105 de la trad. angl.). Nas'r-ibn-Saïâr avait été appelé au gouvernement du *Khoraçân* par Hichâm en 120 (évidemment à la fin de 120, puisque Ibn-Khallikân dit que Nas'r avait gouverné ce pays pendant dix ans). Il y fut maintenu par Oualîd II, Iezîd III, Ibrâhîm et Merouân II (*J. A.* t. XVI, p. 336; n° s. 1835.) — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 478, l. 4 et 5. — Iâk'out parle de *Sâouah* comme d'une jolie ville située entre *Raï*[b] et *Hamadzân*, à trente parasanges de chacune de ces villes (*Mo'djam*, t. III, p. 516, l. 6 et 7. — *Mochtarik*, p. 0, l. 8, et p. 234, l. 14. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. 4, l. 8 à 10). Mais, de *Sâouah* à *Raï*, Edrîsî ne compte que cinquante milles, pendant qu'il en compte quatre-vingt-dix de *Sâouah* à *Hamadzân* (*Géographie*, t. II, p. 164).

[5] Cette tribu descendait de Khalân, frère de Himiâr (*Essai sur l'hist. des Arabes avant l'Islâm*, t. II, p. 605).

[6] Ibn-K'otaïbah, p. 144, l. 1 à 4.

[7] L'orthographe de ce nom m'est donnée par Iâk'out (*Mo'djam*, t. II, p. 7, l. 21).

[8] Ibn-K'otaïbah, p. 144, l. 5 et 6. — Iâk'out place cette bataille le 23 redjeb 131 (*id. ibid.* p. 3, l. 13).

[9] Ibn-K'otaïbah, p. 144, l. 6 à 8. — *Nahâouand* est à 14 parasanges au sud-ouest de *Hamadzân* (*ibid.* t. IV, p. 824, l. 8).

[a] Iâk'out, dans son *Mochtarik* (p. 340, l. 11), dit quatre journées, et il avait dit cinq dans son *Mo'djam-el-Boldân* (t. IV, p. 503, l. 8; — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. III, p. 80, l. 5).

[b] *Raï* est une ville détruite qui était à un parasange (au sud) de *T'eherân* (*Mo'djam*, t. III, p. 516, l. 16). Edrîsî (t. II, p. 164) dit que, de son temps (548 de l'hég.), cette ville était en partie ruinée, et on lit dans Iâk'out : « Cette grande et importante cité venait d'être ruinée lorsque j'y passai, l'an 617, en fuyant devant l'invasion des « Tartares. » (*Mo'djam*, t. II, p. 849, l. 15 et 16.)

l'alloudjah supérieur [1], et le mit en fuite, mais ce fut son dernier exploit; Iezîd disparut pendant cette bataille, sans qu'on ait jamais pu savoir s'il fut tué ou s'il se noya dans le fleuve [2]. Abou-Moslim était toujours dans le *Khorâçân*, où, le 28 du même mois (mardi 16 septembre 749 de J. C.), il attaqua, fit prisonnier et jeta en prison, à *Naïçâbour* [3], 'Ali-ibn-Djadîa'-ibn-'Ali-'l-Kermâni qu'il mit à mort [4].

CHAPITRE II.

SOUS LES 'ABBÂSSIDES.

Établissement des 'Abbâssides.

Dès le 13 rebî-'l-aouel 132 (jeudi 30 octobre 749 de J. C.), Abou-'l-Abbâs-es-Saffâh' fut proclamé à *Koufah* [5], et l'armée, placée sous les ordres de 'Abd-Allah-ibn-'Ali, oncle du nouveau Khalife, fut envoyée contre Merouân, qui s'était avancé jusqu'au *Zâb* (rivière entre *Maus'il* et *Arbil* [6]). Mis en fuite [7],

Proclamation d'Abou-'l-Abbâs-es-Saffâh.

[1] *Mo'djam-el-Boldân*, t. III, p. 410, lin. ult.

[2] Ibn-K'otaïbah, p. ١٨٨, l. 10 à 13.

[3] Ibn-Khordâdbah (*Kitâb-el-Maçâlik oua'l-Memâlik*. — *J. A.* t. V, p. 46, l. 12, et p. 262; VIe s. 1865) place cette ville à trois cent cinq parasanges de *Baghdâd*. — *Géogr.* d'Edrîsî, t. I, p. 451 et t. II, p. 182. — Iâk'out, t. IV, p. ٨٥٧, l. 2.

[4] Ibn-Khallikân, n° ٣٨٢, fasc. IV, p. V١^r^, l. 16 et 17 (t. II, p. 105 de la trad. angl.). — En écrivant Kermâni, au lieu de Kirmâni, j'ai opté, sans motif, pour une des deux orthographes de Iâk'out (*Mo'djam*, t. IV, p. ٢٩٣, l. 22. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. ٩٩١, lin. ult.).

[5] Ibn-K'otaïbah, p. ١٨٨, in fine. Il dit à tort الجمعة (le vendredi). — El-Makîn (p. 94, in fine) reproduit la même date et la même faute. — Ibn-Khallikân[a] et Abou-'l-Fedâ[b] hésitent entre rebî-'l-aouel et rebî-'l-akhir[c], mais celui-ci (p. 482, l. 4) paraît opter pour le matin du *vendredi* 12 rebî-'l-aouel, et Abou-'l-Faradj[d] avait dit aussi le *vendredi* 12 rebî-'l-aouel. Or ni le 12 ni le 13 rebî-'l-aouel 132 ne tombent un vendredi, mais correspondent au mercredi et au jeudi. Abou-'l-Mahâçin[e] place l'avénement d'Abou-'l-'Abbâs-es-Saffâh' au 3 rebî-'l-aouel 132. On peut supposer qu'il a voulu dire le 13 (voyez les notes 1 et 4 de la p. 327 de ce volume).

[6] Ibn-Khallikân, n° ٣٨٢, fasc. IV, p. V١^r^, in fine à p. V٥, l. 2 (t. II, p. 105 de la trad. angl.).

[7] Ibn-Khallikân (ouvr. cité, *ibid.*) place à *Kousâf* (كساف) le théâtre de la défaite de Merouân et je ne trouve aucune localité de ce nom; mais le texte de M. de Slane (t. I, p. ٣٤٥, l. 9) dit كشاف (*Kouchâf*), localité mentionnée dans le *Mo'djam* (t. IV, p. ٢٧٥, lin. ult.) et dans le *Marâs'id* (t. II, p. ٩٩٨ et ٩٩٩) comme appartenant au *Zâb*

[a] *Kitâb Ouafaïât-el-A'ïân*, n° ٣٨٢, fasc. IV, p. V١^e^, lin. penult. (t. II, p. 105 de la trad. angl.).

[b] *Annal. muslem.* t. I, p. 480, l. 14 à 16.

[c] Eutychius (*Annalium*, t. II, p. 394, l. 9 et 10) dit en effet le mercredi 11 rebî-'l-akhir 132. — Ibn-el-Khatîb (in Casiri, t. II, p. 185, l. 12 et 13 du texte arabe) a reproduit la même férie et la même date; ils auraient dû dire jeudi, ce jour correspondant au 27 novembre 749 de J. C.

[d] *Hist. compend. dynast.* p. ٢١٣, l. 17 et 19 (p. 138 de la trad. lat.).

[e] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٠٥^r^, l. 4, et p. ٣٠٧, l. 8 et 9.

le Khalife omaïade rétrograda vers la *Syrie*, où, poursuivi, il fut successivement chassé de *K'innasrîn*, de *H'ims'*, de *Damas*, de la *Palestine*, de l'*Ordonn*, et enfin obligé de se réfugier en *Égypte*[1]. 'Abd-Allah rentra à *Damas*[2], et chargea S'âlih', un de ses frères[3], de continuer à poursuivre Merouân, qui fut atteint à *Bous'îr-K'ourîdos*, dans la province de *Bahnaçâ*[4] (البَهْنَسى), et tué le 26 dzou-'l-

Mort de Merouân II.

de Maus'il. La pl. XI de l'Atlas de J. J. Hellert place *Kouchâf* au confluent du *Grand Zâb* dans le *Tigre*. Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 484, in fine) donne, pour cette bataille, la date du 11 djoumâdi-'l-akhir 132 (dimanche 25 janvier 750 de J. C.).

[1] Eutychii, *Annales*, t. II, p. 393, l. 13 et 14. — El-Makîn, p. 95, l. 12 à 19. — Suivant Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 486, l. 8), 'Abd-Allah s'empara de *Damas* le 5 ramadhân 132, et Weill fixe le 10 ramadhân (*Geschichte der Khalifen*, t. I, p. 702).

[2] Après avoir fait mourir sur les rives de l'*Ordonn* quatre-vingts membres de la famille Omaïade[a], 'Abd-Allah ne rentra à *Damas* qu'après avoir gagné sur Merouân une dernière bataille, dans laquelle périt ce Moh'ammed-ibn-'Abd-el-Melik que nous avons vu (p. 273, note 1) gouverner l'*Égypte* pendant un mois (de chaouâl à dzou-'l-k'a'dah 105). Quand il quitta son gouvernement, il vint résider dans le pays d'*Ordonn*, puis en 130 il fit le pèlerinage de *La Mekke*. A son retour, il trouva la *Syrie* agitée par la tentative des 'Abbâssides et se retira près de son cousin Merouân-el-H'imâr; mais lorsque celui-ci, vaincu sur les bords du *Zâb*, traversa, du nord au sud, toute la *Syrie*, il fut atteint en *Palestine* par 'Abd-Allah-ibn-'Ali, qui le poursuivait sans relâche, et là, sur les bords du *Nahr Abou-Fout'ros*[b], eut lieu la bataille dans laquelle Moh'ammed-ibn-'Abd-el-Melik et son frère[c] perdirent la vie (Ibn-K'otaïbah, p. 184, l. 7 et 8. — Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum*, t. I, p. 348, l. 3 à 10, et p. 349, l. 16).

[3] Ainsi que Abou-'Aoun-'Abd-el-Melik-ibn-Iezîd-el-Khorâçâni[d], et 'Âmir-ibn-Isma'îl-el-Morâdi-'l-Djordjâni[e].

[4] Ét. Quatremère, *Mém. géogr. et hist. sur l'Égypte*, t. I, p. 112. — Je donne l'orthographe de ces noms d'après Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. 770, l. 4, et p. 771, l. 16). La province de *Bahnaçâ*[f] était comprise entre le *Faïoum* et l'*Ochmouneïn*; *Bous'îr* (بُوصِير) devait être dans la partie septentrionale du *Bahnaçâ*, puisque Ibn-

[a] Ibn-K'otaïbah, p. 184, l. 8. — El-Makîn, p. 95, l. 19 à 23.

[b] Ce que les Arabes appellent *Nahr Abou-Fout'ros* est ce torrent qui passe à douze milles au nord de *Ramlah* pour aller se jeter dans la Méditerranée près de *Jafa*. Abou-'l-Fedâ[1*] lui consacre quelques lignes; voir aussi le *Mo'djam*, t. III, p. 903, l. 12 et t. IV, p. 831, l. 7. Le docteur Freytag cite, à son sujet, un passage de Soïout'i (*Selecta ex historia Halebi*, p. 62, note 56), et c'est évidemment le fleuve dont parle Adrien Reland dans son savant ouvrage sur la Palestine[2*]. C'est le *Gaas* de l'Ancien Testament (Ortelii *Thes. Geogr.* in-fol. Antverpiæ, 1596).

[c] Il s'agit d'un frère du nom de Sa'îd-el-Khîr (*En-Nodjoum*, t. I, p. 358, l. 16, et p. 359, l. 3).

[d] *Ibid.* t. I, p. 357, l. 1.

[e] Ibn-Khallikân, n° 847, fasc. IV, p. [illegible]. 3 et 4 (t. II, p. 305 de la trad. angl.). Il le nomme As'far ou Mas'far ou 'Âmir, ajoutant que Merouân fut tué par cet 'Âmir, détail confirmé par Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. 335, l. 4 et 5).

[f] Sur la *Province de Bahnaçâ*, voyez 'Abd-al-Lat'îf, p. 685; in-4°, de l'I. I, 1810. Voyez aussi Ét. Quatremère, *Mém. géogr. et hist. sur l'Égypte*, t. I, p. 255; in-8°, Paris, 1811; et Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 304 à 306; in-8°, 1814.

[1*] *Géographie*, p. [illegible]A, l. 5 à 12 (t. II, p. 60 de la trad.).

[2*] Hadriani Relandi, *Palest. ex monum. veter. illustr.* t. I, p. 288 et 289; in-4°, Traj. Batav. 1714.

h'idjah 132[1] (mercredi 5 août 750 de J. C.). Ainsi finit le dernier des Omaïades *de Damas*, qui portait le titre de Khalife depuis cinq ans dix mois treize jours quand il fut tué[2], et depuis cinq ans un mois quand Es-Saffâh' fut proclamé[3]. Avec Merouân II s'éteignit, en Orient, une dynastie qui, du 25 rebî'-l-aouel 41 au 13 rebî'-l-aouel 132, avait régné près de quatre-vingt-onze ans[4] (rigou-

Khallikân[a] et d'autres parlent de cette localité comme voisine du *Faïoum*. — Je ne sais comment les traducteurs d'El-K'aïraouâni (liv. III, p. 73) ont été conduits à transcrire *Abou-Serr*.

[1] Ibn-Khallikân, n° ٣٨٢, fasc. IV, p. ٧٥, l. 3 à 5. Il dit à tort un *dimanche*, et ajoute que d'autres placent cet événement en dzou-'l-k'a'dah. — Abou-'l-Faradj[b] dit le 27 (deux nuits restant) de dzou-'l-h'idjah, mais Abou-'l-Fedâ (t. I, p. 486, lin. ult.) confirme la date du 26 et elle a été admise par M. Weil[c]. Au reste, plusieurs dates sont données : ainsi Abou-'l-Mah'âcin, après avoir dit, dans un passage, que Merouân fut tué un mardi milieu de dzou-'l-h'idjah, voulant sans doute indiquer le mardi 18, dit ailleurs «à «la fin de l'année 132[d],» comme s'il voulait désigner les derniers jours de dzou-'l-h'idjah; Iâk'out fixe la date du 22 (لسبع بقين) dzou-'l-h'idjah[e]; Ibn-K'otaïbah[f] et Soïout'î[g], sans préciser une date, disent en dzou-'l-h'idjah 132. Je ne vois que El-Makîn[h] qui place la mort de Merouân le dimanche (lisez lundi) 26 *djoumâdi-'l-akhir* 132 (9 février 750 de J. C.), six mois plus tôt qu'elle n'eut lieu réellement. Il semble (quant à la date) confondre la mort de Merouân avec la défaite qu'il essuya sur les bords du *Zâb* et qu'Abou-'l-Fedâ dit avoir eu lieu le dimanche 11 djoumâdi-el-akhir 132 (voyez la note 7 de la page 319).

[2] *Annal. muslem.* t. I, p. 488, lin. penult. Il dit cinq ans dix mois et demi. — El-K'aïraouâni (liv. III, p. 73) dit cinq ans dix mois.

[3] El-Makîn, *Hist. Sarac.* p. 96, l. 20. — Eutychius avait dit cinq ans (*Annalium* t. II, p. 393, l. 12).

[4] On ne s'explique pas qu'El-K'aïraouâni (liv. III, p. 73) donne à cette dynastie une durée de mille mois, quand il aurait dû dire «près «de mille quatre-vingt-douze mois.» Il défalque, sans doute, les huit à neuf années pendant lesquelles 'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr eut le titre de Khalife *à La Mekke*. — Plusieurs auteurs, au nombre desquels est Ibn-'Adzârî, ne font finir la dynastie des Omaïades qu'à la mort de Merouân, et comptent quatre-vingt-onze ans neuf mois cinq jours (*Baïân*, t. I, p. ٥١, l. 12, et t. II, p. ٣٩, l. 19). Si ces chiffres sont exacts, et, si le dernier Omaïade fut réellement tué le 26 dzou-'l-hidjah 132, il faudrait admettre que cette dynastie commença le 21 rebî'-l-aouel 41, ce qui est du reste, à quatre jours près, la date que j'ai adoptée (p. 128 de ce volume). Si elle date du 25 rebî'-l-aouel 41, et si elle eût la durée que lui donne Ibn-'Adzârî, Merouân aurait été tué le 30 dzou-'l-h'idjah 132, «à la fin de 132,» comme dit Abou-'l-Mah'âcin (voyez la note[d] ci-dessous); seulement il faudrait fixer le 29, car l'année 132 n'est pas surabondante.

[a] *Kitâb Ouafaïât-el-A'yân*, n° ٣٨٢, fasc. IV, p. ٧٥, l. 4 (t. II, p. 105 de la trad. angl.).
[b] *Hist. compend. dynast.* p. ٢١٣, l. 15 (p. 138 de la trad. lat.).
[c] *Geschichte der Khalifen*, t. I, p. 702.
[d] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٥٢, l. 3 et p. ٣٥٣, l. 16.
[e] *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٧٩٠, l. 6 et 7, au mot بوصير.
[f] *Kitâb-el-M'ârif*, p. ١٨٩, l. 11.
[g] *Thârîkh-el-Kholafâ*, p. ٢٥٧, l. 9 et 10.
[h] *Hist. Sarac.* p. 96, l. 14 et 15. Il dit لثلاث بقين : c'est donc à tort qu'Erpenius a traduit par «vigesimo «*septimo*,» puisque djoumâdi-'l-akhir n'a que vingt-neuf jours.

reusement : quatre-vingt-dix ans onze mois dix-sept jours). Elle faisait place à celle des 'Abbâssides, ou, en d'autres termes, le khalifat venait de passer de la branche de 'Abd-Chems à celle de Hâchim, qui avait l'honneur de compter le Prophète au nombre de ses enfants. La puissance d'Omaïah avait été brisée dans les mains d'un de ses plus dignes descendants, car Merouân unissait la prudence au courage, la générosité à la sagesse; mais, comme disent les Arabes : « Quand la Fortune sourit, on la conduit par un cheveu; quand elle « est contraire, elle brise, pour fuir, les fers dans lesquels on a cru l'enchaî- « ner [1]. » Nous pouvons maintenant revenir à l'Afrique.

AFRIQUE. 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb, ai-je dit (p. 309) d'après Ibn-el-Abbâr, passa d'*Espagne* à *Tunis*, où il resta jusqu'à ce qu'on y reçût la nouvelle de l'assassinat de Oualîd II, qui eut lieu le 26 djoumâdi-'l-akhir 126. On doit admettre que cette nouvelle parvint en Afrique dans le courant de redjeb 126; ce fut donc dans les six derniers mois de cette année que, voyant naître, dans les troubles dont la *Syrie* était le théâtre, l'occasion qu'il épiait avec tant d'impatience, 'Abd-er-Rah'man prépara le soulèvement de l'Afrique contre H'antzalah. Il ne faut pas oublier que le nom complet de l'ambitieux compétiteur était 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb-ibn-Abou-'Obaïdah-ibn-'Ok'bah-ibn-Nâfi'-'l-Fihri, et que les souvenirs laissés en Afrique par son bisaïeul lui conciliaient l'affection de la partie arabe de la population [2]. Je crois pouvoir placer à la fin de moh'arram, ou au commencement de s'afar 127 [3], l'instant où, se mettant ouvertement en révolte, il rassembla ses partisans sur les bords de la *Sibkhah de Sîdjoum* [4]. Les chefs qui entouraient H'antzalah voulurent marcher contre les rebelles; mais les sentiments de piété de cet émîr, l'horreur que lui

[1] El-Makîn, p. 96, l. 30 à 32. J'ai plutôt cherché à rendre l'idée qu'à donner une traduction littérale.

[2] Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٢, l. 5 à 7.

[3] Voyez la note 2 de la page suivante.

[4] En-Nouaïrî, § XXII (*J. A.* t. XII, p. 450; IIIe s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 364 et 365 de la trad.). Cette Sebkhah (سبخة) était près de *Tunis*, à trois ou quatre milles des portes de la ville [a]. — M. Alph. Rousseau, qui habite *Tunis*, dit, dans deux de ses notes à Ez-Zerkhechî, que la *Sibkhah de Sîdjoum*, entièrement à sec en été, touche à la ville et s'étend au sud jusqu'à une distance de trois lieues environ; qu'elle sépare *Tunis* et *Moh'ammediah*, palais du Bey, bâti sur la rive méridionale de cette *Sibkhah* [b]. Suivant M. Pellissier la *Sibkhah de Sîdjoum* s'étend au sud-ouest de la ville [c].

[a] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ٤٩٣, l. 1; t. II, p. ٣٠٠, l. 1, et p. ٣٠٧, l. 1 (t. II, p. 395; t. IV, p. 251 et 264 de la trad.).

[b] *J. A.* t. XIII, p. 309, note 27, et p. 312, note 30; IVe s. 1849. — *Ibid.* p. 284, l. 4.

[c] *Descr. de la rég. de Tun.* chap. IV, p. 48. — Voy. la *Carte de la Régence de Tunis* publiée par le Dépôt de la guerre en 1842.

inspirait la seule pensée de répandre le sang musulman, le portèrent à contenir cette ardeur, et il prit le parti d'envoyer à 'Abd-er-Rah'man une cinquantaine des notables de l'*Ifrîk'ïah* avec mission de l'inviter à rentrer dans l'obéissance[1]. « Arrivés à un certain endroit de la route de *K'aïraouân* à la *Sibkhah* « *de Stdjoum*, dit Ibn-'Abd-el-H'akam, ils apprirent que Merouân venait d'être « proclamé Khalife, et ils se demandèrent s'ils ne devaient pas retourner d'où « ils venaient; mais 'Abd-er-Rah'man, qui avait été très-satisfait d'apprendre « que H'antzalah lui envoyait des députés, se hâta de couper court à leurs « hésitations en faisant mettre à leur disposition des chevaux qui les ame- « nèrent à son camp, d'où ils furent conduits à *Tunis* pour y être emprison- « nés[2]. » Suivant un autre récit, il fit charger de chaînes les envoyés de H'antzalah aussitôt qu'ils furent arrivés, et s'achemina avec eux vers *K'aïraouân*, déclarant qu'il les ferait mourir si quelqu'un des leurs osait seulement lui jeter une pierre[3]; en même temps, il intimait par écrit à l'émîr l'ordre de lui céder la place et de quitter *K'aïraouân* dans les trois jours[4]. Tant d'audace produisit un effet contraire à celui qu'on attend peut-être; elle fut couronnée de succès: les habitants de la ville, intimidés, n'osèrent rien contre le rebelle, et H'antzalah, dans sa vertueuse faiblesse, se soumit à l'insolente injonction qui lui était faite. Accompagné du k'âdhi et des 'odoul[5], il se rendit au trésor public, y prit mille dînars et laissa le reste intact, déclarant aux témoins qu'il ne prenait que la somme nécessaire pour se rendre à sa destination[6]. Il quitta *K'aïraouân* en djoumâdi-'l-aouel 127, et 'Abd-er-Rah'man y fit son entrée en djoumâdi-'l-akhir[7].

[1] *Baïân*, t. I, p. ۴۸, l. 7 et 8. En-Nouaïrî paraît, dans son récit, avoir suivi Ibn-'Adzârî.

[2] *Dzikr Fath'-el-Andalos*, p. ۴۹, l. 7 à 12. — Merouân ayant été proclamé le 13 s'afar 127, comme je l'ai dit (p. 311), on voit que la députation de H'antzalah devait se rendre à la *Sibkhah de Stdjoum* vers la fin du même mois, et les faits postérieurs semblent montrer qu'il s'écoula trois mois entre l'emprisonnement des notables et le succès complet de la rébellion de 'Abd-er-Rah'man[*].

[3] *Baïân*, t. I, p. ۴۸, l. 9 à 13. — En-Nouaïrî, aux pages citées note 4 de la page précédente. — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۱۵, l. 4 (p. 43 de la trad.).

[4] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ۴۷, l. 13.

[5] Hommes distingués par leur piété, leur justice et leur mérite.

[6] *Baïân*, t. I, p. ۴۸, l. 11 à 13. — En-Nouaïrî, § XXII (*J. A.* t. XII, p. 451; m^e^ s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 365 de la trad.).

[7] Ibn-'Abd-el-H'akam, p. ۴۹, l. 16 et 17. — *Baïân*, t. I, p. ۴۸, l. 13. C'est évidemment par erreur que ce texte d'Ibn-'Adzârî dit djoumâdi-'l-

[*] On peut s'étonner que, dans de pareilles circonstances, 'Abd-er-Rah'man n'ait pas pris à tâche de précipiter les événements, mais je ne puis que suivre pas à pas les auteurs que j'ai pris pour guides, malgré la difficulté de concilier quelquefois les diverses dates qu'ils donnent.

XV. 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb.

En Afrique comme en Orient, l'usurpation triomphait; en Afrique comme en Orient, ce triomphe devint le signal de nombreuses révoltes : les Arabes du Sâh'el se soulevèrent, pendant que les Berbers, *cette plaie de l'Afrique*, dit Ibn-Khaldoun, s'agitaient dans leurs montagnes. Un certain 'Orouah-ibn-el-Oualîd-es'-S'adafi [1] s'emparait de *Tunis*, en même temps que Abou-'At't'âf-el-Azdi [2] prenait une attitude menaçante en se retranchant dans la ville de *T'abînâs* ou *T'abînâch* [3], que Thâbit-es'-S'anhâdjî [4] se rendait maître de *Bédjah*, que l'émîr berber 'Abd-Allah-ibn-Sakardîd [5] entrait dans ce mouvement, et que deux chefs des *Hoouârah*, 'Abd-el-Djâbbar et El-H'ârith, à la tête des sectaires Ibâdhites, s'emparaient de *Tripoli* après avoir tué le gouverneur, Bekr-ibn-'Abs-el-K'aïçî, qui était venu au-devant d'eux pour les inviter à rester en paix. Mais 'Abd-er-Rah'man, secondé par son frère El-Iâs, resta vainqueur de toutes ces insurrections, et écrivit à Merouân, sans doute pour lui faire sa

aouel 129 au lieu de 127, et l'on ne peut attribuer qu'à une faute d'impression la note 1 de cette p. ۱۴۸, note dans laquelle M. Dozy prétend qu'En-Nouaïrî fait partir H'antzalah en djoumâdi-'l-akhir 129. Je n'ai pas le texte sous les yeux, mais les deux traductions de M. de Slane (citées note 6, p. 323) font dire à En-Nouaïrî que H'antzalah quitta l'*Ifrîk'îah* en rebî'-l-akhir 127 et non 129. Du reste, soit que cela tienne à des fautes de copiste ou à des fautes d'impression, la comparaison des différents textes jette une certaine obscurité sur ces dates. Ainsi le texte imprimé d'Ibn-'Abd-el-H'akam dit (p. ۲۱, l. 16 et 17) que Hantzalah quitta *K'aïraouân* en djoumâdi I 127 et que 'Abd-er-Rah'man y entra en djoumâdi II *126;* Ibn-'Adzârî (p. ۱۴۸, l. 13) place le départ de H'antzalah en djoumâdi I 129; En-Nouaïrî, je viens de le dire, place ce départ en djoumâdi II 127. Or, vu le court délai de trois jours signifié à H'antzalah, on doit admettre que 'Abd-er-Rah'man entra dans les premiers jours de djoumâdi-'l-akhir 127 à *K'aïraouân*, d'où H'antzalah était sorti dans les derniers jours de djoumâdi-'l-aouel 127. Ibn-Khaldoun place tous ces événements en 126 (voy. note 1 de la page suiv.)

[1] En-Nouaïrî l'appelle 'Orouah-*ibn-Ez-Zobaïr*-es'-S'adafi, et M. de Slane dit en note que la tribu de *S'adif* était une branche de celle de *Kinda*. La tribu de *Kinda* descendait de K'ah't'ân par Kahlân (voy. Caussin Tabl. I et II).

[2] En-Nouaïrî l'appelle *Ibn*-'At't'âf-el-Azdi.

[3] La localité de *T'abîbâs* ou *T'abîbâch* ou *T'abînâs* qu'Ibn-Khaldoun écrit *T'abnîdch* [a] طبنياش. Je ne saurais préciser son emplacement, quoique je la suppose voisine de l'*Aurâs* [b].

[4] Ibn-Khaldoun l'appelle Thâbit-*ibn-Cuzîdoun*, et M. de Slane dit, en note, que le mot *Ouzîdoun* est probablement la forme berbère du prénom arabe *Ibn-Zeïdoun* (*H. d. B.* t. I, p. ۱۳۸, l. 16 et 17; — t. I, p. 218 de la trad. et note 2 de cette p. 218; — voyez aussi la note 1 de la p. 4 du t. II de cette traduction).

[5] C'est Ibn-Khaldoun qui nomme ce chef insurgé (*H. d. B.* t. I, p. ۱۳۸, l. 17; — t. I, p. 219 de la trad.), chef dont il parle plus loin comme d'un *S'anhâdjah* (*ibid.* p. ۱۴۰, l. 17; — t. II, p. 4 de la trad.). Nous verrons un 'Abd-el-Melik-ibn-Sakardîd figurer au nombre des chefs berbers qui, en 154, assiégèrent Hizârmard dans *T'obnah*.

[a] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 10, l. 9 (p. 44 de la trad.).

[b] *Ibid.* p. 39 note (49). — *J. A.* t. XII, p. 447, note 1; me s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 363 de la trad.

soumission, car sa lettre était accompagnée de présents, et l'usurpateur du khâlifat de Damas confirma dans son gouvernement l'usurpateur de l'émîrat d'Afrique [1]. Le récit de ces révoltes et de leur répression nous est donné assez confusément pour qu'il soit impossible de préciser des dates, et les premières années de l'émîrat d'Abd-er-Rah'man restent fort obscures; il est certain, cependant, qu'il eut à soutenir une lutte terrible contre les Berbers pendant que Merouân défendait son trône, menacé par les 'Abbâssides. «Il y eut en *Ifrîk'îah*, dit Ibn-'Adzârî [2], des guerres et des combats dont la mention est «longue;» d'une autre part, on lit dans Ibn-Khaldoun [3] : «les affaires res-«tèrent encore quelque temps dans ce déplorable état, et Isma'îl-ibn-Ziâd «s'empara de *K'âbis* avec l'aide des partisans qu'il avait chez les *Nafouçah*.» Il nous représente alors, en 131, 'Abd-er-Rah'man marchant sur *Tripoli*, où il resta vainqueur de 'Abd-el-Djebbâr et d'El-H'ârith [4], qu'il fit mettre à mort, en même temps que El-lâs, son frère, battait et tuait Abou-'At't'âf-el-Azdi [5]. Quelques pages plus loin, le même Ibn-Khaldoun place, dans l'année qui suivit ces défaites, la prise de *K'âbis* [6] : «Parmi les personnages marquants

131 de l'hég. (748-749 de J. C.). Victoires de 'Abd-er-Rah'man.

[1] Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. ۲۳۲, l. 11. — *Baïân*, t. I, p. ۱۴۸, l. 18, à p. ۱۴۹, l. 10. — En-Nouaïrî, SS XXII et XXIII (*J. A.* t. XII, p. 452 et 453, IIIe s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 366 et 367 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۸, l. 14 à 21 (t. I, p. 218 et 219 de la trad.), et *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 10, l. 6 à 11 (p. 44 de la trad.). Suivant En-Nouaïrî, ce fut peu de temps avant sa mort, survenue à la fin de 132 [a], que Merouân reconnut 'Abd-er-Rah'man comme émîr d'Afrique: «Quelque temps «après l'élévation de 'Abd-er-Rah'man, dit-il, «Merouân fut tué et le pouvoir des 'Abbâssides «s'établit sur les ruines de la dynastie omaïade.» Remarquons en passant qu'il date ainsi l'établissement des 'Abbâssides de la mort de Merouân, et non de la proclamation d'Es-Saffâh' à *Koufah*. On lit dans Ibn-Khaldoun [b] que 'Abd-er-Rah'man enleva à H'antzalah la possession de l'*Ifrîk'îah* en 126, et l'auteur est conséquent avec lui-même en disant ailleurs [c] : «Lorsque Merouân-ibn-«Moh'ammed fut parvenu à l'empire, il écrivit à «'Abd-er-Rah'man pour le *confirmer* dans le «gouvernement de l'Afrique;» mais il contredit sa date de 126 dans le passage ainsi conçu : «H'antzalah quitta l'Afrique et se retira en Orient «en 127 [d].» Alors il s'accorde avec les dates données par Ibn-'Abd-el-H'akam et En-Nouaïrî, je pourrais dire aussi par Ibn-'Adzârî, dans lequel il faut évidemment lire ۱۳۷ au lieu de ۱۳۴ (voy. la note 7 de la page 323).

[2] *Baïân*, t. I, p. ۱۴۹, l. 7 et 8, et p. ۵۱, l. 3 et 4.

[3] *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۸, l. 20 et 21 (t. I, p. 219 de la trad.).

[4] *Ibid.* t. I, p. ۱۳۸, lin ult. (t. I, p. 219 de la trad.). — *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 10, l. 10 à 13 (p. 44 de la trad.).

[5] *Ibid.* — *Baïân*, t. I, p. ۱۴۹, l. 4 et 5.

[6] *H. d. B.* t. I, p. ۱۴۳, l. 14 et 15 (t. I, p. 227 de la trad.).

[a] Voy. la note 1 de la p. 321 de ce volume.

[b] *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۸, l. 12 à 14 (t. I, p. 218 de la trad.).

[c] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 10, l. 7 (p. 44 de la trad.).

[d] *Ibid.* p. 10, l. 5 et 6 (p. 43 de la trad.).

« de la tribu de *Nafouçah*, dit-il, on compte Isma'îl-ibn-Zîâd, le même qui,
132 de l'hég. (749-750 de J. C.). « en 132, s'empara de la ville de *K'âbis*, lors de l'avénement des 'Abbâssides « au trône du khalifat [1]. » A la nouvelle de la révolution qui venait de s'accomplir en Orient, 'Abd-er-Rah'man s'était empressé d'envoyer sa soumission à Abou-'l-'Abbâs-es-Saffâh' [2], qui le confirma dans son gouvernement [3]. Une période de repos succéda à ces agitations, si l'on peut interpréter ainsi cette phrase d'Ibn-'Adzârî : « 'Abd-er-Rah'man resta à *K'aïraoudn* jusqu'en 135 [4]; » il en sortit alors pour attaquer les Berbers, auxquels il fit éprouver des pertes énormes, s'empara de *Tlemcén* et, enfin maître du *Maghrib*, il rentra dans sa capitale, où il avait laissé son fils H'abîb en qualité de lieutenant [5]. « A son « retour, il envoya une armée navale en *Sicile* et une autre en *Sardaigne* [6]; « elles y ravagèrent toutes les possessions des Francs et assujettirent ceux-ci à « payer le tribut. » Tels étaient les succès par lesquels 'Abd-er-Rah'man consolidait sa position en Afrique et qui ont fait dire que « ses armées furent tou- « jours victorieuses, que rien n'arrêta les progrès de ses étendards, et que « son nom remplit d'épouvante les habitants du *Maghrib* [7], » lorsque le Khalife Abou-'l-'Abbâs-es-Saffâh' mourut de la petite vérole à *El-Anbâr* [8], le 13 dzou-'l-

Khalifat de Abou-'l-'Abbâs-es-Saffâh'.

135 de l'hég. (752-753 de J. C.). Soumission des Berbers.

136 de l'hég. (753-754 de J. C.).

Mort d'Es-Saffâh'.

[1] Ibn-Khaldoun place donc cet événement dans un des deux rebî 132 (voy. la note 5 de la p. 319), à moins que, comme En-Nouaïrî (voy. la note 1, p. 325), il ne date l'avénement des 'Abbâssides de la mort de Merouân (fin de 132).

[2] En-Nouaïrî, § XXIII (*J. A.* t. XII, p. 453; IIIe s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 367 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 10 et 14 (p. 44 de la trad.).

[3] *Baïân*, t. I, p. 84, l. 18, et p. 85, l. 4 à 6.

[4] *Ibid.* t. I, p. 84, l. 11 et 12.

[5] *Ibid.* t. I, p. 84, l. 12 et 13. — *H. d. B.* t. I, p. 138 et 139 (t. I, p. 219 de la trad.). — *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 10 et 14 (p. 44 de la trad.). — Ce fut évidemment dans ces expéditions que 'Abd-er-Rah'man creusa les puits mentionnés 325 ans plus tard par El-Bekrî (*El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. 104, l. 12 et 13, et p. 127, l. 2, 5 et 6. — *J. A.* t. XIII, p. 469 et 470; Ve s. 1859).

[6] *Baïân*, t. I, p. 84, l. 13 et 14, et p. 85, l. 15 à 18. — Je ne m'explique pas qu'En-Nouaïrî place sous l'année 130 une expédition faite en *Sicile* par 'Abd-er-Rah'man (*in Gregorio*, p. 2, l. 17 et 18; — *Voyages* de Riedesel, p. 403). Nous avons vu (p. 286) les conséquences funestes de celle que, par ordre d'Ibn-el-H'abh'âb, son père H'abîb avait faite dans cette île en 122.

[7] *Baïân*, t. I, p. 84, l. 15 à 17. — En-Nouaïrî, § XXII (*J. A.* t. XII, p. 452 et 453; IIIe s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 366 de la trad.).

[8] Iâk'out (*Mo'djâm-el-Boldân*, t. I, p. 394, l. 1 et 2. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. 48, l. 11 et 12). — Es-Saffâh', quand il parvint au khalifat, avait fixé sa résidence à *El-H'îrah*, l'ancienne résidence des princes iémenites de la famille de *Lakhm*[a], et, en dzou-'l-h'idjah 134, il la transporta à *El-Anbâr* (Ibn-K'otaïbah, p. 149, l. 14 et 15; — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II,

[a] Iâk'out, *Mo'djam*, t. II, p. 975, l. 7. — Le premier des *Lakhmites* qui établit sa résidence à *El-H'îrah* fut

h'idjah 136[1] (dimanche 9 juin 754 de J.C.), après un règne de quatre ans

p. 4, l. 15 et 16; — Soïout'î, *Târîkh-el-Kholafâ*, p. ٢٩٠, l. 4). — Voy. sur *El-H'îrah* la note 2 de la p. 5, et sur *El-Anbâr*, les *justifications géographiques*.

[1] Ibn-K'otaïbah[a], Ibn-'Adzârî[b], Abou-'l-Fedâ[c], Abou-'l-Mah'âcin[d] et Soïout'î[e] placent la mort d'Es-Saffâh' en dzou-'l-h'idjah 136; la date précise est donnée par El-Makîn[f] qui assigne très-bien au règne une durée de quatre ans neuf mois[g]. — Abou-'l-Faradj[h] confirme la date du 13 dzou-'l-h'idjah 136; il compte quatre ans de règne à dater du meurtre de Merouân, et, comme il place ce dernier événement le 27 dzou-'l-h'idjah 132 (voy. la note 1 de la p. 321), il aurait dû dire quatre ans moins quatorze jours; mais il compte d'ordinaire en nombres ronds. — Weill a admis la date du dimanche 13 dzou-'l-h'idjah 136 (*Geschichte der Khalifen*, t. II, p. 20).

'Amr-ibn-'Adi, qui fut investi de sa dignité par Sâbour 1* (Sapor Ier) et mourut en 288 de notre ère, après un règne d'une vingtaine d'années (H'amzah ap. Rasmussen, p. 29, lin. ult. [p. 5 de la trad. lat.]. — Caussin de Perceval, *Essai*, t. II, p. 39 et 40).

[a] *Kitâb-el-M'ârif*, p. ١٨٩, l. 14 à 17. Il donne au règne d'Es-Saffâh' une durée de quatre ans huit mois, et cependant, il a placé sa proclamation en rebî'-'l-aouel 132. — Ibn-Khallikân indique seulement l'année (136), et dit qu'il mourut à l'âge de trente-deux ans (*Kitâb Ouafaïât-el-A'îân*, n° ٣١٥, fasc. IV, p. ٢٩, l. 14 et 15).

[b] *Baïân*, t. I, p. ٥٥, l. 3 et 4.

[c] *Annal. muslem.* t. II, p. 6, l. 4 à 7. Il fixe à quatre ans la durée du règne d'Es-Saffâh' depuis le meurtre de Merouân, en ajoutant qu'il gouvernait depuis huit mois quand celui-ci fut tué. Or, comme il place la mort de Merouân au 26 dzou-'l-h'idjah 132 (voy. la note 1 de la p. 321), il semble adopter ici le 26 rebî'-'l-*akhir* 132 pour la date de la proclamation du premier 'Abbâsside à *Koufah*. Du reste, comme il le dit lui-même, plusieurs auteurs admettent ce mois; tels sont Kemâl-ed-Dîn 2* et Ibn-el-Khat'îb 3* : le premier ne donne pas de date précise; le second fixe le mercredi (lisez jeudi) 11 rebî'-'l-akhir 132 (27 novembre 749 de J. C.), date qui, sans en excepter l'erreur de férie, semble avoir été empruntée à Eutychius (*Annalium*, t. II, p. 394, l. 9 et 10).

[d] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٤٩, l. 13 à 15, et p. ٣٤٩, l. 9 à 13. Il dit aussi quatre ans après le meurtre de Merouân.

[e] *Târîkh-el-Kholafâ*, p. ٢٩٠, l. 2 et 3. Il le fait mourir de la petite vérole, comme le dit aussi Abou-'l-Fedâ (note [c] ci-dessus).

[f] El-Makîn fait mourir Es-Saffâh' à *El-Hâchimiah* 4* quand les auteurs s'accordent à dire qu'il mourut à *El-Anbâr*; c'est peut-être ce qui a entraîné d'Herbelot 5* à identifier *El-Anbâr* et *El-Hâchimiah*, à moins qu'on n'admette qu'il a été trompé par Eutychius, dans lequel on lit qu'Es-Saffâh' bâtit à *El-Anbâr* une ville qu'il nomma *El-Hâchimiah* (*Annalium*, t. II, p. 397, l. 3). Voyez la note [g] ci-dessous.

[g] En réalité, le texte imprimé dit : « le dimanche 13 dzou-'l-h'idjah *130*, après avoir régné quatre ans *un* « mois. » La traduction latine d'Erpenius a corrigé ces deux fautes du texte. — Eutychius (*Annal.* t. II, p. 397, l. 4 à 6) avait indiqué cette durée de quatre ans neuf mois, ajoutant qu'il mourut à *El-Anbâr* et fut enterré à *El-H'âchimiah*.

[h] *Hist. compend. dynast.* p. ٢١٥, l. 17 (p. 138 et 139 de la trad. lat.).

1* Mort en 271 (Adr. de Longpérier, *Essai sur les médailles des rois perses de la dynastie sâssânide*, p. 12; in-4°, Paris 1840).

2* *Zobdat-el-H'aleb min Târîkh-H'aleb*, p. ١٠ et ١١.

3* In Casiri, t. II, p. 185, l. 12 et 13 du texte arabe.

4* *Hist. Sarac.* p. 97, l. 32 et 33. — *El-Hâchimiah* (الهاشمية) avait été fondée près de *Koufah* par Es-Saffâh' quand il fut proclamé (*Mo'djam*, t. IV, p. ٩٥٤, l. 16 et suiv. — *Mochtarik*, p. ٢٣٧, l. 12 et 13. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. III, p. ٣٠٣, l. 3 à 7. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 1, lin. penult. et *Géogr.* p. ٢٩٧, l. 1 à 4.)

5* *Biblioth. orient.* p. 106, col. 1, au mot Anbâr, et p. 561, col. 1. Suivant d'Herbelot, *Anbâr* fut rebâtie par Es-Saffâh', qui donna alors à cette ville le nom de *Hâchimiah*. Or, une autorité respectable, Iâk'out, dit seulement que ce prince restaura *Anbâr*, y construisit des châteaux et autres édifices (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٣٩٨, l. 1 et 2; — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ٩٥, l. 12). Silvestre de Sacy avait, depuis longtemps, relevé cette erreur de d'Herbelot (*Chrestom. arab.* t. II, p. 326, note 17).

Khalifat d'Abou-Dja'far-el-Mans'our.

neuf mois, et il eut pour successeur son frère Abou-Dja'far-el-Mans'our[1], qui, comme ses prédécesseurs, maintint 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb dans son gouvernement de l'*Ifrîk'îah* et du *Maghrib*[2].

137 de l'hég. (754-755 de J. C.).

Mais les bonnes relations qui semblaient ainsi établies entre eux ne furent pas de longue durée. Le nouveau Khalife avait écrit à 'Abd-er-Rah'man pour l'inviter à lui prêter obéissance, et la réponse, dans laquelle celui-ci l'assurait de sa fidélité, était accompagnée de cadeaux consistant en faucons, chiens de chasse, et autres objets rares en Orient; il s'excusait de ne pas envoyer d'esclaves, parce que, toute l'Afrique professant l'islâmisme, les Africains ne pouvaient être réduits à l'esclavage. Soit le fond, soit la forme de cette excuse, fit éprouver un violent accès de colère à El-Mans'our, qui adressa aussitôt à l'émîr d'Afrique une lettre pleine de menaces; celui-ci, profondément indigné, n'hésite pas un instant : il ordonne qu'on fasse immédiatement l'appel à la prière, et, quand le peuple est réuni dans la mosquée, il s'y rend, vêtu d'une robe de soie et chaussé de sandales. Montant alors en chaire, il commence par rendre honneur à Dieu et au Prophète, puis ensuite il se répand en invectives contre Abou-Dja'far-el-Mans'our : « J'avais pensé, s'écria-t-il, que ce tyran « voulait proclamer et maintenir la vérité; mais le contraire m'apparaît main- « tenant, et, comme j'avais acclamé en lui le soutien de la justice, je le rejette « aujourd'hui comme je rejette ces sandales. » Lançant alors ses sandales au loin, il fit apporter le khila't[3] (الخلعة) qu'il avait reçu du Khalife, ordonna qu'il fût mis en lambeaux et brûlé, en même temps qu'il chargeait son secrétaire Khâlid-ibn-Rabïa'h[4], de rédiger un manifeste par lequel il déclarait rompus tous les liens de soumission à Abou-Dja'far-el-Mans'our. Cet acte fut lu du haut de toutes les chaires de l'Afrique[5].

'Abd-er-Rah'man renie le Khalife.

[1] Abulfedæ, *Annal. muslem.* t. II, p. 6, l. 10. A la ligne 5, il dit qu'Es-Saffâh' mourut à l'âge de trente-trois ans.

[2] *Baïân*, t. I, p. 66, l. 12 et 13.

[3] Manteau d'investiture; il était noir ou avec ornements noirs, couleur des 'Abbâssides. Le blanc fut plus tard la couleur des Fât'imites; le vert était celle des 'Alides (voy. *Chrestom. arab.* t. I, p. 49 à 53, note 48).

[4] Belâdzorî parle en effet de ce Khâlid-ibn-Rabïa't-el-Ifrîk'î comme étant secrétaire de 'Abd-er-Rah'mân-ibn H'abîb (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٢, l. 9 et 10).

[5] *Baïân*, t. I, p. 66, l. 13 à 21. A la page suivante (l. 1 à 5), il confirme ces faits par le dire d'Er-Rak'îk' et la date de leur accomplissement (année 137) par le dire d'Ibn-el-K'at't'ân. — En-Nouaïrî a copié mot à mot dans le *Baïân* presque tout le commencement de ce récit; on peut collationner son texte donné dans l'*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 46, note 57; il le complète ensuite (*J. A.* t. XII, p. 453 et 454; m^e s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 367 et 368 de la trad.). — Ibn-Khaldoun a singulièrement abrégé le même récit dans l'ouvrage ci-dessus cité (p. ١٩, l. 9 à 13; — p. 45 et 46 de la trad.)

Omaïades émigrés en Ifrik'iah.

J'ai (p. 320, note 2) indiqué, sans m'y arrêter, avec quelle cruauté les 'Abbâssides, aussitôt qu'ils furent victorieux, traitèrent la famille omaïade. Quelques membres de cette malheureuse famille, profitant de la scission qui venait de s'opérer, se réfugièrent en *Ifrîk'iah*, et non-seulement Abd-er-Rah'man les accueillit avec empressement, mais bientôt des alliances s'étaient formées. Parmi ces émigrés se trouvaient deux fils d'El-Oualîd II, nommés El-'Âs'î et 'Abd-el-Moumen, qui avaient avec eux une de leurs cousines germaines que l'émîr d'Afrique fit épouser à son frère El-Iâs[1]. Une maison avait été mise à la disposition des réfugiés et ils se consolaient de l'exil en y menant joyeuse vie; pendant une nuit, ils s'épanchaient, le verre à la main, et l'un d'eux dit : « Est-ce que 'Abd-er-Rah'man se figure qu'il restera émîr de « ce pays, en notre présence, à nous qui sommes les fils d'un Khalife[2]? » Ces imprudents ne se doutaient pas que 'Abd-er-Rah'man écoutait à la porte; mais, bientôt informés qu'ils avaient été entendus par lui, ils prirent la fuite, montés sur deux chameaux; des cavaliers mis à leur poursuite les atteignirent, et, quand l'émîr les tint en sa possession, il leur fit trancher la tête. Leur cousine, la femme d'El-Iâs, dans son ressentiment, ne songea plus qu'à venger ses proches; tous ses efforts tendirent à exciter son mari contre 'Abd-er-Rah'man, et elle toucha toutes les cordes qui pouvaient émouvoir El-Iâs et le pousser au crime : « Il a tué tes frères[3], lui disait-elle; il a désigné, pour lui « succéder, son fils H'abîb, auquel il fait honneur de tes exploits; n'est-ce pas « une honte pour toi, pour toi qui commandes ses armées et portes son « épée[4]. » Ces reproches, incessamment répétés, finirent par exercer leur action sur El-Iâs, qui entraîna son frère, 'Abd-el-Ouâreth, et ils formèrent contre l'émîr un complot dans lequel entrèrent plusieurs des habitants de *K'airaoudn*, Arabes et autres. Le plan était, après avoir tué 'Abd-er-Rah'man, de déclarer El-Iâs gouverneur, mais sous la condition que celui-ci reconnaîtrait Abou-Dja'far-el-Mans'our[5]. L'épouse, instigatrice de la révolution qui se préparait, n'avait pas cru, assurément, provoquer un mouvement favorable

Leurs fautes.

[1] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Syrie*, p. 19, l. 5 et 6 (p. 45 de la trad.). — Suivant le *Baïân* (t. I, p. 84, l. 20), 'Abd-er-Rah'man lui-même avait épousé une de ces femmes émigrées.

[2] *Baïân*, t. I, p. 84, lin. ult. et p. 85, l. 1. — En-Nouaïrî, § XXIV (*J. A.* t. XII, p. 455 et 456; mai 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 368 de la trad.). — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 307.

[3] Ce langage peut faire croire que l'épouse d'El-Iâs était, non la cousine, mais la sœur des deux fils de Oualîd II.

[4] *Baïân*, t. I, p. 85, l. 5 et 6, et p. 84, l. 7 et 8. — En-Nouaïrî, aux pages citées note 2 ci-dessus.

[5] *Baïân*, t. I, p. 84, l. 9 à 12. On voit là que cette condition était formelle.

au Khalife 'abbâsside; mais tout était prêt pour l'exécution du complot. 'Abd-er-Rah'man venait de confier le gouvernement de *Tunis* à son frère El-Iâs[1] et, avant de se rendre à son poste, celui-ci était venu faire ses adieux à l'émîr; cependant, la nuit venue, après la dernière prière du soir, il revint au palais, demandant à être introduit auprès de son frère : « Qui peut le « ramener ici? dit 'Abd-er-Rah'man; il est venu déjà prendre congé de moi « avant de partir pour *Tunis*. » Toutefois, bien qu'il fût en déshabillé, n'ayant conservé sur lui qu'une *ghilâlah*[2] de couleur rose, et qu'il tînt un petit enfant sur ses genoux (في حجره), il donna l'ordre de laisser entrer son frère. Pendant cette entrevue, qui fut longue, 'Abd-el-Ouâreth, caché derrière un rideau, ne cessait de faire des signes à El-Iâs; enfin celui-ci, jusque-là resté assis, se leva pour faire ses adieux à 'Abd-er-Rah'man, et, en se penchant sur lui comme pour l'embrasser, il lui enfonça entre les épaules un poignard, dont la pointe ressortit par la poitrine; puis, tirant son sabre, il l'en frappa, et, tout troublé, sortit précipitamment de la chambre. « Qu'as-tu fait? » lui dirent ses complices. — « Je l'ai tué. » — « Retourne donc et montre sa tête. » — Il retourna et montra la tête de sa victime. Mais déjà l'alarme était donnée; le peuple occupait les portes du palais; les cris qui s'élevèrent apprirent à H'abîb que son père venait d'être assassiné, et, s'échappant par la *Porte de Tunis* (une des portes de *K'aïraouân*[3]), il s'enfuit à *Tunis*, près de son oncle 'Imrân, qui était gouverneur de cette ville au nom de 'Abd-er-Rah'man[4]. Le gouvernement de celui-ci, qui fut le premier usurpateur de l'émîrat de l'*Ifrîk'ïah*, avait duré dix ans et sept mois[5]; nous avons vu (p. 323) qu'il avait pris possession de *K'aïraouân* en djoumâdi-'l-akhir 127, on doit donc placer son assassinat en moh'arram 138[6], et cette date est confirmée par des dates postérieures[7]. De grands troubles furent la conséquence de ce crime, qui amena

138 de l'hég. (755-756 de J. C.).

Assassinat de 'Abd-er-Rah'man par ses frères.

[1] Évidemment, comme on va le voir bientôt; il était nommé en remplacement de 'Imrân, autre frère de 'Abd-er-Rah'man.

[2] Vêtement léger très-comparable à une chemise (voy. Dozy, *Dict. détail. des noms des vêtem. chez les Arabes*, p. 319 à 323; in-4°, Amsterdam, 1845).

[3] C'était, naturellement, la porte nord de la ville (El-Bekrî, *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٢٥, l. 3; — *J. A.* t. XII, p. 474; ve s. 1858).

[4] *Baïân*, t. I, p. ٥٦, l. 12 à 21. — En-Nouaïrî a emprunté tous les détails de ce récit au livre d'Ibn-'Adzârî, et Ibn-Khaldoun, en le réduisant excessivement, n'en a pas fait un résumé bien fidèle (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ١٦, l. 13, à p. ١٧, l. 2; — p. 47 de la trad.). — Voy. ce que j'ai dit à la note ci-dessus.

[5] *Baïân*, t. I, p. ٥٦, l. 21 à 23.

[6] Plutôt qu'à la fin de 137, comme le fait Ibn-Kaldoun (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ١٧, l. 2; — p. 47 de la trad.).

[7] Ainsi, nous verrons l'émîrat d'El-Iâs, qui

une lutte terrible entre H'abîb-ibn-'Abd-er-Rah'man et ses oncles. Mais, avant d'entrer dans le récit des déchirements de l'Afrique, j'exposerai rapidement les événements qui s'étaient accomplis en Espagne, ce qui va m'obliger à revenir un peu sur mes pas.

ESPAGNE.

Nous avons quitté l'Espagne[1] au moment où, en redjeb 125, Abou-'l-Khat't'âr, envoyé par H'antzalah, venait essayer de mettre un terme aux luttes qui ensanglantaient ce malheureux pays. Il sut, dans les premiers temps de son gouvernement, faire prévaloir la justice de manière à se concilier les divers partis représentés en *Andalousie* (p. 307); mais bientôt le Kelbite passionné reparut, et il se montra d'une partialité révoltante envers les K'aïsites[2]. Dans un procès porté devant lui par un individu de sa nation contre un homme des *Kindnah*[3], qui avait tous les droits, il condamna celui-ci, et l'injustice était si criante que, sur la plainte portée à son chef par celui qui venait de perdre son procès, le chef consentit à faire, auprès d'Abou-'l-Khat't'âr, une démarche pour réclamer contre l'injustice commise. Non-seulement les observations, présentées avec un peu de hauteur peut-être, reçurent un mauvais accueil, mais le réclamant fut insulté, maltraité et mis à la porte. Abou-l'-Khat't'âr, par cet acte de violence, venait de se faire un ennemi implacable, car le chef, si indignement traité, était S'omaïl-ibn-H'âtim-ibn-Chamir-ibn-Dzou-'l-Djauchan-el-Kilâbi, puissant parmi les Modharites[4] et

eut une durée de six mois, finir en redjeb 138[a], et celui de H'abîb-ibn-'Abd-er-Rah'man, qui eut une durée de un an six mois, finir en moh'arram 140[b]. (Voy. p. 347 et 349.)

[1] Voy. p. 307 et 308 de ce volume.

[2] Ibn-H'aïân (in Mak'k'arî, t. II, p. 1F, l. 10 à 12). — Ibn-Khaldoun (*id.* t. I, p. 1F v, l. 7 à 11). — Abou-'l-Oualîd-ibn el-Faradhi[c] parle aussi, dans son livre, du fanatisme d'Abou-'l-Khat't'âr pour la cause kelbite (*id.* t. II, p. 10, l. 19 à 21), et d'ailleurs les preuves ne manqueraient pas s'il était nécessaire de les fournir.

[3] Tribu descendue de Modhar par Eliâs (*Essai sur l'hist. des Arabes av. l'Islâm.* t. I, p. 193 et tabl. VIII).

[4] Ibn-H'aïân et Ibn-Khaldoun (in Mak'k'arî, t. II, p. 1F, l. 13 à 18, et t. I, p. 1F v, l. 9 à 11). — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 274 à 278. — S'omaïl était un de ces hommes capables qui manquent d'éducation première; il en man-

[a] En-Nouaïrî, § XXIV (*J. A.* t. XII, p. 460 et 462; m[e] s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 271 et 372 de la trad.). Je crois qu'Ibn-'Adzârî fait une confusion en donnant à l'émîrat d'El-Iâs une durée de un an six mois (*Baïân*, t. I, p. 64, l. 16), et ce qui le prouve, c'est qu'il place sa mort en 138 (*ibid.* l. 15). Ibn-Khaldoun, en reproduisant l'erreur d'Ibn-'Adzârî sur la durée de l'émîrat d'El-Iâs, en ajoute une plus grave en donnant à l'émîrat de H'abîb-ibn-'Abd-er-Rah'man, dont il place la mort en 140, une durée de trois ans (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 14, l. 3 et 4; — p. 53 de la trad.).

[b] *Baïân*, t. I, p. 64, l. 15.

[c] Sur cet auteur, voyez Ibn-Khallikân, n° 1064, fasc. IV, p. 1F 4, l. 10 à 12 (t. II, p. 68 de la trad. angl.). — Ed-Dzahabi, *Kitâb T'abak'ât-el-H'offâdz*, partie III, p. 12, clas. XIII, n° 51. — Casiri, t. II, p. 142, col. 2.

Combat de Sidona

exerçant sur eux une très-grande influence. Bientôt, un accord fut fait entre lui et Thouâbah-ibn-Salâmah, chef des *Djodzâm*[1], et en redjeb 127 (du jeudi 8 avril au vendredi 7 mai 745) les alliés étaient réunis en armes dans le district de *Sidona* (شذونة); la bataille engagée sur les bords du *Guadalete*[2] eut pour résultat la défaite d'Abou-'l-Khat't'âr, qui fut fait prisonnier et jeté dans

Thouâbah

une prison de *Cordoue;* il y avait juste deux ans qu'il y gouvernait[3]. Thouâbah restait maître de l'Espagne[4], et, suivant Ibn-Bachkouâl, 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb, émîr de l'Afrique, le confirma dans ce poste à la fin de redjeb 127[5]; mais, au bout d'un an environ (en cha'bân 128), Thouâbah mourut[6].

quait au point de ne savoir ni lire, ni écrire[a], et cependant ses manières ne trahissaient en rien son ignorance[b]. La généalogie que je viens de donner semble montrer qu'il était petit-fils de ce Chamir qui osa frapper H'oçaïn le jour de *Kerbalâ*[c]; cependant Abou-'l-Fedâ témoigne qu'il y avait plusieurs versions sur le meurtrier du petit-fils du Prophète (*Annal. muslem.* t. I, p. 390, l. 10 à 13).

Après s'être assuré d'Abou-'At'â-'l-K'aïsî[d], qui résidait à *Astidjah* (*Ecija*), il se rendit à *Mouroûr* près de Thouâbah-ibn-Iezîd-el-Djodzâmi, un noble Iéménite, qui, brouillé avec Abou-'l-Khat't'âr, consentit à servir la cause des Modhârites (Ibn-H'aïân in Mak'k'arî, t. II, p. 10, l. 5 à 7).

[1] Voyez, sur le *Guadalete* (وادى لكة) la note[1] de la p. 244 de ce volume.

[2] Ibn-H'aïân in Mak'k'arî, t. II, p. 7 à 9. — *Baïân*, t. II, p. ٣٣, l. 14 et 15. — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 279 et 280. — Er-Râzî, après avoir dit qu'Abou-'l-Khat't'âr s'embarqua à *Tanis* en moh'arram 125 pour venir en Espagne, prétend qu'il fut renversé par S'omaïl en 128, après avoir gouverné *quatre ans et neuf mois*[e]; il ne peut évidemment vouloir parler que de l'intervalle de temps qui s'écoula depuis l'instant où Abou-'l-Khat't'âr prit le gouvernement de l'Espagne (redjeb 125) jusqu'à l'instant de sa mort, que nous verrons avoir lieu vers le milieu de 130, mais que le chiffre d'Er-Râzî placerait en rebî-'l-akhir 130.

[3] Isidori Pacensis *Chronicon*, § 70 (in *Españ. sagr.* t. VIII, p. 310).

[4] In Mak'k'arî, t. II, p. 10, lin. ult. — C'est sans doute par suite d'une faute de copiste ou d'impression que le même Mak'k'arî (t. I, p. ١٤٠v, l. 15) fait dire à Ibn-Khaldoun : «à la fin du «mois (مُنْسَلِخ) de redjeb 129.»

[5] Ibn-Bachkouâl (in Mak'k'arî, t. II, p. ١٩, l. 1.). — Roder. Tolet. *Hist. Arab.* cap. XVII, p. 16, l. 22. — Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ٥٠, l. 14 et 15) fait mourir Thouâbah en cha'bân 128, après avoir gouverné environ un an. — Une chronique du IXe siècle dit «ann. I, mens. II» (*Chronicon Albeldense* vel *Emilianense*, § 79, in *Españ. sagr.* t. XIII, p. 462). — Suivant Ibn-el-Faradhi (in Mak'k'arî, t. II, p. ١٩, l. 1 et 2), le gouvernement de Thouâbah eut une durée de deux ans, et Ibn-Adzârî, sans tenir compte de

[a] Ibn-el-K'oot'iah, *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* t. VIII, p. 471; ٧e s. 1856). Un peu plus loin (*ibid.* p. 472 et 473), il raconte un trait qui caractérise ce personnage. La scène se passe entre S'omaïl et un maître d'école. On retrouve cette scène dans l'*El-H'ollat-es-Siarâ* d'Ibn-el-Abbâr (*Notices* de Dozy, p. 50, l. 2 à 5).

[b] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 357.

[c] Ibn-H'aïân (in Mak'k'arî, t. II, p. ١٧, l. 1 et 2). — *Baïân*, t. II, p. ٣٥, l. 2 et 3.

[d] Ibn-H'aïân (in Mak'k'arî, t. II, p. ١٣, l. 19, à p. 16, l. 4) raconte ce qui se passa dans la conférence de nuit à la suite de laquelle S'omaïl fit cette démarche auprès du K'aïsite Abou-'At'â, chef des *Ghataf'ân*.

[e] In Mak'k'arî, t. I, p. ١٤٠v, l. 12 et 13, et t. II, p. 10, l. 19 à 23.

Aussitôt, de nouveaux prétendants surgirent, et plusieurs mois[1] d'anarchie complète succédèrent à l'espèce d'ordre régulier qui régnait; car, par des raisons diverses, aucun de ces prétendants ne pouvait convenir à S'omaïl, qui gouvernait de fait[2]. Ce fut pour maintenir cette position qu'il fit nommer Iouçof-ibn-'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb-ibn-Abou-'Obaïdah-ibn-'Ok'bah-ibn-Nâfi'-'l-Fihri, qui était alors à *Elvira*[3]; ce personnage réunissait les conditions voulues pour être accepté par les Arabes, en même temps que S'omaïl connaissait assez son caractère pour ne pas douter que cet émîr ne serait qu'un instrument docile dans sa main. Iouçof fut proclamé en rebî'-'l-akhir 129[4] Iouçof el-Fihri

ce qu'il a dit dans son tome I que je viens de citer, admet aussi cette durée (*Baïân*, t. II, p. ٣٥, l. 15.) — Voy. la note 1 ci-dessous.

[1] Er-Râzî[a] et Ibn-'Adzârî[b] ne comptent que quatre mois entre la mort de Thouâbah et l'élection de Iouçof; s'il en fut ainsi, comme nous allons voir Iouçof élevé sur le pavois en rebî'-'l-akhir 129, Thouâbah ne serait mort qu'en dzou-'l-h'idjah 128, et son gouvernement aurait eu une durée de un an et cinq mois.

[2] Ibn-Bachkouâl in Mak'k'arî, t. II, p. 10, lin. ult.

[3] Ibn-el-Fardhi in Mak'k'arî, t. II, p. ١٩, l. 2 et 3. — *Baïân*, t. II, p. ٣٧, l. 4 et 5. — Si cette généalogie était complétement exacte, Iouçof serait fils de l'émîr d'Afrique, comme l'a admis M. de Gayangos[c]; mais aucun auteur ne remarque ce fait qui aurait été si important, vu la relation des deux pays, et Er-Râzî, qui donne quelques détails sur les antécédents de Iouçof et qui le fait naître à *K'aïrouân*, prétend qu'il avait cinquante-sept ans[d] quand il fut appelé à gouverner l'Espagne, ce qui le suppose né en 72; or, la première apparition du père de Abd-er-Rah'man en *Ifrik'iah* ne paraît remonter qu'à l'an 97 (voy. p. 264 de ce volume); il y a donc, dans cette généalogie, quelque erreur qui vient d'Ibn-el-K'outïah[e], comme l'a remarqué Ibn-H'aïân[f], qui déclare que, contrairement à l'assertion d'Ibn-el-K'outïah, il n'a pu trouver de preuves établissant que Iouçof, fils de 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb fût celui qui avait gouverné l'Espagne; aussi, M. Dozy se contente-t-il de dire que Iouçof gouverneur d'Espagne était *parent* de 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb[g].

[4] «Sans autre nomination que celle des habi«tants,» dit Ibn-H'aïân (in Mak'k'arî, t. II, p. ١٩, l. 11 et 12). — Ibn-el-Abbâr, *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 54, l. 16 et 17). Voy. la note 4 de la p. 342 de ce volume.

[a] In Mak'k'arî, t. II, p. ١٩, l. 9.

[b] *Baïân*, t. I, p. ٥٠, l. 16, et t. II, p. ٣٩, l. 5 à 7. Ici, Ibn-'Adzârî nomme un certain 'Abd-er-Rah'man-ibn-Kothîr (ou Kothaïr)-el-Lakhmi qui, suivant Er-Râzî, aurait gouverné pendant trois mois (*Crónica del Moro Rasis*, § 27, p. 90, col. 2); mais, en réalité, ce Kelbite fut provisoirement chargé de rendre la justice (Mak'k'arî, t. I, p. ١٩٧, l. 18).

[c] *The hist. of the moham. dynast. in Spain*, t. II, p. 417, note 3.

[d] *Crónica del Moro Rasis*, § 27, p. 91, col. 2, et apud Mak'k'arî, t. II, p. ١٩, l. 5 à 8[١٠]. — *Baïân*, t. II, p. ٣٨, l. 20. Ici le texte porte ve, je lis ov.

[e] *J. A.* t. VIII, p. 450; v° s. 1856.

[f] Cité par Ibn-el-Abbâr, *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 53, lin. ult. à p. 54, l. 4). Ibn-el-Abbâr ajoute que le *Mok'tabis* s'exprime de la même manière.

[g] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 305. Mais plus loin (p. 334) il intitule 'Ok'bah-ibn-Nâfi' *trisaïeul* de Iouçof.

[10] Il vient (p. 19, l. 5) de le faire naître à *K'aïrouân*, et dans la *Crónica* (§ 27, p. 90, col. 2) on lit: «Juçef natural de la montaña.»

(du mardi 20 décembre 746 au mardi 17 janvier 747 de J. C.), et, comme fiche de consolation, le plus redoutable des prétendants, 'Amr-ibn-H'oraïth [1], recevait la préfecture de *Regio* (*Raïah* [2]). Mais bientôt S'omaïl, comprenant qu'il pouvait tenir tête à tous les Iéménites de l'Espagne, destitua Ibn-H'oraïth, et ce manque de foi devint le signal d'une nouvelle guerre. Le chef djodzâmite [3] fit offrir son alliance à Abou-'l-Khat't'âr qui vivait, parmi ses contribules, triste et découragé [4], alliance dans laquelle Ibn-H'oraïth entendait être et fut le chef [5]; louçof et S'omaïl, à la tête des K'aïsites, sortirent au-devant de l'ennemi, et les deux petites armées se rencontrèrent près de *Chak'ondah* [6], où se livra un combat dont Ibn-H'aïân dit que jamais l'Orient ni l'Occident ne virent une lutte plus acharnée [7], acharnée à ce point que quand les armes, brisées, firent défaut, K'aïsites et Kelbites se ruèrent les uns sur les autres, se saisissant corps à corps, se tirant par les cheveux, se frappant à coups de poings jusqu'à épuisement de leurs forces. L'issue, qui a son côté grotesque, fut favorable aux K'aïsites : Abou-'l-Khat't'âr et Ibn-H'oraïth, faits prisonniers, furent mis à mort.

La journée de *Chak'ondah*, qu'il faut placer vers le milieu de 130 [8], fixa le

[1] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 284. M. Dozy vient de dire (p. 283) que cet Ibn-H'oraïth était fils d'une négresse et issu d'une famille depuis longtemps établie en Espagne.

[2] C'était le nom de la province dans laquelle était *Malaga*, et dont *Archidona* (أرشذونة) était alors [a] la capitale (Ibn-el-K'out'iah, dans le *Journ. asiat.* t. VIII, p. 455; v^e sér. 1856; — Dozy, *Rech.* etc. t. I, p. 320 à 323; — *id. Musulm. d'Esp.* t. II, p. 181).

[3] Les *Djodzâm* étaient originaires du *Iémen*, mais leur masse principale était depuis longtemps fixée entre le *H'idjâz* et la *Syrie* (*Essai*, etc. t. III, p. 157).

[4] Depuis que, délivré de sa prison par un coup de main hardi du Kelbite 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'assân, il avait encore une fois tenté la fortune des armes et s'était vu abandonner par ses troupes (Mak'k'arî, t. II, p. 10, l. 9 à 18).

[5] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 285.

[6] Ancienne ville située sur la rive gauche du *Guadalquivir*, en face de *Cordoue*, et que nous verrons plus tard (sous l'année 198) devenue un faubourg de cette capitale.

[7] In Mak'k'arî, t. II, p. ١٩, l. 16 à 24. — M. Dozy a traduit tout le récit d'Ibn-H'aïân (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 286 et 287). — Ibn-el-K'out'iah confond cette bataille avec celle de *Sidona* (*J. A.* t. VIII, p. 450; ve s. 1856).

[8] *Baïân*, t. II, p. ٣٨, l. 19. — Il dit en 130, mais Er-Râzî précise dans quel mois; on lit dans sa chronique : «Et esta lid fué en el mes de «março, quando andana la era de los Moros en «cienta et treinta años.» (*Crónica del Moro Rasis*, § 27, p. 91, col. 2); or, c'est le mois de mars 748 qui tombe dans l'année 130 de l'hégire, et il embrasse du vendredi 25 djoumâdi-'l-akhir au dimanche 26 redjeb 130. — Ibn-Khaldoun (in Mak'k'arî, t. I, p. ١٣٨, l. 1) place la mort d'Abou-'l-Khat't'âr en 129.

[a] Edrîsî, de son temps, parlait de *Malaga* comme étant la capitale de la *province de Raïah* (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٢١٣, l. 7).

pouvoir dans les mains de Iouçof ou, plus réellement, dans celles de S'omaïl[1], qui se livra à d'atroces vengeances, notamment sur les Iéménites syriens, et ne suspendit les coups de son glaive que sur une menace énergique d'Abou-'At'â. Bientôt Iouçof, peut-être fatigué du rôle de subalterne qu'on lui faisait jouer, éloigna S'omaïl en lui donnant l'important gouvernement de *Saragosse*, dont celui-ci prit possession en 132[2] (du mercredi 20 août 749 au samedi 8 août 750 de J. C.), au moment où l'affreuse sécheresse de 131 amenait en Espagne une famine qui exerça ses ravages jusqu'en 135 et partie de 136, ravages tels qu'une portion de la population traversa le Détroit pour aller se réfugier à *T'anger*, à *Azîlâ* et dans le *Rîf*[3]. Les malheureux émigrants s'embarquaient à l'embouchure du *Ouâdi-Barbât'*, et de là est venu le nom d'*année du Barbât'* donné à cette année calamiteuse[4]. — Depuis la mort de Thouâbah, les Iéménites, naguère dominateurs en Espagne, subissaient le joug des K'aïsites, mais ils le subissaient impatiemment et cherchaient l'occasion de le secouer, lorsqu'un K'oraïchite fit naître cette occasion. Un certain 'Âmir-ibn-'Amr[5], personnage considérable aux yeux des K'oraïchites et aussi des K'aïsites, tant pour la noblesse de son origine que pour son courage et les autres

[1] Ibn-H'aïân in Mak'k'arî, t. II, p. ۱۷, l. 1 et 2. — *Baïân*, t. II, p. ۳۸, l. 7 à 9.

[2] *Baïân*, t. II, p. ۳۸, l. 10 et 11. — Ibn-Khaldoun (in Mak'k'arî, t. I, p. ۱۱۳۸, l. 3). — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 289. — Ibn-el-Abbâr dit وسقسطة ثم طليطلة (*El-H'ollat-es-Siarâ* dans les *Notices* de Dozy, p. 50, l. 7).

[3] *Baïân*, t. II, p. ۳۸, lin. penult. à p. ۳۹, l. 5. — Le texte porte زويلة (*Zaouilah*) et j'ai lu ازيلا (comme écrit Edrîsî[a]), parce qu'il m'a semblé d'une invraisemblance complète, vu la grande distance, qu'il pût s'agir de la localité du *Fezzân* pour laquelle, note 1 de la page 18, j'ai renvoyé aux *Justifications géographiques*.

[4] *Crónica del Moro Rasis*, § 27, p. 91, col. 2. — *Baïân*, t. II, p. ۳۹, l. 3 à 5. — Dozy, *Recherches, etc.* t. I, p. 130.

[5] Son nom complet est 'Âmr-ibn-'Âmr-ibn-Ouahb-ibn-Mos'a'b-ibn-Abou-'Aziz-'Omaïr[-ibn-Hâchim[b]]-ibn-'Abd-Menâf-ibn-'Abd-ed-Dâr-ibn-K'os'aï-ibn-Ah'î. Son bisaïeul, Mos'a'b-ibn-'Omaïr, avait été le porte-étendard du Prophète aux journées de *Bedr* et d'*Oh'od*[c] (Ibn-el-Abbâr, dans les *Notices* de Dozy, p. 52, l. 2 à 4). — Casiri parle, d'après Ibn-el-Abbâr, du château que 'Âmir, qu'il intitule amiral de la flotte (classis præfectus), avait fait construire en dehors des murailles occidentales de *Cordoue* (*Biblioth. arab. hispan. escurial.* p. 32, col. 2). — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 291.

[a] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 194, l. 8. Deux lignes plus bas, il dit qu'on l'appelle aussi اصيلا (*As'ilâ*).

[b] *Essai sur l'hist. des Arabes av. l'Islâm.* t. III, p. 37, note 2.

[c] Sur le combat de *Bedr*, voyez la note 2 de la p. 301 de ce volume. Le combat d'*Oh'od*, non moins célèbre, fut livré le 7 chaouâl 3, correspondant au samedi 23 mars 625 (Abou-'l-Fedâ, *Vie de Mohammed*, p. ٥٥, l. 11; — p. 44 de la traduction de N. Desvergers). Malgré l'observation de Caussin de Perceval (*Essai*, etc. t. III, p. 96, note 2), il ne paraît y avoir aucune difficulté à conserver la date donnée par Abou-'l-Fedâ, puisque cette date tombe un samedi.

qualités qui le distinguaient, avait fréquemment commandé des expéditions, même celles auxquelles Iouçof avait pris part, et celui-ci, qui le jalousait, voulut s'en débarrasser. Ibn-'Amr, avisé des mauvais desseins de l'émîr, envoya demander à Abou-Dja'far-el-Mans'our[1] le gouvernement de l'Andalousie, sollicitant l'envoi d'un diplôme d'investiture; en même temps, il se rapprocha des léménites et rappela à tout propos les horribles exécutions de *Chak'ondah* par lesquelles Iouçof avait comme inauguré son arrivée au pouvoir. Puis, quittant *Cordoue*, il se rendit à *Saragosse* dans le but d'exciter au désordre contre S'omaïl. Là il trouva un autre K'oraïchite des *Beni-Zohrah*[2], nommé El-H'obâb, d'autant plus disposé à faire cause commune avec lui que 'Âmir se prévalut du diplôme que, disait-il, Abou-Dja'far allait lui envoyer. Ils eurent bientôt rassemblé une troupe assez imposante de léménites, de Berbers et d'autres, et assiégèrent S'omaïl dans *Saragosse*[3]. « A la suite de nombreux événements, dit Ibn-el-Abbâr, 'Âmir et El-H'obâb s'emparèrent de la ville, et Iouçof, à qui S'omaïl, dans la position critique où il s'était trouvé, avait en vain demandé du secours, ne marcha contre les rebelles qu'à la fin de dzou-'l-k'a'dah 137[4] (milieu de mai 755). » Les habitants de *Saragosse*, appréhendant les conséquences du siége et le pillage de leur ville, entrèrent en négociation et livrèrent leurs trois chefs, 'Âmir, son fils Ouahb et El-H'obâb qui furent chargés de chaînes, et que bientôt, vers la fin de rebî-'l-aouel 138[5], le faible Iouçof fit exécuter, à l'instigation de S'omaïl, pendant une halte de l'armée[6] sur les bords du *Ouâdi-Ramal* (le *Guadarrama*), à cin-

[1] Qui était monté sur le trône des Khalifes le 13 dzou-'l-h'idjah 136 (voy. p. 327 et 328 de ce volume).

[2] Tribu issue de Kilâb (*Essai sur l'hist. des Arabes av. l'Islâm.* t. I, p. 231 et tabl. VIII). Zohrah était frère de K'os'aï, qui devint l'homme le plus puissant de la tribu de K'oraïch (*ibid.* p. 232).

[3] Ibn-el-Abbâr, *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 52, l. 6 à 17). Il place le commencement de ce siége en 136; mais comme 'Âmir, avant de s'être entendu avec El-H'obâb et d'avoir rassemblé une armée, avait déjà demandé à Abou-Dja'far l'investiture du gouvernement de l'Espagne, il faut admettre, vu la date de l'avénement de ce Khalife, qu'on devait être en 137 quand commença le siége de *Saragosse;* c'est la date que donne Er-Râzî, cité par Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. II, p. ۱۴۳, l. 8 et suiv.).

[4] *Baïân, ibid.* — Ibn-el-Abbâr dans les *Notices* de Dozy, p. 52, l. 17 à 19. — Le 30 dzou-'l-k'a'dah 137 correspond au samedi 17 mai 755. — *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 312.

[5] Le texte d'Ibn-el-Abbâr (*Notices* de Dozy, p. 52, l. 19 à 21) porte ۱۳۸ صدر سنة ۳; j'ai préféré donner une date approximative que j'ai calculée d'après la date connue du débarquement d'Ed-Dâkhil (voy. ci-après les notes 5 à 7 de la p. 340), débarquement qui dut précéder de très-peu l'exécution des trois K'oraïchites.

[6] Que Iouçof ramenait à *Cordoue* après avoir envoyé de *Saragosse* une expédition contre les Basques de *Pampelune*, et avoir nommé son fils 'Abd-er-Rah'man au gouvernement de la fron-

quante milles de *Tolède*[1]. L'émîr, rentré dans sa tente, était en proie aux agitations causées par la vue du sang que S'omaïl venait de lui faire verser, lorsque arriva un courrier de *Cordoue* envoyé par sa femme et porteur d'une dépêche annonçant le débarquement de 'Abd-er-Rah'man-ibn-Mo'âouïah, et le bon accueil que la population lui avait fait[2]. Ce que je dois dire maintenant de cet important personnage va nous ramener à l'Afrique.

Parmi les membres de la famille omaïade cruellement persécutés par Abou-'l-'Abbâs-es-Saffâh' se trouvait 'Abd-er-Rah'man-ibn-Mo'âouïah-ibn-Hichâm. Il était né en 113 dans la campagne de *Damas*[3] et avait, par conséquent, vingt ans[4], lorsque en 133, échappé comme par miracle aux actives recherches dont il avait été l'objet[5], il gagna la *Palestine*, où il fut rejoint par son fidèle serviteur Badr[6], passa en *Égypte*, puis se réfugia à *Bark'ah* et s'y tint caché pendant quelque temps[7]. L'instant n'était pas venu où 'Abd-er-

tière (Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 327). Il est permis de se demander pourquoi S'omaïl ne reprit pas son gouvernement de *Saragosse*.

[1] Le *Guadarrama* est un affluent de la rive droite du *Tage*, qui vient se verser dans ce fleuve à quatre lieues en aval de *Tolède*. L'*Akhbâr Madjmoua'* dit que l'exécution eut lieu sur les bords du *Ouâdi-Charanbah* que M. Dozy rapporte à la *Jarama*, rivière qui est aussi un affluent de la rive droite du *Tage* et qui a son embouchure dans ce fleuve un peu au-dessous d'*Aranjuez*, à six lieues en amont de *Tolède*. Cette indication est évidemment plus exacte que celle donnée par Ibn-el-Abbâr, puisque l'armée qui revenait de *Saragosse* à *Cordoue* passa certainement par *Tolède* et n'eut pas à remonter la vallée du *Guadarrama*.

[2] Ibn-el-Abbâr, *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 52, l. 22, à p. 53, l. 18). Tous les détails de cette scène ont été traduits par M. Dozy (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 328 à 330). — *Baïân*, t. II, p. ٢٥, in fine.

[3] Ibn-H'aïân (apud Mak'k'arî, t. II, p. ٣٣, l. 17 et 18). — 'Abd-el-Ouâh'id, *The History of the Almohades*, p. 11, l. 13. — Ibn-Khaldoun (apud Mak'k'arî, t. I, p. ٢١٥, l. 10 et 11). — Abulfedæ, *Annal. muslem.* t. II, p. 60, l. 11. — *Baïân*, t. II, p. ٢٤, l. 19.

[4] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 302.

[5] On peut lire les détails de cette évasion donnés par Ibn-H'aïân (in Mak'k'arî, t. II, p. ١٧, l. 23, à p. 18, l. 20); ils ont été reproduits par M. Dozy (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 299 à 302).

[6] Il y a, sur ce détail, plusieurs versions (voy. la note 7 de la page suivante).

[7] *Baïân*, t. II, p. ٢٢, l. 8. — Il y resta caché pendant cinq ans, dit Ibn-'Abd-el-H'akam, cité par Mak'k'arî[b] et par M. de Gayangos[c]; mais ce chiffre doit être exagéré; car, en comparant la date de son arrivée en *Maghrib* à celle de son débarquement à *Almuñecar*, il ne resterait pas de place pour ses pérégrinations chez les diverses tribus berbères, et cependant, Ibn-'Abd-el-H'akam lui-même va parler de son séjour à *Tihart* (*sic*). — Ibn-el-Khat'îb (in Casiri, t. II, p. 197, l. 13 du texte arabe) le fait passer directement de *Bark'ah* en *Espagne*, mais cette assertion ne paraît se retrouver nulle part ailleurs.

[a] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 327 et note 1.

[b] *Analectes*, t. II, p. 14, l. 7 et 8.

[c] *The hist. of the moham. dynast. in Spain*, t. II, p. 62.

Rah'man-ibn-H'abîb, ayant rompu avec les 'Abbâssides, pouvait accueillir les réfugiés omaïades; mais on peut supposer que 'Abd-er-Rah'man-ed-Dâkhil quitta *Bark'ah* au moment de cette rupture, et que ce fut alors, vers le commencement de 137, qu'eut lieu à *K'aïraouân* ce qu'on raconte de l'entrevue de ces deux 'Abd-er-Rah'man et du rôle que joua la prophétie d'un juif réputé pour être initié aux secrets des sciences occultes[1]. Ibn-'Abd-el-H'akam fait passer ensuite le jeune réfugié chez les Beni-Rostem, princes de *Tâhart*[2], et MM. de Gayangos[3] et Dozy[4] ont admis cette assertion sans se rappeler que le petit royaume des Beni-Rostem ne fut fondé qu'en 144[5], six ans après que 'Ad-er-Rah'man-ed-Dâkhil eut débarqué en Espagne. Mais il est certain que les inquiétudes qu'il avait inspirées à l'émîr d'Afrique et le caractère connu de celui-ci[6] étaient plus que suffisants pour déterminer Ed-Dâkhil à se réfugier dans les parties occidentales du *Maghrib*, qui échappaient à l'autorité d'Ibn-H'abîb, et, en effet, on nous représente le jeune Omaïade se retirant chez les *Maghîlah*[7], selon les uns, et, selon d'autres, chez les *Miknâçah* ou les *Zenâtah*, qui lui firent un bon accueil et le mirent en sécurité[8] avec d'autant plus d'empressement que sa mère Râh'â (راحا) appartenait à une tribu berbère[9]. Quand, voulant mettre un terme à sa vie errante, et renonçant au

[1] Ibn-H'aïân (in Mak'k'arî, t. II, p. ۱۸, l. 20 à p. ۱۹, l. 4). — *Baïân*, t. II, p. ۴۲, l. 11 à 16. — Tous ces détails ont été donnés par M. Dozy (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 305 et 306).

[2] Mak'k'arî, *Analectes*, t. II, p. ۱۹, l. 9.

[3] *The hist. of the Moham. dynast. in Spain*, t. II, p. 62.

[4] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 308.

[5] Voyez p. 360 de ce volume.

[6] On a vu (p. 329) comment il épiait les Omaïades et se vengeait de ceux qui pouvaient l'inquiéter.

[7] Mak'k'arî (t. I, p. ۲۱۱, l. 18) écrit مُغيلة (*Moghîlah*), mais il paraît seul donner cette orthographe. Plus loin (p. ۲۱۵, l. 16 à 18), Mak'k'arî dit que 'Abd-er-Rah'man fut accueilli chez les *Maghîlah* par un chaïkh des chefs berbers, nommé Ouâncous et surnommé Abou-K'orrah, ajoutant qu'il se tint caché chez ce chaïkh pendant quelque temps, et que ce fut là que Badr, l'affranchi de son père, le rejoignit avec les bijoux et l'or que lui envoyait sa sœur. — Voyez, sur la tribu des *Maghîlah* et sur son gisement, la note 3 de la p. 299 de ce volume.

[8] Mak'k'arî, t. I, p. ۲۱۱, l. 17 et 18.

[9] Pour le nom de Râh'â, je suis l'orthographe d'Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. II, p. ۴۱, l. 17); ailleurs (*ibid.* p. ۴۲, lin. ult.), il nous avait dit que cette mère d'Ed-Dâkhil appartenait à la tribu de *Nafzah*[a], établie dans le voisinage de

[a] Voyez, sur cette tribu, la note [a] de la p. 236 de ce volume. On y lit que la tribu de *Nafzah* avait été primitivement établie près de *Tripoli* et qu'elle s'avança successivement vers l'ouest; mais elle ne se déplaça sans doute pas tout entière, et ainsi s'expliquerait très-bien le passage où Mak'k'arî dit : « 'Abd-er-Rah'man arriva en *Maghrib*, « où il descendit chez ses oncles maternels berbers à *Tripoli*. » (*Analectes*, t. I, p. ۲۱۱, l. 16.) — El-Bekrî mentionne au sud de *Ceuta* une rivière du nom de *Ouâdi-Negro* (واذى نجرو), qui est le *Ouâdi-Nafzah* de nos cartes (*El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ۱۰۹, l. 15; — *J. A.* t. XIII, p. 314 et note 2; ve s. 1859).

projet qu'il paraît avoir réellement formé de renverser Ibn-H'abîb pour se rendre maître de l'*Ifrîk'îah*[1], il jeta les yeux sur l'*Espagne*, et envoya son affranchi Badr de l'autre côté du Détroit pour y sonder les esprits. Ce fidèle serviteur s'embarqua à *Malîlah*[2], et, arrivé dans la Péninsule, il se mit aussitôt en rapport avec les principaux des clients omaïades qui étaient cantonnés sur les territoires d'*Elvîra* et de *Jaën*[3] : c'était au moment où S'omaïl était assiégé dans *Saragosse*, c'est-à-dire en 137. L'arrivée d'un renfort de K'aïsites, auquel s'était joint un groupe d'Omaïades, dégagea S'omaïl de la position critique où il se trouvait[4], et ce chef important, rendu à la liberté, se vit cir-

Ceuta (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 308). — 'Abd-el-Ouâh'id (*The history of the Almohades*, p. 11, l. 13), Ibn-el-Khat'îb (in Casiri, t. II, p. 197, l. 13 du texte arabe) et Ibn-Khaldoun (apud Mak'k'arî, t. I, p. ٢١٥, l. 10) écrivent جراح.

[1] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 308. Voyez aussi la note 1 de la p. 305 du même t. I.

[2] Mak'k'arî, t. I, p. ٢١١, l. 18 et 19. — *Malîlah* (مليلة) est une ville bien connue située au pied du versant oriental de cet énorme cap que les cartes indiquent sous le nom de *Tres Forcas*[a]; elle est, à 2′27″ plus à l'est que la pointe du cap, et à 8′52″ plus au sud[b]. C'est, selon Marmol[c], le *Rusadir* de Pline[d], Ῥυσσάδιρον de Ptolémée[e]. Le texte imprimé du *K'art'âs* dit (p. ٥١, l. 20) : الى مدينة مليلة من جزاير ملوية, ce que M. Tornberg traduit (p. 71) : «ad «urbem *Melilam*, in insulis *Molujæ* sitam,» et la traduction française, faite sur un manuscrit du *Maroc*, dit (p. 113) : «à *Malîlah*, une des îles «du *Molouïah*.» Ibn-Khaldoun[f] a copié le *K'art'âs* en supprimant le mot مدينة, et M. de Slane a traduit : «à *Malîlah*, île [située près] du *Mo-«louïah*.» Ibn-H'auk'al[g], El-Bekrî[h] et Edrîsî[i] n'avaient nullement parlé de *Malîlah* comme d'une île, et, d'une autre part, l'embouchure du *Molouïah* est à 38′ environ à l'est de cette ville de la côte marokaine.

[3] Où résidaient les Syriens de *Damas* et de *K'innasrîn* (Ibn-el-K'outîah dans le *Journal asiatique*, t. VIII, p. 449; ve s. 1856).

[4] Les K'aïsites des districts de *Damas* et de *K'innasrîn* ayant résolu de porter secours à S'omaïl, une trentaine d'Omaïades, accompagnés de Badr, se joignirent à eux, et cette colonne se mit en marche pour *Saragosse* au commencement de l'année 755, dit M. Dozy[k]. Or, le 1er janvier 755 correspond au mercredi 12 redjeb 137, et, comme il y avait peu de temps que Badr était arrivé, on pourrait, d'après ce que j'ai dit plus haut (p. 329), admettre, avec quelque probabilité, que le meurtre des deux fils de Oualîd II

[a] *Tarf-Harak* d'El-Bekrî (*El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. 44, l. 14; — *J. A.* t. XIII, p. 183; ve s. 1859); *Tarf-Thaghlâl* d'Edrîsî (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٧١, l. 15 et 16).

[b] *Connaissance des temps pour 1869*, Table des positions géographiques, p. LIV et LV.

[c] *Descripcion general de Affrica*, vol. II, libr. IV, capit XCI, folio 152 v°, col. 1 (l'*Afrique de Marmol*, t. II, p. 284).

[d] «*Rusadir* oppidum et portus.» (*Hist. natur.* lib. V, cap. II, t. I, p. 243, l. 30.)

[e] Cl. Ptolemæi Alexandr. *Geogr. lib. oct.* lib. IV, cap. I, p. 93.

[f] *H. d. B.* t. I, p. ١٧٣, l. 2 (t. I, p. 268 de la trad.).

[g] Ibn-H'auk'al, p. ٥٣, l. 15 (*J. A.* t. XIII, p. 188; IIIe s. 1842).

[h] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٨٨, l. 16 et 17; p. 44, l. 16 à 18 (*J. A.* t. XIII, p. 161 et 184; ve s. 1859).

[i] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٧١, l. 18 à p. ١٧٢, l. 2.

[k] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 294 à 296. Voir aussi p. 311.

convenir par les clients omaïades et par Badr en personne pour qu'il secondât les vues de 'Abd-er-Rah'man-ibn-Mo'âouïah. Mais toutes les tentatives échouèrent[1], et, à la fin de dzou-'l-k'a'dah 137, au moment où Iouçof se disposait à marcher contre *Saragosse*[2], les solliciteurs s'étaient retirés, bien décidés à se passer du concours de S'omaïl. Un bâtiment fut alors expédié au prétendant omaïade, qui, mettant à la voile dans un des ports des *Maghîlah*[3], vint débarquer à *Almonekkab*[4] au commencement de rebî-'l-aouel 138, selon Ibn-el-Abbâr[5], confirmé par Ibn-Adzârî[6]; de rebî-'l-akhir, selon Ibn-H'aïân[7];

par l'émîr d'Afrique contribua pour beaucoup à la décision prise par Ed-Dâkhil d'envoyer Badr en Espagne. A la vérité, Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. II, p. ۴۳, l. 1 et 2) parle de négociations entamées dès la fin de 136 avec 'Obaïd-Allah-ibn-'Othmân (un des chefs de la division de *Damas*); mais cette date est peu vraisemblable.

[1] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 312 à 319.

[2] Voyez p. 336 de ce volume.

[3] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ۱۰۹, l. 2 (t. I, p. 249 de la trad.).

[4] Aujourd'hui *Almuñecar*, près et à l'est de la *Punta de la Mona*, à quatorze lieues sud un peu ouest de *Grenade*[a], à douze lieues est de *Malaga*, en face de l'embouchure de l'*Ouâdi-Nakour*[b]. *El-Monekkab* dépendait de la circonscription d'*Elvira*[c] (البيرة); El-Bekrî[d], Edrîsî[e], Mak'k'arî[f], écrivent المُنَكَّب (*El-Monekkab*); ce nom a donc été mal transcrit par Casiri[g], Ét. Quatremère[h] et Am. Jaubert[i], qui disent *El-Mankab* et *El-Mankeb*.

[5] في غرة شهر ربيع الاول dans l'*El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 33, l. 2 et 3).

[6] *Baïân*, t. II, p. ۴۹, l. 7 et 8.

[7] Cité par Ibn-el-Abbâr dans son *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 54, l. 17), par Mak'k'arî (t. II, p. ۲۱, l. 9) et par de Gayangos[k], qui ajoute : « Ou dans les trois premiers jours de « rebî-'l-aouel, selon d'autres autorités. » — M. Dozy a esquivé l'incertitude de cette date en disant « en septembre 755[l], » car ce mois comprend du lundi 19 rebî-'l-aouel au mardi 18 rebî-'l-akhir 138. — Casiri (t. II, p. 30, col. 2) prétend que, selon Ibn-el-Abbâr, Ed-Dâkhil fut proclamé le 3 rebî-'l-aouel 138, et plus loin (p. 198, col. 1) que le même auteur place le débarquement le 10 du même mois : ces deux assertions se contredisent[m].

[a] Edrîsî compte 40 milles (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* g. 194, l. 11); Iâk'out compte la même distance (*Mo'djam-el-Boldân*, t. IV, p. ۹۷۱, l. 7. — *Marâ-s'id-el-It't'ilâ'*, t. III, p. ۱۹۵, l. 2 et 3).

[b] Voyez la troisième feuille de la carte de l'Espagne qui se trouve en tête de l'atlas de Lopez. — El-Bekrî avait placé *El-Monekkab* plus à l'est, en face d'une baie située entre le *T'arf-Harak* et *Malîlah* (*El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. 44, l. 16 et 17; — *J. A.* t. XIII, p. 184; ve s. 1859).

[c] L'ancienne *Elliberis* ou *Illiberis* : c'était la capitale de la province avant l'importance prise par *Grenade*. Les Arabes ont, tout naturellement, dit *El-Bîrah*. Voyez, sur cette ville, les *Recherches* de Dozy, t. I, p. 328.

[d] A la page citée note [b] ci-dessus.

[e] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ۱۷۵, l. 2.

[f] *Analectes*, t. I, p. ۱۰۳, l. 11, et p. ۲۱۴, l. 1 et 7; t. II, p. ۲۱, l. 8.

[g] *Biblioth. arab. hisp. escurial.* t. II, p. 253, col. 2. Voyez p. 255, l. V du texte arabe d'Ibn-el-Khat'îb.

[h] *Notices et Extraits*, t. XII, p. 547.

[i] *Géographie* d'Edrîsî, t. II, p. 52 et 53.

[k] *The hist. of the moham. dynast. in Spain*, t. II, p. 66.

[l] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 324.

[m] Je ne dis rien des auteurs (El-Makîn, p. 101, l. 9 à 13; Abou-'l-Fedâ, t. II, p. 10, l. 6 à 8, et p. 60, l. 13,

en dzou-'l-k'a'dah, selon 'Abd-el-Ouâh'id [1]. Er-Râzî n'avait indiqué que l'année (138 [2] de l'hégire).

C'est la nouvelle de ce débarquement que louçof, revenant de *Saragosse*, reçut, sur les bords de la *Jarama*, au moment où il était poursuivi par la pensée du sang qu'il venait de répandre en faisant tomber, à l'instigation de S'omaïl, les têtes des trois K'oraïchites qui lui avaient été lâchement livrés [3]. Je n'ai pas à entrer ici dans le détail des événements qui amenèrent le triomphe d'Ed-Dâkhil [4]; je dirai seulement que partout où il se présenta, à *Malaga*, à

[1] *The histor. of the Almoh.* p. 11, l. 14.

[2] *Crónica del Moro Rasis*, § XXVIII, p. 91, col. 2.

[3] Voyez p. 336 de ce volume et la note 1 de cette même page. On a ici la date approximative de l'exécution des trois K'oraïchites.

[4] Il fut surnommé *Ed-Dâkhil* [a] (l'entrant, l'arrivant) et aussi *Abou-'l-Mot'arrif* [b]. Ibn-H'aïân, cité par Mak'k'arî (t. I, p. ٢١٣, l. 3 et 4) dit que le Khalife El-Mans'our l'appelait صقر القريش (*S'ak'r-el-K'oraïch*, le faucon des K'oraïch). Je suppose que c'est par manque d'un

Khondemir et Ibn-'Omaïd cités par d'Herbelot [1*], El-K'aïraouâni [2*]) qui placent en 139 l'arrivée d'Ed-Dâkhil en Espagne. Peut-être cette erreur remonte-t-elle à Ibn-'Abd-Rabbouh, dans lequel on lit que ce prince mourut le 10 djoumâdi-'l-aouel 172, après *trente-deux ans* et cinq mois de règne [3*], ce qui placerait l'avénement au 10 dzou-'l-h'idjah 139 [4*]; mais, comme il a placé cet avénement au 11 dzou-'l-h'idjah 138 (le lendemain de la journée de *Mos'ârah*), il est clair qu'il a voulu écrire *trente-trois ans* et cinq mois. Cette citation d'Ibn-'Abd-Rabbouh présente d'autres inexactitudes : ainsi il y est dit qu'il avait vingt-huit ans quand il monta sur le trône et soixante ans quand il mourut. Or, s'il avait soixante ans en 172 (ce qui le fait naître en 112), il avait vingt-six ans et non vingt-huit ans en 138; si, comme le dit 'Abd-el-Ouâh'id (p. 11, l. 13), il était né en 113, il avait vingt-cinq ans en 138 et cinquante-neuf ans quand il mourut en 172.

[a] *H. d. B.* t. I, p. 104, l. 2 (t. I, p. 249 de la trad.). Parmi tous les auteurs qui lui donnent ce nom, je cite Ibn-Khaldoun, parce que M. de Slane, son savant traducteur, a rendu الداخل par «l'intrus,» malgré l'observation que M. de Gayangos, redressant Conde, avait faite dans la note 36 ci-dessous citée. — M. Fluegel a traduit le même surnom par *invasor* (H'âdji-Khalîfah, t. III, p. 359).

[b] Ibn-'Abd-Rabbouh, cité par M. de Gayangos (t. II, p. 424, note 36). — 'Abd-el-Ouâh'id, *The history of the Almohades*, p. 11, l. 13. — *Baïân*, t. II, p. ١٠٩, l. 16. On y lit المُطَرِّف, dont l'orthographe n'est pas douteuse; mais, d'après des textes qui ne donnaient pas les voyelles, Casiri (t. II, p. 30, col. 2), MM. Hoogvliet [5*] et de Gayangos (note 36 ci-dessus citée) ont transcrit ce surnom «*El-Mtoref, El-Motrif.*»

[1*] *Biblioth. orient.* p. 8, col. 2, au mot Abdalrahman; in-f°, Maëstricht, 1776. D'Herbelot, qui cite fréquemment Ibn-'Omaïd, écrit toujours ce nom Ibn-Amid; mais cette faute a été depuis longtemps redressée par Silvestre de Sacy (*Chrest. arab.* t. II, p. 57 et 58, note 32), qui cite textuellement un passage de la vie d'Ibn-'Omaïd écrite par Ibn-Khallikân (n° ٧٠٧, fasc. VIII, p. ٣٩, l. 12; — t. III, p. 261 de la trad. angl.). Abou-'l-Fadhl-Moh'ammed-ibn-Abou-'Abd-Allah-el-H'oçaïn-ibn-Moh'ammed-el-Kâtib (le secrétaire), surnommé Ibn-'Omaïd, fut visir (صاحب, *s'âh'ib*, chambellan) du bouide Rokn-ed-Daulah, et mourut à *Raï*, d'autres disent à *Baghdâd*, en s'afar ou moh'arram 360 (Ibn-Khallikân, ci-dessus cité, p. ١٠٠, l. 11).

[2*] *Histoire de l'Afrique*, liv. III, p. 73. Au liv. VI, p. 162, il dit en 135; nouvel exemple de la négligence avec laquelle cet ouvrage a été rédigé ou imprimé.

[3*] *The hist. of the moham. dynast. in Spain*, t. II, p. 424, note 36.

[4*] Dans l'*Espana sagrada* (t. X, p. 244), on trouve le commencement du règne de 'Abd-er-Rah'man Ier indiqué en 139; peut-être là le fait-on partir du traité de paix avec louçof, traité qui fut signé en s'afar 139 (Mak'k'arî, t. II, p. ٢٣; l. 10).

[5*] Voyez Dozy, *Rech. sur l'hist. polit. et littér. de l'Esp.* t. I, p. 173; 1re édition. Ce savant, à l'appui de l'orthographe qu'il adopte, cite le p. 1190 du *K'âmous* publié à Calcutta en 1817. — Le *K'âmous* est un dictionnaire arabe dont l'auteur (l'imâm Madj-ed-Dîn-Moh'ammed-ibn-Ia'k'oub-el-Firouzâbâdi-ech-Chîrâzi) est mort en chaouâl 817 (du vendredi 14 décembre 1414 au vendredi 11 janvier 1415), (H'âdji-Khalîfah, n° ٩٣١٣, t. IV, p. 488, l. 6). Sur ce livre, voyez d'Herbelot, *Biblioth. orient.* p. 227, col. 1, au mot Camus ou Bau'an-al-Mou'lr'.

Ronda, à *Xerès* (شريش), les garnisons se rangèrent sous ses étendards[1], que ses progrès furent tels que, dans les premiers jours de chaouâl, il entrait à *Séville*, où on le saluait émîr[2], et j'arriverai tout de suite au dénoûment de cette aventureuse invasion, à la fameuse bataille de *Mos'drah* (مُصَارة)[3], qui, livrée le *samedi* 10 dzou-'l-h'idjah 138 (15 mai 756), rendit 'Abd-er-Rah'man maître de *Cordoue* et, bientôt après, de toute l'Espagne[4]. J'ai souligné le mot *samedi*, parce que tous les auteurs, même M. Dozy[5], font tomber la fête des

point diacritique que Casiri fait dire à Ibn-el-Khat'îb que 'Abd-er-Rah'man-ibn-Mo'âouïah était appelé صقر بنى اميّة[a].

[1] Mak'k'arî, t. I, p. ٢١٢, l. 7.

[2] Ibn-el-K'out'îah (*J. A.* t. VIII, p. 456; ve s. 1856). — M. Cherbonneau, dans la traduction à laquelle je renvoie ici, dit «dans les *derniers* «jours de chaouâl,» mais, comme quelques lignes plus bas, il dit, après certains faits accomplis, qu'on était au mois de mars, et comme le 25 chaouâl 138 correspond au 1er avril 756, il est clair que l'arrivée d'Ed-Dâkhil à *Séville* dut avoir lieu dans les *premiers* jours de chaouâl. Cette correction a, du reste, été tacitement faite par M. Dozy, dans lequel on lit (t. I, p. 345) : «Vers le milieu de mars, il fit son entrée à «*Séville*, où on lui prêta serment;» or, le 15 mars 756 correspond au lundi 8 chaouâl 138.

[3] C'est ainsi qu'est donnée l'orthographe de ce nom par M. de Gayangos (t. II, p. 418, note 11) d'après Ibn-H'abîb et El-H'omaïdi. *Mos'ârah* est le nom d'une grande plaine voisine de *Cordoue;* elle fut le champ de bataille où se décida le sort de l'Espagne.

[4] Ibn-H'aïân apud Mak'k'arî, t. I, p. ١٤١, l. 1 et 2; t. II, p. ٣٧, l. 6 et 7. — El-H'omaïdi in Casiri, t. II, p. 198, col. 1. — Ibn-el-Abbâr, dans l'*El-H'ollat-es-Siarâ;* fixe aussi au jour de la *fête du sacrifice* (يوم الاضحى, le jour de l'Adhah'i) la bataille dans laquelle Iouçof fut vaincu (*Notices* de Dozy, p. 54, l. 18 et 19). — Ibn-Khallikân, n° ٧٨٢, fasc. VII, p. ٩٩, l. 4 (t. III, p. 136 de la trad. angl.). Il avait vingt-cinq ans[b], dit l'auteur. — *Baïân*, t. II, p. ١٣٩, lin. ult. et p. ٥٠, l. 1. — Il faut évidemment dater de ce jour la fin du gouvernement de Iouçof, qui, commencé en rebî'-'l-akhir 129 (voyez la p. 333 de ce volume), eut, comme on voit, une durée de neuf ans et huit mois. Er-Râzî (*in* Mak'k'arî, t. II, p. ١٩, l. 10) dit neuf ans et neuf mois, et cette durée est confirmée par El-Ouâk'idî, cité par Ibn-el-Abbâr (*Notices* de Dozy, p. 54, l. 13 et 14). Il en faudrait conclure que Iouçof fut nommé en rebî'-'l-*aouel* 129. On conçoit cette hésitation entre les deux rebî', mais on ne saurait faire remonter la nomination de Iouçof à dzou-'l h'idjah 128 comme le voudrait l'assertion d'Ibn-'Adzârî, qui donne à son gouvernement une durée de dix ans[c] (*Baïân*, t. I, p. ٥٠, l. 19). Voy. la note 1 de la p. 333 de ce volume.

[5] «Le vendredi 14 mai, dit-il, jour de la «fête des sacrifices.» (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 349.) Cette erreur a été propagée par les meilleurs auteurs; ainsi, Ibn-el-Abbâr prétend que la bataille fut livrée le *jeudi* 9, et qu'Ed-Dâkhil s'empara du khalifat le lendemain *vendredi, jour de*

[a] *El-H'olâl-el-Mark'oumah* (in Casiri, t. II, p. 197, l. 12 du texte arabe). On peut remarquer qu'ailleurs (p. 103, col. 2), dans un extrait de l'*El-Ih'ât'ah fi Târîkh Gharnât'ah* du même auteur, extrait dont il ne donne pas le texte, Casiri traduit «dictus *sacr.*»

[b] Ce qui est encore une confirmation de sa naissance en 113, contrairement aux assertions d'Ibn-'Abd-Rabbouh, qui le fait naître en 110 et en 112, d'après l'âge qu'il lui donne à son avénement et à sa mort (voyez note [m] de ma p. 340).

[c] Dans le t. II du *Baïân* (p. ٣٨, l. 20), Ibn-'Adzârî dit *neuf* ans.

sacrifices en 138, un vendredi. Cette erreur paraît avoir sa source dans le récit d'Ibn-el-K'outïah : « Quel jour sommes-nous? fait-il dire à 'Abd-er-« Rah'man. — Jeudi (là est la faute) fête de *'Arafah*, répondirent les assis-« tants. — Eh bien! dit le jeune prince, puisque c'est aujourd'hui la fête de « *'Arafah*, demain ce sera la grande fête des sacrifices. La bataille que je « livrerai au Fihrien sera, je l'espère, la sœur du combat de *Mardj-Râhit'* [1]. » Ce rapprochement n'était pas complétement exact; il n'est pas vrai qu'en 138 le 10 dzou-'l-h'idjah tombe un vendredi, comme en 64, année où eut lieu la sanglante défaite des K'aïsites dans les plaines de *Damas;* il suffit de remarquer que l'année 64 commence un dimanche et l'année 138 un lundi. C'est donc le vendredi 9 dzou-'l-h'idjah (14 mai 756) que les assistants ont pu répondre : « C'est aujourd'hui le jour de *'Arafah*, » et c'est le *samedi* 15 mai que fut célébrée la grande fête (*El-Adhah'i*). La mémorable victoire de *Mos'arah* vint clore la série des vingt gouverneurs d'Espagne qui, commencée le 5 chaouâl 92, à la chute de l'empire des Goths, eut pour dernier terme la défaite de louçof, ce qui donne à cette série une durée de quarante-six ans deux mois cinq jours [2]. La dynastie des Omaïades d'Espagne était fondée, et l'autorité des Khalifes, illusoire depuis environ dix ans, se trouvait à jamais anéantie en Espagne à la fin de la même année (138 de l'hég.) qui avait été inaugurée par le meurtre de 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb, signal d'une autre révolution dont la conséquence avait été de rendre aux Khalifes leur souveraineté sur l'*Ifrik'iah* [3].

la fête des sacrifices (*El-H'ollat-es-Siarà*, dans les *Notices* de Dozy, p. 33, l. 3 à 5). — Nous avons vu (note [1] de la p. 340) Ibn-'Abd-Rabbouh placer l'événement au 11 dzou-'l-h'idjah, qu'il prétend être un vendredi, quand réellement, en 138, ce jour tombe un dimanche (voyez les dernières pages de ma préface).

[1] *J. A.* t. VIII, p. 457; ve s. 1856. — En Espagne, c'était un Omaïade contre les fils de Fihri; à *Mardj-Râhit'* c'était l'Omaïade Merouân-ton-H'akam, soutenu par les tribus iéménites qui étaient en Syrie, contre Dâh'ak-ibn-K'aïs-el-Fihri, qui, en apparence du moins, soutenait les droits de 'Abd-Allâh-ibn-Zobaïr, mais qui, en réalité, combattait pour son compte dans les rangs des K'aïsites.

[2] Mak'k'ari, t. II, p. ٣٧, l. 5. Le texte du même auteur (t. I, p. 141, l. 2) fait dire à Ibn-H'aïân quarante-six ans cinq jours; mais évidemment le mot وشهرين a été omis dans ce passage. Ailleurs, Mak'k'ari fait dire à tort à Ibn-H'aïân quarante-sept années lunaires et quelques mois (*id.* t. I, p. 104, l. 8). — On compte vingt gouverneurs à partir de 'Abd-el-'Azîz-ibn-Mouçâ.

[3] J'ai dit (p. 329) qu'il était convenu entre les chefs du complot formé contre 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb qu'aussitôt après l'exécution, on reconnaîtrait la souveraineté d'Abou-Dja'far-el-Mans'our. Les événements qui suivirent l'exécution du crime se succédèrent si rapidement qu'on ne peut saisir l'instant de cette reconnaissance.

AFRIQUE. La révolution d'Espagne s'était préparée et accomplie au moment où l'Afrique était en proie aux agitations qui suivirent le meurtre de 'Abd-er-Rah'man par ses frères. J'ai dit qu'à la nouvelle de ce crime H'abîb-ibn-'Abd-er-Rah'man s'était empressé de quitter *K'aïraouân* pour aller se réfugier auprès de 'Imrân [1], celui de ses oncles qui, chargé du gouvernement de *Tunis*, était resté étranger à l'odieux complot tramé et exécuté par El-Iâs et 'Abd-el-Ouâreth. Deux armées, l'une partie de *Tunis*, l'autre de *K'aïraouân*, se trouvèrent bientôt en présence à *Simindjah* [2]; on allait en venir aux mains, lorsque des propositions, mutuellement faites et acceptées, amenèrent un accord qui consistait en un partage : 'Imrân gardait le gouvernement de *Tunis*, *S'at'fourah* [3] et *El-Djazîrah* [4]; H'abîb prenait le commandement de *K'af-*

XVI. El-Iâs. *s'ah*, *K'ast'îlïah* et *Nafzâouah*, pendant qu'El-Iâs obtenait pour lui seul *le reste de l'Ifrîk'ïah et le Maghrib* [5]. Si l'on en juge par l'accueil qu'Ed-Dâkhil avait trouvé chez plusieurs tribus du *Maghrib* et, en dernier lieu, chez les *Maghîlah*, en plein *Maghrib-el-Auçât'*, la possession du *Maghrib* était sans doute

[1] Voyez p. 330 de ce volume.

[2] A peu près à dix lieues sud de *Tunis* [a], sur la route de cette ville à *Zaghouân*. C'est l'*Oppidum Simingitanum* de la *Proconsulaire*, comme l'admet Morcelli [b] d'après Hardouin [c]; un certain Restitutus «episcopus plebis *Simingitensis*» assistait à la fameuse conférence réunie à *Carthage* en juin 411 [d]. *Simingi*, qui, à ma connaissance, a été décrite pour la première fois par M. Guérin [e], se trouvait au bord du grand aqueduc qui conduisait à *Carthage* les eaux du *Zaghouân*; mais la belle carte de M. Pricot-Sainte-Marie, publiée en 1842, indiquait déjà son emplacement.

[3] Sur *S'at'fourah*, voyez la note 3 de la p. 212 de ce volume.

[4] Sur *El-Djazîrah*, voyez la note 4 de la p. 162 de ce volume.

[5] *Baïân*, t. I, p. cv, l. 2 à 7 [f]. — En-Nouaïrî, § XXIV (*J. A.* t. XII, p. 457; m^e s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 369 et 370 de la trad.). — Ibn-Khaldoun prétend que ce traité ne fut conclu qu'après une série de combats sans résultat définitif (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. IV, l. 4 à 10; — p. 48 à 50 de la trad.).

[a] Voyez la *Carte de la Régence de Tunis*, par M. Pricot-Sainte-Marie, publiée par le Dépôt de la Guerre en 1842. — Pour la distance de *Tunis* à *K'aïraouân*, voyez la note 4 de la p. 157 de ce volume.

[b] *Africa Christiana*, t. I, p. 281.

[c] *Collectio regia maxima Conciliorum*, t. II, p. 1082, l. 30; in-f°, Parisiis, 1714. On y voit que «Cresconius «episcopus plebis *Simingitanæ*» assista au concile tenu à *Carthage* en 525 «nonis februariis» (le 5 février), dans la seconde année du règne d'Ilderic et de l'épiscopat de Boniface à *Carthage*. A la fameuse conférence de 411, avait figuré «Restitutus episcopus plebis *Simingitensis*» (*Gesta collat. Carthag.* n° CXXXIII, S. Optati *De Schism. Donatist.* p. 418, col. 2, nota 206; in-f°, Lut. Par. 1700).

[d] *Gesta collationis Carthaginensis*, Diei I, n° CXXXIII (S. Optati *De Schism. Donatist.* p. 418, col. 2, l. 19).

[e] *Voyage archéol. dans la Rég. de Tun.* t. II, p. 289 et 290.

[f] Ibn-'Adzârî ne mentionne pas *Nafzâouah* dans la part de H'abîb. Autant qu'il est permis d'en juger par la fidélité avec laquelle En-Nouaïrî a, dans cette période, copié le *Baïân*, c'est peut-être une omission du texte imprimé.

plus nominale que réelle, et la part d'El-Iâs dut consister essentiellement dans *le reste de l'Ifrîk'iah*, province dont 'Imrân se trouvait avoir le nord, H'abîb le sud, et El-Iâs la partie centrale. On est en droit de s'étonner que 'Abd-el-Ouâreth, le complice d'El-Iâs, le mari de la femme omaïade qui avait été l'instigatrice du fratricide commis, n'eût aucune part dans les dépouilles du frère assassiné; mais les événements qui vont suivre immédiatement semblent indiquer que de sinistres projets étaient formés et que d'autres victimes étaient désignées. El-Iâs accompagna son frère 'Imrân à *Tunis*, où, à peine arrivé, il le fit jeter dans les fers, l'embarqua pour l'Espagne, et remit le gouvernement de *Tunis* à Moh'ammed-ibn-Moghaïrah; après quoi il rentra à *K'aïraouân*[1]. Suivant En-Nouaïrî, trois autres personnages eurent le même sort que 'Imrân[2]; suivant Ibn-Khaldoun, El-Iâs, arrivé à *Tunis*, fit tuer son frère 'Imrân et tous les cherifs qui l'accompagnaient[3]. Soit que la conduite de H'abîb dans le sud eût rapidement désaffectionné les populations que le traité lui avait soumises, soit que cette désaffection provînt de sourdes menées de son oncle El-Iâs, ou que le sort de son autre oncle, 'Imrân, lui causât des inquiétudes pour sa vie, il céda au conseil qui lui fut donné de s'embarquer pour passer en Espagne; mais, ce qui indique suffisamment que sa résolution était loin d'être spontanée, c'est que 'Abd-el-Ouâreth et quelques clients dévoués d'El-Iâs l'accompagnaient[4]. Une fois en mer, les vents contraires les obligèrent à chercher un refuge dans le port de *T'abark'ah*[5], d'où H'abîb écrivit à l'émîr de *K'aïraouân* pour lui expliquer sa présence sur la côte africaine; un courrier apporta immédiatement au commandant de *T'abark'ah* l'ordre d'exercer une

[1] *Baïân*, t. I, p. ov, l. 7 à 9.

[2] Il nomme ces personnages 'Omar-ibn-Nâfi'-ibn-Abou-Obaïdah-el-Fihri, El-Açouad-ibn-Mouçâ-ibn-'Abd-er-Rah'man-ibn-'Ok'bah, et 'Ali-ibn-K'atan, ajoutant qu'il les embarqua pour l'Espagne afin de les livrer à Iouçof-ibn-'Abd-er-Rah'man[a]. En-Nouaïrî ne dit pas, et l'on ne voit pas, à quelle fin : Iouçof, dans le courant de 138, avait trop de préoccupations inquiétantes pour songer à se mêler de ce qui se passait en *Ifrîk'iah*.

[3] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. IV, l. 12 et 13 (p. 50 de la trad.).

[4] *Baïân*, t. I, p. ov, l. 9 à 11. Si réellement 'Abd-el-Ouâreth accompagnait son neveu H'abîb, on peut concevoir beaucoup de soupçons et se livrer à beaucoup de conjectures, mais je ne pourrais les appuyer de preuves.

[5] Petit port à une journée et demie à l'ouest de *Benzert* suivant El-Bekrî (*El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ov, l. 21 et 22; — *J. A.* t. XIII, p. 78; ve s. 1859). Edrîsî compte 70 milles (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 110, l. 11), et de *T'abark'ah* à *Marsâ-'l-Kharaz*, 24 milles (*ibid.* p. 111, l. 14). Voyez les cartes de l'Algérie publiées par le Dépôt de la guerre.

[a] En-Nouaïrî, § XXIV (*J. A.* t. XII, p. 458; IIIe s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 370 de la trad.)

surveillance active sur le bâtiment que montait H'abîb. Mais la nouvelle de l'arrivée de celui-ci s'était promptement répandue, les clients de son père et d'anciens serviteurs accoururent de tous côtés en assez grand nombre pour rendre impuissante la petite garnison de *T'abark'ah*, se saisirent de Solaïmân-ibn-Ziâd (c'était le nom du commandant), le garrottèrent, puis, se rendant à bord du bâtiment, ils en firent descendre le fils de 'Abd-er-Rah'man et l'amenèrent à terre. Aussitôt, H'abîb en tête, cette troupe marcha sur *El-Orbos* dont elle s'empara [1].

A la nouvelle de cette espèce d'ovation, El-Iâs, laissant comme lieutenant à *K'aïraouân* Moh'ammed-ibn-Khâlid-el-K'archî, marcha contre son neveu. Quand les deux armées furent en présence, une petite escarmouche eut lieu; mais, la nuit venue, H'abîb fit allumer des feux comme si les troupes bivouaquaient, tandis que, par une marche rapide, il arrivait le lendemain matin à *Djaloulâ* [2], pour atteindre bientôt *K'aïraouân*, où il entra sans résistance. Revenant aussitôt sur ses pas, El-Iâs ne tarda pas à se trouver en face de son neveu, qui venait à sa rencontre à la tête de forces imposantes; mais, au lieu d'engager la bataille, H'abîb provoqua son adversaire en ces termes : « A quoi « bon compromettre la vie de nos clients et de serviteurs dévoués en qui « réside notre force, pour un démêlé qui n'intéresse que nous deux; viens te « mesurer avec moi, celui qui restera vainqueur n'aura plus rien à craindre « de l'autre. » El-Iâs hésitait à accepter ce défi, mais une clameur s'éleva, attestant l'équité de la proposition de H'abîb; il n'y avait plus possibilité

[1] *Baïân*, t. I, p. ٥٧, l. 12 à 18. — En-Nouaïri aux pages citées note [a] de la page précédente. On ne dit pas ce qu'il advint à 'Abd-el-Ouâreth et aux clients d'El-Iâs qui accompagnaient El-H'abîb. Voyez la note 4 p. 345.

[2] On a vu [a] que *Djaloulâ* se trouve à une journée de *K'aïraouân;* or, comme El-Bekrî [b] et Edrîsî [c] comptent trois journées d'*El-Orbos* à *K'aïraouân*, il en résulte qu'il faudrait compter deux journées d'*El-Orbos* à *Djaloulâ;* cependant Edrîsî [d] donne un itinéraire détaillé de trois journées entre ces deux dernières villes. On ne doit pas toutefois en conclure que H'abîb aurait, dans une nuit, fait faire à ses troupes une marche excessive, car il ne partit pas d'*El-Orbos*, mais du point inconnu où les deux armées, marchant l'une au-devant de l'autre, s'étaient rencontrées. Il faut aussi considérer que ces événements se passaient en redjeb 138 (du mercredi 10 décembre 755 au jeudi 8 janvier 756), c'est-à-dire à l'époque de l'année où les nuits sont le plus longues, ce qui dut contribuer au succès du stratagème de H'abîb. (Voyez à la page suivante la date que je donne ici.)

[a] Note 3 de la p. 143 de ce volume.

[b] *El-Mesâlik oua'l-Memâlik*, p. ٣٩, l. 13 (*J. A.* t. XII, p. 527; ve s. 1858).

[c] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١١٧, l. 9 et 10, p. ١١٨, l. 5.

[d] *Ibid.* p. ١٢٠, l. 5 à 7.

de reculer; les deux champions s'avancèrent entre les armées. Dans ce grand duel, où il avait à venger le sang de son père et d'odieuses trahisons, le fils de 'Abd-er-Rah'man, légèrement blessé, terrassa son adversaire et rentra à *K'aïraouân*, précédé de la tête d'El-Iâs, portée au bout d'une lance, et des têtes de Moh'ammed-ibn-Abou-'Obaïdah-ibn-'Ok'bah, oncle de son père, de Moh'ammed-ibn-Moghaïrah-el-K'archî, et d'autres Arabes notables. Ceci, ajoute Ibn-'Adzârî, se passait en 138 [1]; En-Nouaïrî précise en redjeb 138 [2], et Ibn-Khaldoun dit, à tort je crois, « à la fin de 138 [3]. » El-Iâs avait gardé le pouvoir pendant six mois [4]. H'abîb restait donc maître de l'*Ifrik'iah*, car 'Abd-el-Ouâreth, celui de ses oncles dont le rôle reste si étrangement obscur dans cette lutte, redoutant à juste titre la vengeance de H'abîb, jugea prudent de s'éloigner; il se réfugia, avec quelques débris de l'armée de son frère El-Iâs, chez les *Ouarfadjoumah de Nafzah* [5], qui avaient pour chef 'Âs'im-ibn-Djamîl, et s'établit sur leur territoire.

XVII. H'abîb-ibn-'Abder-Rah'man.

[1] *Baïân*, t. I, p. ov, l. 19 à p. oʌ, l. 15. C'est d'après deux indications du *Baïân* que (p. 330) j'ai placé l'assassinat de 'Abd-er-Rah'man dans le mois de moh'arram 138; il place aussi en 138 la mort d'El-Iâs; il est donc impossible que le gouvernement de celui-ci ait eu une durée de un an six mois, comme nous allons voir (note 4 ci-après), que son texte imprimé le lui fait dire.

[2] § xxiv (*J. A.* t. XII, p. 458 et 459; m^e s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 370 et 371 de la trad.). — Le récit d'Ibn-Khaldoun est fort différent : suivant lui, H'abîb, en apprenant le sort de son oncle 'Imrân, avait marché sur *Tunis*, s'en était emparé, et, El-Iâs ayant quitté *K'aïraouân* pour aller combattre son neveu, celui-ci avait, par une marche habile, surpris la capitale de l'*Ifrik'iah*. Ce serait alors qu'El-Iâs, en marche vers *Tunis*, revint sur ses pas et qu'eut lieu le duel dans lequel H'abîb resta vainqueur (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. iv, l. 15, à p. iʌ, l. 4; — p. 50 et 51 de la trad.).

[3] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. iʌ, l. 4 et 5 (p. 52 de la trad.).

[4] Ibn-'Adzârî dit (voyez la note 7 de la p. 330) *un an et six mois* (*Baïân*, t. I, p. oʌ, l. 16, et p. o٩, l. 16 et 17); En-Nouaïrî dit formellement *six* mois (أشهر ستة [a]) et M. de Slane avait donné ce chiffre dans sa traduction publiée en 1841 [b]; mais, dans la réimpression de cette traduction, il donne *dix* mois [c], probablement par suite d'une faute d'impression. Ibn-Khaldoun paraît avoir emprunté au *Baïân* la durée du gouvernement d'El-Iâs et dit *un an et demi* (سنة ونصفها [d]); mais il se contredit, puisqu'il a fixé lui-même la mort de 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb *à la fin de 137* (p. iv, l. 2, et p. 47), et la prise de possession par H'abîb, vainqueur d'El-Iâs, *à la fin de 138* (p. iʌ, l. 4 et 5 et p. 52). C'est le même désaccord que j'ai indiqué dans les assertions d'Ibn-'Adzârî (voy. note 1 ci-dessus).

[5] Ibn-'Adzârî appelle ainsi les *Ouarfadjoumah*, parce qu'ils descendaient de *Nafzâou* (Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. 1٠4, l. 2; — t. I, p. 172

[a] Voyez le texte cité par N. Desvergers dans sa note (67), p. 53 de la traduction de l'*Hist. de l'Afr. et de la Sic.*
[b] *J. A.* t. XII, p. 462; m^e s. 1841.
[c] *H. d. B.* t. I, p. 372 de la trad.
[d] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 14, l. 3 (p. 53 de la trad.).

H'abîb écrivit à ce chef pour lui enjoindre de lui envoyer les réfugiés; mais il ne savait pas à quel point sont étendus et sacrés les devoirs de l'hospitalité berbère. Il éprouva un refus sur lequel, après avoir confié le gouvernement de *K'aïraouân* au k'âdhi Abou-Koraïb, il marcha contre 'Âs'im, qui, à la tête des siens et de ses hôtes, l'obligea à prendre la fuite et à se réfugier à *K'âbis*. Cette victoire donna aux *Ouarfadjoumah* une prépondérance qu'ils n'avaient pas eue jusque-là[1], et bientôt, ils prirent l'offensive. Certains habitants de *K'aïraouân* étaient entrés en correspondance avec 'Âs'im et même, paraît-il, avec d'autres chaïkhs des *Ouarfadjoumah*, sans que le sujet de cette correspondance soit bien clairement expliqué : suivant Ibn-Adzârî[2], les lettres parties de *K'aïraouân* exprimaient le désir, manifesté par la population, de rester sous l'autorité d'Abou-Dja'far-el-Mans'our; En-Nouaïrî[3] dit seulement que les habitants avaient conçu des inquiétudes pour leur sûreté personnelle; et Ibn-Khaldoun[4] va jusqu'à prétendre que les lettres adressées à 'Âs'im avaient pour objet de lui offrir le gouvernement de *K'aïraouân*, lui demandant toutefois la promesse de traiter ses administrés avec bonté et de reconnaître la souveraineté du Khalife. Quoi qu'il en soit des termes de ces avances, auxquelles, du reste, 'Âs'im parut peu sensible, ce chef partit avec son frère Mokarrim (مكرم) à la tête des Berbers et des réfugiés qui lui obéissaient; il s'avança dans la direction de *K'âbis*, mais pour bientôt tourner au nord et marcher droit sur *K'aïraouân*, dont le gouverneur sortit à sa rencontre. Un premier engagement eut lieu, à la suite duquel les habitants abandonnèrent Abou-Koraïb pour rentrer dans leur ville; mais ce k'âdhi, resté avec un millier de braves, tint tête à l'ennemi jusqu'à ce que lui et la plus grande partie de ses compagnons eussent été tués : cet événement doit être placé en dzou-'l-h'idjah 139[5]. Entrés à *K'aïraouân*, les *Ouarfadjoumah* s'y livrèrent à tous les excès. 'Âs'im installa son camp à la *Mos'allâ de Rouh'*[6], et, confiant le commande-

de la trad.). «Ils formaient, dit Ibn-Khaldoun, «la portion la plus nombreuse et la plus puissante de la tribu de *Nafzâouah*... ils habitaient «le mont *Aurâs*.» (*H. d. B.* t. I, p. ۱۴۴, l. 9 à 13; — t. I, p. 228 de la trad.)

[1] *Baïân*, t. I, p. ٥٨, l. 19 à 23. — En-Nouaïrî, § XXIV (*J. A.* t. XII, p. 460; IIIe s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 371 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ١٨, l. 5 à 8 (p. 52 de la trad.)

[2] *Baïân*, t. I, p. ٥٩, l. 1 et 2. Peut-être En-Nouaïrî complète-t-il ici la phrase un peu obscure d'Ibn-'Adzârî.

[3] § XXIV, aux pages citées note 1 ci-dessus.

[4] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ١٨, l. 9 à 11 (p. 52 de la trad.).

[5] Je justifierai plus loin cette date en rectifiant une faute de copiste (voyez la note 4 de la p. 355 de ce volume).

[6] «La *Mos'allâ* ou lieu de prière, dit Silvestre

ment de la ville à 'Abd-el-Mélik-ibn-Abou-'l-Dja'dâ de la tribu de *Nafzâouah*[1], il se dirigea vers *K'âbis* à la poursuite de H'abîb; celui-ci, sans l'attendre, gagna les monts *Aurâs*, où 'Âs'im l'atteignit, et, dans le combat qui fut livré, le chef des *Ouarfadjoumah* trouva la mort. H'abîb s'avança alors vers *K'aïraouân*, 'Abd-el-Mélik vint à sa rencontre, et, cette fois, la fortune des armes fut contraire à H'abîb, qui périt dans la mêlée en moh'arram 140[2]; il avait donc gardé le commandement pendant dix-huit mois[3].

Mort de 'Âs'im.

140 de l'hég. (757-758 de J. C.).

Mort de H'abîb.

«de Sacy[a], est une grande place *en plein air* où le «peuple se réunit pour faire la prière en cer«taines occasions et particulièrement aux deux «*Baïrâms.*» La traduction d'un passage de Mak'rîzî que de Sacy donne quelques lignes plus bas ne semble pas d'accord avec cette définition. L'historien de l'Égypte parle, dans ce passage, de la *Mos'allâ du K'aire*, qui avait été, dit-il, *bâtie* en 358 par Djouhar, le général fât'imite, *reconstruite* par 'Azîz-Billiah[b], et dont, de son temps (+ 845), il restait encore des vestiges; ajoutant qu'un certain personnage avait pris place *sous la coupole*. Ces expressions diverses ne semblent pas se rapporter à un lieu *en plein air*, cependant elles pourraient se rapporter à un espace entouré d'un mur et en un certain point duquel s'élèverait une tribune couverte. La première partie de cette double supposition est très-bien vérifiée par Niebuhr, qui parle de la *Msálle de Bait-el-Fak'ih*[c], où il se rendit pour le *Baïrâm* de 1176 (vendredi 15 avril 1763 de J. C.), et de la *Musallâ de Chîraz*[d] (en Perse) comme étant toutes deux entourées d'une muraille. — Évidemment ce qu'Ibn-'Adzârî appelle ici la *Mos'allâ de Rouh'* (*Baïân*, t. I, p. 64, l. 11) était la Mos'allâ dont nous aurons occasion de parler plus tard sous le nom de *Mos'allâ de K'aïraouân*. — C'est d'après M. Dozy que je fais *Mos'allâ* féminin (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 342).

[1] Ibn-'Adzârî, en le qualifiant du nom d'*El-Iforeni* (الإفرني) en fait un *Zenâtah*, mais En-Nouaïrî et Ibn-Khaldoun (voyez la note 2 ci-dessous) s'accordent à dire qu'il était de la tribu de *Nafzâouah*.

[2] *Baïân*, t. I, p. 64, l. 3 à 15 (voyez la note 7 de la p. 330). — En-Nouaïrî, § XXIV (*J. A.* t. XII, p. 461 et 462; 1re s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 371 et 372 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 14, l. 12, à p. 15, l. 2 (p. 53 de la trad.). — *H. d. B.* t. I, p. 194, l. 5 à 10 (t. I, p. 219 de la trad.).

[3] En-Nouaïrî, § XXIV, aux pages citées note 2 ci-dessus. — Ibn-Khaldoun commet une erreur évidente en donnant une durée de trois années

[a] *Chrestom. arab.* t. I, p. 191, note 78. — L'existence de ces *Mos'allâ* est sans doute plus ancienne que l'islâmisme; car, dès l'an 2 de l'hégire, il est déjà fait mention de la *Mos'allâ de Médine* (*Essai sur l'hist. des Arabes av. l'Islâm.* t. III, p. 78 et 79).

[b] Qui régna du 17 rebî'-l-aouel 365 au 28 ramadhân 386.

[c] Un peu au nord de *Mokhâ*, dans le *Iémen*.

[d] *Voyage en Arabie*, t. I, p. 282 et pl. LXII, t. II, p. 136 et 137; in-4°, Amsterdam, 1776 et 1780. — Pietro della Valle, défigurant aussi le nom de *Mos'allâ*, avait écrit *Meisselle* en parlant de celle d'*Ispahân*, où il assista au *Baïrâm* de 1028 (mercredi 11 septembre 1619), et *Musselè*, en parlant de celle de *Chîraz* (*Voyages*, t. IV, p. 409, et t. V, p. 339; in-12, Paris, 1745). — Du temps de Iâk'out (XIIe et XIIIe siècle de notre ère), un des cimetières d'*Is'pahân* était dans la *Mos'allâ* de cette ville[1*], et Ibn-Khallikân cite un personnage mort en moh'arram 248 (du samedi 7 mars au dimanche 5 avril 862) qui fut enterré *au milieu de la Mos'allâ de Bas'rah*[2*].

[1*] *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. 494, l. 1 à 3 (p. 44 de la trad. de Barbier de Meynard).

[2*] *Kitâb Ouafaïât-el-'Aïân*, n° 841, fasc. III, p. 104, l. 3 (t. I, p. 605 de la trad. angl.).

Ce récit d'événements, dont la plus grande partie dut s'accomplir en 139, présente plusieurs points à remarquer : c'est d'abord la retraite d'un chef arabe dans une tribu berbère pour y demander aide et protection; c'est ensuite l'offre que les habitants de *K'aïraouân* auraient faite à 'Âs'im de prendre le gouvernement de leur ville; et si ce dernier fait n'est pas suffisamment établi, il n'est pas douteux du moins que les Arabes réfugiés dans l'*Aurâs* marchèrent contre leurs frères sous la bannière du chef des *Ouarfadjoumah*. On trouve là, comme l'observation en a déjà été faite[1], le premier exemple de l'intervention des Berbers dans les querelles intestines des Arabes; on dirait que les indigènes, tant de fois vaincus, reprennent, au milieu des guerres civiles qui éclatent entre les conquérants, un certain ascendant; et, en tout cas, on a la preuve que, malgré leurs défaites, les Berbers placés aux portes de l'*Ifrîk'iah* étaient loin d'être soumis.

Restés maîtres de *K'aïraouân* sous le commandement de 'Abd-el-Mélik-ibn-Abou-'l-Dja'dâ, les *Ouarfadjoumah* se livrèrent à des excès qui surpassèrent ceux qui avaient deshonoré la première occupation de cette ville par 'Âs'im, à des excès tels, « que la population de la ville, dit Ibn-Khaldoun, se dispersa « dans les environs pour se mettre à l'abri des violences qui la menaçaient[2]. » On raconte en effet que ces barbares livrèrent aux plus cruelles tortures et massacrèrent les K'oraïchites qui y étaient restés, ils logèrent sacrilégement leurs montures dans la grande mosquée[3] et accablèrent les habitants de toute espèce d'outrages, jetant la désolation dans le cœur de ceux qui avaient commis la faute, trop tard regrettée, de les appeler[4]. Au milieu de ces scandaleux désordres, un 'Ibâdhite, que ses affaires avaient conduit à *K'aïraouân*, vit quelques hommes appartenant à la tribu des *Ouarfadjoumah* faire publique-

au gouvernement de Habîb[a], car cette durée supposerait que El-Iâs fut tué en 137, et nous avons placé l'assassinat de 'Abd-er-Rah'man par son frère El-Iâs en moh'arram 138 (voyez p. 330 de ce volume).

[1] Par M. Carette, *Rech. sur l'orig. et les migrat. des princip. trib. de l'Afr. sept.* p. 175.

[2] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 14, l. 10 et 11 (p. 54 de la trad.).

[3] On voit ce qu'il faut penser de la sincérité des conversions dont Ibn-Khaldoun se réjouissait pour sa croyance : « En l'an 101, dit-il, le reste « des Berbers embrassa l'islâmisme..... Après « la conquête de l'Espagne, les Berbers du *Ma-« ghrib* sont restés fidèles à l'islâmisme. » (*H. d. B.* t. I, p. 194, l. 16 et 20; — t. I, p. 215 et 216 de la trad.)

[4] *Baïân*, t. I, p. 64, l. 18, à p. 65, l. 1. — En-Nouaïri, § XXV (*J. A.* t. XII, p. 462; mars 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 373 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. 194, l. 10 à 16 (t. I, p. 219 et 220 de la trad.).

[a] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 14, l. 3 et 4 (p. 53 de la trad.).

ment violence à une femme [1]. Frappé d'horreur, il oublia le motif qui l'avait amené dans la capitale, et se rendit auprès d'Abou-'l-Khat't'âb-'Abd-el-'Âlâ-ibn-Es-Samh'-el-M'oâfirî [2], qui, profondément indigné, rassembla aussitôt ses partisans, marcha sur *Tripoli*, dont il s'empara après avoir chassé le gouverneur, 'Omar-ibn-'Othmân-el-K'oraïchi, et prit la route de *K'aïraouân*. — Je vais ici suspendre un instant mon récit pour placer à sa date un événement important qui s'accomplissait aux extrémités du *Maghrib*.

Pendant que les forces des Arabes s'épuisaient dans les luttes de famille dont nous venons d'être témoins en *Ifrik'iah*, les parties reculées du *Maghrib* devaient jouir d'une liberté favorable à la propagande des sectes diverses, leur permettant de s'enraciner et de prendre une importance inquiétante pour l'avenir d'une conquête encore si peu assurée. En effet, dans l'année même où *K'aïraouân* était resté au pouvoir de 'Abd-el-Melik-ibn-Abou-'l-Dja'dâ, on vit s'accomplir sans bruit, dans les régions du sud, un événement qui donna naissance à une dynastie et à une grande ville. — Dès les premiers temps de la domination islâmique, les *Miknâçah* (branche des *Dharîçah*) avaient adopté les croyances des *s'ofrites*, qui leur avait été enseignées par certains Arabes réfugiés en *Maghrib* [3]. Les diverses branches de cette tribu « habitaient les bords du *Molouïah*, « depuis sa source, du côté de *Sidjilmâçah*, jusqu'à son embouchure, et depuis « ce point jusqu'aux environs de *Tâzâ* (تازى) et de *Taçoul* [4] (تسول). » Nous avons

Établissement de la dynastie des Beni-Midrâr.

[1] En-Nouaïrî, § XXV (voy. aux pages citées note 4 de la page précédente).

[2] C'était un Arabe appartenant à une tribu iéménite (*J. A.* t. XIII, p. 404, note 1; ve s. 1859). Il résidait au milieu des tribus de *Hooudrah* et *Zenâtah* établies dans un certain rayon de *Tripoli*, et exerçait sur elles une grande influence, comme on en peut juger par les faits que je relate ici. J'écris son nom comme l'écrivent Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ٨٠, l. 2) et En-Nouaïrî (*H. d. B.* t. I, p. 373 de la tr.); dans Ibn-Khaldoun on lit: « Ibn-ech-chaïkh-el-Mo'âfirî » (*H. d. B.* t. I, p. ١٣٤, l. 13 et 14; t. I, p. 220 de la tr.); et Ibn-es-Samh'-el-Moghâfirî (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ١٩, l. 12; — p. 54 de la trad.).

[3] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٩٧, l. 15 et 16 (t. I, p. 260 de la trad.).

[4] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٩٩, l. 9 à 11 (t. I, p. 259 de la trad.). — *Taçoul* s'appelait aussi *'Ain-Ish'ak'* comme nous l'apprend El-Bekrî [a]; c'était une ville qui occupait trois collines à neuf lieues nord-ouest de *Tâzâ* [b], grande ville située à une trentaine de lieues à l'est de *Fês*, et que 'Ali-Bey place sur le 6e degré de longitude ouest [c]. La longitude de *Fês* est 7° 21′ 34″ ouest. (*Connaissance des temps*, table des posit. géogr. p. LIII.) Ibn-'Adzârî prétend qu'en 174, le fondateur de la dynastie des Edrîsites découvrit une mine d'or dans la montagne de *Tâzâ* (*Baïân*, t. I, p. ٧١^e^, l. 13).

[a] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ١٤٢, l. 4 (*J. A.* t. XIII, p. 388; ve s. 1859).

[b] Voy. la *Table géographique* de M. de Slane (*H. d. B.* t. I, p. CIX).

[c] *Voyages* de 'Ali-Bey, t. I, p. 318; in-8°, Paris, 1814.

vu avec quelle ardeur les *Miknâçah* répondirent, en 122, à l'appel de Maïçarah-el-H'ak'îr [1]. Un homme de cette tribu, Abou-'l-K'âçim-Samkou [2]-ibn-Ouâçoul-ibn-Maslân-ibn-Abou-Izzoul, possédait de nombreux troupeaux qu'il conduisait au pâturage sur un terrain qui devint plus tard l'emplacement de *Sidjilmâçah* ou du développement de cette ville, terrain qui était aussi, paraît-il, un lieu de rendez-vous pour les gens des diverses tribus berbères du voisinage qui venaient y commercer. Abou-'l-K'âçim était instruit; ayant rencontré 'Ikrimah [3] en *Ifrîk'iah*, selon El-Bekrî [4], à *Médine*, selon Ibn-Khaldoun [5], il avait puisé dans le savoir de ce profond traditioniste des connaissances qu'il s'était appropriées, et quand il menait paître ses troupeaux, il se plaisait à enseigner les doctrines s'ofrîtes aux Berbers qui fréquentaient les mêmes pâturages et venaient planter leur tente autour de la sienne. Ainsi se formèrent un certain nombre d'adeptes. Quand ils furent au nombre de quarante, ils s'accordèrent à répudier l'autorité du Khalife et se donnèrent pour chef un certain 'Aïçâ-ibn-Iezîd-el-Açouad (le noir) et, en 140, ils commencèrent la fondation de *Sidjilmâçah* [6], ou plutôt la reconstruction ou l'agrandissement de cette ville [7]. El-Bekrî, après avoir dit qu'Abou-'l-K'âçim était père d'El-Iaça' et grand-père de

[1] Voyez p. 286 et 287 de ce volume.

[2] El-Bekrî (p. 154, l. 6) écrit سجو (Samdjouâ); dans le texte imprimé d'Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. 101, l. 17) on lit سغون (Samghoun), Ibn-Khaldoun (*H. d. B.* t. I, p. 178, l. 3), écrit سكو (Samkou).

[3] Abou-'Abd-Allah-'Ikrimah-ibn-'Abd-Allah, client de 'Abd-Allah-ibn-'Abbâs[a], appartenait à une famille berbère du *Maghrib*; les leçons qu'il avait reçues de son patron, les personnages qu'il avait fréquentés et les traditions qu'il en avait reçues, lui avaient fait acquérir un immense savoir et une grande autorité. Il mourut en 107 (725-726 de J. C.), d'autres disent en 105, en 106 et même en 115 (Ibn-Khallikân, n° 342, fasc. IV, p. 138; — t. II, p. 207 de la trad. angl.).

[4] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. 154, l. 7 (*J. A.* t. XIII, p. 402; v° s. 1859).

[5] *H. d. B.* t. I, p. 178, l. 4 (t. I, p. 261 de la trad.). Ici l'auteur semble dire que c'est le père de Samkou qui avait rencontré 'Ikrimah; je dis *semble*, parce que le savant traducteur, M. de Slane, prévient qu'ici le texte est altéré, mais El-Bekrî dit formellement que ce fut le père d'El-Iaça', le grand-père de Midrâr (voy. aux pages citées note 4 ci-dessus).

[6] *Baïân*, t. I, p. 40, l. 10 et 11, voy. aussi et surtout p. 101 et 102. — El-Bekrî, p. 158, l. 2, et p. 154, l. 11[b] (*J. A.* t. XIII, p. 400 et 404; v° s. 1859). — *H. d. B.* t. I, p. 134, l. 21, et p. 179, lin. ult. (t. I, p. 220 et 261 de la trad.).

[7] Voy. la note 5 de la p. 233 de ce volume.

[a] Cousin du Prophète, et gouverneur de *Bas'rah* en 36, pour 'Ali-ibn-Abou-T'âleb (Ibn-Khallikân, n° 342, fasc. III, p. 15v, l. 11 et 12; — t. I, p. 665 de la trad. angl.; voir aussi la note 3 de la p. 89 du même volume de cette traduction). — J'ai déjà eu l'occasion de parler d'Ibn-'Abbâs aux p. 118 et 192 de ce volume.

[b] A cette page le texte dit 104 au lieu de 140, mais c'est sans doute par suite d'une faute de copiste qu'on y lit ارنع au lieu de اربعين. — El-Bekrî dit 'Aïçâ-ibn-*Mezîd* au lieu de Ibn-*Iezîd* que donnent les textes d'Ibn-'Adzârî et d'Ibn-Khaldoun.

Midrâr, ajoute que, selon d'autres historiens, Midrâr était forgeron et faisait partie des réfugiés en Afrique, à la suite de la fameuse révolte qui éclata dans un faubourg de *Cordoue* en ramadhân 198, et dont je parlerai plus loin; mais il ajoute que la première version est plus conforme à la vérité [1].

Un point sur lequel El-Bekrî [2], Ibn-'Adzârî [3] et Ibn-Khaldoun [4] s'accordent, c'est qu'au bout de quinze ans (en 155), les s'ofrîtes, mécontents de certains actes de leur chef 'Aïçâ-ibn-Iezîd, se saisirent de lui, l'attachèrent à un arbre sur le haut d'une montagne, où ils l'abandonnèrent jusqu'à ce qu'il fût mort; cette montagne, dit El-Bekrî, porte encore de nos jours (460 de l'hég.) le nom de *Djebel-'Aïçâ* [5]. « Alors, lit-on dans Ibn-Khaldoun, les *Miknâçah* se ral-« lièrent autour de *leur chef naturel* Abou-'l-K'âçim-Samkou-ibn-Ouâçoul [6]-ibn-« Mas'lân-ibn-Abou-Izzoul... qui, le premier, avait prêté serment de fidélité « à 'Aïçâ-ibn-Iezîd et avait ainsi entraîné toute sa tribu [7]. » Cette imperceptible souveraineté passait donc, pour n'en plus sortir, entre les mains d'un *Miknâçah*, dont le règne fut de treize ans, selon El-Bekrî [8] et Ibn-'Adzârî [9], qui placent sa mort en 168; de douze ans selon Ibn-Khaldoun [10], qui le fait mourir en 167. Il

[1] Si, en effet, la première version est plus vraisemblable, celle-ci n'est pas impossible : « Lors de la première invasion de l'Espagne, dit « Ibn-Khaldoun, une foule de *Miknâçah* traver-« sèrent le détroit et se fixèrent dans ce pays [a]; » un *Miknâçah*, venant du faubourg de *Cordoue*, aurait donc très-bien pu jouer un rôle dans la fondation d'une ville en Afrique, mais alors la date de 140, sur laquelle on s'accorde, serait fausse, puisque la révolte de *Cordoue* eut lieu en 198.

[2] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ١٤٩, l. 11 à 17 (*J. A.* t. XIII, p. 403 et 404; ve s. 1859).

[3] *Baïân*, t. I, p. ٩٩, l. 8 à 10, et p. ١٥٥, l. 2 à 5.

[4] *H. d. B.* t. I, p. ١٩٧, l. 17, à p. ١٩٨, l. 3 (t. I, p. 261 de la trad.).

[5] Le même El-Bekrî fait, à ce sujet, un récit inadmissible; il raconte qu'un jour, dans une assemblée tenue par 'Aïçâ, Abou-'l-Khat't'âb-'Abd-el-'Âlâ-ibn-es-Samh'-el-Mo'âfirî adressa ces paroles aux assistants : « Les noirs sont tous des « voleurs, sans en excepter celui-là, » et il montra du doigt 'Aïçâ. *Aussitôt* les s'ofrîtes se jetèrent sur leur chef et l'entraînèrent au sommet de la montagne, où il périt. Or l'auteur ajoute immédiatement que 'Aïçâ avait régné quinze ans; sa mort doit donc être placée, suivant lui, en 155, et nous verrons bientôt [b] qu'Abou-'l-Khat't'âb avait été tué en 144.

[6] C'est du père d'Abou-'l-K'âçim que vient le nom de *Ouâçoulienne* donné quelquefois à la dynastie des Beni-Midrâr ou Midrârites. On conçoit qu'Ibn-Khaldoun qualifie du nom de *leur chef naturel* un homme qui était de leur tribu et qui avait fait leur éducation religieuse. Voy. mon tableau intitulé de la Famille des Miknâçah.

[7] Voy. Ibn-Khaldoun aux pages citées note 4 ci-dessus.

[8] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ١٥٠, l. 1 (*J. A.* t. XIII, p. 405; ve s. 1859).

[9] *Baïân*, t. I, p. ١٥٥, l. 6 et 7.

[10] *H. d. B.* t. I, p. ١٩٨, l. 7 et 8 (t. I, p. 262 de la trad.).

[a] *H. d. B.* t. I, p. ١٩٩, l. 12 et 13 (t. I, p. 259 de la trad.).

[b] Voy. p. 359 de ce volume.

eut pour successeur son fils Abou-'l-Ouizîr-el-Iâs, dont le règne eut une durée de six ans, puisqu'en 174 il fut déposé par son frère Abou-'l-Montas'ir-el-Iaça', appelé aussi Abou-Mans'our, sans doute à cause des grands succès qu'il obtint en combattant les Berbers qui refusaient de se soumettre. *Sidjilmâçah* lui dut un mur d'enceinte qui fut construit en 199, d'après El-Bekrî[1], dans la trente-quatrième année de son règne[2], c'est-à-dire en 208, dit Ibn-Khaldoun, qui ajoute : « Ce fut sous les auspices d'El-Iça' que l'autorité de la dynastie ouâ-« çoulienne prit de la consistance, et que la construction de *Sidjilmâçah* fut en-« tièrement achevée. Après avoir fait élever, dans cette ville, des palais et des « édifices publics, il y fixa son séjour vers la fin du second siècle de l'hégire[3]. » Un siècle et demi après, en 360 (970-971 de J. C.), Ibn-H'auk'al faisait un grand éloge de *Sidjilmâçah* et de ses habitants[4]; toutefois, « durant les derniers trou-« bles[5] qui ont eu lieu de nos jours, ajoute-t-il, une grande partie a été ruinée « et brûlée[6]. » Elle est si grande, dit Ibn-el-Ouârdi, qu'on ne peut la traverser dans une demi-journée[7]. Abou-'l-Fedâ, d'après Ibn-Sa'îd, mentionne *Sidjilmâçah* comme étant la capitale d'un pays considérable[8], et au milieu du XIVe siècle de notre ère, Ibn-Bat'out'ah en parle comme devant être placée au nombre des

[1] *El-Meçâlik*, p. 18 v, l. 6 à 9 (*J. A.* t. XIII, p. 400 et 401; 5e s.). Ici il l'appelle El-Iça'-Abou-Mans'our, comme l'appelle aussi Ibn-Khaldoun (aux pages citées, note 10 de la page précédente, l. 11 du texte arabe).

[2] Ibn-'Adzârî donne au règne d'Abou-'l-Montas'ir-el-Iça' une durée de près de trente-quatre ans (*Baïân*, t. I, p. 100, l. 15). M. Dozy (à la note [a] de cette page du *Baïân*) dit qu'il faut lire 37 ou 38 ans, sans doute parce que son auteur ne donne que deux années de règne à El-Iâs le vizîr (p. 100, l. 7 et 8), et, par suite, fait commencer en 170 le règne d'El-Iaça'. Mais j'avoue que je ne vois pas de raison pour préférer ces indications d'Ibn-'Adzârî à celles d'El-Bekrî[a], confirmé par Ibn-Khaldoun.

[3] Cette indication s'accorde bien avec celle que j'ai donnée plus haut d'après El-Bekrî, qui fixe à l'an 199 la construction du mur d'enceinte de *Sidjilmâçah*, construction qu'Ibn-Khaldoun se trouve placer dans l'année même de la mort d'El-Iça'. Ibn-'Adzârî, dans un passage, place même cette mort en 207 (*Baïân*, t. I, p. 84, l. 12 à 14).

[4] Ibn-H'auk'al, p. 48, l. 12 et 13 (*J. A.* t. XIII, p. 237 et 238; 3e s. 1842).

[5] Il est ici question des troubles qui existaient à l'époque du voyage d'Ibn-H'auk'al, ou plutôt à l'époque où il écrivait, puisque ce fut en 366 que ces troubles mirent définitivement fin à la dynastie des Beni-Midrâr, lorsque Khazroun-ibn-Felfoul s'empara de *Sidjilmâçah* [b].

[6] Passage cité par Edrîsî (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 91, l. 3 et 4).

[7] *Kharîdat-el-'Adjâïb* (*Notices et Extraits*, t. II, p. 24).

[8] *Géographie*, p. 111 v, l. 1 à 5 (t. II, p. 189 de la trad.).

[a] Qui place en 174 la déposition d'El-Iâs par son frère (*El-Meçâlik*, p. 10 v, l. 2 et 3. — *J. A.* t. XIII, p. 405; 5e s. 1859). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* aux pages citées note 10 de la page précédente.

[b] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. II, p. 61, in fine (t. III, p. 255 de la trad.).

belles villes (من احسن البلدان[1]); mais, dans le désir de ne pas scinder ce que je voulais dire de *Sidjilmâçah*, j'ai peut-être déjà trop anticipé sur le cours des événements, et je m'empresse de revenir à l'*Ifrîk'îah*.

Nous avons laissé (p. 351) Abou-'l-Khat't'âb partant de *Tripoli* et marchant contre les *Ouarfadjoumah*, qui possédaient *K'aïraouân*. Il n'était plus qu'à quatre milles[2] de cette capitale quand il se trouva en présence d'Ibn-Abou-'l-Dja'dâ venant à sa rencontre pour s'opposer à ses progrès; une bataille fut livrée, dans laquelle la victoire resta aux 'Ibâdhites, qui firent un affreux carnage des *Ouarfadjoumah*, tuèrent leur chef, et s'emparèrent de *K'aïraouân* en s'afar 141[3]; les *Ouarfadjoumah* en avaient été maîtres pendant quatorze mois[4]. Abou-'l-Khat't'âb, après avoir confié le gouvernement de la capitale à 'Abd-er-Rah'man ibn-Rostem[5], revint à *Tripoli*, d'où il étendit son autorité sur toute

141 de l'hég. (758-759 de J. C.) Défaite des Ouarfadjoumah.

[1] *Voyages* d'Ibn-Bat'out'ah, texte et trad. par MM. Defrémery et Sanguinetti, t. IV, p. 376, l. 8.

[2] La bataille fut livrée sur l'emplacement où, en 263[a], fut construite la ville de *Rak'k'âdah*, qu'El-Bekrî place à quatre milles de *K'aïraouân* (*El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ٣٧, l. 6. — *J. A.* t. XII, p. 479; ve s. 1858).

[3] *Baïân*, t. I, p. ٩٠, l. 11 à 14. — En-Nouaïrî, § XXV (*J. A.* t. XII, p. 462 et 463; IIIe s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 373 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٣٤, l. 17 et 18, p. ١٤٥, lin. penult. à p. ١٤٥, l. 1, p. ١٥٤, l. 4 et 5 (t. I, p. 220, 228, 242 de la trad.).

[4] Voy. aux pages citées note 3 ci-dessus. — En-Nouaïrî dit : «pendant *quatre* mois;» mais c'est évidemment une faute de copiste puisque, indépendamment du texte formel d'Ibn-'Adzârî, En-Nouaïrî lui-même a placé la mort de H'âbîb en moh'arram 140[b], et admet que, déjà à cette époque, 'Âs'îmi et 'Abd-el-Mélik avaient été successivement maîtres de *K'aïraouân*. C'est en vue de ce chiffre de quatorze mois que (p. 348) j'ai placé en dzou-'l-h'idjah 139 la prise de *K'aïraouân* par 'Âs'im.

[5] *Baïân*, t. I, p. ٩٠, l. 1 à 6. — En-Nouaïrî[c] et Ibn-Khaldoun, aux pages citées note 3 ci-dessus. — *Id. Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٠, l. 1 à 4 (p. 54 et 55 de la trad.). — El-Bekrî[d] et Iâk'out[e] donnent à ce personnage une généalogie qui le fait descendre de Sâbour II[f], roi de Perse; ils le nomment 'Abd-er-Rah'man-ibn-'Abd-el-Ouahhâb-ibn-Rostem-ibn-Bahrâm, et disent que ce Bahrâm était client de 'Othman-ibn-'Affân, l'émîr El-Moumenîn. Ibn-'Adzârî[g] et Ibn-Khaldoun[h] l'appellent 'Abd-er-Rah'man-ibn-Rostem, et le second de ces auteurs, sans s'apercevoir

[a] Sous cette année, j'aurai à parler plus amplement de *Rak'k'âdah*.

[b] Voy. la note 2 de la p. 349 de ce volume.

[c] Dans la seconde de ses versions d'En-Nouaïrî, celle qui forme l'Appendice II au tome I de sa traduction de l'*Histoire des Berbers* (in-8°, Alger, 1852), M. de Slane dit qu'Ibn-Rostem était k'âdhi de la ville.

[d] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ٩٧, l. 18 à 20 (*J. A.* t. XIII, p. 115 et 116; ve s. 1859).

[e] *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٨١٥, l. 3 à 5.

[f] Voy. la note 3 de la p. 5 de ce volume.

[g] *Baïân*, t. I, p. ٩٠, l. 5. A la p. ٢٠٣, l. 11 et 12, il dit que 'Abd-er-Rah'man-ibn-Rostem-ibn-Bahrâm était un des clients de 'Othmân-ibn-'Affân et commet ainsi le même anachronisme qu'Ibn-Khaldoun (voy. la note[a] de la page suivante.)

[h] *H. d. B.* t. I, p. ١٥٣, l. 19 à 21 (t. I, p. 241 et 242 de la trad.).

l'*Ifrîk'ïah*[1]. Voici donc encore une fois les Berbers maîtres de leur pays[2], et nous verrons bientôt qu'il en fut ainsi jusqu'en 144. Quels graves motifs pouvaient obliger le Khalife à laisser dans ce déplorable abandon une conquête qui, depuis plus d'un siècle, avait coûté tant d'efforts et tant de sang?

Ce fut en 140, selon Abou-'l-Faradj[3], en 141, au dire d'Abou-'l-Fedâ[4], que les *Râouandîs*[5] vinrent à *El-Hâchimïah*[6] pour offrir, à leur manière, des témoignages de respect au Khalife. Dans les idées de ces sectaires, El-Mans'our était l'incarnation de Dieu[7], et ils lui devaient la même adoration; en conséquence, ils firent, autour de son palais, des processions semblables à celles qui se pratiquaient autour du temple de *La Mekke*, et que les Musulmans nomment *El-*

de l'anachronisme qu'il commet, assure que 'Abd-er-Rah'man assistait à la conquête de l'*Ifrîk'ïah*, et qu'il était fils de ce Rostem qui commandait l'armée persane à la bataille de *K'âdiçïah* livrée, comme je l'ai dit[a], en 15 de l'hégire. Évidemment le 'Abd-er-Rah'man auquel, en 141, Abou-'l-Khat't'âb confiait le gouvernement de *K'aïraouân* était autre que celui dont parle Ibn-Khaldoun, quoiqu'on doive admettre qu'il appartenait à la descendance de celui qui avait assisté, en 27, à la conquête de l'*Ifrîk'ïah*[b], ce que je répète d'après Ibn-Khaldoun, quoique ce nom ne figure pas dans la longue liste donnée par En-Nouaïrî.

[1] *Baïân*, t. I, p. ٦٠, l. 18 et 19. — En-Nouaïrî et Ibn-Khaldoun, aux passages indiqués note 5 de la page précédente.

[2] A la vérité, c'était un Arabe qui était à leur tête (voy. la note 2 de la page 351), mais l'unique force de cet Arabe reposait sur les Berbers, sur des Berbers schismatiques appartenant à diverses nuances. C'est comme la contre-partie de l'exemple présenté par les Arabes qui marchèrent contre leurs frères sous les ordres d'un chef berber ('As'im); voy. p. 348.

[3] *Hist. compend. dynast.* p. ٢١٧, l. 14 et 15 (p. 141 de la trad. lat.).

[4] *Annal. muslem.* t. II, p. 12, l. 5 et suiv.

[5] Les *Râouandîs* (الراوندية), qui tiraient leur origine de *Râouand*[c] en Perse, formaient une secte dont le fond de la croyance était la métempsychose. Fort attachés à la dynastie des 'Abbâssides, et croyant, d'ailleurs, à la transmission successive de la divinité dans la personne des Imâms, Abou D'a'far-el-Mans'our était, pour eux, Dieu lui-même (Silvestre de Sacy, *Exposé de la religion des Druzes*, t. I, p. LVI et LVII de l'Introduction; in-8° de l'I. R. 1838. — Reiskii[d] *Adnotationes historicæ* ad Abulfedæ *Annales*, t. II, p. 626 et 627). — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 12, l. 8 et 9.

[6] Voy. la note 4* de la p. 327, et la note 3 de la p. 383 de ce volume.

[7] Voyez, à la note 5 ci-dessus, les explications que j'ai empruntées à Sylv. de Sacy.

[a] Voy. p. 9 et la fin de la note 2 de cette page 9. — M. de Slane avait relevé cet anachronisme dans une note de la p. 242 (t. I de sa trad.); il faut cependant observer qu'Ibn-Khaldoun avait dit, quelques pages auparavant : « *Il tirait son origine* du célèbre Rostem, qui avait commandé l'armée persane à la bataille de *K'âdiçïah*. » (*H. d. B.* t. I, p. ١٣٩, l. 18; — t. I, p. 220 de la trad.)

[b] *H. d. B.* t. I, p. ١٥٣, in fine (t. I, p. 241 de la tr.).

[c] Petite ville voisine de *K'âchân* et d'*Is'pahân*, deux villes distantes, l'une de l'autre, de trois journées (Iâk'out, *Mo'djam-el-Boldân*, t. II, p. ٧٣١, l. 12 et t. IV, p. ١٥, l. 17). — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ٤٥٦, l. 16 et 17. — Voy. aussi Soïout'î, *Lobb-el-Lobâb*, p. ١١٤, col. 1, l. 1, et la note [n] de cette p. ١١٤; in-4°, Lugd. Batav. 1850.

[d] Suivant lui, il s'agit d'une localité de Syrie nommée *Râouand* et qui était entre *Alep* et *K'innasrîn*.

T'oudjf[1]. Mais El-Mans'our, choqué de ces hommages absurdes, fit saisir les principaux d'entre les *Rdouandîs*, au nombre de deux cents, ordonna qu'ils fussent jetés dans les fers, et ce qui n'avait été d'abord qu'une manifestation ridicule dégénéra bientôt en une formidable sédition, dans laquelle le Khalife courut les plus grands dangers[2]. Cependant un certain nombre d'Arabes de l'*Ifrîk'ïah* étaient venus trouver El-Mans'our pour lui exposer leurs doléances au sujet des atrocités commises par les *Ouarfadjoumah* et lui demander secours contre ces terribles Berbers. En dzou-'l-h'idjah 141, Abou-Dja'far avait nommé au gouvernement d'*Égypte* Moh'ammed-ibn-el-Acha'th-ibn-'Ok'bah-ibn-Ahbân-el-Khoza'ï[3], qui, sans doute d'après les ordres qu'il avait reçus, envoya Abou-'l-Ah'ouas'-el-'Idjlî[4] à la tête d'une armée pour rétablir l'ordre en *Ifrîk'ïah*. Abou-'l-Khat't'âb ne lui laissa pas le temps d'arriver; il marcha fièrement au-devant de lui et le rencontra à *Mik'dâs* sur le bord de la mer[5]. La localité qu'Il.-'Adzârî nomme *Mik'dâs* est certainement celle qu'El-K'odâmah et Edrîsî nomment *Mighdâch*[6], et qui est désignée sous le nom de *Mighmedâs* par El-Bekrî, dans lequel on lit : « Ce fut à *Mighmedâs* qu'Abou-'l-Ah'ouas'-el-'Idjlî livra « bataille à Abou-'l-Khat't'âb; il y perdit beaucoup de monde, essuya une dé- « faite complète et s'enfuit en Égypte. Le vainqueur s'empara du camp ennemi et « rentra à *Tripoli*[7]. » Quand on songe que *Mighdâs* n'était qu'à seize lieues à l'ouest de *Sort*[8], on peut se faire une idée du terrain que les Arabes avaient perdu. Cet instant de l'histoire de la conquête de l'Afrique par les Arabes n'a pas été

142 de l'hég. (759-760 de J. C.)

[1] *Vie de Moh'ammed*, par Abou-'l-Fedâ, éditée, texte et traduction, par N. Desvergers, p. ٨٥, l. 12 (p. 69 de la trad.).

[2] Les insurgés forcèrent les portes de la prison et délivrèrent leurs chefs, envahirent le palais d'El-Mans'our, qui serait peut-être tombé sous les coups de ces forcénés sans le courage déployé par un certain Ma'n-ibn-Zâïdah, ennemi des 'Abbâssides, qu'un si grand service fit rentrer en grâce (*Annal. muslem.* t. II, p. 12, l. 14 et 15, et p. 627, note 11). — Le danger qu'avait couru El-Mans'our à *El-Hachemiah* lui fit, peu d'années après, jeter les premiers fondements de *Baghdâd* (voy. à la fin de cet ouvrage la NOTE *sur les résidences des Khalifes 'Abbâssides*).

[3] *Baïân*, t. I, p. ٩١, l. 1 et 2. — *En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٨٢, lin. ult. Il dit qu'il y arriva le lundi (lis. dimanche) 5 dzou-'l-h'idjah 141 (8 avril 759 de J. C.).

[4] En-Nouaïrî[a] et Ibn-Khaldoun[b] l'appellent Abou-'l-Ah'ouas'-'Amr-ibn-El-Ah'ouas'-el-'Idjlî.

[5] *Baïân*, t. I, p. ٩٠, l. 14 à 18.

[6] Voy. la note 7 de la p. 147 de ce volume.

[7] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ٧, l. 18 à 20 (*J. A.* t. XII, p. 432; ve s. 1858). — *Baïân*, à la page citée note 5 ci-dessus. — En-Nouaïrî, aux pages citées note [a] ci-dessous.

[8] Voy. la note [c] de la p. 148 de ce volume, et plus particulièrement la note[a] de la p. 147, où j'ai donné quelques indications sur *Sort*.

[a] § XXVI (*J. A.* t. XII, p. 464; IIIe s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 374 de la trad.).

[b] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٠, l. 13 (p. 55 de la trad.).

assez remarqué, parce que leurs historiens se sont gardés de le mettre en saillie : et pourtant nous allons voir qu'à chaque pas leur langage les trahit et accuse la profonde atteinte que les conquérants ont reçue, atteinte assez profonde pour changer leur audace en prudence. On sent, en lisant leurs historiens, que les Arabes ne sont plus ces apôtres, embrasés d'une exaltation fiévreuse, qui s'élançaient du Nil à l'Océan sans regarder les obstacles, demandant où il y avait des infidèles à combattre sans jamais demander leur nombre. On dirait que leur ardeur s'est éteinte dans les flots de sang que les Berbers ont répandus au nom de la liberté; et nous allons voir reparaître les précautions qui avaient accompagné le départ de Kolthoum se rendant dans le *Maghrib*, en 123, pour y venger l'affront du *combat des cherifs* [1].

143 de l'hég. (760-761 de J. C.)

Lorsqu'Abou-Dja'far-el-Mans'our apprit la défaite d'Abou-'l-Ah'ouas', il retira le gouvernement d'*Égypte* à Moh'ammed-ibn-el-Acha'th pour le donner, au commencement de 143 [2], à H'omaïd-ibn-K'ah't'abah. Ce n'était pas une disgrâce pour Ibn-el-Acha'th, qui recevait en même temps l'ordre d'aller *en personne* combattre les Berbers [3] et de prendre le gouvernement de l'*Ifrîk'ïah* [4]. Le Khalife lui envoyait des troupes, 20,000 hommes suivant Ibn-'Adzârî, 40,000 [5] selon En-Nouaïrî; de nombreux généraux étaient placés sous ses ordres : El-Aghlab-ibn-Sâlim-et-Temîmi [6], El-Moh'arib-ibn-Hilâl-el-Fârsi (le Persan), El-Mokhârik' [7]-ibn-Ghifâr-et'-T'âï. Les troupes marchaient toutes sous le commandement suprême d'Ibn-el-Acha'th; puis, si ce chef succombait, elles devaient reconnaître El-Aghlab pour général; si elles perdaient celui-ci, elles auraient à obéir à El-Mokhârik', et, à son défaut, elles prendraient les ordres

[1] Voy. p. 289 à 292 de ce volume.

[2] Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٨٣, l. 13 et 14. — El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 101, l. 22 à 24. — Ibn-Ouadrân (*Revue de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 418; 2e s. numéro de décembre 1853).

[3] *Baïân*, t. I, p. ٩١, l. 4. Voy. la note 3 de la page précédente.

[4] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٠, lin. ult. (p. 55 de la trad.).

[5] Belâdzorî dit : «de 70,000 hommes; de «40,000 suivant d'autres.» (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٢, l. 14.)

[6] Voici le premier Aghlabite qui arrive en Afrique; nous le verrons, en 148, devenir gouverneur de ce pays, et trente-six ans plus tard, en 184, nous verrons son fils Ibrâhîm y fonder, à *Tâhart*, une dynastie qui joua un grand rôle dans cette conquête des Arabes, puisqu'elle se maintint pendant cent douze ans, jusqu'en 296, époque à laquelle elle fut renversée par Abou-'Abd-Allah-ech-chîi, le précurseur des Fât'imites. — Ibn-Khallikân, dans la vie du philologue Ibn-el-K'at't'â', qui descendait des Aghlabites, nous donne la généalogie d'El-Aghlab-ibn-Sâlim en remontant jusqu'à 'Adnân (*Kitâb Ouafaïât-el-Â'ïân*, n° ٥٥٨, fasc. v, p. ٣٩٩, l. 17 à 20; — t. II, p. 275 de la trad. angl.).

[7] *El-Mokhârik'* veut dire : qui a pris part à un grand nombre de combats.

d'El-Moh'arib; mais ce dernier mourut avant d'arriver en *Ifrîk'ïah*[1]. Aussitôt qu'Abou-'l-Khat't'âb eut connaissance de l'approche d'Ibn-el-Acha'th, il rassembla ses partisans, quitta *Tripoli* à la tête d'une armée qu'Ibn-'Adzârî porte à 200,000 hommes[2], et s'avança jusqu'à *Sort*, où il rencontra l'ennemi. Malgré l'exagération des chiffres, les forces des Berbers étaient tellement imposantes, que le général arabe n'osa pas risquer une bataille; mais les hostilités qui existaient entre les tribus berbères lui vinrent en aide. Les *Zenâtah* soupçonnèrent Abou-'l-Khat't'âb de pencher pour les *Hoouârah* dans les querelles qui divisaient ces deux grandes tribus, et ils abandonnèrent le chef de leurs alliés; Ibn-el-Acha'th profita de cette défection pour pratiquer une ruse qui lui réussit, et finalement ce fut à *Ouardâçâ*[3] que, surprenant les Berbers par une marche de nuit, il leur fit éprouver une défaite telle qu'Abou-'l-Khat't'âb et le plus grand nombre des siens restèrent sur le champ de bataille. El-Bekrî place cette terrible journée en s'afar 144[4]. Ibn-el-Acha'th croyait en avoir fini avec les Berbers lorsqu'il vit paraître devant lui Abou-Horaïrah-ez-Zenâtî à la tête de 16,000 hommes de sa tribu. Une nouvelle bataille fut livrée, les *Zenâtah*, vaincus et mis en fuite, perdirent une partie des leurs. On ne dit pas le lieu témoin de cette seconde victoire, mais on sait qu'elle fut remportée en rebî-'l-aouel 144[5]. Le général arabe, s'avançant alors vers l'ouest, reprit *Tripoli*, dont il confia le gouvernement à El-Mokhârik'-ibn-Ghifâr; puis, après avoir envoyé Isma'îl-ibn-'Ikrimah-el-Khozâ'ï dans le *Fezzân* pour s'emparer de *Zaouïlah* et exterminer tous les Khaouâridj de cette région, il marcha sur *K'aïraouân*, où il fit son entrée au commencement de djoumâdi-'l-aouel[6]. C'est de cette date qu'il est rationnel de faire partir le gouvernement d'Ibn-el-

144 de l'hég. Mort d'Abou-'l-Khat't'âb.

XVIII. Moh'ammed-ibn-el-Acha'th

[1] En-Nouaïrî, § XXVI (*J. A.* t. XII, p. 465; IIIe s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 374 de la trad.).

[2] *Baïân*, t. I, p. ٩٠, l. 20. — En-Nouaïrî dit: « à la tête d'une grande multitude de combattants. »

[3] Non loin de la mer, à soixante-six milles à l'est de *Tripoli* (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٢٢, l. 5 et 6, et la note 1 de la p. 143). — En-Nouaïrî, textuellement cité par N. Desvergers (p. 56, l. 30), écrit fautivement وردانة (*Ouardânah*).

[4] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ٩٦, l. 8 et 9 (*J. A.* t. XIII, p. 116; Ve s. 1859). Il est confirmé par Iâk'out, *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٨١٥, l. 14. — En-Nouaïrî dit en rebî-'l-aouel; il me paraît confondre la défaite des *Hoouârah* avec celle que nous allons voir éprouver par leurs alliés, les *Zenâtah*.

[5] *Baïân*, t. I, p. ٩١, l. 11 à 13. L'auteur ajoute qu'Ibn-el-Acha'th envoya la tête d'Abou-'l-Khat't'âb à *Baghdâd*; or les premières fondations de cette ville ne furent jetées qu'en 145, Ibn-'Adzârî veut donc dire par là que cette tête fut envoyée à Abou-Dja'far-el-Mans'our.

[6] *Baïân*, t. I, p. ٩١, l. 18. — En-Nouaïrî le fait entrer à *K'aïraouân* le samedi (lisez dimanche) 1er dzou-'l-k'adah 144 (31 janvier 762 de J. C.); une pareille lenteur, après deux victoires signalées, serait inexplicable. Voy. la note 7 de la p. 362 de ce volume.

Acha'th en *Ifrik'iah*, quoique la mort d'Abou-'l-Khat't'âb ait mis virtuellement, dès le mois de s'afar, cette province dans les mains du général arabe.

Aussitôt que la nouvelle de la sanglante défaite éprouvée à *Ouardâṣd* par Abou-'l-Khat't'âb était parvenue à *K'aïraouân*, 'Abd-er-Rah'man-ibn-Rostem, accompagné de ses fils et des gens de sa maison[1], avait abandonné la ville[2] pour se réfugier dans le *Maghrib central*, et il s'était arrêté à *Tâhart*[3], où les 'Ibâdhites, s'étant groupés autour de lui, le reconnurent pour chef et résolurent de bâtir une ville qui leur servirait de point de réunion. La localité qu'ils choisirent, située au pied du *Djebel-Djazzoul* (جَزُّول), à cinq milles à l'ouest de *Tâhart*[4], était alors couverte d'une épaisse forêt, mais l'emplacement même sur lequel 'Abd-er-Rah'man décida de fonder la ville était dépourvu d'arbres et présentait la figure d'un carré, ce qui fit dire aux Berbers : « Il vient de se loger sur un *tâk'dimat*[5] (tambour de basque), » nom que garda

[1] El-Bekrî, p. ٩٨, l. 9 et 10 (*J. A.* t. XIII, p. 117; ve s. 1859). — *Baïân*, t. I, p. ٢٠٣, l. 14. — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٥١^r^, l. 11 (t. I, p. 242 de la trad.).

[2] Suivant En-Nouaïrî (p. 374 et 375), Abou-'l-Khat't'âb, quand il avait rassemblé ses forces pour combattre Ibn-el-Acha'th avait rappelé, de *K'aïraouân*, les troupes qu'y commandait 'Abd-er-Rah'man; mais il résulte de son récit que ce lieutenant d'Abou-'l-Khat't'âb était resté à *K'aïraouân*. M. de Slane l'a très-bien compris quand il a revu, en 1852, la traduction d'En-Nouaïrî qu'il avait publiée en 1841 (*J. A.* t. XII, p. 465; IIIe s.).

[3] Voy. la note 4 de la p. 167 de ce volume.

[4] Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٨١٢, lin. ant. penult.) place, comme El-Bekrî, la *nouvelle Tâhart* à cinq milles de la *vieille*. Voy. ci-après la note 4 de la p. 363. — C'est à Iâk'out (p. ٨١٢, l. 8) que j'ai emprunté l'orthographe de *Djazzoul* qu'Ibn-Khaldoun écrit جزول (*H. d. B.* t. I, p. ١٥١^r^, l. 14).

[5] C'est donc bien la *nouvelle Tâhart* qui est *Tâk'demt*, comme l'a très-bien montré M. de Gœje en 1860 dans ses annotations à la'k'oubi[a]. Il en résulte que l'étymologie donnée par Reinaud[b] est inadmissible : ce savant a vu, sous ce nom, une contraction de *Tâhart-el-K'adîmah* (*Tâhart la vieille*), nom que reçut l'ancienne *Tâhart* lorsque fut fondée la *Tâhart* de 'Abd-er-Rah'man-ibn-Rostem. A la vérité, Jean Léon dit que, suivant quelques-uns (*secundò alcuni*), *Tâk'demt* était une ville romaine, mais il ne l'affirme pas, et déclare que, ruinée en 365 (975-976 de J. C.), il n'y trouva plus (au commencement du XVIe siècle) que des vestiges de fondations (*vestigii di fondamenti*[c]). Le docteur Shaw[d], qui, avec raison, critique l'incroyable confusion que Marmol a faite

[a] *Sifat-el-Maghrib*, p. 103 et 104; in-8°, Lugd. Batav. 1860.

[b] Dans sa traduction de la *Géographie* d'Abou-'l-Fedâ, t. II, p. 173, note 1.

[c] *Descrittione dell' Africa* in Ramusio folio 62 D. — M. le général Oudinot s'était beaucoup avancé lorsqu'il disait, en 1838, qu'on avait reconnu à *Tak'demt* les ruines d'une ville romaine (*'Abd-el-K'âder et la province d'Oran*, par un officier général, p. 181 du numéro du *Spectateur militaire* de novembre 1838). Les auteurs des *Notices* publiées par le département de la guerre *sur Tâk'demt* se sont tenus, à cet égard, sur la même réserve que Jean Léon (*Tableau de la situat. des établiss. franç. dans l'Algérie, en 1838*, p. 27; in-4°, de l'I. R. 1839. — *Ibid. en 1839*, p. 314).

[d] *Voyages* de M. Shaw *dans plus. prov. de la Barb. et du Lev.* t. I, p. 71; in-4°, La Haye, 1743.

la ville. Cet emplacement appartenait à quelques pauvres familles de *Maráçah* et de *S'anhâdjah*, qui refusèrent d'abord de vendre leur chétive propriété, mais qui finirent par consentir moyennant certaines concessions qui leur furent faites[1]. Ainsi fut fondée, en 144, *Tâhart-la-Neuve*, dont la'k'oubi parlait, en 278, comme d'une grande et magnifique ville peuplée d'habitants d'origines diverses, et qu'on appelait le *'Irâk' du Maghrib*[2]; Ibn-H'auk'al, en 366, disait : « *Tâhart* se compose de deux grandes villes, l'une ancienne et l'autre moderne. « La première est entourée d'une muraille et située sur une montagne peu « élevée. Toutes deux possèdent une mosquée[3]. » Edrîsî[4] n'a guère fait que copier Ibn-H'auk'al, et Bak'out[5] a consacré à cette ville un long article. Ibn-Khaldoun[6] confirme la date de 144 pour la fondation de *Tâhart-la-Neuve*, et Abou-'l-

des ruines de *Tâk'demt* avec celles d'une ville romaine (*Tipasa*), qu'en 1843 j'ai trouvée si remarquablement conservée au pied oriental du *Chanouah*[a], ne dit rien de précis; et le jeune officier de marine M. de France, qui, en septembre 1836, assista, comme prisonnier de 'Abd-el-K'âder, aux travaux entrepris par cet émîr pour faire, de *Tâk'demt*, une petite place forte, non-seulement ne parle pas de ruines romaines, mais raconte qu'ayant questionné 'Abd-el-K'âder sur le passé de *Tâk'demt*, il en obtint pour toute réponse : « Cette ville n'a jamais été chrétienne[b], » ce qui veut dire n'a jamais eu une population de Roum. Au contraire, les ruines manifestement romaines dont M. Azéma de Montgravier a constaté l'existence, en 1843, sur l'emplacement de *Tâharet*[c], prouvent que là est *Tâhart-la-Vieille*, la *Tâhart* que 'Ok'bah vint attaquer en 62 de l'hégire[d], et qui, en 137, servit un instant de refuge à Ed-Dâkhil'[e]. MM. D'Avezac[f] et Pellissier[g] avaient abordé, avant M. de Gœje, la question des deux *Tâhart*, mais leurs conclusions étaient loin d'avoir toute la netteté désirable.

[1] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ٩٩, l. 18 à p. ٩٨, lin. ult. (*J. A.* t. XIII, p. 114 à 118; 1re s. 1859).

[2] *S'ifat-el-Maghrib*, p. ١٣, l. 8 et 9, et p. ٣٠, l. 4 à 7 (p. 103 de la trad. lat.).

[3] Voir le texte d'Ibn-H'auk'al publié en 1873, p. ٩٠ l. 16 et 17 (*J. A.* t. XIII, p. 221; 1re s. 1842).

[4] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٨٧, l. 4 à 12.

[5] *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٨١٣, l. 17 à p. ٨١٩, l. 8.

[6] *H. d. B.* t. I, p. ١٣, l. 3 (t. I, p. 220 de la trad.).

[a] *Rich. minér. de l'Alg.* t. II, p. 234 et 235; in-4°, de l'I. I. 1854. — Ibn-Khaldoun (*H. d. B.* t. I, p. ٢٠٣, l. 7) écrit جبل سنوة; plus loin (p. ٢٢٢, l. 1) il écrit شنون; plus loin encore (p. ٢٣٢, lin. penult.) il écrit شنّون (*Channouan*); mais on lit dans El-Bekrî جبل شنوة (*El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ٨٢, l. 3), et j'ai suivi son orthographe.

[b] A. de France, *Les prisonniers de 'Abd-el-K'âder*, t. I, p. 178; in-8°, Paris, 1837. — Je passe sous silence, comme on voit, tous les compilateurs, y compris Gramaye (1623), qui ont reproduit plus ou moins exactement ce que Jean Léon avait dit. Ces auteurs, et même les passages où ils mentionnent *Tâk'demt*, se trouvent cités ou traduits dans les *Nouvelles Annales des voyages* (t. II, p. 337 à 386, numéro de juin 1840).

[c] *Observ. sur les antiq. rom. de la prov. d'Oran et en particulier sur les ruines de Tiaret* (sic), brochure in-8° extraite du *Spectateur militaire*, numéro de septembre 1843.

[d] Voy. p. 167 à 169 de ce volume.

[e] Voy. p. 338 de ce volume.

[f] *Étude de géogr. crit. sur une part. de l'Afr. septentr.* p. 152 et 153; in-8°, Paris, 1836.

[g] *Mém. histor. et géogr. sur l'Alg.* p. 400 à 402; in-8°, de l'I. R. 1844.

Fedâ, sans rien ajouter à ses prédécesseurs, emprunte à l'auteur du *'Azîzî*[1] une erreur qui consiste à compter une journée de marche entre *Tâhart-el-K'adîmah* et *Tâhart-el-Djadîdah*[2]. — Je suis entré dans ces détails sur *Tâhart* parce que cette ville devint rapidement comme la capitale du *Maghrib-el-Auçat'*[3]. 'Abd-er-Rah'man-ibn-Rostem n'était pas seulement le fondateur d'une ville, il était en même temps le fondateur d'une dynastie, celle des Rostemites ou Beni-Rostem[4], dont nous allons bientôt voir les chefs porter la guerre en *Ifrîk'ïah* où s'accomplissaient des événements qui me ramènent au récit interrompu par cette digression sur *Tâhart*.

En arrivant à *K'aïraouân*[5], Ibn-el-Acha'th avait trouvé préposé au commandement de la ville 'Amr-ibn-'Othmân-el-K'oraïchi, qui avait été appelé à ce poste par les habitants. Ceux-ci, au moment du départ de 'Abd-er-Rah'man-ibn-Rostem, s'étaient emparés du lieutenant qu'il y avait laissé, l'avaient jeté dans les fers, et avaient mis provisoirement à leur tête le K'oraïch que je viens de nommer[6]. Depuis près de quatre ans et demi[7], que les Berbers étaient maîtres de l'*Ifrîk'ïah*, Ibn-el-Acha'th dut avoir beaucoup à réparer; un de ses premiers soins fut de fortifier la capitale : dès le mois de dzou-'l-k'a'dah, il ordonna de relever les murailles d'enceinte, qui ne furent terminées qu'en redjeb 146[8]; cette durée du travail (dix-neuf mois) indique des constructions

[1] Cet auteur, nommé H'assan-ibn-Ah'med, et surnommé El-Mohallabi, écrivait en Égypte dans les dernières années du IVe siècle de l'hégire[a]. Il florissait à la cour du cinquième Khalife fât'imite, 'Azîz-Billah-Abou-Mans'our-Nizâr[b], et la géographie descriptive de H'assan ayant été composée sous les auspices de ce Khalife, on donna au livre le nom d'*El-'Azîzî* (Reinaud, *Introd. à la géogr. d'Abou-'l-Fedâ*, p. XCII).

[2] *Géographie* d'Abou-'l-Fedâ, p. ١٣٤, l. 15 à 20 (t. II, p. 172 et 173 de la trad.). Voir aussi p. ١٣٨ et ١٣٩ (t. II, p. 192 et 193 de la trad.). — M. Azéma de Montgravier, que j'ai cité à la note [c] de la page précédente, place *Tîharet* à deux lieues (six milles) à l'E. N. E. de *Tâk'demt*.

[3] Abou-'l-Fedâ le dit même positivement : كانت تاهرت قاعدة الغرب الاوسط (*Géogr.* p. ١٣٩, l. 11; — t. II, p. 192 de la trad.). Voy. aussi Hartmann, *Edrisii Africa*, p. 201.

[4] Voy. le n° 2 de mon TABLEAU intitulé DIVERSES PETITES DYNASTIES.

[5] Voy. p. 359 de ce volume.

[6] *Baïân*, t. I, p. ٩١, l. 16 à 18.

[7] Depuis le mois de dzou-'l-h'idjah 139 (voy. p. 348, et p. 355, note 4) jusqu'à l'arrivée d'Abou-'l-Acha'th à *K'aïraouân*, il s'était écoulé quatre ans cinq mois.

[8] *Baïân*, t. I, p. ٩١, l. 19 et 20, et p. ٩٢, l. 7 et 8. — En-Nouaïrî, en copiant Ibn-'Adzârî, a retourné deux dates : il a placé l'entrée d'Ibn-

[a] *Chrestom. arabe*, t. I, p. 493. — Le *'Azîzî* a donc dû être écrit peu d'années après qu'Ibn-H'auk'al avait publié ses *El-Meṣâlik oua'l-Memâlik*. H'âdji-Khalîfah mentionne le *'Azîzî* sous le n° ١١٨٧٥ de son grand travail bibliographique (t. V, p. 512, l. 3). Il ne donne pas l'année de la mort de l'auteur.

[b] Qui régna du 1er rebî-'l-aouel 365 au 28 ramadhân 386.

assez importantes. Et, en effet, El-Bekrî disait, en 460 : « Dans les temps anciens, « *K'aïraouân* était entouré d'une muraille de briques large de dix coudées [1], que « Moh'ammed-ibn-el-Acha'th-ibn-'Ok'bah [2]-el-Khozâ'î avait fait construire en « 144 [3]. » Il complétait, pour ainsi dire, la capitale de l'*Ifrîk'îah*, pendant que le premier Rostemite édifiait la *nouvelle Tâhart*, et qu'en Orient Abou-Dja'far-el-Mans'our fondait la célèbre *Baghdâd* [4]. En même temps qu'Ibn-el-Acha'th rétablissait l'ordre arabe en *Ifrîk'îah*, il combattait à outrance les Berbers qui lui résistaient, et parvint à les soumettre. Ses armes n'avaient pas moins de succès dans le *Fezzân* : Isma'îl-ibn-'Ikrimah s'emparait, en 145, de *Zaoulah* et de *Ouaddân*, exterminait les 'Ibâdhites de ces régions, et tuait leur chef 'Abd-Allah-ibn-H'aïân [5], pendant que, vers l'ouest, la domination arabe était assez bien établie pour qu'El-Aghlab-ibn-Sâlim fût mis en possession du gouvernement du *Zâb* et de la ville de *T'obnah* [6]. Mais l'émîr d'Afrique appartenait à la tribu de Khozâ'a, qui descendait de 'Amr-ibn-Azd [7]; il était donc Iéménite, et les Modharites se révoltèrent contre lui. Ayant mis à leur tête un certain 'Aïçâ-ibn-Mouçâ-ibn-'Adjlân, un des k'âïds de la milice, ils déposèrent

145 de l'hég. (762-763 de J. C.).

148 de l'hég. (765-766 de J. C.).

el-Acha'th à *K'aïraouân* le samedi 1er dzou-'l-k'a'dah [a], et le commencement des murs d'enceinte par cet émîr le samedi 10 djoumâdi-'l-aouel [b]. Il faut évidemment intervertir cet ordre, et peut-être alors a-t-on les dates précises qu'Ibn-'Adzârî ne donne pas. — Suivant Ibn-Khaldoun, le général arabe arriva à *K'aïraouân* vers le milieu de 145 (le 29 djoumâdi II 145 correspond au vendredi 24 septembre 762), et, dans le courant d'une année, il fit construire les murs qui lui servent d'enceinte [c] (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢١, l. 9 et 10; — p. 58 de la trad.). — Ibn-Ouadrân (*Revue de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 418; 2e s. numéro de décembre 1853).

[1] Cette largeur se trouve indiquée aussi par El-K'aïraouâni, qui parle d'un mur *en terre;* il confirme que la construction fut commencée en 144 et terminée en 146 (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 78). — On compte le *dzrâa'* ou *coudée arabe* pour 0m,4884 [d], ce qui donne aux murs de *K'aïraouân* une épaisseur de 4m,88. Nous verrons détruire cette puissante muraille en 209.

[2] El-Bekrî dit *El-*'Ok'bah, mais j'ai suivi Abou-'l-Mah'âcin, qui écrit 'Ok'bah sans article (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٨٢, l. 17).

[3] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٢٣, l. 22 à 24 (*J. A.* t. XII, p. 473; 5e s. 1858). — Voy. la note 7 de la page précédente.

[4] Voyez, à la fin de cet ouvrage, la NOTE *sur les résidences des Khalifes 'abbâssides.*

[5] *Baïân*, t. I, p. ٩٣, l. 3 à 6.

[6] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢١, t. 11 à 14 (p. 58 et 59 de la trad.).

[7] Caussin de Perceval, *Essai*, etc. t. I, p. 217.

[a] Il n'indique pas l'année, mais il paraît s'agir, pour lui, de l'année 144, et il aurait dû dire *dimanche* 1er dzou-'l-k'a'dah (31 janvier 762 de J. C.). Le 1er dzou-'l-k'a'dah 145 tombe un vendredi correspondant au 21 janvier 763.

[b] 5 XXVI (*J. A.* t. XII, p. 467; 5e s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 376 de la trad.). — Le 10 djoumâdi-'l-aouel 144 tombe, non un samedi, mais un dimanche correspondant au 16 août 761.

[c] Voy. sur ces murailles, les notes 1 et 3 ci-dessus.

[d] R. Dusgate, *Notice sur les poids, mesures et monnaies de Tunis*, p. 5; in-8°, Paris, 1832.

Ibn-el-Acha'th déposé par la milice.

Ibn-el-Acha'th et lui enjoignirent de quitter *K'aïraouân*. L'émîr, ainsi placé dans l'impossibilité de se défendre, ne fit aucune résistance et partit pour l'Orient en rebî'-l-aouel 148 (du samedi 27 avril au dimanche 26 mai 765 de J. C.), après avoir gouverné l'*Ifrîk'ïah* pendant trois ans et dix mois[1].

Aussitôt après le départ d'Ibn-el-Acha'th, la milice promut au gouvernement de l'*Ifrîk'ïah* le chef modharite 'Aïçâ-ibn-Mouçâ-'l-Khorâçâni[2], qui s'empara du pouvoir, sans y être autorisé par le Khalife, à la fin de rebî'-'l-aouel; mais il ne le garda que trois mois[3]. A la nouvelle de ce qui s'était passé à *K'aïraouân*, Abou-Dja'far-el-Mans'our avait envoyé un brevet d'investiture au gouverneur de *T'obnah*, au modharite El-Aghlab-ibn-Sâlim-et-Temîmi, qui prit le gouvernement de l'*Ifrîk'ïah* à la fin de djoumâdi-'l-akhir 148[4]. Le parti auquel appartenait ce nouveau chef ôtait, à la milice, tout prétexte d'insubordination; El-Aghlab était d'ailleurs un homme d'un esprit juste et de bon conseil; dans une lettre particulière, El-Mans'our lui recommandait de bien traiter les ra'ïah, de se montrer doux envers la milice, de fortifier de plus en plus *K'aïraouân* en entourant la ville d'un fossé, de laisser une bonne garnison lorsqu'il quitterait le siége de son gouvernement pour aller combattre l'ennemi (les Berbers), en un mot, toutes les mesures de prudence que peut prescrire un souverain expérimenté à celui qui va le représenter dans une région reculée de l'empire. L'année 149 paraît avoir été exempte de troubles[5], mais, dès 150, un soulèvement des Berbers devint l'occasion d'une guerre civile; je veux parler des Berbers du *Maghrib central*, soulevés à la voix d'un

XIX. EL-AGHLAB-IBN-SÂLIM.

150 de l'hég. (767-768 de J. C.).

[1] *Baïân*, t. I, p. ٩١, l. 22, à p. ٩٢, l. 2, et p. ٩٣, l. 12 et 13. Ibn-'Adzârî ne s'explique pas sur la cause de cette révolte, et En-Nouaïrî prétend que le bruit s'était répandu dans la milice qu'une lettre de rappel avait été reçue par l'émîr et qu'il refusait d'y obtempérer[a]; cependant, quelques lignes plus bas, il dit que 'Aïçâ-ibn-Mouçâ fut investi du commandement par les seuls Modharites, et Ibn-Khaldoun dit aussi que ce furent les Arabes issus de Modhar qui se révoltèrent contre Ibn-el-Acha'th et le chassèrent de l'Afrique[b]. — Belâdzorî donne au gouvernement d'Ibn-el-Acha'th une durée de quatre ans (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٢, l. 14).

[2] *Baïân*, t. I, p. ٩٣, l. 14. — De pareils faits anarchiques rappellent les légions nommant des empereurs.

[3] *Baïân*, même page, l. 17 à 19.

[4] *Ibid.* t. I, p. ٩٣, l. 2. — En-Nouaïrî, § XXVII (*J. A.* t. XII, p. 468; IIIe s. 1841, — *H. d. B.* t. I, p. 376 et 377 de la trad.). — Ibn-Khaldoun l'appelle El-Aghlab-ibn-Sâlim-ibn-'Ik'âl-ibn-Khafâdjah-ibn-Saouâdah-et-Temîmi, et, suivant lui, le Khalife avait pris la précaution d'envoyer des délégués pour procéder à son investiture (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٢, l. 2 et 3; — p. 59 de la trad.).

[5] *Baïân*, t. I, p. ٩٣, l. 3 à 7.

[a] § XXVI (*J. A.* t. XII, p. 467 et 468; III[e] sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 376 de la trad.).

[b] Voyez la note 6 de la page précédente.

de leurs chefs, Abou-K'orrah-el-Iagharni, que le lecteur connaît déjà parce qu'il a joué un rôle dans une circonstance importante que je vais rappeler sommairement. On a vu[1], en 123 et 124, Khâlid-ibn-H'amîd, chef des *Zenâtah*, faire éprouver aux Arabes deux sanglantes défaites dans le *Maghrib-el-Ak's'â*, et le Khalife Hîchâm envoyer, en 124, H'antzalah-ibn-S'afouân[2] pour venger l'honneur de ses armes et conjurer le péril qui menaçait l'Islâmisme en Afrique. On se souvient que H'antzalah se trouva immédiatement en présence de deux armées formidables, commandées par 'Abd-el-Ouâh'id-ibn-Iezîd-el-Hooudâri et par 'Okâchah-ibn-Aïoub, et que l'avant-garde de la première avait à sa tête Abou-K'orrah-el-Maghîli[3]; le vainqueur des chérifs et de Koïthoum avait donc, dès 124, disparu de la scène. Jusqu'à quel instant avait-il gardé le commandement? Je ne saurais répondre à cette question; je lis seulement dans Ibn-Khaldoun : « Abou-K'orrah remplaça Khâlid comme chef des *Zenâ-*« *tah*[4]. » C'est cet Abou-K'orrah qui, vingt-six ans après la grande défaite d'*El-K'arn* et *El-Asnâm*, vient non-seulement de soulever le *Maghrib central*, mais de s'y faire proclamer Khalife : « Les *Beni-Iforen*, dit Ibn-Khaldoun, s'insurgèrent « aux environs de *Tlemçên*, sommèrent les autres tribus de professer le kha-« redjisme, et proclamèrent Khalife leur chef Abou-K'orrah[5]. »

Abou-K'orrah soulève le Maghrib-el-Aoçat.

[1] P. 289 et 295 de ce volume.

[2] Voy. p. 297 et 298 de ce volume.

[3] « La tribu de *Maghîlah*, dit Ibn-Khaldoun[a], « donna le jour à Abou-K'orrah-el-Maghîli, « prince s'offrite qui régna quarante ans..... « il vécut vers le commencement de la dynastie « 'abbâsside. » Il ajoute qu'il incline cependant à croire qu'Abou-K'orrah appartenait à la tribu des *Beni-Iforen*[b]. « Vers l'époque où le khalifat « passa des Omaïades aux 'Abbâssides, dit-il ailleurs, « les *Beni-Iforen* eurent pour chef Abou-K'orrah, « personnage sur la famille duquel je ne possède « aucun renseignement, si ce n'est qu'elle faisait « partie de la tribu dont il exerçait le comman-« dement[c]. » Malgré cette dernière assertion, l'auteur semble hésiter encore : « Certains historiens, « dit-il un peu plus bas, représentent Abou-K'or-« rah comme membre de la tribu de *Maghîlah*; « mais il ne m'a pas été possible de constater « l'exactitude d'une assertion dont les preuves « sont balancées par celles de l'opinion contraire. « En effet, bien que les environs de *Tlemçên* fus-« sent la localité qu'habitaient les *Beni-Iforen*, il « est également certain que cette même région « servait de séjour aux *Maghîlah*. Les deux tribus « demeuraient l'une à côté de l'autre, mais celle « des *Beni-Iforen* était la plus forte et la plus « nombreuse[d]. » — Voy. aussi p. 338, note 7 de ce volume.

[4] *H. d. B.* t. II, p. 10, l. 12 (t. III, p. 199 de la trad.).

[5] *Ibid.* t. I, p. 18[e], l. 4 à 7, et t. II, p. 10, l. 16 et 17 (t. I, p. 221 et t. III, p. 200 de la trad.). Dans les deux passages auxquels je renvoie

[a] *H. d. B.* t. I, p. 164, l. 2 et 3 (t. I, p. 249 de la trad.).

[b] Branche la plus considérable de la grande tribu des *Zenâtah*.

[c] *H. d. B.* t. II, p. 10, l. 8 et 9 (t. III, p. 199 de la trad.).

[d] *Ibid.* t. II, p. 14, l. 11 à 14 (t. III, p. 200 et 201 de la trad.).

On ne dit pas jusqu'où ce chef s'avança pour aller attaquer El-Aghlab, mais le récit d'Ibn-'Adzârî semble indiquer qu'il s'avança jusqu'aux plaines qui s'étendent à l'est du *Zâb;* en effet cet auteur explique qu'El-Aghlab, après avoir laissé le commandement de *K'aïraouân* à Sâlim-ibn-Saouâdah, se mit en marche avec tous les k'âïds (généraux), qu'à la nouvelle de l'approche de l'armée arabe Abou-K'orrah prit la fuite et que son armée se dispersa. El-Aghlab, ajoute l'auteur, *s'avança vers le Zâb*[1], et résolut de pousser jusqu'à *Tlemçên*, capitale des *Zenâtah*, et même jusqu'à *T'anger*. Mais la milice, avec ses habitudes d'indiscipline et peut-être aussi sous l'influence de faits que je vais exposer, décida qu'Abou-K'orrah, contre lequel elle était sortie, étant en fuite, l'expédition avait atteint son but, et, abandonnant le camp, elle rentra par bandes à *K'aïraouân*, où régnait l'insurrection. En effet, cette expédition sans résultat sérieux avait fait naître une pensée de révolte chez un chef arabe : El-H'assan-ibn-H'arb-el-Kindî, gouverneur de *Tunis*, avait profité du moment où El-Aghlab quittait sa capitale pour écrire à tous les généraux, dont plusieurs se joignirent à lui, puis, marchant sur *K'aïraouân*, s'en était emparé et avait jeté en prison Sâlim-ibn-Saouâdah, le lieutenant qu'El-Aghlab y avait laissé. On doit croire que tout au moins un des sages conseils donnés par El-Mans'our avait été bien mal suivi, car l'émîr, dans l'impuissance de parler en maître, adressa, au rebelle El-H'assan, une lettre dans laquelle il essayait de lui faire comprendre l'importance et les avantages de l'union, les

Révolte d'El-H'assan-ibn-H'arb-el-Kindî.

ici, Ibn-Khaldoun place ces événements en 148, et même dans les deux ou trois premiers mois de 148, puisqu'il prétend qu'El-Aghlab *fut envoyé par Ibn-el-Acha'th* pour combattre le chef berber; mais cette date, qui ne s'accorde pas avec celle donnée par Ibn-'Adzârî [a], ne s'accorde pas non plus avec l'ensemble du récit, ni avec ce qu'Ibn-Khaldoun lui-même dit ailleurs (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٢, l. 5 à 7; — p. 59 de la trad.) quand il parle du soulèvement d'Abou-K'orrah *suivant de près la prise de possession du gouvernement de K'aïraouân par El-Aghlab.* Ailleurs encore il dit, avec une précision complète, qu'Abou-K'orrah prit les armes en 150 (*H. d. B.* t. I, p. 104, l. 8; — t. I, p. 249 de la trad.).

[1] Cette marche d'El-Aghlab semble indiquer que le *Zâb* avait été perdu pour les Arabes du jour où l'émîr actuel de l'*Ifrik'iah* en avait quitté le gouvernement pour être investi de l'émîrat, car, d'une part, nulle mention n'est faite de son successeur; d'une autre part, il est impossible d'admettre qu'Abou-K'orrah aurait traversé ou tourné le *Zâb* pour venir se placer entre deux feux, entre l'armée partie de *K'aïraouân* et celle qui aurait pu partir de *T'obnah* si les Arabes avaient été encore maîtres du *Zâb*. La perte ou l'abandon d'une province est, j'en conviens, peu d'accord avec la tranquillité dont, au dire d'Ibn-'Adzârî, jouit le pays en 149, mais je dois citer les faits tels qu'ils me sont donnés par les seules sources que nous possédons, même quand je manque des éléments nécessaires pour les expliquer.

[a] *Baïân* t. I, p. ٩٣, l. 8.

dangers de la révolte, et l'engageait à rentrer dans le devoir. Pour toute réponse, il reçut un billet dans lequel étaient écrits trois vers exprimant un insolent défi : c'était le signal de la guerre civile. Avec quelques chefs demeurés près de lui et le petit nombre de troupes restées fidèles, El-Aghlab se retira à *K'âbis*[1], d'où il manda un renfort à *Tripoli*[2]. Assez de temps s'était écoulé pour que la nouvelle de ces événements fâcheux parvînt en Orient, car au moment où El-Aghlab quittait *K'âbis*, se mettant en marche contre El-H'assan, arriva une lettre d'El-Mans'our adressée à la fois à l'émîr et au gouverneur de *Tunis* révolté ; il engageait celui-ci à se soumettre. Mais les représentations conciliantes du Khalife ne furent pas plus écoutées que ne l'avaient été celles de l'émîr ; on en vint aux mains. El-H'assan, battu, se réfugia à *Tunis*, et El-Aghlab rentra dans sa capitale. Ce grave échec n'avait pas découragé l'ambitieux gouverneur ; bientôt on le vit reparaître à la tête d'une nombreuse armée, et alors (en cha'bân 150, — du 1er au 29 septembre 767) se livra, sous les murs de *K'aïraouân*[3], une de ces batailles furieuses, comme toutes celles où la guerre civile anime, de ce souffle qui lui est propre, les passions des combattants. Une flèche vint frapper mortellement El-Aghlab[4] ; aussitôt mille voix s'écrient : « L'émir est mort ! » Dans cette funèbre exclamation, qui doit mettre la victoire aux mains du rebelle, les troupes du Khalife semblent puiser une énergie nouvelle. A l'instant, elles se donnent pour chef Mokhârik'- Mort d'El-Aghlab.

[1] *Baïân*, t. I, p. ٩٣, l. 8, à p. ٩٤, l. 3. — En-Nouaïrî, § XXVII (*J. A.* t. XII, p. 468 à 470; IIIe s. 1841; — *H. d. B.* t. I, p. 377 et 378 de la trad.). Suivant Ibn-Khaldoun, qui, au reste, diffère d'Ibn-'Adzârî et d'En-Nouaïrî en plusieurs autres points, « El-Aghlab alla s'établir dans le « *Zâb*, et quelque temps après *fit une tentative* « *contre T'iemçên et ensuite contre T'anger*[a]. » L'assertion des deux auteurs, qui ne parlent de cette double tentative que comme d'un projet avorté, est non-seulement beaucoup plus vraisemblable, mais Ibn-Khaldoun lui-même l'admet ailleurs[b] en ces termes : « El-Aghlab *se disposait à poursuivre* Abou-K'orrah, lorsque ses troupes lui « refusèrent leur concours et se mirent en révolte « ouverte. » Cette poursuite, s'il eût été en mesure de la réaliser, aurait pu, en effet, l'entraîner jusqu'à *T'anger*, car « Abou-K'orrah avait fui « dans le *Maghrib-el-Ak's'â*, et rentra dans son « pays aussitôt qu'El-Aghlab se fut retiré[c]. »

[2] Nous avons vu (p. 359) qu'Ibn-el-Acha'th avait remis le gouvernement de ce pays à El-Mokhârik'-ibn-Ghifâr.

[3] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٢, l. 11 à 16 (p. 60 de la trad.).

[4] *Baïân*, t. I, p. ٩٤, l. 9 et 10. « Il avait gou- « verné *un an et huit mois*, » dit Ibn-'Adzârî ; mais il y a là une erreur, car, d'après ses propres indications (voy. p. 364 de ce volume), il devrait compter *deux ans et deux mois*.

[a] *H. d. B.* t. I, p. ١٠٤, l. 8 (t. I, p. 221 de la trad.).
[b] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٢, l. 7 et 8 (p. 59 de la trad.).
[c] *H. d. B.* t. II, p. 10, l. 18 et 19 (t. III, p. 200 de la trad.).

ibn-Ghifâr-et'-T'âï, qui, mettant à profit l'élan qui l'entraîne lui-même, fond avec impétuosité sur El-H'assan, et taille en pièces son armée, déjà affaiblie par des pertes énormes. En-Nouaïrî, à qui j'emprunte ces dernières lignes, prétend qu'au moment où El-Aghlab tomba, Sâlim-ibn-Saouâdah-et-Temîmi[1], qui commandait l'aile droite, dit à Abou'l-'Anbas, qui se trouvait à côté de lui : « Je ne veux pas survivre à ce jour; » et qu'en même temps il se précipita au milieu des rangs ennemis dans lesquels il fit un affreux carnage. L'historien ajoute qu'El-H'assan lui-même fut trouvé au nombre des morts[2].

Suivant Ibn-Khaldoun, le rebelle put regagner *Tunis*, d'où il se hâta d'aller demander un asile aux *Kitâmah*, « chez lesquels El-Mokhârik' n'osa pas le poursuivre. » Deux mois après (en chaouâl 150), ajoute l'auteur, il retourna à *Tunis* et y fut tué par les troupes..... Mokhârik'-ibn-Ghifâr resta dès lors maître de l'*Ifrîk'îah*[3]. — Ces récits postérieurs diffèrent notablement de celui qu'avait donné Belâdzorî; ce très-ancien historien (IXe siècle de notre ère) attribue la révolte contre El-Aghlab à un soldat de la garnison de *Tunis* nommé H'arîch. Suivant lui, quand El-Aghlab, percé d'une flèche, tomba mort, personne ne s'en aperçut, ni dans son armée ni dans l'armée ennemie. Les troupes de l'émîr, victorieuses, poursuivirent pendant trois jours celles de H'arîch, qui furent taillées en pièce, et ce chef lui-même fut tué dans un lieu appelé le *marché du dimanche*[4].

151 de l'hég. (768-769 de J. C.). XX. 'Omar-ibn-H'afs', dit Hezârmard.

Six mois s'étaient écoulés depuis la mort d'El-Aghlab, et depuis cinq mois El-Mokhârik' commandait à *K'aïraouân*[5], lorsqu'en s'afar 151[6] (du jeudi 25 février au jeudi 24 mars 768) un nouvel émîr, 'Omar[7]-ibn-H'afs'-ibn-K'abîs'ah[8] vint, envoyé par El-Mans'our, prendre possession du gouvernement de l'*Ifrî-*

[1] Dont j'ai parlé page 364.

[2] En-Nouaïrî, § XXVII (*J. A.* t. XII, p. 470 et 471; me s. 1841, — *H. d. B.* t. I, p. 378 de la trad.).

[3] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٢, l. 16 à p. ٢٣, l. 3 (p. 60 et 61 de la trad.). Du reste, cette retraite de deux mois chez les *Kitâmah* et le meurtre d'El-H'assan à son retour à *Tunis* sont empruntés au *Baïân* (t. I, p. ٩٧, l. 6 à 11).

[4] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٣, l. 8 à 15.

[5] Les troupes s'étaient accordées, après la mort d'El-Aghlab, pour obéir à El-Mokhârik', qui prit le commandement en ramadhân 150 (*Baïân*, t. I, p. ٩٧, l. 6 à 8). En agissant ainsi elles avaient suivi les instructions données par le Khalife au moment du départ de l'armée (voyez p. 358 de ce volume).

[6] *Baïân*, t. I, p. ٢٧, l. 5 et 6. En-Nouaïrî donne la même date; Ibn-Khaldoun et El-K'aïraouâni ne donnent pas de date précise, et n'indiquent que l'année.

[7] Ibn-'Adzârî (t. I, p. ٩٥, l. 11) écrit عمرو; trois des manuscrits des *Nodjoum* (t. I, p. ٣٨٥, note 7) portent aussi عمرو. J'ai suivi, pour ce nom propre, la leçon de Belâdzorî, d'En-Nouaïrî, d'Abou-'l-Fedâ, et d'Ibn-Khaldoun.

[8] Suivant Belâdzorî, son nom complet était : 'Omar-ibn-H'afs'-ibn-'Othmân-ibn-K'abîs'ah-ibn-

k'ïah. Il faut croire que si, pendant son court intérim, El-Mokhârik' n'avait pas fermé toutes les plaies de la guerre civile que nous venons de voir ensanglanter ce malheureux pays, il faut croire, dis-je, qu'il avait du moins réussi à ramener le calme dans beaucoup d'esprits, puisqu'on nous représente 'Omar-ibn-H'afs' arrivant avec une simple escorte de 500 cavaliers[1], et recevant un bon accueil. « Les principaux personnages du pays étant venus se joindre à lui, « dit En-Nouaïrî; il leur fit des présents, et les traita avec tant d'égards que la « la famille de K'abîs'ah, frère d'El-Mohallah-« ibn-Abou-S'ofrah ». »

[1] Ibn-Ouadrân (*Revue de l'Or.* etc. t. XIV, p. 419; 2e s. n° de décembre 1853). — *Baïân*, t. I, p. ٩٣, l. 12, p. ٩٥, l. 2, et p. ٩٧, l. 5 et 6. — En-Nouaïrî et El-K'aïraouâni disent de même.

Abou-S'ofrah-el-'Ataki[a], et il était surnommé *Hizârmard* (هِزَارْمَرْد[b]). Abou-'l-Fedâ, qui lui donne la même généalogie, nous apprend qu'il gouvernait le *Sind*[c] quand il y fut remplacé pour être envoyé en *Ifrîk'iah*[d]. « 'Omar-ibn-H'afs' sur-« nommé *Hizârmard*, dit Ibn-Khaldoun, était de

[a] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٢, l. 20 et 21. — On lit aussi, dans *En-Nodjoum* (t. I, p. ٣٨٣, lin. penult.), Ibn-H'afs'-el-'Ataki[1*]. Plus généralement on dit, par abréviation, Abou-S'ofrah-*el-Azdi*. 'Omar-ibn-H'afs' était donc arrière-petit-neveu de ce Mohallab qui mourut en 82 dans le *Khoraçân*, après s'être signalé nombre de fois dans les combats livrés en Orient aux Khaouâridj (voy. p. 207 et suiv. de ce volume, et la note 2 de la p. 207).

[b] Ibn-Ouadrân[2*], En-Nouaïrî[3*], Abou-'l-Fedâ[4*] et El-K'aïraouâni[5*] disent qu'en persan Hizârmard veut dire mille hommes, et le premier de ces auteurs explique que ce surnom avait été donné à 'Omar parce que, sur le champ de bataille, il valait mille cavaliers. C'est au texte de Belâdzorî que j'emprunte l'orthographe de ce surnom. M. Cherbonneau, à propos d'Ibn-Ouadrân, dit (*Revue de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 416; 2e s. numéro de décembre 1853) qu'il remplit les fonctions de ministre à *Fez peu de temps après le règne des* Aghladites, qui finit, comme on le verra, en 296 (908-909 de J. C.). Ce savant professeur ne fait pas attention qu'un peu plus loin (p. 421), l'auteur qu'il traduisait cite Ibn-Khallikân mort en 681[6*]; il y a donc nécessité de placer l'existence d'Ibn-Ouadrân *au plus tôt* à la fin du XIIIe siècle de notre ère, ce qui rapproche encore la date que M. Amari, d'après un fait relatif à la conquête de Sicile[7*], avait rapportée à la fin du XIIe siècle, en ajoutant : « se non più « tardi. » (*Hist. dei musulm. di Sicil.* t. I, p. XLIV, col. 2, n° XXV.)

[c] Pays limitrophe de l'*Inde*, du *Kermân* et du *Sedjestân*; il a pour capitale *Mans'ourah*[8*] (Iâk'out, *Mo'djam-el-Boldân*, t. III, p. 194, l. 9. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. 64, l. 7 à 9).

[d] *Annal. muslem.* t. II, p. 28, l. 8 à 10. — Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٠٧, l. 1 à 3.

[e] *H. d. B.* t. I, p. ١٣٠, l. 9 et 10 (t. I, p. 221 de la trad.).

[1*] El-'Ataki signifie descendant d'El-'Atîk, membre de la tribu d'Azd (ibn-Khallikan's *Biographical dictionary*, by de Slane, t. I, p. 545, note 1). Voyez Belâdzorî, p. ٣١٧, l. 7.

[2*] *Revue de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 419; 2e s. numéro de décembre 1853.

[3*] S XXVIII (*J. A.* t. XII, p. 471; IIIe s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 379 de la trad.).

[4*] *Annal. muslem.* t. II, p. 28, l. 9 et 10.

[5*] *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 78. Ses traducteurs ont transcrit à tort *Hezaramard*. Sans doute le sokoun manquait sur le premier ر.

[6*] Il est mort en redjeb 681 (du lundi 5 octobre au mardi 3 novembre 1282), date donnée par H'âdji-Khalifah, t. VI, p. 452, l. 6.

[7*] Ibn-Ouadrân place en 540 (1145-1146 de J. C.) la conquête de la *Sicile* par les Normands, qui eut lieu, comme le dit Edrîsî (*Géogr.* t. II, p. 74), en 453 (1061 de J. C.).

[8*] Ville fondée par 'Amr-ibn-Moh'ammed-ibn-el-K'âcim, qui avait été chargé d'une expédition par El-H'akim-ibn-'Aouânah-el-Kelbi, gouverneur du *Sind* sous le khalifat de Hichâm-ibn-'Abd-el-Melik (105 à 125 de l'hég.) (Belâdzorî, p. ٤٢٤, l. 1 à 9). Cette ville est mentionnée par El-Birouni (+ 430) et par l'auteur inconnu du *Modjmel-et-Tawârîkh*, livre écrit en 520 (1126 de J. C.) (*J. A.* t. IV, p. 145, l. 4 et 5, et p. 171, p. 230, l. 6, et p. 255; IVe s. 1844. — Voyez aussi le t. XI, p. 136; IIIe s. 1841). — Pour les ouvrages d'El-Birouni, voyez le n° 7420 de la Table de H'âdji-Khalifah. Il y a quelque hésitation sur la date de 430 donnée pour celle de sa mort, puisqu'au numéro 614 l'auteur dit *environ* 450, au n° ٥٢٣٥ *après* 440, et la laisse deux fois en blanc.

« paix régna pendant trois ans et quelques mois[1]. » Cette période de tranquillité est fixée à trois ans par Ibn-Khaldoun[2], à trois ans un mois par El-K'aïraouâni[3]; on doit donc être très-près de la vérité en plaçant en s'afar 154 la date à laquelle 'Omar-ibn-H'afs' reçut, du Khalife, l'ordre de se rendre dans le *Zâb* pour restaurer la ville de *T'obnah*[4], et en rebi-'l-aouel (du jeudi 21 février au vendredi 22 mars 771 de J. C.) la date de son départ pour cette destination[5]. Laissant comme lieutenant, à *K'aïraouân*, un membre de sa famille,

154 de l'hég. (771 de J. C.)

Hizârmard se rend à Tobnah.

[1] *Baïân*, t. I, p. ٩٥, l. 3. — En-Nouaïrî, § XXVIII (*J. A.* t XII, p. 472; 1re s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 379 de la trad.). Quels étaient ces principaux personnages qui vinrent se joindre à Hizârmard, et dont, à ma connaissance du moins, En-Nouaïrî parle seul? Sans doute des généraux arabes plus ou moins compromis dans la tentative d'El-H'assan pour s'emparer du pouvoir, car il est d'une invraisemblance complète que, animés de l'esprit de révolte comme l'étaient les Berbers, leurs chefs fissent une démarche de ce genre, à moins qu'ils n'eussent pour but d'inspirer, au nouveau gouverneur, une sécurité trompeuse, puisque nous allons voir éclater l'incendie qui couvait sous le calme des trois premières années du gouvernement de 'Omar.

[2] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢١٣, l. 9 (p. 62 de la trad.). Ici Ibn-Khaldoun contredit ce qu'il avance ailleurs[a] en racontant, *sous l'année 151*, une révolte des Berbers du territoire de *Tripoli*, qui avaient mis à leur tête Abou-H'âtim-Ia'k'oub-ibn-H'abîb-ibn-Madian-ibn-Itououeft, de la tribu de *Maghîlah* et surnommé Abou-K'âdim. Il aurait dû dire 154.

[3] *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 79.

[4] En-Nouaïrî, § XXVIII, aux pages citées note 1 ci-dessus. — Ibn-Khaldoun commet certainement une double erreur quand il dit : « *En l'an 151*, « 'Omar-ibn-H'afs' *fonda la ville de T'obnah*[b]. » Il a pu être trompé par El-Bekrî, dans lequel on lit : « Quelques personnes disent que *T'obnah* fut bâ« tie par Abou-Dja'far-'Omar-ibn-H'afs'-el-Mohal« labi, surnommé Hizârmard. » (*El-Meçâlik*, etc. p. ٥٠, l. 17 et 18, — *J. A.* t. XIII, p. 62; 1re s. 1859.) Les termes plus exacts employés par En-Nouaïrî viennent à l'appui des soupçons que j'ai émis plus haut (note 1 de la p. 366 de ce volume).

[5] Voyez plus loin la note 1 de la p. 374 de ce volume.

[a] *H. d. B.* t. I, p. ١٣٠, l. 9 à 13 (t. I, p. 221 de la trad.).

[b] *Ibid.* t. I, p. ١٣٥, l. 4 (t. I, p. 229 de la trad.). — El-K'aïraouâni commet la même erreur en disant que « 'Omar *bâtit Tobnah.* » (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 79.) Cette erreur a été partagée par Ibn-Ouadrân[1*]; ils semblent avoir ignoré que c'était une ville romaine[2*] (*Tubunæ*); voyez, sur la *T'obnah arabe*, la note 1 de la p. 176 de ce volume. Au nombre des portes de *T'obnah* était le *Bâb-el-Fath'* « au dehors duquel, dit El-Bekrî[3*], est un vaste « champ, grand comme les deux tiers de la ville et entouré d'un mur dont la construction est due à 'Omar-ibn-H'afs'. » Le *Bâb-el-Fath'* était à l'occident de la ville, et à ce grand espace enceint d'un mur on reconnaît la *Mosallâ*[4*]. El-Bekrî complète la description des lieux en ajoutant : « A l'orient de la ville est le cimetière, auprès duquel on voit un étang appelé *Ghadîr-Farghân*, dont les eaux s'écoulent à travers la *Mos'allâ de la fête.* » Ces eaux passaient-elles au nord ou au sud de la ville? La description serait plus claire si l'auteur le disait. Le blocus de *T'obnah* par les armées berbères suivit d'assez près l'arrivée de 'Omar-ibn-H'afs' dans cette ville pour que cet émîr n'eût vraisemblablement pu que commencer le mur dont El-Bekrî lui attribue la construction.

[1*] Voyez à la page citée note 1 de la page précédente.

[2*] J'ai eu l'occasion, il y a plus de vingt-cinq ans, de donner une Notice sur *Tubunæ* (*Rich. minér. de l'Alg.* t. I, p. 404, Note P).

[3*] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ٥١, l. 2 à 7 (*J. A.* t. XIII, p. 63 et 64; 1re s. 1859).

[4*] Voyez la note 6 de la p. 348 de ce volume.

H'abîb-ibn-H'abîb-ibn-Iezîd-ibn-el-Mohallah, l'émîr se mit en marche vers l'ouest, commettant la faute de laisser l'*Ifrîk'îah* presque entièrement dégarnie de troupes [1]. Aussitôt un soulèvement général des Berbers eut lieu sur tous les points à la fois; le feu de la révolte s'était propagé avec une incroyable rapidité : presque en même temps *Tripoli* et *K'aïraouân* sont attaquées; leurs garnisons, battues dans plusieurs sorties, sont obligées de s'enfermer dans les murs de ces villes [2], et bientôt douze armées berbères, accourues de toutes les directions, investissent 'Omar dans *T'obnah* [3]. On vit Abou-K'orrah, le grand agitateur du *Maghrib central*, suivi par 40,000 s'ofrîtes [4]; 'Abd-er-Rah'man-ibn-Rostem, le récent souverain de *T'âhart*, à la tête de 15,000 Ibâdhites [5]; Abou-H'âtim-la'k'oub-ibn-H'abîb-el-Ibâdhi, le puissant chef des insurgés du territoire de *Tripoli*, commandant un corps nombreux; 'Âs'im-es-Saddarâti [6], avec 6,000 hommes; El-Mis'aouir-ez-Zenâti, avec 10,000 'Ibâdhites, et même 'Abd-el-Mélik-ibn-Sakardîd-es'-S'anhâdji [7], qui, du reste, n'amenait que 2,000 s'ofrîtes dans cet énorme rassemblement des principales tribus berbères. La faiblesse du contingent des *S'anhâdjah* me conduit à observer dès à présent que, dans les révoltes qui, à chaque pas et depuis plus de cent vingt-cinq ans, arrêtent ou font rétrograder la marche des Arabes en Afrique,

Formidable soulèvement des Berbers.

'Omar assiégé dans T'obnah.

Observation sur la présence des S'anhâdjah.

[1] *Baïân*, t. I, p. ٩٥, l. 3 à 5. — En-Nouaïrî donne le même nom à ce lieutenant laissé à *K'aïraouân*; Ibn-Khaldoun l'appelle Abou-H'âzim-H'abîb-ibn-H'abîb-el-Mohallabi (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٣, l. 10 et 11; — p. 62 de la trad.).

[2] H'abîb fut tué dans une de ces sorties, et le gouverneur de *Tripoli*, El-Djonaïd, fut obligé de se réfugier à *K'âbis* (En-Nouaïrî). Sur cet El-Djonaïd, voyez ci-après la p. 379, note 1.

[3] *Baïân*, t. I, p. ٩٥, l. 7 à 14. — En-Nouaïrî, § XXVIII (*J. A.* t. XII, p. 473; m^e s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 380 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٣٠, l. 14 à 17 (t. I, p. 221* et 222 de la trad.), et *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٣, l. 2 à 10 (p. 63 de la trad.).

[4] Presque tous appartenant à sa tribu, dit Ibn-Khaldoun (*H. d. B.* t. II, p. ١٩, l. 1; — t. III, p. 200 de la trad.).

[5] C'est le chiffre donné par Ibn-'Adzârî, par En-Nouaïrî, et même par Ibn-Khaldoun dans son *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* mais, dans son *Histoire des Berbers*, il ne donne à Ibn-Rostem qu'un corps de 6,000 Ibâdhites.

[6] Les *Saddarâtah* étaient une branche des *Louâtah* (*H. d. B.* t. I, p. ٢٥١, l. 12, p. ١٠٨, l. 13 et 14, p. ١٣٧, l. 5 à 8; — t. I, p. 67, 171 et 232 de la trad.). J'emprunte à Belâdzorî l'orthographe de السَّدَّارَاتة (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٣, l. 1 et 2), orthographe qu'Ibn-Khaldoun a conservée, quoique Edrîsî écrive صدراتة (p. ٢٣, lin. ult. p. ٥٧, l. 10, etc.).

[7] Sans doute un frère de 'Abd-Allah-ibn-Sakardîd, ce *S'anhâdjah* que nous avons vu (p. 324) figurer dans la levée de boucliers des Berbers contre 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb vers l'année 128, et dont, à la note 5 de cette page 324, j'ai dit un mot d'après Ibn-Khaldoun.

* C'est sans doute par suite d'une faute d'impression qu'à cette page on lit *treize* corps d'armée; le texte dit bien عسكرا اثنى عشر.

nous voyons ici, pour la seconde fois seulement, paraître les *S'anhâdjah*, et encore paraissent-ils en petit nombre dans ce tumultueux essaim. Une fois déjà, vers 128[1], ils avaient fourni un contingent à l'insurrection; depuis lors nous ne les avons jamais retrouvés associés aux *Zenâtah;* on dirait que ces deux sangs[2] ne peuvent se mêler, même en se répandant sur le champ de bataille où les deux races berbères disputent aux Arabes le dépôt sacré de leur commune indépendance.

'Omar-ibn-H'afs' n'avait que 15,500[3] hommes à opposer aux formidables masses qui entouraient *T'obnah*. Dans cette position critique, il réunit ses généraux en conseil et leur déclara que son avis était d'en venir aux mains avec l'ennemi; mais ils furent unanimes pour l'en dissuader : « Fais sortir celui « d'entre nous qu'il te plaira de désigner, lui dirent-ils, mais toi ne quitte pas « la ville, car, si tu venais à succomber, le *Maghrib* serait perdu[4] [pour les « Arabes]. » Ce fut alors que l'émîr se décida à recourir à des moyens de corruption : il envoya offrir à Abou-K'orrah une forte somme d'argent[5] et une grande quantité de vêtements pour qu'il consentît à se retirer avec ses troupes. « Tous vos présents me sont inutiles, » fut l'unique réponse du chef s'ofrîte[6].

[1] Voy. la note 7, p. 371.

[2] Voy. p. 40 et 174 de ce volume.

[3] *Baïân*, t. I, p. ٩٥, l. 8 et 9. — Je pense que c'est par suite d'une faute de copiste qu'En-Nouaïrî dit 5,500[a] (voy. aux pages de cet auteur citées note 3 de la page précédente).

[4] *Baïân*, t. I, p. ٩٥, l. 14 à 18. — En-Nouaïrî, aux mêmes pages citées.

[5] En-Nouaïrî dit 40,000 dirhems (*J. A.* t. XII, p. 474; 111e s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 380 de la trad.); suivant lui, ce fut un *Miknâçah* nommé Ismâ'îl-ibn-Ia'k'oub qui fut chargé de cette mission. — Ibn-Khaldoun indique la même somme[b] (*H. d. B.* t. I, p. 181, l. 20; — t. I, p. 222 de la trad.).

[6] *Baïân*, t. I, p. ٧٥, l. 18 à 20. — En-Nouaïrî qui, d'ordinaire, copie Ibn-'Adzârî, met dans la bouche d'Abou-K'orrah une réponse plus développée : « Pensez-vous, lui fait-il dire, que moi, *qui « suis honoré du titre d'imâm depuis quarante ans*, je « puisse sacrifier à un misérable intérêt matériel, « dont on ne retire aucun avantage, le devoir sacré « qui m'est imposé de vous faire la guerre[c]. » Si les termes de cette réponse sont exacts[d], ils jetteraient un trait de lumière sur quelques points restés obscurs dans le récit de la révolte dont Maïçarah-el-H'ak'îr fut le chef en 122[e], car, de ces termes, il résulte qu'Abou-K'orrah était investi du titre d'imâm des s'ofrîtes depuis l'an 114, et nous savons, par Ibn-Khaldoun, que Maïçarah

[a] Évidemment le mot مئة a été omis.

[b] Pour prix d'un pareil service on comprendrait cependant mieux des milliers de *dînârs*.

[c] En-Nouaïrî, § XXVIII, aux pages citées note 5 ci-dessus. A ces mêmes pages il assure que le concours du *fils* d'Abou-K'orrah fut acheté moyennant 4,000 dirhems et quelques robes.

[d] Je rappelle qu'Ibn-Khaldoun donne, à cet imâm, quarante ans *de règne* (voy. la note 3 de la p. 365 de ce volume). Abou-K'orrah mourut-il vers l'an 154 ? L'affirmative semble résulter du rapprochement que je fais ici, mais je ne puis en fournir la preuve directe.

[e] Voyez la note 7 de la p. 287 de ce volume.

Le messager de 'Omar, sans se décourager, alla trouver le frère[1] d'Abou-K'orrah pour que, usant de son influence sur celui-ci, il le décidât à accepter les propositions de l'émîr. Ce frère, moyennant un cadeau de quatre mille dirhems et une partie des vêtements refusés par Abou-K'orrah, se chargea, sinon d'agir sur son frère, du moins d'agir sur les troupes, ce qu'il fit pendant la nuit suivante avec un succès tel, qu'au matin Abou-K'orrah, étonné de se trouver presque seul, n'eut d'autre parti à prendre que de suivre le mouvement de retraite[2].

Immédiatement après le départ des s'ofrîtes, 'Omar-ibn-H'afs' envoya un

occupait un rang élevé dans cette secte[a]. Ne pourrait-on pas supposer que, dans l'insurrection de 122, Maïçarah commandait au nom de l'imâm des s'ofrîtes, trop jeune alors pour conduire les *Zenâtah* au combat; qu'il voulut usurper le titre d'imâm, et que telle fut la cause restée mystérieuse[b] du meurtre de Maïçarah à *T'anger* et de son remplacement par Khâlid-ibn-H'amîd, qui, dès 124, semble avoir disparu de la scène pour faire place à Abou-K'orrah[c]. J'ai mentionné (note 9 de ma p. 287) un certain 'Abd-el-'Âlâ-ibn-H'odaïdj, qu'Ibn-Khaldoun intitule chef des s'ofrîtes et auquel Maïçarah aurait remis le gouvernement de *T'anger* après le meurtre de 'Omar-ibn-'Abd-Allah; mais indépendamment de l'invraisemblance qu'un homme originairement grec et chrétien ait été reconnu par les Berbers comme chef des s'ofrîtes, il ressort du récit même d'Ibn-Khaldoun que Maïçarah agit avec ce personnage comme un général agit avec un de ses lieutenants, et nullement avec les égards dus à un imâm entouré du respect de tous.

[1] C'est ce que dit Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. 10, l. 20 et 21); selon En-Nouaïrî, l'envoyé se rendit «auprès du *fils* d'Abou-K'orrah, ou «d'après une autre version, chez son *frère*[d].» Ibn-Khaldoun admet qu'il s'adressa au *fils* (*H. d. B.* t. I, p. 18[e], l. 20; — t. I, p. 222, l. 20).

[2] «Alors, dit Et'-T'abarî, cité par Ibn-Khal-«doun, on leva le siége et Abou-K'orrah s'en «retourna dans les contrées qu'il habitait aux en-«virons de *Tlemçên*.» (*H. d. B.* t. II, p. 10, l. 18 et 19; — t. III, p. 334 de la trad.) — Lorsqu'Ibn-Khaldoun écrivait son *Histoire des Berbers*, il avait évidemment de l'incertitude sur la date de ce siége de *T'obnah*[e] : «Entre les années 150 «et 160, dit-il dans un passage, les Berbers pri-«rent les armes contre 'Omar-ibn-H'afs'-ibn-«Abou-S'ofrah, surnommé *Hizârmard*, et le tin-«rent bloqué dans *T'obnah*[f].» La date réelle est, en effet, comprise entre 150 et 160, mais on s'étonne de lire un peu plus loin : «Abou-K'orrah «se révolta en *Maghrib* et assiégea 'Omar-ibn-«H'afs' dans *T'obnah, vers l'époque* où les 'Abbâs-«sides *commencèrent* à régner[g].» Or, en 154, date du siége de *T'obnah*, on était dans la dix-septième année du règne du *second* 'Abbâsside.

[a] *H. d. B.* t. I, p. 10, l. 13 (t. I, p. 237 de la trad.).

[b] Voyez p. 288 et 289 de ce volume. — Ibn-Khaldoun dit, en termes vagues : «Il avait encouru, *par sa tyran-«nie*, la haine des Berbers.» (*H. d. B.* t. I, p. 18v, l. 12 et 13; — t. I, p. 217 de la trad.)

[c] Voyez le récit des événements que j'ai sommairement rappelés p. 365 de ce volume.

[d] § XXVIII, aux pages citées note 5 de la page précédente.

[e] Nous avons vu (p. 370, note 2) que, dans son *Histoire de l'Afrique et de la Sicile*, il sait très-bien que ce fut après les trois dernières années de tranquillité qui succédèrent à l'année 151, c'est-à-dire en 154.

[f] *H. d. B.* t. II, p. 10, in fine (t. III, p. 200 de la trad.).

[g] *Ibid.* t. II, p. 23, l. 9 et 10 (t. III, p. 212 et 213 de la trad.).

corps d'armée contre Ibn-Rostem, qui était campé à *Tahoudâ* avec ses Ibâdhites, et qui fut si complétement défait, qu'après avoir perdu trois mille des siens, il rentra en désordre à *Tâhart*. Les abords de *T'obnah* se trouvaient dès lors assez libres pour que l'emîr pût entreprendre d'aller dégager *K'aïraouân*, assiégé depuis huit mois par Abou-H'âtim [1]. Il confia donc le commandement de *T'obnah* à El-Mohannâ-ibn-el-Mokhârik'[2]-ibn-Ghifâr-et'-T'âï, qui fut bientôt attaqué par Abou-K'orrah, accouru à la nouvelle que 'Omar avait quitté la ville; mais El-Mohannâ, dans une vigoureuse sortie, culbuta et pilla le camp du chef s'ofrîte. Ibn-H'afs', dans sa marche vers l'est, avait atteint *El-Orbos*, lorsqu'il apprit que les Berbers qui cernaient *K'aïraouân* s'avançaient à sa rencontre. Jugeant prudent de ne pas les attendre, vu le peu de forces (sept cents hommes selon En-Nouaïrî) dont il disposait, il se porta rapidement dans la direction de *Tunis*, l'ennemi vint alors prendre position à *Simindjah*[3], évidemment pour lui barrer la route de sa capitale; mais 'Omar, profitant de ce faux mouvement pour changer de route, tourna vers *Bîr-es-Salâmah*, où il opéra sa jonction avec Djamîl-ibn-S'akhr[4], qui arrivait de *K'aïraouân*. Ils y rentrèrent ensemble et 'Omar fit à la hâte ses dispositions pour soutenir un siége, en rassemblant tout ce qu'il put de vivres et d'approvisionnements [5]. Abou-H'âtim ne tarda pas à paraître à la tête de son armée, grossie de nou-

[1] En-Nouaïrî, § XXVIII (*J. A.* t. XII, p. 475; m^e sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 381 de la trad.). — Si le chiffre de huit mois donné ici est exact, il vérifierait assez bien la date que j'ai admise (p. 370 de ce volume) pour celle à laquelle 'Omar-ibn-H'afs' avait quitté *K'aïraouân*, et il en résulterait qu'il partit de *T'obnah* en dzou-'l-k'a'dah. Ces dates doivent approcher beaucoup de la vérité.

[2] *Baïân*, t. I, p. ٩٨, l. 2.

[3] Voyez, sur cette localité, la note 2 de la p. 344 de ce volume; on y trouve indiqué que *Simindjah* était à plus de vingt lieues de *K'aïraouân*, et malheureusement je ne connais pas la position du *Bîr-es-Salâmah*, mais on peut conclure des détails donnés par En-Nouaïrî que cette localité se trouvait entre *Simindjah* et *K'aïraouân*.

[4] Le *Baïân* (t. I, p. ٩٩, l. 17) donne, à ce personnage, le nom de Djamîl-ibn-H'afs'; Ibn-Khaldoun l'appelle *H'amîd*-ibn-S'akhr[a]. Évidemment la mère de 'Omar avait été mariée deux fois, car En-Nouaïrî, qui dit constamment Djamîl-ibn-S'akhr, affirme, à deux reprises, qu'il était frère *utérin* de 'Omar-ibn-H'afs'[b]; il avait remplacé, comme lieutenant à *K'aïraouân*, H'abîb-ibn-H'abîb, tué dans une sortie, comme je l'ai dit plus haut (note 2 de la p. 371).

[5] *Baïân*, t. I, p. ٩٩, l. 3 à 5. — Suivant En-Nouaïrî, il installa un camp retranché à la porte nommée *Abou-'r-Rebia'*, qui était, comme nous le savons par El-Bekrî[c], la porte sud-est de *K'aïraouân*.

[a] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٥, l. 6 (p. 64 de la trad.).

[b] § XXVIII (*J. A.* t. XII, p. 475 et 478; m^e s. 1841. — *H. d. B.* t. I, 381 et 383 de la trad.). Voy. Ibn-Khaldoun (note [a] ci-dessus).

[c] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ٢٠, l. 2 (*J. A.* t. XII, p. 474; ve s. 1858).

veaux contingents d'insurgés, qui portèrent, dit-on, à 130,000 le nombre des assiégeants [1]. Chaque jour l'intrépide émîr faisait une sortie et livrait des combats qui restaient sans résultat quant à la levée du siége. Bientôt la pénurie se fit sentir dans la place; les habitants et la garnison se virent réduits à manger leurs bêtes de somme, les chiens et les chats de la ville; le sel se vendait jusqu'à un dirhem l'once. Au milieu de ces souffrances, 'Omar reçut le coup qui devait lui être le plus sensible : il apprit que le Khalife envoyait Iezîd-ibn-H'âtim-ibn-K'abîs'ah-ibn-Mohallah à la tête de 60,000 hommes au secours de *K'aïraouân;* il ne put supporter la pensée que la gloire de délivrer la capitale de l'*Ifrîk'ïah* reviendrait à un autre qu'à lui, et il résolut de mourir, mais de mourir en combattant. Après avoir dicté ses dernières volontés, il sortit comme un chameau enragé, dit En-Nouaïrî, se précipita à travers les rangs ennemis, sabrant et pointant de sa lance tout ce qui se trouvait sur son passage, jusqu'à ce que lui-même reçût un coup mortel; c'était au milieu de dzou-'l-h'idjah 154 [2]. Privés de leur chef dans une position si grave, les assiégés mirent à leur tête Djamîl-ibn-S'akhr [3], qui accepta le commandement en attendant l'arrivée du gouverneur annoncé. Cependant la position devenait chaque jour plus critique; sans admettre le chiffre de 350,000 assiégeants [4]

Siége de K'aïraouân.

Mort de Hizârmard.

[1] *Baïân*, t. I, p. ٩٩, l. 5 à 7.

[2] *Ibid.* même page, l. 7 à 14. — En-Nouaïrî, qui donne le même récit avec plus de détails [a], dit que ce fut par une lettre de sa femme (Kholaïdah-bent-el-Mo'ârik') qu'il apprit la nomination de Iezîd-ibn-H'âtim au gouvernement de l'*Ifrîk'ïah*, et que cette lettre lui fut apportée, et même lue, par un certain Khirâch-ibn-'Adjlân. Il ajoute que 'Omar fut tué un *dimanche* 15 dzou-'l-h'idjah 154; Noël Desvergers, qui a traduit le même morceau sur le ms. 702, dit : « un *samedi*, au milieu du « mois de dzou-'l-h'idjah 154 [b], » mais il y a dans les deux traductions (peut-être dans le texte, que je n'ai pas sous les yeux) une petite erreur. En réalité, le 15 dzou-'l-h'idjah 154 tombe un *jeudi* correspondant au 28 novembre 771 de J. C. le *samedi* 17 dzou-'l-h'idjah (30 novembre) satisferait assez bien à l'énoncé du *Baïân* et à celui d'En-Nouaïrî. — Ibn-Khaldoun dit seulement que 'Omar fut tué « à la fin de 154 [c]. » — Ibn-Ouadrân paraît être le seul à dire que Hizârmard fut assassiné dans les monts *Aurâs* (*Revue de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 419; 2e s. n° de décembre 1853).

[3] *Baïân*, t. I, p. ٩٩, l. 16 et 17. Le texte dit Djamîl-ibn-*H'afs'*, mais voyez la note 4 de la page précédente.

[4] *Ibid.* t. I, p. ٩٧, l. 14 à 16. — En-Nouaïrî [a]

[a] § XXVIII (*J. A.* t. XII, p. 475 à 478; 1re sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 381 à 383 de la trad.). Ces détails semblent prouver que le vaillant Hizârmard ne savait ni lire ni écrire.

[b] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* à la fin de la note (78) p. 67.

[c] *Ibid.* p. ٢٥, l. 5 (p. 64 de la trad.). Ailleurs, il n'indique que l'année (*H. d. B.* t. I, p. ١٢١, l. 2 et 3; — t. I, p. 223 de la trad.). — Et-T'abarî, suivant le *Baïân* (t. I, p. ٩٧, l. 14), place en 153 la mort de 'Omar-ibn-H'afs'; Abou-'l-Mah'âcin reproduit cette date erronée (*En-Nodjoum*, t. I, p. ١٢١, l. 16).

[a] § XXVIII (*J. A.* t. XII, 476 et 477; 1re sér. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 382 de la trad.).

dont 35,000 cavaliers, chiffre emprunté à Et'-T'abarî, il est certain que *K'aïraouân* était cerné par des forces tellement considérables, que Djamîl fut obligé de capituler, et de livrer la ville à Abou-H'âtim, sous des conditions, du reste, honorables : Djamîl et ses compagnons restaient sous l'obéissance du Khalife et conservaient la couleur noire de ses drapeaux; les Berbers ne devaient tirer aucune vengeance du sang versé; la milice gardait ses armes et ses montures. Il paraît qu'une grande partie sortit de la ville et se dirigea vers *T'obnah*, pendant qu'Abou-H'âtim, aussitôt en possession de *K'aïraouân*, mettait le feu aux portes et démantelait les murailles [1].

35 de l'hég. 171-172 de J.-C. Les Berbers maîtres de Kairouân

Telle était la situation de l'Afrique quand on apprit que Iezîd-ibn-H'âtim-ibn-K'abîs'ah-ibn-el-Mohallab, surnommé Abou-Khâlid, s'avançait à la tête d'une armée. Le Khalife, qui connaissait bien le pays, n'y envoyait que des hommes de son intimité, et Iezîd-ibn-H'âtim était un de ceux dans lesquels il avait le plus de confiance : sa générosité, sa bravoure, ses succès incontestés le faisaient comparer à son bisaïeul El-Mohallab-ibn-Abou-S'ofrah [2]; il avait fait ses preuves dans de nombreux gouvernements : en *Arménie*, dans le *Sind*, en *Égypte* (de 144 à 152 [3]), dans l'*Adzerbîdjân*, etc. L'armée, dont Abou-Dja'far lui avait donné le commandement, se composait de troupes tirées de la *Syrie*, du *'Irâk'* et du *Khorâçân*. A la nouvelle que le général arabe

et Ibn-Khaldoun[a] ont reproduit cette évidente exagération de T'abarî. — Ibn-el-K'at't'ân[b] prétend, dans son *Natzm-el-Djomân*[c], qu'Abou-K'orrah-el-Iforeni était venu, avec 40,000 hommes, se joindre à cet immense rassemblement berber, dans lequel il était salué du titre de Khalife [d].

[1] *Baïân*, t. I, p. ٩٩, l. 17 à 20. — En-Nouaïrî, § XXVIII (*J. A.* t. XII, p. 478; m^e^s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 383 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٣١, l. 2 et 3 (t. I, p. 223 de la trad.). — *Id. Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٥, l. 6 a 9 (p. 64 et 65 de la trad.).

[2] *Baïân*, t. I, p. ٩٨, l. 13 à 15. Voyez le Tableau intitulé *Famille El-Mohallah*.

[3] *Baïân*, t. I, p. ٧١, l. 3 et 4. — Il arriva en *Égypte* le lundi 16 dzou-'l-k'a'dah 144 et y fut remplacé par 'Abd-Allah-ibn-'Abd-er-Rah'man-ibn-Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj le samedi 18 rebî'-l-akhir 152 (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٠٤, in fine, et p. ٣٠٨, l. 10 et 11). Son gouvernement d'Égypte avait donc eu une durée de sept ans cinq mois deux jours. Voyez sous les années 175 et 176 une variante d'un mois aux notes 2 et [c] de la p. 401 de ce volume.

[a] *H. d. B.* t. I, p. ١٣١, l. 1 (t. I, p. 222 de la trad. Voyez la note 2 de cette p. 222).

[b] Voyez la note 2 de la p. 225 de ce volume.

[c] Cité dans le *Baïân*, t. I, p. ٩٧, l. 18. — H'âdji-Khalîfah (t. VI, p. 357, n°s ١٣٨٩٠ à ١٣٨٩٢) cite trois ouvrages intitulés *Natzm-el-Djomân*, et dont aucun n'a pour auteur Abou-'l-K'at't'âr.

[d] Abou-'l-Mahâcin, qui appelle Abou-K'orrah l'*Imâm des Berbers*, dit aussi que, dans le grand rassemblement dont je parle ici, on le proclama Khalife (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٣١١, l. 17, à p. ٣١٢, l. 1). Voyez le titre que lui donne Mak'k'arî (note 7 de la p. 338 de ce volume).

venait de s'arrêter à *Tripoli*[1], Abou-H'âtim se porta résolûment à sa rencontre; mais, avant de dire quelle fut l'issue de la lutte, il convient d'entrer dans quelques détails exigés par la puissance même de l'armée que nous venons de voir s'acheminer vers le *Maghrib*. La fréquence des révoltes, le désir de rendre définitive une conquête si chèrement achetée, seraient peut-être des raisons insuffisantes pour expliquer ce formidable déploiement de forces; mais le soulèvement à la tête duquel se trouvait Abou-H'âtim était, sans aucun doute, le plus dangereux de tous ceux qui avaient menacé la domination arabe en Afrique, parce qu'il avait un caractère de gravité qui lui était particulier. Non-seulement Abou-H'âtim était maître de *K'aïraouân*, mais un certain nombre de généraux s'étaient soumis à lui après la capitalation de Djamîl, et si plusieurs d'entre eux n'attendaient que l'occasion de le trahir, comme nous allons le voir, il s'en trouvait au moins un, 'Abd-er-Rah'man[2], qui était sincère dans son alliance avec le chef berber. Ibn-'Adzârî, par sa brièveté sur ce qui se passa alors en *Ifrik'ïah*, nous fait presque complétement défaut;

[1] *Baïân*, t. I, p. 44, l. 3 et 4. On a vu (p. 375) qu'Ibn-'Adzârî portait cette armée à soixante mille hommes; En-Nouaïrî, qui avait donné le même chiffre, dit plus loin: « Trente mille hommes « des troupes de *Khorâçân* et soixante mille de « celles de *Bas'rah*, de *Koufah* et de la *Syrie*[a]; » ce qui fait un total de quatre-vingt-dix mille hommes. — Bélâdzorî (p. ٢٣٣, l. 4) avait dit cinquante mille hommes, Ibn-Ouadrân (*loc. laud.*) l'avait répété; et l'on retrouve le même chiffre dans El-K'aïraouâni (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 79), qui dit cinquante mille hommes de cavalerie.

[2] Cet 'Abd-er-Rah'man s'était franchement associé à Abou-H'âtim espérant peut-être, quoique placé dans des conditions différentes, tirer, des antécédents de sa famille[b], le parti que son grand-père avait su en tirer en 127 (voyez p. 323 de ce volume).

[a] SS XXVIII et XXIX (*J. A.* t. XII, p. 477 et 480; IIIe s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 382 et 384 de la trad.). — Ibn-Khaldoun a reproduit le même chiffre (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٥, l. 14; — p. 67 de la trad.).

[b] Voici le tableau de cette famille :

Nâfi'-'l-Fihri.
|
'Oc'bah.
50-55, 62-64
|
Abou-'Obaïdah.
|
H'abîb,
tué à la bataille du *Sebou* à la fin de 123 (voy. p. 295).
|
'Abd-er-Rah'man. 127-137. — El-Ias. 138. — 'Abd-el-Ouâreth. — 'Amrân.
|
H'afs. 138-140.
|
'Abd-er-Rah'man, le *collègue* d'Abou-H'âtim (*H. d. B.* t. I, p. ١٤١; l. 7; — t. I, p. 223 de la tr.).

je suivrai En-Nouaïrî dont le récit est plus vraisemblable que celui d'Ibn-Khaldoun.

Au moment où Abou-H'âtim avait quitté *K'aïraouân* pour se porter à la rencontre de Iezîd, il avait confié le gouvernement de cette capitale à 'Abd-el-'Azîz-el-Mo'âfiri[1], qui, suivant En-Nouaïrî, reçut bientôt, du chef absent, l'ordre de désarmer les miliciens, de les empêcher de se réunir, ne fût-ce que deux ensemble, et de les lui envoyer un à un. Sans admettre cette exagération, on comprend que la milice, par le seul fait qu'elle se sentait en force après le départ des troupes berbères, encouragée d'ailleurs par l'approche d'une imposante armée arabe, on comprend, dis-je, que la milice ait couru aux armes. Elle mit à sa tête 'Omar-ibn-'Othmân-ez-Fihri[2], qui attaqua et tailla en pièces les partisans d'Abou-H'âtim. Ibn-Khaldoun, sans indiquer où se trouvait El-Mokhârik'-ibn-Ghifâr, dit qu'il se souleva aussi et que le chef berber fut obligé de revenir sur ses pas pour tirer vengeance de cette double trahison[3]. A son approche, et peut-être après un combat, les deux généraux arabes se réfugièrent à *Djîdjil*, dans le pays des *Kitâmah*, où Abou-H'âtim ne pouvait songer à les poursuivre; il était plus urgent pour lui de marcher contre Iezîd, et il reprit la route de *Tripoli*. 'Omar-ibn-'Othmân

El-Mokhârik chez les Kitâmah.

[1] *Baïân*, t. I, p. ٩٩, l. 22 et 23. — En-Nouaïri appelle ce lieutenant 'Abd-el-'Aziz-ibn-es-Samh'-el-Mo'âfiri (*J. A.* t. XII, p. 478; IIIe s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 383 de la trad.). — Ibn-Khaldoun[a], contre toute vraisemblance, dit que Abou-H'âtim avait, en son absence, chargé du gouvernement de la capitale 'Omar-ibn-'Othmân-el-Fihri[b], cet ancien gouverneur de *Tripoli*, qui, en 140, à l'occasion du méfait signalé par un Ibâdhite, avait été chassé de sa résidence par Abou-'l-Khat't'âb[c], et il admet que ce fut quand Abou-H'âtim prit pour la *seconde* fois la route de *Tripoli* qu'il confia *K'aïraouân* à 'Abd-el-'Aziz, qu'il surnomme *El-Moghâfiri* (المغافرى). L'assertion d'Ibn-'Adzârî et d'En-Nouaïrî est probablement plus exacte.

[2] Voyez la note 1 ci-dessus.

[3] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٩, l. 3 et 4 (p. 67 de la trad.). Je n'ai pas pu admettre qu'Abou-H'âtim ait commis la faute qui explique l'expression de *trahison* dans la bouche d'Ibn-Khaldoun, mais on peut croire que, quand Djamîl-ibn-Sakhr remit *K'aïraouân* aux Berbers, les généraux arabes qui étaient dans la place avaient tout au moins promis de ne rien entreprendre contre Abou-H'âtim et que, confiant dans cette promesse, le chef berber s'était mis en marche contre Iezîd.

[a] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٩, l. 2 à 7 (p. 67 de la trad.).

[b] On voit pourquoi Ibn-Khaldoun appelle ailleurs ce général l'*allié* d'Abou-H'âtim (*H. d. B.* t. I, p. ١٥١, l. 5; — t. I, p. 223 de la trad.). Il le qualifie tantôt du nom d'*El-Fihri*, tantôt de celui d'*El-K'oraïchi*; j'ai expliqué (note [c] de la p. 188 de ce volume) que les *Fihrites* étaient les *K'oraïchites* de la banlieue de *La Mekke*. On sait d'ailleurs que Fihr est le véritable K'oraïch, et que c'est à lui que commence le nom, devenu si fameux, de la tribu qui donna à l'Arabie son prophète législateur et guerrier (Caussin, *Essai*, etc. t. I, p. 194).

[c] Voyez p. 351 de ce volume.

et El-Mokhârik' vinrent alors à *Tunis* pendant que Djamîl-ibn-Sakhr et El-Djonaïd[1], l'ancien gouverneur de *Tripoli*, accompagnés d'un certain nombre de miliciens, avaient réussi à rejoindre H'abîb-ibn-H'âtim, qu'ils avaient rencontré à *Sort*, où, paraît-il, le général arabe séjourna un certain temps avant de s'avancer vers *Tripoli*[2]. A mesure que les deux armées se rapprochaient, Abou-H'âtim acquit une connaissance plus exacte des forces imposantes qu'il allait avoir à combattre, et, n'osant risquer une bataille en rase campagne, il se jeta dans les montagnes des *Nafouçah*[3] et s'y fortifia dans une position presque inexpugnable. Iezîd, étant arrivé avec le gros de son armée[4], força les retranchements, tailla les Berbers en pièces, et mit en pleine déroute ce qui échappa au glaive arabe. Abou-H'âtim et trente mille des siens, dit En-Nouaïrî, restèrent sur le champ de bataille, et, dans ce désastre, il faut compter un

Défaite et mort d'Abou-H'âtim.

[1] J'ai déjà eu l'occasion (p. 371, note 2) de nommer ce personnage qui était gouverneur de *Tripoli* sous l'émîrat de Hizârmard. Le nom de son père est incertain : En-Nouaïrî l'appelle El-Djonaïd-ibn-*Iaçâr*-el-Azdi, et Ibn-*Saîâr*[a]; Ibn-Khaldoun dit : El-Djonaïd-ibn-*Bichâr*-el-Azdi[b].

[2] En-Nouaïrî, SS XXVIII et XXIX (*J. A.* t. XII, p. 479 et 480; m^e s. 1841. — *H. d. B.* t. I; p. 384 de la trad.).

[3] Le *Djebel-Nafouçah* est le prolongement de l'*Atlas*, dont le point de départ est à l'Océan; c'est le tronçon de cette chaîne qui court de l'ouest à l'est dans le sud de *K'açs'ah*, de *K'âbis*, de *S'abrah*[c] et de *Tripoli*. Sans pouvoir fixer ses limites avec précision, je dirai que les géographes arabes donnent au *Djebel-Nafouçah* une longueur de six à sept journées de marche[d]; ce tronçon semble rattaché au *Djebel-Demmer*[e] par le *Djebel-Ghamerâcen*[f]. De *Tripoli* au *Djebel-Nafouçah*, El-Bekrî, Iâk'out et Ibn-Khaldoun comptent trois journées de marche[g]; Edrîsî en compte six, et place aussi cette montagne à six journées de *K'afs'ah*[h].

[4] Suivant En-Nouaïrî, Abou-H'âtim, dans sa marche vers les monts *Nafouçah*, avait rencontré l'avant-garde de Iezîd, commandée par Sâlim-ibn-Saouadah-et-Temîmi, et l'avait attaquée assez vigoureusement pour l'obliger à se replier sur l'armée arabe. (Voyez les pages auxquelles j'ai renvoyé note 2 ci-dessus.)

[a] *J. A.* t. XII, p. 477 et 479, et t. XIII, p. 54; m^e s. 1841 et 1842. — *H. d. B.* t. I, p. 379, 383 et 390 de la trad.

[b] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٣٣, in fine (p. 63 de la trad.).

[c] Voyez la note [a] de la p. 22 de ce volume. J'ai parlé aussi des Nafouçah aux p. 325 et 326.

[d] El-Bekrî, *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. 4, l. 9 et 10 (*J. A.* t. XII, p. 436; ve s. 1858). — Iâk'out donne le même chiffre (*Mo'djam-el-Boldân*, t. IV, p. ٨٠١, l. 2. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. III, p. ٢٣٣, l. 3). — Ibn-Khaldoun dit *sept* journées (*H. d. B.* t. I, p. ١٨١, l. 5; — t. I, p. 280 de la trad.).

[e] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٨٠, lin. ult. à p. ١٨١, l. 1 (t. I, p. 280 de la trad.).

[f] *Rih'lah* d'Et-Tidjâni (*J. A.* t. I, p. 109; ve s. 1853). La manière dont Et-Tidjâni s'exprime sur le *Djebel-Ghamerâcen* semble indiquer que cette montagne sépare le *Djebel-Demmer* du *Djebel-Nafouçah*; cependant on lit dans Edrîsî que, « de la montagne de *Nafouçah* à celle de *Demmer*, on compte trois journées par un pays sablonneux. » (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٢٣, l. 1 et 2.)

[g] *El-Meçâlik*, p. 4, l. 8 (*J. A.* t. XII, p. 436; ve s. 1858). — *Mo'djam*, t. IV, p. ٨٠١, l. 3. — *Marâs'id-el-It't'ilâ*, t. III, p. ٢٣٣, l. 3 et 4. — *H. d. B.* t. I, p. ١٢٣, l. 11, et p. ١٨١, l. 4 (t. I, p. 226 et 280 de la trad.).

[h] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٢٢, l. 18, et p. ١٠٥, l. 13 et 14.

contingent considérable des *Beni-Iforen*, car Ibn-Khaldoun nous représente Abou-K'orrah ramenant alors à *Tlemçên* les débris de son armée, qui avait fait des pertes énormes dans cette bataille décisive[1]. Ceci se passait le 27 rebî'-l-aouel 155[2] (samedi 7 mars 772 de J. C.), et l'on prétend que depuis la révolte des Berbers contre 'Omar-ibn-H'afs' (p. 371) jusqu'à leur déroute complète, ils avaient livré aux troupes de l'Empire trois cent soixante-quinze combats[3]. La fermentation qui régnait dans la région montagneuse des *Nafouçah* ne fut évidemment pas apaisée encore par cette horrible boucherie, car Iezîd séjourna un mois sur le champ de bataille, qu'il quitta pour se rendre à *K'âbis*, où il arriva le 20 djoumâdi-'l-aouel (mardi 28 avril 772 de J. C.). Il faut croire, puisqu'il mit tant de temps pour atteindre cette ville, qu'il eût beaucoup à faire dans le trajet, et même le séjour qu'il y fit est la preuve que sa tâche n'était pas achevée, puisqu'il n'entra à *K'aïraouân* que le 19 djoumâdi II[4] (mercredi, 27 mai 772 de J. C.). L'Afrique était reconquise, et si l'on compte depuis l'instant où Djamîl livra *K'aïraouân* à Abou-H'âtim[5], jusqu'à la mort de ce chef de l'insurrection, les Berbers, cette fois, ne durent être maîtres de leur pays que pendant environ deux mois; il faudrait dire environ cinq mois si l'on compte jusqu'à l'entrée de Iezîd dans la capitale.

XXI. Iezîd-ibn-H'âtim

Les historiens s'accordent à dire que pendant les quinze années du gouvernement de Iezîd, ce général administrateur rétablit l'ordre sur tous les points : il ouvrit de nombreux marchés à *K'aïraouân*, et plaça chaque corps de métier

[1] *H. d. B.* t. II, p. 16, l. 6 à 8 (t. III, p. 200 de la trad.).

[2] En-Nouaïrî, § XXIX (*J. A.* t. XII, p. 481; IIIe s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 385 de la trad.). Il dit, certainement à tort, le *lundi* 27 rebî'-'l-aouel. Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٩, l. 8 à 11 (p. 68 de la trad.), ne donne pas la date.

[3] *Baïân*, t. I, p. ٩٧, l. 3 et 4. — C'est sans doute par suite d'une faute de copiste qu'En-Nouaïrî (aux pages citées note 2 de la page précédente) dit trois cent soixante-*cinq* combats. — Ibn-Khaldoun (*H. d. B.* t. I, p. ١٣١, l. 10; — t. I, p. 223 de la trad.) reproduit le chiffre donné par Ibn-'Adzârî.

[4] *Baïân*, t. I, p. ٩٩, l. 7 et 8*. — Ibn-Khaldoun confirme cette date en disant « vers le milieu de 155. » (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٩, l. 12 et 13; — p. 68 de la trad.) — Ibn-Ouadrân (*loc. laud.*) avait dit « vers la fin de djoumâdi II. »

[5] Je n'ai pu dire (p. 376) à quelle date précise Djamîl ouvrit à Abou-H'âtim les portes de *K'aïraouân;* mais puisque Hizârmard avait été tué le 17 dzou-'l-h'idjah 154 (note 2 de la p. 375), et puisque le chef berber avait été obligé d'accorder une capitulation honorable, il est clair que les assiégés avaient opposé une résistance qui se prolongea plus de douze jours, c'est-à-dire au moins jusqu'en moh'arram 155, et que ce fut probablement dans ce mois que les Berbers devinrent maîtres de la capitale.

* Le texte dit الاثنين لعشر بقين يوم ; il est cependant certain que le 19 djoumâdi-'l-akhir 155 tombe un mercredi et non un lundi.

dans un quartier qui lui fut spécialement affecté[1]. Ce qui prouve qu'il maintint la paix et s'occupa principalement de choses utiles, c'est la brièveté des récits qui nous ont été laissés dans cette période relativement longue, habitués que sont les historiens à ne raconter que des batailles et à ne considérer les faits d'une administration pacifique que comme des détails indignes de prendre place dans les pages de l'histoire. Toutefois, dès l'année qui suivit la reprise de possession de *K'aïraouân*, il fallut marcher contre 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb, qui s'était jeté franchement sur l'insurrection, comme je l'ai dit (p. 377), et avait cherché un refuge chez les *Kitâmah* après la mort d'Abou-H'âtim. El-Mokhârik'-ibn-Ghifâr-et'-T'âï, qui commandait à *T'obnah* au nom de Iezîd, fut chargé d'aller combattre le rebelle, et reçut, pour cette expédition en pays berber, un renfort à la tête duquel était El-'Alâ-ibn-Sa'îd-el-Mohallabi[2]. Suivant Ibn-el-Athîr[3], Ibn-'Adzârî et Ibn-Khaldoûn, 'Abd-er-Rah'man leur échappa par la fuite, après avoir vu tomber autour de lui tous ceux qui l'avaient accompagné[4]; mais ailleurs, Ibn-Khaldoun assure que 'Abd-er-Rah'man, bloqué pendant huit mois par El-Mokhârik', succomba à la fin et fut tué avec tous les Berbers qui lui étaient restés fidèles[5]. Pendant que le descendant de plusieurs émîrs d'Afrique[6] faisait, chez les *Ketâmah*, une défense désespérée, une diversion en sa faveur avait lieu chez les *Hooudrah* des environs de *Tripoli*. La révolte avait pour chef un certain Abou-Iah'îâ-ibn-Founâs-el-Hooudâri, autour duquel les Berbers vinrent se grouper en grand nombre. 'Abd-Allah-ibn-es-Simt'-el-Kindi, général qui commandait la garnison de *Tripoli*[7], marcha contre les insurgés et les rencontra au bord de la mer, sur le territoire des *Hooudrah*. Un combat s'engagea aussitôt, on se battit avec

156 de l'hég. (772-773 de J. C.) 'Abd-er-Rah'man chez les Kitâmah.

[1] *Baïân*, t. I, p. ٢٨, l. 19 et 20. — En-Nouaïri, § XXIX (*J. A.* t. XII, p. 481; 1re s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 385 de la trad. — *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 70, à la fin de la note 80).

[2] *Baïân*, t. I, p. ٩٩, l. 11 à 15. — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٩, l. 13 à 16 (p. 68 de la trad.).

[3] Dans son *Kâmil*, sous l'année ١٥٩, t. VI, p. ٥, l. 22, et p. ٩, l. 1 à 8.

[4] Quoique Ibn-el-Athîr ne soit pas seul à dire que Iezîd envoya des troupes chargées de combattre les *Kitâmah*, qui avaient donné à 'Abd-er-Rah'man l'asile de leur territoire, il est permis de mettre en doute que les *Kitâmah* aient poussé leur hospitalité jusqu'à prendre les armes pour défendre le réfugié.

[5] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٢١, l. 7 à 9 (t. I, p. 223 de la trad.). Il fallut sans doute s'y prendre à deux fois, et El-Mokhârik ne fit peut-être qu'achever la tâche ébauchée par El-'Alâ.

[6] Voyez la note [b] de la p. 377 de ce volume.

[7] J'emprunte ce nom à Ibn-'Adzârî et à Ibn-Khaldoun (aux pages citées note 1 de la page suivante). D'après le premier de ces auteurs (*Baïân*, t. I, p. ٩٩, l. 6), Iezîd, avant de marcher sur *K'aïraouân*, avait laissé à *Tripoli* un gouverneur qu'il nomme Sa'îd-ibn-Cheddâd.

acharnement, et la victoire flotta longtemps incertaine; mais enfin Aboulah'îâ-ibn-Founâs fut mis en fuite, laissant le champ de bataille jonché d'un nombre considérable des siens [1]. Ce qui m'a fait dire que le mouvement insurrectionnel de *Tripoli* se rattachait à la lutte que 'Abd-er-Rah'man soutenait dans les montagnes des *Ketâmah*, c'est qu'on lit dans Ibn-Khaldoun : « Modjâhid-ibn-Moslim, membre de la tribu des *Hooudârah*, fut un des généraux qui combattirent pour 'Abd-er-Rah'man-ibn-H'abîb [2]. »

157 de l'hég. (773-774 de J. C.)

Cette guerre une fois terminée, Iezîd se hâta d'entrer dans la voie des améliorations qu'il projetait de réaliser; dès l'an 157, il entreprit la reconstruction de la mosquée de *K'aïraouân* [3], et commença les embellissements de la ville, embellissements qui la transformèrent à ce point que, selon En-Nouaïri : « on ne s'écarterait pas de la vérité en disant qu'il en fut le fondateur. » J'ai donné plus haut la raison qui rend impossible de suivre l'émîr dans le cours de travaux dont les historiens arabes tiennent à peine compte, et je suis réduit à reproduire sans retard cette phrase d'Ibn-el-Athîr : « A partir de la défaite de Iah'îâ-ibn-Founâs, le calme se rétablit dans l'*Ifrîk'îah*, « et Iezîd gouverna paisiblement cette province [4]; » phrase répétée par En-Nouaïrî [5], mais contredite par Ibn-Khaldoun, qui place en 157 le point de départ d'une révolte des *Ouarfadjoumah* [6], qui, suivant ce qu'il dit ailleurs [7], auraient entretenu l'agitation dans le *Zâb* pendant toute la durée de son gouvernement, qui finit avec sa vie, le 18 ramadhân 170 (mardi 13 mars 787 de J. C.), après quinze ans trois mois [8] depuis la rentrée des Arabes à

170 de l'hég. (786-787 de J. C.) Mort de Iezid.

[1] Ibn-el-Athîr, *El-Kâmil*, t. VI, p. ٥ et ٦. — *Baïân*, t. I, p. ٩٩, l. 15 à 19. Ibn-'Adzârî donne au chef des *Hooudârah*, dans cette révolte, le nom de Abou-Iah'îâ-ibn-*K'oriâs*[a]-el-Hooudâri. — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٧٨, l. 12 à 15 (t. I, p. 276 de la trad.).

[2] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٧٨, l. 15 et 16 (t. I, p. 276 de la trad.).

[3] *Baïân*, t. I, p. ٩٩, l. 19 et 20. — En-Nouaïrî. § XXIX (*J. A.* t. XII, p. 481; IIIe s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 385 de la trad.). — El-Bekrî (*El-Meçâlik-oua-'l-Memâlik*, p. ٢٣٣, l. 11 à 13; — *J. A.* t. XII, p. 470; Ve s. 1858) avait donné, sur cette reconstruction de la mosquée de *K'aïraouân*, quelques détails qu'El-Kaïraouâni paraît lui avoir empruntés (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 79.).

[4] A la page citée note 1 ci-dessus.

[5] Aux pages citées note 3 ci-dessus.

[6] *H. d. B.* t. I, p. ١٩١, l. 11 à 15 (t. I, p. 223 de la trad.).

[7] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٧, lin. ult. à p. ٢٧, l. 2 (p. 68 de la trad.).

[8] Ibn-Khallikân, n° ٢٣٨, fasc. III, p. ١٩٢, l. 8 (t. I, p. 529 de la trad. angl.). — C'est évidemment par erreur qu'Ibn-'Adzârî dit « en ramadhân 171, » mais il se redresse immédiatement en ajoutant que la durée du gouvernement

[a] Par suite, semble-t-il, de points diacritiques doublés, d'un mal placé et par la lecture de ر au lieu de و, ce qui donne قرياس au lieu de فوناس. J'ai adopté la leçon d'Ibn-el-Athîr, confirmée par Ibn-Khaldoun.

K'aïraouân. Malgré ces indications d'Ibn-Khaldoun, indications fautives ou tout au moins fort exagérées, on doit, d'après les autres témoignages, admettre que, sous Iezîd-ibn-H'âtim, l'*Ifrîk'ïah* jouit d'environ quatorze années de paix. Aucun gouvernement n'avait eu une si longue durée, aucun émîr d'Afrique n'avait, comme Iezîd, été maintenu par quatre Khalifes successifs, savoir :

	Ans.	Mois.	Jours.
Depuis son entrée à *K'aïraouân* jusqu'à la fin du règne d'El-Mans'our[1]	3	5	17
Sous le khalifat d'El-Mahdi[2]-ibn-el-Mans'our	10	1	16
Sous le khalifat de Mouçâ-'l-Hâdî[3]-ibn-el-Mahdi	1	1	23
Et enfin jusqu'au 18 ramadhân 170, sous le khalifat de Hâroun-er-Rachîd[4], frère d'El-Hâdi	»	6	2
Ensemble	14	13	58

Soit, comme disent Ibn-Khallikân et Ibn-'Adzârî (note 8, p. 382) : 15 ans 3 mois.

de Iezîd-ibn-H'âtim fut de *quinze ans trois mois* (*Baïân*, t. I, p. vr, l. 7 à 9). En effet, j'ai dit (p. 380), d'après Ibn-'Adzârî lui-même, que cet émîr entra à *K'aïraouân* le 19 djoumâdi-'l-akhir 155, et la durée assignée ci-dessus à son gouvernement placerait sa mort au 19 ramadhân 170, ce qui s'accorde parfaitement avec la date donnée par Ibn-Khallikân. En-Nouaïrî[a] dit très-bien en ramadhân 170; Ibn-Ouadrân[b], Ibn-Khaldoun[c], Abou-'l-Mah'âcin[d], et El-K'aïraouâni[e], viennent en confirmation quant à l'année.

[1] Qui mourut le 6 dzou-'l-h'idjah 158 (voyez la note 2 du n° III de la Note A à la fin de cet ouvrage).

[2] Qui mourut le 22 moh'arram 169 (voyez la note 3 du n° III de la même Note A).

[3] Qui mourut le vendredi 16 rebî-'l-aouel 170 (voyez la note 4 du n° III de la Note A indiquée ci-dessus). — Suivant d'Herbelot, les Arabes donnent à ce jour le nom de *jour des Hâchimites*[f], parce que ce jour-là Hâroun-er-Rachîd apprit, à quelques instants de distance, la mort de son frère Hâdi, qui lui livrait le trône, et la naissance de son second fils, Mâmoun[g], de sorte qu'ainsi le 16 rebî-'l-aouel 170 avait donné la mort à un Hâchimite et la vie à un autre Hâchimite (*Bibl. orient.* p. 400, col. 2, au mot Haroun-al-Raschid).

[4] Hâroun-er-Rachîd ayant succédé à son frère

[a] § XXIX (*J. A.* t. XII, p. 481; IIIe s. 1841). — Dans la réimpression de cette traduction, M. de Slane dit seulement « sous le khalifat d'Er-Rachîd, » sans indiquer l'année (*H. d. B.* t. I, p. 385 de la trad.); mais dans ce même passage, traduit par N. Desvergers (voyez à la fin de sa note 80), on lit bien « en ramadhân 170. »

[b] *Revue de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 420; 2e s. numéro de décembre 1853.

[c] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. rv, l. 2 et 3 (p. 68 de la trad.).

[d] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۳۹۳, l. 9 à 11.

[e] *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 80.

[f] Les 'Abbâssides sont nommés Hâchimites parce que leur famille était une branche de la tige de la maison de Hâchim, de laquelle Moh'ammed descendait comme eux. De là aussi le nom de *Hâchimïah* qu'Abou-'l-'Abbâs-es-Saffâh avait donné à la résidence qu'il fit construire près de *Koufah* (Abulfedæ *Annal. muslem.* t. I, p. 482, in fine. — Silvestre de Sacy, *Chrest. arab.* t. I, p. 36, note 13. — Voyez la note 4e de la p. 327 de ce volume).

[g] Ibn-K'otaïbah, p. ۱۹۳, l. 17 et 18. — Eutychius, t. II, p. 406, l. 3 à 7. — El-Makîn, p. 112, l. 16 à 21.

En l'absence de récits de batailles, les historiens arabes se plaisent à raconter quelques traits qui peignent, sous des couleurs favorables, le caractère de Iezîd[1] : son désir sincère de pratiquer la justice, sa libéralité avec les poëtes, la manière large dont il comprenait qu'un chef devait agir dans le maniement de sa fortune privée. Ces qualités, la période de paix, qui se présente comme une exception pendant tout le temps que l'Afrique fut administrée par des gouverneurs délégués des Khalifes d'Orient, expliquent très-bien les éloges que l'histoire prodigue à cet émîr; elles expliquent même, en partie, le calme dans lequel restèrent les Berbers sous son gouvernement, calme qui cependant n'entraîne pas l'idée d'une soumission complète, car il semble devoir être surtout attribué à ce que Iezîd eut la sagesse de ne pas chercher à étendre la domination arabe vers l'ouest, contrairement aux assertions d'un auteur qui a inspiré jadis une confiance aujourd'hui perdue à bien juste titre. Ainsi, quand Cardonne affirme que les succès de Iezîd le décidèrent à s'emparer de *Fês*, qu'il fit le siége en personne, emporta la ville d'assaut et la livra au pillage[2], il avance autant de faits controuvés; il oublie (ce qu'il a dit cependant) que Iezîd est mort en 170, et que, malgré les variations que présentent les auteurs sur la date de la fondation de *Fês*, la date la plus ancienne, parmi celles inexactement indiquées, est l'année 172, fixée par lui-même[3], avec une erreur de vingt ans

XXII. Dâoud-ibn-Iezîd. 171 de l'hég. (787-788 de J. C.) Révolte des Berbers.

Pendant la maladie à laquelle succomba Iezîd-ibn-H'âtim, son fils Dâoud avait gouverné à sa place[4]; on dit même que celui-ci avait été désigné par l'émîr pour lui succéder[5]; ce qui est certain, c'est qu'il garda le commandement après la mort de son père. Bientôt les Berbers se soulevèrent dans les montagnes de *Bêdjah* et d'autres points, en même temps que S'âlih'-ibn-Nos'aïr-el-Ibâdhi, de la tribu de *Nefzâouah*, levait l'étendard de la révolte[6]. El-Mohal-

le 16 rebî'-l-aouel 170, et Iezîd étant mort le 19 ramadhân de la même année, celui-ci gouverna l'*Ifrik'îah* pendant les six premiers mois et deux jours du long règne d'Er-Rachîd.

[1] Ibn-Ouadrân (*Revue de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 420; 2e s. 1853). — *Baïân*, t. I, p. vi, l. 5, à p. vf, l. 7. — En-Nouaïrî, § xxix (*J. A.* t. XII, p. 481 à 483; iiie s. 1841. — *H. d. B.* t. I, p. 385 et 386 de la trad.).

[2] *Hist. de l'Afr. et de l'Esp. sous la domin. des Arabes*, liv. II, t. I, p. 176.

[3] *Hist. de l'Afr. et de l'Esp.* etc. liv. III, t. II, p. 60. Les erreurs de cette force ne sont pas rares dans l'ouvrage de Cardonne.

[4] *Baïân*, t. I, p. vf, l. 11.

[5] En-Nouaïrî, § xxx (*J. A.* t. XIII, p. 49; iiie s. 1842. — *H. d. B.* t. I, p. 386 de la trad.).

[6] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. 1pi, l. 16 et suiv. (t. I, p. 224 de la trad.). C'est évidemment par erreur que le texte dit احدى وستين au lieu de احدى وسبعين; le savant traducteur n'a pas rectifié cet anachronisme.

lab-ibn-Iezîd marcha contre ce chef, qui lui fit éprouver un assez rude échec; alors Dâoud envoya contre les Ibâdhites son cousin Solaïmân-ibn-es'-S'immah[1]-ibn-Iezîd-ibn-H'abîb-ibn-Mohallab, qui, à la tête de dix mille hommes, livra bataille aux insurgés, les mit en déroute, les poursuivit, et en tua plus de dix mille. Suivant En-Nouaïrî et suivant Ibn-Khaldoun[2], une seconde bataille, livrée à S'âlih', auquel étaient venus se joindre de nombreux chefs berbers, donna une nouvelle victoire à Solaïmân, qui, après avoir rétabli ainsi la tranquillité dans le pays, rentra à *K'aïraoudn*. Malgré ces succès, et malgré le grand crédit dont avait joui Iezîd-ibn-H'âtim auprès d'Er-Râchid, celui-ci ne confirma pas Dâoud dans le gouvernement de l'*Ifrîk'ïah*, qu'il tenait, de fait, depuis neuf mois et demi[3]; toutefois ce gouvernement restait dans la même famille. Le 1er redjeb 171[4], Rauh'-ibn-H'âtim, frère de Iezîd

XXIII. RAUH'-IBN-H'ÂTIM.

[1] Le *Baïân* (t. I, p. ٧٢, l. 15 et 16) dit Solaïmân-*ibn-Iezîd;* je crois que ce texte doit être corrigé d'après ceux d'En-Nouaïrî et d'Ibn-Khaldoun que j'ai suivis.

[2] Aux pages citées notes 5 et 6 de la p. 384. Dans le *Baïân*, on lit Nos'aïr-ibn-S'âlih'; j'ai donné le nom de ce chef comme le donnent En-Nouaïrî et Ibn-Khaldoun. Suivant l'auteur de l'*Histoire des Berbers*, la seconde bataille fut livrée près de *Sicca Veneria* [a] (*El-Kéf*).

[3] *Baïân*, t. I, p. ٧٢, l. 11. — En-Nouaïrî, § XXX (*J. A.* t. XIII, p. 50; IIIe s. 1842. — *H. d. B.* t. I, p. 387 [b] de la trad.). — Ibn-el-Athîr [c] ne donne qu'une durée de neuf mois à l'intérim de Dâoud, ce qui placerait l'arrivée de Rauh'-ibn-H'âtim au 18 djoumâdi-'l-akhir 171[d]. — Belâdzorî parle de Rauh'-ibn-H'âtim comme du successeur immédiat de son frère Iezîd [e]; à son exemple, Ibn-Khaldoun ne compte pas Dâoud parmi les émîrs de l'*Ifrîk'ïah* [f], ce qui est logique, puisque le Khalife ne lui donna pas l'investiture, quoiqu'un auteur généralement très-exact prétende le contraire. Suivant Abou-'l-Mah'âcin [g], Iezîd laissa pour successeur son fils Dâoud, qui fut confirmé par Hâroun-er-Rachîd, mais destitué en 172 par ce Khalife, qui nomma à sa place son oncle Rauh'-ibn-H'âtim. Les autorités sur lesquelles j'ai appuyé le récit des faits que je viens d'exposer répondent suffisamment à ces diverses assertions d'Abou-'l-Mah'âcin.

[4] Ibn-Khallikân, n° ٣٣٨, fasc. III, p. ١٣٥, l. 11 (t. I, p. 529 de la trad. angl.). — Ibn-'Adzârî

[a] Sur cette localité, voyez la note 3 de la page 100 de ce volume.

[b] N. Desvergers, qui a traduit le même morceau sur le ms. 702, fait dire à En-Nouaïrî: «*dix* mois et demi» (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 70, note 81); mais c'est à coup sûr une erreur, car l'intérim de Dâoud avait commencé régulièrement à la mort de son père, le 18 ramadhân 170; nous allons voir arriver le successeur de Iezîd le 1er redjeb 171; ces dates, empruntées à Ibn-Khallikân et qui donnent une durée de neuf mois treize jours à l'intérim de Dâoud, sont donc très-bien confirmées par la durée de neuf mois et demi qu'Ibn-'Adzârî et En-Nouaïrî donnent à cet intérim.

[c] *El-Kâmil*, t. VI, p. ٧٥, l. 9.

[d] Voyez les notes 1 et [a] de la p. 388 de ce volume.

[e] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٣, l. 6 et 7. C'est à ce texte que j'emprunte l'orthographe de Rauh'; on y lit روح; c'est aussi l'orthographe d'Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. VI, p. ١٠٧, l. 18 et *passim*).

[f] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٧, l. 3 (p. 70 de la trad.).

[g] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٤٣, l. 11 à 13.

et oncle de Dâoud, arriva à *K'aïraouân*, envoyé par le Khalife pour prendre le gouvernement des mains de Dâoud, qui se rendit en Orient. Hâroun-er-Rachîd reçut avec distinction le fils de Iezîd et lui conféra, peu d'années après, le gouvernement de l'Égypte [1].

Rauh'-ibn-H'âtim-ibn-K'abîs'ah-ibn-el-Mohallab-ibn-Abou-S'ofrah-el-Azdi jouissait d'une grande considération méritée par sa capacité hors ligne; de nombreux gouvernements lui avaient été confiés : il occupa un de ces hauts emplois dès le règne d'Es'-S'affâh' [2], et reçut d'El-Mans'our le gouvernement de *Bas'rah*, d'El-Mahdi celui de *Koufah* [3]; en *Arménie*, il avait succédé à 'Othmân-ibn-'Omârah-ibn-Khoraïn et avait été remplacé par Khozaïmah-ibn-Khâzim [4]; il avait gouverné aussi le *T'abaristân* [5] et la *Palestine;* il était gouverneur du *Sind* quand Hâroun-er-Rachîd le rappela pour l'envoyer en *Ifrîk'iah*

n'a indiqué que l'année [a]; En-Nouaïrî dit « en « redjeb 171 [b]; » et comme Ibn-Khaldoun place l'arrivée de Rauh'-ibn-H'âtim en *Ifrîk'iah* « *au « milieu* de l'année 171 [c], » il confirme complétement la date donnée par Ibn-Khallikân. La date de la mort de Rauh' et la durée qu'on assigne à son gouvernement conduisent, pour son arrivée, à une date qui s'éloigne peu de celle que j'adopte ici (voyez la note 1 de la p. 388).

[1] En-Nouaïrî, § XXX (aux pages citées note 3 de la page précédente). Il ajoute que plus tard il passa au gouvernement du *Sind* où il mourut [d]. — Abou-'l-Mah'âcin nous apprend que Dâoud, nommé au gouvernement d'*Égypte* [e], à la fin de dzou-'l-h'idjah 173, en prit possession le 14 moh'arram 174 (mercredi 2 juin 790 de J. C.). Il y remplaçait Moh'ammed-ibn-Zohaïr, qui n'avait tenu ce gouvernement que depuis le 5 cha'bân 173, pendant moins de cinq mois, et eut pour successeur Mouçâ-ibn-'Aïçah, qui fut nommé le 6 moh'arram 175, un an et un demi-mois après la nomination de Dâoud (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۴۷۳, l. 6 à 8).

[2] Il remplit d'importantes fonctions sous les cinq premiers Khalifes 'abbâssides, fait remarquable dont on ne cite d'autre exemple que celui qu'avait offert Abou-Mouçâ-'l-Acha'rî (Ibn-Khallikân, n° ۳۳۸, fasc. III, p. ۴۴۴, l. 3 à 5; — t. I, p. 529 de la trad.). Sur cet Abou-Mouçâ, voy. la note 2 de la page 121 de ce volume.

[3] *Baïân*, t. I, p. ۷۴, l. 18 et 19. Suivant Ibn-el-Athîr, cité par M. de Slane (*Biogr. dictionn.* t. I, p. 539, note 6), Rauh' fut appelé au gouvernement de *Bas'rah* en 165; Ibn-Khallikân dit en 161, lorsque Iezîd était gouverneur de l'*Ifrîk'iah* [f]. Ces diverses dates n'impliquent pas nécessairement contradiction; un même personnage a pu obtenir plusieurs fois le gouvernement de *Bas'rah*, du *Sind*, etc.

[4] Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. ۲۱۰, l. 14.

[5] *Id. ibid.* p. ۳۳۸, l. 16. Ce fut aussi El-Mans'our qui lui confia ce gouvernement.

[a] *Baïân*, t. I, p. ۷۴, l. 18.

[b] Voyez aux pages citées note 4 de la page suivante.

[c] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۲۷, l. 9 (p. 71 de la trad.).

[d] Ce fut en 184 qu'il fut investi du gouvernement du *Sind* (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٥١٨, l. 1 et 2). — Voyez à la fin de la note 3 de la page 415 de ce volume.

[e] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۴۷۰, l. 11 et 20, et p. ۴۷۲, l. 4 et 5. — Ibn-Ouadrân prétend qu'après avoir quitté l'*Ifrîk'iah*, Dâoud reçut le gouvernement de *Maus'el* (*Mos's'oul*) (*Revue de l'Or. de l'Alg. et des colon.* 2e s. t. XIV, p. 420; n° de décembre 1853).

[f] Ibn-Khallikân, n° ۳۳۸, fasc. III, p. ۴۴۴, l. 5 à 7 (t. I, p. 529 de la trad. angl.).

k'ïah [1]. Malgré ces respectables antécédents, Rauh', qui était le frère aîné de Iezîd, était trop avancé en âge pour porter le lourd fardeau dont le Khalife avait cru pouvoir le charger; aussi fléchissait-il sous ce fardeau. Quand les audiences publiques qu'il donnait à *K'aïraouân* se prolongeaient, il cédait au sommeil [2], et ces signes de faiblesse inspiraient, à plusieurs fonctionnaires haut placés, quelque inquiétude pour le cas où surviendraient des événements graves. Heureusement, et on ne peut l'attribuer qu'à l'état satisfaisant dans lequel il avait trouvé l'*Ifrîk'ïah* [3], « pendant tout le temps de son admi-« nistration, une tranquillité parfaite régna dans le pays, les routes furent « toujours sûres, et une crainte salutaire retint les Berbers dans le devoir [4]. » En-Nouaïrî, à qui j'emprunte ce passage, est confirmé par Ibn-Khaldoun, et ces deux auteurs s'accordent à dire que Rauh'-ibn-H'âtim proposa et conclut la paix avec 'Abd-el-Ouahhâb-ibn-'Abd-er-Rah'man-ibn-Rostem, seigneur de *Tâhart* [5]. Ailleurs, Ibn-Khaldoun prétend que, dès l'an 171, les avances

[1] El-Mahdi, qui, au commencement de son règne (fin de 158), avait confié à Rauh' le gouvernement de *Kouſâh*, l'appela, en 159 ou 160, à celui du *Sind*, d'où il l'avait rappelé dès 161 pour lui remettre le gouvernement de *Bas'rah*. J'ignore à quelle date lui avait été rendu le gouvernement du *Sind*, dont il était en possession en 170[a]. Suivant Ibn-el-Athîr et Ibn-Khaldoun, Rauh'-ibn-H'âtim commandait en *Palestine* quand il fut envoyé en *Ifrîk'ïah* [b], mais cette assertion est démentie par les auteurs que j'ai nommés (note [a] ci-dessous), et par le récit qu'ils font sur l'éloignement des deux frères (Iezîd et Rauh') et sur le rapprochement de leurs tombes [c].

[2] *Baïân*, t. I, p. ٧٥, l. 4 à 6. — En-Nouaïrî, § XXXII (*J. A.* t. XIII, p. 51; III[e] s. 1842. — *H. d. B.* t. I, p. 388 de la trad.).

[3] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٧, l. 10 et 11 (p. 71 de la trad.).

[4] En-Nouaïrî, § XXXI (*J. A.* t. XIII, p. 50; III[e] s. 1842. — *H. d. B.* t. I, p. 387 de la trad.).

[5] 'Abd-er-Rah'man-ibn-Rostem, le fondateur de *Tâhart*, était mort en 168[d], et son fils 'Abd-el-Ouahhâb, qu'Ibn-'Adzârî appelle 'Abd-el-Ouârith (*Baïân*; t. I, p. ٢٠٤, l. 1), lui avait succédé. Suivant le même auteur, 'Abd-er-Rah'man n'avait commencé à régner qu'en 161, et ce règne n'aurait eu ainsi qu'une durée de sept ans; mais cette date de 161 est en contradiction avec le rôle qu'Ibn-'Adzârî lui-même fait jouer au souverain de *Tâhart* dans la grande attaque contre *T'obnah* en 154 (voyez la note 4 de la p. 371 de ce volume). — *H. d. B.* t. I, p. ١٣١ et ١٣٢ (t. I, p. 224 de la trad.).

[a] Comme le disent positivement Ibn-Khallikân, Ibn-Ouadrân, El-K'airaouâni aux pages citées note [c] ci-dessous. — N. Desvergers, d'après un passage d'Ibn-el-Athîr, prétend que Rauh' avait été envoyé dans le *Sind* par *Hâroun-er-Rachîd*, en même temps que son frère Iezîd avait été chargé de l'*Ifrîk'ïah* (note 83, p. 72 de sa trad. d'Ibn-Khaldoun); mais il y a là une erreur, car Iezîd avait reçu ce gouvernement, non d'Er-Rachîd, comme le traducteur le fait dire à Ibn-el-Athîr, mais d'Abou-Dja'far-el-Mans'our en 155, comme nous l'avons vu (p. 376).

[b] *El-Kâmil*, t. VI, p. ٧٨, l. 20. — *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٧, l. 7 à 9 (p. 71 de la trad.).

[c] Ibn-el-Athîr, *El-Kâmil*, t. VI, p. ٧٨, lin. ult. et p. ٧٩. — Ibn-Khallikân, n° ٣٣٨, fasc. III, p. ١٣٣, l. 9 à 13 t. I, p. 529 et 530 de la trad. angl.). — Ibn-Ouadrân (à la p. 421 du volume cité note [a] de la page précédente). — El-K'airaouâni, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 80 et 81.

[d] *Baïân*, t. I, p. ٢٠٣, l. 19.

furent faites par 'Abd-el-Houahhâb, et, suivant lui, le traité d'alliance qui fut dès lors conclu porta le dernier coup à la puissance des Berbers. De quelque part que soit venue l'initiative des propositions, le fait, en lui-même, mérite d'être remarqué, car il prouve qu'il y avait, dans le *Maghrib central*, une dynastie naissante dont les chefs traitaient de puissance à puissance avec les représentants des Khalifes. Cette alliance est peut-être le trait le plus saillant du gouvernement de Rauh'-ibn-H'âtim, qui mourut dans la nuit du 20 ramadhân 174 (dimanche 30 janvier 791 de J. C.), après avoir exercé l'autorité à *K'aïraouân* pendant trois ans et près de trois mois [1].

174 de l'hég. (790-791 de J. C.). Mort de Rauh'.

Il y avait un peu plus de huit mois que Rauh' avait pris les rênes du gouvernement de l'*Ifrîk'ïah*, lorsqu'eut lieu, dans le *Maghrib-el-Ak's'â*, un événement grave vraisemblablement inaperçu par le vieil émîr. Au commencement de rebî'-l-aouel 172 [2], comme venaient de s'accomplir les deux premières

[1] Ibn-Khallikân, n° ٢٣٨, fasc. III, p. ١٤٤, l. 12 (t. I, p. 530 de la trad. angl.). Le texte dit لاحدى عشرة ليلة بقيت «le dimanche dix nuits «restant,» c'est-à-dire le 20e ramadhân 174, date qu'En-Nouaïrî a adoptée quoique Ibn-'Adzârî donne celle du 23; mais son texte porte للية الاحد لسبع بقين من رمضان (*Baïân*, t. I, p. ٧٥, l. 6 et 7), et, comme le 23 ramadhân 174 tombe un *mercredi*, il y a là nécessairement une faute de date. Le même Ibn-'Adzârî ajoute que la durée du gouvernement de Rauh'-ibn-H'âtim fut de trois ans trois mois, ce qui placerait l'arrivée de cet émîr au 23 djoumâdi-'l-akhir 171 [b]. D'après les dates données par Ibn-Khallikân, Rauh' gouverna l'*Ifrîk'ïah* pendant trois ans deux mois et dix-neuf jours, durée qui s'éloigne peu de celle assignée à ce gouvernement par Ibn-'Adzârî, et l'on ne s'explique pas qu'Ibn-Ouadrân (l. l. p. 421) avance que Rauh'-ibn-H'âtim mourut «après *quatre ans* de séjour «en *Ifrîk'ïah*.» — Ibn-Khaldoun [c] avait indiqué le mois et l'année de la mort de Rauh' (ramadhân 174) comme Ibn-el-Athîr [d]; Abou-'l-Mah'âcin donne seulement l'année (*En-Nodjoum*, t. I, p. ١٤٧٤, l. 6).

[2] El-Bekrî, p. ١١٨, l. 9 et 10 (*J. A.* t. XIII, p. 340; v[e] s. 1859). — *K'art'âs*, p. ٩, lin. ant. penult. et seq. (p. 9 de la trad. lat. — p. 14 de la trad. franç.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. des Edrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 559 de la trad.). «En «l'an 172, dit-il, Edrîs, accompagné de son «affranchi Râchid, atteignit *Oualîli* [e] dans le

[a] M. de Slane [1*] commet la petite erreur de dire le 19, et, comme ce savant reproduit la même date dans sa traduction d'En-Nouaïrî [2*], je suppose que le texte de cet auteur est conforme à celui d'Ibn-Khallikân.

[b] Nous avons vu (note 3 de la p. 385) qu'une donnée fournie par Ibn-el-Athîr conduit à placer l'arrivée de Rauh'-ibn-H'âtim au 18 djoumâdi-'l-akhir 171; c'est, à cinq jours près, la date indirectement indiquée par Ibn-'Adzârî.

[c] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.*, p. ٢٧, l. 13 et 14 (p. 72 de la trad.).

[d] Sans donner la date précise (*El-Kâmil*, t. VI, p. ٧٨, lin. ant. penult.).

[e] Voyez la note 1 de la p. suivante.

[1*] Quoique son texte d'Ibn-Khallikân (t. I, p. ٢٧٠, l. 11) soit, ici, identique à celui de M. Wüstenfeld, dont je me sers habituellement.

[2*] § XXII (*J. A.* t. XIII, p. 50; IIIe s. 1842. — *H. d. B.* t. I, p. 388 de la trad.).

années du long règne de Hâroun-er-Rachîd, on vit arriver à *Oualîlî*[1] Edrîs-ibn-'Abd-Allah-ibn-el-H'açan-ibn-el-H'açan-ibn-'Ali-ibn-Abou-T'âlib. Mais je dois d'abord esquisser rapidement le récit des vicissitudes à la suite desquelles ce personnage avait quitté l'Orient. — Si le plus solennel exemple de persévérance dans la négation d'un fait accompli et dans la foi à un événement attendu est offert par la nation juive, les Arabes, représentés par les sectateurs de 'Ali, ont incontestablement droit au second rang. Depuis la mort de Moh'ammed, en l'an XI de l'hégire, les *chîites* n'ont pas cessé de protester contre tous les Khalifes qui n'appartenaient pas à la descendance directe de 'Ali; pour eux, les trois premiers Khalifes, les OMAÏADES, les 'ABBÂSSIDES, étaient les usurpateurs d'une autorité qui n'appartenait qu'à l'époux de l'*impeccable* Fât'imah et à son sang; de là cette série, presque divine, d'*imâms*[2], dont le

Origine des Edrîsites.

«*Maghrib-el-Ak's'â...*» Cette assertion si formelle ne l'empêche pas de dire ailleurs[a]: «En l'an «170, *sous le khalifat d'El-Hâdi*[b], on vit arriver «en *Maghrib* Edrîs-ibn-'Abd-Allah-ibn-el-H'a-«çan-ibn-, etc.» et cette date, que nos récits ultérieurs montreront être inexacte, peut cependant se prévaloir de l'autorité d'Ibn-'Adzâri, dans lequel on lit: «Un grand nombre d'histo-«riens (جماعة المورخين) s'accordent à placer «l'entrée d'Edrîs-ibn-'Abd-Allah en *Maghrib* dans «l'année 170» (*Baîân*, t. I, p. VF, in fine), et il témoigne qu'il adopte cette date en ajoutant que cela eut lieu sous l'émîrat de Iezîd, que nous avons vu (p. 382) mourir le 18 ramadhân 170; mais, immédiatement après, il dit: «Et «sous l'émîrat de Hichâm-ibn-'Abd-er-Rah'man-«ed-Dâkhil;» or, on sait, d'après Ibn-'Adzâri lui-même, que Hichâm succéda à son père le 24 rebî'-l-akhir 172[c]; il y a donc là une contradiction manifeste. Tout au plus pourrait-on s'appuyer sur la seconde assertion, s'il était démontré qu'elle est exacte, pour prouver qu'Edrîs arriva dans le *Maghrib après* rebî'-l-aouel, mais certainement en 172. — Er-Râzi, cité par Ibn-el-Abbâr, fait arriver Edrîs à *Oualîlî*, des dépendances de *T'anger*, en ramadhân 172 (in Casiri. t. II, p. 31, l. 1 et 2 du texte arabe), mais il est plus probable que cette date est celle de sa proclamation (voyez p. 397 de ce volume).

[1] Sur cette localité, voyez la note 1 de la page 172 de ce volume. El-Bekrî assure que *Oualîlî* était le nom de *T'anger* en langue berbère (*El-Meçâlik*, etc. p. ١٠٨, in fine, et p. ١١٨, l. 6. — *J. A.* t. XIII, p. 320 et 340; Ve s. 1859); toutefois, à cette dernière page, il explique qu'il ne faut pas confondre *Oualîlî* avec *T'anger*.

[2] «Les Persans réunissent effectivement les «imâms ensemble dans une même classe avec «Fât'imah, fille de Moh'ammed et femme de «'Ali, *qu'ils croient avoir été revêtue d'impeccabi-«lité comme eux...*» (Chardin, *Voyage en Perse*, t. VI, p. 304 et 305.) — Voyez, à la fin de cet ouvrage, le TABLEAU où je donne la série des douze imâms, presque tous nés à *Médine*, et

[a] *H. d. B.* t. II, p. ٣٣٤, l. 19 et 20 (t. III, p. 229 de la trad.). Dans le même ouvrage (t. I, p. ١٨٧, lin. ant. penult. — t. I, p. 290 de la trad.), il avait, comme dans son *Histoire des Edrîsites*, placé cet événement en 172.

[b] Qui mourut, comme on sait, le 16 rebî'-l-aouel 170; il faudrait donc placer l'arrivée d'Edrîs l'Ancien à *Oualîlî* dans les soixante-quinze premiers jours de l'année 170.

[c] *Baîân*, t. II, p. ١٠٤, l. 20 et 21, p. ٩٠, l. 6 et 7.

premier fut 'Ali, les deux suivants H'açan et H'oçaïn, puis toute la postérité de ce dernier jusqu'à l'instant où le douzième imâm disparut [1], en 266 de l'hégire (879-880 de J. C.), à l'âge de douze ans, mais disparut pour reparaître un jour rayonnant de gloire, soumettant l'univers à ses lois [2], et résumant, dans une sublime unité, Moïse, Jésus et Moh'ammed, « pour établir un « khalifat universel sur toute la surface de la terre [3]. » Tel est le personnage d'*El-Mahdi*, qu'une des grandes sectes de l'islâmisme attend, comme le judaïsme attend le *Messie*. Mais, tant que les imâms se succédèrent, l'objet de tous les vœux des sectateurs de 'Ali était de leur ouvrir les voies du khalifat, en vue de restaurer la seule autorité qu'ils reconnussent comme légitime. Sous toutes les dynasties, sous tous les règnes, leur incessante protestation s'est manifestée, tantôt par de sourdes menées, tantôt par des soulèvements qu'excitaient les membres de la famille de 'Ali, jaloux de reconquérir une autorité qui, suivant eux, leur était injustement ravie. C'est ainsi qu'en 145, sous le règne d'El-Mans'our [4], deux membres de cette famille, Moh'ammed (*en-Nafs-ez-Zakïah*,

qui, redoutés des Khalifes, périrent en si grand nombre de mort violente. En dehors de la disparition du douzième imâm en 266, trois à peine moururent de mort naturelle.

[1] « Ayant été mis aux arrêts avec sa mère, dit « Ibn-Khaldoun[a], il entra dans un souterrain de « la maison que sa famille habitait à *H'illah*, et « disparut tout à fait. A la fin des temps, il repa- « raîtra pour remplir le monde de sa justice. » (*Prolégomènes;* dans les *Not. et Extr.* t. XVI, p. ٣٥٩, l. 2 à 5, t. XIX, p. 405.) — Abou-'l-Fedâ place sa naissance en 255, sa disparition en 265 à l'âge de neuf ans, et indique la maison paternelle à *Samarrâ*[b], où, au XIVe siècle de notre ère, on montrait encore, comme à *H'illah*, un mausolée[c] consacré à Moh'ammed-el-Mahdi. — Voyez Reinaud, *Monuments arabes, persans et turcs*, t. I, p. 376 à 378.

[2] Chardin, *Voyage en Perse*, t. V, p. 208.

[3] Mouradja-d'Hosson, *Tableau général de l'empire ottoman*, t. I, p. 267; in-8°, Paris, 1788.

[4] Ibn-K'otaïbah, *Kitâb-el-Mâ'rif*, p. ١٤٢, l. 1 à 7. — Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٤٥, l. 1. — El-Makîn, *Hist. Sarac.* p. 102, l. 11 et seq. — Abou-'l-Faradj dit, à tort, en 144 (*Hist. compend. dynast.* p. ٢١٨, l. 7 à 10; — p. 141 de la trad. lat.). — Fakhr-ed-Dîn extrait par Silvestre de Sacy (*Chrestom. arab.* t. I, p. ٢٥, l. 9 et suiv. — p. 81 et 82). Le livre de Fakhr-ed-Dîn a été écrit en 701 (*ibid.* p. 32). — *K'ar-t'âs*, p. ٤, l. 4 à 6 (p. 4 de la trad. lat. — p. 7 de la trad. franç.). — Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. II, p. 14, l. 8 et suiv. et p. 16 à 20) place la défaite et la mort d'Ibrâhîm le 25 dzou-'l-k'a'dah 145. — Ibn-Khaldoun mentionne l'insurrection de Moh'ammed contre El-Mans'our (*H. d. B.* t. I, p. ١٨٧, l. 16 et 17, et t. II, p. ١٢, l. 17 et 18; — t. I, p. 290, et t. III, p. 195

[a] Parlant de la croyance des *Imâmiens outrés*.

[b] *Annal. muslem.* t. II, p. 222, l. 2 à 5. A ses dates, qui ne s'accordent pas très-bien, Abou-'l-Fedâ ajoute qu'on diffère sur elles. Le traducteur dit 266 quand le texte dit ici 265; j'ignore si c'est avec l'intention de le rectifier.

[c] Ibn-Bat'out'ah, *Voyages*, t. II, p. 132.

«l'âme pure») et Ibrâhîm, tous deux fils de 'Abd-Allah-ibn-H'assan II, se révoltèrent contre les 'Abbâssides, l'un dans le *H'idjâz*, l'autre à *Bas'rah*, et périrent les armes à la main, le premier en ramadhân à *Ah'djâr-ez-Zaït* [1], le second en dzou-'l-k'a'dah à *Bâkhamrâ* [2], localité située entre *Ouâçit'* et *Koufah*, et distante de seize ou dix-sept parasanges de cette dernière ville [3]. Vingt-quatre

de la trad.). Voir aussi ses *Prolégomènes* (*Notic. et Extr.* t. XVI, p. ٣٤١, l. 3 à 5; et t. XIX, p. 407). — Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٤١, l. 17 [a] et p. ٣٤٣, l. 15 et suiv. — Soïout'î, *Târîkh-el-Kholafâ*, p. ٢٤٣, l. 13 à 15.

[1] Abou-'l-Fedâ précise même *à la fin* de ramadhân (*Annal. muslem.* t. II, p. 14, l. 17). — *Ah'djâr-ez-Zaït*, est un lieu à *Médine* près de celui qu'on nomme *Ez-Zaurâ*, où était la maison du Khalife 'Othmân. C'est là qu'on fait des prières pour demander de la pluie, quand ces prières ont lieu dans l'intérieur de la ville (*Chrestom. arab.* t. I, p. 89, note 12). — *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ١٢٢, l. 16. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ٢٩, l. 12.

[2] Le nom de cette localité se trouve très-diversement écrit. Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. II, p. 18, l. 11) dit باحمرا, que Reiske, prenant le ب pour la préposition inséparable, a traduit par «ad locum *Ahmaza;*» mais il renvoie à une note 17 (p. 628), où il déclare que cette localité lui est inconnue, et penche à admettre la leçon d'Ibn-K'otaïbah dans le texte duquel on lit, selon lui, بباحمرا (à *Bâh'amrâ*); cependant, le texte d'Ibn-K'otaïbah, publié en 1850 par M. Wüstenfeld, dit (p. ١٠٩, l. 2, et p. ١٩٣, l. 6) بباجميرا (à *Bâdjomaïrâ*). Cette leçon paraît tout à fait fautive comme j'en juge par Iâk'out [b], qui écrit باخمرا (*Bâkhomrâ*), leçon adoptée par Fakhr-ed-Dîn (cité note 4, p. 390) et qui est probablement la vraie leçon d'Ibn-K'otaïbah dans le manuscrit consulté par Reiske, peut-être aussi celle du texte d'Abou-'l-Fedâ en déplaçant le point diacritique omis dans le manuscrit de Reiske. — On lit dans Ibn-Khaldoun que Moh'ammed avait légué l'imâmat à son frère Ibrâhîm, et qu'après le désastre de *Ah'djâr-ez-Zaït*, celui-ci alla fomenter une insurrection à *Bas'rah* [c]. Sans vouloir entrer dans le dédale des sectes 'alides, je dois dire qu'il s'agit ici des Imâms selon les *Zaïdîah;* car, selon les *Duodécimains*, l'imâmat était, en 145 et depuis l'an 116, entre les mains de Dja'far-es'-S'âdik', auquel, en 148, succéda Mouçâ-'l-Kâdhim, dans les mains de qui l'imâmat resta trente-cinq ans, jusqu'en redjeb 183, date à laquelle Er-Rachîd fit mourir secrètement Mouçâ. (*Annal. muslem.* t. II, p. 78, l. 8. — Fakhr-ed-Dîn, extrait par Silvestre de Sacy dans sa *Chrestom. arab.* t. I, p. ٧, l. 9, à p. ٨, l. 5, et p. 6 de la trad. — *Biblioth. orient.* p. 649, col. 1, au mot Moussa ben Giafar Sadik. — Reinaud, *Monuments arabes*, etc. t. I, p. 372. — Niebuhr [d], *Voyage en Arabie*, t. II, p. 247.)

[3] Iâk'out dit dix-sept parasanges, Ibn-K'otaïbah (p. ١٠٩, l. 2) et Abou-'l-Fedâ disent seize. Voyez la note [b] ci-dessous. — On sait qu'une parasange est 4,829 mètres (une lieue kilom. $\frac{1}{10}$).

[a] Il dit là qu'en dzou-'l-h'idjah 145 un courrier qui portait la tête d'Ibrâhîm arriva en Égypte où régnait une assez grande fermentation en faveur des 'Alides. La date donnée ici ne contredit pas celle donnée par Abou-'l-Fedâ (dans cette note 4, à la page précédente) pour la mort d'Ibrâhîm.

[b] *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٢٥٨, l. 20. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ١١٥, lin. ant. penult. Ici on lit «près de Koufah,» ce qui est une proximité très-relative.

[c] *Prolégomènes* d'Ibn-Khaldoun (*Not. et Extr.* t. XVI, p. ٣٤١, l. 6, et t. XIX, p. 407).

[d] Il confirme, sur l'emplacement du tombeau de Mouçâ-'l-Kâdhim, ce qu'en avaient dit Ibn-Bat'out'ah (*Voyages*, t. II, p. 108) et D'Anville (*l'Euphrate et le Tigre*, p. 123 et 124).

ans après, en dzou-'l-k'a'dah 169 [1], sous le khalifat d'El-Hâdi [2], un neveu des *martyrs de Ah'djâr-ez-Zaït et de Bâkhamrâ*, H'oçaïn-ibn-'Ali-ibn-'Abd-Allah [3]-ibn-H'açan II, leva de nouveau l'étendard de la révolte dans le *H'idjâz*. Moh'ammed-ibn-Solaïmân-ibn-'Ali, Mouçâ-ibn-'Içâ et El-'Abbâs-ibn-Moh'ammed-ibn-'Ali, [4] qui, précisément cette année, avaient, en compagnie de beaucoup d'autres 'Abbâssides, fait le pèlerinage [5], se trouvèrent en mesure de marcher immédiatement contre lui et, dès le jour de *tarouïah* [6] (8 dzou-'l-h'idjah), ils le joignirent à *Fakh* [7], à une parasange de *La Mekke*. Un combat terrible s'enga-

[1] Ibn-Khaldoun (*H. d. B.* t. II, p. 559 de la trad.). N. Desvergers, p. 90, note (97), dit 168; Abou-'l-Fedâ précise le 24 dzou-'l-k'a'dah 169 (dimanche 28 mai 786) (*Annal. muslem.* t. II, p. 54, l. 2). C'est à la p. 62, l. 4, que l'on voit, sans incertitude, qu'Abou-'l-Fedâ entend bien parler de l'année 169.

[2] Qui régnait depuis le 22 moh'arram 169. La date de 168 (note 1 ci-dessus) est donc une erreur.

[3] Abou-'l-Fedâ omet à tort le nom de 'Abd-Allah dans la hiérarchie de cet H'oçaïn, dont il fait ainsi un petit-fils de H'açan II au lieu d'un arrière-petit-fils (*Annal. muslem.* t. II, p. 52, l. 12).

[4] Ibn-K'otaïbah, *Kitâb-el-Mâ'rif*, p. 194, l. 12 et 13. — Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. 47, l. 14) ne nomme que Moh'ammed-ibn-Solaïmân-ibn-'Ali comme ayant été ou s'étant chargé de réprimer la tentative de H'oçaïn.

[5] Abulfedæ, *Annal. muslem.* t. II, p. 54, l. 3 et 4. Au lieu de Mouçâ-ibn-'Içâ, Abou-'l-Fedâ nomme Solaïmân-ibn-Abou-Dja'far-el-Mans'our, et Abou-'l-Mah'âcin dit, en effet, que ce personnage fit le pèlerinage de *La Mekke* en 169 (*En-Nodjoum*, t. I, p. 464, l. 10).

[6] يوم التَّرْوِيَة, jour de la boisson; c'est le jour où les pèlerins de *La Mekke* boivent l'eau du puits de *Zemzem*. El-Bekrî [a] et Ibn-'Abd-el-H'âlim [b] disent, à tort, le *samedi*. En 169, le 8 dzou-'l-h'idjah, veille du jour du *'Arafât* [c], tombait le *dimanche* correspondant au 11 juin 786. Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. II, p. 54, l. 7, et p. 62, l. 3), en s'abstenant d'indiquer la férie, a évité cette petite faute.

[7] Ibn-K'otaïbah [d], El-Bekrî [e] et Iâk'out [f] avaient écrit فخّ ; Ibn-Badroun [g] (seconde moitié du XII[e] siècle de notre ère) a écrit فجّ (*Fadj*) et il a été suivi par Ibn-'Abd-el-H'âlim [h]. Abou-'l-Fedâ, omettant le point diacritique sur le ف, a

[a] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. 118, l. 17 (*J. A.* t. XIII, p. 341; v[e] s. 1859).

[b] *K'art'âs*, p. ٥, l. 3 (p. 6 de la trad. lat. — p. 9 de la trad. franç.). Il écrit تَزْوِيَة.

[c] Sur le pèlerinage au mont *'Arafât* (à l'est-nord-est de *La Mekke*) voyez Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. I, p. 180, l. 8 et suiv.) et J. L. Burckhardt (*Travels in Arabia*, p. 266 et suiv. — t. I, p. 368 et suiv. de la trad. d'Eyriès).

[d] *Kitâb-el-M'ârif*, p. 194, l. 12. Reiske, dans sa note 56 (*Annal. muslem.* t. II, p. 642), croit corriger le texte d'Ibn-K'otaïbah en substituant جخ à فخ. Ibn-K'otaïbah place *Fakh* à une parasange de *La Mekke*.

[e] Voyez aux pages citées note [4] ci-dessus.

[f] *Mo'djam*, t. III, p. 868, l. 13. — *Mochtarik*, p. 333, l. 3. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. 335, l. 5 à 8.

[g] Dans son *Commentaire historique sur le poëme d'Ibn-'Abdoun*, p. 221 et 220. Cette faute avait échappé à M. Dozy dans l'édition qu'il a donnée en 1848 du texte d'Ibn-Badroun, mais il l'a redressée dans ses notes (p. 74 et 75), d'après les indications de M. Weil.

[h] *K'art'âs*, p. 1, lin. penult. (p. 5 de la trad. lat. — p. 9 de la trad. franç.). Il place *Fakh* à six milles de *La Mekke*.

gea, H'oçaïn fut tué et, avec lui, plus de cent personnages de marque, parmi lesquels Abou-'l-Fedâ compte Solaïmân-ibn-'Abd-Allah-ibn-H'açan II [1]. Ce désastre, dans lequel un grand nombre des proches de H'oçaïn avaient trouvé la mort, jeta l'épouvante dans la famille des 'Alides : Iah'îâ un de ses oncles, alla chercher un refuge dans le *Daïlam*, en Perse[2]. « Les habitants de ce pays, « ayant cru trouver en lui toutes les qualités qui caractérisent un imâm, le

aggravé cette faute en écrivant ج (*Ouadj*); mais Ibn-Khaldoun[b] et Abou-'l-Mah'âcin[c] ont rétabli la véritable leçon.

[1] *Annal. muslem.* t. II, p. 54, l. 10. Il doit y avoir là une erreur, car nous verrons plus tard (entre 173 et 177[d]) ce Solaïmân aller rejoindre son frère Edrîs dans le *Maghrib* et jouer un rôle à *Tlemçên*.

[2] Ibn-Khaldoun, *Hist. des Edrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 549[e] de la trad.). C'est à la suite du désastre de *Fakh*, à la fin de 169, qu'Ibn-Khaldoun place avec raison la fuite de Iah'îâ dans le *Daïlam*; j'appelle l'attention sur ce point parce qu'on lit dans Fakhr-ed-Dîn : « Iah'îâ-ibn-'Abd-« Allah avait conçu de vives alarmes de la fin « tragique de ses deux frères, En-Nafs-ez-Zak'îah « et Ibrâhîm, dont le dernier avait été tué à *Bâ-« khamrâ*, et il s'était retiré dans le *Dailam*[f], » ce qui placerait cette retraite en Perse dans l'année 145, et conduirait à admettre l'invraisemblable chiffre de trente et un ans d'inaction avant la révolte à la tête de laquelle il se mit en 176[g]. Cependant cette version semble appuyée par Ibn-'Abd-el-H'alîm, dans lequel on lit : « Ia-« h'îâ demeura dans le *Khorâçân* jusqu'à l'épo-« que de la mort de son frère Moh'ammed, où il « se réfugia dans le *Daïlam*[h]; » mais, quelques lignes plus bas[i], on s'aperçoit que l'auteur a fait une grave confusion en admettant que ce fut Moh'ammed qui fut tué à *Fakh*, le jour de *tarouïah* 169, quoiqu'il vienne de dire que cet imâm *marcha contre l'armée d'El-Mahdi*, que nous savons être mort le 22 moh'arram de la même année. Il ne conteste pas que Moh'ammed ait été complétement défait par les troupes d'El-Mans'our en 145, mais il assure que l'imâm s'était échappé et était resté caché en *Nubie* jusqu'à la mort d'El-Mans'our[k], qui eut lieu, comme on sait, le 6 dzou-'l-h'idjah 158. — La manière dont Ibn-K'otaïbah (*Kitâb-el-Mâ'rif*, p. ۱۰۸, lin. ult. à p. ۱۰۹, l. 2) avait résumé ces événements a pu contribuer à produire la confusion qui a quelquefois eu lieu entre les événements de 145 et ceux de 169.

[a] *Annal. muslem.* t. II, p. 54, l. 12. Ce qui a pu induire Abou-'l-Fedâ en erreur, c'est ce que nous avons vu (p. 4, note 2[a]), à savoir, que *Ouadj* est l'ancien nom de *T'âïef*, ville située à deux journées à l'est de *La Mekke* (Ibn-Bat'out'ah, t. I, p. 359, l. 9). Cependant *Fakh* en est beaucoup plus près (voyez les notes [d] de la page précédente et [b] ci-dessous).

[b] *H. d. B.* t. I, p. ۱۸۷, l. 19 (t. I, p. 290 de la trad.). Il place *Fakh* à trois milles de *La Mekke*.

[c] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۴۴۳, l. 12; p. ۴۵۲, l. 14, et p. ۴۵۳, l. 5.

[d] Ce sont les dates de la prise de *Tlemçên* par Edrîs I et de la mort de ce prince.

[e] Là, il intitule Iah'îâ *fils* au lieu de *frère* d'Edrîs. Mais voyez la note 4 de la p. 395 de ce volume.

[f] *Chrestom. arab.* t. I, p. ۱۴, l. 9 à 11 (p. 3 de la trad.).

[g] Suivant Abou-'l-Fedâ, Iah'îâ-ibn-'Abd-Allah ne s'était rendu dans le *Daïlam* qu'en 174 (*Annal. muslem.* t. II, p. 60, in fine). En admettant, avec Ibn-Khaldoun, que ce fut en 169 ou, plus vraisemblablement, en 170, Iah'îâ aurait eu six ou sept années pour préparer sa levée de boucliers contre Er-Rachîd.

[h] *K'art'âs*, p. ۱۴, l. 14 et 15 (p. 5 de la trad. lat. — p. 8 de la trad. franç.).

[i] *Ibid.* p. ۱۴, l. 22 et suiv. (p. 5 et 6 de la trad. lat. — p. 9 et 10 de la trad. franç.).

[k] *Ibid.* p. ۱۴, l. 4 à 8 (p. 4 de la trad. lat. — p. 4 de la trad. franç.).

« reconnurent pour leur souverain [1]. » En 176 [2], il se mit en révolte ouverte contre Er-Rachîd [3], qui envoya, pour le combattre, El-Fadhl-ibn-Iah'îâ (le *Barmakide* [4]), nommé, à cet effet, gouverneur du *Djordjân*, du *T'abaristân*,

[1] Fakhr-ed-Dîn (*Chrestom. arab.* t. I, p. ۴, l. 10 à 14; — p. 3 de la trad.).

[2] El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 113, l. 27 et suiv. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 62, l. 8 et suiv. — Abou-'l-Mah'âcin place sous l'année 175 la révolte de Iah'îâ-ibn-'Abd-Allah dans le *Daïlam* (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۴۷۹, l. 1).

[3] Voyez la note 4 de la p. 383 de ce volume.

[4] Sur l'illustre famille des *Barmakides*, voyez Fakhr-ed-Dîn (*Chrestom. arab.* t. I, p. ۸ à ۳۲, p. 7 à 29 de la trad.). Je n'en dirai ici que quelques mots. On s'accorde à donner à cette famille une origine persane; d'Herbelot prétend qu'elle arriva en *'Irâk* sous le règne de l'omaïade Solaïmân [a] (96 à 99 de l'hég.), et le récit qu'il fait de la présentation au Khalife, de celui qui était alors le chef de cette famille, est une fable ridicule. J'arrive tout de suite à Iah'îâ-ibn-Khâlid-ibn-*Barmak*, qui, sous le règne du IVe 'Abbâsside, rendit à Hâroun-er-Rachîd, dont il était gouverneur [b], l'éminent service de dissuader El-Hâdi du projet que celui-ci avait formé de frustrer son frère Hâroun de ses droits pour transmettre le khalifat à son fils Dja'far-ibn-el-Hâdi [c]. Aussi le premier soin d'Er-Rachîd devenu Khalife fut-il de choisir pour vizîr son ancien gouverneur [d]; El-Fadhl-ibn-Iah'îâ et son frère Dja'far ne tardèrent pas à devenir les coadjuteurs de leur père, le public les appelait *les petits vizîrs*, et bientôt le Khalife fut éclipsé par ce vizîr à trois têtes, d'ailleurs doué de qualités qui ont été l'objet de tant de louanges. L'excès de pouvoir que s'étaient attribué les *Barmakides* fut la véritable cause de leur chute [e], et le signal de ce terrible revers fut donné le samedi 30 moh'arram 187 par le meurtre de Dja'far à *El-'Omr* près d'*El-Anbâr* [f]. Toute cette famille, naguère si puissante, qui, depuis dix-sept ans [g], exerçait le souverain pouvoir, fut jetée dans les prisons de *Rak'k'ah*, où Iah'îâ mourut à l'âge de soixante et dix ou soixante-quatorze ans, le 3 moharram 190 [h], et El-Fadhl à quarante-cinq ou

[a] *Biblioth. orient.* p. 174, col. 1, au mot BARMEKIAN.

[b] En 161, El-Mahdi avait donné Iah'îâ-ibn-Khâlid pour gouverneur à son fils Hâroun (*Annal. muslem.* t. II, p. 42, l. 4 et 5).

[c] El-Makîn p. 110, l. 3 et suiv. — Fakhr-ed-Dîn (*Chrestom. arab.* t. I, p. ۱۰, l. 12 et suiv. — p. 9 de la trad.).

[d] Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 58, lin. ult.

[e] *Prolégomènes* d'Ibn-Khaldoun (*Notic. et Extr.* t. XVI, p. ۴۰, l. 5; — t. XIX, p. 27 et suiv.).

[f] Ibn-K'otaïbah, *Kitâb-el-Mâ'rif*, p. 149, l. 2 et 3. — El-Makîn, p. 116 et 117. — Ibn-Khallikân, n° ۱۳۱, fasc. II, p. ۴۲, l. 13 (t. I, p. 310 de la trad. angl.). La traduction anglaise dit « *Sunday* 30 th. muharram 187; » mais le texte de M. de Slane (p. ۱۰۹, l. 4), comme celui de M. Wüstenfeld) dit يوم السبت, et en effet le 30 moh'arram 187 tombe un *samedi* correspondant au 28 janvier 803 de J. C. Si l'exécution de Dja'far eut lieu le 1er s'afar, comme le dit Abou-'l-Fedâ (t. II, p. 82, l. 1 et 2) et comme l'indique aussi Ibn-Khallikân d'après des auteurs qu'il ne nomme pas, on devrait, alors seulement, dire le *dimanche*. — Ibn-'Adzârî n'indique que l'année (*Baïân*, t. I, p. ۸۵, l. 6 et 7). — Abou-'l-Mah'âcin a opté pour le 1er s'afar 187 (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۵۲۹, l. 10). Cet auteur (*ibid.* p. ۵۱۵, lin. penult. à p. ۵۱۸) passe en revue, après tant d'autres, les diverses causes auxquelles est attribuée la chute des *Barmakides*.

[g] *Annal. muslem.* t. II, p. 82, l. 9 et 10.

[h] Ibn-Badroun, *Comment. histor. sur le poëme d'Ibn-'Abdoun*, p. ۲۳۸, l. 11, et p. ۲۴۴, l. 8 et 9. — Ibn-Khallikân, n° ۸۱۹; fasc. X, p. ۷۰, l. 8. — *Annal. muslem.* t. II, p. 92, l. 2 et 3. — *En-Nodjoum*, t. I, p. ۵۳۸, l. 3 et 4. Khâlid, père de Iah'îâ, était mort en 165 (*ibid.* t. I, p. ۴۴۳, l. 4); il avait été vizîr du premier 'Abbâs-

d'*Er-Raï*, etc. à la tête de cinquante mille hommes. Mais, malgré les forces dont il disposait, ce général, au lieu de livrer bataille, usa d'habileté avec Iah'ïâ et parvint à le décider à se rendre auprès du Khalife. Le prince 'alide avait pris de grandes précautions; il n'avait consenti à cet acte de soumission qu'à la condition d'être en possession de lettres de sauvegarde écrites de la main d'Er-Rachîd, et souscrites par les personnages les plus considérables entre les k'âdhis, les jurisconsultes et les membres de la famille régnante. Toutes ses conditions ayant été acceptées[1] et réalisées avec empressement, il arriva à la cour, où un brillant accueil lui fut fait; mais plus tard[2], le trop confiant Iah'ïâ était mis à mort[3].

Edrîs-ibn-'Abd-Allah, un autre oncle[4] de H'oçaïn, avait aussi échappé au

quarante-six ans[a], un vendredi matin de moh'arram 193. Quand la nouvelle en fut apportée à Hâroun-er-Rachîd, il dit à ceux qui l'entouraient que sa fin était proche, et l'on sait qu'il mourut le 3 djoumâdi-'l-akhir de la même année[b].

[1] Les historiens persans présentent tout autrement le récit de la lettre (*J. A.* t. X, p. 273 et 274; ve s. 1857).

[2] Je ne trouve nulle part à quelle date, et peut-être l'ignorance dans laquelle on paraît être à cet égard vient-elle à l'appui de l'opinion, admise par Ibn-Khaldoun, qu'on le fit évader[c].

[3] El-Makîn, p. 113 et 114. — Fakhr-ed-Dîn (*Chrestom. arab.* t. I, p. ۱^e^ à ۹; p. 3 à 5 de la trad.) assure qu'Er-Rachîd le fit mourir d'une manière cruelle. — Suivant le *Baïân* (t. I, p. ۲۱۸, l. 3) et suivant le *K'art'âs* (p. ۱^e^, l. 17; — p. 5 de la trad. lat. — p. 8 de la trad. franc.), il le fit empoisonner. — Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. II, p. 62, l. 8) et Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۱^e^۵۷, l. 2 à 18, et p. ۱^e^۷۹, l. 1 à 6) disent aussi qu'il mourut dans la prison où on l'avait jeté. Je viens de parler (note [b] ci-dessous) de la solution admise par Ibn-Khaldoun.

[4] Après avoir dit que H'oçaïn-ibn-'Ali-ibn-'Abd-Allah avait, en 169, groupé autour de lui des membres de sa famille, parmi lesquels se trouvaient ses oncles Edrîs et Iah'ïâ, nous avons vu (p. 393 note [c]) Ibn-Khaldoun intituler *fils* d'Edrîs le Iah'ïâ qui se sauva dans le *Daïlam* après la défaite de *Fakh*, et M. de Slane enchérir

side, Es-Saffâh' (El-Makîn, p. 98, l. 8). En 158, Abou-Dja'far-el-Mans'our l'avait nommé gouverneur d'*El-Djaztrah* avec un traitement de 3,000,000 de dirhems (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۶۳, l. 15 et 16).

[a] Le *Kitâb-el-'Oioun* (p. ۳۰۸, l. 8) ne donne que les années (190 et 193). Ibn-Badroun, p. ۲۱۶, l. 8 à 11. — *Annal. muslem.* t. II, p. 92, l. 7 et 8. — El-Fadhl était né le 22 dzou-'l-h'idjah 147 ou 148 selon Et'-T'abari, cité par Ibn-Khallikân (n° ٥٣٨, fasc. VI, p. ۲۲, l. 10 à 12; — t. II, p. 467 de la trad. angl.), qui ajoute que d'autres auteurs placent sa mort en ramadhân 192. Abou-'l-Mah'âcin s'est joint aux auteurs qui font mourir El-Fadhl en 192, et il place sa naissance en dzou-'l-h'idjah 147 (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٥١٥, l. 6 et 11).

[b] Voyez la note 5 du n° III de la NOTE A à la fin de cet ouvrage.

[c] Ibn-Khaldoun, dans ses *Prolégomènes* (*Notic. et Extr.* t. XVI, p. ۲۱ et ۲۲; t. XIX, p. 29 et 30), cite la mise en liberté de Iah'ïâ-ibn-'Abd-Allah par Dja'far-ibn-Iah'ïâ comme un exemple de l'abus excessif que faisaient les *Barmakides* de la faveur dont ils jouissaient auprès d'Er-Rachîd. Abou-'l-Mah'âcin a reproduit ce récit[1e], qu'il paraît avoir copié dans Fakhr-ed-Dîn (*Chrestom. arab.* t. I, p. ۳۰, l. 7 et suiv. — p. 26 de la trad.).

[1e] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٥١٩, l. 12, à p. ٥١٧, l. 4.

désastre de *Fakh* en 169; « il se tint caché pendant quelque temps, jusqu'à « ce que Râchid, son client dévoué, réussît à le soustraire à la vengeance « du sult'ân, qui le faisait rechercher avec une persistance extrême[1]. » Edrîs parvint à atteindre, sans accident, la capitale de l'Égypte, où un client des 'Abbâssides qui, au fond, était chîite, mais secrètement, parce qu'il avait la direction des postes, se chargea de fournir au fugitif les moyens de se rendre dans le *Maghrib*[2], qu'il fallut traverser avec les plus grandes précautions. « Le « Khalife avait donné l'ordre d'établir des postes d'observation dans tout « ce pays et de déployer la plus grande vigilance pour s'emparer du fugitif[3]. »

sur cette erreur en disant que *son père* réussit à atteindre l'*Égypte*[a]. Le même morceau avait été traduit par N. Desvergers[b] en 1841, et cette erreur ne s'y trouve pas; j'ai alors voulu me reporter au texte même, et j'ai reconnu qu'Ibn-Khaldoun dit réellement يحيى بن ادريس[c]. Mais ailleurs il dit très-bien : Iah'ïâ-ibn-'Abd-Allah, *frère* de Moh'ammed-el-Mahdi surnommé *Nafs-ez-Zakiah*[d] (l'âme pure), et plus loin Edrîs-ibn-'Abd-Allah[e].

[1] El-Bekrî, p. 118, l. 16 à p. 119, lin. ant. penult. (*J. A.* t. XIII, p. 341 à 343; ve s. 1859).

[2] *K'art'âs*, p. ٥ et ٦ (p. 6 à 8 de la trad. lat. — p. 10 à 14 de la trad. franç.). — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 56. — Ibn-Khaldoun, *Hist. des Edris.* (*H. d. B.* t. II, p. 559 de la trad.). — *En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٣٣, l. 6 à 18. Il nomme le maître des postes Ouâdhah.

[3] *Prolégomènes* d'Ibn-Khaldoun (*Not. et Extr.* t. XVI, p. ٣٥, l. 13 à 15; t. XIX, p. 47). Quoique j'aie placé cette citation entre guillemets, je ne l'ai pas copiée servilement, parce que le texte présente ici, suivant moi, une incertitude et une erreur[f]. Malgré la date de 172, donnée à deux reprises par Ibn-Khaldoun[g] pour celle de l'arrivée d'Edrîs dans le *Maghrib*, il admet ici celle de 170, puisqu'il attribue à El-Hâdi les précautions prises pour l'arrestation du prince 'alide; là est l'incertitude. Quant à l'erreur, elle consiste à énoncer que le Khalife transmit aux Aghlabites les ordres relatifs auxdites précautions, et nous verrons bientôt que la dynastie des Aghlabites ne fut fondée qu'en 184[h]. Les ordres donnés étaient tels que, suivant El-Bekrî, les fugitifs n'osèrent pas entrer dans l'*Ifrik'iah*[i]; Ibn-'Abd-el-H'âlim dit le contraire, et prétend même qu'ils restèrent quelque temps à *K'aïraoudn*[k].

[a] *Hist. des Edris.* (*H. d. B.* t. II, p. 559 de la trad.).

[b] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 90, note 97.

[c] Ibn-Khaldoun, *Œuvres complètes*, t. IV, p. ١٣, l. 14; édition de Boulâk'; petit in-folio, 1284 de l'hég. (1867-1868 de J. C.). J'ai consulté cette édition dans la bibliothèque de mon ami Rouchdy Bey.

[d] *Prolégomènes* (*Notic. et Extr.* t. XVI, p. ٢١, l. 15; t. XIX, p. 29).

[e] *Ibid.* (*ibid.* t. XVI, p. ٣٣, l. 11; t. XIX, p. 46).

[f] Ce texte dit الهادى الى الاغلب.

[g] Voyez les notes 2 et c de la p. 388 de ce volume.

[h] On ne peut même pas dire que, vu l'état dans lequel était tombé Rauh'-ibn-H'âtim (voyez p. 387), les ordres relatifs à la surveillance active qu'il s'agissait d'exercer avaient été envoyés au gouverneur d'une des provinces de l'*Ifrik'iah*, et que ce gouverneur était celui du *Zâb*, Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab, car nous verrons (p. 407) que le gouvernement du *Zâb* fut donné à Ibn-el-Aghlab, au plus tôt vers la fin de 174.

[i] *El-Meçdlik oua'l-Memâlik*, p. 114, l. 21 et 22 (*J. A.* t. XIII, p. 343; ve s. 1859).

[k] *K'art'âs*, p. ٧, l. 11 (p. 8 de la trad. lat. — p. 13 de la trad. franç.).

Toutes ces précautions furent inutiles; Edrîs, comme je l'ai dit (p. 389), arriva dans les premiers jours de rebî-'l-aouel 172 à *Oualîli*, où il reçut l'hospitalité de Ish'âk'-ibn-Moh'ammed-ibn-'Abd-el-H'amîd-el-Aurabi[1], qu'Ibn-Khaldoun appelle grand émîr de la tribu des *Aurabah*[2]. Cet émîr ne fut pas seulement un hôte généreux et bienveillant, il fut, pour le prince 'alide, un véritable protecteur[3], et un si puissant auxiliaire, que, dès le jeudi 4 ramadhân 172[4], les *Aurabah* proclamaient Edrîs leur chef, et bientôt[5], sur l'invitation d'Ish'âk'-ibn-Moh'ammed, les *Zenâtah*, les *Zouâghah*, les *Zouârah*, les *Lemâïah*, les *Louâtah*, les *Saddarâtah*, les *Ghaïâthah*, les *Nafzah*, les *Miknâçah*, les *Ghomârah*[6], se ralliaient à la cause du descendant de 'Ali, qui devenait souverain du *Maghrib-el-Ak's'â* pendant que le gouverneur de l'*Ifrîk'ïah* sommeillait à *K'aïraouân*. Rien, mieux que ce récit, ne saurait prouver à quel point était nulle l'influence arabe dans la région occidentale; cette influence était nulle, même dans le *Maghrib-el-Auçat'*; car nous allons voir Edrîs s'emparer de *Tlemçên* sans que les Arabes interviennent sous aucune forme; les Berbers seuls joueront un rôle.

Le premier acte d'Edrîs devenu puissant fut de marcher, à la tête de ses

[1] El-Bekrî, p. ۱۱۸, l. 8 et 9 (*J. A.* t. XIII, p. 340; ve s. 1859). — *Baïân*, t. I, p. ۲۱۸, l. 7. Ibn-'Adzârî dit là qu'Edrîs s'établit dans le *Maghrib* en 170 et se fixa à *Oualili*, puis il ajoute immédiatement (l. 8 et 9) qu'il y reçut l'hospitalité d'Ish'âk'-ibn-Moh'ammed, et que les tribus berbères le mirent à leur tête en 172. Voyez la note 2 de la p. 388 de ce volume.

[2] *Hist. des Edrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 559 de la trad.).

[3] *H. d. B.* t. I, p. ۱۸۷, lin. ant. penult. (t. I, p. 290 de la trad.). Ici, Ibn-Khaldoun l'appelle Abou-Laïlah-Ish'âk'.

[4] *K'art'âs*, p. v, l. 7 (p. 9 de la trad. lat. — p. 15 de la trad. franç.). Le texte dit *vendredi*, mais cette férie tombe le 5 ramadhân correspondant au 6 février 789 de J. C. On s'étonne de lire dans le même ouvrage (p. ٥٤, l. 11 et 12; p. 80 de la trad. lat. — p. 130 de la trad. franç.), qu'Edrîs fut proclamé le jeudi 7 rebî-'l-aouel 172 (le 7 correspond au vendredi 15 août 788), c'est-à-dire à l'instant que l'auteur a fixé pour celui de son arrivée à *Oualili*. Ibn-Khaldoun, en adoptant dans un même ouvrage[a] les dates de 170 et 172, nous a déjà montré combien sont incertaines les dates relatives aux commencements des Edrîsites; la suite de leur histoire n'en est pas exempte[b]. — Ibn-Ouadrân (l. l. p. 421) place l'établissement des Edrîsites en 172; El-K'aïraouâni (liv. III, p. 81, et liv. VI, p. 170) dit qu'Edrîs fut proclamé un vendredi de ramadhân 172.

[5] «Ce fut en 173, dit Ibn-Khaldoun[c], que «les *Zenâtah* prirent le parti d'Edrîs.»

[6] *Baïân*, t. I, p. v^e^, l. 6 à 9. — *K'art'âs*, p. v, l. 11 et 12 (p. 9 de la trad. lat. — p. 15 de la trad. franç.) — Ibn-Khaldoun, *Hist. des Edrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 559 de la trad.).

[a] Voyez aux renvois de la note [6] de la page précédente.

[b] Voyez (*J. A.* t. XIII, p. 355, note 3; ve s. 1859) ce que dit M. de Slane à ce sujet.

[c] *H. d. B.* t. I, p. 188, l. 4 et 5 (t. I, p. 243 de la trad.).

Berbers, contre les populations encore rebelles à l'islâmisme; il envahit la région de *Tâmasnâ*, prit possession de *Châlah* [1], de *Tâdlâ;* « fit disparaître de « ce pays, dit Ibn-Khaldoun, jusqu'aux dernières traces des religions païenne « (le magisme), juive et chrétienne [2], et mit un terme à l'indépendance de ces « tribus [3]. » Ibn-'Abd-el-H'alîm nous le représente rentrant à *Oualîlî* dans les derniers jours de dzou-'l-h'idjah 172 [4]. En cha'bân 173 [5], suivant El-Bekrî, il se mit de nouveau en campagne, et marcha sur *Mâcinah*, dont il s'empara; il y fit des prisonniers, pilla la ville, et revint à *Oualîlî* avec son butin [6]. Malheureusement cet auteur ne mentionne pas l'expédition de *Tlemçên* pour le départ de laquelle Ibn-'Abd-el-H'alîm fixe le milieu de redjeb 173 [7], ce qui

[1] Aujourd'hui *Salâ* ou *Salé*. Dès le temps d'Edrîsî, *Salé* avait remplacé l'antique *Châlah* (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٧٢, l. 13 et 14).

[2] Il y a ici une exagération manifeste, même pour l'idolâtrie, car en 460 (XIe siècle de notre ère) El-Bekrî disait : « dans une montagne es- « carpée, à côté des *Beni-Lemâs* (tribu de l'*Atlas*), « se trouve une tribu de Berbers *qui adorent un* « *bélier.* » (*El-Mecâlik*, etc. p. ١٤١, l. 14; — *J. A.* t. XIII, p. 480; V^e^ série, 1859.)

[3] *H. d. B.* t. I, p. ١٣٢, in fine (t. I, p. 209 de la trad.), et *Hist. des Edris.* (*H. d. B.* t. II, p. 560 de la trad.). Par ces mots « mit un terme « à leur indépendance, » que j'emprunte à la p. 209 à laquelle je viens de renvoyer, Ibn-Khaldoun veut sans doute dire que la soumission de ces tribus à Edrîs leur donna ce dont la diversité de leurs croyances les privait : un lien qui les unit entre elles à un chef commun.

[4] *K'art'âs*, p. ٧, l. 15 à 18 (p. 9 et 10 de la trad. lat. — p. 16 de la trad. franç.).

[5] Il est probable que ce fut à une date moins avancée de 173.

[6] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ١١٨, l. 9 à 12 (*J. A.* t. XIII, p. 340; — Ve s. 1859). — *Baïân*, t. I, p. ٧٤, l. 10 à 15. Ibn-'Adzârî, qui a évidemment emprunté à El-Bekrî ce qu'il dit de ces expéditions d'Edrîs l'Ancien, écrit (l. 11) *Mâçah*[*] (ماسة) au lieu de *Mâçinah* (ماسنة), qu'avait écrit (l. 10) son auteur. Voyez à ce sujet Ia'k'oubi (*S'ifat-el-Maghrib*, p. ٢١ et ٢٢) et particulièrement la note 2 de la p. 136, où M. de Gœje relève la confusion faite par l'auteur du *Baïân;* ce savant cite deux passages, l'un d'El-Bekrî (p. 111, l. 7 à 9; — *J. A.* t. XIII, p. 325; Ve s. 1859), l'autre d'Edrîsî (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٧٠, l. 5 à 7), où la position de *Mâçinah* est indiquée au sud (sud-est serait mieux dit, je crois) de *Bas'rah*, sur la rive gauche de l'*Ouâd-Ouirghah* (la rivière d'or), affluent de la rive droite du *Sabou*. Il faut sans doute attribuer à la route de *T'anger* à *Fês* les sept journées de marche que M. de Slane (par la coupure qu'il a faite) semble attribuer à la route de *Bas'rah* à *Fês*.

[7] *K'art'âs*, p. ٧, in fine, à p. ٨, l. 1 à 6 (p. 10 de la trad. lat. — p. 17 de la trad. franç.).

[*] *Mâçah* ou *Mâçat* est un *ribât* [1*] très-fréquenté qui prend son nom de celui de la rivière à l'embouchure de laquelle il se trouve à deux journées au sud de l'embouchure du *Sous* (El-Bekrî, p. ١٤١, l. 20 et 21; — *J. A.* t. XIII, p. 480; 5e s. 1859. — Dans l'*Hist. des Berb.* d'Ibn-Khaldoun, conf. t. I, p. ٨٣, l. 1 à 4, et p. ٣٧٣, l. 3; — t. I, p. 131, et t. II, p. 279 de la trad.).

[1*] Voyez, sur les *ribât's*, les explications données par M. de Slane (*J. A.* t. XII, p. 430, note 5; Ve s. 1858; et t. XIII, p. 168, note 2; IIIe s. 184a). Voyez aussi sa traduction anglaise d'Ibn-Khallikân, t. I, p. 159, note 3, et deux passages d'Ibn-H'auk'al (p. ١٢٢, l. 11, à p. ١٢٣, l. 12, et p. ٣٣٩, l. 5, à p. ٣٤٠, l. 4), reproduits en notes dans la *Géographie* d'Abou-'l-Fedâ, p. ٢٣٥ et I^e^ ٨٧.

est confirmé, quant à l'année, par Ibn-Khaldoun, dans lequel on lit : « Edrîs « marcha sur *Tlemçên* en 173; Moh'ammed-ibn-Khazer-ibn-S'oulât, chef de « cette ville, dont la population se composait d'*Iforenites* et de *Maghrâouah*, « vint au-devant de lui et obtint, par une prompte soumission, la sécurité « pour lui-même et pour les *Zenâtah*[1]. » Évidemment Ibn-Khaldoun a emprunté ce récit au *K'art'âs*, mais ailleurs[2] il place l'expédition de *Tlemçên* en 174, ce qui veut peut-être dire qu'elle se termina en cette année, comme

[1] *Hist. des Edrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 560 de la trad.). Moh'ammed-ibn-Khazer, grand chef des *Maghrâouah*, venait d'enlever aux *Beni-Iforen* cette ville de *Tlemçên* qu'il livrait à Edrîs[a], et, à ce sujet, une explication est nécessaire. « Les *Beni-Iforen*, lit-on dans Ibn-Khaldoun[b], « formaient la branche la plus considérable de la « grande tribu des *Zenâtah*; » ce qui ne l'empêche pas de dire quelques pages plus loin[c] : « Les *Maghrâouah* forment la plus grande branche « de la race zenâtienne, dont ils étaient aussi la « portion la plus brave et la plus puissante... « Le pays qu'ils avaient l'habitude de parcourir « est situé dans le *Maghrib central* et s'étend de- « puis la *ville de Chelif*[d] jusqu'à *Tlemçên*, et, de « là, aux montagnes de *Medîounah*[e]... habi- « tués, comme leurs frères les *Beni-Iforen*, aux « usages de la vie nomade, ils étaient en rivalité « avec eux, ce qui donna lieu à de fréquentes « querelles suivies de réconciliations. » Il resssort de ces citations, que les deux branches les plus considérables des *Zenâtah* se disputaient la possession d'une partie importante du *Maghrib central*; on comprend que les *Beni-Iforen*, auxquels Moh'ammed-ibn-Khazer venait d'enlever *Tlemçên*[f], durent éprouver une certaine irritation du facile abandon qu'il avait fait à Edrîs d'une ville dont ils étaient les fondateurs[g]. Je touche ici à la cause de certains événements que nous verrons se produire à la mort d'Edrîs.

[2] *H. d. B.* t. II, p. ٣٤ et ٣٥, et p. ١٠٦, l. 2 à 6 (t. III, p. 229[h] et 335 de la trad.).

[a] *H. d. B.* t. II, p. ٣٤ et ٣٥ (t. III, p. 229 de la trad.).

[b] *Ibid.* t. II, p. ١٤, l. 3 (t. III, p. 197 de la trad.).

[c] *Ibid.* t. II, p. ٣٣, l. 14, et p. ٣٤, l. 1 à 3 (t. III, p. 227 de la trad.).

[d] Ibn-H'auk'al[1*], El-Bekrî[2*], Ibn-'Abd-el-H'alîm[3*], Ibn-Khaldoun[4*], parlent de *Chelif*, à laquelle deux d'entre eux donnent le nom de *Chelif des Beni-Ouât'il*[5*], comme d'une ville située sur le fleuve du même nom[6*].

[e] J'aurai, plus tard, l'occasion de revenir sur ce massif de montagnes.

[f] Voyez la note [a] ci-dessus.

[g] *H. d. B.* t. II, p. ١٤, l. 7, p. ٢٣, l. 8 et 9, p. ١٠٥, l. 7 (t. III, p. 199, 212 et 332 de la trad.).

[h] Ibn-Khaldoun ajoute ici que Moh'ammed-ibn-Khazer procura ainsi à Edrîs « le moyen d'arracher toutes « les provinces du *Maghrib central* à la domination des Aghlabites. » Voyez la note 3 de la p. 396 de ce volume.

[1*] P. ٩٤, l. 5 (*J. A.* t. XIII, p. 233; IIIe s. 1842).

[2*] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ٢٩, l. 8 à 14 (*J. A.* t. XIII, p. 119; Ve s. 1859).

[3*] *K'art'âs*, p. ٩٤, l. 5, et p. ٩٧, l. 23 (p. 86 et 91 de la trad. lat. — p. 140 et 148 de la trad. franç.).

[4*] *Hist. des Berb.* passim, et notamment t. II, p. ٣٣, l. 14, et p. ٣٤, l. 1 à 3 (t. III, p. 227 de la trad.).

[5*] Ibn-Khaldoun vient de parler de la *ville de Chelif* comme placée à la limite orientale du territoire occupé par les *Maghrâouah*, et M. de Slane admet qu'elle était située au confluent de la *Mînah* (مينة) et du *Chelif* (*J. A.* t. XIII, p. 119, note 1; Ve s. 1859).

[6*] « Le *Chelif des Beni-Ouât'il*, dit Ibn-Khaldoun, est un grand fleuve qui prend sa source dans la montagne de *Râchid* (*djebel-'Amour*) « du côté du désert. » (*H. d. B.* t. I, p. ١٢٥, l. 6, et p. ٢٢٢, l. 11; — t. I, p. 196, et t. II, p. 45 de la trad.) — Les *Beni-Ouât'il* étaient une fraction des *Zouâghah* disséminée sur des points assez éloignés les uns des autres; ainsi on trouvait des *Beni-Ouât'il* dans les environs de *Fès* et dans les montagnes du *Chelif* (*ibid.* t. I, p. ١٠٩ et ١١٠, p. ١٦٥, l. 16 et 17; — t. I, p. 173 et 258 de la trad.).

l'affirme Ibn-'Abd-el-H'alîm, qui fixe le mois de s'afar 174[1] pour l'instant où Edrîs quitta *Tlemçên* après un séjour de plusieurs mois[2] et après avoir jeté les fondations de la grande mosquée, pour laquelle il fit exécuter une chaire sur laquelle était écrit son nom, qu'on y voyait encore « de nos jours, » dit Ibn-Khaldoun[3]. Je pense que ce fut en revenant de *Tlemçên* à *Oualîlî* qu'Edrîs s'empara du *Ribât'-Tâsâ*, « localité dépendante des possessions des *Beni-'l-'Afiah*, » selon El-Bekrî, qui fixe, pour ce dernier exploit, la date de djoumâdi-'l-akhir 174[4], exploit qu'Ibn-'Adzârî place aussi en 174 et qui, selon son expression « *compléta* l'émîrat d'Edrîs (كملت له الامارة فيهم[5]), » paroles très-significatives pour exprimer que là fut le terme des expéditions qui établirent définitivement son pouvoir. Tels sont les faits qui s'accomplirent pendant le gouvernement de l'*Ifrîk'iah* par le vieux Rauh'-ibn-H'âtim, qui mourut, comme je l'ai dit (p. 388), le 20 ramadhân 174. Un empire avait été fondé[6], et le *Maghrib* était à jamais perdu pour les 'Abbâssides[7].

XXIV. Nas'r-ibn-H'abîb.

175 et 176 de l'hég. (791-793 de J. C.)

La tentative que Iezîd avait faite en désignant son fils Dâoud pour lui succéder fut renouvelée par Rauh'-ibn-H'âtim; du moins, à peine cet émîr eut-il fermé les yeux, que « la grande mosquée fut tendue de tapisseries pour « l'inauguration de son fils K'abîs'ah, qui allait y tenir une séance et rece- « voir, du peuple assemblé, le serment de fidélité[8]. » Mais Hâroun-er-Rachîd avait déjoué d'avance ces manifestations d'une tendance à l'hérédité : le maître de la poste aux chevaux[9] et le k'âïd Abou-'l-'Anbar avaient informé Er-Ra-

[1] *K'art'âs*, p. ٧, lin. ult. à p. ٨, l. 6 (p. 10 de la trad. lat. — p. 17 de la trad. franç.). Quelques lignes plus haut, il fait partir Edrîs pour marcher contre *Tlemçên*, vers le 15 redjeb 173, et la date de s'afar 174 est celle de l'inscription de la chaire placée dans la mosquée qu'il s'était empressé de faire construire.

[2] *H. d. B.* t. II, p. ١٠٩, p. 5 et 6 (t. III, p. 335 de la trad.).

[3] *Hist. des Edris.* (*Hist. des Berb.* t. II, p. 560 de la trad.). Plus vraisemblablement, ce qu'on voyait du temps d'Ibn-Khaldoun était l'inscription dont parle le *K'art'âs* (p. ٣٧, l. 12 à 15; — p. 39 de la trad. lat. — p. 60 de la trad. franç.), d'après Abou-Merouân-'Abd-el-Melik-el-Ouarrâk; inscription placée au sommet d'une chaire qui était un don d'Edrîs le jeune et qui portait la date de moh'arram 199.

[4] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ١١٨, l. 11 et 13 (*J. A.* t. XIII, p. 340 et 341; ve s. 1859).

[5] *Baïân*, t. I, p. ٧٤, l. 14 et 15.

[6] Fraëhn cite un *dirhem* d'Edrîs Ier frappé à *Oualîlî* en 173 (*Recensio numorum Mohammedanorum Acad. imper. scient. Petropolitanæ*, p. 7***; in-4°, Petropoli, 1826).

[7] *H. d. B.* t. II, p. ٣٣٤, l. 21 et 22 (t. III, p. 229 de la trad.).

[8] *Baïân*, t. I, p. ٧٥, l. 9, à p. ٧٩, l. 6. — En-Nouaïrî § XXXIII (*J. A.* t. XIII, p. 51 et 52; IIIe s. 1842; — *H. d. B.* t. I, p. 388 et 389 de la trad.). Son récit est la copie de celui d'Ibn-'Adzârî.

[9] Le maître des postes d'une province ne tient pas seulement des chevaux pour le service spécial du gouvernement, des officiers et des courriers, il exerce en outre un espionnage sur la conduite du gouverneur de la province, et, à ce

chîd de l'état de faiblesse dans lequel était tombé Rauh'-ibn-H'âtim [1], de sa décrépitude, qui leur faisait craindre une fin prochaine, et ils ne dissimulaient pas les dangers dont l'*Ifrîk'ïah*, cette importante frontière de l'empire, était menacée en l'absence d'un chef énergique. Dans la même lettre, ils vantaient la sagesse, la haute capacité administrative, la popularité de Nas'r-ibn-H'abîb-el-Mohallabi, qui avait été chargé de la police (شُرْطَة) de Iezîd-ibn-H'âtim en *Égypte* et en *Ifrîk'ïah* [2]; et, sur ces renseignements, le Khalife avait envoyé, mais pour être tenue secrète, la nomination du serviteur si bien recommandé [3]. Pendant que la cérémonie de la proclamation de K'abîs'ah s'accomplissait, Abou-'l-'Anbar et le maître de poste montèrent à cheval et allèrent trouver Nas'r, auquel ils remirent le diplôme de sa nomination au gouvernement de l'*Ifrîk'ïah*. L'ayant salué émîr, ils le conduisirent, avec une imposante escorte, à la mosquée, où ils obligèrent K'abîs'ah à céder à Nas'r le siége qu'il occupait; donnant alors lecture de la lettre de H'âroun-er-Rachîd, toute l'assemblée s'empressa de reconnaître le nouvel émîr. « Ceci, dit Ibn-'Adzârî, se « passait dans les dix derniers jours (فى العشر الاخر) de ramadhân 174 [4]. » La douceur de l'administration de Nas'r, la justice qu'il fit fleurir ne le préservèrent pas d'une disgrâce; il fut destitué au bout de deux ans et trois mois [5],

titre, il correspond directement avec le Khalife [a]. On en a un exemple remarquable dans la lettre que le maître de poste du *Khorâçân* ne craignait pas d'écrire, même contre un Barmakide, à Hâroun-er-Rachîd, qu'il instruisait de la conduite de Fadhl-ibn-Iah'ïâ, alors gouverneur du *Khorâçân*. Il le signalait au souverain comme livré au plaisir de la chasse et à des amusements divers, au point de négliger les affaires de ses administrés [b].

[1] Voyez p. 387 de ce volume.

[2] Iezîd-ibn-H'âtim avait gouverné l'*Égypte* pendant sept ans et quatre mois, du lundi 16 dzou-'l-k'a'dah 144 jusqu'en rebî-'l-aouel 152, date à laquelle il avait été destitué à la suite d'une défaite que les K'opt'es avaient fait éprouver à ses troupes [c]. Nous avons vu (p. 376) qu'il arriva en *Ifrîk'ïah* en 155. Eut-il réellement Nas'r-ibn-H'abîb pour chef de la police dans ses gouvernements d'*Égypte* et d'*Ifrîk'ïah*, comme je le dis ici d'après un passage incomplet du *Baïân*? Cette assertion n'est pas confirmée par Abou-'l-Mah'âcin, qui, pour l'*Égypte* du moins, nomme (t. I, p. ٣٩١, l. 1) 'Abd-Allah-ibn-'Abd-er-Rah'man, et ne mentionne nulle part, à ma connaissance, Nas'r-ibn-H'abîb.

[3] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٧, l. 14 et 15 (p. 72 de la trad.).

[4] *Baïân*, t. I, p. ٧٩, l. 4 et 5. Puisque Rauh' était mort le 23 ramadhân, ces événements durent avoir lieu le 24 ou le 25.

[5] *Ibid.* même page, l. 5 et 6.

[a] Ibn-Khallikân, t. I, p. 355, note 24 de la trad. angl.

[b] *Id.* n° ٥٣٨, fasc. VI, p. ١٧, l. 5 et 6 (t. II, p. 459 et 460 de la trad. angl.).

[c] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٩٠ et ٣٩١, p. ٣٩٣, l. 5 à 8. Le même Abou-'l-Mah'âcin donne ailleurs la date du 18 rebî-'*l-akhir* 152 pour celle de la destitution de Iezîd-ibn-H'âtim (voyez la note 3 de la p. 3-6 de ce volume).

par conséquent à la fin de dzou-'l-h'idjah. El-Fadhl, un des fils de Rauh'-ibn-H'âtim, était gouverneur du *Zâb* au moment de la mort de son père; aussitôt qu'il avait appris le désappointement de son frère K'abîs'ah dans la grande mosquée, et la proclamation de Nas'r, il s'était hâté de se rendre en Orient pour y solliciter l'émîrat de l'*Ifrîk'ïah;* ses intrigues, couronnées de succès, amenèrent la destitution de Nas'r, de ce sage gouverneur, qu'on ne laissa pas même en fonction jusqu'à l'arrivée de son successeur, et qui dut, à la date que je viens de dire, remettre ses pouvoirs à un intérimaire, à Mohallab-ibn-Iezîd [1]. En moh'arram 177, El-Fadhl-ibn-Rauh' faisait son entrée à *K'aïraouân* [2], revêtu du titre qu'il avait si ardemment ambitionné.

177 de l'hég. (793-794 de J. C.)

XXV. EL-FADHL-IBN-RAUH'.

Le premier acte du gouvernement d'El-Fadhl fut de remettre le commandement de *Tunis* à un de ses neveux, El-Moghaïrah-ibn-Bichr-ibn-Rauh', et il ne tarda pas à apprendre combien ce choix était malheureux. La conduite légère de ce jeune homme, qui se sentait trop sûr de l'appui de l'émîr, son manque absolu d'égards pour la milice, le silence que, de son côté, El-Fadhl [3] crut devoir garder sur les justes réclamations qui lui furent adressées [4], amenèrent, dès l'année suivante [5], un soulèvement, à la tête duquel les milices mirent un certain 'Abd-Allah-ibn-el-Djâroud, connu sous le nom de 'Abdouïah-el-Anbâri [6], qui, autant qu'on en peut juger par le langage d'Ibn-

[1] Voyez le TABLEAU de la famille d'El-Mohallab à la fin de cet ouvrage.

[2] *Baïân*, t. I, p. ٧٩, l. 15. — En-Nouaïrî, § XXXIII (*J. A.* t. XIII, p. 52; IIIe s. 1842. — *H. d. B.* t. I, p. 389 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٨, l. 4 (p. 73 de la trad.). On voit que l'intérim de Mohallab-ibn-Iezîd avait été d'un mois au plus.

[3] Lui-même s'était montré peu bienveillant pour la milice à laquelle il reprochait son attachement à Nas'r-ibn-H'abîb (Ibn-el-Athîr *El-Kâmil*, t. VI, p. ٩٣, l. 2 et 3, passage textuellement cité par N. Desvergers, p. 73, note 85).

[4] *Baïân*, t. I, p. ٧٩, l. 18 et suiv. — En-Nouaïrî, Ibn-Khaldoun; ce dernier dit qu'El-Fadhl avait répondu par un refus.

[5] «Dans l'année 178, dit Ibn-'Adzârî, la mi-«lice se révolta contre l'émîr d'*Ifrîk'ïah*, El-«Fadhl-ibn-Rauh'-ibn-H'âtim.» (*Baïân*, t. I, p. ٧٧, l. 5 et 6.)

[6] J'écris les noms de ce personnage comme les a écrits Ibn-el-Athîr[a], suivi par En-Nouaïrî; mais Ibn-'Adzârî[b], le nomme 'Abd-Allah-ibn-'Abd-Rabih-ibn-el-Djâroud, et on lit dans Ibn-Khaldoun[c]: «'Abd-Allah-ibn-el-Djâroud, connu «sous le nom de 'Abd-Rabih-el-Anbâri.» Il semble donc qu'il ait suivi Ibn-el-Athîr en voulant le corriger par Ibn-'Adzârî. Peut-être, comme l'a

[a] *El-Kâmil*, t. VI, p. ٩٣, l. 5 à 8, passage textuellement cité par N. Desvergers, qui donne aussi le texte d'En-Nouaïrî (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 74, note 86).

[b] *Baïân*, t. I, p. ٧٩, l. 20 et 21.

[c] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٨, l. 9 et 10 (p. 74 de la trad.).

'Adzârî, remplissait à *Tunis* une fonction importante[1]. Ce personnage, après avoir hésité, accepta le commandement; les insurgés se rendirent à la maison d'El-Moghaïrah et lui enjoignirent de quitter *Tunis*. En même temps, 'Abd-Allah, qui désirait garder quelques ménagements, écrivit à El-Fadhl : « Ce « n'est pas dans un esprit de révolte que nous avons chassé El-Moghaïrah, « mais à cause de certains de ses actes qui pouvaient entraîner des dangers « pour l'État. Envoie, pour nous gouverner, un homme de ton choix, autre- « ment nous aviserons[2]. » L'émir, suivant Ibn-'Adzârî, envoya 'Abd-Allah-ibn-Moh'ammed; mais ici, le récit de l'auteur m'a paru obscur, et j'y supplée par En-Nouaïrî et par Ibn-Khaldoun[3], dans lesquels on lit qu'El-Fadhl envoya à *Tunis*, en qualité de gouverneur, son cousin 'Abd-Allah-ibn-lezîd-ibn-H'âtim-el-Mohallabi accompagné de plusieurs généraux, au nombre desquels était Abou-'l-'Anbar. Quand cette petite troupe arriva aux portes de la ville, elle vit sortir contre elle les plus exaltés des insurgés, qui, contrairement aux ordres d'Ibn-el-Djâroud, massacrèrent le gouverneur envoyé par El-Fadhl et firent prisonniers les généraux de son escorte. Ibn-el-Djâroud, après cet acte de violence, ne pouvait plus songer à négocier avec l'émîr, la guerre était devenue une nécessité, et bientôt une armée partie de *Tunis* se trouvait, au lieu dit l'*Olivier* (موضع الزيتون[4]), en présence de l'armée d'El-Fadhl, qui fut complétement battue et poursuivie jusqu'à *K'aïraouân*[5]. Les portes de cette ville furent ouvertes à Ibn-el-Djâroud, qui se trouva maître du sort d'El-Fadhl. Résistant d'abord à ceux qui voulaient sa mort, il le fit partir pour *K'âbis* avec une escorte chargée de le protéger; mais, soit qu'ensuite il ait cédé à la violence des réclamations, soit par un motif qui échappe dans les récits longs et confus d'Ibn-Adzârî, El-Fadhl-ibn-Rauh' fut ramené à *K'aïraouân* et tué en djoumâdi-'l-akhir 178[6]. Il y avait vingt-trois ans, ajoute

177e de l'hég. (794-795 de J. C.) Soulèvement des milices à Tunis.

Mort d'El-Fadhl.

observé N. Desvergers, n'y a-t-il là qu'une erreur provenant de la ressemblance que présentent, dans la forme des lettres arabes, les noms de 'Abdouïah (عبدويه) et de 'Abd-Rabih (عبدربه).

[1] *Baïân*, t. I, p. ٧٧, lin. ult. et p. ٧٧, l. 1. Il est expliqué plus loin (p. ٧٨, l. 17) qu'il était préfet de police (صاحب شرطة).

[2] *Baïân*, t. I, p. ٧٧, l. 9 à 11. En-Nouaïrî a copié cette lettre.

[3] En-Nouaïrî, § XXXIII (*J. A.* t. XIII, p. 54, m^e s. 1842. — *H. d. B.* t. I, p. 390 et 391 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٨, l. 12 et suiv. (p. 75 et 76 de la trad.).

[4] *Baïân*, t. I, p. ٧٧, l. 19.

[5] *Ibid.* t. I, p. ٧٧, lin. ult. et p. ٧٨, l. 1.

[6] Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٣, l. 7 et 8. — *Baïân*, t. I, p. ٧٩, l. 1. Le texte dit « en « *cha'bân* 178, » mais comme il ajoute immédiatement que le gouvernement d'El-Fadhl eut une durée de *un an cinq mois*, et comme il a fait ar-

le *Baûân*, que le gouvernement de l'*Ifrîk'îah* était dans les mains de la famille Mohallab; c'est vingt-sept ans qu'il faut dire, car Hizârmard était arrivé en s'afar 151 [1].

Ibn-el-Djâroud reste maître de K'aïraouân.

Ibn-el-Djâroud restait donc maître de *K'aïraouân;* il était facile de prévoir qu'il ne jouirait pas paisiblement de cette usurpation. Aussitôt que la nouvelle du meurtre d'El-Fadhl se fut répandue, un certain nombre de généraux, parmi lesquels En-Nouaïrî compte Chamdoun, Falâh'-ibn-'Abd-er-Rah'man-el-Kolâ'î, El-Moghaïrah, cause première de tous ces malheurs, Malik-ibn-el-Mondzir, gouverneur de *Mîlah*, appelant à eux tous les partisans de l'autorité du Khalife, réunirent leurs troupes à *El-Orbos* et, de là, marchèrent contre le rebelle; mais ils furent battus par Ibn-el-Djâroud, obligés de se replier en désordre, et même Ibn-el-Mondzir fut tué dans une des rencontres qui eurent lieu [2]. Les vaincus s'étaient réfugiés à *El-Orbos*, d'où ils écrivirent à El-'Alâ-ibn-Sa'îd [3] de venir les rejoindre avec les forces dont il disposait dans le *Zâb*, et ce chef se rendit à leur invitation.

A la nouvelle des événements dont l'*Ifrîk'îah* était le théâtre, Hâroun-er-Rachîd jeta immédiatement les yeux sur un des hommes dans lesquels il avait le plus de confiance, sur Harthamah-ibn-Â'îan-el-Hâchimi, ancien gouverneur de la *Palestine* [4]. Ce personnage était présentement en *Égypte*, où le Khalife l'avait envoyé réprimer une révolte qui avait éclaté contre Ish'âk'-ibn-Solaïmân [5], qui n'avait cependant pris possession de ce gouvernement qu'au commence-

river cet émîr à *K'aïraouân* en *moh'arram* 177 (voyez la note 2 de la page 402), la date de cha'bân doit être une erreur. Aussi, Ibn-Khaldoun place-t-il la mort d'El-Fadhl « vers le milieu de 178. » (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۴۹, l. 6; — p. 76 de la trad.)

[1] Comme je l'ai dit p. 368 de ce volume. Nous verrons plus tard la famille Mohallab jouer un rôle à *Fês*.

[2] En-Nouaïrî, § XXXIV (*J. A.* t. XIII, p. 56; mars 1842. — *H. d. B.* t. I, p. 391 de la trad.). Ce récit est tout autre dans Ibn-Khaldoun, qui prétend (chose bien peu vraisemblable) que les vaincus se réfugièrent en Espagne et que ce fut là qu'ils se donnèrent pour chef El-'Alâ-ibn-Sa'îd (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 11 et 12; — p. 77 de la trad.).

[3] C'est ce même El-'Alâ-ibn-Sa'îd-el-Mohallabi que j'ai déjà eu l'occasion de nommer (p. 381 de ce volume). En-Nouaïrî en parle ici comme étant à la tête d'un corps de Berbers, ce qui n'est suffisamment expliqué par aucun des faits à ma connaissance.

[4] Le texte d'Ibn-el-Athîr cité par Abou-'l-Mah'âcin dit وكان عامل فلسطين (*El-Kâmil*, t. VI, p. ۹۷, l. 6 et 7; — *En-Nodjoum*, t. I, p. ۴۸۹, l. 16 et 17); on peut donc admettre aussi qu'il était alors gouverneur de la *Palestine*, et qu'il fut mandé à *Baghdâd*, d'où il partit pour l'*Égypte*.

[5] Suivant Abou-'l-Mah'âcin, il avait été révoqué en redjeb 178, après un gouvernement de un an et quelques jours; et Harthamah avait quitté *Baghdâd* pour se rendre en *Égypte* le 2 ou le 3 cha'bân 178 (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۴۸۹, l. 12 à 17, et p. ۴۸۷, l. 5 et 6).

ment de redjeb 177[1]. La présence de Harthamah, le respect qu'il inspirait, avaient mis fin au désordre[2]; 'Abd-el-Mel'k-ibn-S'âlih'-el-'Abbâssî venait d'être appelé à remplacer Ish'âk'-ibn-Solaïmân, et, Harthamah, après deux mois et demi de séjour à *Mis'r*, sur l'ordre qu'il avait reçu de se rendre en *Ifrîk'ïah*, quittait l'*Égypte*, le 12 chaouâl 178[3]. Il fit halte à *Bark'ah* pour qu'un lieutenant de confiance, Iah'ïâ-ibn-Mouçâ[4], pût prendre les devants et allât essayer d'agir sur Ibn-el-Djâroud de manière à l'amener, par les voies de la douceur, à quitter le pays où il s'était posé en rebelle. Ce lieutenant se trouvait à *Tripoli* en dzou-'l-h'idjah 178, puisqu'il présida à la prière de la fête des victimes et prononça la khot'bah[6]. A cet instant, Ibn-el-Djâroud, qui se voyait menacé par El-'Alâ-ibn-Sa'îd à la tête de forces telles qu'il serait dans l'impossibilité de lui résister, écrivit à Iah'ïâ-ibn-Mouçâ de venir prendre possession de *K'aïraouân*, lui déclarant qu'il était prêt à se soumettre à l'autorité du Khalife[6]. En moh'arram 179[7], Iah'ïâ partit de *Tripoli* à la tête des troupes qui s'étaient ralliées à lui, et, arrivé à *K'âbis*, il vit presque toute la milice de *K'aïraouân* venir l'y rejoindre. Ce fut sans doute à la fin de moh'arram, car Ibn-el-Djâroud ne quitta la capitale que dans les premiers jours de s'afar, y laissant 'Abd-el-Melik-ibn-'Abbâs[8] pour commander en attendant l'arrivée du lieutenant de Harthamah. L'*Ifrîk'ïah* présentait alors un spectacle étrange; Iah'ïâ-ibn-Mouçâ, le délégué du gouverneur nommé, et El-'Alâ-ibn-Sa'îd, commandant d'une armée berbère, marchaient à l'envi l'un de l'autre sur *K'aïraouân*, briguant l'honneur d'avoir expulsé le rebelle[9]. Ce fut El-'Alâ qui

179 de l'hég. (795-796 de J. C.)

[1] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۷۹, l. 2. Cet Ish'âk' avait succédé à 'Abd-Allah-ibn-el-Maçlb.

[2] Ibn-el-Athîr, cité par Abou-'l-Mah'âcin (*El-Kâmil*, t. VI, p. ۹۷, l. 6 à 10; — *En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۸۹, l. 14 à 17).

[3] *En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۸۷, l. 11 et 12. Il n'y avait que deux mois et dix jours qu'il était parti de *Baghdâd* (voyez la note 5 de la p. 404).

[4] Les textes d'En-Nouaïrî et d'Ibn-Khaldoun mentionnent en outre Iak't'în-ibn-Mouçâ, ce qui paraît être une confusion[a], quoiqu'il y ait un personnage de ce nom qu'on appelait l'émîr, personnage qu'Abou-'l-Mah'âcin nomme sous les années 164, 167, et dont il place la mort en 185 ou 186 (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۶۱, l. 1 et 2, p. ۲۶۵, l. 7, p. ٥۳۱, l. 10 et p. ٥۳۳, l. 4).

[5] En-Nouaïrî, § XXXIV (*J. A.* t. XIII, p. 58; m^e sér. 1842. — *H. d. B.* t. I, p. 393 de la trad.).

[6] *Baïân*, t. I, p. ۷۹, l. 5 et suiv.

[7] Ibn-'Adzârî date évidemment de cet acte de soumission la fin du gouvernement usurpé d'Ibn-el-Djâroud, puisqu'il lui donne une durée de sept mois (*Baïân*, t. I, p. ۷۹, l. 8 et 11). En-Nouaïrî le répète d'après lui.

[8] En-Nouaïrî, aux pages citées note 5 ci-dessus. Ibn-'Adzârî dit Mofridj-ibn-'Abd-el-Melik (*Baïân*, t. I, p. ۷۹, l. 10). Voyez aussi, pour la confirmation de la date, Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۲۸۸, l. 9).

[9] *Baïân*, t. I, p. ۷۹, l. 11 et 12. — *En-No-*

[a] Voyez cependant la note 1 de la page suivante.

arriva le premier, et, dans sa haine pour Ibn-el-Djâroud, il massacra un grand nombre des partisans de celui-ci, en même temps qu'il fit acte d'obéissance à l'autorité légitime, en exécutant à l'instant même l'ordre qui lui fut envoyé par Iah'ïà de licencier les troupes qu'il commandait; il se rendit alors à *Tripoli*, où Ibn-el-Djâroud venait d'arriver. Dans cette ville se trouvait Iak't'în [1], avec qui El-'Alâ se mit en route pour l'Orient; ils rencontrèrent bientôt Harthamah, qui se dirigeait vers *K'aïraoudn*, et comme El-'Alâ lui avait écrit pour lui faire part de son succès, le gouverneur lui fit un beau présent, auquel, suivant En-Nouaïrî, Er-Rachîd en ajouta un autre[2]. Harthamah rencontra ensuite Ibn-el-Djâroud et l'envoya au Khalife[3], qui le jeta dans les fers à *Baghdâd*[4].

XXVI. HARTHAMAH-IBN-A'YAN.

Il y avait environ six mois que Harthamah avait quitté l'*Égypte* quand, dans les premiers jours de rebî'-l-akhir 179, il entra à *K'aïraoudn* et prit possession de son gouvernement[5], qu'il sera facile de caractériser en peu de mots; mais il convient, dès le début, de mettre en saillie un fait qui ressort des événements précédents. J'ai déjà dit[6] ce qui me paraissait obscur dans la position de cet El-'Alâ-ibn-Sa'îd commandant un corps de Berbers dans le *Zâb*, répondant à l'appel de plusieurs généraux arabes qui l'invitaient à venir les seconder pour réprimer une insurrection contre l'autorité du Khalife, et méritant, sans leur concours comme nous venons de le voir, une récompense due à sa conduite dans ce conflit. Il est permis de se demander s'il obéissait au gouverneur du *Zâb*, et, dans le cas de l'affirmative, comment il se peut que ce

djoum, t. I, p. ٢٨٨, l. 9 à 11. Abou-'l-Mah'âcin explique qu'El-'Alâ était ennemi d'Ibn-el-Djâroud, et un passage d'Ibn-Khaldoun mentionne les dissentiments qui existaient entre ces deux chefs (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٠, l. 2; — p. 79 de la trad.). Je ne vois indiquée nulle part la cause de cette inimitié.

[1] Ce fait que j'emprunte à Ibn-'Adzârî prouverait, s'il est exact, que deux fils de Mouçâ avaient été envoyés par Harthamah pour remplir, auprès d'Ibn-el-Djâroud, la mission dans laquelle Iah'ïà joua le principal rôle, comme on vient de le voir.

[2] En-Nouaïrî § XXXIV (*J. A.* t. XIII, p. 59, IIIe sér. 1842. — *H. d. B.* t. I, p. 394 de la trad.). Suivant cet auteur, El-'Alâ se retira en *Égypte*, où il mourut peu de temps après.

[3] *Baïân*, t. I, p. ٧٩, l. 11 à 21. — En-Nouaïrî, aux pages citées note 2 ci-dessus.

[4] *En-Nodjoum*, t. I, p ٢٨٨, l. 13.

[5] *Baïân*, t. I, p. ٨٠, l. 2 et 3. — Ibn-Khallikân précise le jeudi (lisez le vendredi) 3 rebî'-l-akhir 179[a] (n° ٧٨١, fasc. IX, p. ١٠٣, l. 3). — Ibn-Ouadrân, qui cependant cite Ibn-Khallikân, donne la date du 27 rebî'-l-akhir 179 (*Rev. de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 421; 2e s. numéro de décembre 1853). — Abou-'l-Mah'âcin dit en rebî'-*l-aouel* (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٢٤٥, l. 13 et 14).

[6] Note 3 de la page 404.

[a] Correspondant au vendredi 26 juin 795 de J. C.

gouverneur n'intervienne en rien dans les graves événements dont nous venons d'être témoins, ni pour s'unir aux généraux arabes qui allèrent combattre le rebelle Ibn-el-Djâroud, ni pour approuver ou blâmer l'appel fait à un chef de corps qui avait un commandement dans sa province. Et d'abord, quel était ce gouverneur? Aucun auteur, à ma connaissance, ne nous dit par qui, dans le *Zâb*, avait été remplacé El-Fadhl-ibn-Rauh', lorsque, à la fin de ramadhân 174, ce jeune ambitieux quitta brusquement la province qui lui était confiée, pour aller intriguer en Orient[1]; mais l'abstention dans laquelle était resté le gouverneur du *Zâb* va s'expliquer par son nom et par ce qui se passa à l'arrivée de Harthamah : « Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab, dit Ibn-Khaldoun, qui était alors « maître du *Zâb* et de *T'obnah*, lui envoya des présents, chercha à capter sa « bienveillance, et *réussit à se faire confirmer dans son gouvernement*[2]. » Il devient donc clair que Nas'r-ibn-H'abîb avait appelé Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab à remplacer El-Fadhl dans le *Zâb*, et que, lorsque en 178 éclata, contre ce même El-Fadhl devenu émîr, la révolte dans laquelle il perdit la vie, Ibrâhîm s'abstint, resta spectateur des événements, semblant épier de quel côté tournerait la fortune pour régler sa conduite sur le succès. Son obséquiosité auprès de Harthamah montre qu'il sentait que cette attitude donnait prise à une interprétation fâcheuse, qui pourrait devenir un obstacle aux projets que nous le verrons réaliser et que peut-être il nourrissait dès lors[3].

[1] Voyez p. 401 et 402 de ce volume.

[2] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣١, l. 2 à 4 (p. 81 de la trad.). Cette assertion d'Ibn-Khaldoun dément celle d'Ibn-'Adzârî, qui prétend qu'Ibrâhîm fut chargé par Er-Rachîd, d'administrer le *Zâb*, sous le gouvernement d'El-'Akki en *Ifrîk'îah* (*Baïân*, t. I, p. ٨٣, l. 14 et 15), lequel gouvernement ne commença que dans la seconde moitié de 181. J'ai préféré suivre Ibn-Khaldoun, qui est confirmé par Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٤٨٨, l. 15 à 17).

[3] Je dois dire que cette interprétation, qui repose sur le récit d'Ibn-Khaldoun, diffère du récit fort antérieur d'un historien des plus respectables. Suivant Belâdzorî, ce fut Harthamah-ibn-A'îân qui nomma Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab gouverneur du *Zâb*, mais son récit m'a paru entaché d'invraisemblances. Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab, un des principaux officiers de la milice d'*Égypte*, se serait, d'après lui, uni à douze de ses compagnons pour prendre au trésor public ce qui leur revenait sur la solde, mais sans rien prendre au delà. Ils se seraient alors enfuis dans le *Zâb* à dix journées de *K'aïraouân*, Ibn-el-Aghlab ayant confiance que les habitants et la milice de ce pays lui remettraient le commandement de la province. Soit que l'accueil qu'il y reçut n'ait pas répondu à ses espérances, soit qu'il ait voulu rendre régulière une position usurpée, il envoya des présents à Harthamah, *alors émîr de l'Ifrîk'îah*, employa avec lui le puissant moyen de la flatterie, lui écrivit pour protester qu'il ne nourrissait aucune pensée de révolte, et que la nécessité seule l'avait porté à faire ce qu'il avait fait. Harthamah lui remit alors le gouvernement du *Zâb*, en lui faisant promettre de s'en contenter (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٣, l. 15, à p. ٢٣٤, l. 2). Comment se représenter la possibilité du

Du reste le Khalife avait, à certains égards, manqué de clairvoyance en fixant son choix sur un émîr qui, malgré d'incontestables qualités, n'était nullement l'homme de la situation du pays qu'il s'agissait d'administrer. Harthamah entrait en possession de son gouvernement dans des circonstances difficiles; les fautes d'El-Fadhl avaient amené la guerre civile, l'insurrection avait remis le pouvoir aux mains d'un fonctionnaire arabe avec lequel le représentant d'Er-Rachîd avait plutôt négocié et traité qu'il ne l'avait chassé, et Harthamah, on ne peut le contester, agit sagement en accordant une amnistie générale, bien que cette mesure de douceur n'ait pas empêché d'éclater une révolte qui eut pour chefs 'Iîâdh-ibn-Ouahb-el-Hoouâri et Kalîb-ibn-Djamîa'-'l-Kelbi. Harthamah envoya contre eux Iah'îâ-ibn-Mouçâ avec des forces imposantes; ce lieutenant dispersa les masses rebelles, leur tua beaucoup de monde et rentra à *K'aïraouân*[1]. La tranquillité une fois rétablie, Harthamah, obéissant aux tendances de son caractère, traita la population avec une extrême bienveillance et se livra à des travaux utiles : c'est ainsi qu'en 180 il bâtit le *grand*

Révolte des Berbers.

180 de l'hég. (796-797 de J. C.)

larcin fait dans la caisse publique par un officier qui s'évade sans obstacle avec ses complices? Quel besoin d'argent pouvait faire qu'un pareil acte permit d'invoquer la nécessité pour excuse? Comment la somme, *puisqu'elle était due*, pouvait-elle être assez considérable pour qu'il fût raisonnablement possible d'espérer qu'avec son aide on soulèverait une province? L'émîr était-il donc arrivé à un tel degré d'impuissance dans le *Zâb* qu'il ne pût y faire arrêter douze individus qui s'étaient conduits comme des malfaiteurs? Comment enfin s'expliquer la correspondance qui, suivant Belâdzorî, se serait établie entre Harthamah et Ibrâhîm, et la remise d'un gouvernement important venant, comme conclusion invraisemblable, couronner ces invraisemblances?

[1] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣١, l. 4 à 8 (p. 82 de la trad.). — *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٠٨٨, l. 17 à 20. — Les deux autorités que je cite ici semblent dire que la révolte de 'Iîâdh fut la cause qui détermina Harthamah à demander son rappel, et l'on peut remarquer qu'au contraire je place cette révolte dans les premiers mois du gouvernement de Harthamah. J'ai pris ce parti en me fondant sur les récits suivants d'Abou-'l-Mah'âcin : Mouçâ-ibn-'Aïçâ, père de Iah'îâ-ibn-Mouçâ, avait été, à deux reprises, gouverneur de l'*Égypte*, en 171 et en 175[a]. Er-Rachîd l'appela une troisième fois à ce gouvernement en 179 pour remplacer son propre frère, 'Obaïd-Allah-ibn-el-Mahdi, qui avait succédé à 'Abd-el-Melik-ibn-S'âlih', successeur de Ishâk'-ibn-Solaïmân (voy. p. 405), et on lit dans Abou-'l-Mah'âcin : « Lorsque « Mouçâ-ibn-'Aïçâ quitta *Baghdâd* pour se rendre « en *Égypte*, il se fit devancer par son fils Iah'îâ-« ibn-Mouçâ, qu'il chargea de faire la prière jus-« qu'à l'instant où il prendrait en personne pos-« session de son gouvernement, et *Iah'îâ-ibn-Mouçâ* « *arriva à Mis'r le 3 ramadhân 179*[b]. » Évidemment il avait quitté l'*Ifrik'îah* dans les premiers mois du gouvernement de Harthamah.

[a] *En-Nodjoum*, t. I, p. ١٤١ et p. ١٤٧.

[b] *Ibid.* t. I, p. ١٤٧, l. 12 à 14.

château de Monastîr[1] et releva les remparts de *Tripoli* du côté de la mer[2]. Cependant, malgré ces formes et ces moyens si propres à amener la conciliation et à vaincre les hostilités, il ne réussit pas à détruire les germes de mécontentement qu'alimentait l'ambition des chefs arabes; il sentait à chaque pas se révéler l'esprit de faction et d'insubordination; une révolte avait été comprimée, mais elle pouvait n'être que le prélude de nouvelles tentatives, qui l'obligeraient à recourir encore à des mesures de rigueur, et il en résultait pour lui une cause incessante d'inquiétude, si contraire à cette nature douce, qu'il sollicita son rappel[3]. Er-Rachîd envoya, pour le remplacer, son propre frère de lait, Moh'ammed-ibn-Mok'âtil-ibn-H'akîm-el-'Akki, que l'on vit arriver à *K'aïraouân* en ramadhân 181[4]. Le gouvernement de Harthamah avait donc eu une durée de deux ans et cinq mois[5]. 181 de l'hég. (797-798 de J. C.)

[1] Edrîsî compte trois châteaux à *Monastîr* (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ۱۰۸, l. 17). — Iâk'out (*Mo'djam*, t. III, p. ۹۹۱, l. 5. — *Mochtarik*, p. ۴۰۱, l. 11 à 17. — *Maras'id-el-It't'ilâ'*, t. III, p. ۱۰۸, l. 5 et suiv.). — El-Bekrî, p. ۳۹, l. 9, et p. p. ۸۱, l. 18 (*J. A.* t. XII, p. 503 et t. XIII, p. 153; v^e sér. 1859).

[2] El-Bekrî, *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ۹, l. 4 et 5, et p. ۳۹, l. 10 et 11 (*J. A.* t. XII, p. 435; v^e sér. 1858). — Ibn-el-Athîr, *El-Kâmil*, t. VI, p. ۹۹, l. 2 et 3. — Ibn-Khallikân, n° ۷۸۲, fasc. IX, p. ۱۰۱, l. 2. — *Baïân*, t. I, p. ۸۰, l. 6 et 11. Ibn-'Adzârî déclare emprunter ces détails à Er-Rak'ik'. — En-Nouaïrî, § XXXV (*J. A.* t. XIII, p. 59; IIIe sér. 1842. — *H. d. B.* t. I, p. 394 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۳۰, et ۳۱ (p. 82 de la trad.). — Ibn-Ouadrân (*Rev. de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 421; 2e s. numéro de décembre 1853). — Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ۴۹۰, l. 15 et 16. — El-K'aïraouânî, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 81 et 82. — Castiglioni assure que le nom de *Monastîr*[a] est dû à ce que, avant la conquête arabe, il existait un monastère sur son emplacement (*Mém. géogr. et numism. de la part. orient. de la Barb. appel. Afrikia*, p. 21; in-8°, Milan, 1826).

[3] *Baïân*, t. I, p. ۸۰, l. 9. — En-Nouaïrî, aux pages de cet auteur citées note 2 ci-dessus. — Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ۴۹۰, l. 16 et 17.

[4] *Baïân*, t. I, p. ۸۰, l. 14. — En-Nouaïrî (§ XXXVI) donne la même date, confirmée aussi par Ibn-Khaldoun (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۳۱, l. 14 et 15; — p. 82 de la trad.). — *En-Nodjoum*, t. I, p. ۵۰۳, l. 3 à 6. — La postérité de 'Akk, bien que celui-ci fût fils de 'Adnân, ayant été mélangée avec deux peuplades issues de K'ah't'ân, fut réputée pour tribu iéménite (*Specimen hist. arab.* p. 46. — *Essai sur l'hist. des Arab. av. l'Islâm.* t. I, p. 186).

[5] Ibn-Khaldoun dit deux ans et demi (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۳۱, l. 10 et 11; — p. 82 de la trad.), et Abou-'l-Mah'âcin donne la même durée à ce gouvernement (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۴۸۹, l. 1 et 2). — Suivant Ibn-Ouadrân, Harthamah vécut jusqu'au temps d'El-Mâmoun[b], qui d'abord le consultait sur les affaires importantes, mais qui finit par le prendre en haine et le jeta dans un cachot, où il le fit tuer par un bourreau en

[a] Pour l'orthographe de ce nom, voyez ce que j'ai dit à la note [b] de la p. 155 de ce volume.

[b] Qui régna du 25 moh'arram 198 au 18 redjeb 218. Ibn-K'otaïbah mentionne, avec quelque détail, le rôle de Harthamah sous le règne de 'Abd-Allah-el-Mâmoun (*Khitâb-el-M'ârif*, p. ۱۹۹, l. 17, à p. ۱۹۸, l. 2).

XXVII. Mou'ammed ibn-Mok'âtil.

Si le choix de Harthamah laissait à désirer sous le rapport de la fermeté, celui de son successeur fut déplorable à tous égards. Ibn-Mok'âtil sembla prendre à tâche d'accumuler contre lui tous les torts qui provoquent un soulèvement[1]. On n'entre pas dans les détails de sa mauvaise conduite et des indignités qu'il commit, cependant Ibn-'Adzârî formule quelques-uns de ses actes coupables : ainsi il ne craignit pas de faire fouetter injustement et jeter en prison un certain Bahlouân-ibn-Râchid, homme renommé de son temps par sa piété, et qui mourut des suites des mauvais traitements qu'il avait eu à endurer; il l'accuse encore d'avoir fait des retenues sur la solde de la milice, qu'il tyrannisait aussi bien que les ra'îah. Deux années ne s'étaient pas écoulées que le k'âïd Falâh' souleva les milices, qui bientôt mirent à leur tête Makhallad (ou Makhlad) -ibn-Morrah-el-Azdî[2], en même temps que Tammâm-ibn-Temîm-et-Temîmi[3], gouverneur de *Tunis*, levait aussi l'étendard de la révolte[4]. Au milieu de ramadhân 183 ce chef, ayant réuni sous son commandement plusieurs des généraux déjà compromis et les milices syriennes et khorâçânites, marcha sur *K'aïraouân*. Ibn-Mok'âtil sortit à sa rencontre, fut mis en fuite, et poursuivi, l'épée dans les reins, jusqu'à sa capitale, où il fut fait prisonnier le 25 ramadhân 183[5] (mercredi 30 octobre 799 de J. C.). Son vainqueur lui accorda la vie, celle de sa famille, et la garantie de ses ri-

183 de l'hég. (799-800 de J. C.)

Ibn-Mok'âtil est chassé par Tammâm.

l'an 200 (*Rev. de l'Or.* etc. t. XIV, p. 422). El-K'aïraouâni a copié ce passage (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 82). Voyez Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 110, l. 3 à 11. Voyez aussi El-Makîn, qui défigure le nom de هرثمة par celui de هزيمة (*Hist. sarac.* p. 133, l. 6 à 8). Cette altération des noms propres est assez fréquente dans El-Makîn.

[1] Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٣, l. 2 et 3.

[2] مخلد بن مُرّة الازدى ; c'est ainsi qu'Ibn-el-Athîr et Ibn-'Adzârî[a] écrivent ce nom qu'En-Nouaïrî[b] retourne en disant Morrah-ibn-Mokhallad, mais Ibn-Khaldoun[c] l'écrit comme Ibn-'Adzârî.

[3] Les *Benou-Temîm* étaient une des peuplades les plus considérables de l'Arabie. Nous avons vu (note 4 de la p. 364) qu'El-Aghlab, souche des Aghlabites, appartenait à cette tribu, et Caussin de Perceval nous indique même à quelle sous-tribu (*Essai*, etc. t. II, p. 461 et 462).

[4] Suivant Ibn-el-Athîr et Ibn-Khaldoun les insurgés avaient été battus quand Tammâm se mit à la tête de l'insurrection, et Mokhallad avait été tué par les troupes envoyées contre lui par l'émîr (*El-Kâmil*, t. VI, p. 10٥, lin. ult. et p. 10٩, l. 1. — *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣١ et ٣٢; — p. 82 de la trad.) Ibn-Adzârî ni En-Nouaïrî ne mentionnent ce fait d'armes.

[5] Ibn-'Adzârî, à qui j'emprunte cette date, ajoute que, depuis le commencement du gouvernement d'Ibn-Mok'âtil jusqu'à son expulsion par Tammâm, il s'était écoulé deux ans *et dix mois* (*Baïân*, t. I, p. ٨١, l. 10). C'est une erreur évidente puisqu'il a fait arriver cet émîr en ramadhân 181 (voyez la note 4 de la page précédente).

[a] *El-Kâmil*, t. VI, p. 10٥, lin. penult. — *Baïân*, t. I, p. ٨٠, lin. penult.

[b] § XXXVI (*J. A.* t. XIII, p. 60; IIIe s. 1842. — *H. d. B.* t. I, p. 395 de la trad.).

[c] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣١, lin. ult. (p. 82 de la trad.).

chesses, à la condition de quitter le pays, condition que l'émîr eut la honte de remplir consciencieusement en se rendant à *Tripoli*[1]. Tammâm alors se posa en souverain de *K'aïraouân* (ملك القيروان[2]). — Cette fois Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab n'hésita pas; saisissant l'occasion qui s'offrait à lui de faire acte d'autorité, il accourut du *Zâb* à la tête de ses troupes, entra sans obstacle à *K'aïraouân*, que Tammâm, à son approche, avait quitté pour regagner *Tunis*, monta aussitôt en chaire dans la grande mosquée, et déclara au peuple qu'il était venu dans l'unique intention d'aider Ibn-Mok'âtil, l'émîr investi par le Khalife, à vaincre la révolte. En effet il écrivit à celui-ci pour l'informer de ce qu'il avait fait, et l'inviter à rentrer dans sa capitale. Le pauvre émîr, aussi lâche dans sa détresse qu'il avait été arrogant dans l'exercice du pouvoir, revint à *K'aïraouân* dans l'humiliante position qui lui attira les quolibets des femmes[3] et une lettre insultante de Tammâm. Seul, il semblait ne pas comprendre dans quelle pensée Ibn-el-Aghlab avait agi, et quand le gouverneur rebelle sortit de *Tunis* à la tête des troupes nombreuses et des mécontents[4] qu'il avait rassemblés, El-'Akki, au lieu de saisir cette occasion de reconquérir un peu de considération, chargea Ibrâhîm d'aller combattre celui qui l'avait chassé[5]. Tammâm, en présence d'un adversaire qu'il redoutait, se hâta de demander l'amâm, et telle fut la rapidité de cette expédition, qu'on nous représente Ibrâhîm sortant de *K'aïraouân* en moh'arram 184 et y rentrant le 8 du même mois (le samedi 8 fevrier 800 de J. C.), traînant à sa suite Tammâm prisonnier[6].

Il est rétabli par Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab.

184 de l'hég. (800-801 de J. C.)

Tammâm prisonnier d'Ibrâhîm.

De la part d'Ibn-el-Aghlab, la restauration de Moh'ammed-ibn-Mok'âtil n'était pas un de ces actes d'autorité dans lesquels le sentiment du devoir ou

[1] On dit même qu'il alla jusqu'à *Sort*, et ne revint de là à *Tripoli* que sur l'invitation écrite de quelques Khorâçânites (En-Nouaïri, *J. A.* t. XIII, p. 60 et 61; nº s. 1842. — *H. d. B.* t. I, p. 395 de la trad.). Abou-'l-Mah'âcin ne parle que de *Tripoli* (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٥١١, l. 9).

[2] *Baïân*, t. I, p. ٨١, l. 15.

[3] *Ibid.* t. I, p. ٨١, lin. ult. et p. ٨٢, l. 1.

[4] Au milieu de ces événements, la population semblait hésiter; il ne manquait pas de gens qui disaient : «Nous étions débarrassés d'El-'Akki, «et Ibrâhîm nous l'a ramené; mieux vaut pour «nous la mort que de vivre sous la verge de ce «tyran.» (*Baïân*, t. I, p. ٨٢, l. 6 et 7.)

[5] *Baïân*, t. I, p. ٨٣, l. 3 et 4. — *En-Nodjoum*, t. I, p. ٥١١, l. 10 à 12.

[6] *Baïân*, t. I, p. ٨٣, l. 7 à 10. Tous ces récits ont été copiés par En-Nouaïri et excessivement abrégés par Ibn-Khaldoun. «Lorsqu'Ibrâhîm «eut le pouvoir en main, ajoute En-Nouaïri «(c'est-à-dire, comme on le verra bientôt, cinq «mois après), il envoya Tammâm à *Baghdâd* «avec d'autres chefs de la milice qui s'étaient fait «un métier de la révolte. Arrivés là, ils furent «tous jetés dans la prison d'État.» (*J. A.* t. XIII, p. 64; nº s. 1842. — *H. d. B.* t. I. p. 397 de la trad.) — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٣٢, l. 14 et 15 (p. 83 de la trad.).

le besoin de manifester la supériorité qu'on sent en soi trouvent leur satisfaction; c'était, avant tout, un acte d'habileté qui le mettait en évidence, le posait, aux yeux des populations, comme le véritable émîr de l'*Ifrîk'iah*, et, à l'égard de l'émîr restauré, comme un protecteur, et non plus comme un lieutenant gouvernant en son nom la province du *Zâb*. Dans la confiance que lui inspirait la position exceptionnelle qu'il venait de conquérir, Ibrâhîm avait porté ses vues plus haut encore; il avait écrit à Hâroun-er-Rachid pour lui proposer, s'il consentait à lui abandonner l'Afriq ıe, non-seulement de renoncer à la subvention de cent mille dînârs[1] annuellement faite par l'Égypte[2], mais encore de lui en envoyer quarante mille chaque année[3].

Cette proposition dut être, pour le puissant Khalife[4], le sujet de profondes

[1] Le dînâr a, comme toutes choses, varié, quant à sa valeur, selon les temps et selon les lieux[a]; M. de Slane estime qu'à l'époque dont il est ici question, le dînâr d'or pouvait valoir 16 $\frac{2}{3}$ ou 20 dirhems d'argent et celui-ci 60 ou 50 centimes, ce qui donne au dînâr une valeur de 10 francs (*H. d. B.* t. I, p. 222, note 1, et p. 302, note 1 de la trad. — *J. A.* t. XII, p. 418, note 2; ve s. 1858). Ainsi, il y avait nécessité d'une subvention qui faisait peser sur l'*Égypte* une charge annuelle de 1 million de francs, charge énorme au VIII[e] siècle, et qui donne, jusqu'à un certain point, la mesure des avantages que procurait aux Arabes leur prétendue conquête de l'Afrique.

[2] Depuis près d'un siècle[b], l'émîrat d'*Ifrîk'iah* relevait directement du Khalife, et était indépendant de l'émîrat d'*Égypte;* on ne s'explique donc pas que cette province soit restée chargée d'une subvention qui lui incombait tout naturellement quand l'Afrique était une de ses dépendances. Peut-être cela veut-il dire seulement que cette subvention était payée sur les impôts provenant de l'Égypte (voyez ce que je dis sous l'an 196).

[3] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٣, l. 3 à 5 (p. 84 de la trad.). Cet auteur dit même que ce sont les populations qui engagèrent Ibrâhîm à demander au Khalife le gouvernement de leur pays. On peut être assuré que si réellement quelques démarches dans cette voie furent faites, elles avaient été préparées sous main par l'émîr de fait, qui laissait à l'émîr en titre la responsabilité des mesures les plus capables de le faire haïr de ses administrés.

[4] Les historiens arabes exaltent à l'envi la gloire de Hâroun-er-Rachîd et l'éclat de son règne: «C'est assurément, dit Fakhr-ed-Dîn, un «des plus beaux et des plus féconds en événe-«ments; jamais l'État ne jouit de plus de splen-«deur et de prospérité, jamais les bornes de l'empire «des khalifes ne furent plus reculées. La plus grande «partie de l'univers était soumise aux lois de ce «prince[c]. . . .» Il faudrait pourtant, dans ces éloges pompeux, faire la part d'Er-Rachîd et celle de son vizîr Iah'îâ-ibn-Khâlid[d], qui, sur les vingt-trois ans de ce règne, exerça un pouvoir absolu pendant dix-sept ans: «C'est vraiment lui qui «exerce le khalifat, disait Er-Rachîd en 187,

[a] Indépendamment même des nombreux affaiblissements que ces monnaies ont successivement reçus (Mak'rîzî, *Traité des monnaies musulmanes*, trad. par Silvestre de Sacy, p. 31; in-8°, Paris, 1797. — Voy. Casiri, t. II, p. 173-175; in-fol. Matriti, 1770).

[b] Depuis l'an 86 (voy. p. 231 de ce volume).

[c] *Chrest. arab.* t. I, p. v, l. 1 à 3 (p. 5 de la trad. de Silvestre de Sacy).

[d] Voy. page 394 de ce volume, la note 4 sur les *Barmakides*.

et douloureuses méditations. Son vizîr était trop clairvoyant pour ne pas apercevoir qu'elles renfermaient d'ambitieuses arrière-pensées; il ne pouvait se faire illusion sur le désir d'indépendance qu'Ibrâhîm devait secrètement nourrir en son cœur, et, d'une autre part, en jetant un regard d'historien sur les phases diverses de cette conquête, qui commençait au Khalife 'Othmân (27 de l'hég.), il découvrait l'effrayante étendue des obstacles qui s'étaient opposés à l'établissement sérieux de la puissance arabe en Afrique. Les révoltes des généraux étaient graves sans doute, puisque, dans les dernières années, elles avaient été le principal élément de trouble; cependant elles pouvaient être prévenues par un choix plus judicieux des émîrs, d'ailleurs des mesures sévères pouvaient faire rentrer les ambitieux dans le devoir, et leur ôter jusqu'à la pensée d'en sortir de nouveau: elles n'avaient donc, à certains égards, qu'une importance secondaire. Mais quels affreux désastres ne vinrent pas retracer à son esprit les péripéties nombreuses de la lutte à outrance depuis si longtemps engagée : l'état permanent d'insurrection des Berbers; leur opiniâtre résistance, que rien n'avait pu vaincre; cinq fois en moins d'un siècle[1], la conquête compromise au point qu'on dut la croire à jamais perdue! Koçaïlah[2], la Kâhinah[3], Maïçarah-el-H'ak'îr et surtout son successeur Khâlid-ibn-H'amîd[4]-ez-Ze-

«*je n'ai que le nom de khalife*[a].» Or l'an 187 est celui où il sortit, par le meurtre de Dja'far-ibn-Iah'îâ, de cette tutelle que lui faisait subir son goût pour les plaisirs; là commence l'exercice personnel de son pouvoir.

[1] De 64 à 155 avaient éclaté cinq révoltes, à la suite desquelles les Berbers étaient restés quatre fois maîtres de *K'aïraouân* pendant des laps de temps dont le total forme environ quinze ans.

[2] Voyez ci-après la note 1 de la page 418 de ce volume.

[3] Cette vaillante reine de l'*Aurâs*, restée victorieuse dans sa lutte avec H'assân-ibn-en-No'mân, commanda aux Berbers, aux Byzantins encore établis en *Ifrik'iah*, et même aux Arabes pendant cinq ans, de 79 à 84 (p. 218 à 223 de ce volume).

[4] En 122 éclata la révolte de Maïçarah-el-H'ak'îr, qui fut tué par les siens et remplacé par Khâlid-ibn-H'âmid-ez-Zenâti. Ce chef ne s'empara pas de *K'aïraouân*, mais il fit éprouver aux Arabes, en 123, deux de leurs plus sanglantes défaites, au combat des cherifs et à la bataille du *Sabou* (p. 289 et 295 de ce volume). — «La «révolte de Maïçarah-el-H'ak'îr et de sa tribu de «*Mat'gharah*, dit Ibn-Khaldoun, ayant affaibli «l'influence du khalifat dans le *Maghrib-el-Ak'-*«*s'â*[b], Khazer et ses *Maghrâouah* profitèrent de «cet état de choses pour se faire redouter des «émîrs arabes modharites[c], qui commandaient à «*K'aïraouân*. Devenus une puissante nation, ils «étendirent leur domination sur les *Zenâtah* no-«mades du *Maghrib-el-Auçat'*. Quand la chute «des Omaïades de l'Orient (en 132 de l'hég.)

[a] Fakhr-ed-Dîn dans la *Chrestom. arab.* t. I, p. 74, l. 13 et 14 (p. 25 de la trad.).

[b] On sait à quel point cette influence fut éphémère.

[c] Nous avons vu (p. 282) que 'Obaïd-Allah-ibn-el-H'abh'âb, qui tint le gouvernement d'Afrique de 116 à 123, était un k'aïsite (voy. la note 1 de la p. 188 de ce volume).

nâti, 'Abd-el-Melik-ibn-Abou-'l-Dja'dâ, Abou-'l-Khat't'âb [1], Abou-H'âtim [2], tous ces noms restés grands dans la mémoire des Berbers, et que les Arabes n'avaient pu oublier, parce qu'ils étaient inscrits en lettres de sang dans leurs annales, durent lui apparaître non-seulement terribles, comme ils avaient été sur le champ de bataille, mais redoutables aussi par les résultats que le retentissement de leurs exploits avait amenés. En définitive, les Arabes n'avaient fait que traverser le *Maghrib* et ils n'avaient un instant commandé sur le point extrême de son littoral que pour être aussitôt refoulés et resserrés dans l'*Ifrîk'ïah*. Depuis quarante-quatre ans les Beni-Midrâr [3] avaient fait, de *Sidjilmâçah*, la capitale d'un petit royaume ; depuis quarante ans les Beni-Rostem [4] commandaient à *Tâhart*, et si les puissants *Maghrâouah* s'étaient vu enlever *Tlemçên* [5], c'était de l'occident qu'étaient venus leurs agresseurs, car il y avait onze ans que les Édrîsites étaient maîtres du *Maghrib-el-'Ak's'â*, et la prise de possession de *Tlemçên* montrait sans équivoque les projets qu'ils avaient formés sur le *Maghrib-el-Auçat'*. Sans doute, deux de ces trois dynasties avaient des Arabes pour chefs ; mais tous trois s'appuyaient sur la force berbère, et leur première raison d'être était leur indépendance des Khalifes d'Orient. Dans ses perplexités, Hâroun-er-Rachîd consulta le sage Harthamah, qui avait vu de près les hommes et les choses, connaissait la disposition des esprits, et qui, si l'on ne pouvait en attendre un conseil énergique, se trouvait du moins dans les conditions voulues pour émettre un avis désintéressé. « Quelle est ton opinion, dit le Khalife « à Harthamah, toi qui connais ce pays ? Il n'y a pas longtemps que tu en viens [6]. » L'opinion de Harthamah fut, sous tous les rapports, favorable à la proposition

« eut suspendu l'influence des Arabes en *Ma-« ghrib*, la domination et les prétentions des *Ma-« ghrâouah* prirent un grand essor. . . . . » (*H. d. B.* t. II, p. ٣٤, l. 15 à 18; — t. III, p. 228 et 229 de la trad.)

[1] Nous avons vu (p. 348) les *Ouarfadjoumah*, commandés par leur chef 'Âs'im, prendre possession de *K'aïraouân* en dzou-'l-h'idjah 139; tué peu après, il fut remplacé par 'Abd-el-Melik-ibn-Abou-'l-Dja'dâ, qui tomba à son tour en 140 sous les coups d'Abou-'l-Khat't'âb-el-M'oâfiri, lequel, resté maître de *K'aïraouân* en 141, y maintint la domination berbère pendant trois ou quatre ans, jusqu'en 144 (p. 355 à 359, et p. 362, note 7 de ce volume).

[2] Quand le vaillant Hizârmard succomba, en dzou-'l-h'idjah 154, le commandant qui l'avait momentanément remplacé à *K'aïraouân* fut obligé de livrer la ville à Abou-H'âtim (p. 376), et les Arabes ne rentrèrent en possession de leur capitale que cinq mois après, le 19 djoumâdi-'l-akhir 155 (p. 380).

[3] Depuis l'an 140 (voyez p. 351 de ce volume).

[4] Depuis l'an 144 (voyez, p. 360 et 361 de ce volume, la fondation de *Tâhart-la-neuve* appelée dès lors *Tâk'dent* par les Berbers).

[5] En 173 (p. 399 de ce volume).

[6] En-Nouaïri, § xxxviii (*H. d. B.* t. I, p. 398 de la trad.).

d'Ibrâhîm, et il conseilla l'abandon, mot qui n'est prononcé dans aucun des récits arabes, mais que l'histoire doit adopter résolûment, parce qu'il est l'expression vraie du parti auquel le Khalife s'arrêta[1] : « Le 12 djoumâdi-'l-akhir « 184[2] (jeudi 9 juillet 800 de J. C.), Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab fut investi[3] de « l'autorité qu'il transmit à ses descendants. » La dynastie des AGHLABITES était fondée.

184 de l'hég. (800-801 de J. C.) Investiture d'Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab.

[1] Les AGHLABITES reconnaissaient la suzeraineté des 'ABBÂSSIDES, « mais, dit En-Nouaïrî, si le « Khalife avait voulu déposer un de ces princes « pour le remplacer par un individu d'une autre « famille, il aurait rencontré chez eux une résis- « tance ouverte. » (En-Nouaïrî, § XXXVIII, *H. d. B.* t. I, p. 397 de la traduction.)

[2] *Baïân*, t. I, p. ٨٣, l. 13. Il dit : « Dans la « décade du milieu (فى العشر الوسط) de djou- « mâdi-'l-akhir 184. » — C'est au *Kitâb-el-'Oioun*[c] (p. ٣٠٣, l. 4 et 5) et à En-Nouaïrî que j'emprunte la date précise du 12 de ce mois (§ XXXVIII, *H. d. B.* t. I, p. 399 de la trad.). — Ibn-Khaldoun dit : « Vers le milieu de l'an 184[b] » (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٣, l. 7; — p. 86 de la trad.). Ces diverses indications s'accordent bien entre elles. Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. II, p. 306 et 308) et Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٥١٨, l. 2) n'indiquent que l'année.

[3] « Pour la seconde fois, » dit En-Nouaïrî. Cette assertion se rapporte à une prétendue destitution d'Ibrâhîm par une lettre qu'Ibn-Mok'âtil, confiant dans la faveur dont il jouissait auprès de Dja'far-ibn-Iah'îâ, se serait permis de fabriquer. Mais je supprime ce récit, qui fourmille d'invraisemblances : les deux lettres, l'une qui destituait Ibn-Mok'âtil, l'autre qui nommait Ibrâhîm, n'avaient pas été *envoyées*, elles avaient été *apportées* par un personnage que l'auteur nomme H'ammâd-es-Saoudi; les lettres officielles portaient nécessairement le cachet du Khalife, et l'on se demande quel cachet pouvait porter la lettre fabriquée qui, suivant le récit, fut lue au peuple de *K'aïraouân*. Ibrâhîm, comme le peuple, avait, à la simple lecture de cette lettre, reconnu sa fausseté, et cependant Ibrâhîm se serait humblement soumis en se retirant dans le *Zâb*, conduite bien peu conforme à ce que nous savons de ses antécédents et de son caractère. En 184, Dja'far-ibn-Iah'îâ était encore tout-puissant, et, s'il avait voulu maintenir Ibn-Mok'âtil, ce n'est pas l'avis donné par Harthamah qui aurait prévalu. Je pourrais ajouter encore à ces remarques critiques, mais je crois en avoir dit assez pour motiver la suppression que j'ai faite du récit qu'on lit dans En-Nouaïrî. — Malgré le langage si explicite de Belâdzorî (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ٣٣٣, l. 3 à 7) au sujet des conseils demandés à Harthamah, l'ancien gouverneur de l'*Ifrik'iah*, El-Makîn et Abou-'l-Faradj se taisent sur ce grand événement du règne d'Er-Rachîd; Abou-'l-Fedâ ne le mentionne qu'en comprenant Ibrâhîm dans un partage qui fut fait, en 184, des diverses provinces de l'empire entre un certain nombre de *gouverneurs*, parmi lesquels figure Dâoud-ibn-Iezîd-ibn-H'âtim, appelé au gouvernement du *Sind*[c].

[a] Qui dit par erreur le *mercredi* (يوم الاربعآء), douze nuits passées, jour qu'il fixe pour celui de l'entrée d'Ibrâhîm à *K'aïraouân*.

[b] Ailleurs, le même Ibn-Khaldoun dit, à tort, « en 185 » (*H. d. B.* t. I, p. ١٣٣, l. 4; — t. I, p. 224 de la trad.). Ici, comme Abou-'l-Fedâ (voy. la fin de la note 3 ci-dessus), il fait d'Ibrâhîm, à tort aussi, un simple *gouverneur* de l'*Ifrik'iah* et du *Maghrib*.

[c] Voyez les notes 1 et [d] de la p. 386 de ce volume. — *Annal. muslem.* t. II, p. 78, l. 15 à 17. Je suppose que c'est par suite d'une faute d'impression qu'on lit ici dans Abou-'l-Fedâ يزيد بن مزيد. Il y a bien un Iezid-ibn-Mazid, mais ce Mazid (ou Maziad) est fils de Zaïdah et non fils de H'âtim (voyez Ibn-Khallikân, n° ٨٣٠, fasc. XI, p. ٣, l. 3 t. IV, p. 218 de la trad. angl.). Cf. Ibn-Ouadrân (*Rev. de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 422; 2e s. n° de décembre 1853).

Ainsi, ces mêmes Arabes qui, dans la première ferveur de leur apostolat, avaient, en moins d'un demi-siècle, conquis l'*Arabie entière*, la *Syrie*, la *Phénicie*, l'*Égypte*, renversé la monarchie des *Perses*, et fait briller le croissant jusque dans l'*Inde*[1], ces mêmes Arabes n'avaient lutté en *Afrique* durant cent cinquante-sept années musulmanes[2], que pour s'assurer la possession précaire

[1] Dès l'an 15 de l'hég. sous le khalifat de 'Omar, 'Othmân-ibn-Abou-'l-'Âs'i-'t-Thak'îfî[a] avait été préposé au *Bah'raïn* et au *'Omân;* il envoya son frère El-H'akim dans le *Bah'raïn*, se rendit dans le *'Omân* et, de là, envoya un corps d'armée à *Tânah*[b], dans l'*Hindoustân*. Quand ses troupes furent de retour, il fit part de cette expédition au Khalife, qui la blâma comme trop aventureuse. El-H'akim-ibn-Abou-'l-'Âs'i avait fait aussi partir du *'Omân* un de ses frères, Moghaïrah-ibn-Abou-'l-'Âs'i, qu'il chargea d'une double expédition, l'une dirigée contre *Barouas'*[c] (بَرْوَص), l'autre dans la baie de *Daïbol*[d] (الدَّيْبُل). C'étaient là de simples excursions de pirates. Quand 'Othmân-ibn-'Affân parvint au khalifat à la fin de l'an 23, il donna, au gouverneur de l'*Irâk'*[e], l'ordre d'envoyer, sur la frontière de l'*Inde*, un homme[f] capable d'étudier ce pays; le rapport fut défavorable et 'Othmân s'abstint de toute expédition dans l'*Inde*. Ce ne fut qu'à la fin de 38 et au commencement de 39, sous le khalifat de 'Ali-ibn-Abou-T'âlib, qu'El-H'ârth-ibn-Marrah-el-'Abdi obtint l'autorisation d'aller, en volontaire, attaquer les populations de la frontière de l'*Inde*. Cette tentative, d'abord couronnée d'un succès complet, finit par tourner en un affreux désastre, puisqu'en 42 El-H'ârth et presque tous les siens furent tués dans le pays de *K'îk'ân*, région du *Sind*, du côté du *Khoràçân*[g]. J'ai dit un mot de l'expédition que fit dans l'*Inde* Mohallab-ibn-Abou-S'ofrah[h] sous le khalifat de Mo'âouïah, en 44, date depuis laquelle les Khalifes ont eu des gouverneurs du *Sind*, dans un rayon peu étendu à la vérité, mais dès le règne de Oualîd (86 à 96) Moh'ammed-iba-el-K'âcim-ibn-Moh'ammed-ibn-el-H'akim-ibn-Abou-'Ok'aïl, envoyé par El-H'addjâdj, conquérait l'*Inde* jusqu'au pied de l'*Himalaya*[i]. (Cf. Caussin, *Essai*, etc. t. I, p. 164).

[2] Depuis l'an 27 de l'hég. (voyez p. 110 de ce volume).

[a] Thak'îf est auteur de la tribu célèbre de ce nom (*Essai sur l'hist. des Arab. av. l'Islâm.* t. II, p. 260); la région qu'habitaient les *Benou-Thak'îf* était *T'âïf* et ses environs, dans le *H'idjâz* au sud-est de *La Mekke* (*ibid.* t. II, p. 269 et 272).

[b] Ville qu'on indique dans la presqu'île de *Djazirat*, au sud-est des bouches du *Sind* (l'*Indus*).

[c] Reinaud place cette ville dans la *baie de Cambay* et au nord de *Surate* (*J. A.* t. V, p. 156, note 2; IVe s. 1845).

[d] Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٤٣١, in fine, à p. ٤٣٢, l. 4. — Ibn-Chohnah cité par d'Herbelot [1*] (*Biblioth. orient.* p. 682, col. 1, au mot Omar ben Al-Khétab). — La *baie de Daïbol* paraît être ce que nous appelons aujourd'hui la *baie de Cambay*.

[e] Que Belâdzorî (p. ٤٣٢, l. 5 et 6) nomme 'Abd-Allah-ibn-'Âmir-ibn-Koraïz.

[f] Cet homme s'appelait H'akîm-ibn-Djaballah-el-'Abdi (Belâdzorî, p. ٤٣٢, l. 7). — El-'Abdi veut dire appartenant à la tribu de 'Abd-el-K'aïs (*Essai sur l'hist. des Arab. av. l'Islâm.* t. II, p. 665 et 666).

[g] Belâdzorî, p. ٤٣٢, l. 11 à 15.

[h] Note 2 de la p. 207 de ce volume. Voir Belâdzorî, p. ٤٣٢, l. 15 et 16.

[i] *Id.* p. ٤٣٤, l. 3 à 5. — El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 71, l. 9 à 12. — Reinaud, *Monum. arab. pers. et turcs*, t. I, p. 308. — Dozy, *Hist. des musulm. d'Esp.* t. I, p. 211. Aussi ce savant appelle-t-il Ibn-el-K'âcim le *conquérant de l'Inde* (*Ibid.* t. I, p. 216).

[1*] «Il y a même, dit-il, quelques historiens, comme ben Chohnah, qui veulent que les *Indes* aient été entamées dès ce même temps «par les musulmans.»

de *la partie orientale du Maghrib*, possession si précaire, qu'à la première occasion qui se présente de déposer honorablement ce lourd fardeau qui les épuise, ils s'empressent, moyennant un faible tribut[1], seule expression d'un vasselage équivoque, d'abandonner une prétendue conquête qui avait dévoré tant de trésors et tant d'armées. L'Afrique leur avait servi de marchepied pour envahir l'Espagne[2], et, après moins d'un demi-siècle, cette autre conquête avait échappé aux Khalifes d'Orient. Les idées de l'islâmisme avaient été semées, et non-seulement c'était l'hérésie qui avait germé, mais en faisant, des Berbers, des musulmans hérétiques, on avait ajouté chez eux l'ardeur du fanatisme à la passion d'indépendance qui enflammait cette vaillante population. Quand on contemple ce grand mouvement qui entraînait l'Orient vers l'Occident, on arrive à se demander ce qu'il faut le plus admirer, ou de l'opiniâtre persévérance des Arabes, sans cesse reparaissant avec de nouvelles armées, qui viennent, comme les précédentes, s'anéantir au sein même de leurs victoires, ou de l'énergique résistance des Berbers, qui, souvent abattus, se relèvent toujours pour protester, contre l'envahissement de leur sol, et semblent ne se faire musulmans hérétiques que pour transformer tout leur être, corps et âme, en une barrière immuable contre laquelle leurs infatigables ennemis devront éternellement se briser. De cette vigoureuse défense, jointe aux dissensions intestines qu'engendra l'ambition des chefs arabes, il est résulté que, durant un siècle et demi, la malheureuse Afrique ne fut qu'un vaste champ de bataille, où régnait l'anarchie quand les combats avaient cessé, et je viens d'offrir la preuve que cette conquête, si facile à faire, si facilement faite, à en croire les historiens inattentifs[3], doit être considérée, au contraire, comme une des plus la-

[1] Environ 400,000 francs d'après ce que j'ai dit à la note 1 de la p. 412 de ce volume.

[2] Malgré toutes les précautions d'un langage étudié, l'Afrique est manifestement un embarras pour les historiens arabes; cet embarras se trahit, chez l'un d'eux, par les termes suivants : «Je «ne suis entré dans tous ces détails, dit El-K'ai-«raouâni, que pour prouver *de plus en plus* que «l'*Afrique* a procuré beaucoup d'avantages aux «musulmans, *puisque l'Espagne fut conquise par «les généraux qui y commandaient*..... que le «lecteur soit donc bien pénétré de cette vérité, «qu'à l'*Afrique* revient tout honneur, à elle dont «les chefs subjuguèrent l'*Espagne* et donnèrent «si longtemps des lois en *S'ak'aliah*.» (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 75 et 76.) Déjà, à sa page 70, l'auteur avait exprimé la même idée dans les mêmes termes; il est impossible de dire plus clairement que ces avantages furent *indirects*, et d'avouer moins franchement que, s'ils profitèrent aux *musulmans*, on est obligé de se taire sur les *khalifes*.

[3] M. de Chénier, *Rech. hist. sur les Maures*, liv. I, chap. III, t. I, p. 145 et 146, et liv. III, chap. III, t. I, p. 217; in-8°, Paris, 1787. — L'auteur donne de nombreuses raisons pour faire comprendre combien cette conquête dut être facile; les pages qu'on vient de lire permettent

borieuses et des plus incomplètes. Il nous reste à mesurer sa durée, non plus entre les mains des Khalifes[1], mais dans les mains des Arabes eux-mêmes.

LIVRE TROISIÈME.

LES AGHLABITES.

L'histoire des Aghlabites, pendant les premiers règnes de cette dynastie, est si intimement liée à celle des Edrîsites, que je dois préluder ici par l'exposé d'une série d'événements étrangers, en apparence, à l'*Ifrik'iah*, mais qui, par cela seul qu'ils touchent la *Mauritanie* et ses relations avec l'*Espagne*, se rattachent très-directement à l'étude de la conquête arabe. On a vu ressortir à chaque page de mon récit la faiblesse, je pourrais dire la nullité de l'influence des 'Abbâssides dans le *Maghrib el-Âk's'â*, et l'espèce d'oubli dans lequel y était tombé leur nom; mais c'était du temps des Omaïades que les parties reculées de cette région, *T'anger* en particulier, avaient ressenti les froissements de l'invasion[2];

d'apprécier la valeur de ces raisons, et me dispensent de les discuter.

[1] A partir de 'Ok'bah qui, sous le premier Omaïade, fonda *K'aïrawân* en 50 (p. 152), l'Afrique avait eu vingt-sept gouverneurs arabes pendant la période de 134 ans qui s'écoula jusqu'à l'établissement des Aghlabites; mais, pendant cette période, les Berbers ont été maîtres de *K'aïrawân* : 1° durant *cinq ans* (64-69) sous le commandement de Koçaïlah (p. 181); 2° durant encore *cinq ans* (79-84) sous la Kâhinah (p. 215 à 223); 3° durant *quatre ans et demi* (de dzou-l-h'idjah 139 à djoumâdi-l-akhir 144) sous 'Âs'im, 'Abd-el-Melik-Abou-Dja'dâ, Abou-l-Khat't'âb (p. 348 à 360); et 4° après la mort d'Izârmard, Abou-H'âtim resta maître de la capitale, dont les Arabes ne reprirent possession que le 19 djoumâdi-l-akhir, *cinq mois* après la capitulation de Djamil (p. 270 à 274). Ces *quinze années*, jointes aux *six années* (71-77) qui suivirent la défaite de Zohaïr-ibn-K'âïs (p. 194 à 197) et pendant lesquelles 'Abd-el-Melik-ibn-Merouân (le cinquième Omaïade) semhla oublier l'Afrique, forment un total de vingt et un ans, qu'il faut défalquer des cent trente-quatre ans ci-dessus, et il reste aux Khalifes cent treize ans de possession plus ou moins contestée d'une capitale dont ils étaient les fondateurs.

[2] J'ai dit[a] que, en 88, le gouvernement de *T'anger* avait été confié à T'ârik', qui fut nécessairement remplacé quand il passa en Espagne en 92; mais je n'ai pu indiquer quel fut son successeur immédiat, puisque 'Abd-el-Melik-ibn-Mouçâ ne reçut, semble-t-il, ce gouvernement qu'au moment du départ de son père pour l'Orient, en 96 de l'hégire[b]. Il y avait cinq ou six ans que 'Omar-ibn-'Abd-Allah-el-Morâdi était gouverneur de *T'anger*[c] quand, en 122, éclata, dans cette ville même, la formidable révolte dont Maïçarah-el-H'ak'îr fut le chef[d], et depuis l'an

[a] Voy. p. 236 de ce volume.
[b] Voy. p. 255, et la note 3 de la p. 262 de ce volume.
[c] Voy. p. 285 de ce volume.
[d] Voy. p. 286 et 287 de ce volume.

dès leur temps aussi la propagande des doctrines schismatiques avait eu, dans le *Maghrib*, un succès qui avait fait la force de Maïçarah-el-H'ak'îr, et (nous en aurons bientôt la preuve) parmi ces doctrines, celle des *chîis* avait trouvé d'assez nombreux partisans. On peut donc être assuré d'avance que, par ces deux causes, il existait nettement à *T'anger* et chez les populations de toute cette contrée, comme un fond de sentiments hostiles aux Omaïades d'*Espagne*, à cette dynastie qui avait d'ailleurs, aux yeux des Berbers occidentaux, le tort de descendre de 'Abd-el-Melik-ibn-Merouân, du Khalife qui avait ratifié l'envoi de Mouçâ-ibn-Nos'aïr en Afrique[1], du père de Hichâm, qui avait toléré les abominables exactions[2] commises par 'Omar et Isma'îl, et dont le souvenir n'était pas effacé. Un coup d'œil rétrospectif rapidement jeté sur les événements accomplis en Espagne dans les quarante-six années écoulées depuis que notre attention est exclusivement fixée sur l'Afrique, va nous en fournir la démonstration, en même temps qu'il nous fera connaître l'esprit des populations du *Maghrib-el-Ak's'â* avant l'arrivée d'Edrîs, et, par conséquent, une des causes du succès de ce descendant de 'Ali chez les *Aurabah*. (Voy. p. 425.)

ESPAGNE. 138 à 207 de l'hég. (766-82 de J. C.) 'Abd-er-Rah'man-ed-Dâkhil.

'Abd-er-Rah'man-ed-Dâkhil, ai-je dit (p. 342), était devenu maître de *Cordoue*, le 10 dzou-'l-h'idjah 138; il inaugura la dynastie des Omaïades d'*Espagne* par un règne de trente-trois ans quatre mois et treize jours; mais ce long règne fut très-agité, et quelques-uns de ses embarras, les seuls dont je doive parler ici, semblent être venus de l'Afrique, quoiqu'il n'y ait pas certitude à cet égard[3]. En 146[4], un certain El-'Alâ-ibn-Moghîth-el-Iah's'obî

124, date de la bataille d'*El-K'arn* et *El-As'nâm*, il est difficile de dire en quelles mains se trouva *T'anger* au milieu des bouleversements qui suivirent cette fameuse journée[a]; mais on sait que, en 150, ce fut à *T'anger* que, fuyant en toute hâte à l'approche d'El-Aghlab-ibn-Sâlim, Abou-K'orrah alla chercher un refuge[b]. On ne peut pas mettre en doute que les Berbers étaient redevenus maîtres de cette ville et de son territoire[c] et qu'ils s'y gouvernèrent par eux-mêmes jusqu'à l'instant où ils reconnurent la souveraineté des Edrisites, c'est-à-dire jusqu'en 195[d] (810 à 811 de J. C.).

[1] Voyez p. 231 de ce volume.

[2] Voyez p. 286 de ce volume.

[3] Comme on va le voir (note 4 ci-dessous) par une assertion d'Ibn-el-K'outîah.

[4] *Baiân*, t. II, p. ٥١٣, l. 15. — Ibn-Khaldoun apud Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. ٢١٤, l. 23).

[a] Voy. p. 300 et 301 de ce volume.

[b] Voy. p. 366 de ce volume.

[c] Voy. la note 6 de la p. 498 de ce volume.

[d] Voy. p. 466 et 467 de ce volume.

Tentative en faveur des Abbâssides. El-'Alâ ibn-Moghîth

(العَلاَّ بن مُغيث اليَحْصُبى)[1] débarqua d'Afrique[2], dans la province de *Bédjah* (باجة), à la tête d'une petite troupe rangée sous l'étendard noir des 'Abbâssides. Il avait reçu d'Abou-Dja'far-el-Mans'our, par les mains d'un émissaire venu de *Baghdâd*[3], un diplôme qui lui conférait le titre de gouverneur d'Espagne. Nous savons que, de 144 à 148, l'émîr de l'*Ifrîk'iah* était Moh'ammed-ibn-el-Acha'th; mais nous avons vu[4] qu'il dut commencer par reconquérir *K'aïraouân*, qui était au pouvoir des Berbers depuis cinq ans, qu'il eut à relever les murailles de cette ville, deux fois saccagée par les *Ouarfadjoumah;* et que ces travaux ne furent terminés qu'en redjeb 146 (p. 362). Il est naturel de supposer que cette reprise de possession de l'*Ifrîk'iah* fit naître, dans l'esprit du Khalife, la pensée de rétablir aussi l'autorité des 'Abbâssides en *Espagne;* mais, quoique les populations, tant Iéménites que Fihrites, se soient réunies avec empressement sous l'étendard noir[5], El-'Alâ n'avait pas assez compté avec la vigueur de son adversaire. « A la nouvelle de ce mouvement, dit Ibn-el-K'ou-« t'îah, 'Abd-er-Rah'man sortit de *Cordoue* et alla se fortifier dans la citadelle

[1] C'est ainsi qu'Ibn-H'aïân écrit ce nom dans Mak'k'arî (*Analectes*, t. II, p. ٢٣, l. 13). Suivant Ibn-el-K'out'îah[a] et Ibn-'Adzârî[b], ce personnage appartenait à une autre tribu; ils le nomment *El-Djodzâmi*, et M. Dozy nous apprend qu'on le rattachait aussi à la tribu de *H'adramaut* (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 365, note 1).

[2] Ibn-H'aïân (apud Mak'k'arî, t. II, p. ٢٣, l. 13 et 14), confirmé par Ibn-Khaldoun (*id.* t. I, p. ٢١٣, l. 23). — Suivant Ibn-el-K'out'îah, El-'Alâ était *un des fonctionnaires les plus élevés de Bédjah* dans la partie occidentale de l'Espagne (*Fotouh'-el-Andalos, J. A.* t. VIII, p. 463, ve s. 1856). — Conde, on ne sait pourquoi, l'intitule Ouâli[c] de *K'aïraouân* (*Hist. de la domin. de los. Arab. en Españ.* t. I, p. 182 et suiv.).

[3] Si cette circonstance, que j'emprunte à Ibn-el-K'out'îah[d], est exacte, elle autoriserait à placer l'échauffourée d'El-'Alâ à une date assez avancée de 146; car El-Mans'our n'était arrivé à *Baghdâd*, alors en construction, qu'au mois de s'afar 146[e], et il n'est pas vraisemblable que, là, sa première pensée ait été pour l'Espagne. Le projet de reconquérir ce pays une fois conçu, il fallut à l'émissaire le temps de se rendre en Afrique; il fallut qu'El-'Alâ recrutât une troupe, préparât ses moyens de traversée, et, débarqué en Espagne, fomentât l'insurrection.

[4] Pages 359 à 363 de ce volume.

[5] « Aucun étendard, dit M. Dozy, n'était aussi « propre à réunir les différents partis, parce qu'il « ne représentait pas telle ou telle fraction, mais « la totalité des musulmans. » (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 366.)

[a] *Fotouh-el-Andalos* (*J. A.* t. VIII, p. 463; v^e^ sér. 1856).

[b] *Baïân*, t. II, p. ٥٣, l. 16.

[c] Ce mot veut dire : maître, commandant (D'Herbelot, *Biblioth. orient.* p. 547, col. 1). Voir, sur le titre de *Ouâli*, les explications données par Ét. Quatremère (*Hist. des sult. maml. de l'Égypte*, t. I, p. 109, note 140, in-4°, Paris, 1837).

[d] Voy. note [a] ci-dessus.

[e] Voy. la note [1] de la p. 422 ci-après.

« de *K'armônah*[1] (قرمونة) avec ses fidèles affranchis et sa garde particulière. « El-'Alâ vint camper sous les murailles de la place et l'y tint assiégé pendant « deux mois environ[2]. Mais, comme le blocus avait une durée qu'il n'avait pas « prévue, la démoralisation s'empara de ses soldats : les uns abandonnaient « sa cause, les autres étaient décimés par la faim. 'Abd-er-Rah'man, qui n'avait « avec lui que sept cents hommes[3], mais sept cents hommes d'élite, ayant re- « marqué le découragement qui régnait dans l'armée ennemie, fit allumer un « feu devant la *porte de Séville*[4] et ordonna à ses frères d'armes d'y jeter les « fourreaux de leurs sabres. Fondant alors avec impétuosité sur les assiégeants, « ceux-ci, épouvantés, prirent la fuite, et, poursuivis et atteints près de *Sé-* « *ville*, ils furent taillés en pièces. El-'Alâ se trouva au nombre des morts[5], » qui, suivant Ibn-'Adzârî, s'élevait à environ six mille[6], à sept mille, selon Ibn-Khaldoun[7]. Malgré la haute sanction qu'Ibn-H'aïân[8], confirmé par Ibn-'Ad-

[1] Cardonne[a] place aussi à *K'armônah* le théâtre des événements que nous allons raconter; il déclare, en effet (p. xxii de son avant-propos), qu'Ibn-el-K'aut'îr (c'est ainsi qu'il transcrit ابن القوطية) est un des auteurs qu'il a consultés; mais, par un contre-sens, il retourne le récit de son auteur et prétend que c'est El-'Alâ qui fut assiégé dans *K'armônah*. — Sur cette ville, voyez la note 2 de la p. 250 de ce volume.

[2] Ibn-'Adzârî dit ايامًا عديدة « pendant des « jours nombreux. » (*Baïân*, t. II, p. ٥٣, l. 20.)

[3] Sa garde particulière était donc bien peu de chose alors; 'Abd-er-Rah'man sera, plus tard, conduit à lui donner l'importance d'une armée (voyez, plus loin, p. 427).

[4] Les ruines de cette *porte de Séville* se voient encore à *Carmona* (*Diccionario geographico-estadistico de España y Portugal*, t. II, p. 386; pet. in-4°, Madrid, 1826).

[5] Ibn-el-K'out'îah, *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* t. VIII, p. 464, v° s. 1856).

[6] نحو ستة آلاف (*Baïân*, t. II, p. ٥٥, l. 1).

[7] Cité par Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. ٢١٥, l. 1). — M. Romey[b], qui a emprunté à Conde le récit de cette bataille, place à *Badajos* la défaite d'El-'Alâ, ce que ne dit pas son auteur. Ibn Khaldoun (in Mak'k'arî) dit aux environs de *Séville*.

[8] Apud Mak'k'arî (*Anal.* t. II, p. ٢٣, l. 13 à 21). — Ibn-H'aïân, que M. Dozy proclame « le « plus grand historien de l'Espagne musulmane[c], » a mérité à peu près tous les éloges que l'on peut donner à un émule de Thucydide, puisque ces éloges s'étendent au fond et à la forme de son travail[d]; cependant, écrivain *arabe* du xie siècle

[a] *Hist. de l'Afr. et de l'Esp. sous la domin. des Arab.* liv. II, t. I, p. 195.

[b] *Histoire d'Espagne*, t. III, p. 208, note 2. Cette note est la traduction des dix dernières lignes de la p. 185 du tome I de Conde, et les détails qu'elle renferme diffèrent beaucoup de ceux donnés par les auteurs arabes qui sont cités ici.

[c] « Historicorum hispanorum facile princeps. » (Dozy, *Historia Abbadidarum*, t. I, p. 218, l. 12; in-4°, Lugd. Batav. 1846). — *Id. Rech. sur l'hist. polit. et littér. de l'Esp. au moyen âge*, t. I, p. 198, 255, 370; 1re édit. Leyde, 1849.

[d] *Hist. Abbad.* t. I, p. 218 et 219. — « Au xie siècle, dit ailleurs le même savant, les Ibn-H'azm et les Ibn-« H'aïân surpassèrent tous leurs devanciers et ne trouvèrent pas de rivaux dans les historiens postérieurs. » (*Introduction au Baïân*, p. 64.)

zàrî[1] et par Ibn-Khaldoun[2], donne au récit d'Ibn-el-K'out'îah[3], je passe sous silence les détails qui terminent l'épisode de la guerre d'El-'Alâ-ibn-Moghîth : sa tête et celles d'un certain nombre de ses compagnons préparées avec du camphre et du sel pour un transport lointain, les oreilles de ces têtes percées pour y suspendre des papiers sur lesquels étaient inscrits les noms de chaque victime, un marchand se chargeant d'emporter le sac dans lequel étaient renfermés ces hideux trophées et de le déposer, *sans être vu*, soit sur un marché de *K'aïraouân*, soit auprès de la tente du Khalife, qui, cette année, se trouvait en pèlerinage à *La Mekke*[4]. J'avoue que quelques-unes de ces assertions me paraissent peu vraisemblables; mais je dois ajouter que M. Dozy[5] n'a pas dédaigné de les admettre dans son récit, et c'est une raison devant laquelle la critique la plus sévère doit éprouver tout au moins un mouvement d'hésitation. « La défaite d'El-'Alâ, dit en terminant Ibn-el-K'out'îah, fut le dernier événe-« ment qui troubla la tranquillité de 'Abd-er-Rah'man jusqu'à sa mort; » nous allons avoir immédiatement (p. 425 et 426) la preuve du contraire, sans même parler de la révolte d'Abou-s'-S'abbâh'[6], chef iéménite de *Séville*, révolte qui eut lieu en 149 (766-767 de J. C.).

de notre ère, il aurait pu, sans qu'on doive s'en étonner, manquer de critique en quelques points.

[1] *Baïân*, t. II, p. ٥٣, l. 6 à 14.

[2] Apud Mak'k'arî (*Anal.* t. I, p. ٣١٥, l. 2 à 4).

[3] *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* t. VIII, p. 464 et 465; ve s. 1856).

[4] Ibn-Khaldoun prétend même que les têtes furent portées « à *K'aïraouân* et à *La Mekke*, où « elles furent jetées dans les marchés pendant la « nuit en cachette[a], et, avec ces têtes, le drapeau « noir et la lettre d'El-Mans'our à El-'Alâ. Dans « l'émotion que lui causa ce trait d'audace, le « Khalife dit : Cet homme est un vrai démon, re-« mercions Dieu qu'il ait mis la mer entre lui et « nous. » (Mak'k'arî, t. I, p. ٣١٥, l. 2 à 4.) — En admettant cette mission donnée au marchand et remplie malgré ses difficultés d'exécution et malgré les dangers qu'elle entraînait, il faudrait, je pense, la placer en 147; car rien n'indique qu'El-Mans'our ait accompli, en 146, le grand acte de dévotion qui conduisait les fidèles à la *Ka'bah*; on sait même, par Abou-'l-Fedâ, que, en s'afar 146, ce Khalife quitta la résidence de *K'asr'-ibn-H'obaïrah* pour aller, sur place, hâter lui-même l'achèvement de *Baghdâd*[b], et Abou-'l-Mah'âcin nous apprend que, en 147, Abou-Dja'far-el-Mans'our fit le pèlerinage de *La Mekke*[c].

[5] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 367.

[6] *Ibid.* t. I, p. 369 à 371. — Mak'k'arî (*Anal.*

[a] Enchérissant sur le tout, Conde prétend que la tête du chef vaincu fut clouée à un poteau sur la place publique de *K'aïraouân*, et il donne le texte menaçant de l'écriteau que 'Abd-er-Rah'man avait prescrit à son émissaire d'appliquer au-dessus de ce témoignage sanglant de sa victoire (*Hist. de la domin. de los Arab. en Espan.* t. I, p. 185; — Romey, *Hist. d'Esp.* t. III, p. 209).

[b] *Annal. muslem.* t. II, p. 20, l. 5 et 6. — Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ٩٣, l. 8 à 10) et Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٩٥, l. 10 et 11) nous apprennent qu'il s'y transporta en s'afar 146 et acheva la construction de sa ville dans l'année même.

[c] *En-Nodjoum*, t. I, p ٣٩٩, lin. ult. — Ibn-el-K'out'îah dit que cette étrange mission fut remplie par un musulman de *Cordoue* (*Târîkh* Ibn-el-K'out'îah, *J. A.* t. VIII, p. 465; v^e^ sér. 1856).

Ibn-Khaldoun, qui, dans son histoire des Berbers, ne dit rien d'El-'Alâ-ibn-Moghîth, y place, sous l'année 151[1], par conséquent, sous l'émîrat en *Ifrîk'ïah* de 'Omar-ibn-H'afs'-Hizârmard et dans la période paisible de son gouvernement[2], un soulèvement berber en Espagne qui prit des proportions formidables, et eut pour chef un certain Chak'îâ-ibn-'Abd-el-Ouâh'id (شقيا بن عبد الواحد), qui vivait dans l'est de l'Espagne[3]. « Lors de la conquête de l'Es- « pagne, dit Ibn-Khaldoun, une foule de *Miknâçah* traversa le détroit et se fixa « dans le pays conquis[4]. » Chak'îâ appartenait à cette tribu[5]; il lisait le K'orân, savait même écrire, et devait à ces modestes talents d'avoir rempli la fonction de maître d'école chez ses contribules. Profitant de la circonstance que sa mère s'appelait Fât'imah, il se donna comme descendant de la fille du Prophète, prit le nom de 'Abd-Allah-ibn-Moh'ammed[6], et non-seulement les *Miknâçah*, mais les *Mediounah*[7], qui, eux aussi, s'étaient fixés en grand nombre dans le

Guerre de Chak'îâ-ibn-'Abd-el-Ouâh'id.

t. II, p. ۲۲ l. 7) donne à ce chef le nom d'Abou-'s'-S'abbâh'-ibn-Iah'îâ-'l-Iah's'obi, au sujet duquel voyez la note [b] de la p. ۲۱۴ du t. II des *Analectes*. — C'est sans doute par suite d'une faute d'impression que le *Baïân* (t. II, p. ٥٩, l. 5) écrit *es'-S'aïâh'* au lieu de *es'-S'abbâh'*.

[1] *H. d. B.* t. I, p. ۱۴۹, l. 14 (t. I, p. 259 de la trad.). — Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. II, p. ٥٩, l. 14) place cet événement en 152, et, quelques lignes plus bas (*ibid.* lin. ult. et p. ٥٧, l. 1), il dit que cette rébellion dura de 150 à 160. — En-Nouaïrî, avant Ibn-Khaldoun, la faisait commencer en 151 (de Gayangos, t. II, p. 420, note 15).

[2] Voyez p. 369 et 370 de ce volume.

[3] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 372. — Conde, par suite d'une confusion que M. de Gayangos a déjà relevée[a], donne à cet aventurier le nom de 'Abd el-ghafir-el-Meknêsi ('Abd-el-Ghâfir[b]-el-Miknâçi) et l'intitule ouâli de *Miknâçah;* il le fait débarquer en Espagne en 148 (765 de J. C.) (*Hist. de la domin. de los Arab. en Españ.* t. I, p. 188 à 198). MM. Lembke[c] et Romey[d] ont été entraînés par Conde dans la même erreur.

[4] *H. d. B.* t. I, p. ۱۴۹, l. 12 et 13 (t. I, p. 259 de la trad.).

[5] Ibn-Khaldoun l'appelle Chak'îâ-el-Miknâçi (*ibid.* t. I, p. ۱۴۰, l. 5; — t. I, p. 250 de la trad.)

[6] En-Nouaïrî traduit par M. de Gayangos (t. II, p. 420, note 15).

[7] Les *Mediounah* étaient une tribu juive du *Maghrib-el-Ak's'â*[e] qui appartenait à une des deux branches dans lesquelles se subdivisaient les *Dhariçah*, grande famille descendant de Mâdghis-el-Abter[f]. Ils habitaient le territoire qui

[a] Dans ses *Notes and illustrations*, t. II, p. 420, note 15.

[b] Le texte imprimé d'El-Mak'k'arî (t. II, p. ۳۳, l. 10), porte عبد الغفاو, mais là où le manuscrit du *Baïân* donnait ce nom ainsi écrit, M. Dozy l'a redressé en écrivant عبد الغافر (*Baïân*, t. II, p. ٥٧, l. 9 et note [c]).

[c] «Der Wali von *Meknasa*, Abdelgafer el-Meknasi.» (*Geschichte von Spanien*, t. I, p. 339; in-8°, Hamburg, 1831.)

[d] *Histoire d'Espagne*, t. III, p. 212 et 213; in-8°, Paris, 1839.

[e] *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۴, l. 16 à 19 (t. I, p. 208 et 209 de la trad.).

[f] Ils appartenaient à la branche de *Tamsît* (*H. d. B.* t. I, p. ۱۰۹, l. 8 et 9, et p. ۱۰۰, l. 6; — t. I, p. 172 et 233 de la trad.).

pays conquis et obéissaient à Hilâl-ibn-Abzïâ[1], tous ces crédules Berbers le suivirent. Ce fut à *Chantebriah*[2], dont il tua le gouverneur[3], que Chak'îâ leva l'étendard de la révolte[4]; il y établit son quartier général et fit des excursions au loin en descendant la vallée du *Tage*, puisqu'il s'empara de *K'oriah* et même de *Méridah* et de *Medellin*[5] sur le *Guadianah*. Telle fut l'influence que ce chef

s'étend entre *Djebel-Beni-Râched* (aujourd'hui *Djebel-'Amour*) et le *Djebel-Mediounah*[a] au sud d'*Oudjdah*, et avaient pour voisins, à l'occident, les *Miknâçah*[b]; une partie s'étendait même jusqu'au territoire compris entre le *S'â* et le *Mouïah*[c].

[1] *H. d. B.* t. I, p. ۱۴۰, l. 3 à 5 (t. I, p. 250 de la trad.). — Les *Mat'gharah* étaient nombreux aussi en Espagne (*ibid.* t. I, p. ۱۵۰, l. 11 et 12; — t. I, p. 237 de la trad.). — En *Maghrib*, leurs montagnes s'élevaient à l'orient de celle des *Mediounah* (Abou-'l-Fedâ, *Géographie*, p. ۱۲۳, l. 9 — p. 170 de la trad.).

[2] *Sontebria* (شَنْتَبَرِيَة) est aujourd'hui *Castro de Santover*, dit M. de Gayangos dans ses annotations à la *Chronique* d'Er-Râzî (p. 47, note 6), et, dans *Sontebria*, ce savant retrouve la *Contebria* des Romains[d]. La pl. IV de l'atlas de Lopez donne à cette localité le nom de *Alcocer de Guadalaxara*; il la place sur la rive droite du *Guadiela*, affluent de la rive gauche du *Tage*. On sait que c'est près d'*Almonacid*, à l'est de *Madrid*, que le *Guadiela* se jette dans ce fleuve, et je ne m'explique pas que Iâk'out (*Mo'djam*, t. III, p. ۳۲۹, l. 17. — *Marâs'id*, t. II, p. ۱۴۹, l. 6), place شنت بربة *à l'est de Cordoue*. Peut-être y a-t-il deux localités de ce nom.

[3] *Baïân*, t. II, p. ۵۹, l. 18.

[4] *Ibid.* t. II, p. ۵۹, l. 10 et 11. — En-Nouaïrî extrait par M. de Gayangos[e], qui ajoute, entre parenthèses, «et non à شنتمرية (*Santa Maria*), «comme le dit le texte.» Ibn-Khaldoun semble avoir emprunté cette erreur à En-Nouaïrî (*H. d. B.* t. I, p. ۱۴۰, l. 4 et p. ۱۹۹, l. 14; — t. I, p. 250 et 259 de la trad.).

[5] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 372.

[a] El-Bekrî[1*] place au sud de *Fès* le *Djebel-Mediounah* que Aboul-'l-Fedâ[2*] place à l'est de la même ville; peut-être y avait-il plusieurs montagnes du même nom, par suite du déplacement successif de cette tribu nomade. Je remarquerai ici, d'une part, qu'Ibn-Khaldoun nomme fréquemment les *Mediounah* en même temps que les *Bahloulah*[3*], sans doute à cause de leur voisinage; d'une autre part, qu'il indique une *ville de Beni-Bahloul*, au sud de *Fès*, entre *Fès* et *Marok*[4*], ainsi que des *montagnes de Bahloulah* dans la même position[5*]. Le *Djebel-Mediounah* pourrait donc être cherché à l'est du *Djebel-Bahloulah*, au sud-est de *Fès*, et au sud-ouest d'*Oudjdah*, ce qui concilierait, jusqu'à un certain point, les indications données par El-Bekrî, par Abou-'l-Fedâ et par Ibn-Khaldoun.

[b] *H. d. B.* t. I, p. ۱۰۹ et ۱۴۰ (t. I, p. 250 de la trad.).

[c] *Ibid.* t. II, p. ۴۴۱, l. 1 et 2 (t. IV, p. 25 de la trad.).

[d] Tit. Liv. lib. XL, cap. XXXIII, et lib. LIII, c. XXXIII. — Valère Maxime (lib. V, cap. I, § 5) écrit *Centobrica*, mais Vel. Paterculus (lib. II, cap. V) et Florus (lib. II, cap. XVII) écrivent, comme Tite-Live, *Contebria*.

[e] *The hist. of the moham. dynast. in Spain. Notes et illustrations*, t. II, p. 420, note 15.

[1*] *El-Mesâlik oua 'l-Memâlik*, p. ۱۴۵, l. 7 (*J. A.* t. XIII, p. 354; 5e sér. 1859).

[2*] *Géographie*, p. ۹۹, l. 4 et 5 (t. II, p. 84 de la trad.).

[3*] *H. d. B.* t. I, p. ۱۴۲, l. 19; t. II, p. ۴۴۵, l. 4 et 5 (t. I, p. 209; t. IV, p. 31 de la trad.). — *Hist. des Berb.* (*ibid.* t. II, p. 560 de la trad.).

[4*] *H. d. B.* t. I, p. ۳۵۴, l. 19 (t. II, p. 249 de la trad.).

[5*] *Ibid.* t. II, p. ۴۵۳, l. 6 (t. IV, p. 42 de la trad.). — On savait déjà par Ibn-'Abd-el-H'alîm que le *Djebel-Beni-Bahloul* était au sud et très-près de *Fès* (*K'art'âs*, p. ۱۹, l. 11; — p. 23 de la trad. lat. — p. 37 de la trad. franç.).

audacieux exerça sur les populations berbères de l'Espagne, qu'il put soutenir la lutte pendant neuf années consécutives, jusqu'en 160[1], date à laquelle il fut assassiné par deux de ses compagnons, qu'En-Nouaïrî[2] nomme Abou-Ma'n et Abou-Kharîm, qui envoyèrent sa tête à 'Abd-er-Rah'man. La faveur qui soutint si longtemps les efforts de Chak'îâ montre non-seulement que, dès 151, le nom de 'Ali était familier aux Berbers du *Maghrib-el-Ak's'â*, mais qu'un parti puissant chez les Arabes avait fait, sur leurs esprits, une impression assez vive pour les entraîner à sympathiser avec les malheurs de la famille du héros de l'islâmisme, et pour leur apprendre à flétrir du nom d'usurpateur tout souverain mahométan qui ne descendait pas de 'Ali et de Fât'imah. On s'explique la rapidité des succès d'Edrîs parmi ces populations en 172[3].

Quant à la durée de la lutte du prétendu Fât'imite en Espagne, il faut remarquer qu'elle fut prolongée par des révoltes qui éclatèrent sur d'autres points et occupèrent les forces dont pouvait disposer l'imâm Ed-Dâkhil : c'est ainsi que, en 155, les commandants de diverses places de l'ouest, H'aïouah-ibn-Molâbis-el-H'adhrami de *Séville*, 'Abd-el-Ghâfir[4]-ibn-H'omaïd-el-Iah's'obi de *Liblah* (*Niebla*), 'Amr-ibn-T'âlout de *Bédjah*, s'unirent et marchèrent sur *Cordoue* pour aller venger le sang du chef des Iéménites Abou-'s'-S'abbâh'[5]; c'est encore ainsi que, en 157, El-H'oçaïn-ibn-Iah'îâ-ibn-Sa'îd-ibn-Sa'd-ibn-'Obâdah-el-Khazradji et son partisan Solaïmân-ibn-Iak'tzân-el-Â'râbi-el-Kelbi, grand fauteur d'intrigues, se soulevèrent à *Saragosse*. La mort de Chak'îâ ne mit pas fin à ces troubles; car, en 163, éclatait à *Djazîrah-el-Khadhrâ* une révolte fomentée par Er-Ramâh'is-ibn-'Abd-el-'Azîz-el-Kinâni, qui, vaincu

[1] *Baïân*, t. II, p. ٥٩, lin. ult. et p. ٥٧, l. 1. Voyez la note 1 de la page 423 de ce volume.

[2] Extrait par M. de Gayangos (t. II, p. 420, note 15). — Mak'k'ari parle de cet assassinat sans désigner Chak'îâ autrement que par le nom du « prétendant fât'imite de *Chontebriah*. » (*Anal.* t. II, p. ٣٣, l. 8 et 9.) — J'ignore d'après quelle autorité Conde (t. I, p. 194 à 198) affirme que Chak'îâ périt, en 156, non loin d'*Ecija*, dans un combat livré sur les bords du *Chenil*[a].

[3] Voyez p. 388 à 400 de ce volume.

[4] Voyez la note [b] de la p. 423 de ce volume.

[5] Que j'ai nommé p. 422 note 6. C'est ce personnage qu'Ed-Dâkhil avait fait tuer après avoir essayé de le poignarder de sa propre main[b]. Il ne pouvait lui pardonner d'avoir proposé aux Iéménites de l'assassiner après sa victoire de *Mos'ârah* (Ibn-el-K'out'îah, *J. A.* t. VIII, p. 461; ve s. 1856. — Mak'k'ari, t. II, p. ٢٢, l. 24, à p. ٢٣, l. 3. Voyez aussi p. ٢٣, l. 12). — C'est En-Nouaïrî qui place en 155 la révolte de 'Abd-el-Ghâfir (de Gayangos, t. II, p. 419, note 10).

[a] Voyez, sur cette rivière, la note 7 de la p. 174 de ce volume.

[b] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 370.

comme tous ceux sur les traces desquels il marchait[1], se sauva en prenant la mer et alla se réfugier en Orient[2]. Nous avons vu (p. 423) commencer en 151 la lutte que Chak'îâ engagea contre 'Abd-er-Rah'man : « après six ans de « cette guerre, » dit M. Dozy[3], par conséquent en 157, le soi-disant Fât'imite fut obligé de quitter son centre d'opérations (*Chontabrïah*) pour se diriger vers le nord; aussitôt les Iéménites, profitant de l'absence de l'émîr, qui s'était mis à la poursuite de Chak'îâ, se soulevèrent et marchèrent sur *Cordoue*. La rapidité avec laquelle 'Abd-er-Rah'man revint sur ses pas pour les combattre autorise à placer en 157 la bataille dans laquelle les vengeurs d'Abou-S'ah-bâh'[4] furent écrasés. Depuis ce massacre, 'Abd-er-Rah'man se méfia des Arabes; il sentait qu'ils ne pouvaient plus lui être sincèrement dévoués, et ce fut alors qu'il organisa une garde composée d'esclaves (المماليك, mamelouks), de Berbers, qu'il fit venir du continent africain, et même, ajoute Ibn-H'aïân, de nègres (العبيد); cet ensemble formant une armée de 40,000 hommes, avec laquelle il soumit les Arabes de l'Andalousie[5]. Ce rapide aperçu, en même temps qu'il donne une idée des agitations de l'Espagne arabe pendant qu'Edrîs jetait les fondements d'un empire berber de l'autre côté du détroit, montre à quel point était fausse l'assertion d'Ibn-el-K'out'iah que j'ai rappelée tout à l'heure (p. 422). — Au portrait de 'Abd-er-Rah'man peint par Ibn-H'aïân[6], portrait qui peut être vrai, puisqu'il fallut à ce prince, fugitif et sans appui, la réunion de nombreuses qualités pour fonder une dynastie, on doit ajouter que sa cruauté ternit toutes les qualités que le grand historien se complaît à lui attribuer; elle fut telle qu'elle éloigna de lui ses serviteurs les plus dévoués, les membres mêmes de sa famille qu'il avait fait venir d'Orient et

[1] « Tunc unus qui *Girat Alhadra*, et alius qui « *Beie*, et multi alii contra eum in unum factitii « surrexerunt, sed omnes cæde, et prœlio subju- « gavit, et urbes rebelles dispendio simili coarc- « tavit, et multos suspendio, multos nece, mul- « tos gladio eliminavit » (Roderici Toletani *Hist. Arab.* cap. XVIII, p. 18.)

[2] *Analectes*, t. II, p. ٣٣, l. 9 à 16. — Je viens d'emprunter à En-Nouaïrî et à Mak'k'arî les dates de ces diverses révoltes; mais Ibn-'Adzârî leur donne des dates qui diffèrent assez notablement : ainsi, il place en 156 la révolte de 'Abd-el-Ghâfir-el-Iah's'obi (*Baïân*, t. II, p. ٥٧, l. 8 et suiv.); en 165, celle d'El-H'oçaïn-ibn-Iah'îâ (*ibid.* p. ٥٨, l. 18); en 164, celle d'Er-Ramâh'is-ibn-'Abd-er-Rah'man (*ibid.* p. ٥٨, l. 12). On peut remarquer aussi que les noms de ces divers chefs dans le *Baïân* ne s'accordent pas complétement avec ceux donnés par les sources où Mak'k'arî a puisé.

[3] *Rech.* etc. de Dozy, t. II, p. 373.

[4] Voyez la note 5 de la page précédente.

[5] Mak'k'arî, t. II, p. ٢١٤, l. 22, à p. ٢٥, l. 3. — 'Abd-er-Rah'man avait, dès l'année 146, une garde particulière; mais elle ne se composait que de quelques centaines d'hommes. (Voy. la note 3 de la p. 421 de ce volume.)

[6] *Analectes*, t. II, p. ٢٥, l. 3 et suiv.

d'Afrique[1] pour les combler d'honneurs et de richesses. Dans quelques pages pour lesquelles je renvoie à son beau travail[2], M. Dozy montre l'affreux état d'isolement dans lequel se trouvait ce souverain après avoir terrassé tous ses ennemis, la haine profonde qu'il avait inspirée aux Arabes comme aux Berbers, et les sombres réflexions qui assaillirent les dernières années de sa vie, agitées sans doute aussi par la pensée des difficultés qu'il léguerait à son successeur, objet, pour lui, d'une affection qui était le reflet de l'amour que la mère de ce fils lui avait inspiré.

Dans le récit qu'Ibn-el-K'outïah nous a laissé de la défaite de Iouçof à *Mos'ârah*, il nous représente le Fihrien prenant la fuite sans même songer à se réfugier dans son palais, où 'Abd-er-Rah'man pénétra en vainqueur. A cet instant, la femme et les deux filles de Iouçof sortirent du h'arem, vinrent se jeter aux pieds du nouveau maître pour implorer sa clémence, et l'une des filles lui offrit en présent une jeune esclave dont on ne dit pas l'origine, mais qui se nommait H'olal (حُلَل)[3]. L'imâm n'en fit pas l'objet d'un instrument de plaisir passager; il s'attacha à elle et lui témoigna toujours une extrême tendresse. Le 4 chaouâl 139[4] (mardi 1er mars 757 de J. C.), moins de dix mois

[1] *Analectes*, t. I, p. ٢١٣, l. 16 et 17, et t. II, p. ٣٣٠, l. 4. Roderik' de Tolède prétend qu'il fut appelé *Adahal* (*Hist. Arab.* p. 17, l. 30), c'est-à-dire *El-'Adel* (le juste); je crois que c'est une erreur, quoique la même assertion se retrouve dans D'Herbelot (*Biblioth. orient.* p. 8, col. 2).

[2] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 381 à 389.

[3] Ibn-el-K'outïah, *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* t. VIII, p. 459; 5e s. 1856). Ce cadeau offert par une fille (ou jeune femme) au guerrier qui va passer une nuit dans le château du vaincu est à lui seul tout un tableau de mœurs. — Mak'k'arï (t. I, p. ٢١٩, l. 1) écrit حلل[a], que M. de Gayangos[b] transcrit *H'alal* ou *H'olal*, ajoutant qu'El-H'omaïdi donne à la jeune esclave le nom de حَوْرَا[c] (*H'aurâ*, les yeux noirs). — Ibn-'Adzârï l'appelle جمال, *Djamâl* (*Baïân*, t. II, p. ٩٢, l. 19). — A l'exemple de M. Dozy (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 353), j'ai suivi, pour ce nom, l'orthographe d'Ibn-el-K'outïah.

[4] Ibn-el-Abbâr, *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 37, l. 11 et 12). M. de Gayangos (t. II, p. 95) fait, à tort, correspondre cette date à un *lundi*. — Ibn-'Adzârï (*Baïân*, t. II, p. ٩٢, l. 19) ne donne que l'année (139 de l'hég.); mais, plus loin (p. ٧٠, l. 9), il fait mourir Hichâm le jeudi (lisez le vendredi), 8 s'afar 180 (22 avril 796 de J. C.) après avoir dit (p. ٩٣, l. 9 et 10) que ce prince mourut à l'âge de quarante ans quatre mois quatre jours[d], ce qui place sa naissance

[a] M. W. Wright, l'éditeur des quatre premiers livres du texte de Mak'k'arï prévient, en note, que le ms. de Leyde dit بلل (*Malal*).

[b] *Notes and illustrations*, t. II, p. 424, note 1.

[c] Cette dénomination se retrouve dans 'Abd-el-Ouâh'id (*The history of the Almohades*, p. ١٣, l. 17 et 18).

[d] Par suite d'une inattention de l'auteur, ou d'une faute de son copiste, Ibn-'Adzârï, à cette page ٩٣ (l. 8 et 9), fait mourir Hichâm dans la nuit du *jeudi* 3 s'afar 180, date qui correspond à un *dimanche*. Évidemment il faut ici, dans le texte du *Baïân*, écrire, comme à la p. ٧٠, l. 9, لثمان au lieu de لثلاث, et il n'y restera plus que la petite erreur qui porte sur la férie.

après la fameuse journée de *Mos'ârah*, elle lui avait donné un fils qui vit le
Hichâm. jour à *Cordoue* et reçut le nom de Hichâm [1], fils bien-aimé, qui avait ainsi trente-deux ans et demi quand il succéda à son père, le 23 rebî'-'l-akhir 172 [2]

juste au jour indiqué par Ibn-el-Abbâr. — Le texte de Mak'k'arî (t. I, p. ۲۱۹, l. 3 et 4) le fait bien naître en chaouâl 139; mais c'est une correction de l'éditeur, M. Wright, qui prévient en note que les manuscrits disent ۱۳۷, et il faut croire qu'un grand nombre, sinon tous, donnent cette faute; car l'édition de Boulak' (p. ۱۹۰) dit aussi ۱۳۷ [a].

[1] Suivant Ibn-el-Abbâr, Hichâm était connu sous le nom d'*Er-Ridhâ* [b] (l'agréable, celui qui plaît); Ibn-'Adzârî [c] et Mak'k'arî [d] l'appellent aussi Hichâm-er-Ridhâ. Ces deux auteurs [e] disent, peut-être d'après 'Abd-el-Ouâh'id [f], qu'il reçut le surnom d'*Abou-'l-Ouaïd* (le père de l'enfant).

[2] Une chronique contemporaine, la *Chronique de Moissac*, en donnant au règne de 'Abd-er-Rah'man I une durée de *trente-trois ans quatre mois* [g], se trouve placer sa fin au 10 rebî'-'l-akhir 172, et un auteur arabe, Ibn-'Abd-Rabbouh, qui a vécu à une époque et dans des conditions si favorables pour être exactement renseigné sur les dates concernant les premiers Omaïades [h], dit le 10 djoumâdi-'l-aouel 172 [i]. Ibn 'Adzârî fixe, pour cet événement, le *mardi* 23 (6 restant) de rebî'-'l-akhir 172, en ajoutant que, suivant d'autres, ce fut le 10 djoumâdi-'l-*aouel* 172 [k], et Ibn-el-Khat'îb [l] dit le *mardi* 24 rebî'-'l-akhir 172. El-H'omaïdi [m], 'Abd-el-Ouâh'id [n], El-

[a] Cette faute si répandue n'est pas une excuse pour la commettre, car El-Mak'k'arî vient de dire (p. ۲۱۸, lin. ult.) que Hichâm mourut en 180, après un règne de sept ans neuf mois, et c'est alors qu'il ajoute que ce prince avait *quarante ans quatre mois*, étant né en chaouâl 137; il n'y a donc aucun doute que l'auteur a voulu écrire 139, et que ses termes mêmes redressent l'erreur de deux années qui ressort de ses chiffres.

[b] *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* Dozy, p. 37, l. 12). — Ibn-el-Khat'îb prétend que ce fut El-H'akam-ibn-Hichâm qui reçut ce surnom (*El-H'olal-el-Mark'oumah*, in Casiri, t. II, p. 198, l. 3, du texte arabe).

[c] *Baïân*, t. II, p. ۹۲, l. 18, et p. ۷۰, l. 20.

[d] *Analectes*, t. I, p. ۱۹۱, l. 3.

[e] *Baïân*, t. II, p. ۹۲, l. 19. — *Analectes*, t. I, p. ۲۱۷, l. 13 (de Gayangos, t. II, p. 95).

[f] *The history of the Almohades*, p. ۱۲, l. 11.

[g] *Chronicon Moissiacensis* (Dom Bouquet, t. V, p. 74 A; in-f°, Paris, 1744). Cette chronique s'arrête à l'an 818 (203 de l'hég.); son auteur fut donc, très-vraisemblablement, contemporain de 'Abd-er-Rah'man-ed-Dâkhil; on peut croire que ce renseignement, sur la durée du règne, lui a été donné en années lunaires. — Ibn-el-Khat'îb (voy. la note [l] ci-dessous) et Ibn-Khaldoun (apud Mak'k'arî, t. I, p. ۲۱۵, l. 9) disent aussi *trente-trois ans quatre mois*.

[h] Ibn-Khallikân, n° ۶۵, fasc. 1, p. ۵۷, l. 9 et 10; et p. ۵۸, l. 6 et 7 (t. I, p. 92 à 94 de la trad. angl.).

[i] Extrait par M. de Gayangos (*Notes and illustrations*, t. II, p. 424, note 36). Cet extrait, indépendamment des contradictions que j'ai déjà signalées (p. 340, note [m]), dit que le règne de 'Abd-er-Rah'man eut une durée de trente-deux ans cinq mois; or, du 11 dzou-'l-h'idjah 138 au 10 djoumâdi-'l-aouel 172, dates qu'il assigne à son avénement et à sa mort, il y a trente-*trois* ans cinq mois.

[k] *Baïân*, t. II, p. ۶۴, l. 20 et 21; p. ۹۰, l. 7. Ibn-'Abd-Rabbouh doit être en tête de ces autres dont il entend parler. — Deguignes, qui a adopté (j'ignore d'après quelle autorité) la date du 5 rebî'-'l-akhir 171, ajoute, comme Ibn-'Adzârî : « d'autres disent en djoumâdi-'l-aouel 172. » (*Hist. génér. des Huns*, t. I, p. 352.)

[l] *El-Ih'âtah* (in Casiri, t. II, p. 103, col. 2). Il lui donne trente-trois ans quatre mois de règne et cinquante-neuf ans d'âge. — *El-H'ollal-el-Mark'oumah* (*id.* t. II, p. 197, lin. penult. et ult. du texte arabe). Ce texte dit cinq jours restant, mais n'indique pas la férie.

[m] In Casiri, t. II, p. 198, col. 1.

[n] *The history of the Almohades*, p. 11, l. 12.

(mardi 30 septembre 788 de J. C.), bien que 'Abd-er-Rah'man eût, d'une

Makîn[a], Abou-'l-Mah'âcin[b], Mak'k'arî[c], Ibn-el-'Omaïd et Khondemir[d], indiquent seulement l'année, et tous disent 172. Je multiplie les citations, parce que Er-Râzî a donné, pour la date de cet événement, le 23 rebî-'l-akhir *171* et que l'ancienne traduction espagnole, *semblant* admettre qu'il s'agit du quatrième mois de *cette année*, a dit : « en 171, le mardi 23 avril, à l'âge de cinquante-neuf ans trois mois quatre jours[e]. » Cette erreur d'une année a dû, très-naturellement, entraîner des historiens postérieurs. Ibn-H'aïân[f] et Ibn-el-Abbâr ont aussi placé la mort d'Ed-Dâkhil au 23 rebî-'l-akhir 171; le second de ces auteurs précise même le *mardi*[g], et l'indication de cette année 171 se retrouve dans Roderîk' de Tolède[h] et dans Abou-'l-Fedâ[i]. Cependant, ce dernier s'est tacitement rectifié lui-même en plaçant, quelques pages plus loin, la mort de Hichâm en 180 après un règne de *sept ans sept mois trois jours*[k]; car, si l'on remonte de cette quantité en partant du 1er moh'arram 180[l], on arrive au 28 djoumâdî-'l-aouel 172, c'est-à-dire à une date qui, non-seulement n'atteint pas l'année 171, mais qui n'atteint pas même, en 172, le mois dans lequel mourut Ed-Dâkhil. Cet exposé montre pourquoi Ibn-Khaldoun, hésitant entre les deux années indiquées, dit que 'Abd-er-Rah'man mourut en 172 ou, suivant d'autres, en 171, sous le khalifat d'Er-Rachîd[m]; mais je ne crois pas qu'on doive hésiter à admet-

[a] *Hist. sarac.* p. 113, l. 1 et 2.

[b] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٤٥, l. 11 à 13.

[c] *Analectes*, t. I, p. ٣١٣, l. 2.

[d] Cités par D'Herbelot (*Biblioth. orient.* p. 8, col. 2, au mot ABDALRAHMAN).

[e] *Crónica del Moro Rasis*, § 31, p. 95, col. 2. — Si l'âge de 'Abd-er-Rah'man est donné exactement ici, sa naissance devrait être fixée au 19 moh'arram 113; il avait donc bien près de vingt-six ans quand il conquit *Cordoue*, ce qui expliquerait qu'Ibn-el-Abbâr lui donne, en effet, cet âge[1*] au moment de sa victoire, et que d'autres disent qu'il avait vingt-cinq ans lorsqu'il entra en Espagne[2*], au commencement de rebî-'l-aouel (voy. ma p. 340).

[f] Apud Mak'k'arî, *Analectes*, t. II, p. ٩٣, l. 17 à 20. — M. de Gayangos (t. II, p. 93, lui fait dire à tort le 24, puisque le texte dit لست بقين (six jours restant) d'un mois qui n'a que vingt-neuf jours. Dans ce passage, Ibn-H'aïân commet une autre erreur en avançant que 'Abd-er-Rah'man naquit en 113 ou 112 et mourut en 171, à cinquante-sept ans; il a évidemment écrit ٥٧ pour ٥٨.

[g] *El-H'ollat-es-Siará* (*Notices* de Dozy, p. 37, l. 10 et 11). Ibn-el-Abbâr aurait dû dire *jeudi*, et sa faute est un trait de lumière, car c'est en 172 que le 23 rebî-'l-akhir tombe un *mardi*. Casiri (t. II, p. 198, col. 1) lui fait dire mardi 22 rebî II 171.

[h] *Historia Arabum*, cap. XVIII, p. 18, l. 8 et 9. — Ibn-el-Abbâr est mort treize années lunaires après Roderîk' de Tolède; ces deux auteurs contemporains ont, selon les apparences, été induits en erreur par la faute du copiste d'Ibn-H'aïân, ou le *lapsus calami* de l'auteur lui-même qui écrivait un siècle avant eux. En tous cas c'est à tort, comme l'a remarqué Casiri (t. II, p. 198, col. 1), que D'Herbelot (*Biblioth. orient.* p. 8, col. 2) avance que la Chronique espagnole (Roderîk' de Tolède) diffère des auteurs arabes pour les dates relatives à 'Abd-er-Rah'man I. On voit que, du moins ici, il s'accorde avec quelques-uns, et des plus importants (Er-Râzî, Ibn-H'aïân et Ibn-el-Abbâr).

[i] Qui dit aussi rebî-'l-akhir 171 (*Annal. musl.* t. II, p. 60, l. 7 à 13), et qui, en ajoutant que 'Abd-er-Rah'man arriva en 139 et régna trente-trois ans, contredit ou la date de l'arrivée ou celle de la mort de ce prince.

[k] *Annal. musl.* t. II, p. 72, l. 1 à 3. Cette durée, assignée au règne de Hichâm, n'est pas exacte. (Voy. la note 2 de la p. 434).

[l] Je prends ce point de départ pour obtenir un *a fortiori*.

[m] *Analectes*, t. I, p. ٣١٥, l. 9 et 10. — Er-Rachîd était parvenu au khalifat le 15 rebî-'l-aouel 170.

[1*] *El-H'ollat-es-Siará* (*Notices* de Dozy, p. 33, l. 5).

[2*] *Baïân*, t. II, p. ٤٩, lin. ult.

autre femme, deux fils plus âgés, Solaïmân et 'Abd-Allah, nés en Syrie. Au moment où il reçut la nouvelle de la mort de son père, Hichâm, qui était gouverneur de *Mêridah*, partit de nuit (طرق) pour se rendre à *Cordoue*, qu'il atteignit en six jours et où les grands et le peuple l'acclamèrent[1]. Ici nous sommes en présence de récits qui diffèrent assez notablement. Suivant un de ces récits, que j'emprunte à Roderîk' de Tolède, confirmé par Ibn-'Adzârî, l'aîné des fils[2], Solaïmân, qui commandait à *Tolède*, se considérant comme frustré de son droit[3], s'empressa de rassembler une armée et marcha sur *Cor-*

tre que l'année 171, indiquée par Er-Râzî, est une faute de copiste qui a induit en erreur quelques auteurs postérieurs. Considérant donc qu'Ibn-'Adzârî semble avoir suivi Ibn-H'aïân et Ibn-el-Abbâr, mais en ayant soin de les redresser par Ibn-'Abd-Rabbouh quant à l'année; considérant aussi l'accord de la date donnée par l'auteur du *Baïân* avec la férie d'une part, avec la durée (33 ans 4 mois $\frac{1}{2}$ [a]) que, d'une autre part, il assigne au règne une durée qu'on peut regarder comme affirmée par une chronique contemporaine qui aurait négligé les jours, j'ai opté pour Ibn-'Adzârî, qui fait mourir 'Abd-er-Rah'man à cinquante-neuf ans, comme cela résulte des dates et aussi des assertions d'Ibn-el-Khat'îb (voyez la note [1] de la page 428).

[1] *Baïân*, t. II, p. ٩٣, l. 2 à 4. — *Analectes*, t. I, p. ٢١٩, l. 1 et 2. — Il fallut le temps que la nouvelle parvînt à *Mêridah*; Hichâm mit six jours, dit Ibn-'Adzârî, pour se rendre à *Cordoue*; on s'explique donc très-bien qu'Ibn-el-Abbâr place son acclamation au dimanche commencement de djoumâdi-'l-aouel 171 [b], c'est-à-dire au 4. Mais Ibn-'Adzârî, en reproduisant cette assertion *dans les mêmes termes*, semble ne pas faire attention que, en 172 (date qu'il a adoptée), le premier dimanche de djoumâdi-'l-aouel n'arrive que le 6, et il n'est pas vraisemblable qu'il se soit passé plus de dix jours entre la mort de 'Abd-er-Rah'man et l'entrée de Hichâm à *Cordoue*. — Les six jours de marche entre *Mêridah* et *Cordoue* sont vérifiés par un itinéraire que donne Edrîsî (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٢١٣, l. 13 à 18).

[2] On sait par Ibn-H'aïân (apud Mak'k'arî, t. II, p. ١٧, l. 23 et 24) qu'au moment où 'Abd-er-Rah'man fuyait la persécution des 'Abbâssides (vers l'an 132), son fils aîné Solaïmân avait environ quatre ans. Il avait donc environ quarante-quatre ans en 172.

[3] J'ai expliqué (p. 3 de ce volume) que l'hérédité du trône par droit d'aînesse n'avait aucune sanction dans l'islâmisme; il y a plus, on cite cette parole de 'Omar extraite d'une harangue prononcée par lui dans la mosquée de *Médine* : «Si quelqu'un s'avise de proclamer un homme «pour souverain sans que tous les Musulmans en «aient délibéré, cette inauguration sera nulle [c].» C'était donc par le suffrage universel que 'Omar entendait l'élévation au khalifat; mais, en réalité, le trône ne fut ni électif, ni héréditaire par droit d'aînesse; le Khalife désignait son successeur, et, s'il faut en croire Roderîk' de Tolède, Solaïmân avait été désigné avant que 'Abd-er-Rah'man portât son choix sur son fils de prédilection [d] : «Zulema *qui a patre fuerat institutus*,

[a] *Baïân*, t. II, p. ٩٤, l. 22.

[b] *El-H'olal-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 37, l. 9 et 10.)

[c] *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 121.

[d] On peut apprécier les motifs de sa préférence en lisant ce que racontent Ibn-el-Abbâr (*Notices* de Dozy, p. 37, l. 13 et suiv.) et Ibn-Khaldoun (apud Mak'k'arî, t. I, p. ٢١٩, l. 2 à 12). Cette lecture, du reste, rend

doue pour s'y faire reconnaître[1]. Quand il fut arrivé à *Jaën* (جيان), Hichâm sortit pour le combattre, l'atteignit dans le *district de Baldj*[2] (جهة بلج), où il lui fit éprouver une défaite complète, et le vaincu, abandonné de ses troupes, fut réduit à prendre la fuite[3]; nulle mention n'est faite du second fils, 'Abd-Allah, connu sous le nom d'*El-Valençi*. Dans un autre récit, il n'est pas question de cette bataille, et 'Abd-Allah[4] joue un rôle important : il était à *Cordoue* lorsque 'Abd-er-Rah'man sentit sa fin approcher, et, avant d'expirer, son père lui dit : « C'est à celui de tes deux frères qui arrivera le premier que tu « remettras le sceau et le commandement. » Hichâm arriva le premier; mais, avant d'entrer à *Cordoue*, il s'arrêta à *Er-Ros'âfah*[5], dans la crainte que son frère, maître de *Cordoue*, du château et du trésor, ne s'opposât à sa proclamation. Cette crainte était sans fondement; 'Abd-Allah s'empressa de venir le

« præerat principatui *Toletano*. » Cette désignation, ultérieurement réformée, expliquerait très-bien l'attitude que prit l'aîné des deux frères de Hichâm.

[1] Se fondant, suivant Er-Râzî, sur ce qu'il avait été reconnu Khalife par la population de *Tolède* et de ses environs (*Baïân*, t. II, p. ٩٣, l. 20 et 21. — Voyez aussi la *Crónica del Moro Rasis*, § 32, p. 96, col. 1).

[2] Était-ce une région dans laquelle auraient été cantonnés une partie des Syriens de Baldj, et qui, en 172, aurait encore conservé son nom? On sait que, sur la route de *Grenade* à *Murcie*, se trouvait une localité nommée le *Château de Baldj*. Si ma question reçoit une réponse affirmative, Solaïmân, à l'approche de Hichâm, se serait, de *Jaën*, retiré vers l'est et aurait été atteint dans sa marche sur *Murcie*.

[3] Er-Râzî, à la page citée note 1 ci-dessus. — Roder. Tolet. *Hist. Arab.* cap. XVIII, p. 18, l. 11 à 14. — *Baïân*, t. II, p. ٩٣, l. 6 à 8.

[4] Dans le texte du *Baïân*, aux lignes 13, 17 et 19 de la p. ٩٣, Ibn-'Adzârî donne à ce second fils de 'Abd-er-Rah'man le nom de 'Abd-el-Melik; mais ensuite il se rectifie et l'appelle toujours 'Abd-Allah.

[5] La *Ros'âfah* dont il est question ici est une petite ville (بليدة) que 'Abd-er-Rah'man-ed-Dâkhil avait bâtie près de *Cordoue* et à laquelle il avait donné le nom que son grand-père Hichâm (le 10e Omaïade de Damas) avait déjà donné à la résidence (*Ros'âfah de Syrie*) qu'il avait fait construire à l'ouest de *Rak'k'ah* lorsque la peste sévit en Syrie, résidence qu'il habitait pendant l'été. (*Mochtarik*, p. ٢٠٩, l. 6 à 9. — *Mo'djam*, t. II, p. ٧٨٩, l. 16. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ٣٧٢, l. 11 à 15. — Ibn-Khallikân, n° ٩٨٢, fasc. VII, p. 44, l. 1 à 8 (t. III, p. 136 de la trad. angl.). — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 303). — Abou-'l-Fedâ (*Géographie*, p. ٢٧٠ et ٢٧١) mentionne la *Ros'âfah de Syrie* sous le nom de *Ros'âfah de Hichâm*. Là où il parle de la *Ros'âfah de Valence* (Espagne), voyez la note de la p. 258, t. II de la trad. de Reinaud.

inexplicable qu'il n'ait pas, sans hésitation, désigné Hichâm, de préférence à Solaïmân, et qu'il ait laissé le trône à celui de ses deux fils qui arriverait le premier à *Cordoue*. Cela seul rend suspect le second des récits que j'ai transcrits.

[a] *Historia Arabum*, cap. XVIII, p. 18, l. 11. — *Hispania illustrata*, t. II, p. 173, l. 32; in-f°, Francofurti, 1603.

[b] *Musul. d'Esp.* IV, p. 173. M. Dozy dit en note que ce qu'on appelait alors le *château de Baldj* est peut-être *Velez-Rubio*. C'est une localité située entre *Baza* et *Lorca*.

trouver là où il s'était arrêté et, après l'avoir salué Khalife [1], lui prêta serment de fidélité, le conduisit au château et se retira dans sa maison privée [2]. Mais, au bout de quelques mois, ce fils qui avait exécuté si consciencieusement la volonté paternelle, regretta de n'avoir pas gardé, ou tout au moins partagé un pouvoir dont il avait été un instant dépositaire [3], et il faut croire qu'il manifesta ses regrets assez ostensiblement pour que Hichâm eût à prendre quelques mesures préventives à son égard; car 'Abd-Allah conçut des inquiétudes telles, qu'il crut devoir quitter *Cordoue* et se retirer près de Solaïmân, qui, dès le premier moment, avait protesté contre l'investiture du jeune fils de 'Abd-er-Rah'man [4]. Cependant, après avoir séjourné quelque temps à *Tolède*, 'Abd-Allah se rassura; il reprit assez confiance pour venir, sans sauf-conduit, vers son frère Hichâm; celui-ci alla à sa rencontre et accueillit la demande que lui fit 'Abd-Allah de l'autoriser à se retirer en *Mauritanie* (الى العدوة), demande, ajoute Ibn-el-Abbâr, à laquelle ne tarda pas de se joindre Solaïmân, en sorte que l'émîr fut tranquille jusqu'à sa mort en ce qui concernait ses frères [5]. Ceci, suivant Ibn-'Adzârî, se passait en 174, c'est-à-dire au moment où Edrîs venait de s'emparer de *Tlemçén* [6].

On raconte que Hichâm, à son avénement au trône, manda près de lui un

[1] Ce sont les termes dont se sert Ibn-'Adzârî : وسلم عليه بالخلافة (*Baïân*, t. II, p. ٩٣, l. 19); mais ni 'Abd-er-Rah'man I ni ses successeurs ne prirent d'autre titre que celui d'émîr (Mak'k'arî, t. I, p. ٢١٣, l. 6 et 7); on dit même que, pendant près d'un an, Ed-Dâkhil, suivant les errements du dernier gouverneur, Iouçof-el-Fihri, fit faire la prière au nom d'Abou-Dja'far-el-Mans'our (*El-H'ollat-es-Siarâ* dans les *Notices* de Dozy, p. 33, l. 7 et 8. — Ibn-Khaldoun apud Mak'k'arî, t. I, p. ٢١٢, l. 22).

[2] *Baïân*, t. II, p. ٩٣, l. 11 à 20. — *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 58, l. 13 à 17). Ceci, suivant Ibn-el-Abbâr, se passait au commencement de djoumâdi-'l-acouel 171. J'ai montré (note 2 de la p. 428) qu'il fallait lire 172.

[3] *Baïân*, t. II, p. ٩٣, l. 6 à 10.

[4] *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 58, l. 17 à 19). — Ibn-'Adzârî (voy. la note 3 ci-dessus) place en *173* cette retraite de 'Abd-Allah à *Tolède* et dit, à tort d'après lui-même, *sept* mois après la mort de 'Abd-er-Rah'man; je dis à tort, car le 23 dzou-'l-h'idjah *172*, il y avait eu *huit* mois que ce prince était mort. — Suivant Roderîk' de Tolède (*Hist. Arab.* cap. XVIII, p. 18, l. 14 à 16), Hichâm, après avoir battu Solaïmân, s'était emparé de *Tolède*, et le vaincu s'était réfugié à *Murcie* en *174*. Ces deux assertions se trouvent, comme on voit, contredites par les récits arabes, j'ajouterai par Roderîk' lui-même, qui dit un peu plus bas (l. 18 et 19) : «Zuléma «.... ivit in *Barbariam*, et quievit Isen ab eo, *et «obtinuit Isen Toletum* et cætera loca, quæ Zu«lema consueverat possidere.»

[5] *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 58, l. 21). — Roder. Tolet. *Hist. Arab.* cap. XVIII, p. 18, l. 19 à 22. — *Baïân*, t. II, p. ٩٥, l. 2 à 4. Suivant ces deux dernières sources, la retraite de Solaïmân et de 'Abd-Allah en *Mauritanie* aurait été le résultat d'un arrangement consistant dans le rachat des propriétés des deux frères moyennant 60 ou 70,000 dinârs.

[6] Voyez ci-dessus les pages 398 à 400 de ce volume.

astrologue connu sous le nom d'Ed-Dhabbî, qui résidait à *El-Djazîrah-el-Khadrâ*, où il jouissait d'une grande réputation de savoir; le prince exigea qu'il lui dît ce que ses observations lui avaient appris sur les événements du règne qui commençait. Après s'être fait beaucoup prier, mais cédant à la menace, l'astrologue se décida à parler et dit : « Sache, ô Émîr, que ton autorité s'établira dans des conditions heureuses, que tes efforts surmonteront les obstacles que t'opposeront ceux qui voudraient la contester, mais que l'observation des astres ne m'indique, pour ton règne, qu'une durée de huit ans « ou à peu près (٨ اعوام او نحوها)[1]. » A ces mots, le prince laissa tomber sa tête sur sa poitrine et resta plongé dans de profondes réflexions, d'où il sortit décidé à se détacher du monde et à vouer sa vie aux pratiques de la piété. En effet, son règne fut marqué par des actes de justice réparatrice et de bienfaisance[2], auxquels il sut joindre des travaux utiles : il acheva la grande mosquée de *Cordoue*[3], que son père avait commencée en 169 selon Er-Râzî[4], en 170 selon Ibn-H'aïân[5], suivi par Ibn-'Adzârî[6]; il reconstruisit le pont de *Cordoue*, que Samh'-el-Khaulâni avait jeté sur le *Guadalquivir*[7] pendant son court gouvernement[8]. Hichâm était trop zélé musulman pour ne pas mettre la guerre sainte (الجهاد) au nombre de ses premiers devoirs : quand il eut, en 175, vaincu Mat'rouh'-ibn-Solaïmân-ibn-Iok'tzân-el-Â'râbi, qui était en révolte à *Saragosse*[9], il envoya ses armées contre les infidèles[10], et l'année 177 (793-

[1] Mak'k'arî, t. I, p. ٢١٩, l. 12 à 21. Ce récit, emprunté à Ibn-el-K'out'iah (*Fotouh'-el-Andalos*, *J. A.* t. VIII, p. 473 et 474; v^e sér. 1856), a été postérieurement modifié de manière à faire mieux concorder la prophétie de l'astrologue avec la durée réelle du règne de Hichâm; car, dans le récit d'Ibn-el-K'out'iah, on lit six ou sept ans au plus. J'ai à peine besoin de dire que, si je reproduis ces puérilités, c'est uniquement pour caractériser l'esprit arabe à la fin du VIIIe siècle de notre ère.

[2] Ibn-el-K'out'iah (*J. A.* t. VIII, p. 474 et 475; ve s. 1856). — Mak'k'arî, t. I, p. ٢١٨, l. 1 à 3.

[3] Mak'k'arî, t. I, p. ٢١٩, l. 1 et 2. — *Baïân*, t. II, p. ٧٠, l. 4 à 6.

[4] *Crónica del Moro Rasis*, § 31, p. 95, col. 1. — Roderîk' de Tolède dit en 149 (*Hist. Arab.* cap. XVIII, p. 18, l. 6); mais il paraît confondre avec la muraille d'enceinte dont Ibn-H'aïân place le commencement en 150 (voy. la note 5 ci-dessous). Peut-être aussi n'est-ce qu'une faute de l'édition de 1625; car le texte de Roderîk' donné en 1603 dans l'*Hispania illustrata* (t. II, p. 173, l. 27) avait dit, comme Er-Râzî, CLXIX.

[5] Cité par M. de Gayangos, t. II, p. 86 et 87.

[6] *Baïân*, t. II, p. ٧٠, l. 4 et 5.

[7] Ibn-el-K'out'iah (*J. A.* t. VIII, p. 475; ve s. 1856). — Mak'k'arî, t. I, p. ٢١٨, l. 19 et 20, t. II, p. ٩, l. 1 et 2.

[8] Nous avons vu (p. 269 et 275 de ce volume) que le gouvernement de Samh' en Espagne dura du commencement de l'an 100 au 9 dzou-'l-ka'dah 102 (dim. 11 mai 721 de J. C.).

[9] *Crónica del Moro Rasis*, § 32, p. 96, col. 2. — *Baïân*, t. I, p. ٧٥, l. 4 à 12.

[10] *Baïân*, t. II, p. ٧٥, l. 12 à 20. — Mak'k'arî, t. I, p. ٢١٨, l. 9 à 19.

794 de J. C.) fut particulièrement signalée par la dévastation de *Narbonne*[1]. On peut s'attendre que l'horoscope de l'astrologue d'*El-Djazîrah-el-Khadrâ* va recevoir sa vérification; en effet, Hichâm mourut le jeudi 14 s'afar 180[2]

[1] Roder. Tolet. *Hist. Arab.* cap. XIX, p. 18, et cap. XX, p. 19. — *Baïân*, t. II, p. ٩٥, l. 20 à p. ٩٩, l. 3. — Reinaud a jeté des doutes sur cette prise de *Narbonne* par les Musulmans (*Invas. des Sarras. en France*, p. 106).

[2] C'est la date donnée par Ibn-'Abd-Rabbouh[a] et confirmée par Ibn-el-Abbâr, qui place à cette même date l'avénement d'El-H'akam[b]. — Il se pourrait qu'Er-Râzî eût donné ou la même date ou une date très-voisine, autant qu'on en peut juger par l'ancienne traduction espagnole[c], qui a mêlé les deux calendriers en s'exprimant de la manière suivante : «le mercredi 14 avril 180, à «l'âge de trente-neuf ans quatre mois huit jours[d].» — 'Abd-el-Ouâh'id ne donne pas de dates précises et est incomplet en disant que Hichâm mourut en s'afar 180 et régna sept ans[e].—Roderîk[f] de Tolède, qui a placé l'avénement de ce prince en 171 et qui donne à son règne une durée de sept ans sept mois sept jours, est conséquent en le faisant mourir en 179[g]. — Ibn-'Adzârî place, à deux reprises[h], la mort de Hichâm dans la nuit du *jeudi* 3 s'afar 180, à l'âge de quarante ans quatre mois quatre jours, après un règne de sept ans neuf mois huit jours; mais le 3 s'afar 180 tombe un *dimanche*; il y a donc là quelque erreur, et j'ai déjà eu l'occasion[i] de faire remarquer qu'un peu plus loin (p. ٧٠, l. 9), il fixe le jeudi (lisez vendredi) 8 s'afar 180 pour le jour où El-H'akam succéda à son père. Quant à la durée du règne de Hichâm, il devrait dire sept ans neuf mois quinze jours; mais Ibn-el-Abbâr avait dit sept ans neuf mois huit jours[j], et l'auteur de *Baïân* a transcrit ces chiffres sans s'apercevoir qu'ils ne concordaient pas avec ses dates, pas plus, du reste, qu'avec celles d'Ibn-el-Abbâr lui-même[k]. —En-Nouaïrî[l] précise, pour la mort de Hichâm, le jeudi 13 (lisez 14) s'afar 180 à l'âge de trente-neuf ans quatre mois, erreur d'une année qu'il emprunte sans doute à Er-Râzî. — El-Makîn[m] avait commis une erreur bien plus grave en faisant mourir ce prince après un règne de sept ans un mois à l'âge de trente et un ans, c'est-à-dire à un âge qu'il avait dépassé quand il parvint au trône.—J'ai dit (note[k] de la p. 429) que la durée assignée par Abou-'l-Fedâ au règne de Hichâm était inexacte; mais l'argument que j'ai tiré de la citation de ses chiffres n'est pas moins concluant en ce qui concerne la date que je voulais redresser.—Mak'k'arî[n] semble emprunter à Ibn-Khaldoun le passage où il place la mort de Hichâm en 180 après sept ans

[a] Voyez la note [c] ci-dessous.

[b] *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 38, l. 17). Cette date de l'avénement d'El-H'akam paraît empruntée à Ibn-'Abd-Rabbouh, cité par M. de Gayangos (t. II, p. 426, note 14). El-H'omaïdi, cité par Casiri (t. II, p. 199, col. 1), dit le 16 s'afar.

[c] Voyez ce que dit M. Dozy de cette ancienne traduction (*Introduction au Baïân*, p. 24 et 25).

[d] *Crónica del Moro Rasis*, p. 96 et 97.

[e] *The history of the Almohades*, p. ١٢, l. 12 et 13.

[f] *Historia Arabum*, cap. XXI, p. 19. C'est sans doute de là que vient cette date de 179 qu'on retrouve dans un traité (*Tratado*, XXXIII) de Florez (*España sagrada*, t. X, p. 244).

[g] *Baïân*, t. II, p. ٩٣, l. 9 à 11, et p. ٩٧, l. 5 à 7,

[h] Notes 1 et * de la page 308 de ce volume.
In Casiri, t. II, p. 33, col. 2; et p. 198, col. 2.

[i] Qui a placé la mort d'Ed-Dâkhil en 171 (voyez la note 2 de la page 428 de ce volume).

[j] Extrait par M. de Gayangos, t. II, p. 426, note 12.

[k] *Hist. sarac.* p. 114, l. 30 à 33.

[l] *Analectes*, t. I, p. ٧١٨, lin. ult. à p. ٧١٩, l. 3. En négligeant les jours, ses chiffres sont exacts.

(28 avril 796 de J. C.) après un règne de *sept ans neuf mois vingt et un jours*, âgé de quarante ans quatre mois dix jours. Son fils El-H'akam lui succéda; il était âgé de vingt-deux ans selon 'Abd-el-Ouâh'id [1], de vingt-six ans selon Ibn-'Adzârî [2]. El-H'akam

Quand la nouvelle du changement de règne parvint en Afrique, Solaïmân et 'Abd-Allah firent leurs dispositions pour venir de nouveau porter le trouble en Espagne et y revendiquer ce qu'ils appelaient leurs droits. De nombreux auteurs [3] nous les représentent traversant le détroit et débarquant sur la côte de l'Andalousie; il ne paraît pas cependant que l'ouverture des hostilités ait pu précéder le commencement de 182 (février ou mars 798). En effet, les *Annales* d'Éginhard placent en 797 (probablement dans l'été de cette année, vers le milieu de 181) [4] la visite que Charlemagne reçut, à *Aix-la-Chapelle*, d'un Sarrasin, 'Abd-Allah-ibn-Mo'âouïah [5], qui venait de *Mauritanie*. Quand sa Seconde tentative de Solaïmân et de 'Abd-Allah.

neuf mois de règne à l'âge de quarante ans quatre mois. — Abou-'l-Mahâcin dit bien que Hichâm mourut en 180; mais il n'a pas son exactitude ordinaire en ajoutant qu'il prit le gouvernement de l'Espagne en 173 après la mort de son père, qu'il régna sept ans et quelques jours et qu'il mourut à l'âge de trente-neuf ans [a]. — En réalité, Hichâm, né le 4 chaouâl 139 (Ibn-el-Abbâr), parvenu au trône le 23 rebt-'l-akhir 172 (Ibn-'Adzârî), par conséquent à l'âge de trente-deux ans six mois dix-neuf jours, et mort le jeudi 14 s'afar 180 (Ibn-'Abd-Rabbouh, Ibn-el-Abbâr, En-Nouaïrî), avait alors quarante ans quatre mois dix jours et avait régné sept ans neuf mois vingt et un jours, tous ces chiffres donnés d'après le calendrier lunaire des Musulmans [b].

[1] *The history of the Almohades*, p. ir, l. 20. Il serait donc né en 158.

[2] Qui le fait naître en 154 (*Baïân*, t. II, p. v·, l. 8 et 9). Son père Hichâm n'avait alors que quinze ans, ce qui donne une vraisemblance beaucoup plus grande à la leçon de 'Abd-el-Ouâh'id, quoique celle qu'Ibn-'Adzârî a adoptée soit confirmée par Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. rr·, l. 17); mais la leçon de 'Abd-el-Ouâh'id est confirmée par Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. o¶r, l. 3 et 4).

[3] Roder. Tolet. *Hist. Arab.* cap. XXI, p. 19, l. 27 et seq. — Ibn-el-Abbâr, *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 59, l. 1 et 2). Suivant cet auteur, 'Abd-Allah s'établit à *Valence*, et son frère Solaïmân vint ensuite, de *T'anger*, l'y rejoindre. — *Baïân*, t. II, p. v·, l. 20 à 22. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 72, l. 5.

[4] Le *Baïân* (t. II, p. v¹, l. 11) place aussi en 181 le voyage de 'Abd-Allah en Occident.

[5] Quoique dans l'*Historia miscella* (lib. XXII) on lise les mots «filius Muhaviæ» (in Muratori,

[a] *En-Nodjoum*, t. I, p. o··, l. 6 à 11. Il se contredit même, car il avait fait mourir 'Abd-er-Rah'man en 172 (p. r°40, l. 11 et 12).

[b] En années solaires, il naquit le 1er mars 757, parvint au trône le 30 septembre 788, à l'âge de trente et un ans six mois vingt-neuf jours, et mourut le 28 avril 796, âgé de trente-neuf ans un mois vingt-sept jours, après avoir régné sept ans six mois vingt-neuf jours. Ce dernier chiffre, moins les jours, est donné par une chronique du IXe siècle (*Chronicon Albeldense* vel *Æmilianense*, num. 80, in *España sagrada*, t. XIII, p. 462), qui exprime cette durée d'après le calendrier solaire quand elle a exprimé celle du règne d'Ed-Dâkhil (33 ans), d'après le calendrier lunaire.

mission, dont on devine aisément l'objet[1], fut remplie, 'Abd-Allah, vers la fin de 181 (dans l'hiver de 797 à 798), accompagna Louis, fils de Charlemagne, en *Aquitaine*, et rentra en Espagne[2]. Arrivé à *Valence*, il donna avis de son retour à Solaïmân, qui était à *T'anger*[3]; évidemment, ce fut seulement alors, en 182[4], que Solaïmân passa la mer avec une flotte qui portait une armée; la guerre ne commença même qu'à une époque assez avancée de l'année 182, en chaouâl (du 24 novembre au 22 décembre 798 de J. C.), d'après Ibn-'Adzârî[5]. Elle se continua avec des chances diverses; le même Ibn-'Adzârî mentionne, sous l'année 183, deux rencontres, dont une eut lieu près d'*Istidjah*[6] (*Ecija*), ce qui montre que Solaïmân s'était avancé jusqu'à une dou-

t. I. p. 154 *E*), Éginhard défigure ce nom en disant *Ibinmauge* (voy. la note 2 ci-dessous), et il est évident qu'il a l'intention de l'appeler *Ibn-Muhavia* (Ibn-Mo'âouïah), du nom de son grand-père, comme vraisemblablement 'Abd-Allah s'était appelé lui-même, en vertu d'une préférence assez habituelle aux Arabes (Dozy, *Rech.* etc. t. I, p. 191, note 4, 1849).

[1] Solaïmân et 'Abd-Allah devaient penser que Charlemagne saisirait volontiers l'occasion de venger le désastre fameux de *Roncevaux*[a] (778 de notre ère — 162 à 163 de l'hég.).

[2] Le plus ancien document qui mentionne ces faits est celui qui est connu sous le nom d'*Annales Tiliennes*[b] et dont l'auteur vivait en 808 (192 à 193 de l'hég.); son récit a été copié dans les *Annales de Loisel*[c], dans celles d'*Éginhard*, d'*Adon*[d], de *Fulde*[e] et enfin dans celles de *Metz*[f]. Éginhard s'exprime ainsi : «Inde regressus, cum «*Aquasgrani* venisset, ibique Abdellam Saracenum, filium Ibinmaugeregis, de *Mauritania ad se* «*venientem* suscepisset[g]. . . . Inde iterum Pipinum «ad Italiam, Ludovicum ad Aquitaniam misit; «cum quo et Abdellam Saracenum ire jussit. Qui «postea, ut ipse voluit, in Hispaniam ductus, et «illorum fidei, quibus se credere non dubitavit, «commissus est.» (Eginhardi *Annales de gestis Caroli magni;* D. Bouquet, t. V, p. 212 *E* et 213 *A;* in-f°, Parisiis, 1744.)

[3] «Cum barbaris *Valentiæ* rebellauit, et Zulemam fratrem suum *Tangia* accersiuit.» (Roder. Tolet. *Histor. Arab.* cap. xxi, p. 19, l. 32 et 33.) — Ibn-el-Abbâr, *El-H'ollat-es-Siarâ* (Dozy, *Notices*, etc. p. 59, l. 1 et 2).

[4] En-Nouairî extrait par M. de Gayangos (t. II, p. 427, note 23).

[5] *Baïân*, t. II, p. vr, l. 4 à 6.

[6] *Ibid.* t. II, p. vr, l. 8 à 11. — M. Dozy, qui, dans son Histoire des Musulmans d'Espagne, passe complétement sous silence cette longue lutte des deux fils aînés de 'Abd-er-Rah'man-ed-Dâkhil, la mentionne ailleurs : «Bientôt après, dit-il, El-

[a] Tout le monde sait que la *vallée de Roncevaux* est un peu à l'est de *Lanz*, village situé sur la route de *Pampelune* à *Bayonne*.

[b] *Annales Tiliani* (D. Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules*, t. V, p. 22 *E;* in-f°, Parisiis, 1744).

[c] *Annales rerum francicarum* (*id. ibid.* t. V, p. 50 *D*).

[d] Ex Adonis Vienn. archiepisc. *Chronico, in sexta mundi ætate* (*id. ibid.* t. V, p. 320 *C*).

[e] *Annales Francorum Fuldenses* (*id. ibid.* t. V, p. 331 *A*).

[f] *Annales Francorum Mettenses* (*id. ibid.* t. V, p. 348 *D*).

[g] Dans la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, publiée sous le nom de M. Guizot, on lit : «fils d'Ibnmauge, *roi de Mauritanie*, d'où il venait» (t. III, p. 43; in-8°, Paris, 1824). Certainement M. Guizot n'a pas lu cette traduction.

zaine de lieues de *Cordoue*. Il fut vaincu dans ces deux rencontres; mais le très-court récit du chroniqueur arabe prouve l'acharnement avec lequel on se battait de part et d'autre, puisque, s'il faut l'en croire, la bataille d'*Istidjah* dura plusieurs jours (ايام). En 184, Solaïmân, ayant rassemblé des troupes dans la partie orientale de l'Andalousie, vint se poster à *Jaën*, marcha ensuite sur *Elvira*[1], et, dans ces deux villes, vit ses rangs se grossir d'un certain nombre d'adhérents. Bientôt il se trouva en présence d'El-H'akam, et les deux armées en vinrent aux mains; une égale ardeur les enflammait; chefs et soldats semblaient comprendre que c'était une de ces batailles qui donnent ou font perdre l'empire. Durant trois jours, la victoire flotta incertaine entre les deux bannières; elle sembla même un instant se déclarer en faveur des rebelles; mais, dans un dernier et suprême effort, l'armée de l'imâm reprit toute sa supériorité et resta maîtresse d'un champ de bataille jonché de cadavres; Solaïmân était en fuite. Poursuivi par El-As'bagh-ibn-'Abd-Allah, qu'El-H'akam lança aussitôt contre lui, il fut atteint du côté de *Mérida*, fait prisonnier et amené en présence de l'imâm, qui, après l'avoir fait mettre à mort, envoya sa tête à *Cordoue*[2]. Mort de Solaïmân.

Cet acte de vigueur mit fin à la guerre; mais 'Abd-Allah, bien qu'il posât les armes, ne quitta pas l'Espagne; il se retira à *Valence*[3], et, soit qu'il ait adressé des supplications à El-H'akam, comme le dit Roderîk' de Tolède[4], soit que le prince ait, en 186, fait les premières avances en envoyant à son oncle un sauf-conduit à *Valence*, comme le dit Ibn-'Adzârî[5], les deux auteurs

« H'akam eut à se défendre contre ses deux oncles qui lui disputaient la couronne et qui avaient « conclu une alliance avec le formidable Charlemagne. » (*Rech.* etc. t. I, p. 148 et 149.)

[1] Cette marche semble indiquer qu'il cherchait à se jeter dans les montagnes de la *Sierra Nevada*.

[2] *Baïân*, t. II, p. vr, l. 12 à 17. — En-Nouaïrî extrait par M. de Gayangos (t. II, p. 427, note 23). — Abulfedæ, *Annal. muslem.* t. II, p. 72, l. 6. — M. de Gayangos (t. II, p. 104) place en 183 cette dernière défaite de Solaïmân, mais j'ignore d'après quelle source. — Roderîk' de Tolède, qui, du reste, confirme la date de 184 (cap. xxi, p. 19) et Ibn-el-Abbâr (*Notices* de Dozy, p. 59, l. 9) disent que Solaïmân fut tué dans le combat, et c'est sans doute d'après eux que Reinaud l'a répété (*Invas. des Sarras.* p. 111). M. Romey, dans son *Histoire d'Espagne* (t. III, p. 324, note 1), donne même, d'après une chronique arabe dont il ne nomme pas l'auteur, le récit très-circonstancié de la bataille avec des détails sur le genre de mort que Solaïmân trouva dans la mêlée; mais tout ce récit est traduit de Conde (*Hist. de la domin. de los Arab. en España*, t. I, p. 236 et 237) et semble lui appartenir.

[3] Rodericus Toletanus, Ibn-el-Abbâr, Ibn-'Adzârî. — Conde (t. I, p. 237 lin. ult.) prétend qu'il se retira à *T'anger*; mais le surnom d'*El-Valenci* (البلنسى) qui lui fut donné paraît venir en confirmation de l'assertion des autorités ci-dessus.

[4] *Hist. Arab.* cap. xxi, p. 19 lin. ult.

[5] *Baïân*, t. II, p. vr, l. 18 à 20. — Abou-'l-

s'accordent sur ce point qu'en 187 (803 de J. C.), la paix fut faite entre eux moyennant que 'Abd-Allah continuerait à résider à *Valence* et recevrait de son neveu un subside dont le chiffre fut fixé. En garantie de ces promesses pacifiques, 'Abd-Allah livrait son fils, auquel l'imâm, pour cimenter cette réconciliation, donna sa sœur utérine en mariage [1]. Ainsi se termina, pour El-Hak'am, une lutte de famille qui avait troublé les premières années de son règne.

Grave révolte du faubourg de Cordoue.

Je n'ai pas à m'occuper ici de ses guerres avec Charlemagne [2]; mais je ne puis passer sous silence la terrible révolte qui éclata à *Cordoue* [3], le 13 ramadhân 198 [4] (dimanche 7 mai 814 de J. C.). Le prince en personne, à la tête

Fedâ place le traité en 186 (*Annal. muslem.* t. II, p. 72, l. 7).

[1] *Baïân*, t. II, p. ٧٢, l. 20 à p. ٧٣, l. 2.

[2] Reinaud, *Invas. des Sarras. en France*, p. 109 à 127.

[3] Ibn-el-Khat'îb dit que la révolte éclata dans les faubourgs méridionaux de *Cordoue* [a]; l'auteur du *Raïh'ân-el-Albâb*, Moh'ammed-ibn-Ibrâhîm [b], dit aussi que ce fut dans le faubourg méridional contigu à celui de *Chak'ondah* sur la rive gauche du *Guadalquivir* [c]. Suivant Ibn-Khaldoun [d], cette révolte avait éclaté dans un des faubourgs occidentaux de *Cordoue*. — Pour les causes comme pour les détails, voy. Dozy (*Musulm. d'Esp.* t. II, p. 68 à 75).

[4] Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ٥٩٥, l. 9. L'auteur dit seulement en ramadhân 198, et j'emprunte la date précise à Ibn-el-Abbâr [e], qui dit *mercredi 13 ramadhân* 202 et qui devrait dire *jeudi* 13 ramadhân 202 (25 mars 818 de J. C.); mais le point essentiel est dans la différence de l'année. Non-seulement Ibn-el-Abbâr, mais Rodericus Toletanus [f], Ibn-'Adzârî [g] et Ibn-Khaldoun [h] placent cet événement en 202; En-Nouaïrî [i] dit en 198 et ajoute que d'autres rapportent la révolte du faubourg de *Cordoue* à l'année 202.

[1] *El-H'olal-el-Mark'oumah* (in Casiri, t. II, p. 198, l. 3, du texte arabe). — On lit, dans El-Mak'k'arî [1*], que les faubourgs méridionaux de *Cordoue* étaient celui de *Chak'ondah* (شقندة) et celui de *Meniat-'Adjab* (منية عجب).

[a] Voyez la note [a] de la p. 446 ci-après.

[c] De Gayangos, t. II, p. 427, note 18. — Sur *Chak'ondah*, voyez *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 286, et la note 6 p. 334.

[d] Apud Mak'k'arî, t. I, p. ٢١٩, l. 12 (Murphy, p. 88; — de Gayangos, t. II, p. 102).

[e] *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices* de Dozy, p. 39, l. 4 et 5).

[f] *Hist. Arab.* cap. XXIV, p. 21, l. 21. — *Hisp. illust.* t. II, p. 175, l. 30.

[g] *Baïân*, t. II, p. ٧٧, l. 17 et 18.

[h] Cité par M. Dozy (*Musulm. d'Esp.* t. II, p. 354). — M. de Slane a admis la date de 202 (*H. d. B.* t. II, p. 544, note 1 de sa trad. et *J. A.* t. XIII, p. 403, note 1, v[e] sér. 1859).

[i] Cité par M. Dozy (même page que ci-dessus). — Florez a évidemment eu l'intention d'adopter la date de ramadhân 202, mais en disant «en el año de 817 [2*],» il semble n'avoir pas fait attention que le dernier jour de 817 correspond au 17 djoumâdi-'l-akhir 202, et que, pour atteindre le mois de ramadhân, il aurait dû dire en 818. — Conde a admis la date du 13 ramadhân 202, donnée par Ibn-el-Abbâr, et ajoute, en note, qu'un autre annaliste (qu'il ne nomme pas) dit le 22 ramadhân, mais il a l'imprudence d'assurer que, sur l'année, tous les auteurs s'accordent (t. I, p. 252, et note 1 de cette p. 252).

[1*] *Analectes*, t. I, p. ٣٠١, l. 3 et 4 (de Gayangos, t. I, p. 206).

[2*] *España sagrada*, Trat. XXXIII, cap. VI, § 12, t. X, p. 245, col. 1.

de sa garde, fit, pendant trois jours, un affreux massacre de la population [1], massacre suivi d'une amnistie pour les habitants qui avaient échappé au fer

Malgré d'aussi imposantes autorités et sans s'être rappelé le passage d'Abou-'l-Mah'âçin auquel je viens de renvoyer, M. Dozy, avec la sagacité qui le distingue, a adopté la date de 198, et il fonde sa préférence sur des faits empruntés à Ibn-el-Abbâr, à Ibn-'Adzârî, à Ibn-el-K'out'iah et à Mak'rîzî[a]. Ce dernier, en effet, place en 199 l'arrivée des Andalousiens sur le territoire d'*Alexandrie* et la bataille à la suite de laquelle ils se rendirent maîtres de cette ville[b]. Une erreur de nom, commise par Ibn-el-K'out'iah, fournit, à l'appui de l'opinion de M. Dozy, un argument que ce savant a négligé : Ibn-el-K'out'iah prétend que ce fut *au commencement du règne* de Hâroun-er-Rachîd que « la majeure partie (des exilés) s'em-« barqua pour *Alexandrie* au nombre de quinze « mille et s'en empara à main armée[c]. » Or, comme Er-Rachîd régna de 170 à 193; il y a nécessairement là une erreur de nom, et il est évident que l'auteur a voulu écrire 'Abd-Allah-el-Mâmoun[d], dont le règne a, en effet, commencé le 25 moh'arram 198; Ibn-el-K'out'iah ne se serait pas exprimé dans les termes que je viens de citer s'il eût parlé d'un événement accompli en 202, dans la cinquième année du règne de ce Khalife. Une autre partie des exilés trouvèrent asile dans le *Maghrib*, et une circonstance de la vie d'Edrîs nous conduira à une discussion de dates[e] correspondant précisément aux deux dates données par les auteurs pour la révolte du faubourg de *Cordoue*.

[1] Ibn-el-K'out'iah, qui a écrit en *maulâ des Omaïades* selon l'expression de M. Dozy[f], ne dit qu'un mot de l'affreux massacre des habitants du faubourg[g]; mais on en trouve les détails dans Ibn-H'aïân[h], 'Abd-el-Ouéh'id[i], Rodericus Toletanus[k], Ibn-el-Abbâr[l], Ibn-'Adzârî[m], et ces trois derniers nous apprennent que trois cents prisonniers furent impitoyablement crucifiés au bord

[a] *Musulm. d'Esp.* t. II, p. 70, et p. 353 à 355. Bien que Mak'rîzî ait travaillé, non sur des documents arabes-espagnols, mais sur des chroniques égyptiennes, il y a, par cela même, lieu d'attacher de l'importance au renseignement qu'il donne ici.

[b] Mak'rîzî, *Description de l'Égypte*, au mot ALEXANDRIE (extrait par Quatremère dans ses *Mém. hist. et géogr. sur l'Égypt.* t. II, p. 197). — Le titre de l'ouvrage de Mak'rîzî est ainsi conçu : كِتَابُ الْمَوَاعِظِ وَالِاعْتِبَارِ فِي ذِكْرِ الْخِطَطِ وَالْآثَارِ (*Kitâb El-Maoud'iz oua El-'Itibâr fi Dzikr-el-Khit'at' oua El-Athâr*), c'est-à-dire le livre des avertissements et des sujets de réflexions qui contient l'histoire des anciennes divisions territoriales et des monuments de l'antiquité (H'âdji-Khalîfah, n° ١٣٣١٤, t. VI, p. 232, l. 3). Voir, pour l'édition de Boulak', Zenker, t. II, p. 68, n° 859.

[c] *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* t. I, p. 468; v^e sér. 1853).

[d] Comme on lit dans Ibn-el-Abbâr (*Notices*, etc. p. 39, l. 20), qui aurait dû en conclure que la révolte fut antérieure à 202.

[e] Voyez p. 472 de ce volume.

[f] *Introduction au Baïân*, p. 30.

[g] *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* t. I, p. 407; ve s. 1853).

[h] Cité par Ibn-el-Abbâr (*Notices*, etc. p. 40, l. 7 et suiv.).

[i] *The history of the Almohades*, p. ١٣, l. 17 à 21.

[k] *Hist. Arab.* cap. XXIV, p. 21, l. 21 et suiv. — *Hisp. illustr.* cap. XXV, t. II, p. 175, l. 30 à 36.

[l] *El-H'ollat-es-Siard* (*Notices*, etc. p. 39, l. 3 à 16). C'est Ibn-el-Abbâr qui dit que le massacre dura trois jours.

[m] *Baïân*, t. II, p. VV, l. 17, à p. V٤, l. 12. C'est Ibn-'Adzârî qui dit (p. V٨, l. 8) que, pour prendre les insurgés en tête et en queue, on employa la même manœuvre qui avait été suivie d'un succès si complet à la journée d'*El-H'arrah* (*Musulm. d'Esp.* t. I, p. 103). J'ai dit un mot de la journée d'*El-H'arrah*, p. 184, note 2 de ce volume.

des Slaves[1], mais sous la dure condition de quitter l'Espagne dans un délai dont Ibn-el-Abbâr fixe le terme au mercredi 20 ramadhân[2]. Quinze mille des malheureux qui s'embarquèrent en pleurant leur patrie bien-aimée firent voile vers l'Égypte et abordèrent dans le voisinage d'*Alexandrie*, dont ils s'emparèrent à main armée à cause du mauvais accueil qu'ils y reçurent[3], et où ils se maintinrent jusqu'en djoumâdi-'l-aouel 212[4] (du 31 avril au 27 mai 827 de J. C.),

du fleuve, sur une seule ligne s'étendant depuis la *Porte du pont*[a] jusqu'au *Mos'ârah*[b] (المصارة).

[1] El-H'akam fut, dit-on, le premier souverain en Espagne qui s'entoura d'une garde particulière[c]. Il semble cependant que ce fut surtout la *composition* de cette garde qui fut une innovation d'El-H'akam, son grand-père ayant fait venir d'Afrique un corps de troupes[d] qui pouvait bien être considéré comme une garde particulière, et peut-être faut-il faire remonter au règne d'El-H'akam l'origine de cette rivalité ardente qui se produisit plus tard entre les *Slaves* et les *Berbers*. Reinaud a traité à fond cette question des Slaves[e], que M. Dozy a résumée dans les termes suivants : «Au moyen âge, les Arabes achetaient, des Juifs, «un grand nombre d'esclaves germains ou slaves; «les uns étaient eunuques et l'on se servait d'eux «dans les h'arems; les autres faisaient partie de «la garde des princes et se distinguaient souvent «dans les batailles; mais tous avaient embrassé «l'islâmisme, et, à cause de leurs services, les «princes les affranchissaient souvent. Tous por-«taient le nom général de Slaves, صقلبى (S'ak'-«labi), au pluriel صقالبة (S'ak'âlibah).» (*Rech. sur l'hist. de l'Esp. au moyen âge*, t. I, p. 28, 199 et 212; édition de 1849.)

[2] *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices*, etc. p. 39, l. 15 et 16).

[3] Ibn-el-K'out'îah, *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* t. I, p. 468; v° s. 1853). — Ibn-el-Abbâr (l. l. p. 39, l. 21 à p. 40, l. 2). — Ibn-Khaldoun, *Hist. des Fât'im.* § XII (*H. d. B.* t. II, p. 544 de la trad.). — Mak'k'arî, t. I, p. 214, l. 14 (de Gayangos, t. II, p. 103).

[4] Ibn-el-Abbâr (l. l. p. 40, l. 2 à 5) dit qu'ils y restèrent pendant un court espace de temps, jusqu'à l'arrivée de 'Abd-Allah-ibn-T'âhir, qu'El-Mâmoun envoya comme émir d'Égypte; que ce gouverneur transigea avec eux moyennant la remise d'une somme d'argent, qui fut comptée aux exilés sous la condition de quitter la ville et d'aller s'établir dans telle île de la Méditerranée qu'il

[a] Ibn-Bachkouâl[1*] parle de la *Porte du pont* (باب القنطرة), ou *Porte de la rivière* (باب الوادى), comme d'une des deux portes méridionales de *Cordoue*, ville située, comme on sait, sur la rive septentrionale du *Guadalquivir*.

[b] Je ne sais pas dire ce que désigne ce nom de lieu précisé par Ibn-el-Abbâr et par Ibn-'Adzârî. On lit dans le dictionnaire de Kazimirski : « مُصَارَّة, lieu, point de la route, *ou* moment où l'on fait prendre au cheval tout «son élan pour courir avec la plus grande rapidité.» Il semblerait que c'était le point où l'on quittait la partie très-passante du faubourg.

[c] Mak'k'arî, t. I, p. 274, l. 14 à 18[2*]. — Reinaud, *Invas. des Sarras. en France*, p. 111 et 127. — Nous avons vu (p. 426) que le fondateur de la dynastie avait été obligé, à dater de 157, d'avoir recours à cette protection nécessaire aux tyrans.

[d] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. I, p. 365.

[e] *Invas. des Sarr. en France*, p. 233 et suiv.

[1*] Appud Mak'k'arî, t. I, p. 343, l. 20 et 21 (de Gayangos, t. I, p. 207).

[2*] El-H'akam, dit-il, fut le premier (l. 15) qui organisa un corps de mamelouks formant cinq mille hommes, dont trois mille cavaliers et deux mille fantassins.

époque à laquelle leur chef, Abou-H'afs'[-'Omar-ibn-Cho'aïb]-el-Ballout'î [1], les conduisit à la conquête de l'*île de Crète* [2] (جزيرة اقريطش, *Djazîrat-Ak'rît'ich*). Huit mille autres traversèrent le *Détroit* et se fixèrent dans le *Maghrib-el-Ak's'â* [3], où une partie peupla le quartier de la ville de *Fès* [4], qui a retenu le nom de ses premiers habitants et s'est appelé, durant près de cinq siècles, le *quartier*

leur conviendrait de choisir; ils optèrent pour l'*île de Crète*, qui n'était pas, à cet instant, occupée par les Grecs. Tout ce passage est emprunté à Ibn-el-K'outïah (*l. l.* p. 468), qui dit : « Ils optèrent pour l'*île de Crète*, où ils demeurent « encore de nos jours [a]. » L'assertion d'Ibn-el-Abbâr de la non-occupation par les Grecs n'est pas exacte; tout indique, au contraire, que les Byzantins en possédaient pour le moins une partie et qu'il fallut combattre pour s'y établir; car Ibn-Khaldoun dit que Abou-H'afs'-'Omar-el-Ballout'î parvint, *dans la suite*, à se rendre indépendant [b], et Abou-'l-Mah'âcin place aux environs de 230 l'instant où ce chef, qu'il appelle 'Omar-ibn-Cho'aïb, resta maître de *la Crète* [c]. Quant à la durée (courte, nous dit Ibn-el-Abbâr) de la possession d'*Alexandrie* par les Andalousiens, on peut la fixer assez exactement par le récit d'Abou-'l-Mah'âcin, qui nous apprend que 'Abd-Allah-ibn-T'âhir n'arriva à *Mis'r* que le mardi 2 rebî'-'l-aouel 211, qu'il marcha sur *Alexandrie* au commencement de s'afar 212 et ne put rentrer à *Mis'r* qu'en djoumâdi-'l-*akhir* [d]. On voit pourquoi j'ai placé le départ des exilés pour *la Crète* en djoumâdi-'l-*aouel* 212, correspondant au printemps de 827. M. Dozy [e] dit qu'ils se maintinrent à *Alexandrie* jusqu'en 826, année dont le 31 décembre correspond au 27 ramadhân 211; cette indication ne diffère, comme on voit, que de quelques mois de celle que je déduis des assertions d'Abou-'l-Mah'âcin.

[1] Originaire de *Fah's'-el-Ballout'*, aujourd'hui *campo de Calatrava* (*Musulm. d'Esp.* t. II, p. 76).

[2] Voyez la note 4 de la page précédente.

[3] Ibn-el-Abbâr (*Notices*, etc. p. 39, l. 18).

[4] Voyez p. 465 et 466 de ce volume.

[a] De ces derniers mots il faut conclure qu'Ibn-el-K'outïah (mort en 367) écrivait ces lignes antérieurement à 350, car nous verrons, sous cette année, les Grecs de Constantinople se rendre maîtres de l'*île de Crète*.

[b] *Hist. des Fât'im.* S XII (*H. d. B.* t. II, p. 544, de la trad.).

[c] *En-Nodjoum*, t. II, p. ٣٠٩, l. 8 et 9. Il ajoute que jusqu'à ce moment (350 de l'hég. — 961 à 962 de J. C.) elle était restée dans les mains de ses descendants, ce qui montre que le chef des exilés avait fondé, dans l'*île de Crète*, une petite dynastie qui, en comptant de l'an 230, eut une durée de cent vingt ans. A la page ٩٠٧, l. 10 et 11 du t. I, on lit que ce chef était surnommé Abou-H'afs'. — Deguignes prétend qu'Abou-H'afs' acheva la conquête de l'*île de Crète* sous le règne de 'Abd-Allah-el-Mâmoun (*Hist. génér. des Huns*, t. I, p. 328); or, comme El-Mâmoun mourut en redjeb 218, cette conquête aurait été beaucoup plus rapide que je ne l'admets d'après Abou-'l-Mah'âcin. — Lebeau, en suivant les auteurs byzantins, fait, de la conquête de l'*île de Crète* par les Andalousiens, un récit qui diffère complétement de celui des chroniques arabes; mais les dates s'accordent assez bien puisqu'il dit que les Sarrasins demeurèrent possesseurs de cette île pendant cent trente-cinq ans[1*] (de l'an 826 à l'an 961), ce qui correspond juste à leur arrivée dans l'île, en 211 ou 212 de l'hég. et à leur expulsion en 350 (138 ou 139 années musulmanes).

[d] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٩٠٩, l. 9 et 10, p. ٩٠٧, l. 8 et 15.

[e] *Musulm. d'Esp.* t. II, p. 76.

[1*] *Hist. du Bas-Emp.* liv. LXVIII, chap. XLVII, t. XIII, p. 69. — Pour l'histoire de ces exilés, voyez Constantin Porphyrogenète (*Operum* p. 104, l. 16; *De administrando imperio*, cap. XXII); G. Cedrenus (*Compend. Hist.* t. II, p. 91 et seq.); J. Zonare (*Annalium* t. III, p. 118 et 118; in-f°, Basilæ, 1557); voyez la note [c] ci-dessus.

des Andalous[1], pendant qu'une autre partie fonda la ville d'*Aghîgha*[2] et que la famille des *Beni-Mouçâ*, comprise dans les exilés du faubourg, s'établissait à *Ouazak'k'our*[3].

El-H'akam, à qui les terribles exécutions qui amenèrent la soumission de *Tolède*[4] et d'*Algésiras*[5] avaient déjà fait donner le nom d'*Abou-'l-'Âs'î*[6], reçut, après la répression de la révolte du faubourg de *Cordoue*, le surnom d'*Er-Rabdhî*[7] (le faubourien). Je n'ai pas à examiner ici à quel point fut complétement méritée la réputation de verseur de sang (السافكين)[8] que lui ont faite, dans l'histoire, des actes incontestablement empreints de cruauté, et si les révoltes suscitées par des fanatiques ne pourraient pas lui servir d'excuse; mais il n'est pas impossible, d'ailleurs, que le côté mauvais de ce prince ait été présenté avec exagération. La patience dont il usa envers ses oncles, les abondantes distributions qu'il ordonna lorsque, en 197, une disette éprouva la

[1] Le *vieux Fês*, avec ses deux quartiers, perdit toute son importance quand le ve Merînide, Abou-Iouçof-Ia'k'oub-ibn-'Abd-el-H'ak'k', bâtit, immédiatement à côté de *Fês*, et au bord de la rivière qui traversait cette capitale des Edrîsites, la nouvelle ville à laquelle il donna simplement le nom d'*El-Beldâ-el-Djedîd* (البلد الجديد, la ville neuve), et qui, dès 674 (1275-1276 de J. C.), devint la résidence de la famille royale[a] et le siége de l'empire merînide[b].

[2] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. 100, l. 12 et 13 (*J. A.* t. XIII, p. 415; ve s. 1859).

[3] *Ibid.* p. 100, l. 2 et 3 (*J. A.* t. XIII, p. 414; ve s. 1859).

[4] Ibn-el-K'out'îah (*J. A.* t. I, p. 464 et 465; ve s. 1853). — Roder. Tolet. *Hist. Arab.* cap. XXIII, p. 21. — *Baïân*, t. II, p. VI, à p. VF, l. 2. Les deux premiers auteurs que je cite ici portent à cinq mille et plus le nombre des victimes de la *journée de la fosse*[c]; Ibn-'Adzârî dit sept cents, ce qui est déjà beaucoup; mais il est remarquable que le chiffre le plus élevé (cinq mille trois cents) soit donné par Ibn-el-K'out'îah, qu'on tient, avec raison, pour suspect de partialité en faveur d'El-H'akam.

[5] *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* t. I, p. 466; ve s. 1853).

[6] C'est de là que nos vieilles chroniques, comme l'observe Reinaud (*Invas. des Sarras. en France*, p. 129), l'appellent *Abulaz*. On lit dans la *Chronique de Moissac* : «Abulaser filius Exam.» (D. Bouquet, t. V, p. 80 D et 81 A.)

[7] Ibn-el-Abbâr, *El-H'ollat-ès-Siarâ* (*Notices*, etc. p. 38, l. 16).

[8] Selon l'expression d'Ibn-H'azm (apud Mak'k'arî, t. I, p. ٢٢١, l. 5).

[a] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. II, p. ٢٨٢, l. 7 (t. IV, p. 83 et 84 de la trad.). — Suivant Ibn-'Abd-el-H'alîm, ce fut le 3 chaouâl 674 (samedi 21 mars 1276 de J. C.) que le souverain merînide fit, en sa présence, poser la première pierre de la *ville neuve* (*K'art'âs*, p. ٢١٩, l. 19; — p. 280 de la trad. lat. — p. 459 de la traduction française).

[b] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ٥٥٧, l. 21; et p. ٥٧٩, l. 8 (t. III, p. 39 et 66 de la trad.).

[c] Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. II, p. 66 et 67. Ce savant prévient, dans sa note 3, que la date de 181 (797 à 798 de J. C.) donnée par Ibn-'Adzârî est erronée, et il place (p. 63) cette horrible journée dans l'année 807 (191 à 192 de l'hég.).

partie nécessiteuse de la population[1], le courage et le sang-froid déployés au plus fort de la formidable émeute du faubourg[2], l'amnistie qui vint clore les trois jours de carnage quand ses vizirs le poussaient à une extermination complète[3], le pardon accordé au Berber Iah'îâ-ibn-Iah'îâ-'l-Laïthî[4] et à T'âlout-ibn-'Abd-el-Djebbâr-el-Mo'âfirî[5], les deux principaux instigateurs de la révolte du faubourg[6], la scène touchante qui eut lieu entre ce T'âlout et le prince en présence du vizîr Abou-'l-Bassâm[7], toutes ces inspirations ne sont ni celles d'une âme vulgaire ni le témoignage d'une nature cruelle. On a peut-être eu tort de dire qu'il se repentit[8]; car les vers qu'il adressa à son fils peu de temps avant de mourir[9] prouvent que, en se livrant aux actes qu'on lui reproche, il eut conscience d'accomplir un devoir rigoureux. Mais l'absence de remords n'exclut pas les regrets, et Ibn-H'aïân[10] assure que, depuis l'affaire du faubourg, El-H'akam cessa de goûter les douceurs de la vie, qu'atteint d'une maladie lente qui l'affaiblissait peu à peu, il finit par se soustraire aux regards, confiant à son fils 'Abd-er-Rah'man le fardeau des affaires, et que, après avoir langui pendant sept années[11], il s'éteignit le jeudi 26 dzou-'l-h'idjah 206 (22 mai 822 de J. C.) entre la prière de midi et celle de l'as'r[12]. Il avait régné vingt-six

[1] *Analectes*, t. I, p. ٢٢٠, l. 9 et 10. — Ibn-'Adzârî rapporte cette famine à l'année 199 (*Baïân*, t. II, p. ٧٥, in fine).

[2] Je fais allusion ici à un récit bien connu qu'Ibn-H'aïân[a] a emprunté à Ibn-el-K'out'iah et à d'autres, récit reproduit aussi par 'Abd-el-Ouâh'id[b] et qui nous montre El-H'akam se parfumant avec coquetterie avant de revêtir son armure et d'aller se jeter dans une mêlée où il court grand risque de trouver la mort.

[3] «Tous ne sont pas coupables,» lui fait dire Ibn-el-K'out'iah (*J. A.* t. I, p. 467; ve s. 1853).

[4] Ce Berber, l'ami et l'un des plus fervents disciples de Mâlik-ibn-Anas, appartenait à la tribu de *Mas'moudah*; il ne mourut qu'en redjeb 234 (Ibn-Khallikân, n° ٨٠٢, fasc. x, p. ١٩ à ٢١. — Mak'k'arî, t. I, p. ٤٩٥, l. 20, et p. ٤٩٩, l. 2).

[5] Mak'k'arî, t. I, p. ٨٩٩, l. 23 et suiv.

[6] *Id.* t. I, p. ٢١٩, l. 10 à 12.

[7] Ibn-el-K'out'iah (loc. laud. p. 469 à 471). — Ibn-el-Ouâh'id, *The history of the Almohades*, p. ١٤. — Mak'k'arî, t. I, p. ٨٩٩ et ٩٠٠. — Dozy, *Musulm. d'Esp.* t. II, p. 81 à 84.

[8] Mak'k'arî, t. I, p. ٢٢١, l. 6 et 7.

[9] *Musulm. d'Esp.* t. II, p. 85 et 86. — Le texte de ces vers est donné par Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. II, p. ٧٣ et ٧٤).

[10] Cité par Ibn-el-Abbâr (p. 41, l. 2 à 5).

[11] Ibn-H'aïân dit quatre années, évidemment parce qu'il place la révolte du faubourg en 202; mais Ibn-el-K'out'iah avait dit sept années[c], confirmant ainsi la date de 198 que nous avons adoptée pour cette révolte.

[12] *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices*, etc. p. 41, l. 6 et 7). — Roder. Toletan. *Hist. Arab.* cap. XXII, p. 21 in fine. — El-Makîn, *Hist. Sarac.* p. 134, l. 34 à 38. — Ces deux auteurs n'indiquent que l'année (206). — *Baïân*, t. II, p. ٧٠, l. 13, et

[a] Cité par Ibn-el-Abbâr (*Notices*, etc. p. 40, l. 7 à 19).

[b] *The history of the Almohades*, p. ١٣, l. 11 à 16.

[c] *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* t. I, p. 472; ve s. 1853).

ans dix mois douze jours[1], et devait être âgé de près de quarante-neuf ans[2].

Abd-er-Rah'man II. Troisième tentative de 'Abd-Allah.

El-H'akam laissait un acte en vertu duquel il désignait deux de ses fils pour lui succéder : 'Abd-er-Rah'man d'abord, et, après lui, El-Moghaïrah[3]; Abd-er-Rah'man monta donc sur le trône; son grand-oncle 'Abd-Allah crut trouver, dans ce changement de règne, une nouvelle occasion de se poser en prétendant. Il différa de reconnaître le fils d'El-H'akam, et ses tergiversations aboutirent à écrire à son petit-neveu une lettre dans laquelle il lui exposait qu'il avait, au trône, des droits plus légitimes que les siens, que ceux de son père et de son aïeul, puis terminait en demandant que le district de *Todmîr* avec ses revenus fussent ajoutés à ce qu'il possédait déjà. Soit que sa lettre fût restée sans réponse ou qu'il eût éprouvé un refus, ce prince, chargé d'années[4], montra par des actes qu'il rêvait toujours les grandeurs qui lui avaient incessamment échappé; il essaya, une fois encore, de saisir cette couronne dont il voulait, au bord de la tombe, ceindre du moins son front. S'étant rendu de *Valence* à *Todmîr*, dont il prit possession, il fit appel à l'insurrection et rassembla une troupe nombreuse, qu'on peut supposer avoir été composée plutôt d'ennemis d'El-H'akam que de partisans du vieux prétendant[5]. Aussi cette troupe, campée

p. ٧٤, lin. penult. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 138, l. 15. — Ibn-el-Khat'îb (in Casiri, t. II, p. 198, l. 5 du texte arabe). — Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٥٤٢, l. 1 et 2) n'indique aussi que l'année. — Mak'k'arî (*Anal.* t. I, p. ٢٢٠, l. 16) dit «à la fin de 206.»

[1] La *Chronique d'Albelda*[a] lui donne vingt-six ans six mois de règne, chiffre qui ne concorde avec aucun des deux calendriers; Ibn-'Adzârî dit vingt-six ans onze mois; mais Roderik' de Tolède avait donné, rigoureusement à trois jours près, vingt-six ans dix mois quinze jours[b].

[2] Voyez la note 2 de la p. 435 de ce volume. — Si, comme le dit Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٥٤٢, l. 4), il avait vingt-deux ans un mois et quelques jours quand il parvint au trône le 14 s'afar 180, il devait être né au commencement de moh'arram 158 et avoir bien près de quarante-neuf ans quand il mourut. Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. II, p. ٧٠, l. 19), en le faisant mourir à cinquante-deux ans, commet une erreur qui résulte de ce qu'il lui a donné vingt-six ans à son avénement en s'afar 180, et, dans ce cas, il eût été plus exact de dire près de cinquante-trois ans.

[3] Mak'k'arî, t. I, p. ٢٢٢, l. 6.

[4] On a vu (note 2 de la p. 430 de ce volume) que Solaïmân, son frère aîné, avait environ quarante-quatre ans en 172 et aurait, par conséquent, soixante-dix-huit ans en 206; 'Abd-Allah devait avoir un âge assez voisin de celui-là.

[5] Dans la traduction latine que Casiri (t. II, p. 33, col. 2) donne de ce récit d'Ibn-el-Abbâr, il lui fait dire que les troupes rassemblées par

[a] *España sagr.* t. XIII, p. 462, num. 80.

[b] *Hist. Arab.* cap. XXII (*Hisp. illustr.* t. II, p. 174, l. 22). L'édition d'Erpenius (c. XXI, p. 19) dit vingt-six ans dix mois vingt jours. — Deguignes a dit, rigoureusement à un jour près, vingt-six ans dix mois treize jours (*Hist. génér. des Huns*, t. I, p. 356).

aux portes de *Todmîr*, voulut-elle marcher à l'instant sur *Cordoue;* mais son chef était moins pressé de combattre et, au lieu de se prêter à l'impatience de ses soldats, il les convoqua pour le lendemain, qui se trouvait être un vendredi, en promettant de se mettre en route le samedi. Après la prière du vendredi, il prononça une harangue, et, levant les mains au ciel, il demanda à Dieu d'accorder la victoire à celui des deux rivaux qui avait le plus de droits. A peine avait-il prononcé ces paroles, aux applaudissements de l'assemblée, que, frappé de paralysie, il tomba, et, transporté dans son habitation, il ne recouvra la parole qu'au bout de plusieurs jours pour reconnaître que sa prière avait été exaucée, que la couronne appartenait au fils d'El-H'akam, et il congédia ses troupes, qui, n'ayant plus même l'ombre d'un chef, rentrèrent dans leurs foyers. Tel est le récit d'Ibn-el-Abbâr, récit qu'il termine en disant que l'imâm pardonna à son grand-oncle et le laissa vivre paisiblement à *Valence* jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 208[1]. — Bien que le règne de 'Abd-er-Rah'man II ait eu une durée de trente et un ans trois mois sept jours, jusqu'au 3 rebî-'l-akhir 238[2], je bornerai ici l'esquisse rapide que j'ai voulu présenter des événements accomplis en Espagne; j'en ai dit assez pour faciliter l'intelligence des récits qui vont suivre, et je vais ramener le lecteur en Afrique,

'Abd-Allah étaient tirées d'Afrique; mais le texte arabe publié par M. Dozy ne parle que d'habitants des environs de *Todmîr*, ce qui, du reste, ne s'oppose pas à ce qu'il y eût bon nombre de Berbers.

[1] *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices*, etc. p. 59, l. 4 à p. 60, l. 3). — Roderîk' de Tolède prétend qu'une bataille fut livrée et que 'Abd-Allah, mis en fuite, mourut peu de jours après (*Hist. Arab.* cap. XXV, p. 22).

[2] Ibn-H'abîb[a], auteur contemporain, Ibn-'Abd-Rabbouh[b], Abou-Dja'far-ibn-'Abd-el-H'ak'k'[c],

[a] Je cite cet auteur et les trois suivants d'après M. de Gayangos (*The hist. of the moham. dynast. in Spain*, t. II, p. 433, note 19). — Abou-Merouân-'Abd-el-Melik-ibn-H'abîb-es-Solamî mourut en 239 d'après Ed-Dzahabi (*Kitâb 'T'abak'ât-el-H'offâtz*, partic. II, p. 33, l. 8, clas. IX, n° 1). Casiri (t. II, p. 138, col. 1) précise, d'après El-H'omaïdi, qu'Ibn-H'abîb mourut à *Cordoue*, le 18 dzou-'l-h'idjah 239 (dimanche[1*] 20 mai 854 de J. C.), et H'âdji-Khalifat confirme cette date, quant à l'année[2*]. Mais El-Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. ٤٩٤, l. 13 et 14) place, d'après Ibn-Lobâbah[3*], la mort d'Ibn-H'abîb en ramadhân 238 (du mardi 14 février au mercredi 15 mars 853 de J. C.); et M. de Gayangos (t. I, p. 343, note 55), indique la même date adoptée aussi par M. Dozy (*Introduction au Baïân*, p. 12 et 13).

[b] A la date de la mort de 'Abd-er-Rah'man II, Ibn-'Abd-Rabbouh ajoute que ce prince avait alors soixante-deux ans.

[c] C'est l'auteur de l'*Iktifâ*. Voyez, à la note [b] de la p. 228, ce que j'ai dit de cet ouvrage.

[1*] Casiri dit à tort «feria 7 (samedi),» et il commet une seconde erreur en disant 853 de J. C. car c'est le 18 dzou-'l-h'idjah 238 qui correspondrait au mercredi 31 mai 853. Quant au personnage du même nom que, d'après Ibn-el-Khat'îb, il fait mourir le 3 ramadhân 289 (t. II, p. 107, col. 1), il me paraît clair qu'il faut lire 239 au lieu de 289.

[2*] T. I, p. 356, n° ٩٢٩; t. III, p. 472, n° ٩٤٨٤, etc. Voyez les pages indiquées au n° 5418 de la Table placée à la fin du t. VII.

[3*] Voyez, sur cet auteur, la note [c] de la p. 247 de ce volume. On le trouve mentionné par Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. II, p. ١٩٩, l. 5).

que nous avons quittée (p. 419) au moment où elle venait d'être, à quelques

Moh'ammed-ibn-Ibrâhîm[a], Roderîk' de Tolède[b], Ibn-el-Abbâr[c], Ibn-'Adzârî[d], En-Nouaïrî[e], Abou-'l-Fedâ[f], Ibn-el-Khat'îb[g], Mak'k'arî[h]; l'accord de si nombreuses sources arabes montre que la *Chronique d'Albelda* donne à tort une durée de trente-deux ans six mois à ce règne[i]. J'ignore d'après quelle source Casiri (t. II, p. 332, col. 1) dit que le vrai Râzî place la mort de 'Abd-er-Rah'man II en 238, quand je lis dans la *Crónica del Moro Rasis* (§ 34, p. 98, col. 2) que ce prince mourut en 232 à l'âge de soixante-deux ans et six mois[k]. «El-H'omaïdi, dit M. de Gayangos[l], «est le seul qui fixe le dernier jour de s'afar «238;» mais on sait que ses dates sont souvent inexactes (voyez l'*Introduction au Baïân*, p. 70 et 71); cependant Abou-'l-Mah'âcin dit aussi en s'afar 238[m], et Conde a eu la mauvaise chance de suivre ces deux exceptions fautives en pré-

[a] Abou-'l-K'âcim-Moh'ammed-ibn-Ibrâhîm-ibn-Kheïrat-ibn-el-Medâ'ini-'l-Ichbîli, auteur du *Raïh'ân-el-Albâb oua Raï'ân-ech-Chebâb*[1*] (H'âdji-Khalîfah, t. III, p. 523, n° ٦٧٥٠). Le lexicographe ne donne pas l'année de la mort de Moh'ammed-ibn-Ibrâhim, mais il nous apprend qu'il était une des illustrations de *Séville* et secrétaire du seigneur de cette ville, le cid Abou-H'afs'.

[b] *Hist. Arab.* cap. xxv, p. 22; et cap. xxvi, p. 23, l. 6 et 7. Il indique la même année 238, fixe à trente et un ans la durée du règne de 'Abd-er-Rah'man II, et, plus loin, dit que ce prince mourut au commencement de la trente-deuxième année de son règne.

[c] *El-H'ollat-es-Siarâ* (*Notices*, etc. p. 61, l. 6 à 8). Après avoir dit qu'il fut proclamé le jour de la mort de son père, c'est-à-dire le jeudi 4 restant de dzou-'l-h'idjah 206, il ajoute que ce prince régna trente et un ans trois mois six jours. En réalité il dit le jeudi 3 ou 4 restant, mais par cela seul qu'il dit le jeudi il opte pour le 4, et la durée qu'il assigne au règne conduit au 2 rebi-'l-*akhir* 238. Plus loin (*ibid.* p. 64, l. 10 et 11), il place la proclamation de Moh'ammed dans la matinée qui suivit la nuit où mourut son père ('Abd-er-Rah'man II), le jeudi commencement de rebî-'l-*aouel* 238; or, le premier jeudi de ce mois tombe le 5. En se contredisant ainsi, Ibn-el-Abbâr a peut-être entraîné l'erreur dans laquelle nous allons voir tomber En-Nouaïrî (note [d] ci-dessous), qui n'a pas remarqué que, si son modèle avait fait finir le règne de 'Abd-er-Rah'man II le 5 rebî-'l-*aouel* 238, il aurait dû lui donner une durée de trente et un ans deux mois huit jours, et non de trente et un ans trois mois six jours, comme il le fait.

[d] *Baïân*, t. II, p. ٨٣, l. 16 à 19, et p. 49, l. 18 à 20. Si c'est pour faire correspondre rigoureusement ses dates aux trente et un ans trois mois six jours qu'avec Ibn-el-Abbâr il admet pour la durée du règne, qu'il place la proclamation de 'Abd-er-Rah'man II le lendemain de la mort de son père, le *jeudi* 3 restant de dzou-'l-hidjah 206, il aurait au moins dû dire le *vendredi*. Comme Ibn-'Abd-Rabbouh et Er-Râzî, Ibn-'Adzârî le fait mourir à soixante-deux ans; il était donc né en 176, comme du reste il le dit (*Baïân*, t. II, p. ٨٢, l. 19).

[e] Apud de Gayangos, t. II, p. 433, note 19. Il dit le jeudi 3 rebî-'l-*aouel* 238, en ajoutant que d'autres disent rebî-'l-*akhir* (voy. la note [c] ci-dessus).

[f] *Annal. muslem.* t. II, p. 192, l. 3 à 6.

[g] In Casiri, t. II, p. 199, note *, l. 2 du texte arabe.

[h] *Analectes*, t. I, p. ٢٢٣, l. 17 et 18. Il dit simplement en rebî-'l-akhir 238 après trente et un ans de règne.

[i] *Chronicon Albeldense* vel *Æmilianense*, num. 80 (*España sagr.* t. XIII, p. 462).

[k] L'âge donné ici est exact, car nous avons déjà vu (note [d] ci-dessus), et cela est confirmé par Mak'k'arî (t. I, p. ٢٢٣, l. 18), que 'Abd-er-Rah'man II était né à *Tolède* en cha'bân 176[2*]; il avait donc trente ans et environ quatre mois quand il parvint au trône, comme le dit El-H'omaïdi (apud Casiri, t. II, p. 199, col. 1).

[l] *The hist. of the moham dynast. in Spain*, t. II, p. 433, note 19. — Casiri, ci-dessus cité.

[m] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٧٢١, l. 16. Il commet une erreur plus grave en donnant au règne une durée de quarante-deux ans (اثنتين واربعين سنة), même en supposant qu'il gouverna de fait après la révolte du faubourg.

[1*] Le titre de cet ouvrage est donné avec une légère différence par M. de Gayangos, p. xxiv de sa Préface.

[2*] Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum* t. I, p. ٧٢١, l. 15) dit en 177.

années d'intervalle, le théâtre de deux grands événements : l'établissement des Edrîsites dans le *Maghrib*, celui des Aghlabites en *Ifrîk'ïah*.

AFRIQUE. Edrîsites.

On a vu (p. 397-400) que, sous un des derniers gouverneurs de l'*Ifrîk'ïah*, le représentant d'une branche des Alides avait fondé un empire dans le *Maghrib-el-Ak's'â* et que, en 174, le fondateur de cet empire avait étendu sa récente autorité jusqu'à *Tlemçên*. Le bruit de si éclatants succès retentit bientôt en Orient; Hâroun-er-Rachîd, que les Barmakides avaient fait si grand, se sentit troublé au sein même de sa toute-puissance[1]; il communiqua ses inquiétudes à son ministre, Iah'ïâ-ibn-Khâlid[2], qui connaissait trop bien l'état de faiblesse des gouverneurs arabes de l'*Ifrîk'ïah* pour songer à les charger de réprimer par les armes cette espèce d'envahissement des Berbers. Aussi Iah'ïâ s'arrêta-t-il sans hésitation à la pensée de se défaire traîtreusement d'Edrîs, et il avait sous la main un homme digne de remplir une pareille mission : cet homme s'appelait Solaïmân-ibn-H'oraïz[3]-el-Djazari, surnommé Ech-Chemmâkh, et appartenait à la secte des *Zeïdïah*, ce qui devait prévenir Edrîs en sa faveur[4]. S'il faut en croire Ibn-Khaldoun, Ech-Chemmâkh arriva en *Ifrîk'ïah* porteur d'une lettre du Khalife pour Ibn-el-Aghlab[5], qui lui aurait

cisant : « un jeudi à l'entrée de la nuit du 29 « s'afar 238[a], » et oubliant qu'il adopte une date autre que celle généralement admise; il ne fait pas attention que la sienne tombe, non un jeudi, mais un *samedi*; puis, oubliant encore qu'il a lui-même placé l'avénement au 26 dzou-'l-h'idjah 206[b], il donne, avec les autres auteurs, trente et un ans trois mois six jours pour la durée du règne, qui, d'après ses dates, devrait être de trente et un ans deux mois trois jours.

[1] Voyez la note 4 de la p. 412 de ce volume.

[2] Voyez la note 4 de la p. 394 de ce volume.

[3] J'écris ce nom comme l'écrivent El-Bekrî[c] et Ibn-Khaldoun[d], dans lesquels on lit بن حريز. Ibn-'Abd-el-H'alîm dit بن جرير[e] (Ibn-Djarîr), qui ne diffère que par les points diacritiques.

[4] Voyez, sur cette secte, les *Prolégomènes* d'Ibn-Khaldoun (*Notic. et Extr.* t. XVI, p. ٣٩٠, l. 16 à p. ٣٩٢, l. 8; — t. XIX, p. 407 et 408).

[5] Ibn-el-Aghlab ne pouvait être alors que gouverneur du *Zâb*, car ce voyage dut s'accomplir en 175 ou 176, c'est-à-dire sous le gouvernement de Nas'r-ibn-H'abîb, et si l'assertion d'Ibn-Khaldoun est exacte, ce dont on peut très-légitimement douter, il en faudrait conclure que les manœuvres d'El-Fadhl avaient déjà ébranlé la confiance que Hâroun avait mise en Nas'r-ibn-H'abîb (voyez p. 401 de ce volume).

[a] *Hist. de la domin. de los Arab. in España*, t. I, p. 285.

[b] *Ibid.* t. I, p. 258.

[c] *El-Meçâlik oua-'l-Mamâlik*, p. ١٢٠, l. 1 (*J. A.* t. XIII, p. 344; v^e sér. 1859).

[d] Voyez à la page citée note 1 p. 448. On retrouve le récit de l'empoisonnement chez Ibn-Khaldoun dans ses *Prolégomènes* (*Notic. et Extr.* t. XVI, p. ٣٩٤, l. 2 et suiv. — t. XIX, p. 47 et 48).

[e] *K'art'âs*, p. ٨, l. 21 (p. 11 de la trad. lat. — p. 19 de la trad. franç.). Les deux traducteurs transcrivent Djerîr. — Abou-'l-Mah'âcin donne, à l'assassin, le nom d'Ech-Chemmâkh-*el-Iâmani* (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٥٢, l. 18).

facilité les moyens de continuer sa route[1]. Arrivé à *Oualîlî*, il se présenta à Edrîs comme déserteur de la cause des 'Abbâssides, qui l'avaient persécuté, disait-il, à cause de la doctrine qu'il enseignait et pour laquelle il avait un si grand attachement. Un pareil langage ne pouvait manquer d'être agréable au descendant de 'Ali, qui accueillit l'étranger avec une grande bienveillance, et finit même par l'admettre dans son intimité, faveur dont Ech-Chemmâkh profita pour épier l'occasion d'accomplir son affreux dessein; mais le temps s'écoulait sans qu'il pût saisir un instant opportun, parce que le fidèle Râchid ne quittait jamais son maître. Enfin, le dernier jour de rebî-'l-aouel 177, l'émissaire du Khalife trouva moyen d'empoisonner[2] Edrîs, qui succomba le lendemain 1er rebî-'l-akhir (mardi 16 juillet 793 de J. C.), après avoir gouverné quatre ans et sept mois[3]. On s'aperçut bientôt qu'Ech-Chemmâkh avait pris la fuite; un certain nombre de Berbers et Râchid lui-même se mirent aussitôt à sa poursuite sans que la nuit les arrêtât; mais Râchid seul était

Empoisonnement d'Edrîs I.

[1] *Hist. des Edrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 560 de la trad.).

[2] Tous les auteurs s'accordent sur le moyen employé (le poison) pour faire mourir Edrîs; mais ils diffèrent sur la manière dont le poison fut administré par Ech-Chemmâkh. El-Bekrî mentionne les trois versions qui avaient cours (p. ١٣١, l. 18 à 24.— *J. A.* t. XIII, p. 347 et 348; ve s. 1859).

[3] *K'art'âs*, p. 4, l. 23 (p. 13 de la trad. lat. — p. 11 de la trad. franç.). La traduction française dit, contrairement au texte imprimé, rebî-'l-*aouel*, et donne, comme ce texte, *cinq* ans et sept mois de durée au règne d'Edrîs[a]; mais, comme l'auteur a placé en rebî 172 l'arrivée du prince à *Oualîlî* et sa proclamation en ramadhân de la même année, il y a là une contradiction que je corrige avec d'autant moins de scrupule qu'on a déjà vu (note 4 de ma p. 397) combien les meilleurs auteurs diffèrent entre eux sur les dates relatives aux commencements des Edrîsites, et même avec quelle aisance ils se contredisent eux-mêmes. — En-Naufeli[b], Ibn-'Adzârî[c], Ibn-Khaldoun[d] placent la mort d'Edrîs en 175, et, bien que M. de Gœje[e] ait admis cette date, je n'ai pas cru devoir l'adopter, parce qu'on verra plus loin[f] dans quelles contradictions elle jette les auteurs auxquels on l'emprunte. — Je ne sais par suite de quelle confusion Abou-'l-Mah'âcin fait mourir Edrîs en 169 (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٥٢, l. 13 à p. ٣٥٣, l. 3); peut-être cette erreur vient-elle du récit d'Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. II, p. 56), ou plutôt de l'année sous laquelle il mentionne l'empoisonnement.

[a] El-K'airaouâni dit cinq ans et demi (*Hist. de l'Afr.* liv. VI, p. 170).

[b] Cité par El-Bekrî p. ١٣٢, l. 2 (*J. A.* t. XIII, p. 348; v^e^ sér. 1859). Il donne *trois* ans six mois à la durée du règne, ce qui supposerait qu'Edrîs fut proclamé le 1er ramadhân 171.

[c] *Baïân*, t. I, p. ٢١٨, l. 11. — Abou-Bekr-er-Râzî, cité par Ibn-el-Abbâr (apud Casiri, t. II, p. 31 note a), place la mort d'Edrîs I en 174, la naissance de son fils en 175, et la proclamation de celui-ci à l'âge de onze ans, c'est-à-dire en 186.

[d] *Hist. des Edrîs.* (*Hist des Berb.* t. II, p. 561 de la trad.).

[e] Edrîsi, *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 99, note 1.

[f] P. 457, note 3 de ce volume.

monté de manière à pouvoir rattraper le fugitif, qu'il atteignit au moment où il allait traverser l'*Ouâd-Molouïah*. Se précipitant sur l'assassin, il lui abattit la main droite et lui porta trois coups de sabre sur la tête; mais son cheval épuisé trahit son courage, et le misérable Ech-Chemmâkh parvint, malgré ses blessures, à continuer sa course et à gagner l'Orient. Suivant El-Bekrî, il obtint la direction de la poste aux chevaux de l'*Égypte;* on lit dans Ibn-'Abd-el-H'alîm que des gens venus plus tard du *'Irâk'* affirmèrent l'avoir vu manchot du bras droit et marqué de plusieurs cicatrices à la tête.

« Les 'Abbâssides, dit Ibn-Khaldoun, accueillirent avec joie cet événement; « ils se flattaient d'avoir déraciné et abattu le parti que les descendants de « 'Ali s'étaient formé dans le *Maghrib;* mais ils n'avaient pas encore reçu la « nouvelle que leur victime avait laissé une femme enceinte[1]. » Cette femme était Kanzah[2], une Berbère[3], sa concubine, qui était enceinte de sept mois quand il mourut[4]. Après avoir rendu les derniers devoirs à son maître, Râchid rassembla les chefs des tribus et les principaux du peuple; il leur proposa d'attendre le jour de l'accouchement, et, s'il naissait un fils, de le proclamer successeur de son père quand il atteindrait l'âge voulu. Kanzah accoucha, en effet, d'un fils, dont je dois, vu les dates que j'ai adoptées, placer la naissance vers le 1er djoumâdi-'l-akhir 177[5], et non-seulement les Berbers acceptèrent la proposition de Râchid, mais ils confièrent à ce vertueux serviteur le soin d'élever le fils d'Edrîs et de les gouverner jusqu'à ce que cet enfant, auquel on donna le nom de son père, fût en âge de tenir le sceptre. Pendant que

[1] *Prolégomènes* (*Notic. et Extr.* t. XVI, p. ٣٤, l. 5 à 7; — t. XIX, p. 48).

[2] Katoush (كَتُوش), Kathirah (كَثِيرة), Kanizah (كَنِيزة), trois variantes du nom de Kanzah (كَنْزة).

[3] *Baïân*, t. I, p. ٢١٨, l. 12. — *K'art'âs*, p. ١٠, l. 9 (p. 14 de la trad. lat. — p. 23 de la trad. franç.). — Au dire de Jean Léon, la femme qu'Edrîs laissait enceinte était une esclave de nation *gothique*[a], et l'on peut être sûr de retrouver la même assertion dans Marmol; mais on la retrouve ornée de détails plus qu'invraisemblables; il présente Kanzah comme une chrétienne appartenant à une noble famille de *Goths:* « Vna noble « christiana del linage de los *Godos* que tenia cap« tiva[b]. » La version des auteurs arabes est beaucoup plus vraisemblable, puisqu'elle explique, en partie, la confiance et l'affection des Berbers.

[4] *K'art'âs*, aux pages citées note 3 ci-dessus.

[5] Ibn-'Abd-el-H'alîm le fait naître le lundi 3 redjeb 177 (14 octobre 793 de J. C.) (*K'art'âs*, p. ١١, l. 1 et 2; — p. 15 de la trad. lat. — p. 25 de la trad. franç.). C'est donc à tort qu'El-K'aïraouâni (*Hist. de l'Afr.* liv. VI, p. 170) dit qu'il mourut en 213, à *trente ans;* il faut lire *trente-six ans*.

[a] In Ramvsio, f° 31, v° F (p. 127 de la trad. de Jean Temporal).

[b] *Descripcion general de Affrica*, lib. II, cap. XIX, vol. I, f° 104 r°, col. 2 (*L'Afrique* de Marmol, t. I, p. 209).

Râchid appliquait tous ses soins à l'éducation d'Edrîs le Jeune (ادويس الاصغر), en même temps que, par sa sagesse et sa droiture, il justifiait, dans le maniement des affaires publiques, la confiance que les Berbers avaient mise en lui, l'*Ifrîk'iah* voyait se fonder, en 184, avec l'assentiment de Haroun-er-Rachîd, la dynastie des AGHLABITES[1].

IFRIK'IAH. 184 de l'hég. (800 de J. C.)

C'était dans la cinquième année du règne d'El-H'akam en *Espagne;* il y avait bientôt trente-deux ans que Charlemagne était monté sur le trône qu'il entourait de tant de gloire, et il était à la veille de recevoir ou, plus exactement, de prendre la couronne impériale que le crime avait placée sur la tête de l'infâme Irène. Cependant *Naples* et la *Calabre* avec la *Sicile* restaient des dépendances de *Constantinople*[2]; l'*Égypte* obéissait au Khalife[3].

I. IBRÂHÎM IBN-EL-AGHLAB.

Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab, aussitôt qu'il eut reçu son investiture, s'empressa de donner, par un acte expressif, la signification, dans sa propre pensée, de la révolution qui venait de se faire. Pour marquer le caractère particulier de sa position par rapport à celle de ses prédécesseurs, pour rompre avec le passé d'une manière sensible aux yeux sans cependant éveiller les susceptibilités du Khalife, il bâtit, à trois milles de *K'aïraouân*[4], la ville d'*El-'Abbâssïah*[5] (العبّاسيّة),

Fondation d'El-'Abbâssïah.

[1] Voyez p. 415 de ce volume où j'ai dit qu'Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab reçut son investiture le 12 djoumâdi-'l-akhir 184 (jeudi 9 juillet 800 de J. C.).

[2] Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* l. LXVI, §§ L à LIV, t. XII, p. 381 à 389.

[3] Au moment de l'investiture d'Ibrâhîm, c'était Ismâ'îl-ibn-'Aïçâ qui en était gouverneur depuis le 15 djoumâdi-'l-akhir 183; mais il fut remplacé, le 7 ramadhân 184, par El-Laïth-ibn-el-Fadhl, qui conserva ce gouvernement jusqu'au lundi 24 djoumâdi-'l-akhir 187, date à laquelle Hâroun-er-Rachîd nomma Ab'med-ibn-Ismâ'îl (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٥٠٩, l. 16 et 17, p. ٥١٣, l. 12 à 17, p. ٥١٧, l. 18 et 19). Nous avons vu (note 4 de la p. 394) que, depuis le 30 moh'arram de cette année 187, Er-Rachîd avait secoué le joug des Barmakides, dont on doit supposer qu'El-Laïth était une créature.

[4] Ibn-Ouadrân (*Rev. de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 422; IIIe s. n° de déc. 1853).

[5] C'était aussi le nom d'un quartier situé dans la partie occidentale de *Baghdâd*[a]. Iâk'out[b] nomme, outre ces deux *'Abbâssïah*, trois autres localités du même nom : 1° un monticule de sable à l'ouest de *Khoraïmîah*[c] sur le chemin de *La Mekke;* près de ce monticule se trouvent un château et un lac; 2° un village de la province de

[a] Abulfedæ *Annal. muslem.* t. III, p. 448 in fine. Cet auteur parle de cette localité à propos d'un combat qui eut lieu en 526 (1131-1132 de J. C.) entre 'Imâd-ed-Dîn-Zenkî et le Khalife Mostarchid, XXIXe 'abbâsside.

[b] *Mochtarik*, p. ٣٠٢, l. 14 à p. ٣٠٣ l. 5. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. 231, l. 6 à 14. On y trouve indiquée, près de *Koufah*, une *'Abbâssïah* qui n'est pas mentionnée par Iâk'out.

[c] *Mo'djam*, t. II, p. ٣٤٠, l. 21. — Le *Marâs'id* place cette montagne de sable, son château et son lac au même point. Suivant d'autres, dit-il, on l'appelait *Samîrâ-'l-H'âdjir-el-'Abbâssïah*, et si cette indication est exacte, elle nous permet, à l'aide d'un passage d'Ibn-Bat'out'ah, de déterminer l'emplacement de cette *'Abbâssïah*. Elle se trouve, d'après ce grand voyageur, à une faible distance du château de *Faïd*, qu'il place à moitié route de *La Mekke* à *Baghdâd* et à douze journées de marche de *Koufah* (*Voyages*, t. I, p. 408 et 409).

qu'il vint habiter avec tous les siens[1], et, en même temps, il fit démolir la maison de l'émîrat, qui était située, à *K'aïraouân*, au midi de la mosquée principale[2], et dont la construction remontait à l'époque de la conquête[3]. Il sembla donc faire, de ces deux résidences, les symboles des deux pouvoirs qui s'étaient succédé : l'ancien pouvoir qui disparaissait, le pouvoir nouveau qui s'élevait. Ce fut dès l'année 184, selon El-Bekrî[4] et Ibn-'Adzârî[5], qu'Ibrâhîm cons-

Djerdjâ dans le *Sa'îd* (haute Égypte); 3° un grand village situé à une journée au nord de *Belbeis* dans la partie orientale de la basse Égypte appelée *El-H'auf*[a], village qui, en réalité, s'appelait *El-'Abbâçah*, du nom d'une sœur[b] de Khomâraouaïah[c] ibn-Ah'med-ibn-T'ouloun. Lorsque, à la fin de 281, K'at'r-en-Nadâ[d] (la goutte de rosée), fille de Khomâraouaïah, quitta l'*Égypte* pour aller à *Baghdâd* épouser le Khalife Mo'tadhid[e], El-'Abbâçah accompagna sa nièce jusqu'à un point frontière de l'Égypte et de la Syrie, où elle planta ses tentes, et sur ce point elle fit bâtir un village, qui était prospère du temps de Iâk'out (+626) et même du temps d'Ibn-Khallikân[f] (+681). J'aurai, plus loin (p. 513), l'occasion de parler d'une sixième localité du nom d'*El-'Abbâssiah*, mais dont l'existence fut très-éphémère; j'en profiterai pour dire un mot de la problématique *'Abbâssiah* de 'Omar Hizârmard, que je n'ose compter pour une septième localité du même nom.

[1] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٣, l. 10 (p. 86 de la trad.).

[2] Sur la grande mosquée de *K'aïraouân*, voyez El-Bekrî, p. ٢٢ à ٢٣ (*J. A.* t. XII, p. 468 à 472; v° s. 1858).

[3] El-Bekrî, p. ٢٨, l. 18 (*J. A.* t. XII, p. 482; v° s. 1858). — El-K'aïraouânî dit aussi qu'Ibrâhîm fit abattre le palais de ses prédécesseurs (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 82).

[4] *El-Mecâlik oua 'l-Memâlik*, p. ٢٨, l. 8 à 10 (*J. A.* t. XII, p. 481 et 482; v° s. 1858). L'auteur ne lui donne pas d'autre nom que celui de *K'as'r-el-K'adîm* (le vieux château) : « Cette ville, « dit-il, devint la résidence des émirs aghlabites; « elle est située au sud de *K'aïraouân* à la dis« tance de trois milles. » Il ajoute que, dans les environs de *K'as'r*, se trouve une construction (بنية) connue sous le nom d'*Er-Ros'âfah*, et Iâk'out, qui énumère onze localités du nom d'*Er-Ros'âfah*, s'exprime ainsi sur la neuvième : « *Er-Ros'âfah*, localité de l'*Ifrîk'îah* près de *K'aï*« *raouân* et avoisinant la ville de *K'as'r* » (*Mochtarik*, p. ٢٠٩, l. 15 et 16). Voy. la note 5 de la p. 431 de ce volume. — Le *Marâs'id* (t. I, p. ١٥٧, lin. ult.) indique une localité de رصفة sans *alif* sur le bord de la mer en *Ifrîk'îah*.

[5] *Baïân*, t. I, p. ٢١٥, l. 18. Ibn-'Adzârî avait

[a] Eutychius lui donne le nom d'*El-'Abbâçiah* (*Annalium*, t. II, p. 494, l. 1); mais Iâk'out explique que le vrai nom est *'Abbâçah* sans le *ia* (يعبر يا) (*Mochtarik*, p. ٣٠٣, l. 1), et je lui emprunte l'origine de ce nom.

[b] E. Quatremère s'est certainement trompé en faisant El-'Abbâçah *fille* de Khomarouiah (*sic*) (*Mém. géogr. et hist. sur l'Égypte*, t. I, p. 189). Cette erreur est empruntée à El-Makîn (p. 177, l. 36).

[c] J'écris ce nom (خمارويه) comme l'écrivent Iâk'out (*Mochtarik*, p. ٣٠٣, l. 4) et Abou-l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. II, p. ٢٣٣, l. 16), quoique ce dernier (t. I, p. ٣٤٣, l. 3 et t. II, p. ٥٠, l. 12) ait écrit aussi خمارويه (*Khomârouaïah*). Le texte d'El-Makîn (p. 173, l. 26 et p. 178, l. 2) altère ce nom en omettant le point diacritique du خ.

[d] Nom que Deguignes défigure un peu sous celui de Cotrelnada (*Hist. gén. des Huns*, liv. IX, t. III, p. 138).

[e] Freytag, *Zobdah-el-H'aleb min Târîkh-H'aleb*, p. ٣٣, l. 9.

[f] *Mochtarik*, p. ٣٠٣, l. 2 à 5. — Ibn-Khallikân, n° ٢٢٠, fasc. III, p. ٢٠, l. 8 à 11 (t. I, p. 500 de la trad. angl.). — *Géographie* d'Abou-l-Fedâ, p. ١٠٨, l. 13 à 17 (t. II, p. 149 de la trad.).

truisit ce château dont En-Nouaïrî parle comme d'un lieu de plaisance où il ne tarda pas à transporter secrètement des armes et ses richesses[1]. Mais, par cela même que, à son origine, la ville nouvelle ne fut qu'un château appelé, depuis, *K'as'r-el-K'adîm* (le vieux château), il ne faut sans doute voir, dans la fondation d'Ibrâhîm à son début, qu'un lieu de retraite fortifié, qui devint le noyau d'une ville dont le même En-Nouaïrî nous fait suivre les progrès et dont il fixe, très-approximativement, la date des premiers développements. La révolte d'El-'Imrân étant étouffée[2], « Ibrâhîm, dit-il, voyant son autorité « raffermie par ces événements, agrandit le *K'as'r-el-K'adîm* et accorda aux « membres de sa famille et à ses clients des logements dans cette forteresse[3]. » Évidemment, une ville, et même une ville importante, s'éleva successivement autour de la citadelle d'Ibrâhîm; El-Bekrî, dans une description sommaire, parle de sa mosquée, de ses bains nombreux, de ses caravansérails (خانات), de ses marchés, de ses cinq portes, dont il donne les noms, détails qui, tous, concourent à montrer l'importance qu'avait prise *El-'Abbâssïah*[4]. Mais la posi-

indiqué antérieurement (p. ٨٤, l. 8 à 11) cette fondation comme ayant été faite par Ibrâhîm, seulement en 185; mais nous allons voir qu'il habita *El-K'as'r* dès cette année 185, ce qui rend plus vraisemblable qu'il commença sa construction en 184. Ibn-'Adzârî nous apprend ici qu'Ibrâhîm bâtit *El-K'as'r* sur un emplacement qu'il avait acquis des *Beni-T'âlout*, tribu qui, du reste, m'est inconnue.

[1] En-Nouaïrî, § XXXVIII (*H. d. B.* t. I, p. 400 de la trad.). — *Baïân*, t. I, p. ٨٤, l. 11 et 12.

[2] C'est-à-dire en 196 (voyez p. 467 et 468 de ce volume).

[3] En-Nouaïrî, § XXXVIII (*H. d. B.* t. I, p. 402 de la trad.).

[4] M. Fraehn[a] et, d'après lui, M. le comte Castiglioni[b] ont admis qu'*El-'Abbâssïah* était le *K'as'r-K'aïraouân* dont Iâk'out parle comme d'une grande ville située au sud et à quatre milles de *K'aïraouân* et dans le voisinage de laquelle se trouvait une ville du nom d'*Er-Ros'âfah*[c]; ils rapportent à la *'Abbâssïah d'Ifrîk'ïah* des monnaies qui remontent aux années 151 à 154 et en concluent tout naturellement que cette fondation est antérieure aux AGHLABITES. On concevrait facilement, du reste, qu'un château (*K'as'r*) portant le nom de la ville voisine (*K'aïraouân*) eût été agrandi, surtout fortifié par Ibrâhîm, et qu'ensuite une ville se fût successivement élevée autour de ce centre. La différence de un mille entre la distance donnée par El-Bekrî et Ibn-'Adzârî[d] et celle donnée par Iâk'out n'est pas un obstacle au rapprochement entre ces deux localités, placées toutes deux, d'un commun accord, au sud de *K'aïraouân* et près d'*Er-Ros'âfah*. Mais lorsque MM. Fraehn et Castiglioni prétendent, en outre, qu'*El-'Abbâssïah* était la même ville que *Rak'k'âdah*, il n'est pas douteux

[a] Chr. Mart. Fraehn, *Recens. numm. muhamm. Acad. imp. scient. Petrop.* clas. II, p. 26 à 28, nos 43, 46, 49, 55; in-4°, Petrop. 1826.

[b] *Mém. géogr. et numismat. sur la part. orient. de la Barb. appelée Afrîk'. par les Arab.* p. 24; in-8°, Milan, 1826.

[c] *Mo'djam*, t. IV, p. 114, l. 16. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. ٢٢٢, l. 12 et 13.

[d] Voyez les notes 4 et 5 de la page précédente. Voyez aussi la note 6 de la p. 338 de ce volume.

tion d'Ibrâhîm était trop menacée pour attendre l'achèvement de ces constructions diverses, et il se hâta de fixer sa résidence dans le *vieux château* aussitôt qu'il l'eut suffisamment fortifié; car ce fut là que, au commencement de 801 (185 de l'hég.), il reçut les ambassadeurs que Charlemagne avait envoyés en Orient et qui, à leur retour, avaient mission de toucher à *Carthage* pour obtenir du prince régnant en *Ifrîk'ïah* les reliques de saint Cyprien et d'autres martyrs d'Afrique[1].

185 de l'hég. (801 de J. C.) Réception des envoyés de Charlemagne.

qu'ils se trompent, comme je le montrerai en parlant de la fondation de cette dernière résidence en 263 par le IXe des AGHLABITES.

[1] Ces reliques étaient celles de saint Cyprien[a], de saint Spérat, le principal des douze martyrs scillitains[b], et de saint Pantaléon[c], comme nous l'apprennent les chroniques contemporaines et les auteurs qui les ont copiées[d]. Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab satisfit sans peine à la demande de l'envoyé[e] de Charlemagne; mais il fallut à Ish'âk' (c'était le nom de cet envoyé) le temps de rassembler les reliques qu'il était autorisé à emporter. A l'imitation de ce qu'avait fait Hâroun-er-Rachîd, que la chronique de Loisel intitule roi de Perse[f], Ibrâhîm s'était empressé d'envoyer un ambassadeur au puissant empereur des Francs. Ces deux ambassadeurs, l'un persan, l'autre africain, devancèrent Ish'âk'; ils firent la traversée sur le même navire et débarquèrent à *Pise*. Charlemagne, qui était alors à *Pavie*, envoya à leur rencontre et leur donna audience entre *Verceil* et *Ivrée* (mai 801). C'est à ce sujet que la chro-

[a] Saint Cyprien avait eu la tête tranchée à *Carthage*, le 14 septembre 258 : «et ita altera die octavo-decima «Kalendarum Octobrium. . . .» (*Acta proconsularia S. Cypriani episcopi et martyris*, § III, p. 189, col. 1. P. Theod. Ruinart, *Acta martyrum*; in-f°, Veronæ, 1731).

[b] Voyez les notes 5 et 6 de la p. 63 de ce volume.

[c] Je ne saurais dire quel est ce Pantaléon, ni la date de sa mort. Les martyrologues mentionnent un saint Pantaléon, médecin, qui fut martyrisé à *Constantinople*, sous Dioclétien, le 27 juillet 303. Alban Butler, dans l'article qu'il consacre à ce Pantaléon, dit : «Le chef de ce saint est honoré dans l'église primatiale de *Lyon*, et l'on dit «qu'il y fut apporté au commencement du IXe siècle[1*].» Ces indications se rapportent, comme on voit, aux reliques de saint Pantaléon apportées d'*Ifrîk'ïah* à Charlemagne[2*]. Lenain de Tillemont dit qu'il y a une grande incertitude sur ce saint (*Mém. pour serv. à l'hist. ecclés. des six prem. siècl.* t. VI, art. LXI, p. 156 et p. 642, col. 2; in-4°, Paris, 1698).

[d] *Annales rerum Francicarum* (D. Bouquet, t. V, p. 53; in-f°, Paris, 1744). — Les mêmes faits se retrouvent dans les *Annales d'Éginhard*, qui a copié les *Annales* ci-dessus, celles dites *de Loisel*, pour les événements relatifs aux années 801 à 803 (*id.* t. V, p. 32, note [b]). Adonis *Chronicorum ætas sexta* (*Maxima bibliotheca veterum Patrum*, t. XVI, p. 807 F, col. 2; in-f°, Lugduni, 1677). — Adonis *Martyrologium* (*ibid.* t. XVI, p. 883 C, col. 1). — *Chroniques de Saint-Denis* (D. Bouquet, t. V, p. 251 A). — *Ex chronico Virdunensi* auctore Hugone abbate Flaviniacensi (*idem* t. V, p. 374 D). — *Ex Sigeberti* Gemblacensis *Chronico* (*id.* t. V, p. 378 E).

[e] Charlemagne avait député à Hâroun-er-Rachîd un juif nommé Ish'âk' et deux autres personnages, Lantfrid et Sigimund. Ces deux derniers étaient morts dans le voyage (*Annal. rer. Francic.* à la page citée note [d] ci-dessus).

[f] Adon, qui l'intitule aussi roi de Perse, ajoute avec raison : «qu'à l'exception de l'Inde, il était maître de «presque tout l'Orient. «Revertentes a Rege Persarum Aaoron, qui, excepta India, totum pœne tenebat Orien«tem.» (Adonis *Martyrologium*. *Maxima bibliotheca veterum Patrum*, t. XVI, p. 883 C, col. 1).

[1*] *Vie des Pères*, trad. par Godescard, t. VI, p. 417; in-8°, Paris, 1819.

[2*] Voy. la note 3* de la page suivante.

186 de l'hég. (802 de J. C.) Révolte de H'amdîs.

Quoique les historiens arabes s'accordent à louer le gouvernement d'Ibrâhîm, à prôner l'administration à la fois douce et ferme au moyen de laquelle il réussit à mettre un frein aux menées des factions[1], son règne, par cela seul qu'il déjouait bien des projets ambitieux, dut être et fut très-agité. Dès 186, H'amdîs-ibn-'Abd-er-Rah'man-el-Kendi se révolta à *Tunis*, rejeta son vêtement noir, marque distinctive de la soumission aux 'Abbâssides, appela aux armes une foule d'Arabes et de Berbers, habitants de la ville, et bientôt il se trouva, près de la *Sibkhah de Tunis*[2], en présence d'une armée dont Ibrâ-

nique de Loisel dit : «Unus enim.... alter Sar-«racenus de Africa, legatus Amirati Abraham «(Ibrâhîm), qui in confinio Africæ *in Fossato* præ-«sidebat[a].» Dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, publiée par M. Guizot en 1824, ce passage est traduit : «.... un autre, «Sarrasin d'Afrique, et envoyé d'Ibrâhîm qui «gouvernait le *pays de Fês* sur les confins de l'A-«frique[b].» Pertz a dit aussi, en 1826, en annotant les mots *in Fossato* dans le texte qu'il a publié des *Annales* d'Éginhard (Einhardi), *regnum Fez*[c]. Mais nous verrons tout à l'heure que *Fês* n'a été fondé qu'en 192 (808 de J. C.), et comme d'ailleurs le mot *Fossatum* veut dire *Fossé* et s'applique particulièrement aux fossés qui entourent les murailles d'une ville[d], il est évident que l'auteur des *Annales de Loisel* et, d'après lui, Éginhard, n'ont pu parler de *Fês*, mais bien de la ville ou plutôt de la forteresse dans laquelle Ibrâhîm avait reçu l'envoyé de Charlemagne. Ce détail fut, sans aucun doute, transmis par Ish'âk' dont le retour eut lieu en octobre 801e. (Voyez l'*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 88 à la fin de la note 94.)

[1] *Baîân*, t. I, p. ٨٣, l. 15 à 19. — En-Nouairî, § XXXVIII (*H. d. B.* t. I, p. 400 de la tr.). — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٤٢, l. 4 à 7 (t. I, p. 224 de la tr.).

[2] Voyez, sur la *Sibkhah de Tunis*, la note 4 de la p. 322 de ce volume.

[a] *Annal. rer. Francic.* à la page citée note [d] de la page précédente.

[b] *Mém. relat. à l'hist. de France*, t. III, p. 51. Je pourrais répéter ici ce que j'ai dit à la fin de la note [g] de la p. 436 de ce volume.

[c] *Monumenta Germaniæ historica* edidit G. H. Pertz, t. I, p. 190, nota 44; in-f°, Hannoveræ, 1826.

[d] «Fossatum, vallum, fossa : sed ea præsertim, quæ *circa urbium mœnia* circumducitur, nostris *fossé*.» (*Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* condito a Car. Dufresne domino Ducange, t. III, p. 382, col. 2; in-4°, 1844, édit. Firm. Didot.)

[e] Les *Annales de Loisel* nous apprennent qu'Ish'âk' débarqua dans le port de *Vendres* (*Veneris*) en octobre 801, passa l'hiver à *Verceil* (*Vercellis*), et, le 20 juillet 802 (XIII Kalend. Augusti), se présenta à Charlemagne à *Aix-la-Chapelle*[1*] (*Aquisgrani*). L'Empereur lui avait envoyé son notaire Herchambaut en *Ligurie* (*Lombardie*) pour qu'il fît appareiller un navire[2*], et il est clair que ce fut ce navire qui transporta à *Arles*[3*] les présents des souverains musulmans et les précieuses reliques.

[1*] *Annales rerum Francicarum*, à la page citée note [d] de la page précédente. — La *Chronique d'Agobart*, auteur contemporain puisqu'il mourut en 840, dit aussi que les reliques arrivèrent à *Arles* en 802 (*Maxim. Biblioth. veter Patr.* t. XIV, p. 328, col. 2; in-f°, Lugduni, 1677).

[2*] *Chroniques de Saint-Denis*, liv. II, chap. 1 (Dom Bouquet, t. V, p. 251 A).

[3*] «Prosperis usi velis, tandem pervenerunt *Arelatum*.» (Adonis *Martyrologium. Maxim. Biblioth. veter Patr.* t. XVI, p. 888 C, col. 1.) — Adon, quoique très-voisin de ces événements puisqu'il mourut en 875, place à tort en 806 l'arrivée d'Ish'âk' à *Arles*; il paraît confondre cette circonstance avec celle de la translation des reliques dans l'église de Saint-Jean-Baptiste à *Lyon*, translation qui eut lieu en effet en 806, comme il le dit lui-même dans le VIe âge de sa Chronique (*id. ibid.* t. XVI, p. 807 F, col. 2), et comme le lit aussi la *Chronique de Verdun*, qui, du reste, semble avoir copié Adon. (D. Bouquet, t. V, p. 374 D.)

hîm avait confié le commandement à 'Imrân-ibn-Makhlad. Le choc fut terrible; des flots de sang coulèrent; mais le chef rebelle trouva la mort dans ce combat, selon En-Nouaïrî[1]; il fut seulement mis en fuite, selon Ibn-el-Athîr[2], confirmé par Ibn-Khaldoun[3]. Quel fut précisément le caractère de la révolte d'El-Kendi? Quel fut le but de ce chef en répudiant les couleurs des 'Abbâssides? Voulut-il protester contre l'abandon que ceux-ci avaient fait de l'Afrique aux Aghlabites? Les historiens ne le disent pas et leurs récits laissent le champ libre à toutes les conjectures; ils présentent Ibrâhîm comme restant dans son rôle de vassal fidèle et combattant loyalement pour soutenir l'autorité de son seigneur méconnue par un chef rebelle; « tous les soins d'Ibn-el-Aghlab, ajoute « Ibn-Khaldoun, furent ensuite employés à *pacifier les contrées du Maghrib-el-Ak's'â*[4]. » En considérant la situation qui ressort de l'ensemble des faits déjà exposés dans cette Étude, on se demande tout d'abord par quel genre de soins Ibrâhîm put songer à étendre son action sur cette contrée reculée; ses actes vont nous dire l'objet de sa sollicitude, et quel était, pour lui, le sens de ces mots *pacification du Maghrib-el-Ak's'â*.

Défaite de H'amdis.

Nous sommes en 186; par conséquent, le jeune Édrîs avait neuf ans[5]; le tuteur qui gouvernait en son nom, l'affranchi Râchid[6], ne négligeait rien pour entretenir, dans le cœur des *Aurabah*, les espérances que ces hôtes dévoués avaient mises dans la race de 'Ali, et, par son incessante application à ré-

Lutte avec Edris.

[1] § XXXVIII (*H. d. B.* t. I, p. 401 de la tr.).

[2] Ibn-el-Athîr, *El-Kâmil*, t. VI, p. 10v, l. 6 à 12. — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٣, l. 13 (p. 88 de la trad.).

[3] Ibn-Khaldoun, *ibid.* p. ٣٣, l. 14 (p. 88 de la tr.). — Je m'étonne de lire dans Ibn-'Adzârî[a] que les combats d'El-Kendi contre les armées d'Ibrâhîm « concordèrent avec la lutte qui s'en-« gagea entre El-Mâmoun et El-Amîn après la « mort de leur père Er-Rachîd; » je m'en étonne, puisque lui-même place la révolte d'El-Kendi sous l'année 185 et la mort d'Er-Rachîd en 193[b]. Il semblerait qu'en écrivant les lignes que je viens de transcrire entre guillemets, Ibn-'Adzârî songeait à la révolte de 'Imrân qui, en effet, comme on le verra plus loin, dura de 194 à 196, et qui, par conséquent, coïncida avec la lutte entre les fils d'Er-Rachîd, puisque cette lutte dura de 195 à 198[c].

[4] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٣, l. 15 (p. 89 de la tr.).

[5] Voyez p. 449 de ce volume.

[6] J'ai (p. 396) intitulé Râchid *client* d'Edrîs; j'observerai ici qu'on lit dans El-Bekrî : « *On dit* « que Râchid était l'affranchi de 'Aïçâ, fils de « 'Abd-Allah et frère d'Edrîs. » (*El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ١٢٢, l. 23. — *J. A.* t. XIII, p. 350; ve s. 1859.)

[a] *Baïân*, t. I, p. ٨٥, l. 13 et 14.

[b] Voyez la note 3 de la p. 466 ci-après.

[c] Eutychii *Annal.* t. II, p. 414. — El-Makîn, lib. II, cap. VII, p. 125 à 128. — Abou-'l-Faradj, p. ٢١٥ à ٢١٦ (p. 156 et 157 de la tr. lat.). — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 96, l. 18 et suiv.

pondre par des actes de justice à la loyale confiance des Berbers, il avait fait que ce pouvoir, si frêle en apparence, puisqu'il reposait sur la tête d'un enfant, s'affermissait de jour en jour. Ibrâhîm comprit rapidement où il devait frapper : « Il ne cessa point, dit Ibn-Khaldoun, de chercher à capter les Ber-
Assassinat de Râchid. « bers et de répandre l'or parmi eux jusqu'à ce que Râchid eût été mis à mort « et que sa tête lui eût été envoyée[1]. » Mais les bons exemples ont aussi leur fécondité : un Berber, Bahloul-ibn-'Abd-el-Ouâh'id-el-Mat'ghari[2], recueillit ce noble héritage de dévouement à la famille d'Edrîs et continua l'œuvre qui avait coûté la vie à Râchid. Une nouvelle lutte s'engagea entre la jalouse haine d'Ibn-el-Aghlab et la fidélité de Bahloul, et cette fois la violence ne fut pas
Subornation de Bahloul. nécessaire, la corruption suffit : « Ibrâhîm, dit Ibn-Khaldoun, ne cessa de le « circonvenir par des présents et par des lettres jusqu'à ce qu'il fût parvenu à « le détacher du parti des Edrîsites pour le gagner aux 'Abbâssides[3]. » Les termes qu'emploie En-Nouaïrî, pour rendre compte de ce succès obtenu, méritent aussi d'être cités : « il parvint enfin, dit-il, à détacher ce personnage « de la cause d'Edrîs et *à le faire rentrer dans l'obéissance*[4]. » Mais cette fois en-

[1] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣١٥, l. 2 et 3 (p. 89 de la trad.). — Ailleurs, Ibn-Khaldoun dit, sous l'année 188 : « Ibn-el-« Aghlab était parvenu, *deux ans auparavant*, à « faire assassiner Râchid[a]; » ce crime fut donc consommé, suivant lui, en 186, date qu'avait donnée El-Bekrî[b]. Ibn-'Abd-el-H'alîm le place en 188[c]; mais j'ai d'autant moins hésité à adopter la date de 186, que les événements qui précédèrent la proclamation du jeune Edrîs II en 188 s'opposent à ce que l'assassinat de Râchid ait eu lieu à la date indiquée dans le *K'art'âs*.

[2] بهلول ابن عبد الوحد المطغرى. En-Nouaïrî[d] avait donné au nouveau soutien d'Edrîs II le nom que lui donne ici Ibn-Khaldoun; mais El-Bekrî passe ce personnage complétement sous silence, et Ibn-'Abd-el-H'alîm ne le mentionne qu'à l'occasion de vers qu'Edrîs II aurait adressés à ce Bahloul, vers qui, du reste, ont pour objet de le dissuader de prêter l'oreille aux promesses perfides que lui fait Ibrâhîm[e]. En 187 et 188, lorsqu'Ibrâhîm cherchait à agir sur Bahloul, Edrîs, me paraît-il, était bien jeune pour avoir écrit les vers que lui attribue le *K'art'âs*.

[3] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣١٥, l. 6 et 7 (p. 89 de la trad.); *H. d. B.* t. I, p. ١٥٢, l. 2 (t. I, p. 239 de la trad.); *Hist. des Edrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 563 de la trad.). Dans ce dernier passage, Ibn-Khaldoun dit que Bahloul reconnut la souveraineté de Hâroun-er-Rachîd, et se rendit à *K'aïraouân;* dans son histoire des Berbers (p. 239), il prétend que ce chef, s'étant ensuite réconcilié avec Edrîs, conserva le commandement de sa tribu. Il valait la peine de donner la date de cette réconciliation.

[4] § XXXXIII (*H. d. B.* t. I, p. 401 de la trad.). Il serait plus vrai de dire que, à cet instant, Bahloul *entra* sous l'obéissance d'Ibrâhîm.

[a] *Hist. des Edrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 561 de la trad.).
[b] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ١٢٢, l. 17 (*J. A.* t. XIII, p. 349; 1ère s. 1859).
[c] *K'art'âs*, p. ١٢, l. 9 (p. 17 de la trad. lat. — p. 28 de la trad. franç.).
[d] A la page citée note 4 ci-dessus.
[e] *K'art'âs*, p. ١٢, l. 1 à 4 (p. 16 et 17 de la trad. lat. — p. 27 et 28 de la trad. franç.).

core, la loyauté des Berbers déjoua les lâches manœuvres d'Ibrâhîm; Abou-Khâlid-Iezîd[1]-ibn-el-Iâs-el-'Abdi avait remplacé l'indigne Bahloul, et, à sa voix, les Berbers répondirent aux sourdes menées du vassal des 'Abbâssides par une éclatante manifestation. Comme pour témoigner que leur amour et leur confiance avaient grandi avec les obstacles, ils hâtèrent la proclamation de leur jeune souverain, qui n'avait pas encore atteint l'âge de la majorité[2]: « en « l'an 188, les *Aurabah* et les autres tribus berbères lui jurèrent fidélité dans « la mosquée de *Oualîlî*.... il avait alors onze ans[3]. »

188 de l'hég. (804 de J. C.) Serment des Berbers.

[1] N. Desvergers, qui a traduit ce passage de l'Histoire des Edrîsites par Ibn-Khaldoun, dit « Abou-Khâlid-*ibn*-Iezid. » (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 91, à la fin de la note 97.) Le texte imprimé du *K'art'âs* (p. 17, l. 10) donne la leçon « Abou-Khâlid-Iezîd; » mais les manuscrits de M. Beaumier (p. 28 de sa trad.) portent « Abou-Khâlid-*ibn*-Iezîd-ibn-el-Iâs-el-*H'amoudi*; » il en résulte que, à ne considérer que les manuscrits d'Ibn-'Abd-el-H'alîm et d'Ibn-Khaldoun, on reste dans l'incertitude sur ce nom. C'est le texte d'El-Bekrî qui a fixé mon choix; on y lit ابو خالد يزيد (*El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. 122, lin. ult.).

[2] Je n'ai pas trouvé, dans le *Précis de jurisprudence* de Khalîl-ibn-Ish'âk'-ibn-Ia'k'oub[a] (ou Ibn-Cho'aïb), la fixation de l'âge de la majorité, selon la loi musulmane. M. Jules Duval a bien voulu, à ma demande, consulter, sur ce point, Sîdi-H'omaïdah, muphti d'*Orân*; dont la réponse, qui m'a été transmise le 6 octobre 1858, est : que la majorité est fixée, non, en effet, par Khalîl, mais par ses commentateurs, à dix-huit ans, et que leur décision ferait loi en Algérie comme dans tout l'Islâm.

[3] Ibn-Khaldoun, *Hist. des Edrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 561 de la trad.). — On voit qu'Ibn-Khaldoun ne donne que l'année dans laquelle cet événement s'accomplit; d'autres auteurs avaient fixé la date précise du serment prêté dans la mosquée de *Oualîlî*, mais avec des variantes de dates qui rendent difficile de faire un choix, parce que non-seulement ces divers auteurs ne s'accordent pas entre eux, mais ils se mettent en contradiction avec eux-mêmes. Ainsi El-Bekrî, après avoir placé la naissance du jeune Edrîs au mois de rebî'-l-akhir 175, dit que ce prince avait *onze ans* quand, le vendredi 7 rebî'-l-aouel 187, les Berbers lui prêtèrent serment, et, plus loin, il prétend qu'Edrîs avait *trente-trois ans* quand il mourut en 213[b]. L'auteur du *K'art'âs* place le serment au vendredi 1er rebî'-l-aouel 188, et il

[a] Traduit par M. Perron (t. X à XV de l'ouvrage de la commission scientifique de l'Algérie; in-8°, de l'I. N. 1848 à 1852). — Le *Mokhtas'ar* est indiqué par H'âdji-Khalîfah (t. V, p. 446, l. 6, n° 11410), qui donne à l'auteur le nom de Khalîl-ibn-Ish'âk'-ibn-Mouçâ-'l-Djondi, mort en 767 [a*] (1365-1366 de J. C.). Voyez au n° 4834 de la Table de H'âdji-Khalîfah les renvois aux divers ouvrages du même auteur.

[b] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. 122, l. 16 et 17, et p. 123, l. 1 et 22 (*J. A.* t. XIII, p. 349, 350 et 352; v° s. 1859). — S'il était né en rebî'-l-akhir 175, il aurait eu près de douze ans le 7 rebî'-l-aouel 187, et, s'il avait *trente-trois ans* en 213, il faudrait placer sa naissance en 180. Ensuite, le 7 rebî'-l-aouel 187 ne tombe pas un vendredi, mais un dimanche, ce qui rend cette date suspecte; ces passages d'El-Bekrî doivent être entachés d'au moins deux fautes. — El-K'aïraouâni fait mourir Edrîs en 213 à l'âge de *trente ans*, ce qui placerait sa naissance en 183 (*Hist. de l'Afr.* liv. VI, p. 170).

[a*] J'ignore d'après quelle source M. Perron (t. I, p. xvi) place la mort de Khalîl en 776 (1374-1375), année qu'en tout cas il fait, à tort, correspondre à l'année 1422 de J. C.

Ce coup décisif porté à la prétendue autorité d'Ibrâhîm sur le *Maghrib* est un embarras manifeste pour les auteurs arabes; ils ne savent comment expliquer que le prince aghlabite ne déclare pas la guerre aux tribus qui osent proclamer un souverain, et ils vont jusqu'à imaginer la plus invraisemblable des fables : « Edrîs, dit En-Nouaïrî, *se voyant abandonné*, adressa une lettre à « Ibrâhîm pour exciter sa commisération, le priant de l'épargner et de ne pas « inquiéter un proche parent du saint Prophète. Cette démarche, ajoute-t-il, « eut pour résultat qu'aucune guerre n'eut lieu entre eux[1]. » Je suspecte de grande inexactitude le fait de la suppliante prière qu'En-Nouaïrî prête ici au jeune Edrîs ou plutôt à ses conseillers, quoique ce fait ait été admis par Ibn-Khaldoun[2], qui se garde toutefois de le reproduire dans l'histoire spéciale qu'il a écrite des Edrîsites[3]. En effet, non-seulement le meurtre de Râchid

Démarche suppliante attribuée à Edrîs.

ajoute que le jeune Edrîs avait alors *onze ans cinq mois*[a], ce qui ferait remonter sa naissance au 1er chaouâl 176, c'est-à-dire à une date antérieure à celle de la mort de son père; or, d'une part, il vient, à la page précédente, de placer la naissance au 3 redjeb 177[b]; d'une autre part, c'est d'après des éléments empruntés au *K'art'âs* lui-même que j'ai admis que le jeune Edrîs était né vers le 1er djoumâdi-'l-akhir 177[c]; ici, comme on voit, les contradictions abondent. Mais, s'il est bien vrai de dire que le texte imprimé d'El-Bekrî place la proclamation d'Edrîs II au vendredi 7 rebî-'l-aouel 187 (يوم الجمعة السابع من ربيع الاول سنة سبع وثمانين ومايتة), il faut admettre que d'anciens manuscrits disaient 188; car celui que l'auteur du *K'art'âs* a eu sous les yeux était dans ce cas : « El-Bekrî et El-Bernouçi[d], « dit-il, placent cet événement au *vendredi 7 rebî-'l-aouel 188*[e]. » Il aurait tout au moins dû dire vendredi 8, puisqu'il rapporte lui-même cet événement au vendredi 1er; mais il est tombé juste en copiant servilement; car, en réalité, le 1er rebî-'l-aouel 188 correspond au samedi 17, et le 7 au vendredi 23 février 804 de J. C.; il semble donc, d'après ce qui précède, qu'on ne puisse guère hésiter qu'entre ces deux dates. En adoptant celle donnée par El-Bekrî et El-Bernouçi (vendredi 7 rebî-'l-aouel 188), le jeune Edrîs, né vers le 1er djoumâdi-'l-akhir 177, avait alors onze ans moins deux mois et environ vingt jours; El-Bekrî et Ibn-Khaldoun ont donc très-bien pu dire onze ans; mais ils ne devaient pas le faire naître en 175 (voy. ci-dessus et la note 3 de la p. 448 de ce volume). Je puis faire le même reproche à Ibn-'Adzârî, qui donne à Edrîs *onze ans* quand on lui remit le gouvernement en 187 (*Baïân*, t. I, p. ٢١٨, l. 13).

[1] § XXXVIII (*H. d. B.* t. I, p. 401 de la trad.).

[2] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٧, l. 7 à 9 (p. 89 de la tr.).

[3] *Hist. des Edrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 563 de la trad.). Là il dit seulement qu'Edrîs demanda

[a] *K'art'âs*, p. ١٢, l. 11 (p. 17 de la trad. lat. — la traduction française, p. 28, dit *dix* ans et cinq mois).

[b] *Ibid.* p. 11, l. 1 et 2 (p. 15 de la trad. lat. — p. 25 de la trad. franç.).

[c] Voyez p. 449 de ce volume.

[d] « J'ai vainement cherché, dit M. Tornberg (p. 365, l. 10 de sa trad. lat.), ce qu'était cet El-Bernouçi (البرنوسى). » — Edrîsî parle d'une tribu des *Miknâçah* qui portait le nom de *Beni-Bornous*, بنو برنوس (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٧٨, l. 5 et 6). — Peut-être l'orthographe du nom de l'auteur inconnu est-elle El-Bornouçî.

[e] *K'art'âs*, p. ١٢, lin. penult. (p. 18 de la trad. lat. — p. 29 de la trad. franç.). A cette page 29, on lit : « le ven- « dredi de rebî-'l-aouel 188, » comme si le mot سابع avait manqué dans les manuscrits de M. Beaumier.

et la défection de Bahloul n'entraînèrent pas un seul instant, pour les Berbers, une pensée d'abandon, mais ces actes odieux produisirent, au contraire, comme on vient de le voir, l'explosion d'enthousiasme qui éclata, le 7 rebî-'l-aouel 188, dans la mosquée de *Oualîlî*. L'élan fut tel, que, suivant El-Bekrî et El-Bernouci, cités par Ibn-'Abd-el-H'alîm, les principales tribus qui figurèrent dans cette solennité furent les *Zenâtah*, les *Aurabah*, les *S'anhâdjah* et les *Ghomârah*[1], c'est-à-dire que l'on vit (chose étrange!) les *Zenâtah* et les *S'anhâdjah*, ces deux représentants d'une hostilité héréditaire, unis dans un même serment. La signification profonde d'un pareil ensemble et de cette insolite union était plus que suffisante pour arrêter Ibrâhîm si, méconnaissant son impuissance, il avait formé le dessein de réprimer les Berbers par les armes; mais rien n'indique qu'il en ait eu même la pensée, et, d'ailleurs, d'autres soins appelèrent bientôt son attention vers l'est de ses États. Au milieu de 189 (en redjeb), une formidable insurrection éclata à *Tripoli* : Sofiân-ibn-el-Madhâ (سفيان بن المضا), qui commandait au nom d'Ibrâhîm, fut chassé de son palais, obligé de chercher un asile dans la mosquée, pendant que ceux qui lui étaient restés fidèles étaient massacrés, « et les habitants, ajoute Ibn-Khaldoun, qui « emprunte ce récit à Ibn-el-Athîr[2], ne le reçurent à composition que sous la « condition qu'il sortirait de la ville. Il la quitta au mois de cha'bân, après « l'avoir gouvernée pendant vingt-sept jours. » Les Tripolitains firent plus; ils se

189 de l'hég. (805 de J. C.) Grave sédition à Tripoli.

la paix, et les lignes qui suivent immédiatement sont un véritable démenti à l'existence de cette demande sans motif.

[1] *K'art'âs*, p. ۱۳۳, l. 8 (p. 18 de la trad. lat. — p. 29 de la tr. fr.). — Je ne vois pas, dans la Notice qu'El-Bekrî consacre aux Berbères (p. ۱۱۸ à ۱۲۲, *J. A.* t. XIII, p. 340 et suiv. v°s.), le passage cité par Ibn-'Abd-el-H'alîm; il se trouve sans doute dans la partie du manuscrit d'El-Bekrî qui n'est pas venue jusqu'à nous.

[2] *El-Kâmil*, t. VI, p. ۱۳۷. — *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۳۴, l. 9 à 16 (p. 90 à 92 de la tr.). — Abou-'l-Mah'âcin dit aussi que Sofiân quitta *Tripoli* dans le mois de cha'bân, après vingt-sept jours du gouvernement de ce représentant d'Ibrâhîm, et place le récit de ces événements sous l'émirat en *Égypte* de Ah'med-ibn-Isma'îl, émirat qui dura deux ans trois mois et vingt jours, du 24 djoumâdi-'l-akhir 187[b] au *samedi milieu de chaoûal* 189[c], quand 'Abd-Allah-ibn-Moh'ammed-el-'Abbâssi, surnommé Ibn-Zaïnab, fut appelé à le remplacer (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٥٣٧, l. 1 à 5).

[a] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٥٢٨, l. 1 à 14.

[b] Voyez la note 4 de la p. 450 de ce volume.

[c] Le samedi 14 chaoûal 189 correspond au 13 septembre 805 de J. C. Cette date est celle de l'arrivée à *Mis'r* du successeur de Ah'med-ibn-Isma'îl, dont, en réalité, la destitution date du lundi (lisez dimanche) 18 cha'bân 189 (20 juillet 805 de J. C.); aussi Abou-'l-Mah'âcin donne-t-il au gouvernement de Ah'med une durée de deux ans un mois et demi (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٥٢٨ in fine). Rigoureusement, il faudrait compter deux ans un mois vingt-quatre jours.

donnèrent un gouverneur, Ibrâhîm-ibn-Sofiân-et-Temîmi (ابرهيم بن سفيان التميمى). Cette grave révolte ne fut apaisée que dans les derniers jours de 189.

Pendant que ces événements s'accomplissaient aux confins des États aghlabites, le jeune Edrîs commettait une faute qui eut de funestes conséquences et qui pouvait en avoir de plus funestes encore, mais que, heureusement pour sa dynastie naissante, il sut réparer plus tard (voy. p. 473). « En 189, dit Ibn-« 'Abd-el-H'alîm, une troupe nombreuse d'Arabes de l'*Ifrîk'iah* et de l'*Anda-« lousie*[1] vint trouver Edrîs; ils étaient accompagnés d'environ cinq cents ca-« valiers appartenant aux tribus d'*El-K'îçïah*, d'*El-Azd*, de *Madh'adj*[2], des *Beni-« lah's'ab*, d'*Es'-S'addaf* et autres. L'imâm les accueillit avec joie, les combla « de présents et les éleva aux premiers emplois, à l'exclusion des Berbers, sous « le prétexte que ceux-ci ne savaient pas l'idiome arabe. Un de ces nouveaux « venus, 'Omaïr-ibn-Mos'a'b-el-Azdi, fut même créé vizîr[3]. » Cet acte d'ingratitude envers Abou-Khâlid-Iezîd, qui venait de le faire proclamer, cette préférence accordée à des étrangers qui leur étaient odieux, durent indisposer violemment les Berbers, et de pareilles fautes ne pouvaient manquer d'être mises à profit par Ibrâhîm, qui, n'osant envoyer une armée dans le *Maghrib-el-Ak's'a*, malgré les succès qu'il venait d'obtenir à *Tripoli*, s'empressa évidemment de recommencer la guerre de sourdes intrigues qu'il faisait aux Edrîsites. L'événement prouve que, avec de la persévérance, il ne réussit que trop bien, puisque, le 6 dzou-'l-h'idjah 192 (dimanche 1er octobre 808 de J. C.), Edrîs fit mourir Abou-Leïlâ-Ish'âk'-ibn-Moh'ammed-ibn-'Abd-el-H'amîd[4], parce

192 de l'hég. (807-808 de J. C.)

[1] Je me demande si ce n'est pas cette troupe d'Arabes de l'*Andalousie* que Conde (t. I, p. 241) a transformée en une ambassade qu'El-H'akam aurait, suivant lui, envoyée à Edrîs en 189 pour le complimenter sur son avénement et lui proposer une alliance contre ses ennemis tant d'Orient que d'Afrique. Je me pose cette question, parce que nulle part je ne trouve trace de la prétendue ambassade dont parle Conde.

[2] Le texte porte مدج; peut-être doit-on lire مِدْج, nom d'une tribu iéménite qui descendait de Kahlân par 'Arîb (*Essai sur l'hist. des Arab. av. l'Islâm.* tabl. I et t. I, p. 113).

[3] *K'art'âs*, p. ۱۳, l. 17ª (p. 19 de la trad. lat. — p. 31 de la trad. franç.). — Ibn-Khaldoun renverse ce nom et écrit « Mos'a'b-ibn-'Omaïr-el-« Azdi; » il ajoute que ce personnage était surnommé *El-Meldjoum* (le bridé) à cause d'une cicatrice qu'un coup de sabre lui avait laissée sur le nez (*Hist. des Edrîs.* à la page citée note 1 de la page suivante).

[4] El-Bekrî, *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ۱۲۳, l. 2 et 3 (*J. A.* t. XIII, p. 350: v° s. 1859). Il dit يوم السبت لست خلون (le *samedi* six nuits passées), ce qui correspond au 6; mais ce jour tombe un *dimanche* et non un *samedi*. M. de Slane a traduit par « le samedi 7, » mais samedi tombe le 5.

ª Voir aussi p. ۱۲, l. 5 (p. 17 de la trad. lat. — p. 28 de la trad. franç.).

qu'il avait découvert que ce chef des *Aurabah* entretenait des intelligences avec Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab [1]. Un pareil coup d'État, frappé par le vizir arabe, était peut-être juste; mais cette justice avait le malheur d'impliquer l'oubli de grands services rendus par Ish'âk'-ibn-Moh'ammed à Edrîs I, qu'il avait accueilli lors de son arrivée dans le *Maghrib* [2], et à Edrîs II lui-même, dont, jusqu'à sa défection, il avait concouru à protéger la jeunesse. Peut-être l'extrême rigueur déployée au nom d'Edrîs, qui alors n'avait encore que quinze ans et demi, contribua-t-elle à lui ouvrir les yeux peu d'années après et joua-t-elle un rôle dans le changement de politique que nous aurons bientôt à constater [3]. Malgré ces douloureuses épreuves, la sagesse des Berbers, et surtout leur inébranlable volonté de soustraire le *Maghrib-el-Ak's'â* aux conséquences de la conquête arabe, leur inspira la bonne pensée de supporter avec une patiente résignation des froissements qui pouvaient être passagers. Depuis qu'ils s'étaient donnés à Edrîs, ils avaient vu leur prospérité s'accroître, leur importance grandir, et un fait qui, à lui seul, en fournit la preuve, c'est que « la « ville de *Oualîlî*, dit Ibn-Khaldoun, ne pouvant plus suffire au nombre « toujours croissant des troupes et d'autres serviteurs de l'empire, Edrîs chercha un emplacement pour y fonder une capitale [4]. » Nous allons voir *Fès* (فاس), s'élever.

Edris fait mourir le chef des Aurabah.

Suivant Ibn-'Abd-el-H'alîm, de nombreuses hésitations présidèrent au choix de l'emplacement où devaient être jetés les fondements de la ville nouvelle. Ces incertitudes furent enfin fixées par le vizîr d'Edrîs, 'Omaïr-ibn-Mos'a'b-el-Azdi, qui trouva toutes les conditions désirables remplies par un territoire qu'occupaient des *Zouâghah* (زواغة) et des *Benou-Iarghich* (بنو يرغش) [5]. Je ne

Fondation de Fès.

[1] Ibn-Khaldoun, *Hist. des Edrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 561 de la trad.). C'est sans nul doute par suite d'une faute d'impression qu'à cette page on lit : « Ish'âk'-ibn-Mah'moud; » car, à la p. 559, Ibn-Khaldoun avait dit « Ish'âk'-ibn-*Moh'ammed*-« ibn-'Abd-el-H'omaïd, grand émîr de la tribu « *Aurabah*, » et, dans son *Histoire des Berbers* (t. I, p. 187, l. 21 et 22; — t. I, p. 290 de la trad.), il écrit ce nom absolument comme l'écrit El-Bekrî (p. 118, l. 8 et 9. — *J. A.* t. XIII, p. 340; 5e s. 1859).

[2] Voyez p. 397 de ce volume.

[3] Voyez p. 473 de ce volume.

[4] *Hist. des Edrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 561 de la trad.).

[5] *K'art'âs*, p. 18, lin. ult. (p. 21 de la trad. lat. — p. 34 de la trad. franç.). — El-Bekrî désigne particulièrement l'emplacement du *Quartier des K'airaouânites* comme ayant été occupé par des *Zouâghah*[*]; il est confirmé par l'auteur du *K'art'âs*, qui dit (p. 10, l. 6 à 8) que le campement des *Benou-Iarghich* fut l'emplacement du *Quartier des Andalous*. Je suppose ces deux indications parfaitement exactes.

[*] *El-Mocâlik oua'l-Memâlik*, p. 123, l. 6 et 7 (*J. A.* t. XIII, p. 350 et 351; 5e s. 1859).

Digression sur la date de la fondation de Fès.

veux pas entrer ici dans des détails que ne comporte pas cette Étude[1]; mais la date de la fondation de *Fês* a donné lieu à de si étranges erreurs, que je consacrerai quelques lignes à fixer cette date avec précision, ne fût-ce que pour justifier celle que j'ai adoptée. El-Bekrî avait dit, en parlant des deux quartiers dont se compose la ville de *Fês* : « Le *quartier des Andalous* (عدوة الاندلسيين) « fut fondé en 192, et celui des *K'aïraouânites* (عدوة القرويين)[2] en 193, sous « le règne d'Edrîs-ibn-Edrîs[3]. » Plus de deux siècles après, Ibn-'Adzârî répète : « Dans la ville de *Fês*, il y a deux *'Adouahs*, le *'Adouah des Andalous*, qui fut « fondé en 192, et le *'Adouah des K'aïraouânites* un an après[4]. » En 726, Ibn-'Abd-el-H'alîm donna cette date avec plus de précision encore; je lis dans le texte publié à Upsal en 1843 « que le *quartier des Andalous* fut fondé le jeudi « 1er rebî-'l-akhir[5] 192 » (3 février 808 de J. C.). Parfaitement d'accord en cela

[1] Pour des détails sur la ville de *Fês*, on peut consulter : la'k'oubi (IXe siècle de notre ère), Ibn-H'auk'al (Xe siècle), El-Bekrî (XIe siècle), El-Edrîsî et le géographe anonyme (XIIe siècle), Abou-'l-Fedâ, Ibn-'Abd-el-H'alîm, Ibn-el-Ouardi et Ibn-Khaldoun (XIVe siècle), El-Bak'oui et Chihâb-ed-Dîn (XVe siècle), Ibn-'Aïâs et Jean Léon (commencement du XVIe siècle), Marmol et Diego de Torrès (fin du XVIe siècle). Je dirai seulement ici qu'El-Bekrî (p. 110, l. 13. — *J. A.* t. XIII, p. 334: Ve s. 1859) place le *quartier des K'aïraouânites* à l'ouest de celui des *Andalous* et qu'El-Edrîsî (p. Vo, l. 16 et 17) place celui-ci au sud du premier; M. de Gœje (apud la'k'oubi, p. 128, in fine) cherche à concilier les deux auteurs en disant que le *quartier des Andalous* était au nord-est de celui des *K'aïraouânites;* je dirais plutôt au sud-est.

[2] Mot que Deguignes a défiguré en le transcrivant par *Courounas* dans l'extrait qu'il a donné de *La perle des merveilles* par Ibn-el-Ouardi[a], ouvrage indiqué par H'âdji-Khalîfah, t. III, p. 132, l. 7, n° ١٤٩٨٨.

[3] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. 110, l. 20 et 21 (*J. A.* t. XIII, p. 334 et 335; Ve s. 1859). — Casiri (t. II, p. 3, à la fin de la note c) a donné une idée inexacte de ce passage dont il cite un lambeau de texte incorrect. En outre, à la p. 2, col. 2, il dit d'El-Bekrî : « antiquus, sed « *incertæ ætatis* scriptor, » ce qui prouve ou que son manuscrit était fort incomplet, ou qu'il l'a lu avec inattention, puisque, à trois reprises, El-Bekrî dit lui-même qu'il écrivait en 460 (1067-1068 de J. C.) (p. ٤٩, l. 10; p. Iv°, l. 11; p. Ivl°, l. 20. — *J. A.* t. XIII, p. 183, 498, 506; Ve s. 1859).

[4] *Baïân*, t. I, p. ٢١٥, l. 18 à 20.

[5] Le texte imprimé dit : يوم الخميس غرّة ربيع الاوّل المبارك سنة اثنين وتسعين وماية (*K'art'âs*, p. 14, l. 11 et 12), c'est-à-dire le *jeudi* commencement du mois béni de rebî-'l-*aouel* 192 que M. Tornberg (p. 28 de sa trad. lat.) fait correspondre au 3 février 808 de J. C. Or, il y a là une erreur évidente; car le 1er rebî-'l-*aouel* 192 tombe un *mardi* correspondant au 4 janvier 808, et c'est le 1er rebî-'l-*akhir* qui tombe un *jeudi* (3 février 808); il faut donc lire الآخر au lieu de الأوّل. Mais je remarque que M. Beaumier, qui a travaillé sur d'autres manuscrits et qui déclare (p. IX de son Avertissement) n'avoir eu connaissance du livre latin de M. Tornberg qu'au moment de sa publication, dit (p. 44 de

[a] *Notices et Extraits*, t. II, p. 24; in-4°; de l'I. R. 1789. Pour les ouvrages d'Ibn-el-Ouardi, voy. le n° 9434 de la Table de H'âdji-Khalîfah.

avec El-Bekrî et avec Ibn-'Adzârî, le même auteur ajoute que, un an après, le 1er rebî-'l-akhir 193 (lundi 22 janvier 809 de J. C.), on commença la construction du *quartier des K'aïraouânites*[1]. Le géographe anonyme que M. de Kremer a édité[2] et Ibn-Khaldoun[3] reproduisent aussi les dates données par El-Bekrî; je ne vois que Chihâb-ed-Dîn qui recule, mais d'une année seulement, chacune des phases de la construction de *Fès* : suivant lui, Edrîs-ibn-Edrîs jeta les fondements du premier quartier au commencement de rebî-'l-*aouel* 193[4], et, l'année suivante (194 de l'hég.), il posa les premières pierres de l'autre partie de la ville, de la partie qui porte le nom d'*El-K'aïraouîn*[5]. En présence de tous ces témoignages, il est permis de se demander à quelles sources les auteurs modernes, Conde[6] et Gråberg di Hemsò[7] exceptés, ont puisé les dates qu'ils assignent à la fondation de la ville qui fut si longtemps la capitale du *Maghrib-el-Ak's'â*. Marmol prétend que *Fès* fut fondée en 793, qu'il rapporte fautivement à l'an 185 de l'hégire[8], et Perrot d'Ablancourt, son

193 de l'hég. (808-809 de J.-C.)

sa trad. franç.) : «Le premier jeudi du mois béni «de rebî'l-*aouel* 192 (*3 février-808 de J. C.*).» Il y a là une concordance dans l'erreur du texte, tout au moins dans la faute du calcul fait pour déterminer la date correspondant à notre calendrier, qui montre que ce passage a été emprunté à la traduction latine. — Reinaud, d'après la traduction portugaise que le Père Moura a donnée du *K'art'âs* en 1828, dit que *Fès* fut fondé en 805[a] (189 de l'hég.); le texte que je viens de citer, confirmé par celui dont M. Beaumier a disposé, montre que le manuscrit du P. Moura était fautif. Voyez, ci-après, la note 2 de la p. 464.

[1] *K'art'âs*, p. 14, l. 13 (p. 28 de la trad. lat. — p. 44 de la trad. franç.).

[2] *Kitâb-el-Istibs'âr fî 'Adjâ'b-el-Ams'âr*, p. 44, l. 6 et 7; in-8°, Vienne, 1852.

[3] «En l'an 192, dit-il, Edrîs commença la «construction de la ville en traçant les fondations «du *Quartier des Andalous*. L'année suivante «(193 de l'hég.), il bâtit le *Quartier des K'aï-«raouânites* et y fixa son séjour.» (*Hist. des Edrîs.* t. II de l'*Hist. des Berb.* p. 562 de la trad.)

[4] Ce qui s'accorderait, quant à l'année, avec le texte que Casiri (t. II, p. 3, à la fin de la note a) donne comme étant celui d'El-Bekrî. — Le 1er rebî-'l-aouel 193 correspond au samedi 23 décembre 808 de J. C.

[5] Chihâb-ed-Dîn, *Kitâb-el-Djomân* (le livre des perles), traduit par Silvestre de Sacy (*Notic. et Extr.* t. II, p. 159). — Au lieu de القرويين, le savant traducteur a lu القرويين (*El-K'aroubîn*); mais Ét. Quatremère a rétabli la véritable leçon (*ibid.* t. XII, p. 575, note 6); cependant M. Am. Jaubert a, depuis, ajouté un *ba* et un *alif* et a lu, dans El-Edrîsî, القاروبيين (*El-K'âroubîn*) qu'il transcrit *Caroubin* (*Géographie*, t. I, p. 222). Si c'est une correction, elle n'est pas heureuse. En réalité, le texte d'El-Edrîsî (à la page citée note 1 de la page précédente) dit القرويين.

[6] Conde dit très-bien : «esto fue año ciento «noventa y dos de la Hegira.» (*Hist. de la domin. de los Arab. en España*, t. I, p. 388.)

[7] Dans lequel on lit : «en 807 de J. C.» (*Specchio geogr. e statist. dell' impero di Marocco*, p. 47; 1834.) L'an 192 commence le 6 novembre 807.

[8] «Setecientos y nouenta y tres, que los Ala-«rabes contaron ciento y ochenta y cinco de la

[a] *Géographie* d'Abou-'l-Fedâ, trad. par Reinaud, t. II, p. 186, note 2; in-4°, de l'I. N. 1848.

traducteur, ne l'a pas redressé [1]. Évidemment, l'erreur de l'historien espagnol provient d'une faute commise dans le calcul qu'il a fait pour déterminer à quelle année de notre ère correspond l'an de l'hégire 185 (801 de J. C.), date qu'il empruntait à Jean Léon comme étant celle de la fondation de *Fês* [2]. Cardonne place cette fondation en 172 [3] (788 et 789 de J. C.); peut-être a-t-il été entraîné par le savant Deguignes, qui avait donné la date de 173 [4] (789-790 de J. C.); mais ce qu'il est plus difficile d'expliquer, c'est qu'un membre de la commission scientifique de l'Algérie, dans un ouvrage spécial sur la *Géographie du Marok*, publié en 1846, ait choisi, entre toutes ces dates, la date fausse donnée par Jean Léon, altérée encore par les faux calculs de Marmol, et, sans doute comme justification de sa préférence, il assure que

« Hixara. » (*Descr. gen. de Affrica*, vol. I, f° 104 r°, col. 2; in-f°, Granada. 1573). — Ailleurs, il fait correspondre la même année 185 de l'hég. à l'année 798 de J. C. (*ibid.* vol. II, f° 84 v°, col. 2); dans les deux cas, il aurait dû dire 801; mais j'expliquerai tout à l'heure (note 1 de la page suivante) à quelle cause tient *une partie* de son erreur.

[1] *L'Afrique* de Marmol, t. I, p. 209, et t. II, p. 157 à la marge; in-4°, Paris 1667.

[2] *Descrittione dell' Africa* in Ramvsio, t. I, fol. 31 D; in-f°, in Venetia, 1563 (p. 126 de la trad. de Jean Temporal; in-f°, Lyon, 1556). — Casiri avait déjà redressé l'erreur de J. Léon [a]; en parlant, sous le n° MDCCVI, d'un manuscrit du *K'art'âs* copié en 874 (1470 de J. C.), il dit que l'auteur de ce livre a donné une très-élégante (perelegantem) description de *Fês;* il indique les origines que cet auteur suppose pouvoir être celles du mot *Fês*, puis il ajoute : « Videsis Leonem Afri- « canum, lib. III, p. 106, qui *Fessam* ab Edriso « conditam esse tradit anno Egiræ 185, cum *ve- « rius*, ut notat nostri codicis auctor, condita sit « anno Egiræ 192. » (Casiri, t. II, p. 159, col. 1 et 2.) — Ce passage montre que le manuscrit que Casiri avait sous les yeux s'accordait avec celui de M. Tornberg et non avec celui du P. Moura (voyez à la fin de la note 5 de la p. 462 de ce volume); ainsi, les manuscrits de Casiri, de M. Tornberg et de M. Beaumier s'accordent sur la date de 192.

[3] Voyez p. 384 de ce volume et la note 3 de cette p. 384.

[4] *Hist. gén. des Huns*, t. I, p. 359; in-4°, Paris, 1756. — Deguignes et Cardonne ont peut-être été induits en erreur par Abou-Bekr-er-Râzî, s'ils ont eu connaissance d'un passage de cet auteur cité par Ibn-el-Abbâr dans son *El-H'ollat-es-Siarâ*, d'où Casiri l'a extrait [b], passage dans lequel Er-Râzî, après avoir fait arriver Edrîs *l'ancien* en Afrique dans le mois de ramadhân 172 [c], le fait mourir en 174, et, ce qui est plus grave, lui attribue la fondation de *Fês*. Cardonne, sans s'inquiéter des dates, a encore augmenté la confusion en admettant que ce fut Edrîs *le jeune* qui fonda la ville de *Fês* en 172 [d] (788 de J. C.); or nous savons que ce prince est né en 177, au plus tôt en 175.

[a] Ce qui n'a pas empêché les traducteurs d'El-K'aïraouâni de placer la fondation de *Fês* en 185 (*Hist. de l'Afr.* p. 170, note 3).

[b] *Biblioth. arab. hisp. Escurial.* t. II, p. 31, note [a]; in-f°, Matriti 1770.

[c] Voyez à la fin de la note 2 de la p. 388 de ce volume.

[d] *Hist. de l'Afr. et de l'Esp. sous la domin. des Arab.* liv. III, t. II, p. 59 et 60; in-12, Paris, 1765.

cette date est le plus généralement adoptée[1]. Espérons que, sur ce dernier point, M. Renou se trompe; quoi qu'il en soit, la discussion qui précède ne laisse aucune incertitude sur la date à laquelle *Fès* fut fondé.

Dénomination des deux quartiers de Fès.

Malgré ce qui vient d'être dit sur les noms donnés aux deux quartiers de la ville fondée par Edrîs-ibn-Edrîs en 192 et 193, il est clair que ce fut à une époque plus ou moins postérieure que ces noms furent donnés; ainsi, le *quartier des Andalous* ne dut recevoir son nom qu'en 198, lorsqu'El-H'akam chassa de *Cordoue* les faubouriens qui avaient échappé au glaive de ses satellites[2] et que huit mille exilés trouvèrent un refuge dans la nouvelle ville du *Maghrib*[3]. Il est plus difficile de préciser la date à laquelle trois cents familles de *K'aïraoudn*[4] vinrent se placer sous la protection d'Edrîs et furent établies

[1] Renou, *Descr. géogr. de l'Emp. du Maroc*, p. 270 et note 1 de la même page; in-8°, de l'I. R. 1846. — Ce choix étonne à juste titre quand on considère que, à l'époque où M. Renou publiait son ouvrage, toutes les sources qui viennent d'être indiquées, le géographe anonyme, Ibn-'Adzâri et Ibn-Khaldoun exceptés, étaient imprimées (texte ou traduction), et l'erreur de Jean Léon relevée par Casiri depuis soixante-seize ans. — Toutes les dates chrétiennes que Marmol déduit des dates musulmanes, et réciproquement, sont entachées d'une erreur fondamentale, puisqu'il explique (vol. I, fol. 55 r°, col. 2; — t. I, p. 117 de la trad. franç.) qu'il rapporte l'an 1 de l'hégire à l'année 613 de J. C.; il faut donc d'abord ajouter 9 aux chiffres qu'il obtient. Ensuite il explique, dans le même passage, que, pour obtenir la date chrétienne, il retranche, de la date musulmane, une année par période de trente années; ce mode, grossièrement approximatif, puisqu'il ne tient compte ni des années surabondantes ni des années bissextiles, peut cependant, moyennant correction, conduire à l'*année* cherchée; ainsi, dans le cas dont il s'agit, en partant de la date fausse (185 de l'hég.) donnée par Jean Léon, Marmol, d'après sa manière de compter, a dû faire le calcul suivant :

$$613 + 185 - \frac{185}{30} = 792$$

Ajoutant la correction	9
Il aurait trouvé en réalité	801
Ajoutant maintenant l'erreur de J. Léon.	7
On arriverait à l'année exacte	808

[2] Voyez p. 441 et 442 de ce volume.

[3] *K'art'âs*, p. ٢٥, l. 10 et 11 (p. 36 de la trad. lat. — p. 56 de la trad. franç.). Le texte dit ثمانية الاف بيت (huit mille familles); mais, bien que M. Dozy[a] l'ait répété d'après Ibn-'Abd-el-H'alîm, il m'a semblé que huit mille familles représenteraient plus de quinze mille individus, et comme Ibn-el-K'out'iah dit que «*la majeure «partie* s'embarqua pour *Alexandrie* au nombre «de quinze mille[b],» j'ai cru devoir ne porter qu'à huit mille *individus* le corps qui se rendit en *Maghrib*, sans attacher, du reste, à ce chiffre plus d'importance qu'il ne convient.

[4] *K'art'âs*, p. ٢٥, l. 13 et 14 (p. 36 de la trad. lat. — p. 56 de la trad. franç. qui dit trois *mille* familles). Ét. Quatremère avait observé[c], en 1831, que M. Dombay (*Geschichte der Mauritanischen Könige*, t. I, p. 53) dit, par erreur,

[a] *Musulm. d'Esp.* t. II, p. 76.

[b] *Fotouh'-el-Andalos* (*J. A.* t. I, p. 468; ve s. 1853).

[c] *Notices et Extraits*, t. XII, p. 575, note 1; in-4°, de l'I. R. 1831.

par lui dans la seconde partie de la ville, partie qui prit alors le nom de *quartier des K'aïraouânites*. Quelle fut la cause de cette émigration? A quelle instant eut-elle lieu? J'ai vainement interrogé de nombreux auteurs pour obtenir une réponse à ces questions[1]; je crois toutefois l'avoir trouvée dans un épisode de l'histoire des Aghlabites, et ce sont les agitations du règne de Ziâdet-Allah I, troisième prince de cette dynastie, qui nous fourniront les éléments de solution de ce point problématique[2]. Mais je ne dois pas anticiper sur les événements, et je dirai seulement ici que l'émigration des familles de *K'aïraouân* dut avoir lieu dans la neuvième année du règne de Ziâdet-Allah, c'est-à-dire en s'afar et rebî-'l-aouel 210 (mai-juillet 825 de J. C.); le second quartier de *Fês* reçut donc son nom environ dix-sept ans après le commencement de sa construction, qui précédait de bien peu un changement de règne en Orient: le 3 djoumâdi-'l-akhir 193 (samedi 24 mars 809 de J. C.), Hâroun-er-Rachîd, le cinquième Khalife 'abbâsside, mourait à *T'ous* dans le *Khordçân*[3], et son fils Moh'ammed-el-Amîn, qui lui succédait, confirma Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab dans le gouvernement de l'*Ifrik'iah*[4].

Mort de Hâroun-er-Rachîd.

L'acte important de l'édification d'une capitale était à la fois une espèce de défi jeté aux Aghlabites et une nouvelle expression de la volonté immuable

huit cents familles; je ne sais si, chez MM. de Dombay et Beaumier, ce sont des fautes d'inattention ou des fautes de leurs manuscrits; mais il est certain que le texte imprimé, publié en 1843, dit ثلاث مائة بيت.

[1] Cependant le *K'art'âs* (aux lignes ci-dessus citées) dit que ces trois cents familles vinrent demeurer à *Fês* avec Edrîs مع ادريس, ce qui place leur émigration entre 193, date de la fondation du *Quartier des K'aïraouânites*, et la mort d'Edrîs survenue en 213.

[2] Voyez p. 488 et 489 de ce volume.

[3] Un auteur contemporain, Théophane, avait fixé la mort de ce prince au mois de mars de la seconde indiction (Theophanis, *Chronographia*, t. I, p. 751, l. 9 à 11), c'est-à-dire à mars 809. Cette date est confirmée et précisée par de nombreux auteurs arabes: Ibn-K'otaïbah (p. ١٩٣, l. 16 à 18) dit «dans la nuit du samedi 3,» — El-Makîn, p. 120, l. 7 et 8. Plus loin (p. 121 et 122), il donne au règne une durée de 23 ans 78 jours*, ce qui place la mort à la date vraie, puisqu'il fait commencer ce règne le 14 rebî-'l-aouel 170 (p. 110, l. 8 et 9, et p. 112, l. 16 et 17). — Ibn-Khallikân, n° ٥٣٨, fasc. VI, p. ٢٢, l. 12 et 13 (t. II, p. 467 de la trad. angl.). — Abou-'l-Faradj, p. ٢٣٦, l. 15 et 16 (p. 152 de la trad. lat.). Il ne donne que l'année (193), et en nombre rond, 23 ans pour la durée du règne. — Ibn-'Adzârî, *Baïân*, t. I, p. ٨٩, l. 9 et 10. — Abulfedæ, *Annal. muslem.* t. II, p. 92, l. 11. — Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ٥٠٨, l. 11 et 12. — M. Weill (*Geschichte der Chalifen*, t. II, p. 165) a adopté la date donnée par Ibn-K'otaïbah et confirmée par toutes les autorités ci-dessus citées.

[4] *Baïân*, t. I, p. ٨٩, l. 11 et 12. — Il garda ce gouvernement jusqu'à sa mort (voy. 470, note 5).

* Mais voyez le n° III de la Note A à la fin de cet ouvrage. La durée qui y est indiquée correspond à vingt-trois ans soixante-seize jours.

de fonder une dynastie; cet acte s'était accompli pendant la minorité d'Édrîs : « Quand ce prince eut atteint l'âge de la majorité, dit Ibn-Khaldoun, on lui « renouvela le serment de fidélité, et ayant ainsi établi de nouveau l'autorité « de la dynastie, on lui soumit toutes les villes du *Maghrib*[1]. » J'ai dit que, chez les Musulmans, l'âge de la majorité était dix-huit ans[2]; il faut donc fixer à l'an 195 (810-811 de J. C.) cette prise de possession du *Maghrib*, à laquelle Ibrâhîm pouvait d'autant moins s'opposer que, au milieu de 194[3], une révolte plus redoutable que n'avait été celle de *Tripoli*, en 189 (p. 459) était venue menacer le vassal des 'Abbâssides. 'Imrân-ibn-Modjâlid-er-Rebîa'ï[4], qui habitait *Tunis*, s'unit à K'oraïch-ibn-et-Tunisi (قريش بن التونسى) pour aller attaquer Ibn-el-Aghlab; bientôt les deux chefs insurgés étaient maîtres de *K'aïraouân*, et Ibrâhîm, obligé de s'enfermer dans *El-'Abbâssïah*, y fut assiégé pendant une année entière[5]. Comprenant toute l'imminence du danger, le Khalife[6] envoya à son vassal des sommes provenant du Karâdj d'*Égypte*[7] pour

195 de l'hég. (810-811 de J. C.)

On soumet à Édris tout le Maghrib.

Révolte de 'Imrân.

196 de l'hég. (811-812 de J. C.)

[1] *Hist. des Édrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 561 de la tr.). Nous verrons, deux ans après (p. 471), ses conquêtes s'étendre vers l'est de ses États.

[2] Voyez la note 2 de la p. 457 de ce volume.

[3] Puisque, suivant En-Nouaïrî et Ibn Khaldoun (voy. la note 5 ci-dessous), la guerre avec 'Imrân dura une *année entière;* puisqu'Ibrâhîm mourut en chaouâl 196 (voy. p. 470), et qu'*après* avoir vaincu 'Imrân, il s'occupa de développer *K'as'r-el-K'adîm* et d'y installer ses fidèles[a], on peut croire que la révolte de 'Imrân éclata dès 194, ainsi, d'ailleurs, que le dit formellement Ibn-el-Athîr, qui place en cha'bân 194 trois batailles livrées par les insurgés à Ibn-el-Aghlab, lequel, battu deux fois, resta vainqueur dans la troisième rencontre (*El-Kâmil*, t. VI, p. ۱۶۳, l. 1 à 10).

[4] عمران بن مجالد الربعى, celui-là même qui avait combattu et vaincu H'amdîs en 186 (voy. p. 454 et 455 de ce volume). J'écris الربعى comme Ibn-el-Athîr et non الربى, comme écrit Ibn-Khaldoun (p. ۳۱۵ lin. penult.).

[5] Ibn-Khaldoun (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۳۵, l. 4 (p. 92 de la tr.). — « La guerre, « avait dit En-Nouaïrî, continua entre eux pen- « dant une année entière; la cavalerie d'Ibrâhîm « faisait des incursions *jusque sous les murs de* « *K'aïraouân* et massacrait tout ce qu'elle rencon- « trait, pendant que celle de 'Imrân faisait de « même *dans le pays occupé par Ibrâhîm* » (En-Nouaïrî, à la page citée note[a] ci-dessous). Le théâtre de la guerre était bien restreint, comme on voit, puisqu'il n'y avait que trois ou quatre milles entre *K'aïraouân* et *El-'Abbâssïah* (voy. p. 450 et 451, note 4, et p. 452, note 4 de ce volume). Belâdzorî (p. ۲۳۴, l. 11) dit même « deux milles (ميلين). »

[6] Ibn-Khaldoun dit « le Khalife Er-Rachîd[b], » mais ce fut nécessairement Moh'ammed-el-Amîn, son successeur, qui vint en aide à Ibrâhîm (voyez la note 4 de la page précédente).

[7] Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. ۲۳۴, l. 9. Voyez la note 2 de la p. 412.

[a] Belâdzorî, *Fotouh'-el-Boldân*, p. ۲۳۴, l. 10 à 14. Il donne au château qui forma comme le noyau de la ville d'*El-'Abbâssïah* le nom de *château blanc* (القصر الابيض) et le place, comme tous les auteurs, au sud de *K'aïraouân* (voy. la note 5 ci-dessus). — En-Nouaïrî, § XXVIII (*H. d. B.* t. I, p. 402 de la tr.).

[b] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۳۵, l. 9 (p. 93 de la tr.).

'Imrân se réfugie dans le Zâb.

qu'il essayât de corrompre l'armée qu'il ne pouvait vaincre[1], et, en effet, 'Imrân, bientôt réduit à l'isolement, craignant même d'être livré à son maître irrité, alla chercher un refuge dans le *Zâb*, « où, disent les historiens arabes, « il demeura jusqu'à la mort d'Ibrâhîm[2]. » Cette retraite dans les possessions mêmes de celui qui était redevenu maître de *K'aïraouân* permet de suspecter la fidélité des populations de cette province, et vient, pour la seconde fois en vingt ans[3], jeter des doutes sur l'autorité qu'y exerçait l'émîr de l'*Ifrîk'ïah*. Peut-être, cependant, la sécurité que 'Imrân trouva dans le *Zâb* fut-elle due, en partie, aux graves événements qui, de nouveau, attirèrent l'attention d'Ibn-

[1] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٥, l. 9 à 11 (p. 93 de la tr.). — Les largesses qui, suivant Ibn-Khaldoun, auraient réussi à détacher de 'Imrân les troupes que ce chef avait entraînées dans la révolte, doivent peut-être, au dire de Belâdzorî (p. ٢٣٤, l. 9 et 10) et d'En-Nouaïrî (à la page citée note [e] p. 467), s'entendre d'un arriéré de solde qui fut payé sur les fonds envoyés par le Khalife pour tirer Ibrâhîm de la position difficile où il était. Seulement En-Nouaïrî s'exprime de manière à laisser croire qu'il perd de vue la condition à laquelle Ibrâhîm avait obtenu l'*Ifrîk'ïah*, condition qui consistait dans le payement d'un tribut annuel (voyez p. 412 de ce volume) et dont la conséquence était que le Khalife ne pouvait pas avoir de sommes à envoyer pour la solde des troupes. Si donc, comme le dit Belâdzorî, il envoya le Karâdj d'*Égypte* pour solder l'arriéré de la paye, ce fut une avance exceptionnellement faite par le Khalife à son vassal, pour que celui-ci pût reconquérir son autorité gravement compromise.

[2] En-Nouaïrî, à la page citée note [a] de la page précédente. — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٥, l. 11 et 12 (p. 93 de la tr.). — Suivant le premier de ces auteurs, 'Imrân reçut sa grâce sous le successeur d'Ibrâhîm[a], Abou-'l-'Abbâs, qui lui assigna *K'as'r-el-K'adîm* (*El-'Abbâssiah*) pour résidence; mais bientôt, dit l'auteur inconnu du *Kitâb-el-'Oïoun*[b], ses nombreuses allées et venues, renouvelées soir et matin avec les k'âïds, inspirèrent des soupçons que vint confirmer un délateur, et Abou-'l-'Abbâs le fit mettre à mort au commencement de moh'arram 200[c] (le 1er tombe le 11 août 815). M. de Gœje a déjà relevé l'erreur commise par El-Ia'k'oubi, qui compte 'Imrân parmi les chefs qui se révoltèrent contre Ziâdet Allah en 209[d]; ce savant observe qu'El-Mohallabi, qui a copié ce passage d'El-Ia'k'oubi dans son *'Azizî*[e], auquel Abou-'l-Fedâ l'a emprunté[f], non-seulement reproduit l'erreur d'El-Ia'k'oubi, mais y ajoute l'erreur qui consiste à prétendre que Ziâdet-Allah fit démolir le mur d'enceinte de *K'aïraouân* lorsque *'Omar*-ibn-Modjalid marcha contre lui.

[3] Voyez la note 3 de la p. 407 de ce volume.

[a] Nous verrons dans un instant (p. 470) qu'Ibrâhîm mourut en 196.

[b] Voyez la note [a] de la p. 257 de ce volume.

[c] *Kitâb-el-'Oïoun*, p. ٣٥٢, l. 5 et suiv. C'est évidemment par erreur que l'auteur, malgré la date qu'il donne, dit que ce fut Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab (mort en 196) qui fit exécuter 'Imrân. Le nom de 'Abd-Allah est rétabli dans le texte imprimé en 1869 (comparez avec la l. 12 de la p. 64 citée à la note [d] ci-dessous).

[d] *S'ifat-el-Maghrib*, p. ٨, l. 11 et 12 (note 3, p. 63 et 64 de la tr. lat.).

[e] Voyez la note 1 de la p. 362 de ce volume.

[f] *Géographie*, p. ١٣٥, l. 3 et 4 (t. II, p. 198 et 199 de la tr.). M. de Gœje, dans son *S'ifat el-Maghrib* (p. 64), relève la manière dont le traducteur a rendu le mot تار.

el-Aghlab vers l'est de ses États. En effet, « dans le courant de 196 [1], Ibrâhîm « avait envoyé à *Tripoli* son fils 'Abd-Allah [2]; les troupes se révoltèrent contre « lui, l'assiégèrent dans son palais et ne lui rendirent ensuite la liberté que sous « la condition qu'il s'éloignerait de la ville, ce qu'il fit à l'instant [3]. » Mais, au moyen de largesses répandues parmi les Berbers, il reparut bientôt à la tête d'une armée et reprit *Tripoli*, d'où son père le rappela presque aussitôt pour en confier le commandement à Sofiân-ibn-el-Madhâ [4]. Il faut croire que les Berbers, dont, à prix d'or, on avait obtenu le concours [5], montrèrent une exigence qu'on ne put satisfaire; car Ibn-Khaldoun place à cette époque une révolte des *Hooudrah* conduits par un de leurs chefs, Iiâdh-ibn-Ouahb [6] (عياض بن وَهْب). Les insurgés mirent le siége devant *Tripoli*, qu'ils emportèrent d'assaut, chassèrent le gouverneur et détruisirent la ville de fond en comble. Ce fut alors

Révolte des troupes à Tripoli.

Soulèvement des Hooudrah.

[1] Il me paraît fort probable, à en juger par le grand nombre d'événements que nous allons voir s'accomplir jusqu'en chaouâl de la même année, que ce fut *tout au commencement* de 196 que l'émîr d'Afrique envoya, une première fois, son fils à *Tripoli*, et non pas, comme le dit Ibn-Khaldoun, *dans le courant* de 196. (Voyez, à l'appui de ma supposition, ce que j'ai dit à la note 3 de la p. 467 de ce volume).

[2] Ailleurs, à propos des mêmes événements, Ibn-Khaldoun donne à ce prince le nom d'Abou-'l-'Abbâs [a]. Nous venons de voir (note 2 de la page précédente) En-Nouaïrî lui donner le même nom. C'est que, en effet, son nom complet est Abou-'l-'Abbâs-'Abd-Allah-ibn-Ibrâhîm [b], et on l'appelle indifféremment tantôt Abou-'l-'Abbâs, tantôt 'Abd-Allah.

[3] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٠, l. 12 à 14 (p. 93 de la trad.).

[4] On ne peut s'empêcher de remarquer l'analogie que présente le récit de cette révolte et celui de la révolte mentionnée ci-dessus (p. 459) sous l'année 189 : un même personnage, Sofiân-ibn-el-Madhâ, avec le même rôle [c] et, dans les deux cas, peu de temps après qu'il eut reçu d'Ibrâhîm le gouvernement de la ville. On dirait qu'il y a, dans un auteur initial, une transposition devenue une répétition dans quelques auteurs postérieurs; Ibn-'Adzârî et En-Nouaïrî ne mentionnent ni l'une ni l'autre de ces révoltes.

[5] S'il y avait encore une armée arabe en *Ifrîk'iah*, ce qui est douteux, elle n'était plus recrutée par des renforts venus de l'Orient, comme au temps du gouvernement direct des Khalifes. Il fallait se suffire à soi-même et entraîner, à tout prix, des Berbers pour les opposer aux Berbers. Si c'est là, au fond, la condition de toutes les armées relativement aux populations, il faut reconnaître que les Aghlabites étaient obligés de la remplir dans une position exceptionnellement difficile. On s'explique aisément la nécessité de ces cinq mille esclaves nègres qui formaient la garde particulière d'Ibrâhîm autour de son château d'*El-'Abbâssiah* (Belâdzorî, p. ٢٣٣, l. 13. — En-Nouaïrî, *H. d. B.* t. I, p. 400 et 402 de la tr.).

[6] Nous avons déjà vu, en 179, cet Ibn-Ouahb à la tête d'une révolte (p. 408 de ce volume et note 1 de cette p. 408).

[a] *H. d. B.* t. I, p. ١٧٨, l. 21 (t. I, p. 277 de la trad.).

[b] Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 102, l. 9.

[c] Sept ans auparavant, en 189, ce même gouverneur avait été chassé de *Tripoli* par la population insurgée (voyez p. 459 de ce volume).

Les Hooudârah sont vaincus.

qu'Ibrâhîm envoya de nouveau son fils 'Abd-Allah à la tête d'une armée de treize mille hommes; le jeune prince défit complétement les *Hooudrah* dans une bataille sanglante, reprit *Tripoli*, qu'il releva de ses ruines, et dont il augmenta même les fortifications[1]. A la nouvelle de ce succès, un autre ennemi,

L'émir de Tâhart vient les venger.

parti de l'ouest, vint encore traverser la fortune d'Ibn-el-Aghlab : c'était 'Abd-el-Ouahhâb-ibn-'Abd-er-Rah'man-ibn-Rostem[2], qu'on vit accourir de *Tâhart* à la tête de ses Berbers pour mettre le siége devant *Tripoli;* déjà il avait formé le blocus de la *Porte des Zenâtah* (باب زناتة) pendant qu'il attaquait la *Porte des Hooudrah*[3] (باب هوارة), vaillamment défendue par 'Abd-Allah, lorsque celui-ci reçut la nouvelle de la mort de son père. Dès lors, le jeune Aghlabite ne songea plus qu'à négocier un arrangement, et, bien que, dans les conditions du traité

On lui cède le territoire tripolitain.

de paix qu'il réussit à conclure, la possession de *Tripoli* et la souveraineté de la mer lui restassent, il abandonna au prince rostemite tout le reste du territoire tripolitain[4]. C'était payer cher la satisfaction qu'il donnait à son impatience d'aller saisir le sceptre de l'*Ifrîk'ïah* dans la crainte mal fondée qui l'agitait de voir son frère Ziâdet-Allah s'en emparer pendant qu'il combattait les *Hooudrah*.

Mort d'Ibrâhîm.

La nouvelle parvenue à *Tripoli* était exacte : Ibrâhîm avait succombé à *K'aïraouân* le 21 chaouâl 196 (lundi 5 juillet 812 de J. C.), âgé de cinquante-six ans, après un règne de douze ans quatre mois et neuf jours[5]. Quand on

[1] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٧٨, l. 22 (t. I, p. 277 de la trad.). — *Id. Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٦, l. 2 à 4 (p. 93 de la trad.).

[2] عبد الوهّاب"; il avait succédé à son père en 168[b]. Nous avons vu (p. 359 et 361 de ce volume) la terrible défaite qu'Ibn-el-Acha'th fit éprouver en 144 aux *Hooudrah* et aux *Zenâtah* sur le territoire de *Ouardâçâ*, et, comme conséquence, la fondation de *Tâk'demt*, où, très-vraisemblablement, quelques débris des deux armées vaincues vinrent chercher un refuge. On s'explique donc très-bien l'empressement que le petit-fils de Rostem dut trouver autour de lui pour voler au secours des insurgés de *Tripoli*.

[3] *El-Kâmil*, t. VI, p. ١٨٨, l. 5. Cette porte est mentionnée encore, plus de cinq siècles après, dans le *Rih'lah* d'Et-Tidjâni (*J. A.* t. I, p. 149; v° s. 1853).

[4] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ١٥٣, l. 18 et 19 (t. I, p. 243 de la trad.). — *Id. Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٦, l. 4 et suiv. (p. 93 et 94 de la tr.).

[5] Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ٨٦, l. 12 et 13) dit : «dans la dernière décade de chaouâl 196, «في العشر الاخر من شوال.» C'est En-Nouaïrî qui, d'après Ibn-er-Rak'ïk', précise le 21 chaouâl 196 (*H. d. B.* t. I, p. 403 de la trad.). — Abou'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. II, p. 102, l. 7) place la mort d'Ibrâhîm en 197. — Ibn-Khaldoun confirme Ibn-'Adzârî et En-Nouaïrî puisqu'il dit, avec moins de précision : «en chaouâl 196, «في شوال سنة ست وتسعين» (*Hist. de l'Afr. et*

[a] J'écris le nom de ce fils de 'Abd-er-Rah'man-ibn-Rostem comme l'écrit Belâdzorî (p. ٢٣٢, l. 16).

[b] Voyez la note 5 de la p. 387 de ce volume.

songe à la multiplicité des événements qui s'accomplirent dans la dernière année de ce règne, on est en droit de s'étonner de la rapidité avec laquelle ils se succédèrent, et l'on est obligé de reconnaître qu'ils se résument dans ce fait, menaçant pour l'avenir, que le fondateur de la dynastie des Aghlabites léguait à son fils un empire entamé, affaibli par les révoltes, et pressé à l'est et à l'ouest par les Beni-Rostem, qui avaient le même intérêt que les Edrîsites à tenir en respect les vassaux des Khalifes d'Orient.

II. Abou-'l-Abbâs-'Abd-Allah.

Pendant qu'Abou-'l-'Abbâs-'Abd-Allah[1] terminait, bien lentement selon ses désirs et au prix du territoire de *Tripoli*, la guerre qu'il soutenait contre le prince de *Tâhart*, son frère, Ziâdet-Allah, accomplissait avec une loyauté sans réserve la dernière volonté d'Ibrâhîm, qui avait désigné Abou-'l-'Abbâs pour lui succéder, et tous les fonctionnaires ainsi que les habitants de *K'aïraouân* avaient déjà prêté serment de fidélité au nouvel émîr quand celui-ci arriva enfin dans sa capitale en s'afar 197[2]. Si, à cet instant, 'Abd-Allah jeta un regard vers l'ouest, au delà du petit royaume des Beni-Rostem, il dut voir avec douleur que l'Empire des Edrîsites s'était accru au moment même où celui des Aghlabites perdait le territoire de *Tripoli* : « Dans le mois de moh'arran 197, « dit El-Bekrî, le jeune Edrîs fit une expédition contre la ville de *Nafîs* (نفيس); « ensuite il attaqua les *Nafzah*[3] et la ville de *Tlemçên;* en l'an 199 il rentra

197 de l'hég. (812-813 de J. C.)

Edris-ibn-Edris s'empare de Tlemçên.

de la Sic. p. ٣٦, l. 10, — p. 94 de la trad.). — Ibn-Ouadrân indique seulement l'année 196 (*Rev. de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 423; 2e s. n° de décembre 1853).

[1] Voyez la note 2 de la p. 469 de ce volume.

[2] En-Nouaïri, § xxxix (*H. d. B.* t. I, p. 404 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٦ et ٣٧ (p. 95 de la trad.). — Le premier de ces auteurs avait dit en 197; le second précise en s'afar 197 (du mardi 12 octobre au mardi 9 novembre 812 de J. C.). C'est sans doute cette prise de possession en 197 qui a trompé Abou-'l-Fedâ sur la date de la mort d'Ibrâhîm (voyez la note 5 p. 470).

[3] Après ce que j'ai dit (à la note [a] de la p. 236) de la migration successive des *Nafzah* vers l'ouest, on peut facilement admettre qu'il s'en trouvait des fractions autour de *Tlemçên*, mais le gros de la population de cette région se composait de *Zenâtah*, particulièrement des branches *Maghrâouah* et *Beni-Iforen*, comme je l'ai dit p. 399, et comme cela ressort, en quelque sorte, de toutes les pages de mon récit. Au reste, il paraît que les deux manuscrits sur lesquels M. Beaumier a fait la traduction française du *K'art'âs* qu'il a publiée en 1860 donnent la laçon *Nafratah*[a] (نفرتة) au lieu de *Nafzah* (نفزة), et, bien que je ne connaisse pas de tribu de *Nafratah*, cette leçon semble jeter quelque incertitude sur le véritable nom de la tribu berbère qui fut vaincue par Edrîs avant que ce prince marchât contre *Tlemçên*. Quant aux *Nafzah*, il résulte d'un passage qu'Ibn-Khaldoun cite textuellement d'après Abou-'Omar-ibn-'Abd-el-Berr[b], qu'ils étaient un

[a] *Roudh-el-K'art'âs*, traduction de M. Beaumier, p. 60.

[b] Voyez, sur cet auteur, les notes [a] et [3e] de la page 236 de ce volume.

« dans sa capitale[1]. » Ibn-'Abd-el-H'alîm donne plus de détails; il y eut, selon lui, deux expéditions : en 197 Edrîs marcha contre les *Mas'moudah*, auxquels il enleva les villes de *Nafîs* et d'*Aghmât*[2], puis il rentra dans sa nouvelle ville, à *Fès*, où il resta jusqu'en moh'arram 199, date à laquelle il alla attaquer les *Nafzah*, et, après les avoir vaincus, il entra à *Tlemçên*, y rétablit l'ordre, restaura les édifices, et particulièrement la chaire de la mosquée[3]. La différence importante entre ces deux récits, c'est qu'El-Bekrî fait rentrer Edrîs à *Fès* en 199, et que l'auteur du *K'art'âs* le fait partir précisément dans la même année pour, après son expédition contre les *Nafzah*, prendre possession de *Tlemçên*, où, dit-il quelques lignes plus bas (p. ٢٧ l. 16), il séjourna trois ans[4]. Or cette question paraît devoir être résolue par la date de la fameuse révolte du faubourg de *Cordoue;* évidemment Edrîs fut rappelé à *Fès* au commencement de 199 par l'arrivée des familles exilées, auxquelles il donna un asile dans sa ville nouvelle. Je reconnais que si, avec Ibn-'Abd-el-H'alîm, on le fait partir de *Fès* en 199 pour y rentrer *après trois ans de séjour à Tlemçên*, on pourrait trouver là un argument pour placer la révolte du faubourg en 202, comme l'ont fait des autorités respectables[5]; mais, d'une part, la date de ramadhân 198, à laquelle éclata cette révolte, a été (p. 438 note 4) solidement fixée; d'une autre part une inscription bien connue montre qu'au moment où Edrîs quitta *Tlemçên*, il venait d'achever les travaux de restauration qu'il y avait entrepris : « Je suis allé à *Tlemçên* en 555[6], dit Abou-Merouân-'Abd-el-Melik-« el-Ouarrâk', et *j'ai vu*, au sommet de la chaire de la mosquée, un morceau « de bois de l'ancienne chaire sur lequel l'imâm avait gravé ces mots : *construit* « *par les ordres de l'imâm Edrîs-ibn-Edrîs-ibn-'Abd-Allah-ibn-el-H'açan-ibn-el-*

mélange de plusieurs tribus[a]. — Voyez les *justifications géographiques* au mot *Nafîs*.

[1] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ١٢٢, l. 8 à 10 (*J. A.* t. XIII, p. 351; ve s. 1859).

[2] Voyez, aux *justifications géographiques* l'article *sur les deux villes d'Aghmât*. Ibn-H'auk'al (p. ٧٥, l. 14 à 17) n'en indique qu'une, qu'il place sur la gauche de la route de *Fès* à *Sidjilmâçah*, mais dans un vaste canton qui s'appelle *Aghmât* et comprend la ville du même nom située à égale distance de *Fès* et de *Sidjilmâçah* (8 journées).

[3] *K'art'âs*, p. ٢٧, l. 7 et suiv. (p. 38 et 39 de la trad. lat. — p. 60 de la trad. franç.)

[4] Ibn-Khaldoun le répète d'après lui : « Pendant les trois années qu'Edrîs passa dans cette « ville, dit-il, il en fit rebâtir la mosquée et restaurer la chaire. » (*Hist. des Edrîs*, dans l'*H. d. B.* t. II, p. 562 de la trad.) Ce séjour d'Edrîs à *Tlemçên* fut d'un peu vraisemblablement moins de deux ans.

[5] Voy. la note 4 de la p. 438 de ce volume.

[6] Le manuscrit de M. Beaumier portait 550.

[a] *H. d. B.* t. I, p. 110, l. 6 et 7 (t. I, p. 182 de la trad.).

« *H'açan*[1]*-ibn-'Ali (que Dieu les agrée) dans le mois de moh'arram 199*[2]. » Ibn-Khaldoun, à deux reprises[3], a emprunté au *K'art'âs* le départ d'Edrîs pour *Tlemçên* en 199 et le récit des embellissements qui s'ensuivirent pour cette ville, sans faire attention qu'en moh'arram 199 la campagne était terminée comme on le sait par El-Bekrî, et les travaux exécutés comme on le sait aussi par l'inscription ci-dessus.

J'ai prévenu (p. 460) que le jeune Edrîs, après avoir cédé au mouvement d'entraînement qui l'avait porté, en 189, à s'entourer d'Arabes et même à leur confier le pouvoir, avait reconnu plus tard la gravité de sa faute et la nécessité de changer de politique. A quel instant la lumière se fit-elle pour le jeune prince? Je ne saurais le dire avec précision, mais il est naturel d'admettre que ce fut aux approches de sa majorité, vers 195, époque à laquelle les Berbers lui renouvelèrent le serment de fidélité (p. 467), et quelques mots d'Ibn-Khaldoun semblent venir à l'appui de cette supposition : « Ayant raffermi son autorité comme Khalife, dit-il, Edrîs confia aux *Aurabah*, « soutiens de sa cause, les dignités les plus élevées de l'Empire et, en 197, il « marcha contre les *Mas'moudah*, qu'il soumit après avoir occupé leurs villes[4]. » *Nafîs* étant une des villes des *Mas'moudah*[5], on voit en même temps, par cette courte citation et par ce qui précède, qu'Ibn-Khaldoun a emprunté au *K'art'âs* le récit des deux expéditions que je viens de réduire à une seule en m'appuyant sur l'autorité d'El-Bekrî.

Edrîs II subjugue les Mas'moudah.

Mais par suite de quels événements Edrîs II eut-il à reconquérir *Tlemçên*? Nous avons vu, en 173, son père envahir le *Maghrib central* et se rendre maître de sa capitale; nous avons vu aussi ce prince périr par le poison en 177[6]; le rapprochement de ces deux faits nous donne, assez approximativement, la

[1] Dans le texte imprimé on lit الحسين; mais on sait combien est fréquente, dans les textes arabes, cette confusion entre les noms des deux fils de 'Ali (*Chrest. arab.* t. I, p. 35, note 11, et p. 398, note 15). Abou'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. II, p. 54, l. 10) et Ibn-Khaldoun (*H. d. B.* t. II, p. ٣١٥, l. 19 et 20; — t. III, p. 229 de la trad.) disent El-H'açan-ibn-el-H'açan. (Voyez d'ailleurs le Tableau *des Edrîsites* à la fin de cet ouvrage.)

[2] Voyez aux pages du *K'art'âs* citées note 3 de la page précédente.

[3] *H. d. B.* t. II, p. ١٠٩, l. 9e (t. III, p. 335 de la trad.), et *Hist. des Edrîs.* à la page citée note 4, p. 472.

[4] *Hist. des Edrîs.* à la page citée note 4 de la page précédente.

[5] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ١٩٠, l. 9 et 10 (*J. A.* t. XIII, p. 47; ve s. 1859).

[6] P. 399 et 448 de ce volume.

[a] Ici il dit : « *restaura* la mosquée et *embellit* la chaire du prédicateur. » (Voyez la note 4, p. 472.)

date d'un événement dont les conséquences sont loin d'être sans intérêt pour l'histoire du *Maghrib central* : « Edrîs I régnait encore, dit Ibn-Khaldoun, quand » son frère Solaïmân-ibn-'Abd-Âllah[1] vint le retrouver après avoir quitté » l'Orient. Le réfugié s'établit à *Tlemçên* et obtint, de l'affection fraternelle, le » gouvernement de cette ville[2]. Son fils, Moh'ammed-ibn-Solaïmân, lui suc-

[1] Ibn-Khaldoun, bien qu'il adopte, ici et ailleurs[a], l'opinion d'Ibn-Nakhîl[b], observe cependant que, suivant d'autres, Solaïmân n'était pas *frère* mais *parent* d'Edrîs I[c]. Les auteurs les plus estimés ne paraissent avoir aucun doute sur ce point : El-Bekrî dit, d'après En-Naufeli, que pour avoir les six noms des fils de 'Abd-Allah[d], il faut tenir compte du nom de Solaïmân, et il ajoute qu'ils naquirent dans l'ordre suivant : Moh'ammed, Ibrâhîm, Edrîs, 'Aïçâ[e], Iah'îâ, Solaïmân[f]. Évidemment il aurait dû dire les *sept* noms, car il omet 'Alî, qu'Ibn-'Abd-el-H'alîm nomme entre Edrîs et Aïçâ[g]. Les deux premiers sont ceux qui périrent en 145[h], et 'Alî est le père de H'oçaïn, qui fut tué à *Fakh* en 169[i]; « un grand nombre » de ses parents, dit Ibn-Khaldoun, périrent avec » lui, mais son oncle Edrîs-ibn-'Abd-Allah par- » vint à gagner le *Maghrib*, etc. » (Voyez, à la fin de cet ouvrage, le TABLEAU *des Edrîsites*.)

[2] Le même Ibn-Khaldoun donne ailleurs une tout autre version : « Quant à Solaïmân, frère » d'Edrîs I, dit-il, il se réfugia dans le *Maghrib*, » qui obéissait alors aux 'ABBÂSSIDES[k], et, arrivé » sur le territoire de *Tâhart* après la mort de son » frère, il tâcha d'y faire reconnaître son autorité. » Les Berbers résistèrent à ses tentatives, et les » AGHLABITES essayèrent de le faire arrêter, preuve » évidente de la noblesse de son origine. Parvenu » à *Tlemçên*, il s'en rendit maître et soumit à ses » ordres les *Zenâtah* et toutes les tribus berbères » de cette localité[l]. » Or : 1° on sait comment le *Maghrib* obéissait aux 'ABBÂSSIDES; 2° on ne peut douter que les BENI-ROSTEM se seraient vivement opposés à ce que Solaïmân fît reconnaître son autorité sur le territoire de *Tâhart*; 3° quelle que fût la naissance de Solaïmân, les AGHLABITES auraient cherché à le faire arrêter par cela seul qu'ils pouvaient soupçonner sa parenté avec le prince que le Khalife venait de faire empoisonner; et 4° enfin, où Solaïmân, arrivant d'Orient *après la mort de son frère*, aurait-il recruté une armée pour se rendre maître de *Tlemçên*? Il n'y a

[a] *H. d. B.* t. II, p. ٣٥, l. 4 (t. III, p. 229 de la trad.). — *Hist. des Edrîs.* (*ibid.* t. II, p. 569.)

[b] Moh'ammed-ibn-Nakhîl fut mis à mort en 618 (1221-1222 de J. C.) par l'ordre du Cîd Abou-'l-'Olâ-Edrîs[10]-ibn-Iouçof-ibn-'Abd-el-Moumen, lorsque ce prince reçut le gouvernement de l'*Ifrik'îah* peu après la mort d'Abou-Moh'ammed, fils du chaîkh Abou-H'afs. Ibn-Nakhîl avait, aux yeux d'Abou-'l-'Olâ, le tort d'avoir été le secrétaire d'Abou-Moh'ammed. (*H. de B.* t. I, p. ٣٨٢, l. 7 et suiv. — t. II, p. 293 et 294 de la trad.)

[c] *Ibid.* t. I, p. ٢٤٨, l. 14 (t. II, p. 162 de la trad.).

[d] Surnommé *El-Mak'dh*, المحض (*Chrest. arab.* t. I, p. 36).

[e] Silvestre de Sacy dit : « Mouçâ » (*ibid.* même page).

[f] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ١٢٢, l. 11 et 12 (*J. A.* t. XIII, p. 349; 5e sér. 1859). — Abou-'l-Fedâ dit, sans hésitation, Solaïmân-ibn-'Abd-Allah-ibn-H'açan-ibn-, etc. (*Annal. muslem.* t. II, p. 54, l. 10).

[g] *K'art'âs*, p. ٣, l. 11 et 12 (p. 5 de la trad. lat. — p. 8 de la trad. franç.).

[h] Voyez p. 390 et 391 de ce volume.

[i] *H. d. B.* t. I, p. ١٨٧, l. 20 (t. I, p. 290 de la trad.).

[k] Cette assertion suffirait, à elle seule, pour discréditer le passage que je transcris ici.

[l] *Hist. des Édrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 569 et 570 de la trad.).

[10] Il était frère de la'k'oub-el-Mans'our et de 'Abd-el-Ouâh'id-el-Makhloue', les IIe et VIe Almoh'ades.

« céda avec l'autorisation d'Edris II[1]. » Selon toutes les vraisemblances Edrîs I venait de s'emparer de *Tlemçên* quand son frère Solaïmân vint l'y rejoindre, et comme Edrîs fit, dans sa nouvelle possession, un séjour de quelques mois[2], ce dut être à la fin de ce séjour que Solaïmân reçut le gouvernement qu'il était naturel que son frère lui confiât avant de retourner à *Oualîlî*. On est obligé d'admettre que, pendant la minorité d'Edrîs II, les *Zenâtah* avaient repris leur indépendance, puisqu'en 197, comme je viens de le dire, ce prince avait été obligé d'entreprendre une expédition contre *Tlemçên*, et que, s'en étant emparé, il y reçut, du vieux Moh'ammed-ibn-Khazer[3], le serment d'obéissance que, vingt-quatre ans auparavant, ce chef des *Maghrâouah* avait prêté à Edrîs I son père. Que s'était-il passé entre les deux grandes tribus des *Zenâtah*? je l'ignore; mais on peut assez naturellement supposer que les *Beni-Iforen*, qui avaient vu avec un vif déplaisir leur ville[4] (*Tlemçên*) livrée au souverain de *Fès* par Moh'ammed-ibn-Khazer, s'empressèrent, à la mort d'Edrîs Ier, de chasser Solaïmân, et, si cette supposition est exacte[5], il arriva que les *Maghrâouah* enlevèrent encore une fois *Tlemçên* aux *Beni-Iforen*, ou, si elle est inexacte, que les *Maghrâouah* n'étant pas restés étrangers à la résolution d'affranchir cette ville de l'autorité des Edrîsites, avaient, d'accord avec les *Beni-Iforen*, conservé la prépondérance nécessaire pour rendre possible, par Moh'ammed-ibn-Khazer en faveur d'Edrîs II, le renouvellement de l'espèce de

pas une ligne, pas un mot de ce passage, qui ne soit matière à objection; je n'ai pas hésité à adopter l'autre version d'Ibn-Khaldoun, version d'ailleurs justifiée par El-Bekrî[a] et par Ibn-'Abd-el-H'alîm[b], qui disent simplement que Solaïmân جاء, *s'établit, se fixa à Tlemçên*, et n'en font nullement un conquérant.

[1] *H. d. B.* t. II, p. ۱۳۰, l. 5 et 6 (t. III, p. 229 de la trad.). — Ibn-Khaldoun se contredit lorsque ailleurs il prétend qu'à l'avénement de Moh'ammed-ibn-Edrîs II (en 213), « *Tlemçên* devint « l'apanage du fils de Solaïmân-ibn-'Abd-Allah. » (*Hist. des Edrîs*, dans l'*H. d. B.* t. II, p. 563 de la trad.). Voyez la note 3 de la p. 505 de ce volume.

[2] *H. de B.* t. II, p. ۱۰۹, l. 5 à 7 (t. III, p. 335 de la trad.). J'ai dit (p. 400) qu'Edrîs quitta *Tlemçên* en s'afar 174.

[3] *Hist. des Edrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 562 de la trad.). — Sur ce Moh'ammed-ibn-Khazer, voyez le tome II de cet ouvrage.

[4] Voyez p. 398 et la note [c] de la p. 399 de ce volume.

[5] Elle est plus vraisemblable que celle qui consisterait à admettre qu'il y domina paisiblement jusqu'à sa mort, dont, d'ailleurs, la date ne m'est pas connue. En outre, une courte phrase d'Ibn-Khaldoun semble venir à l'appui de la supposition que je fais ici : « La mort d'Edrîs, dit-il, « affaiblit extrêmement la puissance de cette fa« mille. » (*H. d. B.* aux pages citées note 2 ci-dessus.)

[a] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ۱۲۲, l. 10 (*J. A.* t. XIII, p. 349; ve sér. 1859).

[b] *Kart'as*, p. ۱۴, l. 19 (p. 5 de la trad. lat. — p. 9 de la trad. franç.).

trahison que ce même Ibn-Khazer n'avait pas reculé à consommer en faveur d'Edrîs I. Moh'ammed-ibn-Solaïmân ne succéda donc pas à son père « avec « l'autorisation d'Edrîs II, » comme le dit improprement Ibn-Khaldoun; évidemment il reçut d'Edrîs II le gouvernement de *Tlemçên*, que son père *ne possédait plus*, comme Solaïmân l'avait reçu d'Edrîs I.

Non-seulement Edrîs II remit, en 197 ou 198, le gouvernement de *Tlemçên* à son cousin Moh'ammed-ibn-Solaïmân, mais il donna pour chefs, aux *Zenâtah*, les fils de ce parent[1], auquel il créait ainsi une importance qui s'ajoutait à celle du gouvernement d'une ville considérée dès lors comme la porte de l'*Ifrîk'ïah*[2] pour les maîtres du *Maghrib*, et de laquelle Edrîsî, trois siècles et demi après, disait, en songeant sans doute aux maîtres de l'*Ifrîk'ïah*, qu'elle était la clef du *Maghrib-el-Ak's'â*[3]. Peut-être le séjour d'Edrîs II à *Tlemçên* se serait-il prolongé, si ce prince n'avait reçu, à la fin de 198, l'avis de l'arrivée, sur ses terres, des familles andalouses exilées; ce fut là, suivant moi, la cause de son retour à *Fês* en 199[4]; il ne quitta plus cette ville, nous dit Ibn-'Abd-el-H'alîm[5]. On conçoit aisément que ce dut être, pour Edrîs, une grande préoccupation d'installer cette multitude d'hôtes imprévus, en même temps qu'il travaillait à asseoir, sur des bases solides, son empire naissant. « Après « avoir soumis les *Berbers* et les *Zenâtah*[6], dit Ibn-Khaldoun, Edrîs se trouva « assez puissant pour supprimer le Khâredjisme dans ses États, et enlever aux « 'Abbâssides tout le pays qui s'étend depuis le *Sous-el-Ak's'â* jusqu'au *Chelif*[7]. »

199 de l'hég. (814-815 de J. C.).

[1] *H. d. B.* t. II, p. 144, l. 10 (t. III, p. 335 de la trad.).

[2] Lorsque Hâroun-er-Rachîd, effrayé de succès d'Edrîs I, fit venir son ministre, Iah'îâ-ibn-Khâlid-ibn-Barmak, pour le consulter sur le parti à prendre : « Tu sais, dit le Khalife, que *Tlemçên* « est la porte de l'*Ifrîk'ïah*, et que celui qui se « rend maître de la porte est bientôt maître de la « maison. » (*K'art'âs*, p. 8, l. 13 et 14; — p. 11 de la trad. lat. — p. 18 de la trad. franç.). La mort d'Edrîs fut résolue (voy. p. 447 de ce volume).

[3] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 87, l. 9.

[4] Voyez p. 471 et 472 de ce volume.

[5] *K'art'âs*, p. 77, l. 16 et 17 (p. 39 de la trad. lat. — p. 60 de la trad. franç.). L'auteur parle ici du retour de *Tlemçên*.

[6] Cette distinction semble tenir à ce qu'Ibn-Khaldoun, d'après Ibn-H'azm, incline presque à considérer les *Zenâtah* comme appartenant à une race différente de la race berbère[a].

[7] *Hist. des Edrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 562 et 563 de la trad.). C'est à cette dernière page, *après* l'expédition de *Tlemçên* placée par lui en 199, qu'Ibn-Khaldoun raconte la défection de Bahloul corrompu par Ibrâhîm, défection qui eut lieu en 187 ou 188 (voy. p. 456). Il est de toute invraisemblance que Bahloul se soit laissé séduire par l'émîr de *K'aïraouân* au moment où la puissance d'Edrîs grandissait; et d'ailleurs c'est

[a] *H. d. B.* t. II, p. 7 et suiv. (t. III, p. 180 et suiv. de la trad.). Voyez ce que j'ai dit à ce sujet p. 34 à 38 de ce volume.

Il continuait ainsi, quant aux croyances, l'œuvre commencée par son père[1], et, quant au pays conquis, Ibn-Khaldoun oublie qu'en 195 on avait, d'après lui-même, soumis au jeune Edrîs *toutes les villes du Maghrib*[2], et que, même à cette époque, les 'Abbâssides n'avaient rien à perdre entre le *Sous el-Ak'sâ* et le *Chelif*. Peut-être des tribus montagnardes, jalouses de leur indépendance, se décidèrent-elles à faire leur soumission quand elles virent les *Zenâtah* vaincus et Edrîs maître de *Tlemçên;* encore est-il plus rationnel d'admettre que ces soumissions étaient obtenues quand il porta ses armes dans le *Maghrib central*. Ainsi se développait et se peuplait la capitale du nouvel Empire, en même temps que la dynastie s'affermissait de manière à ôter aux émîrs de *K'aïraouân* jusqu'à la pensée de l'ébranler. « Les Aghlabites, dit Ibn-Khaldoun, ne purent « plus opposer une résistance efficace aux progrès des Edrîsites, et ils s'en ex- « cusèrent auprès des Khalifes 'abbâssides en leur représentant Edrîs comme « un homme peu capable, et en attaquant sa généalogie par des objections plus « faibles que des toiles d'araignée[3]. » C'était là une étrange manière de *s'excuser;* avec plus d'exactitude on pourrait dire que, par ce langage de dénigrement, les émîrs cherchaient à pallier, aux yeux du Khalife, le danger de leur impuissance.

Tels étaient les soins auxquels se livrait le souverain de *Fês* lorsque, dans la nuit du jeudi 6 dzou-'l-h'idjah 201[4] (25 juin 817 de J. C.), Abou-'l-'Abbâs- 201 de l'hég. (816-817 de J. C.).

à Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab (mort en 196) qu'Ibn-Khaldoun lui-même attribue le triste honneur d'avoir, par des moyens de corruption, « décidé « ce ministre à répudier l'autorité d'Edrîs et à « reconnaître la souveraineté de Hâroun-er-Rachîd « (mort en 193). » Ce passage est si évidemment mal intercalé dans le récit d'Ibn-Khaldoun, qu'il ne peut induire personne en erreur.

[1] Voyez p. 398 de ce volume. — Ibn-Khaldoun semble, ici, attribuer à Edrîs II l'extinction du Khâredjisme dans le *Maghrib*, mais, vu ce qu'il ajoute sur Bahloul, il ne serait pas impossible que la première partie de sa phrase s'appliquât à Edrîs I. Le récit relatif à Bahloul, mal placé comme je viens de le dire (note 7 de la p. 476), est l'indice certain de la confusion qui existe dans ce paragraphe d'Ibn-Kholdoun.

[2] Voyez p. 467 de ce volume.

[3] *Hist. des Edrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 563 de la trad.).

[4] Ibn-el-Athîr, t. VI, p. ٢٣١, l. 14 et 15. — *Kitâb-el-'Oioun oua 'l-H'adâïk'*, t. I, p. ٣٥٤ et ٣٥٥. — *Baïân*, t. I, p. ٨٧, l. 19. — En-Nouaïri[a], § XXXIX (*H. d. B.* t. I, p. 405 de la trad.). — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 114, lin. penult. — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٧, l. 8 (p. 96 de la trad.). — Ibn-Ouadrân, *Rev. de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 424;

[a] M. de Slane fait dire à En-Nouaïri qu'Abou-'l-'Abbâs « mourut la nuit du jeudi au vendredi, le 6 dzou-'l-« h'idjah 201. » Cette manière de s'exprimer ne s'adapte pas au mode employé par les Arabes pour fixer le commencement des jours; si ce fut le 6, il mourut le jeudi; leur nuit n'embrasse pas, comme la nôtre, la fin d'un jour et le commencement du jour suivant.

Mort d'Abou-'l-'Abbâs.

'Abd-Allah-ibn-Ibrâhîm mourut à *El-'Abbâssïah*, après un règne de cinq ans un mois quinze jours. Du reste, la mort de ce second souverain aghlabite, qui avait été confirmé dans son gouvernement par El-Mâmoun[1], n'offre pas plus d'intérêt que son règne. Ibn-'Adzârî, En-Nouaïrî, et Ibn-Khaldoun s'accordent à nous représenter les cinq années de ce règne comme remplies par des actes de fiscalité exercés d'une manière vexatoire sur les peuples, et par une série de manifestations hostiles à Ziâdet-Allah, contre lequel l'émîr nourrissait d'injustes préventions, malgré la conduite si loyale de ce frère au moment où le trône était devenu vacant en l'absence de celui qui était appelé à y monter. « Rien, dit Ibn-Khaldoun, ne troubla, de son temps, la paix qu'avait établie « son père[2]; » les faits du règne d'Ibrâhîm, que j'ai rapidement esquissés, montrent ce qu'on doit penser de la paix établie par le père d'Abou-'l-'Abbâs, et la conservation de cette paix ne peut signifier autre chose sinon que le Rostemite 'Abd-el-Ouahhâb resta maître, sans contestation, du territoire qui lui avait été abandonné, en même temps que le jeune Edrîs s'emparait, sans opposition aucune, de la clef de l'*Ifrîk'ïah*. Un seul événement me paraît mériter d'être mentionné, non à cause de son importance, mais parce qu'il caractérise assez bien les mœurs de ce temps et la naïve crédulité des Berbers; il se rapporte aux derniers jours du règne que j'ébauche ici. Abou-'l-'Abbâs, ai-je dit tout à l'heure, signalait son administration par des actes de fiscalité; les populations pressurées murmuraient, et leurs plaintes, restées inécoutées, avaient ému un de ces hommes rares qui peuvent toujours parler haut, même aux puissants de la terre, parce qu'ils vivent dans une sphère inaccessible aux petites agitations humaines, et qu'ils n'ont jamais rien à demander pour eux-mêmes. Cet homme était un certain H'afs'-ibn-H'omaïd-el-Djazîrî (حفص بن حميد الجزيرى), ainsi nommé parce qu'il habitait la *presqu'île de Charîk*[3] (جزيرة شريك). Il vint, en compagnie d'un certain nombre de saints personnages, pour faire des représentations à l'auteur de tant de souffrances. Admis devant

2e s. n° de décembre 1853. — El-K'aïraouâni, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 82. — Les trois premières de ces sources donnent seules la date précise; Ibn-Khaldoun indique le mois, les autres seulement l'année.

[1] *Baïân*, t. I, p. AV, l. 5 à 7. — Moh'ammed-el-Amîn, qui avait succédé à son père Hâroun-er-Rachîd en 193 (voy. p. 466), fut tué par T'âhir, gouverneur (عامل) de son frère 'Abd-Allah-el-Mâmoun, le dimanche 25 moh'arram 198, et ce frère lui succéda (Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 102, l. 16.). — Voir la note 6 du n° III de la NOTE A à la fin de cet ouvrage.

[2] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. Iv, l. 2 (p. 95 de la trad.). Voyez la note 2 de la page 468 de ce volume.

[3] Voyez, sur cette presqu'île, la note 4 de la page 162 de ce volume.

l'émîr, ils se virent dédaigneusement persiflés, éconduits par lui, et se retirèrent tout remplis d'une douloureuse indignation; ce fut alors, selon les récits arabes, que H'afs'-ibn-H'omaïd prononça des paroles de malédiction, et six jours après le prince impie était mort. « H'afs'-ibn-H'omaïd, dit Ibn-'Adzârî, « sortit avec ses compagnons et se dirigea vers *K'aïraouân;* arrivé à l'*Ouâdi-'l-K'as's'ârîn* (وادى القصارين, la rivière des dégraisseurs), il leur adressa ces pa- « roles : Nous n'avons plus rien à espérer de la créature, ne désespérons pas « du Créateur..... ils se rendirent au *Koudïat-Rouh'*, se mirent en prière..... « ils entrèrent ensuite à *K'aïraouân*[1]. » On retrouve ici l'indication du court trajet qu'il y avait à faire pour se rendre d'*El-'Abbâssïah* (*K'as'r-el-K'adîm*) à *K'aïraouân*[2], et s'il restait quelque incertitude sur la position relative de ces deux villes, la petite rivière que traversèrent, avant d'entrer à *K'aïraouân*, les personnages dont je viens de parler, pourrait, sur les lieux, servir d'indication positive pour fixer l'emplacement d'une ville depuis longtemps effacée[3]. III. Ziâde.-Allah I.

Le jour même de la mort de son frère, Ziâdet-Allah[4] avait été proclamé[5].

[1] *Baïân*, t. I, p. ٨٧, l. 7 à 18. — En-Nouaïrî, § XXXIX (*H. d. B.* t. I, p. 404 et 405 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٧, l. 3 et suiv. (p. 95 et 96 de la trad.). — En-Nouaïrî a évidemment emprunté son récit à Ibn-'Adzârî qui cependant ne dit pas, comme son copiste, « ils entrèrent *ensuite à K'aïraouân.* » L'auteur du *Baïân* nomme seul le lieu de *Koudïat-Rouh'*, où se firent les prières, et comme il dit (l. 17) qu'Abou-'l-'Abbâs mourut à la sixième prière du peuple, il serait possible que ce lieu se trouvât dans l'intérieur de la ville.

[2] Voyez la note 4 de la page 452 et la note 5 de la page 467 de ce volume.

[3] Pellissier, *Descr. de la rég. de Tun.* p. 315. — Si le cours de l'*Ouâd-Zeroud* est bien tracé sur la carte qui accompagne l'ouvrage de M. Pellissier, on pourrait en inférer qu'*El-'Abbâssïah* se trouvait au S. S. E. de *K'aïraouân*, mais il s'agit sans doute ici de quelque affluent de cette rivière. La K'oubi donne le nom de *Ouâdi-'s-Serâouïl* à un petit ruisseau qui coule au midi de la ville, et dont les habitants emploient, à divers usages, l'eau qui est médiocre pour l'usage de la boisson[a]: mais le *Ouâdi-'l-K'as's'ârîn* était certainement plus rapproché encore de *K'aïraouân*, car je lis dans El-Bekrî : « Le voyageur qui part « de *K'aïraouân* pour se rendre en *Égypte* sort « par la *Porte de la broderie* (باب الطراز), et, « laissant la ville à gauche, passe entre *Rak'k'âdah* « et *El-K'as'r*[b]. Alors il rencontre l'*Ouâdi-'s-Se-* « *râouïl*, torrent qui ne coule qu'en hiver, puis, « etc.[c] » Ce torrent était donc un peu au sud d'*El-K'as'r* et ne put être rencontré par les gens qui venaient d'*El-K'as'r* à *K'aïraouân.*

[4] Ibn-'Adzârî dit, de ce prince, qu'il fut le premier du nom de Ziâdet-Allah parmi les Aghlabites (*Baïân*, t. I, p. ٨٨, l. 5 et 6), ce qu'En-Nouaïrî paraît avoir transformé en disant « qu'il « fut le premier homme qui porta ce nom. » (§ XL, *H. d. B.* t. I, p. 405 de la trad.).

[5] Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ٨٨, l. 1 et 6)

[a] *Sifat-el-Maghrib*, p. ٨, l. 17 (p. 62 de la trad. lat. de M. de Gœje).

[b] Ces quelques mots sont une réfutation sans réplique de la confusion faite par MM. Fraehn et Castiglioni (voyez la note 4, p. 452).

[c] *El-Mesâlik oua 'l-Memâlik*, p. ٢٨, l. 19 à 21 (*J. A.* t. XII, p. 482; 5e sér. 1858).

202 de l'hég. (817-818 de J. C.)

Ce prince, qui s'était montré si scrupuleux observateur des dernières volontés de son père; ce prince, qui n'avait répondu que par une respectueuse soumission aux injustes témoignages de mépris qu'il avait reçus de 'Abd-Allah[1], et dont toute la conduite devait faire présager un règne empreint de douceur, sembla comme subitement frappé de vertige au moment où la couronne se posa sur son front; il devint aussitôt irascible, sanguinaire, et adonné à l'ivrognerie. Son premier acte de violence fut une menace adressée au Khalife El-Mâmoun, qui, après avoir renversé son frère Amîn par l'épée de 'Abd-Allah-ibn-T'âhir, régnait à *Baghdâd* depuis le 25 moh'arram 198[2]. En même temps

Menace adressée au Khalife.

dit qu'il fut proclamé le vendredi 7 restant (الجمعة لسبع بقين) de dzou-'l-h'idjah 201, c'est-à-dire le 23, puisque l'année 201 est surabondante; mais d'une part le 23 dzou-'l-h'idjah 201 tombe un *dimanche*, d'une autre part nous avons vu (p. 477) qu'Abou-'l-'Abbâs est mort dans la nuit du jeudi 6; il est donc évident qu'il faut lire خلون au lieu de بقين, et cette correction est parfaitement justifiée, comme nous le verrons plus loin (p. 506), par la durée qu'Ibn-'Adzârî lui-même assigne au règne de Zîâdet-Allah I. — Suivant Abou-'l-Mah'âcin, il fut confirmé dès l'année 201 par le Khalife El-Mâmoun (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٥٧٨, l. 13 et 14).

[1] *Baïân*, t. I, p. ٧٩, l. 20 à 23. — «'Abd-Allah, dit aussi En-Nouaïrî, traita son frère Zîâdet-Allah avec beaucoup de dureté et de «mépris, allant même jusqu'à faire mettre en «liberté les personnes que ce prince retenait en «prison.» (§ XXXIX, *H. d. B.* t. I, p. 404 de la trad.).

[2] Voyez la note 1 de la page 478 de ce volume. — En réalité El-Mâmoun ne résidait pas à *Baghdâd* au moment de l'avénement de Zîâdet-Allah; il vivait à *T'ous* dans le *Khorâçân* sous le charme de son vizîr, le séduisant El-Fadhl-ibn-Sahl. On sait qu'à la suite de l'espèce d'abdication que le Khalife avait consentie en faveur des 'Alides[a], son oncle Ibrâhîm-ibn-el-Mahdi-ibn-Chaklah[b] fut proclamé à *Baghdâd* en moh'arram 202[c], et que ce ne fut qu'au commencement de 204 (819-820 de J. C.) qu'El-Mâmoun désabusé vint occuper enfin le palais des 'Abbâssides[d] (voyez la note 2 de la page suivante). — D'après

[a] Ibn-T'abât'abâ (*J. A.* t. VII, p. 338 et 339; IV[e] sér. 1846).

[b] C'était le nom de sa mère; on le surnomma El-Mobarek (El-Makîn, p. 133, l. 24 et 25).

[c] *Id.* même page, l. 22. — Abou-'l-Faradj, p. ٢١٣, l. 1 (p. 158 de la trad. lat.). — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 116, l. 4 et 5.

[d] El-Makîn, p. 134, l. 24 et 25. — Abou-'l-Faradj, p. ٢١٣, l. 8 et 9 (p. 159 de trad. lat.). — *Annal. muslem.* t. II, p. 128, l. 4 et 5. — Mais El-Fadhl-ibn-Sahl n'était plus; El-Mâmoun l'avait fait assassiner dans le bain à *Sarakhs* (*Khorâçân*) par son oncle maternel (خالة), Khâlib-es-Sa'oudi[1*] (le noir). Ibn-K'otaïbah (p. 144, l. 12) place ce crime en 203; El-Makîn, n'indiquant aussi que l'année, dit en 202 (p. 133, in fine); Ibn-Khallikân hésite entre le jeudi et le *vendredi* qu'il fait correspondre au 2 et 3 cha'bân 202, inclinant toutefois pour la seconde date[2*]; le *Kitâb-el-'Oïoun* (t. I, p. ٣٥٥, l. 11 et 12) fixe le 1er cha'bân 202; et Abou-'l-Mah'âcin[3*] précise dans la nuit du *vendredi* 3 cha'bân 202. Or, en 202 qui commence un lundi, le 1er cha'bân tombe nécessairement un *vendredi*, et j'en conclus que c'est le *Kitâb-el-'Oïoun* qui donne la vraie date correspondant au *vendredi* 12 février 818, les autres indications impliquant des inexactitudes dans la correspondance des dates et des féries, inexacti-

[1*] Ibn-Khallikân, *Kitâb Ouafaïât-el-A'ïân*, n° ٥١٣, fasc. VI, p. ٢٩, l. 1 (t. II, p. 473 de la trad. angl.).

[2*] *Id. ibid.* p. ٢٩, l. 19 à p. ٣٧, l. 1 (t. II, p. 475 de la trad.). Il dit là que certains auteurs placent cet assassinat en 203.

[3*] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٥٨٢, in fine.

qu'El-Mâmoun envoyait à Ziâdet-Allah les insignes de son investiture [1], il y joignait une lettre par laquelle il lui ordonnait de faire, en pleine chaire, des vœux pour cet 'Abd-Allah-ibn-T'âhir, auquel il devait tant. L'émîr de l'*Ifrîk'iah*, irrité d'un pareil ordre, ne se contenta pas du refus de l'exécuter, « il envoya « au Khalife, par le messager, des dînârs frappés au coin des Edrîsites, afin « de donner à entendre à El-Mâmoun qu'il était dans l'intention de changer « de parti [2]. » Ces derniers mots sont dignes de remarque comme expression du degré de puissance auquel était arrivée, dès l'année 202, la dynastie qui régnait à *Fès*.

Cruautés exercées sur les milices. 207 de l'hég. (822-823 de J. C.) Révolte de Ziâd-ibn-Sahl.

Les actes des premières années du règne de Ziâdet-Allah répondirent à la rudesse de son début; il sévit avec cruauté contre les milices, « surtout, dit « Ibn-'Adzârî, dans ses moments d'ivresse [3]; » la patience se lassa, bientôt des révoltes éclatèrent, et ce fut Ziâd-ibn-Sahl [4] qui en donna le signal en 207. Après avoir rassemblé une armée, il alla mettre le siége devant *Bédjah* (باجة); mais aussitôt Ziâdet-Allah envoya contre lui des troupes qui le mirent en

Abou-'l-Mah'âcin [a], El-Mâmoun envoya dès l'an 201 à Ziâdet-Allah son investiture.

[1] J'ai dit (p. 478) qu'Abou-'l-'Abbâs avait été confirmé dans son gouvernement (en 198) par El-Mâmoun, qui ne fit sans doute en cela que répéter ce qu'avait fait son frère El-Amîn en 196; nous voyons ici le même El-Mâmoun envoyer à Ziâdet-Allah les insignes de l'investiture. C'étaient là de simples formalités, car il ne faut pas perdre de vue dans quels termes les Aghlabites entendaient posséder l'*Ifrîk'iah*. (Voyez, p. 415, note 1, ce que j'ai dit, à ce sujet, d'après En-Nouairî.)

[2] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٧, l. 12 et 13 (p. 96 de la trad.). Cet historien, le seul, à ma connaissance, qui mentionne le refus et la menace du prince aghlabite, ne dit pas quelle en fut la suite; mais, malgré l'attachement, bien justifié d'ailleurs, d'El-Mâmoun pour son général Ibn-T'âhir, on doit croire que le Khalife n'insista pas, car je lis dans Ibn-el-Khet'îb que Ziâdet-Allah prêta serment à El-Mâmoun et ensuite à Ibrâhîm-ibn-el-Mahdi-ibn-Chaklah [b]. Au reste, le prince aghlabite dut voir avec satisfaction la déposition d'El-Mâmoun devenu 'Alide, et se montra sans doute empressé à saluer, dans la personne d'Ibrâhîm, le retour de l'autorité 'abbâsside à *Baghdâd*.

[3] *Baïân*, t. I, p. ٨٨, l. 12. — En-Nouairî, § XI (*H. d. B.* t. I, p. 405 de la trad.).

[4] Ibn-'Adzârî l'appelle Ziâd-ibn-*es'-S'ak'labïah*, « le fils de la Slave » (*Baïân*, t. I, p. ٨٨, l. 8 et note *), et plus loin (p. ٨٩, l. 9) Ziâd-ibn-Shal. Ibn-Khaldoun donne, à ce personnage, le nom de Ziâd-ibn-Sahl-ibn-es'-*S'ak'alïah* (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٨, l. 6 et 7; — p. 98 de la trad.). La leçon d'Ibn-Khaldoun, soit par le fait de l'auteur, soit par le fait de ses copistes, paraît être une altération de la bonne leçon donnée par Ibn-'Adzârî; cependant le *Kitâb-el-'Oïoun* (p. ٣٦٨, l. 1) dit زياد بن سهل الصقلى, ce qui signifie bien Ziâd-ibn-Sahl le Sicilien (*S'ifat el-Maghrib*, p. 74, note 1).

tudes qui seraient plus prononcées encore si l'on optait pour l'année 203, dans laquelle le 1er cha'bân tombe un mardi, puisque cette année commence un vendredi.

[a] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٥٧٨, l. 13 et 14.

[b] *El-H'olal-el-Mark'oumah*, in Casiri, t. II, p. 192, l. 7 du texte arabe, note (a).

208 de l'Heg. (823-824 de J. C.). Révolte de 'Amr-ibn-Mo'âouiah.

fuite, tuèrent un grand nombre de ceux qu'il avait entraînés, et firent du butin[1]. L'année suivante, en 208, 'Amr-ibn-Mo'âouïah-el-K'aïçi leva l'étendard de la révolte à *El-K'as'raïn*[2] (القصرين), dont l'Émîr venait de lui confier le commandement. Ziâdet-Allah lui opposa le nouveau gouverneur de *K'airaouân*, Abou-Hâroun-Mouçâ, qui, après quelques jours de siége, fit prisonniers 'Amr et ses deux fils, H'obbâb et Sim'ân[3]. Il les dirigea sur *El-'Abbâssïah*, où tous trois furent mis à mort avec un raffinement de cruauté dont Ibn-'Adzârî a cru devoir conserver tous les détails[4]. Ce meurtre impolitique excita l'indignation générale des chefs; le gouverneur de *Tripoli*, Mans'our-ibn-Nas'r-*et'-T'anbadi*[5],

[1] *Baïân*, t. I, p. ٨٩, l. 9 à 12. — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٨, l. 6 à 9 (p. 98 de la trad.). — Ibn-'Adzârî (p. ٨٨, l. 8) donne le nom de *Fah's'-Abou-S'âlih'* à la localité dans laquelle Ziâd-ibn-Sahl leva l'étendard de la révolte. — Le récit du *Kitâb-el-'Oïoun* (p. ٣٦٨, l. 1 à 5) diffère peu de celui d'Ibn-Khaldoun.

[2] Qu'Edrîsî place à six journées de *Bougie* et à trois journées de *Constantine* (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٩١, l. 9, et p. ٩٩, l. 15 et 16; — Hartmann, *Edrisii Africa*, p. 230 et 245). Nous verrons plus loin que *K'as'raïn* appartenait à la *Province de K'amoudah*. La *Carte générale de l'Algérie*, publiée par le Dépôt de la guerre en 1856, place cette ville à vingt-neuf lieues O. S. O. de *K'airaouân*, à sept lieues et demie O. S. O. de *Sobaït'alah* (*Suffetula*), et à quatorze lieues E. S. E. de *Tebessah* (تبسّة). — Le docteur Shaw a très-bien rapporté *K'as'raïn*, qu'il écrit *Cassareen*, à *Scillium* ou *colonia Scillitana*[a] (*Cilio* de l'*Itin. d'Ant.*); j'ai eu l'occasion (note 1, p. 453) de rappeler les martyrs scillitains, si souvent mentionnés dans l'histoire de l'église d'Afrique.

[3] حبّاب et يمعان (*Baïân*, t. I, p. ٨٩, l. 17). — En-Nouaïrî les appelle H'abbâb et Soknân (*H. d. B.* t. I, p. 406 de la trad. — *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 98, note 105 de la trad.).

[4] *Baïân*, t. I, p. ٩٠, l. 9 à 16.

[5] Iâk'out[b], d'après Ah'med-ibn-Ibrâhîm-ibn-Abou-Khâlid, écrit طَنْبَذَة, et, par suite, Mans'our-ibn-Nas'r-*et-T'anbadzi*; Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ٩٠, l. 17) l'appelle Mans'our-*et'-T'anbari*; Ibn-Khaldoun dit Mans'our-*et'-T'abnadi*[c], et l'on retrouve cette orthographe dans la traduction du passage d'En-Nouaïrî qui forme la note 105 (p. 98) de N. Desvergers. Dans la traduction du même passage par M. de Slane (§ XL, p. 406) on lit *Et'-T'anbadi*, ce qui ne peut être qu'une correction, car le manuscrit d'En-Nouaïrî porte bien الطبندى comme le dit M. Dozy (*Baïân*, t. I, p. ٩٠, note [d]). J'ai adopté cette correction en admettant qu'elle était empruntée à El-Bekrî, dans lequel on lit : المنصور المعروف بالطنبذى «El-«Mans'our surnommé *Et'-T'anbadi*[e].» Du reste, En-Nouaïrî explique que *T'anbadah*[e] était un château que Mans'our possédait dans la *Province*

[a] *Voyages* de M. Shaw *dans plus prov. de la Barb. et du Lev.* t. I, p. 261. — Sir Grenville Temple, *Excursions in the Mediterranean*, t. II, p. 224. — Pellissier, *Descr. de la Rég. de Tun.* p. 278. — Voy. Guérin, *Voyage archéol. dans la Rég. de Tun.* t. I, p. 324 et 325.

[b] *Mochtarik*, p. ٢٩٤ et ٢٩٥, l. 1. L'auteur que suit Iâk'out place la révolte de Mans'our en 208 (je pense à la fin).

[c] الطبندى. Du moins dans le texte publié par N. Desvergers (p. ٣٨, l. 9), car M. Dozy (*Baïân*, t. I, p. ٩٠, note [b]) explique que son manuscrit d'Ibn-Khaldoun dit الطنبرى comme on lit dans le texte d'Ibn-'Adzârî. (Voyez la note [c] ci-dessous.)

[d] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ٢٥, l. 5 (*J. A.* t. XII, p. 474; 5e sér. 1858).

[e] A la ligne citée note [c] ci-dessus du texte d'Ibn-Khaldoun publié par N. Desvergers, on lit طبهة, faute évidente qui n'est pas commise à la page ٣٠, l. 6, où on lit طبندة.

ne put retenir une exclamation menaçante, qui, bientôt transmise à l'émîr, fut immédiatement suivie de la révocation de l'imprudent gouverneur[1]; la même dépêche qui lui portait sa révocation le mandait à *El-'Abbâssïah;* il allait, à n'en pas douter, partager le sort de 'Amr-ibn-Mo'âouïah. Cependant une réconciliation eut lieu par l'entremise de Ghalboun[2], réconciliation à la suite de laquelle Mans'our obtint la permission de se rendre à *Tunis;* mais il savait que Ziâdet-Allah ne pardonnait pas, et, dans l'impossibilité de se faire illusion sur la liberté qui venait de lui être rendue, le gouverneur destitué comprit qu'il ne lui restait qu'à opter entre le sacrifice de sa vie et la révolte : il choisit la révolte[3]. Ziâdet-Allah donna l'ordre à Moh'ammed-ibn-H'amzah de se porter sur *Tunis* avec trois cents cavaliers[4]. Cet officier n'y trouva pas Mans'our, qui était à son château de *T'anbadah*, et il descendit au *Dâr-es'-S'anâ'ah*[5] (à l'arsenal maritime), où le k'âdhi, Chadjrah-ibn-'Aïçâ, vint le trouver avec quarante des chaïkhs de *Tunis*, appelant sur lui les bénédictions de Dieu et formant des vœux pour que la bonne harmonie se rétablît. Ce fut sans doute à l'invitation d'Ibn-H'amzah que le k'âdhi et les chaïkhs firent une démarche près de Mans'our pour l'engager à se soumettre. Ils reçurent le meilleur accueil de ce chef, qui leur exprima le désir de se rendre avec eux

209 de l'hég. (824-825 de J. C.). Révolte de Mans'our.

d'El-Moh'ammediah, et d'où il tirait son surnom d'*Et'-T'anbadi*[a]. El-Bekrî parle de *T'anbadah*, «localité, dit-il, qui s'appelle, de nos jours «(360 de l'hég. — 1067 à 1068 de J. C.) *El-«Moh'ammediah*, et qui est à quelques milles «seulement de *Tunis*[b].» Aujourd'hui encore on trouve le château de *Moh'ammediah* «en face «d'*Oudanah*, sur la rive gauche de l'*Oudd-Milîân*, «à douze kilomètres de *Tunis*, au sud de la *Sib-«khah de Sidjoum*[c].»

[1] En-Nouaïrî, § XL (*H. d. B.* t. I, p. 406 de la trad.).

[2] Cousin germain et vizîr de Ziâdet-Allah, غلبون ابن عمه ووزيره واسمه الاغلب بن عبد الله ابن الاغلب (Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٨, l. 13 et 14; — p. 99 et 100 de la trad.).

[3] En-Nouaïrî, à la page citée note 1 ci-dessus. — Ces préliminaires de la révolte de Mans'our-*et'-T'anbadi* ne se trouvent ni dans Ibn-'Adzârî ni dans Ibn-Khaldoun.

[4] *Baïân*, t. I, p. 40, l. 17 à 31. — En-Nouaïrî dit *cinq* cents cavaliers, mais, du reste, il a évidemment emprunté à Ibn-'Adzârî tout le récit qui va suivre, et c'est à la même source que je puiserai.

[5] En-Nouaïrî[d] dit *Dâr-edh-Dhiâfah* (la maison de l'hospitalité); la suite du récit montre qu'il s'agit d'un établissement situé au bord de la mer, mais cette circonstance peut être vraie pour le *Dâr-edh-Dhiâfah* comme pour le *Dâr-es'-S'anâ'ah*. El-Bekrî mentionne le *Dâr-es'-S'anâ'ah* de *Sousah* (*El-Meçâlik*, etc. p. ٣١٢, l. 8; — *J. A.* t. XII, p. 499; ve s. 1858).

[a] *Mochtarik*, p. ٢٤٥, l. 1. En-Nouaïrî (§ XL, p. 406) le dit comme Iâk'out.

[b] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. ٣٨, l. 13 et 14 (*J. A.* t. XII, p. 509; v^e sér. 1858).

[c] Pellissier, *Descr. de la Rég. de Tun.* p. 63. (Voyez la note 4, p. 322 de ce volume.)

[d] § XL (*H. d. B.* t. I, p. 407 de la trad.).

auprès de Ziâdet-Allah, et les pressa de passer cette journée à *T'anbadah* pendant qu'il ferait les préparatifs du voyage; en même temps, il envoyait à Ibn-H'amzah des vivres abondants et un billet par lequel il lui mandait que le lendemain matin il irait le joindre en compagnie du k'âdhi Chadjrah. Confiant dans cette promesse, Ibn-H'amzah se livra, avec ses cavaliers, au plaisir de la bonne chère. Le soir venu, Mans'our enferma le k'âdhi et les chaïkhs dans son château, s'empara de leurs chevaux pour monter ses compagnons, rassembla ses partisans, et marcha vers *Tunis* en donnant l'ordre que le plus grand silence fût observé dans les rangs jusqu'au *Dâr-es'-S'anâ'ah*. Arrivés en ce lieu, où chefs et soldats étaient sans doute assoupis à la suite de leur copieux festin, tout à coup le bruit du tambour se fit entendre, les conjurés poussèrent le cri de guerre..... Vainement Ibn-H'amzah et ses cavaliers coururent aux armes, et essayèrent de soutenir une attaque dans laquelle ils avaient le désavantage d'une surprise; la foule qui vint se mêler aux conjurés, l'obscurité de la nuit, tout concourut à leur défaite, et il n'échappa que quelques hommes, qui, se jetant dans la mer, parvinrent à se sauver à la nage : ceci se passait le lundi 25 s'afar 209[1] (24 juin 824 de J. C.). Dans la matinée qui suivit cette nuit, le gouverneur de *Tunis*, Ismaïl-ibn-Sâlim-ibn-

Ibn-H'amzah surpris et tué.

[1] Ibn-el-Abbâr, cité par M. de Slane (*H. d. B.* t. I, p. 408, note 1), place la révolte de Mans'our en s'afar 209. — Ibn-'Adzârî précise le *lundi* 5 restant de s'afar, comme si ce mois avait trente jours. Si ce fut réellement le *cinq restant*, il aurait dû dire le *dimanche;* si ce fut le *lundi*, il fallait dire *quatre restant*. — Ce genre d'erreur est assez fréquent, et je vais en citer un autre exemple qui me servira à rectifier une explication que je crois fautive, quoique donnée par M. Dozy : «En-Nouaïrî, suivant ce savant orientaliste, dit «que Hichâm (le dernier Omaïade d'Espagne) «mourut le vendredi, *quatre jours restant* de «s'afar 428, c'est-à-dire, puisque s'afar a vingt-«neuf jours, le 24 et non le 25 comme le dit «M. de Gayangos (t. II, p 500), car le 25 tombe «un samedi[a].» C'est M. Dozy qui se trompe et je vais le laisser se réfuter lui-même; il dit plus loin : «Puisque rebî premier a trente jours, l'ex-«pression *huit jours restant* indique le 22[b].» En effet, $22+8=30$; mais, par la même raison, on doit avoir, pour *quatre jours restant* de s'afar, $25+4=29$; M. de Gayangos a donc eu raison de fixer la mort de Hichâm III au 25. Cependant En-Nouaïrî dit que ce fut un vendredi, et le 25 tombe un samedi; évidemment l'erreur vient d'En-Nouaïrî. Si, comme le prétend cet historien, Hichâm mourut le *vendredi*, il aurait dû dire *cinq jours restant* de s'afar[c]; si Hichâm mourut *quatre jours restant* de s'afar, il aurait dû dire le *samedi*. C'est la même erreur que j'ai relevée ci-dessus dans Ibn-'Adzârî.

[a] *Rech. sur l'hist. polit. et littér. de l'Esp, au moyen âge*, t. I, p. 51 à la note; in-8°, Leyde, 1849.

[b] *Ibid.* p. 123, note 3.

[c] Car on sait que le 24 s'afar 428 tombe un vendredi, comme dans toutes les années dont le 1er moh'arram est un lundi.

Sofiân[1], ainsi que son fils Moh'ammed, furent mis à mort. A la nouvelle de ce double meurtre, Ziâdet-Allah fit partir son vizîr Ghalboun à la tête d'une armée que l'émîr en personne avait haranguée, menaçant de mort quiconque fuirait devant l'ennemi. Ghalboun se mit en marche le 10 rebî-'l-aouel[2], et Mans'our s'avança à sa rencontre jusqu'à la *Sibkhah de Tunis;* mais, soit que l'armée partie de *K'aïraouân* eût marché à bien petites journées, soit qu'une certaine hésitation régnât dans l'esprit de ses chefs, on n'en vint aux mains que le 20 rebî-'l-aouel[3] (jeudi 21 juillet 824 de J. C.), et ce jour éclaira une défaite complète du vizîr. Aussitôt les milices se joignirent aux milices insurgées de *Tunis*, et Mans'our leur donna pour chef 'Âmir-ibn-Nâfi'-'l-Azrak' (عامر بن نافع الازرق), personnage qui s'était fait l'allié pour devenir plus tard le rival de l'ancien gouverneur de *Tripoli*[4]. En même temps, et de toutes parts, les k'âïds se soulevèrent contre les gouverneurs, chacun prétendant s'approprier une fraction de province; le désordre engendrait le désordre avec une incroyable rapidité, l'*Ifrik'iah* était en feu[5]. Dans ces graves circonstances, l'émîr mit en campagne ses soldats les plus dévoués, il en confia le commandement à Moh'ammed-ibn-'Abd-Allah-ibn-el-Aghlab[6]; mais une défaite plus terrible encore attendait ce général : infanterie, cavalerie, tout fut taillé en pièces, et les principaux chefs de l'armée furent trouvés au nombre des morts[7]. Il faut placer ce désastre vers la fin de rebî-'l-akhir, car on doit supposer que Mans'our s'empressa de profiter de sa victoire, et Ibn-'Adzârî nous le représente arrivant le 5 djoumâdi-'l-aouel sous les murs de *K'aïraouân*[8].

Défaite de Ghalboun.

Défaite de Moh'ammed-ibn-'Abd-Allah.

Ziâdet-Allah, suivant En-Nouaïrî, se trouvait, avec ce qui lui restait de troupes, dans une position qu'il avait choisie entre *El-Fost'ât*[9] et *El-*

K'aïraouân est pris et repris.

[1] *Baïân*, t. I, p. 91, l. 20. — Ibn-Khaldoun l'appelle Isma'il-ibn-Sofiân (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٨, l. 10; — p. 99 de la trad.), et En-Nouaïrî dit Isma'il-ibn-Sofiân-ibn-Sâlim (§ XL, *H. d. B.* t. I, p. 408 de la trad.).

[2] *Baïân*, t. I, p. 91, l. 1.

[3] لعشر بقين من ربيع الاول (*ibid.* t. I, p. 91, l. 4).

[4] Voyez ci-après p. 492.

[5] *Baïân*, t. I, p. 91, l. 8. — Suivant Ibn-Khaldoun, les soldats de l'armée vaincue s'emparèrent de *Bédjah*, d'*El-Djazîrah*, de *Sat'fouran*, d'*El-Orbos* et de plusieurs autres villes (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٨, l. 16 et 17; — p. 100 de la trad.).

[6] C'était évidemment un frère de Ghalboun (voyez la note 2 de la page 483 de ce volume).

[7] En-Nouaïrî, § XL (*H. d. B.* t. I, p. 409 de la trad.). — Ibn-'Adzârî et Ibn-Khaldoun ne font pas mention de cette affreuse défaite.

[8] لخمس خلون من جمادى الاولى (*Baïân*, t. I, p. 91, l. 13 et 14).

[9] De ce qu'*El-Fost'ât* signifie la tente, M. de Slane conclut que «*El-Fost'ât* était probablement un camp retranché *sous les murs de K'aïraouân*.» Je crois aussi qu'*El-Fost'ât* était un

[*] *Hist. des Berb.* note 1 de la page 409 du t. I. de la traduction.

K'as'r[1] : de son côté Mans'our, après quelques pourparlers, avait fini par entraîner les habitants de *K'aïraouân*, qui commirent l'imprudence de s'unir à lui, et non-seulement lui donnèrent la protection de leurs murailles[2], mais combattirent dans ses rangs dans les nombreuses rencontres qui eurent lieu avec des succès balancés[3]. Ibn-Khaldoun s'accorde avec Ibn-'Adzârî pour dire que cette lutte dura quarante jours[4], après lesquels quelques succès marqués rendirent l'avantage au prince aghlabite, qui reprit possession de *K'aïraouân*, pendant que Mans'our rétrogradait en désordre vers *Tunis* et courait se réfugier dans son château de *T'anbadah*[5]. « Lors de ces événements, dit En-Nouaïrî, le peuple de *K'aïraouân* avait prêté des secours à Mans'our; aussi, les compagnons de Ziâdet-Allah lui conseillèrent-ils de détruire la ville de fond en comble et d'en exterminer les habitants[6]. » Cet odieux conseil ne fut pas suivi, mais le bruit se répandit qu'il avait été donné, et il dut frapper de terreur une population qui avait bon nombre de ses membres dans les rangs de l'insurrection, et que ne dut-on pas craindre quand on vit enlever les portes de la ville et démolir les murs d'enceinte[7]. El-Bekrî donne d'une manière inexacte, je crois, la date précise de cet événement : « En l'an 209, dit-il, Ziâdet-Allah, fils d'Ibrâhîm l'Aghlabite, abattit la muraille de *K'aïraouân*, parce que les habitants de cette ville avaient pris part à la révolte de Mans'our, surnommé *El-T'anbadi*. Après la défaite du rebelle, qui eut lieu le *mercredi* 15 djoumâdi-'l-*aouel* de l'année susdite (13 septembre 824), les habitants de *K'aï-*

Ses murailles sont démolies.

camp permanent, mais il me semble que le langage d'En-Nouaïri n'autorise, quant à la position de ce camp, qu'une conclusion, c'est qu'il était peu distant d'*El-K'as'r*.

[1] Il ne peut être question ici que d'*El-K'as'r-el-K'adîm*, c'est-à-dire d'*El-'Abbâssiah*, résidence de l'émir aghlabite.

[2] *Baïân*, t. I, p. 49, l. 17 et 18.

[3] Ziâdet-Allah se trouvait alors, à l'égard de Mans'our, dans une position tout à fait analogue, pour ne pas dire identique, à celle où, treize ans auparavant, Ibrâhîm son père s'était trouvé à l'égard de 'Imrân-ibn-Modjâlid (voyez page 467 de ce volume).

[4] *Baïân*, t. I, p. 49, l. 19. — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 104, l. 2 (p. 100 de la trad.).

[5] Ibn-Khaldoun prétend même qu'après avoir mis Mans'our en fuite, Ziâdet-Allah s'avança jusqu'à *Tunis* (*ibid.* p. 104, l. 4; — p. 100 de la trad.), mais cette témérité paraît bien invraisemblable.

[6] En-Nouaïrî, à la page citée note 7 p. 485.

[7] *Baïân*, t. I, p. 49, l. 2 et 3. — Deux géographes, El-la'k'oubi[a] et Abou-'l-Fedâ[b], relatent la démolition des murailles de *K'aïraouân* en faisant, quant aux noms des insurgés, une confusion susceptible d'induire en erreur sur la date de cette démolition. J'ai dit (p. 362 et 363) la date de la construction de ces murailles.

[a] *Sifat-el-Maghrib*, p. 8, l. 12 et 13 (p. 61 de la trad. lat. de M. de Gœje).

[b] *Géographie*, p. 115, l. 4 et 5 (t. II, p. 198 et 199 de la trad.).

«*raoudn* sortirent au-devant de Ziâdet-Allah et implorèrent sa *miséricorde*. «Pour les châtier, il se contenta de raser les fortifications de leur ville[1].» D'abord, en 209, ni le 15 djoumâdi-'l-aouel, ni le 15 djoumâdi-'l-akhir ne tombent le mercredi; nous sommes donc avertis qu'il y a là une erreur, et Ibn-'Adzârî nous permet de la rectifier : il nous a dit que Mans'our était arrivé sous les murs de *K'aïraoudn* le 5 djoumâdi-'l-aouel, il nous a dit aussi que cette phase de la lutte avait duré quarante jours, et on retrouve ce nombre à un jour près dans El-Bekrî, si, au lieu d'el-aouel, on y lit que la défaite de Mans'our eut lieu le *mercredi* 14 djoumâdi-'l-*akhir* (12 octobre 824 de J. C.), date d'autant plus probable qu'Ibn-'Adzârî la confirme en disant qu'après un combat acharné Mans'our, mis en fuite, vit tailler en pièces un grand nombre des siens *au milieu de djoumâdi-'l-akhir*[2].

Quand un homme tel que Ziâdet-Allah se montre clément, on est obligé de chercher les motifs de sa clémence ailleurs que dans un bon mouvement de son cœur. La générosité dont ce prince avait usé envers les habitants de *K'aïraoudn* quand il fut maître de leur ville dut avoir pour cause la réserve que lui imposait l'extrême affaiblissement de son armée, prouvé par l'inaction dans laquelle il resta pendant les six derniers mois de l'année 209[3]. On a vu qu'un certain nombre de chefs des troupes insurgées s'étaient emparés de diverses villes dans lesquelles ils s'étaient réfugiés au moment où l'armée de Mans'our avait été dispersée; 'Amir-ibn-Nâfi'-'l-Azrak' s'était retiré à *Sabîbah*[4]

[1] *El-Mocâlik oua 'l-Memâlik*, p. 70, l. 4 à 8 *J. A.* t. XII, p. 474; ve s. 1858).

[2] *Baïân*, t. I, p. 97; l. 21 et 22. — D'ailleurs, en réalité, le texte d'El-Bekrî (p. 70, l. 6) dit : «*Mercredi milieu de djoumâdi-*'l-aouel.»

[3] Voyez la note 5 de la page précédente; j'y ai fait allusion à l'inaction dont je parle ici.

[4] A deux journées de *K'aïraoudn*, sur la route de cette ville à *Mesîlah* (Ibn-H'auk'al, p. 80, l. 13 et 14. — *J. A.* t. XIII, p. 224; IIIe sér. 1842). — Ibn-Khaldoun dit : «Les chefs des insurgés s'étant dispersés pour regagner chacun «le pays qu'il avait conquis, 'Âmir-ibn-Nâfi'-'l-«Azrak', qui était au nombre de ces chefs, se re«tira à *Ceuta*,» et le texte dit bien سبتة[a]. Cette invraisemblance m'avait frappé, et il m'avait été facile, dans une première rédaction, non-seulement de démontrer qu'il y avait là une faute de copiste ou d'impression, mais d'affirmer que l'auteur avait dû ou voulu écrire سبيبة (*Sabîbah*);

[1] Cette distance est confirmée par Ibn-el-Athîr[b], mais les deux journées comptées doivent être fortes, car la *Carte générale de l'Algérie*, publiée en 1856 par le Dépôt de la guerre, place *Sabîbah* à 21 lieues (63 milles[c]) O. un peu S. de *K'aïraoudn*, et à 17 lieues et demie (52 milles et demi) S. S. E. de *Kef* (*Sicca Veneria*), ces distances mesurées en ligne droite.

[2] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 74, l. 7 (p. 101 de la trad.).

[a] Voyez la note 3 de la page 124 de ce volume.

[b] La carte de M. Pellissier publiée en 1853 donnait 70 milles mesurés en ligne droite (*Descr. de la Rég. de Tunis*).

210 de l'hég. (825-826 de J. C.).

avec les troupes de cette contrée qui avaient pris part à l'insurrection[1]. Au commencement de 210[2], Zîâdet-Allah envoya contre lui une armée commandée par Moh'ammed-ibn-'Abd-Allah-ibn-el-Aghlab[3], mais le 20 moh'arram (samedi 13 mai 825 de J. C.) on la vit rentrer en désordre à *K'aïraouân* après avoir essuyé une défaite complète et perdu son général[4] : « Les fuyards, « dit Ibn-'Adzârî, arrivèrent vers la ville depuis le dhoh'a[5] jusqu'après le 'achâ[6]. » En-Nouaïrî ne parle pas de ce nouvel échec du prince aghlabite, et le silence de l'historien est d'autant plus à remarquer ici, que cette bataille de *Sabîbah*, qui augmentait l'affaiblissement de Zîâdet-Allah, rendit possible un retour offensif de Mans'our, qu'on vit se porter aussitôt sur *K'aïraouân*[7]. Allait-il assiéger l'émîr dans la forteresse qui lui servait de retraite? Sa propre faiblesse ne lui permettait pas une pareille tentative, mais Ibn-'Adzârî va nous expliquer le but de ce mouvement : « Mans'our, dit-il, était sollicité par ses soldats « d'aviser à un moyen de faire sortir leurs familles d'*El-K'aïraouân;* il s'avança « avec eux vers cette ville, et se portant sur *El-K'as'r* il se maintint là pendant « environ seize jours, sans cependant chercher à combattre Zîâdet-Allah, mais « laissant ainsi à ses soldats la possibilité de faire sortir leurs femmes d'*El-K'aïraouân.* » Cela fait, « Mans'our retourna vers *Tunis*[8], » heureux d'avoir, par

Bataille de Sabîbah.

Evasion des familles des soldats de Mans'our.

c'est avec un grand plaisir que, plus d'un an après, ayant été en possession d'un exemplaire du *Baïân*, j'y ai lu سَبِيبَة (voyez la note 1 ci-dessous.

[1] *Baïân*, t. I, p. ٩٣, l. 3 à 5.

[2] Ibn-Khaldoun dit « en 209 » (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٩, l. 7; — p. 101 de la trad.); il serait possible que ce fût dans les derniers jours de 209, et que cette date se conciliât avec celle donnée par Ibn-'Adzârî pour la défaite.

[3] Voyez, sur ce personnage, la note 6 de la page 485 de ce volume.

[4] لعشر بقين من المحرم (*Baïân*, t. I, p. ٩٣, l. 7). — Ibn-Khaldoun (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٩, l. 8 et 9; — p. 101 de la trad.).

[5] Le *dhoh'a* (ضحى) est l'heure de la prière du matin (*Chrest. arab.* t. I, p. 162 et 163).

[6] Le *'achâ* (العشا) est la prière qui se fait deux heures après le coucher du soleil.

[7] Pour En-Nouaïrî, qui passe sous silence la défaite de l'armée de Zîâdet-Allah à *Sabîbah*, la transition est brusque; aussitôt après avoir parlé de la démolition des murailles de *K'aïraouân*, il ajoute : « Mans'our, étant parvenu à rallier ses « partisans, se trouva de nouveau dans une posi« tion prospère. » (*H. d. B.* t. I, p. 409 de la trad.) L'intéressant épisode de la fuite des familles des soldats lui échappe complétement.

[8] *Baïân*, t. I, p. ٩٣, l. 10 à 13. — Ibn-Khaldoun, peut-être par la faute des copistes, dénature ce passage du *Baïân* en disant (p. ٣٩, l. 10) وصرة زيادة الله au lieu de وصر, car il en résulterait, suivant lui, que ce serait Mans'our qui aurait été assiégé par Zîâdet-Allah dans *El-K'aïraouân*, ce qui n'offre aucun sens, puisque d'une part cette ville n'ayant plus de murailles n'était pas susceptible de soutenir un siége, puisque d'une autre part Mans'our, en manœuvrant ainsi, aurait été directement contre le but qu'il se proposait et que nous avons fait connaître. La traduction de N. Desvergers (p. 101) est fidèle, et, par cela même, elle présente, comme son texte, un non-sens; la leçon d'Ibn-'Adzârî est, au contraire, très-rationnelle.

ce coup de main hardi, assuré le salut de nombreuses familles compromises, qui n'avaient aucune foi au pardon accordé par Ziâdet-Allah. Quel put être, en quittant leurs foyers dans de pareilles conditions, le lieu où se réfugièrent ces malheureux que l'émîr n'avait pas exterminés comme on le lui conseillait, mais qui, à cause de leurs liens avec les insurgés, pourraient tout redouter, dans un pays en proie à la guerre civile, s'ils s'exposaient à se trouver sur un point où la victoire resterait au prince aghlabite? Je vois là les trois cents familles qui se réfugièrent à *Fès*, où elles peuplèrent le *quartier des K'aïraouânites*[1], et c'est évidemment au commencement de 210 qu'il faut placer cette émigration. La grande distance qui, à *Fès*, séparait ces familles du théâtre de la guerre, la protection de la puissante dynastie nativement ennemie des 'Abbâssides et de leurs vassaux, tout se réunissait pour qu'elles trouvassent, dans la ville des Edrîsites, une sécurité que nul autre point ne pouvait leur offrir aussi complète. M. Dozy a admis que, quand les familles exilées de *Cordoue* arrivèrent en *Maghrib*, « une colonie arabe venue de *K'aïraouân* s'était « déjà fixée à *Fès*[2]; » mais pour que les gens du faubourg, traversant le Détroit à la fin de 198, aient pu trouver déjà habité le *quartier des K'aïraouânites* fondé en 193, il faudrait admettre que, dans les cinq années de 193 à 198, il était survenu quelque événement motivant l'abandon de *K'aïraouân* par trois cents familles; or, dans les trois dernières années du règne d'Ibrâhîm et dans les deux premières de celui d'Abou-'l-'Abbâs, on n'entrevoit rien qui puisse motiver une émigration aussi considérable partie de la capitale de l'*Ifrîk'iah*. Je crois donc que le savant professeur de Leyde a commis une erreur en écrivant la phrase que je viens de transcrire; je crois que le *quartier des Andalous*, commencé le premier, a reçu aussi le premier une population étrangère, et je viens de dire à quel instant le second quartier a reçu les fugitifs qui lui ont valu le nom de *quartier des K'aïraouânites*. Ainsi se trouve résolue une difficulté qui, à ma connaissance du moins, n'avait pas été abordée, en même temps que la date à laquelle le second quartier de *Fès* reçut le nom qu'il a porté pendant plus de cinq siècles[3] se trouve fixée pour la première fois.

[1] Voyez p. 465 et 466 de ce volume, et la note 4 de cette page 465.

[2] *Musulm. d'Esp.* t. II, p. 77.

[3] Je ne saurais dire à quelle époque précise disparurent les dénominations de *quartier des Andalous*, *quartier des K'aïraouânites*, qui faisaient souvent appeler *Fès*, la *double ville de Fès*[a]. En 462 (1069-1070 de J. C.) le second Almo-

[a] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ٣٩, l. 19 (t. I, p. 61 de la trad.).

Position critique de Zïâdet-Allah.

L'impossibilité dans laquelle Zïâdet-Allah avait été mis d'empêcher le départ des familles de *K'aïraouân* qui redoutaient sa colère, montre suffisamment l'état de faiblesse où il était tombé, et montre aussi que cette ville était rentrée, tout au moins momentanément, au pouvoir des insurgés. Au reste, tous les historiens s'accordent à présenter le prince aghlabite comme réduit, à cet instant, à la possession de *K'âbis*, du *Sâh'el*[1], de *Nafzâouah*, et de *Tri-*

ravide, Iouçof-ibn-Tâchfîn, le fondateur de la ville de *Marok*[a], fit abattre les murailles qui séparaient les deux *quartiers de Fês* et en forma une seule ville qu'il entoura d'une même enceinte[b]. El-Bekrî, qui écrivait en 460, parle, tout naturellement, dans sa description de *Fês*, des murailles et de la rivière qui séparaient les deux quartiers[c]; Edrîsî ne parle plus que de la rivière; mais, chez lui, les deux villes que cette rivière séparait conservent encore leurs noms[d]. Plus de deux siècles après la réunion de ces deux quartiers, le cinquième Merînide, Abou-Iouçof-Iak'oub-ibn-'Abd-el-H'ak'k' fonda la *Ville-Neuve* (البلد الجديد, *El-Belad-el-Djedîd*) immédiatement à côté de *Fês*, et au bord de la rivière qui traverse cette capitale; on en posa les premières pierres le 3 chaouâl 674e (samedi 21 mars 1276 de J. C.). La nécessité de distinguer la nouvelle ville de l'ancienne n'effaça pas, paraît-il, la distinction des deux quartiers du *Vieux Fês*, car le *K'art'âs*, qui fut rédigé en 726 (1326 de J. C.), et dans lequel on trouve une longue description de *Fês*, les mentionne comme conservant encore leur dénomination, particulièrement dans le passage suivant : «La khot'bah est récitée à *Fês*, «depuis l'époque de sa fondation jusqu'à nos «jours, tant dans le *quartier des K'aïraouânites* «que dans celui des *Andalous*[f].»

[1] Et-Tidjâni, traversant l'espace qui se trouve entre *Ladjam* et *Sfâk's*, dit : «Depuis le moment «où nous nous éloignâmes d'*El-Djem* (sic), nous «marchâmes au milieu de vastes et anciennes «plantations d'oliviers connues sous le nom de «*Zaïtoun-es-Sâh'el*... Er-Rochâti[g], dans son livre «intitulé *Ik'tibâs-el-Anouâr oua Iltimâs-el-Azhâr*, «dit que ce pays a été appelé *Es-Sâh'el*, non pas «dans le sens de côte ou plage de mer, mais à «cause de la teinte sombre produite par la pro-«digieuse quantité d'oliviers, d'arbres fruitiers «et de vignes de la contrée[h].» Évidemment Er-

[a] Voyez aux *Justifications géographiques* le mot *Marok*.

[b] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ۲۴۱, l. 20 à 22, et t. II, p. 61, l. 2 à 4 (t. II, p. 75, et t. III, p. 254 de la trad.).

[c] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. 110 à 118 (*J. A.* t. XIII, p. 334 à 340; v[e] sér. 1859).

[d] «La ville de *Fês*, dit-il[1*], se compose, à proprement parler, de deux villes séparées par une rivière considé-«rable. La ville septentrionale se nomme *El-K'aïraouîn*, la ville méridionale *El-Andalos*.» Ibn-'Abd-el-H'alîm et Abou-'l-Fedâ s'expriment dans des termes analogues : «La rivière, dit le premier, qui partage la ville en deux «parties.....[2*]» On lit dans le second : «*Fês* se compose de deux villes séparées par une rivière[3*].»

[e] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. II, p. ۲۸۲, l. 8 et 9 (t. IV, p. 83 et 84 de la trad.).

[f] *K'art'âs*, p. ۲۲, l. 22 et 23 (p. 32 de la trad. lat. — p. 51 de la trad. franç.).

[g] Abou-Moh'ammed-'Abd-Allah-ibn-'Ali-'l-Lakhmi, vulgairement appelé Er-Rochâti, mourut en 542 (1147-1148 de J. C.). (H'âdji-Khalifah, n° ۱۰۳۴, t. I, p. 375, l. 5 et 6. — Voir le n° 6237 de sa Table.)

[h] *Rih'lah*, d'Et-Tidjâni (*J. A.* t. XX, p. 124 et 125; IVe sér. 1852).

[1*] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٧٥, l. 14 (Hartmann, *Edrisii Africa*, p. 171). (Voyez, sur la position relative des deux villes, la note 1 de la page 462 de ce volume.

[2*] *K'art'âs*, p. ۱۴, l. 12 (p. 23 de la trad. lat. — p. 37 de la trad. franç.). Voyez aussi p. ۲۰, l. 10, et p. ۲۱, l. 21 et 22 (p. 29 et 31 de la trad. lat. — p. 46 et 49 de la trad. franç.).

[3*] *Géographie* d'Abou-'l-Fedâ, p. ۱۳۱۴, l. 16 (t. II, p. 186 de la trad.).

poli[1], en même temps que Mans'our, s'érigeant en souverain, faisait battre monnaie en son nom[2]; de leur côté, les miliciens, comblant la mesure de l'insolence, mandaient à l'émîr d'abandonner l'*Ifrîk'ïah*, et que, sous cette condition, on lui accorderait l'amân pour sa personne et la garantie de ses richesses[3]. On doit s'attendre à voir Zïâdet-Allah, irrité de tant d'audace, menacer des châtiments les plus sévères cette soldatesque mutinée..... «il «prit conseil des gens de sa maison[4],» tant était profond l'état de découragement où il était tombé, et il fallut qu'un homme résolu, Sofîân-ibn-Saouâdah, lui demandât cent cavaliers d'élite[5] pour aller combattre 'Âmir-ibn-Nâfi'[6], qui s'était avancé, dans le canton de *K'ast'ïliah*, jusqu'à *Tak'ïous*[7], où Ibn-Saouâdah l'atteignit, le chargea vigoureusement, et lui tua beaucoup de monde. Après cet exploit, le lieutenant de Zïâdet-Allah revint à *K'ast'ïliah*, y employa trois

Rochât'i avait emprunté tout ce passage à El-la'k'oubi, où on le trouve mot à mot[a]. On savait aussi, par El-Bekri[b], que ce *Sâh'el* commençait à une journée de marche au sud de *K'aïraouân*: «De *K'aïraouân*, dit-il, à la région des montagnes «il y a une journée de marche, et la même dis«tance sépare cette ville de la forêt d'oliviers «nommée *Es-Sâh'el*[c].»

[1] *Baïân*, t. I, p. ٩٣, l. 14 et 15. — «Il ne «restait à Zïâdet-Allah, dit En-Nouaïri, que les «pays maritimes et la ville de *K'âbis*.» (*H. d. B.* t. I, p. 409 et 410 de la trad.) — «Il ne resta «plus alors au pouvoir de Zïâdet-Allah, dit Ibn«Khaldoun, que *Tunis*, le *Sâh'el*, *Tripoli* et *Naf«zâouah*» (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٩, l. 12 et 13; — p. 101 de la trad.). Ibn-Khaldoun vient de dire, d'accord en cela avec le *Baïân*, qu'après son expédition sur *K'aïraouân*, Mans'our était retourné à *Tunis*; il est donc évident qu'en copiant, dans Ibn-'Adzârî, les noms des territoires qui restaient à Zïâdet-Allah, il a écrit en premier تونس (*Tunis*) au lieu de قابس (*K'âbis*), et son traducteur ne l'a pas rectifié.

[2] *Baïân*, t. I, p. ٩٣, l. 16 et 17.

[3] *Ibid.* t. I, p. ٩٣, l. 18. — En-Nouaïri et Ibn-Khaldoun, aux pages citées note 1 ci-dessus.

[4] *Baïân*, t. I, p. ٩٣, l. 18 et 19. — En-Nouaïri, § XI. (*H. d. B.* t. I, p. 410 de la trad.).

[5] En-Nouaïri et Ibn-Khaldoun disent *deux cents* cavaliers, et le premier assure, d'après le récit d'un témoin oculaire, que jamais troupe ne fut plus favorisée de la fortune que cette poignée d'hommes.

[6] Que nous avons vu (p. 485) paraître sur la scène pour la première fois.

[7] Edrîsî place *Tak'ïous* entre *El-H'ammah* et *K'afs'ah*, à environ vingt milles de la première de ces villes, et à une journée de la seconde (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٠٢, l. 13 à 15). — El-'Aïachi, parti de la *Zâouïah de Sïd-Ak'med-bou-Hilâl-es-Sadâdi*[d] le mercredi matin 21 cha'bân 1074 (19[e] mars 1664 de J. C.), dit: «Nous «traversâmes la ville de *Dak'ïous*, qui est une des «plus grandes de cette contrée; on y remarque «un minaret très-élevé... nous arrivâmes le ma«tin même à *Tauzar*.» (*Voyage* d'El-'Aïachi, p. 122

[a] *S'ifat-el-Maghrib*, p. 11, l. 2 à 5 (p. 80 de la trad. lat. de M. de Gœje).

[b] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ٣١٤, l. 15 et 16 (*J. A.* t. XII, p. 472 et 473; 1re sér. 1858). Il me paraît que M. de Slane n'aurait pas dû, à la suite du mot *Es-Sâh'el*, ajouter «le littoral.» (Voyez la note 1 de la page 490.)

[c] Qui devait être très-voisine de *Sadâdah*, localité qu'on place à l'E. N. E. de *Tak'ïous*.

[d] M. Berbrugger dit 10 mars et il devrait trouver 9 mars, parce qu'il ne tient compte ni de la correction grégorienne, ni de cette circonstance que l'année 1664 est bissextile. Le 10 mars 1664 tombe un *lundi*.

jours à lever des impôts, et, quand il eut réuni une somme suffisante, il se dirigea sur *K'aïraoudn*[1].

Malgré ce succès partiel, il était facile de prévoir l'issue d'une lutte qui durait déjà depuis deux années, si la discorde ne venait à se mettre dans les rangs de l'insurrection; mais, heureusement pour l'émîr aghlabite, cette chance de salut surgit. En 211, 'Âmir-ibn-Nâfi', sans doute jaloux de jouer le premier rôle dans le renversement d'une dynastie qui allait laisser un trône vacant, quitta subitement *Tunis* et vint assiéger Mans'our dans son château de *T'anbadah;* le chef de la révolte, surpris sans défense, demanda l'amân et la liberté de s'embarquer pour l'Orient[2]; 'Âmir y consentit; mais aux approches de la nuit Mans'our sortit furtivement et prit la route d'*El-Orbos*[3]. Dès le lendemain matin, 'Âmir, instruit de cette évasion, se mit sur les traces du fugitif, atteignit la troupe qui l'escortait et la dispersa, et cependant il ne put empêcher Mans'our d'entrer dans *El-Orbos,* et même de s'y fortifier. Il mit aussitôt le siége devant la place, et comme ce siége traînait en longueur, les habitants menacèrent leur hôte de le livrer s'il ne quittait la ville; il les pria de lui accorder un délai, dont il profita pour demander une entrevue à 'Abd-es-Salâm-ibn-el-Mofarradj[4], celui des chefs de la petite armée de 'Âmir qui, évidemment, commandait devant *El-Orbos :* cette fois encore Mans'our réclamait l'amân et la liberté de se retirer en Orient. 'Abd-es-Salâm y consentit, et 'Âmir, feignant de se montrer bienveillant, s'empressa de ratifier les engagements pris par son lieutenant, mais il donna secrètement l'ordre, à l'escorte

211 de l'hég. (826-827 de J. C.) *Lutte entre 'Âmir et Mans'our.*

à 124.) — Voyez, sur *Tak'ïous,* la *Rich. min. de l'Alg.* t. I, p. 334.

[1] *Baïân,* t. I, p. 41[r], l. 1 à 6. — Ceci se passait en 218[a] selon En-Nouaïrî, en 209[b] selon Ibn-Khaldoun, mais la date que j'emprunte à Ibn-'Adzârî (l'an 211) s'accorde beaucoup mieux avec l'ensemble des faits.

[2] *Baïân,* t. I, p. 41[r], l. 6 à 10. — Il est nécessaire d'admettre que 'Âmir, qui se trouvait à *Sabîbah* comme nous l'avons vu (p. 487), s'était porté, par une marche rapide, sur *Tunis,* d'où il partit pour aller surprendre Mans'our.

[3] On peut supposer qu'il espérait détacher de 'Âmir une ville qui sans doute obéissait à celui-ci, maître de *Sabîbah.*

[4] عبد السلام بن المفرّج, comme l'écrivent la'k'oubi[c], l'auteur inconnu du *Kitâb-el-'Oïoun*[d], et Ibn-Khaldoun[e], et non pas الفرج comme

[a] En-Nouaïrî, § XL (*H. d. B.* t. I, p. 410 de la trad.). Peut-être ici doit-on lire ٢٠٨ au lieu de ٢١٨.

[b] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 101, l. 1 et 2 (p. 101 de la trad.).

[c] *Sifat-el-Maghrib,* p. ٨, l. 12 et 13 (p. 61 de la trad. lat. de M. de Gœje).

[d] *Kitâb-el-'Oïoun,* t. I, p. ٣٨٥, l. 9 et 10; in-4°, Lugd. Batav. 1869. — Voyez la note [a] de la page 257 de ce volume.

[e] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 101, l. 9 (p. 102 de la trad.).

qui accompagnait Mans'our, de le conduire à *Djerbah*[1] et de l'y jeter en prison. 'Abd-es-Salâm fut transporté de colère en apprenant cette violation de la parole qu'il avait donnée; il se trouvait alors à *Bêdjah* avec ses compagnons, et précisément le gouverneur de cette ville était Hâchim frère de 'Âmir; il le fit arrêter et manda à 'Âmir que, s'il ne rendait la liberté à Mans'our, son frère serait égorgé. Pour toute réponse, 'Âmir fit trancher la tête de Mans'our et celle de H'amdoun, frère de Mans'our[2].

Mans'our est mis à mort par ordre de 'Âmir.

Zîâdet-Allah crut entrevoir, dans la mort du premier instigateur de la révolte, l'occasion d'un rapprochement, comme si l'ambitieux 'Âmir ne se croyait pas déjà sur le trône quand il ne voyait plus devant lui d'autre rival que le prince qui lui tendait la main en promettant l'oubli complet du passé. 'Âmir repoussa dédaigneusement les avances de l'émîr aghlabite, et les événements ne tardèrent pas à lui montrer que l'orgueil l'avait mal conseillé. Son refus d'écouter des paroles de paix s'explique d'autant moins facilement qu'évidemment, à la faveur de la lutte qui s'était engagée entre les chefs de la révolte, un revirement très-favorable s'était opéré dans la position de Zîâdet-Allah, puisque le samedi 16 rebî'-l-aouel 212 (15 juin 827 de J. C.) il était en mesure de faire partir de *Souçah* une flotte et une armée qui, sous le commandement de Açad-ibn-el-Forât, k'âdhi de *K'aïraouân*, allèrent faire la conquête de la *Sicile*[3]. L'éclat que cette expédition jeta sur les armes des émîrs

212 de l'hég. (827-828 de J. C.) Conquête de la Sicile.

l'écrit ici Ibn-'Adzârî[a] et, je suppose, d'après lui, En-Nouaïrî (*H. d. B.* t. I, p. 411 de la trad.).

[1] Cette indication d'Ibn-'Adzârî est douteuse. En-Nouaïrî (§ XL, loc. laud. p. 410) dit «à *K'ar-*«*nah*[b];» dans Ibn-Khaldoun on lit: «Mans'our «fut dirigé sur *Tunis* par 'Âmir, qui le fit accom-«pagner de gens de confiance, et ordonna à son «fils, alors à *Ghariçah*, de le tuer lorsqu'il y «passerait; cet ordre fut exécuté[c].» Aucune de nos cartes n'indique *Ghariçah* ni *K'arnah* sur la route d'*El-Orbos* à *Tunis*, et je ne vois ces deux localités mentionnées par aucun géographe arabe. Une branche des *Mezdâh* (descendants de Loua) portait le nom d'*El-K'arnah* dit Ibn-Khaldoun[d].

[2] *Baïân*, t. I, p. 41e, l. 10 à p. 40, l. 6.

[3] *El Kâmil*, t. VI, p. 11°, l. 19 et 20. — *Baïân*, t. I, p. 40, l. 7 à 16. — *Rih'lah* d'Et-Tidjâni (*J. A.* t. XX, p. 104; IVe sér. 1852). — En-Nouaïrî apud Gregorio, p. 4, l. 12 à 14 (*Voyages* de Riedesel, p. 407). — Abou-'l-Fedâ, *Géographie*, p. 1e0, l. 7 (t. II, p. 199 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 1er, l. 8 (p. 105 et 106 de la trad.). — *Id. H. d. B.* t. I, p. 1v4, l. 3 et 4 (t. I, p. 277 de la trad.). — El-K'aïraouâni, *Histoire de l'Afrique*, liv. III, p. 83. — Mich. Amari, *Storia dei musulmani de Sicilia*,

[a] *Baïân*, t. I, p. 41e, l. 16. Ce nom s'y trouve bien écrit p. v4, l. 10.

[b] Nous retrouverons cette localité de *K'arnah* nommée encore par En-Nouaïrî sous l'année 268.

[c] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 1er, l. 12 (p. 102 de la trad.). Voyez, à cette page 102, la note 107 de N. Desvergers.

[d] *H. d. B.* t. I, p. 1e v, l. 11 (t. II, p. 232 de la trad.).

de l'*Ifrik'iah*[1], les hostilités que le meurtre de Mans'our avait fait naître, particulièrement celle d'Abd-es-Salâm-ibn-el-Mofarradj, durent démontrer à 'Âmir que la cause de l'insurrection était perdue : il tomba malade et mourut à *El-Orbos* le mercredi 29 rebî-'l-aouel 213[2] (17 juin 828 de J. C.); il mourut en témoignant du repentir et recommandant à ses fils de faire leur soumission; ceux-ci demandèrent l'amân, et Ziâdet-Allah pardonna[3].

213 de l'hég. (828-829 de J. C.) Mort de 'Âmir.

Le *Kitâb-el-'Oïoun*, auquel je viens d'emprunter la date précise de la mort

t. I, p. 265[a]. — Lebeau, d'après les auteurs byzantins (voyez la note[b] ci-dessous), s'accorde, quant à la date (827 de J. C.), avec les récits arabes (*Hist. du Bas-Emp.* t. XIII, p. 71 et suiv.). — Voyez la note 5 de la page 505 de ce volume.

[1] La présence d'un chef de l'île dans les rangs de l'armée aghlabite dut jouer un rôle important dans ce grand succès. Bien qu'ils diffèrent par les détails, les historiens byzantins et les historiens arabes s'accordent sur ce point qu'un certain Euphemius (Εὐφήμιος[b]), qu'En-Nouaïrî nomme Fîmî[c] (فيمى), révolté contre Michel II, qui régnait alors à *Constantinople*, alla implorer le secours de Ziâdet-Allah, promettant, pour ce service, de lui livrer la *Sicile*. L'émîr aghlabite aurait accordé à Fîmî une armée dans les rangs de laquelle on remarquait un corps de *Hoouârah* commandé par Zouâouah-ibn-Na'm-el-H'alf[d]; ce qui nous donne approximativement la date à laquelle cette redoutable tribu se rallia à l'empire arabe. L'instinct guerrier des Berbers les porta à jouer en *Sicile* en 212 le même rôle qu'ils avaient joué en *Espagne* cent vingt ans auparavant.

[2] *Kitâb-el-'Oïoun*, p. ٣٧١, l. 15. — *Baïân*, t. I, p. 40, l. 16 et 17. Il ne donne que l'année. — Ibn-Khaldoun commet deux erreurs en disant que 'Âmir mourut *à Tunis en 214* (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٤٠, l. 15; — p. 103 de la trad.). — En-Nouaïrî place cet événement à *K'arnah* et son récit est présenté de manière à laisser croire que la mort de 'Abd-es-Salâm, qui mit fin aux révoltes, suivit de près celle de 'Âmir; or il n'en fut pas ainsi, comme on le verra plus loin (p. 505 de ce volume et note 2 de cette page 505). Cependant, la durée de treize ans qu'il assigne à la guerre civile[e] montre bien qu'il n'a pas voulu dire que cette guerre finit en 213, car en la faisant commencer avec la révolte de Ziâd-ibn-Sahl en 207 (voyez p. 481 de ce volume) on serait conduit à l'année 220 pour sa fin si elle avait duré treize ans, et nous verrons (p. 505) que le dernier révolté périt en 218 ou 219.

[3] *Baïân*, t. I, p. 40, l. 18. — En-Nouaïrî, § XL (*H. d. B.* t. I, p. 411 de la trad.).

[a] A la note 2 de cette page 265 M. Amari relève Gregorio et Caussin de Perceval pour avoir fait correspondre le *samedi* milieu de rebî-'l-aouel 212 (السبت النصف من شهر ربيع الاول) au 16 de ce mois (15 juin 827 de J. C.). Ce calcul est cependant parfaitement exact, puisque le 1er moh'arram 212 tombe un mardi. M. Amari assure que le départ eut lieu le *jeudi*; s'il en fut ainsi, ce serait le 14 rebî-'l-aouel, correspondant au 13 juin. En-Nouaïrî, qui seul, à ma connaissance, donne la date précise du départ, fait arriver la flotte à *Mâzara*[1a] (مازر) le *mardi* suivant, par conséquent, selon lui, après une traversée de cinq jours.

[b] Georgii Cedreni *Compendium historiarum*, t. II, p. 97 et 98; in-8°, Bonnæ, 1839. — Joannis Zonaræ, *Annalium*, t. III, p. 113, l. 59 à p. 114, l. 8; in-f°, Basileæ, 1557.

[c] En-Nouaïrî in Gregorio, p. 3, l. 11 et 12 (*Voyages* de Riedesel, p. 404 et 405; in-8°, Paris, an X [1802]).

[d] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. 194, l. 3 et 4 (t. I, p. 277 de la trad.).

[e] En-Nouaïrî, § XL (*H. d. B.* t. I, p. 412 de la trad.).

[1a] Ville maritime qu'Edrîsî place à 8 milles de *Marsâ-'Ali* (*Marsala*) et à 6 milles du *cap El-Balât'* (*Géogr.* t. II, p. 88 et 111), in-4°, Paris, 1840.

de 'Âmir, assure qu'en 213 Ziâdet-Allah venait d'envoyer, contre ce chef rebelle, un de ses cousins, Mo't'î, à la tête d'une armée nombreuse qui fut rassemblée à *Obbah*[1] (عُبَّة), pendant que la milice révoltée occupait *El-Orbos*. Ce fut à cet instant que 'Âmir succomba à la maladie qui le tenait dans l'inaction, et aussitôt, selon l'auteur du *Kitâb-el-'Oïoun*, 'Abd-es-Salâm-ibn-el-Mofarradj prit le commandement de la milice. Une bataille semblait donc imminente entre les deux armées, mais, sur ces entrefaites, on apprit que les *Francs* avaient débarqué à *Sort*[2], qu'ils avaient livré le pays au pillage et fait

[b] Cette ville joue déjà un rôle dans la seconde guerre punique, vers 203 avant J. C. Elle est nommée par Polybe, qui l'appelle Ἄββας[a], et par Tite-Live qui lui donne le même nom d'*Abba*[b]. Au fameux concile de quatre-vingt-sept évêques réunis par saint Cyprien à *Carthage* le 1er septembre 256, celui des évêques qui opina le quarante-septième fut Paulus *ab Obba*[c], et je ne mets pas en doute que ceux des manuscrits de saint Augustin qui disent *a Bobba*[d] auraient dû dire *ab Obba;* je crois aussi que le savant Morcelli s'est trompé en confondant cette localité[e] avec la colonie de *Babba* qu'Auguste avait fondée dans la *Mauritanie-Tingitane*[f]. La Table de Peutinger avait marqué une ville de *Orba* à sept milles à l'ouest de *Laribus*[g], et Ibn-H'auk'al place عُبَّة (*Obbah*) à douze milles à l'occident d'*El Orbos*[h]; El-Bekrî parle d'*Obbah* comme d'une ville antique située à trois journées de marche de *K'airaouân* et à six milles à l'ouest d'*El-Orbos*[i]; quant à Edrîsî, il paraît avoir copié Ibn-H'auk'al quand il dit : « à douze milles et à l'ouest de *Laribus* est située la ville d'*Obba* (عُبَّة[k]). » Avec ces données, je m'étonne que M. Lapie, dans la carte qu'il a dressée en 1833 pour l'Atlas joint au *Recueil des itinéraires anciens* publié par M. de Fortia d'Urban, ait placé *Orba* à peu près *au sud* de *Laribus*.

[2] Il doit y avoir là quelque faute de copiste, car on ne saurait admettre que 'Abd-es-Salâm ait pu avoir un seul instant la pensée d'abandonner le théâtre de l'insurrection pour aller, en dehors de l'*Ifrîk'iah*, et jusqu'au fond de la *grande Syrte*, repousser l'attaque d'une bande de pirates. Les *Annales* d'Éginard font mention, en 828, d'une descente opérée sur la côte d'Afrique par des Italiens que commandait le comte de Luc; ils débarquèrent entre *Utique* et *Carthage*[l], et les détails dans lesquels entre le secrétaire de Charlemagne s'accordent assez bien avec le récit de l'auteur du *Kitâb-el-'Oïoun*. Le *Rûdh-en-Nofous*[m] mentionne aussi cette expédition et indique *K'as'r-*

[a] Polybii *Historiarum reliquiæ*, lib. XIV, §§ VI et VII, p. 542.
[b] Titi Livii *Historiarum*, lib. XXX, § VII, t. X, p. 292.
[c] Sancti Cypriani *Opera*, p. 335; in-f°, Parisiis, 1688.
[d] Sancti Augustini *Opera*, t. IX, col. 190 D; in-f°, Parisiis, 1688.
[e] *Africa christiana*, vol. I, p. 248; in-4°, Brixiæ, 1816.
[f] « Ab *Lixo* XL M. in mediterraneo altera Augusti colonia est *Babba, Julia Campestris* appellata. » (C. Plinii *Hist. Natur.* l. V, cap. 1, § 1, t. I, p. 241, l. 7 et 8; in-f°, Parisiis, 1723.)
[g] *Tabula itineraria Peutingeriana*, segm. IV. D. E; in-f°, Lipsiæ, 1824.
[h] P. 41, l. 7 (*J. A.* t. XIII, p. 223; IIIe sér. 1842).
[i] *El Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. 81, l. 12 et 13 (*J. A.* t. XIII, p. 69; Ve sér. 1859).
[k] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 111, l. 16.
[l] Duchesne, t. II, p. 272; Lut. Paris, 1636. — Muratori, t. II, part. I, p. 519, col. 1.
[m] Cité par M. Mich. Amari (*Stor. dei musulm. di Sicil.* t. I, p. 277). — L'auteur du *Rûdh-en-Nofous*, suivant

beaucoup de prisonniers. C'était à la fin de djoumâdi-'l-aouel[1]. 'Abd-es-Salâm accourut avec ses miliciens, culbuta les *Francs*, auxquels il tua beaucoup de monde, et les obligea à reprendre la mer en abandonnant tout leur butin. Au retour de cette expédition, le vainqueur se trouva en face de Mo't'î venant à sa rencontre; un combat acharné fut livré, combat dont l'issue fut moins fatale à Mo't'î que la défaite complète qu'il essuya n'aurait dû le lui faire craindre, parce qu'au lieu de profiter de sa victoire 'Abd-es-Selâm fut obligé de marcher contre les Berbers révoltés à *S'at'fourah* et dont la milice fit un grand carnage. Ce châtiment des Berbers est placé au commencement de cha'bân[2], et la date qu'on assigne n'est pas la moindre des difficultés que soulève l'ensemble de ce récit, car il est permis de se demander ce qui se passa pendant les mois de djoumâdi-'l-akhir et de redjeb 213; mais si ces détails de l'histoire de l'*Ifrîk'îah* nous échappent, un grand événement s'était accompli dans le *Maghrib*, et il a trop d'importance pour que je ne m'y arrête pas un instant.

Mort d'Edrîs II. Édrîs-ibn-Edrîs était mort en rebî-'l-aouel 213[3] (du 20 mai au 18 juin 828 de J. C.). Ce prince paraît être resté complétement étranger aux troubles de

Tour[a] comme le point où les *Francs* débarquèrent; mais il attribue l'honneur de leur défaite à un certain Moh'ammed-ibn-Sah'noun, officier qui faisait, à ce moment, l'inspection des différents postes du littoral. Cet Ibn-Sah'noun était sans doute un des lieutenants de 'Abd-es-Salâm.

[1] Le 30 djoumâdi-'l-aouel 213 correspond au dimanche 16 août 828. Si réellement Ziâdet-Allah avait envoyé Mo't'î un peu avant la mort de 'Âmir survenue le 29 rebî-'l-aouel, on voit que pendant plus de deux mois consécutifs la milice et l'armée aghlabite étaient restées presque en présence sans qu'aucun engagement eut lieu.

[2] *Kitâb-el-'Oïoun*, p. ٣٧٢, l. 4. Le 1er cha'bân 213 correspond au jeudi 15 octobre 828.

[3] C'est la date donnée par El-Bekrî[b]; je l'ai préférée à la date précise (12 djoumâdi-'l-akhir 213) donnée par El-Bernouci au dire d'Ibn-'Abd-el-H'alîm[c], qui, dans un autre passage, répète, évidemment d'après El-Bekrî[d], qu'Edrîs II mourut en 213 à l'âge de trente-trois ans[e], ce qui est inconciliable avec la date (3 redjeb 177)

H'âdji-Khalîfah (n° ٩٧٣٩, t. III, p. 521, l. 2), était le jurisconsulte Abou-Bekr-'Abd-Allah-ibn-Moh'ammed. Cet ouvrage paraît être de la fin du xe siècle ou du commencement du xie, mais il n'y a pas certitude à cet égard [1*].

[a] Cette localité m'est inconnue.

[b] *El-Meçâlik*, etc. p. ١١٩, l. 1 (*J. A.* t. XIII, p. 355; ve sér.).

[c] *K'artâs*, p. ٢٧, l. 19 (p. 39 de la trad. lat. — p. 61 de la trad. franç.). — El-Bernouci dit qu'Edrîs-ibn-Edrîs avait alors trente-huit ans, et, en cela, il s'accorde avec En-Naûfeli [2*], qui place la naissance de ce prince en 175. — Voyez la note [f] ci-dessous.

[d] Voyez la note 3 de la page 457 de ce volume.

[e] *K'artâs*, p. ٢٧, l. 17 (p. 39 de la trad. lat. — p. 60 de la trad. franç.).

[1*] Mich. Amari, *Stor. dei musulm. di Sicil.* t. I, p. XLII, n° XI; in-8°, Firenze, 1854.

[2*] Cité par El-Bekri, *El-Meçâlik*, etc. p. ١٢٢, l. 16 et 17 (*J. A.* t. XIII, p. 349; ve sér.).

l'*Ifrîk'ïah*, et, bien qu'il dût voir avec une secrète satisfaction l'empire aghlabite se miner lui-même et s'affaiblir par ses dissensions intestines, il se contenta d'accueillir les familles fugitives de *K'aïraoudn* et de les établir dans un des deux *quartiers de Fès*, réunissant ainsi, dans sa capitale, deux foyers de haine contre ses ennemis naturels, les Omaïades d'Espagne et les Aghlabites, vassaux des 'Abbâssides. Les émîrs de *K'aïraoudn* semblaient se charger eux-mêmes du soin de l'affranchir de toute inquiétude du côté de l'orient de ses États, mais il n'en était pas de même au nord, où le règne brillant d'Abd-er-Rah'man II[1] ramenait sans cesse la pensée du souverain du *Maghrib* sur les vues ultérieures que pourraient avoir les Omaïades. Il avait, dit-on, formé le projet de leur enlever l'Espagne[2] quand la mort le surprit à *Oualîlî* à l'âge de trente-six ans environ et après un règne de vingt-cinq ans. Son fils Moh'ammed, qui lui succéda, commit, à l'instigation de son aïeule Kanzah, la faute capi-

qu'Ibn-'Abd-el-H'alîm lui-même fixe pour la naissance de ce prince[a]. J'ai préféré la date donnée par El-Bekrî, parce qu'on verra plus loin[b] qu'elle est admise implicitement par l'auteur du *K'art'âs*. Abou-Bekr-er-Râzî cité par Ibn-el-Abbâr[c], Ibn-'Adzârî[d], Ibn-Khaldoun[e], et El-K'aïraouânî[f] se contentent de dire en 213; Abou-'l-Fedâ place la mort d'Edrîs II en 214, tout en reconnaissant que plusieurs auteurs la rapportent à l'année précédente[g]. En adoptant, comme je l'ai fait (p. 449), les environs du 1er djoumâdi-'l-akhir 177 pour la date de la naissance d'Edrîs II, le 7 rebî'-l-aouel 188 pour le jour de sa proclamation, le mois de rebî'-l-aouel 213 pour celui de sa mort, on doit être très-près de la vérité, et il en résulte que ce prince mourut à l'âge de trente-cinq ans et neuf ou dix mois après avoir régné vingt-cinq ans[h]. Je rappelle ici ce que j'ai déjà dit (p. 397, note 4) sur les incertitudes que présentent les dates relatives aux commencements des Edrîsites.

[1] Monté sur le trône en 206, successeur désigné par son père El-H'akam (voyez p. 443 et 444 de ce volume).

[2] Cardonne, *Hist. de l'Afr. et de l'Esp. sous la domin. des Arab.* liv. III, t. II, p. 60. Je cite cet auteur sous toute réserve, par les raisons que j'ai données dans ma préface.

[a] *K'art'âs*, p. 11, l. 1 et 2 (p. 15 de la trad. lat. — p. 25 de la trad. franç.).

[b] Voyez au t. II de cet ouvrage.

[c] In Casiri, t. II, p. 31, l. 6 et 7 du texte arabe. — Suivant Abou-Bekr-er-Râzî, Edrîs II était né en 175 et fut proclamé à l'âge de onze ans, c'est-à-dire en 186.

[d] *Baïân*, t. I, p. 90, l. 18, et p. 114, l. 18. Il dit que ce prince mourut empoisonné (مَسْمُوماً).

[e] *Hist. des Edrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 563 de la trad.).

[f] *Hist. de l'Afr.* liv. VI, p. 170. — A l'âge de trente ans, dit-il; ce qui supposerait qu'Edrîs-ibn-Edrîs naquit en 183, supposition inadmissible parce qu'elle est démentie par tous les récits de la mort d'Edrîs l'ancien.

[g] *Annal. musl.* t. II, p. 152, l. 4.

[h] Ibn-'Abd-el-H'alîm dit qu'Edrîs II avait gouverné le *Maghrib* pendant vingt-*six* ans[1a], ce qui est une erreur puisqu'il a fixé lui-même la proclamation du jeune prince au vendredi 1er rebî'-l-aouel 188. (Voyez la note 3 de la page 457 de ce volume.)

[1a] *K'art'âs*, p. 14, l. 21 et 22 (p. 39 de la trad. lat. — p. 61 de la trad. franç.).

Partage de son empire.

tale de partager son empire en famille, et d'étendre ce partage à huit de ses onze frères. Je ne dois pas négliger, pour jeter de la lumière sur l'ensemble de mon tableau, d'entrer dans les détails d'un partage qui fait si bien connaître la géographie politique du *Maghrib-el-Ak's'á* à cette époque. El-Bekrî [1], Ibn-'Adzârî [2], Ibn-'Abd-el-H'alîm [3], et Ibn-Khaldoun [4] seront mes principaux guides :

I. El-K'âcim eut *T'anger* (طنجة), *Ceuta* [5] (سبتة, *Sebtah*), *H'adjar-en-*

[1] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ١٢٤, l. 2 à 6 (*J. A.* t. XIII, p. 352 et 353; v^e sér. 1859).

[2] *Baïân*, t. I, p. 40, et surtout p. ٢١٨ et ٢١٩.

[3] *K'art'âs*, p. ٢٨, l. 2 à 8 (p. 40 de la trad. lat. — p. 61 et 62 de la trad. franç.).

[4] *Hist. des Edrîs.* (*H. d. B.* t. II, p. 563 de la trad.). — Voir aussi *Hist. des Berb.* t. I, p. ٢٨٧, l. 10 et 11 (t. II, p. 145 de la trad.).

[5] En 213 *Ceuta* était vraisemblablement une possession plutôt nominale que réelle; mais il est nécessaire, pour le faire comprendre, de remonter un peu haut. On se rappelle l'accueil fait à 'Ok'bah, en 62, par le comte Julien [a], la défense de *Ceuta* par le même Julien en 90 [b], et l'assistance que ce seigneur de *Ceuta* prêta, l'année suivante, à T'arîf dans la première expédition que les Arabes firent en Espagne [c]. El-Bekrî, après avoir dit que, pour la seconde expédition (celle de 92), ce fut Julien qui fournit à T'ârik'-ibn-Zîâd les moyens de passer en Espagne avec ses compagnons, s'exprime en ces termes : «Plus «tard, les Arabes firent, avec les habitants de «*Ceuta, un arrangement à l'amiable et obtinrent la «permission de s'établir dans la ville* [d].» Survint ensuite (en 122) la révolte de Maïçarah-el-H'ak'îr [e] : «Les Berbers de *T'anger*, dit Ibn-Khal-«doun, se portèrent alors sur *Ceuta* et en expul-«sèrent les Arabes; puis, ayant réduit en escla-«vage les habitants de la ville, ils la dévastèrent «au point qu'elle resta dépeuplée [f].» El-Bekrî, sans nommer Maïçarah, avait rattaché cette destruction à la révolte de 122, car après avoir parlé de l'établissement des Arabes à *Ceuta*, il ajoute immédiatement : «Ils en furent chassés «*quelque temps après* par les Berbers de *T'anger*, «et *Ceuta* resta abandonnée et en ruines, sans «autres habitants que les animaux sauvages [g].» Quelle fut la durée de cet anéantissement de

[a] Voyez p. 169 et 170 de ce volume.

[b] Voyez p. 236 et 237 de ce volume.

[c] Voyez p. 240 et suiv. de ce volume.

[d] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ١٠٤, l. 5 (*J. A.* t. XIII, p. 193; v^e sér. 1859). — Ibn-Khaldoun explique que cet arrangement amiable eut lieu *après la mort* de Julien (*H. d. B.* t. I, p. ٢٨١, l. 9; — t. II, p. 136 de la trad.). — On voit percer ici, dans le langage d'El-Bekrî et d'Ibn-Khaldoun, ce qu'avait de précaire la position des Arabes dans le *Maghrib-el-Ak's'á* dès l'époque de la mort de Julien, c'est-à-dire à une date nécessairement peu éloignée des grands succès de Mouçâ-ibn-Nos'aïr dans cette région. Les mêmes passages que je viens de citer semblent montrer que le comte Julien garda le gouvernement de *Ceuta* jusqu'à sa mort, malgré ce qui a été dit à ce sujet [1*]; il est seulement fort à regretter que la date de cette mort, probablement assez voisine de l'an 100 de l'hég. (718-719 de J. C.) ne soit pas donnée.

[e] Voyez p. 286 et 287 de ce volume.

[f] *H. d. B.* t. I, p. ٢٨١, l. 12 (t. II, p. 136 de la trad.).

[g] Aux pages citées note [d] ci-dessus. — Voir aussi le *Baïân*, t. I, p. ٢١١, l. 10 et 11.

[1*] Roderici Toletani *De rebus Hispaniæ*, lib. IV, cap. IV (*Hisp. illustr.* t. II, p. 71; in-f°, Francofurti, 1603). — Lucæ Tudensis *Chronicon mundi*, lib. IV (*ibid.* t. IV, p. 72 in fine; in-f°, 1608). — M. Dozy, dans le savant article qu'il consacre au comte Julien, s'abstient de parler de la fin de ce personnage (*Rech.* etc. t. , p. 64 à 70; in-8°, Leyde, 1860).

Nasr[1] (حَجَرُ النَّسْر, le rocher de l'aigle), *Tît'douân* (تيطاوان)[2], le pays des *Mas'moudah*[3] (بلاد مصمودة) avec les terres et les tribus qui y confinent. El-Bekrî, Ibn-'Adzârî[4] et Ibn-Khaldoun comprennent *El-Bas'rah*[5] (البصرة) dans la part d'El-K'âcim.

II. A 'Omar échurent *Tîk'îçâs* (تيقيساس) et *Targhah* (ترغة)[6], avec le commandement des tribus *s'anhâdjiennes* et *ghomârites*, établies dans la région qui sépare ces deux villes.

III. A Dâouaoud, le pays des *Hooudrah*[7], de *Taçoul* (تسول), le *'Aïn-Is-*

Ceuta? Il est malheureusement impossible de le dire, car nous verrons (t. II, sous l'année 319) qu'on ne précise pas la date à laquelle un certain Mâdjakaçan (ماجكسن[a]), de la tribu des *Ghomârah*, en prit possession, y fonda même une petite dynastie dont nous n'aurons rien à dire, si ce n'est qu'elle eut seulement quatre représentants, dont le dernier était encore debout en 319. On est donc autorisé à regarder comme fort probable qu'en 213 *Ceuta* était dans l'état de destruction où les Berbers de *T'anger* l'avaient réduite.

[1] Voyez, aux *Justifications géographiques*, le mot *H'adjar-en-Nasr*.

[2] C'est ainsi que ce nom est écrit par El-Bekrî dans *El-Mecâlik oua 'l-Memâlik*, p. ١٠٠, l. 4; p. ١٠١, l. 10; p. ١٠٨, l. 18; p. ١١٥, l. 2. Il écrit تطاوان (*Tît'douân*), p. ١٠٩, l. 24; p. ١٠٧, l. 2, et p. ١١٠, l. 18. J'avais déjà indiqué les deux orthographes employées par El-Bekrî pour ce nom de ville (voyez la note [a] de la page 170 de ce volume).

[3] Voyez la note 2 de la même page 170.

[4] *Baïân*, t. I, p. 40, l. 19 et 20. Aux pages ٢١٨ et ٢١٩, l. 1, il dit seulement *T'anger* et ses dépendances.

[5] Voyez, aux *Justifications géographiques*, le mot *Bas'rah*.

[6] Le texte du *K'art'âs* (p. ٢٨, l. 4) dit ترغنة (*Targhanah*), ce qui semble être une faute d'impression puisque M. Tornberg traduit par *Targhah* (ترغة), comme disent quatre de ses manuscrits, dont un seul dit تارغة[b] (*Târghah*), et comme dit sans doute aussi le manuscrit de M. Beaumier dans la traduction française duquel (p. 62) on lit *Targha*. Ibn-Khaldoun (t. I, p. ٢٨٧, l. 10) écrit aussi ترغة, que M. de Slane a transcrit *Tergha* (t. II, p. 145 et 563 de sa trad.). M. Tornberg dit, dans ses annotations (p. 370, l. 11 et suiv.), que cette localité n'est nommée nulle part, excepté peut-être dans Edrîsî, où on lit تارکا (*Târkâ*), mais en réalité le texte d'Edrîsî (p. ٩٣, l. 8) dit تازكا (*Tâzkâ*). Avec plus de raison le savant éditeur du *K'art'âs* aurait pu remarquer qu'El-Bekrî mentionne une localité du nom de ترغة (*Targhah*) à deux journées de *Sidjilmâçah*[c]; à ce titre, ترغة pourrait figurer dans le *Mochtarik*, mais lâ'kout ne consacre aucun article à cette localité dans son *Mo'djam*, aussi ne la trouve-t-on pas nommée dans le *Marâs'id-el-It't'ilâ'*. C'est le *Terga* des cartes modernes.

[7] M. de Slane (*H. d. B.* t. II, p. 563, note 1) fait remarquer que, dans le *Maghrib*, les *Hooudârah* occupaient le pays situé entre la *Mînah* (ميننة[d]) et la *Habrah* (هبرة[e]). Évidemment le petit

[a] C'est ainsi que je trouve ce nom écrit par Ibn-'Adzârî. (*Baïân*, t. I, p. ٢١١, l. 12.)

[b] *Annales regum Mauritaniæ*, p. 40, note 3.

[c] *El-Mecâlik oua 'l-Memâlik*, p. ١٣٨, l. 3 (*J. A.* t. XIII, p. 400; v^e sér. 1859).

[d] Comme l'écrit El-Bekrî (*ibid.* p. 111, lin. penult.). La *Mînah* est un affluent de la rive gauche du *Chelif*.

[e] Ibn-Khaldoun cite, aux environs d'*El-Bat'h'â* (ville sur la rive droite de la *Mînah*), une tribu du nom de *Habrah*, qui était une branche des *Souaïd* (*H. d. B.* t. I, p. ٩٣, l. 9;—t. I, p. 101 de la trad.). La *Habrah* coule, du nord au sud, dans le sud de *Mostaghânim*.

h'ak' d'El-Bekrî[1], de *Tâzâ* (تازى)[2], le territoire des *Miknâçah*[3] (مكناسة) et les montagnes des *Ghaïâthah* (جبال غياثة), qu'Ibn-Khaldoun place dans la

royaume de Dâouaoud était loin de s'étendre autant à l'est; el-Bekrî explique, du reste, qu'il s'agit des *Hawârah* établis à *Tâçalmat*[a].

[1] Voyez la note 4 de la page 351 de ce volume. A cette même note je donne la position de *Taçoul* d'après M. de Slane. On trouve *Taçoul* très-fréquemment nommé par Ibn-Khaldoun en même temps que *Tâzâ*, ce qui semble indiquer leur voisinage.

[2] Nous avons vu (p. 351 de ce volume) qu'Ibn-Khaldoun écrit تازى; El-Bekrî (p. ١١٨, l. 11) écrit ce nom de la même manière, et c'est sans doute par erreur que Casiri[b] fait dire, à Ibn-el-Khat'ib, تازي (*Tâzî*). — Jean Léon, qui écrit *Teza*, place cette ville à 50 milles de *Fês*[c], et comme les milles dont il se sert correspondent à 1.5[d] mille romain, ses 50 milles représentent 75 milles romains ou 25 lieues communes; Marmol ne donne que 17 lieues[e], et cependant le chiffre de J. Léon paraît déjà trop faible. 'Ali-Bey a trouvé pour *Fês*, long. 7° 18′ 30″ O., lat. 34° 6′ 3″ N.[f]; pour *Tâzâ*, long. 6° 0′ 15″ O.[g], lat. 34° 9′ 32″ N.[h]; on peut donc, avec ces éléments, construire un triangle dont un des côtés situé sur le parallèle 34° 9′ 32″ a 78′ 15″ de longueur, et dont l'autre côté, situé sur le méridien 7° 18′ 30″ a 3′ 29″ de longueur, et, comme sur le parallèle 34° 9′ 32″ la longueur d'un degré est de 49.6463 milles nautiques ou 20.6854 lieues communes, l'hypothénuse du triangle rectiligne dont je viens de mesurer les deux autres côtés, a 27.016 lieues communes. Si on ajoute $\frac{1}{5}$ pour les sinuosités, on a $27.016 + \frac{27.016}{5} = 32.419$; on voit pourquoi, plus haut (note 4 de la page 351 de ce volume), j'ai donné le chiffre d'une trentaine de lieues pour la distance de *Fês* à *Tâzâ*. — El-Bekrî et Ibn-'Abd-el-H'alîm ne nomment pas *Tâzâ* quand ils énumèrent les parties dont se composa le gouvernement de Dâouaoud[i].

[3] J'ai déjà eu l'occasion (p. 351) de dire, d'après Ibn-Khaldoun, ce qu'était, à l'origine, le territoire des *Miknâçah*.

[a] *El-Meçâlik ouа 'l-Memâlik*, p. ١٢٣, l. 5 (*J. A.* t. XIII, p. 352; v° sér. 1859).

[b] *Biblioth. arab. hisp. escurial* t. II, p. 236, note [b], l. 7 du texte arabe extrait de l'*El-H'olal-el-Mark'oumah*.

[c] In Ramusio, libro III, folio 54 D (p. 224 de la trad. de Jean Temporal).

[d] Dans la *Richesse minérale de l'Algérie* (t. I, p. 232, note 4, et t. II, p. 103, note 7), j'ai évalué le mille de J. Léon à 1.6 mille romain, parce que J. Temporal, dans son avis au lecteur, explique que son auteur «a vsé de «milles à la mode du pays (d'Italie je suppose) dont les deux et demye font communément vne lieue françoise.» Or J. Temporal écrivait ceci en 1556, et j'observais que D'Anville estimait à 4 milles romains l'ancienne lieue de France. Mais peut-être cette évaluation est-elle un peu forte, c'est pourquoi je compte ici 1.5 au lieu de 1.6, ce qui porte le mille de Jean Léon à 2222^{m},22, dont 2 $\frac{1}{2}$ font 5555^{m},55, ou une lieue de 20 au degré. Il y a toujours de l'incertitude dans ces évaluations.

[e] «Era esta ciudad *dezisiete* leguas de la ciudad de *Fez*.» (*Descr. gener. de Affr.* libro IV, capit. cv, vol. II, folio 161 v°, col. 1. — *L'Afrique* de Marmol, t. II, p. 300.) Le traducteur se trompe en disant *seize* lieues.

[f] *Voyages* de 'Ali-Bey, chap. VIII, t. I, p. 111; in-8°, Paris, 1814. La *Connaissance des temps* pour 1869 (p. LIII) donne, d'après 'Ali-Bey, pour la longitude de *Fês*, 7° 21′ 34″. J'ai conservé le chiffre de l'ouvrage même, que j'ai sous les yeux.

[g] *Ibid.* chap. XVII, t. I, p. 318. — A cette page, 'Ali-Bey donne une latitude de *Tâzâ* d'après une observation faite le 3 juin 1805, observation qu'il déclare être mauvaise, le ciel étant nuageux.

[h] *Ibid.* chap. XVIII, t. I, p. 347. Cette latitude est le résultat d'une observation faite le 9 août 1805 par un temps favorable.

[i] داوود بلاد هوارة وبلاد تسول ومكناسة وجبال غياثة (*K'art'âs*, p. ٢٨, l. 4 et 5; — p. 40 de la trad. lat. — p. 62 de la trad. franç.).

Province de *Tâzâ*, et même aux environs de *Tâzâ* sur le territoire des *Beni-'Askar*[1].

IV. A Iah'îâ, *El-Bas'rah*[2], *As'îlâ*[3], *El-'Ardîch* jusqu'au *pays de Ouarghah* (الى بلاد ورغة).

V. A 'Abd-Allah, *Aghmât*[4] (اغمات), le pays de *Nafîs*[5] (نفيس), les mon-

[1] *H. d. B.* t. I, p. ۲۱۲, l. 2 et 3, t. II, p. ۲۳۹, l. 6, et p. ۳۳۹, l. 17 (t. II, p. 75, t. IV, p. 33 et 308 de la trad.). — Les *Beni-'Askar* étaient une tribu merînide qui, du temps d'Ibn-Khaldoun, habitait *Tâzâ* et dont le territoire s'avançait jusqu'à *Nabdourah*, non loin de l'*Ouâd-Sabou*. Ibn-'Abd-el-H'alîm, qui nomme aussi les *monts Ghaîâthah* dans la part de Dâouaoud, parle ailleurs de ces montagnes; il nous apprend que, dans la longue campagne entreprise par 'Abd-el-Moumen, de s'afar 534 à 541, ce prince soumit d'abord la région de *Tâzâ* et les *monts Ghaîâthah*[b]. Suivant le même auteur, les Beni-Merîn, défaits en 640 au lieu dit *S'akhrat-Abi-Baîds*[c], près de *Fès*, fuirent pendant toute la nuit et atteignirent le lendemain matin les *Ghaîâthah*[d], ce qui suppose que ce massif était sur un méridien passant à l'ouest de *Tâzâ*, puisque nous avons vu[e] que trente lieues environ séparent *Fès* de *Tâzâ*. J'admets, avec M. Renou[f], que le *Gauata* de J. Léon[g] est le *Ghaîâthah*, mais j'admets en même temps que, quand ce dernier dit «discosto da *Fez* circa «a quindici miglia *verso ponente*,» il faut lire «*Tâzâ*» au lieu de *Fès*. Il résulte, suivant moi, de ces rapprochements divers, qu'au lieu de placer le massif du *Ghaîâthah* à cinq lieues S. de *Tâzâ*, M. de Slane (p. LXXXIII de sa *Table géogr.*) aurait été plus près de la vérité en disant S. O. et même en appliquant cette orientation à l'extrémité orientale du massif auquel J. Léon donne une longueur de huit milles d'orient en occident, ce qui, si l'on tient compte de la longueur de ses milles (voyez note [4], p. 500) correspond à quatre lieues *communes*.

[2] Voyez p. 499 de ce volume et la note 5 de cette page 499.

[3] On trouve ce nom assez diversement écrit : Ibn-H'auk'al[h] avait orthographié أزيلى (*Azîlâ*), et Iâk'out[i] l'a suivi; dans El-Bekrî[k] on lit اصيلة (*As'îlah*), et Edrîsî semble incertain entre l'orthographe d'Ibn-H'auk'al et celle d'El-Bekrî; j'ai opté pour la première.

[4] Voyez, à la fin de cet ouvrage, la Note *sur les deux villes d'Aghmât*.

[5] Voyez, à la fin de cet ouvrage, la Note *sur la ville de Nafîs*.

[a] *H. d. B.* t. II, p. ۲۳۶, l. 2 et suiv.; p. ۳۵۴, l. 16; p. ۵۲۰, l. 17 (t. IV, p. 30, 187, et 432 de la trad.).

[b] *K'art'âs*, p. 121, l. 20 (p. 163 et 164 de la trad. lat. — p. 265 de la trad. franç.).

[c] Le texte dit (voyez la note [4] ci-dessous) عجرة أبي بياس; M. Tornberg transcrit *Sakhrat-Abi-Bejâr* d'après la traduction de M. Dombay (publiée en 1794), confirmée, du reste à peu près, par la traduction française, dans laquelle on lit : *Es-Sakhrat-Abi-Bîdr*.

[d] *K'art'âs*, p. 140, l. 22 à 26 (p. 252 de la trad. lat. — p. 415 de la trad. franç.). — Ibn-Khaldoun place cette défaite près de l'*Ouâd-Idâdech* (*H. d. B.* t. II, p. ۲۳۹, l. 6; — t. IV, p. 33 de la trad.). La région qu'arrose cette rivière est malheureusement inconnue, mais le fait que, dans une nuit, les Beni-Merîn ont pu, partis du champ de bataille, atteindre le massif du *Ghaîâthah*, indique que c'est à l'est de *Fès* que coule l'*Ouâd-Idâdech*.

[e] P. 351, note 4; et p. 500, note 2 de ce volume.

[f] *Descr. géogr. de l'emp. de Maroc*, p. 235.

[g] In Ramusio, folio 54 F. (p. 226 de la trad. de J. Temporal).

[h] P. 61, l. 13 (*J. A.* t. XIII, p. 191; IIe sér. 1842).

[i] *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ۲۳۵, l. 4. — L'auteur du *Marâs'id* (t. I, p. 66, l. 7 à 12) a copié mot à mot l'article de Iâk'out.

[k] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. 111, l. 6.

tagnes des *Mas'moudah* [1], le pays des *Lamt'ah* [2] (لطة), et le reste du *Sous-el-Ak's'â*.

VI. Ibn-Khaldoun attribue à 'Aïçâ une part composée des villes de *Châlah* (شالة), *Salâ* [3] (سلا), *Azammour* [4] (ازمور), *Tâmsnâ* [5] (تامسنا) et des tribus qui en étaient voisines; l'auteur du *K'art'âs*, qui n'a pas attribué de part à 'Aïçâ [6], dit, quelques lignes après celles où il énumère les parts faites : « Pendant un cer-« tain temps, les Edrîsites placés à la tête des provinces du *Maghrib*, conser-« vèrent leurs frontières, veillèrent à la sécurité des routes, et gouvernèrent « bien sous tous les rapports, jusqu'à l'instant où 'Aïçâ, qui commandait à la

[1] On a déjà vu (p. 499) nommer un *pays des Mas'moudah* dans la première part; il ne faut pas s'en étonner : « la plus grande partie des habi-« tants du *Maghrib-el-Ak's'â*, dit Ibn-Khaldoun, « appartient à la tribu des *Mas'moudah*. » Il s'agit ici (dans la cinquième part) des *Mas'moudah* qui occupaient les parties les plus élevées de l'*Atlas* au sud de *Marok*; « depuis une époque « bien antérieure à l'islâmisme, dit encore Ibn-« Khaldoun, les *Mas'moudah* ont occupé le *Daran* « (دَرَن), non quelques endroits seulement, mais « des régions étendues [a]. »

[2] « Les *Lamt'ah*, les *Kazoulah* [c] et les *Haskou-« rah*, dit Ibn-Khaldoun, habitent le *Sous* [d] et les « régions du désert qui avoisinent ce pays. Leurs « populations remplissent aussi les montagnes et « les vallées de l'*Atlas*. » (*H. d. B.* t. I, p. ٢٤٨, l. 17 et 18; t. II, p. 117 de la trad.)

[3] J'avais rédigé, sur l'antique *Châlah* et sur *Salâ*, une note que j'ai supprimée, parce qu'elle avait pris trop d'étendue pour être convenablement placée, même à la fin de cet ouvrage.

[4] Ville située près de l'embouchure (rive gauche) de l'*Omm-Rabîa'*, fleuve qui traverse, de l'est à l'ouest, toute la province de *Tâmsnâ* (*H. d. B.* t. I, p. ١٢٣, l. 5 à 7; — t. I, p. 195 de la trad.). Voyez la Planche X du *Portulan général* de Vincendon-Dumoulin; in-4°, 1852. — El-Bekrî dit que 'Aïçâ eut le gouvernement de *Ouâzak'k'our* [e] et de *Salâ* [f], ce qui semble indiquer qu'il faut identifier *Azammour* et *Ouâzak'k'our* (وازقور). Du reste, on ne trouve ni l'un ni l'autre dans Edrîsî. Iâk'out mentionne une ville de أُزْمُورَة [g] (*Ozommourah*), dont il ne dit rien si ce n'est qu'elle est dans le *Maghrib* et est située dans les montagnes des Berbers, ce qui ne s'accorde pas avec la position bien connue d'*Azammour*, au N. E. du *cap Blanc*.

[5] « Le *Tâmsnâ* est la vaste plaine qui s'étend « depuis *Salâ* jusqu'à *Marok* et forme le centre du « *Maghrib-el-Ak's'â*. » (Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ٣٤, l. 10 et 11; — t. I, p. 60 de la tr.)

[6] Ibn-'Adzârî avait, sans nommer les localités, attribué un gouvernement à 'Aïçâ (*Baïân*, t. I, p. ٢١٤, l. 2).

[a] *H. d. B.* t. I, p. ١٢٣, l. 22 (t. I, p. 194 de la trad.).

[b] *Ibid.* t. I, p. ٢٤٩, l. 11 (t. II, p. 159 de la trad.). Abou-'l-Fedâ (*Géogr.* p. ٩٥, l. 13) qualifie le *Daran* de جبل عظيم.

[c] Edrîsî écrit جزولة (p. ٧٠, l. 10) et l'éditeur prévient que le ms. A dit جزولة.

[d] Voyez la note [a] de la page 36 de ce volume.

[e] Le *Baïân* (t. I, p. ٢٠٩, l. 14) écrit اوزقور (*Auzak'k'our*). C'est sous l'année 319 qu'Ibn-'Adzârî nomme cette ville à propos d'une des guerres d'Ibn-Abou-'l-'Âfiah contre Ibn-Abou-'l-'Aïch.

[f] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ١٢٣, l. 5 et 6 (*J. A.* t. XIII, p. 353; 5e sér. 1859).

[g] *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٢٣٣, l. 17. — L'auteur du *Marâs'id-el-It't'ilâ'* (t. I, p. ٥٢, l. 15) a copié mot à mot le très-court article que Iâk'out consacre à cette localité.

« ville de *Châlah* et à la province de *Tâmend*..... leva l'étendard de la révolte. » Les deux principaux textes auxquels j'emprunte les détails du partage de l'empire édrîsite peuvent donc être considérés comme ne cessant pas, dans tout ce qui précède, de s'accorder entre eux, mais nous allons les voir différer beaucoup.

VII. Dans le récit d'Ibn-Khaldoun, Ah'med ne figure à aucun titre comme s'il était au nombre des très-jeunes frères; Ibn-'Abd-el-H'alîm, au contraire, dit qu'il eut les villes de *Miknâçah*, le pays de *Fâzâz*[1] et la ville de *Tâdlâ*[2] (ومدينة تادلا).

VIII. Enfin H'amzah obtint *Tlemçên* et la province de ce nom selon le *K'art'âs;* mais, avec plus de raison, Ibn-Khaldoun dit que H'amzah reçut la ville de *Oualîlî* avec ses dépendances, et que « *Tlemçên* devint l'apanage du fils « de Solaïmân-ibn-'Abd-Allah[3], » cousin germain d'Edrîs II.

Ainsi, en comptant ce bel apanage de la province de *Tlemçên*, neuf parts étaient faites, et si l'on y ajoute *Fês* et les territoires environnants, dont l'en-

[1] Le texte du *K'art'âs* dit فازان (*Fâzân*); M. Tornberg donne, pour variante, فازاز (*Fâzâz*), et je ne sais pourquoi il traduit *Tezâz* (p. 40, l. 6); la trad. franç. (p. 62) dit *Fezez*. Ibn-Khaldoun parle de *Beni-Fâzâz* comme d'une localité qui s'appelait aussi *Theniat-el-Ma'den*[a], et ailleurs il la désigne par le nom de *Fâzâz-el-Ma'den*[b] (*Fâzâz* aux mines); du reste, cet auteur connaît aussi un *château de Fâzâz*[c] (قلعة فازاز), le *pays de Fâzâz*[d] (بلاد فازاز), une *montagne de Fâzâz* (جبل فازاز), qu'il place à tort près de *Miknâçah*[e], et enfin une tribu des *Beni-Fâzâz*, qu'il compte parmi les tribus berbères juives du *Maghrib-el-Ak's'â*[f].

[2] C'était dès lors une ville importante du *Tâdlâ*, province peu étendue qui présente à peu près la forme d'un triangle, parce qu'elle est comprise entre deux rivières dont l'une, *Fiume d'i Serui*, la rivière des esclaves (*Ouâd-el-'Abîd*, la rivière des noirs), est un des affluents de l'autre, l'*Ouâd-Oum-Rabia'* (J. Léon in Ramusio. f° 24, F; in-f°, in Venetia, 1563; — p. 101 de la trad. de J. Temporal).

[3] Voyez la note 1 de la page 475 de ce volume. Si l'on se reporte à ce que j'ai dit plus haut (p. 472 à 476), on n'hésitera pas à admettre que Moh'ammed-ibn-Solaïmân était en possession de *Tlemçên* avant le partage des États édrîsites, et qu'Ibn-Khaldoun aurait dû dire qu'en 213 *Tlemçên* « RESTA l'apanage du fils de Solaïmân-« ibn-'Abd-Allah. » — El-Bekrî attribue à H'amzah le territoire qu'il appelle *El-Aoudiah* (les rivières), « territoire, dit-il, situé dans le voisinage de *Oua-«lîlî*[g]. » On voit qu'Ibn-Khaldoun a puisé ce détail à meilleure source que n'a fait Ibn-'Abd-el-H'alîm.

[a] *H. d. B.* t. I, p. ۲۹۹, l. 13 et 14 (t. II, p. 159 de la trad.).
[b] *Ibid.* t. II, p. ۲۰۰, l. 17 (t. IV, p. 39 de la trad.).
[c] *Ibid.* t. I, p. ۱۷۰, l. 18; p. ۲۱۰, l. 15, et p. ۲۱۱, l. 3 (t. I, p. 272; t. II, p. 73 et 74 de la trad.).
[d] *Ibid.* t. I, p. ۲۱۱, l. 14; t. II, p. ۲۰۱, l. 10, et p. ۲۰۲, l. 12 (t. II, p. 74; t. IV, p. 40 et 41 de la trad.).
[e] *Ibid.* t. II, p. 9, l. 19 (t. III, p. 187 de la trad.).
[f] *Ibid.* t. I, p. ۱۳۲, l. 19 (t. I, p. 209 de la trad.). — Voir aussi t. I, p. ۲۱۲, l. 2 (t. II, p. 237 de la trad.).
[g] *El-Mesâlik oua'l-Memâlik*, p. ۱۲۲, l. 6 (*J. A.* t. XIII, p. 353; v° sér. 1859).

semble formait le royaume que se réservait Moh'ammed, on voit qu'en définitive l'empire d'Edrîs II se trouvait morcelé en dix petites souverainetés. Je dirai plus tard (dans le tome II) quelles furent les conséquences, faciles à prévoir, d'un partage qui devait inévitablement faire naître ou développer des sentiments ambitieux, qui n'ont jamais besoin d'être provoqués. Pour le moment, j'ai voulu, par les détails dans lesquels je viens d'entrer, montrer toute l'étendue de l'espace soumis aux Edrîsites, et si l'on considère que le sud était en la possession des Beni-Midrâr, que les Beni-Rostem étaient maîtres d'une partie importante du *Maghrib central*, on verra combien était restreint cet empire des Aghlabites, qui, déchiré par la guerre civile, semblait plutôt une proie prête à être dévorée par ses voisins, qu'il ne semblait menaçant pour les dynasties rivales. C'est évidemment en se reportant aux dernières années du second siècle de l'hégire que le savant D'Herbelot, exagérant un peu, disait : « Remarquons que les Aghlabites ne possédaient en Afrique *que les « pays qui s'étendent depuis l'Égypte jusqu'à Tunis*[1], car les Edrîsites tenaient pour « lors le reste de la Barbarie avec *Ceuta*, *Fês*, *Tanger*, et tout ce qui appartient « aux provinces de *Mauritanie* et de *Numidie*[2]. » Revenons à la lutte engagée dans l'*Ifrik'iah*.

Le pardon sincère accordé par Zîâdet-Allah aux fils de 'Âmir (voy p. 494) n'avait pas complétement désarmé l'esprit de révolte; d'autres chefs avaient surgi pendant la lutte, et l'un d'eux, 'Abd-es-Salâm, bien qu'il se fût, comme on l'a vu (p. 493), déclaré ouvertement contre 'Âmir après le meurtre de Mans'our, avait conservé tous ses sentiments de haine contre les Aghlabites et restait animé du même désir de les renverser; mais, soit qu'il ait reconnu ou que l'attitude de la milice lui ait fait reconnaître qu'il s'était trop avancé en se posant en successeur de 'Âmir (voy. p. 496), soit que, sentant son parti affaibli, il voulût attendre une occasion favorable, il jugea prudent de s'abstenir pendant plusieurs années : « 'Abd-es-Salâm-ibn-el-Mofarradj, dit Ibn-Khal- « doun, revint à *Bédjah* où il resta jusqu'à la révolte de Fadhl-ibn-Abou-l-'Aïr[3] « dans le *Djazîrah-Charîk* en 218; mais, à ce signal donné, il vint aussitôt se

218 de l'hég. (833 de J. C.) Révolte de 'Abd-es-Salâm.

[1] Et encore avons-nous vu (p. 470), que les Beni-Rostem possédaient, par un traité, le *territoire de Tripoli;* et savons-nous que, dans l'*Égypte*, il faut comprendre toute la *Province de Bark'ah*. (Voyez la note 2 de la page 554 et les pages 559 et 560 de ce volume).

[2] *Biblioth. orient.* p. 65, col. 1, au mot Aghlab. C'est d'après Ibn-Chohnah (+ 883) que D'Herbelot parle ainsi.

[3] فضل بن ابي العبر. Voyez la note 1 de la page suivante; là je renvoie à la page d'Ibn-Khaldoun où ce personnage est nommé.

« réunir à Fadhl; l'armée de Ziâdet-Allah marcha contre eux, et leur livra un « combat dans lequel 'Abd-es-Salâm fut tué[1]. » Malgré ces restes de l'incendie qui avait embrasé toute l'*Ifrik'iah*, on doit sans doute considérer la mort de 'Âmir comme ayant mis fin aux révoltes qui avaient si longtemps troublé le règne de Ziâdet-Allah, et placer en 213 la date à laquelle ce prince put commencer à s'occuper de travaux utiles que je n'ai pas à décrire ici, mais que j'aurai suffisamment fait connaître en rappelant la parole si connue qu'on s'accorde à lui attribuer : « Je ne m'inquiète pas, disait-il, du sort qui m'attend « au jour de la résurrection, car le registre de mes actions en renfermera « quatre qui me feront trouver grâce devant Dieu : la construction de la mos- « quée de *K'aïraoudn*[2], celle du pont d'*Abou-'r-Rabia'*[3], celle des fortifications « de *Sousah*[4], et la nomination de Ah'med-ibn-Abou-Moh'ariz[5] à la charge de

Sa mort.

[1] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۴۰, l. 15 à 17, et p. ۴۱, l. 1 et 2 (p. 103 de la trad.). — Ibn-el-Athîr place cet événement en 219; il donne le nom de Fadhl-ibn-Abou-'l-*Anbar* au personnage qui se révolta dans la *péninsule de Charik*, et dit que, dans un combat acharné livré près de la ville d'*El-Iahoud*, 'Abd-es-Salâm perdit la vie, que Fadhl se réfugia à *Tunis*, où les troupes de Ziâdet-Allah le suivirent, l'assiégèrent, et firent un massacre des habitants après avoir emporté la ville d'assaut (*El-K'âmil*[a], cité par M. de Slane dans l'*H. d. B.* t. I, p. 411, note 1). — Ibn-Khaldoun (aux pages indiquées ci-dessus) reproduit le même récit. — Puisque En-Nouaïri date, de cette défaite, la fin de la guerre civile, on conçoit qu'il ait donné à celle-ci une durée de douze ans (il dit treize) en comptant de la révolte de Ziâd-ibn-Sahl en 207. (Voyez la note 2 de la page 495 de ce volume.)

[2] Après avoir dit que la tranquillité fut, de ce moment, rétablie en *Ifrik'iah*, En-Nouaïri ajoute : « Ce fut alors, c'est-à-dire dans le mois de djou- « mâdi 'l-akhir 221, que Ziâdet-Allah bâtit la « grande mosquée de *K'aïraoudn* et fit démolir « celle qui avait été construite (en 157) par Ie- « zid-ibn-H'âtim. » (*H. d. B.* t. I, p. 412 de la trad.) Cette date de 221 justifierait la durée de treize ans qu'En-Nouaïri (note 1 ci-dessus) assigne à la guerre civile, et tendrait à en fixer la fin en 220; malheureusement El-Bekrî, malgré les détails dans lesquels il entre sur la reconstruction de cette fameuse mosquée, se tait sur la date (*El-Mecâlik*, etc. p. ۲۲ et suiv. — *J. A.* t. XII, p. 468 et suiv. v^e^ sér.).

[3] C'était un pont jeté devant la *Porte d'Abou-'r-Rabia'*, porte S. E. de *K'aïraoudn*. (*Ibid.* p. ۲۰, l. 2; — *J. A.* t. XII, p. 474; v^e^ sér.)

[4] Il ne paraît pas cependant que ces fortifications fussent un ouvrage bien important, car, peu d'années après, en 249, elles furent refaites par le petit neveu de Ziadet-Allah, Abou-Ibrâhîm-Ah'med, le sixième Aghlabite (*Voyage* d'Et-Tidjâni, *J. A.* t. XX, p. 104; IVe sér. 1852). — En-Nouaïri, § XLIII (*H. d. B.* t. I, p. 421 de la trad.).

[5] Ibn-'Adzârî nous apprend[b] qu'en confiant à Açad-ibn-el-Forât le commandement de l'armée qu'il fit partir pour la *Sicile* en 212[c], Ziâdet-Allah le confirma dans sa charge de k'âdhi; mais Ibn-el-Forât mourut en 213, et il semblerait qu'il fut remplacé dans cette charge par Abou-

[a] J'ai vainement consulté le texte d'Ibn-el-Athîr sous l'année ۲۱۹.

[b] *Bayân*, t. I, p. 90, l. 8. Ici, il écrit Ibn-Forât, mais plus bas (voyez la note 3* de la page suivante) il dit, avec tous les autres auteurs que j'ai cités, Ibn-*el*-Forât.

[c] Voyez p. 493 de ce volume.

« k'âdhi en *Ifrîk'iah*[1]. » Si grande que soit l'importance des travaux dont Ziâdet-Allah se glorifiait, du reste à bien juste titre, si honorable que soit, pour Ibn-Abou-Moh'ariz et pour le prince lui-même, la place donnée ici à la nomination d'un k'âdhi que recommandaient à la fois son savoir et sa droiture, l'histoire doit se plaire à reconnaître qu'en ouvrant ainsi le livre de sa vie, Ziâdet-Allah avait le droit de s'arrêter à un feuillet sur lequel était certainement inscrit un de ses titres les plus méritoires devant le tribunal de la postérité, au feuillet sur lequel il pouvait lire ces simples mots : « J'ai appris à par-

223 de l'hég. (838 de J. C.) Mort de Ziâdet-Allah.

« donner[2]. » Ce prince mourut le mardi 14 redjeb 223 (11 juin 838 de J. C.), après un règne de vingt et un ans sept mois huit jours[3], règne agité par une

Moh'ariz-el-Kilâbi[a] qu'Ibn-'Adzârî dit être mort en 214[b]; toutefois j'ignore le nom du successeur de celui-ci, car Ah'med-ibn-Abou-Moh'ariz ne fut nommé qu'en 220 et mourut dès l'année suivante, comme nous l'apprend Ibn-'Adzârî[c] confirmé par Ibn-Ouadrân, dans lequel on lit que ce k'âdhi descendit dans la tombe deux ans avant l'Émîr[d].

[1] El-Bekrî, *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ٣٥, l. 17 à 20 (*J. A.* t. XII, p. 502; v[e] sér. 1858). — Ibn-'Adzârî, *Baïân*, t. I, p. 44, l. 3 à 6. — En-Nouaïrî, § XL (*H. d. B.* t. I, p. 412 de la trad.).

[2] Il avait pardonné dans le sens vrai et élevé de ce mot; il avait accordé non pas ce pardon banal duquel on espère tirer un profit pour soi devant Dieu, sans s'inquiéter de l'état d'immoralité dans lequel persiste le coupable qu'on absout; Ziâdet-Allah avait été touché du repentir exprimé par 'Âmir en présence de la mort, repentir qui se reflétait dans le conseil donné à ses fils, et ce conseil, religieusement suivi, établissait entre l'offenseur et l'offensé un de ces liens dont la sincérité a pour gage l'émotion que donne, d'une part, le regret du mal qu'on a fait, de l'autre part, l'adoucissement qu'apporte au cœur un sentiment de bienveillance effaçant un sentiment hostile.

[3] *El-Kâmil*, t. VI, p. ٣٥٠, l. 10 à 12. — *Baïân*, t. I, p. 44, l. 15 à 17. — *Annal. muslem.* t. II, p. 172, l. 15. — En-Nouaïrî (à la page citée note 1 ci-dessus). Ibn-el-Khat'îb, *El-H'olal-el-Mark'oumah* (in Casiri, t. II, p. 192, l. 8 du text. arab.). — *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٢٩, l. 1 et 2 (p. 110 de la trad.). — Ibn-Ouadrân (*Rev. de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 425; IIe sér. numéro de décembre 1853). — El-K'aïraouâni, p. ٢٨, l. 11 et 12; — p. 84.

[a] Ibn-el-Forât mourut en rebî-'l-akhir (juin-juillet 828 de J. C.) selon l'auteur du *Riâdh-en-Nofous*[1*], dans le mois de redjeb (septembre-octobre 828) selon Ibn-Khallikân[2*] et Ibn-'Adzârî[3*], dans le mois de cha'bân (octobre-novembre 828, selon En-Nouaïrî[4*]; tous les auteurs s'accordent pour placer sa mort en 213 devant *Syracuse*, mais ils diffèrent sur la cause qui la détermina. — On peut consulter, sur ce célèbre k'âdhi, la note 110 (p. 105) de N. Desvergers, et une note de M. de Slane (t. II, p. 132 de sa traduction anglaise d'Ibn-Khallikân).

[b] *Baïân*, t. I, p. 44, l. 18.

[c] *Ibid.* t. I, p. 48, l. 11 et 18. Je suppose que c'est par erreur qu'à cette dernière ligne il l'intitule k'âdhi de *Sicile*. Ce vertueux personnage eut pour successeur Ibn-Abou-'l-Djaouâd (*ibid.* t. I, p. 44, l. 6).

[d] *Rev. de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 425; II[e] sér. numéro de décembre 1853.

[1*] Folio ٢٤ r° du ms. cité par Mich. Amari (*Stor. dei Musulm. di Sicil.* t. I, p. 275, note 5). Voyez la note [m] de la page 495 de ce volume.

[2*] *Kitâb Ouafaïât-el-Â'ïân*, n° ٣٤٢, fasc. IV, p. ٤٣, lin. penult.

[3*] *Baïân*, t. I, p. 44, l. 15.

[4*] In Gregorio, *Rerum arabicarum*, p. 5, l. 23 (Riedesel, *Voyage en Sicile*, p. 409).

longue guerre civile, qui mit, comme on l'a vu, la dynastie aghlabite à deux doigts de sa perte, règne remarquable cependant par la conquête de la *Sicile* entreprise au milieu de troubles qui rendent le succès de ce fait d'armes difficile à expliquer autrement que par la trahison, que mentionnent, du reste, les auteurs byzantins et les auteurs arabes eux-mêmes[1].

IV. Abou-'Ik'âl el-Aghlab.

A la mort de Zîâdet-Allah, l'autorité passa dans les mains de son frère Abou-'Ik'âl-el-Aghlab-ibn-Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab, qui fut surnommé *Khazar*, évidemment à cause de la petitesse de ses yeux; l'investiture lui fut donnée par Moh'ammed-Mo'tas'im-Billah, le huitième 'Abbâsside. Il s'attacha à traiter les milices avec bienveillance et à dissiper leurs inquiétudes, en même temps qu'il réformait des abus, qu'il abolissait des taxes nouvellement imposées, et assurait aux gouverneurs des provinces des traitements assez larges pour ôter tout prétexte aux exactions, qui n'avaient été que trop tolérées. Il défendit à *K'aïraoudn* l'usage du vin (النبيذ, en-nabîdz), et il paraît que ses successeurs durent renouveler cette défense : El-Bekrî nous a conservé des vers plaisants qu'un poëte composa pour railler le fondateur de *Rak'k'âdah* (voy. sous l'année 263), qui interdit aussi l'usage du vin à *K'aïraoudn* quand il le permettait dans la ville nouvelle[2]. Suivant En-Nouaïrî, aucune guerre n'eut lieu durant le règne d'Abou-'Ik'âl[3], cependant Ibn-'Adzârî[4] et Ibn-Khaldoun[5] nous apprennent qu'en 224 une révolte éclata dans la région de *K'ast'îlîah*, dont le gouverneur fut mis à mort, mais que le sult'ân envoya contre les insurgés (*Looudîah*, *Zoudghah*, *Miknâçah*[6]) une armée commandée par 'Aïçâ-ibn-Raïâ'n-

224 de l'hég. (838-839 de J. C.) Révolte à K'ast'îlîah.

[1] Voyez la note 1 de la page 494 de ce volume.

[2] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ٢٨, l. 1 et 2 (*J. A.* t. XII, p. 481; v^e^ série 1858). — Iâk'out (*Mo'djam*, t. II, p. ٧٤٨), Ibn-el-Abbâr[a] et Ibn-'Adzârî[b] ont reproduit ces vers satiriques.

[3] Er-Nouaïrî, (*H. d. B.* t. I, p. 414 de la trad.)

[4] *Baïân*, t. I, p. ١٠٠, l. 3 à 5. Ibn-'Adzârî dit avoir emprunté cette indication à Ibn-el-K'at't'ân[c], qui vécut un siècle après El-Bekrî.

[5] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٩٩, l. 8 et 9 (p. 111 de la trad.).

[6] «Quelques débris de la tribu de *Miknâçah*, «dit Ibn-Khaldoun, se trouvent dispersés dans «l'*Ifrik'iah* et dans le *Maghrib central*, mais ils «se sont mêlés avec les diverses peuplades qui «habitent ces provinces.» (*H. d. B.* t. I, p. ١٧٩, l. 6 et 7; — t. I, p. 272 de la trad.). L'auteur parle ici de son temps, par conséquent, d'une date fort postérieure à la chute des *Miknâçah*, qui eut lieu en 366; mais on voit, par la révolte de 224, que le mélange de quelques fractions était opéré dès l'époque de la puissance de cette tribu.

[a] Cité par Michl. Amari (*Stor. dei musulm. di Sic.* t. II, p. 55, note 3).

[b] *Baïân*, t. I, p. ١١٥, l. 10 et 11.

[c] Voyez, sur Ibn-el-K'at't'ân, la note 2 de la p. 225 de ce volume.

el-Azdi qui les atteignit entre *K'afs'ah* et *K'ast'îlïah* et les extermina jusqu'au dernier. Pendant que ces événements s'accomplissaient dans le sud de l'*Ifrîk'ïah*, une espèce de révolution se faisait dans le sud du *Maghrib-el-Ak's'â*.

Midrâr-ibn-el-Iaçà est déposé par ses sujets.

Nous avons esquissé (p. 351 et suiv.) les principales circonstances de l'établissement des Beni-Midrâr à *Sidjilmâçah* et nous avons suivi cette dynastie naissante jusqu'en l'année 208, qui vit mourir El-Iaça'-'l-Montas'ir[1], qu'on pourrait appeler le second fondateur de ce petit empire. El-Montas'ir laissait le trône à son fils Abou-Mans'our, dit Midrâr, qui paraît avoir été peu digne de régner, car non-seulement, de son vivant, ses deux fils se disputèrent la couronne, mais il eut l'incroyable faiblesse de prendre parti pour l'un d'eux, et Ibn-'Adzârî place en l'année 224 la crise à la suite de laquelle les habitants de *Sidjilmâçah* proclamèrent définitivement l'un des frères[2], précisément celui auquel Midrâr n'était pas favorable. Le *Maghrib*-

[1] El-Bekrî lui donne ces deux noms (*El-Meçâlik*, etc. p. 158, l. 6, et p. 160, l. 3; — *J. A.* t. XIII, p. 400 et 405; 5e sér. 1859). A la p. 160, l. 6, il le fait mourir en 208 et donne, au fils qui lui succéda, le nom de Midrâr-el-Montas'ir-ibn-el-Iaça'. — Ibn-'Adzârî fait mourir El-Iaça'-ibn-Abou-'l-K'âçim en 207 (*Baïân*, t. I, p. 84, l. 12 à 14), et, plus loin (*ibid.* p. 100[a], l. 15 et 16), il dit qu'il mourut en 208 et fut appelé El-Montas'ir. — Ibn-Khaldoun le nomme Abou-Mans'our-el-Iaça' et le fait mourir aussi en 208 (*H. d. B.* t. I, p. 178, l. 11 et 16; — t. I, p. 262 de la trad.). L'auteur a pu, quant au nom, être induit en erreur par El-Bekrî.

[2] *Baïân*, t. I, p. 100, l. 6 à 8. Ici, Ibn-'Adzârî dit que les habitants de *Sidjilmâçah* placèrent à leur tête Maïmoun-ibn-Midrâr; cette manière de s'exprimer demande une explication. El-Mans'our, dit Midrâr, avait commencé en 208 à régner sur *Sidjilmâçah*. On sait que ce prince avait épousé une fille de 'Abd-er-Rah'man-ibn-Rostem nommée Arouâ[b], mais il avait épousé aussi une fille nommée Thak'ïah, et, de chacune de ces femmes, il avait eu un fils appelé Maïmoun. Pour distinguer ces deux frères on désignait l'un par le nom d'*Ibn-er-Rostemïah*, l'autre par le nom d'*Ibn-Thak'ïah*, comme l'explique El-Bekrî[c] dont Ibn-'Adzârî a copié le récit[d]. Je suppose qu'il s'agit ici, en 224, de la révolution faite en faveur d'Ibn-Thak'ïah contre Midrâr, qui voulait remettre le trône à Ibn-er-Rostemïah, réfugié à *Dara'ah* (عرعة) après avoir été expulsé par les habitants. Ibn-'Adzârî, disais-je ci-dessus, a emprunté à El-Bekrî ce qu'il dit des Midrârites, mais il ajoute des dates qui nous apprennent que la lutte de trois années dont parle El-Bekrî eut lieu de 221 à 224[e]. Ce qu'aucun des deux auteurs n'explique, quoique tous deux le mentionnent, c'est le refus d'Ibn-Thak'ïah de régner au détriment de son père. Pourquoi donc avait-

[a] Voyez aussi la note [e] de cette page 100.

[b] On ne dit pas en quelle année ce mariage eut lieu; mais 'Abd-er-Rah'man-ibn-Rostem, mort en 168 (voy. p. 279, note 1), avait pu laisser une fille en assez bas âge pour qu'il n'y ait aucune invraisemblance dans tout ceci.

[c] *El-Meçâlik*, etc. p. 160, l. 6 à 16 (*J. A.* t. XIII, p. 405 et 406; 5e sér.).

[d] *Baïân*, t. I, p. 100, l. 17 à p. 104, l. 8. Il écrit *Bak'ïah* (p. 100, lin. ult. et p. 104, l. 1 et 4). — J'ai indiqué, à la note 2 de ma p. 354, de petites différences entre le récit d'Ibn-'Adzârî et celui d'El-Bekrî.

[e] *Ibid.* t. I, p. 94, l. 6 et 7, p. 100, lin. ult. à p. 104, l. 2.

el-Ak'sâ était à un état d'indépendance trop complet des Aghlabites pour qu'Abou-'lk'âl eût à se préoccuper de ses révolutions; l'auteur du *Baïân* inscrit ces événements à leur date, comme il inscrirait tel autre événement contemporain, mais il ne songe pas à en prendre texte pour établir une relation quelconque entre *Sidjilmâçah* et *El-'Abbâssïah*[1], où le prince aghlabite justifiait les espérances que les prémices de son règne avaient fait concevoir. Il se livrait paisiblement aux soins d'un gouvernement dont les actes divers étaient empreints de douceur et de cet esprit de justice qui fait vraiment la force de tout homme préposé au commandement de ses semblables, lorsqu'une mort prématurée le ravit au bonheur des populations, à cinquante-trois ans, dans la nuit du 22 rebî'-l-akhir 226 (vendredi 18 février 841 de J. C.), après un règne de deux ans neuf mois et huit jours[2].

226 de l'hég. (841 de J. C.) Mort d'Abou-'lk'âl. V. Abou-'l-Abbâs-Moh'ammed.

Il eut pour successeur un de ses fils, Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed[3], dont

il combattu pendant trois années? — Ce prince mourut en 263; Midrâr était mort depuis dix ans et, à cette date, Ibn-Khaldoun le représente comme terminant un règne de quarante-cinq ans[a] (208 à 253), ce qui est étrange quand on sait qu'en 253 Midrâr était détrôné depuis vingt-neuf ans, et qu'Ibn-Khaldoun pouvait lire dans El-Bekrî : «Ibn-Thak'îah régnait encore quand «son père mourut *dépouillé de toute autorité*[b].»

[1] Voyez, sur *El-'Abbâssïah*, la page 450 de ce volume.

[2] *El-Kâmil*[c], t. VI, p. ۳۹۹, l. 18 et 19. — *Baïân*, t. I, p. ۱۰۰, l. 1 à 3, et l. 10 et 11. — Ibn-Ouadrân[d] et Abou-'l-Fedâ, négligeant les quelques jours, disent سنتين وتسعة اشهر (*Annal. muslem.* t. II, p. 174, l. 13). — En-Nouaïrî, § XLI (*H. d. B.* t. I, p. 415 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۱۰۷, l. 2 et 3 (p. 112 de la trad.). — Le *Kitâb-el-'Oïoun*[e] (p. ۱۰۷, l. 14) et El-K'aïraouânî n'indiquent que l'année (*Hist. de l'Afr.* l. III, p. 84). — Le *Baïân* dit le jeudi 7 restant (le 22) de rebî'-l-akhir 226, et En-Nouaïrî le répète d'après lui. C'est une erreur : l'année 226 commence un dimanche, par conséquent le 22 rebî'-l-akhir tombe un *vendredi;* Ibn-Khaldoun dit qu'Abou-'lk'âl mourut en rebî 226 et fixe à tort (quand même il aurait en vue rebî'-l-*aouel*) la durée de son règne à deux ans et *sept* mois. Le *Kitâb-el-'Oïoun*, plus fautivement encore, dit deux ans et *sept jours*. On peut admettre qu'il y a là une faute d'impression. Ibn-el-Athîr avait dit deux ans sept mois sept jours.

[3] Ce prince est souvent appelé Moh'ammed tout court, comme quand Belâdzorî dit : Moh'ammed-ibn-el-Aghlab-ibn-Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab[f]. Nous verrons plus loin (p. 515, note 2) que cette manière incomplète de donner son nom a fait croire qu'il avait un frère du nom de Moh'ammed, lequel aurait été père d'Abou-Ibrâhîm-Ah'med, successeur d'Abou-'l-Abbâs.

[a] *H. d. B.* t. I, p. ۱۹۹, l. 4 (t. I, p. 263 de la trad.).

[b] *El-Meçâlik*, etc. p. ۱۰۰, l. 16 et 17 (*J. A.* t. XIII, p. 406; v[e] sér.).

[c] Ibn-el-Athîr dit, à tort ici, *jeudi* au lieu de *vendredi*, et compte, à tort aussi, pour la durée du règne, deux ans *sept mois* et *sept jours*.

[d] *Rev. de l'Or. de l'Alg. et des col.* t. XIV, p. 425; II[e] sér. numéro de décembre 1853.

[e] L'auteur de ce livre attribue, à Abou-'lkâl, cinquante-trois ans d'âge, et donne par erreur à son règne une durée de deux ans et *sept jours*.

[f] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ۲۳۱, l. 14 et 15.

En-Nouaïrî dit « qu'il fut le plus incapable des hommes, mais qu'il remporta « la victoire sur quiconque osa lui résister[1], » assertion dont les deux termes ne semblent pas faciles à concilier. Les commencements de ce règne furent paisibles comme avait été le règne précédent; Abou-'l-'Abbâs se livrait à ses plaisirs, s'adonnait au vin, se reposant du soin des affaires de l'État sur son frère Abou-Dja'far-Ah'med[2] et sur ses vizîrs[3], qui, on doit le croire, usèrent avec modération du pouvoir, puisque pendant les cinq premières années de ce règne l'histoire n'enregistre d'autre événement que la mort de deux jurisconsultes, tous deux disciples du fameux Mâlik[4], savoir: Abou-Moh'ammed-'Abd-Allah-ibn-Abou-H'açân-el-Ioh's'abi en 227, Bahloul-ibn-'Amr-ibn-S'alih' en 230[5]. Mais Ah'med ne supportait qu'avec impatience ce partage du pouvoir avec les vizîrs; il voulut gouverner seul, et ne recula pas devant la pensée de renverser son frère pour réaliser ses ambitieux projets. Un complot fut tramé par lui avec le concours de quelques amis dévoués, et, en 231, toutes les dispositions étant prises, il en vint à l'exécution : ses clients et ses affranchis avaient reçu l'ordre de se réunir, à l'heure de midi, sur un certain point, d'où ils se portèrent à *El-K'as'r-el-K'adîm*, dont la porte était sans gardes à cette heure de la plus grande chaleur du jour[6]. Ils fermèrent toutes les portes de la ville, se saisirent du vizîr Abou-'Abd-Allah-ibn-'Ali-ibn-H'omaïd (جيد), qui fut décapité, et le combat s'engagea entre les conjurés et les troupes de Moh'ammed; bientôt,

231 de l'hég. (845-846 de J. C.) Usurpation de Ah'med.

[1] En-Nouaïrî, § XLII (*H. d. B.* t. I, p. 415 de la trad.). Voyez la note 5 de la page suivante de ce volume.

[2] *Baïân*, t. I, p. ١٠٠, l. 13 et 14.

[3] Ces vizîrs étaient Abou-'Abd-Allah et Abou-H'omaïd, tous deux fils de 'Ali-ibn-H'omaïd (En-Nouaïrî, à la page citée note 1 ci-dessus).

[4] Mâlik-ibn-Anas, le fondateur de l'une des quatre sectes orthodoxes de l'islâmisme[a]. Né en 95, cet imâm mourut en rebî' I 179, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans[b].

[5] *Baïân*, t. I, p. ١٠٠, l. 20, et p. ١٠١, l. 5 et 6.

[6] De cette circonstance on peut inférer que le complot de Ah'med fut mis à exécution dans les deux derniers mois de 231 qui correspondent à juillet et août 846 de J. C.

[a] *Specim. hist. Arab.* p. 24, l. 15 à 18. — *Hist des Musulm. d'Esp.* t. II, p. 56.

[b] Ibn-K'otaïbah, *Kitâb-el-M'ârif*, p. ٢٥١, l. 1. — Ibn-Khallikân, n° ٥٩٠, fasc. VI, p. V٠, l. 18 à p. VI, l. 1 (t. II, p. 547 et 548 de la trad. angl.). Ibn-Khallikân cite ici les diverses dates données par les divers auteurs; de son temps, Naouaoui [1*], et plus tard Abou-'l-Fedâ [2*], Dzahabi [3*] et Abou-'l-Mah'âcin [4*] s'accordent à placer la mort de Mâlik-ibn-Anas en 179, et la date précise de la matinée du 14 rebî'-l-aouel est deux fois donnée : l'une par En-Naouaoui, l'autre par Abou-'l-Mah'âcin.

[1*] *Kitâb Tahdzîb-el-Asmâ*, p. ٥٣٥, l. 11 à 14. L'incertitude paraît porter, principalement, sur l'année de sa naissance.

[2*] *Annal. muslem.* t. II, p. 66, l. 7 à 11. Comme Ibn-K'otaïbah, il le fait naître en 95.

[3*] *Kitâb T'abak'ât-el-H'offâz*, partie I, classe V, n° 41, p. 46, l. 1.

[4*] *En-Nodjoum*, t. I, p ٢٤٥, l. 17 et 18, p. ٢٤٩, l. 3, et l. 16 à 18.

sur quelques paroles échangées entre les combattants, il se réunit, dans le palais même, comme une assemblée à laquelle assistaient les deux frères, mais à laquelle assistaient aussi tous les conjurés en armes. Là eut lieu, de la part de Moh'ammed, une quasi-abdication, puisqu'il fut convenu que Ah'med resterait maître absolu sous l'unique réserve de ne pas prendre le titre d'émîr. Ces conditions faites, il disposa en effet de tous les emplois, s'entoura exclusivement de ses créatures, prit pour vizîr Nas'r-ibn-H'amzah[1], un des principaux fauteurs de la révolte, pendant que l'Émîr, gardé dans son palais par des soldats vendus à Ah'med, ne conservait, de la souveraineté, que le titre[2]. Mais tous ses jours de captivité furent employés à préparer la perte de son oppresseur : en 232, selon Ibn-'Adzârî[3], en 233 selon Ibn-Khaldoun[4], Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed, avec une résolution qu'on était en droit de ne pas lui supposer, démasqua les batteries d'un complot dont le succès, assuré par l'assistance des habitants de *K'aïraoudn* accourus à son appel, mit entre ses mains son frère Ah'med, qui, exilé en Orient, mourut dans le *'Irâk'*[5].

232 de l'hég. (846-847 de J. C.) Moh'ammed reconquiert son autorité.

Les premiers actes de l'Émîr, redevenu maître du pouvoir, furent de revêtir de la charge de k'âdhi de l'*Ifrik'ïah* le célèbre Sah'noun-ibn-Sa'ïd-ibn-H'abîb-et-Tanoukhî[6], qui fut une des gloires de son règne, dit Ibn-Ouadrân[7], et de destituer Sâlim-ibn-Ghalboun de la fonction de ouâli du *Zâb*. Celui-ci,

233 de l'hég. (847-848 de J. C.)

[1] *Baïân*, t. I, 101, l. 9 à 23. — En-Nouaïrî nomme ce vizîr Nas'r-ibn-H'amzah-*el-Djordoui*, évidemment parce qu'il appartenait à la tribu berbère juive de l'*Aurâs*, dont, à une autre époque (79 à 84), la vaillante Kâhinah avait été le chef.

[2] En-Nouaïrî, § XLII (*H. d. B.* t. I, p. 416 de la trad.).

[3] *Baïân*, t. I, p. 100, l. 23, et p. 101, l. 1 à 6.

[4] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 87v, l. 16 (p. 113 de la trad.). Il faut sans doute placer cet événement dans les derniers jours de 232 ou dans le commencement de 233.

[5] *El-Kâmil*, t. VII, p. 14, l. 13 à 20. On trouve chez En-Nouaïrî un récit complet des préparatifs et du combat qui rendirent le sceptre à Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed ; ce récit fournit des détails qui démentent ce qu'il a dit de l'incapacité de ce prince (voy. la page précédente).

[6] *Baïân*, t. I, p. 101, l. 10 à 12. — Ibn-Khaldoun (l. 11 de la page citée note 4 ci-dessus) place en 234 la nomination de Sah'noun aux fonctions de K'âdhi, c'est-à-dire que, comme Ibn-'Adzârî, il la place un an après le retour de Moh'ammed au pouvoir ; l'auteur du *Baïân* explique en effet (p. 102, l. 12 et 13) que, durant une année entière, Sah'noun refusa d'accepter la haute fonction que lui offrait l'Émîr ; il voulait qu'auparavant celui-ci prît certains engagements. — La vie de Sah'noun a été écrite par Ibn-Khallikân (n° 849, fasc. IV, p. 41 et 42 ; — t. II, p. 131 de la trad. angl.). Le véritable nom de ce savant jurisconsulte était 'Abd-es-Salâm-ibn-Sa'ïd-ibn, etc. C'était la vive pénétration de son esprit qui lui avait mérité le surnom de Sah'noun ou Souh'noun. Né en 160 (776-777 de J. C.), il mourut en redjeb 240 (du lundi 26 novembre au mardi 25 décembre 854 de J. C.).

[7] *Revue de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 425, 11e sér. numéro de décembre 1853.

Révolte de Sâlim-ibn-Ghadboun à Bâdjah.

peut-être sur l'ordre qu'il en avait reçu, prit la route de *K'aïraouân*, mais il s'en détourna pour atteindre *El-Orbos*, dont les habitants lui refusèrent l'entrée; il se dirigea alors sur *Bâdjah*, dont il se rendit maître. A la nouvelle de ce trait d'audace, l'Émîr envoya, pour soumettre le rebelle, une armée nombreuse commandée par Khafâdjah-ibn-Sofiân, qui joignit bientôt Sâlim, le défit, le tua, et porta sa tête à Moh'ammed-ibn-el-Aghlab[1]. Dès l'année suivante, en 234, il fallut encore recourir à la force des armes : 'Amr-ibn-Salîm-et-Todjîbi, surnommé El-K'ouïa', s'était révolté à *Tunis;* ce fut encore Khafâdjah qui fut envoyé contre lui, mais l'année s'écoula sans que ce général fût parvenu à vaincre le rebelle. En 235, un k'âïd, Moh'ammed-ibn-Mouçâ, connu sous le nom de 'Arïân, reçut le commandement d'une armée dirigée sur *Tunis;* à son approche, un grand nombre d'affranchis se joignirent à El-K'ouïa. Dans la bataille qui fut livrée, le général aghlabite perdit un de ses k'âïds, beaucoup de monde, et éprouva une défaite complète[2]. Depuis deux années, toutes les forces d'Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed échouaient devant l'énergique résistance de *Tunis*, lorsqu'en 236, dans l'assaut donné à la ville par Khafâdjah, l'armée d'El-K'ouïa' fut exterminée, lui-même fut frappé à mort, et sa tête envoyée à l'Émîr. Ce fut le 9 rebî-'l-aouel 236[3] (samedi 20 septembre 850 de J. C.), que *Tunis* insurgée succomba, et bientôt le général vainqueur revint, à la tête de l'armée, à *K'aïraouân* pour recevoir, de son souverain, les marques d'honneur méritées par ses signalés services[4]. Il est naturel de rattacher à cette importante victoire la belle mosquée qu'Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed fit construire en 236 à *Souçah,* qui n'était encore alors qu'une simple bourgade[5]. On voit que, si ce prince parvenait à surmonter les obstacles, ses victoires sur ceux qui lui résistaient étaient tout au moins lentement obtenues. Cette réflexion, que font naître les révoltes de Ah'med et de 'Amr, m'est suggérée surtout par les termes que j'ai, plus haut (p. 510), textuellement empruntés à En-Nouaïrî sur les irrésistibles succès de Moh'ammed, termes que justifie

234 de l'hég. (848-849 de J. C.) Révolte de 'Amr-ibn-Salîm à Tunis.

236 de l'hég. (850-851 de J. C.) Sa défaite complète.

[1] *El-Kâmil,* t. VII, p. ٢٧, l. 9 à 15. — *Baïân,* t. I, p. ١٠٢, l. 15 à 22.

[2] *El-Kâmil,* t. VII, p. ٢٩, in fine, et p. ٣٠, l. 1 à 9. — *Baïân,* t. I, p. ١٠٢, l. 23 et 24, p. ١٠٣, l. 8 à 15.

[3] Ibn-'Adzârî dit (*Baïân,* t. I, p. ١٠٣, l. 21 et 22) يوم السبت لعشر خلون من ربيع الاول : mais c'est le 9 et non le 10 qui tombe un samedi; je lis donc لتسع au lieu de لعشر.

[4] *Baïân,* t. I, p. ١٠٣, l. 16 à 23. — Ibn-'Adzârî confirme ici ce qu'avait dit Ibn-el-Athîr, qu'en 236 Ibn-el-K'ouïa' perdit la vie dans la prise d'assaut de *Tunis* (*Kâmil,* t. VII, p. ٣٠, l. 5 à 9); mais celui-ci, sans fixer de date précise, avait placé l'assaut dans le mois de *djoumâdi-'l-aouel.*

[5] *Rih'lah* d'Et-Tidjâni (*J. A.* t. XX, p. 103; IVe sér. 1852).

239 de l'hég. (853-854 de J. C.) El-'Abbâssïah ville fondée près de Tâhart

moins encore la tentative qu'il fit, en 237 suivant Ibn-Khaldoun[1], en 239 suivant Belâdzorî[2] et Ibn-el-Athîr[3], de fonder, aux environs de *Tâhart*, une ville du nom d'*El-'Abbâssïah*, car cette témérité ne tarda pas à recevoir son châtiment : *El-'Abbâssïah* était bientôt incendiée par Aflah'-ibn-'Abd-el-Ouahhâb-ibn-Rostem-el-Ibâdhi[4], qui se fit un mérite, auprès du sult'ân d'Andalousie, d'avoir, par cet acte de violence, bravé l'autorité du représentant des 'Abbâssides, et en effet l'Omaïade Moh'ammed[5] fit don au prince rostemite,

[1] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۱۰۷, l. 7 (p. 112 de la trad.).

[2] *Fotouh-el-Boldân*, p. ۲۳۱, l. 15 à 18. — J'ai différé jusqu'ici de parler d'une ville d'*El-'Abbâssïah*, que, suivant Belâdzorî (*ibid.* p. ۲۳۳, l. 1 et 2), Hizârmard, pendant son court gouvernement (151 à 154), aurait construite aux confins du pays des Berbers, et qui aurait été détruite immédiatement après sa mort par Abou-H'âtim-es-Saddarâtî-l-Ibâdhi[a], originaire de *Saddarâtah*[b]. La raison de mon silence, c'est que, n'admettant pas les solutions proposées, je n'en ai pas trouvé de satisfaisante. Les monnaies que j'ai mentionnées[c] et qui, non-seulement ont été frappées à *El-'Abbâssïah* de 151 à 154[d], mais encore sur lesquelles on lit le nom de عمر ('Omar), donnent une certaine vraisemblance à l'opinion émise par M. de Gœje[e]; cependant ce que les auteurs (Ibn-'Adzârî, En-Nouaïrî, Ibn-Khaldoun, El-K'aïraouânî) s'accordent à dire des trois années de paix par lesquelles le règne de 'Omar fut inauguré[f] dément l'idée d'une guerre portée au loin en 151, et en outre M. de Gœje[g] remarque lui-même que Belâdzorî est seul à parler de la fondation d'une ville par cet émîr. Il suppose alors qu'il s'agit de la citadelle de *T'obnah*, que 'Omar aurait rebâtie et à laquelle il aurait donné le nom d'*El-Abbâssïah*; or, les monnaies connues s'arrêtent à l'an 154, et Hizârmard paraît n'être allé qu'en cette année à *T'obnah*, où, peu après son arrivée, il se vit enveloppé par une nuée de Berbers. Il n'eut certainement pas le temps de rebâtir une citadelle et d'y faire battre monnaie.

[3] *El-Kâmil*, t. VI, p. ۲۹۹, l. 21 à 24. — M. de Slane (*H. d. B.* t. I, p. 419, note 1 de la trad.) cite Ibn-el-Athîr et Ibn-Khaldoun comme plaçant en 239 la construction d'*El-Abbâssïah* par Moh'ammed; mais je viens de dire qu'Ibn-Khaldoun donne la date de 237.

[4] C'est le quatrième prince de la dynastie rostemite si l'on admet que son frère Maïmoun a succédé immédiatement à leur père 'Abd-el-Ouahhâb (voy. le n° 2 du Tab. *Div. petit. Dynast.*). Abou-Sa'îd-Aflah', comme l'appelle Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ۲۰۴, l. 2 et 3), mourut en 250; on voit qu'il régnait déjà en 239.

[5] Moh'ammed-ibn-'Abd-er-Rah'man II, cinquième prince de la dynastie des Omaïades *d'Es-*

[a] Il s'agit évidemment de cet Abou-H'âtim qui a joué un rôle si important dans nos récits des années 154 et 155. J'ai dit (p. 374) que ce chef berber assiégeait *K'aïraouân* depuis *huit mois* quand, en dzou-'l-k'a'dah 154, *T'obnah* fut assez débloqué pour qu'Hizârmard pût tenter la délivrance de *K'aïraouân*. On peut donc considérer que, depuis rebî'-l-aouel 154, Abou-H'âtim était maître de l'*Ifrîk'îah*, et que, quand il fut tué le 27 rebî'-l-aouel 155, il en était maître depuis environ un an.

[b] Voyez la note 6 de la page 371 de ce volume.

[c] Page 452, note 4.

[d] Fraehn, *Recens. numm. muhammed. Acad. imper. scient. Petropol.* p. 26 à 28, n°s 43, 46, 49, 55; in-4°, Petropoli, 1826.

[e] *Sifat-el-Maghrib*, p. 66.

[f] Voyez p. 369 et 370 de ce volume.

[g] *Sifat-el-Maghrib*, p. 83.

sans doute à titre d'encouragement à persévérer dans un si bon esprit, d'une somme de 100,000 dirhems, selon Belâdzorî[1], confirmé par Ibn-Khaldoun[2], après l'avoir été par Ibn-el-Athîr[3]. Nous voyons ici les Omaïades témoigner une reconnaissance empressée aux seigneurs de *Tâhart*, comme pour renouer, par eux, le lien originel qui unissait les Omaïades d'*Espagne* aux *Zenâtah*[4], et chercher, par un présent offert dans une occasion significative, à donner le gage d'une bienveillance protectrice. Cet acte mérite d'être remarqué, en ce sens qu'il est la première révélation[5] d'une pensée dont nous suivrons les phases, et que nous verrons plus tard se manifester dans toute sa netteté.

238 de l'hég. (852-853 de J. C.) Mort de Sah'noun.

En dehors des faits relatifs à la *Sicile*, que je passe momentanément sous silence, le règne de Moh'ammed n'offre plus qu'un événement qui doive être signalé à cause de l'importance du personnage, c'est la mort de Sah'noun. Ce savant docteur du rit mâlekite mourut en 240 suivant Ibn-'Adzârî[6], En-Nouaïrî[7], et Abou-'l-Mah'âcin[8]; Ibn-Khallikân avait cependant *précisé* en redjeb 240 (décembre 854 de J. C.), à l'âge de quatre-vingts ans[9]. L'Émîr qu'il avait servi ne lui survécut guère que dix-huit mois; Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed mourut, à trente-six ans, le 2 moh'arram 242[10] (lundi 11 mai 856

242 de l'hég. (856 de J. C.)

pagne, régna du 4 rebî'-l-akhîr 238 (vendredi 2 septembre 852 de J. C.) au 28 s'afar 273[a] (jeudi 4 août 886 de J. C.); ce dut être lui qui encouragea, par un présent, cet acte d'hostilité contre les Aghlabites, comme on peut l'inférer de la date donnée à la fondation d'*El-'Abbâssiah*.

[1] *Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٣, l. 17 et 18.

[2] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٧, l. 10 (p. 112 de la trad.).

[3] Voyez la note 3 de la page précédente.

[4] Voyez p. 338 de ce volume.

[5] Si l'on pouvait en croire Conde, cet acte ne serait pas la première tentative des Omaïades auprès des petits souverains du *Maghrib*. Suivant cet auteur, lorsqu'en 189 (804-805 de J. C.) le jeune Edris venait d'être proclamé, El-H'akam lui aurait envoyé, de *Cordoue*, des ambassadeurs pour le complimenter, et lui proposer une alliance défensive contre tous leurs ennemis d'*Orient* et d'*Afrique* (*Hist. de la dom. de los Arab. en Españ.* part. II, capit. XXXII, t. I, p. 241); mais, à ma connaissance, aucun texte arabe ne mentionne cette importante démarche.

[6] *Eaïân*, t. I, p. ١٠٣, l. 17. — On sait qu'une des portes de *K'aïraouân* s'appelait *Bâb-Sah'noun* (El-Bekrî, p. ٢٥, l. 16; — *J. A.* t. XII, p. 475; v^e^ sér. 1858).

[7] § XLII (*H. d. B.* t. I, p. 419 et 420 de la trad.).

[8] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٧٣٥, l. 1.

[9] Voyez la note 6 de la p. 511 de ce volume.

[10] Ibn-el-Athîr fait mourir Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed à l'âge de trente-six ans[b], le 10 moh'arram 242, عاشر المحرم (*El-Kâmil*, t. VII,

[a] *Beïân*, t. II, p. 44, l. 18 à 20.

[b] Ibn-'Adzârî et En-Nouaïrî[bis] lui donnent aussi trente-six ans d'âge, et le premier (t. I, p. 100, l. 9) dit que son fils, Abou-Ibrâhîm-Ah'med, avait vingt ans quand il succéda à son père. Abou-'l-'Abbâs n'aurait eu que seize ans quand ce fils lui naquit.

[bis] Voir la traduction de ce passage d'En-Nouaïri par Noël Desvergers (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 115, à la fin de la note 120). C'est à tort que Desvergers dit *lundi 2 moh'arram 242*.

de J. C.), après un règne de quinze ans huit mois et neuf jours, règne troublé par l'ambition d'Abou-Dja'far-Ah'med et par de nombreuses révoltes, mais qui ne confirme pas le jugement sévère d'En-Nouaïrî sur la capacité de ce prince, dont Ibn-Ouadrân a dit, au contraire : « qu'il fut intelligent, spirituel, « juste et vertueux; qu'il s'occupait lui-même des affaires de la province, et « maintenait, avec un grand zèle, la sécurité des routes[1]. » En-Nouaïrî paraît l'avoir jugé sur les cinq ou six premières années de son règne, sans remarquer que ce prince avait eu le malheur, pour les populations comme pour lui-même, de monter sur le trône à vingt ans, et, s'il est vrai de dire que les dix dernières années de ce règne ne sont marquées par aucun de ces faits qui rehaussent l'éclat d'une dynastie, il est juste d'ajouter que non-seulement Abou-'l-'Abbâs, au milieu de circonstances difficiles, ne se montra pas incapable, puisqu'il eut le talent très-rare de bien choisir les hommes auxquels il confia de hautes fonctions.

Mort d'Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed.

Abou-Ibrâhîm-Ah'med, son *fils*[2], lui succéda. Ce règne, principalement

VI. Abou-Ibrâhîm-Ah'med.

p. ٥٤, l. 2 à 5). — Ibn-'Adzârî dit le 2 moh'arram, après un règne de quinze ans huit mois douze jours (*Baïân*, t. I, p. ١٠٥, l. 3 à 5), ce qui est, d'après la date qu'il donne lui-même (*ibid.* p. ١٠٠, l. 11) au commencement du règne, une erreur évidente de trois jours. — En-Nouaïrî[a] confirme la date d'Ibn-'Adzârî, en disant le lundi 2 moh'arram; ce qui est exact. — Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. II, p. 194, l. 7 à 9) n'indique que l'année. — Ibn-Ouadrân (*Revue*, etc. t. XIV, p. 426, IIe sér.) et El-K'aïraouâni (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. ٤٨, l. 21; — p. 84) se trompent en plaçant la mort de ce prince en 240.

[1] *Revue de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 425, IIe sér. n° de décembre 1853. — Ces louanges données au maintien de la sûreté des routes sont un trait caractéristique de la barbarie de ces temps, si éloignés encore de la civilisation. On ne les oublie jamais dans les titres que peuvent avoir les souverains à la reconnaissance des peuples. Ibn-el-Athîr[b] fait valoir en faveur d'Ibrahîm, le IXe Aghlabite, que, sous son règne, les caravanes et les marchands voyageaient en toute sécurité. Ibn-'Abd-el-H'alîm[c] a louangé, pour la même cause, le gouvernement des Edrîsites dans la période qui suivit immédiatement le partage qu'Edrîs le jeune fit de ses États en 213.

[2] Ibn-'Adzârî[d], trois manuscrits d'Et-Tidjâni[e],

[a] § XLII (*H. d. R.* t. I, p. 420 de la trad.). Pour la durée du règne, En-Nouaïrî dit quinze ans huit mois et quelques jours, comme s'il n'osait relever la petite erreur d'Ibn-'Adzârî.

[b] *El-Kâmil*, t. VII, p. ١٩٩, l. 7.

[c] *K'artâs*, p. ٢٨, l. 10 (p. 40 de la trad. lat. — p. 62 de la trad. franç.).

[d] *Baïân*, t. I, p. ١٠٥, l. 5 et 6 : وولى بعده ابن اخيه. — J'ai prévenu (p. 509, note 3) de la confusion introduite par le nom d'Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed dans cette généalogie, qui est inintelligible dans El-K'aïraouânî. Un très-ancien auteur, Ma'çoudî (+ 345), a dû contribuer beaucoup à embrouiller la généalogie des Aghlabites. A partir d'Abou-Ibrâhîm-Ah'med, et en remontant, il fait cet Ah'med fils d'El-Aghlab fils d'Ibrâhîm, deux noms à supprimer. Puis continuant, on lit : « Ibn-Moh'ammed-ibn-el-Aghlab-ibn-Ibrâhîm, » au lieu de faire ce premier Aghlabite fils de Sâlîm-ibn-Saouâdah-et-Temîmî (*Moroudj-ed-Dzeheb*, t. I, p. 370 et 371). C'est ce dernier qu'Ibn-'Adzârî appelle 'Ik'âl-et-Temîmî (voy. le Tableau de la *dynastie des Aghlabites*).

[e] *Journ. asiat.* t. XX, p. 104, et note 1 de cette page 104; IVe sér. 1852.

245 de l'hég. (859-860 de J. C.) Révolte des Berbers de Tripoli.

consacré à des travaux utiles; fut cependant troublé, en djoumâdi-'l-akhir 245[1], par une révolte des Berbers voisins de *Tripoli*. Les insurgés finirent par être taillés en pièces, mais il avait fallu que 'Abd-Allah frère de l'émîr livrât de nombreux combats, et même qu'on lui envoyât des renforts commandés par Zîâdet-Allah, autre frère d'Abou-Ibrâhîm-Ah'med[2]. C'est aussi en 245 qu'Ibn-'Adzârî place, en l'attribuant à une singulière cause[3], la résolution prise par Abou-Ibrâhîm, et qu'il mit immédiatement à exécution, de consacrer de grandes sommes d'argent à creuser des citernes, à construire des mosquées, des ponts, à se livrer enfin aux travaux qui, pour ce qui concerne l'Afrique[4],

et Ibn-el-Khat'îb[a] disent *neveu;* mais Ibn-el-Athîr[b], En-Nouaïrî[c], Abou-'l-Fedâ[d], Ibn-Khaldoun[e], Ibn-Ouadrân[f], El-K'aïraouâni[g], n'hésitent pas à dire qu'il était *fils* d'Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed. J'ai opté pour l'opinion de ces nombreuses autorités.

[1] Cette date est donnée par Ibn-el-Athîr[h], mais Ibn-Khaldoun assure *qu'à la même époque* eut lieu la prise de *K'as'r-Iânni*[i] (*Castrogiovanni*) par les Musulmans en *Sicile*, et il place cette prise au mois de chaouâl 244[k]. Belâdzorî, qui avait signalé le fait d'armes de *K'as'r-Iânni* n'en indique pas la date, et dit seulement qu'il eut lieu sous le khalîfat d'El-Motaouakkil (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ٢٣٥, l. 15 à 17); or, ce khalîfat dura du 23 dzou-'l-h'idjah 232 au 3 chaouâl 247.

[2] En-Nouaïrî (p. 420), Ibn-Khaldoun (p. ١٥٨, et 116). Ibn-el-Athîr dit que 'Abd-Allah avait été obligé de se retirer à *Labdah*.

[3] لكلمة كانت منه على سكر (*Baïân*, t. I, p. ١٠٩, l. 9). Ce serait en expiation ou réparation d'une parole qu'il aurait prononcée étant en état d'ivresse qu'il aurait consacré de grandes sommes à des travaux utiles.

[4] Je passe sous silence les événements de *Sicile*, bien qu'ils aient jeté un certain éclat sur le règne d'Abou-Ibrahîm-Ah'med (voy. la note 1 ci-dessus). Il paraît qu'en 247 (861-862 de

[a] *El-H'olal-el-Mark'oumah* (in Casiri, t. II, p. 192, note *b*, l. 11, du texte arabe); mais le texte que Casiri avait sous les yeux était, paraît-il, très-fautif; on y lit d'abord Abou-'l-'Abbâs-*ibn*-Moh'ammed-ibn-el-Aghlab, auquel, ajoute-t-il, succéda son *neveu* Ah'med-*ibn-Abou-'l-'Abbâs*. C'est évidemment ce qui a entraîné le savant Deguignes à dire : «Ah'med, fils d'Abou-'l-Abbâs, neveu du précédent.» (*Hist. génér. des Huns*, t. I, p. 364.)

[b] *El-Kâmil*, t. VII, p. ٥١, l. 4 et 5 : وولى بعده ابنه ابو ابراهيم احمد بن محمّد بن الاغلب.

[c] § XLIII (*H. d. B.* t. I, p. 420 de la trad.).

[d] *Annal. muslem.* t. II, p. 194, l. 8 et 9.

[e] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ١٥٨, l. 5 (p. 114 de la trad.).

[f] Voyez aux pages citées note 1 de la page précédente.

[g] *Hist. de l'Afr.* l. III, p. 85. Il fait, de ce prince, le VII[e] Aghlabite, par suite d'erreurs dans son numérotage.

[h] *El-Kâmil*, t. VII, p. ٥٨ et ٦٤. Il omet seulement de nommer le gouverneur de *Tripoli*, 'Abd-Allah, qui était frère de l'émîr.

[i] Sur قصر بانّه, voyez Édrisî (t. II, p. 98 de la trad.), Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. IV, p. ١٢٤, l. 16 et 17. — *Mochtarik*, p. ٣٥٢, l. 9 et 10. — *Marâs'id*, t. II, p. ٢٢٤, l. 6 à 9), Abou-'l-Fedâ, *Géogr.* p. 184, l. 13 et suiv. (t. II, p. 268 de la trad.).

[k] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ١٥٨, l. 15 et 16 (p. 116 de la trad.). Cette indication vient d'En-Nouaïrî (in Gregorio, p. 9, l. 24. — *Voyages* de Riedesel, p. 414), chez lequel on lit : «le *jeudi* 15 chaouâl;» ce qui est une erreur : le 15 chaouâl 244 (24 janvier 859) tombe un *mardi*. Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. II, p. 190, l. 8 à 12) donne la même férie et la même date, mais sous l'année 237; c'est aussi une erreur : le 15 chaouâl 237 (10 avril 852) tombe un *dimanche*.

sont le trait saillant de son règne. En 246, il commença le grand *Mâdjil* (الماجل)[1] près de la *Porte de Tunis*[2] (à *K'aïraouân*), et cet ouvrage ne fut achevé qu'en 248[3]; une terrible inondation vint, en 247, renverser le pont d'*Abou-'r-Rabîa'*, qui était une des gloires de son père[4]; Abou-Ibrâhîm le fit réparer, et la même année 248 vit aussi achever cette réparation et les agrandissements de la mosquée de *K'aïraouân*. En-Nouaïrî donne, sur ces agrandissements et ces embellissements, quelques détails qu'on ne trouve pas dans Ibn-'Adzârî; il ajoute que la citerne du *K'as'r-el-K'âdim* vint clore cette série de travaux d'Abou-Ibrâhîm-Ah'med, et que les derniers instants de ce prince furent adoucis par l'heureuse nouvelle de l'achèvement d'un monument si utile[5]. Il mourut, à vingt-huit ans, le mardi 13 dzou-'l-k'a'dah 249[6] (28 décembre 863 de J. C.), après un règne de sept ans dix mois et onze jours. Les historiens arabes s'accordent à vanter les belles qualités d'Abou-Ibrâhîm-Ah'med, sa justice, sa clémence, sa générosité : Ibn-'Adzârî représente ce prince se plaisant à monter à cheval chaque nuit des mois de cha'bân et de ramadhân pour sor- 249 de l'hég. (863 de J. C.

J. C.) les Musulmans de *Sicile* s'emparèrent d'une partie de la *Corse* (Jacobi, *Hist. génér. de la Corse*, t. I, p. 118 et 119; in-8°, Paris, 1835).

[1] En-Nouaïrî (p. 420) explique que le mot ماجل signifie *citerne*, réservoir. — El-Bekrî, en même temps qu'il avait très-bien attribué à Abou-Ibrâhîm-Ah'med la construction du *Mâdjil*, situé près de la *Porte de Tunis*, donne une description de ce magnifique ouvrage, que le premier Khalife fât'imite ('Obaïd-Allah) plaçait au nombre des deux choses qu'il avait le plus admirées en *Ifrik'iah* et auxquelles, selon lui, rien n'était comparable en Orient. (*El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ۲۶, l. 4 et 5, et l. 15 à 18. — *J. A.* t. XII, p. 476 et 477; v^e^ sér. 1858).

[2] C'est la porte nord de *K'aïraouân*, comme je l'ai déjà dit (note 3 de la p. 330 de ce volume).

[3] *Baïân*, t. I, p. ۱۰۹, l. 10 et 18.

[4] Voyez p. 505 de ce volume et la note 3 de cette page 505.

[5] En-Nouaïrî, § XLIII (*H. d. B.* t. I, p. 421 de la trad.). Voyez aussi la note 121 (p. 116) de N. Desvergers.

[6] *El-Kâmil*, t. VII, p. ۸۲, l. 7 et 8. — *Baïân*, t. I, p. ۱۰۷, l. 1 à 3; il donne au règne une durée de sept ans dix mois *et demi*, ce qui a sans doute fait dire dix mois *quinze jours* (*H. d. B.* t. I, p. 421 de la trad.) à En-Nouaïrî, qui d'ailleurs se trompe évidemment en plaçant la mort d'Abou-Ibrâhîm-Ah'med au *mardi* 10 dzou-'l-k'a'dah 249; cette date correspond à un *samedi*. Il a sans doute été induit en erreur par Ibn-el-Athîr qui (t. VI, p. ۳۷۰, l. 8) place la mort d'Abou-Ibrâhîm-Ah'med au *mardi 13 restant* (le 17) dzou-'l-k'a'dah 249, mais il faut, dans le texte, évidemment effacer بقيت, car le 17 correspond au *samedi* 1er janvier 864. — Abou-'l-Fedâ indique seulement l'année (*Annal. musl.* t. II, p. 210, l. 10 et 11). — Ibn-Khaldoun se contente de dire «à la fin de l'année «249, la huitième de son règne[a],» et Ibn-el-Khat'îb, à l'exemple d'Abou-'l-Fedâ, n'indique que l'année (تسع واربعين ومايتين[b]).

[a] Casiri (t. II, p. 192, col. 2) évite de traduire les mots الماجل الكبير; il dit «insigne suburbanum,» sous-entendu *monumentum*.

[b] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۱۴۹, l. 2 (p. 116 de la trad.).

[c] *El-H'olal-el-Mark'oumah* (in Casiri, t. II, p. 192, note *b*, l. 12 du texte arabe).

tir d'*El-K'as'r-el-K'adîm* précédé de serviteurs portant des flambeaux, et suivi de bêtes de somme chargées de dirhems; il se rendait ainsi à *K'aïraouân*, où il entrait par la porte d'*Abou-'r-Rabîa'*[1], et distribuait de l'argent aux pauvres sur tout le chemin qu'il parcourait pour arriver à la grande mosquée; une foule empressée l'entourait et priait pour lui[2].

VII. Ziâdet-Allah II.

Le jour même de la mort de Ah'med, son *frère*[3] Abou-Moh'ammed-Ziâdet-Allah fut proclamé. Le premier soin du nouvel émîr fut d'envoyer des lettres et des présents à Khafâdjah[4], qui avait si bien servi Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed, son père[5], et qui était en *Sicile*, où Abou-Ibrâhîm-Ah'med l'avait chargé du commandement depuis djoumâdi-'l-aouel 248[6]. Du reste, l'histoire n'a

[1] Sur *El-Bâb-Abou-'r-Rabîa'*, voyez la note 3 de la p. 525 de ce volume, et comme *K'as'r-el-K'adîm* était au sud de *K'aïraouân* (voy. la note 4 de la p. 452), on peut croire, d'après ce passage d'Ibn-'Adzârî, que le prince cherchait à allonger son trajet pour traverser des quartiers pauvres. Du temps d'El-Bekrî (en 460) la capitale de l'*Ifrîk'îah* avait quatorze portes[a], et l'on en avait sans doute ouvert une au sud, mais peut être n'en existait-il pas en 250.

[2] *Baïân*, t. I, p. 100, l. 10 à 15. — En-Nouaïrî (p. 421) a copié ce récit mot à mot.

[3] Suivant Ibn-Khaldoun, il était *fils* d'Abou-Ibrâhîm-Ah'med[b], mais j'admets facilement, avec M. Dozy, qu'Ibn-Khaldoun n'est pas infaillible[c], et ici, non-seulement il se trompe, mais il se contredit; car il est un des auteurs qui, à la page 516, nous ont montré Ah'med envoyant son *frère* Ziâdet-Allah au secours de son autre frère 'Abd-Allah, attaqué par les Berbers à *Tripoli*[d]. D'ailleurs Ibn-el-Athîr[e], Ibn-'Adzârî[f], En-Nouaïrî[g], Abou-'l-Fedâ[h], Ibn-el-Khat'îb[i], et El-K'aïraouânî[k] s'accordent à l'intituler *frère* de ce prince. Un pareil accord ne m'a pas laissé d'hésitation, et j'ai dressé, en conséquence, le Tableau *de la dynastie des Aghlabites* qui se trouve à la fin de cet ouvrage.

[4] *El-Kâmil*, t. VII, p. ٨٢, l. 9 et 10. — *Baïân*, t. I, p. 100, l. 6.

[5] Voyez p. 512 de ce volume.

[6] *El-Kâmil*, t. VII, p. ٩٨, lin. ult. et p. ٩٩, l. 1. — En-Nouaïrî in Gregorio, p. 10, l. 10 et 11. — *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٥٣, l. 14 et 15 (p. 124 de la trad.). On sait que Khafâdjah-ibn-Sofiân fut assassiné par un de ses soldats sur la route de *Syracuse* à *Palerme*, le mardi

[a] *El-Mecâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٦٥, l. 13 à 16 (*J. A.* t. XII, p. 475; v^e sér. 1858).

[b] Ibn-Khaldoun, aux pages citées note [b], p. 517 (l. 3 et 5 du texte). Ibn-Ouadrân commet la même erreur (*Revue de l'Or. de l'Algér. et des colon.* t. XIV, p. 427; IIe sér. n° de décembre 1853).

[c] *Rech. sur l'hist. polit. et littér. de l'Esp. au moyen âge*, t. I, p. 157; in-8°, Leyde, 1849.

[d] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٣٨, l. 13 et 14 (p. 116 de la trad.).

[e] *El-Kâmil*, t. VII, p. ٨٢, l. 8.

[f] *Baïân*, t. I, p. 100, l. 4 et 5.

[g] § XLIV (*H. d. B.* t. I, p. 422 de la trad.).

[h] *Annal. mus'lem.* t. II, p. 210, l. 12. Du reste, là et à la p. 212, l. 5, la généalogie que donne Abou-'l-Fedâ est fautive par l'omission qu'il fait d'Abou-'lk'âl-el-Aghlab.

[i] *El-Holal-el-Mark'oumah* (in Casiri, t. II, p. 192, note *b*, l. 12 du texte arabe). — Il ne donne à ce prince que six mois de règne au lieu de un an et six jours, et, comme Deguignes reproduit cette indication, cela confirme ce que j'ai dit à la note [a] de la p. 516 de ce volume.

[k] *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 85.

rien à dire de Zîâdet-Allah II, si ce n'est qu'il fut surnommé *El-As'ghar* (le jeune), qu'il était beau, alliait le savoir à la sagacité, la prudence au courage, toutes qualités malheureusement perdues pour la gloire de sa dynastie, car il mourut le vendredi 19 dzou-'l-k'a'dah 250 (22 décembre 864 de J. C.), après un règne d'un an et six jours[1], laissant le trône au fils de son frère Abou-Ibrâhîm-Ah'med, à Abou-'Abd-Allah-Moh'ammed, surnommé *El-Ghardnîk'* (l'homme aux grues), parce que, nous assure Ibn-'Adzârî, il avait une telle passion pour la chasse de ces oiseaux, qu'il employa trente mille mith-k'âls à la construction d'un palais où il allait se livrer à son amusement favori[2]: « Ce prince, dit En-Nouaïrî, était généreux jusqu'à la prodigalité, rempli de « bonté et d'humanité envers les ra'ïas, mais aimant les plaisirs frivoles, la « chasse, le vin[3]; » Ibn-Khaldoun ajoute « et le jeu (النرد)[4]. » On peut facilement croire que de pareils penchants, qui entraînaient le jeune prince à une vie de débauche, à la négligence de tous ses devoirs de souverain, contribuèrent au terrible soulèvement[5] qui rendit nécessaire l'envoi, dans le *Zâb*, d'une armée

250 de l'hég. (864-865 de J. C.)

VIII. Abou-'Abd-Allah-Moh'ammed-el-Ghardnîk'.

Soulèvement dans le Zâb.

(lisez mercredi) 1er redjeb 255[a]; qu'il fut remplacé par son fils Moh'ammed, et que le 3 redjeb 257 celui-ci fut assassiné par ses domestiques[b].

[1] *El-Kâmil*, t. VII, p. 49, l. 5. — *Baïân*, t. I, p. 104, l. 10 et 11. — En-Nouaïrî, § XLIV (p. 422). — Ibn-Khaldoun (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 134, l. 6 et 7; — p. 117 de la trad.) le fait mourir dans la première année de son règne, et au contraire Abou-'l-Fedâ (*Annal. musl.* t. II, p. 212, l. 6) lui donne un an et six *mois* de règne, ce qui a été suivi par Ibn-Ouadrân (p. 427) et par El-K'aïraouânî (p. 85), qui, commettant une seconde erreur, fait arriver le successeur au trône en djoumâdi-'l-aouel 251. On peut supposer que le mot سنة est omis dans le texte d'Ibn-el-Khat'îb, et que cet auteur s'accorde avec Abou-'l-Fedâ (voy. la note [i] de la page précédente).

[2] *Baïân*, t. I, p. 104, l. 15 et 16. — En-Nouaïrî, § XLV, p. 422, et cité textuellement dans la note 122, p. 117 de la traduction de Noël Desvergers, nous apprend que c'était à *Es-Saklaïn* (السقلين) que ce palais avait été construit.

[3] En Nouaïrî, § XLV (*H. d. B.* t. I, p. 423 de la trad.).

[4] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 134, l. 10 (p. 117 de la trad.).

[5] Je ne puis malheureusement pas donner la date de ce soulèvement, dont je vais parler d'après En-Nouaïrî seul. Tout le chapitre qu'Ibn-

[a] *El-Kâmil*, t. VII, p. 50, l. 18 à 20, et p. 118, lin. penult. Il dit « au commencement de redjeb, » et, dans En-Nouaïrî (in Gregorio, p. 10, l. 13 et 14), on lit aussi مستهل رجب. C'est le *Baïân* (t. I, p. 104, l. 19) qui précise le 1er redjeb. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 206, l. 4 à 10 et p. 210, l. 1 à 3. — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 60, l. 1 et 2 (p. 125 de la trad.). — El-K'aïraouânî, liv. III, p. 134, l. 15; — p. 85.

[b] *El-Kâmil*, t. VII, p. 61, l. 7 et 8, et p. 174, l. 1. Il dit « en redjeb; » c'est le *Baïân* (t. I, p. 104, l. 3) qui précise la date du 3. Le *Kâmil* ajoute (p. 174, l. 3 à 5) que Moh'ammed-ibn-Ah'med-ibn-el-Aghlab donna, à Ibn-Khafâdjah, pour successeur en *Sicile*, Ah'med-ibn-la'k'oub-ibn-El-Madhâ-ibn-Salamah[10], qui garda peu de temps le commandement et mourut en 258, ce que confirme le *Baïân* (t. I, p. 104, l. 7 à 9), qui ajoute que son fils El-H'oçaïn fut nommé à sa place.

[10] El-K'aïraouânî l'appelle Ah'med-ibn-la'k'oub-e'-Aghlabi (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 85).

commandée par Abou-Khafâdjah-Moh'ammed-ibn-Isma'îl[1]. Ce général remporta d'abord une série de victoires qui frappèrent les Berbers de terreur : *Tahoudâ*, *Biskarah*, *T'obnah*[2], *Obbah*[3], firent leur soumission, offrirent des otages et s'engagèrent à payer tous les impôts; les *Beni-Kemlân*, branche de la tribu des *Hoouârah*[4], envoyèrent aussi une députation pour se mettre à la merci du vainqueur, mais Abou-Khafâdjah refusa d'accorder à ces derniers l'amân qu'ils demandaient et marcha contre eux. Les Berbers, exaspérés, coururent aux armes et, favorisés par la retraite d'un chef[5] qui commandait la cavalerie de *Bilizmah*[6], ils taillèrent en pièces l'armée arabe, dont le général périt dans la

'Adzârî consacre à El-Gharânîk' est presque exclusivement rempli par les faits de guerre, dont la *Sicile* était le théâtre; il dit seulement qu'en 253 (*Baïân*, t. I, p. ۱۰۸, l. 7 et 8) et en 257 (p. ۱۰۹, l. 6 et 7) il ne se passa rien en *Ifrik'îah*. Ibn-Khaldoun ne consacre que quelques lignes au règne de ce VIIIe prince aghlabite; il se contente de dire : «il y eut, de son temps, des «guerres et des *révoltes*» (voir aux pages citées note 4 de la page précédente).

[1] J'ignore si c'était un parent du Khafâdjah-ibn-Sofiân qui était en *Sicile*; j'ignore même si la révolte du *Zâb* est antérieure ou postérieure au 1er redjeb 255, date de la mort de Khafâdjah-ibn-Sofiân (voy. la note 6 de la page 518).

[2] Sur ces trois villes, voyez les notes 1, 3 et [b] de la page 176 de ce volume.

[3] Sur *Obbah*, voyez la note 1 de la p. 495 de ce volume.

[4] Ibn-Khaldoun, *H. d. B.* t. I, p. ۱۷۷, l. 18 (t. I, p. 275 de la trad.). — On voit que si, en 212, les *Hoouârah*, obéissant à l'instinct guerrier qui les dominait, avaient prêté leur bras à la conquête de la *Sicile* par les Arabes[a], ils n'avaient entendu faire acte ni de soumission ni d'alliance, quoi qu'en dise Ibn-Khaldoun[b], ou que, du moins, si telle avait été la pensée d'une des branches des *Hoouârah*, la famille était loin d'avoir partagé cette pensée, et nous retrouverons plus tard (t. II) les *Beni-Kemlân* sous les drapeaux insurrectionnels d'Abou-Iezîd, le plus dangereux ennemi de la dynastie naissante.

[5] Ce chef est nommé par En-Nouaïrî (t. I, p. 423) H'aï-ibn-Mâlik-el-Baloui. L'auteur n'explique pas la cause d'une retraite qui semble ne pouvoir être interprétée que comme une trahison; il ne dit pas non plus quel était ce chef de *Bilizmah* et quelles troupes il commandait : c'étaient vraisemblablement des Arabes. Ibn-H'auk'al nous apprend que *Bilizmah* était une ville moderne fondée par des Arabes dont les descendants s'y trouvaient encore de son temps[c], et El-Ia'k'oubi précise que les habitants de *Bilizmah* étaient des *Benou-Tamîm*[d]. On sait que les *Benou-Tamîm* étaient une puissante tribu arabe issue de Modhar par El-Iâs[e].

[6] *Bilizmah* était une ville du *Zâb*[f], probablement très-voisine de la limite du *Tell*; Edrîsî la

[a] Voyez la note 1 de la p. 494 de ce volume.

[b] *H. d. B.* t. I, p. ۱۷۹, l. 3 (t. I, p. 277 de la trad.).

[c] Ibn-H'auk'al, p. ۹۷, l. 2 (*J. A.* t. XIII, p. 242; IIIe s. 1842).

[d] *S'ifat-el-Maghrib*, p. ۱۲, l. 7 (p. 82 de la trad.). Peut-être Abou-Khafâdjah était-il Kelbite? de là la trahison.

[e] Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arab. avant l'Islâm.* t. II, p. 461.

[f] Ia'k'oubi, *S'ifat-el-Maghrib*, p. ۱۲, l. 6 (p. 82 de la trad.).

mêlée, avec plusieurs des principaux officiers. Les débris de cette armée, na-

place à un peu plus de deux journées de *Bougie*[a] et à deux journées de *Constantine*[b], indications certainement inexactes. Nous savons, par Ibn-H'auk'al, qu'une route partant de *Bâghâïah* traversait successivement *Bilizmah*, *Nik'dous* et *T'obnah*[c]; El-Bekrî ajoute à ce renseignement que cette route conduisait d'abord de *Bâghâïah* à *K'âçâs*, puis au *K'abr-Mâdghous*[d], et, de là, à *Bilizmah*, *Nik'dous*, *T'obnah*[e]; Ibn-H'ammâd[f] confirme aussi cet itinéraire: partant de *Bâghâïah*, il nomme *Abou-H'amil*, *Fah's'-Thâka*, *Bilizmah*, *Nik'dous* et *T'obnah*[g]. *Bilizmah* était donc à l'est de *Nik'dous*, entre cette ville et le *Madghâcen*. — Quant aux distances données par Edrîsî, il n'y a aucun parti à en tirer tant elles paraissent erronées: ainsi, il compte de *T'obnah* à *Bâghâïah*

[a] C'est l'ancienne *Saldæ*, que Marmol doit être considéré comme l'ayant reconnue le premier en donnant à *Bougie* la longitude et la latitude que Ptolémée donne à *Saldæ*[10*]. Des inscriptions ont, depuis, surabondamment confirmé cette synonymie.

[b] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 91, l. 6 et p. 94, l. 13. — J'ai déjà dit un mot (p. 95 notes 5 et[a]) des événements à la suite desquels cette ville, l'ancienne *Cirta*, reçut le nom de *Constantine*; j'entre, ailleurs, dans plus de détails (voy. à la fin de cet ouvrage la NOTE *sur la signification des mots Carthage, Cartenna, Cirta*).

[c] Ibn-H'auk'al, p. 69, l. 9 (*J. A.* t. XIII, p. 217; III[e] s. 1842).

[d] C'est le monument que nos cartes appellent *Madracen* (*Mâdghâcen*), forme du pluriel berber de مادغوس.

[e] *El-Mecâlik oua-'l-Memâlik*, p. 50, l. 5 à 13 (*J. A.* t. XIII, p. 60 à 62; V[e] sér. 1859).

[f] C'est le K'âdhî Abou-'Abd-Allah-Moh'ammed-ibn-'Ali-ibn-H'ammâd. «Il m'est prouvé aujourd'hui, disait «M. Cherbonneau en 1852[11*], que l'auteur des dynasties berbères (Ibn-Khaldoun) ne connaissait pas l'ouvrage «d'Ibn-H'ammâd.» Trois ans après, en 1855, M. Cherbonneau[12*] citait un passage d'Ibn-Khaldoun[13*] dans lequel l'historien Ibn-H'ammâd est nommé, et il ajoutait: «Cette phrase d'Ibn-Khaldoun est le seul renseignement qu'il «m'ait été possible de trouver sur l'écrivain que je regarde comme descendant de la famille des H'AMMÂDITES[14*].» Or, dès 1826, Silvestre de Sacy avait publié et traduit un long passage des *Prolégomènes* d'Ibn-Khaldoun dans lequel on lit: «Ce fut, comme le rapporte Ibn-H'ammâd dans ses *Annales*, Mans'our, souverain de *Bidjâïah*, qui «adopta un type monétaire[15*];» et, à ce sujet, M. de Sacy avait rédigé une note ainsi conçue: «Je ne connais pas «cet Ibn-H'ammâd; je soupçonne pourtant qu'il s'agit ici d'une histoire intitulée: عنوان الدراية فى تاريخ «بجاية, dont H'âdji-Khalîfah parle deux fois, aux mots تاريخ et عنوان[16*], mais sans donner aucun renseigne-«ment sur son auteur (même sans le nommer). Cet écrivain appartenait sans doute lui-même à la famille des «BENI-H'AMMÂD[17*].» Mais ailleurs Ibn-Khaldoun attribue, non à Mans'our, mais à son petit-fils, Iah'ïâ-ibn-el-'Azîz-ibn-el-Mans'our, le changement du coin de la monnaie, et il cite une des nouvelles monnaies qui portaient la date de 543[18*].

[g] *J. A.* t. XX, p. 482; IVe sér. 1852.

[10*] *Descripcion general de Africa*, lib. V, capit. XX, vol. II, fol. 223 r°, col. 2; in-f°; Granada, 1573 (t. II, p. 415 de la trad.). — Voyez *Rich. minér. de l'Alg.* t. II, p. 17. — Silvestre de Sacy, en parlant de *Bidjâïah*, dit: «Il n'y a pas de doute que ce nom ne soit «le même que le *Byzacium* des anciens.» (*Chrest. arab.* t. II, p. 296, note 29.)

[11*] *J. A.* t. XX, p. 471; IVe sér. 1852.

[12*] *Ibid.* t. V, p. 529; V[e] sér. 1855.

[13*] *H. d. B.* t. II, p. 68, l. 12 (t. III, p. 266 de la trad.).

[14*] Cette dynastie S'anhâdjienne des BENI-H'AMMAD, dont le chef a fondé la K'ala'ah en 398, est bien connue. (*Ibid.* t. I, ۴۳۱, l. 9 et 10; — t. II, p. 43 de la trad.)

[15*] *Chrest. arab.* t. II, p. 111, l. 5 et 6 (p. 283 du même tome). — Depuis, les *Prolégomènes* ont été imprimés, et ce passage du texte se trouve dans les *Notices et Extraits*, t. XVII, 1re part. p. 50, l. 12 et 13 (t. XX, 1re part. p. 57 et 58). En 1856, M. Cherbonneau a eu connaissance de l'indication fournie par Silvestre de Sacy trente ans auparavant (*J. A.* t. VII, p. 475; V[e] sér. juin 1856).

[16*] *Lexic. bibliogr. et encyclop.* t. II, p. 116, n° ۲۱۰۲, et t. IV, p. 271, n° ۸۱۳۸.

[17*] *Chrest arab.* t. II, p. 296, note 26.

[18*] *Hist. des Berb.* t. I, p. ۲۳۰, l. 13 à 19 (t. II, p. 56 et 57 de la trad.).

guère victorieuse, se réfugièrent à *T'obnah*[1], et, ce qui trahit l'excès de faiblesse du pouvoir aghlabite, c'est que rien n'indique que cette terrible défaite ait été vengée; on ne voit plus reparaître les *Hooudrah* que sous le règne suivant, en 268, et ils reparaissent jouant le rôle d'agresseurs[2].

Sans doute le jeune Abou-'l-Gharânîk' était plongé dans quelque orgie quand il apprit que son armée était anéantie, et l'orgie du lendemain lui fit oublier le désastre de la veille. Pauvres peuples, à qui l'on assure que l'hérédité du trône est la sauvegarde de leur félicité! C'est cependant pour avoir voulu établir, de fait, cette hérédité non-sanctionnée par l'islâmisme, que les diverses dynasties arabes comptent un si grand nombre d'incapables, ou d'enfants appelés à gouverner leurs semblables avant d'avoir atteint l'âge où l'on sait se gouverner soi-même. C'est pour la cause de l'hérédité du pouvoir que leur histoire nous présente tant de pages dégradantes pour la dignité humaine, tant de luttes sanglantes, tant de conquêtes stériles, comme si les peuples ne devaient pas réserver toute leur énergie pour combattre les fléaux que, de loin en loin, Dieu déchaîne pour rappeler à l'homme qu'il n'a pas à user ses forces dans les conflits de petits intérêts dynastiques, mais que la production est sa destinée, que le travail est sa gloire. C'est ainsi que l'année 260 dut être enregistrée dans presque tout l'Islâm comme une année néfaste : la plus affreuse famine, mêlée à toutes les horreurs de la peste, sévit sur l'*Andalousie*, le *Maghrib*, l'*Ifrîk'îah*, l'*Égypte*, le *H'idjâz*, semant la mort comme fait le glaive sur un champ de bataille, frappant sans compter ses victimes, répandant la déso-

260 de l'hég. (875 de J. C.) Affreuse famine.

quatre journées de marche[a], et de *T'obnah* à *Nik'âous* deux journées[b], ce qui placerait *Nik'âous* à peu près à moitié route; or, de *Nik'âous* à *Bâghâïah*, nos cartes indiquent plus de *quatre fois et demie* la distance de *Nik'âous* à *T'obnah*. Ainsi encore il compte de *Bidjâïah* (*Bougie*) à *Bilizmah un peu plus* de deux journées[c], et de la même ville à *T'obnah*, tantôt sept, tantôt six journées[d], en même temps qu'il compte de *Bidjâïah* à *Sat'îf* deux journées[e]; or, de *Sat'îf* à *Bilizmah* il devait y avoir au moins autant que de *Bidjâïah* à *Sat'îf*, dont la distance est réellement de trois journées.

[1] En-Nouaïrî, § XLV (*H. d. B.* t. I, p. 423 de la trad.).

[2] Voyez p. 567 de ce volume.

[a] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 41ᵛ, l. 19, et p. 101ᶜ, l. 5. — De *T'obnah* à *Bâghdâïah*, en comptant sur le parallèle 35° 30′ dont ces deux villes sont très-voisines, on trouve, en faisant le calcul, trente-six à trente-sept lieues communes, ce qui peut se faire facilement en quatre jours. Je ne connais pas les longitudes exactes de ces deux points, mais, d'après nos cartes, je compte que le méridien de *Baghdâïah* est, environ, à 1° 48′ à l'est de celui de *T'obnah*.

[b] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 41ᶜ, l. 4 et 5.

[c] *Ibid.* p. 41, l. 5 et 6.

[d] *Ibid.* p. 41, l. 10, et p. 41ᵛ, l. 18.

[e] *Ibid.* p. 41, l. 6, et p. 41ᴀ, l. 15.

lation et l'effroi dans tous les rangs. Les habitants de *La Mekke* furent réduits à aller jusqu'en *Syrie* chercher un peu de nourriture, la *Ka'bah* fut fermée et la ville sainte abandonnée[1]. On ne dit pas si le père des grues s'émut de l'horrible spectacle qu'il dût avoir sous les yeux, mais il mourut l'année suivante; il succomba à sa vie de débauche dans la nuit du mercredi 6 djoumâdi-'l-aouel 261 (16 février 875 de J. C.), âgé seulement de vingt-quatre ans, après avoir, je ne puis pas dire régné, mais vécu sur le trône dix ans cinq mois et seize jours[2], sous les khalifes El-Mosta'ïn-Bîllah, El-Mo'tazz, El-Mohtadi, et les premières années du règne de Mo'tamid.

261 de l'hég. (875 de J. C.) Mort d'Abou-'l-Gharânîk'.

Il est si vrai que la préoccupation dynastique dominait toute la pensée de ces gouverneurs, j'allais dire de ces fermiers de l'*Ifrîk'ïah*, qu'Abou-'l-Gharânîk' lui-même, ce jeune débauché, à qui les plaisirs faisaient oublier qu'il avait la responsabilité d'un peuple, se souvint, avant de mourir, qu'il devait désigner son successeur. Non-seulement il désigna son fils, Abou-'Ik'âl[3], mais il voulut assurer cet héritage par des serments solennellement prêtés, et comme si, même en présence de la mort, un cachet de ridicule devait être empreint sur tous les actes de ce triste règne, El-Gharânîk' exigea que son frère Abou-Ish'âk'-Ibrâhîm-ibn-Ah'med, alors gouverneur de *K'aïraouân*, jurât cinquante fois de suite de ne rien entreprendre contre Abou-'Ik'âl[4]. Cette cérémonie sacrilége

[1] *Baïân*, t. I, ١٠٩, p. l. 13 et 14. — *K'art'âs*, p. ٩٠, l. 7 à 12 (p. 82 de la trad. lat. — p. 132 de la trad. franç.).

[2] Ibn-el-Athîr, *Kâmil*, t. VII, p. ١٩٥, l. 22, et 23. — *Baïân*, t. I, p. ١٠٩, l. 15 à 19. — En-Nouaïrî, § XLV (*H. d. B.* t. I, p. 473 de la trad.). — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 248*, l. 1 à 3. — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٥٠, l. 1 et 2 (p. 117 de la trad.). — Ibn-el-Khat'îb, *El-H'olal-el-Mark'oumah* (in Casiri, t. II, p. 193, l. 2 et 3 de la note *). — Ibn-Ouadrân (*Revue de l'Or. de l'Algér. et des colon.* t. XIV, p. 428, numéro de décembre 1853). — El-K'aïraouâni, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. ١٥٩, l. 11; — p. 85. — Pour la durée du règne, Ibn-Khaldoun indique, en nombre rond, onze ans; Ibn-el-Khat'îb ne donne que l'année.

[3] El-K'aïraouâni, qui le compte à tort dans la série des AGHLABITES, le nomme Ah'med-ibn-Moh'ammed-ibn-Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab (liv. III, p. ١٥٩, l. 17 à 19; — p. 85 et 86). Cette généalogie est fausse, et l'auteur prétend, inexactement aussi, que ce prince, qui ne régna pas, fit construire la citerne de *K'aïraouân* et la mosquée de *Tunis*.

[4] Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. VII, p. ١٩٥, l. 23 à p. ١٩٩, l. 1) ne parle pas de ces cinquante serments; il dit seulement que le serment exigé, de son frère Ibrâhîm, par Abou-'l-Gharânîk', fut prêté en présence de la famille aghlabite et des notables de *K'aïraouân*; mais il y a bien d'autres choses omises par Ibn-el-Athîr dans l'article qu'il consacre à Ibrâhîm-ibn-Ah'med. Cet article n'est pas de l'histoire, c'est un panégyrique; je le dis à regret.

[4] Dans la généalogie des AGHLABITES qu'il donne ici, comme dans celle plus complète qu'on trouve à la p. 304 (l. 7 et 8), il omet le troisième fils d'Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab; cependant ce troisième fils, nommé Abou-Ik'âl et surnommé *Khazar* (خَزَرْ), fut le IVe Aghlabite et régna près de trois ans (voy. la p. 507 ci-dessus).

eut lieu en grande pompe dans la mosquée de *K'aïraouân* en présence de tous les dignitaires de l'État. Aussitôt que l'émîr eut fermé les yeux, le peuple proclama Ibrâhîm, se porta en foule à son palais, le pressant de monter à cheval pour se rendre à *K'as'r-el-K'adîm*, résidence officielle des princes aghlabites; celui-ci, comme il arrive toujours en pareille circonstance, refusa, invoqua ses serments, et céda [1]. — Pendant que le nouvel émîr, commençant son règne sous d'heureux auspices, s'appliquait à réformer les abus sans nombre qui avaient dû s'introduire sous la déplorable administration de son frère, une bande de marins andalous fondait la ville de *Tenès*. Ces aventuriers avaient l'habitude de passer l'hiver près des tribus berbères établies au milieu des ruines de *Cartenna* [2], situées au bord de la mer; ils résolurent, en 262, de se fixer dans le pays même de leurs hôtes, qui d'ailleurs les y invitaient, et ils bâtirent, sur un mamelon qui s'élève à deux milles de la mer [3], la petite ville qui devint le *nouveau Tenès*, les ruines de *Cartenna* conservant le nom de *vieux Tenès* [4]. Aujourd'hui, c'est sur ces ruines que nous avons fondé un *nouveau*

IX. Abou-Ish'âk-Ibrâhîm-ibn-Ah'med.

262 de l'hég. (875-876 de J. C.) Fondation de Tenès.

[1] *El-Kâmil*, t. VII, p. 144, l. 1 à 3. — *Baïân*, t. I, p. 104, l. 20 à p. 110, l. 8. — En-Nouaïrî, § XLVI (*H. d. B.* t. I, p. 424 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 60, l. 5 à 12 (p. 126 de la trad.).

[2] On ignore la date de la ruine de cette ville, dont l'évêque Lucidus *Cartennitanus*, est nommé sous le n° 50 dans la *Notice des évêques*, qui, en 484, répondirent à la convocation de Huneric [a]. Peut-être fut-elle détruite à l'époque de l'invasion arabe (fin du VIIe siècle), mais aucun document n'établit cette date. Les marins andalous ne pouvaient fréquenter ces parages que dans un but de commerce, et les relations commerciales (autres que celles avec *Orân*) établies, dès le IXe siècle, entre l'Andalousie [b] et la côte barbaresque, méritent d'être remarquées en passant. Ibn-H'auk'al en parle (p. 67, l. 18 et 19. — *J. A.* t. XIII, p. 185; IIIe sér. 1842); « de *Tenès*, « dit-il, ils se dirigent ailleurs. »

[3] L'*Ouâd-'Allelah*, qui baigne ce mamelon au sud, à l'est et au nord, s'appelait, du temps d'El-Bekrî (460 de l'hég.) l'*Ouâd-Tanâtîn*, نهر يسمى تناتين (p. 91, l. 10 (voy. la note 4 ci-dessous).

[4] El-Bekrî, *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. 91, l. 8 à 17 [c] (*J. A.* t. XIII, p. 102 et 103; V^e^ sér. 1859). — Iâk'out *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٨٧٧,

[a] *Hist. persec. Vandal.* p. 135; in-8°, Parisiis, 1694.

[b] El-Bekrî dit, et Iâk'out répète d'après lui, que la ville fut peuplée par deux colonies andalousiennes, dont une venait d'*Ilbîrah* (*Elvira*), et l'autre de *Todmîr* (*Orihuela* [1*]).

[c] Ce passage du texte d'El-Bekrî a été inexactement reproduit par Casiri (t. II, p. 3, l. 7 et suiv. du texte arabe); ainsi, par exemple, il dit (*l.* 8) مايـة au lieu de مايتين, de sorte qu'au lieu de placer la fondation de *Tenès* en 262, il la place en 162, comme on le voit dans sa traduction (p. 2, col. 2); ainsi encore il nomme un des fondateurs الكركى (El-Karki) au lieu de الكركرنى (El-Karkarnî), comme on lit dans El-Bekrî (p. 91, l. 15), ou الكركدنّ (El-Karkadann), comme on lit dans Iâk'out (t. I, p. ٨٧٧, l. 13); Hartmann a eu le tort d'emprunter à Casiri ce passage d'El-Bekrî (*Edrisii Africa*, p. 207, note x).

[1*] Sur *Ilbîrah* et *Todmîr* voyez la note 2 de la p. 247 et la note 2 de la p. 252 de ce volume.

Tenès, et la ville des aventuriers du IXe siècle est devenue, à son tour, le *vieux Tenès*. « Quelque temps après, ajoute El-Bekrî, ils accueillirent chez eux « quatre cents familles de *Souk'-Ibrâhîm*[1]... et ils élevèrent à *Tenès* le château « qu'on y remarque encore[2]. » Si, comme il y a lieu de le croire, *Souk'-Ibrâhîm* doit son nom à celui des fils de Moh'ammed-ibn-Solaïmân, à qui échut, dans le partage du *royaume de Tlemçên*, le territoire qui, depuis, a formé le *royaume de Tenès*, on doit conclure, du passage que je viens d'emprunter à El-Bekrî, qu'en 262 ce partage était fait. Cette conclusion, qui semble si naturelle, présente cependant de grandes difficultés, comme on le verra plus tard[3], quand l'instant sera venu de raconter sommairement l'histoire du *Maghrib central*.

Dès le mois de s'afar 263[4] (octobre à novembre 876), Ibrâhîm jetait les fon- 263 de l'hég. (876-877 de J. C.)

l. 5 et suiv.[a] — *Baïân*, t. I, p. ١١٠, l. 11 et 12. Ces trois auteurs placent en 262 la fondation du *nouveau Tenès*, le seul que les géographes arabes aient connu; c'est donc à tort qu'en 548 Édrîsî disait : « c'est une ville très-ancienne[b]. » Quoiqu'il assigne très-bien sa position sur un mamelon à deux milles de la mer, il semble la confondre avec l'antique *Cartenna*, parce que les hôtes des Berbers ont conservé à leur ville le nom qu'elle portait, comme les Romains, en modifiant toutefois l'orthographe, avaient conservé le nom de la ville phénicienne (voy. à la fin de cet ouvrage la *Note sur la signification des mots Carthago, Cartenna, Cirta*).

[1] *Souk'-Ibrâhîm*, dont El-Ia'k'oubi (+ 278) parle comme d'une ville importante (المدينة المشهورة)[c], n'était déjà plus qu'une petite ville du temps d'Ibn-H'auk'al, qui nous apprend qu'elle était « située sur le *Chelif*, près des limites « du canton qui dépend d'*El-Ghozzah*[d], » sur la route de cette ville à *Tenès*, où l'on arrivait en deux jours à partir de *Souk'-Ibrâhîm*[e]. Édrîsî[f] s'accorde sur tous ces points avec Ibn-H'auk'al, et, bien que ni l'un ni l'autre de ces géographes ne donne la distance d'*El-Ghozzah* à *Souk'-Ibrâhîm*, il ressort clairement de leur exposé, que celle-ci était à l'est et peu distante de la première (*S'ifat-el-Maghrib*, p. 206, note 2).

[2] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٩٢, l. 5 à 7 (*J. A.* t. XIII, p. 104; ve sér. 1859).

[3] Voyez le t. II.

[4] Ét. Quatremère, dans le remarquable extrait qu'il a donné d'Abou-'Obaïd-el-Bekrî en 1831, avait placé la fondation de *Rak'k'âdah* en 273[g], ce qui ne peut être attribué qu'à l'imperfection du texte sur lequel il a travaillé. Mais le texte imprimé, que nous devons à M. de Slane, dit ثلاث وستين ومايتين[h], et cette date est confir-

[a] Le *Marâs'id-el-It't'ilâ'* (t. I, p. ٢١٥, l. 18, à p. ٢١٩, l. 2) s'est contenté de copier une partie des huit premières lignes du long article que Iâk'out consacre à *Tenès* (تَنَسَ), et il ne dit rien de sa fondation, dont il ne donne pas même la date.

[b] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٨٣, l. 14. — *Edrisii Africa*, p. 206.

[c] *S'ifat-el-Maghrib*, p. ١٤, l. 6 (p. 96 de la trad. latine).

[d] Voyez les *Justifications géographiques*, au mot *El-Ghozzah*.

[e] Ibn-H'auk'al, p. ٩٤, l. 6 et 7 (*J. A.* t. XIII, p. 233 et 234; IIIe sér. 1842).

[f] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ٨٣, l. 6 à 12.

[g] *Notices et Extraits*, t. XII, p. 477; in-4°, de l'I. R. 1831.

[h] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٢٧, l. 19 (*J. A.* t. XII, p. 480; ve sér. 1858).

Fondation de Rak'k'âdah.

dements de *Rak'k'âdah*[1], à quatre milles au sud-ouest de *K'aïraouân*[2], et il est clair qu'alors il construisit seulement, comme noyau de la ville, un château, *K'as'r-*

mée par Ibn-el-Athîr[a], Ibn-'Adzârî[b], En-Nouaïrî[c], Abou-'l-Fedâ[d], Ibn-Ouadrân[e], El-K'aïraouânî[f]. Je rappelle ici que j'avais mentionné *Rak'k'âdah*[g] à l'occasion de la confusion faite par MM. Fraëhn et Castiglioni.

[1] C'est la ville qu'Ibn-el-Ouardi nomme *Reffâda* ou *Rek'k'âda*[h], incertitude qui ne tient qu'à la ponctuation maghrebine ou arabe, comme l'a depuis longtemps remarqué M. Castiglioni[i]; que Bakoui nomme *Reffâoua* ou *Rek'k'âda*[k]; que Jean Léon défigure sous le nom de *Rocheda*[l]; Marmol[m] et Conde[n] sous celui de *Raqueda* ou *Roqueda;* et Cardonne sous celui de *Rifade*[o]. Quant à l'article que D'Herbelot a consacré à cette ville, il renferme autant d'erreurs que de mots[p].

[2] Ia'k'oubi, auteur contemporain, place *Rak'k'âdah* à huit milles de *K'aïraouân*[q]; le voyageur Ibn-H'auk'al ne mentionne même pas *Rak'k'âdah*, qui était déjà détruite de son temps[r], après avoir eu moins d'un siècle d'existence[s], mais El-Bekrî et Iâk'out[t] s'accordent à placer cette ville à quatre milles de *K'aïraouân*. Je viens de dire que *Rak'-*

[a] *El-Kâmil*, t. VII, p. ٢٢٢ et ٢٢٣.

[b] *Baïân*, t. I, p. ١١٠, l. 13 et 14, et p. ٢١٥, l. 7 et 8.

[c] § XLVI (*H. d. B.* t. I, p. 424 de la trad.). Seul, En-Nouaïrî donne la date précise de s'afar 263 pour le commencement des constructions, et il ajoute qu'Ibrâhîm s'installa dans la ville nouvelle avant que l'année fût écoulée, c'est-à-dire en moh'arram 264. (Voyez ce que dit Ibn-el-Athîr, cité note [a] ci-dessus.)

[d] *Annal. muslem.* t. II, p. 252, l. 2 à 4. C'est par inattention que Reiske a traduit 262; le texte dit bien 263.

[e] *Revue de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 428 et 429; II[e] sér. numéro de décembre 1853.

[f] *Hist. de l'Afr.* l. III, p. ٢٤, l. 20 et 21, p. 86. Il dit très-bien que cette ville fut fondée de 263 à 264.

[g] Note 4 de la p. 452 de ce volume.

[h] *Notices et Extraits*, t. II, p. 24; in-4°, de l'I. R. 1789.

[i] *Mém. géogr. et numismat.* p. 28; in-8°, Milan, 1826.

[k] *Notices et Extraits*, t. II, p. 439.

[l] In Ramusio, f° 69 D (p. 287 de la trad. de Jean Temporal).

[m] *Descripcion general de Affrica*, libro II, capit. XXIX, t. I, f° 144 v°, col. 2 (*L'Afrique de Marmol.* t. I, p. 275).

[n] *Hist. de la domin. de los Arab. en Españ.* t. I, p. 395 et 396; in-4°, Madrid, 1820.

[o] *Hist. de l'Afr. et de l'Esp. sous la domin. des Arab.* liv. III, t. II, p. 27; in-12, Paris, 1765.

[p] *Biblioth. orient.* p. 696, col. 2, au mot RACADAH, in-f°, Maestricht, 1776.

[q] *Sifat-el-Maghrib*, p. ٨, l. 21 (p. 65 de la trad. lat.).

[r] El-Ma'dd-Mo'izz-Lidîn-Allah, le IVe Fât'imite, quand il parvint au trône (341 de l'hég. — 952 à 953 de J. C.) «fit raser tout ce qui restait de la ville et passer la charrue sur l'emplacement qu'elle avait occupé[1*].» Cependant quelques faits rapportés par Ibn-Khaldoun démentent cette destruction si complète de la ville fondée par l'aghlabite Ibrâhîm : il nous représente, en 375 ou 376, El-Mans'our-ibn-Bolokkîn se rendant à *Rak'k'âdah*[2*]; plus tard, vers 388, Bâdîs-ibn-Mans'our-ibn-Bolokkîn «sortant de *Rak'k'âdah* avec son armée[3*].» Cette ville avait-elle été tout au moins relevée en partie de ses ruines, et, dans ce cas, comment El-Bekrî l'ignorait-il?

[s] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٢٧, l. 6 (*J. A.* t. XII, p. 479; Ve s. 1858). — Edrîsî (p. 111, l. 1) dit 3 milles.

[t] *Mo'djem-el-Boldân*, t. II, p. ٧٤٥, l. 4. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ٢٧٧, l. 6 à 8. — Silvestre de Sacy (*Chrest. arab.* t. II, p. 135, note 66) a transcrit et traduit le court article que l'abréviateur du *Mo'djam-el-Boldân* consacre à *Rak'k'âdah*.

[1*] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٢٧, l. 21 et 22 (*J. A.* t. XII, p. 480 et 481; V[e] sér. 1858).

[2*] *Hist. des Berb.* t. I, p. ٢٠٢, l. 3 (t. II, p. 13 de la trad.).

[3*] *Ibid.* t. II, p. ٥٥, l. 9 (t. III, p. 360 de la trad.).

l-Fath', ce qui explique qu'il ait pu, dès 264, y fixer sa résidence[1], comme s'il avait eu hâte de fuir un palais (le *K'as'r-el-K'adîm*) témoin de son usurpation et de son parjure. Le nom de *Rak'k'âdah* (de رَقَدَ, dormir) reçoit deux explications : dans nul endroit de l'*Ifrîk'îah*, dit El-Bekrî, l'air n'est plus tempéré, les zéphyrs plus doux et le sol plus fertile; le bien-être qu'on y ressent est tel qu'on y rit sans motif aussitôt qu'on y arrive. Un des princes aghlabites, souffrant d'une insomnie qui résistait aux remèdes considérés comme les plus efficaces, fit, par l'avis de son médecin, une promenade dans cette direction, et, arrivé sur l'emplacement de *Rak'k'âdah*, il s'endormit; de là son nom. Suivant Moh'ammed-ibn-Iouçof, la bataille que je viens de rappeler (note 2 de la page précédente) et qui fut si funeste aux *Ouarfadjoumah*, commandés par

264 de l'hég. (877-878 de J. C.)

k'âdah était au sud-ouest de *K'aïraouân*, bien qu'on lise dans Abou-'l-Fedâ بالغرب[a] (à l'occident), mais plusieurs faits semblent exiger la modification que je me suis permise : 1° Dans la terrible défaite qu'Abou-'l-Khat't'âb-el-Mo'âfirî fit éprouver aux *Ouarfadjoumah* en s'afar 141, «il n'était plus qu'à quatre milles de *K'aïraouân*, «ai-je dit[b], quand il se trouva en face d'Ibn-Abou-«'l-Dja'dâ venant à sa rencontre;» or, Abou-'l-«Khat't'âb étant parti de *Tripoli*, il n'est donc pas probable que le chef des *Ouarfadjoumah* soit allé à sa rencontre vers l'ouest. 2° El-Bekrî raconte que «quand le médecin Ziâd-ibn-Khalfoun «sortait de *K'aïraouân* pour se rendre à *Rak'k'â-«dah*, et qu'il passait devant la porte nommée «*Bâb-As'ram*, il ôtait son turban.....[c];» or, *Bâb-As'ram* et *Bâb-Salm* (سلم) étaient les deux portes occidentales de *K'aïraouân*[d], et on est obligé d'admettre que *Bâb-Salm* était au nord de *Bâb-As'ram*, que, par conséquent, il marchait au sud pour passer devant celle-ci. 3° Le même El-Bekrî dit plus loin : «Le voyageur qui part de *K'aï-«raouân* pour se rendre en *Égypte* sort par la «*Porte de la Broderie*[e], et, laissant la ville à «gauche, il passe entre *Rak'k'âdah* et *El-K'as'r*[f].» Ces diverses indications m'ont paru justifier la position que j'ai assignée à *Rak'k'âdah* par rapport à *K'aïraouân*.

[1] *Baïân*, t. I, p. 111, l. 13 et 14. Ibn-'Adzârî dit formellement qu'Ibrâhîm s'y transporta après avoir achevé la construction du château appelé *El-Fath'* (الفتح) et ne quitta pas *Ka's'r-el-K'adîm* sans avoir tué des affranchis révoltés contre lui. — Voyez, quant à l'année 264, Ibn-el-Athîr, Ibn-'Adzârî, En-Nouaïrî, Abou-'l-Fedâ, El-K'aïraouânî, aux pages citées note 4 de la page 525.

[a] *Géographie*, p. 141, l. 9 (t. II, p. 196 de la trad.). Sa proximité fait qu'il en parle comme d'un des faubourgs de *K'aïraouân*, expression qu'il ne faut pas prendre à la lettre.

[b] Page 355 de ce volume. Voyez aussi la note 2 de la même page.

[c] El-Bekrî, p. 11°, l. 19 à 21 (*J. A.* t. XII, p. 473; 1° s. 1858).

[d] *Ibid.* p. 10, l. 3 (*J. A.* t. XII, p. 474; 1° s. 1858).

[e] Quand il parle de la *Porte de la Broderie*, باب الطراز (*ibid.* p. 10, l. 15. — *J. A.* t. XII, p. 475), il ne donne pas sa position, mais, de ce qu'il dit ici, on pourrait inférer qu'elle était au S. O. de la ville; cependant, quand nous en serons au récit de la fuite de Ziâdet-Allah III en *Égypte* (t. II sous l'année 296 de l'hég. — 908 à 909 de J. C.), nous verrons que, pour le rejoindre à *Tripoli*, son général, Ibrâhîm-ibn-H'abachi, sortit de *K'aïraouân* par la *Porte Abou-'r-Rabia'*, qui était la porte S. E. de la ville (voyez *El-Mecâlik*, etc. p. 10, l. 2; — *J. A.* t. XII, p. 474; 1° s. 1858).

[f] El-Bekrî, p. 11, l. 19 à 21 (*J. A.* t. XII, p. 489; 1° s. 1858).

'Abd-el-Melik-ibn-Abou-'l-Dja'dâ[1], laissa sur le terrain un nombre considérable de cadavres amoncelés, qui semblaient livrés au sommeil[2].

On s'accorde à prêter à ce prince le goût des constructions, et le *K'as'r-el-Bah'r*, que 'Obaïd-Allah admirait à *Rak'k'âdah*[3], suffirait à lui seul à assurer, sous ce rapport, la réputation d'Ibrâhîm; mais le chaïkh Et-Tidjâni lui attribue le *K'as'r-el-Madfoun* et le *K'as'r-el-Manârah*[4], qu'on voit encore à deux lieues au sud-ouest d'*El-H'ammâmât*[5] : « Cette construction, dit-il, de forme circu-« laire, très-élevée et édifiée avec de grosses pierres carrées est due à Ibn-el-« Aghlab, qui en fit de semblables sur tout le littoral de l'*Ifrîk'iah*, depuis « *Alexandrie* jusqu'au détroit de *Ceuta*[6]. » Ibn-Khaldoun, qui ne parle ni du *K'as'r-el-Madfoun*, ni du *K'as'r-el-Bah'r*, ni même de la fondation de *Rak'k'âdah*, dit aussi : « Ibrâhîm bâtit, sur le bord de la mer, un si grand nombre de for-« teresses et de lieux de garnison (المحارس *El-Mahâris*)[7], qu'à compter du rivage

[1] Ibn-Iouçof dit « par 'Âs'im-ibn-Djamîl, » mais ce chef était mort quand la bataille de 141 fut livrée (voy. ci-dessus, p. 349 et note 4 de la p. 355), et 'Abd-el-Melik-ibn-Abou-'l-Dja'dâ lui avait succédé dans le commandement (*Baïân*, t. I, p. ٦٠, l. 12).

[2] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٢٧, l. 6 à 12, et p. ٢٨, l. 3 à 7 (*J. A.* t. XII, p. 479 à 481; ve s. 1858).

[3] J'ai parlé (note 1 de la page 517) de l'un des deux ouvrages (le *Mâdjil*) qui avaient excité l'admiration de 'Obaïd-Allah en *Ifrîk'iah*; le second de ces ouvrages était le *K'as'r-el-Bah'r* (château du lac) de *Rak'k'âdah* (*ibid.* p. ٢٩, l. 17 et 18; — *J. A.* t. XII, p. 477; ve s. 1858).

[4] Il lui attribue aussi le *Manârah* ou phare très-connu de *Carthage de Tunis* (*sic*).

[5] Edrîsî donne 5 milles pour la distance d'*El-H'ammâmât* à *El-Manârah*, qu'il écrit المنار, et place ce dernier château à une certaine distance de la côte (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٢٥, l. 16. — Hartmann, *Edrisii Africa*, p. 280).

[6] *Rik'lah* d'Et-Tidjâni (*J. A.* t. XX, p. 99 et 100; IVe s. 1852; et t. I, p. 133; ve s. 1853).

[7] Les *Mah'âris* étaient des postes de défense distribués sur une foule de points du littoral et même de l'intérieur; ils avaient aussi une destination religieuse[a], et se confondent avec les *ribât's*[b]. El-Bekrî paraît bien l'entendre ainsi quand il dit en parlant de *Sfâk's* : « Cette ville « possède des bains... et quelques *ribât's* situés « sur le bord de la mer. Le plus célèbre de ces « derniers établissements est celui qui porte le « nom de *Mah'ris-Bot'ouiah*[c]. » Et-Tidjâni emploie exclusivement la dénomination de *Mah'ris*[d]. Quelquefois les deux mots sont réunis; ainsi, au sud de *Souçah*, le port de *Khafânes'* était, au dire d'El-Bekrî, dominé par un grand *Mah'ris-*

[a] Une autre espèce de constructions, très-multipliées aussi, les *Maçâdjid*, avaient une destination exclusivement religieuse[1*] : c'étaient des chapelles ou oratoires analogues, peut-être identiques, à ces *K'ibâb* (plur. de *K'obbah*) qu'on voit en si grand nombre dans les pays musulmans et que les Européens appellent improprement *marabouts*.

[b] Voyez, sur les *ribât's*, la note [1*] de la page 398 de ce volume.

[c] El-Bekrî, p. ٢٠, l. 1 et 2 (*J. A.* t. XII, p. 461; ve s. 1858).

[d] *Rik'lah* d'Et-Tidjâni (*J. A.* t. XX, p. 112, 137, 138; IVe s. 1852; t. I, p. 151, 166 et 357; ve s. 1853).

[1*] *J. A.* t. XX, p. 11[illegible] et 138; IVe s. 1852; t. I, p. 105, 112, 133, 149, 151, 152, 153 et 157; ve s. 1853.

« de *Ceuta*, il y avait des feux allumés pour servir de signal en cas de surprise, « et que ces feux pouvaient, en une seule nuit, s'étendre jusqu'à *Alexandrie*[1]. » Je ne puis m'empêcher d'admettre que, dans ces récits, empruntés à Ibn-el-Athîr[2], l'exagération arabe s'est fort librement donné carrière aux dépens de la vérité. Le fameux *K'as'r-el-Manâr*ah, dont on fait honneur à Ibrâhîm, est une construction romaine; les grosses pierres carrées dont parle Et-Tidjâni suffiraient à le faire supposer, mais il n'y a aucune supposition à faire : le docteur Shaw a visité ce monument en 1727, il nous en a donné la description, le dessin, et a transcrit celles des inscriptions latines qui étaient encore lisibles alors et qui se trouvaient sur de petits autels placés à la partie supérieure[3]. Desfontaines a visité aussi cette tour cinquante ans après, en 1784; il n'y a plus retrouvé les inscriptions, tout le faîte du monument avait été démoli par les Arabes, mais ce voyageur ne doute pas que le *Bordj-el-Menâra*, comme il l'appelle, ne soit un ouvrage des Romains[4]. Enfin, sur la belle *carte générale de l'Algérie* dressée au Dépôt de la guerre en 1856, ce point est intitulé *grande tour romaine*.

Quant à la ligne télégraphique dont on fait aussi honneur à Ibrâhîm, elle n'est pas impossible, car le mode que l'on dit avoir été employé n'était pas nouveau : Pline nous apprend qu'Annibal avait fait établir *sur les côtes de l'Afrique et de l'Espagne*, des tours au sommet desquelles, à un instant donné, on allumait un feu qui, aperçu de la tour suivante, était immédiatement répété, de sorte que le signal, dont le sens était connu, se trouvait transmis avec une rapidité extrême. Des télégraphes du même genre existaient en *Asie* pour signaler l'ar-

Ribât'[a]. Le plus considérable de l'*Ifrik'iah* était le *Mah'res de Souçah*, connu sous le nom d'*El-Monastîr*[b], ce qui n'empêchait pas *Souçah* d'avoir, dans ses murs, un *Mah'res-er-Ribât'* assez vaste lui-même pour renfermer une seconde forteresse nommée *la K'as'bah*, qui était située au pied de la colline du côté de l'orient[c].

[1] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 00 et 04 (p. 126 et 127 de la trad.).

[2] *El-Kâmil*, t. VII, p. 144, l. 7 à 9.

[3] *Voyages* de M. Shaw *dans plus. prov. de la Barb. et du Lev.* t. I, p. 206 et 207; in-4°, la Haye, 1743.

[4] *Voyages* de Peyssonnel et Desfontaines, t. II, p. 104. — Deux autres voyageurs, sir Grenville Temple[d] en 1833, et M. Guérin[e] en 1860, ont visité le *K'as'r-el-Manâr*ah, et n'ont rien ajouté à ce qu'on savait de ce mausolée, dans lequel les Arabes ont vu un phare; de là le nom qu'ils lui ont donné.

[a] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. ٨٥, l. 16 à 18 (*J. A.* t. XIII, p. 153; 1re s. 1859).

[b] *Ibid.* p. ٣٤, l. 9; et p. ٨٥, l. 18 (*J. A.* t. XII, p. 503; et t. XIII, p. 153; 1re s.).

[c] *Ibid.* p. ٣٥, l. 22 et 23 (*J. A.* t. XII, p. 502; 1re s. 1858).

[d] *Excursions in the Mediterranean*, t. II, p. 7 et 8; in-12, London, 1835.

[e] *Voy. archéol. dans la Rég. de Tun.* t. I, p. 82 et 83; in-8°, Paris, 1862.

rivée des pirates[1]. Mais, d'une part, ni le *Baïân*, ni En-Nouaïrî ne parlent de la ligne télégraphique de l'Afrique qui paraît échafaudée sur des constructions dues aux Romains et qui, pour eux, étaient probablement des phares; d'une autre part, on suppose là, très-gratuitement, l'action d'Ibrâhîm s'exerçant d'*Alexandrie* à *Ceuta*, quand évidemment les Aghlabites n'avaient ni la nécessité ni la possibilité de communiquer avec cette dernière ville, qui était aux mains des Edrîsites. Ces signaux, vient de nous dire Ibn-Khaldoun, avaient pour objet de prévenir les surprises, ce qui supposerait, sur toute la ligne, la crainte de voir apparaître un ennemi commun, et M. Carette a pensé que c'était sans doute «pour «mettre la côte d'Afrique à couvert contre les incursions des Normands, qui, «déjà en 229 de l'hég. (844 de J. C.), avaient opéré une descente à *As'îlâ*[2].» En effet, El-Bekrî place, à cette date[3], une descente des Normands (المجوس, *El-Madjous*) sur la côte occidentale, descente qui, suivant lui, aurait donné lieu à la fondation d'*As'îlâ*[4]; mais cette dernière assertion ne saurait, en tout cas, s'entendre que d'une reconstruction, car nous avons vu[5] qu'*As'îlâ* fut comprise dans le partage de l'empire edrîsite en 213. Quoi qu'il en soit, les Normands, qui, dès la fin du règne de Charlemagne (199 de l'hég. — 814 de

[1] «*In Africa Hispaniaque*, turrium Hannibalis: «in Asia *vero* propter piraticos terrores, simili «specularum præsidio excitato : in queis præ«nunciativos ignes...» (*Hist. natur.* lib. II, cap. LXXI, § 73; t. I, p. 109, l. 10 à 12). — Les Grecs de Constantinople employaient le même mode pour être rapidement avertis des mouvements hostiles des Sarrasins de *Tarse* en *Cilicie*. Le continuateur anonyme de Théophane donne les noms des huit points élevés où les feux étaient allumés. C'était du château de *Lulum** (Λοῦλον), voisin de *Tarse*, que partait le premier signal (Theophanis continuati, lib. IV, p. 197, l. 10 à 21).

[2] *Orig. et migrat. des princip. trib. de l'Afr. septentr.* liv. III, chap. v, p. 380; in-8° de l'I. I. 1853.

[3] *El-Meçâlik oua'l-Memâlik*, p. 114, l. 5 (*J. A.* t. XIII, p. 327; v° s. 1859).

[4] *El-Meçâlik oua-'l-Memâlik*, p. 111, l. 19 et suiv. (*J. A.* t. XIII, p. 326; v° s. 1859).

[5] Page 501 de ce volume. — J'ai rappelé (note 3 de cette page 501) l'ancienneté d'*As'îlâ*; mais cette ville antique aurait pu être détruite; cependant Jean Léon[b], après avoir dit qu'*Arzilla* était soumise au seigneur de *Sebta* (*Ceuta*), lequel était tributaire des Romains, qu'ensuite elle tomba au pouvoir des Goths, ajoute : «Indi fu «presa da Mahumettani gli anni *nouanta quattro* «di Ihegira : essi ne furono per dugente venti anni «possessori per insino a tanto che gli Inglesi con «una grossa armata a persuasione de Gotti l'asse«diarono, ...» et tout en supposant que la prise de *Ceuta* par les Arabes dût suivre de plus près la prise de *T'anger*, qui eut lieu en 88 (p. 234 de ce vol.), cette différence de date n'ôte rien à l'affirmation de J. Léon, quant à l'existence d'*As'îlâ* à une date fort antérieure à 229.

* Ce château était tombé au pouvoir des Arabes; ce fut Basile *le Macédonien* (empereur de 867 à 886) qui le leur reprit en 875 (262 de l'hég.) (Georgii Cedreni *Historiarum Compendium*, t. II, p. 213 C, l. 7 et 8).

[b] In Ramusio, t. I, fol. 47 F (p. 196 de la trad. de J. Temporal).

J. C.), osaient venir croiser sur les côtes de la *Gaule Narbonnaise*[1], avaient, trente ans après, remonté la *Garonne* jusqu'à *Toulouse*, et jeté un regard de convoitise sur l'Espagne. Le débarquement opéré à *As'tîâ* se rattache évidemment à l'expédition qu'ils firent en 229 et 230, expédition qui eut l'*embouchure de la Garonne* pour point de départ, les *Asturies*, la *Galice*[2] et *Lisbonne*

[1] Charlemagne, témoin de cette audace, versa d'abondantes larmes, dont il donna l'explication en ces termes : «Scitis, inquit, ô fideles mei, «quid tantopere ploraverim? non hoc, ait, ti-«meo quod isti nugis mihi aliquid nocere præ-«valeant : sed nimium contristor, quod me vi-«vente ausi sunt littus istud attingere; et maxi-«mo dolore torqueor, quia prævideo, quanta «mala posteris meis et eorum sint facturi sub-«jectis.» (*De gestis Caroli magni libri duo* script. a quodam cœnobii Sancti Galli monacho, lib. II, cap. XXII, t. II, p. 131, *Historiæ Francorum Scriptorum* oper. ac stud. Andræ Duchesne; in-fol. Lut. Paris. 1636).

[2] En 844 une flotte des Normands qui sortait de la *Garonne* après l'avoir remontée jusqu'à *Toulouse* fut poussée par la tempête vers les parages des *Asturies*[a], où ils débarquèrent à *Gijon*[b], qu'ils pillèrent. De là, ajoute la même chronique, ils s'avancèrent jusqu'au lieu dit *Farum Brigantium*[c] (Galice), où Ranimirus (Ramire Ier), *jam factus rex*[d], envoya contre eux une armée qui en tua une multitude et brûla un certain nombre de leurs bateaux[e]. Le moine de Silos précise même qu'on leur brûla soixante et dix bateaux[f], chiffre évidemment exagéré, comme on va le voir tout à l'heure par l'apparition de leur flotte à *Lisbonne*.

[a] Comme nous l'apprend une chronique du IXe siècle, *Chronicon Albeldense* (§ 59), qui dit, sous le règne de Ranemirus (Ramire Ier) : «Eo tempore Lordomani (Nortmani) *primi in Asturias* venerunt.» (*Españ. sagr.* t. XIII, p. 453). — Dozy, *Rech.* etc. t. II, p. 273 et 274. — Depping prétend que les Normands ravagèrent l'*Aquitaine* après avoir été vaincus en *Galice* (*Hist. des expéd. marit. des Norm.* chap. IV, t. I, p. 131 et 132). Voyez, sur cet ouvrage, la note 1 de la page suivante.

[b] «Ad littus *Gegionis* civitatis adveniunt.» (*Chronicon Sebastiani*, § 23, in *Españ. sagr.* t. XIII, p. 489).— Sur cette chronique, voyez la note [b] de la page 238 de ce volume.

[c] C'est le *Flavium Brigantium* de l'Itinéraire d'Antonin (cap. CXIV, p. 127), et que nous connaissons sous le nom de *Tour de la Corogne, el Faro de la Corvna*. Voyez (in *Españ. sagr.* t. XIX, § 3, p. 15) une coupe et une élévation de cette fameuse tour.

[d] On sait qu'Alphonse II, le prédécesseur de Ramire Ier, était mort en 842[1a], et si, comme le dit la *Chronique d'Albelda*[2a], il mourut «sub die kal. februar. Era DCCCLXXXVIII (le 1er février 850 de notre ère),» si, comme le dit le moine de Silos[3a], il mourut «post septem regni sui annos, menses octo, dies XVIII,» il serait monté sur le trône le 14 mai 842; mais un prétendant (Nepotianus), profitant de son absence, lui avait disputé la couronne ce qui explique que, pour un fait relatif à l'année 844, on ait pu dire «*jam* factus rex,» expression reproduite par le moine de Silos[4a].

[e] *Chronicon Sebastiani*, à la page citée note [b] ci-dessus.

[f] «Eodem quoque tempore classis Normannorum nostra appulit littora, gens crudelissima nostris in finibus «*ea non cognita*. Adversus quam, structo milite, Dominus Ramirus, *jam* factus rex, consurgens, juxta *Farum Bre*-«*cantinum* maximam ejusdem partem prostravit; traditis igni navibus numero LXX.» (*Chronicon del Silense*, § 34; in *España sagrada*, t. XVII, p. 281.)

[1a] *Chronicon Sebastiani*, § 22 (*Españ. sagr.* t. XIII, p. 489).
[2a] *Chronicon Albeldense*, § 59 (*ibid.* t. XIII, p. 454).
[3a] *Chronicon del Silense*, § 34 (*ibid.* t. XVII, p. 282). — Voyez ce que j'ai dit du moine de Silos, p. 169, note * de ce volume.
[4a] *Ibid.* § 34 (*ibid.* t. XVII, p. 281).

pour points d'escale, et dont le but, certainement indéterminé, se trouva être le pillage de *Séville*[1].

'Abd-er-Rah'man II, le quatrième Omaïade d'Espagne, régnait depuis vingt-trois ans près de s'accomplir, lorsqu'il reçut de Ouahb-Allah-ibn-H'azm, gouverneur de *Lisbonne*, une lettre annonçant que les Normands, montant cinquante-trois bateaux (مركبا) et autant de barques (قاربا), avaient abordé dans ses parages. L'émîr s'empressa d'écrire à tous les gouverneurs des provinces maritimes de se tenir sur leurs gardes[2]; mais les Normands, combattus par les musulmans, ne restèrent à *Lisbonne* (اشبونة) que treize jours de dzou-'l-h'i-djah 229[3]. Ils se rembarquèrent pour se diriger sur *Cadix*, où, vraisemblablement, ils rallièrent leur flotte, car, partis de cette rade pour remonter le *Guadalquivir*, Ibn-'Adzârî dit qu'ils arrivèrent devant *Ichbîlïah* avec environ

[1] Je ne me charge pas d'expliquer comment M. Depping, dans un ouvrage spécial[a], place en 827 (211 à 212 de l'hég.) le premier débarquement des Normands en *Galice* et le pillage de *Séville*; je m'en charge d'autant moins qu'il dit avoir emprunté son récit à Mariana, lequel déclare avoir suivi Roderîk' de Tolède. Or celui-ci indique les années 229 et 230 (844-845 de J.C.), que Mariana fait fautivement correspondre à 846 et 847[b], et M. Depping se tait sur la source où il a puisé la date de 827 que tant d'autorités démentent. La seule erreur que Roderîk' de Tolède puisse entraîner à commettre, quand on ne sait pas que les Normands parurent sur la côte de *Galice* à la fin de 229, c'est de faire admettre, comme appartenant à deux expéditions distinctes, ce qu'il dit sous les années 229 et 230. Jean de Ferreras aurait appris à M. Depping que cette expédition avait eu lieu en 844[c]; Cardonne ne l'aurait trompé que d'une année, puisqu'il place le siége de *Séville* en 231[d] (845 de J. C.), et dans Conde, par exception, il aurait trouvé la date exacte de 229 pour l'arrivée des Normands à *Lisbonne*[e].

[2] Roder. Tolet. *Hist. arab.* cap. XXV, p. 22. — Ibn-'Adzârî confirme les chiffres donnés pour la flotte (*Baïân*, t. II, p. ٨٩, l. 7 à 10).

[3] *El-Kâmil*, t. VII, p. 11, l. 5. — En-Nouairî (*Rech.* etc. de Dozy, n° XXXIV de l'appendice du t. II, p. LXXXIII, l. 3 à 7; — p. 276 de la trad.).

[a] *Hist. des expéd. marit. des Norm.* t. I, p. 110. — Sans paraître s'en apercevoir, l'auteur, aux pages 131 et 134, attribue à des expéditions différentes dont, du reste, il ne donne pas les dates, plusieurs faits qui appartiennent à celle dont il a parlé page 110. Cet ouvrage, publié en 1826, avait été couronné en 1822, et M. de Gayangos, en 1840, l'a qualifié «an excellent work.» (*The hist. of the moham. dynast. in Spain*, t. I, p. 382, note 13.)

[b] *Historia general de España*, libro VII, capit. XIV, t. II, p. 313; in-8°, Madrid, 1794 (t. I, p. 285 et 286 de l'édition lat. in-fol. Hagæ comitum, 1733; — t. II, p. 84 de la trad. franç. in-4°, Paris, 1725).

[c] *Historia de España*, t. IV, p. 176 et 177; in-4°, Madrid, 1716 (t. II, p. 583 de la trad. franç.). — Cet auteur cite la *Chronique d'Alphonse le Grand* (voy. note [b] de la page précédente), la *Chronique d'Oviedo*, les *Annales Bertiniennes* (voy. le recueil de Duchesne).

[d] *Hist. de l'Afr. et de l'Esp. sous la domin. des Arab.* liv. II, t. I, p. 275; in-12, Paris, 1765.

[e] *Hist. de la dom.* etc. part. II, capit. XLV, t. I, p. 281 et 282; gr. in-8°, Madrid, 1820. Il transcrit par *Magioges* le nom de *Madjous*, qui veut dire Mages, adorateurs de feu, comme l'a observé Reiske dans les notes de sa traduction d'Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. II, p. 689 et 690, note 162). Reiske s'appuie sur d'Herbelot (*Biblioth. orient.* p. 539, col. 2, au mot MAGIUS et MAGIUCI). Conde aurait dû dire *magos*.

quatre-vingts bateaux[1]. Ibn-el-Athîr nous les représente s'établissant le 8 moh'arram 230 (25 septembre 844) à douze parasanges de cette ville, dont ils s'emparèrent le 14 moh'arram[2] (1er octobre). C'est donc à tort qu'El-la'k'oubi affirme que les Madjous pillèrent et brûlèrent *Séville* en 229[3]; Ibn-el-K'outiah, avant lui, avait très-bien dit en 230[4]. Les vainqueurs restèrent sept jours dans la ville selon Ibn-'Adzârî[5], un jour et une nuit selon Ibn-el-Athîr, dont le récit de cette expédition a été copié mot à mot par En-Nouaïrî[6], puis retournèrent à leurs vaisseaux. Cependant des troupes envoyées par 'Abd-er-Rah'man et commandées par des généraux de *Cordoue* étant arrivées, les Madjous vinrent à leur rencontre, plusieurs engagements eurent lieu avec des chances diverses : dans l'un, les Madjous perdirent soixante et dix hommes, mais un combat qu'Ibn-el-Athîr place le 2 rebî'-l-aouel 230 (lundi 17 novembre 844), Ibn-'Adzârî, le 24 s'afar (lundi 10 novembre 844), leur fut bien plus funeste; ils laissèrent environ cinq cents hommes sur le champ de bataille, et eurent quatre bateaux capturés, bateaux qu'on brûla après avoir pris et vendu tout ce qu'ils contenaient. A partir de cette défaite, les Normands, chassés par les musulmans, tirèrent vers l'ouest, non sans discontinuer leurs rapines : remontant le *Tinto* jusqu'à *Nieblah* (لبلة), le *Guadiana* jusqu'à *Bédjah* (باجة), ils touchèrent encore à *Lisbonne* (اشبونة) avant de disparaître complétement[7]. On doit croire que la

[1] *Baïân*, t. II, p. ۸۹, l. 11. Nous savons par El-Bekrî que les Normands qui avaient touché à *As'îlâ*, étant remontés sur leurs navires, «par-«tirent pour l'*Andalousie* et firent une descente «sur le territoire de *Séville*.» Nous avons ainsi, très-approximativement, la date à laquelle les Normands abordèrent pour la première fois en Afrique.

[2] Ibn-el-Athîr, *El-Kâmil*, t. VII, p. 11, l. 10. — En-Nouaïrî, aux pages citées note 3, p. 532.

[3] *S'ifat-el-Maghrib*, p. 10, l. 14 et 15 (p. 109 de la trad. lat.).

[4] *Rech.* etc. de Dozy, append. du t. II, p. LXXXV, l. 8 (p. 282 du texte).

[5] *Baïân*, t. II, p. ۸۹, l. 15. Ibn-'Adzârî explique plus bas (l. 21 et 22) qu'une des sources où il a puisé, le *Bahdjah-en-Nafs*, dit *treize* jours, mais qu'il a préféré suivre les *Dirar-el-K'alâïd* (les perles des colliers), qui disent *sept* jours.

[6] Comparez les deux textes aux pages citées note 3 de la page précédente.

[7] *Baïân*, t. II, p. ۸۹, l. 10, à p. ۹۰, l. 15 (*Rech.* etc. de Dozy, t. II, p. 278 à 281). Le récit d'Ibn-'Adzârî diffère assez notablement de celui d'Ibn-el-Athîr; suivant l'auteur du *Baïân*, la bataille livrée le lundi 24 s'afar 230[b] aurait *suivi* celle qui coûta aux Normands environ cinq cents

[b] Voyez la note 3 de la page 530 de ce volume.

[b] Le texte du *Baïân* (t. II, p. ۸۹, l. 11) dit الثلاثا يوم, le mardi; mais, puisqu'il donne, pour la date خمس يقين, et puisque le mois de s'afar a vingt-neuf jours, cette date est nécessairement le 24; de là l'obligation où l'on est de retoucher la date ou la férie; aussi M. Dozy, retouchant la date, a-t-il traduit par «le mardi 25 s'afar.» (*Rech.* etc. t. II, p. 281.)

côte maghribine, probablement visitée par les navires normands qui allaient à la découverte pour se procurer des approvisionnements, eut beaucoup à souffrir pendant les quarante-sept jours[1] qu'avait duré la présence de ces pirates, car, aussitôt qu'enfin vaincus ils eurent repris la mer, 'Abd-er-Rah'man s'empressa d'adresser, aux *S'anhâdjah de T'anger*[2], la grande nouvelle de la défaite des Madjous, en joignant à sa dépêche la tête du chef de la bande et deux cents autres têtes[3]. Le souverain omaïade se posait assez habilement ainsi en libérateur et en protecteur du littoral maghribin, en même temps qu'il donnait aux *S'anhâdjah* une idée de sa force, qui avait brisé de si redoutables ennemis. Il ne revit pas ce fléau, car il mourut le 3 rebî'-l-akhir 238 (jeudi 22 septembre 852 de J. C.); mais Moh'ammed (cinquième omaïade), son fils et successeur, était destiné aux mêmes épreuves.

Nous avons pu déterminer, avec une précision presque complète (p. 532, note 1), la date de la première descente des Normands à *As'îlâ;* mais ils y revinrent, et voici dans quels termes El-Bekrî nous l'apprend : « La seconde « fois qu'ils débarquèrent au port d'*As'îlâ*, dit-il, leur flotte venait d'être chas- « sée des parages de l'Andalousie par un fort coup de vent. Plusieurs de leurs « navires sombrèrent à l'entrée occidentale du port, au lieu qui s'appelle « encore (460 de l'hég.) *Bâb-el-Madjous*[4]. » Quelle est la date de cette seconde

hommes et *quatre* bateaux; elle aurait eu pour théâtre une localité qu'il nomme *T'alîât'ah*[*]; les Normands y auraient perdu un grand nombre des leurs et *trente* bateaux. Ce serait après ce désastre qu'ils se seraient dirigés vers *Nieblah* pour bientôt disparaître. J'ai dit (note 5 de la page précédente) à quelles sources il a puisé. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les discordances qui peuvent exister entre les auteurs; je ne puis mieux faire que de renvoyer à une note de M. Dozy (note 1 de sa page 281, t. II des *Recherches*, etc.). Ce savant admet que ce fut la défaite du 2 rebî'-l-aouel qui décida les Normands à quitter l'*Andalousie*, et l'on pourrait dire qu'ici la date force la conclusion. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 178, l. 15 à 20. — Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. ٢٢٢, l. 23, à p. ٢٢٣, l. 4) semble avoir emprunté son récit de l'expédition de 230, principalement à En-Nouaïrî, c'est-à-dire à Ibn-el-Athîr.

[1] Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. II, p. 49, l. 17) dit quarante-deux jours, parce qu'il compte du 14 moh'arram 230, date de la prise de *Séville*, au surlendemain de la bataille de *T'alîât'ah*, qu'il date du 24 s'afar.

[2] « Le territoire de *T'anger* est occupé par des « *S'anhâdjah.* » (El-Bekrî, p. ١٠٣, l. 17. — *J. A.* t. XIII, p. 310; ve s. 1859.)

[3] *Baïân*, t. II, p. 49, l. 20, à p. 51, l. 1.

[4] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ١١٣, l. 6 à 8 (*J. A.* t. XIII, p. 327; ve s. 1859). — M. de Gayangos (t. I, p. 382, note 14) prétend qu'El-Bekrî, indépendamment de ce port, mentionne, sur la côte d'Afrique, un port appelé *Port des Normands;* j'ai vainement cherché cette indication dans El-Bekrî.

[*] A une demi-lieue ouest de *Séville* (*Recherches*, etc. t. I, p. 319).

descente sur la côte occidentale d'Afrique ? Il est naturel d'admettre qu'elle est un des épisodes de la seconde expédition des Normands sur les côtes d'Espagne, mais celle-ci présente quelques incertitudes. Les plus anciennes chroniques mentionnent les faits principaux sans donner de date précise; ainsi la chronique d'Albelda nous apprend que, sous le règne d'Orono Ier [1], « les Nor-« mands se montrèrent pour la seconde fois sur la côte de la *Galice* et furent « taillés en pièces par le comte Pierre [2]. » De là, suivant Sébastien de Salamanque, ils cinglèrent sur l'*Andalousie*, où ils débarquèrent, tuant, pillant, brûlant tout sur leur passage, et, traversant le Détroit, ils se rendirent maîtres de *Nâkour* [3], pour bientôt s'éloigner de la côte d'Afrique, aller dévaster et dépeupler les *Baléares*, s'avancer jusqu'en *Grèce*, et ne regagner leur pays qu'après une course de trois ans [4]. Ibn-el-K'outïah [5], El-Bekrî [6], Ibn-'Adzârî [7], Ibn-Khaldoun [8] placent cette seconde expédition des Normands ou plutôt la

[1] On a vu (p. 531, note [d]) que son prédécesseur mourut le 1er février 850. Si, comme le dit Sébastien de Salamanque, il régna seize ans [a], et si, comme le dit le moine de Silos, précisant davantage, son règne eut une durée de seize ans trois mois un jour [b], Ordono Ier resta sur le trône des *Asturies* du 1er février 850 au 2 mai 866 [c].

[2] « Ejus tempore Lordomani iterum venientes « in *Gallæciæ* maritimis, a Petro comite interfecti « sunt. » (*Chronicon Albeldense*, § 60, in *Españ. sagr.* t. XIII, p. 454.)

[3] Nous verrons plus tard que cette ville de la côte d'Afrique avait été fondée, ou tout au moins terminée et habitée sous le règne de Sa'îd-ibn-Edrîs-ibn-S'âlih', à une date qu'on ne saurait déterminer exactement, mais qui doit être comprise entre 213 et 244 de l'hégire. J'écris ناكور comme l'écrivent la'k'oubî, Ibn-el-K'outïah, Ibn-el-Athîr.

[4] « Iterum Nordomani piratæ per hæc tempora « ad nostra littora pervenerunt : deinde in His-« paniam perrexerunt, omnemque ejus mariti-« mam gladio, igneque prædando dissipave-« runt : exinde mari transjecto *Nachor*, civitatem « *Mauritaniæ*, invaserunt, ibique multitudinem « Chaldæorum gladio interfecerunt. Denique *Ma-« joricam*, *Fermentellam* [d], et *Minoricam* insulas « adgressi, gladio eas depopulaverunt. Postea « *Græciam* advecti, post triennium in patriam « suam sunt reversi. » (*Chronicon Sebastiani*, à la page citée note [a] ci-dessous.)

[5] *Rech.* etc. de Dozy, t. II, Append. p. LXXXVIII, l. 10, et p. 287.

[6] *El-Meçâlik ova 'l-Memâlik*, p. 4r, l. 7 à 11 (*J. A.* t. XIII, p. 169; Ve s. 1859).

[7] *Baïân*, t. I, p. 1v4, l. 11 et 12.

[8] *H. d. B.* t. I, p. r^AM, l. 10 (t. II, p. 139 de la trad.). — Je compte Ibn-Khaldoun au nombre des auteurs qui placent la prise de *Nâkour* en 244, quoique cet auteur dise 144, ou plutôt 44, mais ce dernier chiffre est encadré entre deux dates qui ne permettent pas de douter qu'il a bien voulu dire 144. M. de Slane n'a pas relevé cet anachronisme d'un siècle.

[a] *Chronicon Sebastiani*, § 26 in *Españ. sagr.* t. XIII, p. 492.

[b] *Chronicon Silense*, § 38 in *Españ. sagr.* t. XVII, p. 284.

[c] Une chronique du IXe siècle dit « sub die VI kal. jun. era DCCCCIII, » 27 mai 866 (*Chronicon Abeldense*, § 60, in *Españ. sagr.* t. XIII, p. 454).

[d] C'est la petite île de *Formentera*, située à environ deux lieues et juste au sud d'*Iviza*.

font commencer en 244 (858-859 de J. C.); cependant Ibn-el-K'outïah n'est pas aussi explicite que les trois autres auteurs et demande un éclaircissement[1]. Roderîk' de Tolède[2], Ibn-el-Athîr[3], Ibn-'Adzârî[4], En-Nouaïrî[5], Mak'k'arî[6], font commencer la seconde expédition en 245, ce qui est démenti par les autorités qui viennent de nous donner la date de la descente des Normands à *Nâkour* : « Ils mirent cette ville au pillage, dit El-Bekrî, et emmenèrent en captivité « tous les habitants qui n'avaient pas cherché leur salut dans la fuite. Au « nombre des prisonniers se trouvèrent Amat-er-Rah'man[7] et Khana'oulah, « filles de Ouâk'if-ibn-el-Mo'tas'im-ibn S'âlih'[8], qui furent rachetées par l'imâm

[1] Bien qu'à la ligne à laquelle je viens de renvoyer (note 5 de la page précédente) il dise très-nettement que les Normands arrivèrent en 244 pour la seconde fois, son récit n'en est pas moins confus, parce qu'au fond, pour lui, il n'y aurait eu qu'une expédition qui, poussée jusque dans le *pays des Roum*, même à *Alexandrie*, aurait duré 14 mois (p. LXXXVII, l. 9 et 10, et p. 286), et il place dans la première phase (en 230) la prise de *Nâkour*, dont les Normands se seraient emparés en quittant *Séville* (même page, l. 7, et p. 285).

[2] « Eodem anno (245) sexaginta naves a Nor- « mannia advenerunt, et *Gelzirat*, *Alhadra* et « *Mezquitas*[a], undique deductis spoliis, cæde et « incendio consumpserunt : deinde in *Africam* pro- « cesserunt, ubi exterminia grauia exercuerunt, « et reuersi in maritimis Hispaniæ hyemarunt, « et in vere ad propria redierunt. » (*Hist. arab.* cap. XXVII, p. 24.) Les Normands eux-mêmes, ces audacieux marins, s'abstenaient de naviguer pendant les mois d'hiver.

[3] *Kâmil*, t. VII, p. ٥٨, l. 5 et suiv. — A la ligne 8 on reconnaît que c'est à cette source qu'En-Nouaïrî a emprunté l'erreur consistant à dire que la mosquée de *Séville* fut livrée aux flammes par les Normands dans leur seconde expédition (celle de 245 suivant lui), erreur déjà relevée par M. Dozy (*Rech.* etc. t. II, p. 297).

[4] *Baïân*, t. II, p. ٩٩, l. 3 à 21 (*Rech.* etc. de Dozy, t. II, p. 291 et 292). Ibn-'Adzârî dit que les Madjous se montrèrent en 245 sur les côtes de l'ouest avec soixante-deux navires, dont deux furent capturés dans un port de la province de *Béja* (باجة), que les autres, chassés de l'embouchure du fleuve de *Séville*, se rendirent à *Algéziras*, dont ils brûlèrent la mosquée, puis passèrent en *Afrique* (الى العدوة), et revinrent vers la côte orientale d'Espagne avant d'aller hiverner en France. Ici, comme on voit, Ibn-'Adzârî rapporte à l'année 245 la prise de *Nâkour*, qu'il avait placée en 244 (voy. la note 7 de la page précédente).

[5] *Rech.* etc. de Dozy, t. II, Append. p. LXXXIV, l. 10, et p. 296.

[6] *Analectes*, t. I, p. ٢٢٥, l. 21 à 23 (de Gayangos, t. II, p. 127).

[7] Littéralement : la *servante du miséricordieux*. Ce nom est, pour ainsi dire, le féminin de 'Abd-er-Rah'man (*Rech.* etc. de Dozy, t. II, p. 293, note 2).

[8] Ce Ouâk'if était cousin germain de Sa'îd-ibn-Edrîs (voy. le TABLEAU de la DYNASTIE DES BENI-S'ÂLIH').

[a] Cette énumération est aussi mal ponctuée dans l'édition de Schott (*Hispan. illustr.* t. II, p. 176, l. 51; in-fol. Francofurti, 1603) que dans celle d'Erpenius. On ne se douterait pas qu'il s'agit uniquement de la *mosquée de Djazîrat-el-Khadhrâ* (d'Algéziras), probablement de la *Mosquée des drapeaux* qui était du côté de la *Porte de la mer*, comme nous l'apprend Edrîsî (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. IVV, l. 2). — M. Dozy admet que ce n'est pas un défaut de ponctuation qu'on pourrait attribuer au typographe, mais que Roderîk' n'a pas compris l'auteur qu'il traduisait (*Rech.* etc. t. II, p. 297 et 298).

« Moh'ammed-ibn-'Abd-er-Rah'man II[1]. Pendant huit jours, la ville de *Nâkour* « resta au pouvoir des Madjous[2]. » Ibn-Khaldoun[3] nous apprend qu'ils furent chassés par les Berbers Berânis, et l'on ne peut s'empêcher de remarquer qu'immédiatement après ce récit, deux autorités respectables[4] ajoutent que ces Berbers s'insurgèrent contre Sa'îd-ibn-Edrîs, ce qui semblerait indiquer que sa conduite laissa beaucoup à désirer au moment de l'invasion des Madjous.

On vient de voir à quel point les chroniques latines et arabes sont brèves sur les ravages qu'en dehors de l'*Espagne* et de la *Mauritanie*, les pirates normands firent sur les côtes de la Méditerranée. L'auteur d'un livre spécial sur les expéditions maritimes des Normands, M. Depping, est entré dans de nombreux détails sur ce qui se passa en *Italie*, qui est sans doute le *pays des Roum* dont parle Ibn-el-K'outïah (note 1 de ma page précédente), bien que Sébastien de Salamanque ne nomme que la *Grèce*, où ils se rendirent, suivant lui, après avoir dévasté les *Baléares* (même page, note 5). D'après M. Depping, la seconde apparition des Normands dans ces parages se rattachait à une expédition contre *Rome*, proposée et commandée, suppose-t-il, par le fameux Hasting : « Il mit « à la voile, dit M. Depping, avec cent bateaux, pilla, *en passant*, la côte d'*Espagne*, « attaqua même celle de la *Mauritanie*, où aucun Normand ne s'était encore « montré, pénétra dans la Méditerranée, et ravagea les *îles Baléares*[5]. » De cette expédition contre *Luna*[6], que, dans leur ignorance, les Madjous avaient prise pour *Rome*, je ne mentionnerai que l'affreuse tempête qui les assaillit à leur retour d'*Italie*[7], parce que c'est peut-être cette tempête qui fit sombrer plusieurs de leurs bateaux dans le port d'*As'îlâ*; mais comme M. Depping ne prodigue pas les dates, comme nous savons par Sébastien de Salamanque que

[1] Voyez la note 5 de la page 513 de ce volume.

[2] Aux pages citées note 6 de la page 535. — *Baïân*, t. I, p. ١٧٩, l. 13.

[3] Aux pages citées note 8 de la page 535.

[4] El-Bekrî et Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ١٧٩, l. 14). Les deux auteurs s'accordent à dire que Sa'îd vainquit les Berbers.

[5] *Hist. des expéd. marit. des Norm.* t. I, p. 164, in-8°, Paris, 1826. — Nous avons vu (p. 533, note 1) que, contrairement à une partie de ces assertions, les Normands, dès l'an 844, avaient abordé à *As'îlâ*, tout au moins *la côte occidentale de la Mauritanie*, et l'on peut même croire que, durant cette première expédition, la *côte septentrionale* avait eu à souffrir, comme semble l'indiquer la nouvelle transmise par 'Abd-er-Rah'man II aux *S'anhâdjah de T'anger*.

[6] Petite ville étrusque aujourd'hui détruite et qui était sur le golfe de *Spezzia*.

[7] *Hist. des expéd. marit. des Norm.* t. I, p. 175. M. Depping en emprunte les détails à quelques vers du trouvère anglo-normand Benoît (XIIe siècle) dont les *Chroniques des ducs de Normandie* ont été éditées en 1837 par Francisque Michel. — Dozy, *Rech.* etc. t. II, p. 294.

l'expédition, commencée en 244, dura trois ans[1], c'est-à-dire jusqu'en 247, il faut, pour ce détail, se contenter des limites comprises entre le printemps de 244 et l'arrière-saison de 247. C'est sous le règne paisible du sixième Aghlabite, Abou-Ibrâhîm-Ah'med[2], que *Nâkour* fut saccagée par les Normands, et, si ce prince eut connaissance d'un désastre qui pouvait inspirer des inquiétudes pour les côtes de l'*Ifrîk'iah*, rien ne l'indique. Dix-sept années s'étaient écoulées depuis cet événement lorsqu'Ibrâhîm monta sur le trône en 261, et il n'est pas probable qu'il ait songé à prendre des mesures contre le retour d'un fléau peut-être déjà oublié[3]; d'ailleurs les raisons que j'ai données plus haut (p. 529 et 530) ôtent toute vraisemblance à des constructions faites par Ibrâhîm, dans un but quelconque, depuis *Ceuta* jusqu'à *Alexandrie*. Après avoir groupé, dans ces quelques pages, en les résumant rapidement, le petit nombre de faits qui, dans les expéditions des Normands, intéressent mon sujet[4], je reviens à l'histoire d'Ibrâhîm.

Les auteurs s'accordent à louanger les commencements du règne de ce prince, et, suivant Ibn-'Adzârî, les six premières années[5] eurent un caractère de douceur et de justice qui rappelait les meilleurs jours des Aghlabites; cependant, une exécution qu'Ibn-'Adzârî ne fait qu'indiquer[6], mais dont En-Nouairî donne les détails, ne confirme pas cette heureuse période de six ans.

[1] Voyez la note 5 de la page 535 de ce volume.

[2] Voyez p. 515 à 518 de ce volume.

[3] Et, par le fait, il s'écoula plus d'un siècle avant qu'on fût de nouveau exposé à un pareil danger, car ce ne fut qu'au milieu de 355[a] (juin 966 de J. C.) que les Madjous reparurent sur les côtes de la Péninsule, ravagèrent les terres des environs d'*Achbounah*, et obligèrent El-H'akam II (El-Mostans'ir) à envoyer ses k'âïds avec des troupes pour garder les côtes, en même temps qu'il donnait l'ordre, au k'âïd de la mer, 'Abd-er-Rah'man-ibn-Româh'is[b], de faire sortir la flotte[c].

[4] J'aurais pu intercaler ces expéditions à leur date; le mode que j'ai suivi m'a paru préférable. L'expédition de 230 aurait pris place dans les premières années du v[e] Aghlabite, Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed, pendant que ce prince se livrait à la vie de plaisirs qui amena en 231 l'usurpation du pouvoir par son frère Ah'med (voy. p. 509 et suiv.), celle de 244 sous le règne du vi[e] Aghlabite, comme je viens de le dire (à cette page de mon texte).

[5] *Baïân*, t. I, p. ۱۴۹, l. 11. — En-Nouaïrî, § xlviii, p. 434. — Ibn-el-Khat'îb, *El-H'olal-el-Mark'oumah* (in Casiri, t. II, p. 193, l. 3 et 4 du texte arabe). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٥٥, l. 12 à 14 (p. 126 de la trad.).

[6] *Baïân*, t. I, p. ۱۱۰, l. 15.

[a] *Baïân*, t. II, p. ۲٥۴, l. 20 et suiv. — Voyez Dozy, *Rech.* etc. t. II, p. 302.

[b] C'est le nom que lui donne Ibn-Khaldoun (voy. la note [c] ci-dessous). Cet Ibn-Româh'is paraît être le même personnage qu'Ibn-'Adzârî nomme Ibn-Fot'aïs (*Baïân*, t. II, p. ۲٥٥, l. 9).

[c] Ibn-Khaldoun extrait par Mak'k'arî (*Analectes*, t. I, p. ۲۱۴, l. 16 à 18). Il place à tort l'apparition des Normands en 354. M. Dozy a relevé cette erreur (*Rech.* etc. t. II, p. 304).

264 de l'hég. (877-878 de J. C.). Insurrection des maulâs à K'as'r-el-K'adîm.

« En l'an 264, dit En-Nouaïrî, les maulâs (الموالى, affranchis) qui se trouvaient « à *K'as'r-el-K'adîm* se révoltèrent et interceptèrent toute communication entre « *K'aïraouân* et *Rak'k'âdah*[1], » où nous avons vu (p. 527) que l'émîr venait de fixer sa résidence. Cette révolte fut vaincue sans combat, et cependant elle fournit à Ibrâhîm, qui avait semblé pardonner un instant d'égarement, la première occasion de montrer la cruauté froide et calculée[2] qu'il poussa, plus tard, jusqu'à un excès qui tient du délire. Ce fut alors qu'il organisa une garde particulière composée de noirs tirés du *Soudân*[3]. A cette époque, l'Orient, la Syrie et l'Égypte étaient témoins de faits importants préparés par l'insigne indolence d'El-Mo'tamid[4], par l'ambition de son frère El-Mouaffak', et comme ces faits doivent se réfléter sur l'*Ifrîk'îah* en 265 (voyez p. 558), je crois devoir remonter un peu haut pour donner à mes récits toute la clarté désirable.

Dans la troisième année du règne d'El-Mâmoun, en 200 de l'hégire (815-816 de J. C.), ce Khalife avait reçu en présent (اهداء), de Nouh'-ibn-Açad-es-Sâmânî, gouverneur de *Bokhârâ*[5], un assez grand nombre d'esclaves turcs,

[1] En-Naouïrî, § XLVI (*H. d. B.* t. I, p. 425 de la trad.). — N. Desvergers, p. 127, note 140. Il paraît qu'Ibrâhîm, pour un motif que l'auteur n'indique pas, avait ordonné la mise à mort d'un de leurs camarades appelé Mat'rouh'-ibn-Omm-Bâdîr, et qu'ils tentèrent de s'opposer à l'exécution de cet ordre.

[2] « A quelque temps de là, dit l'auteur, vint « l'époque de distribuer la paye aux troupes, et « comme Ibrâhîm devait tenir une séance au « *K'as'r-Abou-'l-Fath'* (voy. p. 526 et 527), tous « les maulâs allèrent recevoir ce qui leur revenait. « Au moment où chacun d'eux se présentait à son « tour, Ibrâhîm lui enlevait son épée, et, les « ayant ainsi désarmés tous, il fit battre de verges « les uns, mettre les autres en croix, d'autres en- « core, jetés dans les prisons de *K'aïraouân*, y « furent gardés jusqu'à leur mort. » (Voy. En-Naouïrî à la page citée note 1 ci-dessus.)

[3] En Nouaïrî, § XLVI (p. 425 et 426). — Suivant Ibn-Khaldoun, ce fut le VIe Aghlabite, le père d'Ibrâhîm, qui eut le premier l'idée d'employer les nègres (العبيد) dans ses armées[a]. Il est peu vraisemblable qu'Abou-Ibrâhîm-Ah'med, dont le règne fut de moins de huit années presque exclusivement employées à des travaux utiles, et que nous avons vu (p. 518) mériter l'affection de ses sujets, ait eu l'idée qu'Ibn-Khaldoun lui prête. Cette idée devait bien plutôt naître dans le cerveau de son second fils; en tout cas, elle était renouvelée de 'Abd-er-Rah'man, le 1er Omaïade d'Espagne, qui, plus d'un siècle auparavant, avait introduit des noirs dans sa garde (voy. p. 421, note 3, et p. 426 de ce volume).

[4] Il était monté sur le trône des Khalifes le 16 redjeb 256.

[5] J'écris ce nom comme l'écrit Iâk'out[b] dans l'article qu'il consacre à *Bokhârâ*. Cet auteur explique que بُخَارَا était des dépendances d'*Ech-Chat't'* (من اعمال الشَّط), ville du littoral de la *Province de Kermân*[c], par conséquent dans la région la plus orientale de la Perse.

[a] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. I^rA^, l. 10 et 11 (p. 116 de la trad.).

[b] *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٥IV, l. 3.

[c] *Géographie* d'Edrîsî, t. I, p. 153. — Abou-'l-Mah'âcin dit (*En-Nodjoum*, t. II, p. ٢, l. 7) que Nouh' était gouverneur de *Bokhârâ* et du *Khorâçân*.

parmi lesquels se trouvait un certain T'ouloun[1], que ses dehors avantageux, son zèle intelligent, firent remarquer assez pour qu'El-Mâmoun l'attachât à son service particulier. Bientôt il lui donna, dans le palais, une charge de confiance qu'il avait continué à exercer sous le règne d'El-Mo'tas'im[2], lorsque le 23 ramadhân 220, à *Baghdâd* ou à *Sâmarrâ*[3], il lui naquit, d'une jeune fille nommée Hâchim ou K'âcim, un fils, qui reçut le nom de Ah'med[4]. T'ouloun fut maintenu encore dans ses fonctions par El-Ouâthik'-Billah et par El-Motaouakkil, qui, ayant apprécié pendant les huit premières années de son règne, de 232 à 240, date de la mort de T'ouloun[5], la fidélité et le dévouement de son fils Ah'med, n'hésita pas à confier à celui-ci l'emploi de son père, quoiqu'il n'eût alors que dix-neuf ans à peine[6]. Cet Ah'med-ibn-T'ouloun, que nous allons voir fonder une dynastie en *Égypte*[7], n'était pas seulement doué des grandes qualités que se plaisent à lui reconnaître les auteurs, qui lui reprochent toutefois d'avoir trop facilement versé le sang[8], n'était pas seulement un homme recherchant la société des savants, il se livrait lui-même à des études sérieuses, et il obtint du vizîr El-Fath'-ibn-Khâk'ân[9] l'autorisation d'aller à

[1] Ibn-Khallikân, n° v·, fasc. I, p. 9v, l. 18 et 19 (t. I, p. 154 de la traduction anglaise). — Abou-'l-Faradj, *Hist. compend. dynast.* p. ٢٩٩, l. 5 et 6 (p. 175 de la trad. lat.). — Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum*, t. II, p. ٢, l. 7 et 8.

[2] Successeur d'El-Mâmoun le 18 redjeb 218.

[3] Ibn-Khallikân (aux pages citées note 1 ci-dessus) dit à *Sâmarrâ*. Abou-'l-Mah'âcin (t. II, p. ٢, l. 9 et 10), après avoir dit que Ah'med naquit en 220, ajoute que les uns le font naître à *Baghdâd* en 214, d'autres à *Sâmarrâ*, et que cette dernière opinion est la plus accréditée. L'hésitation entre ces deux villes tient à ce que *Sâmarrâ* fut fondée et peut-être habitée par El-Mo'tas'im en 220 (Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 168, l. 8 et 9. — Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ٩٥٤, l. 9 et suiv.).

[4] *Id. ibid.* t. II, p. ٢, l. 10 et 11.

[5] Ibn-Khallikân (aux pages citées note 1 ci-dessus). — *En-Nodjoum*, t. II, p. ١٠, l. 3. Abou-'l-Mah'âcin ajoute : «D'autres disent en 230,» mais c'est certainement une erreur, puisque Ah'med n'aurait eu que dix ans quand il perdit son père, et il eût été impossible qu'il lui succédât dans sa charge, comme les auteurs, Abou-'l-Mah'âcin lui-même, s'accordent à le dire.

[6] *En-Nodjoum*, t. II, p. ١٠, l. 8. — Taco Roorda, Frisius, *Abul Abbasi Amedis Tulonidarum primi vita et res gestæ*, p. 3; in-4°, Lugd. Batav. 1825. Il dit «fere undeviginti.»

[7] Voyez, à la fin de cet ouvrage, le TABLEAU intitulé *Diverses petites dynasties.*

[8] El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 173, l. 23 à 25. — Ibn-Khallikân, n° v·, fasc. I, p. 9v, l. 8 à 14 (t. I, p. 154 de la trad. angl.). «El-K'odhâ'ï «(+ 454) rapporte, dit Ibn-Khallikân, qu'il compta «le nombre de ceux que Ah'med-ibn-T'ouloun fit «exécuter ou qui moururent dans ses prisons, et «que ce nombre montait à dix-huit mille.»

[9] Qui fut, pendant presque tout le règne de Motaouakkil, le vizîr en faveur, et qui, le 4 chaouâl 247* (11 décembre 861), reçut le coup

* *El-Kâmil*, t. VII, p. ٩٠, l. 20. Le texte dit (p. ٩٢, l. 20) ليلة الاربعا لاربع خلون, mais si ce fut trois nuits après *El-Fit'r*, comme le dit Ibn-K'otaïbah (p. ٢٠٠, l. 12), ce fut en 247, nécessairement le jeudi 4 pour les Arabes. Dans notre manière de compter nous dirions : pendant la nuit du mercredi 3 au jeudi 4.

T'arsous pour y profiter des enseignements de professeurs célèbres. Pendant son absence, de terribles événements se passèrent à *Sâmarrâ*. On sait qu'El-

mortel en même temps que son maître, qu'on pourrait, mieux encore, appeler son ami[a]. Le père d'El-Fath' était Khâk'ân, turc placé très-haut dans l'estime d'El-Mo'tas'im, qui fit élever cet El-Fath' avec son propre fils El-Motaouakkil. Ces deux enfants grandirent ensemble, et, quand El-Motaouakkil parvint au khalifat, il prit pour vizîr le compagnon de son enfance, El-Fath'-ibn-Khak'ân, que, du reste, ses qualités nombreuses[b] rendaient digne d'un poste si élevé. Or El-Motaouakkil monta sur le trône le 23 dzou-'l-h'idjah 232, et avant d'appeler El-Fath' au vizîrat, le nouveau khalife voulait se débarrasser de l'homme[c] qui avait été le vizîr de son père et le vizîr de son frère[d]. Il y avait quarante-trois jours seulement que Motaouakkil était proclamé quand il chargea Itâkh de s'emparer d'Ibn-ez-Zaïât et de le faire mourir dans les tortures; ce qui fut exécuté avec un raffinement de cruauté dont j'épargne les détails au lecteur. Le malheureux, arrêté le 7 s'afar 233, n'expira que le 19 rebt-'l-aouel[e]. Dans ce mois même, Içâ-ibn-Mans'our[f] fut destitué du gouvernement de l'*Égypte* et remplacé par Harthamah-ibn-Nas'r, qui arriva à *Mis'r* le 6 redjeb[g]. Deux mois après, en ramadhân, Motaouakkil donnait à son fils aîné, El-Montas'ir, le gouvernement des *deux villes saintes* et d'*Et'-T'âïef*[h]. Je ne saurais dire à quelle date précise El-Fath'-ibn-Khak'ân fut appelé au vizîrat, ce fut probablement peu après la mort d'Ibn-ez-Zaïât, et l'on doit admettre que cette dignité ne l'excluait pas d'autres fonctions, car lorsque, en la même année 233, le Khalife destitua El-Fadhl-ibn-Merouân du divân du Kharâdj d'Égypte, ce fut à El-Fath'-ibn-Khâk'ân qu'il le donna[i]. Toutefois El-Makîn assure que non-seulement le vizîr Ibn-ez-Zaïât eut pour successeur Moh'ammed-ibn-El-Fadhl-el-Djordjâni, mais même que celui-ci aurait été remplacé par *'Abd-Allah*-ibn-Iah'iâ-ibn-Khâk'ân[k]. Selon En-Nouaïrî[l], ce fut *'Obaïd-Allah*-

[a] *Annal. muslem.* t. II, p. 204, l. 12 à 15; et p. 700, nota 188 de Reiske. — *En-Nodjoum*, t. I, p. ٧٣٥, l. 12; p. ٧٥٧, l. 14 à 16; p. ٧٥٨, l. ult.; p. ٧٧٣, l. 10.

[b] *Ibid.* t. I, p. ٧٥٩, l. 1 à 4.

[c] Tout le monde voit qu'il s'agit de Moh'ammed-ibn-'Abd-el-Melik-ez-Zaïât (الزَّيَّات). Motaouakkil avait à se venger de l'insolence avec laquelle ce vizîr favori l'avait traité dans une circonstance que je rappellerai très-succinctement. El-Ouâthik', pour des motifs qui ne sont pas précisés, tenait dans une disgrâce complète son frère Motaouakkil, désigné pour lui succéder, et celui-ci s'adressa au vizîr tout-puissant pour qu'il intercédât auprès du Khalife, afin de le faire rentrer en grâce. Il faut lire dans *El-Kâmil* (t. VII, p. ٢٦, l. 18 à p. ٢٥, l. 9) les détails de l'audience qu'Ibn-ez-Zaïât accorda à Motaouakkil, pour comprendre le ressentiment que ce prince, devenu khalife, devait garder contre l'homme qui avait profité de sa puissance pour atteindre, envers le frère de son maître, l'extrême limite de l'insolence.

[d] *Hist. sarac.* p. 144, l. 8; et p. 147, l. 12 et 13.

[e] *El-Kâmil*, t. VII, p. ٢٥, l. 9 à 21. — *Hist. sarac.* p. 148, l. 16 à 24. — Ibn-Khallikân, n° ٧٠٩, fasc. VIII, p. ٣٠ (t. III, p. 354 de la trad. angl.). — *Annal. muslem.* t. II, p. 184, l. 9 à 15. — Les *Nodjoum* (t. I, p. ٧٩٨, l. 1 et 2) indiquent seulement l'année de la mort.

[f] Le turc Itâkh était *titulaire* de ce gouvernement, que lui avait donné Ouâthik' en 230 (*ibid.* t. I, p. ٧٧٩, l. 12).

[g] *Ibid.* t. I, p. ٧٩١, l. 11 et 12, et l. 16 et 17.

[h] *Ibid.* t. I, p. ٧٩٧, l. 4 et 5.

[i] *Ibid.* même page, l. 5 et 6.

[k] *Hist. sarac.* p. 151 *bis*, l. 9 à 21. — Abou-'l-Mah'âcin nous apprend (t. II, p. ٣٨, l. 11 à 16) que cet *'Abd-Allah*, petit-fils de Khâk'ân, mourut en 263, et qu'à sa mort le khalife Mo'tamid prit pour vizîr El-H'açân-ibn-Mokhallid.

[l] Cité par Roorda (p. 51, l. 20 et 21; — p. 3 du texte latin).

Mo'tas'im[1] avait commis l'énorme faute d'acheter une grande quantité d'esclaves turcs qu'il incorporait dans sa garde particulière pour la rendre formidable. Au bout de peu de temps, le nombre de ces satellites était devenu si considérable, que la ville en était encombrée, et que le Khalife résolut, en 220, de se retirer à *El-K'ât'oul* pour construire *Sâmarrâ*, et s'y fixer, laissant à son fils El-Ouâthik' le commandement de *Baghdâd*[2]. Peut-être et probablement y eut-il d'autres raisons que l'encombrement de la ville, pour séparer, de la population de *Baghdâd*, cette soldatesque que, dans son aveuglement, El-Mo'tas'im regardait comme une sauvegarde, et qui, dès le mois de chaouâl 247, montra, par le meurtre d'El-Motaouakkil et la proclamation d'El-Montas'ir[3], qu'elle était désormais maîtresse du khalifat. Mais le fils parricide ne survécut que six mois à son forfait[4], et les chefs de la milice turque, au mé-

ibn-Iah'ïâ-ibn-Khâk'ân qui fut vizîr d'El-Motaouakkil; mais je crois plutôt, avec Eutychius[a], que, sous ce règne, El-Fath'-ibn-Châk'ân fut vizîr tout-puissant, et que *'Obaïd-Allah*, son neveu, était secrétaire. Quant à *'Abd-Allah*, on peut considérer qu'El-Makîn se redresse lui-même (voy. la note[4] de la page précédente), en disant qu'il fut vizîr de Mo'tamid[b], le troisième des fils de Motaouakkil qui parvint au khalifat. Je donnerai la généalogie de cette famille Khâk'ân dans un de mes Tableaux.

Qui régna du 18 redjeb 218 au 18 rebî'-l-aouel 227 (huit ans, huit mois).

[2] El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 143, l. 23 à 28. — Ibn-Khallikân, n° ٨, fasc. I, p. ١٩, l. 1; et n° ٧٠, fasc. I, p. ٩٨, l. 4 (t. I, p. 19 et 155 de la trad. angl.). — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 168, l. 8 et 9. — Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum*, t. I, p. ٩٥٣, l. 8 à 14. — Es-Soïout'î, *Tarîkh-el-Kholafâ*, p. ٣٣١, l. 8 et 9. — Le *Kitâb-el-'Oïoun* (t. I, p. ٣٧٣, l. 4 et 5) donne 219 pour la date de la fondation de *Sâmarrâ*. — Edrîsî (*Géogr.* t. II, p. 156) place *Sâmarrâ* sur le *Tigre*, à trois journées en amont de *Baghdâd*, à deux journées en aval de *Takrît*. Voyez aussi *Mo'djam-el-Boldân*, t. III, p. ١٢, l. 9 et suiv. la *Géographie* d'Abou-'l-Fedâ, p. ٣٠١, l. 15, et H'âdji-Khalifah dans son *Djihân-Nomâ*, t. II, p. 78.

[3] On sait qu'El-Montas'ir avait prémédité ce parricide avec un chef turc, Boghâ-*'s'*-S'aghîr-ech-Charâbbi[c], et que ce fut un autre chef de la milice turque, Bâ'zz (Iâ'zz d'El-Makîn, p. 151 *bis*, l. 31) qui porta le premier coup à El-Motaouakkil (El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 150 *bis*, l. 20 et seq. — Ibn-Khallikân, n° ٦٣٣, fasc. II, p. ٤٤, l. 13. — Abulfedæ, *Annal. muslem.* t. II, p. 204, l. 14).

[4] Ibn-K'otaïbah, p. ٢٠٠, l. 12. Il mourut donc le samedi 3 rebî'-l-akhir 248 et régna 178 jours, comme le dit le chronologiste (El-Makîn, p. 155, l. 21); le compte est rigoureusement exact, l'année 247 étant surabondante. De nombreux auteurs (Belâdzorî, p. ٢٣٥, l. 7 et 8, Abou-'l-

[a] *Annalium* t. II, p. 454, in fine. — Mosta'în, aussitôt parvenu au khalifat en 248, exila cet 'Obaïd-Allah-ibn-Iah'ïâ-ibn-Khâk'ân à *Bark'ah* (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٧٩٠ et ٧٩١).

[b] *Hist. sarac.* p. 175, l. 34.

[c] Ainsi nommé pour le distinguer de Boghâ-*'l-Kebîr* auquel Kemâl-ed-Dîn attribua à tort le crime de Boghâ-*'s'*-S'aghîr (*Zobdat-el-H'aleb*, etc. p. ٢٩, l. 4; — p. 20 de la trad. lat. de Freytag). Voyez sur les deux Boghâ la note [a] de la page 546. El-Makîn (p. 150 *bis*, l. 21, 25 et 35) écrit, improprement, نوغا (Nough â); Abou-'l-Faradj (p. ٢٩١, l. 16; — p. 170 de la trad. lat.) l'appelle Bâghir.

pris de la désignation qu'El-Motaouakkil avait faite de deux autres de ses fils (El-Mo'tazz et El-Mouaïad) pour succéder à El-Montas'ir, proclamèrent un de leurs cousins, El-Mosta'în-ibn-Moh'ammed-ibn-el-Mo'tas'im [1]. C'était ce prince qui régnait depuis le 3 rebî'-l-akhir 248, quand Ah'med-ibn-T'ouloun, rappelé par des lettres de sa mère bien-aimée, dont les désirs étaient pour lui des ordres [2], revint de *T'arsous* à *Sâmarrâ*.

Une circonstance fortuite avait comme préparé, à son retour, un accueil particulièrement bienveillant : la caravane dont il faisait partie, quoique composée d'environ cinq cents personnes [3], fut attaquée dans sa route vers *Roûd* [4]. Ah'med, n'écoutant que son courage, se mit à la tête de la défense, tua un grand nombre des agresseurs, mit les autres en fuite, réussissant à leur reprendre des étoffes précieuses (ثياب ممتّنة من عمل الروم) qui appartenaient au Khalife, et dont ces malfaiteurs s'étaient emparés [5]. En reconnaissance de ce service, El-Mosta'în lui fit don de mille dînârs et d'une jeune fille, dont il eut son second fils, Khomâraouaïah [6], au milieu de moh'arram 250 [7]. Le Khalife, dont

Faradj[a], Abou-'l-Fedâ[b], Abou-'l-Mah'âcin[c], Soïout'î[d], s'accordent sur cette durée (six mois) du règne d'El-Montas'ir dont la proclamation avait suivi immédiatement le meurtre de son père (*Târîkh-el-Kholafâ*, p. ٣٤٩, l. 18).

[1] Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٧٧٠, l. 12 et 13) fait, à tort, El-Mosta'în *fils* du khalife El-Mo'tas'im, dont il était le *petit-fils*, comme on le voit dans Ibn-K'otaïbah où on lit (p. ٣٠٠, l. 13) : «Alors fut proclamé Ah'med-el-Mosta'în-«*ibd-Moh'ammed*-ibn-Ish'âk'-el-Mo'tas'im.» L'auteur des *Nodjoum* se redresse plus bas (p. ٧٧٠, l. 16) en disant très-bien qu'El-Mosta'în était *cousin* d'El-Montas'ir; mais comme il reproduit son erreur page ٧٧١, lin. ult. où on lit «El-Mos-«ta'în-Billah-Ah'med-*ibn*-el-Mo'tas'im,» j'ai cru devoir consacrer une note à relever cette erreur généalogique commise par un auteur généralement exact. (Voyez cependant, à ce sujet, les *Recherches* de M. Dozy à la note 4 de la page 191, t. I, édition de 1849.)

[2] T. Roorda, p. 3; conf. *En-Nodjoum*, t. II, p. ٥, l. 3 à 5.

[3] En-Nouaïrî (apud Roorda, p. 51, l. 24). — *En-Nodjoum*, t. II, p. ٥, l. 7.

[4] Sur cette localité, voyez la *Géographie* d'Edrîsî, t. II, p. 152.

[5] *En-Nodjoum*, t. II, p. ٥, l. 8 et suiv. — En-Nouaïrî (apud Roorda, p. 51, l. 25 et suiv. — p. 4 du texte latin) explique qu'il s'agissait de divers objets dont l'empereur de Constantinople (Michel III) avait, par un édit, prohibé l'exportation en pays musulman.

[6] Voyez, sur l'orthographe de ce nom, la note [c] de la page 451 de ce volume.

[7] En-Nouaïrî (apud Roorda, p. 52, l. 1 à 5; — p. 4 du texte latin). — *En-Nodjoum*, t. II, p. ٥, lin. ult. Une note 5 de cette page ٥ est ainsi conçue : «Lege ٢٥٥, ut infra in vita ejus «docetur.» En effet, à la page ٥١, l. 5, on lit qu'il naquit à *Sâmarrâ* en 255, mais la date de 250 me paraît être évidemment la vraie. D'une

[a] *Hist. compend. dynast.* p. ٢٩٧, l. 16 (p. 174 de la trad. lat.).
[b] *Ann. muslem.* t. II, p. 206, l. 16 et 17. Il dit six mois deux jours.
[c] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٧٥٧, l. 18, et p. ٧٩١, l. 12.
[d] *Târîkh-el-Kholafâ*, p. ٣٤٥, l. 9 et 10. Il dit le 5 rebî'-l-akhir 248.

Ibn-T'ouloun avait si bien conquis la faveur, devait bientôt encourir la disgrâce de cette milice turbulente, qui désormais, comme je viens de le dire, faisait et défaisait les Khalifes; je me bornerai à rappeler ici qu'El-Mosta'în, *déposé* après deux ans et neuf mois de règne[1], quitta *Sâmarrâ* le dimanche 3 moh'arram 251[2] pour se réfugier à *Baghdâd* où, un an après (le vendredi 4 moh'arram 252)[3], il *abdiquait*, régularisant ainsi le choix fait par les Turcs, qui avaient proclamé El-Mo'tazz au moment où ils déposaient son cousin El-Mosta'în. *Oudjaïf* fut la résidence assignée au Khalife déchu, Ah'med-ibn-T'ouloun reçut la mission de l'y accompagner, et là se passa un drame qu'il était facile de prévoir. On avait persuadé à K'abîh'ah, mère du nouveau Khalife, que la vie de son fils ne serait jamais en sûreté tant qu'El-Mosta'în vivrait. Cette femme ne craignit pas d'écrire à Ah'med d'assassiner celui qui avait été son bienfaiteur, lui promettant, pour prix d'un pareil service, le gouvernement de *Oudjaïf*[4]; mais

part, son père étant mort en 270; comme on le verra, il n'aurait eu que quinze ans quand il prit les rênes du gouvernement de l'*Égypte*, et les actes du début de son règne ne répondent pas à une si extrême jeunesse. D'autre part, Eutychius (*Annalium*, t. II, p. 481, l. 6 à 9) et Ibn-Khallikân disent formellement qu'il avait *vingt ans* (ابن عشرين سنة) quand il fut acclamé par les troupes en 270, et, plus loin, ce dernier place sa mort dans la nuit du samedi 27 au dimanche 28 dzou-'l-k'a'dah 282*, à *l'âge de 32 ans* (n° ٢٢٠, fasc. III, p. 14, l. 10, et p. ٢٠, l. 5; — t. I, p. 498 et 500 de la trad. angl.). J'admets donc sans hésitation l'année 250 pour celle de la naissance de Khomâraouaïah. — Son frère aîné, El-'Abbâs, était né en 242 (*En-Nodjoum*, t. II, p. ٤, l. 7); c'est sans doute à cette date qu'Ibn-T'ouloun prit le nom d'*Abou-'l-'Abbâs*-Ah'med. Suivant En-Nouaïrî et Mak'rîzî (apud Roorda, p. 52, l. 18 à 23; — p. 3 du texte latin), il avait eu ce fils aîné d'une fille de Bârkhoukh[b] (بارخوخ), turc haut placé à la cour de *Baghdâd*. Suivant d'autres, El-'Abbâs avait pour mère Khâtoun, cousine germaine de son père (*En-Nodjoum*, t. II, p. ٤, l. 7.).

[1] *En-Nodjoum*, t. I, p. ٧٧٠, lin. ult. et p. ٧٧١, l. 1. Il dit à tort que, jusqu'à son *abdication*, son règne fut de trois ans et *six* mois.

[2] C'est la date à laquelle conduisent les deux ans neuf mois d'Abou-'l-Mah'âcin, mais à sa page ٧٩٧, ligne 9 du tome I, il dit le 12 moh'arram 251. Plusieurs auteurs font partir ce règne du jour de la *proclamation* séditieuse par les Turcs; je l'ai daté du jour de l'*abdication* d'El-Mosta'în. (Voyez le N° III de la NOTE A placée à la fin de cet ouvrage.)

[3] Ibn-el-Athîr, *El-Kâmil*, t. VII, p. ١١٢, l. 5. — El-Makîn, *Hist. sarac.* p. 158, l. 19; et p. 159, l. 16 et 17. — *Annal. muslem.* t. II, p. 214, l. 5 à 9. — Abou-'l-Mah'âcin dit «au commencement «de 252.» (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٧٩٧, l. 13.)

[4] Mak'rîzî (apud Roorda, p. 52, l. 28; — p. 5 du texte latin). — El-Makîn (p. 159, l. 13) donne, à la mère d'El-Mo'tazz, le nom de فتيكة (Fatîh'ah), mais Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. VII, p. ٢٢٣, l. 3) et Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. II, p. 252, l. 5) avaient, avant Mak'rîzî, re-

* Voyez la note * de la page 570 ci-après.

[b] J'écris ce nom comme l'a écrit Mak'rîzî, et, à la note 6 de la page 550 ci-après, j'indiquerai plusieurs variantes. Mak'rîzî intitule ce personnage beau-père (حمو) d'Ibn-T'ouloun (apud Roorda, p. 64, l. 18 et 19; — p. 12 du texte latin).

elle connaissait mal le noble caractère de l'homme à qui elle s'adressait; il était incapable de reculer devant les dangers auxquels l'exposait un refus : « Non, par Dieu, répondit sans hésiter le fidèle serviteur, je ne toucherai pas « un cheveu de celui à qui j'ai prêté serment, et qui est fils de Khalife. » Ce fut le chambellan Sa'îd-ibn-S'âlih' qui se chargea de cette horrible commission et s'en acquitta le 3 chaouâl 252[1]. Le refus de Ah'med-ibn-T'ouloun dut être une cause de disgrâce; cependant nous allons le voir paraître sur la scène qui fut le théâtre de sa gloire.

Lorsque, à la fin de 235[2], El-Motaouakkil avait commis la faute de partager l'empire entre ses trois fils désignés[3], il avait fait une part immense à l'aîné, El-Montas'ir, part dans laquelle se trouvaient l'*Ifrîk'îah* et tout le *Maghrib*, à partir d'*El-'Arîch*[4] *d'Égypte* jusqu'aux confins de l'empire vers l'occident[5]. A cette époque et depuis près de vingt ans, les Turcs avaient envahi les hautes fonctions à ce point qu'on leur donnait des gouvernements qu'ils faisaient administrer par des délégués. Comme pour multiplier les emplois, une même

dressé ce nom lorsqu'ils disent que K'abîh'ah, mère d'El-Mo'tazz, mourut en 264; Abou-'l-Mah'âcin précise en rebî-'l-aouel 264 (*En-Nodjoum*, t. II, p. ۳۴, l. 12 et 13).

[1] *El-Kâmil*, t. VII, p. ۱۱۹, l. 6 et suiv. — *Hist. sarac.* p. 158, l. 21 et seq. — *Annal. muslem.* t. II, p. 214, l. 13 et suiv. — *En-Nodjoum*, t. I, p. ۷۷۱, l. 2 à 6. — C'est à Soiout'î que j'emprunte la date précise du 3 chaouâl 252 (*Târîkh-el-Kholafâ*, p. ۳۴۷, l. 1 à 3).

[2] El-Makîn (p. 149, l. 1 et seq.) donne, pour ce partage, ou plutôt pour la désignation des trois successeurs, la date du samedi 27 dzou-'l-h'idjah 235 (12 juillet 850 de J. C.). Le Khalife remit à chacun de ses fils désignés deux drapeaux : l'un noir, qui était le drapeau attaché à la qualité impériale; l'autre blanc, qui était celui des gouverneurs de provinces (*Chresth. arab.* t. II, p. 263). El-Makîn énumère ensuite avec détail les provinces qui furent attribuées à chacun des fils.

[3] C'étaient El-Montas'ir, El-Mo'tazz et Mouaïad. Ce dernier, par cela seul qu'il était désigné, eut à subir d'indignes traitements de son frère El-Mo'tazz aussitôt que celui-ci se vit assuré du trône, en moh'arram 252, par l'abdication d'El-Mosta'în, leur cousin. Dès le mois de redjeb, Mouaïad, dépouillé de son droit à l'héritage, enchaîné, frappé, fut jeté dans une prison, où, dans la même année, la strangulation vint mettre un terme à ses souffrances[a]. (*El-Kâmil*, t. VII, p. 110 et 114.)

[4] Voyez aux *Justific. géogr.* le mot *El-'Arich*, auquel j'ai déjà renvoyé note 6 de ma page 13. — Voyez aussi la *Géographie* d'Edrîsî, t. I, p. 340.

[5] El-Makîn (p. 149, l. 9 à 11), copié mot à mot par Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۷۰۸, l. 5 et 6).

[a] Soiout'î, *Târîkh-el-Kholafâ*, p. ۳۴۸, l. 3 à 5. — *En-Nodjoum*, t. I, p. ۷۷۰, l. 6 à 8. Abou-'l-Mah'âcin fait connaître, dans ce passage, une circonstance qui rend plus odieux, s'il est possible, le crime d'El-Mo'tazz, c'est que la mère de Mouaïad était sa demi-sœur. Il faut admettre qu'El-Motaouakkil avait épousé une femme (veuve ou divorcée) qui avait une fille de son premier mariage; que, de cette femme, El-Motaouakkil eut plusieurs enfants, dont El-Mo'tazz; qu'ensuite il épousa sa belle-fille, dont il eut Mouaïad, qui se trouvait ainsi frère d'El-Mo'tazz par son père, demi-neveu par sa mère.

province était partagée entre plusieurs vice-gouverneurs : c'est ainsi que, en *Égypte*, il y avait un gouverneur à *Fost'ât'*, un autre à *Alexandrie*, un autre encore dans le *Sa'ïd*, et, même dans ces fractions de l'unité égyptienne, le pouvoir n'était pas concentré dans les mêmes mains; il y avait un commandant des troupes, un fonctionnaire chargé de l'administration civile et du prélèvement des impôts [1], et ces deux autorités étaient, par leur nature, plutôt rivales qu'unies pour le bien public. Dès le règne d'El-Mo'tas'im, en 219, le Turc Abou-Dja'far-Achinâs, nommé émîr d'*Égypte*, lequel conserva ce titre et ses priviléges pendant près de douze années consécutives, se fit représenter par cinq délégués successifs (de djoumâdi-'l-akhir 219 à la fin de 230). C'était Motzaffar-ibn-Kaïdar qui venait de succéder à son père, mort en rebî-'l-akhir 219, lorsque Achinâs-et-Turki, nommé émîr d'Égypte en djoumâdi-'l-akhir 219, le destitua en cha'bân suivant et le remplaça par Mouçâ-ibn-Abou-'l-'Abbâs, qui entra en fonction au commencement de ramadhân. A l'émîr Achinâs, dans les derniers jours de 230 et sous le règne d'El-Ouâthik', succéda Itâkh-et-Turki, qui avait déjà révoqué deux gouverneurs lorsque, après quatre ans de jouissance de son émîrat, El-Motaouakkil, qui était monté sur le trône le 23 dzou-'l-h'idjah 232, remit l'émîrat d'*Égypte* à son propre fils El-Montas'ir en moh'arram 235. 'Ali-ibn-Iah'ïâ, pour la seconde fois et depuis le 6 ramadhân 234, gouvernait l'*Égypte* comme représentant de Itâkh, lorsque fut fait, au détriment des Turcs, l'espèce de coup d'État de moh'arram 235, et ce gouverneur avait déjà eu trois successeurs lorsque, le 1er redjeb 242, El-Montas'ir lui en donna un quatrième dans la personne de Iezîd-ibn-'Abd-Allah, que les préoccupations de l'émîr, absorbé par la préméditation d'un parricide, laissèrent comme oublié en *Égypte*, oublié à ce point que non-seulement le forfait consommé le 3 chaouâl 247 ne changea rien à l'état des choses, mais que ce fut seulement sous le règne d'El-Mo'tazz, le troisième successeur d'El-Motaouakkil, que Iezîd-ibn-'Abd-Allah fut destitué et remplacé, le 3 rebî-'l-aouel 253, par Mozah'im-ibn-Khâk'ân, qui eut encore deux successeurs avant que le Khalife nommât un nouvel émîr, Bâkbâk [2], qui, en

[1] T. Roorda, p. 6.

[2] Ce Bâkbâk avait succédé à Boghâ * comme huissier d'El-Mo'tazz en même temps que S'âlih' remplaçait son père Ouas'îf dans la même fonc-

* Il s'agit là de Boghâ-'s'-'Saghîr [1*], mis à mort en 254 à *Sâmarrâ* par ordre d'El-Mo'tazz, qui fit exposer sa tête d'abord à *Sâmarrâ*, puis à *Baghdâd* (Ibn-el-Athîr, *Kâmil*, t. VII, p. 178 et 179. — El-Makîn, p. 160, l. 1

[1*] Voyez la note ' de la page 345 de ce volume.

ramadhân 254, se fit représenter à *Fosṭâṭ* par Aḥmed-ibn-Ṭ'ouloun[1]. Celui-ci prit possession de son gouvernement le mercredi 23 ramadhân 254[2] (15 septembre 868 de J. C.). Il y trouva Aḥmed-ibn-el-Modabbir[3] maître du Kharâdj; ce percepteur des impôts était avare, âpre, rusé, et le nouveau gouverneur dut se proposer de mettre un terme à ses exactions; mais son premier soin fut de réduire un rebelle dont les partisans étaient répandus sur le territoire compris entre *Alexandrie* et *Barḳ'ah* : c'était Boghâ-'l-Aṣ'far, qui n'est autre que Aḥmed-ibn-Moḥ'ammed-ibn-'Abd-Allah-ibn-Ibrâhîm-ibn-Ṭ'abâṭ'abâ. Il fut défait et obligé de se retirer dans le *Ṣa'îd*, où, poursuivi, il ne tarda pas à être tué; car sa tête fut envoyée à *Miṣ'r* dès le 18 cha'bân 255[4]. Bientôt, en dzou-

tion (Eutychii *Annales*, t. II, p. 465 in fine). On sait que Ouaṣ'if fut tué par les Turcs dans le mois de chaouâl 253 (Ibn-el-Athîr, *El-Kâmil*, t. VII, p. 1r°, l. 8 à 17. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 216, l. 7 à 9. — Abou-'l-Maḥ'âcin, *En-Nodjoum*, t. I, p. vvf°, l. 14; et p. vv4, l. 9).

[1] Les auteurs s'accordent tous sur cette date, comme on le verra vers la fin d'une NOTE que j'ai rejetée à la suite de cet ouvrage. En rédigeant cette NOTE, j'ai voulu mettre le lecteur à même de juger les continuels changements qui durent faire naître, dans l'esprit de Aḥmed-ibn-Ṭ'ouloun, la pensée de s'emparer de l'*Égypte*. J'y ai résumé ces changements en donnant un extrait des cent cinquante dernières pages du tome Ier des *Nodjoum*, et l'ai terminée par un petit tableau qui permet de voir d'un coup d'œil ce qui s'était passé, à cet égard, dans les trente-cinq années qui ont précédé l'envoi d'Ibn-Ṭ'ouloun en *Égypte*.

[2] Ibn-Khallikân, n° v·, fasc. I, p. 4v, l. 20 et 21 (t. I, p. 154 de la trad. angl.). Le texte dit «le *mercredi* 9 restant, ou, suivant d'autres, le «*lundi* 5 restant,» qui correspondraient au 21 et au 25 du mois; mais ces deux indications sont inexactes, car le 21 ramadhân 254 tombe nécessairement un *lundi*, et, par suite, le 25, un *vendredi*. — En-Nouaïrî (apud Roorda, p. 53, l. 26; — p. 6 du texte latin) dit le mercredi 23 ramadhân 254 (15 septembre 868 de J. C.).

[3] C'est ainsi que l'appelle Abou-'l-Maḥ'âcin, qui écrit المدبّر (*En-Nodjoum*, t. II, p. 1f°, l. 3); d'autres disent que cet Aḥmed était fils de Moḥ'ammed-ibn-el-Modabbir, et que c'était du nom de son grand-père qu'on le nommait Aḥmed-ibn-el-Modabbir. M. Dozy observe que ce mode était fréquent chez les Arabes (*Rech.* etc. t. I, p. 191, note 4, édit. de 1849).

[4] *El-Kâmil*, t. VII, p. 1fA, l. 18 à 22. — *En-Nodjoum*, t. II, p. 4, l. 12 à 15. Ce texte omet Ibn-Ibrâhîm. — En-Nouaïrî et Maḳ'rîzî

à 3. — Abou-'l-Fedâ, t. II, p. 216, l. 13. — Abou-'l-Maḥ'âcin, t. I, p. vv4, l. 1 et 2). — Boghâ-'l-Kebîr était mort en djoumâdi-'l-akhir 248, à l'âge de quatre-vingt-dix ans[1a], sans avoir jamais été blessé, dit-on, malgré le grand nombre de combats auxquels il avait pris part[2a], et le khalîfe El-Mosta'în, qui venait de monter sur le trône, lui donna, pour successeur, son fils Mouçâ-ibn-Boghâ[3a].

[1a] *En-Nodjoum*, t. I, p. v4f, l. 1 à 4. Je crois que c'est à tort qu'Abou-'l-Maḥ'âcin lui donne ici le surnom d'*Ech-Charâbî*, qui appartenait à Boghâ-'s-S'aghîr, fils ou jeune frère de Boghâ-'l-Kebîr. On lit dans Ibn-el-Athîr : بُغا الشرابي وهو بُغا الصغير (*El-Kâmil*, t. VII, p. 1r°, l. 16), et la note 3 de la page v4f du tome I des *Nodjoum* est ainsi conçue : «Sic (الشّرابيّ) vocabatur Bogæ «majoris filius.»

[2a] *Zobdat-el-H'aleb min Ta'rikh-H'aleb*, p. 88, nota 127 de Freytag; et p. 155, où il cite Ma'çoudî.

[3a] *El-Kâmil*, t. VII, p. vv, l. 22 et 23. — *Annal. muslem.* t. II, p. 208, l. 10. — *En-Nodjoum*, t. I, p. v4f, l. 4.

'l-k'a'dah, Ibn-es'-S'oufi, l'Alide, qui est Ibrâhîm-ibn-Moh'ammed-ibn-Iah'îâ, leva l'étendard de la révolte à *Isnâ*[1] et mit en déroute l'armée qu'Ibn-T'ouloun lui avait opposée; mais une nouvelle armée, envoyée en rebî-'l-aouel 256, défit complétement ce factieux à *Ikhmîm* (إخميم[2]) et l'obligea à se réfugier dans la *Grande Oasis* (الواحة[3]). Pendant qu'Ibn-T'ouloun travaillait à établir son autorité en *Égypte*, une province voisine était le théâtre de graves événements : les troubles occasionnés pendant toute l'année 251 par le seul fait de la coexistence de deux Khalifes, El-Mo'tazz à *Sâmarrâ*, El-Mosta'în à *Baghdâd*, avaient eu leurs conséquences dans les provinces, notamment en *Syrie*, dans l'*El-'Aouâs'im* et à *Alep;* cette dernière ville, bien qu'assiégée par les troupes d'El-Mo'tazz[4], résistait à l'injonction de prêter serment à cet usurpateur. L'abdication d'El-Mosta'în, obtenue le 4 moh'arram 252, mit fin à ces luttes, et Ah'med-ibn-Mouallid prit, à cet instant, le commandement de la milice de *K'in nasrîn* et d'*Alep;* mais, peu après, El-Mo'tazz envoya S'âlih'-ibn-'Obaïd-

(apud Roorda, p. 57, l. 24 et 25; — p. 8 du texte latin) font commencer la révolte de Boghâ-'l-As'far (le roux) en djoumâdi-'l-aouel 255, et disent que sa tête fut envoyée à *Fost'ât'* le 18 cha'bân.

[1] Sur *Isnâ* (إسنا), qui est l'*Esneh* de nos cartes, voyez Edrîsî (*Géogr.* t. I, p. 127) et Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٢٤٥, in fine. — *Mochtarik*, p. ١٧, l. 15). Cette ville est située à l'extrémité du *Sa'îd* sur la rive occidentale du *Nil*, à peu près sur le parallèle 25° 15' N. Dans l'*État des provinces et des villages de l'Égypte* qu'a publié Silvestre de Sacy, *Isnâ* se trouve dans la *province de K'ous* ('Abd-al-Lat'îf, *Relation d'Égypte*, p. 702).

[2] *El-Kâmil*, t. VII, p. ١٤٥, l. 8 à 16. — Évidemment, après sa victoire, Ibn-es'-S'oufi avait descendu le *Nil* et était venu prendre position à *Ikhmîm*, ville du *Sa'îd moyen*, qui se trouve sur la rive orientale du fleuve, à peu près sur le parallèle 26° 30' N.; elle donne son nom à une province. C'est l'ancienne *Chemmis* des K'opt'es, *Panapolis* des Grecs: cette synonymie est, pour Champollion, absolument incontestable[a]. (Edrîsî, *Géogr.* t. I, p. 125. — Iâk'out, *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٢٤٥, l. 9. — *Id. Mochtarik*, p. ١٧, l. 1. — 'Abd-al-Lat'îf, *Relation d'Égypte*, p. 700. — K'azouînî, *Kitâb-Athâr-el-Belâd*, t. II, p. ٩٣, l. 17 et suiv. — Abou-'l-Fedâ, *Géographie*, p. ١١٠, l. 8 à 10 (t. II, p. 152 de la trad.). — El-Bak'oui, *Kitâb Talkhîs-el-Athâr* (*Notic. et Extr.* t. II, p. 422.)

[3] *En-Nodjoum*, t. II, p. ٩, l. 15, à p. ٧, l. 1. Il y resta longtemps, dit Roorda (p. 9). Voyez ci-après, p. 553.

[4] *Zobdat-el-H'aleb min Târîkh-H'aleb*, p. ٢٩, l. 8 à 12. C'était S'âlih'-ibn-'Obaïd-Allah-ibn-'Abd-el-'Azîz-ibn-Fadhl-ibn-S'âlih' qui gouvernait *Alep*, *Kinnasrîn* et *El-'Aouas'im* (*ibid.* l. 17 et 18); il résulte cependant du récit de Kemâl-ed-Dîn que Maïmoun-ibn-Solaïman-H'adak'ah-ibn-'Abd-el-Melik-ibn-S'âlih' soutenait, à *Alep*, la cause d'El-Mosta'în, luttant contre Ah'med-el-Mouallid, qui, envoyé par El-Mo'tazz, faisait le siége de cette ville pour obliger les habitants à reconnaître l'usurpation de son maître.

[a] *L'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 259 et 260. — Dès 1811, Ét. Quatremère avait publié un savant article sur *Ikhmîm* (*Mém. géogr. et histor. sur l'Égypte*, t. I, p. 448 à 451); il cite Ibn-H'auk'al en tête des auteurs arabes qui ont parlé de cette ville (Ibn-H'auk'al, p. ١٠٥, l. 4; in-8°. Lugd. Batav. 1873).

Allah-ibn-'Abd-el-'Azîz-ibn-Fadhl-ibn-S'âlih'-el-Hâchimî, celui-là même qui commandait quand la guerre civile éclata[1], et il fut le dernier de la famille S'âlih' qui obtint le gouvernement de la *Syrie*, lequel semblait comme inféodé à cette famille depuis de longues années. En rebî-'l-aouel 254, El-Mo'tazz confia ce poste important à Abou-'s-Sâdj-Dâoudâd, qui le garda jusqu'à l'instant où, vers la fin du règne de Mohtadi[2] (18 redjeb 256), Içâ-ibn-Chaïkh[3] s'empara de *Damas* et poussa l'audace jusqu'à s'approprier soixante-quinze charges d'or[4] envoyées d'*Égypte* à *Sâmarrâ* par Ibn-el-Modabbir, en même temps qu'il refusait de prêter serment à Mo'tamid et supprimait le nom de ce nouveau Khalife dans les prières publiques[5].

On sait que Mo'tamid, entièrement livré à ses plaisirs, n'a manqué, pendant son long règne, aucune occasion de faire preuve d'une honteuse faiblesse; la résistance qu'il rencontra chez 'Içâ-ibn-Chaïkh lui permit de montrer promptement ce qu'on pouvait attendre de son caractère. Il fit offrir à ce sujet révolté le gouvernement de l'*Arménie* s'il consentait à quitter la *Syrie* paisiblement. Ibn-Chaïkh, suivant Kemâl-ed-Dîn[6], accueillit cette proposition (اجاب الى ذلك); mais peut-être acceptait-il l'*Arménie* avec l'arrière-pensée de garder la province qu'il tenait; car Ibn-el-Athîr nous le montre ne consentant à partir qu'après avoir été vaincu dans une bataille, où son fils Mans'our avait perdu la vie[7]. Au sujet de l'armée envoyée par El-Mo'tamid, les récits indiquent,

[1] Voyez la note 4 de la page précédente.

[2] El-Mo'tazz, accablé de mauvais traitements par la milice turque, était mort le 27 redjeb 255; et Mohtadi, son successeur, après un règne d'un peu moins d'une année, avait été renversé, livré à d'indignes outrages, et tué par cette même milice, qui, le 16 redjeb 256, proclama El-Mo'tamid, un des fils de Motaouakkil que ce Khalife avait exclus du trône.

[3] Voyez, sur ce personnage, un intéressant travail de M. Defrémery (*Mém. d'hist. orient.* p. 1 à 15, in-8°, Paris, 1854). Suivant Ibn-el-Athîr*, En-Nouaïrî (apud Roorda, p. 58, l. 4 et 5) et Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. II, p. 214, in fine), 'Içâ-ibn-Chaïkh avait reçu du khalife El-Mo'tazz, en 252 (première année de son règne) l'investiture de *Ramlah*, où, dit le dernier de ces auteurs, il envoya, pour administrer à sa place, un délégué nommé Abou-Mo'tazz.

[4] En-Nouaïrî dit 700,000 dînârs (apud Roorda, p. 58, l. 10); 750,000 selon Mak'rîzî (*id.* p. 59, l. 7; — p. 9, l. 15 du texte latin).

[5] Ibn-el-Athîr, *El-Kâmil*, t. VII, p. 144, l. 22. — En-Nouaïrî et Mak'rîzî (apud Roorda, p. 58, l. 10; p. 59, l. 7, et p. 9 du texte latin). — Defrémery, p. 5 du *Mémoire* cité note ci-dessus.

[6] *Zobdat-el-H'aleb min Târikh-H'aleb*, p. ٣٧, l. 8 à 10 (p. 21 de la trad. de Freytag).

[7] *El-Kâmil*, t. VII, p. 146, l. 1 à 7. — En-Nouaïrî (apud Roorda, p. 58, l. 14 et 15; — p. 10 du texte latin). Voyez les détails dans lesquels est entré M. Defrémery au sujet de cette proposition du Khalife à 'Içâ.—Celui-ci quitta en

* *El-Kâmil*, t. VII, p. 118, lin. ult. à p. 119, l. 5.

sans explication, que deux déterminations furent prises à *Sâmarrâ* : l'une, exprimée par une dépêche, enjoignait à Ah'med-ibn-T'ouloun d'augmenter l'effectif de son armée pour marcher contre Ibn-Chaïkh et le faire rentrer dans le devoir; Ah'med, à la disposition duquel on mettait l'argent nécessaire, s'était empressé d'obtempérer à cet ordre[1], et il allait franchir la frontière, lorsque, le 7 djoumâdi-'l-akhir 257 (mercredi 2 mai 871 de J. C.), il reçut la nouvelle que le Khalife avait, pour remplacer 'Içâ, envoyé son esclave Amâdjour à la tête d'une armée[2]; alors il reprit le chemin de *Fosṭ'âṭ'* en cha'bân, après une campagne de deux mois[3]. Dans cette même année 257, pour une cause que je ne trouve indiquée nulle part[4], Bâkbâk, tombé en disgrâce, avait été mis à mort par ordre de Mo'tamid, qui lui avait donné pour successeur Bârkhoukh, beau-père de Ah'med-ibn-T'ouloun[5], et, le nouvel émîr étant mort en ramadhân de l'année suivante, Ibn-T'ouloun reçut enfin, en 258, l'émîrat d'*Égypte*[6].

effet la *Syrie* en 256 ou 257 pour aller prendre possession de son gouvernement d'*Arménie*, où il mourut en 269 (*El-Kâmil*, t. VII, p. ۲۷۸, l. 21 à 23).

[1] Son empressement s'explique très-bien par la manière dont Ibn-Chaïkh s'était approprié les impôts envoyés d'*Égypte*; Ah'med avait pu voir, dans cet acte déloyal, l'arrière-pensée de s'emparer de la province elle-même.

[2] Ibn-el-Athîr (à la page citée note 7 de la page précédente) prétend qu'Amâdjour n'avait que 1,000 hommes, et que le fils de 'Içâ-ibn-Chaïkh était allé à sa rencontre avec 20,000 hommes. Amâdjour, vainqueur, prit alors (en 256) possession du gouvernement de la *Syrie*. Voir En-Nouaïrî (apud Roorda, p. 58, l. 13 et 14; — p. 10 du texte latin).

[3] Roorda, p. 10. — Abulfedæ *Annal. muslem.* t. II, p. 234, in fine. Il place sous l'année 256 ce succès d'Amâdjour. — Abou-'l-Mah'âcin, sans même donner la date de cette expédition, se contente de dire qu'après avoir vaincu Ibn-es'-S'oufi l'Alide, Ah'med-ibn-T'ouloun marcha en personne contre 'Içâ-ibn-Chaïkh (*En-Nodjoum*, t. II, p. ٧, l. 1 et 2). La seconde détermination à laquelle El-Mo'tamid avait donné suite doit sans doute être attribuée aux conseils des ennemis du gouverneur d'*Égypte*.

[4] Roorda (p. 12) dit : «Nescio quam ob cau-«sam.»

[5] On a vu (à la fin de la note 7 de la p. 543 ci-dessus) que Ah'med-ibn-T'ouloun avait épousé la fille de Bârkhoukh.

[6] *El-Kâmil*, t. VII, p. ۲۷۷, l. 13 à 16. Ibn-el-Athîr écrit بَارْكُوج [a] (Iârkoudj), et l'éditeur de son texte, M. Tornberg, indique, comme variantes des manuscrits : بَارْجُوح (Iârdjouh') et بَارْجُوج (Iârdjoudj); je suppose que le manuscrit dont s'est servi Freytag dit بَارْفُوح (Iârk'ouh'), puisqu'il a transcrit Iarcuhus (*Zobdat-el-H'aleb*, etc. p. 90, à la fin de sa note 131). J'ai dit (p. 544, note [b]) que j'avais adopté, pour le nom de Bârkhoukh, l'orthographe de Mak'rîzî. J'ajouterai ici que cet auteur nous apprend qu'Ibn-T'ouloun avait reçu de son beau-père le gouvernement des provinces d'Égypte autres que *Fosṭ'âṭ'*, notamment d'*Alexandrie*, qui était alors dans les mains d'Ish'âk'-ibn-Dînâr, et où il se rendit

[a] Voyez t. VII, p. ۲۷۲, l. 14; voyez aussi la note 2 de cette page ۲۷۲ et la note 1 de la page ۲۷۷.

Un autre événement grave avait signalé l'année 257 : les *Zindjs*[1], qui, depuis un certain nombre d'années[2], s'étaient répandus sur le territoire musulman et occupaient le littoral voisin de l'embouchure du *Tigre* (دِجْلَة, *Didjlah*), avaient osé, sous la conduite de l'imposteur Khabîth, assiéger *Bas'rah*, et, s'étant rendus maîtres de cette ville, exterminer sa population[3]. Un si grand

le 8 ramadhân 257. Il y laissa Ish'âk' en qualité de sous-gouverneur, et revint le 16 chaouâl[a] à *Fost'ât'*, dont il avait, pendant cette courte absence, confié le gouvernement à son frère Mouçâ. J'ignore quelle faute celui-ci avait commise, mais Ah'med entra en colère contre Mouçâ, lui retira la fonction qu'il occupait et lui ordonna de rentrer dans la vie privée[b] (Mak'rîzî apud Roorda, p. 64, l. 17 à 27 (p. 12 et 13 du texte latin). — Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum*, t. II, p. v, l. 2 à 6.

[1] Peuples nègres de la côte orientale de l'Afrique voisine du *Zanguibar*. (Voyez la *Géographie* d'Edrîsî, t. I, p. 58 et 59; voyez aussi les *Voyages* d'Ibn-Bat'out'ah, t. II, p. 191 à 193.)

[2] Je ne saurais fixer avec exactitude ce nombre d'années. S'il faut en croire El-Makîn (p. 162, l. 29) et Abou-'l-Fedâ (t. II, p. 228, l. 8), le chef de ces hordes, El-Khabîth[c], se serait établi dans le *Bah'rân* en l'année 249, prétendant dès lors descendre de 'Alî-ibn-Abou-T'âleb. M. de Slane[d] place leur levée de boucliers en 252, dans la première année du règne régulier d'El-Mo'tazz; mais ce fut au commencement du règne suivant que la révolte éclata avec une violence inquiétante. El-Makîn (p. 162, l. 23) et Abou-'l-Fedâ[e] (t. II, p. 228, l. 1) s'accordent à fixer l'année 255 pour celle de l'apparition d'El-Khabîth, d'accord en cela avec Ibn-el-Athîr, qui donne la date de chaouâl 255 pour cette première apparition (اوّل خروج)[f], la date de 256 pour la prise d'*Obollah*, de *'Abbâdah*, d'*El-Ahouâz*[g], et 257 pour celle de *Bas'rah* (voy. la note 3 ci-dessous).

[3] *El-Kâmil*, t. VII, p. ۱۴۴, l. 17 à 19. — *Hist. sarac.* p. 165, l. 17 à 20. — *Annal. muslem.* t. II, p. 238, l. 9 et 10. — *En-Nodjoum*, t. II, p. ۲۸, l. 7 et 8. — On sait qu'il fut fait un abominable massacre des habitants de *Bas'rah;* ce fut là que périt, dans sa ville natale, un célèbre grammairien philologue, Abou-'l-Fadhl-el-'Abbas-ibn-el-Faradj-*er-Riâchi*, peut-être plus connu sous ce dernier nom (*Kitâb Ouafaïât-el-*

[a] Le texte de Mak'rîzî dit لاربعة عشر بقيت (le 16), celui d'Abou-'l-Mah'âcin omet le mot بقيت, ce qui donne le 14.

[b] Textuellement : *il lui ordonna de prendre les habits blancs.* (Voyez, sur cette expression, une très-intéressante note de Silvestre de Sacy, *Chrest. arab.* t. II, p. 52.)

[c] El-Makîn écrit الحبيب (El-H'abîb) au lieu de الخبيث (El-Khabîth), et الريح[10] (*Er-Rîh'*) au lieu de الزنج (*Ez-Zindj*). Reiske, aux notes[a] des pages 229 et 251 du tome II de son édition des *Annales muslemici*, avait relevé ces deux fautes du texte donné par Erpenius en 1615. La première de ces fautes avait entraîné le savant d'Herbelot (*Bibl. orient.* p. 380, col. 2, au mot Hasib. — Voyez aussi p. 918, col. 1, au mot Zeng'). Le texte arabe d'Abou-'l-Faradj, publié en 1663, dit très-bien (p. ۲۷۲, l. 10) الزنج, que Pococke (p. 178 de la vers. lat.) transcrit *Zengi*.

[d] Dans une note 3, p. 106, t. II, de sa traduction de l'*Histoire des Berbers*.

[e] Abou-'l-Fedâ (t. II, p. 260, l. 4 et 5) précise même le mercredi 26 ramadhân 255. La traduction latine dit, à tort, le mercredi 27, et Freytag (p. 97, nota 144) a copié cette petite erreur. (Conf. *El-Kâmil*, t. VII, p. ۱۴۱, lin. ult. et *En-Nodjoum*, t. II, p. ۲۲, l. 11.)

[f] *El-Kâmil*, t. VII, p. ۱۴۹, l. 17 et suiv.

[g] *Ibid.* t. VII, p. ۱۴۳ et ۱۴۴. — *Hist. sarac.* p. 165, l. 3 et 4. — *Annal. muslem.* t. II, p. 234, l. 13 à 15.

[10] Eusèbe Renaudot avait relevé cette faute dès 1713 (*Hist. patriarch. Alexandr. Jacobit.* p. 320).

désastre jeta le trouble dans l'esprit de l'indolent Mo'tamid, qui se hâta de rappeler de *La Mekke* à *Sâmarrâ* son frère El-Mouaffak'[1] et de lui remettre les gouvernements de *Koufah*, de la route de *La Mekke*, d'*El-H'aramaïn* (les deux villes saintes), du *Iémen*, de *Baghdâd* et dépendances, de *Ouâçit'*, des régions qu'arrose le *Tigre*, de *Bas'rah*, de l'*Ahouâz*, de la *Perse* et des contrées situées au delà du fleuve[2] (l'*Oxus*); en d'autres termes, Mouaffak' avait sous son commandement tout le sud et tout l'orient de l'empire. Il paraît même, suivant Kemâl-ed-Dîn, que, en rebî'-l-aouel 258, le Khalife ajouta encore à ces immenses possessions *Alep*, *K'innasrîn* et la *province d'El-'Aouâs'im*, en même temps qu'il désignait son fils Dja'far pour lui succéder et, après celui-ci, son frère El-Mouaffak'[3]. Ces dispositions faites, Mo'tamid envoya son coadjuteur

'Aïân, n° ٣٣٠, fasc. IV, p. ١٠, l. 3 et 4; — t. II, p. 11 de la trad. angl.). Ibn-Khallikân relève, en passant, l'anachronisme commis par Ibn-el-Athîr, qui place en 265 la mort de ce savant tué par les *Zindjs* dans le massacre qu'ils firent des habitants de *Bas'rah* (*El-Kâmil*, t. VII, p. ٢٢٨, l. 5 et 6). J'observerai seulement que, comme il paraît constant que l'invasion de la ville eut lieu à l'heure de la prière du *vendredi*, Ibn-Khallikân devrait dire que *Bas'rah* fut prise par les *Zindjs* non pas *treize* nuits restant, mais *douze* nuits restant (le 17 chaouâl 257), qui, en effet, correspond au *vendredi* 7 septembre 871 de J. C. — Abou-'l-Fedâ donne exactement l'année (*Annal. muslem.* t. II, p. 240, l. 4).

[1] Le nom complet de ce frère était Abou-Ah'-med-T'alh'ah-el-Mouaffak'-Billah-ibn-Dja'far-el-Motaouakkil (*Annal. muslem.* t. II, p. 266, l. 2). On peut dire qu'il fut, et très-légitimement par droit de capacité, khalife, sous le khalifat de Mo'tamid.

[2] *El-Kâmil*, t. VII, p. ١٩٩ et ١٩٧. — *Hist. sarac.* p. 165, l. 26 et seq. — *En-Nodjoum*, t. II, p. ٣٨, l. 9 à 11. — Freytag, *Selecta ex historia Halebi*, p. 90, nota 132. — Roorda, p. 23.

[3] *Zobdat-el-H'aleb min Târîkh-H'aleb*, p. ٣٧, l. 13 à 17 (p. 21 de la vers. lat.). Kemâl-ed-Dîn ajoute qu'El-Mouaffak' donna le commandement d'*Alep* et d'*El-'Aouâs'im*[a] à Simâ-'t'-T'aouîl (le long), un des généraux des 'Abbâssides et leur client[b].

[a] On sait que cette province avait *Antioche* pour capitale; Simâ fixa sa résidence à *Alep*. — *El-'Aouâs'im* est le pluriel de *'Âs'im* (dont l'accès est défendu); c'est un ensemble de points fortifiés situés, pour la plupart, dans les montagnes qui séparent *Alep* et *Antioche*. Souvent on y comprend *Mas's'îs'ah* et *T'arsous* sans y comprendre *Alep*. Abou-Sa'îd a placé la capitale de ce pays à *Manbidj* (Iâk'out, t. III, p. ٧٤١, l. 19. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. II, p. ٣٨٧, l. 11 à 14). Sur *Manbidj*, voy. Iâk'out (*Mo'djam*, t. IV, p. ٩٥٤, l. 6).

[b] Ce Simâ-'t'-T'aouîl est nommé aussi par les auteurs byzantins à propos de l'expédition que Basile fit en 875 (261 à 262 de l'hég.) dans la Cappadoce[1*]; seulement ils supposent que le surnom d'*Et'-T'aouîl* (le long) est le nom du père de Simâ. Ainsi Constantin VII, surnommé *Porphyrogénète*[2*], dit, dans la *Vie de Basile le Macédonien : ὅτε καὶ Σήμας ἐκεῖνος ὁ τοῦ Ταήλ...*[3*], et Cedrenus a copié littéralement le passage entier auquel j'emprunte ces quelques mots, avec cette seule différence qu'il écrit *Σίμας* au lieu de *Σήμας*[4*].

[1*] Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XIII. p. 287.

[2*] Cet empereur, le second du surnom de *Porphyrogénète*, écrivit plutôt qu'il ne régna, quoiqu'il soit resté, nominalement, quarante-huit ans sur le trône, où il monta en 911 à l'âge de six ans; il mourut, empoisonné par son fils, le 15 novembre 959, âgé de 55 ans (*Hist. du Bas-Emp.* t. XIV, p. 35 à 37). Cedrenus (t. II, p. 337 D, l. 23 et 24) dit le 9 novembre, âgé de 54 ans et 2 mois.

[3*] Theophanis continuati, lib. V, § 46, p. 279 B, l. 10 à 13.

[4*] Georg. Cedreni *Historiarum compendium*, t. II, p. 214 A, l. 4 à 6.

combattre les *Zindjs*[1], ce qui veut dire qu'El-Mouaffak' jugea les progrès de Khabîth assez menaçants pour qu'il se décidât à marcher en personne contre un si redoutable ennemi[2]; car El-Mo'tamid, à peine monté sur le trône, n'était déjà plus Khalife que de nom.

A son retour des frontières de *Syrie*, où sa présence était devenue inutile par l'arrivée de Amâdjour, Ah'med-ibn-T'ouloun entreprit ces immenses constructions que Mak'rîzî a décrites[3] et se fortifia de manière à préparer son pouvoir absolu sur l'*Égypte*, malgré les révoltes qui, pendant l'exécution de ces travaux, l'obligeaient incessamment à mettre sur pied des armées destinées à des expéditions lointaines : ainsi, en 259, Ibn-S'oufi-'l-'Aloui, après trois ans de séjour dans la *Grande Oasis* (voy. p. 548, note 3), marcha sur *El-Ochmounaïn*[4]; Ah'med envoya contre lui une armée commandée par Ibn-Abou-'l-Ghaïth. Ce général ne rencontra pas l'ennemi parti pour aller combattre Abou-'Abd-er-Rah'man-el-'Omara[5], qui, après une bataille décisive, obligea Ibn-S'oufi à se réfugier à *Assouân* (*Syène*), où, bientôt rejoint par l'armée d'Ibn-T'ouloun et abandonné de ses partisans (تفرّق اصحابه), il se vit réduit à s'embarquer à *'Aïdzâb*[6] pour gagner *La Mekke;* mais là il fut arrêté par ordre du gouverneur, envoyé à Ibn-T'ouloun, qui le fit jeter en prison, puis bientôt lui rendit la liberté, l'autorisant à habiter *Médine*, où il resta jusqu'à sa mort[7]. Dès 260, un certain Abou-Rouh', qui avait été des compagnons d'Ibn-S'oufi, se mit à exercer toute sorte de brigandages avec une troupe assez nombreuse pour qu'Ibn-T'ouloun fût obligé d'envoyer successivement plusieurs armées avant

[1] *Annal. muslem.* t. II, p. 240, l. 5 et 6. — *En-Nodjoum*, t. II, p. ٢٩, l. 13 et 14.

[2] Ses progrès croissaient d'une manière effrayante depuis l'an 256 où il avait défait un certain Dja'lân qui avait essayé de marcher contre lui. El-Makin dit aussi que Khabîth avait, dès lors, organisé une flotte qui captura vingt-quatre vaisseaux des Arabes, et que tous ceux qui les montaient furent égorgés (*Hist. sarac.* p. 164, l. 34, à p. 165, l. 3).

[3] Roorda, p. 10 et 11. — *En-Nodjoum*, t. II, p. ١٣, in fine à p. ١٩. — Ét. Quatremère, *Mém. géogr. et hist. sur l'Égypt.* t. II, p. 453 et suiv. L'abandon que fit Ibn-T'ouloun du château d'*El-'Askar*, l'ancien palais des émîrs d'*Égypte*, et sa construction du château d'*El-K'at'âïa'* (القصر القطائع) détermina la création du grand quartier de ce nom.

[4] Voyez, sur cette localité, la note 4 de la page 320 de ce volume.

[5] Ibn-el-Athîr consacre un chapitre à ce personnage (*El-Kâmil*, t. VII, p. ١٨٣).

[6] Port de la rive occidentale de la *Mer de K'olzoum* (بحر قلزم) (*Mo'djam-el-Boldân*, t. III, p. ٧٥١, l. 2 et 3). — Abou-'l-Fedâ, *Géographie*, p. ٣٣, l. 10, et p. ١٢٠, l. 6 à 9 (t. II, p. 29 et 167 de la trad.). — Ibn-Bat'out'ah raconte qu'il s'embarqua à *'Aïdzâb* pour passer à *Djoddah* et se rendre, de ce port, à *La Mekke* (*Voyages*, t. IV, p. 324, l. 8 et 9).

[7] *El-Kâmil*, t. VII, p. ١٩٥, l. 16, et surtout p. ١٨١, l. 11 à 24.

de réussir à le forcer de se rendre à merci[1]. En 261, la population de *Bark'ah* se soulevait, prétendant à l'indépendance, et se donnait pour chef Moh'ammed-ibn-el-Faradj-el-Farghâni; mais Ah'med-ibn-T'ouloun fit aussitôt marcher son esclave Loulou contre cette ville avec mission de la faire rentrer dans l'obéissance et de châtier les chefs de l'insurrection; ce qu'il exécuta[2].

[1] *El-Kâmil*, t. VII, p. ١٨٨, l. 3 et suiv.

[2] *Ibid.* t. VII, p. ١٩٥, l. 7 à 19. — *Annal. muslem.* t. II, p. 246, l. 19 et 20. — Roorda, p. 22. — On s'étonne de lire dans Ibn-Ouadrân, à propos de cette insurrection : «Ah'med-ibn-«T'ouloun s'empara du pays et emmena en cap-«tivité les plus notables de la population; *alors «le territoire de Bark'ah devint province égyptienne*[a].» — *Bark'ah*, au dire d'El-Bekrî[b] et de Iâk'out[c], était la limite orientale de l'*Ifrîk'ïah;* mais, par *Bark'ah*, il faut entendre la province de ce nom, laquelle, suivant Ia'k'oubî[d], s'étendait jusqu'à *Tâouarghâ*, que le même Ia'k'oubî place à six journées[e] et Edrîsî à 113 milles de *Tripoli*[f]. Ces deux chiffres sont trop faibles, mais je crois celui de Ia'k'oubî plus près de la vérité, car il suppose une marche de 26 milles par jour[g], ce qui n'a rien d'exagéré[h]. Si, par des calculs analogues à celui que je viens d'indiquer dans la note[g], on mesure approximativement la distance de *Tâouarghâ* à *Sort* et celle de *Sort* à *Bark'ah*, on trouve pour la première 99,402[i], et pour la seconde 77,6715 lieues kilométriques, ensemble 177 lieues kilométriques de *Tâouarghâ* à *Bark'ah*, c'est-à-dire à 4 lieues 1/3 près, le triple de la distance de *Tâouarghâ* à *Tripoli*. — Le capitaine Lyon, revenant de *Soknâ* (dans le *Fezzân*) à *Tripoli*, arrivait le samedi 11 mars

[a] *Rev. de l'Or. de l'Alg. et des colon.* t. XIV, p. 428; IIe s.; n° de décembre 1853. Voyez p. 559 et 560.

[b] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ٢١, l. 12 (*J. A.* t. XII, p. 464; ve s. 1858).

[c] *Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٣٢٥, l. 10 et 11; et p. ٥٧٣, l. 13, à p. ٥٧٤. — *Mochtarik*, p. ٥٢, l. 15 à 19. — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ٨١, l. 4 à 6.

[d] *S'ifat-el-Maghrib*, p. ٥, l. 3; et p. ٩, l. 17 (p. 40 de la trad. lat.).

[e] *Ibid.* p. ٩, l. 18 (p. 50 de la trad. lat.).

[f] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٢٢, l. 5 à 7. Je tiens compte ici de l'addition de 24 milles indiquée dans Edrîsî, note 1 de la page 143. Sur ces localités, voy. ci-après mes pages 561 et 562.

[g] Je compte de *Tripoli* à *Tâouarghâ* 155,532 milles ou 51,844 lieues communes (57,547 lieues kilom.). La *Connaissance des temps pour 1869* (p. LV) donne 10°51′18″E. pour la longitude de *Tripoli*, 32°53′40″N. pour sa latitude. En mesurant sur la carte que Barth a jointe à ses *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres*, publiés en 1849, j'obtiens à peu près 12°52′30″E. Pour la longitude de *Tâouarghâ*, 32 degrés pour sa latitude. On sait d'ailleurs que, sur le 32e parallèle, la longueur du degré est de 50,88 milles nautiques ou 94,219m,6. L'hypothénuse du triangle construit avec ces éléments donne 230,188 mètres ou 57,547 lieues kilométriques.

[h] Edrîsî (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٣٢, l. 3) compte, d'*Alexandrie* à *Bark'ah*, 21 journées ou 450 milles, c'est-à-dire 26,19 milles par journée.

[i] Ce chiffre correspond à 89,55 lieues communes; à la note[g] ci-dessus on voit que je trouve 51,844 lieues communes pour la distance de *Tâouarghâ* à *Tripoli*, ce qui donne pour la distance de *Tripoli* à *Sort* 51,844 + 89,55 = 141,394 lieues communes ou 424 milles. El-Bekrî compte de *Tripoli* à *Sort* 10 journées[1*], et Edrîsî donne 11 journées ou 230 milles[2*] (21 milles par jour) pour la distance entre ces deux villes. Je me crois autorisé à admettre que ces deux éminents géographes commettent là une énorme erreur (plus de 60 lieues) dont on est averti par la différence des longitudes qui est de 5 ½ à 6 degrés.

[1*] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ٩, l. 22 (*J. A.* t. XII, p. 429; ve s. 1858).

[2*] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ١٢٢, l. 4 et 5.

Ces révoltes n'étaient pas les seuls obstacles qu'Ibn-T'ouloun rencontrât dans l'exécution de ses ambitieux projets; il avait des ennemis tels que Amâdjour [1], Ah'med-ibn-el-Modabbir [2], Chak'îr-ibn-el-Ouâçit'i, maître des postes [3], qui, étendant leurs intrigues jusqu'à *Sâmarrâ*, avaient osé, en 258, demander par écrit au Khalife la révocation du gouverneur délégué de l'*Égypte* et avaient même réussi à le faire mander à la cour avec ordre de laisser à *Fost'ât* un chargé de pouvoirs, dont on lui laissait le choix, pour administrer la province. Ibn-T'ouloun, au lieu d'obtempérer à cette injonction, avait envoyé Ah'med-el-Ouâçit'i, son secrétaire et son ami, avec de riches présents pour le vizir, et ces présents avaient eu tout le succès qu'il en attendait, puisque ce fut peu après, à la fin de 258, que, par la mort de Bâkbâk et par celle de Bârkhoukh, il obtint l'émîrat d'*Égypte* [4]. Ibn-el-Modabbir comprit dès lors que sa position en Égypte n'était plus tenable; non-seulement il sollicita et il obtint l'administration des finances de la *Palestine*, de l'*Ordonn* [5] et de *Damas;* mais, avant de se rendre à son nouveau poste, il tint à effacer toute trace d'hostilité entre le nouvel émîr d'Égypte et lui. La paix se fit entre eux par le mariage de la fille d'Ibn-el-Modabbir avec Khomâraouaïah, bien qu'ils fussent encore enfants [6]. Nous sommes arrivés à l'instant où un ennemi bien plus redoutable allait surgir contre Ibn-T'ouloun : c'était El-Mouaffak', qui, depuis six ans [7], faisait la guerre aux *Zindjs* et qui, pressé d'argent pour soutenir cette guerre acharnée, s'était adressé à l'opulent émîr d'Égypte, dont il convoitait

1820, à la *vallée de Zamzam* «running N. E. and «S. W.... and it runs to the sea at *Tawurgha*.» (Captain Lyon, *A narrative of travels in northern Africa*, chap. IX, p. 330; in-4°, London, 1821; — p. 280 de la trad. franç. abrég.)

[1] Que nous venons de voir (p. 550) appelé au gouvernement de *Damas* et de ses dépendances, et qui, «soit par crainte, soit par jalou«sie,» dit En-Nouaïrî (apud Roorda, p. 63, l. 21; — p. 11 du texte latin), voyait avec déplaisir le voisinage d'Ibn-T'ouloun.

[2] Qui ne pouvait pardonner à Ibn-T'ouloun le rôle subalterne auquel celui-ci l'avait réduit pour mettre un terme à ses exactions (v. p. 547).

[3] Il était surnommé El-Khâdim (l'esclave) parce qu'il avait appartenu à K'abîh'ah, mère d'El-Mo'tazz; Ibn-el-Modabbir l'avait admis parmi ses familiers (Roorda, p. 7). J'ai dit (note 9, p. 400 de ce volume) l'importance de la fonction de maître des postes chez les Musulmans.

[4] En-Nouaïrî (apud Roorda, p. 63, l. 23 et suiv. — p. 11 et 12 du texte latin). Voyez p. 550 de ce volume.

[5] Est pris ici pour la région qu'arrose le *Jourdain*. Voir Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ٢٠٠, l. 9 et suiv. — *Mochtarik* passim. — *Marâs'id*, t. I, p. ٤٥, l. 5 à 16). — Abou-'l-Fedâ (*Géogr.* p. ٣٩, l. 14, et p. ٤٨, l. 12; — p. 48 et 60 de la trad.). — *Djihân Nomâ*, t. II, p. 262.

[6] En-Nouaïrî (apud Roorda, p. 65, l. 1 à 5; — p. 13 du texte latin). Khomâraouaïah était né en moh'arram 250 (voy. p. 543).

[7] Roorda, p. 23. — Cette guerre avait commencé le mercredi 26 ramadhân 255 (*Annal. muslem.* t. II, p. 260, l. 4 et 5); on était donc alors à une époque avancée de l'année 261.

la province. A cette occasion, et intervenant une lettre secrètement envoyée à Ibn-T'ouloun par le Khalife Mo'tamid, qui se permit d'agir contre son frère, j'allais dire contre son maître, une lutte s'engagea entre Mouaffak' et Ah'med, lutte qui s'envenima à ce point que, vers la fin de 262, Mouaffak' donna le gouvernement de l'*Égypte* à Amâdjour et chargea Mouçâ-ibn-Boghâ de rassembler une armée pour expulser Ibn-T'ouloun de cette province. Mais Ibn-Boghâ, hésitant, séjourna dix mois à *Er-Rak'k'ah*[1]; Amâdjour lui-même, redoutant l'adversaire qu'il avait à combattre, se préparait lentement, lorsque, en 264, il fut surpris par la mort[2]. Aussitôt Ibn-T'ouloun, profitant de l'absence d'El-Mouaffak', toujours occupé de la guerre contre les *Zindjs*, accourut d'*Égypte*, envahit la *Syrie*, confirma 'Ali-ibn-Amâdjour dans le gouvernement de son père en lui faisant prêter serment de fidélité et bientôt s'empara de *H'ims'*, de *H'amâah*[3], d'*H'aleb*, et marcha sur *Antioche*, où se trouvait alors Sîmâ-'t'-T'aouîl[4]. Ah'med mit le siége devant cette ville; mais tous ses efforts échouaient, et, désespérant du succès, il songeait à se retirer, lorsque des habitants, hostiles à Sîmâ, indiquèrent aux assiégeants un point faible qui leur permit de pénétrer dans la place et de surprendre la garnison. Sîmâ-'t'-T'aouîl trouva la mort en combattant, et Kemâl-ed-Dîn place cet événement en 264 ou 265[5]. S'avançant alors à travers la *Thogurie*[6] pour aller faire la guerre sainte, prétexte que, depuis l'origine, il donnait à cette guerre de conquête,

[1] *El-Kâmil*, t. VII, p. ۲۱۲, l. 4 et 5. — Roorda, p. 27 et 28. Ce retard de dix mois dut conduire Mouçâ vers dzou-'l-k'a'dah 263; ce fut alors que ses troupes, non payées, se révoltèrent. Il se retira dans le *'Irâk'*, où il mourut au bout de deux mois, en moh'arram 264 (*En-Nodjoum*, t. II, p. ۲۰۹, l. 10 à 12).

[2] *El-Kâmil*, t. VII, p. ۲۱۹, l. 14. — *Annal. muslem.* t. II, p. 250, l. 6 à 12.

[3] Peut-être l'ancienne *Epiphania* (C. Plinii *Hist. Nat.* t. I, p. 270, l. 9. — D'Anville, *Géogr. anc. abrég.* t. II, p. 346.)

[4] Voyez la note [b] de la p. 552 ci-dessus. — Sîmâ s'était retiré à *Antioche* avec une armée nombreuse composée de Turcs (Roorda, p. 35, l. 7 et 8).

[5] *Zobdat-el-H'aleb min*, etc. p. ۲۸, l. 18 et 19 (p. 22 de la tr. lat.). — El-Makîn (p. 169 et 170) et Abou-'l-Faradj, *Hist. compend. dynast.* p. ۲۷۱, l. 11 à 15 (p. 177 de la trad. lat.), disent en 265; mais Ibn-el-Athîr (t. VII, p. ۲۱۹, lin. ult.) et Abou-'l-Fedâ (t. II, p. 250, l. 6 à 12) rapportent ce fait à l'année 264. Roorda, qui déclare (p. 81, l. 17) avoir suivi En-Nouaïri et Mak'rîzî, donne la date de septembre 878 (p. 35 du texte latin); or, comme le 1er septembre 878 correspond au 29 dzou-'l-h'idjah 264, il est fort probable que Sîmâ fut tué au commencement de moh'arram 265, et je remarque qu'Abou-l-Mah'âcin place la prise d'*Antioche* en moh'arram 265 (*En-Nodjoum*, t. II, p. ۴۰, l. 19).

[6] Partie de la *Syrie* qui est limitrophe de l'*Asie mineure*, possession des Roums. Les géographes arabes appelaient cette région *Eth-Thogour-ech-Châm* (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ۹۴۷, l. 12. — *Marâs 'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ۲۲۸, l. 4. — Abou-'l-Fedâ, *Géographie*, p. ۲۳۴, l. 15 et 17).

il s'empara successivement de *Mas'ïs'ah* (مَصِّيصَة[1], *Mopsueste*), d'*Adzanah*[2] (اذنة), et, en rebî'-l-akhir 265, il atteignait *T'arsous* lorsqu'il fut arrêté par l'extrême pénurie des vivres et obligé de rétrograder vers la *Syrie*[3], où il entrait à peine qu'un courrier lui apportait un message important.

En quittant l'*Égypte*, Ibn-T'ouloun en avait confié le gouvernement à son fils aîné El-'Abbâs, auquel, vu sa jeunesse[4], il avait adjoint Abou-'Abd-Allah-Ah'med-ibn-Moh'ammed-el-Ouâçit'i, le secrétaire. El-'Abbâs, profitant de l'absence de son père, et malgré la résistance du mentor que celui-ci lui avait laissé, se mit en état de révolte, et, ayant conçu le projet de conquérir l'*Ifrîk'ïah* pour son propre compte, s'était emparé du trésor public, qui renfermait environ deux millions de dînârs, en avait, de plus, emprunté, d'un certain nombre de négociants, trois cent mille imputables sur les contributions à percevoir[5], et avait pris, à la tête d'une petite armée, la direction de *Bark'ah*, traînant à sa suite toutes ces richesses[6]. C'était la nouvelle de cet événement qu'un courrier remettait à Ibn-T'ouloun au moment où, revenant de *T'arsous*, il regagnait la *Syrie*, qu'il ne voulut cependant pas quitter avant d'avoir affermi son

[1] J'écris ce nom comme l'écrivent Belâdzorî (*Fotouh'-el-Boldân*, p. ١٤٥ à ١٤٩), Iâk'out (*Mo'djam-el-Boldân*, t. IV, ٥٥٧, l. 16. — *Mochtarik*, p. ٩٠, l. 6), Abou-'l-Fedâ (*Géogr.* p. ٢٥١, l. 1 à 5), Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. I, p. ٣٧٥, l. 17). Ce dernier dit qu'*El-Mas'ïs'ah* fut bâtie en 140 (757-758 de J. C.) par Djabrîl-ibn-Iah'îâ, qui la peupla, mais Abou-'l-Fedâ nous apprend que ce gouverneur, à la date indiquée, reçut du Khalife Abou-D'ja'far-el-Mans'our, l'ordre d'entourer *Mas'ïs'ah* de nouvelles murailles, d'y construire une mosquée, etc. et de lui donner le nom d'*El-Ma'mourah* (*Annal. muslem.* t. II, p. 12, l. 3 et 4; — conf. *Djihân-Nomâ*, t. II, p. 375).

[2] *Adana* de nos cartes. Abou-'l-Fedâ (*Géogr.* p. ٥٠, l. 16; — p. 63, t. II de la trad.) place *Adzanah* à moins d'une journée de marche de *Mas'ïs'ah*, et plus loin (*ibid.* p. ٢١٩, l. 16 et 17) il précise en donnant 12 milles (4 lieues communes) pour la distance de *Mas'ïs'ah* à *Adzanah* et 18 milles (6 lieues) pour celle d'*Adzanah* à *T'arsous*.

[3] Ma'çoudi (apud Freytag, supplément à sa note 138, p. 158 et 159.) — Voyez Abou-'l-Faradj et Abou-'l-Fedâ aux lignes citées note 5 de la page 556.

[4] Il avait vingt-deux ans (voy. la note 7 de la p. 543 de ce volume).

[5] Ibn-'Adzârî dit qu'il emportait avec lui trois cents charges de dînârs d'or (*Baïân*, t. I, p. 111, l. 19 et 20).

[6] Roorda (p. 85, l. 15 et p. 37 du texte latin) explique, d'après Mak'rîzî et En-Nouaïrî, que, pendant environ un mois, il campa à *Djizeh* avec ses partisans, mais que, ne s'y trouvant pas suffisamment en sûreté, il confia le gouvernement à Rabîa'ah, un de ses frères, puis que, feignant de se rendre à *Alexandrie*, il se dirigea vers Bark'ah.

[*] Voyez, sur cette localité, la note 173 de Freytag, *Selecta ex historia Halebi*, p. 120.

autorité dans cette récente conquête[1]. Ibn-'Adzârî place la révolte d'El-'Abbâs contre son père en rebî'-l-akhir 267[2]; mais Ibn-el-Athîr[3], El-Makîn[4], En-Nouaïrî[5], Ibn-Khaldoun[6], Abou-'l-Mah'âcin[7] disent en 265, et les détails dans lesquels je suis entré sur la conquête de la *Syrie* par Ibn-T'ouloun ont eu en partie pour but de redresser cette date du *Baïân*[8]. En même temps que Ah'med-ibn-T'ouloun prenait, pour se consolider en *Syrie*, les dispositions que je viens d'indiquer sommairement, il avait écrit, à son fils égaré, des lettres pleines de douceur et avait chargé Bakkâr-ibn-K'otaïbah (بكّار بن قطيبة[9]) de les lui remettre en main propre. Ce k'âdhi se rendit à *Bark'ah*, employa près d'El-'Abbâs les

865 de l'hég. (878-879 de J. C.) Guerre d'Ibrâhîm avec les Toulounides.

[1] Ainsi il envoya à *K'ârrah*[a] une armée commandée par Ah'med-ibn-Djaïghaouïah (جيغويه)[b] qui en chassa honteusement le gouverneur Moh'ammed-ibn-Autâmich (اوتامش), et, après divers incidents, il laissa à *Er-Rak'k'ah*, avec des forces considérables et investi du commandement de *Diâr-Modhar*, d'*Alep*, de *H'ims'* et de *K'innasrîn*, ce même Loulou qui devait plus tard (en 268) le trahir indignement. Puis il prit la route d'*Égypte* vers le commencement de mai 879 (en ramadhân 265[c]) (En-Nouaïrî apud Roorda, p. 83 à 85; — p. 36 et 37 du texte lat.).

[2] *Baïân*, t. I, p. 111, l. 14 à 18.

[3] *El-Kâmil*, t. VII, p. ٢٢٤, l. 20 et suiv. Ibn-el-Athîr dit (p. ٢٢٤, lin. ult.) en rebî'-l-aouel.

[4] *Hist. Sarac.* p. 167, in fine. Il ne parle pas de la révolte d'El-'Abbâs, mais il place la prise d'*Antioche* en 265, et ces deux événements sont nécessairement voisins l'un de l'autre.

[5] § XLVI (*H. d. B.* t. I, p. 426 de la trad.). — Roorda, qui dit (p. 85, l. 15) avoir suivi Mak'rîzî et En-Nouaïrî, ne place la résolution que prit El-'Abbâs d'envahir l'*Ifrik'îah* qu'au commencement de 880[d] (p. 37).

[6] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٥٩, l. 2 et 3 (p. 128 de la trad.).

[7] *En-Nodjoum*, t. II, p. ١٥١, l. 9. Il avait déjà mentionné cette révolte, p. ٢١, l. 12 à 14.

[8] J'avais pensé un instant que la pénurie des vivres, qui joua un rôle dans l'abandon des projets d'Ibn-T'ouloun sur *T'arsous*, pourrait contribuer à fixer cette date; mais l'affreuse famine qui affligea l'*Ifrik'îah* et s'étendit sans doute à la *Syrie* est placée par Ibn-'Adzârî en 266[e], par En-Nouaïrî en 268[f], ce qui laissait la difficulté intacte. Un auteur qu'on ne peut citer à cause de ses nombreuses erreurs, Cardonne, place ce fléau en 878[g] (du 22 rebî'-l-akhir 264 au 2 djoumâdi-'l-aouel 265). Les détails dans lesquels je suis entré, et les autorités que je viens d'invoquer ne me laissent pas d'incertitude, abstraction faite de la date de cette pénurie des vivres. Mais j'ai consulté le *k'art'âs*, qui ne fournit pas d'autre renseignement sur cette date que celui que j'ai mentionné (p. 522 et 523) sous l'année 260.

[9] Je ne sais s'il faut lire K'atîbah ou K'otaïbah. Ce k'âdhi mourut en 270 (*En-Nodjoum*, t. II, p. ١٨٨, l. 11 et suiv.).

[a] Qui est, dit Abou-'l-Fedâ (*Géogr.* p. ٢٢٩, l. 6), *K'arïah la grande*, entre *Damas* et *H'ims'*. — Le *Djihân-Nomâ* (t. II, p. 255) place *K'ârrah* dans la partie orientale de la *région de Damas*.

[b] Orthographe incertaine ainsi que celle d'Autâmich (Roorda, p. 83, l. 29 à 31).

[c] Le 1er mai 879 correspond au vendredi 5 ramadhân 265 de l'hégire.

[d] Le 1er janvier 880 correspond au 14 djoumâdi-'l-aouel 266.

[e] *Baïân*, t. I, p. 111, l. 6 et 7. Aussi, avons-nous vu, à la page précédente, qu'il place en 267 la révolte d'El-'Abbâs.

[f] § XLVI (*H. d. B.* t. I, p. 426 de la trad.).

[g] *Hist. de l'Afr. et de l'Esp. sous la domin. des Arab.* liv. III, t. II, p. 30.

moyens de persuasion les plus capables de le ramener dans la bonne voie; mais tous ses efforts vinrent se briser contre la résistance du jeune révolté, et, au commencement du mois d'août 879, c'est-à-dire à la fin de 265 de l'hégire[1], jugeant son échec définitif, le messager d'Ibn-T'ouloun se vit forcé de retourner vers son maître, qui devait être rentré en *Égypte*[2]. El-'Abbâs avait emmené, chargé de chaînes, El-Ouâçit'i, le secrétaire de son père, et ses exhortations s'étaient jointes à celles du k'âdhi pour engager le fils de leur maître à différer tout au moins sa marche vers *Tripoli*, jusqu'à ce qu'il eût noué des relations avec les Berbers[3]; mais les familiers, complices de l'ambitieux El-'Abbâs, qui ne pouvaient pas espérer pour eux-mêmes l'indulgence dont Ibn-T'ouloun userait peut-être envers son fils, agirent en sens contraire; les mauvais conseils prévalurent, et le départ pour la conquête de l'*Ifrîk'iah* fut résolu. On peut estimer que l'armée envahissante quitta *Bark'ah* pour s'avancer vers l'ouest au commencement de 880[4] (vers le milieu de djoumâdi-'l-aouel 266[5]). 266 de l'hég. (879-880 de J. C.).

Dès le début de ce récit, Ibn-Khaldoun dit : « Le rebelle s'empara de *Bar-*« *k'ah*, qu'il conquit sur Moh'ammed[6]-ibn-K'orhob, lieutenant d'Ibn-el-Aghlab. » Cette étrange assertion est déjà démentie par les faits exposés ci-dessus (p. 554) et était contredite d'avance par En-Nouaïrî dans lequel Ibn-Khaldoun pouvait lire : « Ibrâhîm *fit partir* son chambellan, Moh'ammed-ibn-K'or-« hob, pour chasser l'envahisseur; mais les troupes de ce général furent mises « en déroute à l'*Ouâdi-Ouardâçâ*[7], et il se trouva obligé de battre en retraite. » Bataille de Ouardâçâ.

Je viens de qualifier d'étrange l'assertion d'Ibn-Khaldoun. Je crois devoir me permettre ici une digression que j'aurais peut-être dû placer à la note 2 de la page 554 : La *Province de Bark'ah* n'avait jamais cessé, que très-momentanément, d'être une dépendance de l'*Égypte* depuis 330, époque à laquelle Constantin (323 à 337 de J. C.) fit, de l'Empire, quatre parts qu'il remit à quatre préfets du prétoire[8], et cette province fut, tout naturellement, en

[1] Le 1er août 879 correspond au samedi 8 dzou-'l-h'idjah 265 de l'hég.

[2] Voyez la note 5 de la page précédente.

[3] *Baïan*, t. I, p. 111, lin. penult. à p. 112, l. 1.

[4] Mak'rîzî et En-Nouaïrî (apud Roorda, p. 85, l. 13 à 15; — p. 37 du texte latin).

[5] Voyez la note 4 de la page précédente.

[6] Le texte, à la page citée note 6 de la page précédente, écrit (l. 4) محمد بن قرهب, c'est donc par erreur que N. Desvergers (p. 128) traduit *Mah'moud*-ben-Korheb. Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. 111, l. 8) l'appelle *Ah'med*-ibn-K'orhob. Nous allons voir qu'En-Nouaïrî dit *Moh'ammed*.

[7] Voyez, aux *Justifications géographiques*, le mot *Ouardâçâ*.

[8] Zozimi *Historiæ*, gr. et lat. lib. II, p. 109; in-8°, Oxonii, 1679. — Jusque-là, et depuis la conquête de la *Crète* par Cecilius Metellus, en 689 de R. (65 av. J. C.), la *Cyrénaïque*, laissée aux Romains par le testament d'Apion, avait

340, comprise dans l'Empire d'Orient, pendant que l'*Afrique*, avec la *Tripolitaine*, était englobée dans l'Empire d'Occident[1], comme on le voit dans la *Notice de l'Empire*. Mais l'instant approchait où les barbares allaient déborder de toutes parts; ils étaient, déjà depuis vingt ans, maîtres de l'*Espagne*, lorsque en 428 les Vandales traversèrent le détroit, et, moins d'un demi-siècle après, en 476, l'abdication d'Augustule laissait *Rome* elle-même aux mains des Goths, et marquait la fin de l'Empire d'Occident. Il ne paraît pas que Genseric et ses successeurs aient rien changé à la division des provinces d'Afrique, et lorsque en 533 Bélisaire, le général de Justinien (527 à 565 de J. C.), mit, pour la première fois, sous le sceptre de *Byzance*, non pas l'ancienne Afrique romaine, mais sa partie orientale[2], rien encore n'y fut changé, et Ibn-Khaldoun savait très-bien qu'à l'époque où l'islâmisme commença à se répandre de l'Arabie vers l'occident, il y avait, sous l'autorité d'Héraclius (610 à 641 de J. C.), un gouverneur (صاحب) d'*Alexandrie*, de *Bark'ah* et de l'*Égypte*, et un gouverneur de *Tripoli*, *Labdah* et *S'abrah;* il le dit lui-même[3]; seulement, il semble que l'*Ifrik'iah* avait été, comme autrefois, réunie à la *Tripolitaine*, car un seul gouverneur, Grégoire, nous est connu comme ayant supporté, sous le règne de Constant II (641 à 668 de J. C.), l'effort de l'invasion arabe en 27 de l'hégire (647 de J. C.). Les Khalifes s'inquiétèrent peu des divisions administratives du pays conquis; pour eux, l'*Ifrik'iah* fut tout l'espace compris entre la *province de Bark'ah* et la *Mauritanie Césarienne;* aucune raison ne put les porter à séparer *Bark'ah* de l'*Égypte*, et, plus tard, les Aghlabites, leurs vassaux, n'avaient pu songer à démembrer l'*Égypte*, puisque, jusqu'à la tentative d'El-'Abbâs, aucun prétexte ne leur avait été fourni. Aussi El-Is't'akhri dit-il formellement que, jusqu'à 'Obaïd-Allah (le premier Fât'imite), le gouverneur de *Bark'ah* venait d'*Égypte*[4], et, quoique le même

formé, avec cette île, une province qu'Auguste avait comprise dans les provinces qu'il abandonna au Sénat et au peuple en 727 de R. (27 av. J. C.). [Strab. *Geograph.* lib. XVII, cap. III, p. 710, l. 51 (t. V, p. 486 de la traduction française). — L. A. Flori, *Epit. rer. rom.* lib. III, cap. VII (*S. H. R.* — t. II, p. 35). — Dionis Cassii, *Hist. rom.* lib. LIII, § XII, p. 703 et 704. — Justini, *Hist. Philip.* l. XXXIX, cap. V (*S. H. R.* t. II, p. 690, col. 2). — Eusebii Pamph. *Chron.* p. 151, edit. Scalig. — Eutropii, *Breviar. hist. rom.* lib. VI, cap. IX (*S. H. R.* t. II, p. 184, col. 1).]

[1] Puisqu'à la mort de Constantin le jeune, Constant devint maître de tout l'Occident (*Hist. du Bas-Emp.* liv. VI, t. I, p. 416). Je rappelle que Constantin le jeune mourut vers le commencement d'avril 340.

[2] Voyez p. 92 de ce volume.

[3] *H. d. B.* t. I, p. ۱۳۲, l. 5 et 6 (t. I, p. 208 de la trad.).

[4] Is't'akhri, *Kitâb-el-Ak'âlîm*, p. ۳۸, l. 1 et

Is't'akhri prétende ailleurs (p. ۱۰۰, l. 4; — p. 27 de la trad. allem.) que les rois de *Bark'ah* et d'*Ifrik'iah* étaient les fils d'El-Aghlab, je pense qu'il n'y a pas lieu de s'arrêter à cette inadvertance, déjà relevée par M. de Gœje (*S'ifat-el-Maghrib*, p. 35, note 6).

Lorsque j'ai parlé (p. 359 et 360) de la grande victoire remportée en 144 par Moh'ammed-ibn-el-Acha'th sur Abou-'l-Khat't'âb, je me suis contenté de dire, d'après En-Nouaïrî, que *Ouardâçâ* fut le théâtre de cet exploit[1]. Dans le récit des événements de 266, la même localité revient sous la plume d'En-Nouaïrî avec le nom d'une rivière, l'*Ouâdi-Ouardâçâ*. Quelle était la position de la station qui donnait son nom à ce cours d'eau? Khordâdbah[2], K'odâmah[3], Edrîsî[4], la placent à soixante-six milles de *Tripoli*, et M. de Slane[5] dit quarante milles est. Aucun des trois géographes arabes que je viens de nommer, et qui décrivent succinctement la côte depuis *Barh'ah* et *Sort* jusqu'au

3 de l'édit. de Gœje; in-8°, Ludg. Batav. 1870 (p. 22 de la trad. allem. de Mordtmann; in-4°, Hambourg, 1845*). — Il paraît toutefois que, jusqu'en 149, le gouverneur de *Bark'ah* releva directement du Khalife, car on lit dans Abou-'l-Mah'âcin qu'Abou-Dja'far-el-Mans'our, le second 'Abbâsside, ajouta, *pour la première fois*, entre les mains de Iezîd-ibn-H'âtim[a], le gouvernement de *Bark'ah* à celui de l'*Égypte*, et que cela eut lieu en 149 (*En-Nodjoum*, t. I, p. ۳۹۳, l. 2 à 4).

[1] Voyez les notes 1 et 3 de la p. 359 que je viens de viser.

[2] *Kitâb-el-Meçâlik* (*J. A.* t. V, p. ۷۲, l. 7 à 11, et p. 456; VIe s. 1865).

[3] Addition au *S'ifat-el-Maghrib* de Ia'k'oubi, p. ۴۷, l. 9 et 10. Dans ce texte, il manque la distance de *Ouâdi-'r-Remi* à *Madjanâ*.

[4] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ۱۴۲, l. 5 et 6. La première station est omise, mais je la rétablis d'après l'indication donnée dans la note 1 de sa page 143. Edrîsî écrit الجنتى au lieu de الجنبى, qui est la leçon de Khordâbah et de K'odâmah.

[5] *Tabl. géogr.* p. c. J'ignore la source de cette indication.

* Abou-Ish'âk'-el-Fârsi, surnommé aussi El-Is't'akhri, parce qu'il était d'*Is't'akhr* (إصْطَخْر, l'ancienne *Persepolis*), dans le *Fârs*, fut un géographe voyageur. M. Moeller (p. 22 de son introduction) donne les raisons qu'il a pour admettre qu'El-Is't'akhri rédigea son livre entre 303 et 307 ou 309 de l'hégire (915 à 921 de J. C.); Reinaud, qui donne à la ville où naquit cet auteur le nom d'*Estakhar* (*Géogr.* d'Aboul-'l-Fedâ, t. I, p. LXXXII), dit qu'il voyageait vers l'an 340. Je ne puis contrôler cette assertion; mais les hésitations de M. Moeller me paraissent faciles à lever. L'auteur parle deux fois (p. ۳۸, l. 2 et 3, et p. ۱۰۰, l. 4; — p. 22 et 23 de la trad. allem.) du changement de résidence de 'Obaïd-Allah, de *K'aïraouân* à *El-Mahdiah*, et nous verrons, en son lieu, que le premier Fât'imite quitta *K'aïraouân* en 308 pour aller occuper la ville qu'il avait fondée. L'ouvrage d'Is't'akhri fut donc rédigé postérieurement à cette date, c'est-à-dire en 309. Iâk'out, qui cite si fréquemment notre auteur, ne le nomme pas parmi les hommes célèbres nés à *Is't'akhr* (*Mo'djam-el-Boldân*, t. I, p. ۴۹۹, l. 4 et suiv.); mais il mentionne (p. ۴۰۰, l. 6 à 8) Abou-Sa'îd-el-H'açân-ibn-Ah'med-ibn-Iezîd-ibn-'Aïçâ-ibn-Fadhl-*el-Is't'akhri*-'l-K'âdhi, un des principaux imâms chaf'ites, né en 244 et mort en djoumâdi-'l-akhir 328. H'âdji-Khalifah, qui ne mentionne pas Abou-Ish'âk', indique les ouvrages de cet autre El-Is't'akhri (voir le n° 7712 de la Table à la fin du t. VII).

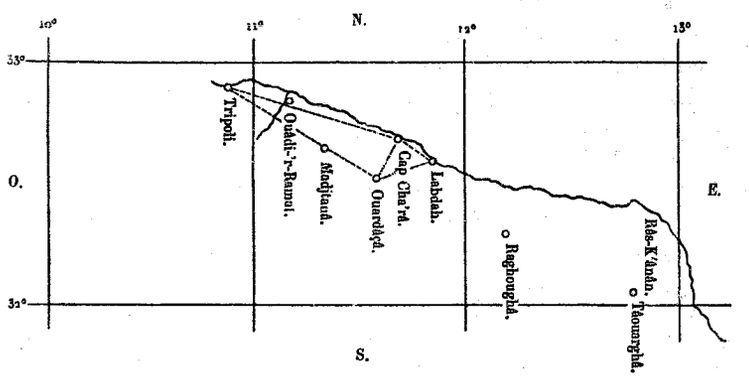
[a] Voyez, sur ce gouverneur, la note 3 de la p. 376 ci-dessus.

delà de *Tripoli*, ne mentionne *Labdah;* mais cette ville figure dans un autre itinéraire donné par Edrîsî[1] et ainsi conçu :

De *Tripoli* à l'extrémité du *cap Cha'râ*.....	66 milles.
De ce cap à *Labdah*.....	22
De *Tripoli* à *Labdah*.....	88

M. de Slane, pour la distance entre ces deux dernières villes, donne dix-sept lieues[2] ou cinquante et un milles.

Si les distances empruntées à Edrîsî étaient exactes, *Tripoli* se trouverait au sommet d'un triangle isoscèle dont le *cap Cha'râ* sur la mer et *Ouardâçâ* dans les terres formeraient les extrémités de la base, ce qui placerait *Ouardâçâ*, non à vingt-deux milles (onze milles selon M. de Slane) à L'OUEST, mais au SUD-OUEST de *Labdah*. Il est regrettable que ces divers chiffres, qui se réduisent peut-être à un seul, celui de Khordâdbah copié par K'odâmah et par Edrîsî pour les soixante-six milles, ne puissent être vérifiés, car la position dans laquelle ils placent *Labdah* relativement à *Ouardâçâ* jette de l'obscurité sur plusieurs passages des auteurs. Ainsi Ia'k'oubi dit que de *Tdouarghâ à Tripoli* on compte six journées *en passant par Ouardâçâ et Labdah*[3], comme si cette



dernière ville ou ce château fort (حِصْن), comme dit l'auteur[4], était À L'OUEST

[1] *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. 174, l. 13 à 18. — El-Bekrî se contente de dire que *Labdah* était entre le *Râs-ech-Cha'râ* et le *Râs-K'ânân* (*cap Mesrata*) (*El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. 40, l. 17 et 18. — *J. A.* t. XIII, p. 155; 1re s. 1859).

[2] *Tabl. géogr.* p. xc. J'ignore la source de ce chiffre, et *je suppose* qu'il exprime des lieues de ving-cinq au degré.

[3] *S'ifat-el-Maghrib*, p. 4, l. 19 (p. 50 du texte latin). Sur cette distance, voyez les notes des p. 554 et 555.

[4] Le *Mo'djam-el-Boldân* (t. IV, p. 570, lin. ult.)

de *Ouardâçâ;* ainsi encore Ibn-H'auk'al[1] assure que, de son temps (366 de l'hég.), les caravanes, pour se rendre de *Ouardâçâ* à *Tripoli*, passaient par *Labdah*. Ibn-'Adzârî, après avoir dit que Moh'ammed-ibn-K'orhob, faisant diligence, entra à *Labdah*, place à quinze milles de cette ville le champ de bataille où il fut défait[2]. De son côté, En-Nouaïrî dit qu'après sa victoire El-'Abbâs alla s'emparer de *Labdah*, et il paraît étrange que ce prince, avec tous les motifs qu'il avait pour désirer arriver promptement à *Tripoli*, s'en soit éloigné de vingt-deux milles (plus de sept lieues communes) pour aller, vainqueur, se rendre maître d'une place qu'il aurait négligée avant sa victoire. Il y a nécessité de conclure qu'on pouvait arriver facilement de *Tâouarghâ* à *Ouardâçâ*, et qu'il fallait, de là, rétrograder au nord-est sur *Labdah* pour se rendre à *Tripoli* (voy. le croquis ci-dessus). Non-seulement ce croquis, mais les cartes que nous possédons de la côte tripolitaine, même celle de Barth, pourraient être perfectionnées au moyen de l'itinéraire d'Et-Tidjâni, qui, bien malheureusement, ne put pas, à l'est de *Tripoli*, dépasser *'Aïn-Ouidris*, près de *Ghânînah*, à trois petites étapes au delà du *Ouâdi-'r-Ramal* (*Rih'lah* d'Et-Tidjâni, *J. A.* t. I, p. 161 à 168; ve s. 1853).

Malgré cet avantage obtenu par El-'Abbâs, l'exécution de son plan était déjà en partie manquée; car, redoutant le retour de l'armée de *Syrie*, il avait hâte de s'éloigner le plus possible de l'*Égypte* pour que son père ne pût songer à l'atteindre, et il tenait surtout à devancer l'armée d'Ibrâhîm à *Tripoli*[3], dont, sans doute, il prévoyait la résistance. Il lui fallut, au contraire, aller s'emparer de *Labdah*[4], et ce ne fut qu'après s'être rendu maître de cette ville

parle aussi de *Labdah* comme d'un fort de construction antique que certains auteurs placent entre *Tripoli* et le *Djebel-Nafouçah*, indication inexacte, car *Labdah* est au bord de la mer.

[1] Cité par M. de Gœje (*S'ifat-el-Maghrib*, p. 52).

[2] *Baïân*, t. I, p. 11r, l. 15. «Ah'med-ibn-«K'orhob le rencontra (El-'Abbâs) à quinze milles «de *Labdah*.»

[3] *Baïân*, t. I, p. 11r, l. 4 à 6.

[4] L'ancienne *Leptis magna*, que Strabon[a] et Ptolémée[b] appellent aussi *Neapolis*, et que Pline distingue sous le nom de *Leptis altera*[c], était une des trois grandes villes comprises dans la déno-

[a] Νεάπολις, ἣν καὶ Λέπτιν καλοῦσιν (Strabonis *Geographica*, lib. XVII, cap. III, § XVIII, p. 708, l. 47; — t. V, p. 478 de la trad. franç.).

[b] *Geographiæ libri octo*, lib. IV, cap. III, p. 97; in-f°, Amstelodami, 1605. Le texte que j'ai sous les yeux dit Νεάπολις ἡ καὶ Τρίπολις, mais c'est par suite d'une prétendue correction, et Cellarius affirme que le manuscrit du Vatican porte ἡ καὶ Λέπτις μεγάλη. (*Notitiæ Orbis antiqui*, lib. IV, cap. III, § VII, t. II, p. 857; in-4°, Lipsiæ, 1732.)

[c] A cause de *Leptis minor*, ville située sur la côte orientale de la *petite Syrte* à dix-huit milles est-sud-est de *Hadrumetum*, il dit: «*Leptis altera* quæ cognominatur *magna*.» (*Hist. natur.* lib. V, cap. III, § IV, t. I, p. 247, l. 14;

qu'il s'avança jusqu'à *Tripoli* dont il fit le siége[1] « pendant *quelques jours*, » dit En-Nouaïrî[2], qui, sur ce point, diffère notablement d'Ibn-'Adzârî, dans lequel on lit que, « *depuis quarante-trois jours*, » El-'Abbâs assiégeait *Tripoli* lorsque quelques noirs de son armée se permirent avec des femmes bédouines certaines familiarités peu décentes dans leurs mœurs[3]. Les habitants, indignés de cet outrage, appelèrent à leur secours El-Iâs-ibn-Mans'our-en-Nafouçi, chef des Ibâdhites de cette région, que l'on vit bientôt paraître à la tête de 12,000 Berbers. La bataille ne tarda pas à s'engager; El-'Abbâs, mis en déroute complète, vit périr un grand nombre de ses compagnons; lui-même fut

267 de l'hég. (880-881 de J. C.) Défaite d'El-'Abbâs par les Nafouçah.

mination de *Tripoli*[a]. Elle eut l'honneur de donner naissance au seul empereur romain né en *Ifrik'iah*[b], à Septime Sévère, qui régna de 193 à 211 de J. C. *Leptis magna* était une ville importante; sous Jovien (363 et 364 de J. C.) on signalait encore sa nombreuse population et la richesse de ses faubourgs[c]; mais, au VIe siècle, elle était dépeuplée, comblée de sable, et fut au nombre des villes que Justinien restaura[d]. On trouve d'intéressants détails sur les ruines de *Leptis magna* dans un *Mémoire* adressé en 1806 à M. le prince de Bénévent par M. J. D. Delaporte (*J. A.* t. I, p. 305 à 337; IIIe s. 1836). On peut croire que l'*Ouâdi-Labdah* qui s'y trouve mentionné (p. 306) est le même que l'*Ouâdi* qui passe à *Ouardâçâ*.

[1] Qu'il livra au pillage et à toute la brutalité de sa soldatesque (Ibn-el-Athîr, *El-Kâmil*, t. VII, p. ٢٢٥, l. 5 à 7. — Roorda, p. 37). Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ١١٣, l. 3 et 4) dit que ce fut *Tripoli* qu'il livra au pillage, mais El-'Abbâs ne paraît pas être entré dans cette ville.

[2] § XLVI (*H. d. B.* t. I, p. 426 de la trad.). Peut-être le texte dit-il « pendant des jours, » ce qui n'exclurait pas l'idée de jours assez nombreux.

[3] وهتكوا الحجب, ils violèrent les voiles (*Baïân*, t. I, p. ١١٢, l. 22). — Suivant Ibn-el-Athîr (voy. la note 1 ci-dessus), ce furent les habitants de *Labdah* qui, à la suite des excès commis dans leur ville, allèrent implorer le secours des *Nafouçah*. La leçon d'Ibn-'Adzârî paraît moins vraisemblable, parce qu'El-Iâs[e], profondément révolté du récit qui lui fut fait, dût accourir très-promptement, et que le siége de *Tripoli* n'aurait pas pu avoir la durée que le *Baïân* lui assigne. Je dois dire aussi que Roorda (p. 37) a suivi Ibn-el-Athîr.

in-f°, Parisiis, 1723). — *Leptis minor* était aussi une ville riche; deux cents ans av. J. C. elle payait aux Carthaginois un impôt d'un talent par jour (Titi Livii *Historiarum* lib. XXXIV, cap. LXII; t. XII, p. 46).

[a] Voyez les notes 2 et * de la p. 29 de ce volume.

[b] « Solus omni memoria et ante et postea ex Africa imperator fuit. » (Eutropii *Breviar. hist. rom.* lib. VIII, cap. IX, in S. H. R. t. II, p. 191, col. 1.) — Sext. Aurel. Victor, *De Cæsaribus*, cap. XX; in S. H. R. t. II, p. 133, col. 1, et p. 150, col. 1, in fine. — Il faut toutefois restreindre à l'*Ifrik'iah* les termes dont se sert Eutrope, car on sait que Macrin, qui régna quatorze mois, du 8 avril 217 au 7 juin 218, était né à *Cæsarea* (auj. *Cherchél*) en 163 (Dionis Cassii *Hist. rom.* lib. LXXVIII, cap. II, p. 1318 E); on sait encore que C. Julius Æmilianus, qui fut massacré vers le mois d'août 253, trois mois après avoir été proclamé, était né aussi en *Mauritanie* (Eutropii *Breviar.* lib. IX, cap. V, et S. A. Victor, *Epitome*, cap. XXXI, in S. H. R. t. II, p. 192, col. 2 et p. 151, col. 2, l. 14).

[c] « ..... Joviano etiam tum imperante, veritique prope *Leptim* accedere (*Austuriani*), civitatem muris et « populo validam, suburbano ejus uberrimo insedere per triduum ..... » (Ammian. Marcellini *Quæ supersunt*, lib. XXVIII, cap. VI, § IV, t. I, p. 491.)

[d] Procopii *De Ædificiis*, lib. VI, cap. IV, t. III, p. 335, l. 20.

[e] Ibn-'Adzârî (p. ١١٢, l. 22) ne lui donne pas d'autre nom que celui d'*Abou*-Mans'our.

sur le point d'être fait prisonnier et fut obligé de rétrograder honteusement vers *Bark'ah*[1]. Il ne restait désormais au jeune téméraire qu'à ramener en *Égypte* les débris d'une armée que son père ne lui avait pas confiée et à rendre compte des trésors qui étaient devenus le butin des vainqueurs. Mais, s'il eut la pensée de mettre un terme à son expédition insensée, ses complices durent s'opposer à ce qu'il donnât suite à cette pensée.

Suivant Ibn-Khaldoun, ce fut Moh'ammed-ibn-K'orhob qui demanda du secours aux *Nafouçah*[2] et qui, avec le renfort qu'il en avait obtenu, se porta à la rencontre du prince égyptien, le joignit à *K'as'r-H'âtim*[3] et le mit en fuite; comme Ibn-'Adzârî, il place cette défaite en 267[4]. Mais quand on songe que le général aghlabite n'était parti qu'avec 1,600 cavaliers[5] et qu'El-Iâs-ibn-Mans'our se présentait à la tête de 12,000 Ibâdhites, il est de toute invraisemblance que ce chef ait laissé le commandement de son armée à Moh'ammed-ibn-K'orhob, et tout ce qu'on peut admettre, c'est que celui-ci joignit son petit contingent aux forces des *Nafouçah*[6]. Ibrâhîm n'avait pas été sans comprendre la portée possible d'une expédition entreprise par le fils de l'émîr qui avait enlevé la *Syrie* au Khalife 'abbâsside[7]. A la nouvelle de l'échec éprouvé par son général sur l'*Ouâdi-Ouardâçâ*, il s'était décidé à marcher en personne contre El-'Abbâs, et il avait déjà atteint la ville de *K'âbis*, dit En-Nouaïrî, quand Ibn-K'orhob vint lui apporter la nouvelle de la défaite du prince égyptien. Aucun des auteurs auxquels j'ai emprunté ce récit, Ibn-Khaldoun excepté, ne laisse entrevoir qu'Ibn-K'orhob ait commandé la bataille qui délivra *Tripoli*, et il reste, comme conclusion significative de cette échauffourée, El-'Abbâs-ibn-Ah'med-ibn-T'ouloun, que les Tripolitains en danger ne tournèrent pas leurs regards vers Ibrâhîm, mais vers un chef des *Nafouçah*, que celui-ci prêta avec empressement à ses compatriotes le secours qu'ils lui demandaient sans que le prince aghlabite figure pour rien dans un événement auquel l'*Ifrîk'iah* dut peut-être son salut, bien que rien non plus ne témoigne qu'El-

[1] *El-Kâmil*, t. VII, p. ٢٢٥, l. 9 à 13. — *Baïân*, t. I, p. ١١٢, l. 23, à p. ١١٣, l. 3. — Roorda, p. 38.

[2] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٥٩, l. 6 (p. 128 de la trad.). — Voyez la note [4] de la p. 22.

[3] Je ne connais pas l'emplacement précis de ce château, mais on doit croire qu'il était très-voisin de *Tripoli*, puisque cette ville était assiégée, à moins qu'à l'approche des *Nafouçah* les assiégeants n'aient rétrogradé vers l'est.

[4] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٥٩, l. 5 à 8 (p. 128 de la trad.).

[5] *Baïân*, t. I, p. ١١٢, l. 8 à 10.

[6] *El-Kâmil*, t. VII, p. ٢٢٥, l. 10 et 11.

[7] D'ailleurs, s'il faut en croire Ibn-el-Athîr, El-'Abbâs n'avait pas craint d'écrire à Ibrâhîm que le Khalife lui avait remis le gouvernement de l'*Ifrîk'iah* et de ses dépendances (*ibid.* même page, l. 3 et 4).

Iâs-ibn-Mans'our ait songé à *K'aïraouân* et surtout à la dynastie qui y régnait.

Nous venons de voir El-'Abbâs obligé de fuir en désordre jusqu'à *Bark'ah;* comment se termina cet étrange épisode de la vie de l'*Égypte?* J'ai montré[1] Ah'med-ibn-T'ouloun rentrant à *Mis'r* vers la fin de 265, et le k'âdhi Bakkâr-ibn-K'otaïbah venant bientôt le rejoindre, afin de lui rendre compte de l'insuccès des efforts qu'il avait faits pour remettre son fils dans la bonne voie. L'année 266 dut s'écouler, pour le malheureux père, dans une cruelle anxiété; lorsque, en 267, il apprit le désastre de *Tripoli,* il en fut profondément affligé, et, dès la fin de cha'bân, il envoya à *Bark'ah* une armée qui défit aisément les débris des troupes d'El-'Abbâs, et celui-ci, pris vivant, fut ramené en *Égypte.*

268 de l'hég. (881-882 de J. C.).

Ibn-T'ouloun s'était, en rebî'-l-aouel 268 (octobre 881[2]), rendu à *Alexandrie* avec une armée que l'on n'estime pas à moins de 100,000 hommes; ce fut là que, en redjeb 268[3], son fils lui fut amené. Presque immédiatement Ibn-T'ouloun rentra à *Fost'ât';* El-'Abbâs fut enfermé, chargé de chaînes, dans une chambre du palais, et, trois mois après, en chaouâl 268, on vit arriver l'armée avec le reste des prisonniers. Aussitôt, au commencement de dzou-'l-k'a'dah,

Punition d'El-Abbâs et de ses complices.

« l'émîr fit comparaître devant lui El-'Abbâs et ses complices, et ordonna à son « fils de couper les pieds et les mains des principaux d'entre ceux-ci; El-'Ab- « bâs obéit. Cette horrible tâche achevée, son père l'accabla d'injures pour « avoir exécuté un ordre indigne de son rang, lui reprochant de n'avoir pas « eu la pensée de se jeter à ses pieds et de demander grâce pour lui et pour « ceux qui, après tout, méritaient peut-être indulgence pour l'avoir suivi et « avoir quitté leur pays à cause de lui. Il lui fit alors appliquer cent coups de « fouet; pendant l'exécution, d'abondantes larmes inondaient les joues du mal- « heureux père, qui, ensuite, donna l'ordre de reconduire le coupable à sa « prison[4]. » Les complices mutilés furent décapités.

[1] Note 1 de la p. 558 et p. 559 de ce volume.

[2] Roorda, p. 38. Le mois d'octobre 881 comprend du dimanche 3 rebî'-l-aouel au mardi 3 rebî'-l-akhir 268 de l'hégire, comme il est facile de le calculer.

[3] Les diverses dates que je donne ici sont empruntées à Mak'rîzî (apud Roorda, p. 86, l. 10 à 12; — p. 38 du texte lat.). Roorda dit en février 882, c'est-à-dire du jeudi 8 redjeb au mercredi 5 cha'bân 268.

[4] *El-Kâmil,* t. VII, p. ٢٢٥, l. 16 à 24. « Ceci « se passait en 268, » dit Ibn-el-Athîr en terminant. — Roorda (p. 38) fait le même récit d'après En-Nouaïrî dont il cite le texte (p. 86, l. 12 à 18) et, en comparant ce texte à celui dont je viens de donner la traduction entre guillemets, on trouve que l'auteur oriental a copié mot à mot Ibn-el-Athîr. C'est d'après Mak'rîzî que Roorda dit que les compagnons d'El-'Abbâs furent décapités.

Soulèvements des Berbers.

Pendant que *Fosṭ'âṭ'* assistait à ces abominables exécutions, les Berbers de l'*Ifrîḳ'iah* s'agitaient sur plusieurs points : il fallut marcher contre les *Ouazdâdjah*[1], qui, refusant de payer l'impôt, défirent l'armée de H'açân-ibn-Sofiân, gouverneur du pays, qui essaya de les faire rentrer dans l'obéissance, mais se vit obligé de se réfugier à *Bâdjah*. Ibrâhîm envoya alors Ibn-K'orhob en personne, et ce chambellan, posté sur le propre territoire des insurgés, sur le *Djebel-el-Menchâr*, les soumit et exigea d'eux des ôtages[2]. Il fallut aussi marcher contre les *Hooudrah*, qui faisaient le dégât chez leurs voisins et interceptaient les communications; contre les *Looudâtah*, qui s'étaient emparés de plusieurs villes, *K'arnah*[3], *Bâdjah*, *K'as'r-el-Ifrîḳ'î*[4]; contre les habitants du *Zâb*, que l'on

[1] Cette tribu, qui descendait de Branis[a], était disséminée sur divers points : à *Bâdjah*, plusieurs de ses familles avaient entre leurs mains le gouvernement de la ville; libres et puissantes, elles n'obéissaient pas sans résistance au prince aghlabite[b]. Le principal gisement de cette tribu paraît avoir été dans les environs d'*Orân*, comme nous le verrons (p. 584, note 4) en parlant de la fondation de cette ville sous l'année 290. — Ia'-k'oubi (p. ۱۰, l. 4) écrit وزداجة (*Ouazdâdjah*) et El-Bekrî ازداجة[c] (*Azdâdjah*); aussi, Ibn-Khaldoun dit-il qu'on appelle cette tribu *Azdâdjah* ou *Ouazdâdjah*[d]. Ibn-H'auk'al[e] offre une troisième orthographe de ce nom, il écrit يزداجة (*Izdâdjah*).

[2] En-Nouaïrî, § xlvi (*H. d. B.* t. I, p. 426 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٥٩, l. 8 à 10 (p. 128 de la trad.).

[3] J'ai déjà (note 1, p. 493, et note 2, p. 494) nommé cette ville dont l'emplacement précis m'est inconnu. (Voyez la *Table géographique* de M. de Slane, p. lxxvi).

[4] Ibn-H'auk'al[f] place *K'as'r-el-Ifrîḳ'î* à une journée à l'ouest de *Tîfâch*[g] et à une journée à l'est du village d'*Arkou*[h], sur une des routes qui conduisaient de *K'aïraouân* à *El-Masîlah*, sur celle qui passait par *El-Orbos* et *Tidjis* (*Tigisis* de Procope), et que l'on pourrait appeler la route du Nord. La position de *Tîfâch* est bien déterminée sur nos cartes; or, d'une part El-Bekrî, en reproduisant le même itinéraire, dit, après avoir conduit le lecteur jusqu'à *K'as'r-el-Ifrîḳ'î* : « ensuite on atteint l'*Ouâdi-'d-Denânîr*[i]; d'une autre part, le 4 juillet 1845, j'ai planté ma tente, vers « la lisière méridionale de la plaine de *Temlouka*, « au bord d'une source abondante, qui forme une

[a] *H. d. B.* t. I, p. ۱۰۷, l. 11 (t. I, p. 169 de la tr.).

[b] *S'ifat-el-Maghrib*, p. ۱۰, l. 2 à 5 (p. 73 de la vers. lat.).

[c] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ۷۰, l. 12 (*J. A.* t. XIII, p. 122; ve s.).

[d] ازداجة ويعرفون ايضا وزداجة (*H. d. B.* t. I; p. ۱۸۲, l. 14; — t. I, p. 282 de la tr.), et en effet, dans cet ouvrage, il écrit constamment *Azdâdjah*; et dans son *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* on lit وَزْدَاجَة (p. ٥٩, l. 8; — p. 128 de la tr.).

[e] *Kitâb-el-Meçâlik*, etc. p. ٥٣, l. 8, in-8°, Lugd. Batav. 1873 (*J. A.* t. XIII, p. 187, IIIe s. 1842).

[f] *Ibid.* p. ٤١, l. 15 (*J. A.* t. XIII, p. 224 et 225; IIIe s. 1842).

[g] C'est la *Tipasa* des itinéraires anciens. J'en ai parlé avec quelque détail dans la *Richesse minérale de l'Algérie* (t. I, p. 178, notes 3 et 4), et j'ignore pourquoi El-Bekrî l'appelle *Tîfâch-etz-Tzâlimah* (l'injuste) (*El-Meçâlik*, etc. p. ٥٣, l. 18, — *J. A.* t. XIII, p. 69; ve s.).

[h] Edrîsî place aussi *K'as'r-el-Ifrîḳ'î* à une journée de *Tîfâch* et d'*Arkou* (*Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* p. ۱۲۰, l. 10 et 11).

[i] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ٥٣, l. 21 (*J. A.* t. XIII, p. 69; ve s. 1859).

massacra avec une espèce de fureur, sans même épargner les enfants que l'émîr fit promptement jeter dans une fosse commune[1]. Pour comble de maux, Ibn-K'orhob, ayant été défait par les *Loouâtah*, fut tué dans sa fuite en dzou-'l-h'idjah 268[2] (du vendredi 22 juin au vendredi 20 juillet 882); ce ne fut qu'au commencement de 269[3] qu'Ibrâhîm envoya son propre fils, Abou-'l-'Abbâs, qui, à la tête d'une puissante armée, écrasa les insurgés.

269 de l'hég. (882-883 de J. C.).

Quelques années de tranquillité paraissent avoir suivi ces années si agitées : en s'afar 270, El-Mouaffak' avait enfin vaincu les *Zindjs* et tué leur chef Khabîth[4]; le 10 dzou-'l-k'a'dah de la même année (dimanche 10 mai 884 de

270 de l'hég. (883-884 de J. C.). Mort de Khabîth.

« espèce de bassin ou petit étang au pied d'un ma-« melon nommé *Hamîmat-Arkou*[a] et qui donne « naissance à l'*Ouâd-Arkou*[b], affluent de la rive « gauche de l'*Ouâd-Cherff*. Je devais être là en un « point assez voisin de l'ancien village d'*Arkou*[c]. » De ces divers éléments je crois pouvoir conclure : 1° que la rivière dont El-Bekrî vante les bords fertiles, et qui s'appelait autrefois l'*Ouâdi-'d-Denânir* (la rivière les dinârs), est l'*Ouâd-Cherff*; 2° que *K'as'r-el-Ifrik'i* était sur la rive droite et à une certaine distance de cette rivière; 3° enfin que la position assignée par Ibn-H'auk'al[d] à *Tîdjis*, qu'il place à une journée à l'ouest d'*Arkou*, confirme très-bien ce que j'ai dit ailleurs[e] de la position de *Tigisis* à *El-Bordj*. Non-seulement El-Bekrî, que je viens de citer, mais Edrîsî[f], reproduisent l'itinéraire donné par Ibn-H'auk'al, et on retrouve aussi dans Iâk'out[g] les détails donnés sur *K'as'r-el-Ifrik'i* soit par Ibn-H'auk'al, soit par El-Bekrî. Je vois, dans cette ville, la *Gazaufula* dont j'ai parlé (p. 95, note 5) comme étant à deux journées de *Constantine*[h]. M. Marcus, à la note 99 de sa traduction de Mannert, a rapporté *Gazaufula* à *Seniore*[i], mais son texte se contentait de dire : « dans les environs on trouve aujourd'hui « *Seniore*[k]; » on sait que là se voit un amas de ruines indiqué par Shaw[l], et dont nos cartes ne marquent pas l'emplacement avec assez de précision pour que je croie pouvoir hasarder une opinion.

[1] *El-Kâmil*, t. VII, p. ٣٥٨, l. 12 à 15. — *Baîân*, t. I, p. ١١٣, l. 10 et 11.

[2] En-Nouaïrî, § XLVI (*H. d. B.* t. I, p. 426 et 427 de la trad.). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٥٩, l. 8 à 12 (p. 128 de la trad.).

[3] *Id. Ibid.* p. ٥٩, l. 13 (p. 128 de la trad.).

[4] Khabîth fut tué le 2 s'afar 270 (dimanche 11 août 883 de J. C.); on a vu (p. 555, note 7) commencer le 26 ramadhân 255 (mercredi 7 sep-

[a] *Richesse minérale de l'Algérie*, t. I, p. 258.

[b] Il y a, dans la *Régence de Tunis*, un *Ouâd-Arkou* qui est un affluent de la rive droite du *Medjerdah* (*Bagradas* des anciens).

[c] Le *Mo'djam-el-Boldân* (t. I, p. ٢١٠, l. 19 et 20) place aussi le village d'*Arkou* à une journée de *K'as'r-el-Ifrik'i*.

[d] P. ٩١, l. 19 (*J. A.* t. XIII, p. 225; IIIe s. 1842).

[e] *Richesse minérale de l'Algérie*, t. I, p. 265 et 266.

[f] A la page citée note [b], p. 567. Le manuscrit de M. Jaubert (t. I, p. 272) dit, à tort, زكو au lieu de أركو.

[g] *Mo'djam-el-Boldân*, t. IV, p. ١٠٨, l. 11. — *Mochtarik*, p. ٣١٥v, l. 17 et 18. — *Marâs'id*, t. II, p. ٥١٨, l. 11.

[h] Voir ce que j'avais dit sur cette station dans la *Rich. minér. de l'Alg.* (t. I, p. 267, note 5).

[i] *Géogr. des états barbar.* p. XXXIII et 682. — Voyez *Rich. minér. de l'Alg.* t. I, p. 192.

[k] *Géogr. des états barbar.* p. 378.

[l] *Voyages* de M. Shaw *dans plus. prov. de la Barb. et du Lev.* t. I, p. 154. Sa carte indique *Seniore* sur la rive droite de l'*Ouâd-Cherff*, c'est-à-dire à l'est de cette rivière, et le récit de l'abbé Poiret semble placer ces ruines à l'ouest de la même rivière. (*Voyage en Barbarie*, LETTRE XXIV, t. I, p. 163.)

J. C.), l'habile fondateur de la petite dynastie des T'OULOUNIDES mourut[1] et eut pour successeur son second fils Khomâraouaïah[2]; El-Mouaffak' lui-même

Mort de Ah'med-ibn-T'ouloun.

tembre 869 de J. C.) la rude guerre qu'il fit aux 'ABBÂSSIDES, aussi Ibn-el-Athîr[a], El-Makîn[b], et Abou-'l-Fedâ[c] s'accordent-ils à dire que cette guerre eut une durée de quatorze ans quatre mois six jours[d], chiffres qui sont rigoureusement donnés par les dates ci-dessus. El-Makîn avait dit *samedi* au lieu de *dimanche*, petite erreur qu'Abou-'l-Fedâ a reproduite, et à laquelle Reiske a ajouté de traduire par 3 s'afar le texte qui dit *samedi deux nuits passées;* Reiske n'a pas remarqué que le 3 s'afar 270 tombe un *lundi*.

[1] Eutychii *Annalium*, t. II, p. 474, l. 6 et 7[e]. — El-Farghânî, cité par Ibn-Khallikân, n° v·, fasc. 1, p. 9A[f], l. 1 (t. I, p. 154 de la trad. angl.). — El-Makîn[g], *Hist. sarac.* p. 173, l. 3 à 5. — Abou-'l-Faradj[h], *Hist. compend. dynast.* p. ۲۷۱, l. 18 (p. 177 de la trad. lat.). — Abou-'l-Mah'âcin, *En-Nodjoum*, t. II[i], p. 01, l. 1 et 2. — Marâï[k], cité par Reiske dans ses *annotations* à Abou-'l-Fedâ (t. II, p. 718, nota 226). — Ibn-el-Athîr[l] (*El-Kâmil*, t. VII, p. ۲۸۷), Kemâl-ed-Dîn (*Zobdat-el-H'aleb*, etc. p. ۳۱, l. 3 et 4), Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. II, p. 260, l. 10), Es-Soïout'î (*Târîkh-el-Kholafâ*, p. ۳۷٥, l. 16) n'indiquent que l'année (270) de la mort d'Ibn-T'oulouⁿ. — Une *chronique* turque, que je n'ai pas sous les yeux, mais que je trouve citée (apud Roorda, p. 94, l. 8; — p. 44 du texte latin), dit très-bien le 10 dzou-'l-k'a'dah 270.

[2] *El-Kâmil*, t. VII, p. ۲۸۷, l. 16. — *Annal. muslem.* t. II, p. 260, l. 15 et 16. — *En-Nodjoum*, t. II, p. ٥· et 01. — Khomâraouaïah, sans doute d'après les conseils des généraux d'Ibn-T'oulouⁿ[m], méconnaissant les dernières volontés

[a] *El-Kâmil*, t. VII, p. ۲۸۱[e], in fine, à p. ۲۸٥, l. 2. — Ailleurs il dit en chaoûâl 255 (voy. la note 2 de la p. 551 de ce volume).

[b] *Hist. Sarac.* p. 172, in fine.

[c] *Annal. muslem.* t. II, p. 260, l. 4 à 6.

[d] Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. II, p. 1[e]4, l. 12 et 13) dit quatorze ans quatre mois dix jours, différence insignifiante.

[e] Le texte dit «dans la nuit du *dimanche*, dix nuits restant de dzou-'l-k'a'dah 270,» c'est-à-dire le 20, mais je 20 dzou-'l-k'a'dah 270 tombe un *mercredi*, et je ne puis guère douter qu'il faille lire خلون au lieu de بقين.

[f] Ibn-Khallikân (p. 9v, lin. ult.) indique, en outre, la date du *dimanche* 20 dzou-'l-k'a'dah (voy. la note [e] ci-dessus).

[g] Il indique, en outre, la date du jeudi 19 (10 restant) de dzou-'l-h'idjah 270.

[h] Il dit en dzou-'l-k'a'dah 270 sans donner de date précise.

[i] Dans le même volume (p. 14, l. 10 et 11) il donne la date du lundi 18 dzou-'l-k'a'dah 270. — Freytag (p. 98, nota 148) reproduit la même date, et, à la page suivante (nota 149), il dit, à tort, que Deguignes (*Hist. gén. des Huns*, t. III, p. 135) a emprunté à Abou-'l-Mah'âcin la date de dzou-'l-*h'idjah* 270.

[k] Cet auteur, que je n'ai pas sous les yeux, fut tué en 1619 (*Biographie universelle*, t. XXVI, p. 552, col. 2).

[l] Il raconte que Ah'med-ibn-T'oulouⁿ, revenant d'une expédition vers *T'arsous*, s'arrêta à *Antioche*, où il but du lait de buffle en assez grande quantité pour être sérieusement malade quand il arriva en *Égypte*, où il succomba à la date que je viens d'indiquer. Né le 23 ramadhân 220 (p. 540) il avait cinquante ans un mois seize jours; arrivé à *Mis'r* le 23 ramadhân 254 (p. 547), il avait gouverné cette province seize ans[le] un mois seize jours, dont douze ans (p. 550) avec le titre d'Émîr (voy. aussi *En-Nodjoum*, t. II, p. 1A, l. 7, à p. 14, l. 13).

[m] Eutychii *Annalium* t. II, p. 474, l. 8 et 9.

[le] Ibn-al-Athîr (t. VII, p. ۲۸۷, l. 19) dit ستّ وعشرين سنة (*vingt-six* ans), et cette erreur de copiste a été reproduite par Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. II, p. 260, l. 18), quoique tous deux sachent très-bien, l'un t. VII, p. 1[e]4, l'autre t. II, p. 222, l. 7, que le gouvernement de l'*Égypte* fut remis à Ah'med-ibn-T'oulouⁿ en 254. Cette faute du manuscrit a échappé à Reiske, qui a traduit sans observation «postquam *viginti sex* forme annos imperasset.»

décéda le 21 s'afar 278 (vendredi 4 juin 891 de J. C.), et dans cet inter-

paternelles[a], fit mourir son frère El-'Abbâs[b]. Il gouverna l'*Égypte et la Syrie* pendant un peu plus de douze ans, car, acclamé par les troupes le jour de la mort de son père, le 10 dzou-'l-k'a'dah 270, il fut assassiné à *Damas* dans la nuit du samedi 27[c] dzou-'l-k'a'dah 282 (18 janvier 896 de J. C.), après un règne de douze ans et dix-huit jours. De nombreux auteurs[d] placent cet événement soit au milieu, soit le 3, de dzou-'l-h'idjah 282. Quoi qu'il en soit, son fils aîné Djaïch (جَيش), que les généraux élurent, fut renversé du trône par le gouverneur d'*Alep*, T'oghdj-ibn-Djoff[e], et tué le 10 djoumâdi-'l-akhir 283, après un règne de six mois et douze jours[f]. Il fut remplacé par son frère Hâroun-ibn-Khomâraouaïah, qui n'avait que dix ans[g]. Cet enfant fut tué par son oncle Chaïbân[h]-ibn-Ah'med-ibn-T'ouloun, le 18 s'afar 292 (dimanche 30 dé-

[a] Son second fils était bien désigné par lui comme héritier du trône, mais il avait fait sortir El-'Abbâs de sa prison, l'avait revêtu d'une pelisse, en lui confiant le gouvernement de toutes les provinces de *Syrie* avec celui de la *Thogurie*[1*], lui recommandant expressément la crainte de Dieu et l'obéissance à son frère (Roorda, p. 45).

[b] Douze jours après la mort de son père (Freytag, p. 98, nota 148).

[c] Eutychii *Annalium* t. II, p. 481, l. 7 à 9. — Ibn-Khallikân, n° ٣٢٠, fasc. III, p. ٢٠, l. 5 (t. I, p. 499 de la trad. angl.). Ces deux auteurs disent «dans la nuit du *dimanche* 3 (nuits) restant,» et il est clair cependant que ce fut dans la nuit du *samedi*. En effet, le 3 restant de dzou-'l-k'a'dah 282 veut dire le 27 de ce mois; or la nuit du 27 a commencé, pour les Arabes, le vendredi 26 au coucher du soleil quand, pour nous, le 26 dure jusqu'à minuit et là commence le samedi 27 dzou-'l-k'a'dah, qui correspond au 17 janvier 896 de J. C. Aussi, malgré le ليلة الاحد de son texte (p. ٢٥٥, l. 11), M. de Slane a-t-il traduit «on saturday night, the 27th of dzou-'l-k'a'dah,» ce qui serait rigoureusement exact *dans les deux calendriers* si l'événement avait eu lieu entre minuit et le lever du soleil.

[d] Ibn-el-Athîr, t. VII, p. ٣٢٨ et ٣٢٩. — El-Makîn, p. 177 lin. ult. — Abou-'l-Faradj, p. ٢٧٩, l. 19 (p. 181 de la trad. lat.). — Abou-'l-Fedâ, t. II, p. 274, l. 20 et 21. Deux seulement de ces auteurs donnent la date précise (le 3) de l'assassinat de Khomâraouaïah, mais tous le placent en dzou-'l-h'idjah 282. Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. II, p. ٧٠, l. 14) dit: «au milieu de dzou-'l-h'idjah ou suivant d'autres le 3;» cependant à la p. ٧١, l. 12 et 13, il lui attribue douze ans et dix-huit jours de règne, ce qui conduit au dimanche 28 dzou-'l-k'a'dah 282, et s'accorde avec les auteurs que je viens de citer (note [c] ci-dessus), dont un est contemporain de l'événement. Abou-'l-Mah'âcin donne une quatrième date: celle du 17 dzou-'l-k'adah 282 (t. II, p. 94, l. 9), qui correspond à un *mercredi* (7 janvier 896). Si on la reconnaissait exacte, Khomâraouaïah aurait régné douze ans et sept jours. (Sur cet assassinat, voyez Freytag, p. 107, nota 167.)

[e] Père d'un certain Abou-Bekr-Moh'ammed, que nous connaîtrons plus tard sous le nom d'El-Ikhchîd. C'était Khomâraouaïah qui, en 276, avait appelé T'oghdj au gouvernement d'*Alep* (*Zobdat-el-H'aleb*, etc. p. ٣٣, l. 17 et 18). Abou-'l-Fedâ, dont le texte imprimé donne طغ au lieu de طُغْج (*Annal. muslem.* t. II, p. 278, l. 1 et 2) et Abou-'l-Mah'âcin (*En-Nodjoum*, t. II, p. ٩٧, l. 17), l'intitulent émîr de *Damas*.

[f] *En-Nodjoum*, t. II, p. ١٠١, l. 18 et 19, et p. ١٠٢, l. 2. — Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. VII, p. ٣٣١, l. 19), et Abou-'l-Fedâ (t. II, p. 278, l. 5) lui avaient attribué neuf mois de règne, ce qui conduirait, pour sa mort, au 28 cha'bân 283 (dimanche 10 octobre 883). Eutychius (t. II, p. 481, l. 16) avait compté huit mois de règne, aussi dit-il que Djaïch fut tué en redjeb 283.

[g] Eutychii *Annalium*, t. II, p. 481, l. 18. — Suivant Abou-'l-Faradj (p. ٢٧٧, l. 1 et 2; — p. 181 de la trad. lat.), Hâroun avait succédé immédiatement à son père.

[h] Ou Sinân, comme l'appelle à tort El-Makîn (p. 183, l. 15), qui place au 11 s'afar 292 (dimanche 23 décembre 904) le meurtre de Hâroun, sans doute parce qu'il a écrit خلت au lieu de بقيت. Abou-'l-Faradj (p. ١٨٣, l. 1 à 3; — p. 186 de la trad. lat.), et Abou-'l-Fedâ (t. II, p. 292 et 294) placent aussi en 292 la fin des T'OULOUNIDES. Ce dernier dit bien en s'afar, comme Ibn-el-Athîr (t. VII, p. ٣٧٠, l. 20).

[1*] *Voyez, sur cette province, la note 6 de la p. 556 ci-dessus.*

valle de 269 à 278[1], l'*Ifrîk'îah* semble n'avoir été témoin d'aucun événement qui ait paru, à ses historiens, digne d'être enregistré, ou plutôt Ibn-'Adzâri seul, à ma connaissance du moins, mentionne, sous l'année 275, la révolte qu'il assure être connue sous le nom de *Sédition des dirhems*[2], parce qu'elle prit naissance à l'occasion de ces pièces dont Ibrâhîm avait fait frapper une certaine quantité qui était de bon aloi, mais qu'il avait fait couper en morceaux, probablement pour représenter des fractions de dirhem. Le peuple refusa d'admettre une pareille monnaie, il ferma les boutiques, s'assembla en tumulte et se porta sur *Rak'k'âdah*, vociférant contre Ibrâhîm, qui fit enfermer les séditieux dans la mosquée. Aussitôt que la nouvelle de cette arrestation parvint à *K'aïraouân*, les habitants sortirent de la ville en se livrant à des démonstrations hostiles; Ibrâhîm leur envoya son vizîr Abou-'Abd-Allah-ibn-Abou-Ish'âk',

275 de l'hég. (888-889 de J. C.). Sédition des dirhems.

cembre 904), après avoir occupé le trône huit ans huit mois huit jours, et Chaïbân s'empara du pouvoir, qu'il ne garda que jusqu'au 27 du même mois (mardi 8 janvier 905), c'est-à-dire pendant neuf jours[a]. Avec lui s'éteignit, sous le règne du Khalife Moktafi[b], cette petite dynastie des T'OULOUNIDES[c], qui, à dater du 23 ramadhân 254 (voy. p. 547) avait gouverné l'*Égypte* trente-sept ans cinq mois quatre jours, comme le dit un auteur que je n'ai pas sous les yeux[d].

[1] Eutychii *Annalium* t. II, p. 478, l. 2 et 3. Il ne donne pas la date précise et dit seulement en s'afar; mais Ibn-el-Athîr (t. VII, p. ٣٠٨, l. 19) et El-Makîn (p. 173, in fine) précisent le *mercredi* 8 restant (le 21) de s'afar 278; ils auraient dû dire *vendredi* (4 juin 891 de J. C.). Abou-'l-Faradj (p. ٢٧٢, l. 3 et 9; — p. 177 et 178 de la trad. lat.) place cet événement au 2 s'afar (dimanche 16 mai 891). Abou-'l-Fedâ (t. II, p. 266, l. 5) confirme la date donnée par Ibn-el-Athîr et reproduit l'erreur relative au *mercredi*[e]. — Suivant Abou-'l-Mah'âcin (t. II, p. ٨٩, l. 14), El-Mouaffak' mourut le *mercredi* 12 s'afar 278, date qui correspond au 26 mai 891 de J. C. — Weil (*Geschichte der Khalifen*, t. II, p. 476), optant pour la férie en même temps qu'il cherchait à se rapprocher de la date donnée par Ibn-el-Athîr, a admis le *mercredi* 19 s'afar (2 juin 891), sans s'apercevoir que la férie indiquée était inexacte.

[2] *Baïân*, t. I, p. ١١٣, l. 9 à 23. L'auteur ne dit pas dans quelle ville commença cette sédition, mais la suite du récit ne permet pas de douter que ce fut à *K'aïraouân*.

[a] Eutychii *Annalium* t. II, p. 494, l. 10 à 16. Eutychius était né en 263, il avait donc vingt-neuf ans en 292; habitant *Alexandrie* il fut témoin oculaire de ces événements. — Abou-'l-Mah'âcin (t. II, p. ١١٨, l. 2 à 4; p. ١٢٠, l. 3 à 7; et p. ١٢١, l. 12 à 13) dit que Chaïbân se maintint au pouvoir pendant douze jours, et Marâï, cité par Reiske (t. II, p. 727, note 244), lui donne dix jours.

[b] Le long règne de Mo'tamid avait fini le 19 redjeb 279 (dimanche 15 octobre 892 de J. C.); son successeur, Mo'tadhid-ibn-el-Mouaffak' garda le khalifat neuf ans neuf mois trois jours, jusqu'au 22 rebî-'l-akhir 289 (lundi 5 avril 902 de J. C.), et il fut remplacé par Moktafi, qui régna six ans six mois dix-neuf jours, jusqu'au 12 dzou-'l-k'a'dah 295 (samedi 13 août 908 de J. C.).

[c] Voyez, à la fin de cet ouvrage, le n° 3 du TABLEAU intitulé *Diverses petites dynasties*.

[d] Marâï, cité par Reiske (*l. l.* note * ci-dessus), dit très-bien trente-sept ans et quelques mois.

[e] En ce qui concerne l'année, je tiens compte de la note * que Reiske a mise au bas de la p. 267 du t. II, des *Annales muslemici*.

mais, accueilli à coups de pierres et accablé d'injures, celui-ci revint en hâte informer son maître de la mauvaise disposition des esprits. L'émîr, alors, monta à cheval, se rendit à *K'aïraouân* accompagné de son h'âdjib (chambellan), Nas'r-ibn-es'-S'amas'âmah, à la tête d'un corps de troupe. Les habitants tinrent ferme, Ibrâhîm alla s'établir dans la *mos'allâ* et fit défendre aux soldats de charger le peuple. Sur ces entrefaites, Abou-Dja'far-Ah'med-ibn-Moghaïth, jurisconsulte zâhid (détaché des jouissances du monde), vint trouver l'émir, et le résultat de la vive discussion qui eut lieu entre eux fut que ce personnage entra dans la ville accompagné du vizîr Abou-'Abd-Allah, qu'ils dissipèrent les attroupements, et calmèrent les habitants. Évidemment Ibrâhîm avait cédé, car il rentra à *Rak'k'âdah*, fit mettre en liberté tous les insurgés enfermés dans la mosquée de cette ville et, depuis lors, il ne fut plus question des fragments de direhms, qui disparurent de la circulation[1].

Je ne sais s'il faut rattacher à cet événement la destitution du k'âdhi de l'*Ifrik'îah* 'Abd-Allah-ibn-Ah'med-ibn-T'âlib-ibn-Sofïân, qui fut incarcéré et empoisonné dans sa prison en 275[2]; mais, à dater de cet instant, les chroniques Africaines semblent n'avoir plus à enregistrer que des exécutions sanglantes : en 276, c'est le secrétaire de l'émîr, Moh'ammed-ibn-H'ïoun (حيون), surnommé Ibn-el-Barîdi[3], qu'Ibrâhîm fait enterrer vivant sur de simples soupçons; en 277, c'est son chambellan, Nas'r-ibn-es-S'amas'âmah, auquel il fait trancher la tête parce que cet homme avait, par son ordre, reçu cent coups de fouet sans proférer une parole, sans faire un mouvement[4], comme si le tyran avait eu tout à craindre d'un homme dont l'énergie pouvait vaincre la douleur elle-même; en 278, c'est un chrétien, Saouâdah, qui, ayant refusé un haut emploi que l'émîr lui offrait à la condition d'abjurer, est, pour ce crime, coupé en deux et mis en croix[5], sans doute afin de jeter l'épouvante dans l'âme de ceux qui auraient pu supposer encore que la conscience est toujours libre quand on sait dédaigner les grandeurs. Ce tyran en délire devait enfin

276 de l'hég. (889-890 de J. C.).

277 de l'hég. (890-891 de J. C.)

278 de l'hég. (891-892 de J. C.).

[1] Ce récit terminé, Ibn-'Adzârî nous apprend qu'Ibrâhîm frappa des dînârs et des dirhems qu'il nomma *El-'Âchraïah* (dixièmes), parce que chaque dirhem était un dixième de dînâr (*Baïân*, t. I, p. 110, l. 1 et 2).

[2] *Ibid.* t. I, p. 110, l. 2 à 4. — Ce k'âdhi eut pour successeur Moh'ammed-ibn-'Abdoun-ibn-Abou-Thour.

[3] *Baïân*, t. I, p. 110, l. 8 à 17.

[4] *Baïân*, t. I, p. 110, l. 17 à 23. Les détails qui terminent ce récit sont dignes de la crédulité arabe. Voir, à ce sujet, Amari, *Storia dei Musul. di Sic.* t. II, p. 59, note 2.

[5] *Baïân*, t. I, p. 114, l. 3 et 4. — Sur ce genre de supplice, voir Jean Léon (in Ramvsio, f° 83 C et D; — p. 357 de la trad. de Jean Temporal), et Silvestre de Sacy (*Chrest. arab.* t. I, p. 468, note 55).

lasser la longanimité des peuples : le milieu de l'année 278, selon En-Nouaïrî[1], fut marqué par un soulèvement général. Depuis la péninsule de *Charîk*[2], jusqu'au pays de *Sat'fourah*[3], dans les villes de *Tunis*, *Bâdjah*[4], *K'amoudah*[5], *El-Orbos*, sur tous les points à la fois la révolte avait éclaté, l'*Ifrîk'îah* était en feu[6] et l'incendie s'était étendu jusqu'au *Zâb* puisque les gens de *Bilizmah*[7] protestaient aussi contre le gouvernement d'Ibrâhîm, comme nous l'assure un auteur contemporain[8], qui écrivait en cette année même le livre qu'il nous a légué. Une fois encore l'émîr de l'*Ifrîk'îah* se trouvait dans la position où fut un moment réduit Ziâdet-Allah en 210[9], c'est-à-dire réduit à la possession du *Sâhel' oriental* jusqu'à *Tripoli*[10], et se vit obligé, pour sa sûreté personnelle, de s'entourer de précautions à la nécessité desquelles il n'avait jamais songé, tant il se croyait protégé par l'épouvante qu'il inspirait. Il fit creuser un fossé enveloppant *Rak'k'âdah*, qu'il garnit de portes en fer; des hommes sûrs purent seuls arriver jusqu'au prince; les noirs[11] furent préposés à la garde du palais; et tant de remparts étaient encore insuffisants à rassurer ce misérable, qui se vengeait de ses terreurs en égorgeant, de sa propre main, ses médecins, ses ministres, ses pages..... Il n'y a pas une ligne, dans le récit des événements qu'Ibn-'Adzârî inscrit sous l'année 279[12], qui ne soit teinte de sang innocent, et l'on arrive à l'année 280, de laquelle Ibn-Khaldoun dit : « qu'elle « fut signalée par beaucoup de révoltes[13], » pour reconnaître à regret, avec En-Nouaïrî, que l'insurrection n'avait pas su s'organiser, que les chefs, au lieu de réunir leurs forces contre l'ennemi commun, étaient restés chacun sur son territoire, et que, combattus séparément, ils avaient été tous successivement défaits. La malheureuse ville de *Tunis*, emportée d'assaut le 20 dzou'l-

Soulèvement général.

279 de l'hég. (892-893 de J. C.).

280 de l'hég. (893-894 de J. C.).

Sac de Tunis.

[1] § XLVI (*H. d. B.* t. I, p. 427 et 428 de la trad.). Il dit en redjeb.

[2] Voyez la note 4 de la p. 162 de ce volume.

[3] Voyez la note 3 la page 212 de ce volume.

[4] Voyez la note 1 de la p. 213 de ce volume.

[5] Voyez la note 2 de la p. 154 de ce volume.

[6] *Baïân*, t. I, p. 114, l. 9 et 10.

[7] Voyez la note 6 de la p. 520 de ce volume.

[8] El-Ia'k'oubi, *S'ifat-el-Maghrib*, p. 17, l. 6 à 8 (p. 82 de la trad. lat.). — Ibn-'Adzârî ne fait commencer la révolte générale qu'en 280 (*Baïân*, t. I, p. 114, l. 5 et 6), mais l'autorité d'El-Ia'k'oubi est ici décisive; évidemment Ibn-'Adzârî et En-Nouaïrî ont, sous des aspects différents, confondu le commencement et la fin de ces événements.

[9] Voyez p. 490 et 491 de ce volume.

[10] *Baïân*, t. I, p. 114, l. 10 et 11. — En-Nouaïrî, § XLVI (*H. d. B.* t. I, p. 428 de la trad.).

[11] Ibn-'Adzârî dit (*Baïân*, t. I, p. 114, l. 13) qu'Ibrâhîm avait enrôlé cinq mille noirs; En-Nouaïrî (*l. l.*) dit cent mille, ce qui est très-probablement une faute de copiste; Ibn-Khaldoun (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 94, l. 15 et 16; — p. 129 de la trad.) dit trois mille.

[12] *Baïân*, t. I, p. 114, l. 5 à 16.

[13] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 94, l. 14 (p. 128 et 129 de la trad.).

Massacre des gens de Bilizmah.

h'idjah[1] (samedi 2 mars 894 de J. C.) eut à subir toutes les insultes et toutes les brutalités d'une soldatesque enivrée de sa victoire, et Ibrâhîm couronna son œuvre de sang par le massacre des gens de *Bilizmah* dans le fondouk' de *Rak'k'âdah*[2], mais je ne fais qu'indiquer ici en passant cet horrible épisode dont je dois ajourner les détails (voy. le t. II), parce qu'il eut des conséquences qu'on ne soupçonnait pas alors. Quoique ces conséquences ne fussent pas lointaines, quoiqu'elles fussent même très-proches, elles étaient encore voilées pour les astrologues et pour les devins par les yeux desquels Ibrâhîm lisait dans l'avenir[3]; leur prétendu savoir ne leur avait pas appris que, sous le prestige d'un seul homme, le sang versé dans le fondouk' de *Rak'k'âdah* deviendrait la source d'un torrent qui emporterait la dynastie aghlabite; ils ne soupçonnaient pas que cet homme était déjà désigné et qu'Abou-'Abd-Allah-ech-Chî' allait bientôt paraître.

281 de l'hég. (894-895 de J. C.).

Soit que *Rak'k'âdah* ait semblé à l'émîr une place trop faible dans des circonstances comme celles qu'il venait de traverser, et que le voisinage de la mer lui offrît une sécurité dont il avait regretté l'absence, soit peut-être pour prévenir le retour d'une pareille révolte dans une ville aussi importante que l'était dès lors *Tunis*, le 8 redjeb 281[4] (vendredi 13 septembre 894 de J. C.) Ibrâhîm quitta *Rak'k'âdah* et vint fixer sa résidence à *Tunis*[5], où bientôt s'élevèrent des palais pour lui et pour sa cour. Mais, comme si chaque pas de ce tyran devait être marqué par une trace sanglante, avant de se rendre à *Tunis* il envoya Maïmoun-el-H'achimi avec ordre de massacrer et de mettre en croix aux portes de la ville une troupe de *Benou-Temîm*[6] et autres, qui

Tunis devient le siége du gouvernement.

[1] *Baïân*, t. I, p. 11v, l. 18 et 19. Il donne la date du 10 restant de dzou-'l-h'idjah 280, et comme cette année est surabondante, le 10 restant correspond au 20. En-Nouaïrî (*l. l.* p. 429) place la prise et le sac de *Tunis* en ramadhân.

[2] *Baïân*, t. I, p. 114, l. 16 et suiv.

[3] *Ibid.* t. I, p. 114, l. 10.

[4] *Ibid.* t. I, p. 11۳, l. 7. — En-Nouaïrî (*l. l.* p. 429) place cet événement un mois et demi plus tôt, le 24 djoumâdi-'l-aouel 281 (jeudi 1er août 894 de J. C.). — Ibn-Khaldoun n'indique que l'année (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. c۹, l. 16 et 17; — p. 130 de la trad.).

[5] «Les remparts de *Tunis*, dit El-K'aïraouâni, «furent élevés par les soins des Beni-Aghlab, ainsi «que la *k'as'bah*.» (*Hist. de l'Afr.* liv. I, p. 17.) On peut, avec vraisemblance, rapporter ces constructions à l'instant où nous sommes du règne d'Ibrâhîm.

[6] Voyez la note 2 de la p. 385 de ce volume. El-Ia'k'oubi nous avait appris (dans cette note) que les gens de *Bilizmah* étaient des *Benou-Temîm*, Ibn-'Adzârî précise encore davantage en ajoutant qu'ils étaient de la tribu de *K'aïs*[a]. Il s'agit, je suppose, de ce K'aïs-ibn-'Âs'im qui enterrait vivantes les filles qui lui naissaient[b].

[a] *Baïân*, t. I, p. 11v, l. 3.

[b] Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arab. avant l'islâm.* t. II, p. 574 et 575.

s'y trouvaient; il redoutait sans doute qu'ils vengeassent leurs frères égorgés dans le [illegible]ouk' de *Rak'k'âdah*. Ce qui est certain, c'est que l'ordre fut exécuté, et l'on peut juger de l'importance qu'Ibrâhîm y attachait par les honneurs dont il combla le bourreau qui avait accompli cette horrible tâche[1].

283 de l'hég. (896-897 de J. C.). Menace de guerre à l'Égypte.

Il est plus difficile de démêler dans quelle pensée, en 283, ce prince envoya Abou-Bah'r-ibn-Adhim en *Égypte*, en même temps qu'il envoyait Abou-Mans'our-Ah'med-ibn-Ibrâhîm à *Tripoli*[2]. Ibn-'Adzârî ne dit que ces quelques mots, En-Nouaïrî et Ibn-Khaldoun disent nettement qu'il se proposait d'aller attaquer Ibn-T'ouloun; mais nous avons vu[3] que Khomâraouaïah-ibn-Ah'med-ibn-T'ouloun était mort en dzou-'l-h'idjah 282, que son fils Djaïch, qui lui avait succédé, avait été tué au bout de quelques mois de règne pour faire place à son frère Hâroun, de sorte que, selon la date de 283, à laquelle l'armée d'Ibrâhîm aurait menacé l'*Égypte*, il aurait déclaré la guerre à l'un ou à l'autre de ces fils de Khomâraouaïah. Était-ce à titre de représaille de la tentative qu'El-'Abbâs, leur oncle, avait faite sur *Tripoli* en 267? La vengeance eût été bien tardive. Était-ce dans la pensée de s'emparer de l'*Égypte?* Mais, en cas de succès, quelle aurait été sa conduite à l'égard du Khalife Mo'-tadhid (p. 571, note [b])? aurait-il renversé la dynastie usurpatrice des T'ouloundes pour se substituer à elle, ou pour faire hommage de sa conquête au souverain 'abbâsside? quelle que soit la solution de ces questions, les dates données par En-Nouaïrî apprennent que c'était contre Djaïch qu'était, par le fait, dirigée l'armée aghlabite, puisque cet historien nous montre Ibrâhîm quittant *Tunis*, le 10 moh'arram 283, pour se rendre à *Rak'k'âdah*, où il séjourna jusqu'au 22 s'afar, et se mettant, de là, en marche vers l'Orient. Cette marche fut très-lente, car, au milieu de rebî-'l-akhir, il n'était encore qu'à la hauteur de la *petite Syrte*, et là se présenta un obstacle qu'il n'avait pas prévu. J'ai cherché (p. 565) à apprécier l'esprit du secours prêté par El-Iâs-ibn-Mans'our aux Tripolitains assiégés par El-'Abbâs-ibn-Ah'med-ibn-T'ouloun; la justesse du caractère que je lui ai assigné va recevoir sa confirmation. Lorsque Ibrâhîm eut dépassé la ville de *K'âbis*[4], les *Nafouçah* lui barrèrent le passage, et il fallut que l'émîr livrât une bataille sanglante pour traverser, à la tête d'une armée, la partie orientale de ses États. Vainqueur des *Nafouçah*, sur les prisonniers desquels il exerça d'horribles cruautés, Ibrâhîm se rendit à *Tripoli*,

Les Nafouçah s'opposent au passage d'Ibrâhîm.

[1] *Baïân*, t. I, p. ۱۲۳, l. 3 à 6.
[2] *Ibid.* t. I, p. ۱۲۳, l. 11 à 13.
[3] Note 2 de la p. 569 de ce volume.
[4] *Baïân*, t. I, p. ۱۲۳, l. 14 et 15.

où il méditait de commettre un nouveau crime : le gouverneur de cette province était Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed, fils de Ziâdet-Allah II; il était donc cousin germain d'Ibrâhîm, et l'on s'accorde à vanter la douceur de ses mœurs, sa bonté, ses talents littéraires comme poëte et comme historien. L'émîr le fit mettre à mort; on attribue la cause de ce meurtre à une lettre de Mo'tadhid-Billah-el-'Abbâssi, lettre dans laquelle le Khalife reprochait à Ibrâhîm sa cruauté, et lui enjoignait, s'il ne pouvait dompter ses penchants sanguinaires, de remettre le gouvernement aux mains de son cousin Abou-'l-Abbâs-Moh'ammed[1]. Après avoir ainsi assouvi sa vengeance, Ibrâhîm quitta *Tripoli* et s'avança jusqu'à Tâouarghâ selon Ibn-'Adzârî[2] et En-Nouaïrî[3], jusqu'à *Sort* selon Ibn-Khaldoun[4]; cette différence mérite d'être remarquée, car j'ai montré[5], par un calcul approximatif, que *Sort* était à environ cent lieues kilométriques à l'est de *Tâouarghâ*. Quel que soit celui des deux points qu'il atteignit, et quelle que soit la cause de la défection de ses troupes[6], il est certain qu'Ibrâhîm fut abandonné par une partie assez considérable de son armée (plus de la moitié, dit En-Nouaïrî), obligé de rebrousser chemin, et on le vit rentrer à *Tunis* après une absence de plusieurs mois pendant lesquels l'*Égypte* a très-bien pu ignorer qu'une expédition était dirigée contre elle. Cependant l'émîr avait confié à son fils Abou-'l-'Abbâs-'Abd-Allah la tâche assez rude d'achever la soumission des *Nafouçah*, et cette campagne fut terminée on 284[7]; bientôt,

284 de l'hég. (897-898 de J. C.). Les Nafouçah soumis.

[1] *Baïân*, t. I, p. ۱۲۳, l. 17 à 21. — Conde (t. I, p. 397 et 398) rapporte le même fait et donne des détails atroces sur l'extermination de la famille entière du malheureux Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed; il dit emprunter son récit à l'historien Abou-Ish'âk'-Ibrâhîm-ibn-K'âcim-ibn-Er-Rak'îk'*, et il ajoute qu'au nombre des ouvrages qu'Abou-'Ali-H'oçaïn-ibn-Abou-Sa'îd-el-K'aïraouâni attribue à Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed se trouve une *Histoire des* Beni-Aghlab. Abou-'Ali-H'oçaïn m'est inconnu.

[2] *Baïân*, t. I, p. ۱۲۳, l. 22.

[3] § xlvii (*l. l.* p. 430). En Nouaïrî dit à tort *'Aïn-Tâouarghâ*, car il confond ainsi la localité de *Tâouarghâ* avec la grande source que l'on observe à *Nafzâouah*, et que mentionne El-Bekrî (*El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ۴v, l. 18. — *J. A.* t. XII, p. 530; ve s. 1858).

[4] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ov, l. 2 (p. 131 de la trad.).

[5] Note 2 de la p. 554 de ce volume. Ia'k'oubi (*S'ifat-el-Maghrib*, p. ۰, l. 3; — p. 40 et p. 43, note 8 de la trad. lat.) commet l'énorme faute de ne compter que deux journées de marche (مرحلتين) de *Sort* à *Tâouarghâ*.

[6] Ibn-'Adzârî raconte sérieusement qu'arrivé à *Tâouarghâ* Ibrâhîm tua quinze hommes et ordonna qu'on fît cuire leurs têtes, comme si lui et ceux qui l'entouraient étaient disposés à les manger. Ses soldats, effrayés d'un pareil acte, le crurent fou et l'abandonnèrent (*Baïân*, t. I, p. ۱۲۳, l. 22 à 24).

[7] *Baïân*, t. I, p. ۱۲۴, l. 2 à 9. — Ibn-'Adzârî place au retour de cette expédition le massacre de trois cents prisonniers, avec un raffinement dans les atrocités exercées sur eux.

* Tel est le nom complet d'Ibn-er-Rak'îk', auteur souvent cité par les écrivains arabes, et encore au xvie siècle

en 286, le même Abou-'l-'Abbâs fut dans la nécessité de marcher contre les *Benou-Balt'ît'*[1], qui s'étaient révoltés à *Biskarah;* il les fit rentrer dans le devoir après leur avoir tué beaucoup de monde[2]; et en 287 son père lui remit le gouvernement de la *Sicile*, où il arriva le 1er cha'bân[3] (vendredi 1er août 900 de J. C.), et où les historiens nous représentent ce prince prenant plusieurs villes d'assaut, et, dès 288, portant ses armes victorieuses au delà du *Détroit de Messine*[4].

286 de l'hég. (899-900 de J. C.). Révolte comprimée à Biskarah. 287 de l'hég. (900 de J. C.). Abou-'l-'Abbâs envoyé en Sicile.

J'ai, à dessein, évité de présenter le tableau des horreurs qui se commirent dans la malheureuse ville de *Tunis* lorsqu'elle fut prise d'assaut en 280; ses habitants, frappés de terreur, et bientôt obligés de vivre sous l'œil de leur

[1] Cette tribu m'est inconnue, même de nom. El-Bekrî mentionne une localité du nom de *Balt'ah* (بلطة) renommée pour l'excellence de ses raisins[a]; je ne saurais dire s'il y a quelque relation entre cette localité et les *Benou-Balt'ît'*, qui occupaient alors *Biskarah* ou son voisinage.

[2] *Baïân*, t. I, p. ۱۴۰, l. 6 à 8.

[3] *El-Kâmil*, t. VII, p. ۳۴۹, l. 13 à 16. — En-Nouaïrî[b], in Gregorio, p. 11, l. 11 à 13 (*Voyages* de Riedesel, p. 416). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ov, l. 5 et 6 (p. 132 de la trad.). — Ibn-el-Athîr et En-Nouaïrî s'accordent à dire que le fils d'Ibrâhîm succéda, dans le gouvernement de la *Sicile*, à Abou-Mâlik-Ah'med-ibn-'Omar-ibn-'Abd-Allah, qui, suivant En-Nouaïrî, avait occupé cette haute fonction pendant *vingt-six ans*, ce qui suppose que sa nomination remontait à 261, c'est-à-dire, au commencement du règne d'Ibrâhîm; mais il y a nécessairement là une erreur, car Ibn-el-Athîr (t. VII, p. ۳۵۸, l. 17 et 18) place en 268 la nomination de Moh'ammed-ibn-el-Fadhl, que Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ۱۱۹, l. 2) place en 278.

[4] *El-Kâmil*, t. VII, p. ۳۵۰ et ۳۵۱[c]. — *Baïân*[d], t. I, p. ۱۴۰, l. 18 à 20. — En-Nouaïrî, § XLVII (*l. l.* p. 431). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ov, l. 15 et suiv. (p. 137 et 138 de la trad.). — *Chronicon Cantabrigiense* (in Gregorio, p. 44, l. 1 et 2).

par Jean Léon et par Marmol[1*]; il est cependant au nombre de ceux dont les ouvrages historiques sont aujourd'hui perdus[2*]. Un passage d'Ibn-'Adzârî fournit la preuve qu'il vivait, en 377[3*], à *K'aïraouân*, où il était chef d'un des bureaux du gouvernement[4*] à l'époque où Iouçof-ibn-Abou-Moh'ammed fut appelé au commandement de cette ville par le Zîrite *El-Mans'our*-ibn-Bolokkîn (*H. d. B.* t. I, p. ۴۰۴, l. 5; — t. II, p. 13 de la trad.).

[a] *El-Mesâlik oua 'l-Memâlik*, p. ov, l. 15 (*J. A.* t. XIII, p. 77; 5e s. 1859).

[b] Le même En-Nouaïrî, que je cite ici comme donnant la date 287 dans son *Histoire de Sicile*, donne la date de djoumâdi-'l-aouel 284 dans son *Histoire d'Afrique* (§ XLVII, *l. l.* p. 431). C'est un exemple, à ajouter à tant d'autres, des contradictions que présentent les compilations arabes.

[c] *El-Kâmil* (t. VII, p. ۳۵۰, l. 14 à 18) place la prise de *Reggio* en redjeb 288 (du dimanche 21 juin au lundi 20 juillet 901 de J. C.), et la *Chronique de Cambridge* dit le 10 *juin*, ce qui paraît être une faute, pour 10 *juillet* 901, correspondant au vendredi 20 redjeb 288.

[d] Il nomme زلّ (*Zalah* ou *Zilah*), ville qu'Abou-'l-'Abbâs aurait prise d'assaut; mais ce nom est considéré comme une altération de ريو (*Reggio*) (voy. Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, t. II, p. 72, note 2).

[1*] Silvestre de Sacy, *Anthologie grammaticale arabe*, p. 441, note 42.

[2*] Mic. Amari (*Storia dei Musulmani di Sicilia*, t. I, p. XXXVII, col. 2, n° III.)

[3*] *Baïân*, t. I, p. ۱۵۱[c], l. 17 à 22. C'est, comme on voit, un auteur du xe siècle de notre ère.

[4*] *J. A.* t. IV, p. 347; IVe s. 1844. — Voir aussi une note de M. de Slane (*H. d. B.* t. I, p. 292 de la trad. note 3).

bourreau, qui avait transporté de *Rak'k'âdah* à *Tunis* le siége du gouvernement, durent hésiter longtemps avant d'oser élever la voix. Ils finirent cependant par reprendre assez de courage pour se permettre d'adresser à *Baghdâd* une supplique portant à la connaissance du Khalife que les esclaves qu'Ibrâhîm lui avait envoyés en présent étaient leurs propres femmes et leurs enfants.

289 de l'hég. (901-902 de J. C.). Ibrâhîm est déposé.

Vers s'afar 289, un délégué de Mo'tadhid arriva à *Tunis*[1]; il avait pour mission de déposer Ibrâhîm, auquel le Khalife enjoignait d'abandonner à son fils Abou-'l-'Abbâs-'Abd-Allah le gouvernement de l'*Ifrîk'ïah*. Chose singulière! cet homme qui, six ans auparavant (voy. p. 576), avait osé répondre par un assassinat aux ordres du même Khalife relatifs à Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed, cet homme obéit; il rappela, de *Sicile*, son fils, qui arriva à *Tunis* en rebî-'l-aouel 289 (du samedi 13 février au dimanche 14 mars 902) pour recevoir, des mains de son père, les rênes de l'État. Après avoir donné au Khalife un si éclatant témoignage de soumission, Ibrâhîm se rendit à *Sousah*[2] et y resta jusqu'au 16 rebî-'l-akhir[3] (mardi 30 mars 902); ce jour, il quitta *Sousah* pour aller s'établir à *Noubah*[4], où il demeura plus de deux mois et demi, car d'une indication assez précise il résulte qu'il fit la traversée de *Noubah* à *Tra-*

X. Abou-'l-'Abbâs.

Arrivée d'Ibrâhîm en Sicile.

[1] Ibn-Khaldoun place en 288 l'arrivée de ce délégué (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٥٨, l. 4; — p. 138 de la trad.).

[2] Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. VII, p. ١٩٩, l. 14 et 15) dit qu'il arriva *au commencement* de 289, ce qui ne s'accorde pas bien avec la remise du pouvoir à son fils en *rebî-'l-aouel*, date donnée par En-Nouaïrî (à la page citée note 3 ci-dessous).

[3] Mich. Amari, *Stor. dei Musulm. di Sicil.* t. II, p. 77. — En-Nouaïrî, suivant M. de Slane, dit le 22 rebî-'l-akhir (§ XLVIII, *l. l.* p. 432), mais M. Amari (t. II, p. 78, note 1) observe que c'est une faute d'impression dans la traduction, et, en effet, N. Desvergers, qui a traduit le même passage d'En-Nouaïrî, dit le 17 rebî-'l-akhir (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 138, note 149). — Il y a lieu de noter que, le 22 rebî-'l-akhir 289 (lundi 5 avril 902 de J. C.), le khalife El-Mo'tadhid mourait (Weil, t. II, p. 514).

[4] M. de Slane (*Table géogr.* p. XCVII) dit : «Ville maritime située entre *Sousah* et *Ik'lîbïah* «(l'ancienne *Clypæa*).» M. Amari (t. II, p. 77) accepte cette position assignée à *Noubah*, mais M. de Gœge (*S'ifat-el-Maghrib*, p. 69, note 2) la conteste avec raison. Iâk'out (*Mo'djam*, t. IV, p. ٨٢٠, l. 3) consacre à *Noubah* un assez long article vers la fin duquel on lit (p. ٨٢١, l. 5): «*Noubah* «est aussi un petit pays en *Ifrîk'ïah* entre *Tunis* «et *Ik'lîbïah*.» Cette position est moins inexacte que celle assignée par M. de Slane, mais El-Bekrî, dans lequel il faut évidemment lire نوبة au lieu de بونة, dit beaucoup mieux «que ce «petit port est *en face* de deux îles nommées «*Djâmour-el-Kebîr* et *Djâmour-es'-s'aghîr*[a].»

[a] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ٨٤, l. 6 à 8 (*J. A.* t. XIII, p. 152; ve s. 1859). — Je n'hésite pas à accepter la correction de نوبة au lieu de بونة, faite par M. de Gœge dans son texte d'Edrisî (p. ١٢٤, l. 13 et suiv.), correction qui, du reste, était déjà faite par Hartmann (*Edrisii Africa*, p. 276 et 277, in-8°, Gottingæ, 1796), et même dans la trad. lat. publiée en 1619 (voy. la note 1 de la p. 277, du t. I, d'Amédée Jaubert).

pani[1], où il débarqua, au milieu du mois de juin[2]. Il séjourna dans ce port dix-sept jours[3], se rendit de là par terre à Palerme et arriva devant cette ville le 28 redjeb 289 (jeudi 8 juillet 902 de J. C.) pour en partir neuf jours

[1] Avec Mich. Amari[a] je n'hésite pas à lire طرابنة (*Trapani*) comme porte le texte d'Ibn-Khaldoun (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٥٩, l. 1), au lieu de طرابلس (*Tripoli*), comme on le trouve écrit dans le manuscrit d'En-Nouaïrî. Évidemment ce passage de la version de M. de Slane (*l. l.* p. 432) est inexact par suite de la faute de copiste du manuscrit. Il est de toute improbabilité d'ailleurs qu'Ibrâhîm ait quitté le voisinage du *Cap bon*, et soit allé à *Tripoli* pour se rendre en *Sicile*. On pourrait cependant, avec quelque apparence de raison, supposer qu'Ibrâhîm partit pour *Tripoli*, feignant de réaliser l'intention qu'il avait manifestée de se retirer à *La Mekke*; mais, d'une part, on sait par Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. VII, p. ١٩٩, l. 10 à 12) et par En-Nouaïrî, qu'il avait écrit au Khalife en donnant pour prétexte la crainte que son passage en *Égypte* ne devînt l'occasion d'une guerre, à cause de son expédition avortée de 283, et, d'autre part, le texte d'Ibn-Khaldoun tranche la question.

[2] Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. VII, p. ٣٠٩, l. 15 et 16), Ibn-Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ١٢٨, l. 12 et 13) et En-Nouaïrî (§ LI, *l. l.* p. 439) s'accordent à dire que depuis le jour où Ibrâhîm remit le pouvoir à son fils, plus exactement, depuis le jour de son départ pour la *Sicile* jusqu'à la mort d'Abou-'l-'Abbâs, il s'écoula un an cinquante-deux jours; or ce prince fut assassiné le 28 cha'bân 290[b], Ibrâhîm s'embarqua donc à *Noubah* le 6 redjeb 289 (mercredi 16 juin 902 de J. C.). La *Chronique de Cambridge*[c] dit en mai, et M. Amari a cru devoir dire *à la fin* de mai[d]. J'observe cependant que la solution que j'adopte, en même temps qu'elle rectifie la date du 18 redjeb fixée par En-Nouaïrî[e] (§ LI, *l. l.* p. 432) pour celle de l'arrivée à *Palerme*, concilie bien toutes les données; car, si réellement Ibrâhîm séjourna dix-sept jours à *Trapani*, on voit qu'il en partit le 3 juillet (23 redjeb) pour arriver le 8 (28 redjeb) devant *Palerme*, où il séjourna neuf jours, et non quatorze comme le dit En-Nouaïrî, car il en partit le 7 cha'bân (17 juillet) pour son expédition de *T'aormine*[f] (طَبَرْمِين). Il faudrait donc, dans En-Nouaïrî, lire ٢٨ redjeb au lieu de ١٨, et 4 jours au lieu de ١٤.

[3] Ce chiffre de dix-sept jours se retrouve dans Ibn-Khaldoun (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٥٩, l. 2; p. 142 de la trad.), comme ayant été employés à assiéger une ville qu'il nomme *Damonnach*[g] (دَمَنَّش), et que Iâk'out mentionne comme une ville du littoral de la *Sicile* (*Mo'djam*, t. II, p. ٩٠١, l. 4; — *Marâs'id-el-It't'ilâ'*, t. I, p. ٤١٠, l. 11 et 12). Cette localité est nommée par Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. VII, p. ١٩٧, l. 9, et p. ٣٥٠, l. 15), à l'occasion de la guerre sainte d'Ibrâhîm, en 289, et de l'expédition de son fils Abou-'l-Abbâs en rebî'-l-akhir 288.

[a] *Stor. dei Musulm. di Sic.* t. II, p. 78, note 2.

[b] Voyez p. 584 de ce volume et la note 3 de cette p. 584.

[c] In Gregorio, p. 44, l. 4.

[d] A la page citée note [a] ci-dessus, et note 3 de cette p. 78.

[e] Date inexacte selon lui-même, puisqu'il admet la période de un an cinquante-deux jours, et le séjour de dix-sept jours à *Trapani*.

[f] *Stor. dei Musulm. di Sic.* t. II, p. 79 et note 1 de cette p. 79. — *Mo'djam*, t. III, p. ٥٠٩, l. 8.

[g] C'était le nom d'une place forte, depuis longtemps détruite, qui paraît avoir fourni le nom de *Demona*, donné à une des trois grandes divisions de la *Sicile*, à celle appelée *Val di Demona*. On lit déjà dans Edrîsî (au XIIe siècle de notre ère) : « *El-K'arounîah*, fort où commence la *province de Demonich*, اقليم دمنش. » (*Géogr.* t. II, p. 79.) Voyez, sur *Damonnach*, Amari (*Carte comp. de la Sic. moder. avec la Sic. au XIIe siècle*, p. 35, col. 1. — *Stor. dei Musulm. di Sic.* t. I, p. 468, note 4).

après, en vue d'aller assiéger *T'aormine*[1]. L'armée fut transportée par mer jusqu'à *Iart'înaoud* (برطينو), dont il prit possession[2]; puis marcha sur *T'aormine* et s'en empara de vive force le 22 cha'bân[3] (dimanche 1er août 902 de J. C.). Si, au commencement de rebî'-l-akhir 288, Abou-'l-'Abbâs-ibn-Ibrâhîm était resté maître de *Damonnach*[4], on doit admettre que les Roum en avaient repris possession, car cette forteresse fut au nombre de celles[5] contre lesquelles Ibrâhîm fut obligé de détacher des forces après la prise de *T'aormine*. Toutes les villes que ses troupes investirent firent leur soumission, et, non content de si grands succès obtenus en *Sicile*, il se dirigea sur *Messine*, y donna trois jours[6] de repos à son armée, et, traversant le détroit, il arriva sans résistance, le 26 ramadhân (vendredi 3 septembre 902 de J. C.), devant *Kasnah*[7] (كسنة), dont les habitants lui envoyèrent des députés pour solliciter l'amân, qu'il leur refusa. Les préparatifs de l'attaque furent toutefois ordonnés et exécutés avec une certaine lenteur, parce qu'Ibrâhîm ressentait déjà les atteintes de la maladie (la dyssenterie) à laquelle il devait bientôt succomber; cepen-

[1] *T'aormine* est au nord-est de l'*Etna* sur la rive gauche du وادى البارد (aujourd'hui *Cantara*).—Voyez la note 2 de la page précédente.— Léon VI régnait à *Constantinople* depuis le 1er mars 886 (mardi 21 ramadhân 272). — La prise de *T'aormine* est mentionnée par les auteurs byzantins, qui attribuent la perte d'une ville si forte à la trahison du gouverneur, qu'ils nomment Caramale (Καραμάλης) (Theophanes continuatus, liber VI, p. 365, l. 4 et 5; *Simeon magister* p. 704, l. 6 et 7; *Georgius monachus* p. 860, l. 20 à 23.— Georgii Cedreni *Hist. compend.* t. II, p. 260, l. 10 et 11).

[2] «Le dernier jour de redjeb,» dit Ibn-'l-Athîr (*El-Kâmil*, t. VII, p. ۱۴۹, l. 16); mais il y a nécessairement une erreur, puisqu'on vient de voir (note 2 de la page précédente) qu'il quitta *Palerme* le 7 cha'bân. Je *suppose* que *Kart'înaoud* était un petit port au fond de celui des golfes du nord qui se rapprochait le plus de *T'aormine*.

[3] *El-Kâmil*, t. VII, p. ۱۴۷, l. 1 et 2. — En-Nouaïrî, § XLVIII (*l. l.* p. 432 et 433). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٥۴, l. 3 et 4 (p. 142 de la trad.). — *Chronicon Cantabrigiense* in Gregorio, p. 44, l. 5 et 6.

[4] Ce qu'au reste ne dit pas Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. VII, p. ۳٥۰, l. 15 et 16), qui, après le siége de cette place, le fait se retirer à *Messine* et, de là, passer en *Calabre*.

[5] Parmi ces villes, Ibn-el-Athîr (t. VII, p. ۱۴۸, l. 8 à 10) nomme *Mik'ach*, *Damonnach*, *Ramet'-t'ah*[6], *El-Iâdj* (var. *El-Bâdj*, *Es-Sâdj*, *El-Iâh'*).

[6] En-Nouaïrî, § XLVIII (*l. l.* p. 433). — Amari (*Storia*, etc. t. II, p. 89) dit qu'il y resta deux jours seulement.

[7] Ibn-Khaldoun, (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٥۴, l. 12 (p. 143 de la trad.). Ibn-el-Athîr (t. VII, p. ۱۴۷, l. 12) avait écrit كسنّة, qu'il faut peut-être lire *Kosentah*, et dans En-Nouaïrî (*l. l.* p. 433) on lit كسنّة (*Kastah*). Reiske a très-bien montré, dès 1790, dans ses annotations aux *Annales* d'Abou-'l-Fedâ, qu'il s'agit de *Cosenza*, capitale de la *Calabre citérieure* (*Annal. muslem.* t. II, p. 712, nota 213. — Voyez aussi la note 154 que M. Desvergers a placée p. 143 de sa trad. d'Ibn-Khaldoun, ci-dessus citée).

[6] Qu'Edrîsî place à neuf mille de *Messine* (*Géogr.* t. II, p. 109).

dant, devant toutes les portes de *Cosenza*, il plaça ses fils et des officiers de confiance avec de forts bataillons, les catapultes furent dressées le long des murs, et le 24 chaouâl[1] (vendredi 1er octobre 902 de J. C.) le signal de l'attaque fut donné. Des assauts, répétés pendant un certain nombre de jours, produisaient peu d'effet, les troupes combattaient avec mollesse à cause de l'absence d'Ibrâhîm, retenu à l'arrière-garde par sa maladie, qui s'aggravait rapidement, à ce point que bientôt, à la perte complète du sommeil succéda une agonie qui ne laissait aucun espoir, et l'émîr expira le lundi 19 dzou-'l-k'a'dah 289[2] (25 octobre 902 de J. C.), à l'âge de cinquante-trois ans onze Mort d'Ibrâhîm.

[1] En-Nouaïrî, § XLVIII (*l. l.* p. 433). — Amari, *Stor. dei Musulm. di Sicil.* t. II, p. 93.

[2] Ibn-el-Athîr, *El-Kâmil*, t. VII, p. 14v, l. 16 et 17. Il dit *samedi* onze nuits restant (le 19), mais Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. 174, l. 7 et 8) dit *lundi* treize nuits restant, c'est-à-dire le 17. En-Nouaïrî (§ XLVIII, *l. l.* p. 434) donne la même date en d'autres termes puisqu'il fait mourir Ibrâhîm «la veille de *samedi* 18 dzou-'l-k'a'dah «289[a],» c'est-à-dire le *vendredi* 17; Abou-'l-Fedâ (t. II, p. 248, l. 5 à 8) dit dans la nuit du *samedi* 11 restant de dzou-'l-k'a'dah 289[b], après vingt-cinq ans de «règne,» ce qui est, quant à la mort, la date donnée par Ibn-el-Athîr et suivie par Ibn-Ouadrân[c]. Par une singularité remarquable en citant cinq auteurs, il n'y a pas une seule de ces dates qui corresponde à la férie indiquée, car c'est le 17 dzou-'l-k'a'dah 289 qui tombe un *samedi;* aussi, différent un peu de M. Amari[d], ai-je adopté la date du *lundi* 19, qui justifie les vingt-huit ans six mois *douze* jours d'Ibn-'Adzârî et d'En-Nouaïrî (voy. la note [1*]) qui conduisent au 19 dzou-'l-k'a'dah 289 (lundi 25 octobre 902) et non au 18, date donnée par Ibn-el-Khat'îb[e]. — Ibn-Khaldoun, après avoir mentionné l'invasion de la *Calabre*, fait rentrer Ibrâhîm en *Sicile*

[a] N. Desvergers, traduisant le même passage d'En-Nouaïrî, a lu «dans la nuit du *samedi* 28 dzou-'l-k'a'dah «289» (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. 144 à la note), puis, ailleurs (*ibid.* p. 148, note 160), En-Nouaïrî dit, comme Ibn-'Adzârî, le *lundi* 17 dzou-'l-k'a'dah 289, ce qui montre que la première indication est une faute d'impression, ce que prouve, d'ailleurs, la comparaison des deux mêmes passages traduits par M. de Slane (*l. l.* p. 434 et 438).

[b] Le texte portait تسع; Reiske a cru devoir y substituer سبع, et il explique dans sa note 214 (t. II, p. 712) que sa correction est fondée sur ce qu'Abou-'l-Fedâ donne, au règne d'Ibrâhîm une durée de vingt-cinq ans[1*]. D'abord cela devrait le conduire à 286 et non à 287; ensuite, et surtout, pourquoi retouchait-il le chiffre de l'année plutôt que celui de la durée du règne, quand son auteur (p. 288, l. 10) plaçait la mort d'Ibrâhîm sous l'année 289? il avait là un point de repère significatif. — El-K'aïraouâni, comme les autres auteurs que j'ai cités, dit très-bien qu'Ibrâhîm mourut en 289 (*Hist. de l'Afr.* livr. III, p. 61, l. 2; — p. 86 de la trad.).

[c] *Rev. de l'Or. de l'Algér. et des colon.* t. XIV, p. 429; IIe s. numéro de décembre 1853.

[d] *Stor. dei musulm. di Sic.* t. II, p. 93 et 94.

[e] *El-H'olal-el-Mark'oumah* in Casiri, t. II, p. 193, l. 6 et 7 du texte arabe. — *Chronic. Cantabr.* in Gregorio, p. 95, l. 7 à 9.

[1*] Ce chiffre erroné était emprunté à Ibn-el-Athîr (*El-Kâmil*, t. VII, p. 14v, l. 20), qui, en cela, n'a été suivi ni par Ibn-'Adzârî, qui donne vingt-huit ans six mois douze jours (*Baïân*, t. I, p. 174, l. 10), ni par En-Nouaïrî, qui a admis les mêmes chiffres, ni par Ibn-Ouadrân (note [c] ci-dessus), qui, comme Ibn-Khaldoun (p. 64, l. 13 et 14; — p. 143 de la trad.) donne, en nombre rond, vingt-huit ans. Si l'on compte du 6 djoumâdi-'l-aouel 261, date du décès d'Abou-'l-Gharânik' (p. 523), jusqu'au 19 dzou-'l-k'a'dah 289, jour de la mort d'Ibrâhîm, on trouve, en effet, vingt-huit ans six mois treize jours. M. Amari (t. II, p. 94) compte vingt-sept ans de tyrannie et sept mois de pénitence, ce qui suppose que l'émîr aurait remis le pouvoir à son fils vers le milieu de rebî-'l-akhir 289; mais, si j'interprète bien la pensée de l'auteur, il faudrait dire *vingt-huit* ans de tyrannie.

mois huit jours[1]. Des phénomènes célestes, disent les auteurs arabes[2] accompagnèrent cet événement. M. de Hammer a adressé à l'Académie des sciences une note lue dans la séance du 20 février 1837[3], note dans laquelle il cite plusieurs apparitions d'étoiles filantes à des époques reculées, et notamment celle qui eut lieu peu de jours après la mort d'Ibrâhîm. L'auteur de cette note a emprunté son indication à Conde[4], qui place la mort d'Ibrâhîm en dzou-'l-k'a'dah 289; mais on vient de voir que plusieurs historiens arabes lui auraient donné une date précise. Le mois de dzou-'l-k'a'dah 289 comprend du jeudi 7 octobre au samedi 5 novembre 902 de notre ère, et nous savons maintenant qu'on doit fixer la mort d'Ibrâhîm au 19 dzou-'l-k'a'dah 289 correspondant au 25 octobre 902, ce qui autorise, jusqu'à un certain point, à supposer qu'Eutychius a commis une erreur d'une année lorsqu'il place au 9 dzou-'l-k'a'dah 288 (25 octobre 901) une apparition en *Égypte* d'étoiles filantes en quantité si prodigieuse, que, du milieu de la nuit au matin, elles remplirent le ciel jusqu'aux quatre points cardinaux[5]. Ibn-'Adzârî fait

où, par une erreur géographique peu excusable, il place *Kasnah*, ville qu'Ibrâhîm assiégeait «quand «il mourut à la fin de l'année 289, après vingt-«huit ans de règne» (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٥٩. l. 8 à 14; — p. 143 de la trad.). — El-K'aïraouâni (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. ٥٠, l. 2; — p. 86 de la trad. *Hist. de l'Afr.* l. III, p. 86) prétend qu'il mourut à *Darb*. Serait-ce le nom d'un village voisin de *Cosenza?* — Iâk'out (t. II, p. ٥٩٣, l. 14) mentionne *Darb-el-K'oullah* (دَرْبُ القُلَّة), qu'il pense être dans le pays des chrétiens.

[1] Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ١٢٩, l. 10) commet une grosse erreur en faisant mourir Ibrâhîm à quarante-deux ans, ce qui, du reste, ne peut être qu'une faute de copiste, puisqu'il vient (l. 7) de placer sa naissance au 10 dzou-'l-h'idjah 230; En-Nouaïrî (*l. l.* p. 434) fait aussi naître Ibrâhîm le jour de la grande fête des sacrifices, mais il dit «de l'année 235,» ce qui donne l'âge que je viens d'adopter dans mon texte, tandis que, suivant Ibn-'Adzârî, Ibrâhîm serait mort à cinquante-huit ans onze mois sept jours. En le faisant mourir à cinquante-quatre ans, M. Amari (t. II, p. 94) adopte l'année 235.

[2] Entre autres Ibn-el-Abbâr, cité par M. Amari (t. II, p. 92, note 1).

[3] *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, t. IV, p. 293. — *J. A.* t. III, p. 391; IIIe sér. 1837.

[4] *Hist. de la domin. de los Arab. en Españ.* t. I, p. 399. J'ignore où Conde a lu que ce fut dans la nuit même de la mort d'Ibrâhîm (y aquella noche) qu'eut lieu cette grande apparition d'étoiles filantes.

[5] Eutychii *Annales*, t. II, p. 485, l. 1 à 6. Au reste, ce n'est pas à l'occasion de la mort d'Ibrâhîm qu'Eutychius mentionne l'apparition de 288 en *Égypte*, et comme ce médecin avait près de vingt-cinq ans[a] quand il fut témoin du phénomène qu'il a consigné à la fin du règne du khalife Mo'tadhid, il est peu vraisemblable qu'il en ait inscrit inexactement la date. Je ne puis m'empêcher de remarquer, en passant, qu'El-Makîn[b] place au 7 dzou-'l-k'a'dah 286 une ap-

[a] Il était né le 26 dzou-'l-h'idjah 263 (lundi 9 septembre 877). Ce ne fut qu'en 328 qu'il fut nommé patriarche d'*Alexandrie*.

[b] *Hist. Sarac.* lib. II, p. 181, l. 1 à 7.

concorder cette grande abondance d'étoiles filantes avec la mort d'Ibrâhîm, puisqu'elle eut lieu, suivant lui, le 8 restant (le 22) de dzou-'l-k'a'dah 289 (jeudi 28 octobre 902); « cette année, répète-t-il après Ibn-el-Abbâr, fut « appelée l'*année des étoiles*[1]. » Aussitôt qu'Ibrâhîm eut fermé les yeux, les chefs de l'armée s'accordèrent à mettre le commandement entre les mains d'Abou-Modhar-Zîâdet-Allah-ibn-Abou-'l-'Abbâs jusqu'à l'instant du retour en *Ifrîk'ïah*[2]. Placé dans un cercueil, le corps de l'ex-émîr retraversa le détroit et fut enterré à *K'aïraoudn* quarante-trois jours après son décès[3], par conséquent le 1er moh'arram 290. 290 de l'hég. (902-903 de J. C.).

Abou-'l-'Abbâs, déjà en possession du trône, ne fit, à la mort de son père, que continuer le régime de douceur qu'il avait commencé à suivre dès le jour où les rênes du gouvernement lui avaient été remises; il se montrait juste envers les opprimés, secourable aux malheureux[4]. Intelligent, lettré, doué d'un jugement sain, il cherchait à s'entourer des hommes de science pour profiter de leurs conseils et apprendre d'eux les vraies règles de la justice; il ne montait à cheval que pour se rendre à la mosquée; et le souverain de l'*Ifrîk'ïah* faisait complétement oublier l'homme de guerre de la *Sicile*[5]. Mais, soit que celui de ses fils qui avait été chargé du commandement au moment de la mort d'Ibrâhîm fut resté à *Palerme*, soit qu'ayant ramené l'armée en *Ifrîk'ïah*, son père l'eût renvoyé en *Sicile* pour gouverner cette province, Abou-'l-Abbâs ne tarda pas à concevoir des inquiétudes fondées sur les mauvais penchants de ce fils[6], qu'il voyait adonné au jeu, au vin, et disposé à semer le trouble et la

parition d'étoiles filantes qu'il décrit dans des termes analogues à ceux qu'emploie Eutychius, et ce qui me frappe, c'est que cette date correspond au *14 novembre* 899, date bien voisine de celle (11 au 13 novembre[a]) à laquelle, de nos jours, les astronomes et les météorologistes observent le phénomène des étoiles filantes tombant en grande quantité.

[1] *Baïân*, t. I, p. ۱۴۷, l. 17 à 19.

[2] *El-Kâmil*, t. VII, p. 14v, l. 17 à 19. — En-Nouaïrî (*l. l.* p. 434).

[3] *Baïân*, t. I, p. ۱۴۹, l. 9 et 10. — En-Nouaïrî, § XLVIII (*l. l.* p. 434), dit qu'Ibrâhîm fut enterré à *Palerme*.

[4] *El-Kâmil*, t. VII, p. ۳۹۰, l. 17 à 19. — *Baïân*, t. I, p. ۱۴۸, l. 2 à 3.

[5] Il fut cependant obligé, pendant presque tout son règne, de tenir des armées en campagne pour combattre Abou-'Abd-Allah-ech-Chîi (voy. le t. II, de cet ouvrage).

[6] Voyez, sur les mauvais penchants de ce prince, Ibn-el-Athîr[b], Ibn-'Adzârî[c], En-Nouaïrî[d],

[a] *Annuaire du bureau des longitudes pour 1836*, p. 291 à 295; in-18, Paris, 1835.

[b] *El-Kâmil*, t. VII, p. ۳۹۰, l. 10 et 11.

[c] *Baïân*, t. I, p. ۱۴۸, l. 6.

[d] § LI (*l. l.* p. 438).

révolte; il n'hésita pas à le révoquer et le remplaça par Moh'ammed-ibn-es-Sark'ouci[1]. Ziâdet-Allah arriva à *Tunis* le 19 djoumâdi-'l-akhir 290[2] (vendredi 20 mai 903 de J. C.), et fut presque aussitôt incarcéré ainsi que plusieurs de ses affidés; mais, du fond de sa prison, ce fils dénaturé trouva moyen de soudoyer trois serviteurs slaves pour assassiner son père. Ces misérables épièrent le moment favorable à l'accomplissement de leur horrible tâche. Abou-'l-'Abbâs tomba sous leurs coups, le mercredi 28 cha'bân 290[3] (27 juillet 903 de J. C.), après un règne de neuf mois et neuf jours[4], à dater de la mort d'Ibrâhîm.

Abou-'l-'Abbâs est assassiné.

Abou-'l-Fedâ (t. II, p. 304, l. 11), Ibn-Khaldoun (p. ٩١, l. 9 et 10; — p. 146 de la trad. de N. Desv.), El-K'aïraouâni (liv. III, p. ٥٠, l. 15 à 17; — p. 87 de la trad.).

[1] Ibn-el-Athîr, t. VII, p. ٣٩٠, l. 10 à 12. — — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٩١, l. 10 et 11.

[2] *Baïân*, t. I, p. ١٢٨, l. 7.

[3] Ibn-el-Athîr, t. VII, p. ٣٩٠, l. 12 et 13. — *Baïân*, t. I, p. ١٢٨, l. 11. — En-Nouaïrî, § LI[a] (*l. l.* p. 439). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٩٢, l. 16 et 17 (p. 148 de la trad.). — Ibn-'Adzârî et En-Nouaïrî disent que le règne d'Abou-'l-'Abbâs avait été, l'un de neuf mois *onze* jours (l. 19), l'autre de neuf mois *treize* jours depuis la mort de son père : c'est le premier calcul qui est le plus près de la vérité. — Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. II, p. 304, l. 8 et 9) place le parricide commis par Ziâdet-Allah au 1er ramadhân 296, mais c'est un anachronisme évident, puisqu'à cette date, comme on le verra plus loin, il n'y avait plus un Aghlabite en *Ifrîk'iah*. Il convenait de noter cette faute, puisqu'elle a pu induire en erreur El-K'aïraouâni (p. ١٥, l. 10, et p. ٥٠, l. 11; — p. 17 et 87 de la trad. où il dit 296 et 295) et même Silv. de Sacy (*Chrest. arab.* t. II, p. 134, notes 58 et 61).

[4] Pendant que ces scènes tragiques se passaient en *Ifrîk'iah*, une ville destinée à jouer un grand rôle se fondait sur le littoral du Maghrib; c'était la ville d'*Orân* (وهران, *Ouahrân*). Elle fut fondée par des aventuriers, Moh'ammed-ibn-Abou-'Aoun et Moh'ammed-ibn-'Abdoun[b], secondés par une troupe de marins andalous qui, en 290 (902-903 de J. C.), obtinrent le consentement des tribus berbères campées sur le territoire que devait occuper la ville nouvelle. Ces tribus étaient les *Nafzah* et les *Beni-Mosk'en* (بنى مُسقن), fraction de la grande tribu des *Azdâdjah* (El-Bekrî, p. ٧٠, l. 10 à 13. — *J. A.* t. XIII, p. 121 et 122; ve s. 1859). — Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ١٣١, l. 4 à 6) assigne la même date à la fondation d'*Orân*, et dit que ce fut par les mains de Moh'ammed-ibn-Abou-'Aoun[c]-ibn-'Abdoun, et par une

[a] Il dit « la veille de mercredi 29 cha'bân 290. » Je ne doute pas que M. de Slane ait fidèlement traduit, mais il est certain qu'il serait plus exact de dire « mercredi veille du 29 cha'bân 290. » N. Desvergers (voy. sa note 160) avait traduit le même passage : « dans la nuit d'un mercredi à la fin du mois de cha'bân de l'année 290. » Il n'est pas douteux que le 29 cha'bân 290 tombe un *jeudi*.

[b] C'étaient deux Arabes d'Espagne qu'Ibn-Khaldoun intitule généraux (*H. d. B.* t. I, p. ١٨٣, l. 2 et 3; — t. I, p. 283 de la trad.). J'aurai à parler plus tard (sous l'année 297) du premier de ces personnages.

[c] Le texte du *Baïân* présente là une omission évidente (ومحمد) qui n'existe ni dans El-Bekrî, ni dans Ibn-Khaldoun (*H. d. B.* t. I, p. ١٨٣, l. 2 et 3, t. I, p. 283 de la trad.), ni même dans le *manuscrit de Gotha* (œuvre de 'Arîb-ibn-Sa'd[d]), qui, d'ailleurs, donne la mauvaise leçon بن عبدوس au lieu de بن عبدون (voy. Nicholson, p. 54).

[d] C'est l'ouvrage que M. Dozy avait d'abord attribué à Ibn-el-K'at't'ân, mais qu'il a bientôt reconnu être plus ancien, puisqu'il démontre qu'il a été écrit entre 363 et 366 (vers 975 de notre ère) (*Introduction au Baïân*, p. 31, 32, 43). — Ibn-el-K'at't'ân n'était mort qu'en rebi'-'l-aoual 628 (1230-1231) (*Kitâb T'abak'ât-el-H'offâz*, class. 18, n° 10, partic. III, p. 55, l. 12).

XI. Ziâdet-Allah III.

Le monstre ne se contenta pas de l'assurance que lui donnaient les exécuteurs de ses ordres, il fallut qu'ils lui apportassent dans sa prison la tête d'Abou-'l-'Abbâs; alors seulement il consentit à laisser rompre ses chaînes et se hâta de se rendre au palais de l'émîrat, dans la crainte qu'un de ses oncles ne divulguât ce qui s'était passé. Aussi, après avoir fait mettre en liberté 'Abd-Allah-ibn-es'-S'âïgh (le fils de l'orfévre) et Abou-Moslim-Mans'our-ibn-Isma'îl, qui avaient été emprisonnés en même temps que lui, et un troisième nommé 'Abd-Allah-ibn-Abou-T'âlib, il leur demanda conseil et ils l'engagèrent à envoyer chercher ses oncles, les notables de la ville, les k'aïds. Quand ces personnages furent rassemblés chez lui, il distribua des cadeaux et reçut, de chacun des assistants, la reconnaissance de son émîrat; en même temps, il fit crier par les rues de *Tunis* que les soldats présents vinssent à sa porte. Ceux-ci prirent leurs armes, montèrent à cheval et, arrivés au palais, on les introduisit un à un; chaque soldat acclamait le nouvel émîr et recevait 50 mithk'âls; le même jour la lettre de sa proclamation fut lue à *Tunis* du haut de la chaire de la grande mosquée, et l'ordre fut expédié aux gouverneurs des provinces de provoquer sa reconnaissance à l'empire par les populations. Joignant l'hypocrisie à la scélératesse, il témoignait une profonde horreur pour le crime qui venait d'être commis, et ordonna de mettre en croix les sicaires qui n'avaient fait que lui obéir[1]; ils furent crucifiés à la *porte de K'aïraouân* et à celle de *Djazîrah(-Charîk)*, deux des portes de *Tunis*[2].

Restaient ses oncles, dont il avait différé le départ jusqu'à ce que la nuit fût venue; il les fit garrotter et surveiller par des gens dignes de sa confiance, qui avaient ordre de les transporter à l'*île de Korrâth*[3], où ils eurent la tête

troupe d'Andalous. C'étaient aussi des marins andalous qui, vingt-huit ans auparavant (en 262), avaient fondé *Tenès* des Arabes, comme on l'a vu p. 524 et 525 de ce volume.

[1] El-K'aïraouâni, *Hist. de l'Afr.* liv. III, p. 50, l. 14 et 15; — p. 87 de la trad.

[2] *Manuscrit de Gotha* (Nicholson, p. 53. — *Baïân*, t. I, p. 130, l. 11). El-Bekrî explique cependant que celle des cinq portes de *Tunis* qui s'appelle *Bâb-el-Djazîrah-Charîk*, «regarde le «midi et donne passage aux voyageurs qui se «rendent à *K'aïraouân*.» (*El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. 104, l. 16. — *J. A.* t. XII, p. 511; 5e s. 1858.)

[3] Cette île, suivant El-Bekrî, est située en face du *ribât' K'as'r-Abi-'s'-s'ak'r*[a], et sa description montre qu'elle était entre *Benzert* et *Carthage*. C'est évidemment par erreur que 'Arîb-ibn-Sa'd indique douze milles pour la distance de l'île d'*El-Korrâth* à *Tunis*[b]; le *golfe de Tunis* ne présente aucune île à cette distance de la ville. *El-Korrâth* (الكرّاث) ne peut être que l'île d'*El-*

[a] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. 84, l. 23 (*J. A.* t. XIII, p. 151; 5e s. 1859.)

[b] Nicholson (p. 53, l. 2 et 3). Cette erreur se retrouve tout naturellement dans le *Baïân* (t. I, p. 130, l. 5 et 6).

tranchée dans la nuit du samedi au dimanche 3 ramadhân[1]. El-Bekrî dit « ses « oncles et ses frères(عمومته واخوته[2]), » et on lit dans En-Nouaïrî : « Il déporta « ensuite ses frères et ses cousins au nombre de *vingt-neuf*, dans cette île d'*El-* « *Korrâth*, où on les fit mourir dans le mois de ramadhân de la même année[3]. » Mais Ziâdet-Allah avait un frère absent, c'était Abou-'l-Ah'oual, ainsi nommé, non parce qu'il était précisément louche (أَحْوَل), mais parce qu'il clignait des yeux lorsqu'il regardait[4]. Ce frère avait été envoyé par son père Abou-'l-'Abbâs pour combattre Abou-'Abd-Allah-ech-Chîï; déjà il avait fait éprouver au rebelle une défaite importante, en ce moment même il le tenait en échec, et, de son quartier général établi à *Sat'îf*, il faisait des sorties inquiétantes pour l'insurrection[5]. La prévoyance la plus vulgaire voulait que cette position fût respectée, l'importance du rôle que jouait Abou-'l-Ah'oual semblait devoir le soustraire à la proscription sanguinaire qui enlevait au trône ses soutiens naturels[6]. Mais Abou-'l-Ah'oual était à la tête d'une armée; il pouvait en profiter pour venger, sur le fils parricide, la mort d'Abou-'l-

Kamela ou *île plane*[a], que la carte de M. Pricot Sainte-Marie, publiée en 1842, place sur le 8e degré de longitude E. elle se trouve à quatre kilom. à l'est du *Râs-Sîdi-'Alî-'l-Mekkî*[b], extrémité occidentale du *golfe de Tunis*, et, en ligne droite, à dix lieues communes de la ville. En-Nouaïrî[c] écrit جزيرة الكرت (*Djazirat-el-Korrat*).

[1] *Baïân*, t. I, p. ۱۳۹, l. 5 à p. ۱۳۰, l. 6. Le manuscrit de Gotha (Nicholson, p. 53) dit : « dans la nuit du *dimanche treize* nuits passées « de ramadhân, » mais je suppose que c'est avec intention que le texte du *Baïân* a dit 3 au lieu de 13, car le 13 ramadhân 290 tombe un *mercredi* et le 3 un *dimanche*. — El-K'aïraouânî (*Hist. de l'Afr.* liv. III, p. ٥٠, l. 11 et 12, — p. 87 de la trad.) place à tort ces événements en 295.

[2] *El-Meçâlik oua 'l-Memâlik*, p. ۸۳, lin. ult. (*J. A.* t. XIII, p. 151; ve s. 1859). — Abulfedæ, *Annal. muslem.* t. II, p. 304, l. 11 et seq.

[3] En-Nouaïrî, § LII (*l. l.* p. 440).

[4] Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۹۲, l. 4 et 5 (p. 147 de la trad.). A proprement parler, Ibn-Khaldoun (l. 3) le nomme لابى حوال محمد; il y a plus, c'est que, dans un extrait de cet auteur donné par M. de Slane (*Hist. des Berb.* t. II, p. 514 de la trad.), on trouve le même nom écrit Abou-'l-*Khaoual*, et le savant traducteur prévient, en note, qu'En-Nouaïrî l'écrit de même dans son *Hist. des Fât'imites*. Le manuscrit de Gotha présente une autre variante de ce nom, il dit « Abou-'Abd-Allah- « el-Ah'oual » (voy. la noteb de ma p. 587). Sans m'arrêter à ces difficultés de détail, j'écris le nom du malheureux fils d'Abou-'l-'Abbâs-ibn-Ibrâhîm comme l'écrivent Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ۱۲۷, l. 16), et Abou-'l-Fedâ (*Annal. muslem.* t. II, p. 316, l. 5), c'est-à-dire الاحول.

[5] *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ۹۲, l. 12 à 14 (p. 148 de la trad.).

[6] « Eo tempore, quo regnum maxime fulcris « et præsidiis opus habebat. » (*Annal. muslem.* t. II, p. 304, l. 16.)

[a] Suivant M. Guérin, les Arabes l'appellent *El-Ouat'iah*, qui veut dire l'*île basse* (*Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, t. II, p. 16; in-8°, Paris, 1862).

[b] Pellissier, *Descr. de la Rég. de Tun.* chap. v, p. 76; in-8° de l'Imp. imp. 1853.

[c] Voyez la note 161 à la p. 149 de l'*Histoire* d'Ibn-Khaldoun traduite par M. Desvergers.

'Abbâs, le massacre de toute sa famille, et ensuite s'emparer du sceptre; il n'en fallait pas tant pour que sa mort fût résolue. « Zîâdet-Allah fit partir « Fotouh'-er-Roumi à la tête de cinquante cavaliers, le chargeant de remettre « à Abou-'l-Ah'oual une lettre d'une haute importance. Dans cette dépêche, « qu'il avait écrite au nom de son père, il ordonnait à Abou-'l-Ah'oual de « revenir sans retard. Le prince obéit; mais, à peine arrivé, il fut conduit au « supplice. Pour 'Abd-Allah-ech-Chîi, ajoute En-Nouaïrî, la mort d'Abou- « 'l-Ah'oual équivalait à une victoire[1]. » Dans ces sanglantes exécutions, Zîâdet-Allah ne pouvait oublier Ibn-el-K'îâd, qu'il soupçonnait d'avoir conseillé à son père de l'emprisonner; il le fit mourir[2]. En même temps que ce monstre se baignait dans le sang de toute sa famille et des plus fidèles serviteurs de son père, il nommait à divers emplois : ainsi 'Abd-Allah-ibn-Es'-S'âïgh était appelé aux fonctions de vizîr et de directeur des postes; Abou-Moslim-Mans'our-ibn-Isma'îl[3], à celles d'administrateur du Kharâdj; Djimâs-ibn-Merouân-ibn-Simâk-el-Hamdâni, à celles de k'âdhi de *K'aïraouân*, et, il faut noter cette exception, ce dernier choix était digne d'un règne de justice[4].

[1] En-Nouaïrî, § LII (*l. l.* p. 440). — Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٩٣, l. 5 à 7 (p. 149 de la trad.). — Suivant Ibn-'Adzârî (*Baïân*, t. I, p. ١٣٠, l. 13) Abou-el-Ah'oual était à *T'obnah*[a] quand il fut mandé à *Tunis* pour être livré au bourreau, et le texte donné par M. Dozy n'entre pas dans les détails que je viens d'emprunter à En-Nouaïrî, qui, du reste, paraît avoir puisé dans le manuscrit de Gotha[b].

[2] Nicholson, p. 54. — *Baïân*, t. I, p. ١٣١, l. 1 et 2.

[3] *Baïân*, t. I, p. ١٣٠, l. 14 et 15. — Ibn-es'-S'âïgh est celui qui, plus tard, engagea Zîâdet-Allah à faire mourir Abou-Moslim, dont il avait été le secrétaire sous le règne d'Ibrâhîm (*ibid.* t. I, p. ١٢١, l. 19 et suiv.); ses insinuations portèrent leurs fruits, et le misérable condamné s'accuse, avant de mourir, d'avoir été celui qui conseilla à Zîâdet-Allah le meurtre de ses oncles et de ses frères (*ibid.* t. I, p. ١٣٢, l. 10. — Nicholson, p. 82). Cet Abou-Moslim fut exécuté au milieu de s'afar 296.

[4] *Baïân*, t. I, p. ١٣٠, l. 15 à 18. — En-Nouaïrî, suivant M. de Slane[c], nomme ce personnage *H'ammâd*-ibn-Merouân, mais c'est sans doute le résultat d'une faute d'impression, car, dans la traduction du même passage, N. Desvergers (voir sa note 161) dit H'imâs-ibn-Merouân, parce que son texte donnait حماس au lieu de جماس, que porte le *Baïân*, qui dit, comme le manuscrit de 'Arîb-ibn-Sa'd (Nicholson, p. 54), Djimâs-ibn-Merouân.

[a] Beaucoup plus vraisemblablement il était à *Sat'if* (voy. la note 5 de la page précédente).

[b] « And sent Fotouh-er-Roumi with fifty horsemen in search of his brother, Abu Abdallah el Ahwal, and, as « soon as he was brought before him, he put him to death. » (Nicholson, p. 53.) Je ne sais par suite de quelle mépriso le savant Silvestre de Sacy fait El-Ah'oual, *frère* d'Abou-'l-'Abbas, et, par suite, *oncle* d'Abou-Modhar-Zîâdet-Allah III (*Exposé de la religion des Druzes*, t. I, p. CCLXI et CCLXII; in-8°, Paris, 1838). On peut supposer que cette erreur vient d'Abou-'l-Fedâ, qui dit : « Quand Zîâdet-Allah eut tué son *oncle* El-Ah'oual... » (*Annal. muslem.* t. II, p. 316, l. 5).

[c] § LII (*l. l.* p. 440).

Telles furent les prémices du règne du XIe AGHLABITE, en qui devait s'éteindre cette dynastie le 25 djoumâdi-'l-akhir 296 (mardi 21 mars 909 de J. C.). A certains égards on pourrait dire que la dynastie aghlabite finit avec Ibrâhîm, lorsqu'en 288, juste un an avant l'arrivée de l'envoyé du Khalife[1], Abou-'Abd-Allah-ech-Chîi parut en *Maghrib*. Ibrâhim, qui se croyait au-dessus de tout, parce qu'un mouvement de ses lèvres suffisait pour faire inonder de sang humain les marches de son palais de *Rak'k'âdah*, avait dédaigné un si faible adversaire, dont la présence chez les *Kitâmah* était venue jusqu'à lui; mais la suite des événements nous montrera l'importance du rôle que cet obscur dâ'î[2] était destiné à jouer dans la politique orientale, puisque, de ses efforts, on verra sortir l'avénement d'une dynastie puissante et une révolution complète. La grande figure du Chîi, que l'on a vue apparaître dès le règne d'Abou-l-Abbâs[3], suffit à elle seule pour expliquer comment la ruine de la dynastie aghlabite est tellement liée à l'avénement de la dynastie fât'imite, qu'il y a impossibilité de disjoindre ces deux récits; le triomphe de la dynastie fât'imite est l'agonie de la dynastie aghlabite, qui eut une durée de cent douze années lunaires et treize jours (108 années solaires 8 mois 12 jours). Je ne saurais même ébaucher le règne de Zîâdet-Allah III sans faire l'histoire de la mission d'Abou-'Abd-Allah-ech-Chîi; mais, avant de montrer à l'œuvre ce précurseur des FÂT'IMITES, il est indispensable non-seulement de décrire la scène sur laquelle il va paraître, c'est-à-dire de jeter un coup d'œil sur l'ensemble du *Maghrib*, mais

[1] Dans la suite de mon récit, on verra que le Chîi et ses compagnons de voyage arrivèrent chez les *Kitâmah* au milieu de rebi-'l-aouel 288, et j'ai mentionné, vers s'afar 289 (p. 578), l'arrivée à *Tunis* du délégué de Mo'tadhid. A l'occasion du dévouement des *Kitâmah* à la cause du Chîi, Ibn-Khaldoun dit : «C'est là, sans aucun «doute, l'une des causes qui déterminèrent la «rétractation d'Ibrâhîm, la résiliation qu'il fit de «son pouvoir, et sa retraite en *Sicile*.» (*Hist. de l'Afr. et de la Sic.* p. ٧٠, l. 7 à 9; — p. 145 de la trad.). Il ajoute : «qu'en quittant l'Afrique il «laissa à son fils Abou-'l-'Abbâs des instructions «secrètes sur la conduite qu'il aurait à tenir avec «le Chîi, lui défendant d'être le premier à lui «faire la guerre, et lui recommandant de venir «le rejoindre en *Sicile*, si le Chîi prenait quelque «supériorité sur lui.» (*Ibid.* p. ٧٠, l. 14, à p. ٧١, l. 2; — p. 146 de la trad.). Il ne méprisa donc pas cet ennemi autant qu'il affecta de le faire paraître.

[2] C'était le nom donné à ces missionnaires de sociétés secrètes.

[3] A proprement parler ce fut sous le règne d'Ibrâhîm qu'Abou-'Abd-Allah-ech-Chîi vint s'établir chez les *Kitâmah* (voy. la note 1 ci-dessus), mais c'était au moment où ce prince allait être déposé par le Khalife El-Mo'tadhid, et il n'eut le temps de rien entreprendre contre le dâ'î; son fils Abou-'l-'Abbâs fut promptement obligé d'envoyer des forces pour combattre le rebelle, et Zîâdet-Allah avait à peine rentré le glaive exterminateur de sa famille, qu'il lui fallut engager, pour ne plus la cesser, la lutte d'un peu moins de six années dans laquelle il devait succomber et sa dynastie s'éteindre.

aussi de faire connaître les idées au nom desquelles une révolution allait être faite dans le monde musulman; il le faut bien, puisque s'il est vrai de dire que le génie d'Abou-'Abd-Allah fut le levier avec lequel il souleva les masses et engendra une armée, ce levier eut pour point d'appui des idées lointainement élaborées et semées en silence dans le sein d'une population ardente restée jusque-là comme étrangère à la grande lutte engagée sur la terre d'Afrique entre les Arabes et les Berbers.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE CHRONOLOGIQUE SOMMAIRE.

INTRODUCTION.

Pages.

MOHAMMED. — Considérations générales . . . . . 1 à 3

13 rebi'-l-aouel, 11 de l'hégire (lundi 8 juin 632 de J. C.). I. Abou-Beka. Premières conquêtes des Arabes. — Mort du premier Khalife . . . . . 4 à 6

21 djoumâdi-'l-akhir 13 de l'hégire (lundi 22 août 634 de J. C.) II. 'Omar. Fondation de *Bas'rah* et de *Koufah*. — Invasion de l'*Égypte*. — Prise d'assaut d'*Alexandrie*. — Mort d'Héraclius. — Invasion de la *Cyrénaïque* et du *Fezzân*. — Conquête de *Tripoli* et du *Ouaddân*. — Assassinat de 'Omar . . . . . 7 à 19

26 dzou-'l-h'idjah, 23 de l'hégire (mercredi 3 novemb. 644 de J. C.). III. Othmân. Sa prédilection pour sa famille finit par amener sa perte, comme on le verra plus loin (p. 113 à 115 de ce volume) 20

Il commet la faute de rendre Mo'âouïah-ibn-Abou-Sofiân maître de la Syrie tout entière 21

LIVRE I.

BERBERS DE L'AFRIQUE.

L'origine du nom d'*Africa* est inconnue . . . . . 23 à 29

Sur les dénominations d'*Ifrik'ïah*, de *Maghrib-el-Auçat*, de *Maghrib-el-Ak'sâ* 31

Origine des Berbers ignorée; — ont-ils été mélangés d'Arabes? . . . . . 32 à 40

Les Berbers descendent de deux souches : celle de Branis et celle de Mâdghis, surnommé *El-Abter* . . . . . 40 et 41

CHAPITRE I.

DOMINATION CARTHAGINOISE

(818 à 146 av. J. C.).

Elle a, comme on voit, duré 672 ans . . . . . 42 à 46

CHAPITRE II.

DOMINATION ROMAINE

(146 av. J. C. à 439 de J. C.).

585 ans 47

Long règne de Juba II . . . . . 48 à 50

Pages.

Règne de Ptolémée, assassiné par ordre de Caligula en 40 de J. C... 51 à 53
Claude, en 42 de J. C., partage la *Mauritanie* en *Tingitane* et *Césarienne*. — Galba, proconsul d'Afrique. — Néron (55 à 68 de J. C.). — Galba, Othon, Vitellius (68 et 69 de J. C.)..... 53 et 54
Vespasien. — Trajan. Défense des peuples de l'Afrique par Tacite et Pline le Jeune en présence de l'Empereur (en 100 de J. C.) — Il régna de 97 à 117 de J. C. — Adrien lui succède en août 117, et, à peine monté sur le trône, il est obligé d'envoyer contre les Berbers de la *Mauritanie* révoltés..... 55
En 122 de J. C. Adrien en personne traverse la mer pour aller réprimer une révolte des Maures. — Sous Antonin (138 à 161 de J. C.), les Maures révoltés sont refoulés jusqu'à l'*Atlas*. — En 170, sous Marc-Aurèle (161 à 180) il faut combattre les Maures en *Afrique* et même en *Espagne*, où ils sont venus ravager les possessions romaines. — Commode (180 à 192), insurrection des Maures, il en tire un parti digne de lui..... 56
Septime Sévère (193 à 211) est obligé de combattre pour rendre la sécurité à Tripoli, ville où il était né..... 56 et 57
Sous Alexandre Sévère (222 à 235), révolte de la *Mauritanie*. — Dans la troisième année du règne de Maximin (en 238) les Berbers proclament empereur le vieux Gordien, leur proconsul..... 57
De 252 à 261, ravages des Berbers en Numidie prouvés par une lettre de saint Cyprien et par deux inscriptions qui montrent que ces ravages durèrent jusqu'en 261..... 58 et 59
Dioclétien (285 à 305). — En 292, Maximien Hercule, son associé à l'empire, combat et subjugue les *Quinquegentiens;* peut-être doit-on attribuer à Dioclétien le partage de la *Mauritanie* (*Sitifienne* et *Césarienne*)..... 60 et 61
Foi chrétienne. — Martyrs *Scillitains* (17 juillet 200)..... 63 et 64
Obstacles à la conversion des Berbers au Christianisme..... 65 et 71
Sous Jovien (363 à 364) les *Austuriens* saccagent pendant trois jours les environs de *Leptis*. — Sous Valentinien Ier (364 à 375), la scélératesse du comte Romanus détermine un soulèvement qui amène, en 372, l'envoi du comte Théodose en Afrique..... 66
Sous Gratien (375 à 383), ce grand général a la tête tranchée à *Carthage* (en 376). — Guerre de Firmus..... 67
En 387, l'empereur Théodose (387 à 395) nomme Gildon, fils de Nubel, comte d'Afrique; — révolte de Gildon..... 67 et 68
Assassinat de Mascizel, frère de Gildon..... 70
Effets du rappel des Donatistes exilés, qui avait été autorisé par Julien l'Apostat en 362..... 71 et 72
En 411, fameuse *conférence de Carthage*, qu'Honorius (394 à 423) fait présider par le comte Marcellin. — Mort d'Honorius..... 74 et 75
Rivalité d'Aëtius et du comte Boniface, qui appelle les Vandales en Afrique..... 76
Les Berbers se joignent aux Vandales contre les Romains..... 77

Pages.

Affreux ravages. — Il ne restait d'églises que dans les trois villes de *Cirta*, d'*Hippone* et de *Carthage*. 78

Après quatorze mois de siége, en juillet 431, Boniface reste maître d'*Hippone*, et, malgré les renforts qui lui sont envoyés, ce général est vaincu dans une dernière bataille. — *Hippone* est incendiée par les Vandales. — Traité de paix conclu le 11 février 435. 79

En violation du traité de 435, Giseric, sans déclaration de guerre, s'empare de *Carthage* le 19 octobre 439, et bientôt après se rend maître de toute l'Afrique. 80

CHAPITRE III.

DOMINATION VANDALE

439 à 534 de J. C. (95 ans).

I. Giseric (du 19 octobre 429 au 25 janv. 477). Les Berbers au contact des Ariens. 81

Traité de paix conclu, en 442, entre Valentinien III et Giseric. 82

Mort de Théodose le Jeune, — de Placidie. — Valentinien tue Aëtius à la fin de 454. — Giseric entre à *Rome* le 12 juin 455. . . . . 83 et 84

Puissance de Giseric. — Sa politique avec les Berbers. — Sa mort. . . 85 et 86

II. Huneric (du 25 janvier 477 au 13 décemb. 484). Le fils aîné de Giseric succède à son père; — sous ce règne les tribus de l'*Aurès*, secouent le joug des Vandales. 87

III. Gundamund (du 13 décemb. 484 au 24 septemb. 496). Gundamund, neveu de Huneric, succède à son oncle. — Pendant un règne de près de douze ans, il est continuellement en guerre avec les Berbers sans pouvoir les décourager. . . . . *Ibid.*

IV. Trasamund (du 24 septemb. 496 au 28 mai 523). En vertu de l'ordre établi par Giseric pour la succession au trône dans sa dynastie (voir la note 2 de la p. 87), Trasamund succède à son frère Gundamund; il règne près de vingt-sept ans, et Procope place sous son règne la plus grande défaite que les Vandales aient éprouvée de la part des Berbers. . . . . *Ibid.*

V. Ildéric (du 28 mai 523 au 28 août 530). Ilderic, fils de Huneric et de Placidie, fille de la veuve de Valentinien III. — Il avait vécu longtemps à *Constantinople*, où il s'était lié avec Justinien, qui devait succéder quatre ans après à son oncle Justin sur le trône d'Orient; — sous son règne, les Berbers commandés par Antellas remportent une victoire signalée sur les Vandales . . . . . 87 et 88

VI. Gelimer (du 28 août 530 au 21 mars 534). Un neveu de Trasamund, Gelimer, impatient de régner, renverse Ilderic, qui régnait depuis huit ans. — Justinien envoie en Afrique Bélisaire, qui quitte le port de *Constantinople*, avec son armée, le 22 juin 533; il débarque à *Caput Vada*. — La bataille de *Tricamaron* oblige Gelimer à se réfugier dans le mont *Pappua* (l'*Edough*), où ce roi vandale mène une vie misérable. — Il se livre à Bélisaire. — Neutralité des Berbers dans cette guerre. . . . . 89 à 92

CHAPITRE IV.

DOMINATION BYZANTINE.

Pages.

Bélisaire laisse une partie de son armée en Afrique sous le commandement de Salomon. . . . . 92 et 93

Révolte et ravages des Berbers commandés par Stozas. — Il faut que Bélisaire revienne de *Syracuse* en Afrique pour empêcher Stozas de s'emparer de *Carthage*. — Le gouvernement de cette ville est remis à Ildiger et à Théodore. 95

Marcelle, commandant général de la Numidie, marche contre Stozas, qui s'était retiré à *Gazaufula*. — Les troupes romaines passent à l'ennemi après avoir massacré leurs officiers. . . . . 95 et 96

Dans ces graves conjonctures, Justinien envoie en Afrique son neveu Germain; celui-ci marche aussitôt contre Stozas, qui, à la tête de ses Berbers, était à moins de cinq lieues de *Carthage*. . . . . *Ibid.*

Germain est rappelé à Constantinople, et l'Afrique est de nouveau confiée à Salomon (539 de J. C.), qui se prépare à attaquer les Berbers dans l'*Aurès*. 97

Cyrus et Sergius, neveux de Salomon, appelés l'un au gouvernement de la *Pentapole*, l'autre à celui de la *Tripolitaine*. . . . . *Ibid.*

Affreux massacre des *Looudtah*; — leur vengeance. . . . . 98 et 99

Triste état de l'Afrique. — Faute de Justinien. . . . . 99 et 100

Aréobinde et Gonthâris assassinés en 546. — Artabane appelé au gouvernement de l'Afrique. — Jean Troglita est nommé sur le refus d'Artabane. — Carcasan taille en pièces l'armée de Jean. . . . . 101 à 103

Exaltation des Berbers. — Défaite et mort de Carcasan en 534. . . . 103 et 104

Sur le *De Ædificiis Justiniani*. — Négligence reprochée à Justinien. 105

Expédition malheureuse de Jean Troglita en *Sardaigne*. — Jean Rogathinus, gouverneur d'Afrique, fait assassiner à *Carthage* un chef berber nommé Coutzinas, fidèle à l'empire; — révolte des fils de Coutzinas. — Justinien envoie Marcien, un de ses neveux, pour réprimer cette révolte. . . . . *Ibid*

Mort de Justinien le 14 novembre 565. — Justin II lui succède. — Le commencement de ce règne est agité par des révoltes en Afrique, révoltes qu'indique le meurtre de trois chefs byzantins tués par les Berbers : en 568 Théodore, préfet d'Afrique, et deux maîtres de la milice : Théoctiste en 569; Amabilis en 570. 106

Mort de Justin II le 5 octobre 578; son règne avait été paisible. . . *Ibid.*

Tibère lui succède. — Gennadius, exarque d'Afrique, est obligé, dès 580, de lutter contre Gazmul, qui est pris et mis à mort. 107

Maurice succède à Tibère le 14 août 582. — En 588 soulèvement général des Berbers qui marchent en masse sur *Carthage*. — Ruse de Gennadius qui réussit à rétablir les affaires romaines en Afrique . . . . . *Ibid.*

Pages.

Phocas, qui s'était emparé du trône d'Orient le 16 novembre 602, est renversé le 5 octobre 610 par Héraclius..... 108
En 646 le Patrice Grégoire avait répudié l'autorité de *Constantinople*. 109

LIVRE II.

GOUVERNEURS ARABES DE L'IFRÎK'ÏAH.

27 de l'hégire. (647-648 de J. C.) *Première expédition des Arabes en Ifrîk'ïah*, sous le khalifat de 'Othmân et 'Abd-Allah-ibn-Sa'd-ibn-Abou-Sarh' étant gouverneur d'*Égypte*..... *Ibid.*
Le Patrice Grégoire est vaincu et tué..... 111 et 112
Les Roum, moyennant une grosse somme, obtiennent que les Arabes rentrent en *Égypte*. — Ouezmâr-ibn-S'oulât est envoyé à 'Othmân, qui lui confirme le titre de commandant en chef des Maghrâouah. 112 et 113
29 de l'hégire. (649-650 de J. C.) *Conquête du K'ouhistân*. — Les plaintes contre le faible de 'Othmân pour les membres de sa famille (voy. p. 20) se manifestent à *Koufah*; elles se propagent assez pour qu'en 35 le Khalife soit assiégé dans sa maison à *Médine* pendant 40 ou 50 jours, et soit
35 de l'hégire. (655-656 de J. C.) tué le 18 dzou-'l-h'idjah..... 114 et 115
36 de l'hégire. (656-657 de J. C.) 'Ali-ibn-Abou-T'âlib est enfin élevé au khalifat. — Bataille du chameau. — 'Ali place à *Koufah* le siége de son gouvernement. — Il envoie Djarîr-ibn-'Abd-Allah à Mo'âouïah, qui refuse de se soumettre..... 116 à 118
37 de l'hégire. (657-658 de J. C.) Journées de *S'iffîn*. — Arbitres nommés. — Sentence favorable à Mo'âouïah..... 118 à 122
Révolte des Khaouâridj contre 'Ali. — Bataille de *Nahraouân*..... 123 et 124
La position de 'Ali s'aggrave dans les années 39 et 40..... 125
40 de l'hégire. (659-660 de J. C.) Assassinat de 'Ali, le dimanche 17 ramadhân 40..... 126 et 127
H'açan, fils aîné de 'Ali, succède à son père; — son abdication.... 127 et 128
Il se retire à *Médine* avec son frère H'oçain..... 129

CHAPITRE I.

SOUS LES OMAÏADES.

MO'ÂOUÏOUÏAH-IBN-ABOU-SOFÏÂN. Événements d'*Égypte* à la fin du règne de 'Othmân et pendant le court règne de 'Ali..... 129 à 134
Mo'âouïah répond à l'effronterie de 'Amr-ibn-el-'Âs'ï par la promesse écrite du gouvernement de l'*Égypte*..... 135
Moralité de la sentence que les arbitres avaient prononcée contre 'Ali. — Mort de Moh'ammed-ibn-Abou-Bekr. — 'Amr-ibn-el-'Âs'ï jouit du gouvernement d'*Égypte* jusqu'à sa mort..... 136
41 de l'hégire. (661-662 de J. C.) Sous 'Amr-ibn-el-'Âs'ï nouvelles incursions en *Ifrîk'ïah*..... 138 et 139
45 de l'hégire. (665-666 de J. C.) *Seconde expédition des Arabes en Ifrîk'ïah*. — Mo'âouïah-ibn-H'odaïdj est envoyé en *Ifrîk'ïah* avec le titre de gouverneur de cette province..... 140 et 141

		Pages.
	Mamtour. — *El-K'arn.* — *Djaloulâ*.	143
	Nicéphore, envoyé par Constant II avec 30,000 hommes, débarque à *Sousah.* — Prise de *Djaloulâ*.	144 et 145
	Expédition en *Sicile.* — Riches idoles trouvées et envoyées au Khalife, qui les fait vendre dans l'*Inde*.	149
49 de l'hégire. (669-670 de J. C.) I. 'Ok'bah-ibn-Nâfi'.	*Troisième expédition des Arabes en Ifrîk'ïah.* — En 50, fondation de *K'aïraouân.* — Des matériaux romains y ont été employés.	150 à 156
55 de l'hégire. (674-675 de J. C.) II. Dînâr-Abou-'l-Mohâdjir.	La construction de la ville fondée par 'Ok'bah est terminée en 55. .	159
	L'*Afrique* est réunie à l'*Égypte.* — Maslamah, gouverneur de ce dernier pays prépose un de ses clients au gouvernement de l'*Afrique.*	159 et 160
	El-Mohâdjir s'avance à l'Ouest jusqu'aux *sources de Tlemçên.* — Les *Aurabah* vaincus. — Koçaïlah, leur chef, est fait prisonnier et se convertit, au moins en apparence. — Destruction de *K'aïraouân.* — Conquête de la *Djazîrah-Charîk*.	161 à 163
60 de l'hégire. (679-680 de J. C.) Iezïd-ibn-Mo'âouïah.	Mort de Mo'âouïah le 1er redjeb 60. — Son fils Iezîd lui succède. — 'Ok'bah, qui ne cessait de réclamer depuis sa destitution, continue ses instances. — Mort de Maslamah. — 'Ok'bah-ibn-Nâfi' pour la seconde fois gouverneur d'*Ifrîk'ïah*.	164 et 165
62 de l'hégire. (681-682 de J. C.). III. 'Ok'bah, pour la seconde fois.		
63 de l'hégire. (682-683 de J. C.)	Vengeance de 'Ok'bah — Son expédition dans l'Ouest. — *Bâghâïah, Lambœsa, Arabah, Tâhart*.	166 et 167
	'Ok'bah arrive à *Ceuta.* — Accueil du comte Julien.	170 et 171
	Après avoir atteint *Oualîlî, Nafis, Idjli, Târoudant,* 'Ok'bah arrive à la grande mer. — Son invocation.	172 et 173
	Indignes traitements auxquels il soumet Koçaïlah. — Retour de cette aventureuse expédition. — *Mâ-'l-Faras.* — Arrivée à *T'obnah.* — Reconnaissance poussée vers *Tahoudâ* et *Bâdis.* — Koçaïlah venait de s'échapper.	174 à 177
	Mort de 'Ok'bah. — Noble conduite d'Abou-'l-Mohâdjir.	177 à 180
	Zohaïr, avec une partie des habitants de *K'aïraouân,* se rend à Bark'ah.	181
64 de l'hégire. (683-684 de J. C.)	En moh'arram 64 Koçaïlah fait son entrée à *K'aïraouân;* il accorde l'amân aux musulmans restés dans la ville.	181
	Événements, conséquences de la catastrophe de *Kerbelâ* (10 moh'arram 61), qui s'opposent à ce qu'on porte secours à Zohaïr. . . .	181 à 183
	Révolution à *Médine* (en 63). — Iezîd déposé. — Le commandant de cette ville chassé avec tous les membres de la famille Omaïade.	184
	Mort de Iezîd le 14 rebî'-l-aouel 64.	185
	'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr prend le titre de Khalife, reçoit le serment des régions de l'*Arabie* et des provinces voisines, prend possession du gouvernement de l'*Égypte,* remet à son frère 'Obaïd-Allah le commandement de *Médine* et fait soulever l'*Irâk'* en son nom. .	186

Pages.

MO'ÂOUÏAH-IBN-IEZÎD. Mo'âouïah II, fils de Iezîd, *gémissait d'avoir été proclamé le jour de la mort de son père; il meurt après un mois et demi de règne.* — Son successeur désigné le suit immédiatement dans la tombe.... 186 et 187

MEROUÂN-IBN-EL-H'AKAM. L'importance d'Ibn-ez-Zobaïr grandissait, cependant Merouân-ibn-el-H'akam est élu le 15 dzou-'l-k'a'dah 64. — Journée de *Mardj-Râhit'*, vendredi 10 dzou-'l-h'idjah 64; Dhah'h'âk est tué..... 187 et 188

65 de l'hégire. (684-685 de J. C.) L'*Égypte* reconquise par les Omaïades. — Note relative à la haine mutuelle des Arabes des deux souches ('Aduân, *K'aisites;* K'ah't'ân, *Kelbites*). — Merouân remet le gouvernement de l'*Égypte* à son second fils 'Abd-el-Aziz..... 188

'ABD-EL-MELIK. Mort de Merouân, le 4 ramadhân 65, tué par sa femme après un règne de 9 mois, 18 jours. — Son fils aîné, 'Abd-el-Melik est proclamé. — Prophétie de H'anach..... 189 et 190

66 à 68 de l'hégire. (685 à 688 de J. C.) Succès divers de 'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr..... 190 à 192

Faute de 'Abd-el-Melik réparée par un assassinat..... 193

69 de l'hégire. (688-689 de J. C.) *Quatrième expédition des Arabes en Ifrik'iah.* — Koçaïlah vaincu et tué sous les murs de *Mams* après cinq ans de possession..... 194 et 195

IV. ZOHAÏR-IBN-K'AÏS.

70 de l'hégire. (689-690 de J. C.) Incertitude sur la durée précise du gouvernement de Zohaïr. — Par esprit de dévotion il quitte l'*Ifrik'iah*. — Il est défait et tué à *Bark'ah* par les Roum..... 196 et 197

'Abd-el-Melik se rendant en *'Irâk'* pour vaincre Mos'a'b, frère d'ibn-ez-Zobaïr, commence par assiéger *K'ark'ecîâ*, dont Zofar avait fait le refuge des Kaïsites vaincus à *Mardj-Râhit'*..... 198

71 de l'hégire. (690-691 de J. C.) Après avoir traité avec Zofar, il entre en campagne. — Mos'a'b est défait et tué; — sa tête est exposée à *Koufah*. — Anecdote à ce sujet..... 199 à 201

72 de l'hégire. (691-692 de J. C.) *Siége de La Mekke* par H'addjâdj-ibn-Iouçof, qui avait brigué cette faveur. — Héroïsme d'Asmâ, mère de 'Abd-Allah-ibn-ez-Zobaïr qui est tué le 14 djoumâdi-'l-aouel 73 (mardi 1er octobre 692 de J. C.)..... 202 à 204

73 de l'hégire. (692-693 de J. C.) Détail honorable pour 'Abd-el-Melik et pour H'anach..... 205

H'addjâdj nommé gouverneur du *H'idjâz*..... *Ibid.*

74 de l'hégire. (693-694 de J. C.) La guerre contre les Khaouâridj en *'Irâk* empêche de songer à l'Afrique. — Cette guerre n'est terminée qu'en 77 par Mohallab. 207 à 209

77 de l'hégire. (696-697 de J. C.) *Cinquième expédition des Arabes en Ifrik'iah*..... 210 et 211

V. H'AÇÂN-IBN-EN-No'MÂN.

79 de l'hégire. (698-699 de J. C.) Le Patrice Jean, d'abord vainqueur, est chassé par H'açân qui, en 79, reste maître de *Carthage*..... 212 à 214

La Kâhinah. — Réfutation de l'historien Lebeau à son sujet..... 215 à 217

H'açân est complétement défait. — La Kâhinah, maîtresse de l'*Ifrik'iah*..... 218 et 219

H'açân s'était empressé d'envoyer à *Damas* l'avis de sa défaite. — Il reçoit, en réponse, l'ordre d'attendre là où la dépêche lui parviendra. — *K'os'our-H'açân*..... 220

		Pages.
80 de l'hégire. (699-700 de J. C.)	La Kâhinah ordonne la dévastation de l'*Ifrîk'îah*.	221
	Fin de la révolte du *Khordjân*. — Bataille de *Daïr-el-Djamâdjim*, dernier triomphe de Mohallab; — son fils Iezîd lui succède. — El-H'addjâdj fonde *Ouâcit'*.	222
84 de l'hégire. (703-704 de J. C.)	*Sixième expédition des Arabes en Ifrîk'îah*. — H'açân, ayant reçu des renforts et de l'argent, rentre en campagne. — La Kâhinah est vaincue et tuée. — H'acân destitué; — ses justes plaintes; — sa réponse à 'Abd-el-Melik qui veut lui rendre son gouvernement.	223 à 226
VI. Mouçâ-ibn-Nos'aïr.		
86 de l'hégire. (705 de J. C.)	Mort de 'Abd-el-'Aziz le 12 djoumâdi-'l-aouel; — il est remplacé par 'Abd-Allah-ibn-Merouân, autre frère du Khalife.	226 et 227
OUALÎD I.	Le 15 chaouâl suivant, mort du Khalife; — son fils Oualîd lui succède. — Détails sur Mouçâ-ibn-Nos'aïr. — Antécédents fâcheux.	229 et 230
	Les Berbers soulevés dans le *Zaghouân*.	230 et 231
	Pour éviter le retour de l'injustice faite à H'açân, l'Ifrîk'îah est détachée de l'Égypte et relève directement du Khalife.	231
	Conquête du *Maghrib* par Mouçâ-ibn-Nos'aïr. — Lettre grossière de Oualîd à Mouçâ.	232
	Mouçâ met une garnison berbère à *T'anger* et nomme T'ârik' gouverneur de cette ville et de ses dépendances.	235 et 236
89 à 90 de l'hégire. (707-709 de J. C.)	Défense de *Ceuta* par le comte Julien, qui reçoit des secours d'*Espagne*. — Mort de Vitiza. — Élection de Roderîk'.	237
	Histoire de la fille du comte Julien. — Vengeance de celui-ci.	239 et 240
91 de l'hégire. (709-710 de J. C.)	*Première reconnaissance en Espagne;* ramadhân 91. — T'arîf avec 100 cavaliers et 400 fantassins, presque tous berbers.	240 et 241
92 de l'hégire. (710-711 de J. C.)	*Seconde reconnaissance en Espagne;* redjeb 92. — T'ârik'-ibn-Zîâd avec 7,000 hommes bientôt portés à 12,000.	241 à 244
	Bataille qui dure huit jours. — Roderîk' est défait et tué.	245
	Les Musulmans s'emparent de *Cordoue*, d'*Archidounah*, d'*Elvira*, pendant que T'ârik' s'empare de *Tolède* où il trouve la table de Salomon.	246 et 247
93 de l'hégire. (711-712 de J. C.)	Mouçâ, jaloux des succès de son lieutenant, passe en Espagne laissant à 'Abd-Allah, son fils, le gouvernement de l'Afrique. Les uns placent cet événement en redjeb, d'autres en ramadhân.	248
94 de l'hégire. (712-713 de J. C.)	Traité d'*Orihuela* conclu le 4 redjeb 94 entre 'Abd-el-'Aziz-ibn-Mouçâ et Todmîr. — Prise de Mérida le 1er chaouâl suivant. — Indigne accueil que Mouçâ fait à T'ârik'.	252 à 254
95 de l'hégire. (713-714 de J. C.)	Rappel de Mouçâ à deux reprises. — Avant son départ il remet, à son fils 'Abd-el-'Aziz, le gouvernement de l'Espagne dont il place le siége à *Séville*. — Il passe l'année 95 à *K'aïraouân*, et se rend	
96 de l'hégire. (714-715 de J. C.)	en 96 à *Damas*, où il arriva le 10 djoumâdi-'l-akhir.	255
SOLAÏMÂN.	Mort d'Oualîd le 13 djoumâdi-'l-akhir après un règne de neuf ans, sept mois, vingt-huit jours. — Son frère Solaïmân lui succède.	256 et 257
	Rôle des Juifs dans la conquête d'Espagne.	259 à 261
VII. Mou'ammed-ibn-Iezid.	Véritable cause de la perte de Mouçâ.	262 et 263

		Pages.
97 de l'hégire. (715-716 de J. C.)	Égilone. — 'Abd-el-'Azîz *assassiné* au commencement de 97	264 à 266
98 de l'hégire. (716-717 de J. C.)	Mort de Mouçâ-ibn-Nos'aïr, à l'âge de soixante-dix-neuf ans	266
99 de l'hégire. (717-718 de J. C.)	Mort de Solaïmân, le 19 s'afar, après un règne de deux ans huit mois six jours	268 et 269
'OMAR II.	Son cousin 'Omar-ibn-'Abd-el-'Azîd-ibn-Merouân lui succède	269
VIII Isma'îl-ibn-'Abd-Allah. 100 de l'hégire. (718-719 de J. C.) 101 de l'hégire. (719-720 de J. C.)	On peut croire que Moh'ammed-ibn-Iezîd fut d'abord maintenu, car Isma'îl paraît n'avoir été appelé qu'en l'an 100 au gouvernement de l'*Ifrîkiah*. — Il seconde les vues pieuses de 'Omar II, qui meurt en 101 le 25 redjeb, après un règne de deux ans cinq mois six jours	269 et 270
IEZÎD II. IX. Iezîd-ibn-Abou-Moslim. 102 de l'hégire. (720-721 de J. C.)	Iezîd-ibn-'Abd-el-Melik lui succède. — En sa qualité de K'aïsite, il envoie Iezîd-ibn-Abou-Moslim, affranchi et secrétaire d'El-H'adjâdj, comme émîr d'Afrique, où il arrive en 102	271
	Il se figure qu'il peut appliquer aux Berbers les procédés qui ont réussi à son maître avec les 'Irâk'ains. — Il est assassiné	272
X. Bichr-ibn-S'afouân.	Conduite habile des Berbers. — Iezîd II remplace Ibn-Abou-Moslim par le khelbite Bichr-ibn-S'afouân, alors émîr d'*Égypte*	273
105 de l'hégire. (723-724 de J. C.)	'Abd-Allah-ibn-Mouçâ-ibn-Nos'aïr est mis à mort	274
HICHÂM-IBN-'ABD-EL-MELIK. 109 de l'hégire. (727-728 de J. C.)	Mort de Iezîd II, le 25 cha'bân 105. — Hichâm-ibn-'Abd-el-Melik lui succède. — Mort de Bichr, en chaouâl 109	276
110 de l'hégire. (728-729 de J. C.) XI. 'Obaïdah-ibn-'Abd-er-Rah'mân. 112 de l'hégire. (730-731 de J. C.)	Hichâm, changeant de système, envoie en *Afrique* le k'aïsite Obaïdah-ibn-'Abd-er-Rah'mân, qui y arrive en s'afar 110, et deux ans après (en s'afar 112) remet le gouvernement de l'*Espagne* à 'Abd-er-Rah'mân-ibn-'Abd-Allah-el-Ghâfik'î	277 à 280
114 de l'hégire. (732-733 de J. C.)	Mémorable victoire de Charles-Martel sur cet émîr, qui est tué dans l'action, entre *Tours* et *Poitiers*, ramadhân 114 (octobre 732).	
116 de l'hégire. (734-735 de J. C.) XII. 'Obaïd-Allah-ibn-El-H'abb'âb.	'Obaïdah destitué en chaouâl 114, et remplacé seulement en rebî II 116 par un autre k'aïsite, 'Obaïd-Allah-ibn-el-H'abh'âb. — Leçon qu'il donne publiquement à ses fils. — 'Ok'bah-ibn-H'adjâdj, émîr d'*Espagne*	282 à 284
122 de l'hégire. (739-740 de J. C.)	Expédition en *Sicile*. — Soulèvement des Berbers commandés par Maïçarah-el-h'ak'îr. — Ce chef assassiné par les siens	285 à 289
123 de l'hégire. (740-741 de J. C.)	Combat des chérifs. — 'Obaïd-Allah est déposé par les Arabes	289
	Révolution en *Espagne*. — 'Ok'bah déposé meurt à *Carcassonne*	290
XIII. Kolthoum-ibn-'Aïadh.	'Obaïd-Allah est rappelé; — remplacé par Kolthoum, qui arrive en ramadhân 123, à la tête de trente mille hommes. — Fanfaronnades des Syriens. — Funeste bataille du *Sabou*. — Baldj, le neveu de Kolthoum, se réfugie à *Ceuta* à la fin de dzou-'l-h'idjah 123	291 à 297
124 de l'hégire. (741-742 de J. C.) XIV. H'antzalah-ibn-S'afouân.	H'antzalah-ibn-S'afouân, gouverneur d'*Égypte* depuis plus de cinq ans et demi, est envoyé en *Afrique* où il arrive en rebî II 124	297 et 298

Pages.

Bataille d'*El-K'arn* et *El-As'nam*, livrée à 'Abd-el-Ouâh'id et à 'Okâchah; ce dernier, fait prisonnier à *El-K'arn*, est mis à mort.... 299 à 301

Révolte des Berbers en *Espagne*. — 'Abd-el-Melik-ibn-K'at'an, qui avait remplacé 'Ok'bah déposé (voy. p. 290), appelle Baldj et ses Syriens. — Les Berbers sont défaits. — Baldj est proclamé.... 302 à 305

'Abd-el-Melik-ibn-K'at'an est tué et crucifié d'une manière humiliante. — 'Abd-er-Rah'mân-ibn-'Alk'amah-el-Lakmi tue Baldj... 305 et 306

125 de l'hégire. (742-743 de J. C.) OUALÎD-IBN-IEZÎD. Mort de Hichâm, le 6 rebî II 125, après un règne de dix-neuf ans sept mois onze jours. — Oualid II lui succède. — Tha'labah est proclamé en *Espagne* par les Syriens. — Massacre qu'il prépare. — Arrivée inattendue d'un corps de cavaliers; c'était l'escorte du khelbite Abou-'l-Khat't'âr envoyé par Hantzalah comme gouverneur d'*Espagne*..... 307

'Abd-er-Rah'mân-ibn-H'abîd s'embarque secrètement pour *Tunis*.. 309

126 de l'hégire. (743-744 de J. C.) IEZÎD-IBN-OUALÎD I. Assassinat d'Oualid II. — Son assassin, Iezîd III, lui succède le 27 djoumâdi-'l-akhir 126, et meurt le 17 dzou-'l-h'idjah suivant. 310

127 de l'hégire. (744-745 de J. C.) IBRÂHÎM. MEROUÂN II. Les Syriens proclament son frère Ibrâhîm, mais leur choix n'est pas ratifié par Merouân-el-H'imâr, qui, le 13 s'afar 127, dépose Ibrâhîm et devient le XIVe et dernier Omaïade..... 311 et 312

CHAPITRE II.

SOUS LES 'ABBÂSSIDES.

Commencements des 'Abbâssides. — Abou-Moslim se lie à *Koufah* avec quelques partisans des 'Abbâssides. — Ses succès..... 312 à 319

132 de l'hégire. (749-750 de J. C.) ABOU-'L-'ABBÂS-ES-SAFFÂH'. Abou-'l-'Abbâs-es-Saffâh' est proclamé à *Koufah*, le 13 rebî I. — Merouân-el-H'imâr se réfugie en *Égypte*, où il est tué le 26 dzou-'l-h'idjah 132, à *Bous'îr-K'ourîdos* dans la *province de Bahnaçâ*... 320 et 321

La dynastie des Omaïades avait duré près de 91 ans..... 322

XV. 'Abd-er-Rah'mân-ibn-H'abîb. En 127, 'Abd-er-Rah'mân-ibn-H'abîb avait signifié insolemment à H'antzalah de quitter *K'airaouân*, et le héros d'*El-K'arn* et *El-As'nâm* avait cédé à cette injonction..... 322 à 324

135 de l'hégire. (752-753 de J. C.) De nombreuses révoltes éclatent. — Victoires de 'Abd-er-Rah'mân. 324 à 326

136 de l'hégire. (753-754 de J. C.) ABOU-DJA'FAR-EL-MANS'OUR. Mort d'Abou-'l-'Abbâs-es-Saffâh', le 13 dzou-'l-h'idjah 136..... 326 et 327

Abou-Dja'far-el-Mans'our lui succède. — 'Abd-er-Rah'mân saisit un prétexte pour renier ce successeur..... 328

137 de l'hégire. (754-755 de J. C.) Omaïades émigrés en *Ifrik'îah* pour échapper à la persécution des 'Abbâssides. — Fautes qu'ils commettent..... 329

138 de l'hégire. (755-756 de J. C.) Assassinat de 'Abd-er-Rah'mân par ses frères, en moh'arram 138.. 330

Événements accomplis en *Espagne* de 125 à 137, année où S'omaïl est assiégé dans *Saragosse*, qui livre ses trois chefs bientôt (en 138) exécutés par ordre du faible Iouçof..... 331 à 336

Échappé aux recherches des 'Abbâssides, 'Abd-er-Rah'mân-ibn-

Pages.

Mo'âouïah se rendit en *Palestine*, puis en *Égypte*, ensuite à *Barḳ'ah*, où il resta quelque temps caché, et atteignit *Tâhart*, qu'il quitta pour aller s'embarquer dans un des ports des *Maghîlah*. — Il débarque à *Almonekkab* au commencement de rebi 1..... 337 à 340

Bon accueil qu'il reçoit. — Bataille de *Mos'drah*..... 341 et 342

Rectification de la férie qui correspond à la date de cette bataille.. 343

L'Espagne avait eu vingt gouverneurs arabes quand fut fondée la dynastie des Omaïades d'*Espagne*..... *Ibid.*

XVI. El-Iâs. 139 de l'hégire. (756-757 de J. C.) Combat singulier entre H'abîb et son oncle El-Iâs. — Ce dernier est tué. — Il gouvernait l'*Ifrîḳ'îah* depuis six mois..... 346 et 347

XVII. H'abîb-ibn-'Abd-er-Rah'mân. 'Abd-el-Ouâreth se réfugie chez les *Ouarfadjoumah*, qui obéissaient à 'Âs'im. — Celui-ci s'empare de *K'aïraouân*, où ses Berbers se livrent à tous les excès. — Ce chef est tué dans l'*Aurâs*..... 348 et 349

H'abîb marche sur *K'aïraouân*. — Le commandant de cette ville, qui était au pouvoir des Berbers, s'avance à sa rencontre. — H'abîb est tué dans l'action, en moh'arram 140, après dix-huit mois écoulés depuis la mort d'El-Iâs..... 349

140 de l'hégire. (757-758 de J. C.)

Un Ibâdhite, témoin de la violence faite à une femme dans une rue de K'aïraouân, quitte la ville, va trouver Abou-'l-Khat't'âb, chef spirituel des Ibâdhites, qui rassemble aussitôt ses contribules (*Hooudrah* et *Zenâtah*), s'empare de *Tripoli* après en avoir chassé le gouverneur, et marche sur *K'aïraouân*..... 349 et 351

Digression relative à l'établissement des Beni-Midrâr..... 351 à 354

Fondation de *Sidjilmâçah*..... 354 et 355

141 de l'hégire. (758-759 de J. C.) Affreuse défaite des *Ouarfadjoumah* en s'afar 141. — *K'aïraouân* repris après quatorze mois d'occupation par les *Ouarfadjoumah*. — Abou-'l-Khat't'âb confie le gouvernement de la capitale à 'Abd-er-Rah'mân-ibn-Rostem, et rentre à *Tripoli*, d'où il étend son autorité sur toute l'*Ifrîḳ'îah*..... 355 et 356

142 de l'hégire. (759-760 de J. C.) Sédition des *Rdouandis* à *El-Hâchimiah*. — Abou-'l-Khat't'âb défait complétement Abou-'l-Ah'ouas' non loin de *Sort*..... 356 et 357

143 de l'hégire. (760-761 de J. C.) Cette défaite rend les Arabes plus prudents. — Le gouverneur d'*Égypte*, Moh'ammed-ibn-el-Acha'th reçoit l'ordre de marcher, *en personne*, contre Abou-'l-Khat't'âb, qui est défait et tué à *Ouardâçâ* (à l'est de *Tripoli*)..... 358 et 359

XVIII. Moh'ammed-ibn-el-Acha'th. 144 de l'hégire. (761-762 de J. C.) Seconde victoire de Moh'ammed-ibn-el-Acha'th sur les *Zenâtah*.... 359

'Abd-er-Rah'mân-ibn-Rostem quitte *K'aïraouân* et fonde *Tâhart*... 360 à 362

Ibn-el-Acha'th répare les murailles de *K'aïraouân*..... 362 et 363

148 de l'hégire. (765-766 de J. C.) Il est déposé par les Modharites et part en rebi-'l-aouel 148..... 363 et 364

XIX. El-Aghlab-ibn-Sâlim. Le gouverneur de *T'obnah*, El-Aghlab-ibn-Sâlim, lui succède..... 364

150 de l'hégire. (767-768 de J. C.) Abou-K'orrah se fait proclamer Khalife par les *Beni-Iforen*..... 364 et 365

Révolte d'El-H'assan-ibn-H'arb-el-Kindi, gouverneur de *Tunis*. — El-Aghlab est tué, mais Mokhârik'-ibn-Ghifâr prend le commandement, et la révolte est vaincue..... 366 à 368

Pages.

151 de l'hégire. (768-769 de J. C.) XX. 'Omar-ibn-H'afs' (Hizâmiah). — Après cinq ou six mois de l'intérim de Mokhârik', en s'afar 151, l'émîrat de l'*Ifrik'îah* fut confié par le Khalife à 'Omar-ibn-H'afs', qui arriva à *K'aïraouân* avec une escorte de cinq cents cavaliers seulement. — Pendant trois ans et quelques mois l'*Ifrik'îah* vécut dans un état de paix complet, mais en s'afar 154 il reçut l'ordre de se rendre dans le *Zâb* pour s'occuper de la restauration de *T'obnah*. — Il laisse à *K'aïraouân*, pour y commander en son absence, H'abîb-ibn-H'abîb-ibn-Iezîd-ibn-Moh'allab. — Soulèvement général des Berbers, douze armées Berbers investissent 'Omar dans *T'obnah*. — leur énumération; les *S'anhâdjah* sont en petit nombre. 370 à 372

154 de l'hégire. (770-771 de J. C.) — Les généraux de 'Omar le dissuadent de livrer bataille. — Abou-K'orrah rejette avec mépris des offres d'argent. — 'Abd-er-Rah'mân-ibn-Rostem, battu à *Tahoudâ*, rentre à *Tâhart*..... 373 et 374

K'aïraouân assiégé par Abou-H'âtim. — Famine dans la ville..... 374 et 375

Hizârmârd reçoit la nouvelle de la nomination de Iezîd-ibn-H'âtim. — Il se fait tuer en combattant, le 15 dzou-'l-h'idjah..... 375

155 de l'hégire. (771-772 de J. C.) XXI. Iezîd-ibn-H'âtim. — *K'aïraouân* est obligé de capituler. — Iezîd-ibn-H'âtim arrive et s'arrête à *Tripoli*. — Abou-H'âtim quitte *K'aïraouân* pour se porter à sa rencontre, puis, mieux renseigné, revient sur ses pas, se jette dans les monts *Nafouçah*, où il est aussitôt suivi par Iezîd, qui lui fait éprouver une affreuse défaite, dans laquelle le chef berber perd la vie et trente mille des siens..... 376 à 379

Iezîd, après être resté un mois dans les monts *Nafouçah*, arrive à *K'âbis* le 20 djoumâdi I 155, et à *K'aïraouân* le 19 djoumâdi II. 380

156 de l'hégire. (772-773 de J. C.) — 'Abd-er-Rah'mân-ibn-H'abîb est tué chez les *Kitâmah*..... 381

— Révolte de Iah'îâ-ibn-Founâs à *Tripoli*. — Il est vaincu..... 381 et 382

157 de l'hégire. (773-774 de J. C.) 170 de l'hégire. (786-787 de J. C.) HÂROUN-ER-RÂCHID. XXII. Dâoud-ibn-Iezîd. — Iezîd se livre à des travaux utiles. — Il meurt le 18 ramadhân 170, après avoir été maintenu sous quatre Khalifes, dont le dernier fut Hâroun-er-Râchid, sous le règne duquel il ne vécut que six mois et deux jours, et qui laissa momentanément l'émîrat d'*Ifrik'îah* dans les mains de Dâoud, fils de Iezîd..... 383 et 384

171 de l'hégire. (787-788 de J. C.) XXIII. Rauh'-ibn-H'âtim. — Les Berbers se soulèvent à *Bâdjah* et sur d'autres points; après neuf mois et demi, le 1er redjeb 171, le Khalife remplace Dâoud par Rauh'-ibn-H'âtim, frère aîné de Iezîd, qui arrive à *K'aïraouân*, le 1er redjeb 171..... 385 et 386

— Il conclut la paix avec 'Abd-el-Ouahhâb, qui régnait à *Tâhart*..... 387

174 de l'hégire. (790-791 de J. C.) — Meurt dans la nuit du 20 ramadhân 174..... 388

— *Origine des Édrisites*. — Désastre de *Fakh* (8 dzou-'l-h'idjah 169). 389 à 395

Un autre oncle de H'oçaïn avait aussi échappé à ce désastre et aux recherches du Khalife, c'était Édris-ibn-'Abd-Allah; il s'était réfugié en *Égypte*, avait atteint le *Maghrib*, et était arrivé (en rebi I 172) à *Oualîli*, où il reçut l'hospitalité d'Ish'âk'-ibn-Moh'ammed-ibn-'Abd-el-H'amîd-el-Aurabi, qui réussit à le faire proclamer, dès le 4 ramadhân 172, chef des *Aurabah*..... 396 et 397

Pages.

De nombreuses tribus se rallient à sa cause; en 173 il marche sur *Tlemçen*. — Rauh'-ibn-H'âtim renouvelle la tentative faite par Iezîd d'avoir son fils pour successeur. Ce projet est déjoué par le maître de poste et par le k'âïd Abou-'l-Anbar, qui sont chargés d'installer Nas'r-ibn-H'abîb à la fin de ramadhân 174 ..... 397 à 401

XXIV. Nas'r-ibn-H'abîb.

Il est destitué au bout de deux ans trois mois et remplacé par un fils de Rauh', qui était gouverneur du *Zâb* au moment de la mort de son père. Il fait son entrée à *K'aïraouân* en moh'arram 177. — Il mécontente les populations. — Révolte des milices à *Tunis*. — El-Fadhl, chassé de *K'aïraouân*, y est ramené et tué en djoumâdi-'l-akhir 178 ..... 402 et 403

XXV. El-Fadhl-ibn-Rauh'.
177 de l'hégire. (793-794 de J. C.)
178 de l'hégire. (794-795 de J. C.)

Ibn-el-Djâroud, que les milices avaient mis à leur tête, reste maître de *K'aïraouân*. — Dans ces conjonctures, le Khalife nomme Harthamah-ibn-Â'ïan gouverneur de l'*Ifrik'îah* où il arrive au commencement de rebî'-l-akhir 179 ..... 404 à 406

XXVI. Harthamah-ibn-Â'ïan.
179 de l'hégire. (795-796 de J. C.)

Difficultés expliquées par la fonction d'Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab comme gouverneur du *Zâb*. — Révolte des Berbers. — Har'hamah demande et obtient son rappel ..... 407 à 409

Il est remplacé par Moh'ammed-ibn-Mak'atil, frère de lait du Khalife. — Révoltes qui sont les conséquences de son incapacité et de sa lâcheté. — Il est chassé de *K'aïraouân*. ..... 409 à 411

XXVII. Moh'ammed-ibn-Mok'atil.
183 de l'hégire. (799-800 de J. C.)
184 de l'hégire. (800-801 de J. C.)

Rôle habile d'Ibrâhîm-ibn-el-Aghlab, qui restaure Ibn-Mok'atil comme émîr d'Afrique 411

Proposition d'Ibrâhîm à Hâroun-er-Rachîd. — Hésitations du Khalife, qui consulte Harthamah ..... 412 à 414

Le jeudi 12 djoumâdi-'l-akhir 184 (9 juillet 800 de J. C.) la dynastie des Aghlabites est fondée 415

LIVRE III.

LES AGHLABITES.

Causes du succès d'Édrîs dans le *Maghrib-el-Ak's'â* ..... 418 et 419

Rappel des événements accomplis en *Espagne* de 138 à 172, c'est-à-dire jusqu'à la mort de 'Abd-er-Rah'mân (23 rebî'-l-akhir) ... 419 à 428

Hichâm, second omaïade d'Espagne (172 à 180) ..... 428 à 433

Première tentative faite par Solaïmân, un des fils aîné de 'Abd-er-Rah'mân, pour protester à main armée contre la succession de Hichâm ..... 430 et suiv.

Mort de Hichâm, le 14 s'afar 180 434

Son fils El-H'akam lui succède. — *Seconde tentative*, et cette fois, par les deux frères aînés, pour revendiquer leurs prétendus droits. — Démarche près de Charlemagne ..... 435 et 436

Défaite de Solaïmân. — Fait prisonnier et mis à mort 437

Grave révolte du *faubourg de Cordoue* (13 ramadhân 198) 438

Une partie des exilés (15,000) se rendent à Alexandrie, s'en emparent

		Pages.
	et s'y maintiennent jusqu'en djoumâdi-l'-aouel 212, date à laquelle leur chef les conduit à la conquête de l'*île de Crète*. — 8,000 autres se réfugièrent dans le *Maghrib-el-Ak'ç'â*, où une partie forma, à *Fês*, la population du *quartier des Andalous*. . .	440 à 442
	Appréciation du caractère d'El-H'akam. — Sa mort (26 dzou-'l-h'idjah 206), après vingt-six ans dix mois douze jours de règne.	442 et 443
	'Abd-er-Rah'mân II, son fils, lui succède. — *Troisième tentative* faite par le vieil 'Abd-Allah pour revendiquer ses droits. — Il est frappé de paralysie à *Todmîr*. — Meurt en 208 à *Valence*.....	444 et 445
	Empoisonnement d'Édrîs I, qui meurt le lendemain 1er rebî II 177.	447 et 448
	Il laissait sa concubine Kanzah enceinte. — Sur l'avis de Rachîd les Berbers attendent le jour de l'accouchement; il naît un fils (vers le 1er djoumâdi-'l-akhir 177) dont l'enfance est confiée à Râchid, auquel on remet le gouvernement jusqu'à l'instant où son élève pourra gouverner lui-même.....	449 et 450
I. IBRÂHÎM-IBN-EL) AGHLAB. 184 de l'hégire. (800-801 de J. C.)	Pour donner à la position qui venait de lui être faite un caractère particulier, il s'empresse de fonder *El-'Abbâssïah*.....	450 à 453
185 de l'hégire. (801 de J. C.)	Réception des envoyés de Charlemagne.....	453
186 de l'hégire. (802 de J. C.)	Révolte de H'amdîs. — Cette révolte, dont l'objet reste problématique, tourne contre son auteur.....	454 et 455
	Lutte avec Édrîs. — Assassinat de Râchid. — Subornation de Bahloul qui avait continué l'œuvre de Râchid.....	455 et 456
188 de l'hégire. (804 de J. C.)	Les Berbers déjouent cette lâche manœuvre en prêtant serment à Édrîs II dès 188 dans la mosquée d'*Oualîlî*.....	457
	Démarche suppliante attribuée à Édrîs II.....	458
189 de l'hégire. (805 de J. C.)	Au milieu de 189 grave sédition à *Tripoli*. — Elle est difficilement réprimée.....	459 et 460
192 de l'hégire. (807-808 de J. C.)	Grosse faute commise par le jeune Édrîs. — Intrigues d'Ibrâhîm. — Abou-Leïlah-Ish'âk'-ibn-Moh'ammed, qui avait tant fait pour son père et pour lui-même, est mis à mort.....	460 et 461
193 de l'hégire. (808-809 de J. C.)	*Fondation de Fês* en 192 et 193. — Dénomination des deux quartiers de cette ville.....	461 à 466
	Le 3 djoumâdi-'l-akhir, Hâroun-er-Rachîd meurt à *Tous*; — son fils Moh'ammed-el-Amîn lui succède.....	466
194 de l'hégire. (809-810 de J. C.)	Au milieu de 194, révolte d'Imrân à *Tunis*. — Ibrahîm est assiégé pendant un an à *El-'Abbâssïah*. — Le Khalife envoie des secours d'argent à son vassal.....	467
	'Imrân se réfugie dans le *Zâb*.....	468
196 de l'hégire. (811-812 de J. C.)	Révolte des troupes à *Tripoli*. — Soulèvement des Hoouârah, qui saccagent la ville. — Un secours de *Tâhart* arrive aux insurgés contre 'Abd-Allah, fils d'Ibrâhim, et en même temps la nouvelle de la mort de celui-ci. — Empressé d'aller prendre possession de son héritage, il abandonne à 'Abd-el-Ouahhâb une partie du territoire tripolitain.....	469 et 470

Pages.

197 de l'hégire. (812-813 de J. C.) II. Abou-'l-Abbâs-'Abd-Allah. — Le fils d'Ibrâhîm arrive enfin à *K'aïraouân* en s'afar 197. — Il trouve toutes les volontés exprimées par son père ponctuellement exécutées par son frère Ziâdet-Allah. 471

Édrîs II subjugue les *Mas'moudah*. 473

Il avait repris *Tlemcên*. — Éclaircissements au sujet de la remise qu'il en fait à Moh'ammed-ibn-Solaïmân. . . . . 473 à 476

199 de l'hégire. (815-815 de J. C.) Il rentre à *Fès* pour y installer les exilés du *faubourg de Cordoue*. . . 476

201 de l'hégire. (816-817 de J. C.) Le 6 dzou-'l-h'idjah 201, mort d'Abou-'l-'Abbâs-'Abd-Allah I. . . . . 477 et 478

Récit qui attribue cet événement à la malédiction de H'afs'-ibn-H'omaïd-el-Djaziri. . . . . 478 et 479

III. Ziâdet-Allah I. 202 de l'hégire. (817-818 de J. C.) Changement complet du caractère de cet émîr. — Il adresse une menace au Khalife El-Mâmoun (le second fils de Hâroun-er-Rachîd). — Révoltes de Ziâd-ibn-Sahl en 207; — de 'Amr-ibn-Mo'âouïah en 208, à *K'as'rain;* il est fait prisonnier avec ses deux fils; — de Mans'our-ibn-Nas'r-et'-T'anbadi en 209. — Ziâdet-Allah est cruel avec ses trois prisonniers de *K'as'rain*. . . . . 480 à 487

207-209 de l'hégire. (822-825 de J. C.)

210 de l'hégire. (825-826 de J. C.) Évasion de trois cents familles de *K'aïraouân*, qui vont peupler un des quartiers de *Fès;* de là le nom de *Quartier des K'aïraouânites*. 488 et 489

Position critique de Ziâdet-Allah. — Mans'our fait battre monnaie en son nom. — La milice a l'audace de signifier à l'émîr de quitter l'*Ifrik'iah* en recevant l'amân pour sa personne et la garantie de ses biens. — Ziâdet-Allah est découragé au point de consulter les gens de sa maison. — Sofiân-ibn-Saouâdah l'encourage par son exemple. . . . . 490 et 491

211 de l'hégire. (826-827 de J. C.) La division se met dans le parti insurgé. — Lutte entre 'Âmir et Man'sour. — 'Amir-ibn-Nâfi' surprend Mans'our sans défense dans son château de *T'anbadah;* il lui accorde l'amân et la liberté, qu'il réclame, de se retirer en Orient; mais Mans'our s'évade pendant la nuit et se réfugie à *El-Orbos*, où, bientôt assiégé par 'Abd-es-Salam-ibn-el-Mofarradj, celui-ci prend avec El-Mans'our des engagements que 'Âmir ratifie, mais qu'il viole en faisant trancher la tête de Mans'our et celle de H'amdoun, frère de Mans'our. 492 et 493

212 de l'hégire. (827-828 de J. C.) Revirement en faveur de Ziâdet-Allah. — Le 16 rebî'-'l-aouel il envoie une flotte en Sicile sous le commandement de Açad-ibn-el-Forât, K'âdhi de *K'aïraouân*. 493

213 de l'hégire. (828-829 de J. C.) Le 29 rebî'-'l-aouel 213 'Âmir meurt à *El-Orbos* en recommandant à ses fils de se soumettre; ceux-ci demandèrent l'amân, qui fut accordé. 494

Diversion faite par une descente des Francs sur la côte d'*Ifrik'iah*. . 495 et 496

En rebî'-'l-aouel 213, mort d'Édrîs II; il était resté étranger aux dissensions qui avaient agité l'*Ifrik'iah*. — Son fils Moh'ammed lui succède. . . . . 496 et 497

Partage de son empire. — Il se réserve *Fès* et les pays environnants. 498 à 503

		Pages.
218 de l'hégire. (833 de J. C.)	Ziâdet-Allah I se livre à des travaux utiles. — Les quatre actes de sa vie qui, selon lui, feront son salut au jour de la résurrection. — Il meurt le 14 redjeb 223 (mardi 11 juin 838 de J. C.).....	506
223 de l'hégire. (837-837 de J. C.) IV. Abou-'Ik'âl-el-Aghlab.	Le troisième des fils d'Ibrâhîm succède à son frère.....	507
	Il interdit l'usage du vin à *K'aïraouân*. — Révolte à *K'ast'iliah*....	507 et 508
226 de l'hégire. (841 de J. C.).	Abou-'Ik'âl est enlevé au bonheur de ses sujets le 22 rebi'-l-akhir 226, après un règne de 2 ans 9 mois et 8 jours.....	509
V. Abou-l-'Abbas-Moh'ammed I. 231 de l'hégire. (845-846 de J. C.)	Son fils aîné lui succède; — il se repose des affaires de l'État sur ses vizirs et sur son frère Abou-Dja'far-Ah'med, qui le dépossède en 231, mais sans oser prendre le titre d'Émîr.....	510 et 511
233 de l'hégire. (847-848 de J. C.)	En 233, Mohammed reconquiert son autorité. — Ah'med meurt en exil. — Révolte de Sâlim-ibn-Ghalloun à *Bâdjah*. — Il est défait et tué par Khafâdjah-ibn-Sofiân qui porte sa tête à l'Émîr.....	511 et 512
234 de l'hégire. (848-849 de J. C.)	En 234, révolte de 'Amr-ibn-Sâlim à *Tunis*, où il est assiégé et se défend énergiquement pendant deux années contre les forces qu'on lui oppose. — Enfin le 9 rebi'-l-aouel 236, dans un assaut donné	
236 de l'hégire. (850-851 de J. C.)	par Khafâdjah, Ibn-Sâlim est tué et *Tunis* emporté.....	512
239 de l'hégire. (853-854 de J. C.)	Moh'ammed fonde El-*'Abbâssiah* près de *Tâhart*. — Sa ville est bientôt incendiée par le prince Rostemite, Aflah'-ibn-'Abd-el-Ouahhâb-ibn-Rostem, qui, pour ce service, reçoit un cadeau de l'Omaïade d'Espagne (Moh'ammed).....	513 et 514
242 de l'hégire (856 de J. C.) VI. Abou-Ibrâhîm-Ah'med.	Mort d'Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed le 2 moh'arram 242. — Son fils Abou-Ibrâhîm-Ah'med lui succède. — Ce règne est consacré à des travaux utiles.....	516 et 517
249 de l'hégire. (863 de J. C.)	Ce prince meurt le 13 dzou-'l-k'a'dah 249, après un règne de sept ans dix mois et onze jours. — Il se plaisait à faire des aumônes.	
VII. Ziâdet-Allah II.	— Son frère Ziâdet-Allah II lui succède.....	518
250 de l'hégire. (864-865 de J. C.)	Ce prince meurt le 19 dzou-'l-k'a'dah 250, ayant régné un an six jours.....	519
VIII. Moh'ammed-el-Gharânik'.	Il a pour successeur Abou-'Abd-Allah-Moh'ammed-el-Gharânik', son fils. — Soulèvement dans le *Zâb;* l'armée arabe est taillée en pièces par les *Hoouârah*.....	520 à 522
260 de l'hégire. (873-874 de J. C.) 261 de l'hégire. (875 de J. C.) IX. Abou-Ish'âk'-Ibrâhîm.	Affreuse famine. — Mort d'Abou-'l-Gharânik', qui avait occupé le trône dix ans cinq mois et seize jours. — Serments qu'avant de mourir il fait prêter à son frère Ibrâhîm, de ne rien entreprendre contre son neveu 'Ik'âl, ce qui n'empêcha pas Abou-Ish'âk'-Ibrâhîm de monter sur le trône de son frère.....	523
263 de l'hégire. (876-877 de J. C.)	Dès le mois de s'afar 263, Ibrâhîm jette les fondements de *Rak'k'âdah* à quatre milles au S. O. de *K'aïraouân*.....	525 à 527
264 de l'hégire. (877-878 de J. C.)	Il y fixe sa résidence. — Détails sur l'origine du nom de *Rak'k'âdah*.	527 et 528
	On prête à ce prince la construction du *K'as'r-el-Manârah* et des phares qui établissaient une communication entre *Ceuta* et *Alexandrie*.....	528 et 529
	Le *K'as'r-el-Manârah* est une construction romaine, et la ligne télégraphique que l'on attribue à Ibrâhîm est une idée très-ancienne.	

Pages.

— Son renouvellement attribué aux courses des Normands à cause de leur descente à *Ae'lîâ* en 229. ..... 529 et 530
L'Omaïade d'Espagne, 'Abd-er-Rah'mân II, combat les Normands, les défait et annonce sa victoire aux *S'anâdjah* de *T'anger* en leur en envoyant des preuves. ..... 532 à 534
Seconde descente des Normands à *Ae'lîâ*. — Ils se rendent maîtres de *Nâkour*, y font d'importants prisonniers, qui sont rachetés par l'imâm Moh'ammed-ibn-'Abd-er-Rah'mân II. ..... 535 à 537
Pendant huit jours *Nâkour* reste au pouvoir des Normands; ils sont chassés par les Berbers Berânis qui s'insurgent contre Sa'îd-ibn-Édris (qui règne à peu près de 240 à 280). 537
Coup d'œil sur le livre de M. Depping ..... 537 et 538
On s'accorde à donner des louanges aux débuts du règne d'Ibrâhîm. — Insurrection des Maulâs. — Ibrâhîm organise une garde des noirs du Soudân. 539
Préludes de l'histoire d'Ah'med-ibn-T'ouloun ..... 539 et 540
Ah'med remplace son père près de Motaouakkil 540
Il obtient d'El-Fath'-ibn-Khâkân l'autorisation d'aller à *T'arsous* pour y profiter des leçons de professeurs célèbres. ..... 540 et 541
Pendant son absence, graves événements à *Sâmarrâ*. ..... *Ibid.*
Ibn-T'ouloun est rappelé par des lettres de sa mère 543
Circonstance fortuite qui prépare, à son retour, un accueil particulièrement bienveillant. — El-Mosta'în lui fait don d'une jeune fille dont il a, au milieu de moh'arram 250, son second fils, Khomâraouiah ..... *Ibid.*
Mosta'în est déposé par les Turcs après deux ans et neuf mois de règne; il se retire à Baghdâd, et un an après, le 4 moh'arram 252, il abdique, cédant ainsi, régulièrement, le khalifat à El-Mo'tazz, son cousin. — Au Khalife déchu on assigne *Ouâcit* pour résidence. 544
Offres de la mère d'El-Mo'tazz à Ah'med-ibn-T'ouloun. — Ces offres sont rejetées avec mépris ..... 544 et 545
Les Turcs avaient envahi les hautes positions, au point qu'on leur donnait des gouvernements qu'ils faisaient administrer par des délégués ..... 545 et 546
Bâkbâk, en ramadhân 254, se fait représenter en *Égypte* par Ah'med-ibn-T'ouloun comme délégué. — Celui-ci commence par chercher à établir son autorité ..... 546 à 548
Honteuse faiblesse de Mo'tamid, quinzième Abbâsside, Khalife depuis redjeb 256 549
Amâdjour est envoyé pour remplacer 'Içâ-ibn-Chaïkh en *Syrie* ... 550
En 258 (271-272 de J. C.), Ah'med-ibn-T'ouloun est enfin nommé émîr d'*Égypte*. ..... *Ibid.*
Les *Zindjs* massacrent la population de *Bas'rah*. 551
Mo'tamid éperdu envoie, pour les combattre, son frère El-Mouaffak' après l'avoir largement doté de divers gouvernements, et l'avoir nommé son successeur après son fils Dja'far. 552

		Pages.
	Luttes qu'Ah'med-ibn-T'ouloun est obligé de soutenir en même temps qu'il s'occupe de ses immenses constructions	553 et 554
	Ses ennemis parviennent à le faire mander à la cour	555
	Ibn-el-Modabbir comprend qu'il doit se réconcilier avec Ah'med-ibn-T'ouloun. — Un mariage concilie tout	*Ibid.*
	El-Mouaffak' convoite le gouvernement d'*Égypte*	555 et 556
	Mort d'Amâdjour. — Ah'med-ibn-T'ouloun envahit la *Syrie*	556
	Son fils El-'Abbâs se révolte pendant son absence et rêve la conquête de l'*Ifrik'iah* pour son propre compte	557
265 de l'hégire. (878-879 de J. C.)	Guerre d'Ibrâhîm avec le fils d'Ah'med-ibn-T'ouloun	558
	Vains efforts d'un messager qu'Ah'med-ibn-T'ouloun avait envoyé à *Bark'ah* pour qu'il tentât de ramener à la raison son fils égaré. — Ibrâhîm envoie Ibn-K'orhob contre le jeune téméraire. — Ce	
266 de l'hégire. (879-880 de J. C.)	chambellan est vaincu à *Ouardâçâ*	558 et 559
	Considérations rétrospectives sur *Bark'ah*	559 et 560
	Détails sur le géographe Is't'akhrî et sur la localité d'*Ouardâçâ*	561
	Sur la position de cette dernière localité et sur *Labdah*	562
	Malgré l'avantage qu'El-'Abbâs avait obtenu sur Moh'ammed-ibn-K'orhob, l'exécution de son plan était en partie manquée par la précipitation avec laquelle la crainte d'être poursuivi par son père le portait à s'éloigner promptement de l'*Égypte*. — Siége de *Tripoli*	563 et 564
	El-Iâs-ibn-Mans'our, chef des Ibâdhites, vient au secours des Tripolitains et défait complétement El-'Abbâs, qui est obligé de rétrograder jusqu'à *Bark'ah*	564 et 565
268 de l'hégire. (881-882 de J. C.)	Punition d'El-'Abbâs et de ses complices	566
	Soulèvements de diverses tribus berbères	567
269 de l'hégire. (882-883 de J. C.)	Elles sont soumises par Abou-'l-'Abbâs-ibn-Ibrâhîm	568
270 de l'hégire. (883-884 de J. C.)	Mouaffak' défait enfin les *Zindjs* et tue leur chef, Khabîth	*Ibid.*
	Mort d'Ah'med-ibn-T'ouloun. — Khomâraouaïah lui succède	569
	Mort de Mouaffak' huit ans après celle d'Ibn-T'ouloun	569 et 570
275 de l'hégire. (888-889 de J. C.)	Sédition des dirhems. — Ibrâhîm cède	571 et 572
276 à 277 de l'hég. (889-891 de J. C.)	Il donne un libre cours à sa cruauté	572
278 de l'hégire. (891-892 de J. C.)	Soulèvement général. — Précautions minutieuses dont Ibrâhîm croit devoir s'entourer	573
280 de l'hégire. (893-894 de J. C.)	*Tunis* est emporté d'assaut. — Horreurs qui s'y commettent	573 et 574
	Massacre des gens de *Bilizmah* dans le fondouk' de *Rak'k'âdah*	574
281 de l'hégire. (894-895 de J. C.)	Ibrâhîm transporte le siége du gouvernement à *Tunis*	*Ibid.*
283 de l'hégire. (896-897 de J. C.)	Menace de guerre à l'*Égypte*. — Les *Nafouçah* s'opposent au passage d'Ibrâhîm	575
	Celui-ci se rend à *Tripoli*, où il fait mettre à mort Abou-'l-'Abbâs-Moh'ammed. — Cause de ce meurtre	576
284 de l'hégire. (897-898 de J. C.)	Les *Nafouçah* sont soumis par Abou-'l-'Abbâs-ibn-Ibrâhîm	*Ibid.*

		Pages.
286 de l'hégire. (899-900 de J. C.)	C'est encore Abou-'l-'Abbâs qui réprime une révolte à *Biskarah*; son père lui remet le gouvernement de la *Sicile*, où il arrive le 1er cha'bân (vendredi 1er août 900 de J. C.)	577
287 de l'hégire. (900 de J. C.)		
288 de l'hégire. (900-901 de J. C.)	Les habitants de *Tunis* se décident à se plaindre au Khalife	578
289 de l'hégire. (901-902 de J. C.)	Vers s'afar 289 arrive à *Tunis* un délégué de Mo'tadhid avec mission de déposer Ibrâhîm et d'investir son fils Abou-'l-'Abbâs de l'émîrat de l'*Ifrîk'îah*. — Ibrâhîm obéit et remet le pouvoir à son fils en rebî-el-aouel 289	*Ibid.*
X. Abou-'l-'Abbâs.	Ibrâhîm débarque à *Trapani* en redjeb 289	579
	Son expédition contre *Taormine*, dont il s'empare le 12 cha'bân 289. — Il passe en *Calabre*; — assiége *Kasnah*	580
	Sa maladie. — Sa mort le 19 dzou-'l-k'a'dah 289 après un règne de vingt-huit ans six mois douze jours	581
	Phénomènes célestes qui, dit-on, apparurent. — *Année des étoiles*	582 et 583
290 de l'hégire. (902-903 de J. C.)	Ibrâhîm est inhumé à *K'aïraouân*, le 1er moh'arram 290	583
	Ziâdet-Allah-ibn-Abou-'l-'Abbâs est appelé à *Tunis*, où il arrive le 19 djoumâdi-'l-akhir, et est immédiatement incarcéré ainsi que plusieurs de ses familiers	584
	Du fond de sa prison, il soudoie trois Slaves qui assassinent son père Abou-'l-Abbâs, le 28 cha'bân 290, après un règne de neuf mois et neuf jours à dater de la mort d'Ibrâhîm	*Ibid.*
XI. Ziâdet-Allah III.	Le fils dénaturé se fait apporter la tête de son père	585
	Il fait sortir de prison les favoris qui avaient été incarcérés en même temps que lui, et condamne à être crucifiés les assassins qui avaient agi par son ordre	*Ibid.*
	Ses oncles sont transportés dans l'île d'*El-Korrâth* et décapités dans la nuit même	585 et 586
	Il ordonne de transporter dans la même île *vingt-neuf* de ses frères et de ses cousins, qu'il fait mourir dans le mois de ramadhân	586
	Par une lettre, écrite au nom de son père, il mande à *Tunis* son frère El-Ah'oual (peut-être El-H'aouâl), qui était à *Satîf*, combattant Abou-'Abd-Allah avec avantage. Aussitôt arrivé, il le fit exécuter, se privant ainsi du seul homme par lequel il pouvait espérer vaincre le chî'ï, son plus dangereux ennemi	587
	Il distribue les hauts emplois aux favoris qu'il avait fait mettre en liberté	*Ibid.*
	Le règne de ce misérable, en qui s'éteignit la dynastie des Aghlabites, ne peut être même ébauché sans y joindre l'histoire de l'établissement des Fât'imites	588 et 589

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS. R F 77